


HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF

LA REVUE DE PARIS

LA REVUE DE PARIS

DOUZIÈME ANNÉE

TOME DEUXIÈME

Mars-Avril 1905

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1905

LETTRES
DE PARIS ET DE VIENNE

— 1859-1862 —

A MATHILDE WESENDONK[1]

A mon ami Henri Boucher
est affectueusement dédiée
cette traduction.

G. K.

I

Paris. 23 sept. 59.

« Je ne butine que ce qui est doux,
Le poison, je le laisse là ![2] »

me disait, en riant, une insouciante enfant, voilà des années. Elle a goûté, maintenant, le poison du souci, mais l'abeille a piqué aussi avec son aiguillon. C'est l'aiguillon qui incite vers des buts plus hauts, vers des buts plus nobles. Et, vraiment, le poison était-il si méchant ?...

Mon amie, seules ces dernières années de ma vie ont fait de moi un homme. Je me sens en pleine harmonie avec moi-même ; et, sitôt que la vérité est en jeu, toujours je suis certain de mon vouloir, je ne fais qu'un avec lui. Dans la vie proprement dite, je me laisse tout bonnement conduire par mon instinct : une volonté s'accomplit avec la mienne qui dépasse la valeur de ma personnalité. La conscience de cela m'est si familière que souvent je me demande en souriant si

1. L'original a paru chez l'éditeur Duncker (Berlin, 1904). — Sur Richard Wagner et Mathilde Wesendonk, voir la *Revue* des 1er et 15 novembre 1904.

2. Ancienne chanson populaire.

je veux ou ne veux pas. C'est l'étrange génie que je sers pour le restant de ma vie qui règne en maître ici, et celui-là veut que j'achève ce que moi seul suis capable d'achever.

Ainsi un calme profond est en moi : le jeu des vagues à la surface n'a rien à faire avec mon for intérieur... Je suis ce que je puis être!... Grâce à vous, mon amie!...

Que direz-vous maintenant en apprenant que je suis plongé dans le travail jusqu'au cou?...

Le jeune homme[1] qui a fait la traduction de *Tannhäuser* m'a donné celle-ci à lire. Après une première lecture rapide, je la laissai tomber, en disant : « C'est impossible! » Du même coup, je secouais une pensée qui m'opprimait, celle d'un *Tannhäuser* français, et je respirais. Mais ceci n'était que ma personne à moi; l'autre, mon démon — mon génie? — me chuchota : « Tu vois l'impossibilité pour un Français, et, d'ailleurs, quel qu'il soit, de traduire ton poème! En conséquence, tu vas interdire tout uniment la représentation de ton œuvre en France! Qu'arrivera-t-il, cependant, quand, après ta mort, tes œuvres commenceront réellement, à vivre? On pourra naturellement se passer de ta permission et on représentera *Tannhäuser* d'après une traduction semblable à celle que tu tenais à la main, il y a un moment, et telle qu'on en fait des plus nobles poèmes allemands (*Faust*, par exemple), sans y comprendre goutte! » Hélas! mon enfant, pareille immortalité en expectative est un démon tout spécial; il nous apporte les mêmes soucis qui lient père et mère à leurs enfants pour plus longtemps que leur propre vie. Moi seul, je puis contribuer à une traduction parfaite de mes œuvres : c'est donc là un devoir que je ne puis décliner. Ce qui fait que, tous les matins, je revois le travail avec mon jeune poète, vers par vers, mot par mot, oui, syllabe par syllabe. Je recherche avec lui, souvent durant des heures, la meilleure tournure, le meilleur mot; j'emploie même le chant pour lui rendre accessible un monde qui, jusque-là, lui restait absolument fermé. Maintenant je suis heureux de son activité, de son enthousiasme croissant, de la confession sans détour de son aveuglement d'autrefois... et... nous verrons!

1. Charles Nuitter. — Wagner, dans une lettre à Otto Wesendonk (le mari de Mathilde Wesendonk), l'appelle « un aspirant à des succès de vaudeville ».

Je sais du moins que je soigne mon enfant le mieux possible pour l'avenir!

D'ailleurs, je n'ai guère bougé jusqu'ici. A Lucerne ou à Paris, ma vie est la même. Le dehors n'a point d'influence sur moi, heureusement...

II

24 sept.

Mon Français est venu. Malgré un refroidissement, j'ai travaillé un peu trop ardemment avec lui et... suis resté en plan, épuisé. Aujourd'hui, je me suis réveillé avec une forte fièvre catarrhale. Votre lettre et celle de Wesendonk m'ont fait beaucoup de plaisir. Remerciez-le cordialement! Qu'on n'aille à ma recherche que quand je suis parti, c'est absolument dans l'ordre : le monde ne cherche quelqu'un que quand cela lui plaît. Quand, un beau jour, j'aurai disparu tout de bon, c'est alors qu'on me cherchera surtout! Il paraît que papa Heim[1] a été excellent dans le rôle de Posa[2]. La bonté de cœur de pareils adhérents fait toujours plaisir, quoique cela ne puisse aller sans malentendus inextricables qui font sourire. Je n'ai rien vu de la lettre de Bülow sur *Tristan*. Je suis resté ici, jusqu'à présent, fort solitaire. Une fille de madame A., la comtesse de Charnacé, avait reçu des instructions de sa mère à propos de moi et m'a invité à prendre le thé. Je n'ai pas encore pu aller chez elle. La jeune dame m'est beaucoup recommandée de Berlin. Une chose m'importe bien davantage, pour le moment : mon installation, car c'est pour m' « installer » encore une fois que je suis venu à Paris. Provisoirement, je suis encore en garni ; mais je cherche un appartement non meublé. Outre la question de mon appartement, il me faut songer encore à une autre « organisation » importante. Mon amie, je me suis examiné et je suis résolu à exécuter ma décision avec toute

1. Directeur de musique à Zurich.

2. Voir le *Don Carlos*, de Schiller.

l'énergie morale que je me suis acquise. Mais pour cela j'ai besoin de quelque assistance. Je trouve bien de l'agrément au joli, affectueux et bon petit chien[1] que vous m'avez envoyé un jour, de votre lit de malade; il m'accompagnera ici dans mes courses ou, quand je reviendrai à la maison après d'écœurantes besognes, il bondira à ma rencontre avec des transports d'amitié. Procurez-moi donc encore un bon esprit qui hante ma maison : choisissez-moi un domestique! Vous savez de quoi j'ai besoin. La physionomie avenante de votre portier actuel m'a beaucoup plu. Que devient son prédécesseur, que l'on aimait tant autrefois chez vous? Ne pourriez-vous conclure un arrangement qui me serait favorable, sans trop nuire à vos intérêts? Je cherche à rendre ma maison aussi intime que possible. Cependant, je ne veux rien décider concernant la partie féminine de mon personnel : sinon, j'aurais déjà ouvert la colonie parisienne à Vreneli. Je tiens à ce que ma femme cherche et amène une jeune fille bien élevée, moitié pour son service, moitié comme demoiselle de compagnie. En outre, j'ai besoin d'une cuisinière, que me trouvera madame Hérold[2]. En conséquence, la besogne du domestique consisterait à balayer les chambres (à Paris, c'est toujours l'affaire du « domestique mâle »), nettoyer l'argenterie, servir à table, faire les courses, etc.; puis, le service de ma personne, notamment au bain. Enfin il m'accompagnera également quand je voyagerai et s'occupera de mes colis. Ces commodités me manquent horriblement : à m'occuper de tout cela, je mets beaucoup trop d'ardeur, m'emporte inutilement, je prends froid, etc., etc. Et, par-dessus tout, j'ai besoin d'avoir auprès de moi quelqu'un d'agréable et sympathique, ne s'agît-il que d'un serviteur.

Donc je vous prie instamment de prendre en considération ma demande. L'homme pourrait entrer chez moi tout de suite.

Ma situation extérieure promet de devenir très supportable. De ce côté-là, il y a progrès, et il semble même que celui-ci sera rapide; du moins, d'après un entretien que j'ai eu hier

1. Fips.

2. La femme du compositeur français.

avec le directeur du Théâtre-Lyrique[1] (un homme vraiment agréable et d'éducation parfaite), il ne dépend que de moi de faire bientôt fortune à Paris. Pourvu que tout concoure à ce que cet hiver je me tienne en équilibre, afin de pouvoir regagner au printemps ma chère Suisse ! Là seulement Siegfried peut réveiller Brünnhilde! A Paris cela n'irait pas... — De Carlsruhe j'attends sous peu une réponse des plus détaillées sur bien des points. Je suis résolu à me montrer fort strict envers les gens de là-bas. Il est possible que je leur occasionne beaucoup d'embarras ; mais peu me chaut. *Tristan* n'est pas un fruit facile à cueillir.

Que ce serait beau, mes enfants, de m'envoyer une photographie de la « colline verte »! Excellente idée! Je regrette encore tellement de ne pas vous avoir envoyé mon palais vénitien !

J'ai encore à vous parler de bien des choses dont je me suis entretenu avec vous dans ces derniers temps; mais je réserve cela pour une autre fois. J'écrirai bientôt à madame Wille : impossible de nous voir cette fois-ci, mais je lui offrirai une réconciliation. Laissez-moi maintenant conjurer tout à fait ma fièvre par le repos et par la lecture (Plutarque). Bientôt, j'espère, j'aurai de vos nouvelles, peut-être bien par Fridolin[2]. Mes meilleures amitiés au cousin et aux enfants, cordial remerciement à Karl, fidèle affection à l'amie !

III

Paris, 10 oct. 59.

En attendant de recevoir prochainement de bonnes nouvelles de l'état de Karl, je veux, pour vous distraire, chère enfant, bavarder de choses et d'autres.

Aujourd'hui j'ai eu une très curieuse aventure. Je m'informais, dans un bureau de la douane, au sujet de mes bagages

1. Carvalho.

2. Le domestique dont il est question plus haut.

arrivés de Lucerne : les colis figuraient au registre, mais mon nom pas. Je montre ma lettre d'avis et donne mon nom. L'un des préposés[1] se lève : « Je connais bien M. Richard Wagner, puisque j'ai son médaillon suspendu à mon piano, et je suis son plus ardent admirateur. — Quoi ? — Ne soyez pas surpris de rencontrer à la douane de Paris un homme capable de goûter les incomparables beautés de vos partitions, que j'ai toutes étudiées, etc.[2] »

Je croyais rêver. Un enthousiaste de mon art à la douane, alors que je prévois tant de difficultés pour la réception de mes meubles ! Le brave homme se mit en quatre pour me venir en aide : c'était lui-même qui devait visiter. Il a une femme qui joue fort bien du piano ; quant à lui, il aspire à la littérature et gagne sa vie, pour le moment, par cet emploi. Il me parle d'un groupe assez important, qui s'est formé presque exclusivement par la propagation de mes œuvres. Comme il ne comprend pas l'allemand, je lui objectai que je me rendais difficilement compte du plaisir qu'il pouvait trouver à lire une musique si intimement liée à la poésie et à l'expression du vers. A quoi il répond : c'est justement parce qu'elle est si intimement liée au texte qu'il peut sans peine induire la poésie de la musique, de sorte que la langue étrangère lui devient parfaitement intelligible par la musique. Qu'y avait-il à répliquer ? Il me faut commencer à croire aux miracles... Et cela à la douane !... J'ai prié mon nouvel ami, qui m'a beaucoup touché (vous pouvez imaginer quelle joie je lui ai causée) de venir me rendre visite...

Savez-vous que mes opéras à Paris ne me paraissent plus une impossibilité aussi paradoxale ? Bülow m'a recommandé ici un médecin et auteur, le docteur Gasperini, qui, avec l'un de ses amis, également Français pur sang, se trouve dans le même cas que mon préposé de la douane. Les gens me jouent *Tannhäuser* et *Lohengrin* sans que j'aie rien à y redire. Ils ne sont pas gênés le moins du monde par leur ignorance de l'allemand... Ces jours-ci, pourtant, le directeur du Théâtre-Lyrique s'était fait annoncer chez moi pour m'en-

1. Edmond Roche.

2. Tout ce dialogue est en français dans l'original.

tendre jouer *Tannhäuser*; tout le monde étant là, il me fallait donc m'exécuter, encore une fois; j'expliquai d'abord minutieusement le texte en langue française (ce qui me coûta pas mal d'efforts), puis je chantai et jouai. Alors seulement ils comprirent vraiment, et l'impression parut être extraordinaire. Tout cela me semble tellement inouï de ces Français!

En revanche, je ne reçois d'Allemagne que des nouvelles fâcheuses. L'ami Devrient attache la dernière importance à maintenir son « Institut » dans l'équilibre le plus parfait. pour lui, il s'agit avant tout d'écarter l'extraordinaire et le passager, qui le dérangeraient. Un soprano totalement dénué de voix, pour qui le rôle d'Isolde est d'un bout à l'autre trop bas et qui, par conséquent, ne peut encore se décider à le chanter, est la seule artiste qu'on m'offre pour mon héroïne, parce que d'ailleurs elle la représenterait bien. Tout cela sans la moindre trace de chaleur. Pour ce qui est de l'entreprise elle-même et de ma présence personnelle là-bas, eh bien, même sur ce point, malgré toute mon insistance, pas d'explications précises, parce qu'il n'y a toujours pas moyen d'avoir le grand-duc. A chaque instant, l'envie me prend d'en finir par une brusque rupture. Ce n'est pourtant pas encore la vraie solution; il faut que je sache attendre jusqu'à ce que cette solution-là se présente et se conforme à mon vouloir. Il me déplaît tant de lui faire la chasse! Oui! mes enfants! Si, à Zurich, en reconnaissance des honnêtes sueurs que j'ai répandues là, vous étiez parvenus au moins à m'édifier un théâtre à moitié convenable, j'aurais eu ce qu'il me fallait pour le restant de mes jours et n'aurais plus rien à demander à personne. Les chanteurs et l'orchestre, si j'en avais besoin pour la première représentation d'une œuvre nouvelle, je me les procurerais bien chaque fois; à ces représentations seraient invités les directeurs et les chanteurs étrangers pour qu'ils retirent un enseignement de ma conception... Et, ceci établi une fois pour toutes, je pourrais me dire que j'ai préparé l'avenir et je poursuivrais le cours de mon existence sans plus m'inquiéter de la destinée ultérieure de mes œuvres. Comme cela serait noble et beau, comme cela correspondrait à mes vœux! Je n'aurais pas besoin, alors, de princes, d'amnistie,

de bonnes ou mauvaises paroles : je serais libre et n'aurais plus aucun souci pour ma postérité. Et rien qu'un théâtre convenable, nullement luxueux. On devrait avoir honte! N'est-ce pas aussi votre avis??

Bonté du ciel! Le peu de liberté que j'ai, c'est pourtant la seule chose qui puisse encore rendre la vie supportable! Déjà je n'y tiendrais plus sans cela, et toute concession me rongerait le cœur comme un ver mortel. La vérité... ou rien du tout!... Ainsi, malgré mes enthousiastes parisiens, je mène une existence fort calme. Presque toute la journée, et notamment tous les soirs, je suis seul à la maison. Ce mois-ci, j'ai encore à passer par les tracas de mon installation : c'est une charge des plus lourdes que je me suis imposée là, de nouveau, et cela seulement pour assurer la tranquillité de mon travail. Mais ma petite maison sera charmante. Liszt est ici : je la lui montrerai demain, afin qu'il puisse vous la décrire. La douceur du climat et le changement d'existence n'ont pas encore un résultat favorable pour moi. Je crois que je ferai bien de recommencer, le plus tôt possible, à monter à cheval. J'ai toujours à écrire une effroyable quantité de lettres. Les meilleures me restent en tête, cependant : celles qui vous sont destinées. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire; mais c'est toujours la vieille chanson, que vous avez déjà si souvent entendue; rien n'y veut changer. Les grands hommes de Plutarque me produisent le même effet que Winkelried sur Schiller. Mais Schiller n'avait pas tout à fait raison. Je rendrais plutôt grâce à Dieu de ne point appartenir à cette espèce. Laides, mesquines, violentes, natures insatiables, — parce qu'elles n'ont rien en elles et doivent tout engloutir du dehors. Laissez-moi tranquille avec vos grands hommes! Je m'en tiens au mot de Schopenhauer : « Ce n'est pas le conquérant du monde, mais le vainqueur du monde qui est digne d'admiration! » Dieu me préserve de ces « puissantes » natures, de ces Napoléon, etc. Et que devient Eddamüller[1]? Avez-vous le pauvre Henri? Êtes-vous fâchée contre moi? Ou bien m'aimez-vous encore un peu?

1. Le professeur Ettmüller, de Zurich, germaniste, qui publia et traduisit l'*Edda*.

Dites-le-moi, n'est-ce pas! Et saluez le cousin!... Adieu! Mille amitiés.

Votre

R. W.

A partir du 15 de ce mois, mon domicile sera 16, rue Newton, Champs-Élysées.

IV

Paris, 21 oct. 59.

Je trouvai votre lettre, chère amie, en entrant hier dans ma nouvelle demeure pour y passer la première nuit. Le beau calme esthétique de vos communications me fait grand bien, tout en me rendant presque honteux.

Permettez-moi de me taire pendant quelque temps... Je sais quelle peut être la valeur de mon silence. Ayez confiance en lui!...

Je ne vous aurai pas à la représentation de *Tristan*! Comment cela est-il possible?... Laissez-moi vous croire en bonne santé et dans le calme absolu sur l'île heureuse...

La prochaine fois que je vous écrirai, cela ira mieux. Au reste, je suis seul, ne vois personne et n'ai affaire qu'avec les ouvriers, hélas!... Je... m'installe encore une fois!

Saluez cordialement Wesendonk! Gratitude et fidélité!

V

Paris, 23 oct. 59.

Ma chère enfant,

Depuis la veillée du jour des Morts de l'an passé, le maître a vu encore une fois la mort de tout près : cette fois-ci, en amie et bienfaitrice.

Il y a quelque temps, j'allais voir Berlioz. Je le rencontrai

qui rentrait chez lui dans un état déplorable. Il venait de se faire électriser, dernier remède pour ses nerfs malades. Il me décrivit ses souffrances, qui commençaient dès son réveil pour aller toujours croissant : je reconnus à cette description mon propre mal, absolument, et la source d'où il sort jusqu'à dépasser finalement la mesure, notamment l'incroyable dépense de force nerveuse, tout à fait étrangère au reste des hommes, que je fais pour conduire ou, plus généralement, pour m'exprimer avec passion. Je reconnus que je deviendrais encore plus souffrant que Berlioz lui-même, si je ne cherchais pas à éviter autant que possible pareilles fatigues, car je sens qu'elles ont une action de plus en plus destructive sur moi. Chez Berlioz, malheureusement, l'estomac est déjà affecté au dernier degré et — si trivial que cela soit — Schopenhauer a pourtant bien raison quand il énonce parmi les conditions physiologiques du génie, entre autres, un bon estomac. Grâce à mon extraordinaire sobriété, je me suis assez bien conservé cet organe indispensable. Cependant dans le mal de Berlioz je prévis le mien propre et j'étais fort effrayé quand je quittai le pauvre homme.

Il m'a fallu encore donner à mes Français *Tannhäuser*, jusqu'à la moitié, de mon mieux. L'effort fut grand, avec mes peines morales si amères ; le lendemain, un petit écart de régime (un verre de vin rouge avec le bouillon du second déjeuner), et ce fut aussitôt une véritable catastrophe, qui m'abattit absolument. Comme j'étais couché là, extrêmement faible, attaqué jusqu'à la moelle centrale du corps, je sentis soudainement un bien-être divin. Évanouis tous chagrins, tous soucis, tout vouloir et devoir : harmonie parfaite entre le plus profond de mon âme et mon être physique; silence de toute passion vitale; repos, abandon complet des rênes de la vie naguère convulsivement retenues.

Pendant deux heures, je savourai ce bonheur immense. Puis la vie reprit son cours : les nerfs tressaillirent ; la douleur, le besoin, le désir, le vouloir, s'en revinrent ; le malaise, la gêne, — l'avenir furent là de nouveau. Et, peu à peu, je me réveillai complètement, pour retrouver le souci de ma nouvelle installation.

C'est ainsi : encore une fois je m'installe, — sans foi, sans

amour, sans espoir, sur le terrain peu sûr d'une rêveuse indifférence...

Qu'il en soit ainsi ! On ne s'appartient pas et quiconque le croit se fait illusion...

Je ne suis pas encore tout à fait bien (ce qu'on appelle bien !) — je veux cependant vous donner encore une nouvelle toute fraîche. La dramatique idylle de Carlsruhe est complètement finie et abandonnée. Devrient lui-même m'a épargné la peine de devoir refuser personnellement sa cantatrice : elle-même a déclaré n'être pas capable de faire Isolde. Cela donc peut encore s'arranger. En tout cas, toute l'aventure de *Tristan* est remise à plus tard et la porte est rouverte à d'autres fortunes qui se présentent en foule. Passez le temps à rêver bellement en Sicile : vous n'y perdrez rien. Comme je vous souhaite, du plus profond de mon cœur, douceur, chaleur, forces nouvelles et guérison ! Votre projet est excellent : félicitations et louanges au cousin Wesendonk...

La « colline verte » est arrivée... Pourquoi maintenant cette douce image d'innocence et de paix ! !...

Adieu pour aujourd'hui ! A bientôt d'autres nouvelles !

Mille compliments à l'amie !

VI

Paris, 29 oct. 1859.

Une particularité que je me suis acquise dans mon art, et dont j'ai conscience de plus en plus clairement, me détermine aussi dans ma vie. Il a toujours été dans ma nature de passer rapidement et fortement aux extrêmes d'un état d'âme : ces extrêmes, d'ailleurs, ne peuvent faire autrement que se toucher ; en cela, même, gît souvent le salut de la vie. Au fond, l'art véritable n'a d'autre objet que de présenter ces états suprêmes dans leurs relations : ce dont il s'agit ici, le résultat décisif, n'est dû qu'à ces oppositions tranchées. Pour l'art cependant naît de l'emploi matériel de ces oppositions une manière pernicieuse, qui peut dégénérer en recherche d'effets tout extérieurs. C'est de cela que souffre

la nouvelle école française, à la tête de laquelle se trouve Victor Hugo...

Je reconnais maintenant que le particulier tissu de ma musique (toujours, cela va sans dire, dans son étroite liaison avec le dessin poétique), ce que mes amis considérent comme si nouveau et si important. doit sa suite à la sensibilité extrêmement fine qui me dispose à concilier, à relier intimement toutes les phases de transition entre les états d'âme extrêmes. Mon art le plus subtil et le plus profond, je voudrais pouvoir l'appeler l'art de la transition, car tout mon œuvre artistique est composé de telles transitions : la brusquerie, les heurts me sont devenus antipathiques; souvent ils sont inévitables et nécessaires, mais alors même on ne doit les employer que si l'état d'âme est assez formellement préparé à cette brusque transition pour la réclamer de lui-même. Mon chef-d'œuvre dans l'art subtil de la gradation est sans doute la grande scène du second acte de *Tristan et Isolde.* Le début de la scène exprime la vie débordante en ses passions les plus véhémentes; la fin, le désir le plus solennel, le plus profond, de la mort. Ce sont là les piliers : voyez un peu maintenant, mon enfant, comment je les ai reliés, comment l'on passe de l'un à l'autre! Là gît le mystère de ma forme musicale, et, je l'affirme hardiment, jamais pareil accord. pareille ordonnance où se disposent clairement tous les détails, n'avait jusqu'à ce jour été seulement pressentie. Si vous saviez combien ce sentiment directeur m'a inspiré d'inventions musicales, — pour le rythme, le développement harmonique et mélodique, — qui m'étaient impossibles auparavant, vous comprendriez mieux que jamais comment, même dans les branches les plus spéciales de l'art, rien de vrai ne s'invente qui ne soit issu de telles grandes causes... Voilà l'art! Mais cet art se rattache intimement à la vie chez moi. Les états d'âme extrêmes en conflit violent doivent toujours rester propres à mon caractère; mais il m'est pénible de devoir mesurer leurs effets sur d'autres. Être compris est d'une si indispensable importance! Si maintenant on veut faire comprendre en art ces extrêmes et grands états d'âme vitaux, qui restent proprement inconnus au commun des hommes (hormis dans les rares époques de guerre et de révo-

lution), l'on ne peut y parvenir qu'en motivant les transitions de la façon la plus précise et la plus énergique ; et tout mon œuvre artistique consiste à éveiller le sentiment nécessaire et voulu en les motivant. Rien ne m'est plus affreux que, dans l'exécution de mes opéras, les *sauts* entrepris ici, — par exemple, dans *Tannhäuser*, où j'ai procédé pour la première fois avec le sentiment toujours plus fort de cette belle et persuasive nécessité de la transition : entre l'horreur causée par l'effroyable aveu de Tannhäuser et le respect avec lequel l'intercession d'Élisabeth est finalement écoutée, j'ai ménagé (musicalement aussi), une transition motivée de la façon la plus significative, dont j'ai toujours été fier et qui ne manque jamais son effet persuasif. Vous pouvez juger de mon état quand j'appris qu'ici (comme à Berlin) on trouvait des longueurs dans cette scène et que l'on coupait net une partie essentielle de mon œuvre.

Telle est ma destinée en art. Et dans la vie? N'avez-vous pas été témoin souvent d'occasions où l'on trouvait mon discours démesuré, importun, à n'en plus finir, lorsque, par une inclination analogue, mon seul désir était d'amener, après l'excitation, après quelque parole excessive, l'accord conscient, la conciliation réfléchie?...

Vous rappelez-vous encore la dernière soirée avec Semper? J'avais soudain perdu mon calme et blessé mon adversaire par une attaque des plus vives. A peine le mot m'avait-il échappé, que je repris mon sang-froid; je ne vis plus alors que la nécessité — perçue par moi seul — de la conciliation, du tour qu'il fallait redonner à l'entretien. En même temps, j'avais le sentiment précis que cela ne pouvait se faire de façon intelligible que par un passage graduel, et non point par un brusque silence. Tout en continuant à parler d'un ton décidé et sans abandonner mon opinion, je me rappelle avoir dirigé la conversation simplement avec une certaine conscience artistique, laquelle, si l'on m'avait laissé procéder d'après mes intentions, eût conduit certainement à un dénouement conciliant, aussi bien au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral. On se fût entendu et calmé en même temps. J'avoue que j'en demande trop ici, parce que, dès que la passion personnelle est en jeu, chacun veut avoir raison et veut

être considéré comme blessé plutôt que d'être amené à une entente. Dans cette occasion, comme dans beaucoup d'autres encore, je ne suis arrivé qu'à me faire reprocher de me complaire en mes discours. Vous-même, je le crois bien, vous êtes trompée, un instant, ce soir-là, et avez craint que mes premières paroles après cet éclat, très vives encore, ne fussent l'effet d'une excitation durable ; et cependant je me souviens de vous avoir répondu d'un ton fort calme : « Laissez-moi donc revenir à notre point de départ, cela ne peut pas aller si vite ! »

Croiriez-vous que pareilles expériences ont quelque chose de très pénible pour moi ?... Vraiment, j'aime mes semblables, et ce n'est pas une humeur farouche, égoïste, qui m'éloigne toujours davantage de toute société. Ce n'est point par vanité blessée que je suis sensible au reproche d'aimer trop à parler, mais j'éprouve ce triste sentiment : « Que peux-tu être pour les hommes, que peuvent-ils être pour toi, s'il ne s'agit pas dans notre commerce d'arriver à l'entente, mais, au contraire, de garder intacte chacun sa propre opinion ? » Des sujets qui me sont étrangers, dont je n'ai aucune idée certaine, soit par expérience directe, soit par l'intuition du sentiment, je ne m'occupe jamais que pour me faire instruire ; mais quand, sur un sujet qui m'est familier, je sens que j'ai à dire quelque chose de judicieux et de logique, m'obliger à interrompre le développement de mon idée rien que pour laisser à l'autre l'apparence d'avoir aussi raison avec l'avis exactement opposé, c'est rendre inutile toute parole qui pourrait être prononcée en société. J'évite maintenant toute société particulière... et je m'en trouve bien.

Mais peut-être suis-je par trop bavard aujourd'hui même, et mêlé-je trop de choses qui pouvaient demeurer distinctes. Me comprenez-vous quand, cette fois-ci encore, avec vous, mon sentiment me pousse à la transition graduelle, quand je veux accorder les extrêmes de mon âme et ne veux pas me taire soudain pour vous dire ensuite, avec la même soudaineté, que je suis calme et serein ? Est-ce que cela vous paraîtrait naturel ? Non ! Suivez encore aujourd'hui la voie où je voudrais conduire votre sympathie pour aboutir à un sentiment plus apaisé à mon égard ! Rien ne peut être plus dou-

loureux à mon cœur que d'éveiller une sympathie qui soit un tourment : quand cela sera passé, laissez-moi la belle liberté d'apaiser peu à peu, avec douceur. Tout chez moi s'enchaîne si solidement ! Cela a ses désavantages, car il arrive que des contrariétés banales, et (dans certaines circonstances) très faciles à écarter, peuvent avoir souvent sur moi une influence exagérée ; mais, d'un autre côté, cela présente cet avantage que j'y trouve aussi les moyens de m'apaiser : de même que tout coule vers la suprême tâche de ma vie, — mon art, — de même finalement sort de celui-ci la source claire qui rafraîchit les sentiers desséchés de ma vie. Par le fervent désir de produire un effet d'apaisement sur votre sympathie, je pourrais prendre conscience des plus hautes facultés d'art que je trouve toujours plus heureusement développées dans mesn ouvelles œuvres ; et je pourrais vous parler comme du sanctuaire même de mon art, sans la moindre contrainte, sans la moindre fraude amicale même, en toute vérité, en toute franchise.

Ainsi toute ma situation me devient peu à peu plus claire : une certaine issue se présente, tournée vers un côté du monde où l'amitié et le noble vouloir peuvent avoir une action apaisante sur moi. Tout pourra s'arranger encore, et, quand j'aurai retrouvé la paix, quand le recours à mon art créateur sera redevenu possible, bientôt rien n'aura plus le pouvoir de troubler mon âme : je regarderai alors avec sang-froid vers le dehors, et, moins je m'efforcerai de ce côté, plus vite m'arrivera, sans doute, delà même, ce à quoi j'aspire. Donc... patience !...

Parmi mes livres, j'ai pris mon cher Schiller. Hier, j'ai lu *la Pucelle d'Orléans*. Cette lecture m'avait à ce point disposé musicalement que j'aurais parfaitement pu rendre par des sons le silence de Jeanne quand elle est publiquement accusée : sa faute, — sa faute miraculeuse ! — Aujourd'hui un discours de Posa (à la fin du deuxième acte), sur l'innocence et la vertu m'a véritablement stupéfait par l'incroyable beauté de la diction poétique. Comme je regrette de ne pouvoir satisfaire le comité Schiller de Berlin, qui m'a récemment prié d'écrire un chant pour ses fêtes ! Plaignez-moi, mais tenez-vous pour heureuse, en apprenant que j'ai écrit cette lettre aujourd'hui inter-

rompu à chaque instant par les ouvriers, parmi le tapage des tapissiers, de l'accordeur, des menuisiers, etc., etc. Peu s'en est fallu que je n'eusse le loisir d'écrire la musique demandée par le comité Schiller; mais le délai est trop court et la Muse n'a pas encore de place dans ma petite maison.

Adieu ! aimez-moi ; ayez confiance en moi ! Encore un peu de patience ! Mille compliments et souhaits cordiaux.

VII

Paris, 11 nov. 59.

Ma chère enfant,

Vous me procurez une grande joie ! Hier enfin — j'ai été si occupé ! — je voulais vous écrire en même temps qu'à Wesendonk pour vous dire quel plaisir m'a fait votre dernière lettre ; ce matin, je fus encore une fois interrompu, notamment par le dithyrambe de Schiller. Je ne l'ai jamais mieux compris que maintenant : vous m'apprenez toujours à apercevoir des beautés nouvelles. Avec quel bonheur je conclus de tout cela que vous êtes guérie !

Moi aussi, je guéris lentement, et cela — je le dis maintenant — d'une grave maladie. Il y a dix ans, — également à Paris, — je souffrais de violents rhumatismes. Le docteur me conseilla surtout de dériver le mal, par une révulsion, vers le dehors, pour éloigner tout danger du cœur. Ainsi finalement toutes les souffrances de ma vie se concentraient et menaçaient de trouver leur issue dans mon cœur. J'ai cru vraiment succomber, cette fois. Mais tout sera de nouveau porté au dehors : je veux, par une noble et distrayante activité, essayer de détourner le danger du cœur. Vous m'aiderez ? N'est-ce pas, mes bons amis !

La première bonne nouvelle me vint de moi-même. Les épreuves du troisième acte de *Tristan* arrivèrent tout à coup. Comment le regard jeté sur cette dernière œuvre terminée me ranima, me fortifia, me remplit d'enthousiasme, vous pouvez le sentir avec moi. Un père à la vue de son enfant peut à peine éprouver pareille joie ! Mais, à travers un flot de larmes,

— pourquoi cacher ma faiblesse? — j'ai entendu cet appel : « Non ! Ce n'est pas encore la fin : il faut achever ! Celui qui est encore capable de créer une telle chose est encore plein à déborder !... »

Ainsi soit-il donc !

Maintenant votre lettre aussi m'a fait grand plaisir, et surtout j'aime à voir que l'enfant, devenue si intelligente, peut cependant quelquefois se méprendre légèrement sur moi. Alors je me dis : « Elle aura encore la satisfaction de reconnaître son erreur tout à fait un jour : par exemple que, s'il m'arrive de parler politique, j'ai tout autre chose en vue que le thème apparent, etc. » Mais quel plaisir j'éprouve à avoir tort quand je discute avec vous ! Car j'apprends toujours quelque chose de nouveau...

Cependant l'amitié m'a imposé une triste tâche. J'avais appris tout à coup la maladie mortelle de mon cher et paternel Fischer, à Dresde. Vous vous rappelez que je vous ai parlé souvent de sa merveilleuse fidélité, de son dévoûment. Une maladie de cœur a conduit finalement le vieillard tout près de la mort. Ma femme, en entrant dans sa chambre, l'entendit proférer, au milieu des spasmes les plus affreux, ce cri plaintif : « O Richard ! Richard m'a oublié, m'a repoussé ! » Je l'avais attendu, cet été, à Lucerne et depuis ne lui avais plus écrit. Je lui écrivis alors tout de suite. Et voilà que je reçois l'annonce de sa mort : il n'a plus pu se faire lire ma lettre.

Or donc, ces jours-ci, j'ai écrit un *Adieu* au cher brave homme; dès que j'en aurai reçu un exemplaire, je vous l'enverrai !... Cela aussi fut une occupation !...

Et les ouvriers n'ont toujours pas quitté ma maison : ces Parisiens sont chez moi comme chez eux. Enfin mon petit étage est en ordre. Si vous entriez ici, vous croiriez me trouver encore dans l' « Asile ». Les mêmes meubles, l'ancienne table de travail, les mêmes tapis verts, gravures, tout tel que vous le connaissez. Seulement, les pièces sont encore plus petites et j'ai dû faire un partage : mon petit salon contient l'Érard, le canapé vert avec les deux fauteuils qui étaient dans la chambre où l'on prenait le thé; aux murs, le Kaulbach, le Cornelius et les deux Murillo. A côté, un petit

cabinet avec bibliothèque, table de travail et la causeuse bien connue (souvenir de Lucerne). J'ai fait tapisser ma chambre à coucher d'un papier uni violet pâle, encadré de quelques bandes vertes : la Vierge à la Chaise constitue la parure. Un tout petit cabinet, à côté, est arrangé en salle de bains. Me voici donc « installé » pour la dernière fois! Vous savez que si je prends une ferme résolution, je suis capable de m'y tenir : eh bien! jamais, jamais plus je ne m' « installe »! Dieu sait ce qui mettra fin à cet établissement-ci ; je sais, moi, qu'il prendra fin avant que je meure; mais je sais aussi que je ne m'arrange plus d'autre nid et veux ne rien posséder là où l'on me fermera les yeux.

Cette fois, j'ai mis une ardeur ridicule à installer tout le plus tôt possible, afin de trouver la paix : je me surmène alors, non point pour l'amour de la chose en elle-même, mais pour arriver rapidement à la situation voulue, dans laquelle certains besoins, satisfaits souvent jusqu'au plus minime détail, n'exerceront plus d'effet fâcheux sur moi. Ainsi en doit-il être, car autrement je ne puis m'expliquer cette ardeur ridicule avec laquelle je poursuis quelque chose, pendant un certain temps; je sais, d'autre part, combien peu je tiens à tout cela et avec quelle indifférence je laisserais tout. Oui, vous pouvez rire! Je me suis mis encore une fois ce fardeau sur les épaules.

Il y a quelques jours, on m'a invité à une soirée musicale, où furent joués des sonates, des trios, etc., de la dernière période de Beethoven. L'interprétation et l'exécution m'ont fortement déplu : on ne m'y reprendra pas de sitôt. Cependant j'ai eu quelques petites aventures. Je m'assis à côté de Berlioz, qui me présenta immédiatement le compositeur Gounod, assis près de lui, — un artiste d'extérieur fort aimable, et d'intentions honnêtes, mais sans aucuns dons supérieurs. — A peine ma présence fut-elle connue que de tous côtés on s'empressa auprès de Berlioz pour m'être présenté par lui. Chose étrange, c'étaient encore des enthousiastes de mon art, qui ont étudié mes partitions sans connaître l'allemand. Parfois j'en suis tout confus. Je crains à présent de nombreuses visites et dois me tenir un peu sur mes gardes. Jusqu'ici j'ai négligé honteusement la jeune Charnacé. En

face de Paris, je n'ai pas encore recouvré mon sang-froid. Mais, après tout, j'ai l'envie d'entreprendre quelque chose, — rien que pour faire sortir mes rhumatismes.

Je lis la *Musique tzigane* de Liszt. Un peu trop d'enflure et de phraséologie[1]. Cependant la très vigoureuse définition de la nature tzigane (évidemment les Tchandalas de l'Inde) m'a vivement rappelé Prakriti (ou Savitri). Je vous en reparlerai une autre fois.

Pour aujourd'hui... mille remerciements ! Ah ! que dis-je donc là ! Bientôt je bavarderai de nouveau avec l'enfant !...

VIII

Paris, 29 nov. 59.

Quelle grande joie vous m'avez encore donnée, mon amie ! Croyez-moi, si je ne pouvais me voir que dans le miroir que me présentent le monde et tous mes amis, je me détournerais bien vite avec horreur. Je ne puis être sincère et vrai entièrement avec personne : partout il reste des taches et des plaques troubles où je ne sais comment suppléer. Mais sitôt que vous me répondez, je me vois embelli : tout — et moi-même — m'apparaît noble alors ; je me sens sauvé. Mes enfants, que nous soyons *trois*, voilà tout de même un grand miracle ! C'est incomparable, c'est mon et votre plus magnifique triomphe ! Nous dominons merveilleusement, de très haut, l'humanité ! Ce qu'il y a de plus noble, devait devenir vérité, un jour : et le vrai n'est si incompréhensible que parce qu'il est tellement unique. Jouissons de ce haut bonheur ; il n'a point d'utilité et n'est là pour rien : on ne peut que le goûter, et seulement ceux-là peuvent le goûter qui ne font qu'un avec lui.

Soyez les bienvenus en terre française, maintenant : le poète des *Nibelungen* vient à vous et vous tend la main. Mon cordial et joyeux salut vous accompagne pendant votre voyage vers l'Italie ; vous allez à la rencontre d'une jouissance que je

1. Liszt avait écrit une préface pour les *Rhapsodies Hongroises*. La princesse Wittgenstein développa cette préface en volume.

ne dois pas goûter et que je vous souhaite double : jouissez pour moi aussi de la douceur du ciel, de la poésie du paysage, du passé vivant, et soyez de la sorte deux fois heureux. Quel bonheur ineffable j'aurais à être avec vous !...

Il ne me reste plus rien d'autre qu'à faire un dernier effort, un effort énergique, pour vaincre, une fois pour toutes, un éternel obstacle de la vie. Si désolée, si déséquilibrée que soit ma situation, j'ai pourtant compris que beaucoup de choses peuvent devenir acceptables et supportables, si j'arrive à me procurer les moyens extérieurs nécessaires pour déterminer en tout temps mon genre de vie, mes projets, mes actes, d'après mes besoins et mon bon plaisir, sans être éternellement à l'affût de la seule chose qui donne aujourd'hui la liberté et dont la possession confère à tous nos actes la certitude. Je viens de sentir mieux que jamais — bien qu'il en fût ainsi pour moi depuis toujours — que je suis capable de supporter n'importe quel insuccès, n'importe quelle désillusion, n'importe quelle impossibilité d'aboutir, tout, tout, avec la plus grande, la plus dédaigneuse indifférence, mais que les tourments dont je viens de parler m'impatientent furieusement. Tout dédaigner, ne se laisser détourner par rien de la source intérieure, pouvoir renoncer à toute réputation, à tout succès, même à la possibilité d'une représentation dirigée par moi de mes œuvres, mais devoir, avec des grincements de dents, me meurtrir les pieds au bâton que le Destin m'a jeté entre les jambes sur ma route tranquille et solitaire !... Je n'y puis rien changer : à l'exaspération que cela me cause, je suis et reste très sensible et, aussi longtemps que je tiendrai debout, — je n'y puis rien changer non plus, — tous mes efforts, je les emploierai, avec une suprême impatience, à éloigner ce bâton... Heureusement que je puis me donner l'illusion, précisément à cette heure, que cela s'accorde très bien avec mon sentiment intime de me tourner pour quelque temps exclusivement vers le dehors. Probablement, vous ne vous y laissez pas prendre tout à fait, et, si vous croyez que, sans balancer, je préférerais prendre soin de mon recueillement intérieur dans une aimable solitude, au milieu d'un entourage sympathique, comme chez vous, par exemple, et, finalement, indifférent à

leurs destinées ultérieures, me vouer à la création d'œuvres nouvelles, laissez-moi vous dire que vous êtes absolument dans le vrai ; — ceci entre nous, bien entendu ! — Mais, je le répète, je crois qu'il me deviendra possible maintenant de me convaincre du contraire ; et à cela contribuent pour beaucoup, oui, presque d'une façon décisive, mes toutes récentes relations avec mes soi-disant amis d'Allemagne. L'état des choses là-bas est réellement incroyable, à tel point que je ne vous en dis rien, car vous finiriez par ne plus me croire. Ainsi je suis convaincu que vous me taxeriez d'exagération et d'erreur si je vous dépeignais la façon dont m'a traité cet Ed. Devrient, en véritable ennemi ou, pour le moins, en homme sans conscience. Je vous dirai cependant que j'y étais préparé depuis longtemps et que finalement cela ne m'a point surpris. Volontiers je l'excuse : chacun a son dada, et le sien est un Institut théâtral réglementé suivant la norme, sans aucun écart sur le terrain qui n'est pas foulé tous les jours. En ce sens il a toujours été instinctivement opposé à mes œuvres et seule l'intervention enthousiaste de la jeune grande-duchesse le poussait en avant, avec des hochements de tête et un air de mauvaise humeur. A présent, il a remporté la victoire. Il dit ouvertement que j'en suis arrivé à l'impossible. Je me demande si ce jeune et enthousiaste cœur de femme n'est pas ébranlé maintenant et ne donne pas intérieurement raison à l'homme d'expérience, à l'homme prudent, — à l'homme « sage », si vous voulez ! — Qu'en pensez-vous ? Le jeune grand-duc le fera sûrement.

Voyez-vous, mon enfant, ceci et d'autres expériences du même genre ont réveillé quelque peu mon ancienne humeur batailleuse : c'est un peu fou, mais déjà le fait que je vis est une folie, vous devez l'avouer. L'impossible m'a déjà excité à combattre ; et d'avoir Paris en vue, comme je l'ai maintenant, m'a longtemps semblé chose impossible. Mais pour l'impossible j'ai une mesure toute particulière et intime : mon état d'âme seul, mon penchant vers la persévérance me diront si j'arriverai à réaliser ce que j'ai entrepris, et, en conséquence, l'impossibilité m'apparaîtra dès que j'aurai perdu goût à la chose. Ceci peut se produire facilement, car le dégoût possède un terrible pouvoir en moi, quand il se

montre clairement, invinciblement. Je ne le combats donc point; c'est à lui qu'il appartient de juger les possibilités. Je le sens souvent, et alors ce sont pour moi des journées misérables. Puis il est calmé par telle ou telle rencontre surprenante: une sympathie, une compréhension naissante se présenteront là où je ne les avais jamais espérées. Alors le voile de Maïa se retisse; un moment m'apparaît, semblable à un éclair lumineux de vérité rayonnante; les obstacles m'attirent, les risques flamboient et... c'est à voir qui restera sur place : le dégoût ou l'envie de combattre? Je ne puis le dire encore. Si j'étais l'un de ces heureux que la destinée a pourvus d'or et d'argent, sans qu'elle m'eût refusé la fierté et le talent, je préférerais naturellement vous accompagner à Rome pour deux mois. Cela, je le sais. Allez maintenant seuls, mes enfants : je verrai comment vaincre ma destinée; alors je viendrai aussi, un jour. Bon voyage! Mille sincères amitiés.

IX

Paris, 19 déc. 59.

Chère enfant, dont c'est l'anniversaire,

Est-ce que j'arrive bien? Est-ce aujourd'hui le 23? Le jour convient peut-être, mais le cadeau? Que donner à l'enfant? Je suis tellement pauvre, à présent! Mes ressources sont tout à fait taries. Se réjouir de bonnes idées, les mettre sur le papier, les communiquer, il me semble que je ne connais plus cela depuis longtemps! La seule chose qui me soit venue en tête, c'est le finale de ma dernière (?) œuvre, et ce n'est vraiment pas une mauvaise idée. Écoutez comment elle m'est venue...

Vous savez que Hans[1] voulait exécuter le prélude de *Tristan*, l'autre hiver, et qu'il me pria d'écrire pour ce prélude une conclusion. A cette époque, je n'aurais rien trouvé; cela

1. Hans de Bülow.

me semblait tellement impossible que j'opposai un refus des plus nets. Depuis, j'ai écrit le troisième acte et trouvé la conclusion finale de toute l'œuvre : montrer ce finale comme un vague espoir de rédemption, l'idée m'en est venue, maintenant, en formant le programme d'un concert à Paris qui m'intéressait surtout parce que je voulais y inscrire le prélude de *Tristan*. J'ai parfaitement réussi à réaliser ma conception et vous envoie ce finale mystérieux et apaisant, comme la meilleure chose que je puisse vous donner pour votre anniversaire. Je vous ai noté la musique telle à peu près que je l'ai jouée au piano : elle contient quelques difficultés et je pense que vous ferez bien de chercher un Baumgartner romain pour vous la jouer, à moins que vous ne préfériez la jouer avec lui à quatre mains : alors vous devrez exercer votre main droite à faire la besogne de deux. A vous maintenant de voir ce que vous tirerez de ce présent incommode! Vous comprendrez mieux ce que j'ai écrit pour mon public parisien à titre d'explication du prélude tout entier : cela se trouve au verso du spécimen calligraphique. Mais vous reconnaîtrez de nouveau dans la musique le lierre et la vigne, notamment quand vous l'entendrez jouer à l'orchestre, où les instruments à cordes alternent avec les instruments à vent. Cela sera très beau. Je crois que je l'entendrai vers la mi-janvier : alors je l'entendrai en même temps pour vous!

Et maintenant mille amitiés et mille souhaits cordiaux, envoyés de ce froid Paris, où la neige et le gel nous feront bientôt mourir! Comment allez-vous? Rome se conserve-t-elle bien? Donnez-moi vite de vos nouvelles! J'ai besoin d'en recevoir!

Adieu! Soyez bénie et honorée du plus profond de mon cœur!

X

1er janvier 1860.

Amie, je vis encore! C'est la chose la plus remarquable que je puisse vous dire pour le jour de l'an!

Dieu sait comment l'espoir m'était venu de recevoir aujourd'hui quelques nouvelles de vous. Nos lettres sont pourtant, à présent, bien lentes et irrégulières. A mon grand regret, j'avais constaté, par la date de votre lettre, que la mienne ne vous serait pas arrivée le 23 décembre. Je ne puis donc attendre pour aujourd'hui la réponse.

Je suis heureux de vous savoir, cependant, bien arrivés et en bonne santé à Rome. Votre lettre me prouve que je puis parfaitement vous abandonner à vous-même maintenant. Vous avez ouvert les yeux, et voyez... Voyez et regardez pour moi aussi : j'en ai besoin, et ne pourrais vous préférer personne pour voir à ma place. Mon cas est tout à fait particulier : je l'ai reconnu à plusieurs reprises, et, finalement, de la façon la plus précise en Italie. Pendant un certain laps de temps, mon œil est fortement impressionné; mais cet effet ne dure guère. Cela ne provient certainement pas de ce que mon œil soit insatiable; il semble plutôt qu'il ne me suffise point comme organe sensible pour observer le monde. Peut-être suis-je dans le même cas que Gœthe, qui prenait tant de plaisir par les yeux, et qui s'écriait dans *Faust* : « Quel spectacle! mais, hélas!... rien qu'un spectacle! »

Cela provient peut-être de ce que je suis trop décidément l'homme de l'oreille ; et cependant je vis parfois pendant de si longues périodes sans le moindre aliment pour l'ouïe! Non, cela ne me paraît pas encore la véritable cause. Il doit exister un sens intérieur, indéfinissable, et qui n'agit jamais si nettement que lorsque les autres sens, tournés vers le dehors, ne font que rêver. Quand je ne vois ou n'entends plus clairement, ce sens agit alors plus que jamais et il apparaît en sa fonction comme une paix productive : je ne puis le nommer autrement. J'ignore si cette paix est analogue à la paix plastique dont vous parlez ; je sais seulement que cette paix va du dedans au dehors, qu'avec elle je suis au centre du monde, tandis que ce que vous appelez paix plastique me semble plutôt agir du dehors comme un apaisement de l'inquiétude intérieure. Quand je me trouve dans cet état d'inquiétude intérieure, aucune image, aucune œuvre d'art plastique ne peuvent me faire impression : cela manque son effet comme un vain joujou. Le premier regard jeté par-dessus

tout cela me fait apercevoir ce qui m'apaise. C'est aussi le seul regard qui me rende mes semblables sympathiques, ce regard par-dessus le monde ; c'est le seul aussi qui comprenne le monde. Ainsi regardait Calderon, et qui a plus magnifiquement que lui rendu la vie, la beauté, toute floraison ?

Gœthe à Rome est une figure joyeuse et des plus importantes : ce qu'il recueillait là, c'était pour le bien de tous, et à Schiller il épargna sans doute le soin de voir par lui-même. Celui-ci pouvait alors s'accommoder parfaitement de cette aide et créer ses plus nobles œuvres, tandis que Gœthe poussait le plaisir de l'œil jusqu'à la fantaisie, à tel point que nous le voyons finalement former avec une étrange convoitise une collection de monnaies. C'était foncièrement, absolument, l'homme de l'œil !

Laissons-nous conduire par lui quand il s'agit de voir ; certainement, nous serons bien servis. A Rome, prenez-le pour guide ; qu'à son côté, une magnifique et délicieuse paix descende sur vos yeux d'enfant ! Voyez pour moi également ! Et donnez-moi toujours des nouvelles aussi importantes et aussi plaisantes que cette première fois !

Il n'y a pas grand'chose à dire de moi, mon enfant ! A Rome, ne vous occupez donc point d'un homme qui va de porte en porte à la recherche d'une salle de concert convenable : il n'ose pas même vous dire ce qu'il éprouve dans ces courses.

Mes amitiés à Otto, et dites-lui que bientôt il y aura du nouveau. Le 1er mai, je pense ouvrir mon Opéra allemand, salle Ventadour : les meilleures chanteurs de l'Allemagne acceptent tous avec enthousiasme; Madame Ney, Mayer-Dustmann (de Vienne), Tichatscheck, Niemann, etc., se rangent sous mon drapeau, même au prix de sacrifices pécuniaires. J'ai l'espoir de régler tout définitivement bientôt. D'abord, donc, *Tannhäuser* et *Lohengrin*; en même temps, les études de *Tristan*, qui sera joué à peu près du 1er au 16 juin. Il me faut tâcher d'arriver au but. Mais cela n'a rien de romain !

Vous savez que je me proposais d'avoir pour quelque temps une activité purement extérieure; j'y suis forcé aujourd'hui,

notamment par le mécompte de *Tristan* à Carlsruhe. Tous mes projets actuels ne visent qu'à la possibilité de représenter *Tristan*. Alors, de nouveau je laisserai aller les choses. Je ne pense à rien d'autre. J'ai pour le moment assez de mes efforts pour arriver à ce but... Et si j'étais Gœthe, j'irais aujourd'hui, près de vous à Rome, soyez-en bien sûr!

Et, maintenant, une bonne, belle et radieuse année! Je suis tout heureux de vous savoir à Rome, sous le ciel de l'Italie! Mille cordiales amitiés à Otto et aux enfants!

XI

Paris, 28 janvier 1860.

Enfin, ma chère enfant, il faut me décider à vous donner de mes nouvelles en courant, en pleine agitation. Au milieu de mes tourments, c'est mon réconfort de songer comment je me recueillerai pour vous raconter bien tranquillement, bien à mon aise, tout ce que j'ai souffert; mais je ne suis pas encore au bout, et, sans doute, je n'y arriverai jamais. Donc, plus de retard inutile, et, au lieu de cela, quelques lignes de certitude.

Toutes mes expériences précédentes ne sont rien en comparaison d'une observation, d'une découverte, que j'ai faite à la première répétition d'orchestre pour mon concert, parce qu'elle a décidé de tout le restant de ma vie et que les conséquences m'en domineront désormais tyranniquement. Je faisais jouer pour la première fois le prélude de *Tristan*, et il me parut que les écailles me tombaient des yeux, quand j'ai reconnu à quelle distance, en ces huit dernières années, je me suis éloigné du monde, — à perte de vue! — Ce petit prélude était si inconcevablement nouveau pour les musiciens que je fus forcé de conduire mes gens de note en note, comme à la découverte de pierres précieuses dans une mine.

Bülow, qui était présent, m'avoua qu'en Allemagne les exécutions de ce morceau avaient été acceptées de confiance et sur parole, mais qu'au fond le public n'y avait absolument

rien compris. Je parvins à le faire comprendre à l'orchestre et au public : oui, on m'assure qu'il a produit la plus profonde impression; mais comment ai-je mis cela sur pied, ne me le demandez pas ! Suffit qu'aujourd'hui j'aperçois clairement qu'il m'est impossible de songer à créer plus avant sans avoir comblé le gouffre terrible derrière moi. Je dois d'abord faire représenter mes œuvres. Et qu'est-ce à dire ?...

Mon enfant, c'est-à-dire que je dois me plonger dans un marais de douleur et de sacrifice... Tout, tout *peut* devenir possible, mais seulement à condition que j'aie beaucoup de temps et de loisir, que je puisse avancer pas à pas avec chanteurs et musiciens, que je n'aie rien à précipiter, rien à couper faute de temps et que j'aie toujours tout à ma disposition. Et qu'est-ce à dire encore ? L'épreuve de ce concert, avec le temps si avarement mesuré, me l'a démontré : il faut que je sois riche; il faut que je puisse sacrifier sans compter des milliers et des milliers de francs pour m'acheter emplacement, temps et bonnes volontés. Puisque je ne suis pas riche, il me faut bien tâcher de m'enrichir : il me faut permettre qu'on donne ici mes anciens opéras en français, pour être enfin, avec les croissants et considérables bénéfices de ces représentations, en état de révéler mes œuvres nouvelles. — Voilà le problème qui se pose devant moi ; je n'ai pas le choix ! Donc... à Dieu vat ! C'est là encore ma tâche ; c'est pour cela que le démon m'a conservé en vie ! Ce serait folie de songer à autre chose ! Je n'entrevois rien que ces convulsions terribles pour la mise au monde de mes dernières œuvres.

Oh ! restez à Rome ! Comme je suis heureux de vous savoir ainsi hors du monde ! Regardez, contemplez, méditez bellement et délicieusement ! Faites-le pour moi, et ce me sera un soulagement de recevoir de vous ces images intimes et profondes. Cela rafraîchira et réconfortera celui qui tremble la fièvre ! Ainsi maintenant êtes-vous ma suprême consolation !

Deux mots encore des événements extérieurs. Après des peines et des tracas inouïs, je parvins, mercredi dernier, à mon premier concert. La soirée a été vraiment une fête, je ne puis dire autrement. L'orchestre était déjà rempli d'enthousiasme, comme suspendu à mon regard, à mon geste.

Je fus accueilli par lui et par le public avec des acclama-

tions interminables, et l'éclat, l'étonnement, les transports redoublèrent à chaque morceau. La sensation est immense : impressions extraordinaires, conversion, feuilletonistes (celui de *la Patrie*) se précipitant vers moi pour me baiser la main ! J'éprouvais une fatigue mortelle. Ce soir-là, j'ai reçu la dernière consécration de ma souffrance : je dois, il le faut, marcher en avant ! C'est l'unique tâche qui me reste. La fleur s'ouvrira au monde et mourra : conservez-en le chaste bouton !

Bien des amitiés à Otto ! Dites-lui que je l'aime ! Adieu, ma chère et noble enfant ! Vivez d'une vie douce et intime, et ainsi donnez-moi le réconfort ! De fidèle affection,

à vous,

RICHARD WAGNER.

(*A suivre*)

LE COUVRE-FEU

OU

LE ROMAN D'UNE FEMME RAISONNABLE

« La comtesse demeura éperdue du hasard qu'elle avait couru. »

MADAME DE LA FAYETTE. — *La comtesse de Tende.*

I

Assise près de la fenêtre, la comtesse de Lianges écartait d'une main nonchalante les lourds rideaux de damas cramoisi pour contempler le soleil qui peu à peu s'éteignait dans la mer. Comme de grands oiseaux farouches, les ombres de la nuit descendaient lentement des collines. Tout se taisait. Des pêcheurs, tirant leurs barques sur le rivage, les attachaient à des pieux, et rentraient dans leurs cabanes, la nasse à la main, le filet vide sur l'épaule. Çà et là des feux s'allumaient.

Ariane de Lianges demeura bientôt plongée dans une obscurité profonde, mais elle était si songeuse, ce soir-là, qu'elle ne s'aperçut pas aussitôt de sa solitude parmi les ténèbres. Au reste, elle n'était pas tout à fait seule : des pensées confuses et bonnes, qu'elle comprenait à peine, mais qu'elle aimait, se pressaient autour d'elle, comme sœurs et amies. Quand elle sortit enfin de ses rêves, elle dénoua les embrasses des rideaux, et tira légèrement la torsade d'une sonnette. Un vieux serviteur parut, portant des flambeaux, qu'il disposa sur les tables et les consoles; ensuite il s'avança vers madame de Lianges, un plateau de vermeil guilloché à la main.

Elle prit la lettre qui venait d'arriver par l'ordinaire du soir, et considéra longuement la suscription, car elle ne se fiait elle-même qu'aux écritures déjà familières et s'en rapportait pour tout le reste à la diligence de mademoiselle Avrillet, son secrétaire et sa lectrice. Madame de Lianges était sage et craignait les surprises.

Mais, cette fois, elle brisa la cire du cachet avec empressement, déplia le vélin, et lut à demi-voix les lignes qui suivent :

Au château de Clarisse, ce 12 juin 1787.

Vous souvenez-vous encore, chère et douce Ariane, de notre dernière entrevue, voilà près de dix ans, et n'avez-vous point oublié la pauvre Gilberte qui vous aimait, qui vous aime toujours d'une si folle tendresse? Nous étions alors très jeunes et très gaies : la vie nous semblait le plus merveilleux des songes. Nous ne connaissions que par ouï-dire le doute, l'amertume et la colère. Des rêves charmants, des illusions captivantes, toute la naïveté des jeunes filles qu'on élève loin du siècle, à l'ombre des sanctuaires, nous cachaient l'indifférence de la nature et l'âpreté des hommes. Vous daigniez me montrer quelque sympathie et je faisais grand cas de votre estime.

Depuis, sans doute, nous avons pu apprécier l'une et l'autre l'étendue de notre erreur, et j'ignore, Ariane, quelle fut votre attitude en ces circonstances cruelles. Après avoir perdu vos traces pendant de trop longues années, c'est hier seulement que j'entendis conter la mort tragique du comte de Lianges et votre retraite aux Iles-Blanches, en Bretagne. Que ne m'avez-vous écrit un seul mot, passé la naissance de mon fils?... Excusez-moi, je me rappelle votre aversion pour toute espèce de correspondance. Autrefois vous n'aimiez que les conversations du soir, celles où l'on oublie l'avenir, le présent, et parfois même le passé... Ariane avez-vous changé? Mais mon cœur m'assure que non. Et pourquoi me tromperait-il?

D'ailleurs, j'y réfléchis, vous ne pouviez me savoir au château de Clarisse, en Dauphiné, où je me suis établie depuis peu. Aujourd'hui je vous l'apprends, et vous prie instamment de m'y faire visite, puisque ma santé ne me permet guère de vous relancer jusqu'aux Iles-Blanches. Et puis (à quoi bon le nier?) j'ai grand'peur de cette vilaine mer (ne vous moquez donc pas de moi!) et de votre manoir qu'on me dépeint triste et solitaire et battu par les vagues. Non! non! c'est vous qui viendrez à Clarisse, où vous trouverez le soleil, les fruits, les fleurs, les arbres, les tambourins, les musettes, les pipeaux, les bocages que vous avez dû oublier parmi vos landes, et votre servante, madame, qui vous attend.

Tenez, j'ai une telle envie de vous revoir que je ne pourrais plus terminer ma méchante lettre, si je n'étais sûre de causer avec vous, de vous entendre et surtout de vous écouter, bien que nous ayons à débattre ensemble des affaires de la dernière conséquence. On a si grand besoin de tendresse quelquefois dans la vie, et je passe, justement, par une épreuve très dure. Vous lirez entre ces lignes, n'est-ce pas?... S'il vous faut des promesses, comptez que vous serez libre, entièrement libre, maîtresse absolue de vos mouvements. Je ne vous cèle point que vous rencontrerez ici du monde, car monsieur le duc a le tête-à-tête en exécration. Peut-être vous retrouverez-vous en pays de connaissance. Je suppose que les figures du duc et de la duchesse de Bauzun, de la marquise de Tourpey, du maréchal de Piémont et du prince de Digne vous sont restées familières depuis votre passage à la cour. Peu ou point d'inconnus; et parmi ceux-ci je ne vois guère qu'un cousin de mon mari, le vicomte de Morailles, qui mérite l'honneur de vous être recommandé. Mais que tous ces noms ne vous épouvantent pas! Rien ne troublera la paix de vos méditations, au cas où vous auriez encore le courage de méditer. Pour moi, chère Ariane, j'expire d'impatience et ne veux point d'échappatoire. Aussi faudra-t-il bien que vous preniez pitié de moi!

COURTELOING-CLARISSE.

P.-S. — Monsieur le duc vous baise les mains. Inutile de m'annoncer votre départ. Le logement que je vous destine est déjà prêt. Ainsi, de toute façon, à bientôt!

Elle achevait à peine le *post-scriptum* qu'on introduisit M. l'abbé Pelouse, curé des Iles-Blanches. Il venait, comme d'habitude, souper avec elle et lui lire la gazette.

— Bonsoir, monsieur l'abbé, — dit madame de Lianges, — il y a du nouveau... Jetez seulement les yeux sur ceci, et dites-moi ce que vous en pensez.

M. Pelouse ajusta ses besicles, parcourut la lettre à son tour, et la lui rendit en silence.

— Vous savez que Gilberte de Clarisse est ma meilleure amie? — demanda-t-elle.

— Je sais... je sais... Vous m'en avez souvent parlé...

— Eh bien! — fit tout à coup madame de Lianges, — je partirai demain.

A ce discours, M. Pelouse parut mécontent. Elle le pressa de lui donner son avis. Alors il ramena en arrière les belles

mèches blanches qui lui tombaient sur le front, hésita, balbutia, finit par déclarer :

— Voici que vous allez sortir de ce jardin de délices, madame, et rentrer dans la rumeur du siècle... En toute autre circonstance, je vous en eusse détournée, non seulement parce qu'on approche d'autant plus près Notre-Seigneur qu'on fuit les hommes de plus loin, mais parce que votre âme, en particulier, n'est pas d'une trempe assez forte pour le commerce du monde. Je vois bien du péril à ce déplacement... Néanmoins je n'ose vous retenir, puisque c'est votre meilleure amie, madame la duchesse de Clarisse, qui a besoin de vous et vous appelle. Nous avons tous le droit de nous immoler à notre prochain. Et ces holocaustes sont agréables à Jésus-Christ, qui nous en a proposé lui-même l'exemple. Ne l'a-t-il pas publié expressément? *Non venit ministrari, sed ministrare et dare animam suam redemptionem pro multis*... « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour se sacrifier en rachat de plusieurs... » Vous aussi, madame, vous êtes née pour servir. C'est pourquoi je vous dirai : « Allez en paix et que le Seigneur soit avec vous... » Toutefois, afin de secourir plus sûrement, il importe de prendre quelque précaution contre les dangers de la route !...

— Les dangers de la route?... — murmura madame de Lianges, fort étonnée. — Je ne vous comprends pas.

— Toute vie est féconde en hasards, — reprit l'abbé. — Certes, je ne redoute pas pour vous les pièges du gouverneur des ténèbres : vous ne vous assoirez jamais avec de déplorables convives à sa table couverte de mauvaises viandes. C'est plutôt votre imagination que je crains, car elle me semble inquiète et prodigieusement habile à se tourmenter elle-même... Certes, vous présumez beaucoup de votre raison, mais c'est un ange infidèle et déserteur qui nous abandonne trop souvent... D'ailleurs, croyez-moi, non loin de la fausse confiance, il est aussi une fausse défiance. Vous ne vous laissez pas vivre avec l'humilité convenable. Une créature de Dieu ne se doit pas trop violenter... Le léopard suit sa nature, et l'agnelle pareillement... Vous seule, madame, combattez contre vous-même. Faut-il vous rappeler dans quel état vous arrivâtes aux Iles-Blanches !... Vous ne doutiez pas alors des

saintes et éternelles vérités, mais bien de votre propre foi, que vous jugiez languissante, point assez active... Ce doute, inconnu des cœurs simples, vous martyrisait si intimement que j'eus de la peine à vous en délivrer. Je m'y appliquai, pourtant, car il y allait de votre salut. Aujourd'hui je vous préviens qu'il est encore une autre sorte d'incertitude, moins dangereuse assurément, mais tout aussi douloureuse : celle qui empoisonne quelquefois les passions de l'amour... Concevez-vous les déplaisirs d'une âme qui aimerait sans pouvoir décider si véritablement elle aime?...

— Oh! oui, — fit d'un air pensif madame de Lianges, — cette angoisse serait horrible!...

Fermant les yeux, elle répéta :

— Horrible!... horrible!...

— Souffrez donc, madame, — continua M. Pelouse, — que je vous munisse d'un talisman, d'une espèce de préservatif contre les vapeurs de l'imagination.

Il se leva, prit une feuille de papier sur laquelle il griffonna quelques mots. Puis il la fourra dans une enveloppe qu'il cacheta soigneusement et qu'il tendit à madame de Lianges.

— En cas de détresse, songez à moi, rompez ce cachet : je serai alors près de vous.

Souriante, elle accepta. Et, comme elle était un peu superstitieuse, elle lui sut gré de sa prévoyance.

— Merci, monsieur l'abbé! — dit-elle. — Cependant, si je devine bien le péril dont vous parlez, ma raison ne sera-t-elle pas encore mon plus sûr auxiliaire?

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas votre raison qui m'embarrasse, madame, mais votre cœur... Le cœur humain n'est pas toujours raisonnable...

II

Le lendemain même, par une de ces décisions soudaines dont elle était coutumière, la comtesse de Lianges quittait les Iles-Blanches pour aller voir, en Dauphiné, la duchesse de

Clarisse, son ancienne amie. A vrai dire, elle s'étonnait elle-même de renoncer si facilement aux joies tranquilles de son existence, travaux d'aiguille ou de tapisserie, lectures édifiantes et rêveries profanes. Elle s'examinait avec surprise, ne comprenant rien à sa conduite, mais ne regrettant rien non plus, car elle s'était dit plus d'une fois que nous vivons dans l'inconnu, ou même dans l'inexplicable, et qu'il vaut mieux ne point se préoccuper outre mesure des intentions de la Providence, puisque aussi bien nous ne saurions les pénétrer. C'est pourquoi son âme demeurait paisible parmi la diversité continue du paysage. Au bruit sec du vent qui battait la mâture, elle vit le soleil émerger de la mer; elle le vit mourir derrière des collines roses, tandis que les postillons sonnaient du cor et faisaient claquer leur fouet. Cependant, bercée par le roulis, ou secouée par les cahots, elle revenait en arrière, comme en un songe, vers son enfance et sa première jeunesse.

Assurément, elle ne connaissait le bonheur que par huit années de couvent, durant lesquelles une étroite amitié l'avait unie à mademoiselle Gilberte-Françoise-Armande de Courteloing, jusqu'au jour où celle-ci, sortant du parloir, lui conta en pleurant ses fiançailles avec M. de Clarisse et lui fit de tendres adieux. Bientôt Ariane de Naligne, elle-même, épousait le comte de Lianges, âgé de cinquante-six ans, rogue et grippe-sou, glorieux à l'excès, n'admettant rien qui fût égal à sa naissance, ni à sa fortune, et qui s'éprit soudain pour sa jeune femme d'une passion extraordinaire.

Ce gentilhomme, tout épuisé par la fatigue de trois campagnes, voulut initier Ariane aux délices de l'amour, en sorte que maintenant encore, à dix années d'intervalle, elle ne pouvait se défendre d'un léger frisson, lorsqu'elle se le rappelait arrivant chez elle, sur la pointe des pieds, coiffé d'un gigantesque bonnet de nuit, d'une main tenant un chandelier d'or, de l'autre ramenant sur son osseuse anatomie les pans d'une immense simarre pourpre. Jamais femme d'une fidélité plus exacte, ni mari plus ombrageux. Pour toute société, ce jaloux ne lui laissait qu'un vieux magistrat janséniste de ses parents, tombé en pleine enfance, hypocondriaque, savantissime, toujours surmonté d'une ample perruque à trois marteaux, toujours vêtu de la même souquenille graisseuse, toujours

chaussé de gros souliers carrés, ne dissertant jamais que de la grâce suffisante ou efficace, des jésuites, de la bulle *Unigenitus* et des convulsionnaires de Saint-Médard. Pendant ce temps, le comte de Lianges provoquait à loisir les étourdis qui ne dissimulaient point assez leur admiration pour Ariane, et, comme il avait beaucoup fréquenté chez les maîtres d'armes italiens, il ne manquait pas de dépêcher proprement son adversaire. Mais, soit distraction, soit qu'il se fût enfin attaqué à son égal, on le rapporta un jour, vers midi, étendu sur les coussins de son carrosse, les habits en désordre, la perruque ébouriffée. On lui avait noué un ruban de velours noir autour du cou pour arrêter le sang qui jaillissait de sa blessure. Ce fut donc en cet état qu'on le posa sur la table de la salle à manger. Ses domestiques l'entourèrent avec un ahurissement craintif, car il conservait jusqu'au bout sa mine grincheuse et compassée. Ariane célébra décemment les funérailles de son mari, quitta la cour, moins pour satisfaire aux bienséances que pour exaucer le plus ardent de ses désirs, et se retira aux Iles-Blanches, après trois ans de mariage qui ne comptèrent point dans sa vie parmi les plus agréables ni même parmi les plus courts.

Six ans s'étaient écoulés depuis, au sein d'une heureuse monotonie, sans que la comtesse de Lianges eût souhaité un seul instant d'abandonner son vieux manoir. Non point qu'elle y reçût compagnie fort divertissante, puisqu'elle n'y voyait personne hors ses gens et le curé des Iles-Blanches, M. l'abbé Pelouse. Avait-elle donc renoncé au monde? Non, car elle ne s'en souciait guère, mais on eût dit qu'elle attendait patiemment quelque aventure merveilleuse, et, sans doute, elle-même soupçonnait mal ses secrètes chimères.

A quoi songeait-elle, après ce brusque départ, durant le voyage? A son enfance, surtout à Gilberte qu'elle chérissait; un peu, très peu, à M. le duc de Clarisse, qu'on disait aimable et magnifique; point du tout aux personnes qu'elle devait rencontrer chez ses hôtes.

Quelquefois elle rappelait aussi en sa mémoire les singularités du voyage, les pays parcourus à la hâte, un moment aperçus par la glace de la portière. Ainsi, elle se souvenait d'un petit port breton: partie des Iles-Blanches, elle y avait

abordé après une brève traversée. Là se balançaient mollement, au mouillage, des navires remarquables par leur grosse coque noire et leurs vastes filets bleus accrochés le long des mâts, fins et transparents comme la gaze, qui servent à pêcher la sardine. Les hommes arpentaient le quai, se consultant sur la brise et sur la mer. Parfois, l'un d'eux sautait dans sa barque et, hissant une voile d'un rouge aussi sombre que le sang coagulé, gagnait le large. Elle revoyait la Bretagne aux vertèbres de granit, terre stérile, fière, désolée; ses hauts talus, ses pâturages herbeux, le muet désert de ses mornes landes, où le genêt d'or tranche orgueilleusement sur la teinte rosée des bruyères. Puis, l'âpre Auvergne, rébarbative, hérissée de volcans chevelus, plus pittoresque que vraiment belle. A présent, le Midi, riche en vignobles et en vergers, la séduisait dès l'abord par sa glorieuse lumière, la coquetterie de ses blanches bastides, son air riant de fertile abondance. Elle goûtait un plaisir très doux à rapprocher les multiples tableaux qui avaient défilé sous ses yeux. Elle souriait des sordides auberges où ses nuits s'étaient passées, tant bien que mal, sur d'antiques canapés qui rendaient par d'innombrables brèches leur âme d'étoupe ou de crin.

Ariane se sentait envahir par une torpeur insinuante qui dissipait toutes ses pensées, tour à tour, comme de minces fumées bleuâtres. Sa lectrice, mademoiselle Avrillet, et sa première femme de chambre, Antoinette, sommeillaient sur le devant du carrosse. Elle voulut résister, ne point s'assoupir, poursuivre ses réflexions. Elle mit la tête à la portière. Plantée d'ormes et de peupliers, la route s'allongeait indéfiniment. Des champs de seigle, d'avoine, de froment, interrompus, çà et là, par des oliviers et des pins, régnaient alentour jusqu'au pied des montagnes.

Brusquement, sous un viaduc, le lit d'un torrent se creusa : il était sec, et, dans le sable fin, parmi les petites pierres brillantes, les chardons et les coquelicots, quelques cigales jacassaient.

Aveuglée par la réverbération, Ariane dut se rejeter en arrière. Vite, des deux mains, elle releva le panneau, baissa le store. Et, cette fois, dans le demi-jour, elle essaya de s'endormir. Mais, alors qu'elle croisait les bras, cherchant une

posture plus commode, elle sentit comme un froissement de papier dans son corsage, ne sut d'abord ce que c'était. Puis, avec un sourire :

— Comment donc!... mais c'est le talisman de l'abbé Pelouse!...

III

Au sortir d'une gorge encaissée, se dressa près du lac, dans la plaine, le château de Clarisse dont les pots à feu se détachaient distinctement sur un ciel couleur de paille. Ce massif bâtiment carré, avec sa façade imposante, ses statues mythologiques, ses deux corps de logis avancés, et sa terrasse à balustres, eût paru monotone, peut-être, sans l'ingénieuse alternance de la brique et du liais. Madame de Lianges, qui était plus sensible à la mesure qu'à la magnificence, admirait à part soi le goût sûr des architectes et louait fort M. le duc de Clarisse de ne point négliger une aussi belle demeure.

Près de la grille en fer forgé que surmontaient l'écusson de Clarisse, la couronne à huit feuilles et le manteau ducal, les chevaux s'ébrouèrent, la voiture s'arrêta.

Après avoir traversé la cour d'honneur, puis une enfilade de vestibules, de corridors, de galeries et de salons, Ariane arriva enfin devant une porte qui s'ouvrit à deux battants. Un laquais annonça très haut :

— Madame la comtesse de Lianges!

La duchesse de Clarisse lisait dans une bergère, au fond de son boudoir. Elle se leva précipitamment, avec un cri de joie :

— Ariane, ma chère Ariane! Vous me comblez de bonheur!... Vous êtes le dévouement même!... Il est vrai que je vous attendais, connaissant votre amitié!...

Elle l'embrassait aussi tendrement qu'autrefois, durant leurs entretiens de jeunes filles.

— Veuillez donc vous asseoir, reposez-vous : je serais inconsolable si vous tombiez malade de fatigue par ma faute.

Elles s'épanchèrent : des pensées nombreuses, pressées,

incohérentes, leur venaient à l'esprit, et maintenant, l'une et l'autre, elles bavardaient presque à la fois, comme s'il fallait tout dire en quelques minutes pour jouir de leur intimité avant une nouvelle séparation. Et, tout en bavardant, elles s'observaient.

La duchesse de Clarisse avait dans la physionomie je ne sais quoi d'âpre et de passionné qui ajoutait un charme parfois inquiétant à sa beauté régulière. L'ovale pur du visage s'encadrait de cheveux blonds, ni clairs, ni foncés, mais d'une nuance intermédiaire qu'on eût dite artificielle chez toute autre personne. Ses grands yeux d'aigue-marine vivaient d'une vie véhémente, s'attachant à mille objets, cherchant à savoir et à prévoir. Au reste, elle conjecturait bien que leur éclat faisait disparate avec la noblesse de ses attitudes. C'est pourquoi elle s'efforçait d'en éteindre le feu en les fixant au loin sur un point imaginaire : la tête inclinée, elle parlait alors lentement, tandis que de ses lèvres entr'ouvertes le son de ses propres paroles s'élevait autour d'elle comme l'encens d'une cassolette et que sa voix prenait peu à peu le timbre grave et solennel des vieilles pendules qui se sont tues pendant des siècles. Volontiers, peut-être à son insu, elle s'oubliait dans cette pose. Avec sa taille si mince, si frêle, si souple, elle avait l'air toute jeune. De loin, on l'eût prise pour une convalescente.

Cependant Ariane la comparait à son amie d'enfance, Gilberte de Courteloing, qui était vive et enjouée au point qu'elle étourdissait les bonnes sœurs de sa verve tapageuse et qu'elle s'attirait mainte réprimande par son extrême dissipation. La duchesse de Clarisse, à vue de pays, n'avait rien gardé de l'espiègle songe-malice. Toujours calme, la grâce et l'affabilité en personne, et parfaitement maîtresse d'elle-même, bien qu'à certains moments une flamme singulière s'allumât dans ses prunelles.

— Hé! ma chère Ariane, — dit tout à coup madame de Clarisse. — vous me rajeunissez de dix-huit ans! Il me semble que voilà l'heure mémorable où j'entrai dans la classe des bleues. Mon arrivée ne fit-elle pas sensation, au couvent des Dix-Vertus, rue de Sèvres, à Paris? En moins de rien, on m'entoura : je fus examinée, discutée, ques-

tionnée, raillée, jugée, condamnée ; à la fin, n'apercevant autour de moi que bouches moqueuses, regards inquisiteurs, visages inconnus, je fourrai mes petits poings dans mes yeux et me mis à pleurer. Alors j'entendis une voix qui disait : « Mesdemoiselles, pourquoi l'abasourdir ? Laissez-la donc tranquille !... Et vous, mon cher cœur, ne pleurez plus ! » Je rouvris les paupières, vous vis près de moi, vous sautai au cou : dès lors, nous devînmes inséparables. Vous en souvenez-vous ?

Madame de Lianges sourit :

— Je crois bien, Gilberte !... Mais je me rappelle encore mieux les tours pendables que vous jouiez aux bonnes sœurs. A la fin, les pauvres saintes ne savaient plus où donner de la tête. La nuit, vous couriez les corridors en croquant des friandises, des noisettes ou des pistaches, et l'on avait toutes les peines du monde à vous attraper.

— Mais le plus beau de ces tours, — s'écria en riant madame de Clarisse, — ce fut quand je persuadai à la sagesse même, à mademoiselle de Rillons, d'aller enfermer son bichon avec Sophonisbe, ma petite chatte blanche, dans la chapelle. Les dames qui voulurent ensuite, l'esprit brouillé de sommeil, chanter matines, à deux heures après minuit, s'épouvantèrent des hurlements qu'elles entendirent derrière la porte et, se figurant que c'était le diable, s'enfuirent aussitôt avec des cris éperdus.

— Cela fit scandale au couvent ! dit madame de Lianges ; je ne l'ai point oublié. Le lendemain, l'abbesse vous appela dans son joli parloir crème, rayé en or, et vous dit sur un ton solennel que vous étiez un esprit dangereux. Quant à la pauvre Sophonisbe, qui détestait les chiens, elle en mourut de saisissement.

— Après ces exploits, je m'adressais à vous, ma chère Ariane, vous que je nommais « Notre-Dame de Bon Conseil », ou encore « Votre Sérénité », en vous suppliant de me tirer d'embarras. Vous me grondiez bien fort, vous délibériez un peu, puis, tout de suite, vous choisissiez exactement ce qu'il y avait de mieux à faire.

Madame de Lianges soupira :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que tout cela est donc lointain !

— Lointain, si vous voulez, — continua la duchesse, — mais aussi de circonstance, puisque c'est encore un conseil que je sollicite aujourd'hui... Ariane, je suis si malheureuse!... Oh! la Fortune ne m'aime guère!

— Les peintres et sculpteurs, dit madame de Lianges, ont accoutumé de représenter la Fortune avec un bandeau sur les yeux; pour moi, j'ai toujours cru que ce bandeau ne servait de rien et que la bonne dame était aveugle de naissance... Mais pourquoi donc êtes-vous si malheureuse?

— Ariane, vous ne concevez pas le vide de mon existence!

— Le vide, avec un mari, des enfants, un état de maison tel que le vôtre!... Gilberte, c'est invraisemblable!

— Un mari!... un mari!... — murmura d'une voix étrange madame de Clarisse.

Elle s'arrêta, comme si elle craignait d'en avoir dit trop long. Puis, avec une tristesse infinie:

— Des enfants, j'en ai eu deux!... un fils et une fille... Mais mon fils, c'est comme s'il était mort! On me l'a enlevé, dès qu'il a eu sept ans, pour le mettre au collège de Clermont, à Paris. J'ai protesté, tempêté, pleuré : peine inutile. On m'a déclaré que c'était la règle, qu'il fallait s'y conformer. M. de Clarisse m'a dit en propres termes que personne n'y échappait, et qu'il en avait bien fait autant, lui, son père, son grand-père, et sans doute son bisaïeul. J'ai dû consentir; mais mon fils absent ne m'est d'aucune joie. Et quand je vais le voir, ce qui m'est permis de loin en loin, il ne m'embrasse seulement pas; il n'a plus aucune ouverture avec moi; il me fait la révérence comme à une inconnue; il ne desserre pas les lèvres, tant que suis là...

Madame de Lianges la consola de son mieux :

— Vous le verrez plus tard...

— Plus tard? — gémit madame de Clarisse, — plus tard, je l'aurai moins que jamais! Au sortir du collège, on l'enverra peut-être rue de l'Université, à l'académie que tient M. de Crouan. Là, on lui enseignera, outre l'équitation, les mathématiques, la danse, les langues, le dessin, la musique, que sais-je? Mais on ne lui enseignera nulle part à aimer sa mère... madame sa mère!... Enfin, après l'académie, la vie

oisive des jeunes gens du monde, au lieu de me le ramener, l'éloignera définitivement. A moins qu'il ne prenne du service, auquel cas on l'enfouira dans une garnison de province, à l'autre bout de la France... Quant à ma fille...

Ici sa voix se brisa subitement. Puis, faisant effort :

— Voilà bientôt deux ans que je l'ai perdue! Je n'ai plus d'enfants!

Elle se tut. Il y eut un instant de silence; après quoi, madame de Clarisse demanda à madame de Lianges :

— Vous n'avez jamais regretté de ne pas avoir d'enfants?

— Mais non, jamais! — répondit la comtesse. — Au contraire, je m'en réjouis... Quels soucis et quelles transes avec eux!... Il est déjà difficile de se conduire soi-même. Et puis, l'éducation, quelle terrible responsabilité! Oh! je n'en voudrais pas pour tout l'or du monde!

Madame de Clarisse, scandalisée, se récria :

— Mais il nous faut des responsabilités! Vraiment, il serait trop lâche de toujours les fuir. Moi, j'en voudrais davantage; je souffre de ne pas en avoir assez. Nous ne vivons pas pour nous-mêmes, Dieu merci! Il nous faut à tous quelque chose, n'importe quoi, pour remplir notre vie, fût-ce au préjudice de notre tranquillité. D'abord, la tranquillité, c'est la monotonie, que je hais par-dessus tout. Quand il pleut, et que M. de Clarisse s'en va courre le cerf avec ses amis, je me souviens de la sœur Sainte-Marie-des-Anges, et je fais de la miniature. Souvent j'y passe la matinée, quelquefois la soirée entière; non que je me croie le moindre talent, mais parce qu'il me faut une occupation. Je tiens à tuer le temps, de peur qu'il ne me tue.

— Cependant, — dit madame de Lianges, — il me semble qu'on n'est jamais oisive, lorsqu'on a un domestique aussi nombreux et qu'on mène un train comme le vôtre.

— Cela ne suffit pas, — répliqua madame de Clarisse, — je vous assure que cela ne suffit pas. Les soins dont vous parlez tracassent et rebutent. L'esprit a d'autres élans, et le cœur aussi... Le cœur, surtout!... Je me demande parfois comment vous les contentez là-bas, dans votre ermitage... Dites-moi, ma chère Ariane, quels sont vos plaisirs aux Iles-Blanches?

Madame de Lianges lui répondit très doucement, mais non sans une nuance d'embarras :

— Ma vie aux Iles-Blanches?,.. Mais je crains qu'elle ne vous paraisse mortellement ennuyeuse! J'ai une âme beaucoup moins exigeante que la vôtre, ma chère Gilberte. Je ne dédaigne ni la sécurité, ni la paix salutaire, ni aucun des autres sentiments qui font le charme uniforme de mes jours. Sans doute, je me promène dans un jardin étroit, très étroit, mais à mon gré encore trop vaste. Quoi qu'il en soit, je suis satisfaite de mon sort.

Elle s'interrompit, songeant qu'elle n'avait point quitté les Iles-Blanches pour parler d'elle-même.

Mais madame de Clarisse, distraite, les yeux vagues, lui posa une seconde question :

— Vous avez gardé mauvais souvenir de votre passage à la cour, n'est-ce pas?

— Oh! j'ai tout à fait oublié!... Cette époque est déjà si loin de moi!... Et puis, voyez-vous, les hommes ne m'intéressent point passionnément. Quelquefois, du fond de ma retraite, je me prends à les observer : leurs gestes m'amusent, leurs propos me réjouissent, si bien qu'il m'arrive alors de me croire à la comédie, écoutant une pièce aimable et ingénieuse, mille fois plus gaie que les pièces ordinaires.

Madame de Clarisse l'apostropha subitement :

— Alors, vous êtes heureuse?

Ariane réfléchit :

— Si ce n'est pas encore le bonheur, que je souhaiterais plus vif et mieux justifié, c'est une allégresse intime, une humeur égale, une curiosité bienveillante, et puis...

— Et puis, certainement, beaucoup d'indifférence! — acheva Gilberte, outrée. — A merveille, ma chère amie, à merveille! Mais enfin il me semble que vous anticipez l'avenir. L'indifférence a son prix pour les septuagénaires : elle leur tient lieu de sagesse. Mais, à vingt-huit ans, vous avez besoin de sentiments plus forts,

— Des sentiments forts, je n'en veux pas! — répondit madame de Lianges, — car je sais trop qu'ils font notre désespoir et, par-dessus le marché, celui de nos entours. Croyez-moi, je suis payée pour les connaître! Le feu comte

de Lianges, mon mari, avait de ces sentiments-là : il en est mort. Pour moi, je vous avoue que j'aspire avant tout à gouverner les miens, pour vivre ma vie avec méthode, et selon les lois d'une parfaite raison.

— Vous me déconcertez, — dit la duchesse, — et votre raison m'a l'air d'une prudence assez chipotière. La raison ne nous commande pas, que je sache, de renoncer aux plaisirs, mais d'en user avec discernement.

Madame de Lianges parut s'animer davantage :

— Ma chère Gilberte, vous attachez trop d'importance aux plaisirs. Oh! je ne prétends pas que peine et plaisir, malaise et bien-être, tout ne soit qu'illusion éphémère : ces paradoxes appartiennent aux philosophes, dont je me moque. Mais ce que j'affirme, c'est que nous exagérons. Notre nature est médiocre, et nous la voulons sublime; elle nous refuse les joies violentes comme les souffrances aiguës, et nous les convoitons par vanité; nos sentiments ne dépassent guère une certaine limite, et l'amour-propre s'acharne à les exalter. Eh bien! il faut nous remettre à notre place, nous répéter que nous n'avons, si j'ose dire, que des brindilles d'idées et des miettes de sentiments... Le curé des Iles-Blanches, l'abbé Pelouse, a fait une fois un beau sermon où il s'écriait : « Pourquoi donc, ô mes frères, nous abreuver sans cesse de vinaigre et d'absinthe, au lieu de nous désaltérer avec l'eau pure des fontaines, le lait des brebis et le miel suave des abeilles? » Gilberte, je ne m'exprime pas aussi éloquemment que M. Pelouse, mais je pense comme lui. A force de détester la vie, de prendre chaque jour à partie les hommes, les dieux et les destins, nous finissons par devenir vraiment malheureuses. Ensuite nous accusons l'univers en général et notre sort en particulier, que nous jugeons pénible, cruel, farouche. Croyez-moi, Gilberte, tout cela, vu de près, ou même de loin, est assez comique.

Ainsi parla madame de Lianges avec fermeté. Mais la duchesse souriait amèrement, secouant la tête, comme lorsque des enfants nous entretiennent d'un air doctoral de choses qu'ils ne connaissent point.

— Ariane, — dit-elle, — vous avez tort, parce que vos raisonnements se suivent, et que le hasard n'est guère raison-

nable. On supposerait, à vous entendre, que vous ignorez la passion. Vous dormez peut-être; mais une heure viendra où l'on vous éveillera sans pitié, ma jolie dormeuse! Vous éprouverez alors que nous ne marchons pas sur un terrain tout uni, mais sur un sentier tortueux coupé de fondrières. Moi-même, aurais-je jamais cru...

— Monsieur le duc! — annonça le valet, ouvrant la porte.

M. de Clarisse entra de ce pas élastique et moelleux qui n'était qu'à lui. Gilberte le présenta.

— Madame, — dit-il en s'inclinant, — je me flatte qu'il s'agit d'un long séjour à Clarisse, et non pas d'une simple apparition.

Comme Ariane hésitait, il continua gracieusement:

— Vous n'aurez point la barbarie de lésiner sur un plaisir que nous désirions depuis tant de mois et avec une aussi vive impatience!...

La duchesse l'interrompit:

— Laissez-moi faire! Je me charge de la persuader... Que vous êtes donc incrédule, ma chère Ariane! Je vous ai bien promis que vous seriez indépendante à Clarisse: aussi ne vous ai-je point préparé un appartement dans le château, mais une demeure champêtre, où vous goûterez à votre aise les joies de la solitude, puisque vous n'en êtes pas lasse encore. Allons, Ariane, je veux vous montrer cette nouvelle Thébaïde!...

Elle l'entraîna dehors, sur le perron, sans lui donner le temps de répondre à M. de Clarisse, qui saluait très bas, un peu décontenancé.

— Savez-vous, — dit Ariane — que votre mari me plaît beaucoup?

— Tant mieux! — riposta sèchement madame de Clarisse.

Après le terre-plein de la façade postérieure, on descendait par un escalier de marbre à une pièce d'eau d'où rayonnaient cinq allées divergentes. Gilberte s'arrêta un instant devant le Silène ivre qui vomissait une eau drue et abondante, sous le regard bienveillant de trois hamadryades.

— Voyez, — fit-elle, — le parc dévale en pente douce vers le lac.

Ariane admirait l'exacte symétrie des parterres, les vertu-

gadins de gazon, la noble ordonnance des charmilles. Un vent léger s'éleva.

— Quelle fraîcheur délicieuse !...

Elles suivirent la seconde allée à droite. On entendait le gémissement des jets d'eau et le soupir languissant de la brise dans les arbres. Parfois une feuille se détachait des rameaux et tombait à terre en tournoyant.

Elles arrivèrent à un rond-point bordé d'acacias. Au milieu se dressait un pavillon rectangulaire à deux étages, précédé d'un aimable péristyle.

Elles entrèrent. Les murs étaient lambrissés de boiseries blanches; des cartouches fleuronnés bombaient sur les corniches; quelques bergers jouaient de la flûte entre les dorures des trumeaux; ailleurs, on voyait Atalante et Méléagre, Léda et le cygne, Ganymède et Jupiter. Ici, sur le marbre de la cheminée, deux singes du Japon, l'air mystérieux et politique, dodelinaient de la tête; plus loin, des encognures de laque adoucissaient l'arête des angles, et des lis, des jacinthes, des roses s'épanouissaient sur les consoles.

— Madame, — dit la duchesse, — vous êtes ici chez vous, entourée de vos gens comme aux Iles-Blanches. Cependant j'espère que vous permettrez à monsieur le duc de vous y faire sa cour, et à moi, chère Ariane, d'y admirer votre circonpection, jusqu'au jour désiré où je la surprendrais en défaut.

Madame de Lianges se mit à rire.

— Oh! pour cela, je ne crains rien!... L'abbé Pelouse a pris ses mesures.

— Ses mesures?... Lesquelles, voyons !...

— Il m'a nantie d'un talisman.

— En vérité?... Et qu'est-ce que ce merveilleux talisman? une pierre précieuse? une relique?

— C'est un pli!... Je n'aurai qu'à l'ouvrir... Comprenez-vous?... C'est très commode, nullement compliqué, et cela me préservera de bien des sottises.

Madame de Clarisse la regarda fixement, avec un sourire étrange :

— Allez, ma pauvre Ariane! ce talisman n'empêchera rien : c'est moi qui vous le dis... Oh! non, oh! non... Votre abbé est un naïf qui redoute le cœur des femmes, mais ne le connaît

pas... Et puis, à vous parler franc, je souhaite qu'il advienne malencontre à votre sagesse! Sans cela, où trouverai-je le courage de vous consulter? et vous, Ariane, où trouverez-vous le conseil qu'il me faut? Trop de nuances vous échappent aujourd'hui... Pourtant, j'ai besoin de vous, et ce n'est pas en pure perte que je vous aurai mandée de si loin, n'est-ce pas, Ariane?...

— Espérons-le! — répondit, un peu inquiète, madame de Lianges.

IV

Il y avait société nombreuse et très agréable au château de Clarisse, lorsque Ariane y arriva. En effet, M. le duc aimait si peu l'isolement que, pour se consoler de gaspiller deux mois loin de la cour, il réunissait autour de lui, à Clarisse, le plus de monde possible et le plus divertissant.

On coudoyait à sa table des personnes de condition qui, ayant fait quelque bruit sous le règne du feu roi, tâchaient maintenant d'oublier, et de se faire oublier, afin de mourir dans une obscurité décente, après avoir vécu dans une gloire. Tels étaient, par exemple, M. le maréchal de Piémont, fils naturel du roi de Sardaigne et d'une comtesse de Hohenburg, aussi fameux par ses victoires sur les Anglais que par son incroyable gloutonnerie, et madame la marquise de Tourpey, dont le nom rappelle naturellement les galanteries et les intrigues d'une cour qui fut charmante et frivole entre toutes. M. de Piémont et madame de Tourpey s'entretenaient volontiers d'un temps où ni l'amour ni la fortune ne savaient rien leur refuser. Mais, tout en se retrouvant avec plaisir, comme il sied à des gens qui n'ignorent point ce qu'ils valent, ils ne pouvaient causer plus d'un quart d'heure ensemble sans se chanter pouilles, car M. le maréchal plaisantait lourdement madame de Tourpey sur ses aventures amoureuses, tandis que celle-ci, jugeant le procédé par trop soldatesque, ripostait en lui reprochant cette peur du diable et cette passion de la bonne chère qui faisaient du héros de Landstuhl le hochet d'un cordelier chafouin et de dix ou quinze gâte-sauce.

Au reste, madame de Tourpey n'inventait rien : la popularité du maréchal reposait pour une grande part sur sa goinfrerie. Là-dessus, il courait des contes invraisemblables qui étaient tous très vrais. On ne s'en étonnait plus, car on avait vu un peu partout M. le maréchal se précipiter sur des chapons, des poulardes, des pâtisseries, pour les engloutir tout seul au bout de quelques secondes. Il était difficile de dérober le moindre plat à son humeur vorace, puisqu'il criait aussitôt très fort qu'il n'en avait jamais mangé, et alors il fallait bien lui en offrir, par politesse. Madame de Tourpey, qui possédait à fond M. le maréchal, ne le ménageait point sur ses faiblesses : aussi étaient-ils toujours à se chamailler. Depuis qu'il commençait à vieillir, M. de Piémont se privait de poisson, de crainte de s'étrangler en avalant une arête, et, chaque jour, la marquise lui demandait aigrement, à haute voix :

— Mais expliquez-moi donc pourquoi vous refusez du poisson?... Est-ce un vœu? Je sais que vous en raffoliez autrefois.

Pourtant ils tombaient d'accord et se raccommodaient comme par enchantement, dès qu'il s'agissait de tourner en ridicule ceux qui les avaient remplacés à la cour et qu'ils proclamaient nuls, insignifiants, mesquins, sans génie et même sans vertus, embarrassés de bagatelles, et tout à fait dépourvus du bel air. Le maréchal de Piémont pestait particulièrement contre les hommes, au lieu que madame de Tourpey gardait pour son propre sexe les épigrammes les plus noires. Ainsi leur amitié se fortifiait d'une antipathie commune.

Cependant M. de Clarisse, qui était jeune, ne partageait ni leurs regrets ni leurs dédains. Même, il préférait ses contemporains à M. le maréchal de Piémont et à madame de Tourpey, n'aimant guère le régime précédent sous lequel il n'avait pratiqué que des cuistres de collège qui lui donnaient le fouet et lui montraient le blason, le tout avec force croquignoles et chiquenaudes. Il se mêlait donc à la jeunesse élégante qui remplissait les galeries de Versailles, chassant avec le Roi, jouant au lansquenet de la Reine, accompagnant Leurs Majestés à Marly ou à Fontainebleau. Ces seigneurs et ces dames, on les connaît trop, leur figure est encore trop

familière à tous les yeux, pour qu'il soit nécessaire de les nommer ici. On savait partout que la meilleure compagnie fréquentait à Clarisse durant l'été : chacun voulait en être, mais chacun n'en était pas. Ceux que leur charge retenait à la cour sollicitaient un congé pour passer quelque temps auprès de M. de Clarisse, dont le crédit était grand, — plus grand même, chuchotaient les jaloux, que celui du monarque. — Grâce à cette affluence, on pouvait vivre à Clarisse comme à Versailles, admirer les saillies de M. le duc de Bauzun, vanter la finesse de M. le prince de Digne et se glisser à l'oreille les dernières médisances de madame la marquise de Tourpey.

On rencontrait aussi à Clarisse, à part les divinités de l'ancienne cour et de la nouvelle, certains inconnus, hobereaux des alentours, ou parents éloignés de M. le duc, lequel ne manquait pas, s'il leur soupçonnait quelque talent, de les conduire à Versailles dans son carrosse pour les tirer de leur bourbe et leur procurer quelque charge. En cela M. de Clarisse suivait l'exemple de son père, le feu duc Adrien-Hercule, qui, de son logement à Versailles, sans fracas ni sotte ostentation, domina la France par ses agents et créatures, en dépit du prince, des ministres et des maîtresses elles-mêmes, pendant plus de trente années. Et l'héritier qui, lui aussi, avait l'amour des grandes choses, rêvait de marcher sur les traces de son père, de l'égaler, peut-être même de le surpasser. C'est pourquoi, depuis six ans, il retournait invariablement à Versailles avec quelque gentilhomme nécessiteux qu'il présentait au Roi, lequel saluait, accueillait favorablement le nouveau venu, le plaçait, le gratifiait d'assez bonne grâce, bien qu'il s'inquiétât par moments de cette lente et sourde invasion. Partir dans le carrosse de M. le duc était donc pour les provinciaux faméliques partir vers la gloire, vers la fortune. Et depuis ces six dernières années l'antique maison de Clarisse allait toujours se ramifiant, se fortifiant d'alliances nouvelles, et si bizarres, si saugrenues, que les plus doctes généalogistes en étaient sur les dents, Seul, M. le duc ne s'en alarmait pas, sachant plaire tout à la fois et tenir sa séquelle à distance.

Cette année, M. de Clarisse avait jeté les yeux sur le

vicomte de Morailles, un cousin germain à lui, homme de mérite et d'illustre naissance, qui fuyait la cour autant par orgueil que par sauvagerie, si bien qu'à trente-deux ans il faisait sourire les moins roués à force de candeur et de naïveté : car c'est à la cour seulement qu'on apprend vite les hommes et les choses; partout ailleurs on croupit dans une confiance stupide, et c'est un abêtissement qui fait pitié. Or M. le duc, s'étant pris d'une affection singulière pour son jeune parent, ne voulut point l'abandonner à la bassesse du trantran provincial. Il se disait avec raison que M. de Morailles avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans le monde : figure prévenante, beau nom, autant d'esprit qu'il sied à un grand seigneur, du courage, de la fermeté, et même, si étrange que cela paraisse chez un provincial vertueux, du charme. Mais M. de Morailles tint ferme à ne rien solliciter, parce qu'il ne désirait qu'une chose : vieillir dans sa province. M. le duc ne s'en rebuta point. Au contraire, il se plut à qualifier généreusement de modestie ce qui n'était qu'indifférence. Prenant les devants, il annonça un matin à M. de Morailles qu'il comptait l'emmener avec lui dans son carrosse pour le recommander au Roi.

Cette proposition, faite à brûle-pourpoint, choqua tout d'abord M. de Morailles. Il n'aimait pas en général qu'on décidât de son sort sans le consulter et n'avait d'ailleurs nulle envie de parader à la cour. C'est pourquoi il remercia froidement M. de Clarisse :

— Ne croyez pas, s'il vous plaît, que j'aie la démangeaison de rôder autour du Roi comme tant d'autres. Je ne lui marchande point l'amour et le respect qui sont dus au prince, et ma conduite dans la dernière campagne pourrait au besoin témoigner de mon zèle. Si ses affaires l'exigent de nouveau, je retournerai volontiers me faire casser la tête à son service; mais, pour le reste, je le supplie de m'en dispenser : chacun n'est pas né courtisan.

Et comme M. de Clarisse lui marquait l'étonnement où le jetait cette inexplicable répugnance, M. de Morailles ajouta encore :

— Vous me vantez, monsieur, les délices de la cour... Mon aïeul paternel, qui n'y était pas plus insensible que

vous, a dû leur dire adieu après une disgrâce retentissante et brutale. Depuis deux générations nous vivons tranquillement sur nos terres de Saintonge. Et l'existence que j'y mène, si rustique qu'elle vous paraisse, m'agrée à merveille. Pourquoi donc y renoncerais-je? Et pourquoi, monsieur, vous obstiner si fort à m'en dégoûter?

— Vous ne savez point ce que vous refusez, — répliqua doucement M. de Clarisse, — tandis que je sais parfaitement, moi, ce que je vous propose. Avec l'esprit que je vous ai découvert, un jour viendra où vos occupations champêtres vous assommeront. Pour éviter pareille mésaventure, croyez-moi, mon ami, préparez dès aujourd'hui votre avenir. Il me semble que vos qualités devraient se produire sur un théâtre plus vaste. Vous êtes un homme, ou je ne m'y connais pas... Au pis aller, ne vous restera-t-il pas toujours la ressource de plier bagage et, si le cœur vous en dit, de regagner votre Saintonge? Mon insistance un peu indiscrète n'est qu'un effet de la sollicitude très naturelle et très vive que je vous porte. D'ailleurs, rien ne presse encore, puisqu'il suffit que j'arrive à Fontainebleau dans les premières journées d'octobre. Veuillez réfléchir d'ici là. Vous m'apprendrez votre décision quand vous le jugerez à propos. Mais, de toute façon, j'exige que vous demeuriez à Clarisse jusqu'à la fin : peut-être aurez-vous ici un avant-goût de Versailles.

Et il fit si bien, plaida avec tant de sens, et d'une manière si insinuante, si touchante, que M. de Morailles, sensible aux procédés obligeants, ne put s'empêcher de promettre qu'il réfléchirait, et qu'il attendrait, en tout cas, le départ de M. le duc pour se rembucher en Saintonge.

V

M. de Morailles resta en effet à Clarisse, malgré qu'il en eût, ne sachant au juste quel parti prendre, épouvanté de dire un éternel adieu à ses forêts, à ses chevaux, à ses piqueurs, à sa meute, et pourtant de plus en plus curieux de voir cette cour si brillante dont il était toujours question

devant lui. Elles le mettaient d'abord aux abois, ces conversations entre M. de Clarisse et ses hôtes, tant il tremblait qu'on ne le priât de donner son avis sur une matière épineuse, problème de préséance ou d'étiquette, ce qu'il eût été bien embarrassé de faire. Il écoutait avec un ahurissement sincère les discours qu'on tenait à table : la hardiesse des brocards, le tour fin et délicat de certaines plaisanteries, le mystère un peu libre des sous-entendus le déroutaient et le délectaient tour à tour. Mais il dissimulait de son mieux son étonnement pour ne point paraître ridicule.

Comme il parlait peu, les femmes, qui remarquaient sa prestance, le trouvaient trop farouche à leur gré, tandis que les hommes le jugeaient insignifiant. Heureux d'ailleurs qu'il n'abusât pas de sa beauté pour traverser leurs entreprises. Ainsi, il plaisait aux uns et aux autres, quoique d'une manière très différente. M. de Morailles comprit donc assez vite qu'il n'était point ridicule. Mais alors il souffrit de passer pour médiocre. Il ne sentait pas que sa rudesse s'amollissait journellement au contact de cette société si spirituelle et si polie, en sorte qu'il devenait de plus en plus semblable à son entourage pour les grâces et l'agrément, sans perdre toutefois cette retenue silencieuse qui devait paraître peu à peu une espèce de profondeur.

— Je ne sais rien de monsieur de Morailles, — répétait souvent madame de Tourpey, — parce qu'il ne m'a jamais rien dit. Mais, s'il est sot, il faut convenir qu'il a beaucoup d'esprit, car un sot qui sait se taire n'est point tout à fait sot, et un sot qui se cache vaut presque un homme d'esprit.

Quelquefois, plus audacieux, il risquait un sourire. Même, un soir, il s'avança jusqu'à complimenter madame de Clarisse sur l'élégance ingénieuse de sa coiffure. Il est vrai que madame de Clarisse, qui entrait entièrement dans les vues de son mari et qui ne désespérait pas d'arracher M. de Morailles à sa province, lui marquait toujours sa bienveillance par quelque attention flatteuse. Elle l'épiait avec soin et, comme elle était femme, débrouillait fort bien le mélange confus de son âme et les inquiétudes décroissantes de son orgueil. Elle prenait plaisir à le voir perdre petit à petit de son humeur ombrageuse, se faire aimable et attentif, assidu

et empressé, sachant à merveille que ceux qui goûtent le commerce des femmes ne résistent pas non plus aux séductions d'une cour, où elles sont plus jolies, plus adroites et plus dangereuses que partout ailleurs. Mais elle savait aussi que les plus provocantes échouent auprès des hommes timides et leur inspirent une répugnance invincible quand elles manquent de modestie, de simplicité et d'une certaine douceur rêveuse.

Une fois que son mari lui rappelait, devant deux ou trois personnes, une riposte assez fine que M. de Morailles avait décochée à madame la duchesse de Bauzun et qu'il ajoutait : « Ne vous semble-t-il pas que notre Huron se civilise? » Madame de Clarisse répondit :

— Pas encore! pas encore!... Mais bientôt, si madame de Lianges nous prête main-forte...

— Pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre? — demanda M. le duc.

Madame de Clarisse hésita, comme si elle n'eût pas voulu compromettre son amie.

— Parce qu'il n'y a qu'elle qui le puisse dégauchir! — répondit-elle à voix basse.

Et, dès le premier soir qu'Ariane, remise de sa fatigue, put venir souper au château, en robe fond argent semé de bouquets de plumes, un œil de poudre sur les cheveux, la duchesse de Clarisse lui présenta un homme un peu timide, qui avait la plus jolie taille du monde, la jambe détachée et bien faite, un visage fort agréable, des dents merveilleuses, et qui était M. de Morailles. Elle l'observa une seconde à peine, avec dédain. Les prophéties menaçantes de madame de Clarisse lui revinrent à l'esprit. En elle-même, elle affecta de s'en moquer : « Son complice, peut-être... Quelle folie!... »

Au moment de s'asseoir à table, on plaça M. de Morailles à la droite de madame de Lianges; mais elle ne s'en effraya aucunement. Elle lui adressa même la parole à deux ou trois reprises. Il lui répondit très civilement, mais sans la regarder. Elle fut étonnée de cette attitude singulière, non que sa coquetterie s'en alarmât, mais parce qu'elle était accoutumée depuis longtemps à la curiosité des hommes. Elle se dit en souriant :

« Chez un tyran des cœurs, quelle rare modération!... »

Puis, voyant que M. de Morailles s'acharnait à contempler devant lui le creux de son assiette, elle ne put s'empêcher de se tourner vers lui pour le considérer plus attentivement. A cet instant même, par une étrange coïncidence, il jeta les yeux sur elle : leurs regards se touchèrent. Elle se détourna aussitôt, mais connut qu'il était parfaitement beau, et en demeura toute surprise, tout étourdie, tout interdite, songeant que lui aussi l'avait examinée et qu'il ne ressemblait à aucun homme de sa connaissance.

Tandis qu'elle essayait à grand'peine de remettre un peu d'ordre dans le désarroi de son âme, elle sentit que la duchesse de Clarisse, juste en face d'elle, l'espionnait. Elle en éprouva de la confusion, même de la contrariété, rougit sans savoir pourquoi, et se lança brusquement dans une longue conversation avec son voisin de gauche, qui n'était autre que M. le prince de Digne. Elle n'ignorait point qu'il faisait les délices de la cour et de la ville. Mais elle ne put s'expliquer sa renommée, car elle le trouva fort peu divertissant. Néanmoins, elle continua de causer avec lui d'un air animé jusqu'à la fin du souper, comme si elle y eût pris le plus vif plaisir. Justement, M. le prince de Digne était en verve, ce soir, quoi qu'il parût à madame de Lianges, et, comme elle-même à son insu donnait une grâce inimaginable aux moindres propos, il se fit au bout de quelque temps un silence autour d'eux. Elle devina bientôt l'admiration qu'elle inspirait, se demanda si M. de Morailles l'écoutait aussi, puis, fatiguée, laissa languir l'entretien, qui redevint plus général.

Les convives se levèrent pour passer au salon, et madame de Clarisse s'approcha d'Ariane, qui, la voyant venir, se réjouit à part soi :

« Enfin! Gilberte se décide à parler. Certes, il était temps... Voilà deux jours que je me morfondais!... »

Par droit de représailles, elle se promettait de taquiner son amie, de s'avouer incompétente. Comment pourrait-elle conseiller Gilberte? ou seulement la comprendre? Depuis avant-hier, elle ne croyait pas avoir démêlé des nuances nouvelles. Oh! non, en vérité, trop de choses lui échappaient encore. Mais madame de Clarisse lui coula très bas à l'oreille :

— Que vous semble de M. de Morailles?

Il parut à madame de Lianges que chacun, les yeux fixés sur elle, guettait sa réponse. Aussi répliqua-t-elle froidement, offensée d'une question si indiscrète :

— Je n'en pense rien, l'ayant à peine remarqué. Ne voyiez-vous pas que le prince de Digne tenait tout mon esprit en suspens?...

La duchesse de Clarisse s'éloigna en souriant. Et, tout aussitôt, Ariane regretta en son cœur d'avoir simulé une indifférence excessive :

« Se figure-t-elle que j'en suis éprise pour l'avoir seulement regardé? — se dit-elle. — Moi, m'éprendre ainsi à l'aveuglette du premier venu!... Comme s'il était possible d'aimer un homme qu'on ne connaît pas!... Elle s'imaginera que je la trompe, que je lui cache mes sentiments... Ou bien cette persécution n'est-elle qu'un simple badinage?... »

Elle resta inquiète jusqu'à la fin de la soirée et irrita, par sa réserve, madame de Tourpey qui l'interrogeait sur sa vie aux Iles-Blanches.

« J'ai eu tort, — soupirait Ariane, — décidément, j'ai eu grand tort de nier ce que Gilberte a vu... Pourquoi ce mensonge?... Une autre fois, je serai franche. »

Elle aperçut M. de Morailles à l'autre bout du salon, et de nouveau détourna brusquement la tête.

« Mon Dieu! que cet homme est antipathique! »

VI

Madame de Lianges s'accoutuma sans peine à un changement auquel elle avait si vite et si facilement consenti. Bientôt elle prit plaisir à l'agitation monotone de sa nouvelle existence. Alors elle étudia curieusement les visages inconnus, les manies bizarres, les caractères énigmatiques, et, plus d'une fois, ayant entrevu les traits véritables par-dessous le masque, elle crut assister à une série de représentations d'autant plus vivantes et singulières que les acteurs, loin des tréteaux, se

montraient au naturel à certaines minutes, laissant échapper des confidences qu'ils n'eussent sans doute jamais faites à leurs familiers ordinaires. Et Ariane qui, par prudence instinctive ou discrétion réfléchie, n'avait jamais éprouvé le besoin d'anéantir son âme dans une autre âme, cherchait une raison raisonnable à ces étranges épanchements du cœur et de l'esprit. Elle n'en trouva point, et finit par se dire que ces hommes et ces femmes, emprisonnés à la campagne par le caprice du hasard, tenaient apparemment à se découvrir un compagnon de captivité, ainsi qu'on tient à choisir soi-même dans le jardin un banc commode pour s'y asseoir à l'ombre, tous les jours, vers la même heure.

Cependant, quelque intérêt qu'elle prît à d'aussi attachantes observations, elle n'en continuait pas moins à passer la majeure partie de la journée dans son pavillon, ayant de la retraite non seulement l'habitude, mais encore, chose assez rare, l'amour. Dès qu'il fut remarqué, ce goût de l'isolement combla M. de Clarisse et ses amis d'une prodigieuse stupeur. En effet, on ne pouvait guère s'expliquer qu'une femme si séduisante, et qui avait régné trois ans à Versailles, au milieu de la galanterie générale, de l'éclat des fêtes et de l'enthousiasme qu'y excitait partout sa beauté, tînt assez peu aux divertissements du monde pour se renfermer dans la seule compagnie de sa lectrice, alors qu'en venant plus souvent au château elle y eût toujours trouvé une cour assidument respectueuse et composée des hommes les plus spirituels et les mieux faits que tout le royaume pût réunir. Les uns, comme le prince de Digne, s'étonnaient de rencontrer une particularité si regrettable dans le cœur d'Ariane et se demandaient comment et pourquoi elle demeurait insensible à tant de soins et d'empressements. D'autres, au contraire, ne discernant que superbe et mépris dans l'aversion ou l'indifférence que madame de Lianges manifestait pour eux, s'en formalisaient. On distinguait surtout parmi les ennemies irréconliables la marquise de Tourpey : elle avait essayé de confessiser madame de Lianges, ainsi qu'elle confessait, depuis quelques annnées, toutes les jeunes femmes un peu jolies de sa connaissance, soit qu'elle se flattât de les pouvoir conduire, soit qu'elle voulût simplement se rappeler, au moyen de leurs

aveux, un âge dont elle gardait bon souvenir et qui était, hélas! à jamais passé pour elle. Et, s'étant heurtée, chez Ariane, contre une défiance polie, qu'elle n'avait pu endormir, quoiqu'elle y eût employé toutes les ressources de son génie, elle lui en gardait une rancune opiniâtre qu'elle étalait à tout prétexte. Parlait-on d'Ariane en bien ou en mal, madame de Tourpey ne manquait pas de s'écrier brusquement, et tout haut :

— Je ne puis supporter cette femme!

— Eh quoi, madame! — lui demandait le prince de Digne avec une feinte innocence, — ne la trouvez-vous pas charmante?

— Oui vraiment, charmante! — répétait madame de Tourpey, outrée de colère et se mordant les lèvres, qu'elle avait minces et pâles; — comment donc voulez-vous que j'appelle charmante une femme qui a une âme de couleur carmélite et, par-dessus cette âme, une housse épaisse de même couleur?

— Mais encore, — insistait M. de Digne, — cette âme si terne, comment savez-vous sa couleur, puisqu'elle se cache sous une housse?

— Allez, monsieur, — répliquait-elle avec une moue méprisante et des rehauts d'ironie, — je me connais aux âmes, comme vous aux bons mots : il m'en est tant passé naguère entre les mains que je les devine encore sans peine.

Et le prince de Digne poursuivait toujours, prenant plaisir à la voir se rebiffer :

— Pourtant madame de Lianges a réputation d'esprit et même d'intelligence. On cite encore de ses réparties à la cour, où l'on oublie si vite...

— Pas même sotte, alors? — interrompait madame de Tourpey sur un ton de commisération comique. — Ciel! que me dites-vous là!... Tant pis! il eût mieux valu pour elle être franchement sotte comme un panier! A mon sens, rien n'est plus haïssable qu'une intelligence si subalterne... Que cette petite vestale soit appétissante et peut-être assez bien faite, je l'accorderais à la rigueur; mais qu'elle puisse plaire, je le nie, et le nierai toujours... Plaire, monsieur, plaire vraiment, c'est fasciner tout ensemble par l'agrément de la taille ou du vi-

sage et par les mille ressources d'un esprit vif, délié, délicat, audacieux à l'attaque, prompt à la riposte. Le physique attire assurément, mais l'esprit seul peut fixer.

Elle parlait ainsi dans la sincérité de son cœur, non qu'elle soupçonnât le moins du monde sa décrépitude, mais parce qu'elle sentait obscurément que les hommes l'écoutaient plus souvent qu'ils ne la regardaient, eux qui jadis reposaient si volontiers leur vue sur sa peau fraîche et succulente, maintenant sèche et crevassée comme un vieux parchemin.

Madame de Tourpey achevait sa venimeuse diatribe par ces mots :

— Enfin, si cette madame de Lianges ne manque pas absolument d'esprit, elle est fort chiche de son bien. Je vous jure qu'elle ne m'a jamais dit que de tristes banalités. Son intelligence n'est-elle qu'une malheureuse lanterne sourde, à peine capable de l'éclairer elle-même?... Je l'ignore; mais, pour moi, je déteste les femmes qui puent le renfermé...

Ainsi la solitude d'Ariane étonnait les uns, irritait les autres. Et il y avait quelqu'un qui n'osait ni s'en étonner, ni s'en irriter, mais qui en souffrait toujours davantage, ne se plaignant point d'une souffrance qu'il s'obstinait à étouffer, et c'était M. de Morailles.

Madame de Lianges, qui n'imaginait pas qu'on fît si grande attention à elle, ne se doutait ni de l'étonnement des uns ni de l'irritation des autres, ni surtout du chagrin qu'elle causait. En effet, elle croyait ses compagnons trop préoccupés d'eux-mêmes pour qu'ils pussent jamais s'observer attentivement entre eux, quand bien même la fantaisie leur en viendrait. Elle ne considérait point que la plupart des hommes de cour n'ont pas l'idée d'une vie intérieure et qu'en raison de leur oisiveté, curiosité, quantité, ils passent tout leur temps à s'espionner les uns les autres. Pour elle, au contraire, qui n'était ni oisive, ni très curieuse, un changement de décor n'entraînait aucun changement d'habitudes. Son existence, à Clarisse, ne manquait ni de calme ni d'agrément. De la fenêtre où elle venait souvent s'accouder parmi le lierre, les roses grimpantes et les belles-de-jour, elle apercevait le lac qui se cachait à l'aube sous la brume suspendue, scintillait ensuite d'or et d'argent vers midi, pour tressaillir enfin, à la nuit

tombante, et propager à perte de vue le courant moiré de ses ondulations. On eût dit que sa surface n'était pas également unie, car les eaux brillaient çà et là d'un bleu farouche, opaque et foncé, qui jurait avec la teinte claire des régions voisines. Dans le lointain, des voiles presque immobiles se découpaient en blanc sur l'azur un peu cru du ciel. L'appel monotone des bateliers qui faisaient le service du lac retentissait trois fois par jour.

Sur les deux heures de relevée, elle allait avec sa lectrice dans un bosquet assez proche, celui de Vertumne. Elle s'y asseyait aux pieds du dieu sylvestre, dans l'ombre et la fraîcheur. Souvent, à entendre le babillage délicieux d'une fontaine invisible, elle oubliait et la pauvre *Marianne*, dont mademoiselle Avrillet lui déroulait la changeante aventure d'une voix égale, et sa broderie, si bien que son métier finissait par lui échapper des mains : alors elle reprenait ses esprits sur-le-champ, à la fois honteuse et enchantée d'une si charmante distraction. Elle eût souhaité de vivre cette vie paisible et uniforme, sans connaître d'autres émotions, d'autres joies, trouvant déjà trop fiévreux le petit plaisir que lui donnaient les conversations du soir au château, et désirant de tout son cœur ne plus jamais sortir de cette belle sérénité qu'elle avait enfin obtenue, comme une grâce d'en haut, depuis la mort de son mari, après de longs travaux et de longs désespoirs.

Elle cherchait aussi à quelle fin madame de Clarisse l'avait fait venir des Iles-Blanches, de si loin. Pour la consulter sur des choses de la dernière conséquence, ainsi qu'elle le marquait dans sa lettre? Mais alors comment expliquer que la duchesse n'eût encore rien confié d'important à madame de Lianges?... Ariane estimait que cette confidence devait être d'une nature fort pénible et que son amie attendait quelque occasion qui la facilitât. En y réfléchissant, madame de Lianges se disait que Gilberte aurait parlé dès le premier jour, lors de leur entrevue, sans l'arrivée subite de M. de Clarisse. Quelle était la confidence, quand viendrait l'occasion favorable, voilà ce qu'Ariane se demandait avec quelque impatience, avec une véritable curiosité, quoiqu'elle craignît, sans trop savoir pourquoi, que son séjour à Clarisse ne se prolongeât outre mesure, et qu'elle regrettât, à cette seule pensée, sa solitude ché-

rie des Iles-Blanches et les fortes conversations de M. l'abbé Pelouse.

Ainsi, tandis que Valville et Marianne échangeaient de tendres propos par la bouche de mademoiselle Avrillet, elle examinait sa situation présente, ce qui ne l'empêchait pas de s'intéresser à un ouvrage dont on lui avait très souvent célébré les beautés. Bien au contraire, elle ne perdait point, malgré sa rêverie, le fil de ce roman compliqué, car elle se divertissait infiniment à cette peinture si coquette de la coquetterie féminine. Mais elle ne s'aperçut véritablement de son plaisir que lorsque la lectrice, ayant pris froid dans le bosquet de Vertumne, dut garder la chambre et même le lit sur l'ordre du médecin. Ariane en eut du chagrin, parce qu'elle portait à sa lectrice une amitié réelle, et aussi parce qu'elle ne savait plus à quoi employer ses après-midi, redoutant désormais l'humidité du jardin.

Le soir, en soupant, elle confia sa peine à madame de Clarisse :

— Dites-moi, ma chère amie, me trouvez-vous l'air gai en ce moment ?

— Mais oui ! — répondit la duchesse, étonnée.

— Eh bien, vous vous trompez. Aujourd'hui mon âme est triste, triste jusqu'à la mort...

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que mademoiselle Avrillet est malade et alitée.

Le maréchal de Piémont leva la tête, qu'il avait tout engoncée dans la dentelle de son jabot, et cria, de l'autre bout de la table :

— Mais, madame, quelle est donc cette mademoiselle Avrillet, dont la santé vous intéresse si fort ?

— C'est ma lectrice, monsieur le maréchal. Nous passions tous les jours trois ou quatre heures dans le bosquet de Vertumne, elle, à me faire la lecture, et moi, à broder. Mais il faut que cet endroit soit très malsain, car elle y a attrapé une toux opiniâtre et un rhume fort incommode qui l'ont obligée de s'aliter. Je regrette beaucoup cet accident. Le bosquet de Vertumne m'était cher : je ne sais trop où me réfugier. Sans doute, je vais m'ennuyer...

— Me permettez-vous, madame, une question peut-être indiscrète ? — demanda le prince de Digne.

— Mon Dieu, oui ! — répondit Ariane en souriant.

— Vous promenez-vous, quand vous êtes aux Iles-Blanches ?

— Souvent, monsieur, et toujours très volontiers, car les sites pittoresques n'y manquent pas.

— Mais, Ariane, à Clarisse aussi les environs sont jolis ! — s'écria la duchesse.

— Parfaitement, madame ! continua le prince de Digne ; très jolis... et même fort beaux, je vous en assure... Ajouterai-je que je ne parle pas ainsi pour flatter l'amour-propre de nos hôtes ?... L'haleine aromatique des fleurs et du feuillage n'enbaume nulle part comme dans les grands bois de châtaigniers qui couvrent les montagnes. On y marche aussi agréablement que sur le tapis le plus moelleux, car le sol y est feutré de mousse et de champignons. Mais, si vous craignez la fatigue d'une trop laborieuse ascension, gagnez les rives du lac : elles sont sablonneuses et solitaires. En prenant à droite, derrière le parc, un petit sentier bordé d'une viorne épaisse, vous y parviendrez en trois quarts d'heure, tout au plus. Là, vous trouverez des bancs commodes, ou bien, si vous préférez, vous ramasserez des coquillages. Il y a là aussi une grotte qu'on dit très riche en stalactites, mais je ne l'ai pas visitée...

— Que de ressources ! Que de merveilles ! — s'écria plaisamment madame de Lianges, — et dire que sans vous, monsieur, je n'en aurais rien su !...

— A qui la faute, ma chère enfant ? — fit la voix aigre de madame de Tourpey. — On ne vous voit jamais : peut-on rien vous dire ?

Madame de Lianges feignit de ne pas l'entendre :

— Voilà qui est décidé. J'irai d'abord, demain, faire connaissance avec les châtaigneraies de Clarisse. Puis, un autre jour, je longerai le lac : il m'est plus familier, car je l'admire de ma fenêtre, tous les matins.

— S'il vous faut un guide demain, — cria encore M. de Piémont, — je serai fort honoré de vous en servir.

Et il devint cramoisi, se troubla, car il s'aperçut que madame de Tourpey le perçait de regards empoisonnés ; mais il essaya de faire bonne contenance en la dévisageant, lui

aussi, d'un air fanfaron. Quant à madame de Lianges, elle se trouva également embarrassée de refuser le maréchal ou de l'accepter. Un tête-à-tête avec ce rougeaud à congestions ne l'attirait guère. Puis elle s'avisa que le vilain cordelier qui ne le quittait pas d'une semelle serait sans doute en tiers avec eux, et cette perspective l'épouvanta tellement qu'elle rassembla tout son courage pour décliner l'offre du maréchal; mais elle le fit avec une politesse charmante et des grâces inimaginables. Au reste, M. de Piémont n'insista pas, intimidé par l'attitude belliqueuse de madame de Tourpey, qu'il ne voulait point exaspérer, et comprenant qu'Ariane tenait à se promener seule. Et madame de Lianges sut gré au maréchal de sa discrétion.

En revanche, elle s'étonna involontairement que son voisin de droite, M. de Morailles, ne se fût point proposé. Puis elle se souvint qu'au moment de l'offre du vieux maréchal il avait légèrement tressailli sur son siège et voulu parler, mais qu'il était resté hésitant, inquiet, plein de trouble et les mains tremblantes. Elle songea aussi qu'il allait partout où elle allait, quoiqu'il n'osât jamais, ou presque jamais lui adresser la parole. Elle fut touchée de cette assiduité fidèle, muette, déférente, en sorte que, faisant un retour sur sa propre conduite, elle se reprocha d'avoir traité jusque-là M. de Morailles avec une dureté aussi injuste qu'inutile, puisque madame de Clarisse n'avait jamais repris son premier badinage. Alors elle le chercha des yeux pour le gratifier d'un mot aimable, et, l'ayant vu engagé dans un entretien interminable avec madame de Tourpey, elle découvrit que cette femme était vieille, hideuse, méchante, vraie sorcière.

La soirée s'écoula sans qu'elle eût trouvé l'occasion de récompenser M. de Morailles. Elle s'en retourna chez elle, fort mécontente du contre-temps, et un peu plus tard qu'à l'ordinaire.

VII

Le lendemain, vers deux heures, Ariane sortit pour aller voir la forêt. Elle aimait naturellement les bois et prétendait

même volontiers que l'ombre, le silence, la fraîcheur, les arbres touffus et les eaux jaillissantes eussent suffi à son bonheur. Mais dehors, ayant examiné le ciel blême où galopaient de gros nuages sinistres, ainsi qu'un escadron fantastique de chevaux noirs ou saurs, elle songea non sans dépit que la pluie était proche et la forêt lointaine. Cependant, comme elle tenait à faire de l'exercice, elle résolut de se diriger vers le lac, où M. de Digne lui avait dit qu'on arrivait plus facilement.

Elle poussa une petite porte à claire-voie, et prit derrière le parc, toujours suivant les indications du prince de Digne, le sentier de droite qui serpentait, en effet, entre une double haie de viorne. Ariane cheminait d'un pas égal, sans hâte, l'œil égayé par les fleurs blanches et les baies rouges de la viorne, réfléchissant aux conversations de la veille et à la singulière attitude de M. de Morailles. A force d'éloigner d'elle le monde et de s'en éloigner, elle menait une manière de vie intime, où les moindres impressions de sa sensibilité trouvaient comme une résonnance étrangement favorable qui les prolongeait, les fortifiait, les multipliait à l'infini. C'est pourquoi elle avait accoutumé de s'étudier chaque jour avec un soin curieux, espérant échapper ainsi aux surprises si perfides des sentiments. Mais aujourd'hui, pour la première fois, elle jugeait qu'il entrait trop d'inquiétude, trop de mesquinerie dans sa vigilance, et souriait doucement à l'idée que M. de Morailles avait pu l'effrayer.

« Cet homme si poli, — se disait-elle, — si poli et si timide, m'est apparu tout d'abord comme une espèce d'ange exterminateur. Vraiment, je ne sais pourquoi j'ai vu en lui le complice de Gilberte, l'ennemi juré de mon repos, un fat gonflé de son importance, un sot à bonnes fortunes. N'est-il pas l'opposé de tout cela? D'où vient une méprise si grossière? A-t-il jamais rien fait, rien dit, du moins devant moi, qui me donnât le droit de le condamner si sévèrement?... Et puis, pourquoi craindre, trembler toujours? N'ai-je pas le talisman de l'abbé Pelouse?... »

Tandis qu'elle se plaisantait elle-même de la sorte, le sentier s'élargissait. Maintenant, la haie de viorne disparue, Ariane se voyait à peu de distance du lac, entre des champs

de luzerne et de sarrazin. Elle se retourna un instant, chercha des yeux le château pour mieux mesurer le chemin accompli; mais elle n'en distingua que les combles avec leurs mansardes et leurs trophées: les arbres du parc masquaient le reste.

Reprenant sa marche vers le lac, elle aperçut un homme qui en venait. Il s'avançait à sa rencontre en habit de chasse, des guêtres de cuir aux jambes, la carnassière au côté, le fusil à la main, et, comme il regardait à terre, il ne paraissait point la voir. Mais, le chien qui trottait devant lui s'étant mis à aboyer, il leva la tête, vit madame de Lianges et s'arrêta. Elle s'arrêta de même, reconnaissant le vicomte de Morailles, fort embarrassée et ne sachant que faire, parce qu'elle s'imaginait qu'il était venu en cet endroit pour lui parler. Mais elle se rappela qu'il devait, au contraire, la croire dans les bois d'après la conversation de la veille, et qu'ainsi elle ne pouvait, en bonne justice, se prendre à lui de cette rencontre. Rassurée par cette considération, qui la soulagea et l'apaisa, elle répondit par un signe fort gracieux au salut de M. de Morailles. Puis, voyant qu'il approchait et qu'il fallait bien lui adresser la parole:

— Quelle mauvaise fortune! — dit-elle, — j'ai dû renoncer à ma promenade dans la châtaigneraie...

— Oui, — fit-il, — je pensais justement que ce temps orageux contrarierait vos desseins.

Il y eut un petit silence et un grand malaise. Madame de Lianges reprit presque aussitôt:

— Mais j'ai décidé de me promener au bord du lac, et je me flatte qu'il ne pleuvra pas.

Et lui, regardant le ciel, balbutia, pour dire n'importe quoi:

— Oh! je ne crois pas qu'il pleuve. Le vent dissipe les nuages... Peu à peu... le ciel s'éclaircira...

— Tant mieux! tant mieux! — répliqua madame de Lianges. — J'ai horreur de la pluie.

Elle regarda le ciel, à son tour, si bien qu'il se fit un nouveau silence, plus pénible encore que le premier. Mais elle comprit qu'elle ne réconforterait jamais M. de Morailles si elle persistait à l'entretenir de la pluie et du beau temps; d'autre part, elle voulait lui témoigner d'une manière sensible qu'elle ne gardait aucune prévention contre lui. Aussi, faisant effort

sur sa réserve ordinaire, elle cessa d'examiner le ciel et jeta les yeux sur l'habit de M. de Morailles.

— Ne revenez-vous pas de la chasse, monsieur ?

Il affecta un air enjoué :

— Si fait, madame, mais d'une chasse pitoyable... Pas l'ombre d'un canard ni d'une oie. J'y ai perdu ma peine et mon temps, et c'est le cas de dire que j'ai tiré ma poudre aux moineaux, quoique je sois sur pied depuis le matin.

— En vérité, vous êtes parti de bonne heure ?

— A six heures, madame. On m'avait assuré qu'on trouvait beaucoup de sauvagine dans les marécages. Vous pensez bien que voilà une cruelle désillusion pour un chasseur, et surtout pour mon chien, qui a encore plus d'amour-propre que moi.

— Ah ! — fit-elle, — de là vient, sans doute, son humeur acariâtre.

En effet, le chien rôdait avec défiance autour de madame de Lianges et continuait d'aboyer, comme pour prévenir son maître d'un péril imminent. Mais celui-ci, qui avait pris la plaisanterie d'Ariane pour un reproche, lui imposa silence d'un geste brusque et un peu vif.

— Laissez, laissez ! — s'écria madame de Lianges, inquiète de cette violence, — vous faites mal à la pauvre bête. Après tout, elle a bien le droit d'aboyer. Peut-elle savoir qui je suis, d'où je sors, ce que je veux ? Sa prudence me semble légitime ?...

Et, baissant la voix, elle ajouta :

— Moi aussi, je crains les inconnus... au premier abord...

Il répliqua naïvement :

— Et moi, madame, moins soupçonneux que mon chien, je suis peut-être plus timide.

Ariane, qui n'avait aucune envie de rester indéfiniment à bavarder en cet endroit, mais qui tenait, au contraire, à voir le lac, s'imagina qu'elle ne pouvait se débarrasser décemment de M. de Morailles sans l'inviter à la suivre. C'est pourquoi, avec un sourire dont elle ignorait toute la coquetterie, elle lui déclara :

— Eh bien ! monsieur, si je n'ai pas le malheur de vous trop intimider, ou si vous ne craignez pas d'aigrir davan-

tage vos déceptions par l'ennui d'un tête-à-tête, enfin s'il ne vous tarde pas de rentrer au château, je serai bien aise de visiter le lac en votre compagnie.

M. de Morailles, étourdi d'une proposition à laquelle il ne s'attendait guère, ne put en remercier Ariane que par un profond salut, mais sa physionomie exprimait tant d'étonnement, mêlé à tant de gratitude, que madame de Lianges en fut touchée et qu'elle se reprocha, une fois de plus, d'avoir prodigué ses rigueurs à un homme si modeste et si reconnaissant.

Ils se mirent en marche. M. de Morailles, reprenant courage, parla de sa vie pastorale en Saintonge, vanta les agréments de la campagne et désapprouva hautement ceux qui vendent bois, prairies, châteaux, moulins, pour traîner à la cour ou à la ville un désœuvrement mélancolique.

— Pourtant, — dit-elle, — ne veut-on pas vous mener cet automne à la cour?...

— Il n'est que trop vrai, madame. Depuis longtemps M. de Clarisse me harcèle.

— Et vous refusez?

— Mon Dieu! oui, jusqu'à présent. Mais je finirai peut-être par me résigner. Il faut bien faire comme tout le monde, d'autant plus qu'on a piqué ma curiosité... De toute façon, j'attends et j'attendrai...

Elle ne comprit pas, fut sur le point de lui demander ce qu'il attendait, puis se défendit d'être indiscrète. Au reste, tout en causant, ils arrivaient. Quand ils eurent traversé une petite charmoie, le lac s'étendit devant eux, tout blanc, tout immobile, pacifique comme un miroir d'eau plate dont ils devinaient à peine le bord opposé, se confondant avec l'horizon très loin, dans une vapeur laiteuse.

A ce spectacle, madame de Lianges et M. de Morailles se turent involontairement. Le ciel, jusque-là gonflé de grêle et de pluie, s'était rasséréné. Un soleil souffreteux éclairait le paysage d'une lumière débile, languissante, mais infiniment aimable.

Enfin madame de Lianges rompit le silence :

— On dirait, — murmura-t-elle, — une mer endormie par les sortilèges d'un magicien.

Mais M. de Morailles avait aperçu, à quelque distance, un groupe de bateliers qui causaient entre eux, la pipe aux lèvres. Il proposa à madame de Lianges de faire une promenade sur le lac. Elle accepta, séduite par la suavité du ciel et des eaux, après une courte hésitation.

Avant de prendre place près d'elle, dans la barque, sur le tapis qu'on y avait déployé à la hâte, il lui demanda encore :

— Voulez-vous visiter la grotte de la Mouette ?

Elle répondit machinalement :

— Ah !... la grotte dont le prince de Digne a parlé hier soir ?... Je veux bien.

Et M. de Morailles ordonna aux bateliers de ramer vers la grotte.

A mesure qu'ils s'éloignèrent, la conversation se ralentit. En effet, l'aménité du paysage, le bruit régulier des avirons qui battaient les eaux en cadence, et surtout la paix, la grande paix environnante, jetèrent Ariane dans une rêverie tranquille où elle demeura jusqu'à la fin de leur navigation Tantôt elle écoutait les paroles brèves que les deux rameurs échangeaient en leur patois, et cette langue, à la fois dure et molle, et qu'elle comprenait mal, ajoutait on ne sait quoi de chimérique au trouble inexprimable qui l'envahissait ; tantôt elle répondait doucement aux propos que M. de Morailles se croyait obligé de lui tenir, de temps à autre, par bienséance. En réalité, il se faisait en elle comme un sommeil léthargique du cœur et de l'esprit : elle n'avait plus ni pensée ni mouvement ; elle goûtait les parfaites délices d'un anéantissement volontaire, et il lui semblait que le lac lui-même épanchait dans son âme la pureté et la sérénité de ses eaux.

La voix de M. de Morailles la réveilla :

— Nous approchons, madame, regardez toutes ces mouettes qui volent autour de nous. Elles sont très sauvages : nous les avons effarouchées, et voici qu'elles quittent en foule la grotte.

Et madame de Lianges, stupéfaite, voyait maintenant devant elle, au lieu du rivage riant et boisé qu'elle venait de quitter, un entassement gigantesque de blocs et de rochers, pêle-mêle les uns sur les autres, et se dressant jusqu'au ciel, tandis qu'à la base de cet effrayant échafaudage le lac fouettait le granit de ses petites vagues irritées.

— Quelle architecture grandiose! — s'écria madame de Lianges, — on se croirait aux Iles-Blanches : la côte y est pareille, ardue, hérissée de récifs, dangereuse et compliquée. Et ne trouvez-vous pas, monsieur, que la brise qui s'élève rappelle presque le vent de l'Océan?

— Oui! — répondit M. de Morailles, — elle en a la fraîcheur, mais non pas la rudesse amère... Attention! nous voici à l'entrée de la grotte. Permettez-moi de sortir le premier : je vous aiderai à mettre pied sur ces cailloux plats qui forment une digue ininterrompue... N'appréhendez rien! je vous soutiendrai...

Elle sauta légèrement hors de la barque, en personne accoutumée à ce genre d'excursions, et suivit M. de Morailles qui la précédait avec une sage circonspection sur les pierres lisses et glissantes. Derrière eux, le chien, confié aux deux bateliers, se mit à geindre.

Au moment de s'engager dans la grotte, M. de Morailles se retourna vers Ariane :

— Je vous préviens, madame, que la grotte est obscure, car le jour s'y faufile péniblement par les déchirures de la voûte. Et des cavités profondes trouent, çà et là, le sol.

Il lui offrit le bras. Mais elle répondit froidement :

— Merci, je peux me guider moi-même... Oui, j'y vois assez clair.

Vite, craignant qu'il n'insistât, elle le devança pour pénétrer sans lui dans la grotte. Mais aussitôt elle regretta de s'y être aventurée toute seule, car le contraste entre l'éclat du dehors et les ténèbres du dedans l'étonna. Un bourdonnement sonore mugissait à ses oreilles comme la rumeur d'une conque marine. Elle voyait à peine devant elle et marchait lentement, à tâtons, s'appuyant de la main droite contre la paroi, dont elle sentait les aspérités à travers son gant. M. de Morailles, derrière elle, l'encourageait aux endroits difficiles. Elle répondait à peine, émue de se trouver seule avec lui dans la demi-obscurité. Tout à coup, par les interstices de la voûte, un rayon de soleil jaillit, tel qu'une belle épée nue. La grotte s'illumina d'une clarté magnifique. Éblouie, Ariane leva les yeux machinalement, et, poursuivant sa marche, elle admira les mille nuances bleues, vertes,

roses, chatoyantes comme l'émail, argentées comme la nacre, dont les rochers s'irisaient. L'eau découlait du granit en fines gouttelettes, et la lumière s'y réfractait, joyeuse et changeante, ainsi qu'en un pur diamant. Et madame de Lianges, le regard attaché à la coupole, considérait l'humide orient de ces joyaux incomparables et mesurait la hauteur de la caverne.

A un tournant, elle tressaillit... M. de Morailles la tirait violemment par le bras gauche en arrière, et hurlait d'un accent rauque qu'elle ne lui connaissait pas :

— Prenez garde ! prenez garde !

Elle crut qu'il devenait fou, voulut appeler au secours : sa voix s'étrangla dans sa gorge. De frayeur, elle recula, mais elle perdit son équilibre et le pied lui manqua, en sorte qu'elle fût infailliblement tombée, si M. de Morailles n'eût étendu les bras, derrière elle, pour la recevoir. Elle demeura ainsi quelques instants, adossée à sa poitrine, sans conscience, sans mouvement. Une voix balbutiait :

— Madame ! madame !...

Mais elle ignorait quelle était cette voix. Elle ne savait plus rien maintenant. Tout lui semblait vague, incertain, éloigné.

Alors ce fut un cri terrible :

— Ariane !... Ariane !... Ariane !...

Reprenant ses esprits, elle respira, et ouvrit les paupières. M. de Morailles se penchait vers elle, le visage livide, défait, le regard fixe et hagard, la bouche torse :

— Êtes-vous blessée ? Souffrez-vous, madame ?... Que dois-je faire ?... Parlez-moi, de grâce, parlez !

— Non, — dit-elle, tout étourdie, — je ne souffre pas... je n'ai rien... Qu'est-il donc arrivé ?

Mais, avant que M. de Morailles eût pu répondre, elle aperçut en face d'elle, juste à hauteur de son front, un énorme quartier de roc, une arête aiguë et tranchante, formant saillie sur la muraille de droite. Elle comprit alors que, tout en regardant au-dessus d'elle la voûte et ses stalactites, elle approchait de ce rocher contre lequel elle se fût certainement cogné la tête. Elle frissonna, tandis que M. de Morailles, toujours inquiet, toujours transi d'angoisse, et lui serrant les poignets, répétait :

— Vous ne souffrez pas?... Bien sûr?... Dites, dites!...

Madame de Lianges le rassura de son mieux, le remerciant de l'avoir secourue avec tant d'à-propos. Et, comme elle se reprochait l'effroi de son compagnon, elle essaya de plaisanter pour le faire rire. Il ne rit point, mais parut un peu moins agité, à partir de ce moment. Leur mésaventure les avait dégoûtés de la grotte : il lui proposa d'en sortir, ce qu'elle accepta. Il lui offrit le bras, et cette fois, elle ne songea point à le refuser.

Dehors, revenus à la lumière, ils poussèrent tous deux en même temps un grand soupir de soulagement: cet unisson les amusa, et ils se moquèrent d'eux-mêmes. Dans la barque, le chien les accueillit avec des trépignements de joie, et M. de Morailles, tout en le flattant de la main, se remettait peu à peu de son alarme.

— Que je regrette, madame, de vous avoir menée à cette grotte malencontreuse!... Me pardonnez-vous la sotte entreprise où je vous ai embarquée?

— Mais je n'ai rien à vous pardonner, — répondit-elle en souriant, — puisqu'il ne s'est rien passé de fâcheux!... D'ailleurs, la faute de cet accident imaginaire est à moi, qui marchais le nez en l'air. Une autre fois, je serai plus prudente, voilà tout!

— Avez-vous eu peur?

— Oui, mais surtout de votre frayeur... Je me demandais ce que vous vouliez...

— C'est vrai, — répondit-il d'une voix mal assurée, — j'ai connu aujourd'hui jusqu'où peut aller la terreur...

Il baissa les yeux, affectant de s'intéresser à la manœuvre des bateliers qui déposaient la rame et déployaient la voile, parce que le vent fraîchissait. Madame de Lianges en profita pour l'observer à la dérobée : elle vit qu'il était tout pâle encore et qu'il se montrait fort sensible au danger qu'elle avait couru. Tout à coup, elle se souvint qu'il l'avait appelée par son nom, et ce souvenir la toucha, la troubla, la remua étrangement. Mais M. de Morailles sentit qu'elle l'examinait : il rougit, et madame de Lianges, de son côté, ne put s'empêcher de rougir en constatant que sa curiosité l'avait trahie.

Le soleil se couchait à l'autre bout du lac quand ils ren-

trèrent dans le parc par la porte à claire-voie. Une douceur infinie descendait sur eux. M. de Morailles reconduisit Ariane jusqu'au pavillon, et là, avant de prendre congé, il la considéra.

Elle était debout, illuminée des feux du soir.

Alors il lui redemanda timidement :

— Puis-je espérer, madame, que vous ne me gardez pas rancune du péril auquel je vous ai si stupidement exposée?

Elle répondit :

— Vous savez bien que je vous rends grâces, plutôt, de la manière dont vous m'avez servie, et que je n'oublierai pas facilement ce que je vous dois.

Il allait se retirer en saluant. Mais elle lui tendit, sans le regarder, sa petite main gantée, qu'il baisa d'un air pénétré de reconnaissance et avec toutes les marques du plus profond respect.

— A tout à l'heure! — lui dit-elle; — je vous retrouverai, monsieur, à souper.

VIII

Si la duchesse ne faisait plus guère allusion à M. de Morailles devant la comtesse de Lianges, elle prononçait continuellement le nom de madame de Lianges devant le vicomte de Morailles, et, sans lui demander ce qu'il pensait d'Ariane, mêlait si bien son amie à leurs moindres entretiens que M. de Morailles s'ouvrit naïvement à elle de ses sentiments et se plaignit à mots couverts qu'on lui témoignât en retour une indifférence presque hostile. La duchesse de Clarisse, l'écoutant d'un air d'ennui, affectait de réprimer deux ou trois bâillements, puis tournait la conversation sur quelque autre matière et, après de sinueux circuits et de savantes digressions, revenait d'elle-même au point qui intéressait le plus M. de Morailles. Elle le renvoyait toujours malheureux, jamais désespéré. Et lui goûtait tellement ces conférences particulières, les seules où il pût s'entretenir à peu près librement d'Ariane, qu'il ne savait plus s'en passer. Il n'osait pas encore approcher madame de Lianges, dont la froideur le glaçait; mais,

ne lui parlant pas, il trouvait du moins une extrême douceur à parler d'elle et, faute de mieux, se contentait de cette coriandre.

Ainsi M. de Morailles prenait son mal en patience, ignorant d'ailleurs toute l'étendue de ce mal, car il ne devinait point qu'il était amoureux d'Ariane, et on le lui aurait dit qu'il s'en fût défendu en riant. Il ignorait son amour par la même raison qui fait qu'un homme fou ne se doute jamais qu'il extravague, même lorsqu'on l'enferme et qu'on le garrotte avec la camisole de force. Or M. de Morailles n'était ni ligotté ni séparé du monde : au contraire, sa vie restait en tout pareille à sa vie antérieure, et lui seul avait changé depuis quatre semaines, bien qu'il ne connût pas la cause de ce changement. Et comment l'eût-il connue, lui qui s'étonnait des terreurs, des espérances, des incertitudes qui le tenaient en alerte? Certes, s'il eût pu réfléchir que son trouble datait du premier soir où il avait soupé à la droite d'Ariane, cette simple réflexion l'eût éclairé sur la cause des mouvements qui le bouleversaient; mais comme il n'avait ni le loisir, ni l'envie, ni le courage, ni surtout l'habitude de s'examiner si soigneusement, il s'éprenait de la comtesse de Lianges tous les jours davantage sans jamais soupçonner le progrès de sa flamme. Peut-être aussi se fût-il plus facilement deviné, s'il eût mieux observé le cœur humain : à étudier les autres, on finit à la longue par se démasquer soi-même, tandis que M. de Morailles ne comprenait rien aux caractères ni aux mœurs, ayant toujours vécu dans sa Saintonge, à ne rêver que loups et louvarts, marcassins, grands vieux sangliers, faons, daguets ou cerfs à dix cors. De l'amour, il ne connaissait encore que les cérémonies extérieures, c'est-à-dire les rubriques les plus communes de la galanterie, et les passades sans importance que lui avait values la dernière guerre d'Allemagne, où il servit sous les ordres de ce maréchal de Roubise à qui Bellone se montra plus rebelle que Vénus. L'essence même de l'amour échappait à M. de Morailles, et, dans le peu qu'il en savait par ouï-dire, il ne voyait qu'exaltation romanesque ou illusion volontaire. Au reste, malgré son inexpérience, M. de Morailles se croyait très au fait des ruses de l'amour : ce fut précisément ce qui le perdit.

Madame de Clarisse remarquait avec joie que M. de Morailles portait à madame de Lianges, non pas cette sympathie innocente, chaste, éthérée, dont il ne peut sortir qu'une amitié honnête, mais bien cet intérêt à la fois tendre et farouche qui présage et engendre l'amour dans toute sa fureur. Elle-même surveillait attentivement cette inclination naissante, non qu'elle eût, comme tant de femmes, la rage d'attiser autour elle les passions pour s'en faire ensuite la confidente officieuse, mais parce qu'elle supposait que les soins de M. de Morailles finiraient par toucher la comtesse de Lianges...

Oui! elle exécrait la sagesse d'Ariane... Elle en voulait à son amie de vivre paisiblement sur son arc-en-ciel, sans tristesse ni allégresse, étrangère à toute crainte comme à toute espérance, et de promener parmi l'inquiétude générale un beau sourire indifférent. Non pas, cependant, qu'elle enviât à madame de Lianges son détestable bonheur. Au contraire, ne croyant pas, ne voulant pas croire que le bonheur pût se trouver dans une sérénité qui lui semblait si voisine de l'apathie, elle tenait à ce que madame de Lianges fût réellement heureuse et qu'elle éprouvât enfin la fièvre délicieuse de la passion, ses angoisses, ses triomphes, puisque c'était là, du moins à ses yeux, toute la destinée d'une femme, et surtout d'une femme si jeune et si jolie. Or il fallait bien que madame de Lianges acceptât bon gré mal gré ce nouveau genre de bonheur, puisqu'il fallait absolument qu'elle sortît de sa sagesse pour conseiller sagement la duchesse de Clarisse.

Ce caractère doux et contenu, Gilberte le connaissait dès le couvent des Dix-Vertus, où elle appelait Ariane « Votre Sérénité ». Mais il lui semblait que, depuis, cette sagesse avait fait d'effrayants progrès vers l'indifférence. Jadis, madame de Clarisse, qui n'était encore que mademoiselle de Courteloing, recourait régulièrement à Ariane toutes les fois que, par sa propre faute ou celle d'autrui, elle se trouvait en peine, car elle la savait serviable, et avec cela habile et de bon conseil. Maintenant, c'était encore pour la consulter qu'elle l'avait priée de venir à Clarisse. En effet, dans le désarroi où une cruelle découverte jeta tout à coup son cœur et sa raison, elle chercha naturellement Ariane auprès d'elle, comme aux jours difficiles de sa première jeunesse,

et, ne l'apercevant pas, prit aussitôt le parti de lui écrire. Mais quand Ariane fut arrivée, madame de Clarisse la vit si paisible, si grave, que la confidence expira sur ses lèvres, parce qu'elle sentit que madame de Lianges ne lui donnerait ni conseil ni consolation, manque d'avoir joui des passions de l'amour, ou, ce qui revient au même, d'en avoir souffert. Toutefois, madame de Clarisse n'était point femme à s'arrêter pour si peu : elle décida qu'Ariane apprendrait l'amour. Et ce fut M. de Morailles qu'elle chargea d'enseigner à cette belle ignorante un sentiment qu'il ignorait lui-même.

« Ariane verra son air modeste, naïf, honnête et même un peu simple, — se disait-elle. — Morailles est timide : elle se croira en sûreté avec lui. Et du sentiment même de cette sécurité naîtra insensiblement l'amour qui doit la rendre savante... Il n'y a que lui qui puisse endormir la défiance d'Ariane... Avec un autre, elle se tiendrait jour et nuit sur ses gardes. »

Et madame de Clarisse ne rougissait point de l'égoïsme monstrueux qui lui dictait ce plan d'attaque. Même, elle croyait très sincèrement travailler au bonheur de ses deux victimes.

« Sans doute, — pensait-elle, — ce vieux fou de Lianges a dû la dégoûter du mariage, et l'entreprise de Morailles souffrira de grandes difficultés. Mais enfin, avec une intelligence et une figure comme celles d'Ariane, et surtout avec sa jeunesse, puisqu'elle n'a que vingt-huit ans, il n'est pas croyable qu'on projette sérieusement de s'enterrer pour le reste de ses jours au fond d'une vieille bicoque, dans la solitude d'une île affreuse, à l'autre bout du monde, loin de tout divertissement et de toute société, car je ne puis vraiment tenir compte de cette petite lectrice à qui elle affecte de s'intéresser. Ou bien, si elle songe pour tout de bon à se cloîtrer aux Iles-Blanches, il viendra très certainement, dans dix ou quinze années, une heure où elle maudira la résolution qu'elle veut prendre aujourd'hui, une heure amère et mauvaise, où elle pleurera avec des larmes de sang sa jeunesse gâchée et sa beauté disparue : donc je lui rends service en l'arrachant à la fausse félicité où elle s'endort aujourd'hui... Quant à Morailles, il a trente ou trente-deux ans, de la naissance, une physionomie

très noble, une taille avantageuse, assez de bien, et même, à ce que je remarque, quelque esprit : il convient de tous points à madame de Lianges. Et il fera mieux de se marier que de courir les gotons de Saintonge ou d'ailleurs, d'autant qu'on le mène bientôt à la cour, où un homme marié a tout autrement de crédit. Or, s'il doit se marier, quelle femme plus agréable peut-on lui souhaiter qu'Ariane de Lianges? Et de quoi se plaindrait-il? En vérité, plus j'y pense et plus je vois la nécessité de ce mariage..., de ce mariage que je veux, et qui aura lieu, car j'y emploierai, comme on dit, et le bois sec et le bois vert. Oui, ma chère Ariane, je vous assure que vous l'épouserez !... »

Ainsi, ni Ariane ni M. de Morailles ne se défiaient de la duchesse, parce qu'ils ne soupçonnaient ni l'un ni l'autre la noirceur de ses desseins. Mais il y avait entre eux cette différence que madame de Lianges, habitant seule dans son pavillon, et fort peu communicative, ne laissait rien paraître de ses sentiments, au lieu que M. de Morailles, gagné par l'amitié que lui témoignait Gilberte, finissait par lui rendre visite tous les jours, afin de parler d'Ariane.

C'est pourquoi, ayant quitté madame de Lianges devant la porte du pavillon, il se fit parer à la hâte et se précipita chez madame de Clarisse. Là, un moment après, on vint lui dire qu'elle était encore à sa toilette, mais qu'elle le priait d'entrer. Il la trouva, en effet, assise vis-à-vis de son miroir et environnée de ses caméristes : l'une lui mettait du fard, l'autre ouvrait une boîte à poudre; celle-ci, agenouillée auprès de sa maîtresse, achevait d'agrafer un collier à triple rangée de perles, celle-là enfin rangeait discrètement les peignes, les petites brosses et les flacons d'essences. Comme tous les soirs, la duchesse était en grand habit, et même en grand panier, car M. de Clarisse, qui adorait la pompe, imposait à ses entours, et jusque dans son intime particulier, l'étiquette de Versailles. Cette fois, elle portait une robe de satin écarlate qui faisait merveilleusement ressortir l'éblouissante blancheur de son teint. Cependant M. de Morailles ne remarquait ni cette parure ni cette beauté : ivre de son bonheur, il brûlait de conter à la duchesse sa promenade avec madame de Lianges. Elle s'aperçut qu'il ne la complimentait pas, mais qu'il restait là,

impatient et contraint : loin de s'en offenser, elle l'observa très attentivement et, à sa mine, connut aussitôt qu'il avait quelque chose d'important à lui confier. Elle pressa donc ses femmes de se dépêcher, puis, les ayant congédiées, invita M. de Morailles à parler enfin.

Ce ne fut point avec son indifférence habituelle qu'elle apprit la promenade sur le lac et l'aventure de la grotte. Au contraire, elle marqua une satisfaction si vive durant le cours du récit que M. de Morailles, fort surpris, sollicita des éclaircissements. Mais elle le pria de continuer, promettant de s'expliquer à la fin. Quand il eut terminé, elle voulut qu'il lui rapportât mot pour mot son entretien avec madame de Lianges, avant et après leur visite à la grotte : tantôt elle l'interrompait pour s'informer de quelque détail, tantôt elle souriait de l'air d'une personne qui reçoit une nouvelle impatiemment attendue. Enfin elle le questionna encore sur plusieurs points, lui demanda s'il était sûr de n'avoir rien omis d'intéressant, et, comme il répondit par l'affirmative, lui tint le discours suivant, où le sérieux de l'intention cherchait à se dissimuler derrière le badinage du ton et de l'air :

— Souffrez, monsieur, que de tout mon cœur je bénisse le miséricordieux hasard qui a préservé les jours de madame de Lianges, et ne vous étonnez point de ma joie, s'il vous plaît, car tout ce qui la concerne me concerne aussi. Au couvent, où nous passâmes ensemble huit années de notre enfance et de notre première jeunesse, elle était ma meilleure, ou plutôt ma seule amie ; depuis, je n'en ai pas choisi d'autre, n'ayant même pas voulu en chercher, parce que je me répétais que jamais aucune femme ne la remplacerait dans mon cœur... Mon cœur est comme ce vase au col allongé qui surmonte ma toilette : profond, mais peu vaste, et je n'y loge point qui je veux... Ariane s'y est établie, voilà bientôt dix-huit ans, et il y a grande apparence qu'elle y restera toujours. Jugez, par conséquent, combien doit me toucher le péril qu'elle a couru aujourd'hui. Mais je veux aussi vous dire que la façon dont elle y a échappé ne me touche pas moins...

Elle fit une courte pause, toisa M. de Morailles, puis reprit :

— Vous savez bien, et je n'ai jamais prétendu vous le

cacher, que je vous tiens en singulière estime et affection, non seulement parce que vous m'êtes proche parent et fidèle ami, mais parce que j'ai découvert en vous certaines qualités auxquelles j'attache une importance capitale. Oh ! ne tremblez pas que je vous les révèle... Non, je ne mettrai pas votre modestie au supplice : il faut bien que nous ménagions un peu la modestie des hommes pour qu'ils ne ménagent pas trop la nôtre... Je disais donc que vous aviez des qualités : cela fait que je vous trouve un air de famille avec Ariane, que j'aime beaucoup. Aujourd'hui, il m'est très agréable de constater que deux personnes qui me tiennent de si près se rendent mutuellement justice. Non que vous n'idolâtriez déjà madame de Lianges : dès le premier soir, vous lui vouâtes les sentiments que sa grâce et sa beauté ne manquent pas d'inspirer à tous les hommes... Oui, tous les hommes sans exception, car je vous en citerai de très dissemblables, comme le maréchal de Piémont et le prince de Digne, qui tombent d'accord pour chanter ses louanges... Vous ne la détestiez donc point, si j'ai bonne mémoire. Mais vous craigniez, et non sans raison, qu'Ariane n'eût pour votre personne aucune inclination, et peut-être même de l'antipathie. Hier encore vous gémissiez de ses rigueurs, de ses mépris. Je vous rassurais de mon mieux, mais je ne vous cèle point que je partageais vos inquiétudes, toutes vos inquiétudes, et que vous me paraissiez le plus innocent des hommes et le plus digne de pitié. Aujourd'hui, que vois-je?...

Ici, avec un art charmant de comédienne, madame de Clarisse se mit soudain à improviser une espèce de pantomime :

— Je ne vous reconnais plus : un visage riant, des yeux vifs, une démarche de héros porté sur les nues, une impatience joyeuse, un air de hardiesse que je n'ai jamais vu à personne. Qui est-ce?... De quel droit cet inconnu entre-t-il chez moi, dans mes appartements particuliers?... Pour un peu, j'interrogerais mes femmes de chambre, Dieu me pardonne! je me fâcherais presque... Ah! c'est vous, monsieur de Morailles!... Que ne parliez-vous un peu plus tôt!... En vérité, comme vous voilà changé! C'est à s'y méprendre et, en effet, je m'y suis méprise... Mais qu'est-il donc arrivé depuis hier?

Parlez, mais parlez donc, je vous conjure !... Comment ! est-ce bien vrai ce que vous m'apprenez là ? ne rêvez-vous point ? Ah ! ciel ! l'étrange aventure ! l'étrange révolution !... Que nous nous sommes donc lourdement trompés tous deux ! vous, d'imaginer qu'Ariane vous fuyait, vous méprisait, vous haïssait, et moi, de vous croire sur parole. Voyez, madame de Lianges ne vous fuit pas du tout, puisqu'elle vous aborde obligeamment.

M. de Morailles, souriant, secoua la tête comme pour dire : « Pur hasard, en somme !... »

— Que m'objecteriez-vous ? — reprit très vite madame de Clarisse. — Qu'elle s'entretint avec vous, parce que vous étiez en face d'elle ? Excusez-moi : elle pouvait très bien, à n'écouter que les bienséances, répondre à votre salut par un simple salut et passer son chemin sans desserrer les dents. Ainsi, elle ne vous fuit point, je l'affirme... J'ajoute, avec votre permission, qu'elle vous méprise moins encore, comme il appert par la licence qu'elle vous a charitablement octroyée de l'accompagner en sa promenade. Enfin, il est douteux qu'elle vous haïsse mortellement puisqu'elle consent à vous suivre dans une grotte, et, par-dessus le marché, dans une grotte fort obscure. Jusque-là, vous jouissez de la douceur d'un tête-à-tête fort agréable, car je compte pour rien vos deux bateliers patoisants, et puis, comme si le ciel lui-même tenait à couronner votre bonheur, vous avez la chance surprenante, inespérée, incroyable, extraordinaire, prodigieuse, unique, de lui sauver la vie. Naturellement, au sortir de cette grotte miraculeuse, vous n'êtes plus M. de Morailles tout court, vous êtes son sauveur, son ange gardien, son génie tutélaire, sa providence ; vous êtes son meilleur ami, ni plus ni moins que si vous aviez joué ensemble à colin-maillard dans votre jeune âge ; que sais-je ? vous êtes peut-être son seul ami !... Vous parlez constamment de madame de Lianges : elle ne laissera pas désormais de parler un peu de vous. Vous pensez jour et nuit à madame de Lianges : désormais il faudra bien qu'elle pense quelquefois à vous. Ainsi, vous voilà en un tournemain l'homme du monde le plus heureux et le plus digne d'envie... Eh bien ! je souhaite, monsieur, que vous ne perdiez point par nonchalance ou maladresse les

atouts magiques que la fortune a introduits dans votre jeu, et que vous en tiriez tout l'avantage possible.

— Et cet avantage, quel est-il ? — demanda M. de Morailles.

— Je ne le sais point, — riposta madame de Clarisse, — je ne veux point le savoir. Devinez-le, si vous pouvez ! Moi, je ne me mêle que de mes affaires. Et si j'ai essayé de bien définir les termes où vous en êtes maintenant avec madame de Lianges, c'est que, depuis bientôt un mois qu'elle habite son pavillon, vous m'en rebattez les oreilles... soit dit sans vous blesser !... A vous d'en déduire les conséquences qui vous plairont. En attendant, je suis bien fatiguée d'avoir péroré toute seule pendant si longtemps, et, comme il est tard, donnez-moi le bras, car il faut aller souper, et je ne prétends pas affamer mes hôtes à cause d'une grotte obscure, d'un rocher pointu et d'une femme distraite. Venez, venez, il est grand temps.

Elle se leva, s'examina une dernière fois dans la glace. Son mouchoir était tombé : M. de Morailles le ramassa.

— Merci, — fit-elle négligemment.

Sa mine redevint moqueuse :

— Allons ! je parie qu'on meurt de faim, au-dessous... Et puis, vous l'avouerai-je ? la jalousie d'Ariane m'effraye déjà.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(A suivre.)

EN MANDCHOURIE

—LIAOYANG ET TACHITCHAO—

Juin 1904.

J'arrive en gare de Liaoyang, d'humeur maussade ; deux jours et deux nuits en cette dernière étape entre Moukden et Liaoyang; soixante-dix kilomètres environ! Je nous vois encore, ce soir du 28 juin, contemplant d'un œil morne, à quelque vingt mètres au delà de la station, en rase campagne, la montagne des bagages qui nous entourent. L'un de nous, un Anglais, a vécu en Chine et déjà voyagé en Mandchourie. Il parle *piggin*, ce petit nègre bizarre, si drôle à écouter, où se mêlent français, portugais, anglais et chinois. Nous nous mettons entre ses mains. Il remue tout ce monde de boys, bien décidés à ne pas travailler. Je pousse jusqu'à la gare, en attendant que l'on nous trouve des véhicules.

Une place encombrée de charrettes, de chevaux tenus en main par des soldats, de pousse-pousse, de victorias grossières et boueuses. La gare elle-même, en briques grises, a des prétentions au style chinois, si j'en juge par les deux cornes retroussées du faîte. Ces gares ont été construites par des ouvriers indigènes, sous la surveillance russe : l architecture proclame d'elle-même ce mélange. Quelques marches, puis un corridor étroit où s'empilent des montagnes de ballots et de caisses; le parquet disparaît sous les bouts de cigarettes.

Sur le quai, toute une foule : des infirmières, des officiers de tous grades, des êtres sordides, en tenue civile, à l'aspect louche et redoutable. Un gendarme, revolver à la ceinture, se promène nonchalamment. Hélas ! moi qui voulais tant être à Liaoyang, pensant que Liaoyang, c'était « la guerre » ; je m'aperçois, à contempler cette foule bruyante, que je suis encore bien loin du « front ». J'ai le pressentiment des retards qu'il faudra endurer encore, avant de pouvoir franchir les quelque cent verstes qui me séparent du théâtre des opérations.

La porte du buffet est grande ouverte : j'entre; mais l'air, dans cette pièce remplie de monde, est irrespirable. Je ressors à la hâte. Au dehors, sont installées de nombreuses petites tables; les bouchons sautent: un officier vacille sur ses jambes, fait à un garçon impassible un long discours, où revient incessamment le mot « Japonais » et finit par l'embrasser, à la grande joie des assistants.

Mon boy Li-an vient m'avertir que tout est prêt. En route vers la ville! Quand la ligne du Transsibérien fut tracée, les autorités chinoises demandèrent que la bête de feu, horrible et impie, ne s'approchât pas à plus de quelques kilomètres de leurs villes de Mandchourie. Le quartier russe, qui entoure le chemin de fer, se trouve donc assez éloigné de la ville même.

Je fais pour la première fois connaissance avec le *Pékin cart*, sorte de charrette que recouvre une armature de bambous entrecroisés en jolis dessins et que coiffe un toit plat, souvent en toile huilée. La voiture est haute sur roues : un petit escabeau en facilite l'accès. A l'intérieur, au fond, sur un tapis mince, un coussin crasseux s'offre pour appuyer la tête, car il faut s'étendre ou, sur son séant, se cramponner éperdument aux treillis de bambous. Des deux côtés, est percée une petite fenêtre, grillagée d'une gaze à larges mailles. Je fais également connaissance avec l'attelage : une mule superbe, grasse, à la robe luisante. Je l'admire. Elle me regarde, en coin. Je m'approche et m'aperçois qu'une chaîne de fer lui passe à l'intérieur de la bouche, sur les gencives. Au même moment, elle tâche de me placer un coup de dent. Le conducteur, pouilleux et jovial, rit largement, caresse la

bête, pour la féliciter, sans doute : la mule, sous sa main, devient un agneau. J'apprendrai, plus tard, que je suis un « diable étranger » aussi bien pour les bêtes que pour les hommes.

Entre la station russe et la ville chinoise, environ trois kilomètres de cahots, dans un nuage de poussière que dore le soleil couchant. Nous passons au pied de la tour coréenne, isolée dans un jardin ; je l'examine distraitement ; j'apprendrai à l'aimer petit à petit : elle manquera à mon horizon lorsque, ayant définitivement quitté Liaoyang pour Moukden, je saurai que, pour toujours, je lui ai dit adieu. Nous traversons ensuite un grand espace découvert, sorte de champ de manœuvre à l'extrémité duquel s'alignent quelques tentes ; aux alentours, sont piquetés des chevaux. Puis, de petites maisons d'aspect misérable, bâties à la hâte, s'égrènent, de plus en plus rares à mesure que l'on s'éloigne du quartier russe. Quelques boutiques laissent entrevoir, derrière leurs vitres maculées de boue, grises de vieille poussière, un ramassis de bottes, de boîtes de conserve, de bonbons, de phonographes. Une enseigne sale, *Poltâva*, surplombe une entrée basse que, plus tard, j'ai franchie ; on avait l'impression de pénétrer dans quelque coupe-gorge : c'était un hôtel. Le couloir étroit et sombre était jonché de cigarettes à moitié consumées. De petites portes en bois, fermées par un simple crochet et que deux pitons permettaient de cadenasser de l'intérieur, donnaient accès dans les chambres. Ces portes étaient fermées quelquefois ; une carte, fixée par quatre clous, indiquait le nom de l'occupant ; ce nom était souvent encadré d'un dessin prétentieux, sentimental : une colombe vaguement rose ouvrait les ailes et tenait dans son bec un rameau vert. Mais la plupart du temps les portes étaient ouvertes, et le passant distinguait alors, dans la demi-obscurité, une rangée de jupons jaunes et mauves, pendus au mur.

Quelques-unes de ces petites maisons gardent leurs volets obstinément clos. A la porte, une file de pousse-pousse attendent ; des ordonnances tiennent des chevaux en main et restent là tout le jour, quelquefois toute la nuit. D'autres cases ont leurs rares fenêtres voilées de rideaux aux couleurs tendres, couverts de taches et de poussière. De là, s'échappent des rires

aigus, des cliquetis de bouteilles et de verres. Ces maisons closes dégagent pour moi une indicible tristesse.

Nous longeons un canal qui court aux pieds des hauts murs. On le passe à gué. C'est toute une entreprise après quelques heures de pluie ; la ville et la plaine deviennent alors un immense marécage, où l'eau monte d'un mètre dans un après-midi. Aujourd'hui, le Chinois, descendu de la charrette, n'a de l'eau qu'à mi-jambes. Sur l'autre rive, la mule donne un effort contre un raidillon. Le Chinois fait claquer son fouet, excite sa bête par des gloussements bizarres. Quelques mètres d'une ruelle étroite où se serrent de petites boutiques en plein vent, des cuisines pour la plupart : à l'étalage, des gâteaux, des pâtes de toutes sortes; les fourneaux sont installés en plein vent; une odeur de graisse, d'huile, de friture rance nous enveloppe. Au bout de cette ruelle, la charrette tourne à angle brusque : nous sommes à la porte extérieure de la ville. Puis vient la porte intérieure, la seconde, après une courte voûte que gardent deux sentinelles russes. Non loin, un petit groupe de policemen indigènes, nonchalants et railleurs, regardent avec impassibilité leurs collègues européens s'évertuer avec force jurons et bourrades contre les embarras de la rue encombrée de voitures.

Je m'étonne de voir les sentinelles ne point nous arrêter. Nous suivons lentement la grande rue. De chaque côté de la chaussée, les boues et détritus rejetés ont fait une sorte de talus étroit, surélevé, qui forme trottoir au long des boutiques chinoises de toutes sortes: aux angles, se balancent de grandes enseignes, longs panneaux de bois couverts de caractères énormes, en rouge, en noir, en or; parfois, une enseigne européenne, avec le nom du marchand en russe; des magasins européens aussi, tenus par des Allemands, des Grecs, des Caucasiens, des Arméniens, que sais-je! Venue en Mandchourie sans souliers, toute cette cohue de fournisseurs levantins, slaves et teutons, qui toujours accompagnent les armées russes, amasse des bénéfices gigantesques en vendant des conserves bizarres, de la charcuterie faite à Kharbine, des alcools fabriqués au Japon et décorés de marques françaises, des jeux de cartes, des savons, des parfums. D'après ma petite expérience, la propreté des Russes est extrêmement

relative. Et pourtant leur consommation en savons était énorme; quant à ces parfums douteux, mes narines se souviennent encore qu'on en usait sans compter.

Des marchands ambulants vantent leurs produits à plein gosier, en mélopées barbares, aux terminaisons gutturales et rauques. Des groupes de soldats marchandent interminablement, avec de grands gestes, d'une voix violente, devant des paniers remplis de poires. L'un d'eux fait mine d'en emporter sans payer; le Chinois le saisit par sa capote; une bataille amicale s'engage; le Russe se défend à peine, rend les fruits sans difficulté et tous rient aux éclats. Un troupeau de bœufs nous arrête. Ils semblent inonder la rue. Ils viennent de toutes parts, s'entassent, mugissent. Les piétons se faufilent entre les cornes, les jambes. L'air est obscurci de poussière. Une longue file de charrettes régimentaires survient. Un des conducteurs injurie mon Chinois : l'autre déverse un torrent de paroles qui doivent être de haut goût, si j'en juge par le rire silencieux de mon boy.

La rue se dégage enfin. La mule fait des difficultés pour se remettre en route. Il faut user du fouet. Je remarque alors que l'homme cingle avec ardeur le brancard qui n'en peut mais, et se garde bien de toucher à sa chère bête. Ils agissent tous ainsi. A force de gestes, je parviens à accélérer un peu l'allure. Nous arrivons à l'hôtel. Je fais le compte de mes bagages. Mon boy devient inquiet : ce que j'ai de plus précieux, une valise contenant tous mes papiers, est restée à la gare! Je saute dans un pousse-pousse et refais immédiatement le chemin. Mon coureur quitte la grande rue, suit de nombreuses ruelles : nous débouchons dans une voie plus large, où des ferblantiers, des chaudronniers, des centaines de marteaux frappent le métal à coups pressés; le tapage est assourdissant. Je fais, malgré moi, connaissance assez complète avec Liaoyang : à part les artères principales Nord-Sud, Est-Ouest, ce ne sont que ruelles paisibles et sales, aux maisons basses, aux façades toutes en fenêtres, fenêtres innombrables, minuscules, dont le papier noirci ou jauni pend en lambeaux lamentables : on ne les réparera qu'au retour des froids. Dans l'air, flotte une violente odeur d'ail; des chiens faméliques, l'œil méchant, errent et grognent ou se

battent avec rage : un s'éloigne en boitant, le museau couvert de sang. Des soldats, toujours, partout! Ils traînent souvent de petits ânes à l'œil malin, dont le bât disparaît sous d'énormes fardeaux que la bête semble gaillardement porter. Deux monstres fantastiques, deux lions de pierre ricanants, gardent l'entrée d'une humble pagode.

Des bandes de bébés tout nus, très sales, avec de grands yeux, des bras et des jambes potelés, interrompent leurs jeux à notre passage, s'alignent, prennent l'attitude du soldat qui salue, et, la main à la hauteur du front, entonnent un air russe appris des hommes de troupe, pour avoir des sous. Voici une grande rue sans magasins, une voie calme, bordée d'arbres aux feuilles délicates, d'un joli vert, aux branches d'un dessin bizarre, toutes semblables à celles que représentent les gravures ou les porcelaines de là-bas.

Comment sommes-nous sortis de la ville? nous voici revenus au canal extérieur; nous le franchissons sur un pont de bois, près de l'hôtel *Poltava*. La sentinelle nous laisse passer sans difficultés. A la gare, par une chance inexplicable, je mets la main sur ma valise. J'explique à mon coureur que je veux retourner par le même chemin. J'ai hâte d'être enfin installé. Je promets un bon pourboire. Il file à toute allure. Nous arrivons au petit pont. La sentinelle, qui vient d'être changée, nous refuse obstinément le passage. Il en sera toujours de même, par la suite; l'accès sera interdit un jour, sans raisons explicables; un beau matin on pourra passer, également sans raisons connues... Mais il en sera de même pour tant de choses! Nous revenons donc à la porte. De nouveaux flots de poussière, des arrêts incessants, des vociférations, et je suis entouré d'amis à l'entrée de l'hôtel International. Me voici à Liaoyang, vers lequel tendaient tous mes désirs, depuis mon arrivée en Mandchourie.



L'hôtel International! Un Grec au nom interminable, tour à tour obséquieux ou grossier, a loué ou acheté cette maison chinoise, dont il a transformé les deux ou trois vastes pièces, sur le derrière, en une vingtaine de chambres : deux mètres

sur trois, une table, un escabeau, quelque chose comme un lit, dans un coin, une cuvette grande comme une tasse à thé, et plusieurs millions de mouches. La porte de l'hôtel est faite de deux volets de bois, peints en vert, sur lesquels il fallait frapper longtemps, longtemps, quand on rentrait tard. La police russe vous entourait alors et vous disait beaucoup de phrases incompréhensibles, en vous dévisageant avec sévérité. A gauche de l'entrée, des chambres; à droite, une salle à manger, l'éternel buffet chargé de hors-d'œuvre et de petits verres. On balayait quelquefois le sol briqueté. Mais le boy, avec autant de soin, poussait chaque jour les débris de toutes sortes sous le buffet.

Au bout de cette entrée, quelques marches en briques, peu sûres, conduisent à la pièce la plus plaisante du lieu, une sorte de hall ou de cour intérieure, à ciel découvert. Les murs sont bariolés de peintures grossières, représentant de populaires légendes chinoises. Je me souviens, entre autres, d'un vieillard à longue barbe, au front démesuré, vêtu d'oripeaux de couleur violente, et qui, m'a-t-on dit, symbolise l'intelligence. Aux heures de soleil, tout un toit de larges nattes se déroulait : cette opération s'effectuait habituellement à l'heure des repas; un nuage de poussière se jouait un instant dans la lumière, puis retombait lentement dans les plats et les verres; mais une ombre délicieuse délassait les yeux; le sol arrosé prenait plus de fraîcheur; entre deux nattes mal jointes, filtrait un jet de soleil éblouissant. Comme on était bien, alors! Les moineaux voletaient; un gros pigeon bleu courtisait sans trêve sa femelle; un chat passait sur les nattes, et sa marche lente faisait ployer la souple toiture, avec un bruit léger.

Le soir, les nattes étaient roulées et quelques lampes ne diminuaient point l'éclat des étoiles. Mais, pour que le charme fût complet, il aurait fallu du silence, un peu de recueillement; deux choses inconciliables avec les boys chinois et les convives russes. Tous les jours, à chaque repas, c'étaient les mêmes scènes avec les boys, qui rivalisaient de saleté, de paresse et d'insolence; un surtout, en blanc (là-bas, c'est signe de deuil), semblait toujours n'avoir abandonné qu'à l'instant sa pipe d'opium, et ce grand gaillard, maigre comme un clou,

passif, indifférent à mes plus belles injures, exécutait les ordres avec une lenteur exaspérante. Une demi-heure vous procurait deux œufs à la coque, puis trois quarts d'heure, le reste du repas, deux plats; la boisson arrivait au café : une petite heure vous mettait entre les mains une addition de quinze à vingt francs! Aux tables environnantes, les voix russes, éclatantes dès le début, se faisaient de plus en plus violentes. Les coudes sur la nappe rapiécée, pleine de taches de vin et de sauce, les convives fumaient et buvaient. De loin en loin, quelques officiers, d'allure correcte, de mise soignée, de maintien réservé, parlant d'un ton mesuré. Mais les autres! Grossiers, bardés de crasse, vite ivres. J'en ai retrouvé, plus d'une fois, vers minuit, à la même table où je les avais vus prendre place vers quatre heures du soir... Quand ils n'en pourront plus, ils s'affaleront sur un lit, sans se dévêtir ni ôter leurs bottes; et le lendemain ils recommenceront.

Des popes, aussi, qui n'inspiraient que répugnance par leur conduite et leur saleté : sur leur robe, entre les épaules, à force de frotter, leur longue chevelure aux boucles graisseuses, dans lesquelles ils portaient trop fréquemment la main, avait laissé une sorte d'enduit qui luisait. Ils tenaient tête aux autres, buvaient, coup sur coup, d'innombrables verres de *vodka* (eau-de-vie de pommes de terre), de champagne, de bière, de vin, et leurs rires retentissaient, leurs visages flambaient, leurs petits yeux scintillaient derrière les lunettes d'or. Les chants commençaient bientôt: des airs russes, lamentables, puis des rengaines européennes, françaises surtout, *Amoureuse*, *Gloire immortelle de nos aïeux*, *Funiculi-Funicula,* la *Marche funèbre* de Chopin. Souvent, entre eux tous, ils ne connaissaient que deux ou trois airs, ou bien ils se toquaient d'un seul : ils le répétaient alors toute la nuit. Je me souviens d'une tablée qui, un soir, nous voyant plusieurs étrangers ensemble, entonna, l'un après l'autre, tous les hymnes nationaux, « pour voir ». Ils commencèrent par *la Marseillaise*. Un petit Américain, les dents serrées, attendait qu'ils en arrivassent au sien... Mais ils ne le connaissaient pas. Le chœur ne leur paraissant pas assez bruyant, ils l'accompagnaient de couteaux, de fourchettes, sur leurs verres et leurs assiettes.

***

Au début, quand je voyais ces officiers, les jugeant sur leur tenue délabrée, leurs effets mangés de soleil et de boue, maculés de sauce, j'étais plein d'indulgence : « Ils viennent de passer des semaines aux avant-postes, à vivre durement ; un peu de noce ! » Mais, par la suite, je constatai qu'un certain nombre, depuis mon arrivée en Mandchourie, ne faisaient la guerre que dans les buffets des gares, les restaurants, les lieux mal famés : de Tiéling à Kharbine, ils ne faisaient que « changer de marchand de vin ». L'habitude n'arriva point à diminuer l'irritation que soulevait en moi pareil spectacle. J'avais beau me dire que ceux-là ne formaient, en somme, qu'une minorité, qu'il y avait tous les autres, là-bas, aux positions, vivant avec leurs hommes, — ceux qu'on ne voyait jamais : je ne pouvais trouver d'excuses suffisantes à ce genre de vie.

Je me répétais que je me trompais peut-être ; j'évoquais toutes les raisons qui, dans mes critiques, me forçaient à une extrême prudence : mon inexpérience technique, mon ignorance de la langue russe. J'en arrivais pourtant toujours à la même question : que diable faisaient ici tous ces gens? Encore une fois : je parle, non point de la majorité qui ne venait s'égayer un peu qu'entre deux batailles, mais de ce petit nombre — pourtant trop grand — d'officiers de tout grade qui passaient leur temps entre le flirt et la bouteille. Leur présence en Mandchourie est restée pour moi inexplicable : comment étaient-ils parvenus à se faire envoyer à ce poste d'honneur? De hautes relations, un favoritisme regrettable, forçant la main même au commandement suprême, voilà la seule explication que j'aie jamais entrevue... Et je rêvais d'un homme qui, un jour, d'une main solide empoignerait un grand balai.

Ceux-là auraient cru, sans doute, se rabaisser en suivant l'exemple donné par tant d'autres qui, en six, huit mois de campagne continuelle, toujours au feu, en reconnaissance, sous la pluie, dans la boue, prirent à peine, et quand ils n'en pouvaient plus, deux ou trois congés d'une quinzaine de jours, lorsque les hostilités s'étaient ralenties. En imitant

ces derniers, nos gens se seraient pourtant trouvés en fort bonne compagnie, en la meilleure, en compagnie de princes, et non des moindres, même de sang royal. Mais, durant mon séjour en Mandchourie, de quelque côté que tournât le vent, que l'on se battît ou non, je n'ai jamais cessé de voir tous les endroits où l'on mange et où l'on boit, tous les cafés-concerts et autres mauvais lieux gorgés d'officiers qui s'alcoolisaient à mort. Et j'ai fini par trouver dans ces habitudes l'explication de bien des fautes commises, de bien des revers que l'on eût peut-être évités.

Que peuvent-ils savoir, ces officiers? Où prendraient-ils le temps de s'instruire? Ils sont tous très braves; ils le savent eux-mêmes et s'en contentent. Cette guerre, malheureusement, leur apprend tous les jours, aux dépens de milliers de vies humaines, que maintenant la bravoure personnelle ne vient qu'en seconde ligne et qu'il faut avant tout « savoir son métier ». Mais voilà! travailler les ennuie. Et puis, un travail assidu, un renom de science et d'étude, tout un passé de labeur assurerait-il le succès de leur carrière? Autant qu'un court séjour là-bas me permet d'en juger, je ne le crois pas.

Hautement apparenté, bien en cour, fortuné, l'officier russe gagne ses étoiles de général sans efforts, à quarante ans, s'il a un peu de veine. Est-il pauvre, sans relations utiles, sans esprit d'intrigue surtout, il peut bien être travailleur, méritant : il atteindra le plus souvent sa retraite de capitaine dans une garnison perdue, aux quelques maisons mornes, enfouies sous la neige la moitié de l'année, et finira par noyer sa tristesse et ses rancœurs dans des flots de vodka. Mais riche ou pauvre, en faveur ou en disgrâce, ni l'un ni l'autre n'ouvrira un livre, une carte, ne travaillera ni ne réfléchira volontiers. Il m'est arrivé souvent d'entrer dans des chambres où vivaient des officiers. J'y ai trouvé, presque invariablement, des chemises sales dans un coin, un paquet de cartes à jouer graisseuses sur la table, un plancher semé de bouteilles vides, de trognons de pommes ou de coquilles de noix. Et, chaque fois, je songeais à ce que serait ou pourrait être cette chambre, si un officier français l'occupait depuis deux heures seulement : des objets proprement rangés sur la

petite table, une ou deux photographies d'êtres chers, des romans un peu lestes peut-être, mais aussi quelques « bouquins » à titres rébarbatifs, et le lit étroit disparaissant sous une carte, piquetée de drapeaux minuscules.

*
* *

Quel souvenir m'a laissé le buffet de Liaoyang! A l'entrée, à droite, une baie, percée dans la cloison, donnait sur la cuisine. De là s'échappaient des odeurs de graillon atroces, et le regard entrevoyait au passage de quoi vous couper tout appétit. Les premières fois, le plafond m'intrigua. Imaginez une vaste carte, noir sur blanc, qui me semblait représenter vaguement le monde. Je croyais voir les continents, tout noirs, se détachant vigoureusement sur la blancheur des mers. Une fois même, je crus distinguer la France, et je m'amusai à chercher Paris. Ces taches noires, dépassant souvent plusieurs centimètres carrés, étaient des mouches.

Les tables, nuit et jour (le buffet restait continuellement ouvert), étaient bondées. Chaque chaise devenue vacante donnait lieu à un assaut, souvent courtois. De nombreuses infirmières, — nous les appelions toutes *sœurs* là-bas, *sistra* ; ce n'étaient pas des religieuses ; elles comptaient dans leurs rangs des femmes des meilleures familles russes, des paysannes aussi, — agrémentaient le lieu. Souvent, elles attendaient longtemps, debout, qu'un siège devînt libre. Peu d'entre elles étaient vraiment jolies ; mais, belles ou pas, leurs adorateurs étaient toujours innombrables. Ah ! quelles médisances ou quelles calomnies sur ces pauvres *sistra* ! Les Russes les englobaient presque toutes dans une diffamation générale. Quelques-unes évidemment montraient une préférence marquée au flirt (je veux être galant) sur l'hôpital et les pansements. Mais, il ne faut pas oublier quelles étaient des centaines, des milliers peut-être, ces femmes, et j'ai vu seulement celles des buffets : il y avait toutes les autres, les vraies sœurs, soignant nuit et jour les blessés, celles que, pas plus que les bons officiers, on ne voyait jamais.

Parmi celles-là même que l'on apercevait dans les buffets des gares, un grand nombre avaient momentanément quitté

leur dure besogne : elles venaient de loin en loin passer quelques heures avec un mari, un fiancé, pour qui elles avaient eu le courage de venir vivre parmi des mourants, à l'autre bout de la terre. Celles-là aussi étaient calomniées, déchirées à belles dents. Que voulez-vous? On était tant d'hommes là-bas! Combien, ne pouvant se consoler de leur solitude, s'offraient la compensation de dire, en contemplant le bonheur d'autrui : « Ces raisins sont trop verts. »

Maintenant, des officiers japonais garnissent peut-être ces tables de Liaoyang, où j'ai passé tant d'heures inutiles, à boire du café innomable ou du thé que je crois me rappeler excellent, à plonger une cuiller graisseuse dans l'éternelle soupe aux légumes. Le potage débordait de l'assiette à peine lavée, et les mouches y tombaient par douzaines... Que mangent-ils les vainqueurs jaunes? Sans doute, des plats compliqués, par portions menues, et peut-être parlent-ils du pays, eux aussi, avec une *sistra* au nom de fleur.



Au sortir de la porte de l'Est, s'ouvrait un bout de campagne charmant. Je me promenais là souvent, à cheval, vers le soir. La plaine, toute verte de *gao-lian*, se déroulait au loin, enfermée dans un cirque de collines. La distance et l'heure les revêtaient d'une teinte mauve qui s'assombrissait lentement. Sur la gauche de la route, coulait une rivière paisible. Ce grand calme faisait rêver. Mais soudain passait, avec un bruit de ferrailles, une sorte de victoria, dans laquelle se prélassaient un officier et une femme au visage peint : mon plaisir se gâtait ; j'envoyais au diable cette vieille dame laide, violemment parfumée, et je revenais mécontent à l'hôtel. Je me demandais combien de centaines de femmes pouvait bien renfermer Liaoyang? un millier peut-être, quelques centaines tout au moins. Je marchai de surprise en surprise durant mon séjour en Mandchourie ; mais ce ne fut pas la moindre que la vue, en tous lieux, d'innombrables prostituées. Les ports de la Chine, de l'Indo-Chine, du Japon, d'Europe même déversaient sans relâche des chargements de visages plâtrés. Le nombre s'en accrut bientôt de telle façon

que l'on dut prendre des mesures contre cette marée envahissante et parfumée — si j'ose dire. Après la perte de Liaoyang, le séjour de Moukden fut interdit à ces dames. Tiéling en regorgea aussitôt. Quant à la ville de Kharbine, dès le début de la guerre, elle devint la place forte, le centre de résistance de toutes ces vieilles gardes, quoi que fît la police pour les expulser, les réexpédier par centaines en Russie.

Mais quel que fût leur nombre, je n'entendais toujours parler que des sommes énormes qu'elles déposaient à la Banque Russo-chinoise, de leurs gains ou plutôt de leurs fortunes, réalisées en quelques mois. Les Russes donnent, donnent sans compter, à peine sollicités, souvent en tout bien tout honneur. Invitaient-ils une ou plusieurs cocottes à partager simplement une bouteille de champagne (vingt-cinq roubles) : à la fin de la partie, ils remettaient vingt-cinq autres roubles à chacune des officiantes, — je les ai vus donner ainsi jusqu'à cent roubles — pour le dérangement. Et je pensais à cette guenon, au chapeau vert, au corsage rose, à la jupe jaune, marquée de petite vérole, qui, un jour, à la Banque, tandis que j'attendais le paiement d'un chèque, remit à l'un des employés des liasses de cent roubles, tirées du fond de son large réticule, froissées, graisseuses. Je reçus l'un de ces billets, quand on me compta l'argent que je demandais.



« Venez donc au jardin ce soir », disait un ami. Je n'avais rien à faire. J'appelais mon pousse-pousse favori. Drôle de gaillard, que mon coureur! En suivant le mouvement rapide de ses jambes, en observant avec quelles précautions il franchissait les places boueuses pour ne point salir ses socques blanches, je me disais qu'il parlait peut-être un peu trop bien anglais, que ses occupations à Liaoyang étaient bien mystérieuses, que son œil était vraiment trop vif. Pensez donc! Un coolie, un esclave, gagnant péniblement quelques sous par jour! Sa connaissance de l'anglais lui aurait permis, quand il aurait voulu, de trouver, à Tientsin ou à Pékin, une place de tout repos, largement payée! « As-tu vu des Japonais? » lui disais-je parfois. Il répondait

alors « non » de la tête, et se répandait contre eux en injures que je trouvais toujours un peu outrées.

Le jardin était aux pieds de la tour coréenne, sur le chemin de la gare. Il fallait franchir la double porte de la ville. Passer sous cette voûte, aux battants massifs, hérissés d'énormes têtes de clous rouillées, me reste comme un des souvenirs les plus désagréables de mon séjour à Liaoyang et à Moukden (l'entrée des deux villes était la même). S'il avait plu, les chevaux enfonçaient dans une boue gluante, noire, glissaient à chaque pas ; les cavaliers, les voitures vous éclaboussaient de la tête aux pieds : en une seconde, on était moucheté de plaques nauséabondes. Le sol était-il sec, entre les deux portes s'élevait un nuage de poussière où disparaissaient hommes et bêtes : on n'y voyait plus à deux pas devant soi. Confiant dans mon cheval, il m'est arrivé souvent, tant l'instant était pénible, d'emplir mes poumons à l'entrée de la voûte et, retenant ma respiration, les yeux fermés, de passer au plus vite.

En cinq minutes, nous étions au fameux jardin. La grande tour de briques, revêtue de plâtre, vestige de l'époque où les Coréens conquirent la Mandchourie, se dressait, blanche, depuis des centaines d'années. De temps à autre, une brique tombait sourdement dans le gazon épais qui mangeait la base. Couronnée de clochetons bizarres, s'effritant un peu tous les jours, la tour regardait passer, à ses pieds, les transports, les convois, les canons, la misère et le luxe, dans des flots de poussière. Le soir, d'innombrables martinets l'entouraient d'un nuage changeant, qui se rétrécissait avec l'heure, et leurs appels assourdissants donnaient à la vieille tour un semblant de vie.

En bas, c'était le jardin restaurant ; une musique militaire, pleine de bonne volonté, jouait sans justesse des airs de Wagner ; des garçons affairés, en tabliers blancs ; les bouchons de champagne sautaient ; des femmes maquillées dévisageaient les convives ; des conversations bruyantes ; des odeurs de friture... Là-haut, sereine dans la nuit sans nuages, la tour rêvait, au bruissement des arbres pleins de corbeaux endormis.

La « grande noce » avait lieu dans ce jardin. Le buffet de

la gare était trop étroit, et « pas chic ». C'est au pied de la tour que j'entendis pour la première fois en Mandchourie *la Marseillaise.* J'avais invité quelques officiers. Il se faisait très tard. Hélas! ce n'est pas sans mélancolie que je repense maintenant à tous les verres que nous levâmes en l'honneur des succès futurs, durant ces six mois, de Tachitchao à Kharbine!... Mais voici *la Marseillaise.* Un officier est allé au chef d'orchestre, lui a dit quelques mots. Un air en train s'arrête, un silence, et soudain : *Allons, enfants!* Tous les regards vont à moi. A notre table, nous restons debout, et je suis très gêné. L'hymne s'achève pour recommencer encore : c'est bien long; ça ennuie tout le monde. Enfin, c'est fini. Je vais aller donner un pourboire aux musiciens; mais avant, je dis à mon voisin, un officier de la Garde, que je serais très heureux d'entendre maintenant l'hymne russe. Les sourcils se froncent. Avec un peu de gêne, on m'explique qu'il est défendu de le jouer... Une mauvaise tête pourrait ne pas se découvrir ou siffler... Il faudrait alors dégainer.

Le champagne que l'on boit en Mandchourie est exécrable. Il est très doux, très sucré. Je pense sans joie au mal de tête de demain. Je règle ma note, quelque cent roubles. Je n'en puis plus et pars, malgré les protestations. Eux vont continuer ici ou ailleurs. Je dors à moitié dans le pousse-pousse durant le trajet de retour. Nous voici à la porte de la ville. Les portes ferment vers neuf heures. Comme d'habitude, il me faut parlementer avec la sentinelle, qui veut voir mes papiers : je les sors laborieusement. La lourde porte s'entre-bâille.

Quel contraste entre la ville nocturne et l'agitation du jour! Je donne ordre à mon conducteur de ralentir l'allure. Nous cheminons sans bruit par la rue déserte. Je me laisse aller au charme de ce grand silence, de cette obscurité profonde que trouent à peine, de loin en loin, quelques faibles lampes fixées au sommet de grossiers poteaux en bois, singeant naïvement nos réverbères. Sous les rayons de la lune, les maisons, les enseignes, les nuances se fondent et s'harmonisent pour ne plus former qu'une masse indistincte, mystérieuse. Au croisement des rues, un policier chinois, appuyé sur son grand bâton, en plein milieu du passage, garde une immobilité de statue; d'autres sont cachés dans l'ombre, à l'encoignure d'une porte;

je ne devine leur présence qu'à la mélopée bizarre et triste, chutes en mineure, dont ils hâtent parfois la marche des heures lentes, ou à la flambée brusque, aveuglante d'une allumette. Mais des Européens ivres regagnent le quartier russe. Ils chantent *Vorei mori* d'une voix pâteuse : dans ce sommeil impressionnant de toute une ville, j'allais oublier que nous sommes en guerre.

Me voici enfin dans ma chambre. Tous les matins, je renouvelle l'ordre à mon boy ; pourtant, comme d'habitude, il a laissé vide mon pot à eau. Demain, je le battrai. Je note cela, pour ne point l'oublier, en gros caractères, sur une feuille de papier noircie par les mouches.

Mon *mafou* (palefrenier) me réveille trop tôt. Il me raconte un tas de mensonges stupides, pour me soutirer de l'argent. L'heure est mauvaise. Je lui apprends sans douceur qu'il n'est plus à mon service. Mon boy, Li-an, a des procédés plus délicats. Il sait choisir le moment. Ce n'est que lorsqu'il me voit très occupé qu'il me compte dix kopecks une pièce de linge venant du blanchissage : autrement, c'est toujours cinq. Deux de mes amis ont des palefreniers monténégrins. Ils ne tarissent pas d'éloges sur eux. Un troisième Monténégrin cherche un emploi. Je le verrai demain.

A l'heure dite, un gaillard au nez d'aigle, au teint bronzé, se présente à l'hôtel : toutes les conversations cessent quand il traverse le hall. Il est vêtu d'une sorte de blouse écarlate à larges broderies d'or. A sa ceinture, sont passés des coutelas, tout un arsenal : le costume national, paraît-il. Je l'engage avec une crainte respectueuse. Mon boy le considère avec méfiance et quelque mépris. Il me faudra, à moi, plusieurs semaines pour juger ce nouveau venu, Martinovitch, que mon Chinois, lui, d'un coup d'œil, a deviné.

*
* *

Un de mes amis, correspondant anglais, est tombé malade. M. W..., médecin anglais installé à Liaoyang depuis nombre d'années, l'a pris chez lui. J'ai déjà fait la connaissance du docteur, et, dès la première rencontre, j'ai éprouvé une grande sympathie pour ce brave homme, qui ne fait que

du bien autour de lui et que les Chinois vénèrent. La crise des Boxers a détruit son hôpital, ruiné sa maison, son beau jardin, qui, seul, pouvait altérer d'un peu d'orgueil sa modestie habituelle.

Par le bel après-midi chaud, je traverse la ville au pas. Chaque Chinois ayant boutique ou maison sur rue, a le devoir d'arroser son seuil et une partie de la chaussée, matin et soir. Comme de toutes choses, ce peuple s'acquitte de cet arrosage consciencieusement, avec gaieté. Les pères de ses pères n'agirent-ils point ainsi, durant quelque mille ans ? D'un geste circulaire, ils vident l'écuelle ou le plat rempli d'eau, souvent sale, et la gerbe liquide s'écrase sur le sol en éventail. Aux extrémités, les gouttes, roulant dans la poussière, forment de petites boulettes noirâtres sous les pieds de mon cheval, que ce jeu semble intéresser infiniment. Moi, je surveille sans indulgence cet arrosage. Ces pince-sans-rire choisissent soigneusement le moment où je vais entrer dans leur zone de travail, et, avec une dextérité chinoise, ils s'appliquent à lancer leur eau de façon que pas une éclaboussure ne m'atteigne, mais juste... tout juste !

Une fois seulement, à Moukden, je fus légèrement atteint. Je chargeai l'homme, qui disparut sous la première porte, à la grande joie des assistants et de tout un groupe de sergents de ville indigènes, nonchalamment appuyés sur leurs gros bâtons. Les rires redoublèrent, quand, voyant l'homme reparaître, j'avisai à la devanture d'une boutique un tas de pommes de terre. J'eus vite fait d'en saisir une, de la jeter de toutes mes forces et, par hasard, l'homme fut atteint. Mais c'était à Moukden ; ma physionomie était, à la longue, devenue familière ; on ne se fâchait pas : j'étais un bon « Fâ-goua », à la main un peu dure, peut-être, souvent généreux en taloches, malgré tout un assez bon diable d'étranger, méprisable évidemment, mais supportable.

C'est la première fois que je vais chez le docteur W... J'arrive à une porte de la ville et me trouve tout à fait perdu. Les sentinelles me fixent avec soupçon. Une petite casquette de voyage, une chemise « khaki », une selle américaine à étriers en bois énormes, recouverts de cuir, derrière lesquels disparaissent mes pieds : c'est louche, tout ça ! Surviennent heu-

reusement deux attachés militaires anglais, sur de grands chevaux : ils rentrent de chez le docteur ; je suis dans la bonne voie. Bientôt, mon poney s'arrête de lui-même devant la porte ; un serviteur s'empresse.

Je ne suis plus à Liaoyang, en Mandchourie, en Chine. Évidemment, la maison est chinoise de style, les boys ont une natte dans le dos, les arbres et les fleurs ne sont pas tous des essences d'Europe. Mais à peine entré, sur le seuil de l'habitation, me voici transporté à des milliers de lieues, dans un « home » anglais qui me ravit. J'ai quelque honte à maculer le parquet luisant. Les murs disparaissent sous de gaies tentures, de joyeuses gravures de chasse à courre. Une bonne odeur de bois verni. Les meubles sont *home made*, faits dans la chère patrie. Je trouve mon malade allongé dans un vrai lit aux draps blancs. Sur la petite table, à portée de sa main, est un plateau où scintille, au milieu des tasses, une belle théière en argent. Malgré l'heure avancée, les grandes fenêtres inondent la chambre de clarté. Dehors, les moineaux piaillent. C'est à donner envie d'être malade.

Ah ! ces Anglais, quel peuple ! Partis du pays, du « dear old country », depuis quinze, vingt ans ou débarqués d'hier, ils savent en quelques heures s'installer à l'anglaise et vivre comme chez eux ! Ils sont là-bas au courant de tout ce qui se passe, reçoivent leurs livres, leurs journaux, leurs vêtements, leur savon d'Angleterre. Et j'admire, même dans ces humbles détails, le culte profond, l'attachement inébranlable qu'ils gardent, à tous les coins de la terre, pour le sol natal. Je me laisse aller à ces pensées, en écoutant mon camarade. Cette impression, sans doute, n'est pas neuve. Je l'ai déjà éprouvée souvent. Et d'autres l'ont décrite bien avant moi. A mon admiration pour cette énergie nationale, se mêle toujours un peu de tristesse, car, invariablement, mon esprit se reporte à nos fonctionnaires d'Indo-Chine que, tous, presque sans exception, j'ai vus vivre dans une installation qui sentait l'inachevé, le provisoire, le départ futur. Ceux-là ne pensaient guère qu'au congé prochain, qui mettrait fin à leur corvée présente.

Madame W... apparaît, me recommande de ne point trop faire parler mon ami, de ne pas le fatiguer. Notre conversa-

tion a assez duré. Le docteur m'entraîne. Il m'emmène visiter le jardin que les Boxers ont dévasté en 1900. Quelques arbres ont été respectés; la vie de cet homme prend une grandeur singulière, quand, me désignant un tronc robuste, il me dit avec simplicité : « J'ai planté cet arbre, il y a quinze ans ». L'hôpital a été démoli, de fond en comble. M. W... va en bâtir un plus large, voilà tout! Les fondations sont achevées. Là sera la pharmacie; ici, la salle d'attente des patients ; à côté, les bains. Et l'œil du docteur, dont les cheveux se font déjà blancs, s'illumine de confiance dans l'avenir, de foi toujours vivace. Il adore son jardin, me dit les noms et me raconte l'histoire de toutes ses fleurs. Sa femme nous a rejoints. Un mouton favori, superbe, revient du pâturage. Rentrer à l'étable lui déplaît, et son humeur est méchante. Il baisse la tête, menaçant, quand je veux le flatter. Devant nous, de gros nuages, tout rouges, se poursuivent lentement. A petits pas, sur le gravier fin, nous nous dirigeons vers la porte. Une plate-bande de fleurs blanches, au soleil couchant, prend un ton de chair. Dans les branches immobiles, les oiseaux font un concert éclatant.

Je quitte à regret ce jardin, ce calme. Dans la chaude buée du soir qui accompagne mon retour, une nostalgie me prend, que je connais bien! Jusqu'à demain, j'aurai le mal du pays...

Une joie m'était réservée, quelques jours après. J'apprenais le retour, à Liaoyang, du général Silvestre, venant du sud. On avait mis à la disposition des attachés militaires étrangers une maison avoisinant la gare, d'assez belle apparence. Ce fut un bon moment pour moi : je me présentai au chef de notre mission, ainsi qu'au capitaine Boucé. Le commandant Cheminon, lui, était très loin au sud, avec de la cavalerie, commandée par le général Samsonoff, si j'ai bonne mémoire. Je me sentais, à cette époque, un peu fatigué, démoralisé : la vue d'uniformes français me ragaillardit. Au contact du général et du capitaine, je me « secouai ». Puisque l'occasion s'en présente, qu'on me laisse exprimer ma gratitude à la mission française, pour les bontés qu'elle m'a témoignées là-bas. Chacun de mes rapports avec elle a été pour moi le sujet d'une fierté grandissante d'être de ma race.

***

Juillet 1904.

Je commence à trouver bien longue mon attente à Liao-yang. Je ne suis pas venu en Mandchourie, moi, comme certains Russes, pour me promener dans les rues, le matin, en prenant des vues photographiques, puis dormir ou faire traîner le déjeuner une bonne moitié de l'après-midi. J'en ai assez de l'inévitable trajet de la ville à la gare, des stations au buffet et au jardin, des bouteilles de bière japonaise, exécrable, et des buveries nocturnes, pour ne parler que de choses honnêtes. Se bat-on, oui ou non, dans ce pays? Ici, l'on ne se douterait guère que des hostilités quelconques soient en cours. On parle incessamment, il est vrai, des Japonais, en faisant la fête. Que je boive avec des officiers dans les restaurants, que je les accompagne dans les lieux les plus équivoques, les conversations ne sont que Japonais, Okou, Kouroki, Kouropatkine, régiments, sotnias, escadrons, batteries, Croix-Rouge : petits ou grands, chacun décide en quelques mots qu'Alexeieff est un génie, Kouropatkine au-dessous de tout, Oyama digne d'être pendu, Kouroki une nullité, ou vice-versâ. On fait et refait les batailles : en ai-je entendu, de ces Napoléons condamner ou absoudre les généraux, dans des bouges tendus d'andrinople à six sous le mètre, noircie de mouches! Des relents de cuisine se mêlaient aux parfums violents, opoponax ou musc. Le champagne coulait. Les propos sanguinaires accompagnaient le piano, où un camarade jouait des fragments de *Manon*. Les portefeuilles et les liasses de roubles sortaient des poches des capotes sales, aux premiers mots d'une voix criarde et fatiguée...

C'était le temps encore où les Russes s'imaginaient n'avoir devant eux qu'une poignée de sauvages à peine armés et qu'un coup de patte de l'ours formidable devait tous jeter à la mer... C'était l'époque aussi où l'on ne tarissait pas sur les atrocités commises par les Japonais, sur leur manque de loyauté dans le combat : quelques mois après, je devais entendre les mêmes officiers russes reconnaître loyalement la vaillance et les qualités militaires de l'adversaire, le défendre

contre les obstinés, leur affirmer que jamais les Japonais n'avaient arboré le drapeau de la Croix-Rouge pour éviter le feu, mais que le drapeau du Soleil levant, agité par la brise, ressemblait beaucoup à l'autre et causait des méprises. En fait, ce ne fut qu'à mon départ, ou plutôt après la terrible bataille du Cha-Kho, que je vis nos alliés ouvrir les yeux, enfin! et perdre un peu de leur confiance aveugle...

A Liaoyang, je désespère de pouvoir juger des choses moi-même. A part un photographe extrêmement aimable et poli, qui habite à deux pas de l'hôtel International, possède une très longue natte lui battant les reins, prend une peine infinie à mal parler russe et sait rester impassible quand, brusquement, je lui adresse la parole en français, en l'appelant « Mon Colonel » (c'en est un peut-être, et d'état-major), je n'ai pas encore vu de Japonais.

Aux premiers jours de juillet, je reçois enfin l'autorisation d'aller au « front ». Je dois désigner le corps auquel je désire être attaché. J'opte pour le 2e de Sibérie, qui se trouve à Haïtchen. Mais il me faut des papiers, un tas de « documents » qui, comme d'habitude, arrivent avec une sage lenteur. J'ai passé presque tout mon séjour en Mandchourie à recevoir des paperasses, règlements, instructions innombrables. Ils ne m'ont jamais servi de rien, naturellement. Les officiers ne se souciaient guère de les examiner. Je ne pouvais pas les lire, puisqu'ils étaient en russe. Quant aux soldats et à nombre de sous-officiers, ils les contemplaient gravement, longuement, semblaient les lire avec attention, mais les tenaient la tête en bas et me les rendaient enfin, d'un air satisfait. Vers le 15 juillet, je suis en règle. Il s'agit maintenant de trouver un wagon, d'y embarquer trois chevaux, deux boys et M. Martinovitch, mon palefrenier. Je mets enfin tout ce monde en route, non sans peine. Le Monténégrin est décidément un grand seigneur : mes Chinois font le double de besogne, en moins de temps, et mieux.

Le trajet de Liaoyang à Haïtchen me prend une nuit. J'arrive en gare vers six heures du matin. Je me précipite au buffet, j'interroge tous les officiers pour savoir où se trouve le 2e corps de Sibérie. Ils sont cinq : personne n'en sait rien. « Évidemment, il y a des troupes, par là, quelque part, dit

l'un, et son bras s'allonge vers des collines lointaines qui s'entrevoient, bleuâtres, à l'horizon. — Mais, dit un autre, le 2ᵉ corps est à Liaoyang, mon ami! » et il rit de ma méprise. Je l'étonne beaucoup en lui disant que j'en viens, de Liaoyang, et que là ne se trouve pas plus de 2ᵉ corps que sur ma main. Je pousserai jusqu'à Tachitchao, au quartier général. Il est formellement défendu d'y aller. Tant pis!

Vers onze heures du matin environ, me voici à Tachitchao. J'aperçois tout d'abord, sur le quai, l'officier tant redouté, celui-là même qui va m'accabler de reproches, m'expulser peut-être par le premier train... N'est-ce pas lui qui m'a répété tant de fois qu'il est absolument interdit de venir au grand quartier? Je m'approche en chien battu. Il me serre la main, m'écoute, me dit que j'ai très bien fait, et disparaît. J'avoue qu'au lieu de lui être simplement reconnaissant de sa complaisance, j'éprouve un sentiment de regret à l'idée qu'en somme, si j'avais eu l'audace, sans aucun papier, de partir pour le « front », il y a quelques trois semaines, personne probablement n'aurait attaché d'importance à cette violation des règlements.

Je trouve à Tachitchao deux compatriotes. Ils m'offrent l'hospitalité dans la maison d'un missionnaire absent pour le moment : nous logeons dans l'église, qui est désaffectée. J'ai le souvenir de belles nuits dehors et de journées passées à lutter contre les mouches. Le surlendemain de mon arrivée, je vais à la gare trouver le censeur et faire viser une dépêche adressée à mon concierge, à Paris, pour faire couper mon téléphone. Plus de censeur, plus d'état-major! Tout le monde est parti subitement, pour Liaoyang, disent les uns, pour la région de l'est, disent les autres. Mauvais signe! on ne se battra pas de sitôt. N'importe; je resterai ici quelques jours encore.

Le 1ᵉʳ corps de Sibérie (général Stackelberg) se trouve le plus proche de Tachitchao. L'envie me démange d'une visite aux avant-postes, de pousser, au moins, aussi près que possible de la ligne ennemie. Le canon gronde de temps à autre. Je veux voir. Je pars en compagnie d'un capitaine danois. La pluie est tombée toute la matinée. Les chevaux avancent lentement, glissent à chaque pas dans la terre

grasse. Au sortir de Tachitchao, nous franchissons quelques fossés, sur de petits ponts en bois, aux parapets de branches à peine équarries. L'aspect de la campagne est agréable : parallèlement à la route, à gauche, une chaîne de collines aux formes pleines, aux flancs arrondis, s'allonge ; à droite, l'immense plaine, richement cultivée, s'étend comme un tapis de verdure jusqu'à la mer. Nous arrivons soudain sur une position de batteries : des deux côtés de la route sont creusées de larges fosses, prêtes à recevoir les pièces.

Au bout de cinq à six kilomètres, un grand village, où loge le quartier général. Les fourneaux de campagne fument : singulières chaudières ambulantes, qui ressemblent aux charrettes de nos asphaltiers. Des chevaux, piquetés en groupe, sans ordre, somnolent ; de l'autre côté de la route, sous des tentes basses, blanches jadis, dorment des hommes ; d'autres abris laissent entrevoir un amoncellement de couvertures, de bottes, de gamelles, de théières. Par les ruelles, flotte l'odeur nauséabonde des eaux croupissantes, du purin : tous les relents d'un village actuellement mi-chinois, mi-soldat russe. Du seuil des portes, les soldats massifs nous regardent, curieux à peine, un peu moqueurs. Les galons de mon capitaine danois les rendent soudain respectueux. Ils rectifient la position et saluent, la paume de la main en dedans. Devant une maison de meilleure apparence, celle du chef de village, sans doute, au sommet d'une longue hampe, tombent, sous la chaleur orageuse, sans un souffle de vent, les plis d'un fanion. Le général Stackelberg habite là, probablement.

Hors du village, nous nous retrouvons en plaine. Au bord de la route, quatre pierres entourent un socle, sur lequel repose un grand ovale de pierre où sont gravés de mystérieux caractères. La tombe d'un mandarin, peut-être ? Ex-voto vénérable ? Témoignage de joie ou de deuil ? Des baïonnettes, des fusils à répétition, et ces pierres que ma rêverie imagine, vieilles comme le monde !... Le grand ciel nuageux surplombe le cadre lointain des monticules verts, qui abritent dans leurs replis quelques camps, groupes blancs solitaires, à peine distincts, perdus dans la grisaille de l'atmosphère pluvieuse.

Nous passons un autre village, puis une petite rivière. Des

soldats, jambes nues, baignent des chevaux. Autour d'une forge en plein vent, des hommes s'agitent, maîtrisent un cheval à grand'peine, le ferrent ; le marteau retentit sur l'enclume sonore. Au sommet d'une colline, se dresse une vieille tour en ruine, trapue, massive, aux pierres toutes noires. Elle me rappelle les monuments khmers du Cambodge. Le haut de la tour disparaît sous des branches d'arbustes, des herbes, toute une végétation folle.

Le canon retentit, tout proche. Je pars au galop vers un autre mamelon où j'aperçois des officiers, debout, fouillant l'horizon de leurs lorgnettes. Je croise une infirmière à cheval; elle répond, souriante, à mon salut. Au pied du monticule, je mets pied à terre. Je me présente au colonel, un colosse sanguin qui m'écrase la main. Il ne parle pas français, mais un autre officier va venir. Il pointe une longue vue, portée sur un trépied, m'offre, d'un geste, d'y appliquer l'œil. Je n'y vois goutte, d'abord. Mais soudain, au pied d'un monticule que surplombe une tour aussi, je distingue vaguement, à quatre ou cinq kilomètres en face de nous, deux sortes d'ombres qui rampent : les Japonais! A mes pieds, un village, perdu dans le *gao-lian* : mon regard l'embrasse, comme à vol d'oiseau. Quelques centimètres de métal noir : une batterie russe. Soudain, un éclair ; un peu de fumée bleue ; la détonation ; le projectile se visse dans l'air avec une sorte de bourdonnement qui s'éloigne et va s'affaiblissant. A deux pas des canons, des Chinois, le dos courbé vers la terre, sarclent leur champ. Au seuil d'une chaumière, une femme tient un enfant dans ses bras et cause avec une vieille qui fume une longue pipe. Autour d'elles, trois petits font gravement des pâtés et ne lèvent même plus la tête, quand un *boum!* retentit. Sur la colline, derrière moi, des groupes d'officiers fument et rient. Le colonel m'offre de venir prendre du thé.

L'heure s'avance. Il faut revenir. J'ai peu de chance, me déclare un officier en me disant adieu, de voir une bataille ici. Les Japonais ne ripostent même pas à notre artillerie. Ils sont très peu nombreux devant nous. Nous remontons donc à cheval, le capitaine danois et moi. Soudain, une musique militaire commence à jouer son plus beau morceau, tandis que nous nous éloignons, — en notre honneur. Nous saluons,

et resaluons, et saluons encore... De la musique aux avant-postes, qui le croirait? Je quitte le capitaine : son cheval est fatigué; il rentrera lentement. Je hâte l'allure du retour; la nuit tombe.

Je repense, en cheminant, à cet orchestre, à ces Chinois paisibles, à ces femmes, à ces petits enfants et aux flocons mortels que j'ai vus s'épanouir à l'horizon. Je n'en reviens pas, de cette guerre « en famille » ! Mon cheval fatigué commence à buter. Les collines, une à une, disparaissent dans le crépuscule paisible. Un concert mélancolique de crapauds m'escorte. Au loin, des cantonnements épars, monte en notes graves, dans la nuit grandissante, le chœur des prières du soir.

***

Mon opinion est faite. On ne se battra pas ici : plus de censeurs, plus d'état-major à Tachitchao. Tout prouve que l'intérêt est ailleurs.

Le lendemain de ma visite aux avant-postes, je sors à cheval l'après-midi. Je me perds au bout de quelques heures et, inopinément, je trouve un correspondant anglais dans un village. Abrité d'un lambeau de toile qu'il appelle une tente, allongé sur l'herbe, il contemple avec sérénité une mare boueuse où trempent ses bottes. Il est à la suite d'un détachement de cavalerie. Il reçoit une hospitalité parfaite. Il est très content ; la nourriture est bonne : « Pourtant, si je trouvais moyen de lui envoyer du chocolat, un pot de confitures »... Le jour suivant, je rentre à Liaoyang en laissant mes chevaux à Tachitchao.

J'apprends, à mon arrivée, le départ du général Kouropatkine pour la région de l'est, où s'annonce une bataille imminente. Je suis furieux de ne pas avoir de chevaux. Comment faire? Je cherche de tous les côtés : pas moyen de trouver une monture. Le surlendemain, dans la soirée, je vois, à la gare, arriver wagons sur wagons remplis de blessés. J'en compte soixante. J'apprends que Kouropatkine est brusquement reparti hier pour le sud, et qu'une grande bataille a lieu à Tachitchao ! Les premiers engagements ont commencé le jour même de mon départ. Et tous mes bagages, mes chevaux, mes

boys qui sont restés là-bas! Je les vois déjà aux mains des Japonais! Vers minuit, je saute dans un train de la Croix-Rouge. J'apprends en cours de route que l'évacuation de Tachitchao est commencée. On parle toujours d'une bataille à l'est.

En somme, les Russes ignorent sur quel point l'ennemi portera son effort. Nous sommes menacés de tous les côtés à la fois. Les Japonais profitent de notre infériorité numérique, énervent nos troupes en les menaçant simultanément de tous côtés; dissimulant leurs mouvements derrière un rideau impénétrable, ils engageront l'attaque principale au point où l'on s'y attendra le moins. Le général Kouropatkine, qui ne dispose encore que de faibles effectifs, doit déplacer continuellement ses forces pour parer au plus pressé. Ce n'est, en ce moment, que marches et contremarches, troupes remontant du sud au nord, puis retournant à leur point de départ.

J'espère que mon palefrenier a été assez intelligent pour évacuer sur Haïtchen, où j'arrive le matin. Je vais chez le missionnaire français; en effet, hommes, bêtes et bagages sont à une hôtellerie voisine. J'en éprouve un grand soulagement. A l'auberge, je trouve un ami qui, plus heureux que moi, a, déclare-t-il, vu toute la bataille de Tachitchao. Il est enthousiasmé. C'était intéressant, admirable, passionnant! Rien ne lui a échappé! A causer, je m'aperçois qu'il a vu ce que je soupçonnais, en effet : beaucoup de *gao-lian* et des fumées de shrapnells. Il y a attrapé un coup de soleil, aussi, dans la bataille!

Les chevaux ont fini de manger. Je repars pour Liaoyang, les mettre en sûreté. Je reviens à Haïtchen par le chemin de fer. La place semble bonne. Les Japonais, pour une fois, ne se reposent pas sur leurs lauriers. Ils paraissent décidés à en finir au plus vite. Sans monture, je verrai la bataille d'Haïtchen du buffet de la gare : c'est plus près, d'ailleurs, du télégraphe; mais il fait très chaud et il y a trop de mouches, et je n'ai pas d'endroit où coucher.

J'apprends à la gare qu'une des rares maisons construites par les Russes, dans le voisinage, loge des officiers que je connais. J'ai voyagé avec eux d'Irkoutsk à Kharbine. Je vais les voir, après dîner. Ils n'ont pas quitté la table, et je sais qu'ils y resteront encore très longtemps. Ils m'accueillent

avec des *hourrahs!* Je n'obtiens grâce qu'au douzième verre de vodka environ. Ils m'offrent un matelas que je place dehors et sur lequel je m'endors bientôt, aux sons d'une *balalaïka* triste.

Je vais le lendemain, vers cinq heures du soir, rendre visite au général Silvestre. Il loge dans un train voisin de celui du généralissime : l'emplacement est bien choisi. Une voie provisoire s'égare, non loin d'une grande rivière, sous un petit bois bien vert, qui repose, après tant de plaines. Au bord de la rivière, campe de la cavalerie. L'animation, aux dernières heures du jour, est grande. Les cuisines fument, les hirondelles emplissent le ciel de leurs appels, les chevaux, en foule, viennent boire, se baigner, ou en reviennent. Les eaux sont basses. Par centaines, les bêtes s'ébrouent, frappent du pied, et l'eau jaillit, étincelle sous la lumière. Des hommes, souvent nus, les enfourchent, les poussent jusqu'au milieu du courant. Elles boivent lentement, le cou allongé : le poil mouillé reluit; les cavaliers immobiles, au soleil couchant, semblent des statues roses.

En revenant, je pense aux officiers qui m'ont hébergé la nuit dernière. Ils vivent une quinzaine dans trois ou quatre petites chambres. Je ne veux pas les encombrer davantage. Mais un capitaine m'offre spontanément de partager un wagon mis à sa disposition. Il y est tout seul, je suis sûr de ne pas le gêner. J'accepte. J'ai connu mon hôte pour la première fois à la Banque, à Liaoyang, il y a longtemps déjà. Je ne suis pas fâché de le revoir, de faire plus ample connaissance. Il m'a fait une grande impression. Je n'ai rencontré que deux ou trois officiers de ce type, en Mandchourie, et tous n'étaient que capitaines au plus, dans des régiments mal « cotés ». Celui-ci surpasse encore les autres en étrangeté. Pas un instant, il ne donne l'impression d'être un Russe. Sa nationalité pourrait aussi bien être française, anglaise, espagnole : il diffère en tous points de ses compatriotes, des Slaves. Sur son passé, plane un mystère. Une fois seulement, il a fait allusion, et à peine, à une histoire de femme convoitée en Russie par un officier de très haut grade. Il me dit cela au sujet de son âge, — ses cheveux étaient presque blancs, — et de son grade de capitaine : « Je voulus

résister, garder la femme pour moi ». Il fit une pause, et acheva : « On me cassa les reins ». Il est pauvre certainement. Où a-t-il acquis son instruction prodigieuse? Il parle cinq ou six langues. Je ne peux le juger que sur le français, l'anglais et l'allemand. Son accent y est étonnant de pureté. Il me parle souvent de Paris, en homme qui y a vécu, puis me déclare, un beau jour, qu'il n'y a jamais mis les pieds, que tout ce qu'il en sait, il le tient d'amis. Il a de longs silences, durant lesquels son visage se transforme, et, de gai habituellement, devient presque haineux. A ces moments, il n'aime pas qu'on l'examine. Il s'en veut de s'être trahi. Son ironie est féroce, ne respecte rien et, soutenue par une intelligence peu commune, frappe à coup sûr. Il déteste sa nation, — pourquoi ne point le dire? il est mort, maintenant. Je me souviendrai longtemps de la veillée que nous fîmes cette nuit, dans ce wagon, étendus sur la couchette dure. La chaleur était telle que dormir était impossible. Nous causons jusqu'au jour. Il me prophétise toute la campagne future : quand je quitterai la Mandchourie, quatre mois après, pas une de ses prédictions qui ne se soit réalisée.

Je me suis trompé en disant qu'il détestait sa nation. Je pense, à tout prendre, qu'il l'aimait avec passion, à l'encontre de beaucoup d'autres, et que son amertume provenait justement de constater que tant de plaies rongeaient ce grand empire. Il en parlait avec une ardeur sombre, se meurtrissait lui-même à expliquer, à analyser tant de revers, de fautes, de faiblesses, de misères. Dans sa voix se décelait une rage contenue. Il évoquait Rome, Byzance. Toutes ses sympathies allaient à la France...

31 juillet.

Avant dîner, j'apprends la mort du général Keller. Vers trois heures, cet après-midi, il a été atteint de trente éclats de shrapnells, il a expiré au bout d'un quart d'heure. Je vais à la maison des officiers où j'ai couché, la nuit de mon arrivée. J'annonce la nouvelle. Tous jouent au *makao* (sorte de baccara). Sans quitter les cartes, le banquier s'écrie : « Et le général X..., à quand son tour? Ah! la brute! » Et il fait

le geste de l'étrangler avec ses mains. C'est le chef de son corps d'armée, dont il parle ainsi. Ils me disent pis que pendre du général Keller, et m'offrent à boire. Je m'indigne de les voir ainsi flétrir la mémoire de cet homme, qui vient de tomber sur le champ de bataille. « Respectez au moins sa tombe!... » leur dis-je. Ils rient, me déclarent que « je les embête ». Ils m'interrogent sur les derniers incidents anglo-russes, sur la confiscation du *Malacca*. La presse anglaise, telle que nous la résument les dépêches reçues ici, se montre d'une violence extrême vis-à-vis de la Russie. Ils me demandent si vraiment la guerre est déclarée entre la Russie et l'Angleterre. Le bruit en court, depuis ce matin. L'un d'eux a l'espoir que c'est vrai. « Ça va être très chic, dit-il. En Mandchourie, nous allons bientôt battre les Japonais à plate couture. Vous, vous marcherez contre l'Angleterre. On en finira une bonne fois avec ces deux sales peuples. » Tout le monde applaudit. On entonne *la Marseillaise* en chœur. Le *vodka* circule. Le canon gronde au loin.

Je retourne à la gare. Vers neuf heures du soir, mon ami le capitaine russe et moi sommes assis sur le quai; nous buvons du thé. Je parle du général Keller, de ma conversation précédente. Le capitaine m'écoute en tortillant sa moustache. Je laisse percer mon étonnement d'avoir entendu le général ainsi traité. Il hausse les épaules, d'un air découragé, puis me dit :

— Keller, durant tout l'engagement, s'est continuellement porté aux points les plus exposés. J'ai des détails. Remontrances, prières des officiers de son état-major, rien n'y a fait. Il est parvenu à ses fins. Une de ses batteries était criblée de projectiles; il y est allé aussitôt... C'est là que le malheureux a enfin trouvé la grande fin du soldat, qu'il recherchait avec tant d'obstination... Keller s'est suicidé! Je ne l'ai pas connu. Mais tous ceux qui m'ont parlé de lui sont unanimes à rendre justice à ses qualités privées et à proclamer la sympathie qu'il inspirait : il était populaire parmi ses hommes. Il avait été, durant de longues années, directeur de l'école des Pages, à Pétersbourg, gouverneur de province ensuite. Il s'est trouvé brusquement en face d'une réalité sans pitié. Ce n'est pas aux Pages ni à Ékatérinoslav, dans son

gouvernement, qu'il aurait pu apprendre cette guerre moderne ni même acquérir une solide instruction technique. A bout de forces, sentant la tâche trop lourde, il a pris la détermination la plus noble. A qui jeter la pierre? A cet homme ou au système d'éducation militaire pratiqué depuis des siècles en Russie?

Un officier, que je connais à peine, vient s'asseoir à notre table. Il a déniché, Dieu sait où, une bouteille de mauvais cognac et triomphe : sur notre refus d'en boire, il commence à la vider seul, lentement. Mon ami, de temps à autre, me pousse du coude en me le désignant sans indulgence. Après un silence, la conversation s'engage. L'homme à la bouteille parle fort bien français. Soudain, je ne sais plus à propos de quoi, il me déclare, délibérément, que la France est une « amante infidèle ». Du tac au tac, je lui réponds qu'elle entretient richement ses élus. Je veux continuer, je suis furieux; mon ami m'impose le silence :

— Vous trouvez étrange, dit-il, l'indignation de ce cher allié. Eh! mon ami, il faut vous faire une raison! J'en connais plus d'un qui partage les mêmes opinions; on ne peut admettre que votre flotte, vos troupes ne soient pas immédiatement venues à la rescousse, que vous n'ayez point déclaré la guerre au Japon, à l'Angleterre, au monde entier, que vous n'ayez pas accepté de partager, de compte à demi, la « douloureuse » de nos folies. — Et il se met à ricaner.

Je suis abasourdi. L'autre réplique :

— Quand on accepte l'alliance d'un peuple, c'est pour l'aider, non dans la prospérité, mais dans l'infortune. Les Japonais nous pressent; pour l'instant, nous n'avons point encore eu de victoires sur terre; notre flotte subit des défaites; et la France ne bouge pas. A quoi bon l'alliance?

Le capitaine le coupe. Il se met en colère, lui aussi :

— Vous devriez avoir honte de parler ainsi devant un Français qui, en somme, est chez vous, à qui vous devez le respect de l'hôte pour l'invité. Vous devriez mesurer vos paroles, par politesse d'abord, mais aussi en réfléchissant au mal-fondé de vos assertions. Monsieur se moque de vos appréciations. Vous êtes ivre. Allez vous coucher.

L'autre dort à moitié sur sa chaise. Le capitaine hausse

les épaules et me dit : « Rentrons. » Du quai au wagon, il ronchonne d'une façon indistincte. En nous couchant, je m'efforce de le calmer. Je suis ému de l'ardeur avec laquelle il a défendu notre cause. Je lui dis qu'en somme beaucoup de Russes comme lui savent ce que nous valons, que je préfère l'estime d'un seul de ceux-là à la sympathie de dix ivrognes. Il ne répond d'abord pas, puis dit d'une voix grave :

— Ce ne sont pas seulement ses opinions sur la France qui m'ont ainsi irrité. Sans doute, j'aime votre pays, mais je sais que vous restez indifférent à ce que peut dire ce sac-à-vin. Cette colère me vient en pensant qu'ils sont nombreux, les officiers semblables à celui de ce soir, qu'il y a, en Mandchourie, vraiment trop d'incapables et que des milliers de victimes en souffrent, en meurent...

1er août.

Je vais assister à une belle bataille ! L'ère des évacuations est finie, a déclaré, affirme-t-on, le général Kouropatkine. Hourrah ! La canonnade est violente toute la journée. Les Japonais ont repris cette nuit leur marche en avant et, l'un après l'autre, tous les éléments de nos forces entrent en contact. Tout fait prévoir une intention bien résolue de lutter jusqu'à la dernière extrémité. Près du train du généralissime, le génie achève un pont de bateaux sur la rivière, avec une hâte fébrile : depuis mon arrivée, ils y travaillent sans relâche nuit et jour. Nous avons contre nous sept à huit divisions, commandées par les généraux Okou et Nodzou.

Je suis content. J'ai manqué Tachitchao ; mais cette fois-ci pareille mésaventure ne m'arrivera pas. Je trouve même à louer un cheval ! Rien ne me manque. Je rends visite au missionnaire. Il me fait savourer un verre de vrai vin. Il le fait venir de France : comme c'est bon ! Le Père est pessimiste. Il m'affirme que les Russes n'ont aucune idée du nombre des Japonais. Je me souviens qu'en effet, dernièrement, à Liaoyang, l'état-major déclarait que les Japonais disposaient de cinq cent mille hommes ; maintenant, à quinze jours d'intervalle à peine, ils parlent de trois cent mille. Le Père hausse les épaules. Il connaît les Russes et les Japonais. Il n'a guère

confiance dans les premiers. Il a vu les seconds à l'œuvre, en Mandchourie, il y a dix ans. Leur discipline est de fer. Quand le général Kadoura prit alors Haïtchen, pas un désordre ne se produisit dans le village. On annonça, au milieu de la nuit, l'arrivée de l'ennemi. Le matin, les indigènes gardèrent leurs boutiques fermées; l'après-midi, ils les rouvrirent, et, sauf les soldats japonais qui se promenaient par les rues, tout avait repris, le soir, son aspect habituel. Le Père lui-même, après sa messe, se promenait dans son jardin; la porte s'entre-bâilla; un officier japonais, tout seul, vint à lui, se découvrit et, en très bon français, lui dit: « Mon Père, permettez-moi de me présenter: le général Kadoura. » Il s'inquiéta que ses troupes ne fissent aucun dommage, revint le voir, plusieurs fois, en compagnie d'autres officiers. Tous parlaient français, connaissaient bien la France, Paris, aimaient à évoquer ces souvenirs de voyage: « Ils appréciaient beaucoup mon vin », ajoutait avec fierté le Père.

D'après lui, Nodzou fait face aux Russes, à Simoutchen, depuis quinze jours; les Russes vont être obligés de se retirer pour ne pas être enserrés entre l'armée de Nodzou et celle qui nous attaque au sud. Le Père n'est pas content. Les soldats russes viennent de lui emporter une meule de *gao-lian*, sans la payer. Il se console en me racontant ses souvenirs de 1870. Il était alors aumônier de francs-tireurs. Il les connaît, les défilés de l'Argonne! et sa voix s'anime. Pauvre Père! Sa physionomie si douce, ses cheveux blancs, sa longue barbe vénérable, je ne devais plus les revoir, ni son humble mission, la petite salle basse où il disait la messe, avec un servant chinois qui bredouillait les répons, en avalant les r! Que de bonté, de foi sereine! Aux dernières heures du jour, on plaçait sa grande chaise au milieu de la cour. Tout de blanc vêtu, les mains jointes, la tête penchée sur sa poitrine, il méditait, immobile, dans le calme, dans la paix du crépuscule divin... La dysenterie l'emportait deux mois après.

De retour à la gare, j'apprends que l'on vient d'arrêter un espion chinois. Les Russes sont continuellement épiés, entourés de gens qui guettent! L'autre jour, à Tachitchao, des positions de batteries étaient creusées par des ouvriers indigènes, durant la nuit du 23 au 24 juillet; à l'aurore,

la place était arrosée de projectiles... Les Japonais savaient déjà. On n'y avait heureusement pas mis de canons.

Mon ami, le capitaine russe, part aux avant-postes cette nuit. Je lui dis : « Ça va chauffer demain? » Il ne me répond pas, mais je m'étonne, car il secoue négativement la tête, de son air habituel de découragement profond. Ses préparatifs s'achèvent. Il sort un livre de sa cantine, l'ouvre ; je lui en demande le titre. Il me passe le volume. Il l'a composé lui-même. Une à une, sur les pages blanches, il a collé les maximes préférées de La Rochefoucaud.

Je vais au buffet de la gare. Le canon continue à gronder. Sûrement, c'est pour demain! Je cause avec un officier des espions japonais et des Chinois aux gages de l'ennemi. Il me raconte des histoires fantastiques! La guerre, pour lui, est impossible dans ces conditions: pas un Chinois en qui on puisse avoir confiance. « Et ces cochons, s'écrie-t-il, qui ne veulent pas se soulever! ». Tiens, tiens!

2 août.

Je sors de la gare à l'aube. Je n'en crois pas mes yeux. Hier s'alignaient tentes après tentes, dans toutes les directions. Elles ont presque entièrement disparu! Venant du sud-est, des colonnes d'infanterie se succèdent sans fin et se dirigent vers le nord, puis des *sotnias* de cosaques, des canons...

Je retourne à la gare. L'affolement est général. On empile à la hâte des milliers de pioches, de bêches : elles forment bientôt d'énormes tas, hauts de plusieurs mètres. Les gens courent de tous côtés, les quais se couvrent de caisses, de malles, de boîtes de munitions, de tables et de chaises. Des infirmières vont et viennent, un sac de voyage en main. A l'intérieur du buffet, c'est une cohue, un vacarme assourdissant. Le buffetier vend à bas prix tout son stock. D'innombrables mercantis grecs, que je n'ai jamais vus auparavant, achètent avec ardeur : ils revendront plus tard, très cher... On mange du saucisson, des poissons fumés, du fromage, à pleines mains. Le canon tonne. Les locomotives sifflent sans relâche, des trains interminables se forment; une file de

blessés arrive ; des soldats balottent les civières, empilent des formes sanglantes, à la hâte, dans des wagons : l'ordre d'évacuation a été donné cette nuit...

Trois Chinois paisibles construisent une véranda de nattes à l'extérieur du buffet ; on réclamait un peu d'ombre depuis longtemps : le travail a été commencé hier soir.

Je rencontre des attachés militaires étrangers. Ils me confirment les nouvelles. Le Père était bon prophète. Notre flanc gauche, trop faible, a dû céder devant l'attaque japonaise. Il faut battre en retraite, sinon nous serons coupés du nord. L'armée se retire lentement sur Nantchandzan, protégée par une arrière-garde puissante. Ils me racontent qu'hier, au cours d'une promenade aux positions, ils ont failli entrer dans un village occupé par les Japonais. Ils ont tourné bride à la hâte, n'étant plus qu'à quelques cent mètres de l'ennemi. On leur envoya plusieurs projectiles qui, heureusement, n'atteignirent personne. Je ris à l'idée des Japonais, ramassant, comme d'un coup de filet, cinq à six représentants des grandes puissances. La chaleur est accablante. Près de la gare se trouve un puits. Une foule de soldats l'entourent, font boire les chevaux. J'examine l'eau. A la surface, des trognons de choux, des débris de toutes sortes, une vieille casquette. Je bois longuement. L'eau est très fraîche.

Vers midi, part un des derniers trains ; il me faut le prendre. Nous sommes une cinquantaine dans un wagon de troisième classe qui peut bien contenir trente personnes. Mes compagnons sont des marchands et un tas d'employés aux uniformes bizarres, comme je n'en ai jamais vus et comme je n'en reverrai pas. D'où sortent-ils, tous ces gens ? Que faisaient-ils à Haïtchen ? Deux vieilles cocottes grignottent des pommes : il y avait donc des femmes au « front » ? La chaleur est terrible. Un Grec me parle anglais. Il a appris d'un officier une histoire qui me semble bien mystérieuse : les Japonais, la nuit dernière, auraient réussi à employer le télégraphe militaire russe, qui relie le quartier général à l'état-major des différents corps ; ils auraient détourné le courant, branché une ligne à eux sur le fil principal, agi de telle façon que notre centre n'expédiât pas de renforts à la gauche débordée. Il tient d'un officier que certaines troupes sont très

surmenées, manquent de vêtements et de bottes; elles sont en contact continuel avec l'ennemi, depuis le Yalou! Je m'étonne simplement qne ces retraites successives n'énervent pas plus les hommes.

Nous arrivons à Liaoyang tard dans la soirée. J'ai toutes les peines du monde à faire croire au censeur que Haïtchen est évacué. C'est tout juste s'il admet que j'en reviens. Il est malade, à l'hôpital. Tandis que nous causons, je vois sortir une foule d'officiers en grande tenue; ils viennent d'assister au service funèbre du général Keller.



Durant les jours suivants, on n'entend parler que de quitter Liaoyang. La Banque russo-chinoise fait ses malles. Des femmes d'officiers ont déjà quitté la ville, l'évacuation est à peu près certaine. Je vais à la Banque. J'apprends des nouvelles peu rassurantes : le général Kouroki (durant mon séjour en Mandchourie, il ne cessa pas d'être la bête noire de nos alliés, et l'homme dont on parlait le plus) est mort ; mais il meurt chaque huitaine, ce qui ne l'empêche pas de s'avancer sur Moukden à une vitesse effrayante : il est déjà très au nord de Liaoyang, se rapproche à grands pas de Moukden, avec cent mille hommes. Liaoyang va être tourné d'ici peu, coupé du nord si ce n'est déjà fait; alors, plus de télégraphe ici, ce qui ne fait pas mon affaire : passe d'être bombardé, mais je n'éprouve aucun besoin d'être enfermé. Le 7 août, à trois heures du matin, je pars, à cheval, pour Moukden. Je connais la route : elle est si monotone que, demandant aux chevaux un gros effort, je brûlerai les étapes et tâcherai d'être à destination ce soir.

Il fait encore nuit, quand nous quittons la ville. L'extrême limite de l'horizon s'emplit bientôt d'une clarté blanchâtre dans laquelle se noient les étoiles. Puis, ce n'est plus blanc, ni encore vert, ni jaune, mais une teinte faite de toutes celles-là, délicieuse et indéfinissable, qui se transforme lentement en vert tendre, pour passer par toutes les gammes de l'or. Les collines lointaines émergent graduellement d'un nuage vaporeux, violet sombre, presque noir d'abord, amarante

ensuite, puis mauve clair, puis lilas très pâle... Cette nuance dernière, enfin, s'évanouit brusquement, et le grand soleil soudain inonde la plaine de sa lueur déjà dure.

Monotone et sans fin, c'est maintenant à perte de vue des champs de *gao-lian*, une mer immense d'un vert éclatant, trop vert, toujours le même. De temps à autre, un bouquet d'arbres au feuillage sévère ombrage quelques monticules gazonnés : des tombes chinoises. De loin en loin, quelques villages, identiques les uns aux autres, aux maisons entourées du même mur de terre bas, aux mêmes enfants craintifs, les yeux grands ouverts d'étonnement, aux mêmes hommes indifférents... Et la même vieille femme, toute ridée, la longue pipe à la bouche, est toujours là, qui vous suit du regard, dédaigneuse. Les tombes, et les villages, et les potagers même, si bien ordonnés et que l'on sent entretenus avec tant de soin, offrent un contraste si court, une vision si fugitive, que l'œil n'a point le temps d'y trouver un repos... De nouveau la plaine, à perte de vue, somnolente sous le soleil qui mord. Et ainsi durant des heures, longues et mornes heures, au pas du cheval dévoré de mouches !

Vers midi, j'ai la tête en feu, quoique je me sois arrêté à chaque puits ou cours d'eau pour m'inonder. Nous faisons halte une heure, dans un village. Un de mes chevaux est tombé boiteux. Je déjeune, entouré de Chinois qui suivent de l'œil tous mes gestes; des poules deviennent vite familières, picorent et se battent sous mes pieds; un gros chien, l'œil défiant, rôde dans mon voisinage, la queue entre les jambes, sans cesser de grogner, prêt à fuir au moindre geste. Nous nous remettons en route, à lente allure. D'innombrables corbeaux, gras, comme vernis, ne se dérangent même pas à notre passage; des buses énormes attendent le dernier moment, puis s'envolent, lourdes, à regret. Seul indice de la guerre, nous rencontrons un cheval mort, étendu au milieu du chemin : nous en verrons bien d'autres d'ici Moukden.

J'aperçois, au loin, un piéton solitaire. Je le rejoins bientôt. Quel beau fantassin que ce Chinois ! Pieds nus, il va d'une allure rapide, à pas décidés, les jarrets tendus. Il porte allègrement sur l'épaule un petit ballot, enfilé au bout de son bâton. Sa carrure, son maintien dégagé, donnent l'impression

d'un gaillard solide, content de lui-même. Un paysan, sans doute, qui revient à la ville, sa besogne faite, des écus dans ses poches! Tiens! il sifflote entre ses dents. Les Chinois qui sifflent sont assez rares. Il m'intrigue, je ne sais pourquoi. Je le dévisage... Une tête énergique, des yeux petits, intelligents, aux paupières très bridées. Il soutient mon examen sans broncher, continue de siffloter, me fixe aussi du regard... Quelle expression étrange, indéfinissable, remplie d'ironie voilée! Une question me brûle les lèvres. Mais à quoi bon? Mon opinion est faite. Il n'avouera d'ailleurs pas... Je passe.

Je ne dois pas être loin du fameux « coup de soleil ». La tête me tourne; tout se fait vague à mes yeux. A demi halluciné, je marche dans une somnolence bizarre, une rêverie pleine de visions. Altérée de fraîcheurs et d'ombrages, ma mémoire soudain évoque, avec une netteté saisissante, un souvenir de chaleur pareille, jadis, au Cachemire. Toute une mortelle journée, j'avais suivi le cours d'une rivière étroite, encaissée entre des rochers nus, brûlants. Je m'étais arrêté, vers trois heures, envoyant tout mon monde en avant, pour préparer le camp du soir. Je partis moi-même, quelques heures plus tard. J'allai longtemps. Ma carte était mauvaise. Le crépuscule approchait. Je commençais à craindre que la nuit ne se passât pour moi sans gîte et sans dîner, quand un de mes hommes, dépêché à ma rencontre, vint me tirer d'embarras... Et je revois, comme si c'était d'hier, le campement de ce soir lointain. La vallée de la rivière s'ouvrait brusquement en éventail sur une large plaine, emplie d'un lac immense, profond et pur. Du seuil de ma tente, mon regard se perdait, à l'arrière-plan, sur une forêt de roseaux, aux aigrettes délicates et frissonnantes. Plus proche, une floraison d'énormes nénuphars, poussant de tous côtés leurs feuilles géantes, couvraient les eaux de leurs corolles épanouies, pourpres et blanches; près des bords, des centaines d'iris frangeaient la rive d'une bande violet sombre, d'où pointait la tache claire des lis. De grands platanes, envahis d'orchidées de toutes nuances, entouraient ma tente; à quelques mètres, derrière, commençait un champ de roses sauvages, plein de rossignols... Et tout au fond, sous les rayons de la lune, les neiges éternelles.

Une grêle de pierres, au sortir d'un village, me ramène en Mandchourie. Le *gao-lian*, haut de deux mètres, s'étend de chaque côté du chemin : rien à faire! Le soleil commence à baisser enfin. Mais nous sommes encore au diable de Moukden. J'active l'allure. Les chevaux donnent des signes de fatigue : celui qui boite fait peine à voir. Je décide que nous mettrons pied à terre et marcherons quelques kilomètres, pour leur donner un peu de repos. M. Martinovich, mon palefrenier, se déclare malade, incapable de marcher. Dans un mélange de français, d'anglais et de russe, je le traite de poule mouillée. Il blanchit de colère. Mes Chinois exultent. Il est peut-être souffrant, après tout. Je lui donne mon meilleur cheval.

A la tombée de la nuit, nous arrivons à un grand village, impressionnant de solitude. Une tour coréenne se dresse à l'entrée ; à l'autre bout, s'élèvent deux grands poteaux, surmontés chacun d'un énorme poisson en bois, peint en blanc. Je n'ai jamais su l'exacte signification de ces deux mystérieux emblèmes. Quelques kilomètres encore, et nous arrivons aux bords ensablés de la large rivière Houn. La dernière fois, l'accès du pont me fut interdit par la sentinelle, malgré l'exhibition d'innombrables papiers. Aujourd'hui, je ne m'y risquerai pas. Je desselle les bêtes les unes après les autres. Nous passons à bac : les chevaux, tenus en main, nous suivent à la nage. Martinovich, la figure dure et entêtée, me refuse toute aide. Nous atteignons enfin l'autre rive. Une heure de route encore. Il est près de huit heures du soir. Le ciel est nuageux. Les étoiles sont rares. La nuit de Mandchourie est une nuit sans vie : quel contraste avec les mille rumeurs de la vraie, de la grande jungle! Dans le silence, qu'animent péniblement quelques grillons laborieux, nous atteignons le faubourg de Moukden.

GEORGES DE LA SALLE

(La suite prochainement.)

L'ORGANISATION OUVRIÈRE[1]

« Il n'y a pas pour l'intelligence humaine de préoccupation plus saine que celle du droit. »

EDMOND PICARD. — *Le Droit pur.*

En 1898, dans son célèbre discours de Roubaix, M. Waldeck-Rousseau prit à parti les adversaires de la loi sur les syndicats professionnels : « La loi de 1884, disait-il, a rencontré deux espèces d'adversaires. Les premiers étaient de bonne foi. Ils se rattachaient au passé. On leur avait appris à considérer le travail comme une force immense et tumultueuse, incapable soit de se donner des lois, soit de les respecter ; ils pensaient qu'il fallait la maintenir dans une impuissance relative en l'émiettant et en la morcelant à l'infini. » Cette force ouvrière, M. Waldeck-Rousseau la voyait peut-être un peu trop dans la grande manière administrative d'un ministre de l'Intérieur ; mais ce qui est certain, c'est qu'aucun homme politique n'en connut mieux la spontanéité, le sens juridique

1. *Les Associations professionnelles ouvrières* (publ. de l'Office du travail) ; de Rousiers et ses collaborateurs, *le Trade-Unionisme en Angleterre* (Colin) ; G. Martin, *les Associations ouvrières au XVIII*e *siècle* (Rousseau) ; S. et B. Webb, *Histoire du Trade-Unionisme* (Giard et Brière) ; Martin Saint-Léon, *Histoire des Corporations de métiers* (Guillaumin) ; Arthur Fontaine, avec la collaboration de M. Picquenard, *Louage de travail* (Paul Dupont) ; Léon Blum, *les Congrès ouvriers* (Georges Bellais) ; Paul Boncour, *le Fédéralisme économique* ; Emmanuel Lévy, *l'Affirmation du Droit collectif* (préface de Ch. Andler), etc.

et les fortes traditions, l'ordre. On sait avec quelle ténacité il espéra en réduire la diversité par une loi qui, disait-il, devait être l'« honneur de sa carrière »; mais cette loi, importante pour l'histoire des idées et du droit, n'est qu'un fragment de la vaste coutume ouvrière, encore inconnue, ou mal connue, dans ses éléments les plus indépendants de la légalité.

Voici des siècles que les intérêts et les sentiments des travailleurs de l'atelier ou de l'usine déterminent la formation et le développement d'associations qui constituent les cadres particuliers de leur action, les compagnonnages, les sociétés mutualistes, les coopératives, les syndicats, les fédérations, qui, toutes, ont servi à « arracher le travail à ce dilemme : la résignation ou bien la révolte », comme disait encore le collaborateur de Gambetta. D'où viennent ces groupements, comment se sont-ils développés, par quels liens tiennent-ils à la nation, au droit commun, à la morale générale, quelles sont les conditions de leur durée et de leur évolution? Autant de questions auxquelles il faut donner une réponse, si l'on veut comprendre, sans parti pris, en historiens et en juristes, l'action de tous ces hommes syndiqués, coopérateurs et mutualistes qui ne nous apparaît jamais que dans la polémique, le tumulte et le mécontentement.

*
* *

Le 28 septembre 1864, dans Saint-Martin's Hall, à Londres, un meeting public, organisé en faveur de la Pologne, réunissait des délégués ouvriers de la plupart des nations européennes, des Français, des Anglais, des Suisses, des Belges et des Allemands. C'est à cette réunion que fut créée l'*Association internationale des travailleurs*.

La fondation de l'*Internationale* est une grande date dans l'histoire de la classe ouvrière. Le règlement provisoire débutait par ce considérant célèbre, qui depuis a été le principe de la politique ouvrière dans tous les pays : « L'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » C'est à l'*Internationale* qu'aboutit la longue série des efforts tentés dans le passé, à elle aussi que

se rattachent tous les mouvements ultérieurs et les grandes organisations contemporaines. Elle a précisé des tendances qui jusque alors étaient contradictoires; elle a essayé une concentration des forces ouvrières suivant le plus vaste dessein que le prolétariat ait jamais formulé; enfin elle a rejeté la vieille tactique de l'émeute et elle a visé au triomphe par l'effort méthodique des associations pacifiques. Cela était nouveau. Les ouvriers, qui n'avaient jusqu'alors cherché la solution du problème que sur les barricades, en 1796, en 1831 et en 1848, allaient demander « la fin de leur assujettissement économique » à la patience, à l'activité administrative, « à la solidarité des diverses professions dans chaque pays, et à l'union fraternelle entre les travailleurs des diverses contrées ».

Vue de loin, l'*Internationale* est isolée entre deux grands faits, entre les Journées de Juin, qui semblent avoir détruit toutes les forces ouvrières (le coup d'État du Prince-Président aidant quelques années plus tard) et la Commune de Paris, terminée par la répression du gouvernement de M. Thiers. Ainsi placée, cette association, qui parut aux contemporains grandiose et mystérieuse, tend aujourd'hui à être oubliée ou considérée comme un fait de moindre importance, auprès de ces deux grandes insurrections dramatiques. Oubli fâcheux, car l'histoire de l'organisation ouvrière devient incompréhensible sans un tel point de repère.

Il est vrai qu'à première vue on ne discerne pas le lien qui rattache l'*Internationale* au mouvement ouvrier contemporain : dans les groupements, les conspirations, les grèves, les émeutes, on est tenté de ne voir que des sautes incohérentes de colère, des actes isolés d'ambition individuelle. Vraiment, où est l'ordre, l'organisation, dans ces brusques bouillonnements ? Quelle chaîne unit tous ces groupements qui s'ignorent, apparaissent inopinément, disparaissent sans même donner l'illusion de laisser derrière eux quelque chose de durable ? Ce qui déroute l'observateur, toujours plus pressé de juger que de comprendre, c'est ce qu'il voit d'insolite dans l'action ouvrière, la fièvre, la brutalité, l'incorrection dans les mouvements. Il cherche cette régularité, ce calme, cette patience, ce soin des traditions qui semblent la force des grands corps de l'État. Or il se butte à un perpétuel changement, à une

impatience incapable de se fixer, à une organisation nomade, à des centaines d'associations sans grandeur, dispersées sur la vaste étendue de tout un siècle. Il demande des lois, des principes fermes, des commentaires érudits, et il ne sait même où trouver les statuts de ces syndicats et les brochures de propagande qui discutent si passionnément sur la meilleure formule de groupement. On a trop insisté sur l'histoire des émeutes, sur les conspirations dans des caves ou derrière des pavés : tout cela, c'est le drame, l'anecdote, le roman. Laissons cette matière tragique et étudions les éléments juridiques, les règles administratives qu'elle dérobe à nos yeux. Nous aboutirons alors à un droit véritable, qui est proprement le *Droit ouvrier*.

Les juristes, peut-être, ne voudront pas reconnaître le caractère juridique à des règles qui ne dépendent pas, même indirectement, de l'autorité publique, car elles ne comportent ni ministre, ni juge, ni élu constitutionnel, ni officier de procédure. La conception classique du droit ne permet guère, en effet, cette assimilation : le droit, qui devrait être considéré comme l'ensemble de *toutes* les règles de la vie sociale, est généralement réduit aux seules règles ayant un caractère judiciaire ou qui du moins y tendent, c'est-à-dire qui supposent finalement une contrainte de l'autorité publique. Dans l'activité spécifiquement ouvrière, tout paraît, *a priori*, dénué d'un tel caractère. Il y a cependant là des règles d'organisation, dont la sanction est dans cette contrainte inexorable que l'on appelle parfois la tyrannie syndicale.

L'organisation ouvrière est beaucoup moins simple que la lecture des journaux permet de l'imaginer : un syndicat est une société assez complexe. Il suffit de lire les comptes rendus des congrès corporatifs, soit généraux, soit particuliers, pour être frappé par le goût de l'ordre, de la méthode, de la discipline juridiques, surtout par la préoccupation d'établir de bons statuts ; la recherche d'une loi *commune* est le grand dessein des congressistes ouvriers. Ils aiment la loi et ils la cherchent ; c'est un souci qui revient chaque année, avec la même passion. Les discussions sur la tactique, qui agitent si fiévreusement les groupements socialistes, ne sont que la principale manifestation de ce besoin d'harmonie.

A la recherche depuis cent ans d'une règle qui coordonne les rapports d'associé à associé, d'association à association, les sociétés ouvrières ont élaboré, par leurs congrès et par la pratique quotidienne, une législation déjà abondante. C'était inévitable : dès que des hommes se réunissent, spontanément ou par volonté, ils créent immédiatement une règle commune. Ils n'échappent jamais à cette nécessité. Ils ont besoin d'une route par où communiqueront leurs intérêts et convergeront leurs actions. Cette coutume involontaire, cette règle, n'est pas le fruit de la méditation : elle est l'œuvre de la sociabilité qui est en chacun de nous, à laquelle l'homme ne peut pas plus échapper qu'aux lois de la pesanteur, qui nous maintiennent en équilibre les uns à côté des autres.

Les ouvriers ont exprimé leur sens du juste et de l'injuste dans les décisions des congrès, dans les statuts de leurs syndicats, dans les actes de leur vie journalière. Ces hommes pensent et parlent en législateurs. La *Chambre syndicale des ouvriers typographes* de Marseille édicte dans l'article 22 de ses statuts : « Chaque mise-bas[1] ne sera reconnue *légale* qu'autant qu'elle aura d'abord été soumise à la Chambre syndicale et ensuite autorisée par cette dernière. » « Toutefois, promulgue la *Fédération universelle des ouvriers gantiers*, la décision du Comité exécutif sera nécessaire pour *légaliser* une grève qui sera soutenue des fonds fédéraux. » Cette autre règle nous fait peut-être pénétrer plus à fond dans cette conscience juridique : « Il est interdit à tout syndiqué de porter ses différends devant les tribunaux... Les membres s'engagent actuellement à avoir recours uniquement à l'arbitrage et, à cet effet, un tribunal arbitral est constitué pour dix ans. » Une telle interdiction ne constitue pas une règle isolée ; elle est proclamée par le *Syndical professionnel des ouvriers mineurs de Rive-de-Gier*, par la *Chambre syndicale des tisseurs de Lyon*, par la *Société de secours mutuels des ouvriers rubaniers*, etc. Dans d'autres cas, la règle est dictée comme un commandement : « *Tout patron* qui, pour une cause illégitime, mettrait un ouvrier à la porte ou le forcerait à quitter l'atelier de son gré sera *passible* du chômage de son atelier », dit

1. Cessation du travail, grève.

la Fraternité ouvrière, société des Ouvriers corroyeurs-maroquiniers de Marseille (1871).

La conscience d'être des législateurs se manifeste encore d'autre façon. Au treizième Congrès du Parti ouvrier français, tenu à Neuilly en 1895, il est demandé à l'assemblée d'émettre le vœu d'une « loi rendant obligatoires pour tous les ouvriers d'un même métier — syndiqués ou non syndiqués — les décisions du syndicat, en matières de tarif ou de salaire et en général pour toutes les conditions du travail ». Dernier exemple. Des élections prud'hommales devant avoir lieu à Lyon, les membres de la *Chambre syndicale de l'Union des Tisseurs* élaborèrent un programme dont l'article 2 était ainsi conçu : « Que les tarifs établis jusqu'à ce jour par les syndicats professionnels aient *force de loi* devant le Conseil des prud'hommes. » (1884.)



L'organisation ouvrière est plus ancienne que la grande industrie : née avec les compagnonnages, elle s'est transformée, a évolué jusqu'à la Révolution. Nous ne remonterons pas au delà.

La Révolution voulut fonder une société nouvelle sans rien conserver du passé. Dans le passé, rien ne lui parut plus contraire à la liberté et à la justice que les groupements professionnels : elle les dispersa par la loi des 2-17 mars 1791. Libérés des anciens règlements et de toute tutelle patronale, les ouvriers auraient dû se disperser, chacun dans sa liberté conquise. Il n'en fut rien ; ils restèrent solidaires, comme ils étaient voisins à l'atelier ; ils restèrent compagnons et, au lieu et place des anciennes, de nouvelles communautés se formèrent, des « assemblées » comme on les appela alors. Le Chapelier les a décrites :

Plusieurs personnes ont cherché à recréer les corporations anéanties, en formant des corporations d'arts et métiers dans lesquelles il a été nommé des présidents, des secrétaires, des syndics et autres officiers. Le but de ces assemblées, qui se propagent dans le royaume, et qui ont déjà établi entre elles des correspondances... est de forcer les entrepreneurs de travaux, les ci-devant maîtres, à augmenter le

prix de la journée de travail, d'empêcher les ouvriers, et les particuliers qui les occupent dans leurs ateliers, de faire entre eux des conventions à l'amiable, de leur faire signer sur des registres l'obligation de se soumettre au taux de la journée de travail fixé par les assemblées et autres règlements qu'elles se permettent de faire. On emploie même la violence pour faire exécuter ces règlements, on force les ouvriers de quitter leurs boutiques, lors même qu'ils sont contents du salaire qu'ils reçoivent.

Ces assemblées ont des ambitions législatives; elles s'organisent hiérarchiquement, se donnent un bureau, elles n'ignorent pas cette contrainte qu'au prétoire on appelle les voies de droit, elles exigent de tous le respect de leur discipline intérieure. Prétentions incompatibles avec la philosophie de l'époque : on pense alors que la loi doit saisir directement chaque homme, comme le mort saisit le vif; toute société particulière, qui s'interpose comme un écran entre la loi et les hommes, brise et retient la lumière d'évidence que cette loi est chargée de leur apporter; par là elle est illégitime. Rousseau avait déjà dit en termes formels que la loi doit être souveraine, sans réticence. Or, les décisions corporatives, cela est évident, attaquaient la souveraineté de la loi. Sur le rapport de Le Chapelier, la Constituante vota la loi du 14 juin 1791 contre toutes ces tentatives de réorganisation corporative.

Les hommes de la Révolution n'ont pas cherché à fonder un État populaire, une République du travail ; ils n'ont pas mis à la base de leurs constitutions l'obligation ou le droit au travail. Fondus dans la nation envisagée comme un tout homogène, les ouvriers essayèrent vainement, à diverses reprises, de dériver à leur profit les bénéfices du mouvement : pendant des années, sans se lasser, des milliers de tailleurs, de maçons, imprimeurs, papetiers, charpentiers, perruquiers, cordonniers, domestiques, se mettront en grève, s'associeront malgré les lois rigoureuses; ils confondront le droit d'association avec la liberté, se réuniront pour discuter ensemble sur leurs intérêts collectifs, et leur turbulence trouvera perpétuellement de nouveaux motifs dans le refus des gouvernements. En attendant de pouvoir former légalement des associations professionnelles, les ouvriers commencèrent par maintenir leurs anciens cadres : les compagnonnages occultes.

Les compagnonnages sont aujourd'hui peu connus; sait-on même encore leurs noms? A un moment, ils furent à la mode, mais voici longtemps, dans les années quarante. Ils le durent principalement à un roman de George Sand, *Le Compagnon du Tour de France* (1841). Ceux qui l'ont lu ont certainement gardé le souvenir d'une organisation tout à la fois brutale, pittoresque et sentimentale, dont les rites, le symbolisme et la discipline prêtaient facilement au mystère et au drame. Après Sand, quelques années plus tard, de Wailly et Lockroy faisaient représenter aux Variétés un vaudeville, *Les Deux Compagnons du Tour de France* (1845). Ces œuvres aimables et superficielles ne sont que le curieux témoignage des inquiétudes sociales d'une époque merveilleusement fiévreuse.

Longtemps obscur, entouré de légendes singulières, le compagnonnage n'a plus aujourd'hui de secrets pour nous : il nous a été dévoilé par les confidences de ses membres eux-mêmes, par les livres savoureux d'Agricol Perdiguier, dit *Avignonnais-la-Vertu*, compagnon menuisier, qui fut représentant du peuple en 1848; de Guillaumou, compagnon cordonnier, dit *Carcassonne-le-Bien-Aimé-du-Tour-de-France*, et de Chovin, dit *François-le-Dauphiné*, compagnon menuisier; le premier dans son *Livre du Compagnonnage* (1839), le second dans ses *Confessions d'un Compagnon* (1863), le troisième dans son *Conseiller des Compagnons* (1860). Enfin, s'il restait un dernier secret, il nous aurait été révélé par les enquêteurs de l'*Office du Travail*.

Le compagnonnage n'était pas une société unique, mêlant et fondant toutes les professions au nom d'un intérêt commun. Il y avait plusieurs compagnonnages, chacun ne comprenant que quelques professions, non point même tous les ouvriers de ces professions, mais seulement des ouvriers célibataires. Leur but était le placement et l'aide dans le chômage. Leurs « arrêtés » fixaient les salaires, non sans les difficultés que connaissent aujourd'hui les syndicats, et ils tâchaient de les faire respecter par un système de pénalités contre les compagnons et les « maîtres » récalcitrants.

Les compagnonnages étaient divisés en trois rites ou *devoirs* aux noms incompréhensibles et fabuleux : les *Enfants*

de Maître-Jacques, les *Enfants du Père Soubise*, les *Enfants de Salomon*. D'ancienneté inégale, ils faisaient cependant tous remonter leur origine à Salomon, aïeul déjà de la maçonnerie, et il était de tradition parmi eux que le père Soubise et Maître-Jacques avaient été les conducteurs des travaux du Temple. Les trois rites étaient en état de guerre perpétuel, pour des questions de préséance le plus généralement ; les querelles dégénéraient même en batailles, avec des blessés et des morts. Chez ces *devoirs* exclusifs, jaloux de leurs traditions et de leurs privilèges, les rivalités ont empêché de mettre sur un même plan les intérêts de tous les travailleurs, de confondre les revendications communes dans une même union professionnelle. Chaque profession ne s'occupait que de ses intérêts et les particularisait à outrance. Le *devoirant* devait aimer par-dessus tout sa profession et son rite, comme il croyait que sa province était la plus belle, et le clocher de son village le plus haut. Ainsi naissaient et s'étayaient mutuellement son orgueil et son intolérance. Il n'y avait pas encore d'idées générales ou nationales : c'était l'étroit atelier, le petit commerce, la petite ville ; l'horizon était borné, même pour le compagnon qui voyageait, parce qu'il retrouvait toujours le même petit atelier ; dans la nation et l'industrie françaises, c'était vingt nations et vingt métiers en lutte les uns contre les autres, comme de grands peuples séparés par des montagnes et des fleuves.

Non seulement les *devoirs* ne cherchaient pas à étendre leur puissance corporative particulière, mais ils ne faisaient aucun effort pour pousser au groupement les métiers sans organisation : les compagnonnages existants s'ingéniaient à écarter toute demande d'initiation faite par des métiers indépendants ; tous voulaient garder pour eux-mêmes leurs secrets et leurs institutions, féodalité jalouse qui n'avait d'autre légitimité, elle aussi, que ses quartiers d'ancienneté.

Dans chaque *devoir*, régnait la plus grande inégalité entre le compagnon et l'apprenti : le compagnon se croyait tout permis, jusqu'aux sévices, jusqu'aux mauvais procédés dans le travail même. Il y avait ainsi une hiérarchie qui, dans l'intérieur même du groupement, rompait cette fraternité, cette aide mutuelle, qui aurait dû sembler encore plus nécessaire à

l'égard de l'aspirant, — le *renard* ou *esponton*, — jeune et inexpérimenté. Malgré tout, le compagnonnage constituait une solidarité.

La fraternité est la première discipline imposée aux compagnons : « Le devoir des compagnons... est une alliance de fraternité, qui nous unit tous par les liens sacrés de l'amitié, dont les bases sont : la vertu, la franchise, l'honnêteté, l'amour du travail, le courage, le soutien et la fidélité. » On croirait lire le préambule d'une constitution révolutionnaire; ce n'est que le préambule d'un devoir bordelais affilié aux *Enfants de Maître-Jacques*. Le compagnon qui voyage trouve dans chaque ville un appui fraternel : il doit être reçu, hébergé, logé suivant certaines règles, et le « rouleur » a mission de le placer. S'il ne trouve pas d'emploi, le nouveau venu a droit à un secours, il peut même exiger le départ du plus ancien compagnon de la ville. S'il tombe malade, s'il est prisonnier, c'est encore une obligation pour tous les compagnons qui habitent la ville de verser à son profit une cotisation hebdomadaire. Enfin, chaque compagnon qui quitte une ville a droit à une « conduite », plus ou moins honorifique, générale, ordinaire ou simple.

Ceci, c'est la fraternité entre compagnons; il y a aussi la fraternité contre l'employeur. « Tout compagnon qui aura *flatté* contre d'autres auprès d'un bourgeois, ou qui aura méprisé leur ouvrage devant lui ou d'autres ouvriers, paiera six francs d'amende; si, pour avoir *flatté* contre eux ou méprisé leur ouvrage, les compagnons ont leur compte, il paiera l'amende double et sera obligé de partir sous peine d'être mis hors de la société, s'il s'y refuse. » Qu'on remarque cette distinction entre la tentative de délit et le délit consommé : voilà ici, faite spontanément et par des voies empiriques, une analyse que les criminologistes n'ont que tardivement faite, après de longs débats.

Les rivalités entre *devoirs*, malgré tout, tendirent à disparaître. En 1830, des compagnons de Toulon résolurent de fondre en un seul groupe tous les vieux compagnonnages : plus de rites, ni de mystères, un seul intérêt et un seul honneur corporatifs, l'égalité entre apprentis et compagnons; le service de placement, les secours de route et de chômage,

l'enseignement technique devaient devenir des services interprofessionnels, sous la sauvegarde d'une règle commune, qui réunirait tous les ouvriers sous un statut général, comme le Code avait réuni naguère les diversités provinciales sous une loi nationale unique. Agricol Perdiguier, le premier, exprima ces pensées d'union dans son *Livre du Compagnonnage* (1839) :

Comprenez tous, mes amis, disait cet honnête homme, qu'étant divisés nous sommes faibles et méprisés, et qu'en nous unissant nous serons forts et respectés. Unissons-nous donc. Les compagnons menuisiers, par exemple, forment deux sociétés jalouses l'une de l'autre et se nuisant réciproquement. On le sait, les maîtres qui occupent des *dévorants* leur disent parfois : « Si vous ne faites pas les travaux que je vous propose de telle sorte et à telle condition, je vais vous renvoyer de mon atelier et prendre de vos rivaux. » Et ceux-là, effrayés des menaces des maîtres, se regardent en frissonnant et cèdent à leurs coupables exigences. Les maîtres qui occupent des *gavots* usent des mêmes procédés et obtiennent les mêmes concessions. On les met ainsi en concurrence les uns avec les autres, et l'on obtient par ce moyen la baisse certaine de leur salaire.

En somme, Perdiguier écrivait le programme des syndicats. Il le précise, il donne même le plan de la Confédération générale du travail telle qu'elle existe aujourd'hui ; il réclame des congrès nationaux, sans lesquels il ne peut exister de véritable solidarité :

Si l'on était parvenu à liguer les hommes d'une même profession en un seul corps, on aurait beaucoup fait, mais il ne faudrait pas encore s'arrêter là ; il faudrait alors s'entendre entre tous les corps d'états et former une alliance intime et durable... On pourrait, à des époques fixes, avoir dans chaque ville une assemblée générale, une espèce de congrès, dans lequel chaque société d'état différent se ferait représenter par un ou deux députés pris dans son sein. Ces représentants de l'industrie et du travail, réunis de la sorte, connaîtraient parfaitement les crises de tous les états, les misères de tous les individus qui les exercent et porteraient à bien des maux des remèdes efficaces. Si un corps de métier souffre plus qu'un autre, le Congrès s'en occupera et saura, sans violence aucune, équilibrer son gain avec sa peine.

Après deux ans d'efforts, la *Société de l'Union des Travailleurs du Tour de France* était fondée ; elle rayonna rapidement dans plusieurs villes.

Le machinisme, en restreignant l'importance de l'habileté manuelle, devait nécessairement disloquer les anciens cadres compagnonniques. Pour s'adapter à la nouvelle technique et par là durer, le compagnonnage aurait dû supprimer les distinctions entre métiers que cette habileté manuelle légitimait naguère, et se transformer en vastes sociétés corporatives, où tous les travailleurs eussent été accueillis et classés suivant la profession. Il résista aux injonctions du milieu économique: il s'isola et perdit son influence. L'Union du Tour de France ne put conquérir le compagnonnage : celui-ci le fit bien voir par son âpreté, sa brutalité à poursuivre les *Sociétaires*, à les frapper, à les chasser des chantiers, voire même à les assommer. La nouvelle fédération n'avait donc pas résolu le problème : le compagnonnage restait divisé comme autrefois.

Pourtant le mouvement commencé à Toulon en 1830 se précise en 1848, avec force, et aboutit en 1849 à la création de la *Constitution compagnonnique fraternelle et sociale*. Les trois rites ne pensent pas à se fondre en une église unique, mais ils font un traité d'alliance, ou mieux, concluent une trêve; le paragraphe VIII des statuts promettait davantage : « Il n'y a plus qu'une famille sous les auspices de la fraternité. » Ils disaient encore : « Désormais toutes les corporations compagnonniques et tous les devoirs sont unis par les liens indissolubles de l'amitié et de la fraternité. » Les distinctions naguère essentielles, d'ordre constitutionnel, sont considérées désormais comme des « préjugés ». Ces novateurs déclarent, dans le préambule de leurs statuts, qu'ils veulent à jamais anéantir « les préjugés compagnonniques qui ont trop longtemps existé dans cette honorable et antique institution ». Ils insistent sur la pensée avec enthousiasme; leur statut est un acte de foi écrit dans la langue révolutionnaire, large, imprécise, déclamatoire :

Sont bannis à jamais de nos mœurs les disputes, les batailles, les chants provocateurs, les guerres intestines et cette poésie médisante et satirique. Désormais, plus de haines, plus de rivaux, plus de concurrence; bannis sont pour toujours les préjugés, l'ignorance, l'abrutissement et le fanatisme : liberté, égalité, fraternité, avec tous et pour tous, voilà la loi fondamentale des compagnons de tous les devoirs réunis.

La *Constitution fraternelle*, soumise au vote des trente-cinq sociétés compagnonniques, fut repoussée à une grosse majorité : elle essaya cependant de vivre, végéta quelque temps sans grande influence, simple témoin des efforts des ouvriers vers la concentration de leurs groupements. Une tentative analogue avait été faite à Lyon, où, depuis 1842, vivait la *Société des Amis de l'Industrie*, recrutée parmi les anciens compagnons de Maître-Jacques. Plus tard, en 1864, les *Enfants de Salomon* furent affiliés à cette *Société des Amis de l'Industrie*. Agrandi, le groupe prit le nom de *Société des anciens compagnons de tous les Devoirs réunis*. Ici et là, en 1842 et en 1864, ce n'étaient que des groupements d'*anciens* compagnons : les compagnons actifs, c'est-à-dire les jeunes, les célibataires, restaient en dehors. Les *Devoirs réunis*, qui voyaient combien leur œuvre restait incomplète, firent les plus grands efforts pour amener à eux les éléments récalcitrants : « Les compagnons, lisait-on dans l'article 55 des statuts, devront employer tous les moyens pour amener la réconciliation de tous les devoirs et de tous les corps d'état... Ils devront chercher à réorganiser les Sociétés actives sur des bases plus rationnelles, plus conformes aux véritables intérêts des travailleurs. »

En 1872, les anciens *Compagnons de Soubise* entrèrent à leur tour dans la *Société des Devoirs réunis*. Les trois rites étaient désormais fondus dans un même groupement. Effort plus décisif, le Congrès de Lyon, en 1874, organisa la *Fédération compagnonnique* de toutes les Sociétés d'anciens compagnons. Fédération, c'est le mot moderne qui convenait ; nous le retrouverons dans l'organisation syndicale. En 1879, se termina le mouvement de concentration, à un nouveau Congrès tenu, comme le précédent, à Lyon. Toutes les sociétés de compagnons actifs moins une (soit trente-quatre sur trente-cinq) et vingt-six sociétés d'anciens compagnons s'agrégèrent à la *Fédération compagnonnique*, ainsi agrandie et renouvelée.

La vie locale transformée par le commerce interprovincial, la dépendance mutuelle des marchés du travail et la concurrence pressaient plus que jamais les compagnons de se mêler à la vie générale : ils hésitèrent cependant à obéir au mot

d'ordre qu'ils venaient eux-mêmes de se donner. La concentration, quoique votée, n'alla pas d'elle-même ; elle se buta à la tradition ; il y eut scission dans la Fédération à peine formée. A l'heure décisive, les compagnons furent incapables de comprendre la leçon que leur donnaient la vie démocratique, le machinisme, les moyens de communications rapides, les vastes agglomérations dans les usines. Tiraillés entre leurs rites et les nécessités nouvelles, désireux tout à la fois de respecter leurs traditions et de suivre la leçon des statistiques qui leur prédisaient la mort à brève échéance, les compagnons ne comprirent pas le dilemme : ou compagnons, ou syndiqués. Ce n'est pas à dire qu'ils ne virent pas le danger. Un compagnon le signalait en ces termes au Congrès de Bordeaux, en 1884 : « Nous avons un ennemi qui va devenir le plus puissant. Dans toutes les grandes villes, existent des sociétés syndicales qui vont finir par prendre une extension tellement importante qu'il ne nous sera plus possible de combattre ». Ce compagnon avait un peu de perspicacité. Les ouvriers ont désormais la forme d'organisation qui convient à leurs intérêts : le syndicat. Dès lors, comment auraient-ils pu subsister, ces compagnons retardataires qui se préoccupaient des couleurs de chaque *devoir*, des rites, des symboles, des mots de passe, des initiations, des examens professionnels, comme au moyen âge?

Sous une autre forme, la sociabilité ouvrière s'est manifestée, dès le début du XIXe siècle, dans les *Sociétés de Secours mutuels*. Débarrassées de tout le formalisme maçonnique et corporatif, elles assurent quelques-uns des services compagnonniques : le secours en cas de maladie et de chômage, les retraites d'invalidité et de vieillesse. Elles se développeront pendant tout le cours du siècle, surtout à partir du moment où, sortant un peu de leur caractère, elles s'occuperont des conditions du travail et du salaire. Mais, pas plus que les compagnonnages, elles n'aboutiront, malgré leurs efforts, à grouper tous les intérêts ouvriers.

Les sociétés de secours mutuels ont confondu d'abord deux fonctions, qui devinrent distinctes par la suite : la mutualité et la résistance professionnelle. Un bon exemple de ce type confus, aux éléments mal différenciés, est le *Devoir mutuel des*

tisseurs de Lyon (1828), qui fournit leurs cadres et leurs principes aux insurrections de 1831 et de 1834.

Le programme du *Devoir mutuel* amalgamait deux sortes d'obligations, les unes mutualistes, les autres révolutionnaires; les unes d'ordre technique, les autres d'ordre social. Les adhérents s'engagaient : « 1° à pratiquer les principes d'équité, d'ordre et de fraternité; 2° à unir leurs efforts pour obtenir un salaire raisonnable de leur main-d'œuvre; 3° à détruire les abus qui existent en fabrique à leur préjudice, ainsi que ceux qui existent dans les ateliers; 4° à se prêter mutuellement tous les ustensiles de leur profession; 5° à s'indiquer tout ce qui est relatif à leur industrie, et principalement les maisons de commerce qui auraient des commandes; 6° à établir des cours de théorie pratique, où chaque membre pourra venir prendre des leçons pour améliorer et simplifier les montages de métier; 7° à acheter collectivement les objets de première nécessité pour leur ménage. » Ce qu'il faut signaler chez ces hommes illégalement réunis, c'est la préoccupation du droit : s'ils veulent la fraternité et l'équité, ils ne les conçoivent pas en dehors de l'ordre. Un seul article de leur statut nous permet de voir comment des mouvements insurrectionnels, comme celui de 1834, qui de loin ne paraissent que désordonnés, sont constitués par des éléments juridiques. Les canuts, laborieux et timides, qui descendirent de la Croix-Rousse en criant à travers les rues : « Le tarif ou la mort ! » semblaient agir en dehors de la sociabilité : pourtant leurs cris partaient d'une conscience juridique et résumaient brièvement tous ces articles qui se pressent nombreux et précis dans leur charte.

A côté de ce *Devoir mutuel*, qui est entré dans l'histoire, on pourrait citer beaucoup de groupements qui lui ressemblent : *La Bourse auxiliaire de prévoyance et de secours des ouvriers fondeurs en cuivre de Paris* (1833-1841), surtout la *Société typographique de Paris*, qui en 1845 comptait douze cents membres, soit la moitié des ouvriers de la profession, la *Laborieuse des ouvriers cordonniers bottiers* (1840-1852) que précédaient six autres mutuelles, échelonnées de 1816 à 1835; enfin les diverses Sociétés des tailleurs, entre 1833 et 1845.

Tous ces groupements, fondés sur la mutualité et le mécontentement, tendirent à se fondre. Le plus ancien témoignage en est une grève, qui est restée célèbre comme un premier essai de grève générale.

En 1840, eut lieu une coalition formidable, dit à l'Assemblée nationale de 1848 un témoin sympathique, le représentant Corbon; à peu près cent mille ouvriers sont sortis de Paris, particulièrement dans la plaine Saint-Denis; ils y sont allés avec une enseigne telle que celle qu'ils avaient en 1848, sur laquelle était écrit : « Dix heures de travail, plus de marchandage. »

L'affaire se termina devant le tribunal correctionnel par des condamnations sévères. Là où les contemporains n'ont vu qu'un désordre plus étendu qu'il n'était de coutume dans ces sortes d'affaires, nous devons reconnaître le plus grand effort tenté jusqu'alors en vue d'une organisation générale : tous les métiers s'étaient coalisés, réunis. Un certain nombre de grandes grèves analogues avaient eu lieu précédemment. En 1832 et 1833, notamment, les tailleurs étaient ligués pour faire augmenter le prix de façon : la désertion des ateliers en masse avait été suivie de la victoire, quinze jours après. Pour maintenir ce bénéfice, les grévistes avaient alors formé trois sociétés de secours mutuel et concentré ces trois petites armées autour d'un comité central, avec bureau commun et permanence. Unis, les tailleurs recommencèrent, l'année suivante, la lutte pour obtenir un plus haut salaire. Bien organisés, ils usèrent immédiatement d'une tactique qui marque ici encore l'esprit administratif, le désir d'ordre : il fut décidé que les ouvriers feraient leurs propositions d'augmentation maison par maison, et ne se mettraient en grève que successivement. La bataille ne se livrant pas chez tous les patrons à la fois, ceux des ouvriers qui continuaient le travail prélevèrent sur leur salaire une cotisation en faveur des camarades en grève. En outre, les camarades des villes de province (Bayonne, Lyon, Rouen, Tours) furent informés que les maisons parisiennes étaient mises à l'index : par ce moyen, était tarie la source d'une concurrence possible. Enfin, à la suite d'une réunion qui ne comprenait pas moins de trois mille auditeurs, fut créé un atelier pour occuper les chômeurs; il

devait être alimenté par les fonds dont disposait une des trois sociétés mutualistes fondées l'année précédente : ce fut l'*Atelier national de la Rue Honoré, 99*. A côté de cet atelier, on installa une cuisine commune.

La grève était vraiment générale : elle s'étendait en somme à toute une profession, d'une façon active et directe à Paris, indirecte en province. Admirablement organisée, la coalition ne dura cependant pas longtemps. Les patrons déposèrent une plainte au parquet qui, rapidement, fut mis en action : l'atelier national était ouvert le 6 novembre, les promoteurs, au nombre de huit, étaient déférés à la police correctionnelle le 29 novembre et condamnés le 2 décembre. Les trois sociétés d'aide mutuelle se dispersèrent.

Cette grève eut une philosophie et une économique que l'avocat de la partie civile résuma avec précision et brutalité : « Dans leur délire, ils sont allés jusqu'à publier qu'il n'y aurait plus de maîtres et que l'on allait confectionner des habits avec le seul mécanisme des associations, sans crédit, sans responsabilité et avec des hommes qui seraient égaux entre eux, ne recevraient d'ordre de personne et exécuteraient le travail comme bon leur semblerait. » C'était la première étape vers le coopératisme de 1848.

Avec la prétention de résoudre tout le problème de l'organisation posé aux ouvriers par la grande industrie, la théorie de l'association coopérative de production fut lancée par Buchez en 1831, développée par l'*Européen* jusqu'en 1838, reprise par le journal l'*Atelier* à partir de 1840 ; elle eut pour principal défenseur Louis Blanc. Les ouvriers étaient invités à mettre en commun leurs instruments et leur force de travail, à en faire un capital inaliénable, collectif et impersonnel : groupés, ils ne devaient plus dépendre que d'eux-mêmes ; directeurs en commun, égaux en droits et en devoirs, sans autre distinction entre eux que celle des fonctions. Ainsi, espérait-on éliminer le patron, la propriété individuelle et le salaire.

La coopérative apparut comme le seul moyen de supprimer la concurrence entre ouvriers : les ouvriers, en ne travaillant plus pour les patrons, deviendraient les maîtres du marché ; les sociétés particulières, en s'agrandissant, finiraient par

comprendre tous les véritables producteurs, c'est-à-dire tous les travailleurs. Au fond, c'était le principe même du syndicat et de la grève, c'est-à-dire une coalition des ouvriers contre ceux qui les emploient. La théorie coopérative essayait d'avance le principe de l'*Internationale* : « l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes » ; elle déviait le mouvement ouvrier de la violence, de la politique et de l'émeute. Mais, la coopération, telle que l'entendaient les ouvriers de 1848, aboutissait à une impasse : l'histoire l'a démontré par la suite. Pour faire une coopérative, il faut, non seulement des outils et du travail, mais encore de l'argent : ne pouvaient donc venir à la coopération que des ouvriers disposant des quelques ressources, nécessaires pour créer un fond de roulement, acheter les matières premières, faire la réclame indispensable. Les initiateurs croyaient avoir satisfait à cette nécessité en demandant des subventions à l'État et en contraignant chaque société à prélever une part de bénéfices en faveur des ouvriers sans ressources premières. La solution n'était pas bien satisfaisante. En outre, pour toucher des bénéfices, il faut faire des affaires : c'est là que fut le danger. En rapport avec les usines ou ateliers à capital individuel et pour leur faire la concurrence rapidement, les coopératives durent abandonner leurs desseins plus ou moins communistes et s'adapter aux conditions mêmes de lutte qu'elles prétendaient détruire. Quelques-unes s'adaptèrent et prospérèrent; mais l'adaptation ne se fit qu'aux dépens du statut originaire. En voulant supprimer le capital par le capital, les coopératives allaient à un échec nécessaire : celui qu'elles voulaient supprimer les supprima.

Ce que les ouvriers ont retenu des expériences coopératives, plusieurs fois recommencées après 1848, c'est une leçon de solidarité. Elle fut grande. Pour la première fois, les travailleurs eurent une doctrine d'ensemble, laborieusement dégagée de la tradition : au lieu de ne penser qu'à l'aide et au secours en cas d'accident, de maladie ou de chômage, ils espérèrent un changement décisif dans leur condition économique et sociale. C'est par là qu'ils firent œuvre nouvelle.

Plusieurs de ces sociétés pensèrent à se fédérer dès 1848 ; il s'agissait d'éviter que se reproduisît entre elles cette concur-

rence qu'elles avaient pour but de supprimer. Chacune supprimait la concurrence en faveur de ses membres, mais la suppression était illusoire, si la lutte reprenait au delà de ses bureaux et de ses ateliers, non plus d'individu à individu, mais de collectivité à collectivité. Réunies en assemblée générale, elles nommèrent une commission chargée de les grouper. Les commissaires prirent l'habitude de se réunir et de discuter sur leurs intérêts; mais ces intérêts devenaient illégaux dès qu'ils se rapprochaient: le gouvernement finit par s'émouvoir et le parquet fit arrêter les principaux délégués, saisir les livres et fermer le local. L'aventure se termina devant les assises. Le procès mit en lumière le rôle prépondérant qu'avaient joué trois femmes dans l'organisation de la fédération ouvrière : Louise Nicaud, déléguée des blanchisseuses; Jeanne Derouin, déléguée des lingères, une phalanstérienne; Pauline Roland, déléguée des instituteurs socialistes, une communiste chrétienne, disciple de Pierre Leroux. La première fut condamnée à dix-huit mois de prison, les deux autres à six mois. La Fédération ouvrière avait vécu.

***

L'activité ouvrière va s'essayer dans un nouveau mode de groupement, le syndicat. Ramenés à leur élément essentiel, on peut définir les syndicats ou chambres syndicales : des règlements de grève. Dès leur début, ce furent en effet des « règlements », des essais de discipline, des moyens de régulariser la discussion du contrat de salaire. Ces sociétés furent pourtant considérées comme séditieuses, en état de révolte contre les défenses de Le Chapelier, qu'avait renouvelées le Code pénal, et, en fait, on les rendit responsables des désordres et des coalitions, sans tenir compte de leur fonction disciplinaire.

Nous voyons mieux aujourd'hui que les syndicats ont voulu, dès leur origine, faire œuvre, en quelque sorte, de Chambres de Commerce et de Bourses, et pour s'en assurer, il n'y a qu'à feuilleter les statuts des premiers d'entre eux. Voici, par exemple, la *Société des Corroyeurs de Paris* (1848); « Les grèves, édicte-t-elle, seront prononcées dans les cas

suivants : 1° si un patron exigeait plus de dix heures de travail; 2° s'il voulait réduire le prix porté sur le tarif: 3° s'il exigeait un surcroît de façon sans le solder; 4° s'il exigeait également des corvées qui seraient préjudiciables à l'ouvrier. » Il est évident que les corroyeurs ne poussent pas à la grève, mais en limitent l'exercice. Le « Règlement général des grèves », promulgué par la *Fédération romande* de l'*Internationale*, pose également des restrictions; or il s'agit d'une association qui avait, à la fin de l'Empire, une grande renommée de *gréviculteur* : « Aucune section ne doit se décider à faire la grève que dans les conditions suivantes : 1° lorsque les patrons voudraient violer une convention librement consentie par les deux parties; 2° lorsqu'ils voudraient porter atteinte à la liberté individuelle des ouvriers et au droit d'association; 3° lorsque l'état du marché sera tel que le triomphe sera certain ou qu'une augmentation de salaire ou une diminution d'heures de travail seront reconnues parfaitement justes et bien fondées. » Le sens véritable de cette règle est clair et ne prête pas plus à la discussion que le précédent. Le syndicat limite le droit de grève et le réglemente encore davantage, car l'application de la règle n'est pas laissée à l'appréciation de chaque membre, ni même d'un atelier : c'est au pouvoir administratif intérieur, nommé au suffrage, qu'est délégué le droit de décider, après enquête et discussion, si le groupe se trouve dans un des cas de grève légitime. Ce n'est pas la brusque colère de la foule irresponsable qui décide : la décision est prise en comité par un pouvoir établi, responsable, après enquête et procédure : nous sommes dans un état juridique.

Il faut bien reconnaître que les syndicats sont les cadres nécessaires du contrat de travail tel que l'a fait le machinisme moderne. Côte à côte dans la même usine, nombreux, les ouvriers doivent constater à un moment l'identité de leur vie et de leurs intérêts. Groupés entre les murs de l'usine par la discipline technique, par le règlement intérieur qu'ils lisent affiché sur le mur des ateliers, par la commune surveillance, ils voient leur nombre; ce nombre est un commencement de puissance; il leur suffira d'un petit effort pour donner à ce nombre une organisation et des effets qui ne soient pas

seulement dans le rendement musculaire. Pour cela, ils n'ont qu'à se parler, à s'entendre, à prendre en commun une décision qui les oblige tous. Ils peuvent s'entendre, puisque rien ne les sépare : ils sont vraiment égaux, techniquement et économiquement. Il suffit à ces hommes de se concerter pour devenir maîtres du salaire par la coalition : c'est la grève ou le syndicat.

Le syndicat, c'est la grève s'élevant, de la coutume et de l'empirisme, à la loi et à la réflexion; c'est la grève devenue état de droit, aux termes mêmes de l'École. Les fondateurs de l'*Internationale*, les premiers, ont vu tout à la fois la nécessité de l'union syndicale et son caractère juridique. « Je signalerai le caractère que l'intervention de ces sociétés de résistance donnait quelquefois aux grèves, dit, en 1871, Tolain, devant la Commission d'enquête sur l'insurrection du 18 mars. Là où rien n'est constitué parmi eux, quand les ouvriers n'ont pas de sociétés de résistance, lorsque les grèves éclatent au hasard, il arrive souvent des violences. Au contraire, là où il y a quelque chose d'organisé, je ne dis pas que les grèves n'éclatent pas, mais il n'y a presque jamais de violence. »

Au début du XIXe siècle, les syndicats, ou leurs succédanés, sont peu nombreux. Les grèves sont rigoureusement poursuivies et punies comme des actes délictueux, anormaux. Mais les poursuites ne peuvent empêcher leur multiplication, et le gouvernement, finalement, doit les faire rentrer dans le droit, comme un procédé normal de la vie industrielle. La grève est légitime depuis 1864; les syndicats ne devaient être acceptés que plus tard. L'entente temporaire, la grève, est d'abord jugée nécessaire, parce qu'elle est la plus ancienne; puis l'entente permanente, le syndicat, effet de la première, est légalisé à son tour.

C'est sous le Second Empire que se développèrent les syndicats, non que la forme politique leur fût plus favorable, mais parce que la grande industrie se manifesta pour la première fois dans toute sa puissance : Paris est reconstruit, les chemins de fer, les routes, les canaux sont multipliés. Les Expositions universelles témoignent de l'activité industrielle, ainsi que les grandes Sociétés financières, le *Crédit foncier* et

le *Crédit mobilier*. A tous ces travaux, correspondent d'importants marchés ouvriers.

Les Expositions universelles surtout ont joué un grand rôle dans l'histoire de l'organisation syndicale. En 1849, la Chambre de commerce de Lyon avait envoyé douze chefs d'atelier, contremaîtres et ouvriers, à l'Exposition industrielle de Paris. En 1851, l'Assemblée nationale vota un crédit de vingt mille francs et la Chambre de commerce de Paris dix mille francs pour envoyer une délégation ouvrière à l'Exposition universelle de Londres. Les patrons désignèrent eux-mêmes les ouvriers qui furent délégués : ils étaient au nombre de quatre-vingts. Les ateliers, de leur côté, envoyèrent quinze des leurs, à la suite d'une collecte alimentée par eux seuls. Ces ouvriers indépendants se constituèrent en commission ; seuls, ils publièrent un rapport qui parut dans la *Presse*, par les soins de leur secrétaire, Pierre Vinçard. Nouvelle délégation à l'Exposition universelle de Londres en 1862, d'où sortira tout le régime syndical moderne.

Dès que le Gouvernement anglais eut fait connaître ses intentions d'organiser une Exposition en 1862, un industriel lyonnais, Arlès-Dufour, émit l'avis de faire nommer, par le suffrage universel des ateliers, un certain nombre de délégués, pris exclusivement parmi les ouvriers, pour les envoyer à Londres. Cette proposition fut entendue. Une commission de onze ouvriers fut organisée en février 1862. Les élections eurent lieu quelques semaines plus tard, par groupes de métiers, sous la direction des sociétés de secours mutuels, qui changeaient par ce fait de caractère et devenaient de véritables sociétés syndicales. Ces élections furent l'occasion d'un important mouvement ouvrier à Paris et dans les grandes villes. L'agitation à Paris provoqua même une intervention de la police : les élections n'étaient pas commencées que la Préfecture fit défense à la Commission ouvrière de continuer ses opérations. L'Empereur dut intervenir et faire lever l'interdiction. Les délégués partirent à Londres, revinrent et firent des rapports sur leur visite. La majorité d'entre eux (trente-huit sur cinquante-trois), préconisèrent la création de Chambres syndicales, aboutissant à des Comités mixtes de patrons et d'ouvriers pour régler les conditions du travail et les diffé-

rends. Mais tout ce qu'ils avaient vu, tout ce qu'ils pensaient, ils ne le dirent pas dans leur rapport. Ils avaient assisté à un banquet où furent portés des toasts à l'alliance de tous les travailleurs, sans distinction de nationalité. C'est cela qu'ils turent. Ces toasts furent le germe de l'*Internationale.*

A ce moment, l'activité ouvrière va essayer d'un nouveau mode : de professionnelle elle devient politique. Le suffrage universel change de caractère par les candidatures ouvrières. Les ouvriers, cessant de confondre leurs intérêts avec ceux de leurs employeurs, vont demander une représentation particulière. Grand événement dans l'histoire de l'organisation ouvrière ; il la divisa en deux tronçons aujourd'hui hostiles : les ouvriers partisans de la conquête des pouvoirs politiques, et les ouvriers partisans d'une action uniquement syndicale, les syndicalistes et les parlementaires, pour employer des qualifications actuelles. Aux élections générales de 1863, deux ouvriers firent acte de candidats, J.-J. Blanc et Constant, tous deux typographes : ils ne groupèrent que quelques centaines de voix. Simple escarmouche. La grande candidature ouvrière, qui appela l'attention du public, fut celle de Tolain, ouvrier ciseleur, qui mourut sénateur de la Troisième République.

Tolain avait pour adversaire Garnier-Pagès, une barbe de 48 : défendu par un comité de soixante ouvriers, proposé par un manifeste célèbre en faveur de la nouvelle tactique, appuyé par Noël Parfait, Laurent Pichat, Delescluze, etc., Tolain ne recueillit que cinq cents voix environ, dans les Faubourgs Saint-Antoine et du Temple. C'était un échec, mais la lutte avait eu l'avantage de donner au principe alors nouveau la plus grande publicité. Proudhon commença un livre sur la *Capacité politique de la classe ouvrière*, qui ne devait être publié qu'après sa mort. Une phrase en donne le ton : « Si les ouvriers, en 1869, votent encore pour leurs patrons politiques, ils retardent leur affranchissement de cinquante ans. »

La nouvelle théorie était aussi simple et aussi pacifique que le coopératisme : de même que les coopératives devaient exproprier peu à peu à leur bénéfice toutes les entreprises capitalistes, les députés ouvriers de plus en plus nombreux auraient finalement constitué, sinon toute la représentation

nationale, tout au moins la majorité. Maîtresse de la vie sociale, rien que par le jeu des institutions constitutionnelles, cette majorité aurait voté des lois conformes aux intérêts de ses commettants, c'est-à-dire supprimé la propriété individuelle et le patronat.

Survint l'insurrection polonaise. On sait combien Paris aima la Pologne : des comités de souscription se créèrent un peu partout. Les ouvriers français déléguèrent six d'entre eux pour assister, à Londres, à un grand meeting qui eut lieu à Saint-Martin's Hall, le 28 septembre 1864, sous la présidence du professeur positiviste Beesley. La Pologne, malgré les réelles sympathies qu'elle inspirait, n'était qu'un prétexte ; la grande affaire fut de conférer avec les ouvriers anglais, pour essayer de donner vie au projet esquissé en 1862, aux toasts portés à l'alliance des peuples. Un règlement provisoire fut voté, un comité central provisoire élu, un congrès international projeté pour 1865. Il était enfin entendu que les ouvriers anglais adresseraient un manifeste à leurs camarades français.

Les délégués français revinrent à Paris ; un groupement fut esquissé, sans cadre, composé d'une vingtaine d'ouvriers. Son premier acte fut de constituer un petit fonds, par cotisations hebdomadaires de vingt-cinq centimes, pour permettre à quelques-uns de ses membres d'effectuer un dernier voyage à Londres. La somme nécessaire réunie, les délégués, au nombre de trois, partirent ; ils s'appelaient Tolain, ouvrier ciseleur, Perachon, ouvrier monteur et Limousin, ouvrier passementier. L'entente fut scellée. Quelques jours après, le petit groupe parisien recevait les statuts définitivement rédigés et s'organisait : immédiatement, il adressait copie de ces statuts au Ministre de l'intérieur et au Préfet de police, et informait ces deux fonctionnaires que l'*Association internationale des Travailleurs* installait ses bureaux 44, rue des Gravilliers.

MAXIME LEROY

(La fin prochainement.)

CÉLINE

FILLE DES CHAMPS[1]

— Bonjour, la petiote ! — fit Lungé. — Ça va-t-il bien, ce matin ?

— Mais oui, le père ! — fit Céline, qui sortait de la chambre des alcôves, avec sa robe de drap gris et ses pantoufles à bouffettes.

Céline, sur le seuil, considéra toute la cour avec ses fumiers couverts de gelée blanche, ses petites mares glacées, et son vieil arbre mort qui étalait sur le ciel gris ses branches scintillantes de givre.

Madeleine, qui parlait avec une grosse femme en cape, à côté de la bergerie, cria de loin :

— Regardez-moi ça, là-bas, que c'est encore en train d'attraper froid !... Veux-tu bien rentrer, la Céline !

Elle alla dans la grande salle et s'assit dans l'âtre à côté du vieux.

Il y avait sur la cheminée un éteignoir, des tasses, une lampe, un vase de porcelaine bleue plein de graminées poussiéreuses, un petit ours de bois découpé, qui portait une pelote d'épingles, et des cadres de verre et de papier doré où brillotaient des daguerréotypes de vieux parents.

[1] Voir la *Revue* des 1er et 15 février.

Céline se leva pour aller chercher dans sa malle les *Histoires édifiantes* du Révérend Père Le Borel.

Elle était revenue au coin du feu et lisait la *Conversation préliminaire d'Ariste et de Valentin*. Elle entendit un bruit de sabots sur le ciment de la grande salle. Et, comme elle se retournait, Laure entra, et vint se jeter dans ses bras :

— Bonjour, ma sœur de lait!

Au milieu du fichu rouge qui lui serrait la tête, et d'où débordait, sur les joues, de la laine brute, odorante et jaune, on voyait son petit visage avec son nez retroussé tout rougi, ses yeux brillants, ses lèvres gercées, et ses joues qui étaient roses de froidure et de contentement.

— Bonjour, ma petite Laure!... Il fait donc bien froid, ce matin?

— Le vent est piquant, sous les châtaigniers... Tu as bien dormi, cette nuit? Tu n'as pas mal à la tête?... Il faut rester auprès du feu et bien te chauffer pour être guérie tout à fait.

— Mais je suis guérie! Je sortirais bien si on le voulait. En me couvrant chaudement, j'irais bien travailler avec les autres.

— Non, il ne faut pas encore... Tu sais, je suis joliment aise...

— De quoi? — dit Céline.

— C'est aujourd'hui que la Solange s'en va.

— Où s'en va-t-elle?

— Je n'en sais rien, mais elle s'en va. C'est Rosa, la petite à la Janelle, qui la remplace.

— C'est la Janelle qui cause dans la cour, avec ma mère?

— Oui, elle dit qu'elle amènera sa fille demain matin... Sais-tu ce qu'il a dit, Sylvain, quand je lui ai dit que Solange s'en allait? Il a fait semblant de ne pas le savoir, et il m'a dit : « Pourquoi donc qu'elle s'en va? — C'est parce qu'elle se conduit mal, que je lui ai dit. — C'est-il vrai? » qu'il m'a répondu... Il est sournois, ah! oui, on ne lui fait pas dire ce qu'il veut garder... Seulement, il avait l'air gêné.

— C'est parce qu'elle se conduisait mal qu'on la renvoie? demanda Céline.

— Je ne crois pas, — dit Laure. — Il y avait longtemps que le maître savait qu'elle allait avec Sylvain; mêmement

qu'il disait toujours, quand on lui en parlait : « Laissez-les donc tranquilles! ça ne vous regarde pas, je crois!... » Seulement, il y avait la Janelle qui avait un petit champ à côté du moulin du Riau, et M. Perret-Cardonnet en avait envie. Alors la Janelle lui a dit : « Je vous le vendrai bien, qu'elle a dit, si ça peut faire votre agrément. » Alors M. Perret-Cardonnet l'a acheté. Alors la Janelle lui a dit : « Si c'était de votre obligeance, il y a bien ma petite qui est en âge de servir, que ça me ferait du plaisir que vous la preniez au Mai... » Alors voilà comment ça s'est fait.

Madeleine frappa à la fenêtre, et cria :

— Veux-tu te dépêcher d'aller aux vaches, nom de d'là!...

Laure s'enfuit. Céline la vit traverser la cour, poursuivie par la voix courroucée de la métayère.

Le vieux avait relevé la tête; il la rabaissa.

A midi, Lungé, avec ses sabots fourrés et sa casquette de poil, vint déjeuner dans la grande salle. Céline lui servit la soupe. Ensuite arriva Sylvain, qui soufflait dans ses doigts :

— Tiens, voilà la Céline! — dit-il, en s'avançant vers elle de son pas balancé.

Et il lui serra la main en souriant.

Céline lui lança un regard de mépris, qu'il ne remarqua même pas.

Les deux hommes mangèrent en silence, lentement, mais en faisant de grosses bouchées qui gonflaient leurs joues mouvantes. Ils étaient pressés.

Quand ils furent partis, Madeleine, Céline et le vieux mangèrent à leur tour.

***

Le lendemain matin, Céline était à la fenêtre et regardait Sylvain qui remisait la charrette sous le hangar.

Elle vit la Janelle entrer dans la ferme. La Janelle amenait sa fille. Rosa portait un petit collet de laine noire sur son corsage indigo, et un jupon court qui découvrait ses sabots vernis et ses bas bleu clair à pois blancs.

Le neveu de M. Perret-Cardonnet survint avec le métayer.

— Votre fille est donc revenue, Lungé ! — dit-il, en allant donner une poignée de main à Céline.

— Mais oui, — dit le métayer, — elle est revenue.

Et Céline connaissait, au regard de son père, qu'il était gêné en parlant d'elle, comme d'une chose qui coûte et qui ne rapporte pas.

— Bonjour, monsieur Félix ! — dit-elle — Vous avez fait bonne pêche ?

M. Félix agita son filet vide en riant, puis il expliqua comment, à cause de l'arrêt du moulin, de la dispersion de l'appât et de la force du vent d'ouest, il lui avait été matériellement impossible de prendre la moindre ablette.

— Va donc chercher un verre de lait pour monsieur Félix, la Céline !

Elle jeta un fichu sur ses épaules et courut jusqu'à la laiterie. Le vent piquait ses joues. Elle riait. Elle rencontra Madeleine et lui dit :

— Il ne fait pas froid, ce matin. Après le déjeuner, j'irai aux champs !

Madeleine leva les épaules et ne répondit pas.

M. Félix but son lait et monta sur sa bicyclette.

— Bonjour à M. Perret-Cardonnet ! — dit Lungé.

— Merci.

— Et aussi à votre dame ! — dit Céline.

Céline alla aux Mourons avec Laure et la nouvelle servante : on fit voir à Rosa les différentes pâtures, les trous dans les haies. Puis on laissa Laure avec les moutons, et Céline emmena Rosa au jardin.

— Ma petite, — lui dit Céline, — sais-tu cueillir la doucette ?

Elle lui passa le couteau. Rosa s'y entendait parfaitement bien. Elles arrachèrent aussi quelques carottes et voulurent les serrer dans le cellier.

— As-tu déjà servi dans une ferme ? — lui demanda Céline.

— Non, mademoiselle, — dit Rosa ; — je suis toujours restée chez ma mère.

— Est-ce que cela t'ennuie d'être ici ?

— Oh! non, mademoiselle; je suis bien contente que M. Lungé m'ait acceptée.

Elles trouvèrent Sylvain.

— C'est Rosa, la nouvelle servante, — dit Céline, — celle qui remplace Solange.

Le bouvier remarqua le regard malicieux de Céline et répondit en tournant la tête :

— C'est bien!... on fera connaissance quand c'est qu'on m'apportera le goûter dans le Pré au Chêne.

Et, toisant les deux filles, il s'en alla, disant :

— Avec la Laure, ça nous fait trois fameux colosses, bon Dieu!

Céline était humiliée.

Elle mena Rosa traire les vaches.

— Aveins une bancelle sur la planche, — dit Céline.

Mais Rosa, les manches troussées, s'agenouilla dans la paille et massa fermement les pis de la Grosse Rousse :

— Ça va bien mieux comme ça, — dit-elle.

Céline la laissa faire et s'assit auprès de la Bourbonnaise blanche. Elle avait perdu l'habitude de traire et n'était pas encore bien vigoureuse. Elle s'y prenait mal. Elle s'interrompait. Elle se lassait. Elle regardait comment s'y prenait la Rosa pour faire gicler si roidement le lait sur les parois du seau.

Comme elles sortaient de la laiterie, Rosa aperçut le bricolin qui grimpait à une échelle :

— Hé! Désiré!

— Tiens, c'est la Rosa, — fit Désiré, en accourant.

— Tu le connais? — demanda Céline d'un ton hargneux.

— C'est mon cousin, pardi!

Les deux cousins s'embrassaient, se contaient des nouvelles des leurs, se donnaient de petites tapes d'amitié, et riaient ensemble.

— Il faut rentrer, Rosa! — dit Céline.

Dans la grande salle, on trouva Madeleine.

— Eh bien! l'as-tu mise au courant? — dit la métayère à sa fille. — Es-tu débrouillée, la Rosa?

Rosa regarda Céline d'un air moqueur. Puis elle dit à Madeleine, en baissant les yeux :

— Mademoiselle m'a appris à couper la doucette et à traire les vaches.

*
* *

Céline, en descendant aux lavoirs, rencontra la Gilberte qui portait son linge sur une épaule. Son vieux visage souriait sous son foulard de soie violet qui tombait en pointe sur son front.

— Te voilà donc encore revenue, ma jolie! — lui dit-elle.

— J'ai quitté le service, — dit Céline. — Maintenant, je reste à la ferme.

Gilberte se tut, un moment, puis déclara :

— Pour servir, ma jolie, il faut être forte et courageuse : on n'aime pas les fainéantes à la ville... Pour être fille de métayer, c'est autre chose!

Céline avait envie de l'appeler « menteuse, sorcière, mauvaise gale... »

Elle poussait sa brouette avec rage.

Comme elle voyait les autres laveuses à genoux auprès du gué, elle songea :

« Je vais leur montrer si je suis une fainéante!... »

Il y avait là Marie Tréchaut, avec ses grands bras maigres et son giron bombé; Louise Moreau, la plus alerte des laveuses; la belle Morison, droite et souriante et savonnant un mouchoir de fil au creux de sa main, et Taude, la bavarde, dont la voix aiguë ricochait comme un cri d'oie, sur l'eau.

Céline eut de la peine à s'installer pour ne pas se mouiller les pieds. Mais, dès qu'elle eut le battoir en mains, elle frappa son linge fortement; et bientôt, sous ses mains vives, l'eau savonneuse glissa sur la selle et fit un large cercle bleu au bord de la rivière.

Gilberte disait à la belle Morison les exploits de son fils:

— Si la Marivon a sauvé du feu son bétail et tient encore un peu de butin, c'est bien à mon gars qu'elle le doit!...

Céline pensait à la nuit de l'incendie, au petit enclos où elle avait failli brûler avec la commode et d'où Sylvain l'avait enlevée dans ses bras; mais, elle pensait surtout à son linge : elle battait, tordait, étalait, savonnait, mouillait, brossait et battait de plus belle.

« Ils ne diront pas que je mange et que je ne travaille pas !... »

Et, de temps en temps, elle jetait un regard vers Louise Moreau, qui lave si vite et si bien ; et, les cheveux défaits, les yeux brillants, les bras rouges, la figure ensoleillée, elle battait avec ardeur, et elle était contente de travailler, de peiner, de faire une besogne harassante.

A travers le bruit des battoirs, Céline entendait parfois la voix de Gilberte qui parlait de charges de cavalerie, de caravanes passées au fil de l'épée, de porte-monnaie de cuir, d'écrans aux plumes multicolores, de fièvres contractées autour des chotts insalubres et de petits serpents blottis au fond des bottes... Elle devinait qu'il s'agissait de Sylvain. Mais elle n'arrêtait pas son battoir, que pour prendre sa brosse ; elle plongeait son linge en éclaboussant son corsage gris de froides gouttes d'eau ; elle savonnait et tordait sans relâche ; — et elle était heureuse, parce qu'elle voyait qu'elle lavait plus vite et mieux que Louise Moreau.

*
* *

Les gens de la ferme traitaient Céline en étrangère et ne la tutoyaient plus. On se moquait d'elle parce qu'elle s'habillait trop proprement tous les jours.

« Je ne peux pourtant pas déchirer mes robes pour leur plaire ! » se disait-elle.

Céline n'avait plus la même façon de parler, ni de manger, ni de rire...

Fanchette, la bonne vieille bergère boiteuse, se méfiait elle-même maintenant de la petite Céline, qu'elle avait bercée jadis, et, quand elle la voyait, elle cherchait à l'éviter et clopinait plus vite.

Lorsque Rosa l'appelait « mademoiselle », Céline se récriait :

— Tu ne peux pas dire « Céline » ?...

Rosa ne pouvait pas traiter en camarade une fille bien habillée, qui couchait dans un lit à rideaux et qui parlait autrement qu'elle.

A la vérité, Céline citait parfois des lectures qu'elle avait

faites, jasait des gens de la ville qu'elle connaissait, de choses nouvelles qu'on ne connaissait pas à la ferme.

— Tu es bien fière de savoir tout ça! — lui disait sa mère.

Sylvain était gêné qu'on eût renvoyé Solange : on l'avait privé d'une habitude; il était d'humeur plus ombrageuse à cause de cela. Quant à l'amitié que Céline pouvait avoir pour lui, il n'y songeait pas du tout. Il la méprisait même un peu parce qu'elle avait été malade, qu'elle était encore faible et pâle, et qu'elle avait un petit air de domination qui lui déplaisait chez une femme. Il ne pensait plus à lui dire quelque plaisanterie ou à lui passer sa grosse main sur la joue.

Un jour, elle emportait péniblement une échelle dans le poulailler, en laissant traîner un bout sur la paille; Sylvain l'aperçut.

— Eh! malheur! — dit-il, — donne-moi donc ça, ma pauvre petite!

Le bouvier mit l'échelle sur son épaule, et Céline le suivit, les mains dans les poches de son tablier à fleurs.

Céline avait honte d'être faible, de ne pas travailler aussi rudement que les autres. Elle courba la tête et dit à Sylvain :

— Tu sais bien que tu me fais de la peine quand tu me dis que je ne suis bonne à rien!

Sylvain la regarda et vit qu'elle avait les larmes aux yeux.

— Allons, la Céline! tu ne vas pas te mettre à pleurnicher... Tu as été malade, tu n'es pas encore bien remise, voilà tout... Tu es trop sensible, à la fin!

Elle essayait d'être forte, elle se donnait de la besogne toute la journée, elle s'endurcissait peu à peu à la froidure.

Elle disait à sa mère :

— Crois-tu que je ne pourrais pas coucher dans le grenier, à présent?

Madeleine se mettait en colère :

— Tu n'es pas bien dans notre chambre?... Tu veux faire la brave avec les autres?... A ton aise! fais-toi crever, ça te regarde.

Seule, la petite Laure semblait l'aimer.

Elle l'écoutait avec joie raconter de petits faits de sa vie de

bonne, les grosses plaisanteries du vicomte de Choulaine, les tours du Singe, ou bien des souvenirs de ses lectures religieuses, des récits miraculeux, des aventures de missionnaires, que sa maîtresse lui avait lus dans les *Annales de la Propagation de la Foi*.

A la messe, elle prêtait à Laure son paroissien du diocèse de Lourdes ou son chapelet de verre rose « bénit par monseigneur Duvallet ».

La malice de la petite Rosa, la haine de la Gilberte, la mauvaise humeur de Madeleine, le silence de Lungé, la méfiance de Fanchette, l'inimitié de tous les gens de la ferme, l'indifférence de Sylvain, tout cela s'effaçait un peu quand Céline, au fond de la prairie, lisait à la petite Laure les *Histoires édifiantes* du Révérend Père Le Borel.



Pendant qu'on était à Saint-Vincent, après la messe, elle alla voir la femme du coiffeur.

Madame Bigouin, qui était occupée à raser un client, releva ses beaux yeux :

— Asseyez-vous donc, mademoiselle.

— Mais non, madame... Je vous remercie... Ne vous dérangez pas... Je viens seulement vous dire un petit bonjour en passant : j'ai vu mademoiselle Clara Vérinot, et elle m'a chargée de vous faire ses amitiés.

— Ah ! cette bonne Clara !... Elle est toujours chez monsieur Lebœuf ?

— Mais oui, madame. Elle doit s'y plaire : le docteur Lebœuf, qui m'a soignée, est un excellent homme.

— Vous avez été malade ? Mais ça va mieux, n'est-ce pas ?

— Merci, c'est fini.

— Et votre vieux grand-père ?

— Il va bien : il est ici ; il donne toujours le pain bénit.

— Et vous êtes venu faire un petit tour à Saint-Vincent ?

— Mais oui, madame. Nous sommes venus à la messe... Allons, au revoir, madame !

— Bon voyage, mademoiselle !

Elle retrouva les gens du Mai au café Chardon.

— Tu n'as plus de visites à faire? — lui dit Madeleine.

Céline ne répondit pas.

Elle s'endurcissait aux sarcasmes.

Mais déjà elle les méritait moins. L'air de la ferme avait de nouveau bruni son teint. Sa voix reprenait les intonations paysannes. La force lui était revenue.

Aussi ne se moquait-on plus d'elle que par habitude. Mais on se moquait d'elle rudement, assidument. Il semblait qu'à jamais elle était devenue une étrangère, bien habillée, maladive, parleuse, fière.



La première fois qu'elle alla coucher dans la mansarde de la bergerie avec Laure et Rosa, Céline fut en joie.

Elle s'était conquis la sympathie de Rosa Janelle, qui l'avait souvent défiée de prendre une telle décision; et Laure était heureuse comme si on l'avait conduite à la foire du 1er septembre.

Les trois lits de fer étaient alignés le long de la cloison de plâtre.

— On va mettre le tien au milieu, — avait dit Laure.

Et, avant de se coucher, on avait fait rouler les lits pour que Céline fût placée entre ses deux amies. On riait. On gambadait, pieds nus, dans la chambre. On racontait des bêtises en pouffant. On sautait sur les sommiers métalliques. Et, quand on avait fait trop de bruit, on entendait, par les fentes du parquet, les moutons qui s'effaraient dans la bergerie.

Au lit, on se parla longtemps encore, la tête dans l'ombre et le pied des lits éclairé par les jours de la lucarne.

Mais, au petit jour, les trois amies étaient levées et descendaient l'échelle.

Quand Céline rencontra Sylvain, elle lui dit :

— Tu n'as pas besoin de me regarder de travers, Sylvain! J'ai couché dans le grenier de la bergerie.

— Oui-da! — dit Sylvain. — Tu as couché dans le lit à la Madeleine, avec un cruchon sous tes pieds...

— Puisque je te le dis, Sylvain!... Tu peux me croire.

— C'est une menterie.

— Demande plutôt à Laure et à Rosa, — fit Céline en montrant les deux bergères qui détachaient leurs chiens.

— C'est une blague, je te dis !

— Je te jure que c'est vrai !

— Et puis?... Moi, j'ai bien couché avec mes bœufs...

Mais le printemps aiguillonne. Et quand le désir tourne autour de vous comme un vol d'abeilles, agaçant, bourdonnant, tenace, il faut bien s'étirer, bâiller, s'étendre au soleil, regarder les gars et faire les yeux doux.

— Sylvain !

— Qué que tu veux ?

— Il y a le père Matiaux qui vient pour la Brunasse.

Assis dans l'ombre chaude de sa loge, le bouvier fait des ligatures. Céline le regarde dans les yeux. Elle n'a qu'un jupon et une camisole débraillée.

— Qu'est-ce que tu as là qui te brimbale sur les estomacs? dit Sylvain en tendant la main vers la chaînette dorée.

Céline se penche; mais, comme Sylvain touche au scapulaire, elle sent le frôlement de sa main rugueuse, et elle veut se sauver.

Sylvain la rattrape par son jupon, l'assoit sur ses genoux, la manie, l'embrasse. Ses yeux brillent et il serre les dents.

— Lâche-moi ! — dit Céline, effrayée.

— Je ne te fais rien, — dit Sylvain,

— Ne me serre pas si fort, — dit Céline; — tu me fais du mal, comme ça !

— Comme tu voudras, — dit Sylvain.

Et il se lève pour s'en aller.

— Je ne t'ai pas dit ça pour ça, — dit Céline.

— Où qu'il est, Matiaux? — dit le bouvier.

*
* *

Le propriétaire et son métayer visitent leurs biens.

— Ah ! quelle chaleur, notre maître ! Que voulez-vous qu'on devienne d'un temps pareil ?

— Oui, — dit M. Perret-Cardonnet, — l'été promet de nous amener une température sénégalienne.

Et il s'enfonce dans les blés roux où brille sa jaquette d'alpaga.

— Croyez-vous que l'avoine sera bonne ? — demande-t-il.

Le soleil fait miroiter les blés, les buissons et les guérets. Le panama orange flotte sur les vagues dorées.

Dans le chemin creux, la Gilberte, à côté de sa chèvre, a piqué sa quenouille au bord du talus et, assise dans le fossé, elle file.

Dans la cour de la ferme, les chiens dorment, les poules sont tapies à l'ombre des ridelles, un dindon fait la roue, les chats s'étendent. Seuls, les pigeons s'agitent dans leur grenier.

Fanchette rencontre Jules :

— As-tu vu la Rosa ?

— Non, — dit Jules. — Si je savais où il y a Désiré, je te dirais bien où il y a Rosa.

Dans la chambre des alcôves, Madeleine, tout habillée, fait un somme...

Cependant, à la lucarne du grenier à foin, Céline, avec sa camisole blanche et sa jupe rouge, ses bras nus croisés, regardait le soleil se mirer dans les moissons et jaunir à l'infini les prairies sèches. L'air chaud et immobile pesait sur elle, rougissait son visage, agaçait toute sa chair moite et l'alanguissait tout entière.

Sylvain, qui était monté au grenier à fourrage, vint s'accouder à la lucarne voisine. Ils se virent en même temps et s'écrièrent :

— Quelle chaleur !

Puis ils se regardèrent du même regard lent, avec le même sourire de leurs joues chaudes.

Tous deux restèrent longtemps à leurs lucarnes, en face de la campagne brillante, qu'ils contemplaient paresseusement.

Le visage de Céline se bariolait de l'ombre de ses cheveux défaits ; ses bras duveteux s'éclairaient de jour pâle. Dans sa camisole entr'ouverte, elle sentait sa poitrine brûler.

Piqué du soleil aigu, le bouvier, hors de la fenêtre, étirait ses bras en laissant clignoter ses yeux las et rire amplement sa

bouche. Il se pencha pour atteindre le coude de Céline; mais les lucarnes étaient trop espacées. La fille, en riant, allongea le bras; mais ils ne purent encore se rejoindre. Et lui, plein de colère, le visage collé au mur, écartant sa large main brune. — elle, riante, sa gorge pressée sur le chenal du toit, ils tâchaient de toute leur force de se toucher.

Ils ne purent y parvenir. Soudain, rageusement, le bouvier quitta la fenêtre, enjamba les tas de fourrage et enfonça la porte du second grenier.

Céline, qu'il avait saisie brusquement, se débattait et pâlissait de joie.

Et ils roulèrent sur le foin, où les minces fétus glissants craquètent et piquent la chair...

Au lavoir, Louise Moreau et la Taude battent leurs selles, sous leurs grands parapluies bleus.

— La Morison ne vient pas vite!

— Sans doute qu'elle cause avec la Gilberte, — répond la Taude. — Ah! la vieille voudrait bien lui donner son gars. Ça irait bien à sa gouverne qu'elle puisse dire un jour : « J'ai mon gars qui est fermier à la Pièterie. »

— Mais Lungé tient trop à Sylvain Gilbert pour le laisser partir, — fait Louise Moreau.

— Qu'est-ce qui retient le bouvier au Mai? — réplique la Taude. — Vous ne voudriez pas qu'il se marie avec la Céline, cette mijaurée qui a été à la ville et qui n'est seulement pas née de mariage!... Les métayers étaient-ils époux quand ils ont eu cette petite-là?... Non, pas vrai?.. Et puis, on ne sait pas si le propriétaire gardera le mari de la fille comme métayer quand Lungé ne sera plus là...

— Elle était joliment bien peignée, la Céline, quand elle est venue laver, l'autre lundi!

— Bah! c'est bon à rien, ces dérangées-là... Quand ça revient de la ville, c'est fringant comme une pintade, ça lit des livres, ça se moque des pauvres gens, ça a des manières de riches : ça ne sait seulement pas vider un poulet!...

Philippe, au bord du gué, ses petites jambes brunes se mirant en zigzag dans l'eau, cherche des loches sous les pierres.

« C'est demain dimanche, — songe-t-il. — M. Brissot viendra de bonne heure, M. Félix aussi. Le capitaine Le Vallet me confiera sa ligne pour allumer sa cigarette. La dernière fois, pendant qu'il frottait son allumette, je lui ai pris un barbillon de deux livres et demie... »

Laure est au Pré au Chêne avec les vaches. Elle tricote, adossée à la borne du chemin; ses petits sabots joints luisent au soleil.

Les vaches remuent la tête avec ennui, pour chasser les mouches.

— Miret! — crie Laure en prenant son bâton, — vire-moi un peu la Bourbonnaise!

La Bourbonnaise, toute blanche avec ses épaules roses de sueur, court follement dans la prairie. D'un élan robuste, elle saute le ruisseau et gravit à sauts obliques la côte sablonneuse. Le poil ras de sa peau frissonne. Bientôt elle arrive en haut du tertre, où elle s'arrête, le mufle gonflé, les jambes raides.

Mais Miret court, jappe, rejoint la vache, et, s'élançant derrière elle, la mord à la cuisse et la fait redescendre en bonds effarouchés dans la prairie.

***

Depuis ce jour-là, Sylvain et Céline avaient une habitude de plus.

Céline, quand elle y songeait, s'étonnait de sa conduite. Elle s'en attristait, se maudissait. Mais elle aimait Sylvain, qui était beau, et qui disait qu'il l'aimait.

Parfois, quand elle montait à sa chambre, elle avait envie de pleurer en voyant les chapelets et les images, au-dessus de sa table de nuit.

Elle songeait à madame Juglan, à sa vie si pieuse, si pure, à l'abbé Flouvard, à la vieille demoiselle Élodie...

Mais il fallait bien qu'elle retournât où Sylvain l'attendait.

Il fallait bien qu'elle revînt la nuit dans ce coin obscur, où l'on marche sur une couche de foin, où l'on est l'un à côté de l'autre sous les chevrons où pendent les harnais, où l'on

voit dans le rayon de la lune les chauves-souris qui crépitent en se poursuivant autour de la grosse poutre ronde.

Il fallait bien qu'elle fût à lui.

Elle lui répétait :

— Sylvain, il le faut, tu sais, il faut qu'on se marie... Il faut en causer.

Le bouvier prenait un air ennuyé et disait :

— Laisse donc ! Ça ferait des histoires. On est-il pas bien comme ça ?

Chaque fois qu'elle y faisait allusion, il était moins caressant et tout renfrogné. Céline hésitait maintenant à lui proposer le mariage. et peu à peu elle cessa tout à fait de lui en parler, pour qu'il fût bien doux et qu'il la prît sans remords sur ses genoux en l'appelant : « ma petite panthère », et en montrant toutes ses dents blanches.

***

Laure était désolée.

Elle avait trouvé au pied de son lit le gilet du petit Désiré. le cousin de Rosa.

— C'est peut-être bien à Sylvain ! — avait dit Jules. — Il faut lui remettre dans sa loge sans rien dire, parce qu'il serait fâché s'il savait qu'on l'a vu avec la Céline.

— Ce n'est pas vrai ! — fit Laure en jetant le gilet par dessus la porte de la bergerie. — Et puis je te défends de dire ça de la Céline !

Mais il fallait bien qu'elle apprît toute la vérité, et elle en était désolée...

Elle évitait de rencontrer Céline et Rosa, et, quand elle était à côté d'elles, elle baissait les yeux et elle leur parlait d'une voix triste, comme si elle avait eu mal aux dents.

Pourtant, un soir que Rosa était sortie et qu'elle était seule avec Céline dans la mansarde, elle osa dire :

— Je sais bien où est Rosa !... Crois-tu que c'est joli, ce qu'elle fait là ?

Céline, penchée sous la bougie, lisait une page des *Histoires édifiantes* en guise de prière ; elle ne répondit pas. Laure vit qu'elle avait envie de pleurer, et elle lui dit :

— Je sais tout, ma pauvre Céline ; seulement, toi, je ne peux pas te détester !

Laure et Céline pleuraient.

— Tu dois avoir bien de la peine, à présent ! — disait Laure.

— Oh ! oui, — dit Céline.

La bougie s'était éteinte et elles se parlaient encore avec des voix larmoyantes dans la nuit.

Le lendemain matin, Céline alla voir sa mère et elle lui dit en l'embrassant :

— Maman, il faut que je me marie avec Sylvain.

— Il y a quelque chose ? — demanda la mère d'une voix irritée.

— Non, — dit Céline. — Mais il faut qu'il soit mon mari. Tâche de parler au père, je t'en prie. Tu ne voudrais pas qu'il arrive un malheur.

— C'est au moins encore à la ville qu'on t'a appris ça ! — glapit la Madeleine en s'en allant.

Le métayer, courbé vers la terre, traçait au cordeau des tranchées pour les asperges.

— Hé ! le père ! — fit la Madeleine.

Lungé, sans se relever, répondit :

— Quoi qu'il y a ?

Madeleine s'approcha tout près de lui :

— Il y a que Céline dit comme ça qu'il faut qu'elle épouse Sylvain.

Le métayer redressa sa tête rouge et, en essuyant ses mains à sa culotte, il dit d'une voix mystérieuse :

— C'est-il qu'il y a quelque chose ?

— Non, — dit la Madeleine. — Seulement, ça pourrait arriver.

— C'est bien vrai ? — dit Lungé. — Mais, en ce cas, il n'y rien de pressé !

— Je te dis qu'il faut qu'ils se marient, — fit la métayère de sa voix éraillée.

— C'est pas que je suis pas consentant, — fit Lungé. — Moi, il me plaît bien, Sylvain ; seulement...

La métayère lui coupa la parole :

— Tu es un serin, — dit-elle. — Je vais voir la Gilberte.

Quand la Gilberte apprit la raison qui lui valait la visite de Madeleine, elle se mit à rire de toutes ses forces en se battant les flancs.

— Mon gars a dérangé votre fille, la Madeleine?... Ha! ha! en voilà, une affaire, ma grande foi! En voilà, une affaire!

— Il ne s'agit pas de rire, — dit la métayère; — mais il faut tâcher de réparer ça. Je ne pense pas, la Gilberte, que ça vous ennuie de voir votre fils entrer dans notre famille: ça peut lui faire de beaux avantages, quand le père se retirera.

— Oui-da! vous voulez mon gars pour gendre... Ha! ha! non, vrai, c'est une jolie drôlière que vous m'offrez là!... Mais, bon Dieu! si elle avait eu le mariage de tous ceux qui l'ont dérangée, combien qu'elle en aurait, d'époux, à c't' heure!

— Ma fille a des défauts, je le crois, la Gilberte: elle est un peu fière et peut-être bien qu'elle a même de l'orgueil... mais elle n'est pas ce que vous dites, la Gilberte!

— Ha! ha! une fille qui revient de la ville, avec des robes de laine et des corsages à six francs! Vous ne voulez pas me faire croire que c'est un agneau, votre enfant!...

— Allons, la mère, ça vous va-t-il? Faut le dire.

La Gilberte alors eut un accès de colère et cria dans l'oreille de Madeleine:

— Non, que je vous dis! c'est non... Je ne veux pas donner mon garçon à une bâtarde... C'est-il compris?



Quand Céline connut la réponse de la Gilberte, elle dit à sa mère:

— J'étais bien sûre qu'elle me détestait. Elle me l'avait montré assez souvent!

— Pourquoi que tu m'as envoyée la voir, en ce cas? — dit la Madeleine. — Et puis, tu as bien besoin de faire des manières avec tout le monde pour te faire déranger par un gars, après ça!... Te voilà bien avancée, à présent!

— Tu pourrais peut-être bien parler à Sylvain.

— Arrange-toi, ma fille, débrouille-toi : moi, il faut que que j'aille éplucher les pommes de terre pour le souper.

Céline alla raconter sa peine à Laure. Puis elle voulut chercher Sylvain, mais elle n'osa pas. « Il vaut mieux que je lui parle de ça, ce soir, à un moment où il sera aimable », se dit-elle.

Le soir, elle monta l'escalier du grenier à foin, au-dessus de l'étable aux bœufs, mais elle ne vit personne et elle s'assit dans le coin des vieux harnais pour attendre.

Elle avait peur. Jamais elle n'était restée seule, la nuit, dans le grenier. A chaque frisson des foins, elle sursautait. Et les chauves-souris qui volaient autour de la poutre, dans le rayon de lune, l'effrayaient. Lasse d'attendre, elle descendit dans la bouverie et alla vers la loge de Sylvain.

Elle entr'ouvrit la porte et appela.

— Qu'est-ce que tu veux ? — dit Sylvain en s'éveillant.

Céline entra dans la loge obscure et demanda :

— Pourquoi que tu n'es pas venu ?

— Je ne t'avais pas dit que je viendrais.

— Si, tu me l'avais dit, ce matin, pendant que tu rentrais le maïs. J'étais dans le poulailler et tu t'es approché du grillage pour me dire : « Tu viendras ce soir, dis, ma petite panthère ! »

— Peut-être bien !...

Céline s'assit sur le lit de sangle et passa son bras sous l'épaule du bouvier :

— Appelle-moi ta petite panthère.

— Finis donc ! il faut pas faire de blagues ici. Tu sais bien que Jules couche à côté et qu'il peut entrer quand il se lèvera pour aller au champ relever Désiré.

— Alors, montons là-haut ! — dit Céline.

— Puisque tu veux que je te le dise, la Céline, je te le dirai : il ne faut plus qu'on aille ensemble. Il pourrait arriver quelque chose : alors on s'en repentirait.

— Tu ne veux plus ! — dit Céline effrayée. — Pourquoi que tu ne veux plus ?... Tu as vu la Gilberte... Il faut pourtant qu'on se marie, Sylvain...

— Tu sais bien que je t'aime bien, la Céline : on recausera de tout ça. Seulement, va-t'en. Désiré va venir, et il ne

faut pas qu'on nous voie ensemble. Il faut être raisonnable, sacrebleu !

— C'est bon, je m'en vais, — dit Céline en sanglotant.

— Bonne nuit, la Céline ! — dit Sylvain.

Et il se retourna pour s'endormir.

*
* *

Elle avait prié son père, supplié sa mère, elle était tombée aux genoux de Sylvain ; elle était même allée voir la Gilberte, qui l'avait jetée dehors en l'injuriant.

Et, un jour, elle avait failli demander conseil au vieux lui-même. Il était auprès de la cheminée, occupé à surveiller la panade : Céline s'était approchée de lui ; elle avait commencé à lui parler de sa faute, du refus de la Gilberte ; mais le vieux n'entendait rien, elle n'avait pas osé continuer.

Elle se résigna quelque temps, tâcha par son travail opiniâtre de regagner l'amitié des gens de la ferme. Tout le jour, elle peinait, se fatiguait à de durs ouvrages d'homme. Elle disait à son père :

— Reste donc tranquille ! Je ferai bien ça toute seule.

Mais, quand elle trouvait Sylvain, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder avec des yeux mélancoliques.

Le bouvier en souffrait un peu. Il se disait qu'il l'aimait bien, en effet, qu'il lui était désagréable de se passer d'elle, qu'après tout la Gilberte était une vieille détraquée et que lui-même était maître à présent de ses actions. Mais il ne songeait pas souvent à tout cela. L'idée de mariage l'agaçait, et, quand Céline passait près de lui, il fronçait le sourcil, faisait la grimace; il semblait se dire : « J'étais bien en train de travailler, et voilà que cette idée-là va me troubler !... » Et il donnait de bons coups de maillet sur les poteaux qu'il plantait, de façon à se renfoncer dans son travail.

Un soir que l'idée le tourmentait trop tenacement, il se décida à aller trouver sa mère.

Elle tricotait, en conversant avec sa grosse voisine, tandis que le petit Philippe, sa ficelle attachée à un clou de la porte, faisait du filet.

Sylvain s'assit dans un coin, d'un air las, la tête basse, les mains entre les genoux.

Les deux femmes parlaient de la moisson.

Philippe songeait au prochain dimanche. Il se promènerait sur le bord de la rivière, un peu loin et sans bruit, pour ne pas effrayer le poisson. M. Brissot lui tendrait la main en disant : « Bonjour, Philippe ! va donc me mettre de l'eau dans ma boîte à trous ».

Gilberte regarda son fils :

— Qu'est-ce que tu as à te tenir là comme un nigaud ?

Sylvain se redressa et frappa la table de son poing :

— Il y a qu'il faut que je me marie avec la Céline !

— Marie-toi donc, — dit la Gilberte : — qui est-ce qui t'en empêche ? Tu peux ben aussi aller te f... à l'eau, ou bien t'aller pendre dans la Bas-Fourrée comme feu ton père. C'est pas moi qui t'en empêcherai.

— La mère, tu n'as pas été juste avec la Céline, — reprit Sylvain adouci ; — elle est pas si mauvaise que ça.

— Laisse-moi donc, grand serin, avec ta morveuse !... C'est-il pas des malheurs tout de même, dites, la Grillonne, d'avoir fait des beaux gars comme ça et de les voir aussi nigauds !

Toutefois, les jours chauds où l'on paresse à l'ombre en s'étirant, et les soirs, à l'heure où l'on avait l'habitude de se trouver, Sylvain et Céline sentaient qu'ils se manquaient l'un à l'autre.

A l'heure d'aller au lit, Jules était bien sûr de recevoir des injures du bouvier s'il avait oublié de ranger les aiguillons et les pelles : quand Sylvain était de mauvaise humeur, il ne ménageait pas les jurons ni les coups de poing.

Et Céline, dans son petit lit du grenier, se tournait du côté de Laure pour pleurer à son aise. Elle songeait aux rendez-vous dans le grenier, où le foin fait une couche tiède et odorante.

Elle revoyait les marches étroites et lisses par où l'on grimpait naguère avec un peu d'effroi, le coin où le soleil s'allongeait dans le jour, la poutre énorme sur laquelle on voyait passer, le soir, le vol silencieux des chauve-souris.

Elle-même, elle se revoyait là, sortant d'un coin ombreux, les cheveux pleins de paille, la jupe traînante, les bras meurtris et la poitrine couverte de la menue poussière des foins.

***

A Saint-Vincent, après la messe, Céline, avec son fichu bleu en pointe dans le dos, ses gants de fil jaunes, ses bottines vernies, son chapelet enroulé autour de son livre, s'en alla, non plus chez la femme du coiffeur, mais chez M. Perret-Cardonnet. On la fit attendre dans le vestibule. Puis M. Perret-Cardonnet parut :

— Entrez donc dans mon cabinet, ma petite.

Elle ne voulut pas s'asseoir et elle parla en s'approchant du bureau où s'était assis M. Perret-Cardonnet.

— Je viens vous demander un conseil, monsieur, puisque vous avez bien voulu déjà vous occuper de moi... Peut-être bien que c'est un peu à cause de ça, parce que vous m'avez envoyée à la ville, que je suis mal vue à la ferme et que la Gilberte ne veut pas de moi. Sylvain me prendrait bien en mariage, monsieur, si ce n'était sa mère qui est folle et pleine de méchanceté.

— Si j'ai bien compris, — dit M. Perret-Cardonnet en marquant de petits points avec son crayon, — vous voudriez épouser le fils de madame Gilbert et elle refuse son consentement.

— C'est ça, monsieur.

— Et quels griefs oppose-t-elle à votre demande ?

— Elle dit comme ça, monsieur, que j'ai été à la ville, que je suis une fainéante, une fière, et puis elle dit que je ne suis pas née de mariage.

M. Perret-Cardonnet se leva et promit d'intervenir auprès de la Gilberte.

Il y alla dès le lendemain, en effet : Lungé vint le chercher avec la jument et le conduisit jusqu'au chemin de l'étang.

La Gilberte faisait sa cuisine.

— Bonjour, ma bonne femme ! — dit M. Perret-Cardonnet en frappant à la porte.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? — fit la vieille.

— Vous êtes bien madame Gilberte?

— Oui. Qu'est-ce qu'il vous faut?

Quand elle eut entendu ce qu'on lui voulait, elle répondit

— Qui est-ce que vous êtes pour vous mêler de cette affaire-là?

— Je suis M. Perret-Cardonnet, propriétaire du Mai.

— Et puis? — dit la Gilberte.

Alors M. Perret-Cardonnet dit avec douceur :

— Je vais parler à votre fils : il a plus de lucidité que vous, et nous nous entendrons fort bien.

— Et mon consentement? — dit Gilberte.

— On s'en passera! — dit M. Perret-Cardonnet.

*
* *

Le bouvier écoutait M. Perret-Cardonnet d'une oreille attentive, l'œil sévère, les mains dans ses poches.

— Je l'avais fait placer chez une vieille amie de ma femme, madame veuve Juglan, — disait le propriétaire, — et je vous affirme qu'elle n'a pu contracter à ce commerce que des manières parfaitement honorables.

— Peut-être bien! — répondit Sylvain.

M. Perret-Cardonnet usa du moyen le plus décisif :

— Je ne puis rien prévoir de l'attitude future de mes héritiers, mais quant à moi, je suis, croyez-le, tout disposé à continuer avec vous le métayage commencé avec votre futur beau-père.

— Je vous remercie, — dit le bouvier.

Et quand il lui fallut répondre oui ou non, il prit des détours, hésita, répondit d'abord non, se reprit pour tomber dans d'autres détours, mais il finit par dire oui.

Il s'en alla dans le Pré au Chêne et on ne le revit pas de toute la journée.

Le soir, la Gilberte se présenta sur le seuil de la grande salle avec une mine renfrognée.

— Je suis entrée, parce que j'avais peur qu'il pleuve, — dit-elle.

— Faudrait des nuages, — dit Lungé.

La Madeleine versa une tasse de café à la Gilberte et remit la bouilloire auprès des tisons, entre les deux sabots du vieux.

Sylvain, qui était assis dans l'ombre du bahut, se releva.

— Tiens, tu es donc là? — fit la Gilberte.

— Oui, la mère. Il faut que je te dise la chose : je lui ai dit « oui », à M. Perret-Cardonnet...

La Gilberte lança vers son fils un regard furieux, puis elle gémit en feignant de pleurer dans son mouchoir.

— Cette fois, c'est bien le dernier des malheurs!... Qu'est-ce qui me restera à faire, dites? A mendier mon pain, ou à me coucher sur le chemin de fer?... Je n'avais plus que lui Qui que j'aurai à présent que vous m'avez détourné mon gars?

— Qu'est-ce qui te parle de t'ôter ta paye? — dit Sylvain. — Ça ne te change pas, que je sois marié ou pas marié.

— Et puis vous viendrez déjeuner avec nous quand le cœur vous en dira, — fit Madeleine.

— Oui, sois-en sûre, que je viendrai gratter tes restes! — cria la Gilberte en avalant son café.

Et elle se mit à lui jeter au visage toutes les injures qu'elle put inventer. Elle avançait, montrait le poing, frappait du pied, s'enrouait; sa bouche écumeuse, à la fin, proféra des paroles incompréhensibles.

On décida que le mariage se ferait le premier jeudi du mois suivant, que le vieux coucherait dans la chambre du four et qu'on donnerait son lit aux mariés.



Lorsqu'elle eut gagné le haut du petit chemin vert et qu'elle eut poussé la barrière de bois, Céline posa son panier près du buisson et, la main au-dessus des yeux, regarda vers les bosquets qui bleuissaient au fond de la prairie.

Malgré ses cheveux raidis et ses mèches folles, le soleil éclairait ses joues duvetées et ses bras moites, et chauffait par l'ouverture de l'ample camisole sa nuque et ses épaules.

Sa courte jupe de toile rouge n'abritait pas ses chevilles nues, ses pieds blancs apparaissaient entre les bricoles de ses sabots.

Elle distingua, au loin, le troupeau de bœufs qui paissait près des hauts trembles, reprit son panier et se dirigea vers le bouvier en suivant l'ombre de la haie.

Quand le soleil de midi pénètre les buissons d'épines blanchâtres et de buis, une âcre senteur se répand sur les prés. Au long du sentier où marche Céline, le chèvrefeuille souffle un parfum suave et lourd.

La prairie ensoleillée est immobile et silencieuse. Tout semble voilé d'un air épais qui ternit l'herbe et les arbres ; le ciel même, pur et foncé, semble troublé d'une vapeur mouvante ; seuls, de grands chardons et l'acier d'une charrue brillent et miroitent.

Le laboureur du Viriau chante plus lentement que d'habitude. Parfois même il cesse, il oublie son « briolage » : il marche, le dos courbé, les yeux fixés sur le soc, et ne s'éveille que lorsqu'au bout du guéret les bœufs s'arrêtent, lui demandant son aide pour un nouveau sillon.

Au loin, deux enfants aux mollets jaunes gagnent doucement l'ombre noire d'un hallier.

Céline songe qu'elle sera dans huit jours la femme du bouvier Sylvain. Elle se voit, des fleurs aux cheveux, dansant des bourrées en relevant sa traîne blanche... Elle se cabre sous une étreinte...

Et, près des hauts trembles, tout en creusant une fosse d'abreuvoir, le grand Sylvain la voit venir...

Quand elle a quitté l'ombre du buisson, Céline traverse le troupeau : de grands yeux ronds la dévisagent, et des mufles fumants lui soufflent sur les bras. Elle s'avance lentement vers Sylvain, qui, après l'avoir baisée au front et du bout des lèvres, prend son panier et s'assoit au bord de la fosse.

Céline sent qu'il est en colère, elle se presse contre lui pour le câliner ; mais il mange en silence et goulument.

Timidement, elle met sa main à l'épaule du bouvier, disant :

— Alors, c'est jeudi...

« Oui », — fait-il, des yeux, tandis qu'il débouche son barillet, tout en mordillant la tranche de pain qu'il tient entre ses dents.

D'un buisson aux longs arceaux d'épines, sort un oiseau gris, sans remuer une feuille, sans pousser un cri, et, d'un lent vol, décrivant une faible courbe dans l'air, il s'abat sur un bosquet voisin.

Le calme pèse, comme le soleil. On n'entend que le pas sourd des bœufs dans l'herbe et le grincement du panier d'osier...

Deux fois, Céline feignit de vouloir s'en aller et Sylvain de n'y point prendre intérêt.

Cependant Miret vint lécher les doigts de Céline, et Sylvain l'écarta rudement du pied. Miret, peu accoutumé à cette brusquerie, gémit sourdement, se demanda pourquoi son maître était si méchant et vint se coucher près de lui.

Céline ne savait pas si elle avait envie de pleurer ou de sauter au cou de Sylvain.

Quant à lui, lorsqu'il eut fini de manger, il fut fort embarrassé et se releva en sifflotant... Mais voilà que sur sa nuque se nouèrent deux mains nerveuses, qui lui firent baisser le front, et sa bouche rencontra deux lèvres mouillées.

Il ne lui servait plus à rien de réfléchir et de prendre un air triste ou courroucé.

Céline, les yeux brillants, se laissait manier les bras.

— C'est jeudi ! — fit Sylvain, et il découvrit dans un large rire une brillante rangée de dents blanches.

Elle, égayée, mit ses mains brunes dans les longs cheveux du bouvier, et, se regardant, ils eurent envie l'un de l'autre.

Elle eut peur et s'enfuit comme une bête effarouchée. Son panier vide contre la hanche, elle traversa le troupeau assoupi, et reprit le sentier qui suivait l'ombre du buisson. L'embrassement du garçon l'avait animée : elle allait vite, la poitrine avancée, la bouche entr'ouverte, et se retournait souvent vers le geste du grand bouvier. Elle se sentait heureuse, et, riant à toute haleine, marchait à reculons et renvoyait des baisers à Sylvain en appuyant violemment son poing contre sa bouche.

Elle s'échauffait, haletait; ses cheveux mouillés collaient

à ses joues rouges, ses yeux étaient cernés de rigoles de sueur; ses manches courtes plaquaient sur ses bras; sa jupe légère tournait autour de ses hanches agitées; sa camisole moulait ses seins et son dos cambré. Et, tandis que la haute silhouette du bouvier se perdait tout au fond de la prairie bleue, Céline courait encore et riait, les bras en l'air.

Avant de quitter le pâturage, elle s'attarda à considérer Sylvain, une dernière fois, et soudain, excitée, elle jeta son panier et ses sabots par-dessus la haie et sauta, jupe voletante, la petite barrière de bois. Puis, s'enfuyant vers la ferme, elle disparut dans l'ombre du chemin vert, avec des cris, des sauts, des gambades et de joyeux éclats de rire...

ÉPILOGUE

Sylvain Gilbert est aujourd'hui locataire du Mai, dont il a fait prospérer les champs et les bestiaux.

Lungé est mort le premier. Le vieux l'a suivi. La Madeleine est devenue aveugle; elle écosse les pois sous la cheminée.

La Gilberte n'a pas quitté sa mauvaise humeur et on la voit encore dans le chemin creux, filant près de sa quenouille qu'elle a fichée au revers du talus.

Le petit Philippe est devenu un grand garçon pâle, aux yeux battus, aux mains maigres, et puis, un jour, il est mort.

Quant à Céline, c'est cette fermière connue dans la contrée pour sa grande jalousie et sa haine des gens de la ville. Lorsqu'un étranger frappe à sa porte, elle lui donne sans amitié ses œufs frais et son lait chaud, repousse sa familiarité, le congédie sans politesse.

Elle a renié son servage, est redevenue résolument une fille de la ferme. Elle aime sa terre et ses gens, et son aversion de la ville ne faiblira jamais.

Avec ses bras nerveux, ses cheveux luisants, sa bouche rouge et ses yeux étincelants, Céline brave l'âge et défie la misère; elle vieillit vigilante, courageuse, méfiante, inhospitalière, vivace.

PIERRE DE QUERLON

L'INFECTION

La fortune du mot *infection* est singulière. Dans les dictionnaires d'il y a cinquante ans, l'adjectif *infect*, qui n'a d'ailleurs pas beaucoup changé de sens, signifiait comme le latin *infectus* dont il dérive : « qui répand de mauvaises odeurs ». L'*infection* était « l'action d'imprégner un endroit, un objet, d'émanations infectes ». On pourrait, à la rigueur, trouver dans cette signification l'origine de l'acception actuelle : dans beaucoup de cas, les odeurs infectes sont le résultat de fermentations produites par des êtres vivants ; par conséquent, on ne s'étonnerait pas trop que le sens du mot « infection » se fût étendu à l'introduction, dans un organisme ou dans un liquide, de microbes capables de dégager des odeurs nauséabondes. La vérité est ailleurs.

Quand, sous l'impulsion du génie de Pasteur, on a compris que beaucoup de maladies étaient dues à l'introduction d'organismes pathogènes dans les individus, on a comparé ce phénomène à l'introduction, dans un pays, d'ennemis dangereux. De même que « des troupes de brigands infestent les campagnes » et que « les mauvaises herbes infestent les champs cultivés », on a dit que l'organisme malade est « infesté par des parasites nuisibles ». Mais le mot *infestation* n'existe pas et n'a pas été créé ; on lui a substitué « infection » qui existait et qui, dans certaines maladies accompagnées d'exhalai-

sons putrides, pouvait paraître correct. Pasteur était chagrin de cet à peu près[1]. Il disait *infester* et *infection*. Aujourd'hui, on a définitivement abandonné *infester* ; on dit *infecter* comme on dit *infection*, et le sens de ces deux mots n'a plus aucun rapport avec la signification du mot *infect* dont ils dérivent. Un organisme infecté n'est pas pour cela infect.

Infection veut dire, d'une manière générale, « introduction d'êtres étrangers, de parasites dans un être vivant », et même, le langage scientifique actuel ne prend plus ce mot en mauvaise part ; on dit parfois qu'un organisme est infecté quand il a des hôtes qui lui sont utiles, si bien que le sens du mot *infesté* a été dépassé ; il se rapportait à l'introduction, à la présence d'ennemis intérieurs ; l'infection comprend aujourd'hui tous les cas où un être d'une espèce est l'hôte d'un être d'espèce différente.

Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit qu'aucune démarcation bien tranchée ne sépare l'infection ainsi définie de la concurrence vitale entre individus se mangeant les uns les autres, car, dans beaucoup de cas, le parasite dévore purement et simplement son hôte, comme les loups dévorent les moutons. Quelquefois même, lorsque le parasite est extérieur, comme le pou ou le ricin, il ne doit son nom de parasite qu'à sa taille très petite, et l'on passe aisément de ce cas très simple à celui où les parasites sont intérieurs à l'individu qu'ils mangent. Petit à petit, de ces exemples grossiers, on arrive à ceux où l'agent pathogène n'est plus qu'un microbe invisible et, finalement, aux cas où le microbe ne pénètre plus dans le malade, mais l'infecte seulement de ses produits excrémentitiels. Ainsi, l'infection n'est qu'un chapitre de la Lutte pour l'existence. Je vais essayer de le démontrer en racontant simplement une série de petits drames dont tout observateur attentif pourrait être témoin pendant les loisirs de ses vacances.

1. Pasteur était très puriste. En 1888, quand on dut baptiser les nouveaux services de l'Institut de la rue Dutot, il désira substituer *microbie* à *microbiologie* qu'il trouvait trop long ; mais il voulut y être autorisé régulièrement et il m'envoya en ambassade chez Jules Girard. L'*Athénien* réfléchit quelques instants : « On dit chimie, on dit physique, on dit physiologie ; dites à Pasteur de dire microbie, ou microbique, ou microbiologie ; cela m'est égal ! » Pasteur fut enchanté et adopta *microbie* qui n'a d'ailleurs pas prévalu.

*
* *

Une taupe étant prise au piège, le paysan la jette par-dessus le talus, sur la route. Quelques heures après, un promeneur remarque le cadavre et s'étonne qu'il remue ; le soulevant du bout de sa canne, il voit des coléoptères qui travaillent dessous : ce sont des *fossoyeurs* attirés par l'odeur de la viande, que, d'ailleurs, ils ne mangent pas. Le lendemain, la taupe est à moitié enterrée; le jour suivant, elle a disparu sous le sol. Si l'on a marqué l'endroit et si l'on revient au bout d'une semaine, il est facile, avec un couteau, de retrouver le cadavre, enfoui à une profondeur de quelques centimètres, mais réduit à un sac de peau rempli de grosses larves blanchâtres. Ce sont des larves provenant des œufs que les fossoyeurs prévoyants ont déposés dans la taupe morte, après l'avoir enfouie pour la mettre à l'abri des chouettes, des pies ou des porcs. Ici, les larves de ces intéressants coléoptères tirent leur nourriture d'un cadavre ; il n'y a pas encore, à proprement parler, infection.

Mais voici le sphex, un hyménoptère, qui ressemble à une fourmi longue et ailée. Il meurt l'hiver et ses œufs ne doivent éclore qu'au printemps ; pourtant il a le souci de cette progéniture qu'il ne connaîtra pas, et il veut lui préparer des vivres ; comment, à si longue échéance, faire provision de viande qui dure ? Un cadavre aurait cent fois le temps de pourrir. Mais le sphex possède le plus merveilleux instinct qui soit connu dans le règne animal, pourtant fertile en merveilles. Il attaque un grillon et, aussi habile que le meilleur chirurgien, sans d'ailleurs avoir appris la recette de ses parents qu'il n'a jamais connus, il enfonce son dard dans un ganglion nerveux de sa victime et détermine une paralysie qui immobilise, mais ne tue pas et, par conséquent, empêche le grillon de pourrir ; voilà de la viande fraîche pour les petits à venir !

Cette habileté, qui tient du prodige, n'est pas très commune parmi les insectes ; mais beaucoup d'entre eux ont acquis l'habitude de pondre leurs œufs dans l'intérieur d'hôtes vivants où leurs larves doivent trouver le vivre assuré. Ils possèdent à cet effet une tarière remplissant le même rôle que

l'aiguille creuse de la seringue à injections hypodermiques, et c'est par ce canal qu'ils introduisent leur ponte à l'endroit convenable. L'hôte ne se prête pas toujours volontiers à cette inoculation ; il faut employer la ruse ; cette ruse va jusqu'à l'imitation morphologique, appelée mimétisme, par laquelle certains insectes arrivent à ressembler étonnamment à d'autres animaux d'espèce très lointaine cependant, dans lesquels ils pondent leurs œufs[1] ; et ils s'en approchent à la faveur de cette ressemblance, comme des Japonais revêtus d'uniformes russes s'approcheraient des troupes de Kouropatkine ; le droit des animaux est moins scrupuleux que le droit des gens.

Ce qui est plus simple encore pour un parasite, c'est de pondre ses œufs dans l'œuf même d'où sortira l'hôte qui naîtra ainsi infecté et pourra néanmoins, dans certains cas, atteindre son développement normal. Bien des insectes charmants que nous voyons butiner dans les campagnes ensoleillées sont remplis de larves d'espèces différentes qui, un jour, écloront et s'envoleront, en tuant le plus souvent l'hôte qui les a nourris. Quelquefois, ces parasites sont ou du moins semblent inoffensifs ; quelquefois, sans s'opposer au développement de l'hôte, ils en détruisent les organes génitaux et le stérilisent ; ainsi font les *stylops* dans les *andrènes*[2] qu'a étudiées autrefois M. Pérez père et qui sont le premier exemple connu de cette « castration parasitaire », dont M. Giard a fait l'objet de si admirables travaux.

Au lieu de pondre dans des animaux, un très grand nombre d'insectes pondent dans des végétaux sans défense ; l'infection, produite par les jeunes larves qui proviennent de ces œufs, détermine des tumeurs pathologiques que l'on appelle des *galles* et dont la forme dépend de la nature de l'hôte et de celle du parasite. Un naturaliste exercé sait discerner, d'après la forme d'une galle, à la fois l'espèce végétale qui l'a fournie et l'espèce animale qui lui a donné naissance. Tout le monde

1. L'homme n'est pas à l'abri d'une infection de cette nature ; à l'ombre des caféiers, dans les plantations du Brésil, une grosse mouche pond dans le nez des dormeurs ; les larves se développent dans les sinus frontaux de l'homme qui meurt après avoir atrocement souffert.

2. Les andrènes ressemblent à des abeilles ; les stylops sont des insectes plus petits.

connaît la noix de galle, causée par la piqûre d'un cynips dans la feuille d'un chêne vert. Il est impossible de se promener quelques minutes dans un sentier sans trouver des exemples nombreux et variés de ces excroissances pathologiques ; bien rares sont les plantes qui ne sont pas infectées par des insectes ou par des champignons...

L'homme aussi et les mammifères peuvent avoir à leur intérieur des parasites qui consomment leur substance : la trichine se développe aux dépens de nos muscles ; la larve du tænia vit dans les tissus du porc ladre. Mais cette infection par des animaux déjà élevés en organisation est plus rare et moins intéressante que celle qui résulte de parasites d'ordre inférieur, de ceux que l'on appelle plus particulièrement microbes (*protozoaires*, si on les classe dans le règne animal, *protophytes* ou *bactéries*, si on les classe dans le règne végétal [1]) ; arrêtons-nous à l'étude des parasites de cette catégorie ; ils peuvent produire des infections chroniques ou des infections aiguës et des maladies intermittentes ; quelques types bien caractéristiques suffiront.

***

L'industrie de la soie a été menacée, il y a trente ans, d'une ruine définitive : sur les feuilles du mûrier, les éleveurs voyaient les jeunes vers mourir, sans former de cocons. Pasteur sauva la sériciculture, sans pourtant avoir compris la nature de l'être qui causait le mal. C'est Balbiani et ensuite son élève Thélohan qui ont définitivement établi la valeur biologique des corpuscules que Pasteur prenait pour des bactéries. Et ce pauvre Balbiani, qui joua de malheur toute sa vie et si souvent passa à côté des plus grandes découvertes, n'a jamais pardonné à Pasteur de s'être permis de guérir la *pébrine* sans savoir ce qu'était une *myxosporidie* !

Ce que Pasteur a découvert, c'est que dans l'œuf du ver à soie peut exister un corpuscule, visible au microscope par

1. Quand on n'observe que les espèces supérieures du règne animal et du règne végétal, on n'éprouve aucune difficulté à distinguer ces deux règnes ; dans les formes inférieures, on est obligé de s'en tenir à une distinction conventionnelle : on appelle végétaux les êtres qui produisent de la *cellulose* (c'est la substance du papier), et animaux ceux qui n'en produisent pas.

transparence, et qui est le germe de la maladie appelée pébrine. Si on laisse cet œuf se développer, la chenille qui en sort est malade, meurt sans faire de cocons et infecte ses voisines. Il faut donc observer attentivement au microscope tous les œufs de vers à soie et rejeter ceux qui contiennent le germe morbide ; on le fait aujourd'hui dans les bonnes maisons qui fournissent aux magnaneries la *graine* de vers à soie. Mais ce que Pasteur n'a pas trouvé, et qui fait de la pébrine l'un des types d'infection les plus intéressants, c'est, quand l'œuf se développe et devient ver à son tour, la forme que prend le parasite issu du corpuscule situé dans cet œuf. Et même il est exagéré de parler de la forme de ce parasite qui n'est qu'une masse de protoplasma fluide, ressemblant à une solution de colle et s'infiltrant dans les interstices des tissus de son hôte comme de l'eau s'introduit entre des cailloux. Ce parasite est très difficile à voir au microscope, et Pasteur ne l'a pas vu ; mais il s'accroît aux dépens de son hôte, qu'il mange avidement ou, plutôt, dont il consomme la substance, car peut-on dire *manger* quand il s'agit d'une goutte de gelée informe qui n'a ni bouche ni organes? Il est possible d'ailleurs que ce parasite nuise également à la chenille par ses excréments : dans un grand nombre de maladies, l'agent pathogène est plus dangereux par ses excréments que par sa nutrition aux dépens du malade.

Quoi qu'il en soit, et malgré sa morphologie rudimentaire, le parasite de la pébrine peut encore être comparé sans exagération aux larves d'insectes vivant à l'intérieur d'autres insectes, et il constitue un intermédiaire entre ces cas d'infection grossière et ceux auxquels nous allons arriver. Le règne végétal fourmille d'exemples analogues, dans lesquels le parasite se développe insidieusement dans les interstices des tissus de l'hôte ; ainsi, le champignon du charbon des céréales s'introduit dans la plante jeune et s'y développe pendant que la plante grandit, semblable en apparence à une graminée non infectée ; mais, au moment de la floraison du blé, on voit les épis se remplir d'une poussière noire : ce sont les *spores* du champignon qui se sont substituées au grain.

Dans les divers types d'infection que nous venons de passer en revue, il y a cohabitation très longue de l'hôte et du

parasite ; il y a infection *chronique* et non, à proprement parler, infection aiguë, maladie, et l'on constate dans la plupart des cas ce que l'on appelle la *spécificité* de l'infection : n'importe quelle espèce de parasite n'infecte pas n'importe quel hôte; le plus souvent, au contraire, un parasite d'espèce donnée ne se trouve que sur un hôte d'espèce également déterminée ou, tout au moins, sur des hôtes d'espèces très voisines. Un champignon de la famille des Urédinées, par exemple, est presque toujours entièrement connu quand on sait sur quelle plante il a été trouvé.

L'une des particularités les plus curieuses de toute l'histoire naturelle est que, dans certains cas, cette spécificité du parasite est, comme on dit, alternante. Le jeune tænia, parasite du porc ladre, y reste à l'état embryonnaire et ne devient adulte que dans l'intestin de l'homme qui a mangé le porc. De même, l'évolution complète du champignon de la rouille du blé ne peut se terminer qu'à la condition d'un stage obligatoire sur les feuilles de l'épinette-vinette. Supprimez donc toutes les épines-vinettes d'un pays, et la rouille du blé disparaîtra fatalement. Voilà des merveilles que nous constatons sans pouvoir les comprendre encore, mais qui, cependant, nous mettent sur la voie d'une explication plus complète des phénomènes vitaux ; car ce sont les bizarreries de la pathologie qui serviront à nous enseigner la nature intime des phénomènes de l'état de santé.

Quelques-unes de ces infections chroniques méritent une mention à part; ce sont celles qui sont non seulement utiles, mais encore indispensables au développement, que nous disons normal, de l'espèce infectée. Les graines des orchidées ne peuvent germer qu'à la condition d'être unies à un champignon spécial ; l'honnête pomme de terre ne se développe sur les racines de la solanée de Parmentier qu'à la faveur d'une infection particulière, ainsi que l'a récemment montré Noël Bernard.

Entre les infections chroniques et les infections aiguës, se placent des infections durables, celles qui donnent de temps en temps des maladies aiguës, des accès morbides. La plus typique de ces maladies intermittentes est la fièvre paludéenne ou malaria. La malaria se rapproche de la pébrine par la forme

de son agent pathogène qui, à un moment au moins de son existence, n'est qu'une goutelette de gelée vivante. La malaria se rapproche aussi de la rouille du blé par son caractère alternant, quoique l'alternance de l'hôte-homme à l'hôte-moustique soit facultative et non obligatoire. Voici les traits les plus particuliers de son évolution.

Un moustique me perce la peau et introduit dans mon sang un germe de malaria ; ce germe pénètre dans un de mes globules rouges et s'y développe à l'état de gelée informe, en mangeant la substance de ce globule comme la pébrine mange le ver à soie. Je suppose qu'il s'agisse d'une fièvre tierce, dont l'accès revient le troisième jour, c'est-à-dire quarante-huit heures après le précédent. Alors, au bout de quarante-huit heures, toute la substance du globule rouge étant consommée, la masse de gelée vivante se transforme en quinze à vingt petites masses, groupées comme les grains d'une mûre, et dont chacune équivaut au germe initial introduit par le moustique. Ces quinze ou vingt petites masses vivantes s'éparpillent dans mon sang et chacune d'elles pénètre à son tour dans un de mes globules rouges pour y recommencer la même évolution. Quarante-huit heures après, c'est donc $20 \times 20 = 400$ germes que je possède ; deux jours plus tard, ce sera $400 \times 20 = 8\,000$; puis $8\,000 \times 20 = 160\,000$; au bout d'un mois, le nombre en sera incalculable, et je serai très malade, tandis que je n'éprouvais aucun malaise quand je n'avais qu'un petit nombre de globules atteints.

A partir de ce moment, j'aurai des accès de fièvre, qui seront séparés l'un de l'autre par quarante-huit heures d'intervalle. Pourquoi cet intervalle ? Il est vraisemblable que, tant que les parasites sont dans les globules, leurs produits excrémentitiels, ne se répandant pas au dehors, ne me font pas de mal, mais, au moment où les globules se trouvent détruits, les germes se répandent dans mon liquide sanguin et tous les poisons accumulés pendant quarante-huit heures dans les globules se déversent à la fois dans mon milieu intérieur et je me trouve brusquement très malade. La crise cesse ou, comme on dit, « l'accès » tombe lorsque les germes sont rentrés dans de nouveaux globules et que mes reins ou

ma sueur m'ont débarrassé des poisons accumulés en moi ; tous les impaludés ont observé la couleur spéciale de l'urine qui suit les accès de fièvre. Puis, deux jours après, nouvel accès quand, de nouveau, les globules crèvent, vidés par les parasites qu'ils contiennent. Puis j'élimine de nouveau mes poisons et ainsi de suite...

On peut se demander, le nombre des parasites étant multiplié par vingt tous les deux jours, comment il se fait que je ne meure pas fatalement au bout de très peu de temps. Comme la levure de bière meurt dans un excès de l'alcool qu'elle a excrété, il est possible que le parasite de la malaria meure aussi de l'accumulation de ses propres poisons ; c'est le fonctionnement de notre rein ou de notre peau, qui, nous débarrassant de ces substances toxiques, sauve en même temps ceux de nos parasites qui ne sont pas encore morts ; et c'est cette troupe décimée qui recommence la bataille. La quinine, prise à un moment convenable, augmente la destruction de l'ennemi, mais il est bien rare qu'il n'en réchappe pas quelques-uns [1].

* * *

Le type des maladies aiguës peut être fourni par la rougeole, la variole, la scarlatine, le rouget des porcs, le choléra des poules, le charbon des moutons, etc. Nous prendrons comme exemple le charbon des moutons, parce qu'il est le mieux étudié.

Cette maladie est causée par l'introduction dans le sang du mouton d'un petit microbe appelé *bactéridie charbonneuse* et qui a la forme d'un bâtonnet d'environ cinq millièmes de millimètre de long sur une largeur quatre fois moindre. Il est très facile de cultiver la bactéridie charbonneuse dans des bouillons purs, à la température de 35 degrés ; le microbe y pullule rapidement et dans la culture *vieillie* — mais seulement si, le bouillon n'étant pas sans cesse renouvelé, la culture vieillit — finit par former des spores. Ces spores ou germes sont, comme on dit en microbiologie, la forme de résistance de la bactéridie : sans être détruites, ces spores

1. Ce cycle, déjà si curieux, du parasite découvert par le docteur Laveran, est encore compliqué par des phénomènes de sexualité qui ne nous intéressent pas ici.

peuvent traverser des circonstances qui auraient tué les bactéridies normales, et germer ensuite, quand le hasard les transporte à nouveau dans un milieu favorable, dans un bouillon neuf ou dans le sang d'un mouton vivant.

Supposons donc qu'on arrose avec une vieille culture de charbon, des herbages qui vont être mangés par des moutons. S'il n'y a parmi ces herbages que des plantes sans épines, les moutons ne seront pas infectés ; les spores ne feront que traverser le tube digestif et j'ai expliqué, dans un article précédent, que le contenu du tube digestif est extérieur au corps de l'animal ; les spores avalées seront digérées ou rejetées avec les excréments. Il n'en sera pas de même si le fourrage contient des chardons ou des ajoncs, voire même des épis d'orge ou toute autre plante capable de perforer le tube digestif ; alors, il y aura inoculation des spores dans le mouton, à travers la paroi de l'intestin ; le parasite sera introduit dans le sang et s'y développera *s'il est virulent pour le mouton considéré.*

C'est ainsi que les choses se passent dans les pâturages infectés, mais il est bien évident que les bergers ne s'amusent pas à arroser les chardons et autres plantes épineuses avec des cultures vieillies de bactéridies charbonneuses. Au contraire, quand un mouton est mort de ce terrible mal, ils l'enterrent (ou du moins ils l'enterraient avant les travaux de Pasteur) à une très grande profondeur. Or, la bactéridie ne donne des spores qu'en culture vieillie ; elle n'en donne pas dans le sang d'un mouton vivant, car le sang d'un mouton vivant est sans cesse débarrassé, par le rein, des produits excrémentitiels, que ces produits viennent des tissus mêmes du mouton ou des parasites qu'il contient. Donc, dans le mouton vivant, il ne se forme pas de spores, mais, dans le mouton mort et enfoui, le rein ne fonctionne plus, et, tant que le cadavre n'est pas trop pourri, le sang constitue un milieu de culture susceptible de vieillir ; il s'y produit des spores. Les vers de terre, qui se nourrissent de tous les détritus enfouis dans le sol, absorbent alors sans les digérer ces spores de charbon et ils viennent les apporter à la surface de la terre, dans ces petits boudins d'humus, généralement enroulés en spirale, qui sont leurs excréments et que l'on voit si nombreux après

la pluie. Et ainsi sont ramenés et répandus parmi les herbages superficiels des spores qui proviennent de cadavres profondément enfouis. Ce cycle continu peut durer fort longtemps: au temps des expériences de Pasteur, de Chamberland et de Roux, il y avait en Beauce des *champs maudits* que, de père en fils, redoutaient les bergers expérimentés.

Cette histoire du charbon des moutons est un excellent type pour l'étude de l'infection dans les maladies aiguës. Si amusantes qu'elles puissent être, je perdrais mon temps à raconter, pour des maladies différentes, des histoires analogues : le véhicule du microbe, la porte d'entrée dans l'organisme, le tissu d'élection dans lequel se localise le parasite, tout cela change d'une maladie à l'autre : mais le lecteur ne tirerait de cette série d'anecdotes aucune notion nouvelle.

Il y a, en revanche, un point sur lequel il faut insister. Je disais tout à l'heure : « Le parasite sera introduit dans le sang et s'y développera *s'il est virulent pour le mouton considéré* ». Il est bien difficile de définir la virulence, du moins en lui conservant sa signification ordinaire de qualité dangereuse. Le langage de Darwin nous autorise bien à définir la virulence par l'adaptation et à dire : « Tel parasite est virulent pour tel animal, s'il est apte à se développer dans l'intérieur de cet animal. » Mais, si nous acceptons cette définition, nous devrons appliquer le mot virulence même aux espèces utiles, à leurs hôtes, nous devrons dire, par exemple, que tel champignon, indispensable au développement d'une orchidée, est virulent pour cette orchidée et ce sera là un langage défectueux. Il vaudrait mieux renoncer au mot virulence, qui ne saurait être pris qu'en mauvaise part, et le remplacer par aptitude ou adaptation, ce qui aurait le grand avantage de rapprocher la pathologie de la biologie générale par l'unification du langage.

Je n'espère pas qu'on y arrive de si tôt, et cependant ce mot virulence présente encore un autre inconvénient très grave, c'est qu'on le prend généralement dans un sens absolu ; on dit : « tel microbe est virulent », sans dire pour qui, ce qui ne signifie rien. Les poisons sont spécifiques comme les aptitudes ; la virulence est spécifique. Le charbon le plus virulent pour le mouton est inoffensif pour le loup.

Et même la propriété de virulence est individuelle : il existe des moutons rendus réfractaires au charbon le plus virulent. Il faut donc dire, pour parler correctement : telle bactéridie est virulente pour tel mouton. Dans l'état actuel de la science, si l'on nous donne un mouton et une bactéridie, nous n'aurons qu'un moyen de savoir si cette bactéridie est virulente pour ce mouton : ce sera de la lui inoculer et, d'après le résultat, nous affirmerons, après coup, une chose que nous n'aurions pas su prédire[1].

Il est donc nécessaire, pour définir la virulence d'un microbe, d'indiquer avec soin de quelle espèce animale il est question. Le microbe du rouget du porc est capable, dans certaines conditions, de tuer certains lapins, certains pigeons, certains porcs. Je suppose que j'aie recueilli l'un de ces microbes qui viennent de tuer un pigeon ; ainsi que je l'ai expliqué dans un précédent article[2], ce microbe sera devenu plus apte à tuer un autre pigeon, pourvu que ce pigeon ne soit pas réfractaire. J'inocule donc un second pigeon qui meurt ; je lui prends du virus que j'inocule à un troisième pigeon, et ainsi de suite ; j'obtiens une race de microbes du rouget dont la virulence est exaltée pour les pigeons en général, c'est-à-dire que ces derniers microbes tueront un pigeon non-réfractaire, bien plus vite que ne le ferait un microbe pris sur le premier pigeon. Il se trouve que cette virulence exaltée pour le pigeon est également exaltée pour le porc. Mais voici l'amusant. Au lieu de faire passer mes microbes du rouget sur une série de pigeons, je les fais passer sur une série de lapins qui meurent tous ; le virus recueilli dans le dernier lapin de la série est naturellement exalté pour les lapins en général, *mais il est atténué pour les pigeons*.

Par conséquent, il ne faut pas dire qu'un microbe du rouget est virulent ; cela ne signifie rien ; il faut spécifier que ce microbe est virulent pour le porc en général, pour le pi-

1. Sauf dans le cas où nous connaissons déjà le mouton et où nous lui avons déjà inoculé les deux vaccins charbonneux ; alors nous pouvons prédire qu'il sortira vainqueur de la lutte, quelle que soit d'ailleurs la valeur de la bactéridie considérée. Et c'est là un résultat admirable et vraiment scientifique, puisque la science consiste à prévoir, ce qui n'est pas, hélas ! souvent possible en biologie !

2. Cf. la *Revue* du 15 décembre 1904.

geon en général, pour le lapin en général, toujours sous réserve de la rencontre fortuite d'individus réfractaires. Ainsi, la virulence entre bien dans le cadre de l'aptitude ; on doit dire qu'un microbe est virulent pour un être donné ; de même, on dit qu'un individu est plus apte qu'un autre dans certaines conditions et non plus apte d'une manière absolue, ce qui ne signifierait rien. La pathologie est donc bien un chapitre de la biologie. Elle en est même le chapitre le plus fécond, quoiqu'il ait été jusqu'à présent peu exploité.



Parmi les microbes qui donnent des affections aiguës, quelques-uns sont particulièrement intéressants ; ce sont les microbes dits invisibles. Ils sont tellement petits qu'on ne peut pas les voir aux plus forts grossissements du microscope. Et cependant, quelques-uns d'entre eux sont aussi bien connus que les microbes visibles. La clavelée des moutons, la peste bovine de l'Afrique du Sud, la peste des oiseaux, la péripneumonie bovine, la fièvre aphteuse, etc., sont dues à des microbes que l'on n'a jamais vus et que l'on peut néanmoins cultiver et atténuer de manière à en faire des vaccins ; on sait qu'un bouillon dans lequel on les a ensemencés n'est pas resté stérile, puisque l'on constate que ce bouillon inoculé à un animal lui transmet la maladie.

C'est donc bien la seule propriété d'assimilation, de multiplication, qui permet de reconnaître la nature vivante du virus considéré. On est cependant arrivé à savoir à peu près quelles sont les dimensions de ces microbes invisibles, en filtrant leurs cultures sur des filtres gradués à pores de plus en plus fins. Supposons que l'on ait, par exemple, dix filtres étalons numérotés de 1 à 10. On dira que tel microbe est de la dimension n° 5, si sa culture, virulente après une filtration sur le filtre n° 4, devient inoffensive après une filtration sur le filtre n° 5 : ce microbe est de dimensions telles qu'il est arrêté par les pores du filtre n° 5. Jusqu'à présent, on ne connaît pas de microbes dont la culture reste virulente après un passage à travers nos filtres les plus fins, ce qui prouve qu'il y a une limite inférieure pour la taille des microbes invi-

sibles. On a cependant prétendu qu'il existe des microbes *solubles* quoique vivants, c'est-à-dire des êtres capables de se multiplier par assimilation dans un liquide au sein duquel ils sont dissous : c'est là une chose bien peu probable ; mais, si elle était démontrée, elle serait grosse de conséquences biologiques.

D'autres microbes invisibles, qui nous sont également connus par leurs effets pathogènes, n'ont pas pu, jusqu'à présent, nous donner dans des bouillons une culture virulente ; leur étude est donc moins avancée que celle des précédents, quoiqu'on sache préparer leurs vaccins : c'est le cas de la rage et de la variole. Faute de bouillons convenables, nous ne pouvons conserver ces virus qu'en les inoculant directement d'individu à individu ; il est impossible de les cultiver en milieu liquide et, par conséquent, de faire sur eux des expériences de filtration. Le parasite qui donne la rage et qui se cultive dans le système nerveux des animaux, est-il invisible parce qu'il est trop petit, ou bien parce qu'il est diffus dans les tissus comme la pébrine des vers à soie, ou bien parce qu'il est soluble? Nous n'avons aucun moyen de répondre à ces questions, et cependant Pasteur nous a appris à transmettre avec certitude la rage aux lapins et à vacciner l'homme contre cette terrible maladie.



Je signale seulement, pour être complet dans cette énumération des divers modes d'infection, certains microbes dont j'ai déjà parlé dans mon dernier article, comme le tétanos et la diphtérie : ils se cantonnent au point d'inoculation et, de là, inondent l'organisme de leurs produits excrémentitiels, ou bien, comme le choléra asiatique, ils vivent dans le contenu intestinal, d'où leurs poisons sont absorbés avec les substances alimentaires. Ces derniers exemples nous conduisent, en dehors de l'infection proprement dite, au cas de la morsure des serpents qui introduit un venin dans notre milieu intérieur, puis à l'empoisonnement par les substances végétales, enfin, en dernier ressort, à l'intoxication par des poisons minéraux. Il n'y a pas d'endroit, dans toute cette série, où l'on puise

dire : halte-là ; ici cesse l'infection et commence l'empoisonnement. Et cela prouve de nouveau que la biologie est *une*, et que toutes les questions de la pathologie sont connexes les unes avec les autres. Aussi le mot infection a-t-il pris un sens de plus en plus général ; on est même arrivé à passer de l'organisme vivant aux substances inertes ; on dit que des vêtements sont infectés de gale et on les soumet à la désinfection ; on dit qu'un bouillon est infecté quand il n'est plus stérile, qu'une culture est infectée quand elle n'est plus pure. L'infection revient en définitive, à l'introduction, dans quelque chose, d'un facteur d'action qui n'est pas habituel.

Un dernier mot avant de finir. Surtout lorsque l'infection se transmet uniquement d'animal à animal, sans que nous sachions cultiver les microbes dans les bouillons, bien des personnes se demandent comment a pu commencer la série morbide. Quand je faisais le service de la rage à l'institut Pasteur, il m'arrivait quotidiennement d'affirmer aux patients inquiets que cette maladie ne peut être spontanée chez le chien, qu'elle doit lui être inoculée par un autre animal : « Mais, le premier chien ? » me demandait-on, et j'étais bien embarrassé pour expliquer à des ignorants une chose que je trouvais cependant toute simple. Après cette étude de l'infection, je pense que toute difficulté a disparu. Quoique n'ayant jamais vu le microbe de la rage, je suis convaincu que ses ancêtres, jadis, ont dû vivre ailleurs que dans les ancêtres des chiens et que, par la suite, certaines variations du microbe ou du chien, ou de tous deux à la fois, ont permis un parasitisme, qui était impossible jusque-là, mais qui s'est conservé depuis. De même, je suis convaincu qu'il y a eu un moment où les ancêtres du cynips[1] ne pondaient pas dans les ancêtres des chênes et où les ancêtres du tænia n'infectaient pas les ancêtres du porc.

Pour que deux êtres puissent vivre l'un dans l'autre, il faut des conditions précises qui résultent d'une adaptation de l'un et de l'autre, à la suite de variations prolongées. N'avons-nous pas eu, il y a quatorze ans, la chance peu enviable de voir apparaître une nouvelle maladie de l'homme, l'in-

1. Insecte qui produit la noix de galle.

fluenza? Une bactérie banale est alors devenue pathogène; comment? pourquoi? contentons-nous de le constater. Bien des savants admettent que le *Bacillus coli*, qui vit dans l'intestin normal, peut, dans certaines conditions, acquérir de la virulence et devenir le bacille typhique. Tout varie à chaque instant dans le monde vivant; tous nos caractères résultent d'adaptations successives. L'infection d'une espèce par une autre espèce résulte d'adaptations réciproques et voilà tout. Si nous ne connaissons aujourd'hui aucun cas d'apparition de rage spontanée chez le chien, cela prouve que les conditions dans lesquelles l'ancêtre du microbe rabique s'est adapté dans l'ancêtre du chien ne peuvent plus se reproduire de nos jours; mais cela n'est pas pour nous étonner, car les microbes et les chiens ont changé depuis, — comme nous-mêmes.

FÉLIX LE DANTEC

EN FRANCHE-COMTÉ[1]

II

Poligny.

Le 28 de très bon matin, je prends la petite ligne ferrée que l'ex-président Grévy avait fait construire jusqu'à Poligny pour desservir son pays de Mont-sous-Vaudrey.

Poligny, encore une de ces villes qui jalonnent le bas du premier plateau, entre la plaine française et la montagne comtoise, à la tête d'une de ces vallées profondes qui s'enfoncent dans le Jura. Par-dessus la plaine de la Saône, une ligne droite, tracée de l'ouest à l'est, joindrait Chagny, au bord du massif morvannais, à Poligny, tête d'une des voies de pénétration jurassienne. A mi-distance entre ces deux portes des monts, coule, dans ses prés facilement submersibles, la Saône. L'éternelle marée humaine, qui montait de la Méditerranée par la route rhodanienne, se répandait en éventail, d'après les lois statiques des liquides, sur toute cette plaine; mais lorsque, se heurtant contre les digues montagneuses qui encaissent cette large vallée, elle rencontrait quelque fissure, comme la vallée de Chagny à gauche ou la coulée de Poligny à droite, cette marée montante s'élevait alors doucement le long des gorges latérales, en vertu d'une sorte de capillarité, qui s'explique peut-être par les mêmes lois que la capillarité physique.

1. Voir la *Revue* du 15 février.

On aurait pu prédire, presque avec certitude, la formation, à Poligny, d'une agglomération humaine, et, même sans les découvertes de vestiges grecs et gallo-romains, on ne pourrait pas se tromper sur l'antiquité reculée de cet établissement. Il y eut ici une ville romaine qui fut détruite lors des invasions barbares. Cette ville avait succédé, selon toutes les probabilités, à quelque agglomération celtique ; elle précéda la célèbre baronie dont le château de Grimont gardait mal l'inviolabilité. C'est ici que Gérard de Roussillon se réfugia, après la bataille du plateau de Chaux-d'Arlier contre Charles le Chauve. Du plateau, son armée et lui dégringolèrent en droite ligne, jusqu'à ce port de refuge, au bord de la plaine.

Sa situation équivoque fut toujours funeste à Poligny, qui fut rasée une dizaine de fois. Elle repose aujourd'hui autour de son église, au pied des vignobles qui escaladent les flancs de la montagne. L'ère des troubles est finie, et les vignerons du conseil municipal — qui refusent de laisser encaustiquer le beau parquet de la salle des séances, de crainte de glisser sur leurs gros souliers à clous, — peuvent discuter, sans crainte de voir surgir là-haut de nouveaux barbares.

Lons-le-Saulnier.

Depuis Poligny, la route au bord de la plaine coudoie toujours le pied du plateau, la première marche de l'escalier qui monte de la vallée de la Saône vers les Alpes. C'est la longue ligne de fortifications naturelles que les rois de France, Henri IV surtout, et le père du grand Condé ont si souvent assaillie. Louis XIV appelait les murailles du théâtre d'Orange le plus beau mur de son royaume. Il aurait pu réserver cette épithète pour le mur de montagne qui s'étend depuis Baume-les-Dames jusqu'à Lons-le-Saulnier et qui forme le premier gradin du Jura. Baume-les-Dames, Besançon, Salins, Arbois, Poligny, Lons, toutes ces villes échelonnées le long de cette ligne extérieure sont autant de meurtrières des bastions qui protégeaient la Franche-Comté. Ce sont elles, et entre toutes Lons-le-Saulnier, qui ont le plus souffert des attaques successives des heureux souverains de la France.

Sortez de Lons-le-Saulnier par la route qui mène aux

grottes de Baume-les-Messieurs, montez par la bonne route départementale sur la hauteur du nord-est qu'on atteint après dix kilomètres de pente douce. Au fur et à mesure qu'on s'élève, les lignes mollement harmonieuses du bassin de Lons se dessinent et la ville prend sa place au fond de sa cuvette de coteaux vignobles. De beaux mamelons, pittoresques et nuancés, comme le travail en relief des faïences de Bernard Palissy, se montrent çà et là, couronnés de châteaux ou de ruines. Ces bosses ornent d'une décoration si variée ce beau bassin, dont la couleur dominante de fond est le vert-bleu du vignoble! Telles collines isolées sont de petites acropoles aux contours athéniens. D'autres sont des plates-formes qui semblent attendre leur temple, d'autres encore, de dessin arrondi, portent, comme disposés avec art sur leur crête, des bouquets touffus de gros arbres. Toutes ces hauteurs sont timbrées des sceaux historiques de châteaux féodaux.

Là-bas, au centre, les maisons de Lons sont rassemblées sous le soleil. Tout autour veillaient jadis et dorment aujourd'hui ces châteaux francs-comtois, bons et gaillards, quelques-uns en ruine, enveloppés d'une brume adorable d'histoire. C'est Montmorot, la prison de Clotilde avant son mariage avec Clovis, un donjon que Henri IV détruisit et qui marque l'emplacement d'une ville gallo-romaine. C'est le château de l'Étoile, une des demeures de Jean de Châlon l'Antique, démantelé par le duc de Longueville. C'est le célèbre château du Pin, encore habité, que l'intercession de Jean de Watteville a conservé pour rehausser la beauté d'un pays qu'il aimait tant. Ces vieilles constructions sont les souvenirs d'une histoire toute particulière. L'histoire de la France parisienne, cette petite histoire de potins dorés qui commence avec le cardinal de Retz et finit avec l'abbé Duclos ou le mémoire justificatif de la comtesse de Valois de la Motte, s'ouvre au point où l'autre histoire, l'histoire provinciale, se termine.

Le bassin de Lons-le-Saulnier n'est qu'une petite baie, une de ces innombrables anses par où, de chaque côté de la vallée de la Saône, la marée des nations entrait dans les montagnes; ce flot humain se reposait là avant de se glisser au cœur du Jura. Le sédiment humain est ici composé de cent races. On en peut, dans les ruines ou les traditions, retrouver

toutes les couches, depuis les tribus préhistoriques jusqu'aux habitants de la petite ville moderne qui fêtait ce matin son député-ministre.

Baume-les-Messieurs et Jean de Watteville.

Parmi tous mes souvenirs de l'histoire de France, une mémoire que je persiste à trouver belle, est celle de Jean de Watteville. Quand on a gravi la montagne qui ceinture la plaine de Lons, on se trouve sur un haut plateau où il serait dangereux pour le voyageur d'errer seul à la tombée de la nuit. Il risquerait de tomber dans un des plus beaux précipices de l'Europe, dans ces roches de Baume qui, de tous les accidents orographiques des régions calcaires, me semblent le plus surprenant, le plus miraculeux. On arrive tout à coup sur le rebord d'un abîme demi-ovale, en haut d'un amphithéâtre de dimensions inouïes, d'au moins trois kilomètres de longueur, creusé pour des jeux de cirque par les Titans. Très loin, à l'autre bout de l'ellipse, sur l'arène même, arène non sablée, verdoyante, parsemée de blocs gigantesques et traversée d'un torrent qui mugit, on aperçoit vaguement un village, dominé par une église d'air ancien. C'est l'église de la célèbre abbaye de Baume-les-Messieurs, l'une des plus anciennes des deux Bourgognes. Elle marque, dit-on, une des étapes du pèlerinage de Saint Colomban. Cette abbaye devint plus tard la maison mère de Cluny. Ici, Jean de Watteville se retira, pour mettre un intervalle entre la vie et la mort et pour passer en revue les souvenirs de son étrange existence.

Le rôle de Jean de Watteville reste toujours mal connu, bien que la carrière de ce sire aventureux pût devenir le thème d'un roman à la Dumas. Il était d'origine suisse. Déracinée par la Réforme, sa famille avait émigré dans la Comté. Le jeune dom Jean naquit en 1614 à Besançon. Il choisit le métier des armes et partit pour l'Italie où il tua en duel un dignitaire espagnol ; il s'en repentit si fort qu'il alla s'enfermer dans un couvent de capucins : toujours le rouge et le noir franc-comtois. Mais son tempérament fougueux le rejetait bientôt sur les grandes routes. Quittant le

froc, il endosse la cuirasse, poignarde le prieur qui se mettait en travers de ses projets, et gagne enfin l'Espagne, après avoir, en route, tué un compagnon d'auberge. Dans un autre duel, en Espagne, il assassine un jeune noble et s'enfuit au Levant, accompagné d'une religieuse qu'il avait enlevée et qui mourut à Smyrne. A Constantinople, il devient musulman et sert si bien le Sultan qu'après avoir été nommé pacha, il devient gouverneur d'une partie de la Morée.

Il reste quinze ans fonctionnaire turc. Puis, pour des raisons mal définies, il se décide à livrer aux Vénitiens toutes les forteresses en sa possession et même à faire tomber dans un piège la petite armée qu'il commandait; il avait exigé, comme prix de sa trahison, l'intervention des Impériaux auprès du pape pour obtenir son absolution et des bénéfices en Franche-Comté. Watteville s'en va donc à Rome, où il fait pénitence publique, et, absous, revient en Franche-Comté, où on lui donne l'abbaye de Baume. Il rentre en faveur complète auprès du roi d'Espagne. Il devient un des membres les plus influents du parlement de Dôle. C'était l'époque où la Comté hésitait entre la France et le roi d'Espagne, n'ayant pas confiance en la vigueur de ce dernier et craignant la première. Chez Watteville parlait le sang héréditaire : chef de mission en Suisse, il proposait que la Comté fût englobée dans la Confédération, comme un quatorzième canton. On l'écoute. Il revient à Dôle, convainc le parlement qu'il a bien agi et retourne en Suisse, pour négocier avec la Diète la convention définitive. Mais on lui dit que le prince de Condé est en marche. Avec sa résolution prompte et son admirable sens du réel, il se hâte de retourner à Dôle, formule sa pensée ainsi : « Si on a fait les bêtes avec les Suisses, il ne faut pas faire les braves avec les Français ». Puis, tout en simulant la loyauté envers l'Espagne, il entraîne la noblesse à la cause de la France, dont il reçoit deux mille louis d'or, de nombreux honneurs et quelques bénéfices. C'était en 1668 : la Comté redevint pour un instant espagnole; Watteville se réfugia en France. Mais, en 1680, il était de retour dans son abbaye de Baume, où il mourut en 1702, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

On comprend mieux Jean de Watteville, on le comprend

même très bien, au rebord de ce stade olympique. L'endroit fut digne de lui, et lui, type nietzschéen d'homme de volonté, fut digne de l'endroit. Les mots de patrie et de nation n'eurent pas à ses oreilles de sens fixe. Ce joyeux « déraciné » collaborait avec la nature et avec l'esprit du temps *(Zeitgeist)*. C'est ici, derrière Lons, dans ce site grandiose d'un accès facile à toutes les provisions de la plaine, auprès des vignobles d'Arbois, que le grand homme finit ses jours. Le vaste cirque des rochers de Baume est comme la cuve, aujourd'hui profanée, de son majestueux sarcophage.

Vers Champagnole et Morez.

Derrière Lons, nous escaladons le premier mur du Jura. Le train y monte par une rampe superbe : au moment de se briser contre un pan de roc, il le perce et nous voici sur le sommet, dans la haute vallée de l'Ain.

Autour de Champagnole, le paysage prend une ampleur un peu auvergnate. Mont Rivel, *oppidum* gaulois, se dresse comme Gergovie. En vain, je frappai à toutes les portes de l'Hôtel de ville à la recherche d'un concierge qui m'ouvrît le musée où je savais trouver des antiquités gallo-romaines. C'était dimanche et tout le monde était sorti. Il ne me restait que la ressource du paysage. A travers tout le Jura, Champagnole est vanté en termes lyriques. On en parle comme possédant tous les charmes que son joli nom peut évoquer. Le vrai est que cette ville assise au-dessous du mont Rivel et dominant l'Ain, qui coule dans des gorges encombrées d'usines, est au cœur d'un pays admirablement varié, d'où l'on peut rayonner en tous sens parmi les sites les plus caractéristiques du Jura.

Une excursion d'essai de cinq heures me donna le désir de prolonger mon séjour. Sur les pentes de ces gorges, qui servent de couloirs aux affluents de l'Ain, se dressent les forêts de sapins les plus belles du monde. Au milieu de ces déserts, on arrive tout d'un coup à une solitude plus belle et plus étrange, celle de la gorge effrayante où l'Ain, que vous venez de quitter flânant parmi les cailloux et les bancs de

sable, disparaît sous des blocs énormes, parmi des tourbillons d'écume, comme dans une bouilloire diabolique. On a ici un exemple des mille accidents possibles de la vie d'un fleuve qui coule en pays calcaire.

La géographie a sur l'astronomie cet avantage qu'elle dispose de cas beaucoup plus nombreux pour établir ses lois. Les anneaux de Saturne et les nébuleuses ne permettent que des hypothèses pour expliquer la formation des mondes. Les pertes de l'Ain, les rochers et les grottes de Baume, la source de la Loue, les gorges de Padirac, les *katavothra* du Péloponèse sont autant de variétés d'effets d'une même cause. Devant ces expériences si bien faites par la nature, l'induction fait presque place à la déduction et permet une science absolument certaine.

Tard dans l'après midi, je reprends le train pour continuer cette traversée du Jura vers Morez. On monte de plateau en plateau, de sapinières en pâturages, jusqu'à un petit pays qui s'appelle Morbier. De la gare de Morbier, on voit, avec un certain effroi, la voie qui se replie autour de l'éperon de la montagne, et qui n'est supportée que par une pente de maçonnerie. On se demande dans quel gouffre le train va se précipiter. Un peu plus loin, la surprise devient presque de l'épouvante. A une profondeur de cent vingt-cinq mètres, au bout d'une voie qui cramponne ses lacets aux parois de la montagne, on aperçoit une ville qui doit être le but du voyage; mais on ne peut imaginer que le train puisse jamais arriver sans désastre au fond de cette vallée. Très loin, en face de soi, on découvre l'orifice d'un tunnel, d'où, évidemment, le train doit tout à l'heure ressortir, mais comment dans un espace si étroit arrivera-t-il à se retourner tête à queue, en sens diamétralement opposé? C'est un problème qui cesse d'être intéressant pour devenir émouvant. Nulle part en France, je n'avais vu un effort d'ingénieur aussi gigantesque; ni en Auvergne ni en Dauphiné on ne rencontre rien de pareil. Cinq millions, dit-on, — un million par kilomètre, — ont été dépensés pour cette seule descente de Morbier sur Morez. Si les ingénieurs ont pu faire cela, rien ne les empêche désormais, le long des quelques kilomètres qui séparent Morez de Saint-Claude, de traverser gorges et tor-

rents ; malgré l'importance de Morez, on ne comprendrait pas sans cela une telle dépense d'argent et d'énergie.

Morez, sous ces escarpements, est une ville presque moderne ; une des villes industrielles les plus actives et les plus entreprenantes qui soient en France. Ses lunetteries et ses horlogeries sont célèbres dans le monde entier. Ce n'est pas une des moindres surprises du voyageur de trouver dans ces montages des centres d'activité industrielle comme le Locle et Morez, abritant une vie fiévreuse que le reste de l'Europe appelle la vie américaine.

La Dôle.

De Morez, il faut louer une voiture pour monter au col de la Faucille, par une de ces superbes routes nationales de France, larges, bien tenues, et qui dépassent tout ce que les Romains, ces classiques faiseurs de routes, ont jamais rêvé. Ce parcours est un long ravissement. C'est la Schlucht et le Sappey ensemble, avec quelque chose de plus admirable encore, lorsqu'on arrive au long de l'abîme qu'est la vallée de la Valserine, et qu'on descend enfin sur le pays de Gex et le lac de Genève.

De Morez, on escalade d'abord doucement les parois de la vallée de la Bienne, en frôlant les précipices. Après deux heures de montée, on se trouve sur un immense plateau de pâturages alpestres où le vent apporte le parfum de mille fleurs et herbes sauvages. On croit humer l'arôme du miel antique. Les clochettes des troupeaux envoient leur musique argentine. La pureté de cet air, dont aucune parcelle de poussière ne trouble la clarté, est enivrante. Un village, frais comme un jouet d'enfant, trône là au milieu des pâturages, à cheval sur la ligne de partage des bassins du Rhône et du Rhin. C'est le village des Rousses, que les vents d'hiver doivent souvent balayer et les neiges ensevelir, mais qui se trouve quand même d'accès facile, sur cette grande route entre l'est et l'ouest. Un mamelon plus élevé du plateau porte les constructions trapues d'un fort qui garde la frontière, car cette route du col a connu les tentatives d'invasion et les connaîtra peut-être encore. Une heure passe, pendant laquelle

le cheval peut faire un temps de trot; les chalets de bouviers apparaissent, perchés à des hauteurs inaccessibles ou tapis au fond de vallées vertigineuses, entourés de leur bétail qui s'assemble aux portes pour la traite. Maintenant, à gauche de la route, à travers des mamelons légèrement boisés de beaux sapins, apparaît une longue crête dénudée, qu'on reconnaît facilement, après ce long parcours la carte en main, comme le dernier chaînon du Jura, la marche ultime des gradins qui conduisent au belvédère classique de la Dôle. Passer ici sans monter jusqu'à cette plate-forme serait absurde.

Je quitte la voiture et monte parmi les sapins qui cachent la vue du sommet, jusqu'à un chalet où une cinquantaine de génisses se reposent dans l'herbe parmi les fleurs. Un bouvier suisse, à qui je demande la route, partage le déjeuner que j'ai apporté de Morez. Ces hommes ne se nourrissent pendant tout l'été que de lait, de fromage et de pain. Jamais ou presque jamais ils ne mangent de viande ni ne boivent de vin. Ils passent de longues journées couchés à l'ombre, sur la pente de la montagne, méditant, comme le pâtre de Théocrite, tandis que les heures dorées s'envolent. L'atmosphère bucolique qui les enveloppe, en fait des philosophes rustiques. La causerie de ce rude garçon me le fait désirer comme compagnon de route et je sollicite ses services pour monter à la Dôle... Il quitte ses troupeaux sans souci et s'en vient avec moi vers les hauteurs.

Une heure suffit pour atteindre la crête. La surprise est éblouissante. Depuis l'acropole de Corinthe et la montagne de Cette, je n'avais rien vu de si émouvant. On comprend les exaltations de Jean-Jacques et de Saussure. L'étude des cartes vous prépare à ce que vous allez contempler, mais la vue elle-même est une de ces révélations qui restent dans la mémoire comme un rêve de paradis aux siècles mystiques de foi. Vous arrivez à quelques centimètres au-dessous de la crête de la Dôle : vous ne voyez rien encore. Mais l'effort d'un seul pas va compléter l'étonnant panorama que vous avez déjà de tout le Jura, avec ses chaînes parallèles et ses lacs, jusqu'à la vallée de la Saône, par un spectacle infiniment plus beau, plus rare et plus inattendu. Cette montagne en pente douce que vous avez gravie si aisément, tombe subitement à

pic dans un monde tout violet et bleu : le pays de Gex et le grand lac de Genève, dominé tout au fond par la longue ligne des Alpes, d'où pointe un sommet qui s'élève à une hauteur prodigieuse et qui trône là-haut, blanc et pur, dans une splendeur idéale, olympienne, — l'impérial mont Blanc, au milieu de son cortège neigeux, qui va depuis les Alpes bernoises jusqu'à celles du Dauphiné. Ceux qui ont écrit, après Jean-Jacques, que c'est là le plus beau point de vue qui soit en Europe ne doivent pas craindre de démenti. En bas, les bateaux sillonnent la surface du grand lac cosmopolite, qui se laisse voir depuis les quais de Genève jusqu'à Chillon. Une vingtaine de petits villages animent les parterres de cet admirable pays de Gex, mais ne semblent d'ici que de simples ruches d'abeilles. Au loin, à droite, entre les Alpes du Dauphiné et les chaînons du Jura, on voit, comme une porte de montagnes, l'écluse par où le Rhône s'en va vers la Méditerranée. Sans être atteint de délire orphique, tout voyageur à la Dôle peut contempler un paysage divin.

La Faucille.

Au col de la Faucille, où l'on arrive après deux heures et demie de voiture, on retrouve la vue des neiges sublimes du mont Blanc. La route y conduit au rebord de la plus profonde, je crois, des vallées du Jura, celle de la Valserine. L'œil plonge dans un abîme de mille pieds; partout, semées sur un tapis vert foncé, se voient des maisons, et c'est un mystère qu'on puisse approvisionner des habitations aussi inaccessibles. Ce sont les foyers de familles qui, pendant les trois quarts de l'année, lorsque les neiges recouvrent les pâturages, passent le temps à polir des pierres précieuses, et même des diamants... Tout à coup, à un détour de la route, on se trouve sur le col, à une altitude d'environ quatre mille pieds. En face, plus glorieux que jamais, parce qu'il se présente encadré dans une échancrure de montagnes, le sommet du mont Blanc plane comme un spectre étrange, et le sourire vous monte aux lèvres dans une sensation de joie ineffable, en présence d'une beauté si calme, si pure, si dégagée de toute sentimentalité.

De Lons-le-Saulnier ou de Poligny, qui, dans la plaine, gardent la première marche de l'escalier jurassien, un bon touriste, montant à pied, arriverait peut-être au col de la Faucille en huit jours. J'ai dégringolé presque à pic sur le lac de Genève, en moins de trois heures.

Par un matin adorable, nous nous laissons glisser du sommet sur le vert tapis de Gex, et, ayant déjeuné à Divonne, — où des eaux divinement pures montent à la surface du sol, entre le lac et la montagne, comme si elles étaient distillées, par simple pression des veines de la masse jurassienne, — nous nous dirigeons doucement vers Genève par la route de Ferney. La nuit était tombée lorsque nous retrouvâmes le gîte cosmopolite d'un des grands hôtels du rivage. Après dîner, au fumoir, un monsieur venait de lire le *Times*. Nous liâmes conversation, et, en résumant ici ce qu'il me disait sur cette ville unique, je regrette de ne pouvoir donner le nom de mon interlocuteur, un des plus fins diplomates de notre temps. Voici son diagnostic.

Genève : une ville de province qui a des ressources limitées, mais prodigieusement douée par la nature de beautés incomparables. Un des séjours les plus attrayants de l'Europe. On y trouve une société érudite et d'une respectabilité, hélas ! assez rare dans les villes d'une telle importance. Cependant la vie y est monotone ; le Genevois aime trop son foyer. Il est presque aussi difficile pour le nouvel arrivant, fût-il diplomate, de se faire admettre dans la société de Genève que dans la société ultra-exclusive de Vienne. De quoi cause-t-on à Genève dans les salons et les cercles ? d'art, de littérature, de science ; mais de l'art français, de la littérature française ou anglaise, de la science allemande : ce n'est peut-être que modestie suisse ! Il y a relativement peu de temps que Genève a un théâtre digne de ce nom. Celui qui existe, le Grand-Opéra, est dû à la munificence du duc de Brunswick. En somme, si Genève ne possédait pas un charme indéfinissable, malgré ses admirables défauts, comment cet homme à qui la fortune permettait de choisir dans tout l'univers un séjour, aurait-il donné la préférence à Genève ? Il ne faut pas oublier non plus que l'impératrice Élisabeth, qui cherchait en tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus

exquis, a subi le charme de Genève, même après ses paradis terrestres de Corfou et du Cap Martin.

S'il m'était permis de donner mon sentiment personnel sur Genève, je dirais que c'est une ville de repos, que l'on peut habiter pendant dix ans sans devenir Genevois, et même sans en avoir l'envie; un de ces paradis assez rares où peut se fixer l'homme fatigué, sans attache au pays natal, et cependant ne voulant pas s'isoler complètement du courant intellectuel. Une des maladies les plus rares au rivage genevois est le mal du pays. Si la population de Genève n'est pas très liante, il y a peu d'endroits sur cette terre où l'étranger qui a vu et vécu se console aussi facilement de ce dont il ne peut plus ou ne veut plus jouir.

Vers Nantua.

De Bellegarde à Nantua, le long d'une belle gorge où coule la Valserine inférieure; l'un des bords s'étend en terrasse et s'élève doucement vers les parois magnifiques du Credo où traînent les nuages. La gorge s'élargit, puis se rétrécit, restant toujours superbe de sauvagerie. Dans la lointaine perspective, le Credo semble barrer le fond de la vallée. Nous laissons la Valserine derrière nous et grimpons par d'autres gorges de torrents tributaires. La montée devient plus raide: cette grande cluse transversale qui mène, par une route de lacs, depuis les étangs de la Bresse jusqu'à Bellegarde et de là à Genève, résume la plupart des types de paysages jurassiens. Après une suite de jours passés à visiter en détail les sites et les curiosités de ces montagnes, la descente au lac de Nantua laisse l'impression d'un rêve dans lequel on revit vertigineusement toutes les sensations ramassées pendant la veille.

Nantua elle-même, à mi-distance entre le lac de Genève et la Bresse, est une toute petite ville qui semble se moquer de son lac. L'exquise nappe d'eau occupe les trois quarts de l'espace entre le beau cirque de montagnes qui fait de ce célèbre séjour de moines une véritable retraite. Pas une seule des maisons de la ville ne borde le lac, et il n'y en a pas cinq qui ne tournent le dos à l'un des plus charmants paysages

du Jura. J'ai cherché l'explication de cette insouciance pour ce qui fait le charme exceptionnel de ce site : Nantua est une de ces villes qui doivent leur existence à une abbaye.

A l'entrée du bassin, en venant de Bellegarde, on aperçoit tout d'un coup, au détour d'un promontoire de roches, timbrée sur les parois de la montagne, une tour romane qui n'a rien de la banalité habituelle des églises du Jura. On se croirait transporté au delà de la Saône, en terre bourguignonne. C'est la tour de l'ancienne église prieuriale des moines de Nantua, vestige d'une civilisation qui date au moins du VIIIe siècle. Cette église, détruite par les Hongrois et rebâtie par les moines de Cluny, devint une abbaye, qui s'était adossée à la montagne, dans le pli du coude de la vallée, un peu écartée, il est vrai, du lac, mais abritée ainsi contre les vents du nord-est et de l'est et protégée de deux côtés par les montagnes et en face par le fossé naturel de la rivière de l'Oignin, ressource pour les jours maigres. Nantua s'est élevée autour de l'abbaye et en même temps elle a serré d'aussi près que possible la montagne du nord, pour jouir du soleil. Bien que ces raisons historiques et naturelles pour dédaigner le lac ne subsistent plus qu'en partie, les rives sont encore jonchées d'immondes détritus, sous le prétexte apparent de former une chaussée qui traversera les prés entre le lac et la ville. Cela est attristant. Une telle nappe d'eau, en Suisse, aurait déjà attiré les voyageurs ; ses bords auraient été aménagés comme un parc.

Saint-Claude.

Avant de quitter définitivement ces montagnes pour la plaine de la Bresse, j'ai voulu remonter encore une fois jusqu'au cœur. La montée de la Cluse vers Saint-Claude est le pendant de la route entre Champagnole et Morez. La ligne du chemin de fer s'enfonce entre deux chaînons parallèles du Jura. Nous dépassons une petite ville coquette et nouvelle, Oyonnax, l'une de ces villes industrielles, toutes modernes, qui étonnent si souvent le touriste dans le Jura. Comme les Vosges, ces montagnes ont tiré grand bénéfice de la guerre franco-allemande. Des ouvriers d'Alsace-Lorraine ont immigré dans le Jura, un peu partout. On les trouve depuis

Vesoul et Dôle jusqu'ici dans l'Ain. C'est la revanche de la révocation de l'édit de Nantes...

Au delà de la station d'Arbent, les belles émotions commencent. On se sent de nouveau parmi les grandes et simples choses : on pénètre dans une sorte de cañon, la haute vallée de la Bienne, et, à mesure qu'on avance, les splendeurs pittoresques se multiplient. Si belle qu'elle soit, cette route n'est que digne de l'admirable ville qu'on découvre tout à coup.

Échelonnée, ou plutôt accrochée sur une roche nue, au coin de deux forts torrents aujourd'hui traversés par un pont suspendu qui fait une belle ligne dans le centre du tableau, longtemps Saint-Claude ne fut qu'une retraite monacale. Puis l'abbaye a colonisé toute la haute montagne, et pendant des siècles elle resta dame des corps et des âmes des *serfs du mont Jura*, jusqu'au jour où Voltaire plaida la cause de ces victimes de la mainmorte. Je suis entré au hasard dans une des boutiques proprettes où se vendent les menus objets connus dans le monde entier comme « articles de Saint-Claude ». Parmi toutes les choses qu'on vous montre, aucune n'est plus caractéristique que la pipe qui porte les traits de Voltaire. La belle sculpture sur bois est une tradition à Saint-Claude. Les stalles de la cathédrale, qui datent du milieu du xve siècle, sont parmi les joyaux de la France. Rien, à mon avis, n'est plus typique que de trouver dans ces solitudes de la « Terre de la Grande Judicature de Saint-Claude », où domina pendant plus de mille ans la tyrannie exclusive d'une souveraineté de moines, la statue de Voltaire, répandant son influence aristocratique et subtile, imprégnée de pensée claire et de fine ironie, parmi les descendants des serfs de jadis, aujourd'hui tailleurs méticuleux de diamants et sculpteurs artistes du bois. Et quel contraste entre cette ruche intelligente de fiers ouvriers et ces montagnes abruptes, où l'on pouvait croire ne rencontrer que le pâtre et où l'on retrouve le sourire malicieux de Voltaire.

W. MORTON-FULLERTON

LE PROBLÈME RUSSE[1]

Au lendemain des fusillades de Pétersbourg, notre gouvernement déclarait à la Chambre :

Nous continuerons la politique qui, grâce à l'appui éclairé du Parlement et à l'assentiment manifeste de la nation, par la pratique active de notre alliance et la réalisation d'utiles rapprochements, a fortifié notre situation dans le monde et fait de notre pays, à des heures critiques, un agent écouté de concorde internationale.

Un député socialiste-révolutionnaire, M. Allard, protesta :

Dans toutes les déclarations qui ont été lues à cette tribune depuis un certain temps, nous avions l'habitude d'entendre le couplet franco-russe : c'était de rigueur. Mais aujourd'hui j'ai été étonné, alors que tout l'univers civilisé n'a qu'un cri d'indignation devant les massacres de Saint-Pétersbourg, j'ai été étonné, dis-je, qu'on ait osé parler encore devant un parlement français d'une alliance et de relations quelconques avec un gouvernement d'assassins.

Notre ministre des Affaires étrangères, M. Delcassé, répliqua à cet orateur de l'Extrême-Gauche :

Déplorez les événements qui se sont produits; plaignez-en les victimes infiniment moins nombreuses, heureusement, qu'on ne l'a dit.

1. Voir la carte reproduite de l'Atlas Vidal-Lablache. Cette carte économique ne contient pas tous les noms cités dans l'article; mais en un *schéma* très expressif, elle représente bien les grandes zones de cette Russie d'Europe.

Mais vous devez vous arrêter là. Vous n'êtes pas des juges. Les faits ne relèvent pas de vous...

Je dis que vous n'êtes pas les juges de ce qui se passe dans les pays étrangers. La susceptibilité cent fois légitime que vous montreriez, que je montrerais moi-même autant que quiconque ici, contre l'ombre même d'une ingérence étrangère dans nos affaires intérieures, nous fait une loi d'observer la même réserve...

Parlant au nom de la nation, M. Delcassé aurait pu l'associer tout entière à cette tristesse et à cette pitié qu'il permettait ou conseillait à quelques-uns. La France a été unanime. Le sang inutilement ou injustement versé lui cause toujours la même émotion, la même révolte : Arménie, Transvaal ou Pologne, elle est toujours pour ceux que l'on massacre ; mais, quand il s'agit du peuple russe, notre compassion se fait plus tendre pour les malheurs de cet ami et allié. Car l'alliance russe, dont on a pu critiquer ici même certaines conséquences et dont nous n'avons pas toujours usé au mieux de tous nos intérêts, nous a coûté peut-être plus que nous n'avions escompté et ne nous a pas donné tout ce que nos espérances populaires en attendaient. Elle conserve néanmoins les sympathies de la nation.

Parmi nos politiques, ceux-là mêmes, qui dans la pratique quotidienne font les plus expresses réserves, sentent bien que, malgré tout, créée par les dangers que causait la Triple-Alliance à la paix européenne et à la sécurité française, la Duplice reste un contrepoids nécessaire à cette Triple-Alliance : une brouille franco-russe, un replâtrage ou un raccommodement russo-prussien et la restauration de l'alliance des trois empereurs relèveraient sur l'Europe occidentale le cauchemar de la tyrannie allemande, que certains peuvent bien oublier ou railler aujourd'hui, mais qui hante le souvenir de tous ceux qui ont vécu ou étudié notre histoire entre 1871 et 1890.

Cette alliance franco-russe, comme toutes liaisons humaines, ne va pas sans difficultés accidentelles, sans contradictions intimes, sans risques de refroidissements et de rupture. Mais les plus grands de ces risques viennent sûrement de l'ignorance, de la connaissance fort imparfaite du moins, où les deux peuples vivent l'un de l'autre. Le peuple russe ignore

tout de la France ; le public français n'a de la Russie qu'une idée rudimentaire ou même une imagination assez fantaisiste. Durant les dix années qui viennent de s'écouler et qui furent « la lune de miel » de cette union, la France n'a eu qu'admiration pour ce conjoint qu'elle devinait un peu brutal, fraîchement civilisé, mais qu'elle croyait invincible. Aujourd'hui, si nous ne voulons pas que, sous l'influence néfaste des astres de l'Extrême-Asie, la lune rousse succède, nous devons tâcher à mieux connaître nos alliés, leurs capacités et qualités véritables, surtout les possibilités et nécessités de leur vie nationale : en laissant de côté tendresses et colères, il faudrait que nous pussions étudier ce problème russe avec le même calme, la même liberté d'esprit que le problème des origines susiennes ou chaldéennes ; essayons aujourd'hui d'en considérer les données principales ; nous examinerons un autre jour les solutions possibles.

I

Il faut nous représenter exactement l'immensité, l'uniformité géographique et le bariolage ethnique de cet empire.

Les statistiques nous disent bien que Russie d'Europe et Russie d'Asie forment, d'un seul tenant, un enclos de vingt-deux à vingt-trois millions de kilomètres carrés et que, de Libau sur la Baltique à Vladivostok sur le Pacifique, sept ou huit mille kilomètres en ligne droite se déroulent. Mais ces chiffres, tout en nous paraissant énormes, gigantesques, ne nous représentent rien de très précis, tant ils dépassent l'ordinaire de nos mesures et de nos conceptions européennes, le demi-million de kilomètres carrés de la France ou de l'empire allemand, les mille kilomètres, à vol d'oiseau, qui séparent Londres de Gênes ou Paris de Vienne : quarante-deux ou quarante-trois fois la superficie de la France, dix ou douze fois la distance de Paris à Marseille, presque l'intervalle de Paris au Zambèse ! Pour la Russie européenne, nous avons encore avec nos terres occidentales quelques communes mesures : au centre de cette Russie, Moscou n'est séparée des grands ports de la périphérie, Odessa, Riga, Arkhangel et Astrakhan, que

par deux ou trois cents lieues, comme Munich l'est de Nantes, Berlin de Livourne, ou Vienne de Salonique. Mais dans la Russie asiatique, nos estimations s'égarent, se dissolvent.

Arrivons-nous seulement à bien voir, à « réaliser » que tout unit, que rien ne sépare, que rien même ne distinguera bientôt de Moscou et de la Moscovie cette Russie asiatique? Irkoustk sur le Baïkal est aujourd'hui aussi moscovite que pouvait l'être Astrakhan sur la Caspienne à la fin du XVIIe siècle, beaucoup plus russe que ne l'était Tiflis ou Bakou aux temps de la guerre de Crimée. Et au delà d'Irkoustk, jusqu'au Pacifique, les progrès et le rattachement moscovites par des colonies de langue et de sang russes se poursuivent sans relâche; pourtant, ils ne sont point encore entrés dans notre conception habituelle des choses; il nous faut quelque effort d'esprit pour bien considérer qu'au début du XXe siècle Vladivostok tient à Moscou beaucoup plus intimement et par des liens beaucoup plus continus que n'y pouvait tenir Odessa au début du XIXe siècle... Or, de Moscou à Vladivostok, six mille sept cents kilomètres à vol d'oiseau : où trouver en notre Europe occidentale pareil ruban de terre ferme? Par-dessus la Méditerranée, et les golfes de la Perse et de l'Inde comblés, il nous faudrait imaginer Paris ayant un port oriental à Calcutta.

Encore toutes ces comparaisons européennes ne peuvent-elles nous rendre au vrai l'immensité russe : elles ne nous en donnent toujours qu'une vision imparfaite, sinon fausse. Car le propre de nos terres occidentales est d'être morcelées, cloisonnées en petits compartiments par des mers pénétrantes ou des montagnes interposées : nulle part notre Europe ne peut nous offrir cent lieues de cette uniformité qu'en Russie, sur des milliers et des milliers de kilomètres, rien ou presque rien ne vient rompre. Non seulement la Russie est une terre immense, mais c'est encore une terre vide de montagnes et de golfes, une plaine sans bornes.

Les grands Océans ou les mers secondaires ne font que ceinturer la terre russe : à peine la limitent-ils une moitié de l'année; pendant six mois, leurs glaces ne font que continuer ses glaces. Seuls, en un petit angle de la Russie européenne, les golfes de la Baltique et de la mer Blanche

poussent leurs avancées à la rencontre les uns des autres et une chaîne de grands lacs finit presque de les souder. De même, les grandes montagnes de l'Europe et de l'Asie, Carpathes, Caucase, Hindou-Kouch, etc., ne font que border la terre russe, tout au plus la festonner de leurs contreforts. Seule, une chaîne transversale, l'Oural, pourrait la couper en deux, — et nous avons l'habitude en effet de borner à l'Oural les deux Russies d'Europe et d'Asie; — mais cette chaîne ne va pas de l'Océan Glacial à la Caspienne comme le Caucase va de la Caspienne à la mer Noire; la cloison ouralienne, entre son extrémité et le rivage, laisse une porte de quelque six cents kilomètres de large, — toute la largeur de la terre française entre le pied des Alpes et les bords de l'Atlantique, entre Grenoble et La Rochelle. L'Oural ne trace donc pas une frontière : de tout temps, comme aujourd'hui, les mêmes peuples en ont possédé ou fréquenté les deux façades et, de jour en jour, par cette grande porte caspienne, la colonisation russe rattache plus étroitement les « terres noires » et steppes asiatiques aux « terres noires » et steppes européennes.

A travers la Russie d'Europe (qui nous est un peu connue et qui fait la charpente et la force de cet empire), à travers la Russie d'Europe, la nature n'a établi aucune de ces divisions montagneuses, aucun de ces obstacles-abris, avec lesquels l'homme doit compter, mais sur lesquels aussi l'homme peut compter et qu'utilise pour leur défense ou que détruit pour leurs relations l'énergie des communautés humaines. D'Arkhangel à Odessa, de Pétersbourg à Astrakhan, d'un rivage à l'autre, les chemins de fer peuvent courir tout droit sans le moindre de ces tunnels que nos lignes françaises doivent percer entre chaque vallée de nos rivières. De même, les chargements de la Baltique peuvent couler à la Caspienne, ceux de la mer Noire se hâler jusqu'à la mer Blanche, au long des canaux, des lacs ou des marais qui unissent, qui toujours ont uni les fleuves opposés.

Nulle part, les fantaisies et les commodités humaines n'ont eu à respecter ou à violenter les résistances de la nature. Nulle part, elles ne rencontrent cette « échine » et ces arêtes montagneuses, sans lesquelles, nous autres Européens, nous ne pouvons pas nous figurer un continent. Ne

trouvant pas en Russie cette « ossature », nos géographes l'avaient inventée : nos atlas récemment encore dessinaient par une belle chenille, entre le mur des Carpathes et le mur des monts Oural, l'indispensable « ligne de partage ». Dans la réalité, rien de pareil. En un coin seulement de l'immensité plate, un tertre sans grande étendue soulève à peine à quatre cents mètres le Bocage du Valdaï au-dessus des marécages et des lacs : tel notre Bocage vendéen ou normand au-dessus des Marais et Plaine du pourtour.



Et pour augmenter encore cette uniformité, à travers toute la Russie, bien haut, par-dessus la tête des hommes, hors de leurs atteintes, ce sont les mêmes forces météorologiques qui partout règnent sans conteste, courbent également toutes les énergies, individuelles ou fédérées, et ne partagent cette immensité russe qu'en deux grandes moitiés : la terre boisée et la terre nue. Deux moitiés compactes, distinctes, formant chacune un monde, le monde des arbres et le monde des herbes : nulle part, l'alternance variée et la marqueterie multiple de bois et de clairières, de champs et de fourrés, qui découpent la moindre de nos terres européennes en une multitude de régions sauvages et de régions cultivées.

En Asie comme en Europe, une moitié de la Russie n'est ou n'était récemment que bois; une autre moitié n'est que champs découverts, steppes. Dans la Russie d'Europe, la forêt d'un seul tenant couvrait ou couvre encore trois à quatre cents millions d'hectares (sept ou huit fois la superficie de la France entière); sans interruption six ou sept cents autres millions d'hectares prolongent cette forêt en Asie; et la steppe russe, d'un seul tenant, déroule sur l'Europe et l'Asie, des Carpathes aux frontières de Mongolie, quatre ou cinq cents millions d'hectares vides.

Entre ces deux mondes juxtaposés, l'union intime n'est pas établie par une série naturelle de régions intermédiaires : le mur des arbres cesse brusquement au bord de l'océan des herbes. La hache des hommes taille sans doute des clairières à l'orée de la forêt, fait des coupes au long des fleuves, qui

emmènent l'arbre abattu; par ce travail incessant de la hache, la lisière est entamée, recule un peu. Mais la masse reste toujours compacte et, depuis les rivages de la mer septentrionale jusqu'au point où les vents maritimes peuvent charrier et déverser les outres de leurs nuages, la forêt presse et renouvelle sans trêve son armée d'arbres élancés, rigides, innombrables, sapins, mélèzes, pins, bouleaux, sur toute la Russie du nord. Car ces vents humides viennent seulement de la Baltique et de l'Océan Glacial.

La mer Noire et la Caspienne ne sont que des lacs intérieurs, où le vent, desséché par les plateaux asiatiques, n'a pas le temps de récolter des nuages; à peine fournissent-elles quelques buées rafraîchissantes aux plaines de leur pourtour et quelques grosses pluies d'orage aux pentes méridionales du Caucase ou de la Crimée. Mais de la Baltique et de l'Océan, pluies, neiges et brouillards, c'est toute l'année une charge d'eau énorme que les vents du nord et de l'ouest déversent jusqu'à huit cents, jusqu'à mille kilomètres à l'intérieur. Donc à huit cents ou mille kilomètres des rivages septentrionaux, une ligne reproduisant en gros la courbure de ces rivages, un demi-cercle presque régulier allant des Carpathes aux monts Oural dessine ou dessinait jadis la lisière continentale de la forêt; Kief, Toula, Nijni-Novgorod, Kazan, Orenbourg jalonnent cette ligne : au nord, les bois; au sud, les steppes.

Au nord, dans la forêt marécageuse où de grandes étendues d'eaux glacées dorment parfois, où des landes de sable mettent de loin en loin quelque lacune, c'est à peine si la différence des sol et sous-sol se traduit par quelques différences d'aspect, quelques nuances; vers l'extrême-nord seulement, la rigueur du climat arrête les bois à deux cents kilomètres du rivage, et borde l'Océan d'une zone déserte où ne verdissent que mousses et lichens dans le marais gelé des *toundras*. Au sud, à travers la plaine découverte, les influences atmosphériques ont créé des contrastes plus visibles; trois zones s'y succèdent du nord-ouest au sud-est : steppe noire, steppe grise et steppe blanche, steppe de culture, steppe de pâture et steppe de déserts.

Par-dessus la forêt, les nuages déversent encore le dernier

égouttement de leurs pluies constantes sur la première zone qui, durant toute l'année, peut nourrir des cultures. Avant leur mise en valeur récente, ces terres fertiles, durant des milliers de siècles se couvrirent d'herbes, de gazons, de graminées surtout qui, poussant et mourant sans emploi, empilaient sur place les couches de leurs détritus, d'où l'énorme épaisseur de terreau, de « terre noire », de *tchernoziom*, comme disent les Russes, qui fait aujourd'hui de cette plaine l'un des greniers à blé du monde. Sur trois ou quatre cents kilomètres de largeur moyenne au sud de la forêt et sur deux mille kilomètres de long, ce champ de blé dans la seule Russie d'Europe pourrait couvrir quatre-vingts ou cent millions d'hectares (presque deux fois la superficie de la France entière), et déjà les colons russes le prolongent au delà de l'Oural jusqu'à l'Irtych.

Au sud du tchernoziom, la steppe grise borde la mer Noire, et la steppe blanche contourne la Caspienne pour s'en aller rejoindre autour du lac d'Aral les Sables Blancs, Noirs et Rouges du Turkestan russe, puis les « vides », les *Gobis*, du Turkestan chinois et de la Mongolie. Cette traînée de maigres prairies ou de déserts unit ainsi les bouches du Volga à la Muraille de Chine.

Irriguée et fumée, amendée et soignée par l'homme, la steppe grise, où les herbes annuelles n'ont empilé depuis des siècles qu'une mince couche de terre végétale, est susceptible de cultures interrompues, de pauvres récoltes; mais c'est avant tout un terrain de pâture et de transhumance : de tout temps, le berger y promena ses moutons, et les bateliers des fleuves vinrent déverser leurs chargements de laine dans les navires de la Caspienne et de la mer d'Azof; aujourd'hui les houillères du Donetz et les minières ferrugineuses du rivage peuplent d'usines ce territoire presque désert, où Catherine II installait des colonies de Serbes, de Grecs et d'Allemands.

Tout argentée de sel, la steppe blanche est l'ancien fond de mer qu'ont abandonné et que continuent d'abandonner les flots de la Caspienne et du lac d'Aral, à mesure que ces nappes salées s'évaporent et que leur niveau s'enfonce de plus en plus au-dessous du niveau de nos mers : sablonneuse et brûlée, la steppe blanche n'a jamais été qu'une arène de

vie nomade ou de guerre pour les tribus turques et mongoles, dont les chevaux, durant des siècles, coururent de la Muraille chinoise aux rives du Volga, aux rives du Don, aux rives du Dniéper, et, par-dessus les Carpathes, aux rives du Danube et du Rhin : un des leurs, Attila, poussa même, à travers notre Europe, jusqu'aux bords de la Marne.

***

Ainsi, dans cette immensité russe, steppes blanches, steppes grises, steppes noires, forêts, le monde des arbres et le monde des herbes juxtaposent leurs taches énormes. Mais, du nord au sud et de l'est à l'ouest, on chercherait vainement le moindre enclos préparé par la nature, dessiné ou seulement esquissé par des montagnes ou des collines, pour le groupement et la durée d'une communauté particulière, pour la naissance et la résistance d'une vie locale, d'une autonomie provinciale : pas une Lorraine et pas un Piémont, pas une Auvergne et pas une Bohême, pas même une Normandie ou une Toscane. Seule peut-être, à l'angle nord-occidental, la Finlande, grâce à la pénétration des mers Blanche et Baltique et à la traînée des grands lacs intermédiaires, pourrait être une sorte de Bretagne aux trois quarts détachée de la masse et de la vie continentales ; mais l'infertilité du sol et la rigueur du climat ne lui permettent pas de nourrir une population suffisante pour défendre ses foyers et ses droits.

La Russie n'a jamais connu le régime du droit, qui n'est que la limitation des appétits et caprices rivaux, et que l'humanité, après quatre ou cinq mille ans de guerres, n'a encore établi péniblement, précairement, que dans les régions où la nature lui fournissait une terre prédestinée. Grâce à l'innombrable cloisonnement de ses monts, golfes et mers, la Grèce fut la patrie des cités libres ; grâce à ses Alpes, Pyrénées ou Carpathes, à ses lignes de partage et de défense, à ses mers intérieures, à ses îles et presqu'îles, l'Europe occidentale connaît les démocraties égalitaires et les royautés constitutionnelles. Mais la Russie, comme les immensités chinoises et hindoues, arabes et africaines, comme les plaines

de Chaldée et d'Égypte, la plate et immense Russie a toujours subi le bon plaisir de la force, les fantaisies du sabre, l'anarchie du brigandage ou l'autocratie de la conquête, et ce régime lui fut toujours d'autant plus dur, d'autant plus lourd, que des appétits et des caprices plus violents, des besoins plus impérieux appelaient ici de très loin et jetaient aux prises les humanités les plus diverses.

La Terre noire aurait pu devenir le siège d'une grande communauté agricole, d'une ruche travailleuse, pacifique, bien ordonnée, où cent millions de paysans auraient trouvé leur grasse vie, si, tout autour, quelque rempart naturel l'eût un peu mise à l'abri des convoitises et des attaques. Mais pas une colline n'abrite ce champ de blé : son entourage de plaines ouvertes et de forêts insondables lui fait comme une ceinture de dangers, et pillards ou conquérants lui arrivent de toute part, grâce aux larges portes et aux routes faciles des fleuves, Volga, Don, Dniéper, qui, sortis de la forêt et tributaires des mers extérieures prennent cette plaine en écharpe. Dniéper, Don et Volga, trois routes historiques dont nos historiens occidentaux méconnaissent souvent le rôle mondial, mais qui, toujours, eurent une influence décisive sur les destins de la Russie. Par ces routes, le bûcheron de la forêt et le berger de la steppe accourent vers la Terre noire, à la provision ou à la curée. Par elles, arrivent aussi le négociant et le pirate de la mer salée et de la mer de sable, qui bordent au dehors la steppe et la forêt. Par elles, les peuples du nord ont toujours essayé d'atteindre les pays du soleil, du pain blanc, du vin, des étoffes et des épices. Par elles, les peuples du sud ont toujours aspiré vers les pays du bois, des fourrures, du fer, du cuivre, des métaux précieux, or et argent, et surtout de cette denrée précieuse qui tint si longtemps une grande place dans le commerce : l'ambre.

Par les fleuves russes, au XIIe siècle de notre ère, les Arabes ou leurs caravaniers venaient encore aux marchés de la Baltique, qui fournissaient d'ambre le monde méditerranéen : le hasard nous fait retrouver aujourd'hui des cachettes de monnaies musulmanes, qui jalonnent cette route de l'ambre ; le marché central était à Visby dans l'île de Gotland ; les golfes et rivières baltiques, puis le Volga rame-

naient les caravanes musulmanes à la Caspienne, à la Perse, à l'empire du Khalife, aux bazars de Chiraz, de Bagdad ou de Damas. Route éternelle que, bien avant les Arabes, avaient connue tous les peuples du Levant! Par les fleuves russes, les plus vieilles légendes des Hellènes faisaient déjà revenir leurs Argonautes de la Colchide aux Colonnes d'Hercule, en suivant l'Océan qui cercle le monde, après un court portage de leur barque légère entre le haut Dniéper et les rivières, puis les golfes du nord.

Avant et après les Argonautes et les Arabes, combien de trafiquants, de pillards, de trappeurs et de « bons compagnons » descendirent ou remontèrent ces rives et ces eaux du Volga, du Don et du Dniéper : Varègues, Cosaques, Moscovites et Bulgares venus du nord, Grecs, Italiens, « Francs » et Turco-Mongols, venus du sud ou de l'est ; flottage du bois et transport du blé, transit de l'ambre, de l'or et des fourrures, razzias de moissons et de troupeaux, rafles d'esclaves, quelles multiples occasions de bénéfices offrait aux poings énergiques cette « marche » de l'Europe et de l'Asie! Dans un tourbillon de hordes semi-nomades et de batailles incessantes, l'histoire russe jusqu'aux temps modernes n'est qu'une sorte de rhapsodie épique où des odyssées de pirates se cousent à des iliades de reîtres et de soudards, où d'innombrables capitaines de toutes langues et de toutes couleurs, blancs et jaunes, finnois, aryens, sémites et mongols, se taillent, chacun à la mesure de sa vaillance, un domaine qui dure autant que la force du chef ou la fidélité de sa bande.

De la steppe et de la forêt, surgit à chaque génération une moisson de héros et de brigands, dont la fougue sauvage et la brillante, voyante silhouette rappelle ces fleurs du printemps russe, innombrables, exubérantes, éphémères : la fleur du printemps et le héros de la libre vie sont les deux sujets de toute poésie russe. Tous les deux éclatent au jour sous le premier rayon du soleil ou de la fortune. Tous les deux disparaissent soudain, sans traces apparentes. Tous les deux cependant laissent des germes qui, vienne le printemps prochain, fleurissent à la même place et teintent le sol de la même couleur. Par les générations de ses hordes, comme par les générations de ses plantes, l'immensité russe arrive à se

partager en un certain nombre de taches vivantes. Ce ne sont point des communautés humaines à notre mode d'Europe, des associations durables et fixes autour d'un foyer immuable et révéré : ce sont des taches superficielles, à peine fixées au sol par une frêle attache, jamais arrêtées dans leurs contours, et dont les éléments, sous le grand souffle de la plaine, sont en mouvement perpétuel. Transhumances du berger dans la terre des herbes; déplacements du bûcheron, de coupes en coupes, dans les clairières de la forêt; fuites et retours du cavalier; poursuites ininterrompues du trappeur; descentes et remontées des barques : partout la vie errante ou nomade, depuis des milliers d'années, a mis en contact et mélangé sur la terre russe toutes les races blanches et jaunes de l'Europe et de l'Asie.



Finnois dans la forêt du nord, Mongols dans les steppes du sud et de l'orient, Aryens dans les clairières du centre et de l'occident : trois grandes taches ethniques subsistent toujours, dont chacune en son milieu garde sa couleur propre, mais qui se touchent, se fondent et passent entre elles, de dégradations en dégradations successives, par toutes les teintes de la gamme. A travers l'histoire russe jusqu'à nous, ces trois taches se maintiennent. Pour en comprendre la répartition actuelle, il faut remonter à la nuit de la préhistoire : est-il besoin de dire que là-dessus, nous sommes réduits aux calculs logiques, aux hypothèses? mais la seule hypothèse peut nous rendre compréhensible cette répartition des peuples et des langues; le phénomène se présente aujourd'hui comme si, de tous points, les choses s'étaient passées de la manière que voici, aux temps obscurs, lointains, que nulle chronologie ne peut atteindre.

Sous le nom de Finnois ou Finno-Ougriens, on englobe un ramassis de tribus forestières, dispersées aujourd'hui dans l'Europe et l'Asie septentrionales. Les anthropologues disent les uns que ce sont des brachycéphales, les autres que ce sont des mésocéphales; mais quelques-uns y voient des dolichocéphales, et les philologues ajoutent que les Finnois par-

lent des langues de la famille « ouralo-altaïque », ce qui veut dire : venues de l'Oural et de l'Altaï ; car nos classifications scientifiques gardent encore l'empreinte de cette idée étrange, saugrenue, que les diverses humanités sont venues des montagnes, du Caucase, de l'Oural, de l'Altaï, des parties les moins habitables du globe, des déserts de roches et de glaces, que notre civilisation a le plus de mal à conquérir, ou des vallées, qui, durant les siècles historiques, n'ont été peuplées que des fuyards de la plaine.

Par leurs langues et dialectes, par la couleur de leur peau, par l'ossature et les traits de leur visage, ces Finnois en vérité se rattachent aux peuples de l'Asie jaune, aux Mongols et aux Turcs. Mais par leur genre de vie, ils en diffèrent, et depuis des centaines de siècles. Forestier, chasseur et pêcheur, le Finnois s'est diversifié du Mongol et du Turc, qui dans la plaine découverte menaient et mènent encore la vie de berger.

Peut-être, à l'origine, tous ces jaunes étaient-ils semblables de tous points ; peut-être possédaient-ils ensemble ou côte à côte une seule et même région de l'Asie centrale, les prairies qui entourent les Gobis de la Chine ; peut-être sont-ils venus en deux poussées parallèles, le Finnois à travers la forêt, le Turco-Mongol à travers la steppe ; peut-être, en quelque période de la plus lointaine préhistoire, ces deux poussées ont-elles recouvert l'Europe entière : dans les crânes et squelettes des cavernes, les anthropologues pensent reconnaître la race finnoise de ces premiers occupants... En Russie du moins, tout se présente comme si cette double invasion asiatique avait eu lieu : les plus vieux documents historiques nous montrent déjà la forêt au pouvoir des tribus finnoises, et la steppe sillonnée de tribus nomades, « scythiques », où domine probablement le sang mongol...

Surviennent des Aryens, c'est-à-dire : des blancs qui parlent des langues de la famille indo-européenne. A quelle époque? deux, trois, quatre cents ans, ou deux, trois, quatre mille ans avant notre ère? Et d'où? A cette dernière question, du moins, la réponse récemment encore paraissait facile et certaine. Au début du XIX[e] siècle, les philologues avaient constaté que, de l'Inde à l'Europe occidentale, du Gange

jusqu'au Tage, une traînée presque ininterrompue de peuples blancs parlaient des langues prochement apparentées. On en concluait que tous ces peuples devaient être parents, qu'ils descendaient du même ancêtre, venaient du même pays, et, comme la Bible situait quelque part en Asie le berceau de l'humanité, comme le sanscrit passait alors pour la plus vieille des langues indo-européennes, comme ce mot *indo-européen* lui-même incitait à l'hypothèse d'une marche de l'Inde vers l'Europe, on proclama que, des monts persans ou indiens, du Pamir glaciaire et de l'Hindou-Kouch désolé, les Aryens, par vagues successives, Celtes, Gréco-latins, Germains, Lithuaniens, Slaves enfin, avaient entrepris et réussi leurs croisades européennes.

Aujourd'hui, le sanscrit est découronné de son antiquité vénérable, traité par les savants de tard venu; c'est une langue d'Europe, le lithuanien, qui semble la plus proche des origines indo-européennes. Et l'Asie nous apparaît, non comme l'éternelle maîtresse et conquérante, mais comme la serve de notre Europe; c'est dans les plaines de l'Europe centrale que nous cherchons le berceau des Aryens : depuis le vieux Jornandès, depuis mille ans et plus, l'histoire nous montre en ces plaines européennes la vraie « matrice des nations », *vagina gentium*. Des pays mi-boisés, mi-découverts, mi-plats, mi-bosselés, qui séparent la Baltique du Danube, les Indo-Européens auraient divergé : Germains vers le nord et le nord-ouest, Celtes vers l'ouest et le sud-ouest, Gréco-latins vers le sud, Phrygiens, Persans et Hindous vers le sud-est jusqu'au Gange, Lithuaniens et Slaves vers l'est jusqu'au Volga.

Sans autre valeur que celle d'une hypothèse, cette théorie nous explique du moins clairement la répartition des Aryens en terres russes. Il semble, en effet, que, dans la forêt finnoise et la steppe mongole, une double poussée de tribus aryennes, Lithuaniens et Slaves, s'infiltra, venue de l'occident et marchant vers l'est à la recherche de terres cultivables. Car ces Aryens sont des agriculteurs, des mangeurs de pain, des « Sitophages » auraient dit les anciens Hellènes, en leur géographie pittoresque et philosophique : c'est le besoin de terres à ensemencer, de terres neuves ou plus fertiles, qui les fait rayonner de plus en plus loin du berceau de leurs tribus.

La poussée lithuanienne contourna la Baltique sud-orientale et remonta les vallées des petits fleuves côtiers, Pregel, Niemen et Duna. Les Lithuaniens ont expulsé de la forêt, qu'ils essartaient ou défrichaient, les tribus finnoises qu'ils rejetaient au nord de la Duna. Courlande et Lithuanie propre sont devenues et demeurées jusqu'à nous le domaine héréditaire de ces peuplades *lettes* ou *lettones*, dont Vilna est aujourd'hui la capitale et Riga le grand port. Domaine restreint. La Baltique le bornait à l'occident. Au nord de la Duna, les rigueurs et longueurs de l'hiver arrêtaient l'extension du champ de céréales et conservèrent longtemps au chasseur finnois le monopole de ces forêts esthoniennes et livoniennes, qui règnent entre la vallée de la Duna et le golfe de Finlande. A l'orient, c'était l'impénétrable marais de la Bérézina et du Pripet : ce triangle de dix ou quinze millions d'hectares (le quart de la France), qui adosse ses façades orientale et méridionale au cours du Dniéper et aux plaines du tchernozom, que vers le nord et l'ouest les trouées du bûcheron ont entamé, pénétré de longues clairières, mais qui, durant des siècles, arrêta ou fit dévier toutes les routes humaines, reste encore aujourd'hui une masse compacte d'arbres sur un sol fluent[1].

L'autre bande de tribus aryennes, les Slaves, eux, contournèrent par le sud cette forêt marécageuse. On sait qu'une grande Slavie — il faut avoir cette carte des pays slaves bien présente à l'esprit pour comprendre la politique russe durant les trente ou quarante années dernières — on sait par l'histoire qu'une grande Slavie a existé jadis entre l'Elbe et la Vistule. Depuis Charlemagne jusqu'à nous, les Allemands, qui passèrent l'Elbe au pont de Magdebourg et qui descendirent le Danube, ont appliqué leur effort à conquérir cette Slavie, à la germaniser, la démembrer ou l'expulser. Au centre, la Bohême resta une forteresse slave grâce à son quadrilatère de remparts. Mais au nord et au sud, sur l'Elbe et sur le Danube, le monde germanique exerça une pesée ou une poussée irrésistibles par les deux « marches » que l'Allemand conquit et agrandit aux dépens du slavisme. Au

1. Ce triangle forestier et marécageux apparaît très nettement sur la carte dont je donne une reproduction et qui n'est elle-même qu'une réduction d'une grande carte forestière.

nord de la Bohême, les Slaves germanisés de la « marche » de Brandebourg sont devenus membres et même chefs du corps germanique : l'une des capitales, la grande capitale actuelle des Allemands, Berlin, est bâtie sur l'ancien territoire slave. Et l'autre capitale des Allemands, Vienne, fut atteinte par l'autre « marche » germanique, la « marche » ou royaume de l'est, l'*Ost-Reich*, qui tourna par le sud la Slavie de Bohême et de Moravie et rejeta vers la péninsule balkanique les *vaillants*, les *hommes*, les « Serbes » qui ne voulurent pas accepter le joug. Cette même avancée des Germains semble avoir eu pour résultat l'exode ou, du moins, l'expansion continue vers l'est, vers la haute Vistule, vers la Terre noire, vers le Dniester, vers le Boug, vers le Dniéper, jusqu'à la Desna, jusqu'au Don, jusqu'au Volga enfin, des Slaves orientaux.

Deux nations, aujourd'hui, composent la Slavie de l'orient : les Polonais et les Russiens ou Russes propres. Sur la Vistule, les Polonais, demeurés au contact de l'Europe occidentale, en ont adopté la religion catholique, la culture latine, l'appareil et le costume de leur civilisation. Sur le Dniéper et le Volga, les Russiens ont reçu de Byzance et de l'Asie, avec leur christianisme orthodoxe et leur régime autocratique, maintes conceptions, coutumes, modes et institutions que nous aurons à étudier par la suite.

Les Polonais au cours de l'histoire contractèrent une alliance intime avec leurs cousins de Lithuanie, qui vivaient sous la même influence occidentale : Polonais et Lithuaniens devinrent les citoyens d'un seul royaume. Les Russiens, eux, ne rencontrèrent dans leur voisinage qu'ennemis, et l'histoire russienne ne fut qu'une lutte perpétuelle contre les brigands et les conquérants de la steppe ou de la forêt. Cette lutte domine et détermine tout leur destin, le choix de leur habitat, l'organisation de leur société, leurs occupations privées et leur discipline publique. Jusqu'au XIIIe siècle de notre ère, cette lutte est un pêle-mêle de succès et de revers ; du XIIIe au XVIIe, c'est une suite presque ininterrompue de désastres et de servitudes ; au XVIIe siècle, commencent les victoires, la revanche, la grande expansion russiennes, qui finissent par dresser au XIXe siècle l'autocratie moscovite sur toute la plaine d'Europe et d'Asie.

***

Jusqu'au XIIIe siècle de notre ère, le Russien péniblement s'installe et naît à la vie civilisée. Le libre usage de la Terre noire et l'expansion tout droit vers l'est lui sont interdits par les hordes nomades, que l'antiquité confondait sous l'appellation de Scythes. Ce cultivateur n'ose pas s'aventurer dans l'arène, dans le tourbillon de cavaliers et de troupeaux; prudemment, il se tient à l'orée des bois, abrite ou cache ses sillons dans les premiers arbres. Aussi l'expansion et l'établissement russiens décrivent un demi-cercle, qui suit exactement la bordure continentale de la forêt. Le Russien possède à droite un champ, à gauche une clairière. Il n'ose pas élargir son champ, par crainte des convoitises, des razzias : dans la plaine découverte, les nuées de cavaliers ont tôt fait de se réunir et de crever en orage sur les moissons. Mais, sans arrêt, il élargit et approfondit sa clairière : dans la forêt, les tribus finnoises ne sont pas de force à lui résister; chaque arbre abattu, chaque fourré éventré ôte, d'ailleurs, à ces pauvres sauvages leurs moyens de vivre, le couvert de leur gibier, l'écorce dont ils s'habillent; devant le Russien, le Finnois recule, s'enfonce dans les bois ou se soumet.

Pourtant, sur le Volga moyen, à l'angle droit où le fleuve sort de la forêt et entre dans la Terre noire, le commerce musulman qui vient de la Caspienne a, de bonne heure, civilisé, converti, armé certaines tribus finnoises et les a groupées en un royaume assez prospère autour du marché fluvial de Bolgari.[1] Ces Bulgares[2] tiennent le Volga moyen depuis le confluent de l'Oka; ils arrêtent à ce confluent l'expansion et l'établissement russiens : jusqu'au XVIe siècle de notre ère, cet obstacle bulgare limitera vers l'orient la croisade russienne.

Mais du Dniéper moyen au confluent de l'Oka, les autres Finnois n'opposent aucune résistance et, seul, un obstacle

1. Ville aujourd'hui ruinée près du confluent de Volga et de la Kama.

2. Expulsés par les Mongols, aux XIIIe et XIVe siècles, quelques-uns de ces Finnois iront porter leur nom et certains de leurs caractères ethniques aux Slaves du bas Danube, que nous appelons aujourd'hui Bulgares.

naturel peut incliner la marche des défricheurs. Cet obstacle naturel, nous le connaissons déjà ; il continue d'apparaître au premier coup d'œil sur le terrain ou sur la carte : dans le pays du Pripet et de la Bérézina, sur la rive droite du Dniéper, c'est le triangle marécageux, impénétrable, que les tribus russiennes ont jadis contourné par le sud pour atteindre à Kiev les gués du Dniéper. Elles le contournent ensuite par l'est en défrichant la rive gauche du fleuve ; l'impénétrable forêt de la rive droite restera jusqu'à nous comme un bastion interposé entre les Russiens et leurs frères slaves de Pologne ou leurs cousins aryens de Lithuanie.

Ce triangle contourné, tout droit vers le nord, l'expansion russienne a toujours été libre : rien jusqu'à Arkhangel ne l'arrêtera ; Arkhangel sera le premier port des Russes sur la mer ; à travers deux cents lieues de forêts glacées, ils mettront des siècles à faire cette route où leurs cultures de céréales ne peuvent s'aventurer bien loin, où leurs cultures de lin, aujourd'hui seulement, gagnent de proche en proche ; mais toujours cette forêt du nord et ses clairières demeurent presque désertes ou n'ont de lieux habités qu'aux indispensables étapes. Vers le xve siècle, les caravanes russes atteignent le rivage ; au xxe, les locomotives réussissent à y parvenir.

Les ports baltiques étaient plus proches, moins accessibles pourtant : les pirates étrangers de la mer occidentale remontaient jusqu'aux grands lacs de l'intérieur par les déversoirs maritimes, et, comme la charrue lithuanienne au bord des forêts finnoises d'Esthonie et de Livonie, l'agriculture russienne était arrêtée, par la rigueur et la longueur de l'hiver, bien au sud du golfe de Finlande, au bord de ces provinces forestières d'Ingrie et de Karélie, qui restent finnoises, elles aussi, ou — c'est le mot des Russes — tchoudes.

De ce côté, le Russien ne s'aventure jusqu'aux plus méridionaux des grands lacs, Ilmen et Païpous, que pour les besoins de son commerce avec l'étranger. Il y établit ses marchés extrêmes de Pskof et Novgorod pour trafiquer avec les Varègues de la Baltique, comme il trafique en son marché de Kief sur le Dniéper avec les Grecs, Latins, Arabes et « Francs » de la mer Noire, comme il trafiquera plus tard sur le Volga avec les gens de la Caspienne, en son marché de la nouvelle

Novgorod, Nijni-Novgorod. Ces trois grands marchés desservent — et créent peut-être — les trois groupes qui se forment peu à peu dans la masse des tribus russiennes : Blancs-Russiens, Petits-Russiens, Grands-Russiens.

Il semble que l'influence baltique ait agi sur les Blancs-Russiens du haut Dniéper; il est certain que l'influence méridionale a transformé les Petits-Russiens du bas Dniéper; il est non moins certain que l'influence orientale, asiatique, a fortement teinté les Grands-Russiens dans cette mésopotamie de clairières, qui sépare l'Oka et le haut Volga, et où s'élevèrent successivement les capitales grand-russiennes, Sousdal, Vladimir, puis Moscou. Il est inutile d'ajouter que ces trois groupes de Russiens ont accueilli et assimilé nombre de familles étrangères, finnoises, mongoles, lettes, germaniques, grecques, latines, caucasiennes, etc., et que le peuple russien aujourd'hui, comme tous les peuples du monde, est un mélange de races où, seul, le langage est demeuré indo-européen.

Blancs-Russiens, Petits-Russiens et Grands-Russiens, Novgorod, Kief et Moscou, nous verrons par la suite quelle part prit tour à tour chacune de ces fractions et de ces capitales russiennes à la formation intérieure du peuple russe. Pour les relations de ce peuple avec l'étranger, ce furent les deux premières qui jusqu'au XIIIe siècle de notre ère eurent le grand rôle.

Jusqu'au XIIIe siècle de notre ère, en effet, c'est avec le christianisme d'Europe que la Russie chrétienne a ses relations les plus importantes et les plus continues : Novgorod, par les lacs et leurs déversoirs, touche au christianisme occidental, latin; Kief, par le Dniéper et la mer Noire, touche au christianisme levantin, orthodoxe. Entre tous ces chrétiens, tant que le schisme de Byzance n'a pas excité les haines rituelles. le commerce établit des rapports qui sont le plus souvent pacifiques, — la part étant faite à la piraterie et au brigandage. Aussi, parmi les tribus russiennes, c'est le Blanc-Russien et le Petit-Russien, les marchands et chevaliers de Kief et de Novgorod qui occupent le premier rang. Entouré de païens ou de mécréants, de Bulgares et de Mongols, le Grand-Russien ne vit alors que pour le guerre :

c'est un vaillant, un vigoureux compagnon, dont la haute carrure domine de toute la tête le Petit-Russien, mais qui n'est bon qu'à lutter corps à corps contre les hommes ou contre les arbres. Longtemps, il reste au second plan de la nation, poursuivant dans les bois sa besogne nécessaire, mais obscure. Brusquement, au XIIIe siècle de notre ère, il apparaît comme le sauveur, le chef nécessaire, quand la double invasion mongole et germanique bannit la paix et le commerce, et menace de balayer tout le christianisme russien.

*
* *

Car, au début de notre XIIIe siècle, voici que du fond des steppes asiatiques, un ouragan de cavaliers turcs et mongols contourne la Caspienne par le sud et par le nord, se jette sur la plaine, prend en travers le Volga, le Don et le Dniéper et, jusqu'à la lisière de la forêt, annexe à l'empire de son grand Khan toute la terre des sables et des herbes. Rien ne peut résister à la discipline et à la férocité de ces monstres, en qui notre Joinville reconnaissait Gog et Magog, lesquels « doivent venir à la fin dou monde, quand Antechrist venra pour tout détruire ». Dès 1224, les lieutenants de Gengis-Khan, par le sud de la Caspienne et le Caucase, arrivent sur le Don et sabrent la chevalerie russienne aux bords de la Kalka. En 1237, les lieutenants d'Oktaï, par le nord de la Caspienne, passent le fleuve Oural, remontent le Volga, ruinent l'islam de Bolgari, pénètrent dans la Grande-Russie, pillent et brûlent ce pays de Sousdal, de Vladimir et de Moscou. En 1240, ils sont au Dniéper, prennent Kief, enfilent même, au sud de la forêt impénétrable, les routes de l'Occident, arrivent jusqu'à la Moravie et la Bohême, et sont arrêtés, sans être vaincus, par la coalition de l'Europe catholique, dont la Pologne et la Hongrie sont les avant-gardes. Alors, revenant à la plaine russe, les Mongols établissent sur le bas Volga le camp ou château, *Saraï*, de leur *Horde d'or*, qui relève de la *Grande Horde* et du grand Khan, dont la résidence est au fond de la Mongolie, dans les prairies de la Kéroulène et de l'Amour.

Durant plus de deux siècles (1250-1480), le sabre et le

fouet mongols régissent cet empire des herbes et des sables, qui s'étend de la Muraille chinoise — et parfois même des rivages coréens — jusqu'à la forêt du Dniéper. Durant plus de deux siècles, toute la plaine découverte est foulée par le galop du conquérant : c'est une ruée incessante d'orient ou occident, avec des remous, des contre-courants et de l'écume sanglante. Réfugiée dans sa clairière, la nation russienne est rançonnée, massacrée, emmenée ou réduite en esclavage, aussi loin que les cavaliers et les barques peuvent remonter. En même temps, sur son autre façade, du côté de l'Europe, elle est en proie aux chevaliers et pirates occidentaux : le schisme byzantin a semé la haine entre les deux christianismes ; le Russien orthodoxe est devenu un mécréant pour les fidèles de Rome, les catholiques de Pologne, de Lithuanie, d'Allemagne et de Scandinavie.

Polonais, Lithuaniens, Allemands et Scandinaves remontent les fleuves et rivières baltiques. C'est le temps où Teutoniques et Porte-Glaive — ces Templiers de l'Allemagne — jalonnent de leurs châteaux-forts les vallées et rivières qui à travers la Livonie et l'Esthonie — les Allemands disent encore : « les provinces allemandes » — mènent jusqu'aux portes de Pskof et de Novgorod. Et c'est le temps où les Lithuaniens, au long de la Duna et du Boug, en contournant par le nord et par le sud l'impénétrable forêt du Pripet, entament la Russie-Blanche, soumettent la Petite-Russie et, par leur union avec la Pologne (1386), transmettent au catholicisme polonais la tyrannie de cette terre orthodoxe et de sa vieille métropole de Kief.

Entre les deux sabreurs catholique et mongol, la terre russe tout entière est partagée : sur le bas Dniéper, à travers la Petite-Russie supprimée, leurs armées sont au contact; sur le haut Dniéper, à travers la Russie-Blanche et la Grande-Russie ravagées, leurs têtes de colonnes s'affrontent. Et la nation russienne tout entière menace d'être tiraillée par l'apostasie entre le catholicisme et l'Islam. Seuls, les Grands-Russiens peuvent se maintenir dans le quadrilatère que dessinent et que protègent un peu les fossés de l'Oka, du haut Dniéper et de la haute Duna. Protection bien précaire, si faible que le grand-prince de Moscou doit reconnaître la

suzeraineté mongole, payer le tribut, subir le caprice et les avanies du Khan, les razzias de ses cavaliers, pour sauver le dernier refuge de la nation russienne et de la foi orthodoxe.

Deux siècles durant, dans l'avilissement et sous le fouet. le grand-prince moscovite entretient du moins les espoirs de délivrance, guette les occasions, patiente, fait de la Grande-Russie la « sainte » Russie et, de Moscou, la mère des cités russes. Deux siècles durant, la terre russe est soumise à ces ravageurs qui la dépeuplent, la vident : jusqu'à nous, même après trois siècles de renaissance et de réfection, elle en est restée demi-déserte.

Car cette Russie, aujourd'hui encore, ne compte guère que 19 ou 20 habitants au kilomètre carré : la France en a 74, l'Allemagne près de 100, la Grande-Bretagne plus de 130. Mettez à l'écart les forêts et toundras du nord et les déserts et pâturages du sud, où deux kilomètres carrés n'ont parfois qu'un habitant (Arkhangel), quatre habitants (Astrakhan); mais supprimez aussi les provinces polonaises où la densité est tout européenne (74 habitants au kilomètre carré); en Russie propre, ne prenez que les terres fertiles, ne prenez même que les plus fertiles : en pleine Terre noire, les provinces d'Orel et de Toula (avec leur bassin houiller) n'ont pas 50 habitants au kilomètre carré, celles de Penza et de Tambov en ont à peine 40. Dans toute cette Russie, les villes naissent à peine. Cinq grandes capitales historiques, Moscou, Pétersbourg et Kief chez les Russiens, Vilna et Varsovie en Lithuanie et Pologne, cinq ou six grands ports maritimes ou fluviaux, Odessa, Rostov, Astrakhan, Saratov, Kazan et Riga, deux ou trois grands marchés agricoles, Ekatérinoslav. Kharkov, Kitchinef, et deux centres industriels, Lodz et Toula, sont les seules villes qui dépassent cent mille âmes. Encore une ville russe n'est-elle point une cité à la mode d'Europe, une agglomération serrée, une fourmilière autour d'un hôtel et d'un beffroi communal : c'est tout au plus un éventail de faubourgs en rase campagne, autour d'une église ou d'une caserne, d'un champ de foires ou de manœuvres.

Sur sa terre immense, la population russe continue d'errer ; ses huttes de bois, que le feu chasse et déplace, s'écartent les unes des autres pour limiter les chances d'incendie, se

groupent à peine en hameaux... Cette multitude, cette poussière de familles, essayez de la grouper, de la coaliser en libres, mais solidaires communautés et de construire un rempart humain aux droits de tous et de chacun !

*
* *

Au début de notre XVIe siècle, le trop vaste empire du Mongol penche à la ruine. De gré ou de force, le Moscovite alors ligue toutes les forces russiennes et décerne à son grand-prince le titre de *tsar*, que portait jadis l'empereur de l'orthodoxie, le César de Byzance : la prise de Constantinople par les Turcs vient tout juste de rendre ce titre vacant. La revanche de l'orthodoxie ! l'autocratie et la sainteté de Byzance ! C'est tout un programme que les tsars de Moscou, puis de Pétersbourg, adoptent : ils travailleront jusqu'à nous, durant quatre siècles, à le remplir.

Du XVIe au XIXe siècle, les tsars *terribles* ou les *grands* tsars, les deux Ivans (1462-1505 et 1533-1584), Pierre (1682-1725) et Catherine (1762-1796), sont les plus vaillants ou les plus heureux ouvriers. Grâce à leur énergie sauvage, morceau par morceau, toute la terre russienne, puis toute la forêt et toute la plaine sont reconquises ou annexées. Au long de tous les fleuves, jusqu'au terme de ses horizons, le Moscovite descend vers la mer, en expulsant ou soumettant tous les peuples qu'il rencontre, amis, ennemis, frères, étrangers, européens, asiatiques.. Dès la fin du XVIIIe siècle, il était déjà parvenu aux rivages de ses mers européennes : il avait englobé les Finnois du Nord, supprimé ou annexé les Scandinaves et Germaniques, Lithuaniens et Polonais de l'ouest, pourchassé ou enrôlé les Turco-Mongols du sud : le plus gros de la besogne était faite. Vers l'est seulement, vers l'Asie, il lui restait à toucher aux ports libres de sa mer orientale, de notre Océan Pacifique : longue, interminable route que nul autre que lui n'aurait osé entreprendre et qu'il vient pourtant d'achever au long de son Transsibérien.

La libération et l'annexion européennes ont pris trois siècles : en moins de cent années, la percée et l'annexion asiatiques ont été faites. Et l'Empire russe est construit. Mais,

ce grand œuvre fait, il s'agit de le maintenir, — grave problème qui, depuis un siècle déjà, se pose à la Russie et qui domine toutes les questions de gouvernement et de réforme.

Dès les premières années du XIXe siècle, dès le règne d'Alexandre Ier, ce problème est apparu : comment maintenir l'union de l'Empire et l'autocratie qui l'incarne, non pas contre les étrangers du dehors (avec la force turque, semblent avoir disparu les derniers dangers extérieurs), mais contre les revendications nationales et contre les aspirations libérales du dedans? Au dedans de cet empire, en effet, l'autocratie moscovite exploite deux zones de peuples juxtaposées : au centre, les populations russiennes, qui comptent quatre-vingts millions d'individus ; au pourtour, les nations annexées, qui comptent trente millions, quarante millions peut-être de Finnois, de Lithuaniens, d'Allemands, de Polonais, de Juifs, de Roumains, de Turco-Mongols, d'Arméniens, de Géorgiens, etc., etc. Les nations annexées n'ont pas oublié leur indépendance d'autrefois ; les populations russiennes revendiquent quelques libertés essentielles ; depuis un siècle, les unes et les autres semblent estimer trop onéreux et trop dur le joug de l'autocratie ; aujourd'hui, pour le rejeter, les unes et les autres semblent prêtes à d'autres recours que la protestation ou la prière.

VICTOR BÉRARD.

(La suite prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LE

JAPON ET L'EXTRÊME-ORIENT

Tous les Japonais qui reviennent de Chine signalent chez les Chinois une grande curiosité d'esprit pour le *Nouveau Savoir*, surtout depuis le mouvement des Boxers :

Le mouvement vers les réformes s'est accentué. On s'est aperçu que sans elles, c'est la ruine complète du pays, et partout germe l'idée qu'il faut prendre modèle sur la révolution du Japon. Le peuple chinois est très curieux de nouveautés, surtout depuis la guerre avec le Japon. La défaite les a secoués; ils ont reconnu la nécessité d'étudier les sciences nouvelles [1].

Sans doute, dit M. Ichimura Sanjirô [2], jusqu'à présent l'instruction pratique n'a guère été développée chez les Chinois, mais tous ont cette idée que le savoir est une chose digne d'estime et beaucoup sont convaincus que l'instruction a fait le Japon ce qu'il est.

Dans beaucoup de provinces, M. Nezu a vu s'ouvrir de petites écoles privées, semblables à ces petites écoles du Japon qui, autrefois, faisaient sourire les étrangers. Un Chinois accroche une pancarte à sa porte : *Ici on enseigne le chinois.*

1. M. Nezu, directeur de la *Dôbun-Shoiu*, école japonaise à Shanghaï, dans une conférence publiée en mai 1902 par la revue japonaise *le Monde financier*, édition supplémentaire consacrée à la question chinoise.

2. Ichimura Sanjirô, professeur à l'Université impériale de Tokio, dans une conférence faite le 27 février 1904 à la « Société d'Éducation », sur un voyage de trois mois qu'il avait fait en Chine l'année précédente.

l'anglais et l'arithmétique. 7 ou 8 élèves y fréquentent. Ces petites écoles sont maintenant innombrables : « cela me fait croire, ajoute M. Nezu, que nous sommes à la veille d'un grand changement en Chine ». M. Sanjirô, qui a visité la plupart des hauts fonctionnaires du Honan et du Chensi, les a trouvés jeunes avec des idées nouvelles. Dès 1902, deux vice-rois du sud, Liu-Kwun-Yi (vice-roi des deux Kyangs : Kyangsi, Kyangnan) et Tchengchi Fung (vice-roi du Kouang-toung et du Hounan) ont présenté au gouvernement de Pékin un mémoire divisé en trois parties. La première partie, consacrée aux réformes pour l'éducation, comprend quatre articles :

1° Établissement dans toutes les provinces d'écoles civiles et militaires, *d'après le modèle japonais* ;

2° Suppression de l'ancien système d'examens (questions de style, habileté dans le choix des caractères, etc.) pour le recrutement des fonctionnaires civils ;

3° Suppression des méthodes de recrutement des militaires (lancer une pierre, tirer de l'arc, etc.) ; faire que tous les officiers sortent d'écoles où ils auront appris les méthodes européennes ;

4° Envoi d'étudiants chinois à l'étranger et introduction de nouveaux professeurs étrangers en Chine.

Les *taotaï* et les préfets ont manifesté à M. Sanjirô le désir d'avoir des écoles et d'y appeler des professeurs japonais ; beaucoup de Chinois se proposent d'envoyer leurs enfants étudier au Japon. Dans les nombreuses écoles militaires fondées dans les provinces, on a engagé des officiers japonais, et dans les villes principales de toutes les provinces on veut établir au plus vite des écoles civiles (écoles littéraires) : « L'ennemi de cette transformation en Chine, c'est la Russie ; le Japon, guide de la Chine, doit, pour ses intérêts politiques et financiers, s'efforcer d'écarter cette entrave russe. Pour développer la Chine, ce qui importe, ce sont les écoles ; ce qui est le plus nécessaire, comme le dit l'adresse des vice-rois, c'est le développement intellectuel : si l'on veut conquérir l'influence politique et financière, il faut d'abord s'emparer des esprits par l'éducation. »

Et M. Nezu ajoute : « Les étrangers de tous les pays s'en

sont aperçus. Les missionnaires anglais, qui disposent de grandes ressources, les auraient, en temps ordinaire, employées à la prédication. Actuellement ils s'en servent pour construire des écoles[1] qui donnent aux Chinois l'instruction élémentaire. La lutte aujourd'hui est entre les différents pays pour l'éducation[2] ; le Japon ne doit le céder à personne. »

Jamais les dispositions des Chinois n'ont paru plus favorables à cette propagande japonaise. Il y a dix ans, lors de son premier voyage en Chine, M. Ichimura Sanjirô avait rencontré froideur et indifférence. Beaucoup de Chinois ignoraient l'existence du Japon ; d'autres, qui occupaient cependant des situations élevées, le confondaient avec la Corée. Suivant qu'il portait le costume japonais ou le costume européen, il était pris pour un Coréen ou pour un « diable d'étranger » et on lui jetait des écorces de melon. En 1903, au contraire, le Japon est connu partout. Bien que voyageant en habit européen, l'auteur a été parfois pris pour un Cantonais ou un Thibétain ; mais quand il disait qu'il était Japonais, « il n'y avait personne qui ne remuât la tête en disant : — Ah, le Japon ! »

Il y a dix ans, il ne pouvait obtenir une audience des personnages officiels. Cette fois, réception chaleureuse partout, escortes plus importantes que celles qu'on donne généralement aux étrangers, et elles allaient même parfois à sa rencontre ; logement spécial dans les hôtels et certains gouverneurs y envoyaient le dîner : « Je n'avais rien vu de semblable il

1. Construction d'écoles à Hongkong, collèges anglo-saxons de Hongkong, collège de Nanyang, dirigé par des missionnaires américains. Il existe une « Society for the Diffusion of Christian and general knowledge among the Chinese », composée d'Anglais et d'Américains. Dans un de ses derniers rapports, cette Société citait quelques sujets de compositions écrites proposés dans certaines provinces. *Kiangsi* : What is the bearing of the Congress of Vienna, of the Treaty of Berlin, of the Monroe doctrine on the Far East? *Fokien :* What are the government, industries, education of Switzerland, which though small is independent of surrounding great powers? *Hounan :* What is the policy of Japan ; only following other nations or what?

2. Effort russe en Mandchourie avant la guerre. Effort allemand au Chantoung. Pour la diffusion du français, il faudrait une entreprise hardie qui profitât de l'intérêt pour le français qu'a déjà développé le chemin de fer en construction Hankéou-Pékin (école franco-chinoise de Shanghaï). L'Université ouverte par les Jésuites à Shanghaï n'est qu'un essai encore trop timide. Néanmoins, des fils de chrétiens de l'intérieur font plusieurs mois de voyage pour venir y étudier.

y a dix ans; manifestement, chez les Chinois, il y a aujourd'hui de l'amitié, du respect, de la confiance pour les Japonais. » Les Puissances, qui après la guerre de 1895 s'étaient entremises pour la Chine, ont été tellement avides que les Chinois ont perdu toute confiance en elles et se sont retournés vers le Japon. La conduite de l'armée et de la diplomatie japonaises en 1900 a effacé toute rancune chinoise. Dans la vie quotidienne, l'emploi des mêmes caractères d'écriture contribue à rapprocher les deux peuples. La *Toa-Dobunkaï*, « Société des pays ayant la même écriture », s'est fondée au Japon :

Dans la conversation, si les Chinois, dit M. Ichimura Sandjirô, ont besoin de préciser un détail, ils recourent tout de suite au pinceau, et immédiatement ils perdent le sentiment que nous sommes des étrangers. « J'ai entendu dire que dans votre pays on a abandonné les caractères chinois pour adopter l'écriture européenne; mais vous, comprenez-vous nos caractères? » demandent-ils souvent. Et lorsqu'on répond que chez nous les caractères chinois ne sont pas du tout abandonnés, qu'on les enseigne, qu'ils font partie des programmes, que toute personne ayant reçu l'éducation secondaire comprend le chinois, alors c'est une joie. Cela semble peu de chose, mais le fait que nous nous comprenons par l'écriture a pour résultat que nous ne leur paraissons plus étrangers. « Même écriture, même race, disent-ils »... Il est nécessaire que ceux qui vont là-bas lisent le chinois; si de plus ils le parlent, ils attireront facilement la confiance.

Et M. Sanjirô conclut son récit de voyage :

Avec les gens de la classe supérieure, j'amenais toujours la question de Mandchourie : « N'est-ce pas lamentable, disais-je, de voir votre pays laisser une partie de son territoire sous le talon russe? » Presque tous s'en déclaraient désolés. « Mais, disaient-ils, l'empire est trop faible et doit se résigner. Si vous connaissez un bon moyen de faire autrement, indiquez-le-nous. » Je parlais alors de l'alliance du Japon avec l'Angleterre. Elle était connue à peu près partout, mais très peu en connaissaient l'esprit : « Cette alliance, disais-je, a pour but d'empêcher la Russie de s'emparer de votre pays. »

— Est-ce bien vrai?

— Absolument.

— Mais le Japon voudrait-il ainsi travailler pour nous?

— Le Japon travaille non pas seulement pour vous, mais aussi pour lui-même. Si la Mandchourie devient russe, la Corée est en danger et le Japon aussi.

Quand on parle ainsi, ils manifestent une grande joie ; quelques-uns pleurent. Si on écrit ces choses, ils brûlent ces écrits, les considérant comme des secrets qu'il ne faut pas laisser voir aux étrangers.

Jamais propagande n'a eu terrain mieux préparé. Aussi les résultats ne se sont pas fait attendre. Des écoles nouvelles s'élèvent en beaucoup d'endroits, dans le Honan, le Chensi, dans la vallée du Yang-tsé. Les plus importantes sont les écoles militaires fondées après la guerre de 1895. Dans toutes, on trouve des officiers japonais, trois ou quatre, quelquefois jusqu'à six ou sept : l'influence du Japon est énorme sur toutes les choses militaires [1]. Il existe aussi des écoles normales, dans le Houpé avec M. Tono Shujirô comme directeur, dans le Pe-tchili, — directeur M. Watanabe Ryûsei, — à Nankin [2] ; le directeur de l'école normale des trois Kiangs est M. Kikuchi Kenjirô. Dans toutes, d'autres Japonais sont employés. Leurs élèves deviennent ensuite professeurs en d'autres écoles qu'ils contribuent à réformer.

A Shanghaï, la *Toa-Dobunkaï* a transporté une école, la *Dobun-Shoiu* [3], qu'elle avait fondée en 1900 à Nankin ; on l'a transférée à Shanghaï pour qu'elle ait un plus grand rayonnement d'influence : la moitié des affaires diplomatiques se traite à Shanghaï. Les élèves de cette école sont divisés en deux classes : une classe politique, une classe commerciale. Les cours durent trois années. Les élèves de troisième année, au nombre de cinquante-six, viennent de faire un voyage d'études dans la région de Pékin à Tientsin. Ils ont dû rédiger des rapports sur des sujets tels que : le régime des *settlements* du nord de la Chine ; le commerce et les habitudes commerciales du nord de la Chine ; les transports par eau, par terre ; les douanes ; les mines, — et plus spécialement pour les élèves de la partie politique : état actuel de l'éducation dans la région de Pékin ; prévisions sur l'influence que quelques lignes de chemins de fer en construction exerceront sur l'administration, les finances et, d'une manière générale, sur la société dans le nord de la Chine ; quels sont les partis

1. Les Japonais sont nombreux à l'arsenal de Shanghaï.

2. Il y a plus de douze Japonais comme instructeurs à l'Université de Nankin.

3. Cf. conférence déjà citée de M. Nezu, directeur de la *Dobun-Shoiu*.

dans la haute administration chinoise, leurs opinions, leurs rapports; quels sont les sentiments du peuple envers le christianisme dans le nord de la Chine depuis l'insurrection des Boxers; raconter l'établissement de la dynastie actuelle; études sur le gouvernement chinois des provinces de l'est (Mandchourie); études sur l'organisation intérieure et les dépenses de la cour de Pékin. Cette tournée était de caractère officiel. Les élèves ont été photographiés avec le ministre du Japon et des fonctionnaires japonais.

Il y a deux ans, la même société *Toa-Dobunkaï* avait l'intention d'établir à Shanghaï une école secondaire, destinée aux enfants des classes moyenne et aisée du Kiangsou; on préparait l'établissement d'une nouvelle succursale à Nankin pour les populations du Hounan et du Houpé; on était en pourparlers pour pousser la propagande du côté du Setchouen, quand la guerre est survenue. Les élèves de ces écoles sont Chinois et Japonais. Entre ces amis de collège, M. Nezu prévoit déjà une camaraderie et une aide mutuelle, qui faciliteront le développement des relations industrielles et commerciales du Japon et de la Chine. « Parmi nos élèves chinois de la section politique, beaucoup deviendront, peu à peu, gouverneurs de villes et de provinces, conseillers politiques. Nos élèves de la section commerciale, tout en faisant leurs affaires, pourront devenir chefs d'écoles. Le cumul est fréquent en Chine, car on y honore beaucoup le savoir; les directeurs d'écoles sont haut placés hiérarchiquement : ils viennent tout de suite après les grands personnages publics et s'attirent confiance et respect. »

De ces écoles militaires, de ces écoles normales, de ces écoles politiques et commerciales, sortiront, en effet, des officiers, des professeurs, des hommes publics, des industriels, des commerçants qui seront en même temps directeurs d'écoles, — bref des instructeurs, des hommes appelés à enseigner, à diriger, à commander, à propager, chacun dans sa sphère, l'influence japonaise. Pour l'organisation des écoles, les vice-rois, dans leur mémoire au trône, recommandaient de suivre le modèle japonais. L'idée a été adoptée : les livres de classe sont publiés à Shanghaï en chinois, mais suivant le programme des écoles japonaises. En vue de cette propagande

par le livre, les Japonais ont eu soin de spécifier par l'article V du supplément à leur traité de commerce avec la Chine (janvier 1904) « la protection des droits d'auteurs pour des livres, pamphlets, cartes, etc., écrits en chinois et spécialement préparés pour l'usage du peuple chinois. »

Pour cette diffusion des livres japonais, plusieurs librairies ont été établies à Shanghaï. La société *Seitô Dôbun Kyoku*, dont M. Isawa Shûji est président, y possède une succursale. Les ouvrages[1] qu'elle publie se trouvent encore dans deux autres maisons de la même ville, — toutes sur la concession anglaise. On vend également ces livres à Pékin, Tientsin, dans le Houpé, dans le Kiangsou et dans le Tchekiang.

Une autre librairie *(Shomuni Shokan)* est établie à Shanghaï, avec une succursale à Hankéou. Son catalogue, publié en chinois, comprend trois cents volumes : livres d'histoire des différents pays de l'Europe et de leur civilisation (tous écrits ou traduits par des Japonais, quelques-uns portant l'approbation de l'Université de Pékin), une série de petits volumes sur les grandes guerres d'indépendance (avec ce sous-titre en chinois : *Exemple à suivre pour notre pays*); des vies d'hommes célèbres, Japonais et autres; une traduction du livre de Stuart Mill, *On liberty*; les constitutions des différents pays; un traité de finances; une série de livres classiques sur l'Empire du milieu, destinés aux écoles secondaires; des histoires de Chine; des livres de science (physique, chimie, physiologie, etc.); des éléments de morale, une histoire de la morale orientale et occidentale; des livres sur la psychologie de l'éducation et la pédagogie; quatre dictionnaires chinois-anglais[2]; une comparaison de la puissance des

1. *Un cours de géographie des cinq parties du monde*, par Tsuji Takeo, membre de la Tôa-Dobunkaï, directeur de la revue *Kyôikujirou* (questions actuelles d'éducation.) — *Trois méthodes de japonais*, l'une d'elles (2e édition), par Isawa Shûji, membre de la Chambre des pairs, directeur de l'École normale supérieure, président de la Société. — Un ouvrage d'éducation militaire. — Un *Manuel de droit international*, par Or. Takahashi Sakuye, professeur à l'Université de Tokio. — *Livre de lectures chinoises* (éducation et morale), par Isawa Shûji. — Une *Histoire contemporaine de l'Extrême-Orient*, par Kuwabara, professeur à l'École normale supérieure. — Une *Histoire de l'Europe*, etc.

2. Il est sûr que toute cette propagande japonaise aide grandement à la diffusion de la langue anglaise. Les avantages pour l'Angleterre de l'alliance avec le Japon ne sont pas exclusivement d'ordre politique ou économique.

différents pays; des ouvrages sur l'organisation des écoles en Allemagne et au Japon[1], sur les armées modernes, sur l'éducation militaire au Japon; des collections complètes pour les écoles primaires, inférieures et supérieures, et pour les écoles secondaires; enfin, des revues, des publications illustrées, des cartes de la guerre actuelle. La *Shomuni Shokan* publie une revue, sur la guerre russo-japonaise. Inutile de dire qu'elle est très japonophile. Voici quelques titres d'articles : Opinions des différents pays sur l'état actuel de Port-Arthur. — La faiblesse du Gouvernement et du pouvoir central en Chine. — Les chemins de fer français au Yun-nan. — Raisons de la victoire des Japonais, de la défaite des Russes. — Études sur différentes écoles établies et à établir, etc. Cette revue contient de nombreuses photographies de princes et d'officiers japonais.

Parcourez seulement les titres de ces livres, écrits ou traduits par des Japonais à l'usage des Chinois, vendus dans quatre maisons de Shanghaï et dans plusieurs provinces de l'Empire, répandus facilement par les nouveaux moyens de communication : vous vous rendrez compte de l'intérêt que les Chinois commencent de prendre au *Nouveau Savoir*, et de l'énorme effort, sérieux, organisé, que font les Japonais pour publier en chinois, annoncer en chinois, faire approuver par des établissements ou des personnages chinois ces ouvrages de propagande. Les livres écrits spécialement par des Japonais et les traductions par des Japonais d'ouvrages européens ou américains sont présentés ensemble, sur le même plan, pour que le lecteur chinois garde l'impression que les idées européennes, américaines et japonaises forment en bloc les idées occidentales, et que les Japonais en sont les intermédiaires les plus autorisés et les plus empressés.

Plus rapide encore est l'action du journal. A Shanghaï, à Tientsin, dans l'intérieur, les Japonais dirigent plusieurs journaux chinois. A Pékin, le *Shun-tien Shihpao* a pour principal rédacteur le neveu du ministre du Japon. Il y a six ou sept mois, ce journal a réuni une série d'études écrites par des Chinois sur la solution de la question mandchourienne

1. L'influence du maître d'école sur la politique allemande est un précédent souvent invoqué au Japon pour justifier l'importance de l'éducation pour leur action extrême-orientale.

après la guerre, et les a publiées en volume; ces Chinois se lamentent sur la faiblesse de leur pays, obligé de rester neutre quand on se bat sur son territoire : « Si la Russie est victorieuse, inutile de parler de projets, nous n'aurons qu'à subir le sort qu'elle nous réserve. » Mais ils croient à la victoire du Japon, et ils discutent la question de l'indemnité ou des avantages territoriaux à lui donner, pour qu'il rende à la Chine ces trois provinces de l'est.

***

Toutes les personnes qui reviennent de Chine parlent de l'activité japonaise, des officiers, des professeurs, des journalistes japonais qu'elles ont rencontrés. Avant la guerre, les changements perpétuels qu'on a remarqués dans l'état-major japonais s'expliquaient par les allées et venues des officiers en Chine. Dans toutes les villes chinoises, on est frappé du nombre de perruquiers, de photographes, d'entremetteurs, de coolies qui s'intéressent à la propagande japonaise. Dans le moindre bureau japonais en Chine, de poste ou de consulat, il y a trois fois plus de personnel que n'en exige l'expédition des affaires, — en un temps où le Japon a besoin de tous ses hommes. Des pamphlets, des journaux, des livres, des images circulent, exaltant la puissance du Japon, son effort désintéressé pour sauver l'indépendance chinoise. Des bulletins sont distribués, annonçant les victoires japonaises. Il y a quelques mois, un professeur européen de l'Université de Tokio, rencontrant un de ses collègues japonais qui revenait de Chine, lui demanda : « Qu'alliez-vous donc faire là-bas ? — Agiter contre vous », lui fut-il répondu avec une belle franchise.

Au début de novembre 1904, le marquis Saionji [1] est rentré d'un voyage politique dans la vallée du Yang-tsé et à la réunion générale (26 novembre) du parti constitutionnel, dont il est le leader, il déclarait que jamais l'occasion n'avait été meilleure pour agir efficacement en Chine. Les Japonais

1. Membre de la Chambre des pairs, ancien ministre, président du conseil privé, il a succédé comme leader du parti constitutionnel au marquis Ito.

qui font la campagne d'agitation ont su frapper à la tête. Sachant l'énorme pouvoir des vice-rois, ils ont cherché de les concilier à leur cause. Le vice-roi du Setchouen qui, dans sa province, — la plus peuplée et la plus riche de la Chine, — est un véritable potentat, a comme conseiller légiste un Japonais. Dans le Hounan, toujours agité et où sont nés presque tous les mouvements révolutionnaires, les Japonais ont des accointances. Pour le Chantoung, voici les impressions d'un Japonais, M. Ouchihori Wakabumi, résidant à Tsinanpou [1] :

L'Allemagne a beaucoup développé son influence, grâce surtout à son chemin de fer. Cependant la guerre a eu un grand retentissement. Les premiers succès des Japonais ont été interprétés comme signifiant qu'aucune puissance étrangère, en Extrême-Orient, n'était capable de résister au Japon. Les progrès de l'occupation allemande seraient plutôt arrêtés : elle aurait même une tendance à reculer. L'occasion est donc très propice pour la propagande japonaise. Cependant, comme l'Allemagne est forte et habile, les Japonais doivent faire très attention pour réussir.

Or, tout récemment (milieu de novembre), dans les journaux, on pouvait lire des plaintes allemandes sur l'activité commerciale et politique des Japonais au Chantoung, et une dépêche de Pékin annonçait que le nouveau vice-roi, dans une communication à un ministre, se plaignait du tort que l'administration allemande faisait au prestige de la Chine et réclamait, pour faire échec au progrès des Allemands, que la Chine se décidât rapidement à ouvrir comme marchés deux ou trois villes de la province. Nul doute que ce réveil des susceptibilités chinoises ne soit dû à l'influence japonaise. Les Japonais sont très puissants aussi dans les pagodes. Leurs relations avec les ministres du culte leur permettent de s'ingérer dans les vies privées. Dans l'ouest du Kouangtoung, on signale leur activité; avec des bandes, ils agissent en redresseurs de torts. D'une manière générale, on peut dire qu'ils traitent les Chinois avec une extrême affabilité et que les Chinois les accueillent bien.

1. Conférence faite à la Société d'Éducation, et publiée dans la revue d'éducation *Kyôiku Jirou*.

Les partisans du *Nouveau Savoir* songent naturellement à compléter eux-mêmes, ou à faire compléter aux élèves formés par les nouvelles méthodes, leurs études à l'étranger. Dans le mémoire des deux vice-rois, le quatrième article de la première partie recommande l'envoi d'étudiants à l'étranger, et M. Nezu, commentant cet article, remarque : « C'est ce point qui nous intéresse le plus, nous autres Japonais, car, entre tous les autres pays, c'est au Japon que les auteurs de l'adresse demandent qu'on envoie le plus de monde. » Voici les raisons données par les vice-rois[1] : « Les méthodes d'enseignement du Japon paraissent être les meilleures ; les littératures des deux pays sont très voisines ; leurs mœurs se rapprochent ; les dépenses seront moindres, et les voyages plus courts. Si l'on calcule les dépenses à faire pour envoyer des élèves en pays étrangers ou pour faire venir des professeurs étrangers, on s'aperçoit que s'adresser au Japon fait une différence de deux tiers. » Et les vice-rois ajoutent : « Du Kiangsou et du Houpé, sont déjà partis beaucoup d'élèves pour les écoles du Japon, et c'est par eux que nous nous sommes renseignés[2]. »

Au surplus, il y a ce fait que la morale japonaise a été formée en partie sous l'influence des règles de Confucius et de Mencius, que c'est aussi de Chine que vint le bouddhisme japonais. Depuis plus de mille ans, le Japon vit de cette civilisation chinoise. Le fonds moral, d'où sortent tous les sentiments, est le même dans les deux pays ; il y aura donc moins d'inconvénients à envoyer les jeunes Chinois au Japon qu'en Europe. Au Japon, ils ne seront pas exposés à perdre leurs croyances. Et l'on ajoute que le Chinois a, en commun avec le Japonais, de grandes qualités inconnues aux Aryens : avant tout, le mépris de la mort. Il ne lui manque que d'acquérir le sentiment patriotique et le goût militaire. Cette communauté de morale (bouddhisme, confucianisme, etc.), de sentiments et de qualités entre Chinois et Japonais est très souvent invoquée par les Japonais (le comte Okuma, par

1. Citation soulignée dans la traduction japonaise.

2. Au Japon, un étudiant peut vivre à la rigueur avec dix yens (vingt-cinq francs quarante) par mois. Les bourses accordées par le gouvernement coréen, à des élèves envoyés récemment, sont très minimes.

exemple). Sans doute, la propagande japonaise en Chine est plutôt agnostique que confessionnelle : elle a, surtout dans l'éducation, un caractère scientifique et utilitaire. Néanmoins, quelquefois, elle invoque la communauté de la religion, et il existe des associations chinoises qui sont ouvertement bouddhistes en religion et pro-japonaises en politique. Dans le numéro de janvier 1904 du *Taiyô*, le docteur Enryô exprime le vœu que le Japon prenne la tête d'un grand mouvement religieux et éthique. Il souhaite :

1° Qu'une Université confucienne et bouddhiste soit établie au Japon ;

2° Que le Japon devienne le centre de tout le savoir oriental ; qu'une académie y soit fondée, qui serait représentée en Corée, en Mandchourie, en Mongolie ;

3° Qu'un grand congrès bouddhiste soit tenu au Japon, où tous les bouddhistes orientaux seraient invités.

Il serait curieux que l'étude du bouddhisme, comme l'étude des caractères et de la littérature chinoise, que les tendances utilitaires du Japon moderne sacrifiaient de plus en plus, fussent remises en honneur comme auxiliaires de la propagande politique en Extrême-Orient.

Pratiquement, l'emploi en commun par les deux peuples d'un grand nombre de mots et des mêmes caractères d'écriture permet aux étudiants chinois de comprendre rapidement le japonais et réciproquement. En 1901, on comptait environ deux cents étudiants chinois au Japon. En 1902, M. Nezu, parlant du mémoire des deux vice-rois, disait : « Si ces idées sont appliquées, le nombre des étudiants chinois au Japon va augmenter considérablement. Supposons qu'on en envoie seulement 30 par province ; comme il y a 18 provinces, nous arrivons au chiffre de 540. » En fait, ce résultat fut atteint, comme l'a reconnu en 1903 la Société d'Éducation du Japon.

Une statistique, fournie par le ministère japonais et datée du mois de mars 1904, indique la présence au Japon de 1 202 étudiants chinois. Ce chiffre, à l'époque même où il fut donné, était déjà inexact. Tout d'abord il comprend les Chinois étudiant dans les écoles publiques du Japon : mais il ne comprend pas les élèves chinois étudiant dans les écoles

fondées spécialement pour eux [1], où, nouveaux arrivés, ils peuvent apprendre le japonais et acquérir les connaissances nécessaires pour suivre les cours de telle ou telle école publique. De plus, cette statistique compte 93 élèves chinois à l'école militaire ; or, à la fin d'octobre 1904, sont sortis de cette école, où les cours durent deux années, 98 sous-lieutenants chinois. Il faut donc au moins doubler le chiffre annoncé pour avoir le nombre total de Chinois étudiant dans cette école militaire. Enfin, depuis le commencement de la guerre, il ne s'est pas passé de semaine sans que les journaux aient annoncé par de courtes notes l'arrivée d'étudiants chinois.

Ils débarquent par paquets de trente à cent. Presque tous vont et restent à Tokio. Au début, on voulait éviter de les concentrer tous dans la capitale où ils pourraient prendre des idées subversives; mais pratiquement ils y sont presque tous réunis, ou du moins ils y sont maintenant en très grand nombre. Ils ont formé un club; beaucoup sont inscrits à la Société d'Étudiants d'Extrême-Asie [2]. Dans les rues de Tokio, on rencontre de longues files de ces Chinois en promenade, visitant la ville. Ils sont frais débarqués, en costume chinois, avec la queue, guidés par un Chinois, résident plus ancien, qui est déjà vêtu à l'européenne et qui, souvent, a sacrifié sa natte. Parmi ces nouveaux venus, il y a des jeunes filles : très vite aussi, elles changent leurs vêtements et prennent le costume de l'étudiante japonaise. On ne doit pas être très au-dessus de la vérité en fixant leur nombre total au Japon à environ quatre mille.

1. De ce type est la Kôbun Gakuiu, école spéciale pour étudiants chinois ne parlant pas encore le japonais. Il y a quelques mois, elle a été transportée à la lisière extrême de Tokio, sur le territoire du village de Sugamo et sur un terrain appartenant à la secte bouddhiste Hongwanji. Bâtiments vastes, de belle apparence. Elle compte environ 150 élèves de tout âge (quelques-uns portant 35 à 40 ans) *tous du Houpé ou du Kiang-sou. Impossible d'en trouver parlant le cantonais ou le comprenant sur les 10 à 12 que nous avons vus.* Les professeurs sont japonais. Une toute petite boutique de librairie s'est ouverte en face l'école. On semble y donner des leçons de japonais. On y trouve quelques ouvrages pour l'étude du japonais et quelques livres élémentaires, publiés par la Société Scitô Dôbun Kyoku. La Dôbun Shoiu est une école du même genre. Et il y en a beaucoup d'autres.

2. Vient de se fonder. Parmi les membres du bureau : MM. Watanabe (ancien ministre des finances), Atoyama (ancien président de la Chambre), Takada (professeur à l'Université de Waseda, fondée par le comte Okuma), etc.

Deux faits sont intéressants à noter. C'est d'abord la répartition de ces étudiants chinois dans un grand nombre d'écoles différentes : ils vont d'abord dans les écoles spéciales pour ceux qui ne parlent pas encore japonais ; puis, c'est aux écoles militaires de toute nature qu'ils vont en plus grand nombre : c'est l'éducation militaire qui, maintenant, en Chine et au dehors, est la plus recherchée des Chinois[1]. Mais, dans les écoles secondaires et supérieures, à l'Université de Tokio, à l'Université de Waseda[2], à l'École normale supérieure, aux écoles où l'on enseigne l'anglais, aux écoles de droit et surtout de droit politique, ils fréquentent aussi en grand nombre, pour devenir professeurs ou se préparer aux carrières officielles. On les trouve aussi dans les écoles de médecine de Chiba, de Kanagawa, de Tokio, de Kumamoto, d'Osaka, à l'école de pharmacie de Tokio, dans les écoles d'agriculture et de séricículture, dans les écoles d'industrie et de commerce de Tokio et d'Osaka, à l'école des chemins de fer d'Iwakura. de teinturerie de Kyôto, dans les écoles de sciences physiques et des arts et métiers, à l'école de police, dans les écoles de gymnastique, — partout.

L'autre fait à noter est que tous ces étudiants viennent des dix-huit provinces de la Chine, même des plus reculées, comme le Kansou. Néanmoins, c'est des provinces du nord qu'ils viennent surtout, Pe-tchili et Chantoung, puis, en suivant la côte, Kiangsou, Tchekiang, Fokien, Kouangtoung et Kouangsi.

Tous ces étudiants ont été envoyés au Japon, soit spontanément par les Réformistes chinois, à titre officiel ou privé, soit sur les conseils des Japonais enseignant en Chine. Si l'on songe qu'une fois rentrés en Chine ils feront nécessairement une propagande active pour *le nouveau savoir*, dans l'armée, dans l'administration, comme agriculteurs, commerçants, industriels, et surtout comme professeurs[3] et comme

1. Les missionnaires français constatent et signalent cette poussée du militarisme en Chine. A Canton, les élèves ont demandé qu'à l'école française on leur fît faire l'exercice ; dans les rues, les enfants jouent au soldat. Les agents japonais sont certainement pour quelque chose dans cette mode nouvelle.

2. Université privée, fondée par le comte Okuma.

3. Dans la Revue d'éducation japonaise, extrait d'une conférence faite à la Société d'éducation par un Japonais résidant à Tsinanpou : « Le peuple se tourne

chefs d'école, il faut estimer à sa juste valeur cette présence de quatre mille jeunes gens à Tokio pendant la guerre. Nul doute qu'ils y perdent beaucoup de leur respect pour la dynastie et les mandarins, et qu'ils y gagnent de l'estime, du dévouement pour les Japonais, de la défiance hostile pour l'Europe.

Ainsi s'établissent entre la Chine et le Japon des relations intellectuelles, toutes contraires à ce qu'elles ont été pendant des dizaines de siècles. Depuis le v[e] siècle de notre ère, c'était en Chine que les plus intelligents des Japonais allaient prendre des leçons de politique et chercher leur inspiration morale, philosophique et artistique. Le Japonais éprouve un orgueil infini à voir ces Chinois venir étudier dans ce Japon que leurs ancêtres méprisèrent.

***

On a dit que le Japon attendait avec anxiété le moment de prendre le commandement en Extrême-Orient, et que, s'il y réussissait, ce sera pour tourner l'Orient contre l'Occident. Est-ce vraiment la destinée du Japon d'être le chef en Extrême-Orient? Personne ne le sait encore. Mais si jamais cette responsabilité nous incombe, le monde peut être bien sûr que le Japon ne reviendra pas volontairement sur ses pas et qu'au moins il tentera de persuader à l'Orient de faire ce qu'il a fait lui-même ou ce qu'il essaie de faire encore plus parfaitement.

Ainsi s'exprimait, au mois de mai dernier, le premier ministre, le comte Katsura, dans une conversation[1] avec un journaliste américain sur le péril jaune. Et niant que la propagande japonaise en Chine se servît du sentiment anti-étranger, il affirmait qu'il était absurde de prêter au Japon le désir de créer un nouveau mouvement Boxer, — au Japon

vers l'éducation. Des écoles s'élèvent. L'an dernier (1903), plusieurs élèves avaient été envoyés à Tokio pour recevoir une formation rapide de professeurs. Ils sont revenus au printemps et ont été répartis pendant l'été dans les différentes écoles. Les résultats obtenus ont été si beaux que, cette année, on a déjà envoyé douze élèves à une école d'agriculture au Japon, six à des écoles commerciales et industrielles. »

1. Reproduite par le *Japan Weekly Mail*, 28 mai 1904. Le texte de cet entretien, rédigé par le journaliste, a été revu par le comte Katsura avant d'être publié.

qui, en 1900, en dépit de la situation difficile où il se mettait vis-à-vis de la Chine, n'avait pas hésité à aider les Puissances d'Occident à délivrer les légations; au Japon qui, dès les origines du conflit avec la Russie, avait fait tous ses efforts pour convaincre la Chine de rester neutre, précisément par peur de déchaîner le sentiment anti-étranger[1]. « Par conséquent, — concluait le comte Katsura, — quand le Japon parle de la paix permanente en Orient, il ne veut pas parler de l'Orient en armes contre les justes intérêts de l'Occident ou de la civilisation du monde. »

Quand on étudie les projets japonais de rénovation de l'Asie, il semble, en effet, que l'on doive renoncer à cette vision populaire et dramatique d'un péril jaune, se dressant sous la forme d'une levée de hordes et aboutissant à une catastrophe soudaine et sanglante. Sans doute la propagande japonaise en Extrême-Orient pourra, par accident, causer des soulèvements passagers; mais, en elle-même, c'est bien plutôt une campagne d'agitation et d'éducation pour une organisation raisonnée, lente et pacifique de la révolte. C'est bien plutôt l'Europe qui est responsable du malaise chinois. C'est elle qui a forcé la Chine de s'ouvrir, et l'a traitée en terre qu'on se partage, sans consulter les habitants. Puis elle y a déversé tout le surplus de sa production à bon marché, y compris des armes. Elle a envoyé des missionnaires, des ingénieurs, des commerçants, qui ont prouvé aux Chinois que, de toutes leurs idées traditionnelles dont ils s'enorgueillissaient, ils ne tireraient que faiblesse. Et tous les beaux outils de civilisation, chemins de fer, télégraphe, poste, journaux, n'ont servi qu'à une diffusion rapide d'idées qui niaient ou ruinaient le passé.

L'œuvre de destruction est donc en bonne voie. Mais, comme on ne supprime pas une race très ancienne, représentée par 400 millions d'hommes, même en se les partageant; il y a une place à prendre en Chine : les Japonais la pren-

1. Cette raison n'a pas été la seule. Le Japon n'avait peut-être pas intérêt à ce que l'aide de la petite armée chinoise, si précieux qu'il eût pu être au début de la guerre, eût amené la France à intervenir. De plus, l'Angleterre, et surtout les États-Unis (note du secrétaire Hay aux puissances), insistèrent pour que le champ des opérations fût limité et la neutralité de la Chine respectée en dehors de la Mandchourie.

nent. Ils ont compris que l'œuvre de critique était assez avancée et qu'il était temps d'entreprendre par l'éducation une œuvre de reconstruction : même si les Japonais, dans leur propagande, ne sont pas tendres pour les Européens, nous serons mal venus de crier à la trahison, tant que nous n'aurons pas institué avec autant d'énergie et d'esprit de suite un contre-mouvement. Pour les nations européennes installées en Chine ou voisines de la Chine, il y a un intérêt immédiat à mesurer le danger de cette action japonaise. Mettons les choses au mieux; espérons et prédisons que si cette idée de la paix japonaise en Extrême-Orient — dont j'exposais le programme en un précédent article[1] — se réalisera pacifiquement; encore pouvons-nous avoir quelque jour en Asie orientale le pendant du danger américain, danger de concurrence économique d'abord, puis, une fois l'union des Jaunes faite et l'orgueil chinois exalté, danger d'une politique d'expansion. Il est encore trop tôt pour savoir si, cette union asiatique, les Japonais seront assez forts pour l'imposer et les Chinois assez déférents pour l'accepter : l'action séparée et spasmodique de chacune des puissances européennes sera-t-elle plus efficace pour prévenir cette construction d'empire asiatique voulue par 500 millions d'hommes, qu'elle ne l'a été pour empêcher la construction d'un empire américain ?

Dès maintenant, on peut noter une des faiblesses de ce grand projet japonais : c'est son amplitude. Les Japonais se laissent trop imposer par l'exemple anglo-saxon. Comme les impérialistes de Londres, ils veulent construire un empire, et les belles phrases américaines, sur l'avenir du Pacifique[2] et sur la grandeur des nations qui y domineront, les grisent aussi. Déjà, à deux reprises, ils se sont heurtés sans succès à l'avance américaine, aux îles Hawaï et aux Philippines. En Asie, ne se heurteront-ils pas à de pareils obstacles ?

Ils prétendent pousser leur influence jusqu'au golfe Persique. Déjà, ils pensent avoir la Corée et la Chine. Au Siam, — un des trois derniers États indépendants de l'Asie Orientale et d'où il faut par conséquent écarter toute ingérence étran-

1. Voir dans la *Revue* du 1er février 1905 : *le Japon et la Paix*.

2. Cf. *Revue diplomatique japonaise*, 20 oct. 1904 : La Suprématie en Asie orientale, par le professeur Tomizu.

gère, — ils ont intrigué contre l'influence française[1]. Leur activité de propagande a été découverte aux Indes dans certains clubs. Des Hindous ont été reçus à grands frais au Japon[2]. Les journaux japonais font remarquer que, sans la guerre du Japon contre la Russie, l'Angleterre n'aurait jamais fait une expédition au Thibet, que, par conséquent, cette guerre de Mandchourie a des contre-coups dans l'Asie entière. Au Tonkin, où une mission militaire japonaise, dirigée par le chef d'état-major, le général Kawakami, fit naguère un voyage sous prétexte de chercher des leçons de colonisation pour Formose, on a dû interdire la circulation de journaux, d'images, de pamphlets japonais ou chinois sur la guerre actuelle. Le comte Okuma ou le professeur Tomizu préviennent souvent leurs lecteurs ou leurs auditeurs qu'ils se borneront pour cette fois à étudier la prééminence du Japon en Asie Orientale, mais qu'ils parleront un autre jour de son rôle dans le monde.

Dans ce travail de jalonnement de leur influence future, ils se laissent griser. Une telle propagande asiatique est trop vaste pour n'avoir pas de sérieux déchets. Il est vrai qu'ils remettent aux événements le soin de sérier les points où il importe plus spécialement d'agir. Écoutez un de leurs hommes d'État : « Après l'intervention de la Russie, de l'Allemagne et de la France en 1895, le mot d'ordre fut : « ne rien changer dans le nord (c'est-à-dire en Corée et dans le nord de la Chine), avancer au sud. Déjà le Japon, abandonnant l'idée de s'installer sur le continent, était prêt à s'avancer vers le sud. Au sud, c'étaient les Philippines, et aussi les îles Hawaï, puis, en descendant encore vers l'équateur et le pôle, les îles de l'Océanie et de l'Australie. » Les pays voisins se sont inquiétés... Je ne sais si mes souvenirs sont exacts : en août ou septembre 1895, un traité fut passé entre le Japon et l'Espagne, par lequel les deux pays s'engageaient à respecter leurs possessions. Ainsi l'avance vers le sud fut arrêtée, au

1. On signalait encore tout récemment l'envoi au Siam par le Japon, de deux mille fusils, décembre 1904.

2. Sur un bateau entre Shanghaï et Hong-kong, deux Japonais rencontrant un Parsi entreprennent aussitôt de lui parler du Japon et de l'intérêt qu'a pour tous les peuples de l'Asie la cause qu'il défend.

nord les choses restaient en état, et notre peuple était décidé à accepter toutes les souffrances[1]. »

Depuis la guerre contre la Russie et les premiers succès, l'intérêt national s'est reporté et fixé sur la Corée, la Mandchourie et la Chine du nord. L'idée qui l'emporte est qu'après avoir chassé les Russes de Mandchourie, le Japon devra reprendre intégralement pour son compte tout le lourd héritage d'ambitions russes sur la Chine du nord et sur le gouvernement de Pékin. On s'occuperait ensuite de la Chine du sud, soit pour la dominer avec la même armée qui tiendrait le nord, soit pour l'aider à former un État indépendant[2]. Si par hasard la Russie regagnait tout son prestige dans la Chine du nord et l'y affermissait solidement, ou si la guerre actuelle aboutissait à ce résultat logique que serait une alliance russo-japonaise, nul doute que la propagande japonaise ne se rejetât immédiatement sur la Chine du sud, ou peut-être sur les colonies allemandes et françaises.

Tout dépend des suites de la guerre, et surtout, même après des succès décisifs et une victoire écrasante, de l'attitude de la Chine, des engagements pris par l'Angleterre avec son alliée et de la possibilité pour le Japon de rejeter toute médiation européenne qui tendrait à restreindre les avantages de la victoire. On a publié récemment une lettre attribuée à Li-hung-chang[3] et qui aurait été écrite au moment où l'impératrice douairière rentrait à Pékin (1901) et où les Russes tâchaient d'obtenir de gros avantages en Mandchourie. Le vieil homme d'État recommandait à la Cour d'accéder aux demandes russes : la Russie, installée en Mandchourie, serait, disait-il, une menace pour l'influence japonaise en Corée ; les deux pays seraient amenés à la guerre, et la Chine attendant le résultat probable de la lutte se rangerait du côté du plus fort pour obtenir quelques sérieux avantages ; la Mandchourie lui serait rendue par le vainqueur, qui prendrait la Corée.

1. Discours prononcé par le comte Okuma au dîner de la Tobo Kyôkai, le 25 décembre 1903.

2. Cf. la *Revue diplomatique* japonaise, 20 octobre 1904. La Suprématie en Asie Orientale, par le professeur Tomizu.

3. Publiée par le *Times*, 10 octobre 1904.

Au lendemain de la victoire du Japon, jusqu'où ira la tolérance de ses amis de la veille, l'Angleterre et les États-Unis? Déjà, les deux journaux anglais les plus influents du Japon, le *Kobe Chronicle* et le *Daily Mail*, surveillant l'action japonaise en Corée, ont noté l'écart entre la lettre des engagements que Tokio avait donnés au monde sur l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Corée, et le protectorat de fait que les Japonais sont en train d'organiser. Et tous deux ont averti le gouvernement japonais des dangers qu'il y aurait à ce que les engagements ne fussent pas tenus. En tout cas, que le Japon soit victorieux ou non, il restera — il faut désormais que l'Europe l'admette — une force dominante dans la politique de l'Extrême-Orient : il dépendra surtout de lui d'y créer la paix ou la guerre. Même si les Japonais sont battus — hypothèse de jour en jour moins plausible, — tout ce grand projet de « paix japonaise » gardera son importance : le Japon restera l'appui naturel de la Chine sous la menace russe ; il tirera argument de ses victoires premières pour attribuer l'échec final, non pas à un défaut de son système militaire, mais au manque de ces hommes que la Chine pourrait et devrait verser dans les cadres japonais afin de résister à l'ambition slave.

Pour cette Chine, éveillée aux réformes nécessaires par la menace étrangère, le Japon restera le représentant du « Nouveau Savoir », contre la Russie protectrice des idées rétrogrades. Les Japonais trouveront toujours un point d'appui dans les provinces du sud et du Yang-tsé, moins loyalistes que le nord à la dynastie mandchoue, parmi les vice-rois partisans des réformes. Et puis, ils ne renonceront jamais à leur mission. Ils ont l'ambition et la rancune tenaces. Tout est raisonné chez eux : c'est la tête qui mène. Ils ont un orgueil intellectuel qui ne cède pas. A l'école, à l'université, leur jeunesse continuera d'apprendre à croire avec enthousiasme à l'Idée nationale. Et tant que la Chine sera agitée et menacée, le Japon pourra attendre le moment, qui sûrement viendra, de reprendre l'exécution de son grand projet de « Paix japonaise » dans l'Extrême-Orient.

★

LE COUVRE-FEU

OU

L'HISTOIRE D'UNE FEMME RAISONNABLE[1]

IX

M. de Morailles ne médita pas avec beaucoup d'application les conseils de madame de Clarisse, parce que le tour même de son esprit l'empêchait de s'appliquer longtemps à quoi que ce fût. Mais, ayant reçu de la destinée un beau génie naturel, il trouva très facilement la conduite qu'il devait suivre. En effet, il affecta d'oublier l'aventure de la grotte, comme la promenade sur le lac, et de ne se croire pas plus de droits qu'auparavant à la bienveillance d'Ariane. Toujours fidèle et assidu, toujours discret et déférent; il lui témoignait à la fois son amour et sa vénération.

Cette politique si sage, si ingénieuse, lui était imposée surtout par une timidité naturelle qui l'arrêtait, refroidissant cette ardeur hardie qui confère à la plupart des hommes un si grand empire sur les femmes. Il n'y perdit rien, car madame de Lianges n'était point de celles qu'on enlève par surprise : sa défiance la garantissait des coups de main. Mais elle demeurait vulnérable, parce que, tout en craignant beaucoup les hommes, elle ne se craignait pas suffisamment elle-même. Volontiers elle se persuadait qu'en accordant de longs entretiens à M. de Morailles elle ne courait aucun risque.

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

Pourtant, si M. de Morailles, à lui seul, ne menaçait guère la sérénité d'Ariane, le sentiment qu'il lui inspirait peu à peu était infiniment plus redoutable. Elle aurait pu sans doute étouffer ce sentiment dès le début, mais elle se reposait sur sa raison du soin de mettre ordre à ce genre d'affaires, et elle ne réfléchissait point que cette raison, qu'on suppose si fidèle parce qu'elle est notre amie dans la prospérité, se sauve toujours à la première alerte.

« Au reste, — se disait-elle, — je n'ai pas dessein de m'éterniser ici ! Dès que Gilberte aura parlé, je m'en irai rendre son talisman à l'abbé Pelouse. »

Néanmoins, le jour qu'elle revint de la grotte, madame de Lianges regretta d'avoir rencontré M. de Morailles, car elle ne laissait pas de sentir obscurément qu'il lui semblait désormais plus digne d'estime, et même d'amitié, que les autres hommes ; qu'il prenait tout à coup une place considérable dans ses pensées, et qu'elle le verrait toujours devant elle, quoi qu'elle fît pour l'éloigner. Alors elle essaya de définir la sympathie qui l'attirait vers M. de Morailles et procéda à cette recherche si délicate avec sa bonne foi ordinaire ; mais, trahie par sa propre sincérité, elle ne distingua en elle-même qu'une reconnaissance très légitime et le remords d'avoir maltraité pendant plus d'un mois un homme aussi estimable que M. de Morailles. Elle ne se demanda point si ses premières rigueurs et sa gratitude présente n'étaient pas les effets d'un même sentiment, plus ancien, plus vif et aussi plus dangereux. Elle se contenta de cette confession hâtive et superficielle qui n'allégeait pas son âme et se flatta qu'elle venait d'apurer ses comptes avec sa raison. Ainsi elle s'imagina qu'en engageant à M. de Morailles une partie de son esprit elle sauvegardait l'intégrité de son cœur.

Le soir même, à souper, elle parla du péril qu'elle avait couru et en profita pour remercier publiquement M. de Morailles : ce qu'elle fit avec tant de modestie et de dignité que personne n'osa rire, hors madame de Tourpey qui ne désarmait point et qui risqua inutilement une plaisanterie fort malséante sur les ténèbres de la grotte.

On ne s'étonna donc pas que la comtesse de Lianges eût plus d'attentions qu'autrefois pour le vicomte de Morailles,

d'autant qu'à vue de pays il n'y paraissait pas beaucoup, puisque M. de Morailles s'était toujours empressé autour d'Ariane, même dans le temps qu'elle l'honorait à peine d'une demi-révérence. Cependant, à les suivre de plus près, on eût facilement découvert qu'il ne recherchait plus guère que madame de Lianges et que celle-ci, loin de s'en plaindre, le souffrait, le trouvait très bon, et même ne s'entretenait familièrement et librement qu'avec lui. Elle s'avouait bien, de son côté, que M. de Morailles était le seul qui lui plût véritablement au château ; mais elle excusait cette prédilection sur une certaine naïveté qu'elle n'apercevait qu'en lui et qui la charmait par-dessus tout.

« Il y a ici — pensait-elle quelquefois — bien des seigneurs de mérite ou d'entregent. Nul n'a plus de finesse que M. de Digne, quoiqu'il m'amuse peu. On ne saurait comparer aucun capitaine de l'âge moderne à M. de Piémont, encore qu'il soit décrépit et souvent ridicule. De même, le duc de Bauzun ne manque ni de talent ni d'expérience, lui qui, seul des ministres, menait avec bonheur son département et réussissait à obtenir du feu roi deux ou trois travails par semaine. Eh bien, tous ces personnages, malgré leurs qualités, ne me semblent que de simples poupées de cour, brillantes sans doute et artistement parées, mais trop artificielles pour mon goût. Le mieux que j'en puisse dire, c'est qu'ils me rappellent étrangement le joueur de flûte automate que M. de Vaucanson nous montra un jour. Si je leur préfère à tous M. de Morailles, c'est qu'il a conservé, dans sa Saintonge bocagère, une espèce de fraîcheur et de droiture : sans doute qu'il échangera ses qualités contre les défauts des courtisans, s'il accompagne, cet automne, le duc de Clarisse à Fontainebleau. »

Or, tandis que madame de Lianges s'expliquait, ou croyait s'expliquer ainsi ce qui la séduisait si particulièrement chez M. de Morailles, celui-ci ne comprenait rien au penchant qui l'entraînait vers elle. Certes, elle était plus vraie que la plupart des femmes qui fréquentaient à Clarisse ; mais enfin elle avait cette grâce savante et ces prestiges infaillibles que la nature seule n'enseigne point. Et M. de Morailles, qui en éprouvait l'influence, commençait à connaître la tyrannie d'un sentiment qu'on ne peut justifier. Peu à peu, enhardi et

comme exaspéré par le véhément de sa passion, il osa déclarer à madame de Lianges l'attachement qui le liait à elle et tâcha d'apprendre si elle le payait de retour. En ces occasions, Ariane ne manquait pas de l'assurer avec le plus profond sérieux de sa reconnaissance. Cette expression frappa désagréablement M. de Morailles sitôt qu'il l'entendit; puis, comme elle revint à plusieurs reprises, le pauvre homme en demeura consterné, sans savoir pourquoi, et se répandit en reproches. Ariane le considéra d'un air étrange, mais il soutint son regard avec une bravoure et une fermeté qui le surprirent lui-même. Néanmoins madame de Lianges s'acharna à reparler de sa reconnaissance, soit qu'elle vît dans ce simple mot le meilleur des garde-fous, soit qu'elle ignorât le chagrin qu'elle causait à M. de Morailles, qui, désolé d'un tel aheurtement, maudissait de tout son cœur la grotte de la Mouette, et se répétait que madame de Lianges était jadis bien mieux disposée. Quelquefois, au contraire, il songeait qu'elle lui témoignait une amitié très flatteuse, qu'il la voyait tous les soirs et toujours très longuement, et, se demandant ce qu'il lui fallait en outre, il restait rêveur. Sa confidente habituelle, la duchesse de Clarisse, lui riait alors au nez, l'assurant que son cas était beaucoup moins fâcheux qu'il ne croyait. Mais ces insinuations ne prévalurent pas auprès de M. de Morailles, si bien qu'il fût resté longtemps dans l'ignorance, sans un fait assez futile qui lui dessilla les yeux.

Un soir qu'il sermonnait madame de Lianges, laquelle feignait de s'intéresser au cavagnole de madame de Clarisse, mais en réalité écoutait fort attentivement les doléances à la fois tendres et respectueuses de son ange gardien, le maréchal de Piémont vint à passer, donnant le bras à la marquise de Tourpey. Celle-ci jeta les yeux sur M. de Morailles, assis à côté d'Ariane et chuchotant bas d'un air timide et langoureux. Aussitôt elle glissa quelque chose à l'oreille de M. de Piémont, qui se prit à rire et dévisagea à son tour M. de Morailles. Puis, s'étant arrêtés, ils entrèrent dans une discussion fort animée; après quoi, madame de Tourpey fit signe à M. de Morailles. Il ne s'en douta point, car il feignait de suivre le jeu de la duchesse. Mais madame de Lianges, qui regardait droit devant elle à ce moment, aperçut le geste

de madame de Tourpey, et, quoiqu'elle trouvât étrange qu'on appelât M. de Morailles alors qu'il était près d'elle, se crut obligée de l'en avertir. Elle l'interrompit donc pour lui montrer les signaux de madame de Tourpey. Il se leva, mais avec répugnance, et plutôt pour obéir à madame de Lianges que pour satisfaire madame de Tourpey, dont il ne se souciait aucunement, parce que les hommes jeunes font peu de cas des femmes vieilles.

— Monsieur de Morailles ! — cria-t-elle tandis qu'il approchait, — mais venez donc, monsieur de Morailles !... J'ai percé jusqu'au fond de votre cœur. Mais M. de Piémont, qui n'a jamais su que son métier, encore que les mauvaises langues lui refusent ce génie militaire, ne veut pas me croire. Dites-lui donc qu'il se fourvoie et que j'ai grandement raison... Asseyons-nous auparavant, s'il vous plaît... Hélas ! monsieur de Morailles, je vous trouve l'air déconfit de notre père Adam quand on le chassa du paradis terrestre. Courage ! Parlez au maréchal ! Expliquez-vous !

— M'expliquer, madame ! — répondit-il sans dissimuler sa mauvaise humeur. — Je ne vous comprends pas, et apparemment que vous vous moquez de moi. Dites-moi donc s'il s'agit d'une plaisanterie.

— Je ne vous cache point, monsieur, — répliqua madame de Tourpey, — que je me moquais tantôt de vous, car vous me paraissiez grotesque, je l'avoue. Cependant ce que je disais au maréchal n'était point une plaisanterie, mais une vérité.

— Eh bien ! madame, — demanda, de plus en plus ennuyé, M. de Morailles, — cette vérité, quelle est-elle ?

— Mais la vérité toute nue, la vérité tragique... Car la vérité toute nue est toujours tragique !

M. de Morailles pensa, à part soi, que madame de Tourpey, en déshabillé, devait être une vérité de ce genre-là. Mais il n'exprima pas à voix haute cette pensée malhonnête.

— Oui, monsieur, — continua tranquillement madame de Tourpey, qui prenait plaisir à impatienter M. de Morailles, — je disais la pure vérité au maréchal, qui refusait de me croire. Prouvez-lui qu'il a tort.

— Mais enfin, madame, dites-moi cette vérité, s'il faut que je détrompe M. de Piémont !

— Comment! vous ne la devinez pas?

— Pas le moins du monde!

— Alors, vous le faites exprès?

— Je vous jure que non.

— Oh! c'est une comédie!...

— Pas de mon côté.

— Impossible! avec votre esprit...

— Permettez, je n'ai point d'esprit!

— Eh bien, monsieur le maréchal! vous qui êtes un foudre de guerre, que pensez-vous de cette tactique?

— Qu'elle est excellente, madame, puisqu'elle me donne raison.

— Jamais de la vie! — s'écria madame de Tourpey. — Je vous ai prévenu que vous faisiez fausse route. Voyons, monsieur de Morailles, nous allons tâcher de vous mettre sur la voie... A quoi travailliez-vous lorsque je vous ai appelé?

— A rien, madame... J'étais assis... tout simplement!

— Je le sais bien... Où étiez-vous assis?

M. de Morailles montra la table où jouait la duchesse de Clarisse et déclara d'un air maussade :

— Là-bas.

— Fort bien, j'entends... Mais auprès de qui donc étiez-vous assis?

— Auprès de madame de Clarisse... Où voulez-vous en venir?

— Où vous finirez bien par me suivre!... N'étiez-vous pas plus près encore d'une autre dame?

— Vous parlez de la comtesse de Lianges? — demanda-t-il en rougissant.

— Dieu soit loué! nous y sommes enfin!... Vraiment, monsieur, vous avez fort bonne grâce quand vous rougissez... C'est si joli, surtout à trente ans!... Est-ce madame de Lianges qui vous fait ainsi rougir?

— Je vous assure que je ne rougis pas.

— Pardonnez-moi : vous rougissez jusqu'aux oreilles... Au reste, ce n'est qu'un détail... Passons, glissons, arrivons au fait... Alors, vous étiez assis près de madame de Lianges?... Que lui disiez-vous donc?... Excusez, de grâce, la liberté grande...

— En vérité, madame, je ne sais...

— Cela ne se peut-il donc répéter?... Peste! vous allez vite en besogne!... Mais j'en ai entendu bien d'autres dans ma vie et vous dispense de toute pudeur!... Voyons! faut-il vous aider?... J'y suis prête... Disiez-vous des injures à madame de Lianges?

— Mais, madame...

— Ah! vous n'en êtes pas encore aux injures?... Tant pis! je regrette... je vous croyais plus avancé... Alors, vous lui teniez des discours indécents?

— Oh! madame, je vous supplie de...

— Ne me suppliez point, je n'ai rien à vous accorder, moi : c'est fini... Ne me confondez pas avec madame de Lianges; c'est elle que vous devez supplier, n'est-ce pas?... Ah! vous ne voulez plus parler?... Libre à vous de garder le silence, si ce sauve-l'honneur vous suffit. Mais je parlerai pour vous... Je disais donc à monsieur le maréchal que vous étiez amoureux, éperdument amoureux, amoureux fou de la petite Lianges... Est-ce la vérité, oui ou non?

Il balbutia :

— Amoureux... non!...

— Mais si! mais si! à quoi bon le nier? — riposta madame de Tourpey avec un sourire féroce. — Cette nouvelle rougeur, cet embarras, cette mollesse même que vous apportez à votre défense, tout conspire à vous accuser, tout vous condamne... Au reste, ce n'est pas un crime d'aimer!... heureusement!... Depuis quand êtes-vous amoureux de madame de Lianges?

Il essaya de protester : cette épithète d'amoureux, à laquelle il s'attendait si peu, l'étourdissait et le choquait, lui semblait vaguement ridicule.

— Je ne suis pas amoureux de madame de Lianges!

— Encore! — s'écria madame de Tourpey. — Convenez, monsieur le maréchal, que jamais le duc de Cumberland ne vous a résisté aussi longtemps. Qu'est-ce que le siège de Landstuhl auprès de ceci?... D'ailleurs, il n'est pas admirable que cette femme lui ait tourné la tête : elle a tous les hommes à ses trousses. N'a-t-elle pas failli vous faire oublier, à vous-même, votre vilain cordelier?... Si! si! vous grilliez, l'autre

soir, de lui montrer les châtaigneraies de Clarisse. Fi donc ! monsieur le maréchal, à votre âge !... Quant à vous, monsieur de Morailles, je parie que vous seriez amoureux d'une chienne coiffée !

Il reprit avec opiniâtreté :

— Je ne suis pas amoureux de madame de Lianges.

— Ah ! — répliqua-t-elle, — c'est le qualificatif qui vous blesse... Je sais, je sais, il y a des gens qui détestent qu'on appelle les choses par leur nom. Tel était, entre autres, monsieur le duc d'Orléans qui, n'aimant pas la mort, ne voulait pas même admettre qu'on pût mourir. Un jour que j'étais chez lui avec cette grosse madame de Vaubuisson, le chancelier du prince, M. de Silhouette, échauffé par la conversation, s'oublia jusqu'à dire : « Le feu roi d'Espagne... » Voilà que Son Altesse l'arrête court et, fronçant le sourcil, l'apostropha avec colère : « Feu !... feu !... monsieur, que prétendez-vous ?... Le roi d'Espagne n'est point mort ! » M. de Silhouette lui répondit froidement : « Sans doute, monseigneur, mais c'est un titre que les rois d'Espagne prennent tous, passé un certain âge. » Et M. le duc d'Orléans se radoucit...

— Comment peut-on craindre la mort à ce point ? — s'écria M. de Piémont.

— Cela n'est pas plus étrange, monsieur, que de craindre le diable comme vous le faites...

— Si je le craignais tant, — lui repartit très vite le maréchal, — je ne resterais pas ici, près de vous, madame, qui en avez tout l'esprit.

— C'est bon, c'est bon, monsieur le maréchal, vous espérez m'amadouer. Mais votre compliment est lourd, et je préfère à cette retraite celle que vous fites jadis en plein hiver par la Bohême, la Bavière et le Palatinat jusqu'en Alsace. Au surplus, il ne s'agit ici ni de vous, ni de moi, mais de M. de Morailles qui reconnaît qu'il est amoureux de madame de Lianges.

Cette fois, M. de Morailles ne se rebiffa point, car il restait immobile, ébloui, rêvant à ce que madame de Tourpey venait de lui dire, et cherchant s'il était possible qu'il fût réellement épris de madame de Lianges.

Et madame de Tourpey reprit sur un ton railleur :

— Vous avez perdu, monsieur le maréchal. Qui ne dit mot consent, et ce pauvre M. de Morailles, plus muet qu'une carpe, se tait. Au reste, ne soyez pas en peine de son sort. Madame de Lianges ne le déteste point, que je sache, en sorte que tout ceci finira tôt ou tard par un mariage... De notre temps, il en eût été autrement, mais aujourd'hui le vent souffle à la vertu. Que voulez-vous, nous ne suivons plus la mode, vous et moi !... En attendant, monsieur de Morailles, je me ferais scrupule de vous retenir plus longtemps loin de madame de Lianges. Vous m'avez donné raison contre M. de Piémont : en récompense, je vous restitue votre liberté. Allez, courez, volez aux Champs-Élysées !

M. de Morailles ne se le laissa pas dire deux fois, salua, pirouetta et retourna près d'Ariane. Là, il tâcha de renouer l'entretien, mais il s'entortillait, brouillant ce qu'il disait avec ce qu'il venait de dire. Il considérait madame de Lianges comme s'il ne l'avait jamais vue. Des écailles lui étaient tombées des yeux et il se répétait constamment :

« Je l'aime ! je l'aime ! je l'aime !... Je ne savais pas combien je l'aimais. »

Il parlait de la sorte en lui-même. Mais madame de Lianges aurait pu l'entendre, si elle l'eût seulement regardé. Quant à la duchesse de Clarisse, ayant jeté les yeux par hasard sur M. de Morailles, elle éclata de rire et se consola aussitôt de sa mauvaise fortune au cavagnole.

— Pourquoi riez-vous ? — lui demanda M. de Morailles.

— Parce que vous êtes tous deux des enfants... deux grands enfants qui voudraient être bien sages !...

Et c'est ainsi que M. de Morailles apprit, par les soins de madame de Tourpey, qu'il aimait la comtesse de Lianges.

X

Malgré son goût vif et naturel pour la conversation en général et la moquerie en particulier, il y a quelque apparence que madame de Tourpey eût renoncé à ses bonnes

ou mauvaises plaisanteries, si elle avait seulement soupçonné que M. de Morailles mesurait encore si mal l'étendue de sa passion. Elle qui, grâce à une longue pratique, connaissait à merveille les moindres détours du cœur humain, comment ne se fût-elle pas souvenue que si une inclination doit s'ignorer elle-même pour conduire à un penchant, le penchant, au contraire, n'entraîne jusqu'à l'amour qu'à condition d'avoir pris conscience de soi?

Or la timide passion de M. de Morailles commençait justement à dépérir, comme une plante languissante qui peu à peu s'étiole, quand madame de Tourpey vint remplir à son insu l'office du jardinier compatissant qui redresse la malade, la tourne de nouveau vers le soleil et la rend à une vie qu'elle était prête à quitter. Depuis le soir que madame de Tourpey l'avait si cruellement raillé en présence du maréchal de Piémont, M. de Morailles, jusque-là sombre, chagrin, travaillé par des espérances contraires, ne pensait plus qu'à ceci : avouer son amour et, s'il se pouvait, le faire partager. Cependant l'un et l'autre lui semblaient également difficiles. Tandis que sa modestie, entée sur son orgueil, redoutait un affront, le sentiment même qu'il éprouvait pour madame de Lianges la lui montrait inaccessible, lointaine, telle qu'une divinité assise dans un trône auguste. C'est pourquoi, à certaines heures, abattu, déconforté, il rêvait de s'enfuir brusquement chez lui, loin d'Ariane, très loin, et de la bannir à jamais de sa mémoire. parce qu'il lui en voulait d'être ainsi entrée, tout à coup, comme une voleuse, dans son cœur et dans son esprit, où elle n'avait rien laissé qui le consolât, ou, du moins, qui le divertît de sa tristesse...

« Oui, — se disait-il. serrant les poings, — je m'en irai, je m'en irai subitement, sans la prévenir. Alors elle comprendra tout ce que j'ai souffert, tout ce que je ne lui ai pas dit... Elle comprendra tout ce qui s'est passé depuis le premier jour... Mais ce sera trop tard, et elle regrettera de m'avoir si durement rebuté... »

Il se la représentait prenant à part madame de Clarisse, le soir, après souper, lui demandant d'un air étonné :

— Mais où est donc M. de Morailles?... On ne le voit plus!...

Puis, croyant ouïr le son de cette voix unique et douce — oh ! si douce ! — il tressaillait, défaillait de tendresse, son cœur s'amollissait, et il lui venait une envie absurde, irrésistible, non pas de sangloter, mais de verser en cachette ces larmes menues, lentes, tièdes, bienfaisantes, dernière volupté de ceux qui souffrent en aimant. Alors, oubliant ses projets de départ, il ne songeait plus qu'à précipiter le cours des événements pour apprendre avec certitude si Ariane l'aimait ou non. Seulement, à l'idée d'entamer lui-même cette matière, pris de peur, il reculait. Aussi résolut-il, après de pénibles hésitations, de consulter d'abord la duchesse de Clarisse.

Il la trouva qui se promenait à petits pas dans le parc, coiffée d'un ample chapeau de paille, une canne à la main, et vêtue de blanc, car elle ne mettait dans la journée que des robes fort simples, en mousseline ou en linon, pour se consoler du grand habit auquel la condamnait, vers le soir, la fastueuse vanité de M. de Clarisse. Elle sourit en voyant venir M. de Morailles, comme si elle devinait ce qui l'amenait, et mit presque aussitôt la conversation sur le chapitre de madame de Lianges. Mais il l'interrompit soudain :

— Pourquoi me parlez-vous toujours de madame de Lianges ?

— Parce que c'est là, si je ne m'abuse, votre sujet favori...

Il se tut d'abord. Puis, sans la regarder, il lui dit, toujours avec la même brusquerie :

— Je suis amoureux de madame de Lianges !

Elle lui répondit doucement :

— Mon ami, vous ne m'apprenez rien. Je m'en doutais avant vous.

— Ah !... et depuis quand ?

— Mais depuis toujours, depuis l'arrivée de madame de Lianges...

Il se tourna vers elle, et d'un air de reproche :

— Hélas ! que ne parliez-vous ?... Vous m'avez fait bien du mal...

Elle répliqua :

— Je ne pouvais pourtant pas vous harceler de questions : c'eût été malséant et d'ailleurs inutile, car vous ne m'eussiez

pas crue, au commencement. Et puis, je n'osais pas, je me trompais peut-être... Pourquoi aimez-vous madame de Lianges ?

Il dit, en haussant les épaules et avec un découragement infini :

— Est-ce que je sais, moi ?...

— C'est vrai, — reprit la duchesse d'un air sombre, — on ne sait pas, on ne sait jamais... on ne pourra jamais savoir... Allez ! vous n'êtes pas le seul, oh ! non... oh ! non...

Ils marchèrent en silence. Le vent aigre roulait devant eux des feuilles mortes et des brindilles sèches dans une poussière blanche et brillante comme du sel.

— J'ai quelque chose à vous demander, — dit subitement M. de Morailles, — quelque chose de très grave. Ne niez pas, et répondez-moi franchement, de grâce... Croyez-vous que madame de Lianges m'aime aussi un peu ?... je ne dis pas beaucoup... un peu ?... dites ! dites !...

Madame de Clarisse leva les bras au ciel :

— Ah ! si je le savais !... mais je suis comme vous : je n'en sais rien... Écoutez, vous supposez que je connais à fond son caractère, parce que nous avons grandi ensemble au couvent... Quelle erreur !... Avec elle, on n'est guère plus avancé au bout de huit années qu'au premier jour... Mon Dieu ! elle me déroute et me déroutera jusqu'à la fin... C'est une femme raisonnable, très raisonnable..., trop raisonnable, qui n'a, semble-t-il, ni défauts ni qualités, qui me glisse entre les doigts, qui échappe à toute prise ; qui est tranquille et prétend le rester ; qui s'intéresse bien aux passions d'autrui, mais d'une curiosité abstraite, et pourvu qu'on la garantisse de toute contagion ; qui hait le changement, sachant qu'il est difficile de conserver notre équilibre parmi les rencontres et les secousses auxquelles nous expose une existence agitée ; qui ne voudrait pour rien au monde, dans sa maudite sagesse, perdre pied, sortir de son assiette, courir le moindre risque ; qui n'exige pas de la vie tout ce qu'elle peut donner, — tout ce qu'elle donne en effet à certains privilégiés, — mais qui tâche de jouir paisiblement des quelques avantages qu'elle en a déjà reçus, sans se préoccuper d'acquérir le reste ; affranchie de désirs, d'ambitions, d'inquiétudes... à moins qu'il n'y

ait un orgueil infernal, chez une femme jeune, jolie, spirituelle, à s'exagérer le prix de sa sérénité. Le pis est qu'elle ne représente pas seulement cette femme forte dont les prédicateurs nous rebattent les oreilles, c'est-à-dire la femme courageuse et sensée, mais encore, je le répète, la femme raisonnable dans toute l'acception de ce terme, la femme qui raisonne la vie en général et sa vie, à elle, en particulier, pour bien comprendre l'une et bien ordonner l'autre, puisque celle-ci la concerne de plus près ; qui croit à la dignité et à l'infaillibilité de sa raison ; qui s'étudie et se tâte, plutôt par circonspection naturelle que par amour-propre ; qui tient à n'ignorer rien de son cœur, rien de son esprit, non point comme tant d'autres pour mieux s'adorer, mais pour se mieux connaître et se mieux gouverner. Ajoutez que son intelligence a de la précision, beaucoup de suite, une insatiable avidité de méthode, et vous conviendrez que cette femme raisonnable doit être aussi, par moments, une raisonneuse... Oh ! quand elle est seule, entendez-moi bien, car elle n'a jamais ennuyé personne... Et voilà justement la singularité d'Ariane : elle est raisonnable et pourtant séduisante. On ne peut l'approcher sans goûter le charme de cette franchise polie, de cette intelligence discrète, de cette humeur toujours égale qui inspire je ne sais quel sentiment de sécurité, de cette éloquence sans apprêts comme sans embarras, toujours naturelle, et mille fois plus dangereuse dans sa rare simplicité que la coquetterie la plus experte, parce qu'elle ne se soucie pas de fasciner et qu'elle fascine néanmoins tous les hommes. Je ne vous cache point qu'elle me paraît un monstre. Mais c'est un monstre infiniment aimable que madame de Lianges. Et j'en connais plus d'un qui s'en fût infatué comme vous, mon pauvre ami !

— Alors, — dit-il, — votre avis est que madame de Lianges ne m'aime pas ?

— Au contraire, je soupçonne qu'elle a de l'inclination pour vous ; mais je ne sais pas si elle vous aime... Amour et inclination font deux. Je vous ai déjà dit que je la connaissais trop mal.

Il reprit, avec une obstination mélancolique :

— Naturellement, tout cela ne vous touche que d'une

manière lointaine; mais moi, il faut que je sois fixé là-dessus avant peu.

— Je vous assure que je m'intéresse à vos affaires beaucoup plus que vous ne pensez.

— Par ricochet!... ce n'est pas la même chose!

— Pas du tout! pas du tout! — répliqua très vivement la duchesse, — il y va de mon bonheur comme du vôtre...

Elle s'arrêta court, inquiète, craignant de se trahir.

— Vous ne comprenez pas, vous ne pouvez pas comprendre... Je vous expliquerai cela un autre jour, plus tard, quand nous serons plus tranquilles.

— Soit! — dit-il; — mais, en attendant, il faut que je me déclare.

— Eh bien! vous n'avez qu'à vous confesser dès ce soir, sans plus lanterner. Au pis aller, madame de Lianges vous saura gré de vous être découvert : elle aime beaucoup la franchise.

M. de Morailles trouva bon le conseil de madame de Clarisse et résolut de le suivre, bien qu'il éprouvât une secrète répugnance à amener lui-même le dénouement de son aventure. Il savait que le temps était proche où madame de Lianges retournerait aux Iles-Blanches, tandis que le duc et la duchesse de Clarisse plieraient bagage de leur côté pour se rendre à Fontainebleau. Aussi, le soir même, voyant madame de Lianges assise sur un canapé du salon, il prit le parti d'en finir, une fois pour toutes.

Elle lui dit, la première :

— Monsieur et madame de Bauzun viennent de me faire leurs adieux : ils se sont retirés de bonne heure dans leurs appartements, car ils partent demain matin au point du jour. Tout le monde s'en va... Et vous, partez-vous aussi?

— Non, madame, — répondit-il avec embarras, — je ne puis encore partir...

— Ah! oui, je sais, — fit-elle, — je sais... Vous n'avez pas encore décidé si vous suivrez ou non M. de Clarisse à la cour...

— Cela est vrai, madame; mais il faut que je sache autre chose auparavant...

— Moi aussi, — dit Ariane, — j'attends une confidence

qu'on peut me faire d'un moment à l'autre. Notre situation est donc pareille : c'est étrange!...

Les yeux vagues, elle souriait. Et M. de Morailles, faute de savoir qu'elle songeait à madame de Clarisse, imagina qu'elle devinait ses sentiments, qu'elle les partageait, qu'elle voulait bien venir, en quelque sorte, au devant de ses aveux.

Il tressaillit de félicité; tout le sang de ses veines reflua vers ses joues; ses mains tremblèrent. Puis, comme par enchantement, sa timidité disparut. Et, maintenant, sûr de la victoire, il brûlait de lui parler abondamment, de lui conter par le détail comment il l'avait aimée à son insu dès le premier soir; comment il osait à peine rompre la glace, au début, tant elle se montrait hautaine, indifférente; puis, ses inquiétudes, ses chagrins, les journées insupportables qu'il passait à se demander ce qu'il allait faire, les peines puériles qu'il prenait pour se cacher à lui-même sa passion, ses conférences presque quotidiennes avec madame de Clarisse, et ses grandes espérances et ses petits découragements, la joie qu'il éprouvait à la suivre en tous lieux depuis leur rencontre près du lac, la jalousie qu'il ressentait en la voyant causer avec d'autres, le désir furieux qui le possédait de l'entendre et de la regarder à tout moment, et ses projets de départ, et sa haine passagère, et sa reconnaissance démesurée, et toute cette prodigieuse vicissitude de lumière et de ténèbres, Oui, il lui dirait tout cela à la fois, et il savait bien qu'elle l'écouterait sans colère comme sans confusion, souriante seulement, l'air tranquille et le regard limpide, ainsi qu'elle était assise là, devant lui, sur le canapé.

Il se pencha vers elle, et, d'une voix entrecoupée par les soubresauts de sa passion :

— Vous ne savez pas ce que je m'en vais vous dire... Vous ne m'en voudrez pas?... Voyez-vous, il y a longtemps que j'aurais dû parler... Mais je ne pouvais pas, je ne pouvais vraiment pas... C'était plus fort que moi... Quand j'essayais, quelque chose me prenait à la gorge, j'étouffais!

Elle le regarda avec une stupéfaction si profonde, si sincère, que tout autre en eût conçu de l'inquiétude. Ses yeux gris étaient froids comme un ciel septentrional. Mais il ne la

voyait pas, ne voyait rien, ne voyait plus que son rêve, enfin sur le point de se réaliser.

— Oui, — dit-il, de plus de plus exalté, — je me croyais jusqu'ici l'expérience du monde, des hommes, des femmes et de moi-même, tandis que je trébuchais comme un aveugle, ignorant tout ce qui m'entourait, plein de préventions sur toutes choses. Et, tranquille, je vivais au jour le jour. Mais quel bouleversement, depuis le premier soir que...

— Madame de Lianges! — glapit tout à coup un fausset moqueur, — madame de Lianges, me permettez-vous de remplir le rôle du tiers incommode dans votre entretien avec M. de Morailles?

Il se retourna, et ne put retenir un geste de colère. Appuyée sur le maréchal de Piémont, madame de Tourpey approchait, cependant que madame de Lianges faisait place à la marquise sur le canapé.

— Certainement, madame. Au reste, notre conversation n'avait rien de personnel. Jugez-en!... Nous parlions du départ de monsieur et de madame de Bauzun, que je regrette fort.

Madame de Tourpey toussa, crachota dans son mouchoir et dit aigrement :

— Ces Bauzun sont d'assez bonne maison, certes, mais fâcheusement éclaboussés... Monsieur le maréchal, prenez donc une chaise, au lieu de rester debout, planté devant moi... Nul n'ignore que madame de Bauzun a été des dernières maîtresses du feu roi : car, plus il vieillissait, plus il les voulait fraîches... Comment diable a-t-elle tiré son épingle du jeu pour se faire bien venir auprès du successeur, qu'on dit sévère et chaste?...

Et elle commença de débiter sur les uns et sur les autres mille méchancetés, où la précision fortifiait une abondance féroce et qui ne tarissait pas. Babillant vite, très vite, elle grimpait des courtisanes aux ministres et des ministres aux princes avec une souplesse, une prestesse d'écureuil malfaisant. Mais elle s'aperçut bientôt que madame de Lianges lui répondait à peine, visiblement fatiguée de cette allure sautillante, tandis que M. de Morailles gardait un silence maussade et rancunier.

— Ah! mon Dieu, — fit-elle soudain, — quelle incohérence dans notre conversation de ce soir! Madame, ne préférez-vous pas que nous parlions, chacun à tour de rôle, sur une matière déterminée? Il paraît qu'aujourd'hui c'est la mode dans les bureaux d'esprit...

— Je veux bien.

— Alors il faut absolument que M. de Morailles s'exécute!

Il se défendit du mieux qu'il put. Mais elle insista :

— Si, si! Pourquoi cette paresse et ce front morose? Il faut vous réveiller un peu. Choisissons un sujet qui vous convienne... Tenez, monsieur de Morailles, que pensez-vous du mariage?

Elle l'épia du coin de l'œil, poussa du coude le maréchal, éclata de rire.

M. de Morailles répondit avec effort :

— Ce que je pense du mariage, madame?... Bien peu de chose : je pense que je ne me marierai jamais.

— Oh! oh! voilà qui est grave! Madame, entendez-vous?

— J'entends, — dit très simplement madame de Lianges. — Mais j'estime que M. de Morailles s'avance beaucoup trop.

— Pourquoi s'avance-t-il trop? Pourquoi? dites, pourquoi?

Madame de Tourpey la couvait des yeux, la persécutait de questions, ne cherchant plus à déguiser sa curiosité ni son impatience, et M. de Morailles lui-même regardait fixement madame de Lianges. Celle-ci répondit, sans se troubler :

— Madame, parce qu'on peut bien dire : « Je ne veux point me marier », mais non : « Je ne me marierai jamais ». Souvenez-vous donc du proverbe : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. » Le moyen d'être sûr de ces choses-là!... Et puis, M. de Morailles est encore bien jeune.

— Le pitoyable argument! — riposta madame de Tourpey, assez mécontente. — Jeunesse ne prouve rien. On sait bien ce qu'on veut, passé trente ans... Vous avez l'air de supprimer toute volonté, au train dont vous y allez!.

Comme elle grommelait ainsi, le prince de Digne et madame de Clarisse vinrent à eux, en sorte que la causerie devint de plus en plus générale jusqu'au moment où l'on se sépara. Alors la duchesse de Clarisse prit à part M. de Morailles et lui dit à voix basse :

— J'ai tout vu, tout compris. Vous ne pouviez pas parler à madame de Lianges. Et je me suis assise près de vous pour vous délivrer de madame de Tourpey.

— Ah ! madame, — répliqua-t-il du ton et de l'air d'un homme absolument découragé, — il en sera de même tous les soirs : je ne pourrai jamais parler à madame de Lianges. C'est fini, j'ai tout perdu, mes dernières illusions m'abandonnent.

Ils se turent. Puis madame de Clarisse reprit très doucement :

— Allez, mon ami, ne craignez rien, ne vous lamentez pas! Il faut sortir de cette impasse : j'aurai demain un tête-à-tête avec Ariane. Moi aussi, j'ai beaucoup de choses à lui dire. Sans doute, j'eusse préféré attendre... Mais, dans votre intérêt, il vaut mieux se dépêcher... Je m'éclaircirai des sentiments qu'elle vous porte.

Il la remercia avec chaleur, quoiqu'il ne pût deviner l'étendue de ce sacrifice. En réalité, madame de Clarisse allait jouer son va-tout pour arranger les affaires de M. de Morailles, en même temps que les siennes, car elle était de ces femmes qui n'hésitent pas à risquer tout, quand elles le peuvent, pour ceux qui le méritent. Ainsi elle restait généreuse, jusque dans l'égoïsme.

XI

Le lendemain matin, Ariane s'étonna tout d'abord de voir arriver madame de Clarisse. Son amie, fort occupée au château, lui rendait rarement visite, et toujours dans l'après-midi. Puis, remarquant le trouble, l'air bizarre de la duchesse, elle conjectura que l'heure de la confidence (de la fameuse confidence, si longtemps différée, si impatiemment attendue!...) avait enfin sonné. Cette pensée la combla de joie : il lui tardait de retourner aux Iles-Blanches. Mais, en même temps, elle éprouva une singulière appréhension, craignant d'être mêlée de trop près à quelque chose de grave et d'irrémédiable qu'elle discernait confusément.

Cependant madame de Clarisse cherchait une transition commode pour aborder son sujet.

— Ariane, — dit-elle, — hier soir, m'asseyant près de vous, j'ai entendu madame de Tourpey discourir du mariage... C'est là un point qui ne peut manquer d'intéresser toutes les femmes. Je désire que vous m'en parliez avec une entière ouverture, puisque nous sommes seules et que vous faites fondement sur mon amitié.

— A ne vous rien cacher, — répondit madame de Lianges, — je vous avouerai tout de suite que j'ai gardé du mariage une impression assez pénible... Non que ce pauvre monsieur de Lianges ne fît de son mieux pour me plaire... Au contraire, il y dépensait une ardeur excessive... J'aurais souhaité qu'il me négligeât un peu... Hélas! Il s'opiniâtrait à me communiquer le feu dont il brûlait, et qui ne m'enflammait pas... Sans doute, ma raison réparait les nonchalances de mon cœur : je payais ma dette en estime et gratitude. Mais il ne s'en contentait pas, et je crois qu'il maudissait ma froideur... Aujourd'hui, Gilberte, comment jugerais-je un état dont je connais les devoirs plutôt que les délices?...

— Ariane, j'en suis doublement fâchée : pour vous qui avez eu, à ce que j'imagine, bien du tracas avec ce mari trop zélé ; et pour moi, parce que le conseil dont j'ai besoin exige une science très sûre des moindres choses du mariage. Vous sentez bien, en effet, que je ne vous aurais jamais imposé un voyage si fastidieux, si difficile, sans une raison très sérieuse... Je crois, d'ailleurs, vous l'avoir dit dans ma lettre...

— Votre lettre, Gilberte, m'apprenait seulement que vous étiez en peine et souci. Je me souvins aussitôt du couvent où vous aimiez tant à me consulter, où j'étais si heureuse de vous conseiller. L'espoir de vous rendre service m'a fait passer aisément sur les incommodités du voyage : je n'ai souffert que de l'impatience de vous revoir. Parlez, et je vous aiderai selon mes forces.

— Si je ne vous remercie pas de l'attachement que vous me témoignez, — lui repartit la duchesse avec un sourire à la fois ému et malicieux, — c'est que j'espère vous prouver le mien sous peu, et bien mieux que par les formules frivoles dont se repaît communément la vanité humaine. En attendant,

permettez que j'use, sur l'heure, de votre complaisance, puisque vous m'y invitez.

Elle s'arrêta, réfléchit, puis, à brûle-pourpoint :

— Dites-moi franchement ce que vous pensez de mon mari...

Ariane lui répondit qu'elle le trouvait fort honnête, libéral, magnifique, très bien fait, spirituel dans sa conversation, d'un commerce très agréable, et que du reste elle l'avait peu pratiqué.

— Moi aussi, je le pratique peu, — fit amèrement madame de Clarisse, — très peu, de moins en moins... Nous ne sommes pas ensemble sur le tour de tendresse... Cela vous surprend? Il me semblait que tout le monde devait s'en être aperçu.

Madame de Lianges l'assura que cette froideur ne l'avait jamais frappée. Elle ne croyait pas non plus que les autres l'eussent remarquée.

— Tant mieux! — répondit la duchesse; — ce que vous me dites là me soulage... Je tiens à sauver du moins les apparences, à cause de mon fils... Voici mon secret... Je vous le confie, parce que je vous tiens pour une femme solide et essentielle. Vous savez que j'épousai M. de Clarisse, sans le connaître, sur le vœu de mes parents, avec qui le feu duc Adrien-Hercule avait mitonné ce mariage. Vous savez aussi quel est le résultat ordinaire de ces monstrueuses unions où une enfant, souvent naïve, toujours timide, se voit tout à coup jetée entre les bras d'un brutal, ou, pis encore, d'un indifférent. Au bout d'une semaine, monsieur retourne à ses anciennes galanteries, tandis que madame choisit un amant à sa convenance, et, si les époux se rencontrent néanmoins quelquefois, c'est qu'il est quasi impossible de s'éviter dans le même monde. Eh bien! moi, j'ai été plus heureuse, ou, si l'on veut, plus malheureuse!... Le premier moment de stupeur passé, je m'aperçus que j'aimais M. de Clarisse à la folie. Pourquoi?... Comme toutes celles qui aiment vraiment, je serais fort en peine de vous le dire. Le plus certain, c'est que je chérissais mon mari de tout mon cœur, de toute mon âme, avec une frénésie extraordinaire, ainsi que seule une femme très jeune et très passionnée peut aimer. Et, conséquemment, je ne l'admirais pas moins, lui trouvant non seulement des

traits plus nobles, une taille plus avantageuse, une élégance plus infaillible, plus de finesse et plus de lumières qu'à tous les hommes réunis, mais encore une nature infiniment plus haute, je ne sais quoi de généreux et de délicat qui le rendait incapable, à mon sens, d'une action basse ou même douteuse. Ainsi j'aimais M. de Clarisse comme un homme plus aimable que tous les autres et l'adorais comme un dieu. Tels étaient mes sentiments à son égard : peut-être vous sembleront-ils excessifs, mais soyez assurée que je ne les exagère point. A quoi bon ?...

» Ceux de M. de Clarisse ne semblaient pas moins vifs dans les trois premières années de notre mariage. Il m'aimait... A la vérité, il n'avait alors rien de mieux à faire, car nous végétions hiver et été ici même, à Clarisse, où nous exilait l'humeur ombrageuse de mon beau-père, lequel craignait la remuante ambition de mon mari, à tort d'ailleurs, puisque celui-ci fut toujours, et jusqu'à la fin, fils trop tendre et trop soumis pour jouer au boute-hors avec son propre père. C'était justement l'époque où vous viviez à la cour, Ariane, bien malgré vous, et pour complaire au comte de Lianges, que son emploi retenait à Versailles. Quand nous y vînmes, mon mari et moi, recueillir le dernier soupir du feu duc, j'appris vaguement la mort de M. de Lianges et votre départ, mais non les circonstances de sa fin, ni le lieu de votre retraite. Au reste, je confesse que le tourbillon dans lequel je fus aussitôt entraînée me laissa peu de loisir pour penser à ma meilleure amie. M. de Clarisse prit, sur-le-champ, avec le titre de son père, son train de maison et sa charge de grand écuyer, que le roi voulut bien lui transmettre. Je dus m'avouer, peu à peu, que M. de Clarisse s'éloignait de moi, mais, comme il me revenait assez souvent, je consentis à fermer les yeux et à excuser sa négligence sur les soins qui le tourmentaient jour et nuit. Mais jamais, non jamais, Ariane, vous m'entendez, je ne le soupçonnai de la moindre trahison. Je l'aimais tant que je ne croyais pas exiger trop en lui demandant ce qui ne me coûtait rien, à moi ! Et mon aveuglement allait si loin, que sa froideur même me paraissait un gage de fidélité, tandis que, d'autre part, mon orgueil et ma confiance me préservaient de toute jalousie. Jamais femme

plus sûre d'elle-même ni de celui qu'elle idolâtrait ; jamais femme non plus si cruellement dupée...

» Cette année, si grande fut l'affluence à Versailles que nous dûmes nous contenter d'un misérable gîte dans les combles du château. Nous y logions pêle-mêle avec nos gens, tâchant de prendre notre mal en patience et de passer le moins de temps possible dans ce vilain galetas, où l'on gelait, l'hiver, pour y griller, l'été venu. Un jour que je faisais diverses visites en ville, une migraine effroyable m'assaillit. Après avoir vainement essayé de résister, je me résolus à renvoyer ma chaise et à me coucher. Rentrant dans ma chambre, j'eusse voulu être délacée et décoiffée. Mais je me rappelai que ma caméristé n'avait mes ordres que pour six heures, et, ne la voyant pas, je m'étendis toute habillée sur mon lit. Là, ni repos, ni soulagement : je me roulais d'un côté sur l'autre sans pouvoir m'endormir. Tandis que je me débattais de la sorte, je distinguai un murmure étouffé dans le cabinet voisin. Vous n'ignorez point, Ariane, combien le moindre bruit importune les malades : celui-ci me contraria particulièrement, car je crus reconnaître, au bout de quelques instants, la voix aiguë de ma caméristé qui semblait se défendre et qu'interrompait, de temps à autre, une voix d'homme, impérieuse, saccadée, sourde. Il me vint tout aussitôt une espèce d'inquiétude que je ne pus m'expliquer. Je voulus rester couchée : je me dis que ce n'était rien, une bagatelle, un chamaillis entre mes gens ; je refermai les paupières. Mais, le bruit augmentant, je me levai presque malgré moi, comme une somnambule, et allai doucement, sans mules ni souliers, à la porte que j'ouvris et qui ne cria point...

Ici, madame de Clarisse s'arrêta, non point pour piquer davantage la curiosité d'Ariane, qui l'écoutait en silence, mais comme pour prendre le courage de continuer. Elle était fort pâle. Ses yeux brillaient d'un feu plus vif qu'à l'ordinaire ; ses mains jouaient fiévreusement avec un éventail. Elle respira profondément, puis affecta de poursuivre sur un ton d'indifférence :

— Il fallait que les gonds de cette porte fussent merveilleusement huilés, car je l'ouvris sans faire de bruit. A la vérité, le poucier ne laissa pas de geindre légèrement en sou-

levant la clenchette du loquet, mais les acteurs de la scène qui s'offrit tout à coup à mes regards ne s'en alarmèrent pas: ils étaient trop sérieusement occupés. Ces acteurs, les devinez-vous? ou bien faut-il vous les nommer? Ma caméristc et M. de Clarisse... Celui-ci la poussait de toutes ses forces vers un petit canapé, à l'autre bout de la pièce. Elle luttait assez bien, mais avec embarras et hurlant à tue-tête: « Monsieur le duc! monsieur le duc! de grâce, lâchez-moi!... Monseigneur, une pauvre fille comme moi, vous ne voudriez pas... Et madame la duchesse qui peut rentrer d'un moment à l'autre!... Monseigneur, par pitié, laissez-moi, je vous en supplie, ou je m'en vais crier!... » En dépit de cette belle résistance, elle reculait par degrés jusqu'au petit canapé, sur lequel, M. de Clarisse la bousculant toujours, elle vint tout d'un coup chavirer... Peu après, comme elle relevait la tête, elle m'aperçut soudain en face d'elle, jeta un gloussement d'épouvante et s'enfouit aussitôt le visage dans les mains. A ce cri, à ce mouvement, M. de Clarisse se retourna et, m'ayant aperçue, lui aussi, demeura pétrifié, stupide, anéanti, tel qu'un homme frappé de la foudre. Et moi, immobile, les bras croisés, appuyée contre le chambranle de la porte, je les accablais de mes regards. Je ne sais combien de temps dura cette pantomime odieuse: je restais là sans souffle ni mouvement, je ne pensais à rien, je n'avais rien à dire, ma raison s'était enfuie, très loin, avec mon cœur... Enfin, M. de Clarisse s'avança vers moi. Vert comme un cadavre, il cherchait ses mots, et, ne les trouvant pas, bredouillait d'un air piteux: « Madame!... Madame!... » Je fis un geste de dégoût et de mépris. Comme il approchait néanmoins, je poussai un cri terrible et tombai, paraît-il, sans connaissance sur le parquet.

» Quand je revins à moi, je vis à mon chevet ma belle-sœur, madame de Saint-Lègre, chez qui son frère avait couru en toute hâte, la suppliant de solliciter, d'obtenir son pardon, d'user de toute son influence pour me radoucir. Ma belle-sœur ne se ménagea point, mit tout en œuvre, me harangua pendant plus de quinze jours avec non moins d'adresse que d'éloquence. Peine perdue. Je condescendis, il est vrai, à ne point quitter M. de Clarisse, mais je refusai de lui pardonner,

exigeant qu'il ne m'entretînt jamais de ses remords ni de ses regrets. Je me souviendrai toujours de son trouble, le jour qu'il me revit pour la première fois... Rien ne put me fléchir... Une nuit, je l'entendis qui grattait à ma porte : je ne bougeai pas. Il gratta une seconde fois, et plus fort : même silence. Alors il essaya d'ouvrir ; mais la porte était fermée à double tour. Il dut s'éloigner, après avoir vainement gratté deux fois encore. Depuis, je suppose qu'il s'est consolé de mes rigueurs avec quelque fille d'Opéra. On les dit hospitalières, accortes et peu farouches ; j'aime à croire que M. de Clarisse a du plaisir en leur compagnie. Vous voyez qu'on se console de tout, ma petite Ariane !...

— Mais vous, — questionna madame de Lianges, — vous-même, avez-vous pu vous consoler ?...

— Oh ! moi, c'est tout autre chose ! J'ai été grièvement blessée dans mes sentiments les plus chers. J'ai connu que mon mari ne méritait ni admiration, ni amour ; que je ne pouvais plus être avec lui comme par le passé. Je ne m'en suis pas consolée. Si j'avais pu oublier mon malheur, je n'eusse pas osé vous prier de venir à Clarisse, et vous n'eussiez pas entendu aujourd'hui cette longue et sotte histoire.

— Mais si M. de Clarisse est tout à fait indigne de vous, comment pouvez-vous le regretter ?

— Comment ? Vous demandez comment ?... Mais parce que je l'aime ! — s'écria madame de Clarisse, — parce que je l'aime encore et l'aimerai toujours. Vous imaginez-vous, par hasard, que notre cœur dépende de notre raison et que nous puissions le gouverner à notre guise ?... qu'on se déshabitue d'un homme aussi facilement que d'une coiffure ?... Non !... non !... Je méprise M. de Clarisse, je le hais, et pourtant je l'aime, non seulement autant que naguère, mais peut-être davantage encore, en dépit de sa bassesse !

Elle se leva, se mit à marcher fiévreusement dans la pièce :

— Que voulez-vous ? C'est plus fort que moi : je l'aime des pieds à la tête, je ne puis pas me passer de lui. Vous allez me croire folle... C'est vrai, je suis folle, mais d'amour pour M. de Clarisse, qui ne m'aime pas, qui ne m'a jamais aimée... Le misérable ! Où trouvera-t-il une femme qui l'aime comme moi ? Que lui fallait-il donc ? Lui ai-je jamais

rien refusé? Tout ce qu'il voulait, je le voulais aussi. Si vous saviez que de sacrifices!... Une soumission joyeuse, prompte, sans grimaces, un attachement aveugle, une tendresse qui éclataient dans tous mes actes; un enthousiasme que je ne pouvais cacher, même en public, pour tout ce qu'il faisait... Tout cela n'avait donc aucun prix?... Ne songeait-il qu'à me tromper? Et avec qui, grand Dieu!... Avec la première gaupe venue, avec une souillon dont pas un laquais n'eût voulu!... Et moi, Ariane, dites, Ariane! ne suis-je pas belle?... Oh! je l'aime éperdument!... Ariane, dites-moi ce qu'il faut que je fasse! Pourquoi vous taisez-vous? De grâce, ma bonne Ariane, conseillez-moi, parlez-moi un peu! J'ai si grand besoin d'amitié, et je ne compte plus que sur vous!

Madame de Lianges éprouvait un malaise extrême, ne sachant que dire, ni même que penser d'une aventure qui lui paraissait pénible assurément, mais plus bouffonne que tragique. Certaines images grotesques et lamentables, qui se présentaient à son esprit avec insistance, lui donnaient envie de rire. Mais elle se contint, par respect pour son amie, et répondit gravement :

— Croyez-moi, ma chère Gilberte, vous avez eu tort de prendre au sérieux cette découverte. A votre place, au lieu de rester si longtemps à la porte du malencontreux cabinet, je me serais éloignée sur la pointe des pieds, avec la mort dans l'âme, mais j'aurais fermé les yeux, oublié, pardonné... Quand je vois sur mon chemin un objet répugnant, je m'en détourne... A quoi bon remuer toute cette boue? A quoi bon vous creuser tant de cachots en Espagne?... Et puis, voyez-vous, les hommes ne sont pas faits pour être fidèles. Ils n'attachent point à certaines peccadilles autant d'importance que nous. Ils ont des goûts, des caprices, des fantaisies qu'il leur faut satisfaire sur l'heure, mais qui ne font que passer et qu'ils appellent, peut-être pour cette raison, des passades. Ils n'y mettent aucune malice. Ils s'étonnent sincèrement que nous nous en offensions. Allez, je suis sûre, tout à fait sûre, que M. de Clarisse n'a jamais cessé de vous aimer et qu'il ne comprend rien à votre rancune. Ma chère Gilberte, écoutez-moi : ne fermez plus votre porte à double tour, laissez-le entrer, faites votre paix avec lui, non pas une paix boiteuse,

mais une paix solide et durable, et pardonnez-lui tout de bon. Il vous aime, vous dis-je, j'en pourrais mettre ma main au feu. Et vous, Gilberte... vous savez combien vous l'aimez!...

— Mais c'est justement parce que je l'aime que je ne puis lui pardonner! — s'écria avec emportement la duchesse. — Ah! comme on voit que vous ignorez l'amour!... Que je vous envie! ou plutôt, que je vous plains!... Ariane, si vous saviez, si vous saviez!... Vous me tiendriez un autre langage, non plus celui de la raison, mais celui du cœur...

— Cependant je crois, et croirai toujours à l'amour raisonnable, — répondit madame de Lianges.

— C'est une foi à laquelle je renonce!... L'amour raisonnable, c'est l'indifférence!... Comment voulez-vous qu'il soit jamais raisonnable d'aimer vraiment, de se donner librement, pleinement, généreusement, avec un entier abandon de soi?... L'amour raisonnable! Quelle chimère, quel non-sens!... ou, s'il existe, quelle misère! Aimer, c'est déraisonner!

— La véritable misère, — reprit madame de Lianges avec beaucoup de fermeté, — c'est l'amour déraisonnable, et non pas le raisonnable.

— Hélas! — soupira madame de Clarisse, — la plus fâcheuse misère, et la plus douce des voluptés, celle qui fait tout oublier, tout dédaigner!... Quand la passion est entrée dans notre âme comme une bête ravissante, le reste paraît fade et méprisable!

Puis, voyant que madame de Lianges, fort embarrassée, ne lui répondait pas, elle résolut de pousser une pointe hardie :

— C'est étrange, vous ne me comprenez guère... Et dire qu'il y a tant de gens, comme vous, qui n'entendent rien, mais rien du tout, à la passion!... Que vous n'ayez point raffolé de votre mari, un vieillard, un malade, je n'en suis pas ébahie; ce qui me déroute, c'est que vous n'ayez pas aimé depuis...

— Qui sait? — dit en riant madame de Lianges, — peut-être n'eussé-je pas conjuré ce malheur si je n'eusse pris le parti de m'enterrer vive aux Iles-Blanches.

— Point du tout! — riposta madame de Clarisse, — quand on peut aimer, on n'invente pas ces précautions : on

ne songe point à s'enterrer vive; ou bien encore, on finit par aimer, aux Iles-Blanches comme ailleurs. Si la solitude ne vous épouvante pas, c'est précisément que vous n'avez guère besoin d'amour... Moi, je ne pourrais pas... Mais vous n'êtes pas une exception... Je citerais bien des femmes qui n'ont jamais aimé... Des hommes aussi... Tenez, M. de Morailles, par exemple...

— M. de Morailles! — fit la comtesse de Lianges, sans réussir à dissimuler son émotion. — M. de Morailles!... Alors... vous croyez qu'il n'a jamais aimé?

— Je ne le crois pas, Ariane, — répondit tranquillement la duchesse, — j'en suis certaine!

— Ah!... Et comment cela? Vous l'a-t-il donc avoué lui-même?

— A quoi bon?... Il n'y a qu'à le regarder!

— Mais je l'ai regardé, moi, et il m'a fait une impression très différente.

— Laquelle?

— D'un tempérament bouillant, impétueux... Plus d'entraînement que de calcul...

— Sans doute que vous ne le connaissez pas suffisamment, Ariane.

— C'est vrai, je le connais depuis peu, mais enfin nous avons causé très longuement, et j'ai pu l'observer.

— Vous, Ariane, vous!... Ne vous déplaisait-il pas?...

— Dans les premiers temps! — riposta en rougissant madame de Lianges, — dans les premiers temps!... Depuis, je suis revenue de mon erreur...

— C'est un fort honnête homme, continua la duchesse, un homme agréable, mais non pas un homme aimable: trop de sécheresse...

— Mais où donc prenez-vous qu'il a le cœur sec? — protesta madame de Lianges, — je suis persuadée du contraire.

— Persuadée?... Peut-être vous abusez-vous... Je ne sais ce qu'il vous conte; mais, moi, qui l'étudie, je suis frappée de son indifférence à l'endroit des femmes. En ce moment, il ne rêve que d'accompagner M. de Clarisse à la cour.

— Quelle injustice!... Êtes-vous sûre, Gilberte, qu'il ne

vous cache rien?... je veux dire qu'il ne vous ait jamais rien caché?

— J'en suis convaincue, Ariane; allez, c'est un homme qui n'est capable que d'amitié.

— Et si l'amitié le conduisait peu à peu jusqu'à l'amour?

— Cela me surprendrait. De toute façon, je suis sûre qu'il n'aime personne jusqu'ici. Vous avez l'air incrédule... Vous aurait-il confié le contraire?

— A moi! — fit madame de Lianges, — à moi!... Point, Gilberte, il ne m'a rien confié. Et puis, comment me choisirait-il pour confidente?... Vous n'y songez pas...

— Non certes! répondit la duchesse d'un air d'ennui. Au reste, il ne s'agit point ici de M. de Morailles. Je vous supplie de compatir à ma détresse Peut-être me donnerez-vous un autre conseil, plus facile à suivre, car je ne veux de rapatriage à aucun prix. En attendant, il faut que je me sauve, pour aller prendre des nouvelles de madame de Tourpey, qui est souffrante... C'est vous marquer si je vous abandonne à contre-cœur!

Au moment de se séparer, elles s'embrassèrent. La comtesse de Lianges plaignait en elle-même son amie d'aimer si passionnément M. de Clarisse, tandis que la duchesse se disait tout bas :

« Pauvre Ariane! pauvre Ariane! Quel accablement si elle savait qu'elle aime M. de Morailles!.., »

XII

Cet entretien ne laissa pas de troubler madame de Lianges. Mais ce n'était pas le chagrin de son amie qui l'affectait le plus, car elle ne s'apitoyait pas beaucoup sur une mésaventure qu'elle savait commune et insignifiante entre toutes. Elle-même, réfléchissait-elle, n'eût jamais exigé une fidélité très exacte d'un homme jeune, beau, vigoureux, fanatique adorateur des femmes, et d'ailleurs en place, ce qui aggrave et multiplie les tentations. Ensuite, elle se disait qu'elle jugeait mal une matière si délicate, faute d'avoir aimé, et que ses

exhortations s'étaient réduites, en somme, à de vagues et banales paroles... Que ce secours fût inefficace, ou même irritant, parce que la jalousie a de cruels aiguillons pour les fières et tendres âmes, elle s'en doutait... Mais enfin elle aidait selon ses forces!...

Elle reprochait en outre à la duchesse de la consulter, tout en étant bien déterminée d'avance à ne suivre aucun avis.

« Elle prétend exécrer M. de Clarisse, et ne le quitte point. Elle gémit de leur brouille et jette les hauts cris au seul mot de réconciliation. Que veut-elle donc? A quoi se cramponne-t-elle? De quelle espérance peut-elle se leurrer? Tout cela est si compliqué que je m'y égare et je suis la dernière personne qu'elle eût dû consulter. J'aurai beau tourner et retourner son affaire pendant des mois dans ma tête, je n'imaginerai pas de meilleur remède. »

Au reste, elle ne chercha pas longtemps ce qu'elle était sûre de ne jamais découvrir : non point qu'elle n'aimât de tout son cœur madame de Clarisse, ni qu'elle ne regrettât très sincèrement de la voir si tourmentée, mais parce que d'autres soins, d'autres inquiétudes la minaient elle-même. Sa pensée allait à ce que la duchesse lui avait dit, en général, des personnes qui ne peuvent ni ne savent aimer, et en particulier du vicomte de Morailles. Elle se répétait constamment les dernières phrases de son amie : « C'est un fort honnête homme, un homme agréable, mais non pas un homme aimable. Trop de sécheresse... Moi qui l'étudie, je suis frappée de son indifférence à l'endroit des femmes. De toute façon, je suis sûre qu'il n'aime personne jusqu'ici... »

Et madame de Lianges ne manquait pas de s'écrier tout haut avec une espèce d'indignation :

— Sûre? sûre?... En vérité, j'aurais dû lui demander comment elle fait pour être si sûre de ces choses-là! Et puis, de ce qu'on n'aime pas encore, s'ensuit-il nécessairement qu'on n'aimera jamais? Elle se figure que tout le monde lui ressemble. Au couvent, petite fille encore, elle ne pouvait voir un homme sans rougir. Aujourd'hui, elle n'a plus qu'une parole à la bouche : la passion... La passion!... la passion!... Elle ne voit plus que la passion qui nous rende heureuses, au lieu que c'est précisément ce qui cause les plus terribles

désastres. Sans la passion, il n'y aurait pas sur terre tant de crimes; nous vivrions tranquillement une vie sage et bornée, exempte de convoitises, et, par là même, d'inquiétudes. La vie serait très belle et très bonne. Et la félicité que nous allons chercher si loin, à travers tant de vicissitudes, nous la posséderions en nous-mêmes. Nous connaîtrions enfin la paix de l'âme. Et qu'est-ce que cette paix, sinon la forme la plus noble du bonheur? Car l'autre bonheur, impur, infidèle, menteur, turbulent, n'est pas de notre gibier! Et le fût-il, je n'en voudrais pas : il y a en lui une fourberie naturelle qui m'effraye. Je ne suis pas faite, moi, pour ce genre d'aventures. Je sais le plaisir que me vaut la sagesse, et ne sais rien de la passion...

» La passion! la passion!... Cette candide Gilberte, elle a toujours été pareille : vive, remuante, tourmentée par un furieux besoin de mouvement, de changement!... On dirait qu'elle méprise les silencieuses délices de la méditation. la sécurité paisible et la joie qui se cache; qu'elle déteste les vertus domestiques et leur humble beauté; qu'elle ambitionne pour son front, non pas le myrte ou l'olivier, mais le laurier héroïque des grands capitaines. Et, comme la plupart des femmes ont des désirs très différents, elle s'en émerveille. Quelle naïveté!... Je gage qu'elle me croit incapable d'aimer, simplement parce que je ne veux pas courir la pretantaine. De même, elle s'imagine que ce pauvre M. de Morailles manque de cœur, parce qu'il n'est pas débauché.

» Au fond, ce qu'elle lui reproche, c'est de n'avoir pas séduit quelque soubrette, comme M. de Clarisse. Mais ce qu'elle nomme indifférence, sécheresse, froideur, me semble plutôt délicatesse et dignité. Si M. de Morailles évite les aventures vulgaires, c'est qu'il a trop de fierté pour s'avilir; s'il ne s'ouvre pas non plus des sentiments qu'il a pu éprouver, c'est qu'une pudeur chatouilleuse, propre aux âmes bien nées, l'en détourne. Gilberte se flatte de démasquer les hommes, mais elle se trompe; du fond de ma retraite je les devine bien mieux, n'ayant ni parti pris ni préférences. Gilberte ne voit point la vérité face à face, parce qu'elle la considère sous un angle particulier. Et, comme elle est très sûre de son point de départ, son erreur va toujours s'aggravant. Ah! celles qui

parlent constamment de la vie ne sont pas celles qui la comprennent le mieux... Ou bien, si Gilberte se connaît aux autres hommes, elle se fourvoie grossièrement à l'égard du vicomte de Morailles, qu'elle juge et condamne un peu vite... »

Soudain elle se demanda, malgré elle :

« Pourquoi m'intéresser tant à cet homme? Pourquoi le défendre?... Qu'il aime ou non, que m'importe!... »

Alarmée, elle s'arrêta. Une appréhension nouvelle, mystérieuse, la travaillait sourdement :

« Je ne le connais pas... C'est un homme comme les autres pour moi... De quel droit veux-je pénétrer ses plus intimes affections? Que vais-je faire dans sa vie? Et lui, que vient-il chercher dans la mienne? Passe encore, s'il y avait entre nous une amitié d'enfance, des souvenirs communs...

A ce moment, mademoiselle Avrillet, sa lectrice, vint lui dire qu'il pleuvait à verse.

— Vraiment, il pleut? dit Ariane... Tiens, je ne m'en étais pas aperçue. Et ma promenade!... Me voilà donc bloquée chez moi!... Tant pis! je reprendrai mon éternelle broderie... Apportez-moi, s'il vous plaît, mon métier, et faites-moi la lecture... Mais êtes-vous tout à fait remise, mademoiselle? Je ne veux pas vous fatiguer?

Mademoiselle Avrillet la remercia : elle ne toussait plus depuis longtemps, elle demanda s'il fallait continuer la *Vie de Marianne*.

— Non, j'ai terminé moi-même ce livre durant votre indisposition, — répondit madame de Lianges. — Maintenant, il faudrait me ravitailler. N'y a-t-il rien dans la bibliothèque qui puisse nous amuser?

Mais mademoiselle Avrillet se déroba. Prudente, elle fuyait la responsabilité d'un choix difficile.

— Eh bien! — dit Ariane, — je choisirai moi-même.

Elle se leva sans plaisir, parce que le sujet de la lecture ne la touchait guère, ce jour-là, et qu'elle désirait simplement entendre, en travaillant, le son d'une voix humaine. Dans la pièce voisine, elle examina d'un œil distrait les livres qui garnissaient les rayons. On y trouvait d'assez bons ouvrages. Mais, comme la provision n'en avait pas été renouvelée depuis soixante ou quatre-vingts ans, presque tous apparte-

naient au siècle passé. Madame de Lianges prit, au hasard, un volume solidement relié en veau fauve, qui portait sur les plats l'écusson de Clarisse. Elle l'ouvrit au frontispice, qu'elle considéra quelques instants.

On y voyait, dans un cimetière antique, parmi des débris de chapiteaux et d'architraves, un robuste vieillard à barbe blanche. Il était représenté nu, un morceau d'étoffe autour des reins, le front ceint d'une guirlande, assis, les jambes croisées, sur un bloc de marbre où l'on remarquait cette inscription : *Le Grand Cyrus — Septiesme Partie*. De la main gauche, il montrait une pyramide quadrilatérale où, dans un médaillon ovale, un A majuscule surmonté d'une couronne, frappait tout d'abord le regard. La main droite, reposant sur le genou, maintenait une longue banderole de soie ou de papier sur laquelle se développait, en caractères cursifs, la devise suivante : *l'espargneray ce nom, moy qui n'espargne rien*. A terre, à côté du vieillard, brillait le tranchant d'une énorme faux. Et comme madame de Lianges avait des lettres, elle reconnut Saturne, dieu du Temps. Mais cette image la laissa froide. A la page suivante, elle lut :

ARTAMÈNE
OV
LE GRAND CYRVS
Dédié à Madame la Duchesse de Longueville,
PAR
M. DE SCVDÉRY
Gouverneur de Notre-Dame de la Garde.

SEPTIESME PARTIE

A PARIS
CHEZ AVGVSTIN COVRBE
Imprimeur et libraire ordinaire de Monseigneur le Duc d'Orléans,
Dans la petite sale du Palais, à la Palme.
MDCLII
Avec privilège du Roy.

— Voici ce qui me tombe sous la main, mademoiselle, — dit Ariane. — Je ne crois pas que cela me divertisse ; mais

je souhaite que vous m'en lisiez un peu, afin que je me fasse quelque idée d'un ouvrage dont tout le monde se moque et que personne ne connaît. Ne me lisez pas en entier, nous n'en finirions plus. Sautez le début de ce tome, où je ne vois que guerres, sièges, batailles. Prenez plus loin, au hasard, — ici, par exemple, à la seconde partie. Si cela m'ennuie, je vous le dirai.

Elles regagnèrent toutes deux le cabinet où madame de Lianges se tenait d'habitude. Ariane s'y assit devant son métier, dans l'embrasure d'une fenêtre. Il faisait sombre. La pluie, qui ne discontinuait pas de tomber, crépitait contre les vitres, tandis que mademoiselle Avrillet, de sa voix agréable, mais un peu terne, entamait *le Grand Cyrus*.

Mais, madame de Lianges ne l'écoutait pas, roulant dans sa tête des pensées confuses qui se raccrochaient sournoisement à madame de Clarisse ou à M. de Morailles. Puisque nulle raison sérieuse ne la retenait plus à Clarisse, elle pourrait bientôt s'en retourner aux Iles-Blanches. Elle était libre enfin. Mais cette considération, qui l'eût charmée en un autre temps, ne laissait pas maintenant de la contrarier. Elle s'aperçut elle-même de son malaise et s'en étonna. Depuis quelque temps, une inquiétude étrange l'habitait. Elle ne savait plus ce qu'elle voulait faire, ni seulement ce qu'elle faisait. Elle sentait aussi qu'elle avait perdu la conduite de ses idées, et, par là, tout pouvoir sur ses sentiments ; qu'elle ne prenait plus aucun plaisir à ces examens de conscience si longs, si curieux, si réguliers, auxquels sa perspicacité s'appliquait jadis ou même naguère ; qu'elle évitait de plus en plus de se trouver seule en face d'elle-même ; qu'elle n'était pas aussi heureuse que par le passé, mais plus agitée, d'une humeur plus changeante et avec des alternatives de joie et de tristesse, d'où elle sortait tout étourdie et le cœur cruellement froissé. Elle voulut chercher les causes de cette transformation. Mais elle le voulut très peu de temps, et sans grande énergie. Elle prétexta que son inquiétude était une conséquence de la vie si nouvelle qu'elle menait à Clarisse, du bouleversement qui en résultait dans ses habitudes, des choses qu'elle voyait, des propos qu'elle entendait, et en particulier de la confidence si longtemps attendue.

Cependant qu'elle essayait de se calmer par ces réflexions judicieuses et modérées, elle prêtait l'oreille, malgré elle, aux paroles de mademoiselle Avrillet.

... Il faut que je vous dise qu'il y a un homme en cette cour-là, appelé Myrinthe, qui est sans doute extrêmement bien fait : car non seulement il est grand, beau, blond et de bonne mine; mais il a du cœur autant qu'on en peut avoir et a aussi beaucoup d'esprit...

Et madame de Lianges se laissait aller sans le savoir à un rapprochement dangereux :

« Oui, — pensait-elle, — monsieur de Morailles est parfaitement beau : lors même que je l'évitais, je lui rendais cette justice. Mais il n'est pas seulement bel homme ; il a du cœur, beaucoup de cœur, quoi qu'en dise Gilberte. Cela n'est pas douteux. Je me souviens encore de son émotion, le jour que nous revînmes de la grotte : moi, quelques instants après, j'avais tout oublié, je plaisantais, je riais ; lui, tremblait toujours. Non, Gilberte ne connaît pas le cœur de monsieur de Morailles. Pour de l'esprit, il n'en manque guère, car il s'exprime très noblement, avec beaucoup de justesse, de vivacité, et un tour à la fois gracieux et naturel qui lui est propre. Je n'ignore pas qu'on prise davantage le brillant au prince de Digne, surtout dans le monde, où une assemblée trop nombreuse embarrasse facilement M. de Morailles. Il est fort timide... Mais cette timidité ne me déplaît pas en un homme qui réunit tant de qualités, de si précieuses et de si rares. Et puis, il y a une certaine assurance qui m'est plus odieuse que la vanité, parce qu'elle est moins ridicule... »

La lectrice récitait toujours :

La Reine de Corinthe a raison de dire qu'on n'aime jamais que parce qu'on ne saurait s'empêcher d'aimer, et que parce qu'il y a quelque chose qui nous pousse malgré nous à aimer ou à haïr, sans le secours de notre raison...

Ces derniers mots frappèrent la comtesse de Lianges :

« Tiens !... Mademoiselle de Scudéry parle à peu près le même langage que Gilberte... Voilà qui est bizarre... Comment peut-on aimer malgré soi? Comment se passer de la

raison?... Serais-je donc la seule à faire tant de cas de la raison?... Mais non? On ne déraisonne, en fait, que parce qu'on le veut bien. Il est en notre pouvoir de favoriser l'amour, ou de l'étouffer dès le début. »

Peu à peu, elle écoutait plus attentivement. Il lui venait une curiosité bizarre, inexplicable.

Car enfin. seigneur, il faut que je vous die que Cléobuline est née avec une si forte inclination pour Myrinthe qu'on n'en peut pas avoir une plus violente...

« Sornettes, fariboles, phrases de roman! se dit Ariane. Visions de vieille fille qui enrage de coiffer sainte Catherine, et se réconforte par un bavardage romanesque. Tout cela ne veut rien dire. Jamais on ne me fera accroire qu'on naisse avec la moindre inclination pour n'importe qui. La vérité, c'est que nous apprenons à aimer, et que nous sommes maîtres de combattre ou de seconder notre amour. Les passions tyranniques n'existent que dans les livres. Mais, dans la vie, nos sentiments sont éphémères et médiocres comme nous-mêmes, car il n'y a guère de véhémence ici-bas. Et il n'y a qu'un amour qui soit très fort et qui nous tienne toujours au cœur; et c'est un amour qui naît avec nous pour ne mourir qu'avec nous : l'amour-propre... »

Et mademoiselle Avrillet poursuivait :

Elle sentait bien auparavant que la vue de Myrinthe lui plaisait plus que celle des autres...

« Ce n'était qu'amitié, — répliquait à part soi madame de Lianges, — ce n'était qu'amitié... Elle avait apparemment pour ce Myrinthe la même sympathie que m'inspire aujourd'hui le vicomte de Morailles. Mais son imagination, en s'y appliquant, grossit cette innocente amitié jusqu'à l'amour. Et cependant il y a loin de l'amitié à l'amour... Il faut qu'elle l'ait fait exprès, la pauvre folle!... Après tout, tant pis pour elle! sa sottise ne m'inspire aucune pitié. »

... que sa conversation lui plaisait davantage; qu'il lui semblait être de meilleure mine que tout le reste de la cour; qu'elle trouvait

qu'il s'habillait mieux; qu'il avait meilleure grâce que les autres; que son esprit était plus agréable, et qu'elle l'estimait plus que tous ceux qu'elle connaissait.

Une terreur secrète, la crainte d'un péril imminent et invisible envahissaient petit à petit l'âme d'Ariane. C'était, chez elle, un pressentiment vague, obscur, antérieur à toute pensée. Elle tâcha de s'apaiser et de se justifier :

« C'est vrai que j'estime, moi aussi, M. de Morailles plus que les autres... Et peut-être que je me trompe, que je le flatte, en lui prêtant certains traits. Mais, assurément, il ne peut que gagner à une comparaison avec les hommes de son entourage... Préférer M. de Clarisse? Cela n'est guère possible après les confidences de Gilberte... Le prince de Digne? ce très joli papillon, qui voltige de fleur en fleur, sans trop savoir pourquoi? Oh! non... Le duc de Bauzun? Mais il me paraît bien peu respectable, si, comme on le chuchote, il tire bon parti des galanteries de sa femme... Le maréchal de Piémont? brave homme, si l'on veut, homme brave, mais anéanti par le double ridicule de la gloutonnerie et de la dévotion séniles... En vérité, plus j'y pense, et plus je me persuade qu'en estimant si haut M. de Morailles, je ne fais qu'obéir aux ordres de ma raison... »

Mais elle croyait que c'était un pur effet de sa raison...

Madame de Lianges tressaillit :

« De sa raison? de sa raison? » — fit-elle en elle-même avec stupeur et épouvante.

... de sa connaissance et du mérite de Myrinthe, sans croire que son inclination y eût aucune part.

« Mais elle extravague! — se répétait Ariane. — Pourrais-je aimer sans le savoir? Le pourrais-je? »

Elle ne sut que répondre, et, devant ce sinistre silence de sa sagesse, cessa de broder, leva les yeux, regarda par la fenêtre. Une buée légère ternissait les carreaux. Avec son mouchoir, elle s'y pratiqua une brèche. Dehors, la pluie avait cessé. Et maintenant, un brouillard gris et rose, infiniment

doux, atténuait les contours trop précis, les couleurs trop vivaces. La plaine et la montagne, et le lac et les jets d'eau, tout dormait, tout reposait. Dans ce vaste apaisement, pas un oiseau ne chantait. Une branche du peuplier voisin oscillait seule, de temps à autre, et cet imperceptible va-et-vient ressemblait aux gestes involontaires du petit enfant qui rêve. Mais Ariane regardait sans rien voir, abîmée dans le trouble, et se tordant les poignets :

« Aimerais-je à mon insu? Aimerais-je pour de bon?... moi!... Mon Dieu! mon Dieu! Cela n'est pas possible!... J'ai perdu la tête!... »

Ainsi, elle l'aimait sans penser l'aimer : et elle fut si longtemps dans cette erreur, que cette affection ne fut plus en état d'être surmontée, lorsqu'elle s'en aperçut...

— Que dites-vous? — s'écria brusquement madame de Lianges, et d'une voix saccadée, — que dites-vous, mademoiselle? J'ai mal entendu...

Le métier d'Ariane lui échappa des mains, glissa sur ses genoux, tomba sur le parquet. Mais la lectrice répéta tranquillement :

... et elle fut si longtemps dans cette erreur, que cette affection ne fut plus en état d'être surmontée lorsqu'elle s'en aperçut.

— Bien, — dit madame de Lianges, qui dévora son émotion, essaya de se maîtriser, — continuez, mademoiselle, à moins que vous ne soyez fatiguée...

— Mais non, madame! répondit mademoiselle Avrillet, je vous assure que je ne me sens aucune espèce de fatigue.

Et elle reprit sa lecture :

Elle ne crut point qu'elle eût encore de l'amour pour Myrinthe : et elle aima mieux s'accuser d'être bizarre, que de s'accuser d'avoir une passion dans l'âme comme celle-là. Elle a pourtant avoué qu'elle en eut un jour quelques soupçons qu'elle rejeta avec une force étrange : ajoutant qu'elle est persuadée que ce fut parce qu'elle ne voulait pas tomber d'accord d'avoir dans l'âme des sentiments qu'elle serait obligée de combattre et qu'elle sentait peut-être déjà qu'elle ne vaincrait pas aisément.

Ariane ramassa son métier, s'efforçant de reprendre sa broderie, de ne plus écouter ; mais, tandis qu'elle y tâchait, ses mains tremblaient, et l'aiguille, affolée, hésitait sur le canevas. Ce qu'elle entendait la mettait au supplice, et cependant elle ne pouvait s'empêcher de suivre mademoiselle Avrillet avec une attention soutenue. N'était-ce point sa propre histoire? A plusieurs reprises, elle voulut prier la lectrice de fermer le livre malencontreux. Mais, à chaque fois, il lui vint une peur singulière de se trahir, si bien qu'elle se tut, incapable d'inventer un prétexte honorable.

De sorte que, se trompant elle-même, elle continua d'aimer Myrinthe sans le vouloir savoir ; elle ne demanda même plus compte à son cœur de ses plus secrets sentiments comme elle faisait autrefois : si bien que, sa raison abandonnant en quelque façon sa conduite, et ne se mêlant plus de ce qui se passait en elle, cet illustre cœur s'engagea d'une telle force à aimer Myrinthe, que lorsque cette impérieuse raison voulut s'en dégager, il ne fut plus en sa puissance.

— Taisez-vous! s'écria tout à coup madame de Lianges, et donnez-moi ce livre!... Vite, donnez-le-moi! je veux y voir quelque chose...

Arrachant le volume des mains de la lectrice, elle relut elle-même, à haute voix, la dernière phrase. Après quoi, remarquant la stupeur de mademoiselle Avrillet, elle gémit d'un air dolent :

— N'allez pas plus avant, mademoiselle... Je me sens mal aujourd'hui... Voyez, je ne vous comprenais presque plus, Je ne sais ce que j'ai... Mais j'étouffe... Cela m'est venu tout d'un coup... Sans doute, ce sont mes vapeurs qui m'assaillent... Et j'ai la tête fendue en deux par la migraine.

Mademoiselle Avrillet, éplorée, s'empressa auprès d'elle :

— Hélas! madame, j'ai bien supposé que vous étiez souffrante à la façon dont vous me parlâtes tout à l'heure. Que vous faut-il? dites-moi...

— Rien, ce n'est rien, — fit madame de Lianges avec un sourire languissant. — Donnez-moi seulement des sels anglais et de l'eau d'ange... Il y en a là-haut, dans ma chambre à coucher... Et appelez Antoinette...

Et tandis que mademoiselle Avrillet courait chercher les flacons, Ariane murmurait :

— En vérité, il n'est plus temps de biaiser... Cléobuline, c'est moi... Et d'ailleurs, que me servirait d'être dupe?... J'aime, j'aime M. de Morailles... Mais pourquoi, mon Dieu? qu'a-t-il fait? qu'avons-nous fait? comment cela s'est-il passé si vite, si vite?... Je ne m'en étais pas aperçue. Je ne voulais rien voir. Et parce que je ne voyais rien, je croyais être la même femme. Et, lui?... lui!... m'aime-t-il, de son côté?... Mon Dieu! pourquoi suis-je venue à Clarisse? J'étais si tranquille là-bas, aux Iles-Blanches. Et maintenant, tout est fini... Il ne me reste rien... Ah! que je suis malheureuse!...

Le pas de mademoiselle Avrillet résonnait au-dessus d'elle, au second étage. Et alors, se voyant si seule, si faible, sans défense contre elle-même, contre les hommes, les choses, l'avenir, frustrée de ses plus chères espérances, et dominée par un sentiment qui lui était nouveau et qu'elle appréhendait, elle inclina la tête, cacha son visage dans ses mains, et, pour la première fois depuis son enfance, pleura.

XIII

Madame de Lianges pleura longuement et amèrement cette sagesse dont elle était si fière et qui venait de la déserter, tout à coup, sans raison. Mais elle n'était pas femme à gaspiller un temps inutile dans les larmes, et d'ailleurs sa complexion naturelle la disposait à réagir. Aussi se ressaisit-elle bientôt pour délibérer sur ce qu'elle allait faire. Elle se sentait beaucoup de calme et de courage. Enfermée dans sa chambre à coucher, étendue sur un lit de repos, la tête contre les coussins, elle méditait laborieusement sa conduite passée, présente et future.

« Sans doute, — se disait-elle, — ce péril contre lequel me prémunissait l'abbé Pelouse aux Iles-Blanches, c'était

l'amour. Oh! les Iles-Blanches!... si j'y étais restée, tout ceci ne serait point arrivé. Je n'eusse point rencontré M. de Morailles; je n'eusse jamais aimé. Mais à quoi bon revenir en arrière? Ce qui est fait est fait : les remords, les regrets n'y changeront rien. Désormais, il s'agit d'assurer l'avenir... Heureusement que j'ai la lettre de l'abbé Pelouse. »

Elle la tira de son sein, car elle la portait toujours sur elle, regarda, soupesa la précieuse enveloppe. Mais elle n'avait rien pour l'ouvrir.

Comme elle se sentait lasse, elle préféra ne point se lever, poursuivre ses réflexions.

« Que se passera-t-il, si je demeure ici? M. de Morailles me verra, et je le verrai aussi. Il me parlera, et je lui répondrai : si bien que mon amour ira toujours croissant... Je suis si lâche!... Il faut donc que je me barricade aux Iles-Blanches. Là, rentrée en cet asile, environnée de témoins chers et familiers, j'apprécierai mieux toute la douceur de ma bienheureuse solitude. Même, le temps aidant, je m'imaginerai n'en jamais être sortie. Mon âme rassérénée bénira son destin. J'oublierai Clarisse, ses plaisirs, ses fêtes, ses dangers... Et celui que je ne pourrai jamais oublier deviendra pour moi non plus un sujet de trouble, mais le plus aimable, le plus gracieux, le plus touchant des souvenirs. Son image, je ne la chasserai point de mon cœur : je ne saurais... Et puis, qu'est-ce qu'un souvenir? si peu de chose, une ombre, une nuance, un parfum, un rien. Je penserai à lui, comme à un ami très sûr, très sincère, avec reconnaissance... »

Des larmes mouillèrent ses yeux. Mais elle les essuya brusquement du revers de la main : elle ne voulait pas s'attendrir.

« Oui! je m'en irai, sans même décacheter la lettre de l'abbé. Mais quand?... Demain?... Ce serait un peu tôt, sans doute... Au fond, pourquoi pas? Il n'y a rien qui me retienne ici. Je dirai à Gilberte que je ne puis la conseiller utilement. Je ne m'ouvrirai point à elle de ma découverte. Oh! non, elle m'embrasserait, me féliciterait, s'opposerait à mon départ. Je lui annoncerai ma décision après souper, ou plutôt avant... Cette fuite la déconcertera, mais qu'importe?...

Pourrai-je lui parler ce soir même? Oh! il est tard! Dépêchons-nous!... »

Quittant son canapé, madame de Lianges frappa sur un timbre pour se faire coiffer, habiller, parer. Elle s'était remise de sa lassitude. Les deux caméristes entrèrent. Et Antoinette, la plus vieille, remarquant la vivacité de sa maîtresse, ne déguisa point sa surprise :

— Madame soupe au château, ce soir?... madame, si souffrante!

— Je me sens mieux, — répondit Ariane, — beaucoup mieux. Ne craignez rien.

Et Antoinette, ayant réfléchi, exprima encore cette pensée.

— Si capricieuses, les vapeurs!

Madame de Lianges ne se souciait pas des réflexions d'Antoinette : elle la pria de se dépêcher.

— Vite, ma bonne Antoinette, je suis très pressée. Je dois arriver avant neuf heures au château... Oh! je n'y serai jamais, si vous allez de ce train... Fanchon, ma fille, appelez donc mademoiselle Avrillet, s'il vous faut un coup de main.

Mais Antoinette et Fanchon faisaient la sourde oreille : très jalouses de la lectrice, elles considéraient comme leur privilège le soin d'ajuster madame de Lianges, Aussi Ariane se désolait-elle toutes les fois qu'elle jetait les yeux sur la pendule à colonnes de la cheminée. Pourquoi donc ce maudit balancier allait-il si vite? Et les épingles qui tombaient, et les agrafes qui ne trouvaient plus leur porte, et les cheveux qui résistaient!...

Enfin, quand tout fut terminé, et que, prenant sa coiffe, ses gants, son manteau, elle se hâtait de sortir, madame de Lianges se rappela soudain qu'elle oubliait l'essentiel. Elle se retourna vers Antoinette et lui dit :

— Il se peut que nous partions demain... Quoi qu'il advienne, préparez-vous.

Elle se jeta dans sa chaise, qui s'éloigna vers le château, vite, par les allées obscures.

Elle y arriva, ainsi qu'elle le craignait, alors qu'on n'attendait plus qu'elle pour souper. Voyant qu'elle ne pouvait plus entretenir Gilberte et que M. de Clarisse donnait ensuite

une superbe fête, à laquelle la duchesse devait nécessairement présider, elle éprouva une vive contrariété. Mais sa peine diminua, sitôt que M. de Morailles se fût assis à côté d'elle. Le trouble extrême qui emplit alors son âme n'y laissa de place pour aucun autre sentiment.

Elle n'osait plus le contempler. Elle l'évitait. Elle examinait perpétuellement, à l'autre bout de la table, le maréchal de Piémont qui, courbé sur son assiette, dévorait gloutonnement les plats qu'on lui servait. Mais lorsque M. de Morailles lui parlait, elle consentait à lui répondre, par politesse. Au reste, il régnait un tel désarroi dans son esprit, qu'elle avait perdu jusqu'à la force de comprendre. Ainsi à M. de Morailles qui lui disait en montrant du doigt de fort belles pêches : « Voilà des pêches merveilleuses. En voulez-vous, madame? » elle répondit d'une voix lointaine : « Vous avez bien raison ». Il la considéra avec surprise, constatant qu'elle ne l'écoutait pas, humilié de la sentir si distraite près de lui.

« Elle me tolère, mais ne m'aime pas, ne m'a jamais aimé... »

Il ne soupçonnait pas qu'elle ne pensait à rien, qu'elle se demandait seulement, de temps à autre, si elle pouvait le regarder. Puisqu'ils soupaient pour la dernière fois ensemble, elle ne devait plus jamais le revoir. Elle se répétait en elle-même :

« Jamais plus ! jamais plus ! »

Ces mots, d'un sens inintelligible, la consternaient. A la fin, comme il lui adressait de nouveau la parole, n'y tenant plus, elle se tourna audacieusement vers lui, le regarda en face, sans hésiter, chercha ses yeux. Leurs regards se croisèrent, comme le soir de leur première entrevue. Il lui sembla qu'elle baignait dans un torrent d'eau fraîche ; un frisson délicieux la parcourut. Elle se dit qu'elle n'avait jamais rencontré physionomie si noble ni si intéressante : non qu'elle s'opiniâtrât encore à fortifier un penchant qui lui paraissait de tout point déraisonnable, mais pour s'excuser, en quelque sorte, d'une passion si véhémente. Ainsi elle l'admirait très sincèrement pour la beauté qu'elle lui voyait, le charme qu'elle lui connaissait, le mérite qu'elle lui devinait, et surtout pour l'amour que lui seul avait éveillé en elle. M. de

Morailles discerna dans les yeux de madame de Lianges une expression énigmatique, indéfinissable. Il s'en étonna, puis s'en effraya.

Jamais souper ne parut si long à madame de Lianges. Cependant elle regretta de le voir si vite achevé, lorsqu'on se leva de table. Elle prit alors machinalement le bras de M. de Morailles, se laissa conduire au salon, où la duchesse la rejoignit avec le prince de Digne.

Là, elle se demanda où et comment elle pourrait prévenir Gilberte de son départ. M. de Morailles ne semblait plus vouloir bouger. Mais elle, comprenant qu'elle attendrait en vain une occasion meilleure, se leva tout à coup, dit à M. de Morailles :

— Pardonnez-moi. J'ai à débattre avec madame de Clarisse une question capitale.

Il s'oublia, et s'écria, hors de lui :

— Quoi, madame? vous me fuyez? déjà?... Ah! je le vois bien, vous souffrez impatiemment ma présence, vous me haïssez! dites-le-moi tout de suite! J'aimerais mieux encore votre haine que votre indifférence!...

Elle songea :

« M'aimerait-il? »

Ensuite, elle lui répondit très doucement :

— Hélas! monsieur, j'espère que ne vous saurez jamais combien vous êtes injuste!... Je reviens tout à l'heure.

Elle s'approcha de la duchesse, qui donnait des ordres à un laquais :

— Gilberte, j'ai à vous parler.

— Ce soir?

— Ce soir même, s'il se peut... Oh! ma chère, d'une chose grave, très grave.

— Mais je suis sur les dents... Nous passerons tantôt dans la salle de spectacle... Mon mari a fait venir des acteurs et des actrices de la Comédie-Italienne. Cet homme a la rage des fêtes!

— Ah! — fit madame de Lianges, — je ne savais plus si c'était pour demain soir ou aujourd'hui... Et que joue-t-on?

— Je l'ignore, cela m'est indifférent. Si vous saviez combien je préférerais vous entendre, Ariane!... Mais que s'est-il

donc passé depuis ce matin? Est-ce un conseil que vous me proposez? Ne pouvez-vous pas m'expliquer tout de suite de quoi il s'agit?

— Non, non! je ne peux vraiment pas vous raconter tout cela ici, au pied levé. Il faut que nous soyons seules, voyez-vous, tout à fait seules...

— Eh bien! — répliqua la duchesse, — je ne veux pas vous faire languir, puisque vous attachez tant d'importance à cet entretien. Quand chacun sera installé, tâchez de vous évanouir. Alors, naturellement, je me lèverai, sortirai, resterai avec vous, jusqu'à ce que vous soyez en état de rentrer. Cela vous convient-il? Je n'ai pas d'autre projet à vous soumettre.

Madame de Lianges ne s'attendait pas à une si heureuse inspiration. Elle remercia chaleureusement son amie et regagna sa place. Là, elle tomba sur le maréchal de Piémont, l'œil jeune et vif, fort en train, ce soir-là, et aux anges de pouvoir enfin converser avec elle, grâce à l'indisposition de madame de Tourpey. Ariane le laissa volontiers s'asseoir auprès d'elle, parce qu'elle craignait que le vicomte de Morailles ne reparût. Celui-ci, qui avait accompagné un instant le prince de Digne dans la salle de spectacle, revint alors au salon, et, apercevant madame de Lianges seule avec le maréchal, feignit de ne pas les voir, sortit par la porte opposée, s'en fut chercher la duchesse de Clarisse. Quand il la trouva, elle lui fit signe d'approcher et lui murmura très bas à l'oreille :

— Demain matin, vers onze heures, présentez-vous chez moi : je vous rapporterai l'éclaircissement que j'ai eu aujourd'hui avec elle... Cela vous réjouira.

— Elle vous a dit?... — interrogea-t-il, en l'implorant des yeux.

— Oh! l'ingénu!... Est-ce qu'on dit jamais ces choses-là?... Mais j'ai tout découvert... Courage! vous n'êtes pas à plaindre.

Mais il ne la croyait pas. Il demeurait chagrin, rêveur, assiégé par d'obscurs pressentiments.

— J'ignore ce qu'elle a ce soir, je lui trouve une façon étrange.

— Ah! j'oubliais!... — fit madame de Clarisse. — Elle tient extrêmement à me parler ce soir même.

— Devinez-vous pourquoi? — questionna-t-il d'un air inquiet.

— Mais non, et vous?...

Il réfléchit, puis, oubliant les domestiques, s'écria tout haut, et avec un accent inexprimable :

— Elle veut partir! Je suis perdu!...

— Plus bas!... — chuchota la duchesse, — vous êtes un enfant!... Elle ne songe pas à partir.

— Si, si! mais il ne faut pas qu'elle parte! Vous l'empêcherez, n'est-ce pas? dites? vous me sauverez.

— Rassurez-vous, je vous assisterai de mon mieux. Mais n'allez pas vous croiser les bras, mon ami, vous qui pouvez bien plus sur elle.

— Moi, madame? vous raillez.

— Écoutez-moi, je suis très sérieuse... Si vous lui déclarez ce soir que vous nous quittez demain pour régler vos affaires de Saintonge avant de nous suivre à la cour, je vous jure qu'elle restera.

— Vous croyez, vraiment?...

— Et je suis convaincue qu'elle vous exhortera, par-dessus le marché, à rester ici vous-même!... Obéissez-moi : vous ne vous en repentirez pas. Je vous en prie, qu'elle veuille partir ou non, dans tous les cas, annoncez-lui votre départ. Si elle vous laisse faire, c'est qu'elle ne vous aime pas. Nous verrons bien!...

— Mais comment l'aborder? — demanda-t-il, — puisqu'elle doit vous entretenir en particulier.

— C'est bien simple... Il est convenu qu'elle aura une défaillance dès que le rideau sera levé. Nous nous retirerons alors toutes deux dans un réduit voisin : elle, pour s'étendre, moi, pour la soigner. Quelque temps après, vous viendrez gratter doucement à la porte sous prétexte de prendre de ses nouvelles. Je ferai en sorte que vous puissiez la voir elle-même. Comprenez-vous? Il y aura ce soir, pour vous et moi, trois pièces de théâtre, au lieu d'une... Maintenant, séparons-nous. Il faut que je rentre au salon!

Et madame de Clarisse s'en alla recevoir les invités de

marque qui affluaient au château de toutes parts. En effet, M. de Clarisse avait voulu que cette fête fût célébrée avec toute la pompe et la magnificence imaginables, jugeant que le monde n'a de sincère estime que pour ceux qui peuvent et savent dépenser. Ce soir, il se prodiguait lui-même, galant et complimenteur auprès des femmes, hautain et affable envers les hommes, faisant les honneurs de Clarisse sans tapage mais avec faste, ainsi qu'il sied à un seigneur dont le crédit est tout-puissant à la cour. Et le sens de cette fête se manifesta clairement à tous ceux qui remplissaient la salle, lorsque parurent dans leur grande galerie à balustrade dorée, comme des dieux au-dessus d'un illustre parterre, le duc et la duchesse de Clarisse, entourés des personnages les plus considérables du royaume.

Près de madame de Clarisse, on admirait beaucoup la comtesse de Lianges, sans rouge ni poudre, vêtue d'une robe de gourgouran rose nué d'or et semé de petites guirlandes. Elle semblait distraite, n'écoutant qu'à demi les plaisants propos du maréchal de Piémont. On remarqua aussi l'entrée de madame de Tourpey, qui, malgré ses rhumatismes, se fit porter au spectacle, toute grelottante de fièvre, couverte de rubans couleur de feu, la face ravagée et ridiculement plâtrée de rouge, afin de prouver qu'elle n'était ni malade ni pâle, et qu'elle prenait, elle aussi, sa part des plaisirs de Clarisse.

Ariane la salua très civilement :

— Madame, — dit-elle, — j'ai appris avec peine votre indisposition.

— Vous êtes bien honnête, — lui répondit sèchement la marquise de Tourpey. — Mais on vous a trompée, madame : je n'étais point malade ; je sommeillais.

Elle s'affaissa pesamment dans son fauteuil, congédia ses femmes, fit signe au maréchal de Piémont de s'asseoir près d'elle. Mais lui, la lorgnette à la main, affectait de considérer studieusement la scène. A l'orchestre, les musiciens accordaient leurs instruments : il s'en dégageait une cacophonie insupportable. Les violons pleurnichaient ; les contrebasses grondaient ; les cors beuglaient dans le registre grave ; les hautbois geignaient à percer le tympan ; les petites flûtes pépiaient comme

une volière affolée où sifflaient, de temps à autre, leur plainte suraiguë, tandis que des bassons goguenards toussaient, atteints d'une coqueluche opiniâtre. Du côté des trompettes éclataient des fanfares, pareilles aux coquericos d'une basse-cour en liesse.

Au reste, le spectacle commença bientôt.

C'était une pièce mi-partie en prose et en vers, ainsi qu'on les aimait alors, mêlée d'ariettes très piquantes et tout à fait propres à émouvoir les cœurs sensibles. Chacun sourit d'aise, quand, après un court dialogue, l'héroïne s'avança vers le public, au bord de la rampe, exhalant de tendres plaintes. Il se fit un silence recueilli, où l'on distinguait à peine, quelquefois, la voix du souffleur, discrète et s'étouffant :

Pourquoi donc ce Magnifique,
Que je n'ai vu que deux fois,
Sur mon cœur a-t-il des droits?...
C'est en vain que je m'applique
A n'y réfléchir jamais;
Mon cœur trouve mille attraits
A me rappeler ses traits...

Des applaudissements crépitèrent. Mais madame de Tourpey soupira d'un air de mépris :

— Hélas ! — dit-elle tout haut, s'adressant à madame de Clarisse, — ces voix me font pitié, à moi qui ai entendu tant de fois mademoiselle Fel et Jélyotte.

Puis, se souvenant qu'elle parlait d'une époque déjà lointaine, elle ajouta :

— Il est vrai que j'étais alors toute jeune, toute petite ; pourtant je m'en souviens encore.

Mais la duchesse ne lui répondit pas, parce qu'elle regardait avec attention madame de Lianges. Tout à coup, penchée vers Ariane, et du ton d'une personne très inquiète :

— Qu'avez-vous, ma chère amie? Vous paraissez souffrante...

— J'ai le vertige, — murmura d'une voix faible madame de Lianges. — Oh ! je crois que je me trouve mal !...

Et, fermant les yeux, elle se renverse sur le dossier de son fauteuil.

— Au secours ! — s'écria la duchesse en se levant, — madame de Lianges a perdu connaissance... Vite, au secours !

Dans un bruit de sièges repoussés, tout le monde s'empressa autour d'elles. Au parterre, les spectateurs se retournèrent. Chacun voulait savoir ce qui se passait dans la galerie. Une rumeur confuse emplit le théâtre.

— Aidez-moi ! voyons, aidez-moi ! — répétait madame de Clarisse.

— J'ai des sels anglais très énergiques, — dit le maréchal de Piémont.

Il tira de sa poche un petit flacon qu'il voulut à toute force déboucher sous le nez d'Ariane, malgré ses doigts goutteux. Madame de Clarisse s'y opposa obstinément :

— Non, non !... De l'air !... Il faut qu'elle respire à l'aise !... Elle ne peut pas rester ici !

— Où donc voulez-vous qu'on la transporte ? — demanda lep r ince de Digne.

— N'importe où ! — répondit Gilberte. — Tenez, il y a au fond du corridor un petit cabinet avec un lit de repos.

— Vous avez raison, — dit M. de Clarisse ; — il ne faut pas qu'elle demeure plus longtemps dans cette atmosphère suffocante.

A eux deux, le prince de Digne et le duc de Clarisse soulevèrent madame de Lianges avec des précautions infinies, la firent sortir en la soutenant par les bras. Madame de Clarisse les précédait en courant pour ouvrir la porte du cabinet. Quand Ariane se fut étendue sur le canapé, la duchesse renvoya MM. de Digne et de Clarisse en les remerciant.

— Laissez-nous seules... Ce n'est rien : je la connais... Mais il faut que je la délace.

— Comment, madame ? — fit le duc, consterné, — vous abandonnez vos hôtes ?...

— Mais naturellement !... Ils n'ont pas besoin de moi, j'imagine. D'ailleurs, dès que madame de Lianges éprouvera du soulagement, je vous promets de vous rejoindre.

M. de Clarisse se dépitait. Il demanda encore :

— Voulez-vous qu'on appelle vos femmes ?

— Merci. C'est inutile.

Ils s'éloignèrent. Madame de Clarisse ferma la porte, poussa le verrou et revint en souriant près d'Ariane.

XIV

— En vérité, ma chère, vous êtes incomparable dans la comédie. Vous jouez les défaillances avec une rare perfection. A vous voir inerte et muette je vous crus vraiment malade. Mais le temps presse : gardons-nous de le perdre, et causons sérieusement.

— Eh bien! — répondit madame de Lianges, — autorisez-moi tout de suite à partir demain.

— Que dites-vous? — s'écria la duchesse, — admirant à part soi la pénétration de M. de Morailles.

— Oui, — reprit Ariane avec beaucoup de douceur, — je veux partir demain, et même avant midi...

— Jamais de la vie! — répliqua madame de Clarisse, — c'est impossible!... Je ne le souffrirai jamais.

— Ma chère amie, je vous assure que ce départ est possible et que les conjonctures présentes me l'imposent

— Elles devront me l'imposer, dans tous les cas. Je n'y prêterai pas les mains, soyez-en sûre!... Décamper à l'improviste, sans crier gare!... Je n'en reviens pas!... Mais, quand on est sujette à de pareilles extravagances, il faut avoir du moins la charité d'avertir les gens!...

— Gilberte, il me semble que c'est précisément ce que je fais... Et si je ne vous ai pas prévenue plus tôt, c'est que je ne pensais guère jusqu'ici à cette fuite.

— Et me planter là, quand vous savez l'horreur de ma situation!

— Gilberte, en bonne foi, espérez-vous de moi un autre conseil que celui de ce matin?

— Mais certainement, Ariane! N'êtes-vous pas très intelligente, et, en même temps, très raisonnable?

— Raisonnable!... — gémit madame de Lianges. — Oui,

je l'étais autrefois, aux Iles-Blanches... Mais il y a si longtemps !

— Assurément, vous ne le serez plus, si vous partez; tandis que si vous restez...

— Je ne resterai pas, ma chère !... Ce serait une seconde folie ! irréparable, celle-là !...

— Une seconde folie ? — demanda la duchesse. — Je ne vous comprends plus...

Madame de Lianges rougit :

— Je ne puis m'expliquer... Mais, si vous saviez, Gilberte, vous me laisseriez partir !...

— Je ne crois pas !... Je suis égoïste, moi !... Que voulez-vous ? je ne puis me passer ni de vos conseils ni de votre présence. C'est plus fort que moi. Et vous ne l'ignorez pas !

— Ah ! Gilberte, c'est plutôt moi qui aurais besoin de vous, si je demeurais à Clarisse ! Maintenant, je ne suis bonne à rien, et vous faites un mauvais calcul en me retenant.

— Moi, un calcul ! fi, la vilaine ! — s'écria la duchesse en l'embrassant. — Vous mentez... Cela n'est point un calcul, puisque je vous adore !

Il y eut une pause, après laquelle madame de Lianges reprit, se faisant câline et caressante à la manière des enfants :

— Gilberte, ma bonne Gilberte chérie, permettez que demain je vous dise adieu !... Allons, voyons, c'est une faveur, une grâce que je sollicite !

— Mais comment vous l'accorder ?... Et pourquoi grillez-vous de m'abandonner si tôt ?... Les Iles-Blanches se passent très bien de vous, tandis que moi, Ariane, je ne me sens pas encore capable de renoncer à votre tendresse. Non, je ne le puis... Ce que vous m'extorquez est affreux... Patientez un peu, je vous en conjure. Une quinzaine encore... dix jours... une toute petite semaine !... Mais, au nom du ciel, ne vous éclipsez pas demain, non, pas demain !

— Vous ne soupçonnez pas le mal que vous me faites, — répondit Ariane. — Je vous aime tant, Gilberte, j'ai une si grande passion de vous plaire en toutes choses que je finirais peut-être par vous obéir. Mais j'affirme que vous ne combattriez plus ma décision, si vous en connaissiez les motifs. Vous supposez, apparemment, que je vous abandonne par dégoût,

lassitude de Clarisse, impatience de revoir les Iles-Blanches. Je vous jure que vous faites fausse route. Il est de toutes-puissantes raisons que je ne peux ni n'ose vous dire... Si vous les deviniez, par aventure, vous approuveriez mon départ.

La duchesse répliqua qu'elle n'était ni assez indiscrète pour s'informer de ces raisons, ni assez fine pour les deviner :

— Mais, — poursuivit-elle, — quand même je ne vous accuserais point d'agir à la légère, quand même j'imaginerais à votre dessein le fondement le plus solide, je répugnerais à vous laisser partir demain matin. Cette subite retraite aux Iles-Blanches choquerait singulièrement. On vous a vue, ce soir, à souper; vous n'y avez parlé ni de départ ni d'adieux. Ajoutez qu'on a beaucoup remarqué votre indisposition de tout à l'heure, et vous me concéderez que, dans ces conditions, votre voyage paraîtra bien hétéroclite. Croyez-moi, il faut avoir plus de soins de votre gloire.

— C'est précisément le souci de ma gloire qui me pousse à vous quitter, — riposta aussitôt madame de Lianges. — Mais, enfin, je confesse que sur ce point vous raisonnez juste, et que je ne puis partir demain. Je ne m'en irai donc qu'après-demain soir. En attendant, je vous prie d'annoncer à tout le monde mon départ.

— Vous l'exigez donc, — fit tristement madame de Clarisse, — vous l'exigez, Ariane? Eh bien! je m'y résigne, car je vous aime si fort que je puis, pour l'amour de vous, consentir même à ne plus vous voir! Mais vous ne savez point ce qu'il m'en coûte. Jamais sacrifice ne m'a été si pénible. Et, après M. de Clarisse, personne ne m'aura causé plus de chagrin.

Madame de Lianges lui serra les mains et la regarda avec une tendresse infinie :

— Pardonnez-moi, Gilberte! Je ne vous donnerais jamais pareil tire-laisse, si je n'étais réduite à la dernière extrémité. Au reste, j'ai fait pour vous plus que vous ne croyez : j'ai risqué mon bonheur à votre service, et je l'ai perdu... Vous voyez! Et pourtant je vous demande pardon, ma chérie!...

Mais madame de Clarisse, qui surveillait attentivement

Ariane, feignit de ne point l'écouter, d'être tout entière à sa douleur. Elle dit ses espérances déçues :

— Vous me désertez, Ariane, méchante Ariane ! hélas ! vous me désertez ! Et cela, dans le temps même que je me réjouissais de vous voir plus souvent et plus librement. Oui, nous eussions été seules, tout à fait seules !... Les personnes les plus encombrantes se sont déjà esquivées. Partis, le duc et la duchesse de Bauzun ! Madame de Tourpey, souffrante, songe à plier bagage. Le prince de Digne s'en va passer un ou deux mois à Varsovie, chez son auguste ami le roi de Pologne. Le vicomte de Morailles nous quitte demain pour mettre ordre à ses affaires de Saintonge avant de nous rejoindre...

Madame de Lianges cessa de caresser les mains de son amie :

— Qui part demain ? — interrogea-t-elle avec stupeur.

— Monsieur de Morailles.

— Lui ! c'est impossible !

— Impossible ?... Pourquoi impossible ?... Comme vous êtes drôle !... Je vous assure que Morailles n'a point de meilleur parti à prendre. C'est mon mari qui le lui a conseillé. Monsieur de Clarisse l'aime bien... d'ailleurs, sans le connaître beaucoup... Il espère l'apprivoiser. Monsieur de Morailles est donc venu me consulter avant le spectacle. Il est naturellement indécis. Je l'en ai gourmandé, et puis, je l'ai vivement engagé à partir au plus vite. Voilà un départ qui doit vous charmer : vous aviez une dent contre lui, n'est-ce pas ?

— Qu'avez-vous fait ! — s'écria madame de Lianges.

Ses yeux, d'habitude mi-clos, étaient grands ouverts maintenant. A demi-voix, et d'un air égaré, elle balbutia :

— Je ne l'ai point vu... Il va partir... Il ne m'a rien dit !...

— Il vous a cherchée, — répliqua madame de Clarisse ; — mais, vous ayant aperçue avec le maréchal de Piémont, il n'a pas osé vous déranger.

— Me déranger ! — répéta machinalement madame de Lianges.

La duchesse la regarda.

— Ah! mon Dieu, mais vous changez de couleur, ma chère amie!...

On grattait à la porte. Madame de Lianges tressaillit.

— Qui est-ce? — fit-elle très bas. — Oh! point de tiers, je vous en supplie!...

— Je n'ai rien entendu, — répondit la duchesse de Clarisse, le plus naturellement du monde.

— Si, si! quelqu'un gratte à la porte... J'en suis sûre... Tenez, voici qu'on recommence!...

Madame de Clarisse se leva. En ouvrant la porte, elle s'écria :

— Ah! c'est vous!

Elle sortit, referma la porte, se mit à parler dans le corridor avec l'inconnu. Au reste, quelques minutes après, elle rentrait fort tranquillement.

— Qui était-ce? — demanda aussitôt madame de Lianges.

— Ce n'est rien! — dit Gilberte avec indifférence, — rien du tout!... M. de Morailles, venu prendre de vos nouvelles, parce qu'il a appris votre évanouissement... Le pauvre homme se désole de vous savoir souffrante et de partir sans vous faire ses adieux...

Madame de Lianges se dressa brusquement :

— Gilberte, il faut que je voie M. de Morailles.

— Vous voulez le voir?

— Oui, oui!... Laissez-moi l'appeler!...

— Maintenant?...

— Maintenant, tout de suite!... Je dois le voir, lui parler sur-le-champ, avant qu'il s'en aille... Je ne veux point qu'il parte... Comprenez-vous?... Il n'est pas encore très loin...

Elle s'élançait déjà vers la porte. Mais la duchesse l'arrêta :

— Non, non! cette affaire me concerne... Restez ici, et n'oubliez pas que vous êtes soi-disant malade!...

Madame de Clarisse sortit à la hâte, et ses pas retentirent d'abord dans le couloir, par la porte entre-bâillée. Puis, plus rien, sinon un lourd silence que traversait de temps à autre l'écho d'une voix très éloignée, d'une voix féminine, qui

chantait sur la scène, au murmure amoureux des violons et des hautbois, les couplets d'une ariette :

Un mouvement insensé
M'agite depuis une heure.
Je ne sais pourquoi je pleure,
Mais mon cœur est oppressé...

— Ah! j'étouffe! — fit madame de Lianges, portant ses mains à sa gorge, tandis que la voix suave, mystérieuse, modulait sa dolente mélodie :

Je sens toute l'allégresse
Que promet cet heureux jour,
Mais j'éprouve tour à tour
Des sentiments de tendresse,
D'espoir, de crainte et d'amour...
Je ne sais pourquoi je pleure,
Mais mon cœur est oppressé.

La voix se gonfla, s'affaiblit, expira en un sanglot langoureux.

Madame de Lianges essaya bien de retourner sur son canapé, mais son trouble l'empêcha d'y rester étendue : elle se releva pour arpenter fiévreusement la pièce. Bientôt il lui sembla que madame de Clarisse avait disparu depuis un siècle, une éternité... Elle chercha des excuses à ce retard et, n'en trouvant pas, maudit la lenteur de Gilberte.

« Elle le fait exprès, — se dit-elle, — cela n'est pas naturel. »

Elle ôta son mouchoir de sa poche pour s'éponger le front, car elle avait la peau brûlante; après quoi, elle tordit entre ses mains le petit carré de batiste et les précieuses dentelles qui le bordaient. Un instant, elle crut que son cœur avait cessé de battre. Elle se hasarda deux ou trois fois dans le corridor, prêta l'oreille; puis, voyant qu'elle attendait en vain, perdit courage.

« Gilberte ne vient pas... Gilberte ne reviendra plus!... Gilberte ne l'aura plus trouvé!... Il est parti! »

Elle se débattait ainsi contre l'angoisse et le délire, lors-

qu'elle entendit un bruit au fond du corridor. Aussitôt elle courut se rejeter sur le canapé.

« Il ne faut point — pensa-t-elle — qu'il flaire notre supercherie ! »

Elle fit semblant de dormir. Les pas se rapprochaient de plus en plus. Gilberte entra la première par la porte restée ouverte.

— Ma chère amie, — dit-elle, — je vous amène mon cousin, M. de Morailles, qui sollicite l'honneur de vous présenter ses hommages.

Ariane ouvrit les paupières et le vit debout devant elle. Le canapé oscilla sous elle. Elle ne pouvait plus respirer. Mais elle demeura immobile.

— Pardonnez-moi, madame, — dit M. de Morailles après une minute d'embarras, — si je vous importune en un temps où le repos vous est si nécessaire. Je n'ai pu me défendre de venir aux nouvelles, d'autant plus que je désirais prendre congé de vous.

Se soulevant à demi, madame de Lianges s'appuya sur le coude droit, se tourna entièrement vers M. de Morailles, le regarda fixement, avidement, et dit :

— Alors, vous partez ?

— Oui, madame, demain matin.

— Ah ! — fit-elle.

Et, baissant les yeux, elle se tut. Pendant toute cette scène, madame de Clarisse, assise dans un fauteuil, près de la porte, affecta d'effacer soigneusement les plis de sa jupe, tandis que M. de Morailles, n'ayant rien à dire, attendait en silence les ordres de madame de Lianges. Celle-ci reprit enfin d'une voix tremblante :

— Monsieur, pourquoi partez-vous si tôt ?

— Madame, mes intérêts l'exigent.

Elle réfléchit. Puis, le regardant avec amertume :

— Est-il donc indispensable que vous partiez dès demain ?

— Non, madame, cela n'est point indispensable.

Elle hésita.

— Ainsi, vous pourriez différer ?...

— Oui, madame, s'il le fallait...

— Eh bien, monsieur, — reprit Ariane d'une voix éteinte qu'on distinguait à peine, — je pars moi-même sous peu...

Elle s'arrêta, soupira profondément comme lorsqu'on se dispose à un effort désespéré :

— Vous me ferez plaisir, — poursuivit-elle, — et grand plaisir, en remettant votre voyage à la semaine prochaine.

Elle se tourna vers la duchesse :

— Vous n'y voyez aucun inconvénient, Gilberte ?

— Aucun ! — répondit madame de Clarisse.

M. de Morailles s'inclina poliment :

— Je resterai, madame.

— Monsieur, — murmura-t-elle, — je vous en remercie.

Elle ajouta ensuite avec un morne sourire :

— Jugez combien je suis loin de souffrir impatiemment votre présence !...

Et M. de Morailles, ayant salué, se retira.

Entre les deux femmes, seules dans le petit cabinet, il y eut d'abord un pénible silence qu'elles n'osaient rompre ni l'une ni l'autre, parce que toutes leurs pensées erraient confusément sur leurs lèvres.

— Gilberte, — dit enfin madame de Lianges, — conjecturez-vous maintenant pourquoi je voulais partir... et pourquoi je reste ?

— Oui, Ariane.,. je crois que je vous comprends...

— Ah !... et vous m'approuvez ?...

— Si je vous approuve ? — s'écria impétueusement madame de Clarisse. — Dites plutôt que je ne vous ai jamais aimée ni admirée davantage !... Ariane, ma chère petite Ariane, vous êtes la femme la plus vraie, la plus noble que je connaisse.

Par un irrésistible élan de vivacité affectueuse, elle se jeta à son cou, l'embrassa à plusieurs reprises, pleurant et riant tour à tour de joie, d'émotion. Madame de Lianges réussit la première à se maîtriser.

— Ma chérie, il faudra que j'entretienne demain M. de Morailles en particulier. Je lui dois des éclaircissements.

— Eh bien ! je vous l'enverrai dans l'après-midi. Vous savez qu'il est impossible de causer sans témoins, le soir... Allez donc vous promener ensemble dans les bois : il y fait

très bon, et vous aurez toute facilité pour vous épancher à loisir.

On vint annoncer que la chaise de madame de Lianges était prête.

— Oh ! oui, — dit Ariane, — il est temps de rentrer ; je n'ai jamais eu si grande envie de repos. Ma cervelle se brouille. Et vous, Gilberte, rejoignez enfin M. de Clarisse dans la galerie : parions qu'il se désole de votre absence.

Sur le perron, déjà sur le point de s'éloigner, elle se pencha vers madame de Clarisse, lui coula très vite et très bas à l'oreille, d'un air humble et honteux :

— Dites-moi, ma chère Gilberte, croyez-vous qu'il m'aime, de son côté ?

— Qu'il vous aime ? — s'écria madame de Clarisse. — Oh ! la coquette, qui fait l'ignorante !... Vous ne le voyez donc pas ? Avez-vous besoin que je vous le garantisse ?... Eh bien ! oui, il vous aime !... Cela crève les yeux !

— Je ne sais, — dit timidement Ariane. — Tout cela est si nouveau pour moi ! Et, par moments, il me semble que je suis le sujet d'une hallucination !

Madame de Clarisse se mit à rire :

— C'est que vous achevez à peine de vous réveiller... Vous ne faites que sortir d'une longue et pesante torpeur. Mais je vous avais bien prédit qu'on vous éveillerait de force, ma belle dormeuse, malgré toutes les lettres, tous les talismans de votre abbé Pelouse !

Elle referma sur madame de Lianges la portière de la chaise :

— Bonsoir, Ariane ! A demain, et que des rêves charmants embellissent votre sommeil !

CONSTANTIN PHOTIADÈS

(La fin au prochain numéro.)

LETTRES

DE PARIS ET DE VIENNE

— 1859-1862 —

A MATHILDE WESENDONK[1]

XII[2]

Paris, 3 mars 60.

Je veux faire de ce jour un jour de fête. Je veux vous écrire, amie ! Après avoir bien réfléchi, et de la manière la plus amicale, j'ai maintes fois déposé la plume que j'avais reprise, ces temps-ci, pour vous écrire. Mon besoin de communiquer avec vous est grand et je veux tâcher de le satisfaire en vous donnant beaucoup de bonnes nouvelles.

D'abord je vais vous décrire ce qui se trouve sur ma cheminée, en guise de pendule. C'est une chose étonnante. Sur une monture recouverte de velours rouge s'élargit un écusson d'argent où sont gravées des devises tirées de mes œuvres, depuis *Rienzi* jusqu'à *Tristan et Isolde*. Au-dessus de cet écusson, dans une couronne d'argent, dont une branche est de laurier, l'autre de chêne, se déroule à moitié une grande feuille de papier à musique, en argent, où sont gravés les thèmes principaux de mes opéras. Une belle plume d'argent est posée entre les branches de la couronne, au-dessus de la

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

2. Les passages de cette lettre placés entre crochets ont déjà été traduits et cités dans le *Petit Temps* du 10 mai 1904.

feuille de papier à musique; les branches sont réunies par un nœud d'or qui porte cette inscription : Le cœur de l'homme juste doit s'épanouir au soleil des grands hommes », et puis : « Dédié au maître sublime, en témoignage de sincère vénération, par Richard Weiland. »

Ce Richard Weiland est un bourgeois de Dresde, que je n'ai jamais connu, mais qui vint me voir, un matin, à Zurich, — dans « l'Asile », — et me fournit une critique assez drôle de la manière dont *Tannhäuser* avait été exécuté à Prague, en me rapportant que là-bas l'ouverture avait duré vingt minutes : elle n'avait duré que douze minutes, sous ma direction, à Dresde... J'ai trouvé l'envoi, avec une lettre fort discrète, un jour que je revenais de faire répéter mes chœurs, affreusement fatigué... J'ai maintenant le bâton [1] et cette pièce d'orfèvrerie...

[Mes concerts ici m'ont mis en relation avec quelques hommes dévoués et intelligents.

Gasperini, un médecin très aimable, cultivé, bien doué, qui prochainement se vouera tout entier à la littérature et à la poésie, un homme de bel extérieur et de cœur chaleureux, mais peut-être sans grande énergie propre, — m'appartenait déjà avant mon arrivée, est maintenant le plus ardent et le plus tenace champion de ma cause. Pour la soutenir, il est entré au *Courrier du Dimanche*.

En Villot, j'ai gagné une tête excellente et fort bien meublée, un esprit fin et clair, libre de tout préjugé.] Cet homme, qui déjà vient de marier un fils, est conservateur des Musées du Louvre et, comme tel, a la direction générale des trésors artistiques. Dans une œuvre gigantesque, qui lui a coûté quinze années de travail constant, il a écrit une histoire des collections du Louvre...

Figurez-vous que cet homme, [longtemps avant de faire ma connaissance, possédait déjà toutes mes partitions et les a étudiées minutieusement. Il a été tout heureux de pouvoir obtenir de Härtels, dès maintenant, par mon intermédiaire, une partition de *Tristan*. Il m'a surpris par la netteté de son jugement, surtout quand il apprécie les facultés de sa propre

1. Ce bâton de chef d'orchestre, exécuté d'après le dessin de Semper, était un présent de madame Wesendonk.

nation, à laquelle il appartient tout à fait pour l'expression, tandis qu'il la dépasse de beaucoup par l'esprit.] Sa tête est très belle et très fine. Il m'a invité à voir en [détail, sous sa conduite, les trésors du Louvre; je n'ai pas encore pu profiter de l'invitation, ni de longtemps ne le pourrai!

Parmi beaucoup d'autres, je vous citerai encore le romancier Champfleury, dont je vous ai envoyé la brochure, écrite sous une première impression. Il a un regard profond, d'une mélancolie bienveillante.

Son ami, [le poète Baudelaire m'a écrit deux lettres admirables; il ne veut m'être présenté cependant qu'après avoir achevé quelques poèmes dont il désire me faire hommage.] Je vous ai parlé de Franck-Marie: il a écrit sur moi quelque chose d'important; mais, personnellement, je ne le connais pas encore.

[Il y a encore un jeune peintre, Gustave Doré, qui a déjà ici une grande réputation; il a fait un dessin pour *l'Illustration*, qui me représente dirigeant un orchestre d'esprits dans un site alpestre. De plus, il y a aussi plusieurs musiciens et compositeurs qui se sont déclarés pour moi avec enthousiasme; entre autres, Gounod, un homme tendre, bon et pur, mais pas profondément doué], Louis Lacombe, Léon Kreutzer, Stephen Heller. Important comme très profond musicien, est Sensale, qui doit me jouer mes partitions.

[Un M. Perrin, important comme peintre, ancien directeur de l'Opéra-Comique et probablement futur directeur du grand Opéra, m'est très dévoué et a bien parlé de moi dans la *Revue Européenne*.

Berlioz a succombé à l'envie; mes efforts pour pouvoir rester en bonne amitié avec lui sont devenus inutiles par l'accueil brillant fait à ma musique, lequel lui est insupportable. A vrai dire, il se trouve contrecarré par mon apparition à Paris à la veille de l'exécution de ses *Troyens*; sa mauvaise étoile lui a aussi donné une méchante femme qui se laisse corrompre pour influencer son mari, souffrant et faible. Sa conduite envers moi a été une continuelle oscillation entre un penchant amical et une répulsion envieuse. Il a publié très tardivement son compte rendu, que vous aurez lu sans doute, et de façon à se dispenser de relever l'effet produit

par une nouvelle audition de ma musique. J'ai cru bon de répondre à sa manière équivoque, sinon méchante, de traiter la question de la « musique de l'avenir ».] Vous trouverez cette réponse dans le *Journal des Débats* du 22 février.

[Rossini s'est mieux conduit. On lui avait attribué un bon mot sur mon manque de mélodie, et le bon mot avait été reproduit avec avidité jusque dans les journaux allemands. Et voilà qu'il vient de dicter tout exprès une rectification, où il déclare ne rien connaître de moi, si ce n'est la marche du *Tannhäuser*, qui lui a fait le plus grand plaisir ; il ajoute que, d'ailleurs, d'après tout ce qu'il sait de moi, il me tient en grande estime. Ce sérieux, chez ce vieil épicurien, m'a surpris...]

Enfin, j'ai encore une conquête à vous annoncer, celle d'un maréchal, du maréchal Magnan. Il a assisté à mes trois concerts et témoigné beaucoup d'enthousiasme. Comme malheureusement ma situation veut que, pour certains milieux, je me fasse bien connaître d'un personnage si considérable, je lui ai rendu visite, et ses paroles m'ont vraiment surpris. Il avait dû lutter à la ronde et ne comprenait pas comment on pouvait entendre dans ma musique autre chose que de la musique, tout comme Gluck et Beethoven en avaient écrite, seulement avec la marque spéciale du génie « d'un Wagner »...

Je n'ai pas encore pu retrouver un de mes programmes de concert. Cependant vous en aurez un. Vous verrez qu'ils n'ont pas été trop intimes. Votre remarque a tout décidé. Pour *Tristan*, il n'y a qu'une notice sur le sujet...

Je veux vous dire encore quelques mots des concerts. Les instruments à cordes étaient excellents : trente-deux violons, douze altos, douze violoncelles, huit contrebasses, — une masse extrêmement sonore, que vous auriez eu grande joie à entendre. Seulement, les répétitions étaient encore insuffisantes, et je n'avais pu encore obtenir le *piano* voulu. Les instruments à vent n'étaient bons qu'en partie : à tous manquait l'énergie : ainsi le hautbois restait toujours pastoral et ne s'élevait jamais jusqu'à la passion. Les cors étaient misérables et m'ont coûté maint soupir ; les malheureux cornistes excusaient leurs fréquentes attaques fautives en prétendant que mon geste les intimidait. Les trombones et les trompettes n'avaient pas d'éclat. Mais finalement tout fut réparé par le

vraiment grand enthousiasme qui saisit l'orchestre, du premier musicien jusqu'au dernier, et qui s'accrut si visiblement aux exécutions que Berlioz, étonné, doit être prudent.

Les trois soirées furent donc de véritables fêtes, et, pour les démonstrations d'enthousiasme, les fêtes de Zurich n'étaient rien en comparaison de celles-ci. Dès le début, le public était captivé. Pour l'ouverture du *Hollandais Volant*, j'avais fait une nouvelle fin, qui me plaît beaucoup et fit aussi impression sur l'auditoire. De naïfs cris de joie éclatèrent après la mélodie gracieuse de la marche du *Tannhäuser*, et, chaque fois que cette mélodie revenait, la même explosion se renouvela. Cette ingénuité enfantine me mit vraiment en belle humeur, car je n'ai jamais entendu la joie éclater si spontanément. Le chœur des Pèlerins fut d'abord chanté avec hésitation et sans entrain; plus tard, cela marcha mieux. L'ouverture du *Tannhäuser*, exécutée avec une grande virtuosité, me valut chaque fois de nombreux rappels. Le prélude de *Tristan* ne fut joué à ma guise qu'au troisième concert; il m'a fait beaucoup de plaisir ce soir-là. Le public aussi semblait être fort empoigné, car lorsque — après les applaudissements — un opposant se risqua à siffler, un tel ouragan éclata, si intense, si prolongé, toujours renaissant, que je commençai vraiment à me sentir gêné à mon pupitre et que je dus prier, par des gestes de la main, de cesser à la fin, pour l'amour de Dieu, ma satisfaction étant complète; mais cela même ralluma une nouvelle ardeur, et l'ouragan se déchaîna de plus belle. Bref, je n'ai jamais rien vu de pareil.

Tous les fragments de *Lohengrin* firent, dès le début, un effet extraordinaire; orchestre et public, après chacun, m'auraient presque porté en triomphe. Vraiment, je ne peux pas dire autrement, ce furent des soirs de fête...

Et maintenant l'enfant demandera, sans doute, avec étonnement, pourquoi je ne suis pas content après de si belles émotions, pourquoi je regarde si tristement devant moi? Oui, c'est tout spécial..., et je puis dire seulement que les fêtes c'est bel et bon..., mais que je n'en ai pas besoin! De telles soirées restent quelque chose qui m'est extérieur : ce sont des ivresses, rien d'autre, et elles laissent derrière elles les effets de toute ivresse. Oui, si seulement j'étais autrement

fait, cela irait bien. Après tout, je suis parvenu assez loin ; je pourrais jouir du repos maintenant, attendre à mon aise les événements, et ce qui est immanquable, à ce qu'on m'assure, la célébrité, les honneurs, que sais-je encore ! Quel fou je serais, alors ! Figurez-vous qu'au premier concert j'étais distrait parce que certain receveur général n'était pas encore arrivé de Marseille. Et de quoi s'agissait-il avec cet homme ? C'était l'homme riche dont Gasperini m'avait assuré qu'il s'intéresserait vivement à mon projet de faire représenter mes opéras en France, et auquel on persuaderait sans peine de me soutenir puissamment à cet effet. Je n'avais en vue que la possibilité d'une première exécution de *Tristan* à Paris, en mai, avec des interprètes allemands : c'était le but unique vers lequel je me dirigeais, pour lequel je faisais tout, et, justement, ce furieux effort des trois concerts. Mon homme riche viendrait de Marseille ; le succès de ma musique le déciderait à se déclarer prêt à donner la garantie nécessaire pour l'entreprise d'opéra que j'avais en vue. Enfin, au troisième concert, l'homme arrive ; mais il a, ce jour-là, un grand dîner chez Mirès ; il vient pourtant passer une heure au concert, et... c'est un Français magnifique, très heureux de, etc... pour estimer ensuite qu'une entreprise d'opéra allemand est bien chanceuse... etc., etc.

J'avais été, encore une fois, trop naïf ! Je le sais toujours d'avance, et pourtant on espère, on se risque, — parce qu'il y a justement un but, un but qui me paraît si nécessaire. Et je ne suis plus ici-bas, ma vie n'a plus de sens que pour regarder ce but et le regarder par-dessus tout ce qui se trouve entre moi et lui : ce n'est qu'en vue de ce but que je peux vivre encore ; comment pourrais-je vivre si j'en détournais les yeux pour les plonger dans l'abîme qui m'en sépare !

Oui, certes, d'autres devaient faire cela pour moi et me maintenir debout dans l'air respirable ; mais est-ce qu'on peut à bon droit exiger cela de quelqu'un ? Chacun n'a-t-il pas un but en vue ? Seulement, ce but n'est pas précisément celui de l'excentrique ! Ainsi arrive-t-il, mon enfant, que le maître stupide doit de nouveau regarder profondément et longuement, uniquement, dans l'abîme, hélas ! Qu'éprouve-t-il alors ? Aucun cercle de l'enfer de Dante n'offre d'abîmes plus effroyables !... Assez là-dessus... Et le but ??... demeure

toujours l'unique chose qui m'anime!... Mais comment l'atteindre?...

Oui, mon amie, c'est ainsi! Tout, encore une fois, n'est que nuit autour de moi. Si je n'avais plus de but, il en irait autrement. Maintenant, au prix de peines et d'angoisses inexprimables, il me faut seulement m'arracher du gouffre où je devais finir par me précipiter de nouveau avec un aveuglement presque intentionnel. Je ne vois pas encore la hauteur d'où je pourrais de nouveau diriger mes regards vers mon but... Quand j'aperçus, à la fin, l'inévitable nécessité de concentrer d'abord tous mes efforts pour arriver à une première exécution de *Tristan*, je me disais aussi : Maintenant, avec ce but en vue, plus d'humiliations pour toi! Tout ce que tu fais pour acquérir le pouvoir et les moyens ne peut comporter rien de honteux pour toi, et à tous ceux qui ne pouvaient te comprendre parce qu'ils te voyaient marcher dans des chemins non frayés tu pourrais crier : « Qu'est-ce que vous savez de mon but?... » Car celui-là seul peut me comprendre qui comprend mon but.

Chaque jour m'apporte de nouveaux projets : tantôt cette possibilité-ci, tantôt celle-là flotte devant moi. Je suis si indissolublement lié à cette œuvre que — très sérieusement — je sacrifierais ma vie, je jurerais de ne pas vivre un jour de plus après l'avoir fait représenter. Ainsi est-il explicable que je pense, au lieu de subir toutes les peines et les humiliations que j'aurais à subir pour acquérir les moyens nécessaires par des succès « parisiens », à choisir le tourment le plus simple : aller à Dresde, me soumettre à l'interrogatoire, au jugement, et à la grâce, ma foi! pour pouvoir chercher tranquillement le meilleur théâtre allemand, y représenter *Tristan* et rompre ainsi le charme qui me domine aujourd'hui. Rien d'autre ne me paraît valoir la moindre peine! Voilà ce qui me semble encore le plus raisonnable et je trouverais impardonnablement égoïste de refuser n'importe quel tourment ou quel affront qui pourrait conduire à la délivrance de mon œuvre. Que suis-je donc... sans mon œuvre?... Et puis encore ceci : je n'ai pas foi dans mon opéra en langue française. Tout ce que je fais pour cela est en désaccord avec la voix intérieure que je puis seulement assourdir par la légèreté et la violence. Je

n'ai foi ni dans un *Tannhaüser* français, ni dans un *Lohengrin* français, moins encore dans un *Tristan* français. Toutes mes démarches dans cette voie demeurent non bénies, d'ailleurs : un démon — sans doute mon démon — me contrarie en tout. Seul l'ordre d'un despote pourrait écarter les obstacles personnels qui empêchent mon entrée à l'Opéra de Paris. Pour l'obtenir je ne ressens même aucune véritable ardeur. Surtout qu'ai-je affaire avec mes anciennes œuvres ? Elles me sont devenues presque indifférentes. Je me surprends toujours à m'en désintéresser absolument. Et puis les traductions françaises ! Il me faut les tenir pour entièrement impossibles ! Les quelques vers traduits pour mon concert ont coûté des peines indicibles et étaient insupportables. Malgré des efforts infinis, pas un acte de mes opéras n'est encore traduit et le peu qui est là me dégoûte. La langue aussi est une des causes principales qui font qu'ici tout me reste proprement étranger. La torture d'une conversation française m'est prodigieusement fatigante; je m'interromps souvent au milieu d'un entretien, comme un désespéré qui se dit : « Ce n'est décidément pas possible; tout est inutile ! » Alors je me sens lamentablement un « sans-patrie ». Je me demande : « Où est donc ta place ? » Et je n'ai pas de pays à nommer, pas de ville, pas de village même. Tout m'est étranger, et souvent je tourne un regard nostalgique vers le pays du Nirvâna. Mais le Nirvâna, bien vite, me redevient *Tristan* : vous connaissez la théorie bouddhiste de la Genèse. Un souffle trouble la clarté du ciel :



cela s'enfle, cela se condense et finalement le monde entier m'apparaît comme une masse impénétrable. C'est ma vieille destinée, tant que j'ai encore de ces esprits non délivrés autour de moi !...

J'ai encore quelque chose du pays auprès de moi, que je vais perdre bientôt : Bülow. Le pauvre garçon se tue de fatigue ici ; et je jouis peu de lui, car c'est à peine s'il peut me faire de rares visites. Cependant il m'est déjà doux de le savoir ici. Mon Dieu ! cela me fait tant de bien quand je peux

parler naturellement, et je ne puis le faire qu'avec lui. Il m'est et me demeure tout dévoué. Je suis souvent touché, quand je surviens par derrière, de voir quelle peine secrète il se donne sans cesse pour moi. Il est alors tout triste si je lui dis : « Cela ne servira pourtant à rien ! » Mais, avant son départ, je veux lui donner une joie en lui disant que vous m'avez chargé de lui souhaiter le bonjour...

Maintenant il s'agit de se remuer pour combler l'effroyable déficit de mes concerts. On me propose de donner trois fois le même concert à Bruxelles, à des conditions qui m'assurent un petit bénéfice. Je serai bien forcé de le faire. Préparez-vous à recevoir de là de mes nouvelles. On me parle aussi de Londres. C'est bien triste ; mais vous savez que je ne peux pas mourir encore...

Il vaut mieux que je termine, amie : je vois avec évidence que plus rien de bon ne sortira de ma plume et déjà j'ai trop tiré sur la corde. Je suis du moins un peu soulagé d'avoir recommencé à vous écrire : merci à vous qui m'avez valu cela ! Mille amitiés à Otto et aux enfants. Dites-moi comment vous allez tous !

XIII

Paris, 20 avril 60.

Mais, chère enfant bien-aimée, pourquoi ne me donnez-vous pas de vos nouvelles ? Faut-il donc que je commence par tout demander, moi ? Est-ce qu'on ne peut même pas m'écrire, à moi, malheureux, me répondre, au moins ?... Je suis vraiment très inquiet. J'ai écrit dernièrement à Otto : de lui, non plus, pas la moindre réponse ! Maintenant il ne me reste plus qu'à rêver : et c'est aussi mon recours. Je rêve beaucoup et souvent ; mais même les rêves agréables ont pour moi quelque chose d'inquiétant, parce que, d'après les règles de l'art d'interpréter les songes, si l'objet de vos soucis nous apparaît sous des couleurs joyeuses, cela veut bientôt dire le contraire. Mais quel fâcheux recours les rêves sont-ils déjà !... Ils indiquent le vide de notre existence à l'état de veille. Alors

le Vert Henri[1] me revient à l'esprit, celui qui finit par ne plus faire autre chose que rêver...

Méchante enfant! Votre dernière lettre même — et il y a si longtemps de cela déjà! — me disait si peu de chose, presque rien, de vous! Ma stupide destinée doit-elle toujours servir de thème à notre correspondance? Je me prends à douter que ces lignes vous trouvent à Rome : vous serez peut-être partie — cela vous ressemblerait bien! — sans me dire quand ni pour quel endroit! Vous voyez, c'est une querelle : il y a quelques jours encore, j'aurais pris cela plus doucement; mais, à présent, je deviens plus méchant de jour en jour.

Je vous en prie, écrivez-moi donc une longue lettre! Comment vous allez, ce que vous voyez, votre vie quotidienne, quelles connaissances vous avez faites, si votre santé est bonne, etc, Vous m'avez promis de me montrer votre lanterne magique de temps à autre. Et, tout à coup, me voilà excommunié? Ah! on voit où vous êtes!

Je devrais presque, à présent, ne point parler de moi; mais que sais-je de vous? Rien, sinon que je ne sais rien : une notion très philosophique! Et de moi?? Chère enfant, cela ne tournera jamais d'une façon raisonnable et surtout aucun homme de sens n'y comprendra jamais rien. Par exemple, je suis fêté par tous les gens intelligents et le monde entier croit que je nage dans les plaisirs et les délices parce que j'ai atteint enfin le résultat incroyable qu'un de mes opéras va être représenté à Paris. « Que peut-il désirer encore de plus? » dit-on. Et figurez-vous que je n'ai jamais été plus las de tout cela que maintenant et à quiconque vient me féliciter je montre les dents avec fureur. Voilà comment je suis, à présent!

Personne ne fait rien à mon goût; rien ne me va. Alors on me plante là, et, finalement, il faut que j'en sois encore bien aise. Avec vous cependant, je ne veux pas être si malhonnête.

Vous savez, mon enfant, que je ne regarde ni à droite ni à gauche, ni devant ni derrière, que le temps et le monde me

1. Héros célèbre de l'écrivain suisse Gottfried Keller.

sont indifférents et qu'une seule chose me détermine, la nécessité de décharger mon âme : donc vous savez aussi la seule chose qui me tienne au cœur. Si pourtant il en était autrement, si ma provision intérieure était déjà épuisée et si je n'avais plus qu'à regarder autour de moi pour voir le succès de mes œuvres, l'importance que je puis avoir, j'aurais alors assez de sérieux et édifiants amusements. Je ne puis donner un démenti à mes nouveaux amis français qui voient dans la possibilité, dans la certitude prévue de la grande impression que fera bientôt *Tannhäuser* sur le public parisien, un événement d'une importance inouïe et y attachent un prix incomparable.

Quiconque observe avec sang-froid la vie d'une nation aussi douée mais aussi incroyablement négligée que les Français, et peut s'intéresser à tout ce qui lui semble utile pour le développement et l'ennoblissement de ce peuple, je ne saurais le blâmer, après tout, s'il aperçoit dans l'accueil fait à un *Tannhäuser* français une véritable question de vie ou de mort pour la culture possible de ces gens-là. Songez donc à l'état misérable où se trouve l'art français ; que la poésie est, proprement étrangère à ce peuple qui, à sa place, ne connaît que la rhétorique et l'éloquence. Étant donné l'isolement absolu de la langue française et son incapacité de s'assimiler par une traduction l'élément poétique qui lui est étranger, il ne reste qu'un seul moyen, c'est de faire agir la poésie sur les Français par l'entremise de la musique. Seulement, le Français n'est pas non plus proprement musicien, et toute musique lui est venue de l'étranger : de tout temps, le style musical français ne s'est formé que par le contact de la musique italienne et de la musique allemande; il n'est rien d'autre, à proprement parler, qu'une transaction entre ces deux styles...

Tout bien considéré, Gluck n'a rien appris d'autre aux Français qu'à mettre la musique d'accord avec la rhétorique de la tragédie française : de vraie poésie, au fond, il n'en était pas question. C'est pourquoi, depuis lors, les Italiens presque seuls ont été maîtres du terrain : il ne s'agissait jamais que d'une rhétorique et d'une manière, et, au demeurant, de musique aussi peu que de poésie. La négligence

croissante qui en est résultée jusqu'à ce jour est incroyable. Dernièrement, pour connaître un peu les chanteurs de l'Opéra, je fus obligé d'entendre une œuvre nouvelle d'un certain prince Poniatowski. Ce que j'éprouvai là!! Quelle nostalgie du plus simple vallon de la Suisse me saisit!! J'étais comme assassiné quand je rentrai chez moi, et toute possibilité s'était évanouie devant moi sans laisser de trace. Mais, en même temps, j'appris comment les impressions les plus horribles ne font que provoquer des réactions d'autant plus fortes et plus durables. « Vous voyez, — me dit-on, — quelle est la situation et ce que nous attendons, ce que nous désirons de vous! » Ceux qui me disent cela sont des gens qui, depuis vingt ans, n'ont plus mis les pieds à l'Opéra, qui ne connaissent plus que les concerts du Conservatoire, les quatuors, et qui, finalement, — sans me connaître, — étudiaient mes partitions, — et non seulement des musiciens, mais des peintres, des hommes de lettres, oui, jusqu'à des hommes politiques! Ils me disent : « Ce que vous apportez, on ne vous l'a encore jamais offert, loin de là, car vous apportez, avec la musique, toute la poésie : vous apportez le tout, un tout qui subsiste par lui-même, indépendant de toute influence, telle qu'il en fut exercé jusqu'ici par nos instituts sur l'artiste qui voulait se produire à nous. Vous l'apportez sous une forme parfaite et avec la plus grande puissance d'expression : même le Français le plus ignorant ne peut y vouloir rien changer; il doit l'accepter entièrement ou le repousser entièrement. Et de là l'importance considérable que nous attachons à l'événement futur : si votre œuvre est repoussée, nous saurons où nous en sommes et renoncerons à tout espoir; si elle est acceptée, et cela du premier coup (car le Français ne peut être influencé autrement), nous respirerons tous : car, ce n'est pas la science et la littérature, mais l'art théâtral seul, par son action immédiate et générale, qui peut mettre sa forte empreinte sur l'esprit et les idées de notre nation. Mais... nous sommes certains du succès le plus grand et le plus durable!... »

Par le fait, même le directeur, qui connaît mieux le sujet maintenant, se vante, à qui veut l'entendre, de pouvoir compter, avec *Tannhäuser*, sur un vrai « succès d'argent ».

A Bruxelles, j'ai souvent causé avec un homme remar-

quable, un vieux diplomate, très intelligent, spirituel et d'une expérience peu commune [1], qui me recommanda vivement de ne pas négliger les Français : on peut en penser et dire ce qu'on veut ; il n'en reste pas moins indéniable que les Français sont présentement le véritable prototype de la civilisation européenne, et faire sur eux un effet décisif, c'est agir sur l'Europe toute entière.

Tous ces sons de cloche n'ont vraiment rien que d'encourageant, et je vois bien que je ne me dépouillerai pas de l'importance que je dois avoir aux yeux du monde. L'étonnant, seulement, c'est que l'Europe et le monde me sont à peu près également indifférents; au fond du cœur, je me dis : Que t'importe tout cela? Mais, encore une fois, je vois bien que je ne m'en dégage pas : oh ! le démon y veille. La plus sûre garantie de mon immanquable influence sur l'Europe c'est... ma détresse !

Je vous dis cela franchement pour que vous ne vous fassiez pas des idées erronées sur mon compte, que vous n'alliez point imaginer que ce vain accueil me pousse vers quelque chose qui est proprement hors de moi. Mes concerts de Paris m'ont causé des embarras à perte de vue : je n'ai entrepris Bruxelles que pour m'en tirer un peu; j'ai abouti au résultat diamétralement opposé. En quittant cette ville, je me suis rappelé ce qu'avait dit Rossini après la chute d'un de ses opéras, « plus soigné » que les autres : « Si jamais on me prend à soigner ma partition [2] ! » Et je me dis, de même : « Si jamais on me prend à faire de l'argent [3] ! » L'Allemagne envers moi garde un silence parfait; si jamais de ma vie j'arrive à faire représenter *Tristan* et les *Nibelungen*, il me faudra imaginer de véritables miracles pour me maintenir au-dessus des eaux de cette sainte existence. Voilà comment j'accepte les espérances de mes amis de Paris, notamment celles de mon directeur; et, comme toutes ces splendeurs, hélas ! se font quelque peu attendre, je ne suis pas éloigné de me vendre à un général russe [4], qui doit bientôt venir ici

1. Le conseiller d'État Klindworth.
2. La phrase est telle quelle, en français, dans le texte.
3. De même en français.
4. M. de Sabouroff, directeur du théâtre impérial.

m'engager pour une expédition de *Tannhäuser* à Pétersbourg. Je vous en prie, veuillez en rire avec moi : on ne peut vraiment pas me sauver autrement de ces contradictions ridicules où me laisse ce monde qui a besoin de rédemption, moi, le sauveur attendu !

Cependant, il me faut faire provision de bonne humeur pour écrire... un grand ballet. Qu'est-ce que vous dites de cela ? Vous doutez de ma parole ? Vous me ferez des excuses un jour, quand vous le verrez et l'entendrez. Pour le moment, je ne vous dis que ceci : pas une note, pas un mot ne sera changé dans *Tannhäuser*. Mais il fallait absolument qu'il y eût un « ballet », et ce ballet devait se trouver au second acte, parce que les abonnés de l'Opéra viennent toujours un peu en retard au théâtre, après avoir dîné copieusement, et jamais pour le lever du rideau. Je déclarai que je ne pouvais pas me soumettre aux lois du Jockey-Club et que je retirerais mon ouvrage. Pourtant je veux tirer ces messieurs d'embarras : l'Opéra n'a pas besoin de commencer avant huit heures, et je veux réaliser enfin comme il convient l'évocation du profane *Venusberg*.

Cette cour de « dame Vénus » était manifestement le point faible de l'œuvre. N'ayant pas de bon corps de ballet à ma disposition, je m'étais contenté d'une esquisse à la grosse brosse et par là je gâtai beaucoup les choses : je laissais notamment l'impression du *Venusberg* faible et indécise, ce qui avait pour conséquence de ruiner la base même sur laquelle devait s'édifier ensuite l'émouvante tragédie. Tous les ressouvenirs et les avertissements ultérieurs, si décisifs, qui doivent nous remplir d'horreur (et par là seulement peut s'expliquer l'action), perdaient presque tout leur effet : la terreur et l'angoisse continue faisaient défaut. Je reconnais, d'ailleurs, maintenant qu'à l'époque où j'écrivis *Tannhäuser*, j'étais encore incapable de réaliser chose pareille, qui est nécessaire ici ; pour cela, il fallait une maîtrise beaucoup plus grande, que j'ai tout juste maintenant : maintenant, après avoir écrit la suprême transfiguration d'Isolde, je pouvais trouver aussi bien la vraie fin qu'il fallait pour l'ouverture du *Hollandais Volant*, et l'horreur du Venusberg. On devient tout-puissant lorsqu'on ne fait plus que jouer avec le monde. Évidemment,

il me faut ici tout inventer de moi-même, afin de pouvoir prescrire au maître de ballet les moindres nuances; il est certain cependant que seule la danse peut ici produire l'effet, mais quelle danse! Les gens seront stupéfaits de tout ce que j'aurai combiné! Je n'ai encore rien mis sur le papier; en quelques rapides indications, je vais l'essayer ici pour la première fois. Ne soyez point surprise de trouver cela dans une lettre à Élisabeth.

Vénus et Tannhäuser reposent comme dans la version originelle : seulement, les trois Grâces sont étendues à leurs pieds, entrelacées joliment. Toute une masse compacte de corps d'enfants entoure la couche : de petits Amours endormis qui, dans leurs jeux enfantins, sont tombés les uns sur les autres en se battant et ont été pris par le sommeil.

Alentour, sur les saillies de la grotte, sont couchés des couples d'amants. Au milieu seulement dansent des Nymphes, taquinées par des Faunes, qu'elles tâchent d'éviter. Ce groupe accélère ses mouvements : les Faunes deviennent plus impétueux; la fuite provocante des Nymphes invite les hommes des couples couchés à les défendre. Jalousie des femmes abandonnées; audace croissante des Faunes. Tumulte. Les Grâces se lèvent et interviennent, exhortant à la belle modération : elles, aussi, les Faunes les taquinent, mais ils sont chassés par les jeunes gens. Les Grâces réconcilient les couples... Des Sirènes se font entendre... Au loin, tumulte : les Faunes, voulant se venger, ont appelé les Bacchantes. Bruyante, la troupe sauvage s'approche, après que les Grâces se sont couchées de nouveau devant Vénus. Le joyeux cortège amène toute espèce d'animaux monstrueux; on choisit un bélier noir, on examine soigneusement s'il ne porte pas de tache blanche et on le conduit, avec des cris de joie, près d'une cascade; un prêtre l'abat et le sacrifie avec des gestes horribles.

Tout à coup s'élève hors de l'eau, parmi la joie sauvage de la foule, un personnage que vous connaissez bien, le *Strömkarl*[1] des légendes du Nord, avec son grand violon merveilleux. Il joue une danse, et vous pouvez penser ce qu'il me

1. Littéralement, « Charles des torrents ».

faut inventer pour donner à cette danse son juste caractère. Toute la gent mythologique, peu à peu, s'empresse, attirée par les sons du violon. Tous les animaux consacrés aux dieux. Enfin des Centaures, au milieu de la frénésie générale, se mettent à caracoler çà et là. Les Grâces intimidées ne savent comment mettre fin au délire. Elles s'élancent, avec des gestes de désespoir, parmi ces frénétiques : vainement! Elles se retournent alors vers Vénus, invoquant son aide. D'un geste, la déesse éveille les Amours, qui décochent toute une grêle de flèches, puis d'autres, et d'autres encore sur la foule; leurs carquois se remplissent de nouveau indéfiniment. Maintenant, les couples se forment plus distincts : ceux que les flèches ont blessés tombent dans les bras les uns des autres; un désir furieux s'empare de tous. Des flèches égarées ont même blessé les Grâces : elles ne sont plus maîtresses d'elles-mêmes.

Faunes et Bacchantes, par couples, disparaissent impétueusement; les Centaures prennent les Grâces en croupe et les enlèvent; tous se précipitent vers le fond; les couples se couchent; les Amours, continuant de tirer, se sont mis à la poursuite de ces sauvages. Une langueur se fait sentir. Des nuages s'abaissent. Toujours plus lointain, on entend le chant des sirènes. Tout disparaît. Calme...

Enfin... Tannhäuser s'éveille de son rêve,.. Voilà à peu près la chose. Qu'en pensez-vous?... Je m'amuse fort d'avoir utilisé mon *Strömkarl* pour la onzième variation. Cela explique aussi pourquoi Vénus est allée dans le Nord avec sa cour : là seulement on pouvait trouver le joueur de violon qui devait jouer devant les dieux antiques. Le bélier noir me plaît aussi, Pourtant il me sera toujours possible de le remplacer. Les Ménades devraient apporter, avec des cris de joie, Orphée assassiné : elles jetteraient sa tête dans la cascade, et là-dessus apparaîtrait hors de l'eau le *Strömkarl*. Mais ceci est moins compréhensible sans paroles. Qu'en dites-vous?

Je voudrais bien avoir sous la main des aquarelles de Genelli : il a parfaitement représenté ces sauvageries mythologiques. A la fin, il faut bien m'aider ainsi. Mais j'ai encore à inventer beaucoup...

Voilà! je vous ai écrit de nouveau une fois une vraie lettre de *Kapellmeister*, ne trouvez-vous pas? Et, cette fois, c'est

aussi une lettre de maître de ballet. Cela doit pourtant vous mettre en belle humeur?

Et pourtant vous ne m'écrivez pas? Et Otto non plus? O les méchants, les méchants! Où prendre maintenant des lettres qui me donnent de la joie? Et vous savez que rien d'autre ne me donne de joie! Rien que m'occuper de vous.

On m'a envoyé de Bruxelles hier ma photographie, qui me paraît fort bien réussie. J'ai tout de suite pensé à vous. Si vous avez la gentillesse de m'écrire bientôt et si vous me dites quand vous retournerez à Lucerne, j'enverrai à M. Stünzig ou à toute autre personne désignée par vous ce portrait qui vous dira quel air j'ai présentement : il faudra l'accrocher dans la galerie au-dessus du piano.

Puisque vous avez emmené à Rome tout ce qui est vôtre, aucun ami ne peut vous souhaiter la bienvenue chez vous, au retour, si je ne m'y trouve, au moins en effigie.

Figurez-vous que, cette fois, j'ai tout uniment oublié l'anniversaire d'Otto : je savais bien que c'était en mars, mais le jour? Je n'avais, du reste, rien de convenable à lui offrir. A présent, qu'il attende jusqu'en mars prochain : alors je serai probablement déjà riche et je jetterai les millions autour de moi. Au reste, considérez, chère enfant, que je n'ai toujours plus rien au monde que vous; que je vis pour vous, par vous et avec vous, et que le jeu n'a plus d'intérêt pour moi que parce que je puis me plaindre à vous de ma détresse et que vous accueillez si doucement ma plainte. Adieu, mon enfant! Mille cordiales amitiés : partagez avec votre mari et vos enfants ce que vous aurez en trop.

RICHARD WAGNER

Traduit de l'allemand,
avec l'autorisation de l'éditeur, par GEORGES KHNOPFF.

(A suivre.)

L'ORGANISATION OUVRIÈRE[1]

> « Il n'y a pas pour l'intelligence humaine de préoccupation plus saine que celle du droit. »
>
> EDMOND PICARD. — *Le Droit pur.*

II

Ce qui donne à l'*Internationale* son caractère, nous l'avons dit, c'est le « considérant » qui ouvre son règlement : « l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. » Il posait en principe que le devoir des ouvriers est de se grouper, de faire masse, car « tous les efforts faits jusqu'ici ont échoué, faute de solidarité entre les ouvriers des diverses professions dans chaque pays, et d'une union fraternelle entre les travailleurs des diverses contrées. » Mais comment se grouper? Par la société de production ou par la société de résistance? Il n'importe : l'*Internationale* ne fit pas de choix entre ces deux formes d'association, cependant si différentes d'esprit. « Sont admises à faire partie de la Fédération, portaient les statuts de la *Fédération lyonnaise*, toutes les sociétés ouvrières indépendantes, quelle que soit leur forme, sociétés de résistance ou de prévoyance, chambres syndicales, sociétés coopératives, de consommation, de production et de crédit, cercles, sociétés d'études, etc. » La *Fédération marseillaise* s'exprimait en des termes un peu plus restrictifs, mais sans rejeter cependant aucune forme d'association : « Le Conseil fédéral verrait avec plaisir toute corporation se former en chambre syndicale; *néanmoins* il s'efforcera

1. Voir la *Revue* du 1er mars 1905.

d'établir dans le département, ou au dehors, des relations avec toutes les sociétés établies qui donneraient leur adhésion au principe fédératif. » Les ouvriers, avant tout, étaient invités à oublier les différences, les rivalités de professions; l'*Internationale* ne devait être que la fédération de toutes les sociétés ouvrières.

La nouvelle association était constituée sur un plan fédératif dont les parties étaient bien proportionnées. A la base, la section, de caractère communal; au sommet, le Congrès annuel, législateur suprême, et le Conseil général, centre administratif, tous deux de caractère international; entre les deux, les fédérations régionales.

La section est, en principe, l'union de tous les travailleurs d'une commune, tantôt composée de tous les ouvriers de cette localité, sans distinction de métier, tantôt des ouvriers d'une seule profession. Son rôle est de rompre la concurrence que se font les travailleurs d'une même localité : elle les rend solidaires les uns des autres. C'est la petite solidarité entre voisins, entre concitoyens d'une même ville, qui se voient, se coudoient, se connaissent. A la tête de la section, est un *Comité administratif*, nommé au suffrage et composé d'une douzaine de membres en moyenne; sans pouvoir d'initiative, il est l'employé, le fonctionnaire du groupe, révocable à tout instant. C'est le régime du gouvernement de la section par elle-même, le système du « gouvernement direct », pour employer la terminologie de Victor Considérant. Dans cet esprit, la section de Brest écrivait aux sections de Paris, en leur demandant de se fédérer à elles : « Nous ne voulons pas commander et nous ne voulons pas de maîtres ». Chaque section constitue donc un petit État.

Plusieurs sections se groupent en fédération locale, tout au moins constituent un comité local. Puis les sections d'une même région se groupent en fédération régionale; la fédération nationale englobe toutes les sections du pays. La solidarité s'étage ainsi et croît à mesure qu'elle s'élève dans la hiérarchie administrative. Au-dessus, enfin, des fédérations nationales, le comité général qui siége à Londres, et donne à toutes ces solidarités un caractère international : il est le lien de la nouvelle solidarité entre peuples.

Il ne suffit pas, en effet, au marché local d'être défendu par une association locale pour être à l'abri de toute concurrence : le patron reste toujours maître de faire appel à la main-d'œuvre voisine. Une solidarité plus étendue est nécessaire; elle ne peut être obtenue que par l'union de toute la main-d'œuvre, au delà de la région, du pays même : l'union devient internationale. La tactique de l'*Internationale* est toute dans ce Préambule des Statuts, qui était inscrit au dos de chaque carte d'adhérent : « L'émancipation du travail n'étant un problème ni local, ni national, mais social, embrasse tous les pays dans lesquels la vie moderne existe... »

La théorie est nette, la pratique le fut moins. Ni dans toutes les villes, ni dans toutes les régions, les sections ne constituèrent de fédérations particulières, et les fédérations régionales françaises ne furent jamais unifiées en une fédération nationale. L'ensemble des fédérations régionales constituait la « branche française » de l'*Internationale*, dont l'unité se manifestait par les congrès, surtout par le Conseil général dont un des secrétaires, chargé de correspondre avec toutes les organisations françaises, prenait des décisions pour toute la branche et unifiait son action.

Le Conseil international, qui siégeait à Londres, composé d'ouvriers appartenant aux nations coopérantes, avait pour but d'établir « des relations avec les différentes associations ouvrières, de telle sorte que les ouvriers de chaque pays fussent constamment au courant des mouvements de leur classe dans les autres pays. » Quant au Congrès international, il avait lieu tous les ans : « à l'époque fixée par le Congrès précédent, et sans qu'il soit nécessaire d'une convocation spéciale, les délégués se réuniront de plein droit aux lieux et jour désignés ». A ce Congrès, étaient discutées les questions que les sections, les fédérations et le Conseil avaient fait porter à l'ordre du jour ; mais c'est le Conseil qui discutait du choix des questions, pour éviter l'encombrement, l'assemblée restant d'ailleurs maîtresse de son ordre du jour. Le Congrès est composé des délégués des sections : « Chaque section, nombreuse ou non, porte l'article 9 du règlement, a droit d'envoyer un délégué au Congrès. Si la section n'est pas en état d'envoyer un délégué, elle s'unira avec les sections voisines en un groupe

qui nommera un délégué commun pour tout le groupe. » Il s'agit, on le voit, d'obtenir une représentation nombreuse qui sera l'expression fidèle de l'association. Il n'y a que deux conditions imposées aux sections : elles ont à payer les frais de déplacement de leurs délégués ; elles ne sont admises que si elles ont acquitté leur cotisation. Le Congrès de l'*Internationale* tenu à Bâle (1869), imposait à tous les adhérents une cotisation de dix centimes.

Ce nouveau statut ouvrier, fort compliqué, correspondait à une sociabilité déjà large et témoignait d'une conscience juridique fort riche, d'une activité considérable. Il se crée, en effet, à Paris et en province, à l'ombre de l'*Internationale*, de nombreuses sociétés de crédit mutuel et d'épargne et des chambres syndicales proprement dites ; comme dans la période de 1848, des journaux ouvriers se fondent pour formuler la pratique nouvelle : la *Tribune ouvrière*, la *Presse ouvrière*, la *Fourmi*. Grand progrès : cependant, malgré toutes ses déclarations, l'*Internationale* ne se rendit jamais complètement compte de son véritable caractère. Elle commença, en effet, par vouloir continuer le mouvement coopératif de 1848 : ses deux premiers Congrès, à Genève (1866) et à Lausanne (1867), préconisèrent la coopération et la mutualité : « L'Association, disait le premier Congrès, doit tendre à généraliser le mouvement coopératif, mais non à le diriger ou à lui donner une certaine forme... Le Congrès met à l'étude, dans toutes les sections, le crédit international et propose une fédération de toutes les banques ouvrières créées ou à créer... Il décide la mise à l'étude des moyens d'universaliser les secours mutuels. » Le second Congrès n'est pas moins explicite : « Le Congrès invite d'une manière pressante les membres de l'Association internationale... à user de leur influence pour amener les Sociétés de métier à appliquer leurs fonds à la coopération de production. »

Les *Internationaux* ne posent donc pas en principe, dès le début, le groupement des ouvriers en associations professionnelles : cette forme n'est tout d'abord pour eux qu'un des meilleurs agents de la coopération. Ce n'est qu'à la fin qu'elle s'imposera à leurs Congrès comme la forme supérieure, mais non exclusive, de la solidarité. Le Congrès de 1867 déclarait,

dans ce nouvel esprit, que « dans l'état actuel de l'industrie, qui est la guerre, on doit se prêter aide mutuelle pour la défense du salaire ; mais il croit de son devoir de déclarer qu'il y a un but plus élevé à atteindre, qui est la suppression du salariat ». La pensée se précise, en 1868, au Congrès de Bruxelles : le Congrès reconnaît « la légitimité et la nécessité des grèves dans la situation actuelle de lutte entre le capital et le travail ; il déclare qu'il y a lieu de la soumettre à certaines règles, à des conditions d'organisation et d'opportunité et décide la création, au sein de chaque fédération, d'un conseil d'arbitrage, chargé de statuer sur l'opportunité et la légitimité des grèves éventuelles ».

L'*Internationale* venait d'inaugurer la tactique moderne. L'ouvrier était engagé à lutter directement en qualité de salarié (et non plus de producteur établi, comme dans la coopérative) pour obtenir son émancipation ; c'était la résistance : d'où le nom de sociétés de résistance donné aux premiers syndicats. La lutte a désormais pour but le plus haut salaire, par le moyen de la solidarité entre ouvriers. Les ouvriers s'unissent pour résister ou attaquer suivant les cas, soit qu'on diminue leur salaire, soit qu'ils veuillent le faire hausser : l'union doit avoir pour effet de mettre le propriétaire des outils et des machines dans l'impossibilité de faire marcher, d'utiliser ses outils et ses machines. Mais la conception ne fut indiquée nettement qu'au dernier congrès important de l'Internationale, à Bâle (1869). « Le Congrès est d'avis que tous les travailleurs doivent s'employer activement à créer des sociétés de résistance dans les différents corps de métiers. Il invite les sections, groupes fédéraux ou conseils centraux, à provoquer la formation d'unions internationales des corps de métiers. Ces fédérations seront chargées de réunir tous les renseignements intéressant leur industrie respective ; de diriger les mesures à prendre en commun ; de régulariser les grèves et de travailler activement à leur réussite, en attendant que le salariat soit remplacé par la fédération des producteurs libres. »

A la chute de l'Empire, les ouvriers connaissaient donc le syndicat uniprofessionnel, la fédération locale de syndicats ou bourse du travail, la fédération nationale et la fédération

internationale, appelée aujourd'hui secrétariat international, enfin les congrès corporatifs généraux. Ce qui leur manquait, c'était une conception méthodique de ces divers organismes.

L'Assemblée nationale procéda à une longue enquête sur « l'insurrection du 18 Mars » et vota, le 14 mars 1872, une loi pour dissoudre l'*Internationale* : « Les ennemis de l'ordre social, disait le rapporteur de l'enquête, n'ont pas désarmé ; leurs menaces, leurs cris de rage, démontrent assez qu'une loi répressive est nécessaire. Il serait insensé de laisser la société sans défense en présence d'une arme de guerre aussi formidable que l'*Internationale*. » L'association, dissoute légalement, ne disparut qu'en apparence, car cette année même, sept mois après son arrêt de mort, elle tint un congrès à La Haye ; ce fut d'ailleurs le dernier : tiraillée entre le communisme de Bakounine et le collectivisme de Karl Marx, vidée et amoindrie par la mort ou la déportation de ses membres actifs, elle dut disparaître ; mais en laissant derrière elle une tradition, une méthode d'action et l'exemple d'un grand effort.



La guerre et la défaite de la Commune ne dispersèrent pas toutes les associations syndicales : quelques-unes persistèrent, comme persistaient les conditions économiques qui les avaient nécessitées.

Cette même année 1872, vingt-cinq d'entre elles tentèrent de se fédérer : elles créèrent le *Cercle de l'Union syndicale ouvrière*, en opposition à l'*Union du Commerce et de l'Industrie*. M. J. Barberet, ancien gérant à la *Marseillaise*, joua un rôle assez important dans la fondation de cette fédération, et son nom est resté attaché à la tactique qui voulait faire des syndicats l'organe de conciliation entre patrons et ouvriers, par le moyen de conseils d'arbitrage ; c'est ce que l'on appela alors le *barberetisme*. L'article 1er des statuts avait cependant repris le principe édicté par l'*Internationale* : « Le Cercle... a pour but de chercher à réaliser, par l'étude, la concorde et la justice, en vue du progrès moral et matériel des travailleurs, toutes les *améliorations* qu'ils sont susceptibles d'obtenir ; et de servir d'école pour apprendre à toutes les

corporations et syndicats *à faire eux-mêmes leurs propres affaires.* »

Le Cercle fut dissous, un peu moins de deux mois après sa fondation. Un nouvel essai de concentration fut tenté sous le couvert de la coopération, quelques semaines plus tard, mais encore en vain : ce fut la *Société de Crédit mutuel pour le développement des Associations coopératives*. L'année suivante, nouvel effort à l'occasion de l'envoi d'une délégation ouvrière à l'Exposition universelle de Vienne. Cinquante et une professions nommèrent une commission du travail; mais celle-ci, à peine installée, fut dissoute. Elle se reconstitua plus modestement, passa alors inaperçue et put s'occuper de la désignation des délégués et de leur voyage. L'Assemblée nationale, invitée par Tolain, devenu député de la Seine, à voter une subvention, refusa, par crainte que ce voyage ne fût, comme celui de Londres en 1862, l'occasion d'une nouvelle fédération internationale. Précaution inutile, car une souscription publique produisit soixante-douze mille francs et tous ces débats provoquèrent une vive fermentation dans les milieux ouvriers. Beaucoup de syndicats furent alors fondés.

Les délégués à l'Exposition de Vienne, dans leurs rapports, reprirent la question de l'organisation et préconisèrent l'association coopérative : ainsi revenait le vieux programme de 1848, conservé par les militants modérés de l'*Internationale*, par les *temporiseurs*. Il exprimait bien les tendances des ouvriers français, qui, dans l'ensemble, n'étaient pas révolutionnaires : le *Cercle de l'Union syndicale ouvrière* ne songeait guère à demander l'abolition du salariat et n'engageait ses membres qu'à solliciter des améliorations, non point toutes les améliorations, mais celles seulement « qu'ils sont susceptibles d'obtenir ».

L'Exposition de Philadelphie, en 1876, fut l'occasion d'un nouveau rapprochement. Les syndicats parisiens nommèrent, comme en 1873, une commission du travail qui fonctionna librement.

Ces ententes momentanées étaient significatives par leur répétition ; c'était autant d'essais qui marquaient un mouvement syndical déjà important, une nouvelle *Internationale* latente. Elles précisaient la philosophie et la tactique syn-

dicales, rendaient conscients les besoins communs. En 1875, on comptait 175 syndicats. Ils manifestèrent leur vie, l'année suivante, en se réunissant en congrès, à Paris, au mois d'octobre. Il y eut 360 délégués, en majeure partie mutuellistes et coopérateurs; les quelques révolutionnaires qui adhérèrent furent perdus dans la foule des modérés. Le Congrès fut cependant exclusivement ouvrier : aux termes du règlement, « en vue d'éviter des abus que tout le monde devine, nul ne pourra prendre la parole s'il n'est pas ouvrier et s'il n'est recommandé par sa Chambre syndicale ».

Le mouvement ouvrier était loin encore d'avoir repris la vigueur et l'extension qu'il avait eues à la fin de l'Empire : aux raisons de faiblesse qui tenaient aux prohibitions légales, vont s'en ajouter d'autres, des raisons politiques, toutes léguées d'ailleurs par l'époque précédente. L'*Internationale*, qui avait posé certains principes de solidarité syndicale, les avait peut-être en quelque mesure paralysés, en patronant la lutte politique : déjà séparés les uns des autres par des causes qui n'étaient qu'en eux-mêmes, les ouvriers aggraveront ces scissions par des divergences d'opinion et de programmes socialistes. Les syndicats, de groupes professionnels, vont évoluer en comités de propagande électorale. Ainsi va être retardée jusqu'en 1895 l'heure de cette *Confédération générale du travail* qui les unira, après trente ans d'effort, autour d'un programme qui ne sera commun que parce qu'il sera exclusivement syndical, difficilement dégagé des brouilles et des chocs entre guesdistes, broussistes, allemanistes, libertaires et indépendants.

En 1879, fut créée la *Fédération du Parti des Travailleurs socialistes de France*, dont l'organisation ressemble fort à celle de la branche française de l'*Internationale*. Elle avait divisé la France en six régions, formant chacune une fédération, s'administrant « comme elle l'entend » et prenant ses décisions en Congrès. L'unité de ces groupes était assurée par un Comité général exécutif et par le Congrès national. Le Congrès national et le Comité exécutif constituaient évidemment un organisme plus perfectionné que la *branche française*, qui n'avait connu que des congrès régionaux et des fédérations régionales; pour la première fois entrent dans

les règles du droit ouvrier ces deux organes, dépendant l'un de l'autre, sans lesquels l'unité était impossible.

Pourtant *la Fédération des Travailleurs socialistes* ne réalisait pas l'unité, car en dehors d'elle restaient les syndicats qui n'étaient pas socialistes. Il y avait, en outre, cette cause de désunion : dans le règlement pour le congrès suivant, les congressistes de 1879 décidèrent l'admission, à côté des syndicats, des « groupes d'études sociales » : ils ajoutèrent bien, il est vrai, que les groupes devaient avoir « des statuts à l'usage des travailleurs et défendant leurs intérêts » : n'importe, par une telle règle, la fédération cessait d'être spécifiquement corporative. Œuvre médiocre aussi, parce que les statuts étaient rudimentaires, n'entraient dans aucun détail sur les relations interrégionales, sur les éléments primaires constituants, sur le bureau du Conseil exécutif, sur les conditions d'affiliation. Ce n'est pas encore du droit, des règles fermes, mais simplement l'indice d'une nouvelle sociabilité.

L'année suivante, en 1880, des ouvriers modérés fondèrent, en opposition à la Fédération socialiste, l'*Union des Chambres syndicales ouvrières de France*, composée de vingt-neuf syndicats ; c'était un progrès, mais c'était aussi une division nouvelle. A un congrès tenu à Reims (1881) l'unité est un peu mieux circonscrite par la création d'un Comité national « pour servir de lien entre les régions fédérales ouvrières dont l'ensemble forme le *Parti ouvrier* ou des *Travailleurs* ». Ses attributions, son « mandat », sont indiquées d'une façon qui rappelle les statuts de l'*Internationale* ; elles sont assez méthodiquement énumérées : — « *a)* Exécution des décisions prises par les Congrès nationaux ; — *b)* Communications de tout genre ; correspondance — dans le parti : avec les fédérations régionales ouvrières ; — hors du parti : avec tous les groupes socialistes nationaux ou étrangers, constitués en vue de l'abolition du salariat ; — *c)* Statistique générale du parti. »

La grande différence qui persistait entre tous ces essais et l'*Internationale*, c'est le caractère directement politique donné à ces fédérations. Les principes de l'Internationale restaient cependant latents : c'est eux que les ouvriers vont préciser, lentement, péniblement, confusément. Cette même année,

Joffrin, ouvrier mécanicien, se présentait aux élections législatives comme « candidat ouvrier », en faisant précéder sa profession de foi, non pas du programme socialiste, mais du considérant de l'Internationale : « l'émancipation des travailleurs doit être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

L'élément corporatif va devenir, à dater du Congrès de Paris (1883), la base de la *Fédération des Travailleurs socialistes de France* : « Les membres du Parti seront tenus de se faire inscrire à leur Chambre syndicale ou groupe corporatif respectif, et de provoquer la création de Chambres syndicales ou groupes corporatifs là où il n'en existe pas encore. » Reconnaissons ici un des principes que l'*Internationale* avait formulés. On ira encore au delà de cette obligation au syndicat par la résolution suivante : « Considérant qu'il est urgent, pour rendre féconde la Révolution sociale prochaine, de réunir en un seul et puissant faisceau la grande armée du travail ; que pour atteindre ce but, il est nécessaire de grouper en face et contre les nuances diverses des partis bourgeois, non pas un parti contenant les ouvriers professant telle doctrine ou telle tactique particulière, mais un large parti de classe contenant sans distinction d'école tous les travailleurs en lutte contre leurs exploiteurs... le septième Congrès déclare que le titre général et obligatoire du Parti... est... Fédération des Travailleurs socialistes de France. »



C'est en 1886 que l'organisation syndicale fait un progrès décisif dans la voie de l'unité : une Bourse du Travail est constituée à Paris, par les soins de la municipalité, à la suite d'un rapport de M. Mesureur. Cette Bourse va devenir le véritable lien local des associations syndicales ; c'est un grand fait ouvrier, le plus important certainement depuis l'*Internationale*. Fernand Pelloutier, théoricien et propagandiste réputé, qui a été secrétaire de la Fédération des Bourses, en a bien expliqué l'importance dans son *Histoire des Bourses du Travail* :

La Bourse du Travail, disait-il, centre de réunion des organisations ouvrières, allait avoir pour premier résultat de nouer entre

elles de solides et permanentes relations, c'est-à-dire de leur permettre cette entente, cette éducation mutuelle dont l'absence avait été jusqu'alors l'insurmontable obstacle à leur développement et à leur efficacité. Grâce à la Bourse, les syndicats pourraient s'unir, d'abord par professions similaires, pour la garde et la défense de leurs intérêts professionnels, comparer avec les ressources particulières de leur industrie la durée de leur labeur et le taux de leur salaire, et (si cette durée était excessive, si ce taux était dérisoire) rechercher de combien une suspension de travail augmenterait la valeur de leur force productrice ; ils pourraient, d'autre part, se fédérer sans distinction de métiers, pour réfléchir sur leur condition, dégager les données générales du problème économique, étudier le mécanisme des échanges, bref, chercher dans le système social actuel les éléments d'un système nouveau, et en même temps éviter les efforts incohérents faits jusqu'à ce jour...

Les syndicats n'avaient été groupés localement jusque-là que par des comités fédéraux ; ils vont l'être par des services collectifs ; non plus par la seule discussion, mais par la mise en commun de certaines de leurs fonctions. La Bourse devenait l'office de placement et de statistique, le centre de réunion, d'études, de propagande ; surtout elle permettait la fusion d'œuvres jusqu'alors organisées séparément par chaque syndicat, avec inexpérience, avec des ressources insuffisantes, souvent avec superfétation. Les ouvriers vont organiser leur activité suivant la méthode de la division du travail : administrateurs dans les Bourses, propagandistes dans les Fédérations.

La même année que la Bourse de Paris, est fondée la *Fédération nationale des syndicats et groupes corporatifs ouvriers de France*, qui va essayer de remplir le rôle économique auquel manquèrent l'*Union des Chambres syndicales* et la *Fédération des Travailleurs socialistes*. La nouvelle fédération fut décidée au Congrès national de Lyon, qui, reprenant la tradition primitive, ne fit appel qu'à des syndicats. L'heure paraissait enfin venue de faire cesser ces multiples droits syndicaux qui constituaient les ouvriers comme en autant de nations rivales. Pourtant, le Congrès ne parvint pas à donner aux ouvriers des cadres exclusivement corporatifs ; il garde encore les divisions administratives : dans chaque commune ou réunion de plusieurs communes voisines, les

syndicats doivent se rapprocher en conseil fédéral local; dix départements forment un conseil fédéral régional, auquel est adjointe une caisse de grève; enfin, englobant ces deux organismes, le conseil fédéral, composé à raison d'un délégué par département. Selon la théorie constitutionnelle des *Internationaux*, « chaque syndicat conserve son autonomie pleine et entière pour tout ce qui concerne son administration. » Mais quelles conditions doit remplir un syndicat pour être juridiquement existant? quelles sont ses obligations, ses droits en cas de grève, par exemple? quel est le lien fédéral des syndicats, qui ne sont pas unis professionnellement, mais régionalement? La création d'une caisse régionale et d'un conseil général ne suffisait pas à donner la vie à la machine, dont les éléments restaient en fait indépendants.

Organisation rudimentaire, mal appropriée aux conditions ouvrières : il n'y avait guère encore que des principes. Restait à trouver l'utilisation des formes constitutionnelles déjà connues, pour le plus grand profit de la solidarité interprofessionnelle et interrégionale.

Les fédérations, jusque alors, avaient eu un caractère géographique. Le syndicat constituant une coalition d'hommes réunis pour discuter en commun les conditions de leur travail, la fédération doit donc avoir pour but d'étendre le caractère collectif du débat sur le contrat de travail; sa base doit être exclusivement la profession. Les fédérations dont nous avons parlé, même les fédérations régionales de l'*Internationale*, n'avaient pas une notion claire de ce rôle d'unificateur des syndicats, nécessité par les obligations du contrat collectif.

Les syndicats, qui réunissaient chacun un métier ou une industrie, se trouvaient perdus dans ces vastes fédérations qui les aggloméraient tous pêle-mêle. Une fédération, pour donner à chacun d'eux une force collective, aurait dû les grouper systématiquement, par affinités professionnelles, constituer des sections de métiers. Le marché collectif du travail ne pouvant être défendu efficacement par les ouvriers qu'au moyen d'une entente commune, comment rendre effective cette entente, éviter l'offre d'une main-d'œuvre au rabais venue du dehors, sinon par le groupement des seuls ouvriers qui peuvent entrer en concurrence les uns contre les autres?

Supposons une grève parmi les ouvriers d'une profession, dans une ville. Quelle sera la grande crainte des grévistes? Celle d'être remplacés par des camarades venus non seulement de la région, mais de toute la France. Comment éviteront-ils cette concurrence? Précisément par la fédération de métiers et non par la fédération départementale ou régionale, qui est trop étroite et nécessairement trop faible. Les ouvriers se rendirent compte de leur erreur, et, confusément, empiriquement, ils firent des fédérations de métier les organes de la lutte pour le plus haut salaire. Le progrès véritable fut donc accompli par les fédérations professionnelles; et c'est par leur développement que l'unité de l'action ouvrière a pris un caractère essentiellement corporatif.

Mais il y a un autre progrès à remarquer. Jadis, en cas de grève, les sections de l'*Internationale* envoyaient des fonds à leurs camarades grévistes, et le Conseil général de Londres mettait en interdit des ateliers et des villes; mais les *Internationaux* qui appartenaient à la profession en conflit ne se mettaient pas en grève en même temps sur tout le territoire. C'était donc principalement par des subsides pécuniaires que les ouvriers se soutenaient entre eux : ils portaient ainsi le débat du contrat de travail sur le terrain de leurs employeurs : du moment que la grève n'était plus qu'une affaire de puissance financière, la victoire devait nécessairement aller à ceux qui auraient les réserves pécuniaires les plus fortes, ce qui ne pouvait être que rarement le fait des salariés. La fédération professionnelle, qui n'était comprise que comme une vaste caisse de grève, n'impliquait donc pas le véritable moyen de lutte : le refus collectif de travail, refus collectif de toute une profession qui, dans tout le pays, se fait solidaire d'un conflit local. A un moment, à l'aide pécuniaire, se substitue l'aide syndicale : les syndiqués refusent de vendre leur force de travail; tous les syndiqués d'une même profession se sont concertés et entendus. C'est la grève générale, formulée pour la première fois d'une façon claire au Congrès des syndicats ouvriers de Bordeaux, en 1888 : « Considérant qu'en refusant le travail, les ouvriers anéantiraient d'un seul coup la puissance de leurs maîtres; considérant que la grève partielle ne peut être qu'un moyen d'agitation et d'organisation;

le Congrès déclare : Que *seule*, la grève générale, c'est-à-dire la cessation complète de tout travail, ou la révolution, peut entraîner les travailleurs vers leur émancipation. »

La grève générale a provoqué les plus ardentes polémiques; quelle que soit l'opinion que l'on professe sur son compte, il faut bien voir qu'elle était inévitable; les syndiqués ne pouvaient lui échapper; elle s'est imposée à eux par la même nécessité qui a poussé les ouvriers à se coaliser, à s'unir pour donner à leur force de travail son maximum de valeur. A la fédération d'un métier correspond la grève générale d'un métier; à la Confédération générale du travail, réunion de toutes les professions, correspond la grève générale de toutes les professions.

Cette corrélation est visible dans les termes mêmes de la résolution votée au congrès de la Fédération des Syndicats, tenu à Marseille (1892) en faveur de la nouvelle tactique : « Les fédérations des syndicats et corporations et la fédération des Bourses du Travail sont invitées à répandre et à préparer ces principes dans la masse des travailleurs. Une commission spéciale, alimentée par tous les syndicats et rattachée à l'organisation centrale, sera chargée de l'étudier et de la propager : c'est la commission des grèves et de la grève générale, partie constituante de la Confédération. » Le Congrès de Marseille était cependant composé en majorité de guesdistes, c'est-à-dire d'hommes mettant leur espoir d'émancipation non dans la puissance propre des syndicats, mais dans la conquête des pouvoirs politiques. Mais appartenant tous à des syndicats, ils n'ont pu échapper aux forces qui les avaient groupés : ils sont restés les hommes de leurs cadres corporatifs, parce que c'est dans ces cadres qu'ils vivaient, pensaient, luttaient, espéraient, chaque jour, chaque heure, et non dans le milieu politique qui apparaissait mal à leurs yeux. Les ouvriers ont trouvé désormais la forme d'association et la forme de lutte qui lui correspond.

***

Le contrat collectif s'est étendu encore. Le Congrès corporatif international de Bruxelles (1891), reprenant une autre

partie de la tradition de l'Internationale, décida la création, dans chaque pays, d'un Secrétariat national du Travail. Il était attribué à cet organe nouveau, comme principal rôle, de provoquer l'établissement des fédérations de métier et de les unir internationalement. Cet organe de correspondance et de lutte internationale devait conduire à la notion de grève internationale. Au Congrès corporatif de 1893 sera discutée cette question de savoir si la grève générale doit se cantonner dans les frontières d'un pays, ou si son succès exige nécessairement l'union des ouvriers de toutes les nations. Ainsi s'appellent et se correspondent les nécessités économiques, les idées, la tactique et l'organisation.

Mais ce n'était pas assez : les Bourses du Travail cherchèrent, elles aussi, à se fédérer entre elles, comme avaient fait les Syndicats. La Bourse de Paris était à peine organisée que d'autres étaient créées à Nîmes, Béziers, Montpellier, Cette, Lyon, Marseille, Saint-Étienne, Toulouse, Toulon, Nice, Bordeaux, Cholet. C'étaient des organes locaux : y avait-il utilité à les fédérer ? La Bourse de Paris le crut et fit décider qu'un congrès des Bourses aurait lieu à Saint-Étienne, en 1892. La Fédération des Bourses en est sortie.

Les Bourses, nous l'avons déjà dit, ne sont pas des organes de lutte, mais d'administration. La Fédération des Bourses s'est appliquée à prendre ce caractère. Aux termes de ses statuts, son rôle est « de réunir tous les éléments statistiques et de les communiquer aux Bourses adhérentes, et en même temps de généraliser le placement gratuit des deux sexes de tous les corps d'état » : le placement doit devenir général par la Fédération des Bourses, comme la grève doit devenir générale par la Fédération des syndicats. La première détermine les conditions du travail, le taux des salaires : cela est l'affaire de l'administration qui dresse les statistiques. L'autre recherche et applique les moyens capables d'obtenir ce salaire et ces conditions : cela est l'affaire des diplomates et des tacticiens. Un Comité fédéral des Bourses est chargé d'exécuter les décisions du Congrès : chaque Bourse nomme un délégué.

En 1893, eut lieu un Congrès qui ne comprenait que des chambres syndicales et groupes corporatifs ouvriers. Organisé en dehors des écoles socialistes, il posa un cer-

tain nombre de principes encore professés aujourd'hui. « Tous les Syndicats ouvriers existants devront, dans le plus bref délai : adhérer à leur Fédération de métiers ou en créer s'il n'en existe pas ; se former en Fédération locale ou Bourse du Travail, puis ces Fédérations et Bourses du Travail devront se constituer en Fédération nationale. A cet effet, le Congrès émet le vœu que la Fédération des Bourses du Travail de France et la Fédération nationale des Chambres syndicales se fondent en une seule et même organisation. Il sera formé un Comité central, composé de deux délégués par Fédération de métiers et de quatre pour la Fédération nationale des Bourses du Travail et Chambres syndicales. » C'est la constitution que le temps se chargera de réaliser. Il a suffi de quelques heures pour la formuler : il faudra dix ans pour l'appliquer.

L'organisation ouvrière comprend à cette date, des Fédérations de métiers, des Bourses, une Fédération des Syndicats, une Fédération des Bourses, un Secrétariat national qui joue le rôle de correspondant international. Les syndicats ont pour triple obligation d'adhérer à leur fédération de métier, à la bourse de leur localité, enfin de se fusionner en cas de superfétation dans un même lieu et dans une même localité. Le droit syndical semble posséder désormais toutes les règles nécessaires à son développement ; qu'y a-t-il à ajouter à ce code constitutionnel ? Le principe de la neutralité politique semble acquis ; le Congrès de 1893 l'a formulé à nouveau : « C'est sur le terrain purement économique qu'à l'heure actuelle nous devons essayer de rallier toutes les forces du prolétariat, ne lui donnant qu'un seul drapeau, celui sur lequel sera inscrite la plus juste et la plus noble des revendications, celle du respect du salaire. » On va voir cependant qu'il restait fort à faire. L'unité syndicale avait été posée en principe, mais ce qui en retardait la constitution, c'était la multiplicité des rouages. Si chacun d'eux était assez bon pour remplir sa petite tâche, dans l'ensemble tout leur faisait défaut ; ils restaient trop indépendants les uns des autres. La Fédération nationale des Syndicats était un organisme plus politique que corporatif ; la Fédération des Syndicats et la Fédération des Bourses avaient des Congrès sé-

parés, ni comité ni budget communs, sans parler des autres inconvénients.

Au Congrès de Nantes, en 1894, le sixième congrès national des syndicats, eut lieu la première grande scission entre ces éléments mal coordonnés. Les éléments politiques (guesdistes) se séparèrent des éléments syndicalistes. La rupture se fit sur la question de la grève générale, que les guesdistes se refusèrent à voter. Le Congrès ne put tirer toutes les conséquences de ce départ : il ne défendit pas aux syndicats de s'affilier individuellement à des partis politiques ; il se contenta d'affirmer à nouveau la nécessité pour les organisations centrales de rester rigoureusement neutres, et il créa une nouvelle organisation générale : le Conseil national ouvrier.

Tous ces efforts finirent par aboutir à une organisation véritablement synthétique : la Confédération générale du Travail, qui fut créée en 1895 au Congrès de Limoges. Les statuts la définissent : l' « organisation unitaire et collective entre les divers syndicats et groupements professionnels ». Ce fut un grand progrès : elle participait cependant, nécessairement, aux défauts de ses devancières. Une solidarité si vaste, pour être effective, aurait eu besoin d'être formée par une série, fortement hiérarchisée, de moindres solidarités intermédiaires, c'est-à-dire ne comprendre que des organisations ayant déjà un caractère général ; or ce n'est pas ce qui eut lieu : elle fit appel à des organisations qui n'étaient pas fédérées.

On se souvient que le Congrès des syndicats tenu à Paris (1893) avait obligé les syndicats à certains devoirs de solidarité. Le Congrès de Limoges, en ne les insérant pas dans la constitution nouvelle, laissait sans liens effectifs tous ces organismes, qui, parce qu'ils n'auront pas rempli ces obligations primaires ne tireront aucune force de la fédération nouvelle : le Congrès admettait des bourses isolées, des syndicats isolés, il ne proscrivait même pas la concurrence syndicale, se contentant de la déconseiller dans une disposition accessoire. Le 5e Congrès de la Fédération des Bourses, tenu à Tours, en 1896, indiquait tous ces inconvénients dans un rapport très documenté : « Avec ce système, il est impossible d'avoir une idée exacte des forces réelles du prolétariat, puisqu'un syndicat, par exemple, peut adhérer à

une fédération locale ou à une union, à une Bourse du travail, à la Fédération des Bourses, à une fédération de métiers et à une fédération nationale de syndicats. Chaque fédération peut ainsi adhérer avec un effectif de tant d'organisations adhérentes, et au total le même syndicat aura été compté quatre ou cinq fois. »

Le Congrès confédéral de Tours (1896) tient compte de quelques-unes de ces critiques : il rejette les syndicats isolés. Au Congrès de Toulouse (1897) les fédérations isolées — comme les syndicats isolés — ne sont plus admises que dans les cas où il n'existe pas de fédération nationale de leur profession, ou si, cette fédération existant, elle refuse d'adhérer à la Confédération générale. A partir de ce moment, la Confédération devient effectivement le lien entre les fédérations nationales et la Fédération des Bourses du Travail ; les décisions du Congrès de 1893 deviennent enfin constitutionnelles : chaque syndicat est tenu d'adhérer à sa Bourse (qui, à son tour, doit adhérer à la Fédération des Bourses), enfin à sa fédération de métiers. Les congrès suivants perfectionnèrent l'œuvre : Toulouse (1897), Rennes (1898), Paris (1900), Lyon (1901); arrêtons-nous au Congrès qui a donné leur charte aux syndicats actuels, au Congrès confédéral de Montpellier (1902)[1].

La besogne qui restait à faire consistait à fusionner plus intimement l'action des bourses et l'action des fédérations, à unifier les décisions concernant les syndicats, en n'autorisant qu'un seul Congrès de toutes les organisations. La besogne était précise, mais elle nécessitait, pour être menée à bonne fin, la solution de questions singulièrement litigieuses; car d'autres difficultés avaient été soulevées au cours de l'action, dont l'ensemble donne une idée de la complexité de tout ce droit syndical: rapports entre bourses et fédérations, rapports entre fédérations nationales et fédérations régionales, rapports entre unions locales et bourses, rapports entre fédérations uniprofessionnelles et fédérations comprenant plusieurs métiers qui constituent dans leur ensemble une industrie; rapports entre fédérations et syndicats nationaux; rapports entre les

1. Le dernier Congrès a eu lieu à Bourges, en 1904.

syndicats isolés et la Confédération, enfin rapports entre la fédération des bourses et la Confédération générale du Travail.

Le Congrès de Montpellier resserra les liens des organisations : il rejeta les fédérations régionales de syndicats du même métier ou industrie, leur préférant la fédération nationale ; à la fédération régionale de métiers divers, il préféra la Bourse du Travail. Par là se trouvaient éliminées plusieurs organisations qui faisaient double emploi. Ainsi les groupements ouvriers s'organisent, non pas suivant les divisions géographiques, mais suivant des distinctions dérivées de la profession.

Plusieurs questions restaient pendantes : notamment la question concernant les fédérations nationales. Les fédérations doivent-elles comprendre un seul métier (la Fédération des mouleurs) ou comprendre tous les métiers d'une industrie (Fédération du Bâtiment)? La question, qui provoque depuis longtemps les plus âpres polémiques, vient de l'incertitude des frontières entre ces grandes organisations ; ce sont des heurts entre véritables souverainetés. Tel métier rentre-t-il dans la classification admise par cette fédération de métier ou par cette autre? car le métier peut être entendu plus ou moins largement. En fait, plusieurs corporations se trouvent dispersées entre plusieurs fédérations . dispersion incompatible avec la solidarité, car elle empêche la constitution d'une discipline étroite.

Restait la question des syndicats nationaux. Un syndicat national est une fédération d'un genre particulier. Il se distingue d'une fédération au sens précis en ce que, au lieu d'être constitué par un groupement de syndicats, plus ou moins indépendants, avec caisse particulière, il forme un syndicat divisé en sections locales, sans autonomie, toutes dépendantes du comité central et sans pouvoir financier propre. Un syndicat ordinaire est local ; le syndicat national embrasse tous les travailleurs d'une profession dans le pays entier. Les ouvriers et employés de chemin de fer, les ouvriers et employés des postes sont groupés en syndicats nationaux : les fédérations leur reprochent d'être organisés sans véritable souci de la liberté, parce que les sections n'ont pas assez d'indépendance.

L'article 3 de la nouvelle Constitution décida : « Un syndicat ne pourra faire partie de la Confédération s'il n'est fédéré nationalement *et* adhérent à une Bourse du Travail ou à une union de syndicats locale, départementale ou régionale de corporations diverses. » Le Congrès vota l'article sans discussion, tant il s'imposait à ces hommes impatients de solidarité : il reliait entre eux deux sortes de groupements, jusque-là plus ou moins hostiles, basés, l'un sur une considération de lieu, l'autre sur une considération de profession ; l'un réalisant la solidarité locale entre des professions diverses, l'autre la solidarité professionnelle sur toute l'étendue du territoire ; il confondait les bourses et fédérations dans une organisation générale, qui participait au caractère des bourses par sa composition pluri-professionnelle, et au caractère des fédérations par son extension nationale.

On ne peut pas encore dire cependant qu'il y ait confusion au Comité confédéral de toutes ces unions. Le Comité confédéral confondait bien les deux sortes de groupements pour les questions qui intéressaient toute l'organisation ouvrière, mais il ne mêlait pas leur administration. Les fédérations et les bourses restaient constituées en sections indépendantes et autonomes. L'œuvre future consistera à unifier les budgets, à réunir les services administratifs qui restent séparés.



Le droit syndical n'est pas tout entier dans ces lois constitutionnelles, qui sont les règles des groupes. Il en est d'autres, d'un caractère plus individuel, qui saisissent chaque syndiqué et déterminent les rapports des syndiqués entre eux et avec les étrangers : c'est le chapitre des obligations syndicales.

Plus la sociabilité est étendue, plus nombreuses sont les obligations, plus avancée aussi est la civilisation. Les hommes sont liés les uns aux autres par le système inexorable des liens formés par la vie en commun, de plus en plus collective. Pour marquer ce développement, on pourrait prendre comme exemple l'histoire des obligations nées du droit de propriété : les nouvelles obligations ont recouvert peu à peu

l'ancien *usus et abusus* romain. Le propriétaire est d'abord atteint par les servitudes qui dérivent de la situation de lieux; il ne peut les éviter. Outre ces servitudes, nées du voisinage, il est tenu à d'autres obligations légales, dérivées de l'utilité publique ou communale, ou de l'utilité des particuliers : il est tenu de laisser les agents de l'administration fouiller dans ses terrains pour en extraire les matériaux nécessaires à la construction ou à l'entretien des routes, il est forcé de laisser puiser à sa source; rappelons les servitudes d'aqueduc, la mitoyenneté... Mille autres obligations restreignent encore les droits du propriétaire : les règles relatives à l'alignement et à la hauteur des constructions, à la réparation ou à la démolition des bâtiments menaçant ruine, au dessèchement des marais insalubres, à la prohibition d'élever des maisons ou d'établir des puits dans un certain rayon autour des cimetières, etc., etc.

On aperçoit facilement le rapport de ces obligations avec la sociabilité. Par le fait même que les propriétaires vivent en société, ils sont contraints de respecter les droits immédiats de leurs voisins, ce qui est sans doute la négation de leurs droits à un point de vue absolu; à mesure qu'ils se touchent davantage, que la propriété se morcelle, que le nombre des voisins augmente, chacun est de moins en moins maître chez lui. La servitude de marchepied, la servitude d'extraction de pierre correspondent à une civilisation où la vicinalité est développée, c'est-à-dire où les échanges entre les hommes sont nombreux et plus actifs. L'augmentation du nombre des obligations ne détruit pas la liberté, car il n'y a jamais de liberté abstraite; il faut même penser que ces devoirs plus nombreux aboutissent à favoriser la liberté en la faisant réciproque. C'est de la sociabilité plus grande que naît la liberté plus grande, ou plus exactement l'une et l'autre se confondent dans un même développement.

Le nombre des obligations syndicales n'est pas encore très grand; mais elles sont déjà suffisamment précises, et témoignent toutes du plus vif sentiment de solidarité. C'est elles qui donnent son véritable caractère à la sociabilité ouvrière. Chaque syndiqué est obligé de respecter le tarif établi par sa chambre syndicale; il est obligé de se montrer bon confrère,

en donnant des conseils, en prêtant ses outils; il est obligé de payer sa cotisation régulièrement; il est obligé de se mettre en grève quand elle a été décrétée; il est obligé d'assister aux assemblées générales, de prendre part à la vie collective de son groupement; il est obligé de faire respecter le tarif, en refusant au besoin de travailler avec un ouvrier qui se contente d'un salaire inférieur; il est obligé de contraindre, par les moyens dont il dispose, ses camarades de profession et d'atelier à entrer dans le syndicat de leur corporation; il est obligé de contraindre à la cessation du travail ceux qui refusent d'obéir à l'injonction de grève.

Toutes ces obligations ont pour effet d'organiser la solidarité; sans elles, le syndicat ne serait qu'un groupement nominal. La solidarité serait vaine, en effet, si des étrangers pouvaient venir rompre le contrat collectif : sur ce point, les syndiqués n'ont jamais transigé, et les actes d'intolérance qu'on leur a reprochés ne sont pas autre chose que les moyens de défendre la loi syndicale, le contrat collectif. Organe de lutte, on ne peut demander au syndicat d'user d'une tactique qui ne défendrait pas les intérêts dont il a la charge. Il faut bien que le syndicat soit poussé dans cette voie par la nécessité de sa fonction, puisque les condamnations ne sont pas des obstacles qui l'arrêtent, et que la discipline syndicale, loin de se restreindre, se fortifie constamment.

Une de ces obligations a été particulièrement l'objet des critiques : l'obligation de faire grève. C'est en elle qu'on a résumé toute la tyrannie syndicale. On l'a justifiée fréquemment, mais nous n'en connaissons pas de meilleure justification que celle-ci, qui a été faite par un moraliste danois illustre, le professeur Harald Höffding, dans son essai sur la *Morale*, qui est un des livres les plus humains de ce temps. En quelques lignes se trahit l'effort d'un honnête homme qui a voulu expliquer des faits, trop souvent occasion de colère et de mépris, par des raisons qui ne fussent ni basses ni traditionnelles; et il faut bien dire que la recherche d'une explication selon la nécessité lui a fait trouver l'explication légitime, légitime moralement et juridiquement.

Il peut arriver, dit-il, qu'une suspension de travail décrétée par une association suscite pour l'ouvrier individuel un grave conflit

moral, lorsqu'il doit choisir entre sa famille mourant de faim et, d'autre part, l'honneur et la prospérité de sa corporation. Les associations professionnelles ont été souvent sévères pour ce qu'on appelle les « briseurs de grève »; il faut pourtant songer qu'on se trouve là en présence d'un conflit moral. Lorsque la suspension du travail a lieu réellement dans l'intérêt de la corporation entière, c'est pour l'individu un devoir non douteux — devoir que prescrit le sentiment de la solidarité partout où il existe — de tenir aussi longtemps que possible. Alors même qu'il ne fait point partie de l'association professionnelle, la victoire de celle-ci lui sera pourtant utile : aussi, à l'heure de la lutte, ne saurait-il séparer sa cause de celle de l'association. Les auteurs de la déclaration de guerre assument une lourde responsabilité; mais, une fois la guerre déclarée, l'individu doit supporter patiemment les souffrances morales. Il n'est point douteux que, pendant les luttes de cette sorte, ne se soient plus d'une fois manifestées, dans une sphère humble et obscure, des vertus qui, sur un grand théâtre, eussent procuré une gloire durable à ceux qui en faisaient preuve. L'économiste Stanley Jevons est loin de professer pour les associations ouvrières une admiration sans réserve, et il en a fait une critique sévère. Il dit pourtant : « Je ne doute pas que, si l'histoire des grèves et des luttes ouvrières était écrite complètement, elle présenterait tout autant d'exemples de fidélité, d'héroïsme, d'endurance intrépide de la misère, ou même de la mort, que bien des guerres décrites dans l'histoire[1].

Ces phrases sont comme l'écho de la déclaration de principes que l'on lit au début des statuts syndicaux : « La chambre syndicale, dit l'un d'eux, étant la base d'opération de toute action collective déterminée par les besoins corporatifs, aucun travailleur ne peut s'en tenir éloigné sans nuire à la cause commune et à ses propres intérêts. Car, n'est-ce pas la chambre syndicale qui formule et prépare l'obtention des améliorations nécessaires et n'est-ce pas elle encore qui, ensuite, continue son rôle vigilant pour en assurer le maintien. Il faut bien se convaincre que sa force dans la lutte sociale étant proportionnelle au nombre de ses adhérents, en faire partie c'est faire son devoir, être indifférent, c'est profiter sans mérite des améliorations réalisées. Donc, pas d'indifférence, écoutons la grande voix de la solidarité qui, au nom de l'union, nous recommande la fraternité. » Peut-être jugera-t-on que le professeur danois n'a pas mieux parlé.

1. Traduction Léon Poitevin.

Dans les Chartes municipales des anciennes villes, qui sont les premiers rudiments de notre droit constitutionnel moderne, on trouve aussi l'indication d'obligations, qui, si elles ne respectaient pas la liberté, théoriquement entendue, en assuraient du moins pratiquement le respect. Ainsi Senlis disait : « Dans les limites de la commune, tous les hommes s'aideront mutuellement selon leur pouvoir et ne souffriront en nulle manière que qui que ce soit enlève quelque chose ou fasse payer des tailles à l'un d'eux. » Noyon disait : « Vous jurez par la foi de votre corps qu'en la bourgeoisie où vous entrez, vous serez prud'homme et loyal à l'égard de chaque membre de la communauté; que vous ne conseillerez pas les étrangers contre les bourgeois; que vous obéirez au maire; que vous payerez votre part des dettes de la ville; qu'enfin vous ferez bien et loyalement ce que comporte la bourgeoisie. »

*
* *

L'organisation ouvrière est plus compliquée que ces règles publiques et privées; aux obligations correspond la contrepartie des droits et des avantages : les œuvres et les actes de mutualité et d'assistance syndicales. *Pas de droits sans devoirs, pas de devoirs sans droits*, avait déjà dit l'*Internationale*.

La plupart des syndicats, soit individuellement, soit par les fédérations et bourses du Travail, ont établi des caisses de maladie, de chômage, de grève, des cours professionnels, des bibliothèques, des bureaux de placement. Chaque syndicat est tenu en outre, moralement, de donner son « obole » aux camarades qui sont en grève. De toutes ces institutions, la plus intéressante peut-être est le *viaticum*, ou secours aux ouvriers voyageurs, renouvelé des vieux compagnonnages; Fernand Pelloutier le définissait ainsi :

C'est une allocation permettant à l'ouvrier qui cherche du travail, à la fois de séjourner dans une ville le temps nécessaire pour visiter les ateliers de sa profession et (s'il n'y a trouvé aucun emploi) de gagner une ville voisine.

Ce service, qui n'est plus abandonné complètement aux

syndicats, est devenu un service général de la Fédération des Bourses et des diverses fédérations : le *viaticum* est collectif. Le Comité fédéral des Bourses a établi les règles qui y donnent droit. Pour avoir droit au secours de route, chaque syndiqué doit :

Avoir trois mois au moins de sociétariat, avoir acquitté régulièrement sa cotisation, sauf dans le cas de chômage, de maladie dûment certifiée et de service militaire; n'avoir quitté la localité où il résidait que par manque de travail ou pour avoir accompli un des actes de solidarité prévus par le règlement particulier de chaque syndicat. Le « brûlage » d'une Bourse faisant présumer que le chômeur n'est pas sans ressources, le *viaticum* n'est, en ce cas, payé que pour la distance comprise entre les deux Bourses les plus rapprochées l'une de l'autre; c'est ainsi que le voyageur arrivant à Angers de Paris sans avoir visité Blois et Tours ne recevrait le viatique que pour l'intervalle entre Tours et Angers. En arrivant dans une ville, le voyageur, muni par le secrétaire du syndicat de sa profession des adresses des ateliers, doit les visiter tous et faire constater son passage par un des syndiqués de l'atelier désigné à cet effet... Tout voyageur convaincu d'avoir accepté du travail à un prix inférieur au tarif syndical ou dans un atelier mis à l'index perdrait droit au *viaticum*.

L'ensemble de ces droits et de ces obligations, de ces devoirs et avantages est résumé brièvement, avec netteté, dans une déclaration empruntée aux statuts de la chambre syndicale des ouvriers serruriers poêliers et en bâtiments de Roubaix :

Le syndicat a pour but d'unir tous les ouvriers de la corporation dans les mêmes sentiments d'émancipation et de solidarité, de faciliter et de soutenir leurs revendications par des indemnités de grève, de s'occuper du placement de ses membres, de leur procurer les moyens de s'instruire par la fondation et l'entretien d'une bibliothèque, de cours professionnels et de conférences instructives, de faciliter aux ouvriers blessés dans leur travail les moyens de poursuivre devant les tribunaux les auteurs responsables, d'aider ses membres à obtenir justice devant les Conseils de prud'hommes ou toute autre juridiction, en faisant des avances nécessaires aux frais si la cause est trouvée juste par le Conseil d'administration, d'arriver à mettre le salaire à niveau des besoins de la vie... d'étudier les moyens d'améliorer la situation morale et matérielle de ses adhérents, de s'entendre avec les autres professions ou industries pour mener

en commun la propagande nécessaire pour amener le triomphe des revendications générales du prolétariat — (et enfin est indiqué le but final de tout l'effort syndical) afin d'amener la suppression du salariat.

*
* *

On a pu voir combien le droit syndical est complexe, prévoyant, abondant, avec ses règles constitutionnelles et civiles, ses œuvres de mutualité et d'assistance, sa morale, sa discipline. Rien n'y est simple et le moindre précepte est le résultat d'une longue histoire. C'est plus qu'une coutume, une tradition verbale et flottante, des règles empiriques et arbitraires. Les textes sont si nombreux qu'ils forment vraiment plusieurs codes, œuvres de nécessités pressantes, et d'une conscience dont on suit le développement méthodique, au travers des délibérations des congrès et des incertitudes de l'action. Au mince code des débuts, qui tient en quelques lignes, au maigre mutualisme, qui ignore la solidarité interprofessionnelle, s'est substituée la riche législation des congrès corporatifs qui se suivent régulièrement depuis 1893. Béatrix et Sydney Webb, qui ont étudié avec une intelligence très pénétrante le mouvement syndical anglais, ont parlé avec une sorte d'émotion de cette évolution : « Pour celui qui étudie la démocratie, l'organisation ouvrière offre le spectacle d'un millier de républiques indépendantes et autonomes, faisant à maintes reprises l'épreuve de tous les expédients connus en science politique, pour arriver à combiner une administration efficace avec le contrôle populaire[1]. »

Si l'on ouvre un récent livret de syndiqué, on lit au début son statut particulier, qui frappe par l'harmonie de son agencement, le détail de ses règles, l'ordre véritable enfin et par une sorte d'ardeur qui se trahit sous les mots : œuvre de juriste, non sans imperfection, il est vrai, à laquelle on peut reprocher quelques redites ou quelques obscurités. Mais quelle loi est claire et sans conteste ? Reconnaissons ici l'imperfection commune à toutes œuvres juridiques, elle n'est point d'essence syndicale. M. Boutmy qui a consacré un livre

1. Traduction Albert Métin.

à la *Psychologie du peuple anglais*, a eu l'occasion, au cours de son étude, de parler de l'activité législative ouvrière, et peut-être le jugement par lequel il la condamne paraîtra susceptible d'un juste appel.

Les économistes de la classe ouvrière excellent à trouver, écrit ce penseur, deux ou trois mots, les « trois huit », le « Standard of life », les « living wages », etc., qui servent de cri de ralliement à la classe entière et lui rendent, en outre, clair et saisissable le but qu'elle poursuit, sans y mêler des principes qu'elle ne comprendrait pas... Mais quelle distance n'y a-t-il pas entre ces formules très générales et le détail d'une loi très précise! Aussi l'initiative reste-t-elle aux classes moyennes et supérieures qui remplissent le Parlement : ce sont elles qui, lentement, mais par un effort suivi, font successivement un grand nombre de lois partielles qu'elles consolident à des intervalles éloignés.

Au contraire de cette opinion, les Congrès ouvriers doivent être assimilés à autant de parlements, dont la besogne consiste à formuler des règles obligatoires pour toute une catégorie d'intérêts. L'anarchie, au sens : désordre, n'apparaît à aucun moment, car si les textes légaux se taisent souvent, au-dessous d'eux on trouve les usages du commerce, des banques et de l'industrie, enfin, ces règles *prolétariennes*, signe d'un ordre particulier, qui ne dépend pas de l'arbitraire. Le peuple actif des usines n'est pas, comme on l'imagine volontiers, emporté dans un tourbillon confus de révolte ni dominé par ses seuls besoins instinctifs. Il pense, il fait œuvre de prévoyance et de sociabilité, il s'organise, il discipline son activité, il prend, lui aussi, sa part des préoccupations de l'époque. Son agitation, sa fièvre, bien loin d'être des actes de désordre, ne font que trahir avec force, avec continuité, cette inquiétude qui pousse tous les hommes à trouver, par la morale et par le droit, l'équilibre de leurs relations.

MAXIME LEROY

L'AMOUREUX DE LA ROSALBA

I

Après plusieurs courses infructueuses, j'étais enfin parvenue à dénicher l'antiquaire dont une amie m'avait parlé la veille.

Il n'y avait aucun doute que ce ne fût un sorcier, un sorcier d'espèce très dangereuse. On le comprenait rien qu'en jetant un coup d'œil dans sa sombre boutique, toute encombrée de vieilleries répugnantes et sinistres, tendue de toiles d'araignées prodigieusement épaisses qui mettaient partout des voiles mystérieux.

C'était au *Sotto-portico delle Acque*, à San Salvatore [1], dans un labyrinthe de ruelles humides, étroites et peu fréquentées : on passait un pont sur le canal dont l'eau verdâtre croupissait à l'ombre ; on pénétrait sous de petites arcades très basses, pleines de ténèbres, et, à gauche, le bouge s'ouvrait, offrant à sa devanture un étalage hétéroclite de vieilles toiles noircies, de porcelaines ébréchées, de morceaux d'ancien brocart usé jusqu'à la trame. A l'intérieur, un fouillis d'antiquailles entassé presque jusqu'au plafond ; dans un coin, sur un fauteuil sculpté, mais boiteux, un violon dont la boîte poussiéreuse était entr'ouverte.

1. Quartier de Venise.

Le sorcier me tournait le dos lorsque j'entrai dans son taudis; je voyais seulement une haute silhouette fantastique, revêtue d'un caban graisseux qui descendait jusqu'aux chevilles. Quand il fit volte-face, il montra, au-dessus de ce corps maigre et dégingandé de squelette, une toute petite tête pointue, avec un visage jaune à barbiche noire. Des mèches grisâtres tombaient sur son cou décharné, mais l'une d'elles, au sommet du crâne, s'envolait en petite houppe et dansait comme une flammèche au moindre mouvement. Deux yeux ronds, très noirs, d'un noir mat d'eau dormante, un long nez dégringolant dans une bouche hideuse, aux lèvres rouges comme du sang.

Le sorcier devait être quelque peu vampire, et, si j'en avais douté, il m'aurait suffi de regarder ses mains pour m'en convaincre. Oh! ces mains! Jamais et nulle part il n'exista de doigts pareils, de cette longueur, de cette maigreur! Chaque doigt semblait un membre à part, vivant sa propre vie, bataillant avec ses neuf compagnons. Assurément, c'étaient des tentacules qui devaient s'enrouler autour de leurs victimes et en sucer le sang. Aussitôt je pensai qu'il fallait se garder de ce sorcier aux doigts de pieuvre.

Il ne disait rien, debout devant moi, attendant; une de ses horribles mains serpentait sournoisement parmi de vieilles dentelles rousses qui s'empilaient sur la table, à ma gauche, pêle-mêle avec des bouquins reliés en cuir fauve et des verres de Venise, où la lumière irisée tremblotait, toute pâle.

Je touchai rapidement mon amulette contre le mauvais œil : — un petit bossu en corail. Il m'a été donné jadis à Naples, et m'a prouvé plusieurs fois déjà son pouvoir occulte et bienveillant.

A tout hasard, regrettant au fond d'être venue, je demandai au sorcier s'il pouvait me montrer de belles gravures anciennes : je supposais bien qu'il ne s'en trouverait pas dans ce taudis... J'avais, tandis que je parlais, l'impression que, tout près de moi, quelqu'un — ou quelque chose — me regardait fixement. Mais j'essayais en vain de me rendre un compte exact de cette sensation momentanée : elle s'évanouissait aussi subitement qu'elle s'était produite.

Cependant, à ma question, le vieux se mit à rire : — un rire

pareil au bruit d'osselets entre-choqués. — Ses longs doigts paraissaient et disparaissaient dans les plis jaunes des dentelles.

— Des gravures? — répéta-t-il enfin, — vous me demandez si j'ai des gravures... (Qui donc, mais qui donc me regardait de nouveau dans la boutique?...) J'en ai des quantités, ma chère dame, des quantités!... des centaines, des milliers!... des gravures françaises, des gravures anglaises, des gravures italiennes, des gravures coloriées, et des noires et des rouges, des Bartolozzi, quoi!... J'en ai trente-quatre portefeuilles remplis, bondés, qui débordent...

Je faillis tomber à la renverse. Miséricorde! trente-quatre portefeuilles de gravures anciennes!...

— Où sont-elles, ces gravures, où sont-elles? Montrez-les-moi bien vite.

Le sorcier avait repris son visage morne :

— Patience, madame! — répondit-il (il toussa et cracha vigoureusement, me faisant bondir de côté); — les portefeuilles sont à Padoue.

Hélas! hélas!... Un antiquaire vénitien vous dit-il, si vous convoitez un objet, qu'il l'a, mais à Padoue, soyez certain que ledit objet n'existe pas, n'a jamais existé, n'existera jamais.

J'insinuai délicatement cette vérité absolue à mon interlocuteur, me penchant pour entr'ouvrir un des bouquins; mais je me redressai tout de suite en sursaut : — bien sûr, on m'avait de nouveau regardée, dans cette maudite boutique; j'avais senti un regard se poser sur moi... Dès que j'eus relevé la tête, il n'y avait plus rien que le fouillis d'antiquailles sous mon nez, le sorcier à ma droite, et l'espace était d'ailleurs si étroit que personne n'aurait pu se cacher dans les coins.

Le vieux, avec sa voix de crécelle, me jurait qu'à Padoue il avait tous les trésors de l'Italie, et que dans huit jours il m'apporterait tout ce que je voudrais. Mais moi, j'avais hâte de m'en aller : je me dirigeais vers la porte, l'antiquaire me précédant d'un demi-pas, pour enrouler ses tentacules à la poignée de la serrure, quand soudain, juste comme j'allais franchir le seuil, un accord très doux, très faible, mais nettement perceptible, l'accord de *la* mineur me fit tressaillir...

Je me retournai vivement. Qui avait touché au violon? Il était là, dans son petit cercueil demi-ouvert, l'archet à côté, en travers sur le coussin de velours... Et, dans la boutique, tout était silencieux et immobile.

— Qui a touché au violon?

Je ne pus m'empêcher de le demander tout haut, en faisant quelques pas indécis vers l'instrument. Le sorcier demeurait à côté de moi, aussi long, aussi mince que le campanile de Saint-Marc. Il fixait ses yeux d'eau dormante vers le coin sombre où s'entassait la plus grande quantité d'objets fripés et sinistres.

— Et qui sait, madame, qui sait? — marmonnait-il en haussant les épaules.

Mon fonds de bravoure n'est pas énorme : je m'approchai donc un peu craintivement, je l'avoue, de l'étui d'où semblait venir la musique mystérieuse. Je l'ouvris tout à fait, avec précaution et respect.

Car les violons ne sont pas ce qu'un vain peuple pense : ils sont des êtres vivants, qui souffrent, jouissent, chantent et pleurent; mais des magiciens puissants ont enfermé leurs âmes douloureuses dans ces corps bizarres et tourmentés. Il faut les comprendre, découvrir leurs physionomies si diverses et caractéristiques, il faut savoir éveiller la vie ardente qui les anime, ne jamais oublier que ce sont des êtres conscients et les traiter comme tels, avec beaucoup de tendresse et des égards infinis. Naturellement, le gros des humains ne sait pas tout cela, mais moi, grâce à certaine bonne fée ma marraine, qui a mis dans mon berceau un don très précieux, je suis au courant de ces choses abstruses et véritables, et je ne touche jamais un violon sans un petit tressaillement intérieur, songeant à l'âme muette, — il y en a aussi qui n'habitent pas les violons, du reste! — et à toutes les merveilles qu'elle saurait dire... Mais on ne se soucie pas, généralement, de merveilles, et voilà pourquoi tant de violons se taisent, jusqu'à ce que leurs âmes s'endorment de fatigue et d'ennui...

Donc je sortis le précieux instrument de son étui en bois noir, et le considérai de tous côtés, lui adressant *in petto* un petit discours sympathique et encourageant. Il n'avait rien d'extraordinaire, mais paraissait assez vieux et en fort mau-

vais état. De petit format, sa couleur blonde et sa forme élégante faisaient songer à un Amati... J'essayais de lire le nom inscrit à l'intérieur, quand j'eus encore un sursaut, et, cette fois, je ne me trompais pas : il y avait dans le fond de la pièce deux grands yeux lumineux fixés sur moi... Le sorcier demeurait coi, les paupières baissées, l'air endormi. Mais il me semblait que le violon vibrait de nouveau, tout doucement... Et il me semblait aussi que des années, des siècles s'écoulaient, pendant que, debout dans la boutique sombre, j'écoutais un fantôme de musique, et je contemplais un fantôme de regard. — Je soupçonne qu'il y eut là aussi, un effet magique : le sorcier avait arrêté le temps pour laisser son sortilège mûrir...

Tout à coup, avec un grand effort, je me secouai : je déposai le violon sur son fauteuil et je fis quelques pas en avant. D'immenses toiles d'araignées me barraient le chemin ; à chaque mouvement s'élevaient d'épais tourbillons de poussière... Il y avait sûrement des influences secrètes en jeu, dont les unes m'attiraient, les autres me repoussaient sans trêve... Les yeux étaient toujours là, environnés par tant d'objets bizarres que c'est à peine si on les apercevait, luisant dans l'ombre. Je voulus en avoir le cœur net : je tirai une table, j'écartai un écran, je fis s'écrouler une pile d'étoffes. Les doux yeux bleus, verts, dorés, semblaient sourire. Enfin, enfin... je poussai un cri, enchantée à la fois et désappointée : — devant moi se dressait, adossé à la muraille, débarrassé de tout le bric-à-brac qui l'avait presque entièrement recouvert, le plus délicieux pastel de jeune homme que l'on pût imaginer. Ah ! le beau visage aux yeux rêveurs et tendres, à la bouche fière et fine, au nez aquilin, au menton énergique et délicat !... Un nuage de poudre sur les cheveux vaguement blonds, un jabot de dentelles entourant de ses plis blancs le visage un peu pâle... Mais ce qui était le plus singulier, ce qui vivait étrangement dans cette œuvre d'art incontestable, c'était les yeux, les grands yeux couleur de mer, couleur de rêve...

Je contemplais toujours le tableau. Je me taisais et j'avais oublié le sorcier. Tout à coup ses hideux tentacules s'allongèrent vers le cadre doré ; il dit très haut, en ricanant :

— Un Rosalba... Et c'était l'amoureux de la Rosalba...

Et, comme je le regardais, étonnée :

— Mais oui, — continua-t-il à mi-voix (on eût dit qu'il se parlait en songe à lui-même), — l'amoureux de la Rosalba... Elle en était folle, la pauvre!... Et c'était un beau cavalier, fier comme un coq, et mignon comme une fille... Il fallait le voir se promener sous les Procuraties!... Seulement, il aimait trop les femmes; et c'est pourquoi, une belle nuit de carnaval...

Le sorcier s'arrêta.

— Eh bien! — demandai-je anxieuse, — que lui est-il arrivé, une belle nuit de carnaval?

Pendant qu'il parlait, une lueur trouble avait paru venir de loin, de très loin, dans le regard du sorcier. A présent la lueur s'était brusquement éteinte; il fixa sur moi ses yeux redevenus pareils à une eau dormante :

— Que voulez-vous que je vous dise? — fit-il enfin. — Comment saurai-je toutes ces choses?... Il y a peut-être cent quatre-vingts ans que le diable l'a emporté. Et il a bien fait! — ajouta-t-il très bas, avec son affreux sourire, — il a bien fait, madame!...

Je frissonnai malgré moi. Non, pas un instant, pas une seconde de plus, ce chef-d'œuvre ne devait rester en possession de l'abominable vieillard. D'autant plus que, j'en étais persuadée, il m'avait appelée à son aide. Oui, le violon devait être son ami. Qui sait? Il lui avait appartenu peut-être; ensemble ils avaient chanté, pleuré, alors que le bel amoureux donnait des sérénades sous les ciels printaniers d'autrefois... L'amoureux de la Rosalba, peint par elle-même... Ah! certes, seule une main amoureuse, elle aussi, pouvait avoir caressé avec tant de légèreté ce visage, avoir mis dans ces grands yeux tant de rêve moqueur et tendre. Et maintenant, prisonnier dans cette boutique délabrée, enterré sous ces loques sales, tout ce qui restait du bel amoureux...

— Quel est le prix de ce tableau? Je veux l'avoir!

Le sorcier faisait des difficultés, prétendait ne pas vouloir vendre le pastel; mais enfin, après de pénibles débats, il énonça un prix que je m'empressai de débourser... Vite, Andrea, mon grand gaillard de gondolier, pour qu'il prenne mon achat et le porte dans la gondole!...

— Ah!... et le violon? je le veux aussi!...

Mais le vieillard saisit l'instrument, le recoucha dans sa boîte et la ferma soigneusement à clef.

— Le violon n'est pas à vendre, — répondit-il d'un ton si net et si bref que j'estimai toute insistance inutile.

Enfin, j'avais au moins mon pastel!... Je crus bien entendre de nouveau, très faible et très plaintif, l'accord en *la* mineur, mais c'était si vague!... Vite, vite dans la gondole, à côté du bel amoureux!... Et en route, Andrea, à la maison!

En route, par le dédale des petits canaux enchevêtrés, où, de-ci, de-là, dans l'eau déjà sombre, il y a comme une pluie d'étoiles qui tremblent, le long des vieux palais dont la base est toute verte et toute noire, avec leurs envolées de marches visqueuses et leurs poteaux armoriés qui se reflètent, obscurs et grimaçants, aux flaques de lumière livide.

De temps en temps, le gondolier jette son cri bizarre qui se prolonge mélancoliquement dans l'air du soir, — cet air humide et doux, comme chargé de langueur, des lagunes vénitiennes...

Vous en souvenez-vous, bel amoureux? vous devez avoir passé bien souvent par ces canaux familiers, assis sur les coussins noirs, dans l'ombre amie du *felze*[1]... Pauvre âme, t'en souviens-tu?

II

Quelque temps après, j'installais « l'Amoureux de la Rosalba » chez moi, à la campagne, à la place qui devait désormais être la sienne : — une place d'honneur dans un petit boudoir tendu de soie gris perle, au-dessus de la cheminée en marbre blanc. — Je comptais qu'il aimerait son entourage. L'étoffe, sur les murs, était une vieille brocatelle vénitienne, et tant le patricien en pelisse verte, à gauche, que la jolie femme vêtue de blanc, à droite, provenaient de sa ville natale : il trouverait à qui parler pendant les nuits de pleine lune.

1. La cabine de la gondole.

Car, nous autres initiés, nous le savons bien, lorsque l'astre magique est dans toute sa puissance, sa clarté mystérieuse donne de la force aux âmes subtiles des choses. Les portraits, qui vivent toujours (quand nulle main profane ne les a retouchés, et n'a ainsi anéanti leur identité profonde), les portraits ont alors, tout particulièrement, le don de manifester cette vie secrète, et, pour quelques heures, ce sont des chuchotements et des confidences, des soupirs et des sourires, parfois des larmes et des baisers... Voilà pourquoi il faut toujours tâcher de les placer dans un milieu qui leur soit sympathique : ils souffrent tant de se sentir dépaysés! — Mais ceci est une vérité inconnue des foules qui ne voient rien au delà des apparences.

Et j'allais très souvent regarder mon pastel, dont les yeux vivaient plus que jamais : seulement, il me semblait bien qu'ils ne souriaient plus. A l'expression gaie, un peu malicieuse, quoique si tendre et douce, qui m'avait frappée dans le bouge du sorcier, avait succédé un air de triste rêverie, et cela me préoccupait beaucoup. Évidemment, l'amoureux n'était pas satisfait : il s'ennuyait. La petite dame en blanc n'était probablement pas très intelligente, avec sa beauté moutonnière, et quant au patricien en vert, sa figure joufflue contrastait vraiment trop avec le visage pâle et raffiné du nouveau venu.

Je résolus de faire un autre essai. J'avais un délicieux groupe en vieux Saxe : les trois Grâces, se tenant par la main et dressant leurs corps souples, onduleux et très légèrement vêtus, autour d'un petit autel enguirlandé de roses. Je les mis sur la cheminée, au-dessous du portrait, me disant que cela lui serait peut-être une distraction agréable... J'avais bien quelques scrupules en songeant aux nuits de pleine lune, mais baste! au bout du compte, ces trois Grâces étaient des divinités païennes... et classiques, ce qui sauve tout!

Quatre ou cinq jours plus tard, je rentrais d'une excursion dans le voisinage, j'étais extrêmement fatiguée ; je voulus pourtant faire une petite visite au bel amoureux et m'enquérir si la présence des Grâces avait eu l'influence heureuse que j'en espérais. Je me laissai choir dans un fauteuil, en face

de lui. Le soir tombait. Par les grandes fenêtres à ma droite on ne voyait plus qu'un ciel mauve, nuancé de rose, par-dessus la masse confuse des forêts qui s'enfonçaient déjà dans les ténèbres. Un domestique apporta une lampe; il ferma les volets, tira les rideaux, jeta un peu de bois dans le foyer, puis se retira.

Je restai seule, suivant des yeux la danse capricieuse des flammes, un instant ranimées. Mais bientôt leur éclat vermeil décrut, et de grandes ombres bizarres s'étendirent sur le tapis, grimpèrent le long des tentures, envahirent le plafond, dont les ors s'éteignaient successivement.

Comme tout reposait tranquille! La maison entière était plongée dans le silence, et je n'entendais même plus le faible tic tac d'une vieille pendule, logée dans la chambre voisine : elle avait dû cesser de battre...

Mais qui donc avait touché au tableau de la Rosalba? Il me semblait soudain tout penché d'un côté; j'étais sûre de ne pas m'en être aperçue auparavant... Je me levai donc pour le redresser : l'ayant effleuré du bout des doigts, je sentis une légère protubérance à l'intérieur du cadre; j'examinai de plus près la chose, et je découvris un chiffon de papier enfoncé entre le bois doré de ce cadre et le carton du pastel. Avec peine je parvins à le retirer : deux lettres pliées l'une dans l'autre me vinrent aux mains, — de vieilles lettres sur de vieux papier jauni, taché, une vieille écriture en grosse ronde, carastéristique et dont l'encre avait pâli.

Je me rassis au coin du feu, les lettres ouvertes sur mes genoux. Devais-je les lire? Je consultai le pastel, et, dans la lueur incertaine du foyer, il me parut que ses yeux profonds souriaient de nouveau.

Les lettres étaient de la même personne : — il suffisait d'en voir l'écriture identique, — et voici la première :

Très chère et illustrissime Rosa Alba,

Ne m'en veuillez pas si je ne viens pas aujourd'hui pour le portrait. qui, d'ailleurs, est un chef-d'œuvre déjà parfait et digne de votre pinceau immortel. Mais hier, au *ridotto*, où j'ai passé la nuit, j'ai perdu plus de sequins d'or que la Sérénissime République n'a de soldats sur ses galères. Il me faut donc absolument y retourner de

bonne heure, pour tâcher de rencontrer la fortune, cette déesse capricieuse qui n'a pour moi de faveurs que sous la forme de Vénus.

Ainsi ne m'attendez pas, et permettez au plus humble de vos serviteurs de baiser en pensée ces mains divines qui ont hérité véritablement les pinceaux du Corrège.

Votre esclave,

ANGELO MALIPIERO

10 mars 1714.

La seconde n'était qu'un billet :

Teresina mienne, mon amour et ma divinité,

Attends-moi ce soir, après 10 heures, sous la *madonetta* de la Casa Grimani.

Ton

ANGELO.

10 mars 1714.

Ah! pauvre Rosalba! Je regardai l'amoureux infidèle, mais ses yeux souriaient toujours avec la même expression un peu railleuse, un peu tendre, qu'ils avaient naguère dans la boutique enfouie sous les arcades...

Et il me semblait que dans l'air vibrait de nouveau, doucement, l'accord en *la* mineur et que de nouveau le temps s'était arrêté... et que des années, des siècles s'écoulaient dans un silence étrange, plus profond que le silence de notre terre...

Mais où était le sorcier de San Salvatore?... Et comment est-ce que la lune entrait dans la chambre, — oui, cette ample nappe de lumière bleuâtre qui faisait pâlir les flammes mourantes du foyer?... Le domestique n'avait donc pas fermé les volets?...

Un soupir tout proche me fit lever les yeux. L'amoureux de la Rosalba était paisiblement assis dans un fauteuil, à l'autre coin de la cheminée, les jambes croisées nonchalamment, et jouant de ses doigts fins avec les dentelles de ses manchettes. Il me regardait, souriant un peu. Au-dessus des trois Grâces, — comme je m'y attendais, du reste, — le cadre était vide. Aussi ne m'étonnai-je pas : c'était une nuit de pleine lune, et je savais bien que les âmes subtiles des choses ne craignent pas les humains désireux de leur présence.

Je pris donc la plus brève des deux lettres, et je la désignai au charmant visiteur avec un air de reproche, mais sans oublier mon code de politesse vénitienne :

— Voyons, ce n'était pas bien, cela, illustrissime!... n'en avez-vous pas de regret?...

L'illustrissime sourit tout à fait, montrant des dents blanches à miracle :

— Non, par Bacchus! — répondit-il gaiement. (Sa voix était douce, un peu voilée : on aurait dit qu'elle venait de loin.) — Et si vous aviez connu ce prodige de beauté qu'était la Teresina, vous comprendriez bien que ce m'est une joie, rien que de m'en souvenir.

— Mais la Rosalba? — demandai-je, un peu déconcertée par cette insouciance.

— La Rosalba? — répéta-t-il, — mais, madame, la Rosalba aurait pu être ma mère... presque... (Il ajouta ce mot après une petite pause.) — Eh! mon Dieu! ce n'était pas ma faute qu'elle se fût éprise de moi, pauvre âme bénie! pendant qu'elle faisait mon portrait, un chef-d'œuvre, il faut l'avouer... Elle disait volontiers, du reste, que, de m'avoir pour modèle, cela l'inspirait... J'ai bon cœur, madame, et je ne voulais pas lui faire trop de peine... Mais, entre nous, elle me fatiguait, la bonne Rosalba, avec toutes ses séances qui n'en finissaient plus ; et ma Teresina se morfondait à m'attendre, pour m'accompagner à ma petite maison de Murano.

Je demandai :

— Qui était la Teresina?

— La Teresina était une danseuse, venue de Rome. Elle avait seize ans et m'aimait à la folie.

— Comme la Rosalba? — dis-je alors.

— Comme la Rosalba, et comme tant d'autres! — répliqua, en souriant toujours, le bel amoureux.

Je réfléchis un peu, puis je posai une nouvelle question :

— Mais comment ces deux lettres sont-elles restées ensemble dans le cadre?... Je comprends, pour l'une... mais l'autre, la plus courte?...

— Ah! voilà! — répondit Angelo Malipiero.

Il regarda vers la fenêtre lumineuse, fit un petit signe de tête amical à la lune, et reprit :

— Puisque cela vous intéresse, je m'en vais vous raconter cette histoire; je crois que j'en aurai le temps... Le 10 mars, sous le règne du seigneur doge Giovanni Cornaro, homme violent et farouche, qui, l'année d'auparavant, avait épousé en secondes noces sa nièce, Dea Morosini...

Il s'arrêta, rêveur.

— Dea Morosini, — dit-il encore une fois lentement, d'une voix lointaine.

Puis, comme réveillé en sursaut, il continua :

— Le 10 mars, donc, j'avais donné rendez-vous à la belle Teresina sous la madone de la Casa Grimani; ma gondole devait s'embusquer dans le petit canal, à côté, pour nous emmener ensuite à Murano... Le soir était doux, un vrai soir de printemps; et j'étais allé, en attendant les dix heures convenues, faire un tour sur la place... Elle ne pouvait pas être libre plus tôt, la pauvre petite, à cause de son protecteur en titre, le vieux sénateur Sanudo, qui soupait chez elle presque tous les jours... Il y avait beaucoup de flâneurs sur la place, des masques nombreux, comme à l'ordinaire, et je me promenais avec des amis, causant des événements récents et de la paix qui semblait assurée, entre la France et les Impériaux. Tout à coup un masque, en noir de la tête aux pieds, fendit la foule et mit sur mon bras une petite main gantée qui tremblait un peu. Je m'arrêtai aussitôt, laissant mes amis continuer leur chemin. A travers le masque, je voyais deux grands yeux humides qui se levaient ardemment vers moi. « Seigneur Angelo, — dit une voix étouffée qui me fit tressaillir, — Seigneur Angelo, pour l'amour de la Madone, rentrez chez vous, rentrez chez vous ce soir!... » Ah! il n'y avait qu'un être au monde pour avoir cette voix et ces yeux-là!... J'essayai de retenir la petite main crispée, mais elle se dégagea et l'apparition mystérieuse se perdit dans la foule, si vite que, mon premier saisissement passé, quand je voulus la suivre, il me fut absolument impossible de la retrouver

Angelo Malipiero s'était tu. Je me hasardai à l'interroger de nouveau :

— Qui donc était le masque noir? le saviez-vous, illustrissime?

— Si je le savais! — murmura Malipiero, avec son tendre

sourire. — Cette question, mes amis me la firent aussi quand ils me rejoignirent, mais sans recevoir de réponse, naturellement... Qui l'aurait osé prononcer, ce nom, — pourtant si doux ! — en territoire de la Sérénissime République, à Venise même, sous le règne du seigneur doge Giovanni Cornaro?...

» Pour en revenir à mon rendez-vous, le fait est que j'hésitai, oui, j'hésitai longtemps... Néanmoins la pensée que la Teresina m'attendait, qu'elle serait au désespoir si je n'arrivais pas, quelque dépit de la fuite soudaine du masque noir, enfin ma mauvaise étoile l'emportèrent, — et, sur les dix heures, je m'acheminai joyeusement vers la *madonetta* de la Casa Grimani, rêvant à nos amours, et peut-être à d'autres amours, plus délicieuses encore... et plus redoutables... n'ayant d'ailleurs pas le moindre soupçon fâcheux.

» J'avais enfilé la longue *calle* étroite, remplie d'ombre et presque toujours déserte : au fond, devant la petite madone du mur, une lanterne, allumée nuit et jour par la munificence de mon cousin le provéditeur Grimani, brillait comme un sourire d'espérance, et, à sa lueur, je voyais un masque, en large *bautta*[1] rouge, qui m'attendait sans bouger. Je ne doutai pas que ce ne fût la belle Teresina : en un clin d'œil, j'étais auprès d'elle, ouvrant mes bras pour la serrer sur mon cœur.

» Un éclair blanc devant mes yeux, une affreuse douleur dans la poitrine... Ah ! le maudit chien était un *bravo* du sénateur Sanudo !...

» Et c'est ainsi qu'ont fini toutes mes amours, hélas ! et que ma pauvre âme a dû quitter le gentil corps qui est à présent poussière...

» *Piangete, donne, e con voi pianga Amore*[2]... »

Il se tut, le front appuyé sur sa main blanche. Au bout d'un moment, relevant la tête, il poursuivit :

— Le sénateur était jaloux depuis longtemps, et parfaitement sûr de son impunité grâce à une protection... et

1. Manteau de bal masqué.

2. « Pleurez, femmes, et qu'avec vous pleure l'Amour !... »
Pétrarque *(Canzoniere)*.

peut-être même à une complicité... que suffisait à expliquer une haine commune... Il avait intercepté mon billet, celui que vous avez dans les mains, madame, et l'envoya ensuite, par méchanceté pure, à cette pauvre Rosalba, qu'il détestait aussi, et dont le bruit courait à Venise que j'avais été l'amoureux.

Je tournais machinalement le petit papier dans mes doigts.

— Il est tout taché... est-ce de sang? — murmurai-je. — Je n'y vois pas bien, par ce clair de lune...

— Non, — dit tranquillement le spectre souriant, — ce sont les larmes de la Rosalba.

Il y eut un long silence... Il me semblait que la lune pâlissait et que le jeune homme aussi devenait plus diaphane, effacé...

Je me dis à moi-même :

« Mais le vieux sorcier, qui était-ce? Et le violon, pourquoi est-ce qu'il vibre encore?... »

— N'avez-vous pas compris — repartit le bel amoureux — que le sorcier était le sénateur Sanudo?... (Sa voix devenait plus faible... un souffle...) Le violon... (Il soupira, cette fois...) Le violon m'appelle... Il fait froid ici, et je m'ennuie de ne plus voir les petites *calli* sombres, et l'eau verte des canaux, et l'eau bleue des lagunes, et les palais roses, et le ciel enchanté...

Alors, comme se parlant à lui-même en songe :

— Oui, puisque son âme est parvenue jusqu'à moi et m'appelle, pourquoi ne pourrai-je pas partir, moi aussi, âme subtile et errante, par un clair de lune ami... pour rejoindre...

— Pour rejoindre qui... qui? — demandai-je, me penchant vers le spectre.

— N'avez-vous pas compris — dit-il alors tout bas — que le violon, c'est...?

Mais le fauteuil était vide. Au-dessus de la cheminée, le pastel souriait de son sourire moqueur et tendre; il n'y avait plus de clair de lune; les volets des fenêtres étaient tous fermés, la lampe à demi éteinte, et les braises ardentes de l'âtre éclairaient seules le petit boudoir gris perle...

Et où étaient les deux lettres que j'avais découvertes sous le cadre?

Un bout de papier jauni, à demi consumé, gisait près du feu : on eût dit du papier ancien, mais il n'y avait plus la moindre trace d'écriture visible...

Tout le monde prétendit, naturellement, que j'avais rêvé : je laissai dire.

Un mois plus tard, de grand matin, les domestiques effarés trouvèrent le pastel par terre devant la cheminée : en tombant, il avait renversé, fracassé les trois Grâces que j'avais placées au-dessous de lui, mais — ce me fut la preuve évidente d'un effet magique — le verre qui protège ses traits délicats, et qui aurait dû lui-même être brisé en mille morceaux, n'avait pas subi le moindre dommage.

Seulement, une pâleur de mort s'était répandue sur le charmant visage du bel amoureux ; un voile terne, pareil à une buée humide, avait, à tout jamais, éteint les yeux qui, hélas ! ne vivaient plus. Son âme subtile et errante était partie pour retourner là-bas, appelée... par qui?...

J''avais de nouveau entendu l'accord de *la* mineur vibrer doucement, dans le silence de la maison endormie, par cette nuit étincelante de pleine lune.

PRINCESSE ALEXANDRE DE LA TOUR ET TAXIS

L'AVANCEMENT DES OFFICIERS

On a beaucoup écrit et beaucoup discuté sur l'avancement des officiers. On n'écrit pas moins, et on discute tout autant, sans arriver à s'entendre plus que par le passé. Au moment où la question, sortant du domaine académique, va venir devant le Parlement, on nous permettra d'essayer à notre tour de l'élucider. Si elle est aussi controversée, c'est peut-être qu'avant de discuter on n'a pas pris soin de s'entendre sur le point de départ, et qu'au lieu de poser un principe, sur lequel tout le monde est d'accord, et d'en déduire les conséquences logiques, on a abordé l'examen du problème par ses données accessoires. Il fallait entrer par la grand' porte : on a pris l'escalier de service.

L'avancement a exclusivement pour but d'assurer le recrutement des cadres au mieux, c'est-à-dire au moyen d'éléments présentant les garanties d'aptitude nécessaire : il ne peut en aucune façon être destiné à récompenser les services rendus.

Voilà le principe : il ne sera contesté par personne.

Les services rendus ne peuvent ouvrir de droits à l'avancement qu'autant qu'ils ont mis en évidence l'aptitude du candidat au grade supérieur. Quand on achète un cheval, ce n'est pas pour les courses qu'il a gagnées, mais pour celles qu'il gagnera. Ainsi ni l'ancienneté de service, ni un fait de

guerre simplement heureux, ni une invention utile, ni le fait d'avoir pris part à une campagne pénible ne constituent *par eux-mêmes,* et indépendamment de l'aptitude, des titres suffisants à l'avancement.

Encore moins l'avancement est-il une manière d'*assiette au beurre* dont il s'agit de répartir le contenu, d'après un pourcentage savant, entre les différentes catégories d'officiers : tant pour l'École de guerre, tant pour Saint-Cyr ou Polytechnique, tant pour le rang, tant pour ceux-ci, tant pour ceux-là. La question est plus haute. Quand on a à choisir les dépositaires de la lourde charge du commandement, — plus lourde de jour en jour, à mesure que la guerre se fait de plus en plus scientifique, — et à confier par là-même à un homme un certain nombre d'autres vies humaines qu'il saura économiser ou qu'il gaspillera en pure perte, suivant qu'il sera habile ou non, il s'agit franchement d'autre chose que de satisfaire des ambitions, voire des appétits.

Je n'apprendrai rien à personne en disant qu'actuellement, chez nous, l'avancement se donne soit au choix, soit à l'ancienneté : d'abord exclusivement à l'ancienneté pour passer du grade de sous-lieutenant à celui de lieutenant ; puis partie au choix et partie à l'ancienneté, jusqu'au grade de chef de bataillon ou d'escadrons inclus ; enfin uniquement au choix, pour les grades supérieurs.

Nous avons dit que l'ancienneté ne saurait constituer à elle seule un droit à l'avancement si le candidat ne présente par ailleurs les qualités jugées nécessaires à l'exercice du grade supérieur. Or *en fait,* chez nous, *apte ou non,* un officier passe au grade supérieur quand son rang sur l'*Annuaire* l'y appelle. C'est une garantie insuffisante. Est-ce à dire que je méconnaisse les droits de l'ancienneté et que je veuille voir donner tout l'avancement au choix? Rien n'est plus loin de ma pensée. L'avancement au choix se justifiait chez nous — lorsqu'il a été institué — par la valeur très inégale des éléments qui entraient alors dans la composition du corps d'officiers. Le choix était, jusqu'à un certain point, nécessaire pour fournir des officiers supérieurs et des généraux suffisamment jeunes, puisque, personne n'étant exclu de l'avancement à l'ancienneté, la masse des officiers arrivait tard.

Actuellement tous les officiers, quelle que soit leur origine, ont une valeur comparable. Ceux qui sortent des écoles de sous-officiers (Saint-Maixent, Saumur ou Versailles) sont ceux qui ont échoué aux examens de Saint-Cyr ou de Polytechnique, ou qui se sont avisés trop tard de leur vocation militaire ; mais tous — avec des degrés s'entend — ont le même fond de connaissances générales. D'ailleurs, les méthodes de guerre actuelles exigeant de la part des officiers une instruction étendue, imposent par là-même, à l'entrée aux écoles de sous-officiers, des examens d'instruction générale tels que ceux-là seuls peuvent les subir avec succès qui ont derrière eux des études sérieuses. L'histoire du conscrit en sabots devenant général en chef est aujourd'hui du domaine de la légende : elle n'en sortira plus. Je ne parle pas des dispositions nouvelles et non encore appliquées, qui réservent un certain nombre de places de sous-lieutenants aux adjudants ayant plus de dix ans de services. La situation matérielle du sous-officier rengagé, avec la retraite acquise à quinze ans de services au lieu de trente, et la certitude d'avoir un emploi civil dont les émoluments peuvent se cumuler avec la pension de retraite, — ce qui n'existe pas pour les officiers — est tellement supérieure à la situation de l'officier que ces adjudants ne veulent pas du cadeau qu'on a prétendu leur faire. C'est parmi eux à qui ne sera pas proposé. On est obligé de les désigner au tour de corvée.

Ainsi l'avancement au choix a cessé de se justifier par la différence de valeur. D'autre part, au point de vue moral, tel qu'il est pratiqué chez nous, tout au moins depuis qu'en 1872 on a supprimé l'avancement par régiment qui excluait jusqu'à un certain point l'arbitraire, il présente des inconvénients extrêmement sérieux et de nature à faire grandement réfléchir.

On a dit tout le mal possible des *Commissions de classement*. Ce n'étaient cependant ni les lumières, ni la bonne volonté qui leur manquaient ; mais pourquoi leur demandait-on l'impossible? Comment voulait-on en bonne conscience qu'une commission de classement pût, en connaissance de cause, déterminer le mérite relatif des candidats avec assez de précision pour décider que M. A... devait être classé juste trois rangs avant M. B..., que M. X... était apte à passer cette année et

que M. Z... ne le serait que l'année suivante? C'est pourtant ce que nous demandions aux commissions de classement. Dès lors, quoi d'étonnant à ce que nous nous soyons trouvés quelquefois en présence de résultats déconcertants? C'est le contraire qui eût été surprenant. Il n'en est pas moins vrai que ces résultats se sont produits, et si on ajoute à cela le manque de suite dans les méthodes de classement et dans la manière d'apprécier, qui provient du renouvellement inévitable des commissions et beaucoup plus encore des innombrables *Décrets* et *Instructions* sur la matière qui se sont succédé en se contredisant, on comprendra le désarroi qu'une semblable façon de procéder doit à la longue apporter dans les idées, les mécontentements qu'elle provoque, les défiances qu'elle fait naître, et, en fin de compte, la démoralisation qu'elle prépare.

Que dire après cela de l'avancement au choix régi par la volonté d'un seul, et aboutissant — à peu près forcément — à l'invraisemblable chaos des dernières années? Avec les Commissions, un candidat était sûr de n'être pas un inconnu pour l'un tout au moins des officiers généraux appelés à l'apprécier. Actuellement, à part quelques rares individualités personnellement connues de l'arbitre suprême, les candidats ne peuvent plus être jugés que sur pièces. La comparaison de leurs titres, déjà très difficile avec les commissions de classement, devient absolument illusoire. Il n'y a plus de place que pour le hasard, en mettant tout au mieux — quand ce ne sont pas les recommandations ou les influences qui décident. Franchement, est-ce un progrès par rapport aux commissions de classement? Le désarroi, le mécontentement, la défiance et la démoralisation seront-ils moindres? Je ne veux pas insister sur les tristes incidents qui ont trop cruellement démontré, dans ces temps derniers, que ni la camaraderie, ni l'esprit de corps, ni l'esprit militaire n'ont gagné à la substitution du système actuel à l'ancien.

A vrai dire, ni l'un ni l'autre ne valent rien, et, en présence des inconvénients que j'ai signalés et qui sont inhérents à l'essence même de l'avancement au choix, — qu'il se manifeste par l'attribution d'un numéro d'ordre sur un tableau, ou par l'octroi d'une ou plusieurs majorations variables d'ancien-

neté sans règle fixe, ce qui revient exactement au même, — je préfère nettement l'avancement à l'ancienneté.

L'avancement à l'ancienneté a du moins l'avantage de laisser chacun à sa place, de ne pas bouleverser du jour au lendemain, sans raison apparente, les relations de commandement et de subordination, et d'assurer l'indépendance des caractères. Convenablement appliqué, c'est-à-dire tempéré par l'exclusion des éléments inaptes, il permet, comme je le prouverai tout à l'heure avec chiffres à l'appui, de recruter dans des conditions d'âge absolument satisfaisantes les officiers supérieurs et les officiers généraux. Il n'y a donc pour nous qu'un seul système d'avancement logique et applicable : c'est *l'avancement à l'ancienneté, après constatation préalable de l'aptitude*, autrement dit l'*avancement à l'ancienneté par sélection*

On me dira que la sélection est une autre forme du choix, et que, par conséquent, si le choix est déclaré impraticable, la sélection ne le sera pas moins. A cela je répondrai que, s'il est impossible d'apprécier avec une précision suffisante le mérite *relatif* des candidats pour leur attribuer, en toute justice, un numéro sur un tableau de choix, il est par contre facile, ou tout au moins possible, de juger s'ils sont *aptes ou non* au grade supérieur (question de *valeur absolue)*, ce qui est tout différent. Une vue exceptionnelle est nécessaire pour différencier entre elles vingt nuances de bleu voisines; une vue ordinaire suffit pour distinguer le bleu du rouge.

Le principe posé, passons à l'application. Nous voudrions que, chaque année, les officiers qui entrent dans le premier tiers de la liste d'ancienneté de leur grade fussent jugés par la commission de classement compétente, les commissions étant constituées comme elles l'étaient autrefois pour l'établissement des tableaux de choix. La commission ne classerait pas les officiers, mais déciderait simplement s'ils sont ou non capables d'exercer les fonctions du grade supérieur. Les officiers déclarés aptes seraient seuls admis à passer au grade supérieur : ils y seraient promus à leur tour d'ancienneté. Les jugements de la commission seraient sans appel et définitifs. Aucun officier ne pourrait être discuté deux fois : le premier jugement fixerait le sort de tous, une fois pour toutes.

Il va sans dire que la constatation de l'aptitude des candidats ne donnerait lieu *à aucun examen, ni écrit ni oral*, et que les seuls éléments d'appréciation consisteraient dans les notes données à l'officier par les chefs hiérarchiques sous les ordres desquels il a exercé un commandement de son grade. Je dis à dessein : *exercé un commandement de son grade*, parce que l'aptitude au commandement est l'élément essentiel à considérer, et que cette aptitude ne se révèle que dans l'exercice même du commandement.

Nous voudrions donc que pour les officiers brevetés, ainsi que pour les officiers des états-majors de l'artillerie et du génie, et généralement pour tous les officiers détachés dans un service quelconque, l'aptitude ne pût être constatée que pendant une période suffisamment prolongée de service régimentaire. Il ne serait pas établi de tableau d'aptitude distinct pour le service d'état-major, puisque les officiers brevetés ne seraient inspectés au point de vue de l'aptitude au grade supérieur que pendant leur séjour dans la troupe. Toutefois, comme les officiers brevetés présentent indiscutablement, de par leurs études antérieures, des garanties de savoir, qui, *si elles se trouvent réunies aux autres qualités*, doivent, dans l'intérêt de l'armée, leur ouvrir plus vite l'accès des grades élevés, il serait accordé à tous les officiers brevetés une majoration d'ancienneté dans chaque grade, à partir du grade de capitaine inclus, jusqu'à celui de général de brigade inclus.

Les tableaux d'aptitude seraient publiés tous les ans au 31 décembre, dans la même forme que les tableaux d'avancement actuels. Les officiers inscrits sur les tableaux d'aptitude, qui, à la suite de faits de guerre, seraient l'objet d'une proposition motivée de la part du commandant en chef de l'armée ou du corps expéditionnaire, pourraient être promus *hors tour* à la première place vacante. On ne nous reprochera pas de ne pas faire la part assez large à ceux qui paient de leur personne, puisque c'est à eux seuls que nous réservons l'avancement hors tour.

Les candidats jugés inaptes seraient mis d'office à la retraite s'ils avaient trente ans de service. Les autres seraient, suivant leurs préférences et leurs aptitudes, affectés avec le grade supérieur à l'un des services suivants : comptables des

corps de troupes; remontes; officiers d'administration des services d'état-major, de l'artillerie. du génie, ou des bureaux de l'intendance, recrutement, parquet des conseils de guerre, gendarmerie, pour y parfaire leurs trente années de service, à l'expiration desquelles ils seraient à leur tour mis à la retraite, à moins qu'ils ne préfèrent l'attendre en restant, avec leur grade, dans leur arme. Les services que je viens d'énumérer, constamment ouverts à l'entrée, seraient rigoureusement fermés à la sortie, de telle sorte qu'un officier qui y aurait été une fois admis ne pourrait plus rentrer dans la troupe. Ils comporteraient une hiérarchie propre, permettant d'assurer à leurs membres une situation équivalente à celle qu'ils auraient eue dans les emplois civils.

Voilà le système dans sa forme essentielle, — j'allais dire *brutale*. Je ne me dissimule pas qu'il ne saurait être mis en pratique tel quel, sans que la formule voile ce que le principe a de cruel et de contraire à nos habitudes de camaraderie, parce que ceux-là même qui seraient chargés de l'appliquer, hésiteraient à arrêter la carrière de braves officiers, et laisseraient leur bon cœur influencer leur jugement. Si, au point de vue de l'intérêt général, c'est de leur part un tort, il n'en est pas moins vrai que leur scrupule procède d'un sentiment trop généreux et est trop à la louange des dépositaires du commandement pour que — tout en le regrettant — nous ayons le courage de les en blâmer trop haut. On propose volontiers quelqu'un pour ceci ou pour cela ; on se déciderait difficilement à le marquer pour le sacrifice.

Partant de là, nous voudrions que l'application eût lieu dans la forme suivante : chaque année, à l'issue des grandes manœuvres, les chefs de corps, après avoir établi un état de propositions pour l'avancement dans la troupe (notre liste d'aptitude de tout à l'heure), établiraient parallèlement des états de propositions similaires pour les différents services à pourvoir. Exemple : un colonel de cavalerie établirait pour les lieutenants de son régiment entrés depuis douze mois dans le premiers tiers de la liste d'ancienneté de leur grade :

1° Un état de proposition pour capitaine d'escadron ;
2° Un état de proposition pour capitaine-comptable ;
3° Un état de proposition pour capitaine dans les remontes ;

4° Un état de proposition pour officier d'administration de 1re classe du service d'état-major (il faudrait dire *capitaine-archiviste d'état-major*) et ainsi de suite.

Tout officier ayant trente ans de service serait mis d'office à la retraite. Ce serait la règle générale. Ceux-là seuls seraient maintenus en activité après trente ans de service, qui, sur la proposition de leurs chefs directs, auraient été jugés dignes de cette faveur par la commission de classement. Le travail des commissions de classement consisterait donc à établir :

1° La liste des officiers à maintenir en activité, bien qu'ayant atteint trente ans de service ;

2° Le tableau d'avancement des officiers jugés susceptibles d'exercer le commandement de la troupe dans le grade immédiatement supérieur (autrement dit le tableau d'aptitude) ;

3° Le tableau d'avancement des officiers proposés pour passer avec le grade immédiatement supérieur dans les différents services énumérés précédemment.

Cette manière de procéder nous donnerait exactement le même résultat que celle que nous exposions tout d'abord. Au fond, c'est absolument le même système, mais présenté sous une forme *plus aisément assimilable*, si j'ose dire. Ce n'est qu'une question de *nuances* ; mais en pareille matière les nuances sont beaucoup, sinon tout.

Le système est simple et ne présente pas les inconvénients reprochés à juste titre au système du choix, qui se formule par le *Ote-toi de là que je m'y mette* de la lutte pour la vie. Il me reste à prouver qu'il n'amènera pas à vieillir les cadres supérieurs, comme on pourrait le craindre au premier abord, et que, par suite, il ne compromettra pas le recrutement des officiers généraux. Comme il faut se borner, je prendrai pour base de cette discussion l'arme de la cavalerie, puisque — de l'aveu de tous — c'est celle où il importe le plus que les têtes de colonne soient jeunes. La même étude entreprise sur les autres armes donnerait d'ailleurs des résultats analogues.

Actuellement tous les lieutenants de cavalerie passent capitaines. Ceux qui sont promus à l'ancienneté (soit les 2/3) mettent environ 13 ans à passer. Ceux qui sont promus au choix (l'autre 1/3), gagnant, qui plus qui moins sur leurs camarades, passent en moyenne à 11 ans et demi de

grade. S'il n'y avait pas de choix, l'ancienneté des officiers promus s'abaisserait à la durée moyenne d'écoulement des trois files représentant les trois tours $(13 \times 2 + 11,5) : 3 = 12,5$ ou 12 ans et 6 mois. Si, de plus, on admet que ceux-là seuls doivent être promus capitaines qui sont réellement aptes à tous les points de vue à commander un escadron, on peut évaluer à 1/10 environ la proportion des lieutenants à exclure de l'avancement. Par suite, les 9/10 seulement des lieutenants arrivant au grade de capitaine, ceux qui y parviendraient ne mettraient plus, toutes choses égales d'ailleurs, que les 9/10 du temps qu'ils mettent actuellement et que nous avons évalué à la moyenne de 12 ans 5, soit $(12,5 \times 9) : 10 = 11,25$, autrement dit 11 ans et 3 mois.

Passons aux capitaines. Actuellement les 5/6 environ sont promus au grade supérieur, le 1/6 restant disparait par retraite, décès, etc. Si nous admettons qu'il faille, pour être nommé officier supérieur, posséder un nombre suffisant d'idées générales et être capable de commander éventuellement un régiment (c'est le rôle de presque tous les chefs d'escadrons dans le régiment mobilisé), nous en conclurons que la moitié seulement des capitaines actuels seraient admis à l'avancement. Dans le système proposé, une première élimination ayant fait disparaître 1/10 des officiers avant le grade de capitaine, la proportion à éliminer lors du passage au grade de chef d'escadrons se trouverait réduite d'autant, c'est-à-dire que nous n'aurions plus à éliminer que $1/2 - 1/10 = 8/20$ des capitaines et qu'il en passerait 12/20.

Les capitaines mettent en ce moment — étant donné que les 5/6 d'entre eux sont promus — 14 ans à passer à l'ancienneté (moitié des places) et 10 ans 4 mois en moyenne au choix (l'autre moitié), ce qui, en raisonnant comme tout à l'heure, nous amène à conclure que si les capitaines actuellement étaient tous promus à l'ancienneté, le temps passé dans ce grade s'abaisserait pour eux à $(14 + 10,33) : 2 = 12,16$ ou 12 ans et 2 mois. Mais si nous ne laissons plus passer que les 12/20 au lieu des 5/6, la durée d'écoulement se trouve réduite à $12,16 \times 12/20 : 5/6 = 8,75$ ou 8 ans et 9 mois.

En définitive, dans le système proposé, tous les officiers

qui n'auraient pas été exclus de l'avancement mettraient pour parvenir au grade de chef d'escadrons :

Pour passer de sous-lieutenant à lieutenant . . .	2 ans.
Pour passer de lieutenant à capitaine	11 ans et 3 mois.
Pour passer de capitaine à chef d'escadrons . . .	8 ans et 9 mois.
En tout	22 ans.

C'est le temps que met actuellement la moyenne des officiers ayant obtenu les deux derniers grades au choix. Les capitaines brevetés, gagnant deux ans sur leurs camarades pour passer au grade de chef d'escadrons, arriveraient à ce dernier grade en 20 ans, égalant ainsi les officiers les plus favorisés par le système actuel. Enfin, ce temps pourrait encore être réduit pour les officiers promus hors tour à la suite de faits de guerre.

On remarquera que, dans ce qui précède, je n'ai pas fait état de l'abaissement de l'ancienneté des lieutenants devant résulter du renouvellement plus rapide des capitaines, parce qu'il serait en partie compensé par l'attribution exclusive des places de capitaines-comptables aux officiers exclus de l'avancement. D'après ce que nous venons de dire, on voit que les officiers parviendraient respectivement au grade de chef d'escadrons aux âges ci-après :

			Non brevetés	Brevetés
Officiers sortant de Saint-Cyr.	Sous-lieutenants.	à 20 ans	42 ans	40 ans
		à 21 ans	43 ans	41 ans
		à 22 ans	44 ans	42 ans
Officiers provenant des écoles d'élèves-officiers de Saumur, sous-lieutenants	à 23 ans (minimum d'âge relevé sur les promotions des deux dernières années)		45 ans	43 ans
	à 27 ans (moyenne d'âge relevée sur les promotions des deux dernières années).		49 ans	47 ans

C'est-à-dire que l'âge des officiers au moment de leur nomination au grade de chef d'escadrons serait très légèrement inférieur à ce qu'il est actuellement. Si on admet qu'à partir de ce dernier grade, l'avancement reste ce qu'il est actuellement, c'est-à-dire que les officiers restent 7 ans chefs d'escadrons, 4 ans lieutenants-colonels et 6 ans colonels (ce sont les

moyennes actuelles), ce qui fait en tout 17 ans — dont il y aurait lieu de défalquer 6 ans pour les 2 années gagnées à chacun des trois échelons par les officiers brevetés, — les officiers brevetés sortant de Saint-Cyr arriveraient au grade de général de brigade entre 51 et 54 ans, les officiers brevetés sortant du rang y arriveraient à partir de 54 ans et, en moyenne, vers 58 ans, et un certain nombre d'officiers non brevetés y parviendraient à partir de 59 ans. Cette moyenne d'âge est certes moins élevée que la moyenne actuelle. Il est d'ailleurs permis de supposer que le fonctionnement du système de sélection, dont nous n'avons pas fait état dans le calcul qui précède pour les officiers supérieurs, la réduirait encore d'une manière appréciable. On me dira que le système proposé fait la part bien large aux officiers brevetés au détriment des officiers des corps de troupe, et que c'est un tort de ne pas donner les hauts commandements à ces derniers, beaucoup plus aptes que les officiers brevetés — ce sont mes contradicteurs qui parlent — au commandement de la troupe. A cela, je répondrai :

1° Que l'École de guerre et les examens pour le brevet d'état-major étant ouverts à tout le monde, tout le monde peut concourir pour l'obtention du brevet, et s'assurer, en cas de succès, les avantages qu'il confère ;

2° Qu'il est désirable que les hauts commandements ne soient donnés qu'à des officiers possédant une instruction suffisamment étendue pour être vraiment des officiers *généraux*, et exercer avec autorité les fonctions de leur grade, et qu'en cela, le résultat du système n'est pas pour nous effrayer ;

3° Enfin que l'aptitude au grade supérieur n'étant jamais constatée — dans notre système — que pendant les périodes de service régimentaire, c'est-à-dire dans l'exercice du commandement, tous les officiers brevetés qui, à leur savoir théorique, ne joindraient pas une aptitude réelle au commandement, se trouveraient par là même exclus de l'avancement : les hauts grades ne seraient jamais occupés par des savants en chambre.

Il est une autre objection des partisans du choix qui est assez spécieuse pour avoir séduit un certain nombre de bons esprits. *L'avancement à l'ancienneté*, dit-on, *ne favorise pas*

l'émulation comme l'avancement au choix. Je ne fais aucune difficulté pour en convenir. Le tout est de savoir si cette émulation tant prônée est toujours féconde et ne se traduit pas le plus souvent par des inventions risquées, par des essais hasardés, par l'envie de faire, non pas *mieux*, mais *autrement* que le voisin, par le besoin de *se singulariser* plutôt que de *se distinguer*, par une réclame malsaine, par de petits syndicats d'admiration mutuelle se jalousant et se dénigrant les uns les autres : toutes choses à coup sûr plus dommageables à l'intérêt bien compris de l'armée que l'absence d'émulation. A cette agitation, qui enfante parfois des progrès, mais qui, le plus souvent, ne produit rien d'utile, nous préférons sans hésiter un système qui assure *l'indépendance et la dignité des caractères.* Est-ce mal entendre les intérêts supérieurs du pays?

Qu'avaient-ils donc à espérer, ces hommes que, pendant quatre années, nous avons vus se dévouer sans faiblir à leur ingrat labeur? Ils savaient cependant que le hasard seul décidait de leur avancement, quand il n'était pas à la merci des rancunes ou de l'intelligence d'un délateur anonyme ; et combien d'entre eux se sont vus ou rayés du tableau sans motif, ou invariablement *sautés* quand venait leur tour, comme si on avait pris à tâche de les dégoûter du métier! Et pourtant leur zèle s'est-il jamais ralenti, les avons-nous vus mettre moins d'ardeur, moins d'entrain dans l'accomplissement de leur besogne quotidienne? Leur a-t-il fallu, pour s'y donner de tout cœur, d'autres mobiles que le sentiment du devoir et de l'amour passionné de leur pays? Qu'on ne vienne pas nous dire après cela que ceux-là seuls sont capables d'efforts et d'énergie que soutient l'ambition! Nous savons, de reste, ceux qu'elle inspire ne sont pas toujours les serviteurs les plus utiles, et ce ne sont pas eux qui ont le plus de droits à notre estime.

Je n'ai pas la prétention d'avoir traité à fond la question. Il me suffit d'avoir posé le principe et indiqué les grandes lignes. *Si respectables soient-ils, les intérêts particuliers ne sauraient primer l'intérêt général.* C'est parce qu'on ne veut pas se le dire, ou parce qu'on l'oublie chemin faisant, qu'on fait fausse route.

XXX

LA
DÉFENSE DU PRIX DE ROME

PAR

UN ANCIEN PENSIONNAIRE

En 1902, les pensionnaires de la villa Médicis adressèrent à l'Institut une pétition[1], pour lui demander d'apporter quelques modifications au règlement de « l'Académie de France à Rome ». Cette pétition ne fut suivie d'aucun effet.

Tout récemment, le 17 novembre 1904, la Chambre des députés abordait la discussion du budget des Beaux-Arts ; dans son rapport sur ce budget, M. Henry Maret, se faisant l'écho de toutes les critiques qui sont adressées à l'Académie de France, ajoutait : « Ce qui est surtout demandé, c'est que cette institution ne demeure point entre les mains de l'Institut, trop enclin, assure-t-on, à la considérer comme sa chose personnelle. »

Une quinzaine de jours après, le 3 décembre 1904, l'Académie des Beaux-Arts nommait une commission, chargée « de rechercher les modifications que l'on pourrait apporter aux règlements actuels de notre École de Rome ».

Il apparaît comme certain, d'abord, que la crainte est le commencement de la sagesse, et ensuite que les campagnes et enquêtes faites dans la presse au sujet de la villa Médicis ne furent pas étrangères à ce résultat. Malheureusement, ces

1. On trouvera plus loin, pp. 411-415, d'importants fragments de cette pétition.

enquêtes, auxquelles ont répondu quelques artistes et de nombreux critiques, ne révèlent le plus souvent que l'opinion de personnes fort mal documentées sur le sujet qu'elles abordent[1], ou animées d'un parti pris de dénigrement systématique qui les rend suspectes[2]. Et ces avocats ne peuvent que nuire à la cause, parfois très juste, qu'ils défendent. Les

1. On paraît croire, en général, qu'il y a à la villa une *école*, parce qu'on l'appelle souvent « l'École de Rome », et s'imaginer qu'il s'y professe un enseignement. — « Ce n'est pas à Rome que la personnalité peut se développer, surtout lorsqu'on y va pour quatre ans, *comme élève.* » (J.-F. Raffaëlli). — « La pédagogie en usage à l'École des Beaux-Arts, où se forment les candidats au prix de Rome, semble moins responsable de leur médiocrité que *la pédagogie de la villa Médicis.* » (Paul Adam). — D'autres ignorent même quelle est la durée de la pension et du séjour à Rome (voir l'article de Camille Mauclair, *Revue Bleue* du 8 octobre 1904). — On s'imagine qu'une discipline sévère immobilise les pensionnaires à la villa ; on appelle celle-ci une prison ; on affirme qu'ils ont « besoin d'insister pour voir Ravenne et les primitifs d'Ombrie », et que cette insistance est vue « d'un mauvais œil ». (Camille Mauclair). — On plaint le musicien, privé des « belles auditions, sources infinies de délices et d'études, que sa lointaine réclusion lui interdit de goûter, et qui ont lieu à Bayreuth, à Munich...., à Vienne ». (Maurice Le Blond).

Pour qui connaît l'Académie de France à Rome, ou seulement son règlement, aucune de ces critiques n'est justifiée. Dès lors, le plus sage n'est-il pas M. Eugène Grasset, qui avoue : « Comment condamner la villa sans y avoir fait un stage ? »

(Ces citations sont extraites des enquêtes instituées par *l'Aurore* en avril 1903, et par *les Arts de la Vie* en octobre 1904.)

2. « Certes je ne prétends pas qu'il n'est jamais sorti un artiste de cette École. Ce serait absurde. Mais s'il en est sorti des hommes de valeur, ce n'est pas *à cause de,* mais *malgré* ce séjour. » (J.-F. Raffaëlli. — Enquête de *l'Aurore.*) — Pourquoi affirmer que ce séjour n'a pu avoir aucune influence sur leur développement ? Comment le savoir ? N'est-il pas plus conforme à la vérité de penser que toutes, absolument toutes les circonstances de la vie d'un artiste ont contribué à le faire ce qu'il est ? et que si Charpentier, par exemple, n'avait pas été élève de Massenet, puis pensionnaire à Rome, il aurait sans doute autant de talent, mais serait peut-être différent du Charpentier que nous connaissons ? « Besnard aurait-il été plus grand, s'il n'était passé par là ? » demande M. Jacques Blanche. Qui oserait l'affirmer ? Il aurait été autre peut-être ; et il est permis de ne point regretter qu'il soit ce qu'il est.

Enfin, que peut-on conclure des jugements de M. Gaston La Touche, qui appelle ceux qui viennent de Rome « des entrepreneurs de bâtisses, de peinture et de ravalement » ? (Enquête de *l'Aurore.*) Que penser des arguments de M. Maurice Le Blond, qui écrit : « Si l'on excepte quelques compositeurs, et Ingres seul parmi les peintres, pendant le siècle qui vient de s'écouler, l'officine de Rome ne nous a guère fourni que des fruits secs et de médiocres pions. L'expérience est donc concluante... » ? Qualifier ainsi des artistes comme Flandrin, Hébert, Paul Baudry, Élie Delaunay, Henner, J. Lefebvre, Henri Regnault, Besnard, comme David d'Angers, Pradier, Guillaume, Carpeaux, Chapu, Falguière, Barrias, Mercié, comme Duban, Labrouste, Lefuel, Vaudoyer, Ch. Garnier, Vaudremer, Chaplain, Roty, Gaillard, c'est montrer avec satisfaction qu'on n'aime pas leurs œuvres, et rien de plus.

anciens pensionnaires, les seuls qui soient bien informés, se taisent généralement : s'ils risquaient la moindre critique, ils craindraient qu'on ne les accusât de vouloir ébranler une institution dont ils ont profité; ils ont peur de passer pour des ingrats.

Il est temps aujourd'hui de se départir de cette réserve, qui en se prolongeant contribuerait au contraire à la ruine prochaine du prix de Rome. L'Académie de France est comme une très vieille maison, à laquelle on a bien fait, quand c'était urgent, quelques réparations partielles, mais qui n'en est pas moins très vieille, et qu'il faudrait sérieusement restaurer, si l'on veut qu'elle ne s'écroule pas. Ceux qui la connaissent pour l'avoir habitée ont le devoir de dire bien haut tout ce qu'ils savent de son état, de désigner les parties délabrées, d'indiquer les murs qui s'effritent, de montrer à quels endroits les fondations faiblissent; s'ils se taisent, s'ils se contentent de regarder tous les passants qui lui donnent chacun un coup de pioche, ils verront tomber bientôt l'édifice, sans avoir rien fait pour le sauver.

I

QUEL EST LE BUT DE CETTE INSTITUTION?

Chaque année, la France envoie en Italie quelques jeunes artistes. Elle les loge dans une admirable demeure qu'elle possède à Rome, la villa Médicis. Elle leur paie un traitement fixe, leur donne diverses facilités pour leurs études, exigeant d'eux, en retour, la soumission à certaines obligations formulées dans un règlement.

« L'Académie de France à Rome » fut fondée par Louis XIV, sous le ministère de Colbert.

Si l'on avait demandé à Colbert pourquoi il envoya à Rome, en 1666, le peintre Charles Errard, accompagné de six peintres, quatre sculpteurs et deux architectes, il aurait sans doute répondu : « C'est pour la gloire de Louis XIV! Sa Majesté veut que sur son royaume s'élèvent de magnifiques

palais, séjours somptueux pour le roi et sa cour, et témoins futurs de son règne glorieux. Il faut que ces palais soient remplis de belles œuvres d'art, tableaux et statues. Et comme l'Italie renferme une quantité de chefs-d'œuvre de l'Antiquité et de la Renaissance, j'y envoie M. Charles Errard, qui est un homme d'un goût éclairé, afin qu'il achète pour le compte du Roi tous les beaux ouvrages qu'il pourra acheter, et fasse copier les autres par les jeunes artistes qui l'accompagnent. Ceux-ci profiteront beaucoup de ces travaux, en se familiarisant avec les œuvres des maîtres. Ils suivront, pour compléter leur instruction, un cours d'anatomie et un cours de mathématiques. Mais ils ne doivent pas oublier qu'ils sont là-bas uniquement pour copier tout ce que leur Recteur leur ordonnera de copier[1]. »

De nos jours, si l'on demandait à l'État quel est son but en conservant l'Académie de France, il ne tiendrait pas le même langage. « Je me propose uniquement, dirait-il, de favoriser chez de jeunes artistes le développement de leur talent. »

Dès lors, une question se pose d'elle-même.

Si l'unique souci de l'État est de développer des talents naissants, il faut qu'il y ait une certaine harmonie entre la nature de ces talents et les moyens qui leur sont offerts pour se développer. Il y a une foule de genres de talents différents. Watteau, David, Delacroix, Ingres, Rousseau, Puvis; Rameau, Berlioz, Franck, Bizet : autant d'artistes, autant de tempéraments divers. Telles circonstances, qui chez l'un ont amené l'éclosion du génie, n'auraient produit chez un autre aucun résultat, et peut-être auraient nui au développement de la personnalité d'un troisième : ce qui convient à l'un ne convient pas à l'autre.

L'État se trouve donc dans cette alternative :

« Ou bien, dira-t-il, je vais rechercher des artistes de

1. « Sa Majesté deffend absolument à tous ceux qui auront l'honneur d'estre entretenus dans ladite Académie de travailler pour qui que ce soit que pour Sa Majesté, voulant que les Peintres fassent des copies de tous les beaux tableaux qui seront à Rome, les Sculpteurs des statues d'après l'antique, et les Architectes les plans et les élévations de tous les beaux palais et édifices tant de Rome que des anvirons, le tout suivant les ordres du Recteur de ladite Académie. » — Aux raisons artistiques qui motivèrent la fondation de l'Académie de France à Rome, s'ajoutaient d'ailleurs des raisons purement diplomatiques, ainsi qu'en témoigne la *Correspondance des Directeurs*.

talent, à quelque école qu'ils appartiennent, de quelque nature qu'ils soient, quel que soit le genre qu'ils se plaisent à cultiver. Et alors il me faudra trouver pour eux un régime capable de convenir à tous, capable de profiter à tous, de développer, suivant le tempérament de chacun, leurs diverses personnalités.

» Ou bien je vais, de prime abord, instituer un régime spécial, capable de favoriser le perfectionnement de certains talents spéciaux, régime fécond pour ces natures-là, mais régime de luxe, et qu'un Mécène peut seul leur procurer. Et alors il me faudra trouver les tempéraments spéciaux auxquels ce régime convient, ceux pour lesquels il a été institué, sans vouloir l'appliquer aux autres, pour lesquels il n'est pas fait, pour lesquels il serait sans doute inefficace, et peut-être nuisible. »

En un mot, ou l'on choisit le régime pour qu'il s'adapte aux besoins des artistes, ou l'on choisit les artistes pour qu'ils s'adaptent à un régime fixé d'avance.

Est-ce ce dernier système qui est aujourd'hui en vigueur? Est-ce là le but de l'État, lorsqu'il entretient l'Académie de France à Rome?

Si c'est là son but, il faudrait le dire, le dire clairement, et le crier bien haut, afin que les candidats en fussent bien avertis. En réalité, si c'est ainsi, les candidats n'en savent rien du tout. Les élèves de mathématiques spéciales, dans un lycée, savent fort bien que l'École centrale est faite pour des ingénieurs, l'École normale pour des professeurs, l'École de Saint-Cyr pour des officiers ; chacune de ces écoles est destinée à perfectionner l'instruction d'une partie seulement des jeunes mathématiciens ; et ceux qui passent l'examen de Saint-Cyr savent bien qu'ils y seront soumis à un régime spécial et ne convenant qu'à certaines natures, à certains tempéraments, destinés à se diriger dans une certaine voie.

Il n'en est pas de même à l'École des Beaux-Arts. Les élèves pensent que le concours de Rome est fait simplement pour les peintres, les sculpteurs. les architectes, et non pour une certaine espèce de peintres, de sculpteurs, d'architectes. Ce qui les incite à croire cela, c'est que l'État n'a créé, à côté du prix de Rome, aucune autre institution pour d'autres catégories de peintres, de sculpteurs, d'architectes. Si l'État

séparait effectivement les peintres et les sculpteurs en plusieurs catégories suivant la nature de leur talent et de leur caractère, il aurait fondé une école d'enseignement pour chaque catégorie, et créé une institution de perfectionnement également pour chaque catégorie. Il n'en a rien fait. L'École des Beaux-Arts et le Conservatoire sont seuls; l'Académie de France à Rome est seule. C'est donc que l'École des Beaux-Arts est faite pour tous, le Conservatoire et l'Académie pour tous. Car l'État se défend de ne vouloir protéger qu'une catégorie spéciale d'artistes, ce qui serait, en effet, d'une singulière partialité.

D'ailleurs, le voudrait-il, l'État ne pourrait pas discerner les tempéraments particuliers auxquels conviendra le régime établi d'avance. Où trouverait-il des juges assez clairvoyants, assez prévoyants, assez devins, pour savoir les choisir? Il n'y a pas, au point de vue de la nature des talents et du caractère des artistes, une demi-douzaine de catégories nettement définies, et dans lesquelles chacun puisse être rangé. Il y a autant de natures différentes que d'artistes différents, autant de caractères que d'hommes, Et quand on est en face de jeunes gens n'ayant pas encore trouvé leur voie, se cherchant dans leurs premiers essais, qui donc peut deviner ce qu'ils feront? Qui peut découvrir ce qu'ils contiennent en puissance? Eux-mêmes n'en savent rien[1]. Ils peuvent savoir si, dans le moment présent, ils ont soif de voyager, soif de voir Rome, soif de connaître l'Italie et ses chefs-d'œuvre. Ils ne peuvent pas savoir dès aujourd'hui ce dont ils auront besoin l'année prochaine, et aussi l'année suivante, et encore l'année suivante. Il leur est impossible de savoir si un régime fixé d'avance, et durant quatre ans, est bien ce qu'il leur faut[2].

1. Dans un récent article, M. Henry Lapauze, parlant des conditions spéciales auxquelles sont soumis les pensionnaires, ajoutait : « Aucune loi ne force les artistes à s'y soumettre. Ceux qui se sentent hostiles au plus imperceptible des jougs n'ont qu'à ne point concourir pour le prix de Rome. Beaucoup s'en sont passés. Si tant d'autres s'acharnent à l'obtenir, c'est qu'ils y voient un bien. » (*Le Correspondant*, 25 décembre 1904.) — Ils savent seulement que le prix de Rome, c'est quatre ans de vie assurée; et ils y voient certainement un bien. Mais comment soupçonneraient-ils quelle influence auront sur eux Rome et la villa Médicis après quatre ans de séjour?

2. La première année de son séjour à Rome, Henri Regnault écrivait : « Je suis heureux comme un dieu... Mes journées sont aussi remplies que possible; je

En vérité, je crois qu'il n'est point dans l'esprit de ceux qui représentent l'État actuellement, de ceux qui l'ont représenté depuis un siècle, — de ne voir dans le prix de Rome qu'une chose aussi spéciale, et de rechercher, pour les soumettre à un régime particulier, les seuls artistes auxquels ce régime pourrait convenir. Interrogez tous les juges qui, chaque année, choisissent les nouveaux prix de Rome. Demandez-leur quel souci principal a guidé leur choix. Aucun ne vous répondra : « J'ai voté pour un concurrent dont le tableau n'était certes pas le meilleur; plusieurs de ses rivaux ont plus de talent que lui, sans doute. Mais il m'a paru que par sa nature, par son caractère, par son tempérament propre, il était celui des candidats auquel conviendrait le mieux un séjour prolongé à la villa Médicis. » — Tous, au contraire, vous diront : « J'ai voté tout simplement pour l'auteur du tableau que j'ai jugé le meilleur, de la cantate qui m'a semblé révéler le plus de talent. »

Le but de l'État, d'une façon précise, est donc celui-ci : *Aider de jeunes artistes, dont le talent se montre plein de promesses, à développer ce talent, quels que soient d'ailleurs sa nature et son caractère, en leur procurant les moyens les plus propres à faciliter ce développement; et cela dans l'intérêt de l'art français.*

Nous ne rechercherons pas si l'État a raison, ou non, de poursuivre un tel but; cela nous ferait sortir des limites de cette étude[1]. Bornons-nous à examiner comment il s'y prend pour l'atteindre.

vois du nouveau presque tous les jours, je passe ma vie dans des enthousiasmes continuels, et mon sac d'admiration se remplit à mesure que j'en dépense... La chapelle Sixtine et la campagne ! ! ! Il y a là de quoi émouvoir, de quoi inspirer, de quoi élever l'âme de l'artiste, sans jamais la lasser. On resterait vingt ans ici que la vingtième année on serait encore plus passionné pour ces merveilles, auxquelles il ne peut exister nulle part rien de comparable. » (25 avril 1867.)

Deux ans plus tard, il fuit l'Italie, il y étouffe : « Je suis impatient de me remettre en voyage; Rome ne me convient pas, je ne m'y sens pas respirer à pleins poumons... Vrai, je n'ai pas d'entrain à Rome... » (1869). *(Correspondance de Henri Regnault).*

Que de pensionnaires j'ai connus, qui éprouvèrent les mêmes impressions que Regnault!

1. En vérité, c'est très discutable, et, on le sait, très discuté. Bornons-nous ici à présenter quelques opinions :

« Il est une chose dont l'État ne peut pas se désintéresser, c'est précisément

1° Comment choisit-il les jeunes artistes qu'il veut protéger?

2° Une fois qu'il les a choisis, à quel régime les soumet-il?

que l'art conserve son caractère essentiel de désintéressement, au lieu de tomber dans l'industrie et le commerce, dans le culte des bas instincts, dans ce qu'on pourrait appeler la pornocratie. Si l'État ne se mêlait en rien des théâtres, de la musique, de la danse, du dessin, de la peinture, de la sculpture, de l'enseignement esthétique, est-il certain que l'art serait plus libre? Il pourrait tomber, je le crains fort, sous l'exclusive domination des individus les plus riches ou des foules les moins compétentes. » (Alfred Fouillée. *Les Arts de la Vie.*)

« N'oublions pas que dans les républiques comme sous les monarchies, les époques les plus brillantes de l'art coïncident avec les encouragements du pouvoir, à tel point qu'aux siècles artistiques on a donné le nom des chefs d'État tels que Périclès, Auguste, Léon X, Louis XIV, etc. » (Henry Maret, *Rapport sur le budget des Beaux-Arts de 1905.*)

D'autre part, relisons la belle page que l'auteur de *Jean-Christophe* écrivait jadis, à propos de Tolstoy :

« Oui, *les produits de la vraie science et du vrai art sont les produits du sacrifice et non des avantages matériels.* — Et ce n'est pas seulement la morale, c'est l'art même qui a intérêt à ce que l'art ne soit plus la propriété d'une caste sociale privilégiée. Artiste, je suis le premier à appeler de mes vœux le moment où l'art rentrera dans la masse commune de la nation, dépouillé de ses privilèges, de ses pensions, de ses décorations, de sa gloire officielle. Je l'appelle, au nom de la dignité de l'art, que souillent les milliers de parasites qui vivent honteusement à ses dépens. L'art ne doit pas être une carrière, il doit être une vocation... En supprimant les privilèges de l'art, en augmentant les difficultés de son accès, il n'est donc pas à craindre qu'on fasse souffrir davantage les vrais artistes; on n'écartera que la multitude des fainéants qui se font intellectuels pour s'éloigner du peuple, et pour éviter des travaux plus pénibles.

» Le monde n'a pas besoin, bon an mal an, des dix mille œuvres d'art (ou prétendues telles) des Salons de Paris, de ses centaines de pièces de théâtre, de ses milliers de romans. Il a besoin de trois ou quatre génies par siècle, et d'un peuple où soit répandue la raison, la bonté, et le sens des belles choses, — un peuple qui ait un cœur sain, une intelligence saine, un regard sain, qui sache voir, sentir, comprendre tout ce qu'il y a de bon et de beau dans le monde, et qui travaille à en orner la vie.

» Il ne me déplairait pas, je l'avoue, qu'on pût obliger les artistes à rentrer dans la condition commune, qu'on parvînt à répartir entre tous les hommes sans exception la somme de travail manuel nécessaire à soutenir et à entretenir l'édifice social. Partagée entre tous, elle ne serait pas assez écrasante pour empêcher les vrais artistes de faire leur art par surcroît; mais elle suffirait à enlever aux faux artistes tout désir de prendre sur leurs heures de loisir pour se livrer à une occupation intellectuelle. — Et combien l'art y gagnerait en santé !

» ... Le génie veut l'obstacle, et l'obstacle fait le génie. — Quant aux talents, nous n'en avons que trop. Notre civilisation pue de talents, d'ailleurs parfaitement inutiles, voire parfaitement nuisibles. Quand la plus grande partie d'entre eux disparaîtrait, quand il y aurait moins de peintres, moins de musiciens, moins d'écrivains, moins de critiques, moins de pianistes, moins de cabotins, et moins de journalistes, — ce ne serait pas un grand mal, mais un très grand bonheur. Et même quand l'art y perdrait en correction, en style, en perfection technique, je ne m'en soucierais guère s'il gagnait en énergie morale et en santé. » (Romain Rolland (*Cahiers de la quinzaine*, 3e série, 9e cahier).

II

RECRUTEMENT DES PENSIONNAIRES — LE CONCOURS DE ROME —

Il s'agit donc pour l'État d'aider au développement de jeunes talents. Comment les trouver, ces jeunes talents?

Le système actuel est celui-ci : on institue un *concours*, auquel peuvent prendre part tous les artistes à la condition d'être Français, d'être âgés de trente ans au plus, et de n'être pas mariés[1].

Ce concours est composé de plusieurs épreuves, dont la dernière est jugée par l'Académie des Beaux-Arts, toutes sections réunies.

On sait de quelles accusations il est l'objet. Le prix de Rome, dit-on, n'est que « la récompense des diplômés obéissants »[2], des bons élèves des Beaux-Arts et du Conservatoire; il est réservé à ceux qui cultivent docilement l'art officiel, « l'académisme ». Et on fait le procès de l'enseignement de l'École et de celui du Conservatoire, le procès de l'enseignement de l'État.

I. — Préparation au concours. — L'enseignement officiel. — « L'État a monopolisé l'Enseignement des Beaux-Arts. Que ce soit à l'Académie de France, à l'école de la rue Bonaparte, au Conservatoire, etc., il a décrété une formule officielle, un *Credo* immuable, des dogmes intangibles, et, pour tout dire, il a érigé une véritable Église d'Art, hors de laquelle il n'est plus de salut possible. L'Académisme (puisqu'il faut l'appeler par son nom) est en quelque sorte devenu un catéchisme esthétique, le seul qui soit patronné par l'État, — et c'est une tradition bâtarde, conventionnelle et *cosmopolite* que l'on préconise exclusivement dans nos écoles nationales au détri-

1. Sur les questions du mariage et de la limite d'âge, voir plus loin pp. 402-407.

2. Camille Mauclair, *Les Arts de la Vie.*

ment d'un art naturel et de la vraie tradition française, laquelle y est tout à fait méconnue... Êtes-vous partisan du dogmatisme académique? Acceptez-vous la tyrannie séculaire de Rome sur notre art populaire et national? Croyez-vous que l'État ait le droit d'asservir les tempéraments et d'imposer aux individus une foi artistique quelconque? — Si oui, l'état de choses actuel est excellent. » Ainsi s'exprimait M. Maurice Le Blond, commentant le questionnaire que la revue *Les Arts de la Vie* adressait, en octobre dernier, à des artistes, des littérateurs, des critiques.

En réponse à cette enquête, beaucoup de correspondants dénonçaient « le péril du poncif, l'asphyxie fatale de tout génie naissant, sitôt qu'il passe le seuil des écoles d'État[1] ».

D'autres affirmaient que l'enseignement officiel des Beaux-Arts n'a aucun caractère dogmatique[2].

Qui a raison?

On parle de l'enseignement de l'État : il faudrait préciser. Ce n'est pas l'État qui enseigne; l'État est une chose abstraite qui ne saurait enseigner ni la peinture ni la musique. Quand on dit « enseignement de l'État », on veut parler de l'enseignement donné par MM. Élie Delaunay, Gérôme, Gustave

1. Pascal Forthuny.

2. « Aujourd'hui, en France,... je ne distingue pas que l'État ait la moindre influence sur aucun artiste digne de ce nom. Pour les autres, de quelle importance sont-ils? qui s'y intéresse? L'enseignement officiel des Beaux-Arts n'a aucun caractère spécial, il est inexistant; s'il était autoritaire, il n'y aurait pas un jeune Français pour le subir. Déjà du temps de Helleu et de Sargent, on ne tenait pas compte de la parole de feu Gérôme, le dernier des professeurs autoritaires, quant à l'esthétique. » (Jacques Blanche.) — « Nous pensons que l'État, en eût-il le « droit », n'aurait pas le « pouvoir » d'asservir un tempérament d'artiste ni d'imposer une foi artistique. » (Francis Viélé-Griffin.) — « Où voyez-vous qu'il y ait un dogmatisme d'État? Jamais les jeunes artistes n'ont été plus libres, plus dégagés de toute discipline. Je n'ai, pour ma part, subi aucune contrainte... Nous n'avons cessé, dans notre génération, de demander à tous les échos une discipline, une méthode, d'invoquer l'expérience des maîtres, d'interroger le Passé. L'Enseignement officiel ne nous offrait aucune idée générale, aucune technique; la nature, rien que la nature! pas de conventions! copier bêtement! être soi-même! C'est de l'excès même de la liberté qu'était né parmi nous — synthétistes, symbolistes, traditionnistes, — le besoin d'une contrainte. Dans l'immense confusion intellectuelle de l'heure présente, il arrive qu'au lieu de maintenir le goût classique du XVII[e] siècle français, l'École ne fait plus qu'enseigner le « succès » du dernier Salon. Je cherche en vain, dans les conseils que j'ai reçus d'un Lefebvre, d'un Bouguereau, l'apparence d'une doctrine, quelque chose de systématique;... L'École est un calque fidèle de l'état d'esprit du public. » (Maurice Denis.)

Moreau, Bonnat, Cormon, etc., professeurs à l'École des Beaux-Arts, Massenet, Fauré, Widor, etc., professeurs au Conservatoire.

Eh bien, de deux choses l'une : — ou ces messieurs sont absolument libres d'enseigner ce qu'ils veulent, chacun dans son atelier ou dans sa classe; — ou ils sont là pour transmettre passivement une doctrine qui leur est imposée. Dans ce dernier cas, il serait inutile de se demander ce que vaut cet enseignement : il serait sûrement mauvais. Mais il n'en est pas ainsi. Chaque maître est absolument libre de faire et de dire ce qu'il veut dans sa classe[1].

Dès lors, il n'y a pas lieu de juger en bloc l'enseignement d'une école, mais bien séparément l'enseignement de chaque professeur. Si l'on trouve que M. Vincent d'Indy donne de meilleures leçons que M. Gabriel Fauré, si l'on préfère Carrière à Gustave Moreau, certes on a le droit de le dire, en exposant les raisons de ses préférences. Mais déclarer que l'enseignement de l'un est mauvais, académique, parce qu'il est « officiel », et que l'enseignement de l'autre est excellent parce qu'il n'est pas officiel, c'est méconnaître l'indépendance, pourtant certaine, des professeurs.

Et qu'on ne dise pas que les maîtres de nos écoles, bien que libres et indépendants, ont néanmoins la même doctrine, qu'on les a choisis et nommés à ces écoles précisément parce qu'on les savait attachés à cette doctrine. De bonne foi, est-il possible d'apercevoir la doctrine commune à Gérôme et Gustave Moreau, à MM. Massenet et Widor, à MM. Fauré et Lenepveu ?

Sans doute, l'enseignement des arts a toujours mérité, et

1. « Les professeurs chefs d'ateliers de l'École sont nommés par le ministre après présentation par le Conseil supérieur d'enseignement d'une liste de candidats. C'est là une garantie de leur recrutement. La plus grande indépendance est laissée à chaque professeur au sujet de son enseignement. Toutes les initiatives peuvent être prises, et tous les efforts peuvent être tentés pour arriver à permettre aux tempéraments les mieux doués de se révéler. Il ne peut être dit qu'un enseignement officiel existe à l'École. Au contraire, dans aucun autre établissement il ne peut être donné un exemple aussi frappant du respect de la personnalité de chacun : maîtres et élèves... Il est certain que de tout temps les professeurs chefs d'atelier de l'École ont été complètement indépendants les uns des autres. Aucune coalition des trois ateliers de l'École n'a jamais existé contre les ateliers du dehors. » (Henry Maret.) — Rapport cité.)

méritera probablement toujours, de sérieuses critiques. Si nous voulons l'accabler de ces critiques, sachons voir qu'il est également détestable faubourg Poissonnière et rue Saint-Jacques, également détestable sous les Médicis et sous la troisième République française. « On aura beau dire et beau faire, écrivait le sculpteur Étex, le faux, le convenu, le chic, sont choses inhérentes à toute école des beaux-arts, officielle ou non, de tous les siècles et de tous les pays »[1].

Il convient cependant de faire une remarque. Sans doute l'enseignement des arts, donné par des professeurs libres, vaut ce que valent ces professeurs. Mais ce n'est pas tout. Quand un enseignement prépare à un concours, sa valeur dépend aussi de la valeur de ce concours. Si MM. Fauré, Widor et Lenepveu ont dans leur classe une majorité d'élèves dont le but est de réussir à un concours, ils se sentent presque une obligation à l'égard de ces jeunes gens, un devoir, de les préparer le mieux possible à subir les épreuves de ce concours[2]. C'est ainsi que, malgré les différences de goût, de caractère, de tempérament des professeurs, il se trouve qu'il y a néanmoins dans leur enseignement quelque chose de commun : la préparation au concours de Rome.

D'une façon générale, un concours, regardé comme but des études, a toujours une très fâcheuse influence sur ces études. Il prend forcément une telle importance dans les préoccupations du futur candidat que celui-ci ne songe plus qu'aux épreuves à subir, et aux moyens d'en triompher. Il risque de concentrer ses efforts sur un nombre assez restreint de procédés, capables de lui assurer dans ces épreuves le plus de chances de succès.

Que vaut, en particulier, le concours de Rome?

1. Signalons, en passant, que ceux qui condamnent le « dogmatisme officiel », prêchant l'éclectisme et la neutralité de l'État, oublient eux-mêmes de se montrer éclectiques dans leurs jugements; leur admiration presque exclusive pour les impressionistes les rend fort suspects, si on les écoutait, de vouloir remplacer l'enseignement actuel « par un autre académisme, par d'autres formules,... telles que les « Indépendants » commencent à nous en imposer ». (Jacques Blanche.)

2. Et l'on ne peut vraiment reprocher aux élèves de rechercher le prix de Rome : la vie assurée pendant quatre ans, la possibilité de travailler sans autre souci que celui de bien faire, n'est-ce pas là de quoi tenter tout jeune artiste?

II. — Les épreuves du concours. — L'État, désireux de choisir les meilleurs artistes d'une génération, ceux dont le talent déjà éclos lui paraît le plus digne d'être développé, a adopté la méthode suivante.

Il invite les peintres à faire, en un temps limité, et pour une date fixe, un tableau de dimensions imposées, et devant représenter un sujet donné. Et il estime que le meilleur de ces tableaux aura pour auteur le peintre qui a le plus de talent.

Il se trompe fort. Ce tableau aura pour auteur le jeune homme le plus apte à faire en soixante-dix jours une *Judith et Holopherne* d'un mètre quarante-six sur un mètre quinze. Mais rien ne prouve qu'il ait plus de talent que les autres. On peut être un très grand artiste, et être incapable de le prouver dans de pareilles conditions. Combien de gens un peu nerveux se voient privés de leurs moyens quand il leur faut accomplir leur tâche en un temps limité, et dans des conditions particulièrement défavorables[1] ! Combien de peintres, et parmi les plus grands, auraient été dans l'impossibilité de montrer leur vraie nature, leur talent personnel et leur valeur propre, en une toile représentant Hercule, Dalila ou Prométhée ! Qu'auraient fait sur de tels sujets un Millet, un Corot, un Decamps, un Diaz ? Et qu'aurait fait un Téniers[2] ?

Pour juger un artiste, il faut voir des œuvres conçues par

1. Les musiciens travaillent pendant vingt-cinq jours dans des loges où ils sont enfermés à clef.

2. Les musiciens ont à composer une sorte de cantate sur des paroles données. Est-ce une œuvre de théâtre ? oui ; et elle doit avoir des qualités théâtrales. Mais le candidat n'oubliera pas, s'il veut réussir, que cette œuvre et ses qualités théâtrales seront jugées sur une exécution en forme de concert, et par des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs, plus ou moins amateurs de musique, plus ou moins au courant du métier dramatique. Est-ce une œuvre orchestrale ? oui ; et elle doit être conçue et écrite pour orchestre. Mais le candidat sait fort bien qu'elle sera jugée sur une exécution au piano, et par des hommes incapables de lire une partition d'orchestre.

Enfin, si le candidat trouve le sujet de cette cantate dénué d'intérêt, si les vers lui en paraissent détestables, s'il n'éprouve pas le moindre désir de les mettre en musique, s'il lui est impossible de prendre au sérieux les fadaises que débitent ces héros grecs, bibliques ou mythologiques, pourra-t-il faire une œuvre qui soit vraiment de lui, qu'il reconnaisse comme sienne, où il ait mis le meilleur de lui-même, et montré sa nature d'artiste ? Assurément non. Mais alors, pourra-t-il au moins faire preuve de talent comme symphoniste, se révéler puissant ou ingénieux dans l'art de la composition, dans l'art de manier le discours musical ? Pas davantage. Il lui faut suivre pas à pas le texte imposé, et il ne se risquera point à

lui, aimées par lui, faites par lui à loisir, œuvres auxquelles il a consacré tout le temps qu'il voulait y consacrer, auxquelles il a donné les dimensions qui lui paraissaient leur convenir. De telles œuvres sont vraiment de lui. Et ce sont les seules qui puissent renseigner des juges sur ce qu'il est, sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il peut faire.

Il serait donc désirable qu'au concours actuel fût substitué un système complètement nouveau. Après une épreuve éliminatoire, nécessaire assurément pour écarter les incapables et limiter le nombre des concurrents, il faudrait que ceux-ci fussent invités à exposer, dans un local mis à leur disposition, toutes les œuvres sur lesquelles ils désirent être jugés.

A cela, on fera sans doute plusieurs objections.

« Si l'on a établi les conditions actuelles du concours, dira-t-on, c'est pour s'assurer que le candidat a fait lui-même, et tout seul, le travail soumis au jury. Avec votre système, il se fera aider. Et cela faussera la valeur du jugement rendu. »

Eh bien ! non. La première épreuve n'aura retenu que de vrais artistes, connaissant leur métier, capables de produire des œuvres par eux-mêmes. Or c'est bien mal connaître les jeunes artistes que de les croire si timides, si modestes, si confiants en d'autres artistes, quels qu'ils soient. Appelés à se faire juger sur des œuvres personnelles, ils montreront des œuvres personnelles. Et s'ils ont reçu des conseils, si ces conseils leur ont semblé bons à suivre, s'ils en ont profité, c'est fort bien. En toute leur carrière, plus tard, ces conseils ne leur manqueront pas. Il y a des artistes qui aiment, toute leur vie, à montrer ce qu'ils font à des amis, à des maîtres; ils aiment à recevoir des conseils, et savent en profiter : et ce sont parfois des hommes d'une grande valeur.

Ce n'est pas en l'enfermant, en le faisant travailler dans des conditions anormales, que l'on jugera le talent d'un artiste; c'est en le laissant libre — comme il le sera toute sa

intercaler le moindre développement symphonique, qui, misérablement reproduit par le piano, ferait longueur, ennuierait les peintres et les sculpteurs, et compromettrait son succès.

Telle est l'œuvre bâtarde sur laquelle est jugé le musicien. Il a fait ce travail comme un pensum, sans plaisir, sans entrain; et le plus souvent il n'est pas très fier de ce qu'il a produit ainsi.

vie — de choisir son sujet, de le traiter à sa façon, et de s'entourer de tous les conseils et de toutes les aides qu'il lui plaira d'avoir.

« Mais comment pourra-t-on comparer entre elles des toiles si différentes? Comment juger entre des portraits, des paysages, des tableaux d'histoire, des natures mortes, des panneaux décoratifs? » — Assurément, ce sera difficile. Pourtant il faudra bien qu'on en vienne là, le jour où l'on voudra apprécier à leur juste valeur les talents de genres très divers que l'État cherche à développer. Et, si difficile que soit alors la tâche des juges, elle sera certes plus aisée que la tâche actuelle d'un juge consciencieux : car, s'il est assez facile de découvrir le génie d'un Corot en voyant de lui quelques paysages, s'il est facile d'apercevoir le talent d'un Chopin en écoutant quelques morceaux de piano, d'un Brahms en écoutant quelques œuvres symphoniques ou de musique de chambre, il est tout à fait impossible de les juger équitablement, l'un sur *Prométhée enchaîné*, et les autres sur une scène de théâtre.

Une troisième objection peut être faite : « La plupart des concurrents actuels pour le prix de Rome n'auraient pas d'œuvres à montrer. Le concours leur permet d'en faire une, sur laquelle ils puissent être jugés. » — Cela est vrai. Aujourd'hui, un grand nombre de candidats se présentent au concours de Rome après avoir fait des études d'élèves, mais pas une œuvre, Et un tel changement de système provoquerait d'abord un grand désarroi dans les ateliers et les classes. Mais si nos artistes de vingt-cinq ans ne songent pas à faire de véritables œuvres, c'est précisément parce qu'ils se préparent uniquement à un concours pour lequel il n'est pas nécessaire d'en avoir fait. Le jour où le prix de Rome sera décerné à celui qui pourra montrer un ou plusieurs tableaux, une ou plusieurs statues, etc., les jeunes gens n'attendront pas, pour produire, d'avoir atteint vingt-cinq ou trente ans, et renoncé à concourir. Ce sera peut-être le résultat le plus heureux du système nouveau. Au lieu d'employer sa jeunesse[1]

1. Au lendemain du concours où il avait remporté le prix de Rome, Henry Regnault écrivait :

« Je suis bien heureux de mon succès, qui me délivre des insipides préoccupa-

à subir une sorte de dressage pour se préparer à une épreuve spéciale, restreinte, connue d'avance, et dans laquelle, malgré tout, la part du hasard, de la chance, est toujours énorme, — l'artiste se préoccupera de *produire,* de formuler sa pensée, de réaliser ses conceptions, à un âge où il doit le faire, et où tous les grands maîtres de tous les temps avaient déjà achevé quelques-unes de leurs œuvres capitales[1]. Il connaîtra cette lutte de la pensée contre la matière, cet effort pour s'exprimer, qui est le meilleur, le seul véritable enseignement.

Cette réforme est nécessaire; et ses effets sur toute la jeunesse artistique seraient, on le voit, bienfaisants et stimulants. Mais cette réforme ne suffit pas. Si les candidats à un concours dirigent leurs études dans telle ou telle voie, plus ou moins étroite, c'est pour arriver à subir les épreuves particulières de ce concours, non pas de façon à satisfaire eux-mêmes ou leurs professeurs, mais bien de telle sorte que le jury de ce concours s'en montre satisfait, et leur décerne le prix.

Travailler en vue de plaire à des gens dont on connaît les goûts et les préférences, n'est-ce pas déplorable pour des artistes? Et c'est à quoi les candidats sont conduits fatalement, lorsque le jury d'un concours n'est pas éclectique.

III. — Le jury du concours. — Le jury du concours de Rome, c'est l'Institut, ou, plus exactement, l'Académie des Beaux-Arts[2]. Pour qu'il fût éclectique, il faudrait ou bien que

tions du concours. Me voilà donc libre enfin de travailler pour moi, d'étudier à mon aise, de chercher à m'élever au contact des maîtres. »

1. Voir plus loin, p. 408.

2. « L'Institut nomme lui-même les membres du jury qui doivent lui être adjoints pour les concours de Rome, et naturellement il choisit généralement d'anciens grands prix qui sont dans les mêmes idées que lui ». (Henry Maret, Rapport cité.)

Il n'y a pas lieu d'insister sur l'étrangeté d'un concours où des œuvres musicales sont jugées par une énorme majorité de peintres, de sculpteurs et d'architectes, — où des plans d'architecture sont jugés par des musiciens et des peintres, etc. Tout ce qu'on peut dire sur la « fraternité des arts » n'est que de la rhétorique sans valeur pour atténuer l'incompétence trop évidente d'un tel jury. La section de musique, il est vrai, doit donner son avis sur le concours de musique; la section de peinture sur le concours de peinture, etc. Mais comme l'Institut peut n'en pas tenir compte, comme, en fait, il émet souvent des décisions contraires à ces avis, il n'y a là qu'une comédie n'offrant aucune garantie aux candidats.

chacun de ses membres, pris séparément, fût d'un éclectisme absolu, ou bien qu'il fût composé d'hommes ayant des goûts assez divers pour que toutes les esthétiques y fussent représentées.

L'Institut ne satisfait à aucune de ces deux conditions.

En premier lieu, trouver des artistes qui soient éclectiques, c'est presque impossible, à l'Institut comme ailleurs[1]. Et d'autre part, il y a entre les membres de l'Institut une certaine communauté de goûts, qui empêche cette compagnie de former un jury vraiment éclectique.

Comment pourrait-il en être autrement? L'Académie se recrute elle-même. Quand un fauteuil est vacant, les académiciens votent-ils pour le candidat le plus célèbre? Non assurément : l'histoire du 41e fauteuil suffirait à le prouver ; et d'ailleurs la célébrité, diraient-ils, n'est pas le gage du talent. Ils votent pour celui dont ils aiment les œuvres ; et s'ils aiment ses œuvres, c'est parce que le goût de leur auteur se trouve en harmonie avec leur propre goût. A cela s'ajoutent encore des questions de camaraderie ; de telle sorte qu'on peut fort bien prévoir qui sera nommé à une élection de l'Institut, si l'on connaît les candidats, leurs amitiés, leurs relations et surtout leur manière, leur esthétique. Cette compagnie d'artistes qui se recrute elle-même, forme donc un modèle de ce qu'on aurait appelé autrefois, sans nulle intention malveillante, une coterie. Il y a un « goût de l'Institut », un « esprit de l'Institut », et si c'est là ce qu'on appelle « l'académisme », ce mot n'est point vide de sens. A vrai dire, il ne désigne plus ici une école ayant sa doctrine fixe, et qui ne serait que de « l'antique desséché, laminé[2] », l'art de David « un art néo-grec et néo-italien[3] ». Non, il désigne plutôt quelque chose de plus changeant, quelque chose comme la mode d'avant-hier accommodée au goût d'hier.

Dès lors, en face d'un jury toujours le même, connu d'avance par les candidats, formé par une compagnie d'ar-

1. Des artistes célèbres, des membres de l'Institut ont pu méconnaître complètement la valeur d'un Manet, d'un Puvis de Chavannes, d'un Rodin. De tout temps, on a vu les artistes se montrer injustes les uns les autres.

2. René Binet (Enquête de *l'Aurore*, avril 1903).

3. Camille Mauclair *(Revue Bleue*, 8 octobre 1904).

tistes âgés presque tous de soixante à quatre-vingts ans (première raison pour qu'il y ait entre eux une certaine communauté de goûts), compagnie qui se recrute elle-même (deuxième raison, et plus décisive), — les candidats et leurs maîtres connaissent fort bien le goût de ce jury, savent fort bien ce qu'il faut faire pour lui plaire, et, naturellement, s'efforcent d'y réussir.

Il faudrait que le jugement du concours de Rome n'appartînt pas à ce cénacle, et fût rendu par un jury dont les membres seraient d'origines diverses. En tout cas, les tendances esthétiques, le goût et le caractère propres des juges ont une telle importance dans un concours artistique, que les candidats devraient être représentés au jury par quelques membres de leur choix, nommés par eux. C'est la seule garantie qu'on puisse leur donner de l'éclectisme et de l'impartialité de ce jury; c'est le seul moyen de leur prouver que même si leurs œuvres relèvent d'un idéal très particulier, personnel, nouveau, étrange et inattendu, les juges ne seront pas unanimement incapables de les comprendre et de les apprécier [1].

Qu'un tiers du jury soit nommé par l'Institut, un autre tiers par le gouvernement (qui s'appliquera à y faire représenter des tendances différentes de celles de l'Institut), et le dernier tiers par le vote des concurrents.

Grâce à un concours ainsi établi, le lauréat ne serait point celui qui a le mieux réussi à subir telle épreuve spéciale et restreinte suivant le goût, bien connu, de l'Institut. Le lauréat, dorénavant, serait le jeune artiste qui, par l'ensemble de son œuvre, examinée et jugée par une réunion d'artistes offrant des garanties à la fois aux candidats et aux représentants de l'État, — apparaîtrait ainsi comme le plus digne d'encouragement, le plus capable de faire honneur à l'art français.

1. La nomination des jurés par le vote des concurrents est un système adopté aujourd'hui, on le sait, pour plusieurs concours.

III

APRÈS AVOIR CHOISI LES JEUNES ARTISTES DIGNES DE SA PROTECTION, A QUEL RÉGIME L'ÉTAT LES SOUMET-IL ?

Les pensionnaires reçoivent pendant quatre ans[1] un traitement mensuel de 267 fr. 50[2] pour subvenir à tous leurs frais d'entretien, de nourriture, de chauffage, d'éclairage, d'études, de modèles, de voyages, etc. Ils n'ont gratuitement que le logement[3] à la villa Médicis, les soins médicaux et les produits pharmaceutiques. Trois domestiques, payés sur le budget de l'Académie, sont affectés au service des dix-neuf pensionnaires. Ceux-ci ont en outre à leur disposition une bibliothèque assez riche en ouvrages classiques, très pauvre en œuvres modernes[4].

Tels sont les avantages dont jouit le pensionnaire.

En revanche, il n'est pas libre d'aller où bon lui semble, de faire ce que bon lui semble. Il doit quitter Paris. Il doit aller à Rome. Il ne doit pas se marier. Il doit faire certains travaux suivant les prescriptions d'un règlement.

I. — *Le pensionnaire doit quitter Paris.* — « Pourquoi ne pas le laisser vivre où il veut ? dira-t-on[5]. Vous lui donnez

1. Les graveurs en médailles pendant trois ans seulement.

2. Plus diverses indemnités, variables suivant les arts et suivant les années de la pension.

3. Une chambre et un atelier ; une chambre seulement pour les musiciens.

4. Les pensionnaires n'ont pas à leur charge les frais d'emballage et de transport de leurs envois réglementaires. — Le pensionnaire sculpteur n'a pas à payer les frais de moulage de ses envois, et il reçoit deux blocs de marbre, l'un destiné à la copie d'après l'antique qu'il doit fournir à l'État, l'autre à la statue qu'il doit faire pendant sa quatrième année, et qui restera sa propriété. — Le pensionnaire musicien, de son côté, n'a pas à payer les frais de l'orchestre pour l'exécution de ses envois au Conservatoire.

5. En 1863, le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'Empereur, disait aux nouveaux pensionnaires :

« Ne serait-il pas préférable pour la France et pour vous de remettre à chacun

les moyens de vivre, de travailler. C'est parfait. Pourquoi l'obliger à quitter Paris? »

A vrai dire, personne ne conteste l'utilité d'un voyage d'étude[1]. Ceux mêmes qui partagent l'avis d'Emile Gallé, et disent : « Laissons à Rome les artisans de Rome; laissons à Lutèce les artisans de Lutèce, » — se montrent néanmoins partisans d'un voyage, « d'une excursion mondiale, radieuse, vision des mers glaciaires et des cieux de flamme ».

Mais un voyage, une excursion, cela ne suffit pas. Il est nécessaire pour tout artiste jeune, au sortir de l'école, de s'éloigner un certain temps de Paris. Il échappera ainsi à l'influence de Paris, au moment de sa carrière où cela lui est le plus nécessaire.

Qu'est-ce que cette « influence de Paris »? Et pourquoi est-il bon d'y échapper? Et pourquoi est-ce surtout nécessaire à cette époque de la vie d'un artiste?

Par « influence de Paris » il faut entendre d'abord l'in-

de vous les 15000 francs qu'il a si bien gagnés, sans lui imposer l'obligation de séjourner là plutôt qu'ailleurs? Libre à vous de faire ce que bon vous semblerait. »

1. Tout le monde approuvera sans doute les paroles que M. Pascal, président de l'Académie des Beaux-Arts adressait, le 5 novembre 1904, aux nouveaux pensionnaires :

« Les fondateurs de l'École de Rome avaient devancé — inconsciemment peut-être — les théories maintenant mises en pratique dans toutes les branches de l'enseignement : envoyer les jeunes hommes étudier — où ils existent — les meilleurs spécimens des spécialités auxquelles ils se sont voués. Il y a des bourses pour le commerce, des bourses du tour du monde pour les encyclopédistes de la science et de la littérature; on va étudier les mines, les grandes exploitations, la marine, la guerre, aux pays où les générations précédentes ont laissé les meilleurs enseignements, où l'activité humaine a porté les fruits les plus abondants.

» Dans le tumulte grandissant, dans la mêlée des intérêts, dans l'agitation des peuples, dans l'horreur de la guerre, dans les convoitises de tous ces malheureux qui grattent le sol de notre planète et se le disputent, vous vous êtes fait, pour correspondre aux besoins des hommes, — de cette génération et de quelques autres qui lui succéderont pendant un court espace de siècles, — pour l'attendrir, pour lui faire prendre son mal en patience, pour l'égayer, pour la transporter aussi en joie et en amour, un idéal plus haut, par delà les choses trop immédiates : c'est de la beauté que vous vous êtes chargés de créer.

» Comme les autres travailleurs, vous aurez besoin de pratique; votre enfantement ne sera pas sans effort; vous étudierez ceux qui ont peiné avant vous; vous irez boire aux sources; vous subirez cette émotion si féconde de l'humilité, de l'anéantissement devant le génie; vous bénéficierez de la compréhension devant les œuvres, non plus indiquées et conseillées, mais vues, senties, comprises, analysées par vous dans le plein épanouissement de votre liberté. »

fluence de l'École, qui est réelle le plus souvent, qui est néfaste toujours. Néfaste, parce que, à l'École, on ne peut enseigner que des procédés[1]; on y entretient un culte exagéré et exclusif de la tradition, le culte de certaines *manières* (soit la manière dite « classique », soit la pseudo-classique, adaptée au goût de l'Institut actuel, soit la manière du maître qu'on a fréquenté); on y prend l'*habitude* de penser de cette manière, d'exécuter avec ces procédés. Or, dans l'éducation d'un artiste, l'essentiel n'est pas ce qu'il apprend à une école, quelle qu'elle soit; — l'essentiel, c'est l'effort par lequel il *oublie* tout ce qu'il a appris, rejette les procédés traditionnels; c'est l'acte par lequel il fait peau neuve, et oblige sa main, sa main devenue adroite, indépendante, exercée par un long entraînement à faire certaines choses, à les faire facilement, à les faire d'elle-même, toute seule, sans l'ordre de la pensée, — il oblige sa main à perdre ces habitudes, à ne plus agir d'elle-même, à ne rien savoir faire seule, à être l'instrument, rien que l'instrument, passif et docile, de la volonté.

Pour oublier l'école, il ne saurait s'en éloigner trop. Il lui faut fuir loin, bien loin. A Paris, il reverra ses maîtres, il visitera des expositions, il rencontrera ses camarades, qui la lui rappelleront. Il vivra dans la même atmosphère. Il est indispensable de changer d'air, d'oublier Paris un moment. D'autant plus que Paris, ce n'est pas seulement l'École. Il y a autre chose, à Paris, qu'il est nécessaire de fuir, plus encore peut-être que l'École. C'est la *vie artistique* de Paris, — constituée par les bavardages, les polémiques et les jugements de tous ces fins connaisseurs et amateurs d'art, — qui fait naître fatalement chez les jeunes artistes un sentiment mauvais, funeste, parfois décourageant et presque toujours injuste : le mépris du public.

En effet, l'artiste ne se contente pas d'éprouver, de voir, de sentir, de penser. L'artiste communique, parle, s'adresse aux autres, s'exprime, transmet ses impressions, agit sur ses semblables. A cause de cela, précisément. certaines personnes voient un gros défaut à l'éloignement prolongé de Paris. Dans

1. Voir, page 384, ce que disait à ce sujet le sculpteur Étex.

un pays comme l'Italie, disent-elles, que d'émotions à ressentir ! quel foyer d'enthousiasme ! Mais cela ne suffit pas :

« En vain nous cherchons quelqu'un pour partager nos sensations. Il faut attendre le retour parmi les hommes auxquels leur activité donne les mêmes désirs que ceux qui nous agitent.

» Les Stances des chambres du Vatican ! Raphaël ! quel enseignement admirable et quelle révélation ! Michel-Ange ! combien de noms d'hommes et de villes à nommer ! Cet émouvant Giotto ! la preuve absolue de notre expérience, celui qui mérita, dit Vasari, à force *d'études*, d'être appelé disciple de la nature, Je pense à tous les primitifs, à Masaccio aussi, et à tous ceux que chacun nomme en son cœur. Mais pour communiquer notre gratitude, il faut attendre et revenir. C'est ainsi que pense le Prix de Rome auquel on reproche de penser à Paris.

» A qui penserait-il, s'il ne s'inquiétait de ceux auxquels il doit rapporter le fruit de ses études, auxquels il doit compte des sacrifices consentis en sa faveur, des nombreux rivaux dévoyés et sacrifiés en son honneur, et comment ne serait-il pas plein d'appréhension sur le degré de communion avec eux[1] ? »

A qui penserait-il ? dites-vous. A qui penserait-il, s'il ne pensait pas aux Parisiens ? — Mais, mon Dieu, aux hommes, tout simplement ! — Où chercher quelqu'un pour partager nos sensations ? — Mais partout, autour de nous : il y a des hommes partout. L'artiste ne s'adresse pas aux seuls passants de la rue Laffitte, au seul public des Concerts Colonne et Chevillard. Quand un artiste ému exprime son émotion, et songe à communiquer ses sensations, ne peut-il donc avoir en vue qu'un public spécial, pour lequel il travaille ? S'il s'inquiète, comme vous le dites, de ceux auxquels il doit rapporter le fruit de ses études, faut-il donc qu'il pense à l'amateur qui fréquente les Salons ou l'Opéra-Comique, au critique d'art du journal parisien ? S'il se préoccupe de ceux auxquels il doit compte des sacrifices consentis en sa faveur, faut-il qu'il ait la vision du bourgeois français, qui, en sa qualité de

1. Eugène Carrière, *Les Arts de la Vie* (octobre 1904.)

contribuable, entend être régalé suivant ses goûts par l'artiste qu'il a payé de ses deniers? Et faut-il qu'il soit hanté par le souci d'être en communion d'idées avec ses anciens camarades d'école, et tous ses confrères de Montmartre?

Mais alors, songez-y, que de vrais artistes deviendraient incapables de produire! L'artiste, pour s'exprimer, pour se confier, pour se donner, a besoin d'avoir confiance en ceux auxquels il se donne. Or quelle sympathie peut-il éprouver pour « l'amateur »? Qui peut-il mépriser plus qu'un *snob*, si ce n'est un critique d'art? Et il n'entend qu'eux. Il y a bien à Paris de braves hommes, qui ne demandent qu'à jouir de l'art, qui ne désirent qu'aimer, être émus, admirer. Mais, ces modestes, on finit par les ignorer. Ils ne disent rien, eux; on les oublie; tandis que les autres parlent, jugent, condamnent ou exaltent. Le jeune artiste qui vit longtemps dans ce milieu, sans en être jamais sorti, ne voit, en face des œuvres d'art, que le seul public parisien; il ne connaît que lui; il s'imagine qu'il ne peut s'adresser, lui, artiste, qu'à ces gens-là, et il n'a pas confiance en eux; il ne les aime guère, et bientôt il s'écriera : « A quoi bon parler à tous ces imbéciles qui ne veulent pas être émus? A quoi bon me donner à ces sots qui ne désirent pas aimer, mais juger? A quoi bon leur exprimer mes rêves les plus chers? Ils sont incapables de comprendre! » Bien souvent l'artiste qui en vient là se tait, se renferme en lui-même et se dessèche.

C'est qu'il est resté toujours enfermé dans le cercle formé autour de lui par la foule compacte de tous ces rois Midas. Il a toujours été assourdi par leurs jugements tapageurs, et s'il tentait d'élever les yeux au-dessus d'eux, c'était pour voir se détacher sur le ciel la silhouette de leurs innombrables oreilles d'ânes. Il n'a pas pu voir que, derrière cette troupe bruyante et masqué par elle, il y avait l'océan immense des hommes, des simples hommes, qui attendent de lui les œuvres qui les consoleront et les fortifieront.

Ah! laissez-le ouvrir ces rangs et se frayer un passage, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie. Laissez-le fuir par cette trouée hors du cercle qui l'enserre. Il verra qu'il y a autre chose derrière; il verra ces hommes; il connaîtra que « la vie », la vie présente, la vie moderne, n'est pas seulement à

Paris, qu'elle est partout, partout où il y a des hommes qui vivent, à Paris, à Berlin, à Rome et à Pétersbourg, et aussi dans les campagnes, dans les villages de tous les pays, sur les montagnes et dans les champs, et même à Sélinonte et sur les bords du Nil; il connaîtra la vie dans toute sa diversité et s'écriera : « Mais je ne voyais qu'une poignée de nigauds et je les prenais pour l'humanité! Oublions vite leurs cris! et travaillons pour les autres, pour tous! »

Ainsi, en obligeant le jeune artiste à faire un voyage, à vivre un certain temps loin de Paris, on lui rend vraiment le plus précieux service qu'on puisse lui rendre. Je dis : « en obligeant ». Autrement, beaucoup ne partiraient pas. Pour des raisons d'intérêt, pour des raisons de famille, que sais-je? Quelques-uns remettraient ce voyage à plus tard, et, finalement, repris par le « train-train » de la vie, y renonceraient.

« Mais, dira-t-on, vous supposez, peut-être à tort, qu'ils y renonceraient uniquement par négligence. Ne pourrait-il pas s'en trouver qui y renonceraient volontairement, sachant que l'air de Paris leur convient, qu'ils y trouvent inspiration et ardeur, et craignant de s'en éloigner, de se déraciner?[1] »

Il y a en effet des hommes qui se sentent dépaysés partout ailleurs que dans la vallée de la Seine; c'est là seulement qu'ils se sentent à l'aise; là est le foyer qui les échauffe; là est la source la plus féconde de leur inspiration. Ils affirment qu'il leur faut Paris, rien que Paris. Peut-être ont-ils raison. Mais s'ils ne l'ont jamais quitté, ils ne peuvent pas le savoir. Il est nécessaire qu'ils s'en soient trouvés éloignés quelque temps et aient éprouvé dans cet éloignement un spleen, un malaise particulier, pour pouvoir juger qu'alors Paris leur manquait. Ainsi, à ceux-là même le voyage aura été salutaire. Et, connaissant autre chose, ils n'en apprécient que mieux ce qui fait le caractère propre de leur lieu de prédilection.

Toutefois leur imposer quatre ans d'éloignement, c'est prolonger beaucoup trop un exil dont ils finissent par souffrir cruel-

1. « L'air et les conseils qui conviennent au dessinateur, au décorateur parisien, c'est celui de la forêt de Fontainebleau, ou des vallées de l'Oise et de la Seine, aux incomparables finesses ». (Emile Gallé, *L'Aurore*. Enquête citée.)

lement[1]. Qu'on les oblige à faire un voyage, un séjour d'un an loin de Paris, c'est très bien. Mais, au bout de ce temps, ils sont seuls à même de juger si ce séjour leur est profitable ou nuisible ; il leur appartient, à eux seuls, de choisir leur lieu de résidence.

Le règlement actuel ne le leur permet pas. Or, comme nous avons vu tout à l'heure que l'État ne prétend point instituer un régime spécial, en vue de certaines natures spéciales ; qu'il doit se préoccuper au contraire d'adapter le régime aux tempéraments divers des artistes qu'il a choisis, le règlement actuel se trouve ici défectueux : il oblige le pensionnaire à rester pendant quatre ans en exil[2], même si ce pensionnaire a acquis la certitude, par une expérience d'un an, de deux ans, que cet exil lui est funeste.

II. — Le pensionnaire doit aller à Rome. — D'autre part, s'il est bon pour tout artiste de passer un an ou deux loin de Paris, s'ensuit-il qu'il doive aller à Rome ?

N'y a-t-il donc que Rome, au monde, hors de Paris ? — Quelques artistes seraient tentés de répondre oui. Il y a des gens chez lesquels le culte exclusif de Rome est devenu une véritable monomanie. Rome convenait particulièrement à leur propre nature, ils l'ont aimée jadis avec ferveur, n'ont retrouvé nulle part des impressions comparables, et, si vous avez le malheur de vanter en leur présence quelque chose qui ne soit pas Rome et la villa Médicis, vous serez jugé instantanément : — Vous ne serez pas un *artiste* digne de ce nom. — Un pareil culte est trop touchant, et, somme toute, trop respectable pour qu'on puisse se permettre d'en rire.

En face de ceux-là, il y a les ennemis de Rome[3], ceux qui

1. Au bout d'un an à peine de séjour à Rome, Berlioz écrivait : « Le sang me bout dans les veines. Cinq cent mille malédictions ! Faut-il que je sois ici claquemuré, dans ce pays morne et antimusical, pendant qu'à Paris on joue la *Symphonie avec Chœurs, Euryanthe* et *Robert !* » (Correspondance. Lettre X.)

2. Les musiciens et les graveurs en médailles, trois ans seulement.

3. Le plus ancien de ces ennemis de Rome semble bien être un directeur de l'Académie de France, qui écrivait à Mansart, le 23 juillet 1707, la curieuse lettre suivante :

« Monseigneur, je me donne l'honneur de vous escrire pour vous exposer, avec tout le respect imaginable, quelques pensées que j'ay, eue esgard au service du

voudraient en interdire le séjour à tout artiste. Ils paraissent convaincus que les jeunes Français y admirent tout, de confiance, et en reviennent fatalement disciples du Guide ou de Canova[1]. En réalité, quelle fâcheuse influence y a-t-il à redouter de telle peinture ou de telle sculpture sur des artistes

Roy, pour lequel vous prenés, monseigneur, tant d'intérest. J'auray donc, s'il vous plaist, l'honneur de vous dire que les affaires sont, à ce que l'on dit, si embrouillées en cette Cour, toutte Allemande, que je crois, autant que Monseigneur le jugera à propos, que Sa Majesté pouroit s'épargner la dépense de cette Academie. qui, quelques zèles et quelques soins que votre bonté prenne, ne peut répondre aux idées que l'on a eue de former d'habilles gens et d'en tirer de belles copies tant d'architectures que de peintures et sculptures.

» Premièrement, Monseigneur, pour l'Architecture, excepté le Panthéon ou Rotonde, le Colysée et quelques colonnes, il ne nous reste rien de considérable de l'Antiquité pour instruire les estudians; et, parmy les modernes, la grande Eglise de Saint-Pierre, et peut d'autres, peuvent fournir à nos voyageurs prévenus de quoy se rescrier.

» Ainsy, Monseigneur, je suis persuadé, comme je l'ait dit mille fois à M. Hardouin. qui a le bonheur d'estre auprès de vous, que les excélants et admirables ouvrages, dont vous avez ornée la France, sont des moyens plus sures pour faire de bons Architectes que tout ce que l'on voit dans Rome.

» A l'esgard de la Peinture, les lieux où sont les belles choses, qui ont aquis tant de réputation à cette Ville, sont quazi touttes ruinée, et, de plus, fermée aux étudians; de manière qu'il y a peu de fruit à en espérer et beaucoup à craindre de l'oisiveté que les jeunes gens contractent aisément en ce païs.

» Et, quant à la Sculpture, ce qui est moderne donc assez générallement dans un goût faux et bizarre. Pour les antiques, ayant les figures moullez en France, il n'est pas absolument nécessaire de venir icy.

» La preuve est que, depuis que je suis à Rome, je n'ay vu ni Ittaliens, ni aucun estranger copier les marbres. L'on se contente de dessiner ou modeler d'après les plastres, dans lesquels l'on trouve plus de facilitez.

» Touttes ces considérations, jointes à ce que vous pourriez, Monseigneur, employer ces sommes plus utillement en France, et aux troubles arrivées en faveurs des Allemans, qui sont les maistres de l'Ittalie, où, selon les aparences, ils gouvernent très souverainement, touttes ces considérations, Monseigneur, me forcent, malgréz l'honneur et le plaisir que j'ay d'estre icy sous l'honneur de votre protection, de prendre la liberté de vous remontrer très respectueusement que le Roy pouroit, Monseigneur, esviter cette dépence... »

1. « S'il y a un art dont l'influence me paraisse à craindre, c'est l'art romain. Le peu qu'il a de bon, il l'a pris ailleurs, et à ce peu de bien il a ajouté de son fonds beaucoup de mauvais : la banalité, la convention, l'emphase. Or, ce côté théâtral et charlatanesque est infailliblement ce qui impressionnera le plus les jeunes gens, ce qu'ils s'assimileront le mieux, et ce que, sans s'en rendre compte, ils introduiront plus tard dans leurs œuvres. Et je parle de l'art romain antique ; que dire de celui du XVII[e] siècle et du XVIII[e] siècle, de la Fontaine de Trevi et des statues de Saint-Pierre? Aussi, Rome est la ville dont j'interdirais le plus sévèrement le séjour à nos sculpteurs. » (Olivier Rayet.) — « Il y a dix ans... que je développe un système de critique d'art dont l'axiome fondamental est de considérer l'esprit romain, en art et d'ailleurs en toutes choses, comme une calamité qui a notamment failli tuer notre art autochtone. » (Camille Mauclair.)

qui se bornent à les regarder et à les juger suivant leur propre goût ?

Plaçons-nous entre ces deux extrêmes, à égale distance de chacun d'eux, et demandons-nous de bonne foi :

1° Est-ce une bonne chose pour un peintre, pour un sculpteur, pour un architecte, pour un graveur, quel que soit leur tempérament, de passer un an en Italie, avec Rome pour centre, afin de connaître cet admirable pays et les œuvres considérables de peinture, sculpture, architecture, dessin, etc., dont il est rempli ?

2° Est-ce une bonne chose également pour un musicien, bien que celui-ci ne doive pas y entendre d'exécutions musicales particulièrement intéressantes ?

A la première question il faut répondre affirmativement [1], mais en remarquant qu'il ne s'agit ici que d'un an de séjour. Imposer quatre ans d'Italie à ceux qui, après une année ou deux, y étouffent [2] et ont soif de voir autre chose, c'est inadmissible.

1. « Rome, pour l'homme préparé à la comprendre, est une jouissance de révélation sans pareille. La pensée de la Rome antique est présente sous ses admirables édifices. C'est avec émotion que je revois le Panthéon d'Agrippa. Ses colonnes, qui se dressent si vivantes comme les derniers restes d'une forêt disparue, ont vraiment une vie souple de plantes et, sur les murailles où elles se meuvent, semblent les restes d'une flore naturelle. Que dire de la campagne romaine, cette autre ruine, si émouvante par elle-même et ses souvenirs ! Productrice d'enthousiasme, certes ! Rome nous envahit de sa vie passée ; il nous paraît légitime qu'elle ait conquis et séduit le monde par une foi si haute et si magnifique dans sa destinée. » (Eugène Carrière.)

« Je suis, en principe, pour l'école ambulante et individuelle, voire pour l'école buissonnière des beaux-arts, chacun courant s'abreuver à la source qui lui versera l'émotion. Mais je songe aussi à tout ce qui manquerait même au manieur d'archet qui n'aurait pas compris Rome dans son itinéraire. » (Eugène Fournière.)

« Rome..., tant de grands artistes l'ont aimée, de Poussin à Ingres, de Claude Lorrain à Corot, et Gœthe, et Chateaubriand ! Si vous saviez comme les soirs y sont beaux, du haut du Pincio où trône la villa Médicis, et propices à la réflexion ! Ce n'est que là que j'ai senti le charme, la saveur, la haute sensualité de la perfection classique. » (Maurice Denis.)

« L'art architectural antique est admirable en tous points ; une vie intense exprimée par une liberté, une originalité incomparables. Une visite à Rome ou Athènes est donc excellente. » (René Binet.)

« Certes, je considère le voyage à Rome, non seulement comme utile, mais comme indispensable à tout artiste. Il n'y a pas de bonne éducation complète sans ce pèlerinage. » (J.-F. Raffaëlli.)

2. V. plus haut, page 378, note 2. — Il y a même des artistes auxquels la vie du pensionnaire *à la villa Médicis*, — vie exquise, cependant, vie idéale, vrai paradis

« Les beautés de Rome, dit-on parfois, ne sont pas accessibles du premier coup. Il faut y rester longtemps pour en sentir le charme. » C'est vrai, généralement. Et, après plusieurs mois passés dans cette ville, beaucoup d'étrangers s'aperçoivent qu'ils commencent seulement à la comprendre et à l'aimer. Bien des artistes, au bout d'un an, voudront y rester une autre année, deux autres années. Qu'ils y restent. Mais qu'on ne les y force pas. Qu'on n'y oblige pas d'autres artistes qui n'ont point les mêmes désirs. N'est-il pas, de leur part, bien légitime de vouloir connaître l'Espagne, la Hollande? Il est nécessaire de transformer là encore le règlement[1] « et de permettre à tous les pensionnaires, *dès la seconde année*, de quitter Rome, d'aller où les pousse leur esprit, non seulement en Italie, en Sicile et en Grèce, mais en Allemagne, en Autriche, comme leurs camarades compositeurs, en Afrique même, à Tanger, comme Regnault; à Tunis, comme Decamps; en Angleterre, comme Delacroix; en Palestine, comme Watts et Burne Jones; chez Rembrandt et chez Vélasquez, ou simplement au Louvre, comme fit Courbet, qui n'en est pas plus petit pour autant[2] ».

Quant au musicien, quel lieu de séjour, autre que Rome, choisiriez-vous pour lui? Berlin? Munich? Vienne? — Pourquoi? Pour qu'il entende, dans les concerts, les symphonies de Beethoven, les fragments de Wagner, etc., qu'on entend, le dimanche, au Châtelet et au Nouveau-Théâtre? Pour qu'il s'amuse à comparer l'interprétation de Richard Strauss, de

terrestre, — finit par devenir odieuse. A la longue, cette vie facile et monotone de pensionnat, de monastère plutôt, où l'on n'a qu'à se laisser glisser, sans heurts, sans aucune initiative à prendre, cette paix dans ce décor immuable et radieux, devient pénible à des hommes qui ont dépassé la trentaine, et éprouvent l'impérieux besoin d'entrer enfin dans la bataille et de recevoir des coups. — « J'ai quitté Rome sans regret, — écrivait Berlioz, le 13 mai 1832; — la vie casernée de l'Académie m'était de plus en plus insupportable. »

1. *Article 16 du Règlement* : « Les seuls pays dans lesquels les pensionnaires soient autorisés à voyager sont l'Italie, la Sicile et la Grèce. Tout pensionnaire qui quittera les pays ci-dessus indiqués sans l'autorisation du directeur, sera considéré comme démissionnaire. » — *Art. 19* : « En ce qui concerne les musiciens compositeurs, après deux années passées à Rome et en Italie, ils devront visiter l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, et y séjourner au moins une année. Quant à la dernière année de leur pension, il leur est permis de la passer soit à Rome, soit en France. »

2. Ch.-M. Couyba (*le Journal*).

Nikisch, de Mottl, de Weingartner, avec celle de nos chefs d'orchestre, jeu auquel il a pu d'ailleurs se livrer maintes fois à Paris? Pour qu'il voie au théâtre *la Walkyrie*, *Fidelio*, *Faust*, *Carmen* et *le Postillon de Lonjumeau*? Pour qu'il se rende compte que le public musical de Vienne est plus « connaisseur », c'est-à-dire plus étroit, plus entêté, plus *snob*, plus « parisien » que le public de Paris? Est-ce vraiment la peine?... Les morceaux de musique, songez-y, n'habitent point certains pays, certains musées, comme les tableaux et les statues. Tel quintette de Mozart n'est pas enfermé à Salzbourg : je l'ai dans ma poche... L'artiste musicien n'a-t-il pas besoin, comme tout artiste, de faire connaissance avec les merveilles de l'art et de la nature [1]? Il n'y a, en vérité,

1. « Passe encore, dit-on, d'envoyer à Rome des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs; ils trouvent là une colleetion considérable de chefs-d'œuvre qui peuvent du moins les intéresser en raison de l'art spécial auquel ils appartiennent. Mais un musicien ! Que va-t-il faire à Rome? Quelle musique y entendre? Quel bénéfice en retirer pour *son art*?

» Il faut, en vérité, que ceux qui produisent de pareilles objections aient bien peu réfléchi à ce que c'est qu'un artiste. Croit-on donc que l'artiste soit tout entier dans la seule *technique* de son art? Comme si le *métier*, dans l'*art*, était *tout*! Comme si l'on ne pouvait pas être un *praticien* habile et un artiste vulgaire! un rhéteur consommé, en même temps qu'un écrivain sans style ou un orateur sans flamme! Eh quoi! l'éloquence et la virtuosité ne sont qu'une seule et même chose? Il n'y a nulle différence entre l'homme et l'instrument? On oublie donc que, sous l'*artisan*, il y a l'*artiste*, c'est-à-dire l'*homme*, et que c'est lui qu'il faut atteindre, éclairer, transporter, transfigurer enfin, jusqu'à lui faire aimer éperdument cette incorruptible beauté qui fait, non pas le succès d'un moment, mais l'empire sans fin de ces chefs-d'œuvre qui resteront les flambeaux et les guides de l'Humanité en fait d'art, depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, et jusqu'à nos jours, et après nous, et toujours !

» Ignore-t-on ou feint-on d'ignorer les lois immuables de nutrition et d'assimilation qui régissent le développement et le perfectionnement de tout organisme? Mais si le musicien n'a besoin que de musique pour se développer et se perfectionner, je ne demanderai plus seulement pourquoi on l'envoie à Rome, où il n'a que faire d'aller contempler les fresques de Raphaël et de Michel-Ange au Vatican, cette colline qui garde tous les oracles! Je demanderai à quoi lui sert de lire Homère, Virgile, Tacite, Juvénal, Dante et Shakespeare, Molière et Lafontaine, Bossuet et Pascal, en un mot tous les grands nourriciers de la forme et de la pensée humaines? A quoi bon tout cela? Ce n'est pas de la musique...

» Non, sans doute; mais c'est de l'art, aussi moderne qu'ancien, de l'art immortel et universel, et c'est de cet art-là que l'artiste — et non l'artisan — doit faire sa nourriture, sa santé, sa force et sa vie. » (Gounod. — *Mémoires d'un Artiste.*)

« Je m'attache à Rome de plus en plus. Plus je la connais, plus je l'aime. Tout est beau ici... Plus je vais, et plus je plains les imbéciles qui n'ont pas su comprendre le bonheur du pensionnaire de l'Académie. » (Georges Bizet, 16 mai 1858.)

aucune raison pour qu'il ne profite pas, autant que les autres, d'un séjour d'un an à Rome et en Italie; à la condition, bien entendu, qu'il soit libre ensuite, comme eux, d'aller où bon lui semble, à Bayreuth, au Caire, à Rome, ou tout simplement à Paris.

Soyons-en sûrs, le temps est proche où le règlement n'osera plus retenir les pensionnaires dans un seul pays, et leur reconnaîtra le droit d'aller où ils veulent. Mais cela ne suffira pas. Le pensionnaire n'a que faire d'une permission dont il n'aurait pas la possibilité de profiter. Si l'on trouve légitime qu'il voyage en Hollande, en Allemagne ou en Afrique, il ne suffit pas de lui dire : « Soit, allez-y. » Il faut encore lui en donner les moyens.

Il est clair que le peintre, le sculpteur, ayant à payer des frais de modèles parfois considérables, ne peuvent pas, avec leurs deux cent soixante-sept francs cinquante centimes par mois, faire de grands voyages et vivre, seuls, dans un pays dont ils ne parlent pas la langue, où la vie est souvent beaucoup plus chère qu'en Italie, où ils n'ont pas, comme à Rome, le logement gratuit, où ils ont des frais de location d'un atelier, des frais d'hôtel, etc.

La seule solution de cette difficulté semble bien être de réduire à trois ans la durée de la pension, afin de pouvoir, pendant la deuxième et la troisième années, augmenter le traitement des pensionnaires en voyage.

III. — Le pensionnaire ne doit pas se marier. — L'article 9 du règlement est ainsi conçu : « Les artistes mariés ne pouvant être admis au concours pour les Prix de Rome, ni par conséquent devenir pensionnaires, le pensionnaire qui se marierait pendant son séjour à Rome perdrait sa pension. »

Dans un récent article[1], M. Henry Lapauze nous apprend que ce règlement « fut réimprimé en 1903, à peu près tel qu'il avait été imprimé en 1897 : encore l'a-t-on aggravé en deux ou trois paragraphes. Ainsi les musiciens, qui ne résidaient pas à Rome la dernière année, se croyaient autorisés à

1. *Le Correspondant*, 25 décembre 1904.

se marier, la rédaction de l'article 7 étant assez ambiguë : le nouvel article 7 défend expressément à tous le mariage, pendant la durée entière de la pension, sous peine de perdre le bénéfice de celle-ci. »

En bon français, cela veut dire : « Vous avez le choix entre la continence et le concubinage. »

Interdire le mariage à des hommes qui se trouvent presque tous entre la vingt-neuvième et la trente-cinquième année de leur âge [1], qui sont sains et n'ont fait aucun vœu de chasteté, c'est en somme leur prescrire l'union illégitime ou la débauche.

Quelles raisons les vénérables membres de l'Institut peuvent-ils bien donner d'une prescription aussi singulière, et, avouons-le, aussi peu morale? Quelques-uns furentinterviewés récemment par le journal *l'Éclair* [2], et exposèrent leur avis. M. Marqueste répondit, dans un éclat de rire : « Vous connaissez l'histoire des bons sujets du roi Henri, qui s'excusaient de n'avoir pas tiré le canon pour le recevoir. « Nous avions trente-deux raisons, Sire. La première, c'est que nous n'avions pas de canon. » Henri IV les dispensa des autres. Aux partisans du mariage à la Villa Médicis on peut répondre tout simplement : « Nous n'avons pas de place pour les femmes. Où voulez-vous que nous fourrions tous ces ménages? » Et cela suffit, n'est-ce pas, pour résoudre la question. Trois ou quatre ménages seulement, d'ailleurs, et voilà la discorde installée pour toujours au camp des artistes qui travaillaient en paix. Une poule survint... De jeunes ménages à la Villa Médicis ! C'est inadmissible, et l'idée seule est grotesque. »

Mais il y en a, des ménages, *il y en a toujours eu!* Vous ne pouvez donc invoquer aucune impossibilité matérielle : ils louent un appartement en ville, et voilà tout. Voyons, messieurs, ne faites pas les ignorants! Vous avez passé par la villa, vous-mêmes ; vous en avez connu, de ces ménages,

1. N'oublions pas que les écoles comme Polytechnique ou Saint-Cyr, vraies *écoles*, fermées, pour des jeunes gens de vingt ans, ne sont nullement comparables à l'Académie de France, où vivent librement des hommes de trente à trente-cinq ans.

2. Numéro du 24 janvier 1905.

ménages illégitimes, c'est vrai, et qui n'avaient point passé par la mairie, mais ménages tout de même, et qui, dès la quatrième année de pension terminée, s'empressaient d'aller au consulat pour faire légitimer leur situation et celle de leurs enfants.

Croyez-vous que vous empêcherez jamais cela? Croyez-vous qu'avec des textes on réglemente ces choses-là? Croyez-vous qu'un homme, qui aime une femme et veut l'épouser, fera à votre règlement, jusqu'à trente-cinq ans, le sacrifice de sa jeunesse, de son amour, et de son devoir? Vous l'obligerez à une union illégitime, vous l'obligerez de faire à des enfants une situation irrégulière : le coupable, c'est vous, membre de l'Institut.

Et, vous le savez bien, en quoi ces ménages ont-ils jamais troublé la paix de la villa Médicis? En quoi les pensionnaires qui habitaient en ville avec leur femme et leurs enfants ont-ils jamais gêné les autres, les célibataires, ceux qui se bornent à des intimités passagères avec leurs modèles, sinon à une absolue continence monacale? Et si vous objectez que ces pensionnaires, ayant un logement en ville, ne profitent pas bien de leur pension ; qu'il faut pour cela dormir et manger chaque jour dans la villa Médicis, au milieu des camarades, je vous demanderai quel sort vous réservez à la jeune fille prix de Rome. Les jeunes filles, aujourd'hui, concourent. Elles peuvent donc avoir le prix. Une fois à Rome, leur faudra-t-il donc se mêler aux pensionnaires hommes et vivre à la villa? Cette jeune fille n'apportera-t-elle pas au milieu de ces célibataires forcés un trouble plus dangereux qu'une jeune femme au bras de son mari et entourée de ses enfants? Et si vous l'autorisez à vivre hors de la villa, c'est donc qu'on peut être prix de Rome et dormir sous un autre toit. Pourquoi ne pas étendre la même tolérance aux pensionnaires mariés?

Mais je parle d'autorisation, de tolérance! En vérité, la villa n'est pas, et ne sera jamais une prison, ni un couvent, ni un collège. Et les pensionnaires n'ont de comptes à rendre à personne sur l'emploi qu'ils font de leur argent. Personne ne peut les empêcher de sortir quand ils veulent, d'acheter ce qu'ils veulent, de louer un logement où ils veulent, d'y installer qui ils veulent. Et la seule chose qu'empêche

l'Institut, c'est le passage devant monsieur le maire. C'est vraiment un règlement singulier.

Cependant, ne l'oublions pas, un artiste peut être fiancé, à vingt-neuf ou trente ans, à une jeune fille qui ne consentirait jamais à le suivre sans avoir passé par la mairie. Pour ceux-là, les membres de l'Institut sont sans pitié.

« Quant à ceux qui sont fiancés, dit M. Marqueste, eh bien, ma foi, tant pis pour eux : qu'ils attendent quatre ans ; ils ne sont pas si pressés ; ou bien, s'ils préfèrent, qu'ils donnent leur démission. Ils seront bien vite remplacés. Et l'art n'y perdra guère. Car, lorsqu'on a un tempérament d'artiste, le choix est bientôt fait. C'est peu galant à avouer, mais je vous garantis qu'on n'hésite pas [1]. »

Écoutons maintenant M. Hébert. Après avoir décrit le merveilleux panorama que l'on voit de la terrasse du Pincio, il ajoute :

« Je me demande un peu où les préoccupations matrimoniales trouveraient place dans un esprit imprégné de cette solitude. Songer au mariage quand on est prix de Rome, quand on est à Rome, à la villa Médicis, c'est prouver qu'on n'est pas un artiste, mais un individu quelconque, tout au plus apte à procréer des enfants. Il faut choisir, décidément, entre le mariage et l'art [2]. »

Vais-je prendre à tâche de prouver qu'on peut être un artiste et être en même temps un homme et un citoyen, dans la plus large acception des termes ? Vais-je m'efforcer de montrer que celui qui veut exprimer la vie peut fort bien la prendre au sérieux ; que l'homme qui veut assumer tout ce qu'il y a de devoirs et de responsabilités dans le rôle du *père de famille*, ne devient pas, par cela seul, indigne de la sollicitude de l'État ? Car c'est bien là la thèse de l'Institut : « Mariez-vous si vous voulez, nous ne vous en empêchons pas ! Mais alors ne briguez pas le prix de Rome. » Pourquoi ? Ai-je démérité, en me mariant ? Ai-je fait une mauvaise action ? « Non, sans doute, dira-t-on ; mais vous vous êtes créé de lourdes charges. Nous n'aidons pas ceux qui

1. *L'Éclair*, 24 janvier 1905.

2. *Ibid.*

ont des charges. » Peut-être en auraient-ils besoin plus que les autres, cependant. « Cela ne nous regarde pas! dit l'Institut, féroce; nous n'aidons pas ceux qui en ont le plus besoin. La pension n'y suffirait pas. Le traitement serait insuffisant pour des pensionnaires mariés. » Eh bien, augmentez-le pour eux, donnez-leur des indemnités, faites le nécessaire [1]; mais ne déclarez pas qu'un homme de trente ans qui se marie a cessé d'être un artiste; et que, du jour où il s'est imposé les charges de père de famille, il a cessé de mériter l'aide de l'État.

Car c'est l'État qui paye, somme toute, c'est l'État seul que cela regarde. Que vient faire l'Institut en tout ceci? Entre l'État et les artistes l'Institut s'est faufilé: il met la main, au passage, sur les bienfaits de l'État, et ne les octroie aux artistes qu'après avoir imposé à ceux-ci les obligations les plus immorales, et surtout des actes de soumission et de dépendance envers lui.

En ce qui concerne le mariage, quand on reconnaîtra tous les résultats de ce règlement, quand on s'apercevra que ses effets s'étendent fatalement à la multitude des jeunes peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, qui, peuplant nos écoles, se préparent au concours de Rome jusqu'à trente ans, ne se marient pas, et organisent leur vie en conséquence, —

1. Si l'on croit vraiment qu'il y a dans l'atmosphère de Rome quelque chose de particulier et d'étrange qui n'en rend le séjour profitable qu'à des célibataires; si, d'autre part, on ne trouve pas la possibilité de subventionner les pensionnaires mariés plus largement que les autres, il n'y a qu'un moyen légitime de rendre les ménages plus rares, c'est d'avancer à vingt-cinq ans la limite d'âge pour le concours. Ce ne serait nullement trop tôt, même pour les architectes. Un grand nombre d'artistes, parmi les plus célèbres, eurent leur prix avant vingt-cinq ans :

Peintres : Ingres (21 ans), Flandrin (23 ans), Hébert (22 ans), Cabanel (22 ans), Bouguereau (25 ans), Paul Baudry (22 ans), Jules Lefebvre (25 ans), H. Regnault (23 ans), Luc-Olivier Merson (23 ans). *Sculpteurs* : Lemoyne (22 ans), Frémin (22 ans), les Coustou (19, 20, 23 ans), Bouchardon (24 ans), Caffieri (23 ans), Pajou (18 ans), Houdon (20 ans), David d'Angers (23 ans), Pradier (21 ans), Duret (19 ans), Guillaume (22 ans), Chapu (22 ans), Barrias (24 ans), Mercié (23 ans). *Architectes* : Duban (25 ans), Leclerc (22 ans), Lesueur (25 ans), Labrouste (23 ans), Vaudoyer (23 ans), Ballu (23 ans), Ch. Garnier (23 ans), Vaudremer (25 ans), Nénot (24 ans). *Musiciens* : Hérold (21 ans), Halévy (20 ans), Gounod (21 ans), Bizet (19 ans), Paladilhe (16 ans), Massenet (21 ans), Pierné (19 ans), Debussy (22 ans). *Graveurs* : Gaillard (22 ans), les frères Jacquet (23, 24 ans).

un cri d'unanime réprobation s'élèvera contre les théories étranges de l'Institut[1].

Et, du reste, qu'on y prenne garde : s'il était prouvé que l'institution du prix de Rome est *incompatible* avec le droit au mariage, ce serait la condamnation immédiate, la plus catégorique et la plus forte, du prix de Rome. Si l'on démontrait que l'Académie de France, quelques réformes qu'on apporte à son règlement, ne peut exister qu'en prescrivant aux artistes de trente ans le concubinage ou la continence, on aurait démontré la nécessité de détruire au plus vite une institution aussi bizarrement tyrannique. — Et voilà pourtant ce que soutiennent des gens qui se disent les défenseurs de la villa Médicis.

IV. — Le pensionnaire doit faire certains travaux d'après les prescriptions d'un règlement. — Que dit ce règlement? Il ordonne à tous les sculpteurs de faire la même chose, à tous les architectes, à tous les musiciens, à tous les graveurs de faire la même chose, — la même chose et dans le même ordre.

Tout peintre doit faire, la première année, une figure « d'après nature et de grandeur naturelle », représentant un sujet « emprunté soit à la mythologie, soit à l'histoire ancienne »; tout peintre doit faire, la deuxième année, un tableau de deux figures « nues ou en partie drapées, de grandeur naturelle »; la troisième année, la copie d'un tableau contenant trois figures au moins; la quatrième année, un tableau de sa composition, de plusieurs figures de grandeur naturelle, sur un sujet tiré de... etc.

Pour les sculpteurs, c'est la même chose: première année, un bas-relief (une ou deux figures de grandeur naturelle, nues ou en partie drapées), et une copie d'après l'antique; deuxième année, une figure en ronde-bosse de grandeur naturelle, etc.

Pour les architectes, les musiciens, les graveurs, même travail prescrit, année par année.

1. « Qu'en pense mon excellent ami M. Piot, dont le gouvernement, par une contradiction flagrante. encourageait naguère les théories généreuses?... Qu'en pense, à un autre point de vue, le noble et grand artiste Eugène Carrière, peintre émouvant du « cercle de famille » et de la sublime Maternité? » (Ch.-M. Couyba.)

Il est facile de deviner ce qui en résulte. Ces travaux imposés sont faits presque toujours comme des pensums, par des artistes qui auraient envie de faire tout autre chose. Tel peintre qui a la nature d'un Courbet, ou d'un Claude Monet, ou d'un Daumier, se voit obligé de faire des Dalila, des Jupiter ou des Saint-Sébastien, grandeur nature. Pourquoi donc ne laisse-t-on pas chacun faire ce qu'il veut?

Pourquoi? M. Henry Lapauze va nous le dire : c'est parce que les pensionnaires ne sont pas autre chose que des *élèves*[1]. La villa est une *école*, où l'on envoie des *élèves*, qui doivent faire des *devoirs*. Voilà l'opinion de l'Institut. Oh! l'Institut ne la professe pas ouvertement, cette opinion ! Il s'en défend. « C'est de liberté que vous vivrez »[2], dit-on, en séance publique, aux nouveaux prix de Rome. Mais bientôt après : « Obéissez, faites les devoirs que nous vous prescrivons », voilà ce qu'exige d'eux l'Académie des Beaux-Arts. Artistes libres, élèves disciplinés, l'un ou l'autre suivant les circonstances ; l'Institut, il faut le dire, ne néglige rien pour entretenir cette équivoque[3].

Des élèves ! Des hommes de trente, de trente-cinq ans[4] ! Des

1 « Un Grand-Prix franchissant le seuil de la villa Médicis est-il autre chose qu'un *élève*?..... Ce sont des « élèves »..... auxquels précisément leur qualité d' « élèves » impose des devoirs. » (H. Lapauze. — *Le Correspondant*. Art. cité.)

2. Discours de M. Pascal, président de l'Académie des Beaux-Arts (5 novembre 1904).

3. « Si les termes du règlement, qui certes n'a pas été fait à la légère, définissent avec une rigueur apparente les conditions dans lesquelles les pensionnaires peintres doivent accomplir leur travail de quatrième année, c'est que l'Académie a voulu par là leur fournir l'occasion d'exercer leur imagination,... de faire acte sérieux d'artistes dans la composition aussi bien que dans l'exécution du tableau qui doit constituer leur dernier envoi. » (Extrait du rapport sur les envois de 1890.)

4. Trente-cinq ans! A cet âge, Rembrandt avait fait la *Leçon d'Anatomie* et travaillait à la *Ronde de Nuit*. A cet âge, Raphaël avait fini sa carrière; il devait mourir deux ans après. A cet âge, Michel-Ange avait fait le *Cupidon*, l'*Adonis*, le *David* de Florence, la *Pietà* de Saint-Pierre; il travaillait au plafond de la Sixtine. A cet âge, Wagner, ayant achevé le *Vaisseau Fantôme* et *Tannhäuser*, écrivait *Lohengrin;* Beethoven venait de terminer *Fidelio*, et il avait déjà composé ses six premières symphonies (parmi lesquelles l'*héroïque*, l'*ut mineur*, la *pastorale*), *Coriolan*, les neuf premiers quatuors, vingt-huit sonates pour piano (la *pathétique*, le *Clair de lune*, l'*appassionata*), presque toutes les sonates pour piano et violon, les cinq premiers trios, etc. A cet âge Mozart mourait, et Schubert... Mais Schubert n'y est même pas parvenu : il était mort à trente et un ans !

hommes dans la pleine force de l'âge! Quand donc pourraient-ils produire, créer, s'épanouir, s'ils ne devaient faire leurs premiers pas hors de l'école qu'à l'approche de la quarantaine?

En vérité, ce n'est qu'une question de mots. Appelez-les des élèves, si cela vous fait plaisir. Mais il faut alors expliquer que ce sont des élèves d'une sorte particulière, car vous nommez ainsi des hommes qui n'ont point de professeurs, ne reçoivent aucun enseignement, ne suivent aucun cours, ne prennent aucune leçon, n'entendent ancune conférence.

Ce n'est pas le directeur, je pense, que l'on prend pour un professeur. Vous imaginez-vous M. Carolus-Duran professeur d'architecture, M. Guillaume professeur de musique? Le directeur ne donne point de leçons à Rome. Il se borne à gérer une propriété, payer les pensionnaires, offrir des dîners, et veiller à ce que les envois soient conformes aux prescriptions du règlement et terminés à la date voulue[1].

Qu'y enseignerait-on, d'ailleurs? Qu'apprendraient ces « élèves »? — « C'est une âme d'artiste, suivant M. Lapauze, qui se crée et se développe à Rome. Souvent les pensionnaires, à leur départ de Paris, connaissent à fond leur métier. Mais il y a plus que le métier : c'est cela qu'on va demander à Rome. » C'est donc à l'école de la nature, de l'art, de la beauté qu'ils sont « élèves »? Mais alors, à cette école-là un artiste est « élève » toute sa vie!

Est-ce l'Institut qui est leur professeur? L'envoi est-il un *devoir*? et le rapport de l'Institut, une *correction* de ce devoir? — Il suffit de lire quelques-uns de ces rapports pour voir qu'ils sont très brefs, conçus en termes vagues, et incapables d'éclairer le moins du monde un pensionnaire sur les défauts de son œuvre[2].

1. « On s'est demandé s'il ne serait pas plus sage de confier la direction des grandes écoles de l'État, quelles qu'elles soient, à des administrateurs plutôt qu'à des artistes. Il est certain que les qualités d'un directeur sont toutes différentes de celles d'un professeur, et l'on a vu souvent les plus grands artistes s'entendre fort mal à la comptabilité et à l'entretien d'un établissement. Il n'est pas plus nécessaire d'être peintre pour diriger une académie de peinture, que d'être marin pour être ministre de la marine. Cette observation a sa valeur et mérite considération. » (Henry Maret. — Rapport cité.)

2. Rapport sur *Don Procopio*, de Bizet : « Cet ouvrage se distingue par une touche aisée et brillante, un style jeune et hardi, qualités précieuses pour le genre comique... Nous devons blâmer M. Bizet d'avoir fait un opéra quand le règlement

Non, la villa n'est point une école : les pensionnaires n'y sont les élèves de personne. Ce sont des artistes que vous avez choisis, pour développer leur talent. Ils sont à l'âge de la création. Laissez-les s'épanouir, laissez-les produire les œuvres qu'ils ont besoin de produire, laissez-les nous dire tout ce qu'ils ont à nous dire. Surtout laissez-les nous le dire *comme ils veulent* nous le dire : laissez-les libres du choix de leurs sujets, et de l'arrangement, de la dimension de la toile (pour le peintre), de la matière (pour le sculpteur), du nombre de personnages, etc., qui leur paraissent convenir le mieux à ces sujets. Enfin laissez-les libres de travailler à leur œuvre aussi longtemps qu'ils le désirent. L'obligation de se conformer aux termes du règlement a toujours empêché les pensionnaires de faire ce qu'ils auraient voulu [1].

demandait une messe. Nous lui rappelons que les natures les plus enjouées trouvent dans la méditation et l'interprétation des choses sublimes un style indispensable même dans les productions légères, et sans lequel une œuvre ne saurait être durable. » — Autres rapports : « L'envoi de M. Chapu, qui a si brillamment, il y a deux ans, obtenu le grand prix de sculpture, ne remplit pas l'attente de l'Académie. Si elle écoutait la voix de la sévérité, elle aurait plus d'un reproche à adresser à M. Chapu. Elle lui dirait que son bas-relief représentant l'*Adoration des Anges* n'a pas le calme et l'onction que comporte le sujet ; que rien ne justifie le mouvement désordonné des draperies des anges... » — Dans le *Petit Pêcheur* de Carpeaux, l'Académie reconnaissait « une étude fine et vraie de la nature », mais elle blâmait une certaine trivialité et recommandait au sculpteur d'élever son style en exerçant son talent sur « de nobles sujets ». — « La section ne trouve dans le *Triptolème* de M. Chapu ni la noblesse ni le caractère qui conviennent au dieu de l'agriculture... » — On lit dans les *Mémoires* de Berlioz : « Quant au *Resurrexit* à grand orchestre, avec chœurs, que j'envoyai aux académiciens de Paris, pour obéir au règlement, et dans lequel ces messieurs trouvèrent un *progrès* très remarquable, une *preuve* sensible de l'influence du séjour de Rome sur mes idées, et l'abandon complet de mes fâcheuses *tendances musicales*, c'est un fragment de ma messe solennelle exécutée à Saint-Roch et à Saint-Eustache, on le sait, plusieurs années avant que j'obtinsse le prix de l'Institut. Fiez-vous donc aux jugements des immortels ! »

1. Extraits de la *Correspondance* de Henri Regnault :

« 2 janvier 1868. — J'ai du nouveau à t'annoncer. M. Hébert a appris que dans le rapport du Conseil supérieur sur les Envois, on se plaignait amèrement de voir les pensionnaires ne pas se conformer à ce que le règlement leur demandait. Il tient donc beaucoup à ce que, dès la première année de sa direction, on ne puisse pas lui reprocher de laisser les choses aller à leur guise. Il m'a supplié de garder ma Judith pour l'année prochaine, et d'envoyer, cette année, simplement une figure nue, très cherchée comme exécution. Après avoir résisté un peu, j'ai cédé. Je laisse donc de côté ma Judith... Je ferai cet hiver... une figure nue, très étudiée ; je ne sais pas encore quel nom ni quelle pose je lui donnerai ; je cherche cela en ce moment. Puisque ces messieurs veulent un morceau d'exécution, je tâcherai de les satisfaire. » — « Tu m'objectes, au sujet de la forme cintrée que

Dans la pétition qu'ils adressèrent, il y a trois ans, à l'Institut, ils demandaient bien discrètement quelques réformes de détail. Voici l'essentiel de cette pétition :

Peintres. — Nous croyons comprendre que l'esprit, sinon la lettre du règlement actuel, est simplement de nous faire peindre du nu, de nous en faire conserver le goût et de nous donner le désir d'y revenir sans cesse, comme à la base même des sérieuses études en peinture. Si cela est, nous croyons que le règlement actuel est peu fait pour nous y encourager.

Pour la figure nue, envoi de première année, nous pensons que les phrases ayant rapport à la mythologie et à l'histoire ancienne, sacrée ou profane, sont inutiles puisqu'elles nous engagent à trouver un prétexte, souvent difficile, à une étude qui pourrait s'en passer, étant à elle-même sa seule raison. En seconde année, le prétexte à deux figures nues est encore plus difficile à trouver...

Pour l'envoi de troisième année, cette difficulté est encore plus grande, car la conception est paralysée par le désir de ménager et de bien peindre du nu. Le tableau y perd en tant qu'expression et nous croyons que la peinture (le morceau de peinture) y perd, lui aussi.

Nous voudrions, pour que toute méprise fût impossible, être astreints seulement à des études de nu, présentées dans les meilleures conditions possibles pour faire valoir la forme ou la couleur de ce nu, c'est-à-dire ses éléments plastiques. Ces études pourraient se passer de sujet ou pourraient en avoir un si vague, ou si général qu'il ne laissât aucun doute sur le sens de l'œuvre.

Nous demandons donc à cet égard un règlement plus clair et plus simple...

Mais, ceci posé, nous voudrions, lorsque nous abordons un tableau, être absolument libres du choix du sujet et de son expression, sans contrainte aucune quant au titre ou à l'esprit de la scène...

je veux donner à ma Judith, que le règlement n'admet que des toiles rectangulaires. Je ne vois pas pourquoi on se croirait obligé de suivre éternellement la même routine des toiles en hauteur et en largeur, et pourquoi on n'aurait pas le courage d'abattre les coins d'un tableau quand cela permet d'avoir des lignes plus heureuses, des mouvements plus développés. » — « Je travaille ferme et dru pour me sauver plus vite ; mais je ne suis pas suffisamment empoigné par ce que je fais ; c'est un peu comme un pensum ! Voilà ce que c'est que de ne pas être entièrement libre et d'être obligé de faire une chose pour une époque fixe, dans un moment où je voudrais me consacrer à des études serrées pour moi seul, à des études partielles de choses que je voudrais tirer au clair, de même que pour le chant on consacrerait quelques jours à étudier la trille ou le groupetto pour en triompher. Eh bien, non ! je dois terminer un tableau pour le 8 juin, tableau qui m'arrête, je suis sûr, dans les progrès que je pourrais faire, bien qu'il s'y trouve de beaux motifs d'étude. Ah ! on devrait être libre, absolument libre ! »

Enfin une autre modification nous paraît de la plus haute imporance.

Beaucoup de nos devanciers, et nous-mêmes, avouons avoir été gênés par la date si formelle de la remise des envois. Nous sommes souvent contraints d'exposer ce que nous n'aurions pas voulu montrer. Il est pénible d'être jugé sur une œuvre inachevée ou mal venue. D'autre part, il est des esprits nerveux que la préoccupation de l'envoi annihile pour tous autres travaux. Pourtant notre intérêt est d'amasser le plus possible de documents dans ce beau pays, de nous laisser impressionner par tout ce qui nous entoure, afin de pouvoir rapporter un capital d'observations que nous aurons peine à trouver plus tard, quand les loisirs nous manqueront.

C'est donc afin de pouvoir travailler mieux et davantage que nous vous demandons un crédit plus long; c'est-à-dire la faculté de n'exposer qu'à la fin des quatre années l'ensemble de nos travaux...

Sculpteurs. — Les pensionnaires sculpteurs soussignés seraient seraient très reconnaissants à MM. les membres de l'Académie des Beaux-Arts s'ils voulaient bien compléter le règlement actuel par une disposition permettant au pensionnaire ayant rempli ses obligations de joindre à l'exposition de son envoi de dernière année tous les travaux (esquisses, études, dessins, bustes, etc.) qu'il aurait pu exécuter pendant son séjour à Rome...

Architectes. — Les modifications que les pensionnaires architectes désirent voir apporter au règlement, actuellement en vigueur, sont les suivantes :

Leurs demandes visent, en premier lieu, une répartition plus juste du temps de pension sur les travaux (relevés ou restaurations) inspirés par l'architecture antique ; en second lieu, la possibilité d'adjoindre à ces études des compositions modernes répondant à des idées et à des besoins de notre époque.

En ce qui concerne les études d'après l'architecture antique, les pensionnaires architectes croient devoir faire part à l'Académie de quelques réflexions inspirées par l'état de choses actuel, qui leur paraît présenter de graves inconvénients.

Parmi ces études, la plus importante, sans contredit, est celle qui se rapporte à l'envoi de 4e année (la restauration d'un édifice antique).

Or, suivant le sujet choisi, ce travail peut être fort long : certains sujets traités par nos devanciers comportent des recherches considérables dont le résultat définitif ne peut être obtenu que quelques années après le retour du pensionnaire à Paris. Ce travail à Paris est d'ailleurs très onéreux.

Cependant, une restauration importante ne peut se faire en un an et demi, temps prévu par le règlement depuis l'exposition du deuxième envoi, au milieu de la troisième année de pension, jusqu'à la fin de la quatrième année, époque à laquelle cessent les libéralités de l'État.

Cette situation serait améliorée si l'on rendait facultative l'étude des détails qui absorbe actuellement les deux premières années de la pension. Ce temps pourrait alors être reporté sur le grand travail de restauration, auquel le pensionnaire pourrait dès lors songer de suite en arrivant à Rome, ce qui lui permettrait de fournir un état actuel dès la première, ou, tout au moins, la deuxième année.

Il aurait ainsi, pour le travail de reconstitution, un an et demi au lieu de six mois, comme cela a lieu actuellement.

Quant à la nature même de cette restauration, il peut se présenter certains cas où, selon le sujet choisi, le relevé d'un seul édifice n'est pas suffisant pour caractériser le type d'architecture antique que l'on veut étudier, et il faut alors diriger ses recherches sur plusieurs édifices de la même catégorie. Il pourrait donc être loisible au pensionnaire de présenter, à la fin de son séjour à la villa Médicis, soit la restauration d'un édifice unique, soit une restitution d'après plusieurs édifices de même nature dont l'étude comparée permettrait de dégager l'application de l'architecture aux besoins antiques telle que l'ont comprise les anciens.

Dans ce dernier cas, l'état actuel unique serait remplacé par des ensembles ou des fragments relevés dans les divers édifices appelés à fournir les matériaux de la restitution.

Les pensionnaires architectes demandent aussi qu'il leur soit permis de consacrer une partie de leurs efforts à des travaux de composition, et que ces études puissent prendre place aux expositions annuelles, à côté de celles qui ont pour objet l'architecture antique.

Il leur paraît anormal que les peintres, les sculpteurs, les musiciens jouissent de cette faculté, alors que les architectes qui, comme eux, obtiennent le prix de Rome sur une composition, ne puissent, eux aussi, se présenter au public avec des travaux de ce genre. Cette faculté ne serait d'ailleurs qu'un retour à l'esprit ancien du règlement qui exigeait une composition à la fin du séjour à Rome. Et ce serait, en outre, pour ceux que l'expiration de la pension doit laisser aux prises avec les difficultés matérielles, un avantage précieux, puisqu'il leur permettrait, alors qu'ils jouissent du calme de la villa Médicis, de résumer les connaissances acquises et d'entretenir leur faculté de produire.

En conclusion, les pensionnaires architectes demandent à l'Académie de vouloir bien réduire les obligations réglementaires à la production d'un travail important sur l'architecture antique (restaura-

tion ou restitution), ce travail devant être présenté à la fin de la quatrième année de pension.

L'état actuel et les documents devant lui servir de base pourraient être produits facultativement la première, la deuxième ou la troisième année.

Cependant ils participeraient à toutes les expositions annuelles, et, pour le cas où ils n'y figureraient pas avec les travaux ci-dessus indiqués (état actuel ou restauration), ils seraient autorisés à présenter des études où pourraient se manifester d'une façon précise leur tempérament et la direction de leurs études : études sur les architectures antiques, du moyen âge et de la Renaissance, sans que les exemples choisis soient limités à ceux de l'Italie et de la Grèce, ou études de composition sur tels sujets qu'ils jugeraient convenable de traiter.

Musiciens. — Il leur est impossible, avec le nouveau règlement, de profiter des années de pension pour écrire un ouvrage important de théâtre ou de concert, et ils regrettent de ne pouvoir utiliser ces moments uniques de tranquillité, de liberté et de sécurité matérielle, pour concevoir et exécuter une œuvre de longue haleine ainsi que c'était possible avec les anciens règlements qui ont permis à nos maîtres, à nos aînés de revenir de Rome avec une partition sérieusement mûrie et prête pour l'exécution.

Ils ne cherchent pas du tout à se dérober à l'obligation de l'envoi annuel. Mais ceux qui désirent composer un opéra ou un grand oratorio seraient heureux de pouvoir en envoyer chaque année des fragments, tandis que le règlement oblige de donner chaque année plusieurs œuvres de caractère différent, par conséquent de courte durée.

Ceci n'implique en rien, dans leur pensée, la suppression de l'œuvre symphonique et de l'œuvre de musique de chambre qui leur sont demandées et dont ils sentent fort bien toute l'utilité.

Mais ils ne peuvent s'autoriser à faire cette symphonie, ce quatuor, au moment où ils se sentent le plus capables de les écrire. Ce serait, fort probablement, pendant ou après le séjour en Allemagne, séjour qui, si nous comprenons bien les intentions de MM. les membres de l'Institut, a justement pour but de leur faire entendre et étudier la musique symphonique, tandis que, la première année, ils sont fort peu entraînés à écrire une œuvre de musique de chambre, la préparation au concours de Rome consistant presque uniquement à faire de la cantate à l'exclusion de l'étude des formes classiques et de la musique pure.

Puis, les premières impressions ressenties en Italie ne favorisent pas toujours l'éclosion d'une œuvre d'un caractère aussi abstrait (sans

compter qu'en fait de musique ils n'entendent guère ici que les modernes opéras italiens.)

Ils souhaiteraient donc qu'on acceptât chaque année tout envoi témoignant d'un sérieux travail, et que le pensionnaire, sans être blâmé, pût remettre deux ou trois ans de suite des parties différentes de la même œuvre en complétant son envoi par des œuvres d'un caractère différent, — symphoniques, instrumentales, vocales, — selon l'esprit du règlement, mais sans que l'ordre en soit absolument imposé.

Ils croient pouvoir ajouter que ces remarques, proposées seulement aujourd'hui à l'examen de l'Académie des Beaux-Arts, ont été faites par presque tous les pensionnaires musiciens venus à Rome depuis le nouveau règlement[1]...

Ces réformes si nécessaires, et qui furent catégoriquement refusées, seraient cependant insuffisantes. Comme le disait Regnault, « on devrait être libre, absolument libre ». Que l'artiste fasse ce qu'il veut, quand il veut, et expose ses œuvres à son gré, soit en bloc à la fin de sa pension, soit annuellement à mesure qu'elles sont terminées :

On fait à cela une objection :

Le but des envois, dit-on, est de préserver les pensionnaires contre la somnolence. « Où les pensionnaires ne sauraient être entendus, dit M. Lapauze, c'est quand ils demandent qu'on les laisse maîtres de disposer à leur guise des quatre années de la pension, quittes à exposer, la dernière année, l'ensemble de leurs travaux, où ils s'affirmeraient dans des œuvres librement pensées et plus librement encore exécutées. Quelle sanction atteindrait les pensionnaires qui, les quatre années écoulées, n'enverraient rien, — ou à peu près? Du moins, avec les exigences actuelles, même modifiées, leur énergie doit prendre le dessus et, bon gré mal gré, s'affirmer d'année en année, pour se soumettre au jugement public[2]. »

Croit-on donc que les artistes considèrent leur art comme un métier pénible et odieux? Des artistes ont-ils besoin

1. Ces pétitions portaient les signatures des pensionnaires présents à Rome, MM. W. Laparra, J.-A. Gibert, G. Jacquot-Defrance, Roger, C. Alaphilippe, A. Vermare, P. Landowski, H. Bouchard, E. Duquesne, C. Chifflot, Tony Garnier, P.Bigot, J. Hulot, Grégoire, Quidor, Max d'Ollone, E. Malherbe, Ch. Levadé, Fl. Schmitt, A. Caplet.

2. *Le Correspondant*, — article cité.

qu'on les *force à travailler*? Bien au contraire, libres de faire ce qu'il leur plaît, ils le feront avec entrain, avec abondance, avec joie. Ils ont choisi librement cette carrière : c'est qu'ils l'aiment. Rien ne les forçait à être peintre ou musicien. Il n'est pas nécessaire de les menacer de « sanctions » pour les faire produire. Ils ne demandent que cela ! à la condition de faire ce qu'ils veulent, ce qu'ils se sentent capables de bien faire.

Qu'est-ce qui entrave les pensionnaires dans leur travail? Qu'est-ce qui leur enlève tout entrain, tout goût pour ce travail? C'est d'être astreints à peiner sur des sujets qu'ils n'ont adoptés qu'à contre-cœur; c'est d'être obligés de livrer, de montrer des œuvres dont ils ne sont pas satisfaits, tant à cause du sujet traité que de l'état d'inachèvement dans lequel elles se trouvent presque toujours [1]. Tous les pensionnaires ont souffert de cela. Je n'en ai pas connu un seul pour qui l'obligation des envois, leur forme imposée, la date fixe de leur remise, n'aient pas été une cause de gêne continuelle.

Assurément, si l'on supprimait ce règlement incommode, il se trouverait parfois des pensionnaires qui, au bout de leurs quatre ans, n'auraient pas une œuvre à exposer, ou à peu près.

Mais qu'importe?

De deux choses l'une : ou un tel pensionnaire aura d'excellentes raisons pour n'avoir rien achevé de présentable ; — c'est qu'il aura consacré son temps à des études partielles, comme aurait voulu le faire Regnault ; c'est qu'il aura travaillé à une œuvre colossale qu'il n'a pu terminer complètement ; c'est qu'il aura recueilli des documents en vue de travaux ultérieurs ; c'est, en un mot, qu'il aura fait ce qu'il pensait pouvoir faire de mieux ; — ou bien c'est un paresseux qui aura perdu son temps. Mais alors, l'obligation actuelle des envois ne change rien à son cas. Ceux-là, s'il s'en trouve, bâclent leur travail,

1. « J'ai fini mon tableau : *fini* est une manière de parler, car il y aurait encore à faire et surtout beaucoup à refaire... Ce qui m'arrête et me force dès aujourd'hui à abandonner ce travail, en faisant le serment de n'y plus toucher demain, c'est que ma toile doit être roulée et que je crains les accidents si la peinture est trop fraîche. J'aurais mieux aimé renoncer à ce tableau que de le terminer avec une pareille précipitation... Je suis parfois honteux à la pensée que les gens qui verront mon tableau s'imagineront que je l'ai laissé dans cet état-là de mon plein gré, et parce que je n'ai pas vu ce qui y manquait. » (*Correspondance de Henri Regnault*, 13 juillet 1869.)

au plus vite, avec ennui, en rêvant au temps bienheureux où, leurs envois finis, ils pourront rester sans rien faire. On espérait n'avoir choisi que de vrais artistes, on s'est trompé ; c'est fâcheux. L'erreur est possible actuellement comme elle le sera toujours, et les envois ne peuvent en rien la corriger. Sous le nouveau régime, on perdrait les envois de ces paresseux, de ces faux artistes: vraiment, ce ne serait pas une grande perte. En revanche, songez à tout ce qu'on y gagnerait en œuvres plus sincères, plus nombreuses et plus belles, de tous ceux qui aiment leur art, et seraient heureux de produire en toute liberté.

***

D'une façon générale, ce que les amis de l'art et de la jeunesse demandent instamment au gouvernement de la France, c'est de délivrer le prix de Rome de la tutelle de l'Institut, de délivrer les jeunes artistes de la tutelle des vieux artistes.

Le respect que la jeunesse doit à la vieillesse n'exclut pas le respect que la vieillesse doit à la jeunesse.

Toutes les prescriptions, toutes les réglementations imposées par les Académies semblent n'avoir pour but que d'entretenir le prestige des académiciens, en leur donnant des occasions de dominer, d'ordonner, de commander, d'interdire, de surveiller, de juger, de condamner. Enfermés solennellement dans le palais Mazarin, n'ont-ils donc jamais soupçonné les éclats de rire sonores et peu respectueux qui accueillaient, chaque année, la lecture de leur rapport au salon des pensionnaires [1] ? Croient-ils que les phrases majestueuses où « l'Académie déplore... », où « l'Académie regrette... » puissent avoir d'autre effet que d'exciter la bonne humeur railleuse des jeunes artistes ?

Malheureusement, leurs règlements ont d'autres résultats. Ils éloignent des faveurs de l'État tous ceux qui n'ont pas su réussir, dans les épreuves restreintes du concours, suivant le goût de l'Institut. Ils mettent à l'index l'artiste marié légiti-

1. Depuis quelques années, le rapport n'est plus livré en pâture aux pensionnaires. Le directeur le garde chez lui, et montre individuellement à chaque pensionnaire le rapport qui le concerne.

mement, comme un faux artiste, indigne de protection. Ils fixent au pensionnaire le pays qu'il doit habiter, l'œuvre qu'il doit faire, prescrivant à tous un régime spécial, le même pour tout le monde, régime qui, par hasard, convient quelquefois à certaines natures, mais ne saurait convenir à tous.

Ceux qui ont aimé la villa Médicis d'un véritable amour, ceux qui croient avoir profité de ce séjour en Italie au point de lui devoir tout ce qui, en eux-mêmes, peut avoir quelque prix, ont la certitude que, dans l'état actuel de notre société, l'abolition du prix de Rome serait un malheur, et presque une lâcheté.

Mais, de grâce, ne laissons pas aux Académies, pour leur donner des occasions d'exercer leur autorité, le pouvoir redoutable d'entraver la liberté des artistes, sous le prétexte de les guider[1]. Sauvons cette précieuse institution des mains qui l'ont accaparée et qui la compromettent. Augmentons-en les bienfaits, au lieu de les restreindre; et répandons-les généreusement sur les jeunes artistes de talent, quelles que soient leurs tendances, leur manière, leur école, et quelle que soit sur eux l'opinion de l'Institut.

HENRI RABAUD

1. Le 13 novembre 1863, Napoléon III enleva l'Académie de France à Rome à la tutelle de l'Institut : elle ne relevait plus désormais que du ministère. Ce régime dura une dizaine d'années. — Aujourd'hui, l'Académie des Beaux-Arts est dépositaire de plusieurs legs destinés aux anciens pensionnaires ayant rempli toutes leurs obligations. Mais il n'y a pas à craindre qu'une séparation de l'Institut et de la villa puisse avoir aucune influence sur l'avenir de ces legs. Quand le ministère, qui en sera seul juge, aura averti l'Institut que tel pensionnaire a rempli les obligations prescrites par le nouveau règlement, ce pensionnaire aura droit au versement des sommes qui lui seront dues.

LE PROBLÈME RUSSE[1]

II

RELIGIONS ET NATIONALITÉS

Dans l'empire de Russie[2], les statistiques officielles, qui dénombrent 128 ou 129 millions d'habitants, ne font pas le départ entre les diverses races, langues et nationalités ; elles tiennent compte cependant de la différence des religions et attribuent aux différents cultes le nombre de fidèles que voici (en chiffres ronds) :

Orthodoxes,	environ	90	millions.
Catholiques,	—	11,4	—
Protestants,	—	6,2	—
Autres chrétiens,	—	1,2	—
Juifs,	—	5,2	—
Mahométans,	—	14	—
Autres cultes,	—	0,6	—
	Total.	128,6	millions.

Ces chiffres ne sont peut-être pas exacts en leurs moindres détails : la population totale de la Russie est probablement plus

1. Voir la *Revue* du 1er mars.

2. Sur tout ce qui va suivre, les lecteurs français savent que le livre de M. Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Empire des Tsars*, reste au bout de vingt années l'ouvrage fondamental ; mais ils trouveront des statistiques plus complètes, bien qu'officielles, dans le volume de M. W. de Kovalesky, *la Russie à la fin du XIXe siècle*, et des cartes charmantes dans *la Russie d'Europe, essai d'hygiène générale*, du docteur Bonmarriage.

nombreuse, et la population juive, en particulier, compte sûrement plus de six millions d'individus. Nous aurons par la suite à rectifier tels de ces nombres. Prenons-les cependant comme point de départ. En gros, ils peuvent nous indiquer les rapports et proportions numériques entre les diverses nationalités de l'empire : certaines religions, du moins, correspondent à certaines nationalités.

*
* *

Russien, d'abord, et orthodoxe sont devenus à peu près synonymes. Depuis quatre siècles, le rattachement à l'orthodoxie a suivi pas à pas la revanche, puis la conquête moscovites : acceptée ou subie, l'orthodoxie a annexé à la « sainte » Russie les peuplades chrétiennes et païennes de la clairière centrale et de la Terre noire.

Tous ces orthodoxes sont devenus, par l'esprit et la langue, des Russiens presque indiscernables. Seuls, aux frontières extrêmes de cette orthodoxie, au delà du Caucase, au delà du Dniester, sur la Vistule et sur la haute Düna, la communauté géorgienne, la Bessarabie roumaine et les Uniates lithuano-polonais gardent encore un souvenir, un regret de leur indépendance ou de leurs églises nationales : un million d'orthodoxes géorgiens, un million d'orthodoxes roumains et un ou deux millions d'Uniates ruthènes ou blancs-russiens (que le tsarisme poussa vers les *tserkhovs*, les dômes orthodoxes, mais qui souvent les désertent ou demeurent fidèles à leurs *kostels*, à leurs églises catholiques) ne se disent pas « Russes » ; partout ailleurs, le baptême orthodoxe est à la fois le symbole et l'agent de russification.

On peut donc ranger sous l'étiquette *Russiens et congénères* ces quatre-vingt-cinq ou quatre-vingt-six millions d'orthodoxes russifiés. La « dissidence », le *raskol*, a créé sans doute des sectes nombreuses, comprenant des millions de fidèles, qui rejettent les dogmes ou les rites de l'Église officielle, mais qui en gardent presque toujours et qui, souvent, en exagèrent jusqu'aux plus extrêmes conséquences la soumission aux pouvoirs établis par Dieu, la résignation passive à la tyrannie des hommes et des choses ; Tolstoï lui-même, le révolutionnaire

de cette dissidence, ne cherche que dans l'Évangile orthodoxe, à peine altéré ou développé par son mysticisme, les principes de sa politique, ses règles de la société future : il proclame sa défiance, son mépris de notre rationalisme occidental, de notre impiété.

Ces quatre-vingt-cinq millions d'orthodoxes se divisent en deux catégories : cinquante millions de Russiens au centre ; trente-cinq millions de russifiés à la périphérie.

Autour des trois capitales ou villes saintes de la vieille Russie, Kief, Moscou et Pétersbourg, cinquante millions de Russiens forment un bloc compacte dans les vingt-huit gouvernements de la clairière et de la plaine cultivée, sur le cours supérieur du Dniéper, du Don, du Volga et de leurs affluents. En cette agglomération russienne, — où de-ci, delà, subsistent quelques taches finnoises et mongoles, quelques familles tartares dans les villes, quelques villages mordves et meschères dans la campagne, — on pourrait assurément reconnaître des différences de types et de dialectes : le Grand-Russien et le Petit-Russien sont, physiquement et intellectuellement, plus dissemblables entre eux que le Picard du Catalan ou le Breton du Florentin. Mais la communauté d'histoire et de vie agricole, de religion surtout, maintient une union presque parfaite en ce conglomérat, que jadis l'incendie mongol semble avoir fondu et soudé pour toujours.

Nulle part en Europe, on ne trouverait pareille masse d'hommes unie aussi étroitement par la langue, par la tradition, par la foi au même dieu, l'obéissance aux mêmes prêtres et, sinon le dévouement, du moins la même résignation à l'autorité centrale. Aujourd'hui le rôle politique et le nombre donnent aux Grands-Russiens le premier rang : leurs trente millions d'hommes entourent les capitales actuelles de Moscou et Pétersbourg ; les Blancs-Russiens, entamés par le catholicisme lithuano-polonais, restent cinq millions à peine sur le haut Dniéper, et, sur le Dniéper moyen, les Petits-Russiens ne sont pas plus de quinze ou seize millions. A prendre encore à part chacune de ces nationalités russiennes (bien que ce terme de nationalité ne puisse que difficilement convenir à ces groupes ethniques, où le particularisme national n'est point conscient), où trouverait-on en Europe, sauf peut-

être en Angleterre et dans notre France, deux groupes aussi nombreux de familles aussi prochement apparentées que ces deux Russies, Grande et Petite ?

Or, ces Russiens sont encore fort à l'aise, presque clairsemés sur les cent soixante millions d'hectares de leurs terres fertiles (le triple de la France entière) : leurs récoltes, si la science agricole s'emparait un jour de ce domaine admirable, pourraient facilement nourrir le triple, le quintuple de paysans, et leur sous-sol, si l'industrie scientifique s'en emparait à son tour, pourrait doubler encore cette ferme d'une usine, qui trouverait sur place ou tout proche la houille et les minerais en abondance et dont les fleuves emmèneraient au loin les manufactures. Imaginez ces peuples arrivés quelque jour à la civilisation savante et au régime démocratique de notre France : c'est deux cents millions de citoyens que cette terre russienne pourra nourrir.

Ces cinquante millions de Russiens tiennent le cœur de l'empire ; jusqu'aux extrémités de ce grand corps, les pulsations de la vie nationale chassent et ramènent tour à tour les trente ou trente-cinq autres millions d'orthodoxes russifiés. C'est une circulation presque ininterrompue : les besoins de la vie errante ou militaire, de la conquête, du défrichement et de la colonisation en ont poussé jusqu'aux mers extérieures les artères et le réseau des veines secondaires. Mais l'intensité et la complexité varient suivant les directions : des quatre façades, que la terre proprement russe présente au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, les deux premières diffèrent grandement des deux autres. Vers le nord et vers le sud, en effet, les Russiens touchent presque librement aux rivages et frontières de leur empire. Vers l'est et vers l'ouest, au contraire, la terre russienne est flanquée de deux « marches », de deux glacis internes, qui, depuis un ou deux siècles, font partie de l'empire, mais qui, tout en étant au pouvoir du gouvernement russe, restent toujours aux mains de races étrangères.

Vers le nord, depuis quatre siècles déjà, à travers la forêt et les tribus finnoises, l'orthodoxie, atteignant les estuaires de l'océan Glacial, a fondé en pleine mer Blanche le couvent

insulaire de Solovetski, où dix à quinze mille pèlerins accourent chaque année de tout l'empire. Sur les cent quarante millions d'hectares (presque le triple de la France) qui de ce côté séparent Moscou de la mer et forment les trois gouvernements d'Olonetz, de Vologda et d'Arkhangel, les orthodoxes, ayant complètement englobé ou supprimé les païens finnois, ne laissent subsister que quelques tribus lapones et samoyèdes. Mais c'est à peine encore si deux millions de Russiens sont mal fixés au long des deux fleuves Onéga et Dwina : partout, règnent les arbres et les eaux glacées; « cette région est [tellement] riche en forêts que, si la population adulte employait tout son travail à abattre des arbres, elle n'arriverait pas à supprimer autant de bois qu'il en pousse[1] ».

Vers le sud, à travers la plaine découverte et les tribus nomades, l'orthodoxie a pareillement atteint le rivage de la mer Noire et accroché aux pentes marines du Caucase son couvent du Nouvel-Athos, dont peu à peu la renommée parmi les pèlerins de tout l'empire balance presque la gloire de l'antique Sainte-Montagne, de l'Athos macédonien. Sur cette façade méridionale, la vieille terre russienne est ainsi bordée d'une « Nouvelle-Russie », qui dans les six gouvernements côtiers (Bessarabie, Cherson, Tauride, Ekatérinoslav, Don et Stavropol) déroule ses quarante-huit millions d'hectares, peuplés de douze millions d'habitants. Mais cette Nouvelle-Russie était, au XVIIIe siècle, la « Nouvelle-Serbie », où Catherine et ses successeurs installèrent en nombre des Slaves danubiens, des Grecs, des Allemands. Aujourd'hui encore, à mesure que l'on descend de la terre moscovite vers la mer, le monopole russien se troue de plus nombreuses enclaves étrangères : communautés juives sur le Boug et le Dniéper, populations roumaines en Bessarabie, communautés ou colonies allemandes, bulgares et grecques dans toute la plaine maritime entre les bouches du Danube et l'estuaire du Don; en Crimée, les anciens dominateurs, Juifs et Tartares, conservent les deux tiers du pays peu fertile. Bref, pour dix millions de Russiens, cette Nouvelle-Russie compte au moins deux millions, trois millions peut-être, d'étrangers.

1. M. V. de Kovalesky, *la Russie à la fin du XIXe siècle*, p. 42.

Ni vers l'est ni vers l'ouest, ni vers l'Europe ni vers l'Asie, l'expansion russo-orthodoxe n'a encore pu atteindre vraiment les rivages ou les frontières de l'empire : elle y touche de part et d'autre, mais par ses forteresses seulement ou ses embarcadères, par Vladivostok et Pétersbourg. Vers l'est, l'immensité et les religions de l'Asie, vers l'ouest, la civilisation et les nationalités de l'Europe ont arrêté sa marche ou la retardent.

Vers l'est, cependant, par-dessus les ponts du Volga, elle a lancé les bandes de ses enfants perdus, de ses cosaques, de ses colons, puis sa route militaire, son Transsibérien enfin, à travers toute l'Asie moyenne, entre la forêt glacée et la steppe brûlée, jusqu'au Pacifique. Un ruban orthodoxe — qui se fait de plus en plus mince à mesure que l'on s'éloigne des terres européennes, mais qui déjà a doublé, triplé de largeur à mesure que l'émigration russienne a développé chaque station du Transsibérien — un ruban orthodoxe unit les cathédrales de Moscou aux églises de Tomsk, d'Irkoutsk, de Vladivostok, sans autre interruption que les tribus finnoises et turco-mongoles, qui tiennent le cours inférieur et moyen du Volga et les rivages de la mer Caspienne.

De ce côté, en effet, c'est le Volga et la Caspienne, entre la forêt de l'Oural et le plateau de l'Iran, qui tracent la frontière de l'orthodoxie et des religions asiatiques, chamanisme, islam et bouddhisme. Au delà du Volga, vers l'Asie, quelque douze millions d'orthodoxes ont déjà conquis les pentes de l'Oural et la plaine sibérienne, mais sont disséminés dans l'immense forêt ou la steppe; en deçà, vers l'Europe, l'islam et le bouddhisme dominent encore les Turco-Mongols des provinces caspiennes, sur les deux pentes du Caucase, mais leur incurie ou l'infertilité du sol réduisent ces tribus à la misère. Le bloc orthodoxe et le bloc musulman s'opposent ici et se limitent.

Cette « marche » orientale, dans les quarante-sept millions d'hectares des montagnes et vallées caucasiennes, offre la plus chatoyante bigarrure de peuples européens et asiatiques, de Géorgiens, de Tartares, d'Arméniens, d'Iraniens, de Koumikes, de Turcs, de Tcherkesses, etc., dont les dix ou onze millions d'hommes sont partagés en une quarantaine de nationalités et de religions. Quant aux cinq gouvernements

du Volga, Kazan, Simbirsk, Saratov, Samara et Astrakhan, ce territoire plus grand que la France (58 millions d'hectares) n'a pas onze millions d'habitants, dont sept ou huit millions de Grands-Russiens, un demi-million de colons allemands, un million et demi de Finnois et le reste de Turco-Mongols.

Ces Finnois et ces Turco-Mongols sont les derniers restes des conquérants asiatiques qui, sur le Volga, fondèrent jadis les royaumes ou empires des Bulgares, des Tartares et de la Horde d'Or. Ils tiennent encore à la masse de l'Asie jaune; mais depuis longtemps l'expansion moscovite, remontant les rivières ouraliennes, Viatka et Kama, les a tournés par le nord, puis entamés et percés de front, ajourés et découpés : ces tronçons de peuples, par leurs enclaves juxtaposées, forment toujours une grande tache ethnique, mais leurs familles ou tribus tchouvaches, tchérémisses, votiakes, permiakes, zirianes, bachkires, kalmoukes, kirghises, nogaïes, etc., sont accoutumées depuis trois siècles à la dépendance moscovite, et peu à peu reculent ou disparaissent devant l'orthodoxie : leur civilisation trop primitive les laisse presque sans défense.

Et pourtant l'islam, à lui seul, pourrait appeler des millions de soldats sous les drapeaux de la guerre sainte : l'empire russe englobe aujourd'hui quatorze millions de musulmans, — beaucoup plus que la Turquie d'Europe et d'Asie. Et les bouddhistes, s'ils ne sont que quelques centaines de milliers autour de la Caspienne et du lac Baïkal, pourraient aussi recourir à l'appui formidable des centaines de millions de leurs coreligionnaires, entassés dans l'Extrême-Orient. Mais sur cette « marche » orientale, en face de la barbarie asiatique, le Russien, tout médiocre disciple qu'il soit de notre culture européenne, est en état d'opposer aux multitudes jaunes les armes et ressources de notre civilisation : le cheval turco-mongol ne peut plus lutter avec la locomotive russe.

Vers l'ouest, vers l'Europe, dans la « marche » occidentale de l'empire, les rôles sont renversés : de ce côté, c'est la multitude russienne qui vient se heurter à l'élite de quelques nationalités ou communautés bien moins nombreuses, mais bien mieux cultivées. Elle a pu les submerger de sa conquête,

leur lier pieds et poings. Elle ne les a pas réduites, ni même entamées : elle reste toujours séparée des rivages et frontières, que nominalement les tsars ont conquis, et cette bande continue de peuples occidentaux oppose toujours à l'orthodoxie et aux langues russiennes ses propres langues et ses religions juive, catholique ou protestante.

Dans cette « marche » occidentale, que ses 72 millions d'hectares font beaucoup plus grande que la France entière, c'est à peine si deux ou trois millions de Russiens, soldats, fonctionnaires et colons officiels, se glissent par les interstices des quatre ou cinq blocs de populations étrangères : deux millions et demi de Finlandais, deux millions de Tchoudes (Esthes et Livoniens), quatre millions de Lithuaniens, dix ou onze millions de Polonais sont comme saupoudrés de sept ou huit cent mille Allemands et pénétrés de cinq ou six millions de Juifs.

Finlande au nord, Provinces allemandes, lithuaniennes et polonaises au centre, Territoire juif au sud : de l'océan Glacial à la mer Noire, toute la façade occidentale de l'empire est au pouvoir de ces nations annexées ; en un point seulement, grâce au golfe de Finlande qui perce de part en part ce large glacis, une ville russienne, Pétersbourg, touche à la mer ; encore les Allemands, Finnois, Lettons et autres étrangers ou fils d'étrangers font-ils le quart de sa population.



Sur les deux « marches » d'Orient et d'Occident, quelle politique adopter à l'égard de ces races et religions étrangères ? Quel traitement accorder aux unes et aux autres ? Que faire de ces annexés ? Des esclaves ou des égaux ? Des ennemis ou des collaborateurs ? Dès la fin du XVIIIe siècle, du jour où Catherine II eut pris sa part de Pologne, cette question apparut, et jamais on n'en put méconnaître l'importance vitale pour la durée de l'empire.

Mais depuis un siècle, les réponses ont varié avec les autocrates qui se succédèrent à Pétersbourg. A cet égard, l'histoire russe du XIXe siècle peut se diviser en trois périodes : la première va jusqu'à l'insurrection polonaise de 1831 ; la

seconde va jusqu'à la brouille russo-allemande qui suivit le traité de Berlin, jusqu'à la mort d'Alexandre II, jusqu'à 1881 environ ; la troisième dure encore. La première vit le triomphe des idées libérales ou, du moins, intelligentes et généreuses d'Alexandre Ier ; la seconde fut une ère de compression, brutale et tracassière sans doute, mais tolérante par à-coups, souvent aveugle ou indifférente, presque jamais agressive (sauf en Pologne) ; la troisième n'est que persécution systématique, écrasement, suppression ; la langue officielle dit : russification.

On connaît les idées d'Alexandre Ier. Cet ancien élève du général français Laharpe, — de ce soldat révolutionnaire qui fomenta plus tard la révolution du canton de Berne, — écrivait en 1797 à son précepteur :

J'ai pensé que si je devais jamais régner à mon tour, je ferais incomparablement mieux, au lieu de m'effacer volontairement, de prendre à cœur de doter ce pays de liberté, pour le préserver ainsi d'être à l'avenir un jouet entre les mains des premiers sots venus.

Ce que fit le généreux, mais capricieux et volage Alexandre en terres russiennes, nous le verrons plus tard. En terres annexées, il fut plus constamment fidèle à cette théorie ou à ces aspirations de gouvernement libéral : il en avait mesuré (ce n'est faire ni violence à telle de ses paroles, ni trop d'honneur à sa largeur d'esprit que lui prêter une conception aussi politique), non pas seulement la justice, mais toute l'utilité et le profit immédiat. Car la Russie et le tsar avaient et auraient encore tout avantage à traiter libéralement les peuples annexés, à les garder en tutelle, non sous le fouet ou sous le talon, à les prendre au service, non à les réduire en servitude. Ce n'est point là un rêve ou un calcul hypothétique, mais la formule dernière d'une expérience qui en Russie même se poursuit sous nos yeux : si dans la « marche » occidentale, à l'égard des nationalités européennes, les idées d'Alexandre Ier n'ont pas prévalu, ce sont elles qui jusqu'à nous ont présidé et président encore à la conduite du gouvernement russe dans la « marche » orientale. De ce côté, un seul peuple et une seule religion sont en butte à la russification, un peuple de religion chrétienne et de civilisation

européenne : les Arméniens du Caucase. Ils sont les seuls, de ce côté, à ne pas jouir de cette tolérance que le tsarisme professe à l'égard des nationalités et religions asiatiques, surtout à l'égard du bouddhisme et de l'islam.

Certains ont exagéré peut-être le profit que la politique russe en Asie a pu tirer de ses accointances bouddhistes. Pourtant le rôle du bouddhisme dans les affaires d'Extrême-Orient, de Chine en particulier, fut indéniable et tout favorable aux Russes. Ici même[1], j'ai eu l'occasion de déduire assez longuement ce rôle du bouddhisme russe dans les affaires chinoises, mongoles et tibétaines; nous n'avons là-dessus aucun document certain, mais il est facile de réunir une foule d'indices et de probabilités. La théorie de cette politique a été formulée par le prince Oukhtomsky dans sa *Préface* au livre de M. A. Grünwedel *Mythologie du Buddhisme au Tibet et en Mongolie* :

Le bouddhisme tibétain est pratiqué dans notre empire par quelques centaines de milliers de nomades ou de semi-nomades, les Kalmouks, [qui habitent] les gouvernements caspiens d'Astrakan et de Stavropol ou le pays des Cosaques du Don et de l'Oural, la majorité des Bouriates et une partie des Toungouses de Transbaïkalie... Des centaines de Bouriates vont annuellement en pèlerinage à travers la Mongolie, vers les centres [chinois et tibétains] de la sagesse bouddhique. Éclaireurs et pionniers du commerce et de la renommée russes, représentants du nom russe au cœur même du monde jaune, ces demi-sauvages, nos compatriotes, s'en vont là-bas vers le Koukounoor, si difficilement accessible à l'explorateur européen, vers Amdo et le Tsaïdam, vers [Lhassa] et le mystérieux Dachil-Humbo, vers les frontières montagneuses de l'Inde.

Cet élément introduit, sans qu'on s'en aperçoive, au plus profond des déserts de l'Asie, une représentation vivante du Tsar blanc et de ce Moscou, « la ville aux pierres blanches », de ce Moscou d'où est sorti l'empire le plus gigantesque du monde et qui a cherché à s'attacher les peuples de l'Est, non seulement par la guerre ou la sévérité, mais encore par la bienveillance.

La déférence de Moscou envers le bouddhisme, les présents d'Irkoutsk aux bonzeries bouriates et mongoles, les allées

1. Voir la *Revue* du 1er mars 1904.

et venues de pèlerins et bonzes bouriates entre Irkoutsk, Pékin et Lhassa amenèrent l'entente cordiale, peut-être l'alliance formelle, qui unit au Tsar blanc le pape du bouddhisme lamaïque, le *dalaï-lama* de Lhassa, et son vicaire temporel, l'empereur de Pékin. Durant les dix années dernières, nous en avons pu voir les effets surprenants : Pékin sous la suzeraineté occulte des Russes, la Mandchourie sous leur domination ouverte, un sujet russe installé à Lhassa comme premier secrétaire, comme ministre du *dalaï-lama*, les ambassades tibétaines envoyées par deux fois à Livadia et Pétersbourg, et l'impérialisme anglais acculé à ces deux folies de l'expédition tibétaine et de la guerre russo-japonaise.

De Lhassa, les missionnaires armés de l'Angleterre ont rapporté une convention de paix et d'amitié déférente; mais le *dalaï-lama* s'en est enfui vers quelque couvent mongol, sous la protection immédiate des Russes. Dans la guerre actuelle, si les efforts japonais n'ont pas encore réussi à jeter les tribus mongoles sur les derrières de Kouropatkine, ce doit être à l'influence du *dalaï-lama* et de ses bonzes qu'il faut rapporter cet échec. La guerre terminée, la Mandchourie reprise ou perdue, le *dalaï-lama* sous la main du tsar sera le meilleur instrument de l'alliance russo-japonaise ou de la revanche russe, dont on peut prévoir, sans être grand prophète, que c'est l'Angleterre qui fera les frais.

A l'égard de l'islam, la politique des tsars fut presque toujours et reste plus tolérante encore : elle apparaîtra telle du moins, si l'on n'oublie pas que nous sommes en Russie et quel fut le sort des chrétiens et juifs russes.

La sainte Russie n'a persécuté que certains Tartares du Volga, les Kérachines, qui, après conversion à l'orthodoxie, retournaient aux pratiques musulmanes. Partout ailleurs, en Europe comme en Asie, au Caucase comme en Crimée et jusqu'en Lithuanie (où des Tartares disséminés, « urbanisés », ayant conservé la religion musulmane, mais adopté le costume polonais, subsistent encore), elle a fait de la tolérance et même de la protection sa règle constante à l'endroit de l'islam. Non seulement elle témoigne une pleine déférence aux chefs religieux et aux saints personnages; non seule-

ment elle laisse ouvrir et enrichir ou enrichit elle-même et subventionne de deux millions de roubles par an leurs couvents de derviches, leurs écoles et séminaires, *mektabs* et *médressés*, leurs canonicats et confréries de *mollahs* et d'*imans*; non seulement elle a créé et maintient trois ou quatre grands *mouftis* et *cheikhs-ul-islam*, trois ou quatre patriarches, en quelque façon, du rite sunnite à Orenbourg, du rite chiite au Caucase, et du groupe tartare en Crimée. Mais elle a reconnu et respecte la souveraineté politique des deux Khans de Bokkara et de Khiva.

En plein empire russe, avec leurs vingt-sept millions d'hectares (la moitié de la France), Bokkara et Khiva forment des enclaves musulmanes, où quatre millions de musulmans ont l'illusion de vivre sur une terre non souillée, sous les lois du Prophète, aussi libres en réalité, plus libres peut-être, plus maîtres chez eux que nos musulmans de Tunis. Hors de ces enclaves, le musulman rencontre partout l'égalité de droits, le bon vouloir, les faveurs même du gouvernement. Ses mosquées pointent leurs minarets dans toutes les villes du Volga, depuis Nijni-Novgorod. Il n'est pas enrôlé de force : il peut se racheter du service militaire, qui pèse, obligatoire, sur tous les autres; mais il est accueilli, choyé dans l'armée russe et parvient à tous les grades : des orthodoxes sont commandés par des colonels et des généraux musulmans.

La modération — relative, bien entendu, mais très appréciable — du tsarisme à l'égard de ses musulmans apparaît dans les plaintes mêmes que certains peuvent proférer ou qu'on leur prête. Le Caire, depuis l'occupation anglaise, est devenu un centre d'agitation panislamique, où les Anglais essaient d'attirer et de fédérer tous les mécontements de l'islam : contre le tsar, contre le sultan, contre le chah, ils voudraient faire de leur Égypte, sous la bannière arabe, la protectrice ou l'excitatrice des musulmans turcs, russes, persans, etc., pour le bénéfice de l'impérialisme britannique. Le journal *le Turc*, paraissant au Caire, publiait récemment un mémoire adressé — dit-on — par les musulmans russes aux Grandes Puissances et au Sultan-Khalife[1].

1. Voir à ce sujet le journal *l'Européen* du 4 mars 1905. Tous ceux qui s'intéressent aux affaires étrangères, en particulier aux affaires russes et levantines,

Ce mémoire, — qui se termine par des menaces : « les soldats musulmans se vengeront dorénavant sur les champs de bataille », — réclame le respect ou le rétablissement, non des *droits*, mais des anciens *privilèges* que Catherine II avait accordés à la population musulmane, en particulier des privilèges juridiques et des tribunaux rituels : il dénonce la nomination de *mouftis* et d'*imans* qui, sortant des écoles russes, se connaissent mal en jurisprudence musulmane, la suppression du statut personnel, l'interdiction de l'apostolat parmi les populations nomades et les Cosaques, etc. ; sauf le cas de ces Kérachines du Volga, dont j'ai parlé plus haut, de ces quarante mille néo-convertis que l'islam et l'orthodoxie se disputent encore, le mémoire ne signale aucune de ces persécutions linguistiques ou religieuses dont la « marche » occidentale est le théâtre, dont les sujets chrétiens et juifs du tsar sont les victimes. Les Juifs d'Amérique, de France et d'Angleterre n'implorent pour leurs coreligionaires de Russie que le régime dont jouissent les Russes musulmans, et, longtemps, les populations lithuaniennes auraient été presque satisfaites si l'on eût toléré leur langue et l'alphabet latin à l'égal seulement des langue et alphabet arabes.

Aussi le musulman russe est-il devenu un sujet loyal : il ne témoigne ni cette morgue indifférente ou haineuse, que nos Algériens et Barbaresques conservent contre nous, Français, et nous révèlent à chaque geste, ni cette espérance jamais domptée de libération nationale et de domination religieuse, que, dans l'empire même du khalife, chez l'Arabe de Syrie ou d'Égypte, l'excitation anglaise peut réveiller contre l'oppresseur turc, ni même cette chimérique mais inlassable attente d'un sauveur providentiel, d'un ange exterminateur, dont l'islam hindou repaît sa haine de l'Anglais. Il faut dire que, de ces conquêtes russes comme des autres conquêtes chrétiennes autour de la Méditerranée, les croyants fanatiques ont émigré vers les terres du khalife. L'islam caucasien surtout a reflué vers Constantinople, et l'Angleterre crut jouer un bon tour ou porter un coup sensible à la politique russe,

doivent connaître cette publication hebdomadaire qui, depuis quatre ans, est publiée à Paris (24, rue Dauphine) et fournit des renseignements authentiques sur « l'Europe souffrante ».

en favorisant de ses deniers et de ses bateaux l'émigration tcherkesse en particulier : un million de Tcherkesses indomptés ou irréconciliables quittèrent leurs montagnes et. portant le trouble dans les provinces ottomanes, semant en Turquie d'Europe les « atrocités bulgares », en Turquie d'Asie les ravages et les pestes, amenèrent les révoltes de *raias* et l'intervention russe de 1876-1878.

Il faut dire, surtout, que ce musulman russe n'est pas de sang arabe, que son métissage d'Iranien disparaît de jour en jour, et que le sang turco-mongol presque partout domine. Or — le meilleur historien du Turc asiatique, M. L. Cahun, a clairement exposé ceci en ce chef-d'œuvre méconnu et cependant unique qu'est son *Introduction à l'Histoire de l'Asie* — les hordes des Turcs et des Mongols n'ont jamais été des « armées de la foi », à la mode arabe ou latine : dans les invasions mongoles, toutes les religions se coudoyaient, bouddhistes, chrétiens nestoriens, juifs, musulmans, païens. Le Turco-Mongol ne connaît qu'une règle, le *yassak*, la discipline militaire : *Turkman, za'ïf ul iman, Turcoman, pauvre croyant!* dit avec un peu de scandale le Turc arabisé et byzantinisé de Stamboul :

L'imagination religieuse, le zèle et l'enthousiasme, si ardents chez les Arabes, les Iraniens et les Slaves, n'ont jamais éveillé l'apathie, échauffé la froideur des Turcs, des Mongols et des Mandchous. La religion la plus sympathique à leur quiétisme et à leur flegme est certainement le bouddhisme : c'est le seul élément religieux dans lequel ils se meuvent avec aisance; dans l'islam ils sont gauches et empruntés... Ils ont accepté d'autres religions : ils sont devenus mages adorateurs du feu, manichéens, chrétiens, nestoriens, musulmans, un peu au hasard, n'y comprenant pas grand'chose; les religions qu'ils ont adoptées, ils les ont pratiquées loyalement, sans altération ni discussion, comme il convient à des gens qui appellent la civilisation *obéissance* et la loi d'État *consigne*, *yassak*. [Le vieux Rubrucquis nous raconte] que le Mongol Meunghé (Mangou-Khan) s'amuse à faire disputer devant lui maures, bouddhistes, chrétiens et musulmans; mais il leur défend de se chamailler hors de sa présence, parce qu'ils feraient trop de bruit et que le tapage est défendu au quartier impérial : « Et quand fut achevé, Nestoriens ensemble et Sarrasins chantèrent victoire, Tuiniens (Chinois, bouddhistes) se taisant, puis allèrent boire tous, copieusement, *et postea biberunt omnes copiose* [1].

1. Cf. L. Cahun, *Introduction à l'Histoire de l'Asie*, pp. 67-68.

La loi du tsar est devenue la consigne, le *yassak*, de tous ces Turco-Mongols : ils y trouvent d'ailleurs leur vie quotidienne et leur bénéfice; la solde est assurée aux coureurs d'aventures, aux nomades, — et les vrais descendants des cavaliers mongols sont toujours à cheval; — la tranquillité et les récoltes sont assurées aux bâtards, aux métis d'Iraniens, qui, sous le nom de *Sartes* ou de *Tadjiks*, se sont laissés prendre à la douceur des oasis fertiles, à la bombance des champs humides, et brider à la charrue. Si le fanatisme religieux pouvait être éveillé en ces libres esprits par quelque propagande étrangère, la haine, qui depuis treize siècles sépare les deux fractions sunnite et chiite de l'islam, jetterait leurs tribus les unes contre les autres, et la force russe n'aurait à intervenir que pour rétablir la paix.

A l'intérieur et à l'extérieur, ces bons soldats exécutent la consigne. A l'intérieur, contre les agitations libérales et les revendications ethniques, on hésite à se figurer ce que pourrait être la menace ou le secours de ces massacreurs alertes : pourtant, sous nos yeux mêmes, les émeutes musulmanes de Bakou n'ont pas pu se déchaîner toutes seules, et elles coïncident, trop heureusement pour la défense de l'autocratie, avec les réclamations arméniennes. Par ces émeutes, le riche Arménien de Bakou, de Tiflis et des autres bazars est rappelé au juste sentiment des choses : qu'il se laisse entraîner au service de son peuple, qu'il mette aujourd'hui ses millions à la disposition de la révolte, demain le Tartare reprendra dans la Transcaucasie la belle besogne que le Kurde vient à peine d'interrompre sur les terres du fidèle ami de Pétersbourg, le sultan Abd-ul-Hamid; c'est aussi par des émeutes musulmanes que les affaires arméniennes débutèrent en Turquie.

A l'extérieur, de Kachgar à Constantinople, du pays des Turcs asiatiques, du Turkestan chinois, au pays des Turcs européens, au Turkestan balkanique, j'ai dit un jour[1] quel service la diplomatie et la pénétration russes tiraient des intrigues et des migrations musulmanes. Par ses cosaques musulmans, la Russie entame et tient déjà les provinces chinoises et persanes qui lui sont limitrophes; par ses espions,

1. J'ai expliqué en détail cette avance russe dans la *Revue* du 15 décembre 1902.

prédicateurs et agitateurs musulmans, elle surveille ou menace les gouvernements de Kaboul, de Téhéran et de Stamboul et même le gouvernement de l'Inde. Dans tout ce monde islamique de l'Asie occidentale, au long des routes du *hadj* qui mènent les pèlerins, *hadjis*, vers la Mecque, il se trouve des croyants convaincus ou bien payés, qui vantent à leurs coreligionnaires la puissance du tsar blanc, sa richesse et son libéralisme, et la solde que l'on peut trouver à son service, et la domination universelle, que fatalement la destinée lui réserve : quand les Anglais, par les journaux du Caire, essaient de réveiller contre le Moskof ses sujets musulmans, ils ne font que reprendre en public et maladroitement les armes dont le Moskof use contre les maîtres de l'Inde, avec une habileté faite de secret et de patience.



Si la Russie, dans sa « marche » orientale, a tiré pareils bénéfices de la tolérance, aurait-elle eu moins de profit à poursuivre la politique d'Alexandre Ier dans sa « marche » de l'Occident? Essayons de dépouiller nos préférences ou, si l'on veut, nos préjugés d'Occidentaux : calculons en Russiens, en Moscovites, mais en Moscovites qui raisonnent : il y en a eu dans l'histoire et même sur le trône, et ce sont eux — eux seulement — qui ont fait le trône et l'histoire russes.

De Rourik à Alexandre Ier, la Russie n'a grandi, malgré l'hostilité cruelle des hommes et des choses, parmi les cataclysmes et les invasions, que par le travail de ces hommes violents, mais calculateurs, russiens, profondément russiens, mais raisonnables. De Rourik à Alexandre Ier, en passant par les seigneurs de Novgorod, les princes de Kief et les tsars de Moscou et de Pétersbourg, ces Vladimirs, ces Ivans, ces Pierre et ces Catherine, tous ces rassembleurs de la terre russienne, puis de l'empire russe, ont pu changer de résidence, de costume, de religion, de vertus et de vices; à travers les âges, un pareil sentiment les anima tous, et, tous, ils eurent la compréhension nette ou obscure des deux nécessités, apparemment contradictoires, qu'il leur fallait

concilier pour le maintien et le développement de la puissance russienne.

Pour rassembler et maintenir tous ces Russiens, il fallait, il faut respecter certaines de leurs mœurs et conceptions nationales, ménager surtout cet orgueil un peu naïf, qui aujourd'hui encore s'étale dans tous les mots, tous les gestes du Russe le plus civilisé et qui fait que leurs révolutionnaires eux-mêmes, au plus beau de leurs tirades internationalistes, laissent percer leur pitié méprisante de notre « pauvre nature » occidentale. Le Russien est persuadé que sa « riche nature » l'a fait d'une essence supérieure à notre faible humanité, que sa force plus grande, ses appétits plus vastes, ses conceptions plus généreuses, son imagination plus libre, sa compréhension plus rapide, son indépendance d'esprit et de cœur, surtout la jeunesse éternelle de son peuple (ainsi lui apparaissent les choses) le mettent au-dessus de la décrépitude asiatique et de la sénilité européenne, alors même que, par les petits moyens de la raison industrieuse, de l'érudition patiente, des sciences et des arts ingénieux, la chinoiserie ou japonaiserie asiatiques et le byzantisme européen arrivent dans la pratique à l'égaler, à le surpasser. Le peuple russien a le sentiment trop net de sa supériorité pour tolérer longtemps de ses chefs la méconnaissance ou le mépris de ses traditions nationales.

Mais, par la richesse même de sa nature et de ses appétits, ce bon Russien est à la merci des peuples moins nobles, plus calculateurs, qui l'entourent, qui convoitent et assiègent son riche domaine et qui mènent ce siège ininterrompu suivant des règles méthodiques. Et comme le hasard des soulèvements et affaissements géologiques n'a point enfermé ce domaine en des barrières montagneuses ou des limites faciles à défendre, mais l'a installé, au contraire, en un carrefour où se pressent tous les pillards d'Europe et d'Asie, notre Russien, quand il s'abandonne trop vite ou trop longtemps à la fantaisie de ses penchants, ne peut sauvegarder ni tout ce domaine ni même son existence nationale : il tombe à la merci du conquérant ou du pirate voisin ; depuis dix siècles à peine que nous pouvons suivre son histoire en des documents écrits, aucun peuple européen n'a subi autant de servitudes, de dépen-

dances ou d'invasions étrangères, et si diverses. Les Varègues, les Grecs, les « Francs », les Mongols, les Turcs, les Polonais, les Allemands, les Suédois, les Français l'ont tour à tour vaincu, envahi, réduit en clientèle ou en esclavage, ont pillé son kremlin de Moscou et sa laure de Kief. Et il ne s'est jamais tiré de ces dépendances ou de ces défaites qu'en acquérant les armes et méthodes dont ses vainqueurs du jour pouvaient user contre lui.

C'est à l'école du Varègue, du Grec, de l'Italien, du Mongol, du Turc, du Polonais, du Suédois, de l'Allemand, du Français, qu'il a dû acquérir les moyens de se débarrasser d'eux : le progrès de sa civilisation est un perpétuel apprentissage sous la férule de l'étranger ; le rôle de ses grands hommes — et Pierre Ier ne fut le plus grand que par son ardeur plus violente à conquérir nos arts et nos sciences de l'occident — est l'adoption, mais l'adaptation aussi de cet apprentissage aux besoins momentanés et au tempérament éternel de la nation. En étudiant la naissance et le développement du tsarisme, nous verrons par le détail comment, de Rourik à Alexandre Ier, les Vladimirs, les Ivans, les Pierre et les Catherine ont tour à tour inoculé à leur peuple — de gré ou de force — ce qui lui était nécessaire de civilisation germanique, grecque, mongole (ou chinoise : si les Mongols étaient alors supérieurs aux Russiens et, peut-être, au reste de l'Europe, c'est qu'ils avaient été les disciples de la Chine), polonaise, suédoise, allemande, française enfin, pour être à l'abri du fléau étranger et pouvoir, comme disent nos médecins, résister aux attaques sournoises ou soudaines du milieu ambiant.

Ainsi le peuple russien existe et veut exister en maintenant ses caractères propres, ses tendances et traditions nationales ; mais il ne peut subsister qu'en accueillant sans trop de mépris ou de retard les inventions théoriques et pratiques, les progrès matériels, intellectuels et moraux de ses voisins. C'est à coup sûr l'histoire de tous les peuples : une nation se perd aussi rapidement en ne profitant pas de l'expérience et du succès de l'étranger qu'en adoptant comme dogmes les conceptions ou fantaisies étrangères, en renonçant au libre exercice de sa propre expérience, aux lumières de sa propre sagesse, aux considérations de ses propres besoins. Mais

l'histoire russienne fut toujours la plus belle illustration de cette loi. Nul peuple au monde n'a été placé par les situation et disposition de son habitat en une nécessité plus urgente de concilier à toute heure ces deux conditions de vie et de durée.

Or, depuis Alexandre I[er], qui du côté de l'Europe a définitivement constitué les frontières de l'empire, le Russien est arrivé à enclore dans son domaine, à côté des terres proprement russiennes où ses traditions nationales peuvent se perpétuer sans risques, cette bande de terres étrangères où la culture occidentale — la seule aujourd'hui nécessaire à la prospérité et à la sécurité de la Russie — s'est implantée et pourrait continuer de vivre. En cette bande de terres étrangères, le Russien possède comme un champ d'expériences, un laboratoire politique et social ; il y pourrait étudier tous les facteurs et tous les aspects de cette culture occidentale : par une chance unique au monde, en cette étroite, mais longue bande, tous les champions et disciples de notre civilisation sont représentés.

Au nord, dans la Finlande, des tribus finnoises, converties au luthéranisme, ont adopté, avec la langue, les mœurs et certaines conceptions suédoises, cette indépendance et dignité de vie individuelle, cette régularité et probité de vie publique, ce souci constant de vie morale et de vie intellectuelle, ce culte du travail et de la sobriété, tout cet ensemble de vertus privées et sociales, qui font du Scandinave le plus vertueux des Européens. Quelles leçons et quels exemples le Russien peut venir prendre ici ! C'est en Suède que l'Europe entière va chercher aujourd'hui ses modèles et ses recettes de tempérance : même en Angleterre, les ennemis de l'alcool se rangent sous la bannière de Gothembourg. Les seuls Russes ont méprisé cette école, dont ils avaient pourtant chez eux la succursale finlandaise : pour la bonne conduite de leurs entreprises publiques et particulières, ne semble-t-il qu'ils eussent mieux fait d'en user autrement ?

Et, pour la gérance de leurs richesses publiques et privées, n'auraient-ils pas eu quelque avantage à prendre en cette terre finlandaise quelques habitudes nouvelles et quelques

auxiliaires scrupuleux? La comptabilité moscovite durant deux siècles (1300-1500) ne fut qu'un chapitre de la comptabilité mongole : la comptabilité russe est restée jusqu'à nous ce que cette influence historique l'a faite. Elle appelle administration ce que, nous autres Occidentaux, nous appelons concussions et pillages. Ceux-là seuls peuvent s'en étonner qui oublient que l'administration mongole n'était que la forme pacifique du rançonnement et qu'elle n'avait qu'un but : fournir la solde aux armées du khan, enrichir les chefs et le souverain lui-même. Le Moscovite avait bien appris, le Russe n'a jamais oublié les leçons de ce maître : il est possible qu'autrefois elles aient pu être le dernier mot du progrès. Aujourd'hui, il est trop visible que, sûr la vie individuelle et sur la vie nationale, elles ont les plus fâcheuses conséquences. Demandez aux industriels français, qui ont obtenu des concessions dans l'empire, s'il est facile d'y défendre une grande affaire contre les baratcries de tout le monde officiel, ou demandez au général Kouropatkine s'il est facile de se battre avec des armes absentes, des munitions avariées, des magasins vides et, du grand-duc au dernier intendant, toute une horde de pillards patentés.

Quels agents de pénétration à l'intérieur de l'empire cette morale finlandaise aurait pu rencontrer en ces autres tribus finnoises qui, dans toute la forêt européenne et asiatique, jusqu'au Kamtchatka, restent distinctes bien que noyées parfois dans la masse orthodoxe ! L'insouciance ou la brutalité russiennes condamnent à la barbarie ou à l'extermination ces tribus forestières qui parsèment ou parcourent leurs six à sept cents millions d'hectares (dix ou quinze fois fois la France), leurs forêts vierges et leurs marais glacés, dans cette Sibérie polaire, à peine explorée des Européens. Car c'est à peine si nous en connaissons les rivages et les estuaires, et les Russes eux-mêmes en ignorent les ressources et réserves. Ils ont découvert que ces malheureux pêcheurs et trappeurs se nourrissent parfois de la chair de mammouths gelés depuis des siècles : une exploration systématique révélerait sans doute bien d'autres miracles.

Grâce à leur culture scandinave, les deux millions et demi de Finlandais ont trouvé moyen de vivre et de prospérer, de fonder des villes et des usines, d'installer une communauté

policée sur leur table de granit, de sables, de marais et de glaces. A travers lacs et forêts, ils ont poussé leurs essarts et leurs sillons bien au delà du cercle polaire, et tout leur pays est au nord de ce soixantième degré de latitude, que les défricheurs canadiens sont fort loin d'atteindre, mais au delà duquel les mineurs yankees exploitent leurs récents Eldorados du Yukon. La Sibérie est sous un climat beaucoup plus rude que la Finlande, mais ses terres sont beaucoup plus fertiles, et pourquoi ce pays des fourrures ne verrait-il pas quelque jour un élevage de bêtes précieuses, qui ferait pendant à l'élevage tropical de l'autruche dans le pays des plumes, — sans parler des métaux précieux que les prospecteurs signalent ici comme dans l'Alaska ?

Au sud de la Finlande, dans les Provinces baltiques, l'influence militaire, puis scientifique de l'Allemagne s'est implantée et, jusqu'à nous, a dominé presque souverainement. Ici, le Russien pouvait étudier et acquérir les deux forces qui pèsent si lourdement sur l'Europe contemporaine : la discipline et la science allemandes.

Depuis les temps lointains des chevaliers Teutoniques et Porte-Glaive, les châteaux d'Esthonie, de Livonie et de Courlande sont devenus les pépinières d'une noblesse germanique, dont les Finnois indigènes — les Tchoudes, disent les Russes, — ont dû subir le servage, puis le fermage. Cette noblesse n'a jamais perdu le contact avec l'Allemagne orientale ; de génération en génération, elle a toujours choisi le métier des armes et, sans répugnances patriotiques, enrôlé l'un de ses fils au service de la Prusse ou de la Saxe, l'autre à Pétersbourg. Elle était toute désignée pour infuser aux armées russes cette discipline prussienne dont la schlague put nous sembler déprimante, brutale, à nous autres Occidentaux, mais qui était toute douceur, toute intelligence en regard du knout moscovite. De même, l'université de Dorpat fut longtemps en plein empire russe une pépinière de science germanique, d'où les étudiants baltiques allaient faire plusieurs semestres dans les universités d'Allemagne et d'Autriche, et où les étudiants de Berlin, de Vienne et d'Heidelberg venaient en retour prendre leurs inscriptions et leurs grades.

De ce fief baltique, longtemps — jusqu'au règne d'Alexandre III — le peuple et le gouvernement russes surent tirer assez bon profit. Il est à peine besoin de rappeler quelle place tinrent les nobles de ces provinces allemandes, ces « Baltes », dans le commandement des armées russes, dans l'administration et la diplomatie, de Barclay de Tolly à Totteben, d'Oestermann à Nesselrod. De même, l'université de Dorpat recrutait parmi les fils de la bourgeoisie baltique les professeurs, lecteurs et directeurs qu'elle fournissait aux écoles et établissements scientifiques de l'empire, les juristes, fonctionnaires, curateurs, administrateurs, qu'elle envoyait à tous les bureaux de l'État ou des particuliers. A cette université germanique —les cours étaient professés en allemand, le personnel souvent était choisi parmi les docteurs de l'Allemagne — accouraient aussi les fils de ces deux ou trois millions d'Allemands que les tsars installèrent jadis en colonies sur le pourtour de la terre russienne, depuis le Danube jusqu'au Volga. Par ces « Baltes » et ces Allemands, sujets russes, loyaux sujets russes sans être russifiés, la culture germanique pouvait pénétrer dans tout l'empire...

Que la morgue du caporal et du magister germaniques ait trop souvent raidi ces disciples de l'Allemagne et rendu leurs services odieux à l'orgueil national du Russien ; que ces Baltes et Allemands aient en trop grand nombre mené avec trop d'ardeur et une trop étroite solidarité leur assaut à toutes les fonctions et sinécures officielles ; que la Russie entière, peuple, bourgeois et aristocratie, soit arrivée à jalouser, puis à détester ces barbares, ces *muets*, *niemets*, qui ne daignaient même pas apprendre à parler convenablement le russe : il n'est pas de médaille sans revers, ni de serviteur sans défauts. Longtemps, jusqu'à Alexandre III, les tsars eurent l'intelligence de regarder les services d'abord. Mais les prophètes avaient annoncé qu' « Alexandre Ier nous ayant débarrassé du Français et Alexandre II du Polonais, c'est Alexandre III qui nous délivrera de l'Allemand ». La prophétie se réalisa : nous voyons aujourd'hui ce qu'il en peut coûter à la grandeur russienne : les Japonais se sont mis à l'école allemande, juste au moment où la Russie expulsait de son fief baltique ses professeurs *niemets*.

Enfin, au sud des Provinces baltiques, dans l'ancien royaume de Pologne et Lithuanie, deux religions, groupant les divers éléments ethniques, les relient aux cultes et communautés de notre Occident : le catholicisme et le judaïsme.

On sait dans quelle union de cœur, dans quelle intimité fraternelle ce catholicisme lithuano-polonais vécut toujours avec les cités et nations catholiques de notre Europe latine, avec Venise, avec Florence, avec Rome, avec la France surtout. Si les Provinces baltiques sont pour la Russie « l'Allemagne chez soi », les provinces lithuano-polonaises sont comme la France aux portes de Moscou. Cette France slave ou lettonne a quelques caractères particuliers, mais elle est toute semblable à la nôtre par le tempérament que lui ont fait onze siècles de culture latine : elle a nos qualités et nos défauts latins ou même gallo-romains, notre vivacité et notre légèreté, notre éloquence et notre bavardage, notre expansion et notre exubérance, notre générosité d'intentions et de promesses, notre amour de clarté et de formules, et surtout ce goût des belles choses, des beaux mots, des beaux actes et des beaux gestes, cet enthousiasme d'artistes, qui souvent peut coûter cher aux nations comme aux individus, mais qui, seul, donne à la vie toute sa valeur et, seul, dans la réalité comme dans la mémoire des hommes, garde les peuples de vieillir.

Quel utile, quel nécessaire complément à la Slavie byzantinisée, mongolisée et germanisée de Kief, de Moscou et de Pétersbourg devrait être cette Slavie latinisée, francisée de Varsovie ! Le Russien n'est toujours qu'un laboureur dont les vertus paysannes, naïveté, bonté, patience, ardeur au travail, ne sont que trop mitigées par les vices du rustre, brutalité, dissimulation, âpreté au gain, ivrognerie. La hiérarchie byzantine, la servitude mongole et la discipline allemande l'ont un peu trop courbé aux besognes pratiques, aux seuls travaux de force, un peu trop dressé aux manœuvres de ruse, aux calculs de servilité, au respect de la poigne, au culte du gourdin. Dans la cité latine, le Polonais a pris les qualités et les faiblesses citadines : il a gagné en ingéniosité ce qu'il perdait en endurance, et son habileté compense ses forces amoindries. Dans

les armées françaises, d'autre part, — la Révolution et Napoléon durant vingt années n'eurent pas de soldat plus fidèle, — le Polonais a pris les défauts, mais aussi les beaux côtés du patriote et du révolutionnaire : l'amour du panache, mais aussi l'amour du drapeau, l'insouciance des nécessités, mais aussi la négation de l'impossible, l'irrespect et la méconnaissance du passé, mais aussi l'espoir indomptable dans l'avenir et la foi au triomphe final du droit et de l'idée.

Russien ou Polonais, lequel des deux est préférable? Pétersbourg aurait grand tort de se poser pareille question, puisque la fortune des armes les a mis tous les deux sous son autorité. Le mélange est difficile, peut-être impossible, à cause des cruels souvenirs que les passes d'armes ont laissés entre ces deux rivaux d'autrefois. Mais le bon voisinage et l'échange de bons procédés suffiraient à la longue pour acquérir à tous les deux, au Russien surtout, le bénéfice de cette intimité forcée.

Russien et Polonais unis formeraient une nation complète : juxtaposez les deux littératures russe et polonaise; chacune d'elles paraît être l'harmonieux, l'indispensable complément de l'autre. En prose comme en vers, le Russe victorieux a su traduire toutes les tristesses, les abattements, les découragements, les négations, les remords et les souffrances de l'âme humaine; vaincu, torturé, knouté, exilé, déporté, le Polonais garde son enthousiasme, son espoir dans la vie, son ironie allègre, ses imaginations consolantes, ses rêves d'avenir, sa confiance en un Dieu protecteur et vengeur et sa conviction que le monde ne saurait exister longtemps sans la Pologne. Tostoï nous prêche la résignation aux inévitables douleurs de ce monde et le renoncement aux inutiles bonheurs, et Mickiewicz nous chante :

Qu'importent la souffrance, les mines, la Sibérie, la chaîne? En sujet fidèle, toujours je travaillerai pour le tsar !

Dans la mine, si je bats le fer : De ce métal, me dirai-je, on fera peut-être une hache pour le tsar!

Si l'on me déporte aux steppes, j'épouserai une fille tartare et de moi, peut-être, il sortira un Pahlen[1] pour le tsar!

1. Pahlen fut l'assassin de Paul Ier.

Si l'on me déporte aux forêts, je ferai un jardin, je labourerai et sèmerai du chanvre ; de mon chanvre, on fera peut-être une cravate pour le tsar !

Séparés, ces deux Slaves se font réciproquement tout le mal possible : si le Moscovite campe aujourd'hui dans les châteaux de Varsovie, le Polonais, il y a trois siècles, fut maître du Kremlin. Seul l'étranger, l'Allemand, eut à se réjouir et aura peut-être à se réjouir encore de ces dissensions familiales que tous les intérêts devraient apaiser.

Quant aux Juifs... L'Europe occidentale, entre l'Elbe et le Dniéper, contient huit à neuf millions d'hommes de toutes races et de toutes langues, blancs, jaunes, européens, asiatiques, aryens, sémites, qu'unissent la religion juive et un patois hébréo-germanique. Ces huit ou neuf millions d'hommes sont fort inégalement partagés entre quatre États : empire allemand, Autriche-Hongrie, Roumanie, empire russe ; les trois derniers en ont de beaucoup le plus grand nombre, et la Russie, avec ses six millions de Juifs, en possède à elle seule les deux tiers.

L'Autriche et surtout la Hongrie ont estimé — et l'expérience d'un demi-siècle a vérifié ce calcul — que ces Juifs sans nationalité précise pouvaient devenir les concitoyens utiles et dévoués des chrétiens de toutes sectes qui voudraient leur faire place à un foyer national : l'Autriche-Hongrie a tiré grand bénéfice de cette politique, tant pour le progrès de son commerce intérieur, le développement et l'administration de ses richesses que pour l'extension de son influence ou de ses ambitions extérieures. C'est le Juif qui a fait de Buda-Pest le grand bazar du Danube, la porte continentale du Levant, et c'est le Juif qui tresse entre Buda-Pest et Salonique un lien solide d'intérêts et d'échanges commerciaux.

La Roumanie, malgré les conseils de la France et les engagements que lui imposa le traité de Berlin, n'a point encore suivi l'exemple autrichien. Mais si dans sa vie politique elle n'a pas encore fait au Juif la place qui lui est due, elle a utilisé du moins la collaboration juive dans toute sa vie économique et intellectuelle, et l'un de ses hommes d'État les plus fidèles aux traditions nationales mais les plus expéri-

mentés, M. Carp, déclare hautement que cette collaboration intime du Juif et du Valaque-Moldave est indispensable à la prospérité, au salut de la Roumanie[1].

Le gouvernement russe, lui, se croit assez riche en hommes et en dévouements pour se passer du travail et de l'affection de six millions de ses sujets. Alexandre III déclarait que ces bourreaux du Christ ne sauraient trouver place dans une nation chrétienne : il oubliait que les assassins et bourreaux des Dmitri, des Pierre, des Paul, des tsars, de leurs femmes, de leurs fils et de leurs filles avaient trouvé place sur le trône même. On prétend aussi que ces « intellectuels » n'ont pas grand goût pour les métiers de force ni pour les rôles serviles ou mal payés, qu'ils préfèrent à l'agriculture le commerce, à la propriété la spéculation, à la ferme et à l'atelier la boutique et le bureau : même en prenant pour bonne monnaie ces allégations qui sonnent un peu faux, une nation n'a-t-elle pas besoin d'ouvriers de toutes sortes et ne vaut-il pas mieux, dans l'intérêt de tous, laisser à chacun la besogne qu'il préfère.

Dans une vieille nation, dans un pays surpeuplé et surcivilisé — qu'on tolère ce mot barbare, — l'antisémitisme de la foule et des démagogues aurait un semblant d'excuse ou de prétexte, si le Juif, de provenance étrangère ou de nationalisation récente, accaparait les professions économiques et libérales que les indigènes encombrent déjà. Mais dans l'empire russe ! sur ce damier de nationalités diverses, où pas un homme peut-être n'est pas le petit-fils ou l'arrière petit-fils d'un sujet étranger (en 1500, le Russien lui-même était sujet mongol) ! où quatre-vingts millions d'orthodoxes n'arrivent pas à défricher, à explorer seulement la moitié de leur conquête ! où, soldat et laboureur, le conquérant russien ne se plaît qu'aux travaux « nobles » de la terre et de la guerre ! où les intellectuels et les marchands, les intermédiaires scientifiques et commerciaux ont toujours été en nombre insuffisant et de culture à peine suffisante pour entretenir les relations de ville à ville, de province à province ! où d'ailleurs les Juifs sont indigènes, fixés de père en fils depuis des dizaines de siècles !

1. Voir dans la *Revue des Deux Mondes*, du 1er mars 1905, l'étude de M. A. Bellessort, *Juifs et Paysans*.

Dans la vieille Russie, coupée de l'Europe et de la mer par les nations environnantes, le commerce, rare et lent, était aux mains de l'étranger, de l'Arabe ou du Sarte qui remontaient le Volga, du Grec ou du Génois qui remontaient le Dniéper, de l'Allemand ou du Scandinave qui venaient de la Baltique, de l'Anglais qui venait aux ports de la mer Blanche : les marchands, pour les Russiens, étaient, tous, des *gosti*, des hôtes, des étrangers; à l'intérieur, Ivan le Terrible ne tolérait que quelques *moujiks de commerce*. Dans la Russie actuelle, le régime n'a pas beaucoup changé : les corporations, *ghildes*, de marchands, le petit colportage, les foires, l'habitude, non de l'achat et de la vente, mais plutôt du troc, conservent à ce commerce russien un caractère moyen-âgeux : la lenteur et l'étroitesse des relations, le gaspillage de temps et de paroles, d'alcool et de gourmades, suppriment au bout du compte les vrais bénéfices et occupent la vie du peuple sans l'améliorer. Les livres officiels eux-mêmes reconnaissent que les échanges ne sont vraiment actifs que sur les « marches » de la terre russienne, dans les provinces où des Israélites, des Grecs, des Arméniens, des Sartes, des Persans, etc., peuvent servir d'intermédiaires[1].

En un temps où l'organisation économique et la circulation financière d'un État sont devenues les rouages les plus importants de la machine nationale, le gouvernement russe a systématiquement écarté de son service et de la terre russienne presque tous ses sujets israélites, et contre eux il a organisé une persécution tellement ouverte que, du même coup, il s'est aliéné la finance juive du monde entier. Il a préféré se mettre à la merci des Bourses étrangères, des spéculateurs de Berlin, de Bruxelles, de Paris, de Londres, subir leurs conditions, abandonner à leurs caprices ses emprunts, ses forêts, ses mines, ses territoires...

Faut-il ajouter que pour le « grand dessein » sur Constantinople et sur Jérusalem, le Juif russe aurait été, entre les mains d'un gouvernement sagace, un instrument plus utile encore que le bouddhiste sur Lhassa et Pékin? A grands frais, la Russie organise ses pèlerinages orthodoxes vers l'Athos

1. Cf. M. V. de Kovalesky, *la Russie à la fin du XIXe siècle*, pp. 638 et suiv. : *Commerce intérieur*.

et vers la Palestine : la lanterne à la main, des milliers de moujiks s'en vont querir le feu sacré, le feu divin que le Patriarche orthodoxe reçoit miraculeusement dans le Sépulcre, durant la nuit pascale. Mais ces longues files de pèlerins, après avoir fait le tour des sanctuaires orthodoxes, Jérusalem, Bethléem, Mar Saba, Jéricho, Samarie, Nazareth, Tibériade, reviennent sans laisser d'autres traces que les cadavres de leurs fiévreux, tuberculeux ou pestiférés. Les Juifs, au contraire, rêvent et entreprennent de s'établir dans les champs de Sion, de coloniser à nouveau la terre des aïeux : les capitaux israélites du monde entier auraient frayé la descente russe, si Pétersbourg eût pris ses Juifs pour avant-garde vers la Judée.

A défaut du Juif, il est un autre peuple parmi les sujets russes, dont la situation et les aptitudes sont à peu près les mêmes, mais dont l'habitat est tout différent : l'Arménien. Il n'habite pas la « marche » occidentale de l'empire : nous l'avons déjà mentionné parmi les tribus de la « marche » orientale, au sud du Caucase. Mais, comme le Juif, l'Arménien peut être avant tout un intellectuel et un « économique », un savant, un financier, un traficant, un industriel, bien que les deux tiers de la nation soient adonnés à l'agriculture.

Comme le Juif en Europe, l'Arménien en Asie est tiraillé entre trois Etats, Turquie, empire russe et Perse. Jusqu'à nous, ses trois maîtres n'ont eu qu'à se louer de ce fidèle et utile serviteur : le Persan continue de le traiter avec justice; le Turc aujourd'hui le massacre; le Tsar entreprend de le dépouiller. Et pourtant la culture et les routes de Transcaucasie n'ont dû leurs progrès et leurs rendements actuels qu'à ce pionnier et caravanier de notre civilisation. Si Batoum, Tiflis et Bakou jalonnent de leurs bazars prospères l'une des grandes routes mondiales du commerce, c'est au pétrole sans doute qu'en revient le premier mérite ; mais sans l'Arménien, qui servit ici l'entreprise occidentale, le Russe aurait-il su tirer un aussi bon parti de cette richesse naturelle ?... Et au delà des frontières actuelles de l'empire, vers la Grande et Petite Arménie turques, vers Erzeroum, Marach et Mersina, jusqu'à la mer de Chypre, ou vers l'Azerbaidjan et les provinces per-

sanes, vers Tauris et Téhéran, jusqu'à Ispahan, l'Arménien ne serait-il pas un maréchal des logis, installé d'avance à chaque étape et conciliant à la force russe le bon vouloir de tous les chrétiens opprimés, — si l'Arménien russe n'était pas le plus opprimé de tous ces chrétiens asiatiques?

***

En 1895, E. Renan, publiant ses *Discours et Conférences*[1], disait en sa *Préface :*

Le morceau de ce volume auquel j'attache le plus d'importance et sur lequel je me permets d'attirer l'attention du lecteur, est la conférence : *Qu'est-ce qu'une nation?* J'en ai pesé chaque mot avec le plus grand soin; c'est ma profession de foi en ce qui touche les choses humaines, et, quand la civilisation moderne aura sombré par suite de l'équivoque funeste de ces mots : *nation, nationalité, race,* je désire qu'on se souvienne de ces vingt pages-là. Je les crois tout à fait correctes. On va aux guerres d'extermination, par ce qu'on abandonne le principe salutaire de l'adhésion libre, parce qu'on accorde aux nations comme autrefois aux dynasties le droit de s'emparer des provinces malgré elles.

Depuis Renan, en ces dix années dernières, le monde a marché : ce n'est plus de *nations* qu'il parle, c'est d'*empires,* et tous les peuples civilisés, en Europe, en Amérique et jusqu'au Japon, ne rêvent plus qu'*impérialisme;* notre France elle-même se laisse induire par ses coloniaux en ivresse impériale. Est-ce un progrès? est-ce, comme disent les biologistes, une régression? Après les empires égyptien, chaldéen, assyrien et perse, le monde avait connu les petites cités grecques; puis les empires macédonien, romain et carolingien avaient eu leur temps; puis les petites nations de l'Occident, Écosse, Angleterre, France, Espagne, Portugal, s'en étaient dégagées. Avec Napoléon,

Les jours sont revenus de Claude et de Tibère.

La chimère napoléonienne règne aujourd'hui sur l'univers : Napoléon-Bismarck, Napoléon-Chamberlain, Napoléon-Roo-

1. *Discours et Conférences,* Calmann-Lévy.

sevelt sont parvenus ou sont candidats à l'apothéose. Au temps des *nationalités*, E. Renan pouvait dire : « Des politiques transcendants se raillent de notre principe français que, pour disposer des populations, il faut préalablement avoir leur avis. Laissons-les triompher à leur aise. Ces façons de prendre les gens à la gorge sont mauvaises. » Aujourd'hui, nos faiseurs d'empire ont érigé ces façons en vertus. Laissons-en de côté la valeur morale ; n'en prenons que le rendement pratique : un de ces empires ne saurait subsister qu'en faisant appel au concours de tous ses sujets ou participants.

De tous les empires de l'antiquité, un seul embrassa autant de peuples et de territoires qu'en possèdent ou qu'en convoitent les empires d'aujourd'hui : l'empire romain. Il dura près de cinq siècles, tant qu'une race conquérante, les Romains, installés au cœur, tinrent l'administration centrale, organisèrent la vie intérieure et la défense extérieure, bref eurent l'*imperium*, le commandement, et déléguèrent aux autres les travaux de la paix, des arts, du commerce. Encore la force des choses poussait-elle au trône impérial les Trajan et les Hadrien espagnols, et des Daces, des Illyriens, des Syriens....

C'est qu'un peuple à lui seul ne saurait fournir à toutes les besognes d'une entreprise presque surhumaine : il n'en a ni le temps, ni la force numérique, ni l'énergie musculaire, ni toutes les aptitudes intellectuelles. Quand il rêve de faire, à lui seul, toutes ces besognes, il les fait mal. Quand il méconnaît l'utilité des différentes aptitudes et veut — chimère ! — créer un seul type de sujets ou de concitoyens, il ne peut plus remplir qu'une partie de sa tâche, et l'énorme Russien, malgré sa taille et sa bravoure, se met à la merci du petit Japonais.

VICTOR BÉRARD.

(La suite prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LE SERVAGE

I

— Allons, Jacquot, on te permet d'aller retrouver tes cousins. Et, attention à ne pas te salir !

M. Laurière compléta la recommandation de sa femme :

— Ne te mets pas en nage !

Alors arriva ce que Jacques, surnommé Jacquot, redoutait par-dessus tout. Lui qui ne demandait qu'à rester là tranquillement oublié, sur sa chaise, dans le dos de ses parents, il lui fallait se lever et, sous le feu convergent des regards de dix personnes imposantes, franchir le vaste salon au parquet dangereux comme verglas. Il n'y avait pas à tergiverser : Jacques était cité comme un modèle d'obéissance. Les joues en feu, les yeux voilés, les jambes mal assurées, il s'achemina, s'attendant à une catastrophe avant la fin de la redoutable traversée. Il atteignit pourtant sans faux pas la porte-fenêtre ouverte sur le parc. Mais, une fois dehors, il n'était pas au bout de ses peines. Il s'agissait maintenant de rejoindre ses cousins et leurs amis, que l'on entendait crier là-bas derrière une charmille, et l'effroi le paralysait. Sa gorge se serrait d'angoisse, à la pensée d'aborder la bande turbulente et de se mêler à ses jeux. Sans doute allait-il être accueilli comme d'habitude par la brutalité de ces garçons, par les moqueries de ces filles, tous unis contre sa faiblesse et sa timidité. Il

avait grande envie de demeurer tapi derrière une de ces caisses d'orangers qui, devant le château, s'alignaient à hauteur de son front!... Mais on lui avait dit d'aller, et il allait à son supplice.

Au milieu de camarades, Jacques partageait le sort de tous ceux qui ne peuvent imposer le respect par leur vigueur ou par leur aplomb. Il était en outre victime de sa réputation d'enfant exemplaire, réputation toujours offensante pour la majorité des autres. Partout il se résignait amèrement à être rudoyé ou mis à l'écart, mais, lorsque on l'amenait au château de Bourgvieux, sa souffrance prenait une acuité particulière. Nulle part il n'éprouvait un sentiment aussi caractérisé d'humiliation.

Son instinct l'avertissait qu'ici l'hostilité ne s'adressait pas seulement à sa frêle personne. Il y avait si loin de la simplicité bourgeoise de ses parents aux airs que se donnaient ceux qu'il appelait, par déférence pour leur âge, son oncle et sa tante Renaud! Dès que la calèche des Laurière entrait au trot de la jument poussive dans la longue avenue de châtaigniers, Jacques ressentait une gêne qui allait en croissant jusqu'au perron gardé par des domestiques narquois comme leurs maîtres. Dans le salon aux tapisseries héroïques, au majestueux meuble doré, il se trouvait, lui et les siens, amoindri et dépaysé. Il lui semblait que madame Renaud traitait sa mère avec un respect dédaigneux, et, lorsque le gros M. Renaud était là par hasard, celui-ci parlait à son père sur un ton d'autorité presque insolent. A certains regards, à certaines manières, Jacques avait deviné bien des choses. Au surplus, par leurs façons à son égard, les enfants de la maison l'aidaient à comprendre. La ribambelle des jeunes Renaud ressemblait trait pour trait aux parents.

Soudain une horde hurlante, essoufflée, cramoisie, déboucha au galop d'une allée. Jacques, interdit, s'arrêta. Mais, sauf un terrier hargneux qui lui sauta aux mollets, personne ne prit garde à sa présence. Une contestation de jeu s'était élevée; elle fut orageuse. C'était à qui couvrirait la clameur. Enfin, une fillette efflanquée, avec une natte dans le dos, s'écria :

— Tiens! voici Jacquot!

Tous en chœur reprirent :

— As-tu bien déjeuné ?

Jacques s'efforça de sourire à l'éternelle plaisanterie que lui valait le sobriquet donné par une imprévoyante tendresse. On le bouscula un peu sans paraître le faire exprès. Le terrier, comme s'il eût deviné l'approbation, redoublait de jappements menaçants.

Un des cousins se campa sous son nez et demanda :

— D'où sors-tu cette cravate de perroquet ?

Et, tirant un des pans de l'écharpe écossaise qui s'étalait sur la poitrine de Jacques, il détruisit le nœud symétriquement ordonné par les soins de madame Laurière.

— Voyons, Jean ! es-tu bête ! Laisse-le. Il va pleurer, — dit la grande fille à son frère.

Cette intervention protectrice aggrava la confusion du malheureux. Il entendait pouffer derrière lui. Mais il y eut une diversion. Quelqu'un proposa :

— Une idée ! Si on allait voir la calèche de la tante Camo !...

Madame Laurière s'appelait Camille. Ses petits-neveux n'avaient pas manqué de défigurer son nom en celui de Camomille, qu'ils avaient ensuite abrégé. Les Renaud, qui trouvaient leur progéniture digne d'eux pour l'esprit, avaient adopté la plaisanterie. Madame Laurière leur paraissait modeste, acerbe et surannée comme une tisane. A Bourgvieux, on ne la nommait entre soi que « la tante Camo ».

La proposition d'aller voir la calèche fut unanimement applaudie. La voiture des Laurière, qui datait d'un autre âge, était célèbre au château. Le jardinier barbu qui, sous une casquette de toile cirée, remplissait l'office de cocher, achevait le ridicule de l'équipage.

Les enfants s'égaillèrent dans la direction des communs, et Jacques suivit le mouvement, trottant au devant de nouvelles avanies. Mais un croc-en-jambe sournois l'envoya rouler sur une plate-bande, tandis que s'éloignaient les éclats de rire et les cris. Lorsqu'il se fut relevé, il ne chercha pas à rattraper ses compagnons. Il resta planté, le front bas, dans l'attitude d'un désespoir infini. Ses larmes s'égouttaient sur le gravier doré et sur la pointe de ses bottines. Sa misère présente l'affligeait moins que le redoutable avenir. Comment oser,

dans un moment, reparaître au salon, sa cravate pendante et sa culotte blanche verdie par l'herbe ?

Or, voici que des appels retentissaient déjà. C'était la voix maternelle :

— Jacquot ! Jacquot !

Il renifla, se tamponna les yeux et se hâta d'accourir, l'esprit perdu.

— Ah ! malheureux enfant ! que lui est-il arrivé ?... Une culotte toute neuve !...

Madame Laurière avait bondi, secouait Jacques, se lamentait, récriminait. M. Laurière tâchait de la calmer et s'inquiétait si son fils ne s'était point fait de mal. Madame Renaud intervenait, accusait ses fils sans aucune conviction. Les dames en visite échangeaient des sourires.

Honteux, terrifié, Jacques ne voyait, n'entendait plus rien. Une main énergique l'entraînait vers le vestibule, lui faisait dégringoler le perron, le poussait sur le marche-pied haut perché de la calèche. Ce fut à peine s'il s'aperçut que ses cousins entouraient la voiture, en faisant des grimaces d'hilarité contenue. Il commença de revenir à lui quand on eut dépassé la grille du château. Mais l'indignation de sa mère était loin de se calmer. Pour la moindre chose, le teint de rousse de madame Laurière se colorait vivement : elle était pourpre. Et elle tempêtait, sa voix maintenue au plus haut diapason :

— Non ! jamais je n'ai vu d'enfant pareil !... un vêtement perdu !...

— Voyons, Camille, le mal n'est pas grand. Il n'y a peut-être pas de sa faute.

— C'est cela ! donne-moi tort maintenant !

— Mais, ma chère amie...

A force d'intercéder, M. Laurière avait détourné l'orage sur sa tête. Ému d'une tendre pitié, Jacques regardait en face de lui son père, dont le bon et sérieux visage se rembrunissait, discuter avec une inaltérable douceur. Il eut cent fois préféré que l'on continuât de le gourmander. Était-il encore besoin, pour comble d'infortune, qu'il fût cause d'une de ces scènes qui le bouleversaient ? Il prenait au tragique des fureurs qui n'étaient que les criailleries d'une nature aisément irri-

table, et, comme ces criailleries, à force de disproportion avec leur objet, devenaient injustes, il avait le chagrin d'en vouloir à sa mère.

D'Arblay à Bourgvieux, il y avait un beau ruban de route qui semblait s'allonger dans le sens du retour, la vieille jument lassée se mettant au pas tous les cent mètres. On traversa la campagne que l'automne commençait à roussir; des bandes de corbeaux s'abattaient sur les prés tondus. Jacques reconnaissait au passage des propriétés : ici, le long mur de l'oncle Urbain; plus loin, le castel du cousin Antoine. Toute la contrée, de ce côté-ci d'Arblay, était peuplée par l'innombrable famille Laurière.

La mécanique grinça. On descendait le versant d'une étroite vallée, du fond de laquelle jaillissait une cheminée rose avec un panache de fumée. Les bâtiments de la papeterie Formigeon s'étendaient au bord de la Reume torrentueuse. La calèche passa sous des voûtes humides ; une fournaise rougeoya sur le chemin ; on perçut le sourd ronflement des machines ; l'air était saturé de chlore. La route remonta entre des logements ouvriers pavoisés de linge. Assise sur une esplanade, la chapelle de l'usine dominait l'agglomération ; sa flèche d'ardoise filait dans le ciel. Là-bas, au sommet du coteau, les toitures bleues de la maison de M. Formigeon émergeaient d'un bois de pins.

Peu à peu madame Laurière s'était apaisée. Maintenant elle se gargarisait de louanges à l'adresse des châtelains de Bourgvieux. Elle nourrissait pour eux une admiration singulière. Elle, qui était d'une simplicité antique et d'une économie proche de l'avarice, se pâmait devant la modernité et le faste de ses neveux. Les Renaud lui faisaient honneur; sa vanité l'avouait ingénument.

M. Laurière, lui, n'était pas sensible à ces choses ; il ne fréquentait à Bourgvieux que par égard pour la fille d'une sœur qu'il avait beaucoup aimée. Malgré toute son indulgence, il appréciait peu M. Renaud. Il était pour la hiérarchie, et, quoique le mari de sa nièce eût à peu près son âge, il n'admettait point d'être traité par lui de haut en bas. Cette morgue lui déplaisait d'autant plus qu'elle accompagnait des opinions dont il ne partageait aucune. M. Renaud était

banquier à Sordes en Provence ; il avait acheté dans le pays de sa femme le domaine d'une vieille famille ruinée. Il profitait, d'ailleurs, assez rarement de cette campagne, très pris par les affaires, par la politique, et, ajoutaient les mauvaises langues, par une liaison.

Et Jacques, en écoutant sa mère, pensait avec tristesse : « Maman, aveugle maman, pour un rien, comme tout à l'heure, tu me brusques et tu me grondes, moi qui t'aime, et tu es sans cesse à vanter ces gens qui se moquent de toi et de nous tous!... Si tu savais!... si j'osais te dire!... » Mais Jacques se taisait : il n'osait jamais rien dire.

II

Quand, chaque année, on menait Jacques porter des fleurs sur la tombe de son grand-père, il évoquait l'image d'un beau vieillard tout rasé, avec des joues roses et une auréole de cheveux en soie blanche ; mais ce souvenir de sa petite enfance se brouillait de plus en plus. A mesure qu'il se rendait mieux compte de l'importance des choses de ce monde, il regrettait davantage la trahison de sa mémoire. Il savait, pour en entendre souvent parler, que cet aïeul, le père de son père, avait été un personnage considérable.

M. Laurière était, de son vivant, le grand homme de sa petite ville. Il n'est pas douteux que son buste ornerait une place d'Arblay et qu'une rue porterait son nom, si la municipalité accordait ces honneurs au mérite des citoyens plutôt qu'à leurs opinions. Des opinions de M. Laurière, encore, ferait-on peu d'état, — car, au cours de sa longue vie, il eut toujours celles qui triomphaient dans le moment, — mais toute sa famille est aujourd'hui trop notoirement réactionnaire pour que sa gloire ne soit pas compromettante à célébrer, et, partant, compromise.

M. Frédéric Laurière avait été architecte : l'hôtel de ville et l'hôpital d'Arblay, notamment, étaient de ses œuvres. En raison de leur inutilité, diverses restaurations de monuments antiques avaient beaucoup ajouté à sa réputation. Mais ces

travaux, qui lui avaient rapporté une médiocre fortune, ne lui eussent point donné plus de lustre qu'il ne convenait, s'il n'avait employé sa vieillesse à construire en l'honneur de sa ville natale un édifice d'un autre genre. L'archéologie avait conduit M. Laurière à l'histoire : en douze volumes compacts, il retraça depuis les origines les annales d'Arblay et de la province. Les Arblaisiens ne lurent pas ces livres d'aspect rébarbatif ; leur patriotisme local admira de confiance. On sut que l'historien présentait des mémoires à l'Académie des Inscriptions et qu'il correspondait avec des sociétés savantes. Il obtint la rosette de la Légion d'honneur. Une visite qu'il reçut d'un fameux confrère de Paris acheva de le mettre au pinacle. Peu ambitieux, M. Laurière ne vérifia pas si sa renommée dépassait le cercle de ses concitoyens et des spécialistes. Ses derniers jours furent d'une particulière douceur ; il ne souffrait d'aucune infirmité, ses nombreux enfants et petits-enfants l'entouraient et prospéraient ; le titre d'aîné, qui servait à le distinguer de ses frères, sires de moindre importance, avait pris la valeur d'un titre nobiliaire. Son optimisme épanoui était largement justifié.

La bonne étoile de M. Frédéric Laurière avait aussi brillé sur sa descendance : trois de ses filles avaient, avec peu de dot, fait de beaux mariages, et celle qui était entrée au couvent n'était pas la moins satisfaite ; ses fils avaient réussi chacun dans la voie qu'ils avaient choisie, industriels ou ingénieurs, sauf les deux cadets, l'un prêtre, l'autre magistrat. Ce dernier, dont les émoluments n'autorisaient pas de grosses prétentions, avait eu la chance d'épouser mademoiselle Camille Brouchoux, la fille du richard d'Arblay, fille unique en vérité, car sa sœur, qu'une infirmité condamnait au célibat, ne comptait point.

M. Brouchoux avait acquis une fortune superbe dans la mégisserie. Une partie des toits de la ville basse, le long de la Reume, étaient coiffés de claires-voies où séchaient les peaux travaillées dans sa maison : le quartier en était empesté. M. Brouchoux, qui avait débuté comme ouvrier, avait de bonnes raisons pour être orgueilleux ; il l'était à l'extrême. Il n'était pas moins avare et volontaire. De souche paysanne, il n'avait perdun aucun des traits caractéristiques de sa race.

Au milieu de ses occupations il gardait l'amour de la terre, et, se méfiant des valeurs, il plaçait tous ses fonds au soleil. L'âge venu, il se désintéressa des peaux, vendit son affaire et vécut en campagnard.

M. Brouchoux jouissait à Arblay du prestige que confère la fortune dans une ville d'industrie et de commerce; mais il était personnellement peu prisé. C'était un véritable rustre; sa fierté de parvenu affectait d'exagérer ses mauvaises manières et ses opinions voltairiennes. Sa fille Camille n'en était pas moins l'un des plus beaux partis d'Arblay; elle avait reçu dans un couvent la meilleure éducation pour devenir une bourgeoise accomplie. Lorsque M. Laurière aîné demanda pour son fils Joseph la main de Camille Brouchoux, il passa condamnation sur le père en faveur de la jeune fille.

Aucune alliance ne paraissant disproportionnée quand il s'agissait d'un héritier du beau nom de Laurière, on ne fut pas étonné que le mégissier consentît à prendre pour gendre quelqu'un qui n'était rien de plus qu'un magistrat d'avenir. En ce qui le concernait, le bonhomme était en vérité bien aise de caser sa fille dans l'une des premières familles de la ville qui l'avait connu en bourgeron; mais son avarice était surtout en jeu. Joseph n'était pas de ces épouseurs qui ont le droit de se montrer exigeants sur la dot : il se contenterait des espérances.

Après quinze ans de mariage, les Joseph Laurière n'avaient pas encore d'enfants; ils en souffraient et en rougissaient comme d'une honte. Toujours préoccupés de leur prochain, les Arblaisiens se murmurèrent à l'oreille des explications. Il ne fallait pas chercher du côté Laurière : le grand homme et sa progéniture avaient fait leurs preuves. On se rappela que M. Brouchoux avait épousé sa cousine germaine : l'une de ses filles était infirme, l'autre stérile; c'était dans l'ordre. Mais il n'y a point d'ordre en ce monde qui tienne contre la volonté divine; Joseph Laurière, catholique fervent, n'en doutait pas. Il fit appel au miracle : à la suite d'un pèlerinage, Jacques naquit.

D'autant plus chéri que l'on avait eu de lui un plus long désir, l'enfant, dont la santé était fragile, fut couvé avec une sollicitude qui s'accrut à mesure que s'avérait qu'il

resterait unique. Souvent l'un ou l'autre de leurs amis disait aux Laurière en souriant;

— Vous l'aimez trop !

Et c'était l'exacte vérité. Mais cet amour-là n'était pas l'amour gai et chaleureux de la jeunesse. Madame Laurière avait trente-cinq ans; son mari, dix de plus qu'elle. Entre eux et un premier enfant la distance était devenue trop grande; ils ne pouvaient plus se rapetisser jusqu'à lui. Hantée, comme tous leurs sentiments, par l'obsession du devoir, leur tendresse était inaccessible pour la jeune créature à peine dégagée de l'animalité. Jacques vit dans ses parents des êtres exceptionnels et lointains envers qui toute amicale familiarité serait indécente. Son affection resta contenue et craintive.

Élevée à la dure, madame Laurière s'imaginait de bonne foi que l'on n'obtient rien que par la rigueur. Elle disait volontiers : « Qui aime bien châtie bien ». Elle ne châtiait guère, car son cœur était excellent, mais criait beaucoup, y étant portée par un naturel qui s'échauffait à la plus petite résistance. Le vieux Brouchoux se retrouvait tout entier dans sa fille, mais ce qui, chez lui, était vice odieux, n'était chez elle que travers. La rudesse qu'elle tenait de lui était toute en surface; elle était bonne, mais s'appliquait à s'en cacher comme d'une faiblesse. Il fallait la connaître pour la bien juger.

Au nom de sa vanité, madame Laurière rêvait d'un fils qui lui fît honneur; en attendant de devenir un jeune homme accompli, Jacques serait le modèle des petits garçons. Elle ne soupçonnait pas qu'un peu de bruit, de désordre et de liberté sont le bonheur de l'enfance. Les récréations de Jacques étaient aussi sérieuses que ses études; la même discipline y présidait.

De bonne heure, madame Laurière s'était adjoint une institutrice; elle en changeait sans cesse, faute de s'accorder avec aucune. Jacques pleura souvent d'en quitter auxquelles il s'était attaché pour leur jeune entrain et leur bienveillance, mais il était si malheureux lorsque sa mère les gourmandait comme des domestiques qu'il préférait encore leur départ à leur humiliation. Il plaignait moins le sort des vieilles demoiselles de qui l'humeur revêche ne l'épargnait pas. Enfin on

trouva une gouvernante stable en la personne de mademoiselle Barbin, que de grandes infortunes et son humilité chrétienne avaient cuirassée contre les avanies. Elle avait le teint bilieux, un nez bossu chevauché par un lorgnon teinté; une touffe de poils se recroquevillait au grain de beauté de son menton. Son décharnement semblait un effet de son austérité. Partout flanqué de mademoiselle Barbin, empêcheuse d'amusement, Jacques s'entendait traiter de fille par ses contemporains; timide, avec des rougeurs et des larmes faciles, il méritait ce terme de mépris dont il souffrait.

La mansuétude de M. Laurière trouvait quelquefois à reprendre aux sévérités de sa femme, et c'étaient alors des scènes, malgré la modération de ses remarques. Avec une foi absolue en ses propres lumières, madame Laurière avait la haute main dans le ménage et elle ne tolérait pas que l'on empiétât sur ses prérogatives. Certes, si elle avait mésusé de son autorité, son mari n'était pas homme à laisser faire par faiblesse: dans les occasions capitales il savait être inflexible. Mais il estimait trop sa femme à sa véritable valeur pour ne point battre en retraite dans les petites circonstances. Ils avaient, au fond, tous deux le même idéal. M. Laurière n'attendait pas de son fils des satisfactions d'amour-propre; il désirait cependant qu'il atteignît à la perfection, car la perfection est le but auquel nous devons tous tendre ici-bas.

Formé par une mère qui outrait la dévotion, à côté d'un frère et d'une sœur qui se destinaient à l'état religieux, Joseph Laurière s'appliquait à ne faillir à aucune des vertus chrétiennes. Sa conception de la vie était simple, voire un peu naïve. Il semblait que sa myopie excessive n'était pas seulement une infirmité de ses yeux. Cette naïveté était surprenante de la part d'un magistrat que sa profession mettait en contact brutal avec l'humanité. On louait à juste titre sa droiture, sa modestie, sa charité; mais les plus timorés s'étonnaient parfois de sa candeur. Inutile de dire si son neveu Renaud, qui se piquait de largeur d'esprit et de modernité, le jugeait ridiculement vieux jeu.

Jacques admirait en son père un être d'essence supérieure, dont les moindres paroles prenaient une émouvante autorité, mais, tout enfant, il lui apparaissait déjà que l'existence n'est

pas un plaisir et qu'il n'est pas commode de s'y diriger. L'ombre des péchés à fuir se projetait de toutes parts autour de lui ; le chemin où s'avancer n'était pas large.

III

Quelque fût la ville où sa fonction le fixât, M. Laurière ne manquait pas de venir chaque année passer les vacances à Arblay. Bien qu'ils acceptassent courageusement, comme toutes les nécessités, celle de vivre hors de leur pays natal, sa femme et lui ne se sentaient vraiment chez eux nulle part ailleurs. Ils avaient le culte de la famille, et presque tous leurs proches étaient restés fidèles au sol. Ils avaient aussi à un haut degré cet esprit local qui se maintenait dans Arblay, grâce à la situation de la ville, isolée dans une ceinture de montagnes, à l'écart des grandes voies ferrées. Sans vouloir fonder aucun projet sur l'événement fatal qui, plus tard, modifierait radicalement leur position, ils ne pouvaient se défendre de songer que l'avenir les rapatrierait à leur berceau.

Des circonstances graves et imprévues contraignirent les parents de Jacques à brusquer leur retour. En 1880, M. Laurière démissionna pour se soustraire à l'obligation d'appliquer les « Décrets ».

La première fois qu'il se retrouva en présence de son beau-père, celui-ci montra comment il appréciait une détermination que beaucoup qualifiaient d'héroïque ; il dit tout net :

— Joseph, vous êtes un imbécile.

Et comme, respectueux et calme, M. Laurière avançait ses scrupules de catholique, le vieux Brouchoux s'indigna :

— Vous êtes un imbécile, et je le répète ! Se mettre sur le pavé pour des Jésuites ! Comme si vos frocards l'avaient volé ! Il y a longtemps qu'on aurait dû les flanquer à la porte... Vos scrupules ! votre religion !... laissez-moi tranquille !... Allez à la messe et à vêpres tous les jours, si ça vous amuse : on ne vous en empêche pas !...

Il parlait sec, la mâchoire en avant, et il scandait ses

paroles en frappant à terre du bâton sur lequel il appuyait sa vieillesse énergique et branlante. Scandalisé, M. Laurière se refusait néamoins à disputer avec le père de sa femme, et il se bornait à soupirer.

— Et maintenant, — poursuivait M. Brouchoux, — demandez à vos Jésuites de vous nourrir. Vous ne vous êtes pas imaginé, je suppose, que je vous prendrais à ma charge !...

— Loin de moi cette pensée : elle suffirait à infirmer mon faible mérite. Je m'honore de ma pauvreté.

De telles réponses convainquaient l'avare que son gendre était bien ce qu'il avait dit.

Lors de ces événements, Jacques avait six ans, il était trop jeune pour en comprendre autre chose que les effets. Sa mère était dans un état effrayant d'agitation ; le front de son père se barrait de rides profondes. Les mots de « persécution », de « gouvernement », d' « iniquité », qui revenaient en refrain dans la conversation, lui semblaient exprimer des mystères tragiques. L'enfant, qui avait entendu beaucoup de récits de la dernière guerre, les associait dans son esprit aux bouleversements actuels : il n'eût pas été surpris que le canon tonnât. Mais les impressions du jeune âge sont fugitives, et Jacques constata vite que, quoi qu'il fût advenu, il y avait personnellement gagné.

M. et madame Laurière n'eurent pas les soucis d'une installation. Une maison les attendait, héritée de la mère de M. Laurière : c'était là qu'ils passaient leurs vacances. Cette maison, en granit noirâtre, datait de plus d'un siècle ; elle était étroite et haute, toute en escalier, mal distribuée, impossible à chauffer en hiver. Située presque au fond de l'entonnoir à l'intérieur duquel la vieille ville est accrochée en désordre, elle donnait sur la Grande Rue, que des fenêtres de la façade on voyait monter, resserrée et tournante et pavée de grès pointus ; le clocher inachevé de l'église Notre-Dame apparaissait par-dessus les toits. Derrière l'habitation, s'élevaient des bâtisses et des bicoques qui grimpaient les unes par-dessus les autres, séparées par des jardinets et des terrasses en pierre sèche ; d'énormes quartiers de roche émergeaient d'entre les maisons et surplombaient ; un couvent, percé de cent fenêtres et couvert de tuiles rouges, dominait le tout.

Indifférent à la tristesse et à l'incommodité du logis et aux mauvaises odeurs des mégisseries voisines, M. Laurière faisait de ce coin le centre de l'univers.

— C'est là mon vieil Arblay ! — disait-il amoureusement.

Et il ajoutait avec mélancolie, en songeant au malheur des temps :

— Vous verrez qu'on nous changera tout cela !

Jacques n'appréciait pas moins Arblay. Ses parents, qui ne se fussent pas absentés une journée sans lui, l'y amenaient chaque année. Le plaisir du voyage, du changement, aurait suffi pour métamorphoser à ses yeux le lieu le plus sinistre. Hier captif dans un appartement de location, l'enfant se réjouissait d'occuper une grande maison à soi tout seuls : les objets et les meubles y prenaient, grâce à la sympathie qu'il leur portait, une physionomie particulièrement amicale. Il aimait à respirer l'odeur d'encaustique du carrelage de l'escalier; il souriait à la bonne figure du grand-père Laurière, dont le buste en plâtre décorait une console du salon; il tenait des discours au saint Pierre en bronze assis sur une pendule. Ce fut un bonheur pour lui de songer que désormais, à chaque repas, il contemplerait la corbeille de fruits sculptée sur le buffet d'acajou et que, toutes les nuits, il dormirait sous le chapelet de Lourdes accroché à la tête de son lit.

Les Laurière se furent bientôt organisés. Pour de futurs millionnaires, ils ne laissaient pas que d'avoir une situation de fortune singulièrement modeste. Madame Laurière trouvait plus que jamais à exercer son économie, mais elle ne se plaignait pas: d'être la fille de M. Brouchoux, cela suffisait à son amour-propre. Le magistrat démissionnaire, lui, acceptait sans regrets les inconvénients du sacrifice fait à ses convictions; il ne reprochait à la gêne que de restreindre sa libéralité.

Un hiver avait passé, et l'on entrait dans le printemps. Par une des premières belles journées, la calèche fut attelée, et tout le monde, y compris mademoiselle Barbin, partit pour visiter une propriété au sujet de laquelle Jacques avait entendu ses parents soutenir, ces derniers temps, d'interminables discussions. C'était dans la vallée de la Reume, à deux kilomètres en amont de la papeterie Formigeon.

Après avoir répété sur tous les tons à ses enfants qu'ils n'attendissent rien de lui, M. Brouchoux venait de leur offrir la jouissance d'une habitation enclavée dans un de ses domaines. Ce n'était là qu'un semblant de générosité, car, depuis douze ans qu'il avait acquis la terre dite la Prairie, il lui avait été impossible de louer la maison de l'ancien propriétaire, personne ne consentant aux servitudes imposées par le voisinage de la ferme.

Quelles que fussent les raisons de son beau-père, M. Laurière accepta l'offre avec empressement. La campagne et le changement d'air seraient profitables à la santé de Jacques. Pour sa part, madame Laurière ne voyait pas d'un bon œil la complication et la dépense d'une double installation, et, comme les avances de son père équivalaient à des ordres, elle passa son mécontentement sur son mari. Elle récriminait encore quand la calèche s'arrêta. Le fermier se fit attendre pour ouvrir le portail : ce fut le signal des hostilités avec lui. Ensuite on visita tout, et en détail.

Envahie par les mauvaises herbes, la cour où l'on entrait contenait deux cèdres magnifiques qui étendaient autour d'eux, l'un en face de l'autre, leurs longues branches souples. Au fond s'élevait la maison, fort exactement carrée, barbouillée d'un enduit jaunâtre qui s'écaillait; un tambour vitré, mais dont presque toutes les vitres étaient brisées, précédait la porte. Sur la gauche, un fouillis de plantes grimpantes revêtait le dos des bâtiments de la ferme mitoyenne. Les communs, écurie, remise, serre et logement du jardinier, occupaient la droite. Avec le mur qui séparait la cour de la route, il était permis de dire que par là on était vraiment chez soi.

Il fallut essayer dix clés avant de pénétrer dans le logis. Il y régnait un froid de cave, et, tandis que le fermier poussait les volets en bougonnant, M. Laurière pria mademoiselle Barbin de garder Jacques au dehors. Celui-ci eût bien payé d'un rhume la satisfaction de sa curiosité : il dut se contenter d'explorer le jardin, où l'on accédait de chaque côté de la maison par un étroit couloir, bordé de fusains et de lilas qui commençaient à fleurir.

Ce jardin couvrait devant la façade un terre-plein dont la superficie correspondait à peu près à celle de la cour. C'était

pour l'instant une lande broussailleuse avec un bassin vide au milieu. Une rangée de mûriers noueux en faisait le tour. Dans un angle, quelques marches disjointes s'enfonçaient vers une porte de sortie. La vue sur la vallée était plaisante, mais bornée. Au delà de la Reume, coulant en cascatelles entre des bouleaux et des ormes, la colline boisée fermait tout de suite l'horizon, et un grand rideau de peupliers frissonnants empêchait le regard de suivre au loin le déploiement des hautes herbes dans ce fond humide sillonné de canaux d'irrigation.

Jacques avait déjà parcouru le terrain plus de vingt fois avec un enthousiasme que mademoiselle Barbin tempérait de ses objurgations, quand reparurent M. et madame Laurière, celle-ci fort rouge et les lèvres pincées.

Le fermier, avec un rire en dedans, expliqua que la porte du jardin devait, d'après ses conventions avec M. Brouchoux, rester condamnée.

— L'ancien propriétaire — ajouta-t-il malignement — prenait là devant, à travers prés, pour s'aller promener à la fraîche le long de la rivière, parce qu'ici, dame ! on n'est point trop au large.

— J'espère que nous nous arrangerons à ce sujet, — dit M. Laurière.

— Vous savez, rapport aux chiens et aux bestiaux, je ne réponds de rien ! — dit le fermier, évasif. — Je ne veux point que l'on me cherche ensuite des misères.

— Nous en parlerons à M. Brouchoux, — dit sèchement madame Laurière...

— Mais, ma bonne dame, sauf votre respect, M. Brouchoux est ici chez lui sans y être : nous payons notre loyer en braves gens.

Madame Laurière se contint : elle se sentait trop désarmée. Mais depuis un moment la coupe était pleine. Sitôt qu'on fut remonté en voiture, elle déborda : comme si son mari lui avait offert le cadeau, madame Laurière s'en prenait à lui des papiers décollés par l'humidité, des meubles hors d'usage, des étoffes mangées aux vers.

— Jamais je n'habiterai une pareille baraque !... Sans compter l'insolence de cet homme !...

Jacques s'était grisé à la perspective de passer désormais l'été à la campagne. Navré, il assistait à l'écroulement de son rêve.

IV

Vers la fin de juillet, cependant, tout fut en état à la Prairie. Les réparations urgentes étaient faites, le mobilier rafistolé. Il ne restait plus un grain de poussière. La cour avait été sarclée ; dans le jardin émondé, un massif de rosiers du Bengale remplaçait le bassin, comblé tout d'abord, crainte d'accident.

Jacques prit possession du lieu avec transport. La campagne ! c'était pour lui tout un univers ensoleillé et joyeux ; c'étaient les jeux faciles, les courses à travers champs, la poursuite des papillons. Surexcité par le grand air, il gambadait comme un prisonnier libéré. Il déchanta bientôt. La campagne, c'était aussi le risque de trop s'échauffer en courant, de se salir avec de la terre, de recevoir une ruade en approchant du mur de l'écurie où le jardinier-cocher pansait la jument, ou d'être mordu par un de ces chiens qu'on entendait aboyer toute la nuit. Comme l'avait dit le fermier, « on n'était point trop au large », et Jacques, invité par son père à quitter la cour, par la raison que le nord était glacial, se réfugiait sur le devant de la maison et y recevait les réprimandes de sa mère, toujours en émoi pour ses fleurs et son gazon ou pour le râtissage de ses allées.

Plus tard, quand, après une guerre héroï-comique avec la ferme, il fut permis d'ouvrir la porte de la prairie, ces promenades de faveur restèrent solennelles. Entre ses parents et mademoiselle, Jacques marchait sagement ; on se suivait, à la file indienne, dans le sentier vague, le long de la Reume. La rivière n'est pas profonde, mais elle est rapide : les enfants doivent prendre garde, au bord de l'eau.

Que l'on fût à la ville ou aux champs, il ne se passait pas de dimanche où, à moins d'un temps exécrable, madame Laurière ne proclamât péremptoirement pendant le déjeuner :

— Aujourd'hui, nous irons chez les Un Tel.

Les Laurière n'étaient pas mondains; ils se bornaient à leurs relations de parenté, mais avec cela seulement ils n'en avaient jamais fini, d'autant plus qu'ils étaient fort scrupuleux sur les devoirs à remplir, sur les politesses à faire et à rendre. Par des alliances multiples, toute la société d'Arblay se tenait; il ne restait guère en dehors que les fonctionnaires, absolument honnis, et quelques familles protestantes, dont on était séparé par le souvenir des guerres de religion, demeuré vif dans la contrée. Les châtelains de Bourgvieux, toujours prêts à se singulariser, étaient seuls à frayer avec les hérétiques.

Depuis que ses parents habitaient le pays, Jacques apprenait à distinguer son monde. Auparavant, à chaque voyage, les connaissances étaient à recommencer. Mais de se familiariser avec les uns et les autres n'enlevait rien pour l'enfant à l'horreur de ces corvées où, sanglé dans ses vêtements les plus neufs, il devait, par sa tenue, témoigner de sa bonne éducation. En vain récoltait-il partout des éloges, il n'en sentait pas le prix. La chaleur de ses joues, l'air interdit et niais qu'il était sûr d'avoir, le balbutiement dès qu'on l'interrogeait, le remplissaient de honte. Et madame Laurière, en cherchant à le faire valoir, achevait de le démonter.

Il y avait pourtant des degrés dans le supplice dominical. Les visites chez son oncle Auguste, le filateur, ou chez M. Formigeon, par exemple, étaient de celles qui lui coûtaient le moins. Le premier était un vieux monsieur très grand et très maigre qui portait au menton tout le poil qui lui faisait défaut sur la tête; il avait les mêmes yeux, doux et myopes, que son frère Joseph, les mêmes joues creuses, le même nez long et tombant, et ces ressemblances lui gagnaient la sympathie de son neveu. Jacques appréciait aussi sa tante, volumineuse personne débordant de bienveillance; mais les fils de la maison, sournois et taquins, étaient le revers de la médaille. Quant à M. Formigeon, avec ses cheveux en brosse, son teint coloré et sa moustache hérissée, on eût dit d'un militaire en belle humeur; la tête penchée sur l'épaule, un éternel cigare aux dents, il riait avec bruit sans cesser de se frotter les mains. Il avait deux fillettes qui, de tous les enfants que voyait Jacques, lui semblaient de beaucoup les plus agréables.

Pâle et frileuse, madame Formigeon ne quittait pas sa chaise longue; elle avait l'air de se venger de la maladie en se montrant peu accueillante aux gens assez bien portants pour venir prendre de ses nouvelles.

Mais Jacques croyait ouïr une sentence de mort quand madame Laurière annonçait : « Aujourd'hui, nous irons à Bourgvieux », ou bien constatait : « Il y a longtemps que nous ne sommes montés à Beauvoir. »

Beauvoir était la propriété du grand-père Brouchoux.

Avec les années, le vieillard devenait de plus en plus insociable. Répandant la terreur autour de lui, il jouissait de se sentir universellement exécré. Non seulement il ne mettait pas un pied chez ses enfants, mais c'était tout juste s'il les recevait. Certain de leur déférence, il s'amusait méchamment à les choquer ou à leur infliger de grossières leçons.

Ce grand-père inspirait à Jacques une véritable épouvante, avec son visage mal rasé, troué de variole, ses yeux d'agate grise, sa mâchoire de dogue, ses grosses mains velues et cette canne dont il martelait le sol en parlant. M. Brouchoux détestait les enfants : il avait en réserve une provision de mauvais compliments pour son petit-fils et il ne manquait jamais de lui pincer l'oreille jusqu'au sang sous couleur d'amicale familiarité.

Le vieil avare, qui n'eût pas donné un sou à un pauvre et qui se privait du nécessaire, s'était pris sur le tard de la plus dispendieuse des manies : sous prétexte d'améliorer Beauvoir, ce n'étaient que bouleversements continuels. Les terrassiers, les maçons, les jardiniers dévoraient des sommes; mais M. Brouchoux se passait d'architecte, et il s'en faisait le plus grand honneur.

Lorsque ses enfants lui rendaient visite, il leur montrait par le menu les derniers travaux et il énumérait avec complaisance ses débours et ses projets. Il soupçonnait les Laurière de trop s'intéresser à une propriété qui leur reviendrait, et, pour les en punir, il développait ses plans avec une insistance non équivoque, et ses ricanements signifiaient :

« Vous ne m'enterrerez pas de sitôt ! »

Rien ne peinait M. Laurière autant que ce sous-entendu.

Mademoiselle Barbin accompagnait toujours son élève à Beau-

voir et, le bonjour dit, se retirait à l'écart avec lui. Outre que le grand-père avait déclaré qu'il ne pouvait souffrir ce moucheron dans ses jambes, on jugeait prudent, l'enfant prenant de la raison, de ne pas l'exposer à certains propos crus ou impies. Ses parents une fois en promenade avec le terrible vieillard, Jacques respirait, et il se distrayait au spectacle du site auquel le lieu devait son nom.

La propriété de M. Brouchoux occupait une hauteur en arrière d'Arblay. De la terrasse, le regard embrassait tout le pays qui peu à peu se relevait jusqu'aux lointaines collines derrière lesquelles apparaissaient irrégulièrement des crêtes de montagnes. Jacques s'intéressait à lire ce paysage comme une carte de géographie animée, et il cherchait à donner leur nom aux hameaux indiqués par leur clocher. Il suivait des yeux les courbes de la vallée de la Reume, qui partageait la contrée d'une tranchée étroite et profonde. Là-bas, sur la droite, la cheminée rose de la papeterie Formigeon permettait de deviner l'emplacement de la Prairie. Cette tourelle, au milieu d'un bouquet d'arbres, trahissait le castel du cousin Antoine. Ce carré blanc, pareil à un dé à jouer perdu dans les bois, c'était Bourgvieux. La filature de M. Auguste Laurière formait à elle seule un village. A travers l'étendue cultivée, damier aux cases inégales, jaunes, rousses ou vertes, Jacques raccordait les bouts de route, visibles çà et là, et voyageait en esprit dans quelque direction connue.

Au bas du parc de Beauvoir, sillonné par un chemin en lacets, les villas du faubourg d'Arblay étaient enfouies dans leurs jardins ; ensuite s'éparpillaient des constructions neuves, autour du trou dans lequel la ville dégringolait comme un éboulis de pierres enfumées. Une vapeur grise était suspendue au-dessus des toits, pareille à un voile jeté d'un bord à l'autre de la campagne.

Il n'était pas facile de se retrouver dans la configuration d'une ville au désordre si pittoresque. Parmi cet amas de maisons, Jacques ne reconnaissait guère que le couvent de la Sainte-Crèche, surmonté d'une croix de pierre, et, les fenêtres de la tante Julie, que désignait un platane égaré.

L'enfant ne voyait pas les lieux sans évoquer en même temps leurs hôtes. La Sainte-Crèche lui rappelait sa tante

Marie-des-Anges aux yeux rieurs, aux joues dures et froides sous le baiser. Derrière les vitres de l'appartement de sa tante Julie, il se représentait l'infirme toute tordue, grimaçant dans la pénombre, semblable à une méchante fée. De la seule visite chez elle qu'il se rappelait, il avait gardé un souvenir ineffaçable. Il ne devait d'ailleurs plus la revoir : Julie Brouchoux, aigrie par l'infirmité, accusant le monde entier de son malheur, s'était brouillée d'abord avec son père, puis s'était refusée à recevoir sa sœur. Sa misanthropie dégénéra en démence.

Mais, tout à coup, Jacques tressaillait, tiré de sa contemplation par la voix du grand-père Brouchoux. Un pincement à l'oreille, un mot désagréable précédaient l'heureux instant du départ.

— Ah ! ah ! voici notre jeune empaillé !... Camille, prends garde que ton mari n'en fasse un ratichon.

Sur des aménités de ce genre, les adieux se hâtaient.

L'enfant avait observé que jamais ses parents n'échangeaient deux paroles, au retour de Beauvoir. Sans doute, pour se communiquer leurs réflexions auraient-ils eu trop à se dire, et des choses que des gens comme eux ne disent pas.

V

Depuis six semaines que les Laurière avaient pris possession de la Prairie, ils y avaient déjà leurs habitudes. Désormais les étés pouvaient se suivre ; rien d'essentiel ne serait modifié dans le trantran journalier.

On arrivait à la fin d'août, époque où les études de Jacques prenaient le nom de devoirs de vacances. Un matin, l'enfant descendait l'escalier à l'appel de la cloche du déjeuner, quand il entendit sa mère qui parlait dans le vestibule, dire :

— Le timbre d'Annecy !...

Il ouvrit l'oreille et dégringola les dernières marches.

Madame Laurière venait de recevoir le courrier des mains du facteur ; elle tendit les papiers à son mari et garda pour elle une lettre. Elle la décacheta, la parcourut et annonça :

— C'est convenu : ils arrivent de demain en huit, par le train de deux heures.

On passa dans la salle à manger. Le cœur de Jacques sautait de joie.

— Cet enfant ne mange rien, — dit M. Laurière, — il ne prend pas assez d'exercice.

— Il ne peut pourtant pas baguenauder toute la journée ! — riposta madame Laurière. D'ailleurs, dans quelques jours, il ne sera que trop dérangé : il faut bien qu'il prenne de l'avance.

Puis elle entra dans des explications relatives au logement de ses futurs hôtes.

— J'ai réfléchi : nous mettrons Adèle dans la chambre rouge, avec un lit de fer pour la petite. Adrien couchera à côté : on débarrassera le réduit.

— Ils ne pourront pas se retourner ! dit M. Laurière. Ils seraient beaucoup mieux dans les deux grandes chambres du devant.

— Les chambres d'honneur !... Mais tu n'y penses pas !... Comme si cette pauvre Adèle avait tant l'habitude de ses aises !...

— Raison de plus ! — risqua timidement M. Laurière.

— Oh ! je t'en prie, laisse-moi décider pour le mieux. Ce n'est pas toi qui as le dérangement et le tracas... La chambre rouge fera parfaitement l'affaire.

M. Laurière n'insista plus. Après tout, ce n'était pas lui qui avait invité madame de Germoise.

Jacques prêtait peu d'attention à ces propos. Il songeait au grand événement dont la nouvelle l'avait troublé au point de lui couper l'appétit. Ce n'était pourtant pas une surprise ; mais, tant que la nouvelle de l'arrivée de sa tante et de ses cousins n'avait pas été confirmée, le jour et l'heure fixés, il n'avait pas voulu s'abandonner à son bonheur.

Habitué à contenir ses sentiments, il eût bien étonné ses parents s'il avait osé leur confier ceux qui l'agitaient à cette occasion. Qui aurait pu comprendre son enthousiasme pour une dame qu'il connaissait à peine et des enfants qu'il n'avait jamais vus ?

Ces dernières années, madame de Germoise avait régulиè-

rement passé deux ou trois jours chez les Laurière, à l'époque où ils habitaient Arblay. Jacques n'avait pas hésité à donner son affection à cette passante dont la voix, le regard, et toute la personne exprimaient cette tristesse maternelle que l'instinct de l'enfant reconnaît aussitôt. Pendant les quelques instants où elle s'occupait de lui, sa tante savait le prendre si naturellement avec des caresses et de douces paroles qu'il laissait avec joie s'ouvrir son cœur frileusement replié sur lui-même. Madame de Germoise lui plaisait parce qu'elle était bonne, et aussi parce qu'elle était belle et qu'elle paraissait malheureuse. Elle portait toujours des robes de deuil, et le tour de ses grands yeux aimants était fripé comme chez les femmes qui pleurent.

Avec une mère pareille, comment les cousins, encore inconnus, n'auraient-ils pas été charmants? Ils l'étaient : Jacques se rappelait que sa tante le lui avait dit. Aussi leur accordait-il déjà son amitié. Pour un solitaire comme lui, quel changement ce serait que leur entrée dans sa vie quotidienne!

La semaine fut longue à son impatience. Mademoiselle Barbin se plaignit que son élève fût nerveux.

— Ces enfants ne lui vaudront rien, — dit madame Laurière. — Et surtout, mademoiselle, je vous recommande une surveillance de tous les instants. Sévissez, au besoin, sans prendre conseil que de vous-même. Ma cousine est d'une faiblesse telle!...

— Notre petit monde marchera droit, j'en réponds, — dit mademoiselle Barbin de l'air d'une personne auprès de qui certaines instructions sont superflues.

Enfin le grand jeudi se leva. Le ciel était chargé, l'atmosphère moite et brûlante. Vers midi, un violent orage éclata, mais il ne soulagea guère les nuées : le tonnerre espaça ses grondements; l'averse torrentielle continua de se répandre. Les Germoise sortirent, sous des parapluies, de la calèche qui avait été les chercher à la gare. En deux minutes, pendant les bonjours, le vestibule fut inondé, le carrelage marqué d'empreintes. Madame Laurière, mécontente, abrégea les politesses et entraîna ses hôtes vers leur chambre.

Jacques suivit son père au salon. Cette première entrevue

était une déception. Avoir tant attendu pour aboutir à cette bousculade ! Avait-il seulement embrassé ses cousins ?

Heureusement, tout le monde redescendit bientôt, débarrassé des vêtements mouillés, les mains libres. Madame de Germoise s'empara de Jacques, admira sa taille et sa mine, le questionna, lui présenta Geneviève et Adrien.

— Je suis sûre que vous vous entendrez à merveille, — acheva-t-elle. — Allez, faites connaissance... Ah ! j'oubliais...

Elle fouilla dans sa poche, en tira un petit paquet.

— Tu l'as encore gâté ! — dit madame Laurière à sa cousine, tandis que Jacques, les doigts tremblants, serrait le nœud de la faveur qu'il prétendait défaire.

— Ce n'est pas la peine d'en parler, — répondit madame de Germoise. — Passe-moi ton paquet, Jacques, je vais t'aider.

La main de madame Laurière arrêta l'objet à mi-chemin et s'en saisit :

— Le maladroit !

Elle cassait la faveur, dépliait le papier, ouvrait la boîte. Elle se récria :

— Une montre !

Entre le pouce et l'index elle soulevait une chaînette au bout de laquelle se balançait une montre minuscule en acier bruni. Médusé par la surprise, Jacques ne bougeait pas.

— Eh bien ! — dit M. Laurière, — tu ne remercies pas ta tante ?... Vous êtes vraiment trop bonne ?...

La crainte de paraître ingrat précipita Jacques aux bras de madame de Germoise, mais l'émotion étrangla son merci.

— Une montre ! — répéta madame Laurière. — Mais c'est de la folie ; dans ta situation...

Ces mots, qu'il ne s'expliquait pas, donnèrent à l'enfant un frisson singulier. Il regarda sa tante, mais elle souriait.

— Un petit souvenir bien modeste... Laissons cela...

— Jacques est beaucoup trop jeune, — dit madame Laurière en recouchant la montre sur son coton ; — avant ce soir il l'aurait brisée. Il sera content de la retrouver plus tard, quand il sera pensionnaire.

Elle ferma la boîte et la déposa dans une coupe, sur la cheminée.

— Oh! Camille, qu'il la brise plutôt, — intercéda madame de Germoise, qui voyait les yeux de son neveu se remplir de larmes. — Mais je suis sûre qu'il est soigneux : c'est déjà un homme... n'est-ce pas, Jacques?

Celui-ci se raccrochait à un suprême espoir. Mais madame Laurière s'était soudain retournée tout d'une pièce et glapissait :

— Adrien! Adrien! veux-tu finir?

Le fils de madame de Germoise était un gros garçon endormi, toujours à cent lieues des observations qu'on pouvait lui adresser. Il continua de racler avec ses chaussures le barreau de la chaise où il était perché. Madame Laurière devint écarlate.

— Mon petit bonhomme, je t'avertis que nous ne ferons pas bon ménage ensemble!

Et, saisissant Adrien par le bras, elle le ramena vivement au sentiment de la réalité. Il pleurnicha.

Il ne fut plus question de la montre. Madame de Germoise ne voulut pas contrarier dès l'abord sa cousine : elle n'insista pas. Jacques rêva souvent de cette montre, objet de son désir, qu'il avait seulement entrevue; mais elle ne lui fut abandonnée qu'à son entrée au collège, trois ans plus tard, comme sa mère l'avait décidé. Elle ne lui fit alors aucun plaisir : la plupart de ses camarades avaient des chronomètres authentiques, et il constatait qu'il ne possédait qu'un jouet d'enfant. « un petit souvenir modeste ».

VI

Madame Laurière n'appelait jamais sa cousine que « cette pauvre Adèle »; elle y mettait le ton d'une compassion sincère et à la fois un peu dédaigneuse, le ton de l'excellente amie qui ne pouvait s'empêcher de juger en Arblaisienne.

Cousin germain de madame Brouchoux, le père de madame de Germoise avait été un de ces hommes aventureux et brouillons qui partent à la conquête du monde avec plus d'entrain que de ténacité. Adolphe Aubert avait eu, loin d'Ar-

blay, une existence difficile, toute de grands espoirs et de revers. On apprit un jour qu'il habitait l'Espagne, dirigeant une exploitation minière, et qu'il venait de s'y marier. La province est sévère à ceux de ses fils qui croient pouvoir se passer d'elle ; elle leur est impitoyable s'ils ne réussissent pas. Adolphe Aubert s'en aperçut quand, un beau matin, il rentra dans sa ville natale, veuf, avec une fillette déjà grande, et plus pauvre qu'il n'était parti. On l'avait rayé du nombre des vivants ; on trouva qu'il était outrecuidant de sa part d'oser ressusciter, et en fâcheux. Il se heurta partout à des portes closes ; son frère et sa sœur avaient, les premiers, fermé la leur.

Cependant M. Brouchoux était assez malin pour comprendre le parti qu'il y avait à tirer d'un homme intelligent que la misère laissait à sa discrétion. Adolphe Aubert fut trop heureux d'accepter dans la mégisserie un emploi dérisoirement rétribué. Par amour paternel, il lutta contre ses envies de fuir pour réaliser les projets merveilleux que, malgré tant de déboires, son esprit continuait à enfanter.

Adèle fut mise en pension dans le même couvent que Camille Brouchoux : elles y nouèrent une amitié que des oppositions de caractères favorisaient, comme il arrive souvent, et qui fut assez forte pour triompher de la séparation et des épreuves. Cependant Camille n'oublia jamais complètement que son amie était la fille d'un employé de son père.

Grande fut la préoccupation d'Adolphe Aubert quand Adèle vint en âge d'être mariée. Usé par les aventures et les soucis, dévoré par son imagination, il vieillissait rapidement. Quel serait l'avenir de son enfant, s'il disparaissait et la laissait sans ressources ? Il convenait de se hâter. Mais les épouseurs ne s'offrirent pas. Toutes les qualités d'Adèle, sa beauté, son instruction, ne prévalurent point contre son manque de dot. Sans compter qu'elle portait le poids des fautes de son père. Qu'était cette Espagnole à qui M. Aubert avait eu la fantaisie de donner son nom ? Personne ne l'ayant connue, on la suspectait en principe.

Camille Brouchoux était depuis cinq ans devenue madame Laurière. Il était maintenant de plus en plus probable qu'Adèle resterait vieille fille. Adolphe Aubert, désespéré,

baissait. A quoi lui avait servi son abnégation ? Qui sait si, en brûlant ses vaisseaux, il n'aurait pas enfin forcé la fortune ? Aujourd'hui il était trop tard. Mais, le pain quotidien dépendant de son travail, il se cramponnait à la vie, et, lorsque son médecin lui ordonna d'urgence une cure d'eaux, il obéit. Le mégissier tenait à son subordonné : dans son propre intérêt, il lui accorda un congé, le premier depuis quinze ans. M. Aubert partit pour Aix-les-Bains ; Adèle l'accompagnait.

Quelle fut la rumeur dans Arblay quand, au bout d'un mois, le malade revint, non pas guéri, mais si radieux qu'il en donnait l'illusion ! Adèle était fiancée avec un M. de Germoise qui là-bas s'était épris d'elle.

Un mariage d'amour avec une connaissance de ville d'eaux ! C'était du propre ! et bien digne, d'ailleurs, ajoutait-on, de la fille d'Adolphe Aubert !

On eut beau savoir que M. de Germoise appartenait à l'une des meilleures familles de Savoie, qu'il était personnellement d'une honorabilité parfaite, rien n'y fit. L'opinion demeura contraire. Le désintéressement du futur, peu fortuné lui-même, fut taxé de folie. Ses quarante ans ne le sauvèrent pas du qualificatif d'écervelé. Adèle fut vouée à une légitime expiation ; son amie Camille se rangea au blâme unanime. Mais que lui importait ? Elle aimait, elle avait foi dans l'avenir.

L'événement prouva d'abord que cette confiance était fondée. Des années de bonheur s'enchaînèrent ; le décès de M. Aubert en fut la seule tristesse.

Celui-ci, sa fille établie, avait mérité le nom d'ingrat : il avait sans scrupules planté là son bienfaiteur, et il avait gagné Paris, de vastes plans en tête. La mort, qui l'y attendait, ne lui laissa pas le temps d'assister à la faillite de ses rêves.

La vie commune fortifiait l'amour né d'une rencontre fortuite. M. de Germoise était un homme faible et tendre : dans son passé, il y avait des déceptions douloureuses. Aussi adorait-il la femme qui était sa revanche et son port. Mise de bonne heure en face des réalités, Adèle avait une maturité d'esprit précoce qui lui permettait de comprendre son mari ; seules sont profondes et durables les amours qui ne vont pas sans lucidité. Trois enfants naquirent de cette union parfaite. M. et madame de Germoise avaient assez de

joies chez eux pour se montrer peu avides des plaisirs du dehors : ils vivaient toute l'année dans leur manoir rustique dont la grosse tour habillée de lierre se reflétait parmi des vignes sur l'eau verte du lac d'Annecy.

Soudain le sort se retourna. M. de Germoise était naïf en affaires comme un gentilhomme campagnard : il plaça toute sa petite fortune dans une banque catholique locale qui, sous les plus hauts patronages, drainait les économies de la noblesse savoyarde, dont la pauvreté était alléchée par de mirobolantes promesses. Et, qui pis est, il accepta de figurer sur la liste des administrateurs. En quelques mois, il se vit ruiné, et la justice s'en mêlait. Sa bonne foi avait été surprise, il n'eut pas de peine à le prouver ; il n'en était pas moins compromis. Touché dans son honneur et dans son bien, qui étaient ceux de ses enfants ! Le sentiment de sa responsabilité l'atterra. Il tomba dans une humeur noire que l'immuable tendresse de sa femme était impuissante à guérir. Puis, coup sur coup, une maladie contagieuse enleva les deux fils aînés. Au retour du second enterrement, M. de Germoise disparut. Quelques jours plus tard, le lac rejeta sur la berge un cadavre tuméfié.

Épouse et mère misérable, madame de Germoise se devait de survivre pour la fille qui lui restait et pour l'enfant dont elle venait de se sentir enceinte, Ah ! si du moins elle avait pu s'abandonner longuement à ses larmes ! Mais, tout de suite, il lui fallait rassembler sa raison et son énergie. Il s'agissait de réunir les épaves de la catastrophe et de s'en construire un humble radeau pour continuer la traversée. Des créanciers lui disputaient ces débris. Elle lutta pied à pied contre eux, vendit le manoir, et, cette dure partie de sa tâche terminée, elle se retira à Annecy pour s'y mesurer avec cette autre difficulté : subsister et élever ses enfants, n'ayant qu'une rente infime. Elle avait, heureusement pour elle, un caractère autrement trempé que celui de ce mari qu'elle n'avait pas le loisir de pleurer.

Arblay suivit ce drame avec intérêt. Les sinistres prédictions s'étaient réalisées au delà de toute attente. On n'abusa point du triomphe ; le plaisir d'avoir eu raison suffisait. Adèle obtint cette pitié que les bonnes gens ne refusent

pas à une victime imprudente lorsqu'elle est gravement atteinte. Bien que sincèrement émue, madame Laurière ne lui épargna pas la phrase consacrée : « Qu'avais-je dit ? » Depuis leur mariage, les deux amies ne s'étaient revues qu'en passant, mais une correspondance régulière entretenait leur fidélité. Quand elle apprit dans quels embarras se débattait la veuve, Camille pensa : « C'était fatal ! » et sa compassion ajouta : « Que faire ? » C'était une femme de tête : d'un seul regard elle embrassa toute la situation.

« Cette pauvre Adèle marche sur les traces de son père ; elle est vouée à quémander. Comme lui elle sera rabrouée, car ils ont cherché leur malheur. Personne ne lui doit rien. S'il fallait réparer toutes les sottises de son prochain, on n'y suffirait pas. Il n'y a vraiment que deux personnes au monde à même de s'intéresser à cette infortune. Les Aubert sont riches, ils n'ont pas d'enfants ; ils sont les plus proches parents d'Adèle. » A cette époque, elle était loin d'Arblay ; elle conclut avec décision : « A notre prochain voyage là-bas, je verrai les Aubert. »

VII

La principale rue d'Arblay porte deux noms : dans le bas de la ville, elle est simplement la Grande-Rue ; après avoir enjambé la Reume sur une arche de pierre, elle devient la rue Gambetta. Vers le milieu de cette dernière, à l'endroit où une petite place formant palier coupe la pente, des majuscules dorées, au fronton d'une devanture, attirent le regard :

ANCIENNE MAISON AUBERT
NOUVEAUTÉS

Derrière les quatre grands panneaux de glaces, quelques étoffes discrètes sont drapées. La simplicité de cette montre indique tout de suite que l'on a affaire à une de ces maisons sérieuses qui, possédant leur clientèle, n'ont pas besoin de raccrocher le passant.

Ce magasin, le premier d'Arblay en importance et en

réputation, avait commencé par être une modeste boutique où trônait Méranie Aubert, tandis que son frère servait les client. Peu à peu, grâce à l'habileté commerciale du couple fraternel, la boutique s'était agrandie. Pendant qu'Adolphe Aubert courait le monde à la poursuite de fumées, son frère et sa sœur amassaient une fortune qui, dit-on, approchait du million quand ils se retirèrent pour se consacrer exclusivement à la dévotion.

« Les Aubert » étaient célèbres pour leur originalité. Jamais on ne les apercevait l'un sans l'autre, passant toujours par le même chemin et aux mêmes heures, et dans quel équipage! Avec son feutre crasseux, enfoncé sur les oreilles, son pardessus à pèlerine montrant la corde, son foulard en torchon, Louis Aubert était plutôt fait pour recevoir l'aumône que pour la donner. Des mèches de cheveux d'un blond décoloré pendaient sur son col, une barbe en désordre lui mangeait la figure. Court et bedonnant, il traînait la jambe et marchait sur le bas de son pantalon qui tombait. Mademoiselle Méranie dépassait son frère des épaules ; elle avait une carrure et un air de gendarme pas commode. Elle portait sur elle toute sa garde-robe, sous les espèces d'un châle noir et d'un vêtement de nuance indéfinissable qui, par leur longévité, plaidaient en faveur des tissus vendus dans sa maison; une capote, les brides nouées sous le menton, branlait au sommet de ses bandeaux gris clairsemés.

Les deux vieillards vivaient absolument en ours. Connus de tout Arblay comme négociants, dans leur privé ils simulaient la distraction pour n'avoir à connaître personne. Ils se suffisaient à eux-mêmes. Tyrannique et jalouse, mademoiselle Méranie tenait son cadet sous sa tutelle ; pendant le peu de mois que celui-ci avait été marié, elle avait aussi mené sa belle-sœur tambour battant.

Longtemps la société d'Arblay n'avait vu en eux que des fournisseurs, et Camille Laurière était alors médiocrement flattée qu'ils fussent les cousins de sa défunte mère. Plus tard, fortune faite, et grâce à leurs bonnes opinions, ils obtinrent plus d'estime. M. Laurière, qui savait par sa sœur la religieuse à quoi s'en tenir sur eux, engagea vivement sa femme à leur rendre ses devoirs de parenté. Elle s'y prêta de

bonne grâce, car, si elle avait été offusquée par l'existence du magasin, elle était toujours sensible à la richesse. Les Aubert reçurent sa visite annuelle sans témoigner le moindre plaisir. Madame Laurière mit cette froideur sur le compte de l'originalité; nul ne pouvait se vanter d'avoir été reçu mieux qu'elle.

La rébarbative mademoiselle Aubert avait pourtant des réserves de sourires. Devant une cornette ou une soutane, elle se transfigurait : elle prenait des mines affables qui découvraient ses longues dents jaunes, et sa parole devenait de miel. Profitant de cet exemple, son frère recouvrait son naturel : effacé et doux, il n'eût pas demandé mieux que de montrer à tout le monde sa bienveillance, mais, sous le regard sévère de son mentor, il se renfermait et adoptait devant les gens un air d'ennui stupide.

Le curé de leur paroisse était le seul prêtre à qui les Aubert fissent mauvais visage. Ils étaient convaincus que sa religion n'était pas d'aussi bon teint que la religion pratiquée dans les établissements de toute nature, hospices, couvents. maisons d'éducation et de refuge, entretenus par la dévote générosité des Arblaisiens. Non seulement ils n'étaient pas de ses fidèles et ne fréquentaient qu'aux chapelles, mais ils étaient ses ennemis déclarés. Les couvents savaient reconnaître la préférence qui leur était accordée : ce n'étaient que prévenances, attentions délicates, petits soins. Louis Aubert ne pouvait avoir une crise de rhumatisme sans que la sœur Marie-des-Anges, économe à l'Orphelinat de la Sainte-Crèche, en fût informée comme par miracle et s'empressât de tout abandonner pour accourir. Les maisons religieuses rivalisaient de dévoûment, avec une sourde jalousie de l'une à l'autre. Le frère et la sœur se laissaient choyer avec impartialité ; à peine se livraient-ils parfois à un innocent jeu de bascule, qui leur valait de toutes parts un redoublement de zèle.

Sans trop savoir d'où provenait ce bruit, tout le monde affirmait : « Ils laisseront leur fortune aux œuvres ».

C'était là-dessus seulement que reposait la réputation de charité des Aubert. Rancunier, leur curé répétait volontiers, entre collègues :

— Ces pingres-là ont tout promis pour le lendemain de leur mort afin de ne pas être harcelés de leur vivant!

La discrétion des bonnes sœurs envers ses deux paroissiens paraissait lui donner raison. Que les Aubert se fussent ou non ouverts de leurs intentions, qu'ils y eussent ou non apporté du calcul, le résultat était le même pour leur tranquillité. Mademoiselle Méranie sauvait l'honneur avec certains présents bienvenus, « sacrés-cœurs » en plâtre colorié, nappes d'autel ou chemins de croix.

Lorsque madame Laurière vint à Arblay en villégiature, un de ses premiers soins fut de tenir la parole qu'elle s'était donnée. Elle alla trouver l'oncle et la tante de sa malheureuse amie pour les mettre au courant et les intéresser à la situation. Autoritaire, elle prenait aisément ses désirs pour des réalités.

Les politesses échangées, et du côté des Aubert avec l'indifférence qui leur était coutumière, elle aborda son sujet.

— J'ai pris sur moi de vous informer, — conclut-elle, son exposition achevée. — Vous ignoriez peut-être...

Elle espérait qu'il serait inutile de s'expliquer carrément. Le métier de solliciteuse ne lui allait pas. Mais mademoiselle Aubert, qui avait écouté son discours sans trahir aucun sentiment, riposta :

— Nous connaissons tous ces détails. Madame de Germoise récolte ce que son père a semé. Il n'y a pas lieu d'en être surpris.

Madame Laurière eut beau tendre la perche à la vieille fille de telle façon qu'elle lui crevât les yeux, celle-ci persista à répondre comme si elle ne la voyait pas. Quant à Louis Aubert, cette conversation semblait lui causer un indicible ennui. Il était calé dans son fauteuil, les mains croisées sur le ventre, et il considérait obstinément un rond de sparterie posé devant ses gros souliers.

Humiliée de son insuccès, madame Laurière rougissait et sa voix devenait pointue :

— Je ne croyais pas, — dit-elle, — que vous tinssiez rigueur à cette pauvre Adèle; vos griefs...

— Nous n'avons de griefs contre personne, — interrompit mademoiselle Méranie. — Adolphe cessa complètement d'exister

pour nous le jour de son mariage. Nous ne lui avons pas fait l'honneur de lui en vouloir. En ce qui concerne sa fille, nous ne savons pas seulement à quoi elle ressemble.

C'était la vérité. Par suite de leur brouille avec son père, Adèle, élevée à Arblay, ne connaissait son oncle et sa tante que de vue; il était probable que ces derniers n'étaient même pas aussi avancés à son égard.

— Elle est tout de même votre nièce, — dit madame Laurière en grimaçant un sourire de conciliation.

— Sans doute! — grogna Louis Aubert, comme s'il n'avait pu s'empêcher de donner raison à la visiteuse.

Mal lui en prit. Sa sœur haussa les épaules et repartit vertement :

— La parenté n'ajoute rien aux choses quand elle n'est qu'un mot. Les mésaventures de madame de Germoise ne sont pas plus touchantes que tant d'autres.

— Adèle ne restera pas toujours une inconnue pour vous! dit madame Laurière. A présent qu'elle est seule, j'espère bien pouvoir l'attirer un peu à Arblay, quand nous y serons.

Mademoiselle Aubert se leva du coin de chaise où elle était assise dans l'attitude de quelqu'un pour qui la situation ne doit pas s'éterniser.

— Oh! surtout, qu'elle ne se dérange pas pour nous.

— Ce ne sera que son devoir, — dit madame Laurière, se levant à son tour, en désespoir de cause.

Son premier dépit calmé, madame Laurière réfléchit qu'après tout les deux originaux n'étaient pas absolument dans leur tort. « J'étais trop pressée, — se dit-elle. — Cette pauvre Adèle est réellement une étrangère pour eux. Quand elle se sera montrée, le point de vue changera du tout au tout. A elle de savoir se rendre sympathique. En matière d'intérêts, la prudence est toute naturelle, et les Aubert sont trop sagement ménagers de leur bien pour l'oublier. »

Elle jugea qu'il serait maladroit d'inviter tout de suite madame de Germoise; d'ailleurs celle-ci, avec un enfant en bas âge et tant d'affaires encore à régler, aurait trop de mal à se déplacer. Mieux valait attendre jusqu'à l'année suivante.

VIII

Plus d'une fois, à ces moments où la vaillance lassée défaille, Adèle de Germoise avait songé à ces parents d'Arblay qui étaient riches et sans autre famille qu'elle. Mais elle se le reprochait aussitôt comme une mauvaise pensée. Elle avait chéri cet éternel jeune homme rêveur et enthousiaste qu'était son père ; et elle se rappelait avec quelle amère ironie il lui arrivait de parler de son frère Louis et de sa sœur Méranie. « Ce serait une vilenie, pensait-elle, d'implorer ceux qui ont abandonné mon père ! »

Mais une autre voix en elle répondait : « S'agit-il de toi seule et de ta dignité?... Et tes enfants?... Quand tu auras dépensé jusqu'à ton dernier sou pour les élever, que deviendront-ils? Les pauvres n'ont pas le droit d'être fiers et rancuniers. L'amour maternel exige que tu t'humilies. »

A la logique de cette voix secrète, madame de Germoise baissait le front. Puis, soudain, elle se ressaisissait, parlant tout haut pour chasser la tentation :

— Non ! non ! jamais !

A la longue, ses résistances peu à peu faiblirent, et, le jour où une lettre de Camille Laurière, l'invitant à passer quelques jours à Arblay, lui conseilla de profiter de ce voyage pour se mettre en relation avec les Aubert, elle accourut, ses scrupules étouffés par l'espérance. Elle consentit à se séparer de ses enfants et à subir la fatigue d'une nuit en train omnibus.

Mais le cœur lui manquait déjà quand, le surlendemain de son arrivée, les premières heures données au plaisir de se retrouver avec sa meilleure amie, elle se mit en chemin.

— Je ne t'accompagne pas, — avait dit madame Laurière. — On pourrait croire que j'ai voulu t'imposer.

Dans les entretiens qu'elles avaient eus auparavant, madame Laurière ne s'était pas amusée à la nourrir d'illusions ; elle avait montré la situation telle quelle, concluant :

— C'est affaire de temps et de diplomatie.

De la diplomatie ! Madame de Germoise avait pensé que

ses larmes et la vérité suffiraient à lui conquérir la pitié. Fallait-il donc déguiser sa seule préoccupation, feindre des sentiments, jouer un rôle d'intrigante qui achèverait de la ravaler ? Son espoir prématuré s'effondrait.

A travers la ville, où elle n'était pas revenue depuis une dizaine d'années, elle se dirigeait comme si elle avait fait cette promenade la veille. Toute à son angoisse, elle n'avait pas cette curiosité du retour qui s'intéresse aux menus changements opérés par le temps même dans une ville qui, comme Arblay, ne change guère. Elle longea le grand magasin de nouveautés sans observer qu'il portait maintenant le nom d'*Ancienne maison Aubert*, puis, tournant sur sa gauche, elle prit la rue de la République.

Cette rue, qui descend longuement en pente douce, s'achève entre des chantiers clos de palissades, et aboutit à l'endroit où l'étranglement de la vallée ferme la ville. La Reume quitte là son pittoresque rempart de constructions biscornues bâties à même le roc, coule sous un pont de fer, se fait battre par les palettes des roues d'une minoterie et, chargée d'écume, s'éloigne entre des coteaux arides. Madame de Germoise dépassa le pont sans le traverser et suivit le bord de la rivière. Après quelques bicoques et la guérite de l'octroi, venaient un mur couronné de verre cassé et une maison. C'était là.

Avec son unique fenêtre percée vers la route, l'habitation des Aubert méritait bien le nom de borgne. Les deux richards n'étaient pas mieux logés que vêtus. Madame de Germoise sonna à la petite porte vermoulue, blottie dans la muraille. Au grêle tintement de la clochette, personne ne répondit, et le cœur de la visiteuse se dilata. En même temps qu'elle sonnait, elle avait ardemment souhaité de n'être pas reçue.

Et cependant elle attendit. Elle comprenait déjà la puérilité du plaisir qu'elle éprouvait à ce silence. De nouveau elle levait la main vers la manette quand des sabots claquèrent. La porte fut tirée. Une vieille paysanne en tablier demanda d'un ton rogue :

— Que voulez-vous ?

— Monsieur et mademoiselle Aubert sont-ils chez eux ?

— Attendez, je vas voir... Qui faut-il dire ?

— Madame de Germoise.

La vieille s'éloigna en bougonnant : elle n'aimait pas les nouvelles figures.

L'attente se prolongea encore. Par la porte restée ouverte, madame de Germoise regardait la courette triangulaire, resserrée entre le mur de clôture et le soubassement du talus au bas duquel s'égouttait une fontaine moussue. Sur le côté, la façade de la maison montrait derrière ses six croisées des rideaux d'un blanc douteux ; une paire de vases de fonte vides flanquaient l'entrée. A l'angle opposé, quelques marches conduisaient au jardin potager, perché en l'air, sous un énorme quartier de roche qui menaçait de se détacher de l'escarpement.

La servante reparut enfin, et depuis le seuil cria :

— Ils y sont !

Étranglée par l'émotion, et se sentant rougir comme une coupable, madame de Germoise traversa la cour et pénétra dans la maison. Le salon était à l'étage : elle monta.

Les Aubert n'étaient pas seuls. En apercevant une coiffe de religieuse, la visiteuse acheva de se troubler, et bredouilla.

— Asseyez-vous donc, — dit mademoiselle Méranie d'une voix glaciale.

Louis Aubert retomba sur son fauteuil, d'où il s'était à demi soulevé, la jambe raidie par un rhumatisme.

— Vous m'excusez... Les douleurs... Et vous ? Vous vous portez bien ?

Puis, comme ahuri de son audace et fuyant le regard de son tyran, il chercha une approbation dans le sourire de la sœur Marie-des-Anges.

Il y eut un silence. Mademoiselle Aubert, estimant que ce n'était pas à elle d'entamer la conversation, dévisageait cette nièce qui se révélait à quarante ans. Et celle-ci, éperdue, comptait les secondes interminables, sans retrouver la force de parler.

— Vous êtes descendue chez mon frère ?

A cette question, la malheureuse femme revint à elle, et, se tournant avec reconnaissance vers la sœur Marie-des-Anges qui la secourait, elle répondit :

— Il y avait si longtemps que je n'avais vu mon amie Camille !

— Oui, nous savions que vous étiez ici, — dit mademoiselle Aubert.

Madame de Germoise comprit que ces mots démasquaient ses intentions ; elle balbutia :

— Je ne voulais pas revenir à Arblay sans vous rendre visite. Les circonstances ne m'avaient pas permis autrefois...

Elle s'embrouillait. Mais, de nouveau, la religieuse accourait à la rescousse :

— Et vos chers enfants? Vous en avez deux, n'est-ce pas?

Pour une mère que l'amour maternel avait conduite à ce calvaire, le nom de ses enfants devait être magique. La conversation se noua. Sœur Marie-des-Anges bavardait avec entrain ; une gaieté sympathique plissait les mille rides menues de son visage, rose et frais comme un fruit. Dégelée sous son influence, mademoiselle Méranie donnait la réplique. Et Louis Aubert, ragaillardi par l'événement, finissait les phrases de sa sœur.

Quand madame de Germoise se leva pour prendre congé, tout son embarras était dissipé. Trop désireuse de trouver de véritables parents dans le vieux couple, elle attribuait leur stricte politesse à la bienveillance ; elle excusait la froideur compréhensible du premier moment. Elle fut touchée de voir Louis Aubert quitter son fauteuil en clochant pour la reconduire.

— Non, non, — protesta-t-elle, — ne vous fatiguez pas !

Et, avançant timidement la main, elle ajouta :

— Au revoir, ma tante.

Mademoiselle Méranie consentit à lui accorder le bout des doigts.

Mais, une fois dehors, un accablement la saisit. Elle avait soudain le sentiment de l'inutilité absolue de sa démarche. Que s'était-il passé? Quelles paroles avaient été prononcées qui lui permissent de croire qu'on lui portait de l'intérêt? On s'était entretenu de généralités, des Laurière, d'Annecy, d'Arblay. A peine avait-il été question d'elle-même. Que serait-elle devenue sans la sœur Marie-des-Anges? Bonne sœur ! c'était elle qui l'avait vraiment reçue et qui l'avait

mise à l'aise. Dans le petit salon, pareil à un parloir de couvent, avec ses chaises alignées contre le mur nu, sa rangée de ronds de sparterie, sa table de milieu couverte d'un tapis en crochet, ses vases de fleurs artificielles, on eût dit qu'elle était chez soi. Du coup, madame de Germoise se rappela la réputation des Aubert, leur familiarité avec les couvents. Et un soupçon la traversa. Qui sait si le hasard seul avait amené aujourd'hui la religieuse ? Toute sa gratitude pour la sœur se défaisait.

Madame Laurière gronda son amie de ce découragement si rapide.

— Tu te plains, et ils t'ont reçue!... Le monde ne s'est pas bâti en un jour !...

Deux années de suite, madame de Germoise revint. Elle apportait, chaque fois, des illusions renaissantes et s'en retournait désespérée, les Aubert n'ayant pas changé d'attitude. Maintenant elle n'attendait plus d'eux aucun secours, mais elle pensait au testament. Qu'importait à leur avarice de lui laisser un morceau de pain après leur mort ? Ses visites fidèles, si insensibles qu'ils y fussent, servaient à leur remémorer qu'ils avaient une nièce. Mais sa foi dans cette chance suprême ne se soutenait qu'à force de volonté. Souvent le doute la démoralisait. Alors elle se révoltait : l'idée que ses enfants seraient des malheureux l'aigrissait contre ces vieilles gens égoïstes qui, en état de conjurer le mauvais destin, le laisseraient froidement s'accomplir. A quoi leur fortune seraitelle mieux employée qu'au soulagement de leurs proches ? N'était-ce pas leur premier devoir que d'en disposer ainsi ? Elle finissait par s'imaginer qu'elle avait sur eux une créance. Ses scrupules d'autrefois étaient loin.

« Ils laisseront tout aux œuvres », répétait la rumeur publique. Et il arrivait à madame de Germoise de trahir sa rancune contre ces opulentes communautés embusquées à l'affût d'un héritage sans y avoir comme elle un droit à faire valoir. Quand M. Laurière l'entendait parler de la sorte, il la reprenait avec une courtoise fermeté :

— Voyons, Adèle, vous qui êtes une chrétienne, pourquoi vous exprimer comme les ennemis de la religion ?

IX

Malgré l'épisode de mauvais augure qui avait assombri l'arrivée de la famille de Germoise à la Prairie, les trois semaines de son séjour donnèrent à Jacques plus de joie encore qu'il n'en avait attendu. Ce fut une délicieuse oasis sentimentale dans l'aridité de son existence. Il découvrait enfin des affections accessibles. La crainte cessait de le paralyser. Sans témoins, il se fût peut-être livré tout à fait, mais, sous les yeux de ses parents ou de mademoiselle, il aurait eu honte de son expansion comme d'un mouvement impudique. C'était déjà beaucoup pour lui que son rayonnement intérieur.

Cette tante aux sourires fatigués, à laquelle il s'était attaché déjà, il l'aimait chaque jour davantage. Il se sentait si bien compris par elle ! Quand elle l'appelait tendrement « mon petit renfermé », il ne doutait pas qu'elle ne lût à livre ouvert au plus secret de son être. Comme il eût été facile de se bien conduire, avec une mère pareille ! Tout devoir fût devenu doux puisqu'il se serait agi d'abord de lui être agréable. Jacques comparait la manière d'être de madame de Germoise avec ses enfants à celle de ses parents avec lui, et demeurait dérouté. Du moment qu'on le chérissait, pourquoi cette différence ? Devait-il croire qu'il n'était porté vers sa tante que par ses mauvais penchants, puisque, à tout propos, madame Laurière déclarait :

— Ma pauvre Adèle, tu n'entends rien à l'éducation ! Tu es d'une faiblesse inconcevable, tu t'en repentiras plus tard.

Il lui semblait cependant que ses cousins valaient mieux que la plupart de ses camarades. Était-ce encore une illusion du sentiment ? Sans doute Geneviève était vive et volontaire, sans doute Adrien était insouciant et distrait. Pour madame Laurière, accoutumée à la passivité de son fils, c'était là du nouveau, mais était-ce de quoi légitimer ses emportements ?

— Ces moutards sont insupportables ! — s'écriait-elle dix fois par jour. — On ne les invitera plus !

Ne voyant guère d'enfants qu'en cérémonie, Jacques ne s'était jamais lié. Avec un naturel comme le sien, l'intimité était nécessaire pour aboutir à l'amitié. Il se rencontrait qu'Adrien et Geneviève étaient particulièrement faits pour s'harmoniser avec lui. L'échelle des rapports s'était tout de suite établie entre eux, Jacques se trouvant encadré par ses cousins.

Plus jeune que lui de deux ans, Adrien n'était encore qu'un bébé sans importance aux yeux d'un garçon qui vient d'avoir l'âge de raison. Mais Jacques l'appréciait pour le sentiment qu'il lui donnait de sa supériorité : il le prenait sous sa protection, et c'était pour lui comme la revanche de toutes ses défaites passées. Auprès de plus faible que soi, il oubliait sa faiblesse. Innocent triomphe d'amour-propre, dont le plaisir était moindre pourtant que celui de se soumettre à Geneviève, car rien n'est meilleur que de se sentir peu de chose devant l'être que l'on admire.

Cette admiration de Jacques pour sa cousine avait une origine singulière. A vingt-quatre heures d'intervalle, madame de Germoise et madame Laurière avaient eu, l'une sa fille, l'autre son fils. Jacques avait souvent entendu dire, avec l'émerveillement de cette coïncidence, que Geneviève était sa « contemporaine ». Ce mot de contemporaine, mal défini dans son jeune cerveau, l'avait impressionné. Avant d'avoir rencontré la fillette, il la tenait pour une personne extraordinaire.

Madame de Germoise avait perdu sa mère trop enfant pour se la rappeler avec précision, et aucun Arblaisien n'avait connu la femme d'Adolphe Aubert. Tout le monde était cependant d'avis que Geneviève ressemblait étonnamment à son aïeule. Ses cheveux noirs et durs, ses yeux bruns veloutés, sa peau ambrée, sa joliesse aux traits un peu vulgaires évoquaient en effet « l'Espagnole ». Ainsi qu'il est fréquent, la ressemblance n'avait atteint que la seconde génération : la beauté distinguée de madame de Germoise ne devait rien au sang étranger.

Prévenu en faveur de sa cousine, Jacques fut vite séduit par ce qu'il y avait en elle non seulement d'agréable, mais d'insolite. Geneviève possédait mieux encore pour assurer son empire sur lui. Bien que sa contemporaine, elle

paraissait sensiblement plus âgée. Elle avait de l'assurance et de la volonté, et ce sérieux des fillettes qui ont l'aînesse dans une maison où manque l'un des parents. Avec ses longues boucles blondes et sa mise qui était à peine d'un garçon, Jacques se soumit sans hésiter à son incontestable autorité. Mais combien cette autorité était légère, et qu'il faisait bon abdiquer !

Les joies de cœur de l'enfant ne devaient point aller sans leur contre-partie. Le plus léger reproche à Geneviève le bouleversait, et il ne se passait pas de jour sans qu'il y eût une algarade, mademoiselle Barbin se plaignant sans cesse à madame Laurière des résistances de la fillette à ses rigueurs. Du besoin comprimé de crier sa protestation et de défendre son amie, il étouffait.

Encore savait-il par expérience que les enfants sont destinés aux gronderies. Sa pire souffrance était provoquée par les façons incompréhensibles de sa mère avec madame de Germoise. Combien de fois « la pauvre Adèle », qui, par une triste accoutumance, avait les larmes promptes, avait-elle les yeux humides à la suite d'une observation humiliante ! La position de Jacques était doublement douloureuse : plaindre sa tante, c'était prendre parti contre sa mère. Mais comment celle-ci pouvait-elle avoir raison ?

Or Jacques, ne soupçonnant pas les complications de la nature humaine, se dupait aux apparences. Madame Laurière avait peu d'amies plus chères que madame de Germoise, ce qui n'empêchait point sa vanité de prendre un ton protecteur auprès de cette parente besogneuse. Son goût pour la tyrannie s'exerçait en dépit des meilleurs sentiments : elle le montrait bien avec son mari. Adèle de Germoise lui pardonnait ses travers : elle les connaissait depuis la pension ; elle savait que la signification réelle de ses paroles n'était pas celle qu'indiquait son accent. Aussi madame Laurière, qui se sentait innocente de mauvaises intentions, se fâchait-elle tout de bon quand sa cousine larmoyait malgré soi.

Ces semblants de conflits désolaient l'enfant, et il supposait que son père, embarrassé et silencieux, partageait ses angoisses. De fait, M. Laurière était péniblement affecté quand sa femme montrait devant des étrangers les petitesses

de son caractère : il craignait qu'on ne la jugeât injustement. Mais, pour ne pas jeter de l'huile sur le feu, il évitait les remontrances. Lorsque la conversation prenait une tournure trop fâcheuse, il tâchait de la faire dévier, et avec une maladresse pire que l'abstention. Avec madame de Germoise, son embarras croissait, car, s'il désapprouvait sa femme d'oublier parfois la charité chrétienne envers sa cousine, il lui donnait la plupart du temps raison contre elle. La largeur d'esprit de la veuve, sa façon de comprendre l'éducation, ses amertumes, ses découragements, lui paraissaient coupables. Certes il compatissait sincèrement à ses malheurs, mais il estimait que la religion suffit à consoler de toutes les infortunes.

X

Priée, grâce au changement survenu dans l'existence des Laurière, à passer avec les enfants quelques semaines à la Prairie, madame de Germoise avait accepté avec joie. Non seulement ce serait pour eux trois un bien et un plaisir, mais c'était encore une tranquillité pour sa conscience que l'intérêt ne fût plus tout seul à lui conseiller le déplacement.

En même temps, elle se laissait abuser par un nouveau mirage : « Je conduirai Adrien et Geneviève chez les Aubert. Leur présence plaidera leur cause; on ne peut les voir sans les aimer. »

Déjà prête à croire leur avenir assuré en faveur de leur bonne mine, elle eût voulu faire cette visite, dès le lendemain de son arrivée. Il fallut attendre que madame Laurière eût affaire à Arblay afin de profiter de la voiture : ce fut la semaine suivante.

— Dans une heure, mes courses finies, nous irons à votre rencontre par la rue de l'Impératrice, — dit madame Laurière en déposant ses hôtes au milieu de la ville. — En vous pressant un peu, vous aurez tout le temps.

Lorsque madame de Germoise tourna dans la rue de la République, elle ne put s'empêcher de sourire, en songeant à l'affectation avec laquelle les personnes bien pensantes d'Ar-

blay s'obstinaient à n'appeler cette rue que par son ancien nom : son amie n'y avait pas manqué.

Les enfants tiraient la langue en arrivant à la porte des Aubert, où, selon la coutume, il convenait de patienter un bon moment avant que la servante se décidât à bouger. On avait eu beau suivre les trottoirs à l'ombre, la chaleur de ce jour de septembre était caniculaire. Ici, sur la route encaissée et poudreuse, on cuisait. Un goûter rafraîchissant, dont c'était l'heure, serait le bienvenu.

Au second coup de sonnette, la bonne mal gracieuse ouvrit, puis elle s'en retourna, en marmottant, pour consulter ses maîtres sur l'opportunité de recevoir. Que la visiteuse, qu'elle ne considérait pas d'un trop bon œil, s'accrût d'une progéniture, cela l'outrait.

En entrant dans le salon, Geneviève et Adrien allèrent offrir leur front à mademoiselle Méranie, mais ils en furent pour leurs frais. Il semblait que, du haut de sa raideur, la vieille fille ne les eût pas aperçus. Ils se dirigèrent alors vers M. Aubert qui, de loin, les repoussant d'un geste vague, se défendait contre la tentation de les accueillir.

— C'est bon, mes amis, c'est bon... Quel âge ont-ils ?

Sans laisser à sa nièce le temps de répondre, mademoiselle Méranie demanda :

— Vous êtes donc à la Prairie ?

Et il ne fut plus question des enfants. Debout derrière la chaise de leur mère, ils promenaient leurs yeux étonnés de leur grand'tante, qui laissait tomber des phrases brèves sur les bas qu'elle tricotait, à leur grand-oncle occupé à pétrir les bras de son fauteuil avec des doigts bordés de noir.

Déçue et blessée au vif, madame de Germoise se crispait toute pour contenir les larmes qui lui piquaient le bord des paupières. Cette fois-ci, elle se sentait de la haine contre les deux vieillards. Elle eut besoin de raidir sa volonté pour ne pas se lever incontinent et briser là.

Une dizaine de mortelles minutes s'écoulèrent durant lesquelles elle suivit l'aiguille du réveille-matin posé sur la cheminée. Elle s'était fixé ce délai ; elle tint bon jusqu'au bout, soutenant à elle seule la conversation. Pendant les silences, M. Aubert toussotait.

— Camille nous a donné rendez-vous, — dit enfin madame de Germoise, — et voici l'heure. Nous viendrons vous faire nos adieux avant de quitter Arblay.

— Oh! ce n'est pas nécessaire, ne vous donnez pas cette peine, — répondit mademoiselle Méranie.

Et abaissant son dur regard sur Geneviève, elle ajouta :

— Cette petite ressemble certainement à sa grand'mère. On dirait une bohémienne...

Sur la route, Adrien gémit :

— Maman, j'ai soif,

Il avait attendu son goûter pendant toute la visite.

— Nous sommes en avance, — dit madame de Germoise. — Nous entrerons chez un pâtissier.

Ils rencontrèrent la calèche dans le haut de la rue.

— Déjà! — dit madame Laurière, en ouvrant la portière.

— Les enfants meurent de soif... Où aller?

— Ils peuvent attendre jusqu'à la maison. Montez donc!

Cette petite contrariété mit le comble à la tension nerveuse de madame de Germoise. Dans la voiture, elle éclata, la voix enrouée et saccadée :

— Ils n'ont pas seulement offert un verre d'eau à ces pauvres chéris!... Ah! j'avais bien besoin de les leur mener!... Ils ne les ont même pas embrassés... Sotte que j'étais de compter sur un mouvement humain!...

Madame Laurière lui coupa net la parole :

— Tu as le plus grand tort de faire ces réflexions-là devant les enfants. Les Aubert sont des originaux, j'en conviens, mais ils sont tes parents.

Et elle entama son antienne habituelle en faveur des Aubert. Elle les défendait avec d'autant plus de ténacité qu'elle était plus vexée des échecs de son amie. Elle avait escompté leur intervention; elle ne voulait pas démordre de son idée.

— Tes enfants! tes enfants!... Les Aubert sont d'un temps où l'on n'attachait pas cette importance exagérée à des marmots. Pour un rien, tu jettes le manche après la cognée. Ce ne sont pas toujours les gens qui nous font la meilleure mine à qui nous pouvons nous fier. Et d'ailleurs il faudrait te mettre dans la tête, une fois pour toutes, que ton oncle et ta tante ne te doivent rien.

Madame de Germoise ne répondit que par des sanglots, dont madame Laurière fut exaspérée :

— On n'est pas ridicule à ce point !

Cette irritation, qui travestissait une émotion secrète, n'acheva pas de s'exprimer durant le trajet. Le soir, pendant le dîner, auquel madame de Germoise était descendue avec des yeux rouges et gonflés, les objurgations recommencèrent de plus belle.

Madame Laurière prenait son mari à témoin :

— Cette pauvre Adèle se fait des mondes !... Quand on est dans sa situation...

M. Laurière, mal à son aise, tâchait de remettre les choses au point :

— Je crois, Adèle, que vous vous méprenez.

Jacques n'avait jamais souffert un pareil martyre. Et son cœur se fendit quand, au sortir de table, sa tante, qui étouffait, remonta directement dans sa chambre. Ses parents passaient au salon. Dans le bruit de la porte, il entendit son père qui disait :

— Tu sais comme Adèle est sensible...

Aiguë, la voix de madame Laurière s'éleva, mais on ne distinguait pas les paroles.

Électrisés par cette atmosphère d'orage, les enfants traversaient le vestibule.

— Ta maman est une méchante !

Rageusement, les dents serrées, Geneviève avait parlé à l'oreille de Jacques.

Mademoiselle Barbin les suivait ; elle prêcha :

— Il n'y a que les enfants mal élevés qui se parlent à l'oreille. On dit tout haut ce que l'on n'a pas à cacher.

— J'ai dit que ma tante était une méchante ! — riposta la fillette, tremblant de colère et défiant en face le lorgnon de « mademoiselle ».

L'institutrice attesta le ciel que, dans sa carrière infortunée, elle n'avait rien vu de plus épouvantable.

— Petite malheureuse ! Madame votre tante saura comment vous la récompensez de ses bontés. En attendant, vous resterez ce soir en pénitence... Et pas de ces airs-là, je vous prie ! Si vous étiez mon élève... Allons ! vous autres, sortez ! —

ajouta-t-elle en poussant Adrien qui écarquillait des yeux ahuris.

Jacques se retourna pour adresser un regard d'admiration à son héroïque amie. Elle riait moqueusement.

Mademoiselle Barbin mena les deux garçons dans le jardin; ils firent en silence les cent pas autour de la pelouse. La nuit tiède emplissait peu à peu la vallée. Une corne de la lune dépassait le bord du coteau. Les quenouilles noires des peupliers touchaient aux étoiles. On entendait la Reume rouler sur les galets. Le chien de la ferme aboyait. Et Jacques songeait avec désolation à tout ce qui venait d'éclater. Geneviève avait parlé contre sa mère et, chose affreuse, il lui était impossible de lui en vouloir. Pourquoi ceux que l'on aime ne savent-ils pas se comprendre et vous forcent-ils à souffrir de leurs désaccords? Comme il est difficile d'être heureux!

En passant devant la fenêtre du salon, il apercevait le visage de ses parents éclairé par la lampe que l'on avait allumée. Ils ne disaient plus rien. M. Laurière lisait, le menton dans la main. Madame Laurière avait le front incliné sur son ouvrage; à la lumière, ses fins cheveux étaient comme un buisson de fils d'or. L'enfant les regardait tous deux, et il n'oubliait pas sa tante qui sans doute pleurait là-haut dans la chambre rouge.

ÉDOUARD DUCOTÉ

(A suivre.)

LETTRES

DE PARIS ET DE VIENNE

— 1859-1862 —

A MATHILDE WESENDONK[1]

XIV

Paris, 2 mai 60.

Je ne puis voir le mois de mai faire son entrée sans vous envoyer, chère enfant, encore un signe de vie à Rome, où vous ne séjournerez plus longtemps, je crois. S'il y avait quelque chose aujourd'hui qui pût me retenir d'écrire, ce serait tout simplement que je n'ai rien de précis à vous communiquer. Vous savez déjà, cependant, qu'il ne faut pas considérer le sujet de ce que je vous écris, mais plutôt l'état moral dans lequel je vous écris. Le sujet est donc indifférent : à le bien prendre, c'est mon état d'âme qui peut vous intéresser, et là-dessus même il n'y a pas grand'chose à dire. Comment pourrais-je être en bon état? Mais cet état est-il digne de votre sympathie? De cela, non plus, je ne puis me rendre exactement compte : seulement, une voix me dit, au profond de moi-même, que les choses devraient aller autrement.

Dieu sait pourquoi je suis encore de ce monde! Autant que ma volonté est en jeu, je n'ai aucune raison de me réjouir de ma persévérance. Les moments de clarté sont rares. Peut-être, un jour, disparaîtront-ils tout à fait; je les attends toujours, prends patience, et reste vivant dans la nuit!

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mars.

Vos souvenirs m'ont vivement saisi. C'est incroyable à quel point on peut supporter la dévastation de sa vie. Ce qui reste doit être misérablement petit, à moins que ne ce puisse être sublimement grand. Dans mes bons moments, l'idée du grand me flatte. Qu'y a-t-il de plus grand que de renoncer absolument au bonheur pour toute l'étendue de la vie et de se restreindre à quelques moments? Il n'y a de sûr que ce qui est vulgaire, étendu, vivace, envahissant : ce qui est noble n'est qu'une force de résistance ; rien de positif, tout négatif.

Et l'artiste, alors? Le pauvre fou! Celui-ci est vraiment le bouffon de sa propre conscience ; mais il est très artistement organisé, justement, pour supporter l'éternel conflit. Oui, être toujours en conflit, ne jamais atteindre au parfait calme intérieur, être toujours traqué. attiré puis repoussé, telle est l'existence éternellement bouillonnante d'où jaillit l'inspiration, comme une fleur du désespoir... Mais, je le sais, et vous devez le sentir aussi! qui voudrait être autrement qu'il n'est?

Je me suis rendu compte du choix que j'ai à faire ; seulement je ne sais pas encore ce que je choisirai — et, probablement, le choix ne dépendra pas du tout de moi, mais c'est *Lui* qui choisira, le *Brahm*, le *Neutrum*.

Voici donc : ou bien représenter mes œuvres, ou bien en créer de nouvelles. Prendre le premier parti, c'est accepter jusqu'au désastre les conséquences de l'affirmation de la vie. Si je veux d'abord révéler proprement au monde mes œuvres terminées, lui faire sentir exactement, par des représentations adéquates, ce qu'il possède en elles, cela seul est une entreprise qui doit consommer la plus vigoureuse énergie vitale. Alors tout le reste n'est que fourvoiement, tout approfondissement au dedans n'est qu'une trahison de mon projet ; alors il s'agit de se porter au dehors, uniquement au dehors, de me soumettre le monde, de n'appartenir qu'au monde, de me laisser trahir, humilier, tourmenter, anéantir par lui, afin de pénétrer ainsi dans sa conscience. Alors je lui dirai, comme Jésus à ses disciples, le soir de la Cène : « Vous ne connaissez que le lait de ma doctrine ; maintenant vous apprendrez à connaître son sang : venez et buvez, afin que je sois en vous! »

Ou bien le second parti : je renonce à toute possibilité de jamais entendre mes œuvres, de jamais les révéler entièrement au monde. C'est un sacrifice; et cependant, pour ce qui est du plaisir que j'y prendrais, ce n'est peut-être qu'une tentante chimère. En effet, très clairement, la voix me dit que je n'arriverai jamais au plaisir, à la satisfaction, par la représentation de mes œuvres; que toujours il restera un tourment secret, qui me martyrisera d'autant plus que je devrai le cacher encore et le nier, si je ne veux point passer pour un insensé. Puis, si je renonce, oh! quelle délicieuse image se lève devant moi! D'abord la pauvreté personnelle pleine et entière; plus jamais le moindre souci de possession. Une famille, qui me reçoit chez elle, pourvoit à toutes les menues nécessités de ma vie : je lui abandonne pour cela tout ce qui pourra jamais être mien. Là, ne plus rien faire qu'écrire mes dernières œuvres : tout ce que j'ai encore en tête. Alors je laisserais tranquillement au démon qui me garde le soin d'évoquer un jour celui qui révélerait mes œuvres au monde; il dépendrait de mon bon plaisir de me figurer celui-là ou de me résigner doucement si je ne puis croire à sa possibilité. Voilà, voilà mon vœu et mon choix définitif... si c'était *moi* qui avais à choisir!

Le choix lui-même démontrera ce qui était le plus nécessaire. Si moi seul puis représenter mes œuvres, il en sera ainsi; j'en suis sûr!... Si moi seul puis encore écrire les œuvres que j'ai en tête, il en sera ainsi!... Qu'est-ce qui pourrait bien être le plus difficile?... Ou le plus opportun?... Je suis presque tenté de croire au premier parti. Que dorénavant quelques nouvelles œuvres de ce genre soient encore données au monde, cela importe peu, sans doute, au génie du monde, pourvu que ce genre, en son essence, soit compris par le monde. C'est évident. Pour l'essence des choses, ce n'est jamais de la quantité qu'il s'agit : celle-ci n'a rien d'essentiel; le principal, c'est la valeur intime du genre tout entier. Si je la révèle parfaitement, j'éveille une flamme de conscience en des individus qui, par là, deviennent propres à multiplier en le variant ce qu'ils ont reçu. C'est ainsi également que nous pouvons nous expliquer la quantité et la variété individuelle extraordinaires de l'école italienne en

peinture, de l'école espagnole en poésie, etc. Donc je crois être assuré que pour le génie du monde il importe plus que je révèle au monde par des représentations excellentes mes œuvres terminées, et cela sur un terrain aussi large que possible, parce que les rares individus où il s'agit d'éveiller cette flamme sont disséminés dans l'espace aussi bien que dans le temps. Car, en un certain sens très profond et compréhensible au seul génie du monde, je ne puis plus, dans de nouvelles œuvres, que me répéter; je ne puis manifester une autre vertu essentielle.

Donc le choix est très difficile et mon désir ne peut pas être invoqué. Mais ici aussi il y a de la ressource et une chimère fallacieuse miroite devant moi : peut-être pourrais-je combiner les deux, par intervalles, ou bien retrouver après la lutte un doux repos et achever encore mon œuvre. Oh! les visions tentatrices ne font jamais défaut! Mais je connais le démon; il y a des heures graves où je sais tout, où nulle tentation ne me leurre, où je me résous à tout subir. Aujourd'hui je vous écris en de pareilles dispositions. Soyez-moi bonne, respectez-moi, aimez-moi! Je le mérite, par la grâce de mes souffrances!...

Mille et mille amitiés! Faites-moi savoir bien vite quand je pourrai vous écrire à Venise!

A Otto je répondrai bientôt en latin, puisque c'est maintenant sa langue favorite. Il a raison, ce qu'on lui a chanté en latin est magnifique : je connais cela!

XV

23 mai 60, Paris.

Au lit, ce matin, j'ouvris votre dernière lettre de Rome et regardai ce qu'elle contenait. Maurice revint m'annoncer mon bain : il me trouva baigné de larmes et se retira en silence...

Mon enfant, les dieux m'ont honoré, hier, de la plus belle journée de cette année. Jamais, encore il n'avait fait si clair et serein. Pour la première fois, je fus salué, lors de ma

promenade matinale, par un ciel entièrement pur et un vent d'Est des plus réconfortants : tout était vert et brillant. Sans la moindre raison de me réjouir de ma situation personnelle, vivant au jour le jour dans l'incertitude la plus vacillante, forcé comme un assiégé de me défendre quotidiennement contre des attaques continuelles à mon repos, j'éprouvais pourtant un bien-être, une sérénité. Les dieux m'aimaient : cela me faisait sourire. Rien ne venait à ma rencontre, rien ne venait me saluer que le ciel et le bon vent, qui m'avaient manqué si longtemps. Mais cela me suffisait, et de belles images se rangeaient devant mon âme. Sûrement il devait faire beau partout aujourd'hui et, si je ne recevais point de saluts, bien des gens penseraient à moi de façon bienveillante et se diraient : « Les dieux l'aiment, pourtant ! » Comme je suis encore enfant, comme je me laisse facilement flatter ! Le ciel, la brise, le soleil et la verdure de mai vous épargnent cette fois le soin d'écarter de mon front les pensées anxieuses. Remerciez-les un peu !...

Ce que jusqu'ici je ne connaissais que par des moments d'émotion sublime, je viens de l'éprouver avec une paisible sérénité : me réjouir d'un noble mouvement vers autrui. Je trouvai chez moi le dernier numéro du *Journal des Débats ;* là dedans, un article de Berlioz sur *Fidelio*. Depuis mes concerts, je n'avais pas revu Berlioz ; depuis lors, il s'était laissé induire à des animosités de plus en plus vives et à de malicieuses et sournoises attaques : il me fallait renoncer à toutes relations avec le malheureux, d'autant plus que toute tentative dans l'autre sens devait être considérée par lui comme une injure. Donc je fus ravi de cet article sur *Fidelio* et, bravant toute éventualité, oui, toute probabilité d'un complet malentendu de sa part, je lui écrivis à peu près ceci : « Je viens de lire votre étude sur *Fidelio*. Soyez-en remercié mille fois ! C'est pour moi une joie toute spéciale d'entendre s'exprimer, par de si purs et nobles accents, une âme, une intelligence qui comprend parfaitement et s'approprie les mystères intimes des créations d'un autre héros de l'art. Il y a des moments où la vue d'un tel acte critique peut me charmer presque plus que l'œuvre critiquée elle-même, peut-être bien parce que cela montre à l'évidence qu'une chaîne ininterrom-

puc lie tous les grands esprits, qui par ce lien seul sont sauvés du danger d'être jamais incompris[1]. »

Comme je serais content de le voir bien prendre cela ! En relisant l'article, je remarquai, il est vrai, quelle distance infinie sépare encore Berlioz de moi, même en cette critique de Beethoven : de son côté, il fait encore beaucoup trop attention aux moments extérieurs de l'œuvre d'art et, par conséquent, il regarde beaucoup trop, ce qui m'est tout à fait inconcevable, au succès remporté par cette œuvre. En même temps, je vis toutefois combien Berlioz se trouve seul même sur cet échelon, et combien il est fou, en pareille situation, de se priver de l'unique réconfort qu'il trouverait à s'emparer sans réserve de qui lui est apparenté. Mais l'envie..., mon Dieu !

J'ai beaucoup réfléchi, tranquillement, clairement. J'ai aussi pensé à Liszt. De celui-ci, je ne connais pas un trait qui ne m'en présente une image aimable. Les ombres de sa nature ne sont pas dans son caractère, mais seulement, çà et là, dans son intellect ; de ce côté, il est facilement influencé et se perd en la faiblesse. Depuis longtemps, je ne lui ai plus écrit : même mes profondes condoléances pour la perte de son fils lui ont été transmises par un autre. Je ne puis écrire qu'intimement à un si charmant homme. Je n'ai point d'affaires avec lui ; mais savoir d'avance que nos intimités seront toujours exposées aux yeux de deux[2] personnes, cela n'est pourtant pas supportable : tout devient alors charlatanisme et arrière-pensée. Tel est le cas ici : Liszt est devenu un homme absolument dépourvu de secret ; ce n'est pas son intime unité, mais sa faiblesse ouvertement exploitée qui l'a mis dans un état de vilaine dépendance. J'ai fini par lui déclarer — ou plutôt, hélas ! par leur déclarer à tous deux — avec tristesse, mais avec précision, que je ne pouvais plus lui (ou leur !) écrire. Le pauvre homme fait maintenant tout son sacrifice en silence, il subit tout : il croit ne pas pouvoir faire autrement. Mais il m'aime toujours, de même que pour moi il demeure toujours un être noble et très cher. Pensez un

1. Voir *Bayreuther Blätter* 1900, pages 3 et 4 : — Wagner, dans une lettre à Liszt, dit la même chose.

2. Voir *Bayreuther Blätter*, 1900, pages 85 et suivantes.

peu maintenant combien est touchant le salut que nous échangeons de temps en temps à la dérobée, comme des amants séparés par le monde. C'est ainsi qu'hier m'arrivaient par le télégraphe les souhaits les plus chaleureux pour mon anniversaire. Comme cela me fait sourire et me réjouit !

Ainsi passa la journée : je conservai ma belle humeur et, presque pour la première fois, goûtai spirituellement le bonheur et le bien-être de la pleine santé corporelle, qui ignore la cause de son plaisir, justement parce qu'il résulte d'une concordance harmonieuse de ses forces vitales. A vous, je n'ai même pas besoin de dire de quelle source découle ce sentiment pour moi : c'est cela précisément qui me donne cette santé. C'est quelque chose de merveilleusement précieux, et je sens que rarement un beau jour pourra me procurer encore cette harmonie. Cependant, le soir, Jupiter brilla merveilleusement à mes yeux : il est maintenant dans tout son éclat. Ce doit être l'étoile du quinquagénaire — au sens plaisant de notre Schopenhauer : — j'ai encore trois ans d'ici là. Je les vivrai : Jupiter brillera-t-il pour moi fidèlement, immuablement? Oh ! il y aura encore des nuits sans étoiles ; je les connais toutes, les angoisses et les peines à travers lesquelles j'aurai à gouverner, et l'une des nuits les plus terribles m'attend. Reverrai-je alors l'étoile? Jupiter m'éclairera-t-il quand j'aurai le plus besoin d'un astre qui me guide?... Voilà ce que je demandai ; et la merveilleuse soirée me répondit avec douceur et tendresse et me rafraîchit les yeux.

Le soir, vinrent deux jeunes Allemands, que j'ai choisis tout à fait au hasard. Avant de partir, ils ne me laissèrent pas de repos que je ne leur eusse joué encore le prélude de *Tristan*, dont les jeunes gens à présent raffolent, surtout quand arrive le nouveau finale. Ce finale, je dus le jouer encore deux fois ; puis je les congédiai et me couchai. Je me réveillai ce matin. et votre lettre me fut apportée au lit. Mais maintenant, mon enfant, je ne puis plus décrire : — donc pas un mot de vos portraits!... Vous aurez le mien sitôt que je saurai quand je puis l'envoyer à Zurich. C'est le meilleur de mes portraits. Surtout il a pour moi ceci de remarquable qu'il a été si bien réussi dans des circonstances très défavorables, et, particulièrement, qu'il a si bien rendu l'expression

paisible et tranquille de la physionomie. J'étais de fort mauvaise humeur, et les musiciens de Bruxelles me tourmentaient pour que je leur laisse ma photographie en souvenir. Il pleuvait (Otto le sait bien, qu'il pleuvait toujours à Bruxelles) et je ne voulais pas aller à l'atelier. Enfin, très tard dans la journée, on vient me chercher; je n'avais pas de parapluie; je devais conduire encore, le soir; il me fallait monter cinq étages : je ne cachai pas à l'artiste que j'étais proprement exaspéré par la prétention d'obtenir quelque chose de supportable dans de pareilles conditions. La confiance avec laquelle l'artiste (sans aucun doute excellent) me reçut me mit vraiment de bonne humeur et, après lui avoir déclaré : « Eh bien ! ce sera un vrai tour de force si vous arrivez à quelque chose ! » je pris, tout étonné, ma pose, et je me dis : « Pour les Bruxellois, ce sera toujours suffisant ! » Je me rappelle d'ailleurs m'être encore aperçu de l'incroyable rapidité avec laquelle les fonctions du cerveau suivent les états moraux qui les conduisent, et ce qu'il y a de plus lointain peut se relier à ce qu'il y a de plus proche. [On m'avait photographié à Paris, et ce monstre de photographe avait trouvé bon, sans que je m'en pusse apercevoir, de me donner une pose tout à fait affectée, avec l'œil tourné de côté : ce portrait m'est souverainement antipathique et j'ai déclaré que là-dessus j'avais l'air d'un Marat sentimental. Ce malheureux simulacre a été utilisé par *l'Illustration* et — défiguré lui-même horriblement — il fait, depuis, le tour des journaux illustrés, — jusqu'en Angleterre][1]. Le dégoût que j'en ressentis me fit, lors de l'opération de Bruxelles, prendre machinalement une expression plus convenable, pour avoir, sans affectation aucune, un air paisible et sage. L'ironie de toute la précédente aventure me donna, avec la rapidité de l'éclair, les dispositions voulues; tout ce qui m'entourait disparut; je regardais tranquillement par-dessus le monde, comme si je n'avais nullement affaire à lui : peut-être désirais-je seulement apercevoir Jupiter. Peut-être vous semblera-t-il qu'il a vraiment un peu brillé sur moi.

A présent, je vous ai raconté ma journée d'anniversaire,

1. Le passage mis entre crochets a déjà été traduit et cité dans *le Petit Temps* du 10 mai 1904.

exposé tout ce qui s'y rattache. Hier vous avez puisé dans la fontaine et vidé un gobelet à ma santé : ô mon enfant, que m'avez-vous souhaité de beau ? Croyez-moi, les dieux ne pouvaient rien faire de mieux en ma faveur que de vous laisser boire à ma bienvenue l'eau de cette source afin d'apprendre par elle tous les beaux secrets de Rome, les dieux auxquels je dois déjà rendre grâce d'un si grand bonheur, puisqu'ils vous sont devenus si cléments et bienfaisants. Eh bien ! espérons en Jupiter !...

XVI

Paris, 22 juillet 60.

Finirai-je par écrire vraiment sur ce papier sombre, que j'ai déjà plusieurs fois préparé ? Vous donnerai-je encore une fois de mes nouvelles ? Ou bien attendrai-je jusqu'à ce que du moins une claire journée de soleil me donne un ciel pur, afin de ranimer en moi par son influence quelque peu de sérénité que je puisse vous dédier avec gratitude ?

Cette faveur même ne se montre pas ! Éternellement règnent les vents d'Ouest et du Sud pour maintenir mes pauvres nerfs dans la plus profonde dépression. Que faire enfin ? Peut-être vous inquiéteriez-vous plus qu'il n'est nécessaire si je continue à me taire !

Pouvez-vous bien, vous-même, vous faire une idée exacte de ma vie ? A peine si je le crois par la seule raison que c'est presque impossible. Il m'arrive ceci d'étonnant que je dois battre en retraite, finalement, devant presque toutes les sympathies qui se déclarent, parce que j'en viens toujours à un certain point où mon étrange situation à l'égard du monde, à propos de tous mes faits et gestes, prête à des malentendus si manifestes pour ma sensibilité qu'il me faut constater qu'on me prend, à proprement parler, pour une espèce d'hypocrite. Cependant il m'est déjà très difficile de définir exactement ce que je veux dire par là. Donc cette constatation même demeure mon secret, et pour ce qui est du monde je n'ai que cette bizarre consolation, à savoir que, dans son incompré-

hension, il croit ne rien voir là que d'ordinaire, de naturel, et donc qui ne mérite aucun blâme particulier... Il n'existe certainement pas une seule créature humaine ayant moins de joies, de plaisirs, ou seulement de réconforts quelconques et de recréations passagères que moi. Quoi que je fasse, jamais un seul instant, il ne me vint à l'esprit de me préparer un plaisir, un agrément, parce que j'ai appris à reconnaître toujours plus nettement que ce que je recherchais n'arrivait jamais, allait plutôt à l'opposé. Cela est tellement net pour moi, qu'après une excursion que je fis récemment à Fontainebleau, où m'attiraient les beaux arbres promis, j'ai fermement résolu de ne plus penser, par exemple, à n'importe quelle distraction pour le restant de l'été, parce que beaucoup de détails, auxquels je suis devenu extrêmement sensible, ont fait de cette excursion même, en fin de compte, une expérience fort pénible pour moi plutôt qu'agréable. Dans ma solitude personne n'entre que je ne préférerais en voir sortir.

Si le désir inextingible de la société, ne fût-ce que pour changer un peu, se fait sentir, je me dis toujours plus nettement que toute satisfaction possible de ce désir ne m'apporterait que de la peine, et je reste tranquillement chez moi, avec la conscience que je ne trouverais même pas la minime récréation cherchée. Il est difficile de s'imaginer cette résignation parfaite et complète, surtout si l'on a des enfants !...

Et cette existence prodigieusement dépourvue de joie, il faut la mener dans un monde où l'on est soumis à des nécessités, à des considérations, qui, aux yeux des autres, me font presque toujours apparaître comme un être exigeant, si bien que, pour ma part, je finis par éprouver les plus extraordinaires impressions de ce monde. Je vous le dis en toute franchise, l'amertume que je vous confessais souvent disparaît maintenant de plus en plus pour faire place au mépris. Ce sentiment n'est pas violent; au contraire, il me donne toujours plus de calme : il suffit que j'aie des rapports avec quelqu'un, à présent, pour que ce sentiment prenne tout à fait le dessus ; et cela épargne beaucoup mon cœur, à présent beaucoup moins facile à blesser : je puis mépriser là où je devenais amer autrefois !...

Aussi je m'exprime de moins en moins et je pense que je

ne suis pas là pour être compris par mes actes, et je veux espérer du moins qu'un jour quelque chose de mes œuvres du moins sera compris. Mais quoi ! je vous le dis : seul le sentiment de ma pureté me donne cette force. Je me sens pur : je sais au plus profond de mon être que j'ai toujours travaillé pour autrui, jamais pour moi ; et mes douleurs continuelles sont là pour en témoigner.

Mais la joie ? Plus rien ne me donne de joie ! Et, c'est ma consolation : toute joie où je me surprendrais serait mon accusatrice, et c'en serait fait de mon fier droit au mépris !

Ainsi je puis vous l'écrire aujourd'hui avec une sorte de contentement bizarre : la notification que l'on m'a faite, il y a quelques jours, que mon arrêt de bannissement était abrogé, que je pouvais rentrer en Allemagne, m'a laissé complètement froid et indifférent. Des télégrammes de félicitations, de jubilation arrivèrent : je n'ai répondu à aucun. Qui me comprendrait si je lui disais que par là même un nouveau champ de douleur m'est ouvert, de douleur qui l'emporte sûrement sur toute possibilité de satisfaction quelconque, au point que je ne prévois que des sacrifices de ma part ? Quiconque par hasard m'approche de très près semble comprendre cela tout à coup ; mais ce n'est qu'un éclair de compréhension : à peine le dos tourné, il se dit finalement que c'est de l'affectation ! Et ce sont encore là les meilleurs ! Qu'est-ce donc que les autres ?... Pouah !...

Cependant j'ai un ami qui me devient toujours de plus en plus cher. C'est mon vieux Schopenhauer, si grognon d'apparence, et pourtant si profondément aimant ! Lorsque je suis arrivé au paroxysme de la sensibilité, quel réconfort absolument unique, en ouvrant ce livre, de me retrouver tout à coup entièrement, de me voir si bien compris et si clairement exprimé, seulement dans un langage tout autre, qui rapidement fait de la douleur un objet de la connaissance, et qui, de la sensibilité, transpose tout dans la froide, marmoréenne et consolante intelligence, mais dans l'intelligence qui, en même temps qu'elle me découvre à moi-même, me découvre le monde entier ! C'est une action réciproque, merveilleuse, un échange de la plus bienfaisante espèce ; et toujours cette action est nouvelle, parce qu'elle est toujours plus forte. Cela procure alors

le calme, et même le mépris se résout en amour : car toute flatterie est loin ; la claire connaissance refroidit le feu de la douleur. Les plis se lissent et le sommeil reprend sa vertu réconfortante. Et comme c'est beau que ce vieillard ne sache pas du tout ce qu'il est pour moi, ni ce que je me suis à moi-même par lui !

Permettez-moi de nommer encore un ami tout différent. Vous pouvez rire, mais je parle d'un véritable ange, que j'ai toujours auprès de moi : un être d'une amitié inébranlable, qui ne peut me voir sans me prodiguer tout un déluge de joie et de caresses. C'est le petit chien que vous m'avez envoyé, un jour, de votre lit de malade ! Je ne saurais dire combien cet incomparable animal est délicieux pour moi. Tous les soirs, je me perds avec lui dans le bois de Boulogne ! Alors je songe souvent à ma solitaire vallée de Sihl ! Adieu, chère et douce âme ! Adieu et merci !

XVII

[Paris. — Commencement d'août 1860.]

Quel poète je suis, tout de même ! Bonté divine, voilà que je deviens tout à fait prétentieux ! Cette interminable traduction de *Tannhäuser* m'a déjà rempli de suffisance : à présent qu'il faut tout examiner mot par mot, je découvre, en vérité, pour la première fois, combien ce poème est concis et inchangeable. Abandonne-t-on un seul mot, un seul sens, et, mon traducteur comme moi, nous voilà obligés de reconnaître qu'un moment essentiel est sacrifié. D'abord je croyais à la possibilité de menus changements ; il fallut y renoncer : l'un après l'autre, ils apparaissaient impossibles. Je fus tout surpris et trouvai alors, par comparaison, que je connais réellement très peu de poèmes auxquels je puisse attribuer la même qualité. Bref, je dus me résoudre à m'avouer que déjà le poème n'aurait pu être mieux fait. Qu'en dites-vous ? Pour ce qui est de la musique, plutôt, je puis améliorer. Çà et là, notamment, je donne à l'orchestre des passages plus expressifs et plus riches. La scène avec Vénus est la seule que je

veuille remanier complètement. J'ai trouvé dame Vénus guindée : quelques traits d'une bonne esquisse, mais pas de vraie vie. Là j'ai ajouté une série de vers assez considérable : la déesse de la volupté devient elle-même touchante, et la souffrance de Tannhäuser devient réelle, de sorte que son invocation à Marie jaillit de son âme comme un profond cri de détresse. Je ne pouvais alors rien faire encore de pareil. Pour l'exécution musicale, il me faut encore beaucoup de bonne humeur : je ne sais vraiment pas où me la procurer !...

Bientôt paraîtra une traduction en prose des quatre pièces : *le Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin* et *Tristan*, pour laquelle je veux écrire une préface[1] qui doit donner à mes amis d'ici quelques explications sur les tendances formelles de mon art. Je viens d'examiner ces traductions et j'ai été forcé de me représenter mes poèmes dans leur moindre détail. Hier *Lohengrin* m'a saisi et je ne puis me défendre de le tenir pour le poème le plus tragique, parce que la réconciliation ne peut être obtenue que si l'on jette un regard effroyablement lointain sur le monde.

Le dogme si profond de la métempsychose pouvait seul me montrer le sommet riche de consolations où, finalement, tout concourt à une même hauteur vers la délivrance, après que les diverses existences qui, séparées dans le temps, suivent, l'une à côté de l'autre, leur cours, se sont touchées hors du temps par la pleine intelligence mutuelle. D'après le beau dogme bouddhiste, la pureté immaculée de Lohengrin devient explicable, en toute simplicité, par le fait qu'il est la continuation de Parsifal, lequel d'abord conquérait la pureté. Ainsi, dans sa réincarnation, Elsa de même atteindrait à la hauteur de Lohengrin. C'est pourquoi le plan de mes *Vainqueurs* me paraît être la suite et la conclusion de *Lohengrin*. Ici Savitri (Elsa) atteint absolument à la hauteur d'Ananda. Tout l'effroyable tragique de la vie se réduirait donc au fait d'être séparés les uns des autres dans le temps et dans l'espace ; mais, puisque le temps et l'espace ne sont que des manières de voir à nous, et n'ont d'ailleurs aucune réalité, aux yeux du parfait clairvoyant la douleur la plus tragique

1. Richard Wagner, *Écrits*, VII, pp. 121 et suiv.

devrait s'expliquer uniquement par l'erreur de l'individu : je crois qu'il en est ainsi! Et, en toute vérité, il ne s'agit que d'avoir la pureté et la noblesse, qui par elles-mêmes sont exemptes de douleur.

Je ne puis vous écrire rien d'autre que de pareils bavardages : cela seul en vaut la peine! Et avec vous seulement je bavarde volontiers sur de pareilles choses! Alors disparaissent le temps et l'espace, qui ne contiennent vraiment rien que tourment et détresse!... Mais, hélas! combien rarement suis-je amené à bavarder ainsi!...

Tristan est et reste pour moi un miracle! Comment ai-je pu faire quelque chose de semblable, je le comprends de moins en moins : en relisant, il me faut rester bouche bée! Combien terriblement je devrai pâtir un jour de cette œuvre, si je veux me la faire exécuter entièrement, telle qu'elle est! Très clairement, je prévois les souffrances les plus inouïes, car je ne me dissimule pas que j'ai surpassé de beaucoup en l'écrivant toutes nos réalisations possibles : les interprètes merveilleux, les interprètes de génie, les seuls qui seraient à hauteur de la tâche, apparaissent en ce monde si rarement! Et cependant je ne puis résister à la tentation : si j'entendais seulement l'orchestre!...

Parsifal s'est réveillé en moi très vivement ; j'y vois de plus en plus clair ; quand tout sera mûr en moi, l'exécution de ce poème deviendra pour moi un plaisir inouï. Mais d'ici là peuvent encore s'écouler pas mal d'années! Aussi je voudrais beaucoup m'en tenir uniquement au poème. Je l'écarte aussi longtemps que je peux et ne m'en occupe que lorsqu'il me vient irrésistiblement! Alors ce merveilleux progrès de l'enfantement me fait oublier toute ma misère... Bavarderai-je un peu là-dessus? Vous ai-je déjà dit que la messagère fabuleusement sauvage du Graal ne doit faire qu'un avec la séductrice du deuxième acte? Depuis que cette idée s'est levée en moi, je me sens maître de presque toute ma matière. Cette merveilleuse, cette horrible créature qui sert les chevaliers du Graal avec le zèle d'une esclave infatigable, s'acquitte des besognes les plus inouïes, reste couchée dans un coin, attendant quelque mission d'une difficulté extraordinaire, disparaît parfois, on ne sait ni comment ni où...

Puis, soudain, on la retrouve, effroyablement épuisée, misérable, blême, horrible; et de nouveau, infatigable, elle sert le Saint-Graal comme une chienne, devant ses chevaliers pour qui elle laisse percer un secret mépris. Son œil semble chercher toujours le prédestiné : elle s'est déjà trompée, elle ne l'a point trouvé. Mais ce qu'elle cherche, elle ne le sait justement pas : elle n'agit que par instinct.

Quand Parsifal, le simple, arrive dans le pays, elle ne peut détourner de lui son regard : quelque chose de merveilleux doit se passer en elle; elle ne sait pas quoi, mais s'attache à lui. Lui est effrayé, mais aussi attiré : il ne comprend rien. (Ici le mot d'ordre est : « Poète, crée ! ») Seule l'exécution peut parler ici ! — Mais suivez toujours ces indications ; écoutez comme Brünnhilde écoutait Wotan. — Cette femme est dans une agitation, une excitation indicibles : le vieil écuyer a déjà remarqué cela chez elle, de temps en temps, et, peu après, elle disparaissait. Cette fois le phénomène atteint à son paroxysme. Que se passe-t-il en elle ? Craint-elle une nouvelle fuite? Désire-t-elle en être dispensée? Espère-t-elle pouvoir en finir tout à fait? Qu'espère-t-elle de Parsifal ? Manifestement, elle attache à celui-ci quelque espoir inouï... Mais tout est obscur et ténébreux encore : nulle connaissance, rien qu'une impulsion à travers le crépuscule ! Accroupie dans un coin, elle assiste à la navrante scène d'Amfortas : elle jette un regard merveilleusement pénétrant — un regard de sphinx — sur Parsifal. Lui, vraiment simple, ne comprend rien, s'étonne et... se tait. On le pousse dehors. La messagère du Graal s'abat avec un grand cri ; puis elle disparaît. (Il lui faut errer encore.)

Devinez-vous maintenant qui est la merveilleuse et magique créature que Parsifal trouve dans le château étrange où le conduit sa valeur chevaleresque ? Devinez ce qui arrive et comment tout finira. Aujourd'hui je ne vous en dis pas davantage !...

10 août.

Je vous écris ce second feuillet bien des jours plus tard. Combien ?... Je ne sais ! « Déjà je ne compte plus les

jours[1] ! » Tout n'est pour moi qu'uniformité, trouble et crépusculaire : soucis et contrariétés sous des formes toujours nouvelles, mais au fond toujours les mêmes, sans joie aucune. Cependant, point d'assauts ; tout cela, plutôt, rampe autour de moi. Là, contre, le calme, la pleine résignation : ne rien attendre, ne rien espérer, souhaiter à peine. Se fier entièrement aux caprices de ma destinée ; m'accommoder silencieusement à ma mission. Patience. Même à l'égard du temps qu'il fait. Et ce temps m'enseigne : cela est, on ne peut le changer ; il faut s'y habituer ; de même, pour toutes les constellations morales qui nous entourent. S'emporter ne mène à rien : supporter, seulement !...

Parfois, cependant, la lumière jaillit au fond de l'âme : tout ce qui, du dehors, mal satisfait, s'y réfugie, se remet à vivre là plus chaudement, plus lumineusement. C'est bien la nuit de *Tristan* ! « Dès que le soleil s'est caché dans notre sein, luisent les riantes étoiles de la félicité[2]... » Tout ce que je pourrais vous dire de mon existence me semble si insignifiant ! C'est aussi le plus difficile à comprendre. Une vie comme la mienne doit toujours tromper le spectateur : il ne voit que les faits et gestes qu'il tient pour miens, tandis qu'ils me sont au fond tout à fait étrangers ; qui donc s'aperçoit du dégoût que souvent ils m'inspirent ? Tout cela ne sera compris que le jour où la somme totale sera lisible : alors il faudra bien reconnaître que cette œuvre extraordinaire ne pouvait être accomplie que de cette façon, et l'on s'instruira, quitte à ne pas tirer parti de la leçon une autre fois. C'est toujours la même chose ! Je ne cherche plus guère à éclairer les autres ; seulement, comme je n'ai que la conscience d'une souffrance perpétuelle, j'en souffre également — et je sais qu'il en doit être ainsi. Mais quoi ! L'heure de l'éclaircissement sonnera. Elle approche. Et le monde verra beaucoup de choses qu'il ne s'était pas permis de rêver. Je dis cela sans me dissimuler aucunement les impossibilités que je vais affronter encore. L'Allemagne m'est ouverte maintenant : et maintenant seulement j'en suis effrayé ! Je n'ai

1. *Vaisseau Fantôme*, acte I., sc. III. — Mais le texte porte « années » au lieu de « jours ».

2. *Tristan*, deuxième acte.

encore aucune idée de l'endroit où *Tristan* verra le jour. Hélas! c'est maintenant que la pire misère va se démasquer! C'est ainsi que *Tannhäuser* à Paris me distrait, me donne le temps de réfléchir sur l'Allemagne, de ne rien presser et — ce qui est fort important! — il me donne peut-être les moyens de me conduire, en ce qui touche les représentations allemandes de mes nouveaux ouvrages, comme il est absolument nécessaire pour préparer tout au mieux, là-bas, avec calme et patience. Si cela réussit, combien merveilleusement sera résolu le problème dont les chiffres confondent chacun en ce moment, parce que personne ne peut les accorder! Et cependant — je l'avoue très modestement — il n'y avait pas là le moindre calcul de ma part!...

Mais quittons cette danse de feux follets que mènent le vouloir et l'illusion du monde. Nous y sommes pour peu de chose, sinon pour souffrir!...

De *Parsifal*, cependant, aujourd'hui encore, je ne puis vous parler davantage : tout cela est encore très embryonnaire, inexprimable. En revanche, je veux vous conter une vieille histoire qui, il y a quelque temps, me fit grande impression par son originalité, par son profond caractère. Dans un volume du comte de la Villemarqué, *les Contes des anciens Bretons,* où je trouvai, après les *Mabinogion*, les versions les plus vieilles des légendes traitées ensuite par des poètes français, comme, par exemple, celles d'*Artus,* de *Parsifal,* de *Tristan,* etc., je rencontrai aussi le poème d'*Erec et Enide,* que je « possède » encore, d'après une adaptation allemande du moyen âge[1], dans ma ci-devant bibliothèque de Dresde, — sans l'avoir lu jamais. L'histoire est à peu près la suivante :

Après de longues luttes, Erec a ramené Enide comme épouse; son pays, attaqué par l'ennemi de toutes parts, a recouvré grâce à lui toute sûreté; il a fait de tels prodiges de bravoure que, nécessairement, il se considère lui-même, et tous avec lui, comme le héros invincible par excellence; n'ayant plus aucune raison de combattre, il ne vit plus que pour l'amour de sa belle épouse, dans la paix et le bonheur. Cela inquiète son peuple et ses amis : ils craignent qu'il ne

1. Le poème de Hartmann von Aue, d'après Chrestien de Troyes.

s'amollisse et ne perde ses forces; ils redoutent la trop forte influence de la délicieuse épouse. Celle-ci même commence à s'inquiéter et se reproche d'être la cause du changement regrettable — au gré de tous — survenu dans l'humeur d'Erec. Un matin, elle s'éveille soucieuse, regarde tristement le bien-aimé qui dort et, sur cette poitrine nue, d'où elle imagine qu'a disparu la bravoure, tombent deux larmes chaudes. En s'éveillant, Erec entend encore ses paroles : « Ah ! faut-il que, par ma faute, la force héroïque l'abandonne ? » Étonné, il croit — avec l'extrême sensibilité d'une noble nature — que sa plainte signifie le désir d'être — ou même de devenir — l'épouse d'un héros plus digne. Cette idée, d'une délicatesse et d'une jalousie singulières ! le décide aussitôt : « Dieu me garde de défendre que tu donnes ta main à un plus digne par-dessus le cadavre de ton époux ! » s'écrie-t-il. Aussitôt, il fait seller des chevaux pour lui et pour Enide, prend rapidement congé de tous, s'en va pour courir le monde avec elle seule, lui ordonnant d'aller toujours devant lui et — quoi qu'elle entende ou voie — de ne jamais se retourner vers lui et de ne jamais lui parler, à moins qu'il ne l'interroge. Dans la forêt lointaine, trois brigands les chargent; elle ne peut s'empêcher d'avertir Erec. « Ne t'ai-je pas ordonné de te taire ? » lui dit-il impérieusement; puis il combat les brigands, les tue, confie leurs coursiers, attachés ensemble, à la garde d'Enide et lui ordonne, en même temps qu'elle poussera les chevaux devant elle, de poursuivre sa route devant lui. On va toujours, en silence. La même aventure se répète, seulement avec accroissement de danger, de crainte chez Enide, de colère chez Erec et de vaillant effort pour le vainqueur. Enide ose à peine avouer son effroyable fatigue après ce long voyage sans repos ni réconfort : combien plus terrible encore doit être l'épuisement d'Erec, qui a sans trêve à soutenir des luttes prodigieuses ! Enfin il commande halte : sur une prairie en fleurs il lui offre de se rafraîchir; un paysan apporte des aliments, du vin, etc. Il s'écarte un peu, tandis qu'elle se réconforte et approche d'une source ses lèvres brûlantes. Il la laisse dormir et veille. Puis on se remet en marche, vers les aventures les plus prodigieuses, les plus périlleuses, et c'est toujours la même chose.

Enfin, après un combat avec un épouvantable géant, Erec, mortellement fatigué, revient à l'endroit où repose Enide, et s'évanouit. Elle de se lamenter alors ! Survient un cavalier, avec une riche escorte, — un ennemi d'Erec. Celui-ci se relève péniblement pour un nouveau combat : il tombe comme mort. Le comte, enflammé d'amour pour Enide, l'emmène, avec le corps d'Erec, à son château. Enide est mandée à la salle des fêtes ; le comte la courtise ; affolée de douleur, elle jette un cri : « O Erec, si tu vivais encore, qui donc oserait me courtiser ? » La porte vole en éclats : Erec a entendu le cri de détresse; réveillé de la mort, il voit ce qui se passe, occit l'ennemi, attire Enide sur sa poitrine, la prie de ne plus jamais douter de lui, même s'il n'est pas toujours à frapper d'estoc et de taille, et retourne chez lui avec la bienheureuse épouse !...

Qu'en dites-vous ? N'est-ce pas là de beaux exemplaires d'humanité ? D'une si incroyable délicatesse que nous ne pouvons plus du tout les comprendre aujourd'hui ; les plus terribles témoignages de force inspirés par une excessive finesse de sentiment !...

Voilà le second feuillet rempli, à son tour !... Adieu ! faites mes amitiés à Wesendonk ! Je lui écrirai bientôt ! Mille remerciements et constante affection !

RICHARD WAGNER

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur, par GEORGES KHNOPFF.

(A suivre.)

A TRAVERS

L'AMÉRIQUE DU NORD

Un ciel transparent, de teintes très fines, avec un vent d'ouest qui nous glace, bien qu'on soit en août, annonce l'approche de l'Amérique, entre le Labrador et Terre-Neuve. Ce matin, quand nous avons atteint le détroit de Belle-Isle, quelques *icebergs* dérivaient au large. Entre des barres de nuées signalant les côtes, qui bientôt s'écartent et fuient, la mer a une couleur vert émeraude. Elle se ternira bientôt, car le Saint-Laurent, dans lequel nous allons entrer, ne mérite pas tout à fait sa réputation de pureté. Ce ciel clair ne durera pas non plus ; la saison est sujette ici à de fréquents caprices.

Bientôt, à gauche, surgissent des montagnes trapues, bordées de terrasses qui serrent de près le fleuve. A leur pied, s'égrènent des files blanches de maisons à peu près semblables, distantes entre elles de quelques centaines de pas, se ramassant quelquefois autour d'un clocher à coupole métallique en forme de poire. Ce sont les maisons des *habitants* franco-canadiens, qui s'alignent ainsi entre les bois et les eaux. Le miroir des eaux réfléchit les rayons du soleil et adoucit l'âpre climat. La forêt, au-dessus des cultures, bien que morcelée çà et là, règne encore en maîtresse. Mais ses jours sont comptés. L'homme, ici, n'aime pas à se sentir à l'étroit ; il médite de

nouveaux chemins de fer, des canaux qui lui faciliteront l'attaque. Qu'il s'agisse de débiter promptement des arbres ou des animaux, il sait organiser des appareils expéditifs et perfectionnés, comme ces scieries gigantesques qui sont déjà à l'œuvre sur les bords des lacs.

Mais c'est une Amérique encore archaïque, — si les deux mots ne jurent pas ensemble, — qui nous accueille par cette porte du Saint-Laurent. Voilà Québec avec ses ruelles grimpantes, ses couvents et ses églises. Voici, à Montréal, toute une ville basse, où, aujourd'hui dimanche, des artisans et des boutiquiers causent devant leur porte, comme dans la grand'-rue d'une de nos villes de province. A en juger par les enseignes, beaucoup de ces braves gens portent des noms d'autrefois, que nous ne connaissons que par les comédies qu'ont jouées nos arrière grands-pères : *La Tulipe*, *La Fleur*, *Belle-humeur* ; noms de soldats sans doute, datant du régiment de Carignan ou du Royal-Roussillon.

De l'autre côté du fleuve, en face de la petite ville de *La Chine*, des fermiers et fermières attendent, en croquant des pommes, le bateau qui doit les passer. Leur visage et leur accent évoquent des souvenirs de Vire, Argentan ou Falaise. Ce sont de purs ruraux. Le village voisin est peuplé d'Indiens, de type franchement indigène. Les conversations s'engagent, joviales, coupées d'éclats de rire : « *Savage*, dit-on, sais-tu le français? » Cela vous ramène au vieux temps ; et je ne sais pourquoi me revient en mémoire l'historiette, que raconte Chateaubriand, de ce petit maître de danse, ancien marmiton de Rochambeau, qui, le violon sous le bras, enseignait « Madelon Friquet à ces messieurs sauvages et ces dames sauvagesses ».

Cependant l'américanisme n'est pas loin. Pour les débutants au nouveau monde, Montréal, dans ses hauts quartiers, fait même l'effet d'une ville tout américaine, avec ses *blocs*, ses rues bordées de banques et d'offices, surmontées de cette toile d'araignée de fils télégraphiques et de *trolleys*, que nous retrouverons, du Canada au Mexique, comme le signalement de toute ville grande ou petite, même de celle qui aspire à naître. Il y a pourtant des différences, qu'en souvenir nous distinguerons mieux. Par sa couronne de tours, clochers et coupoles, par le cadre très net que lui forme la montagne et

le fleuve, Montréal tient encore de la vieille Europe, de la *mediæval Europe*, comme on dit ici.

Au pied du *Mont-Royal,* butte volcanique couronnée de bois qu'on aperçoit de très loin, la ville s'est étalée sur une terrasse, à l'abri des inondations ; elle est descendue peu à peu sur les bords fluviaux, tout raboteux de blocs, tout suintant de marécages. Un pont immense la relie à la rive opposée ; et là, l'horizon semble fuir indéfiniment vers le sud. L'ensemble se compose et s'ordonne en plans successifs, pour le spectateur placé sur le belvédère qui domine la ville. Des montagnes isolées se dressent à droite et à gauche d'une dépression dont on ne voit ici que l'entrée, mais où le lac Champlain, puis l'Hudson, viennent prendre place. Ce fut une route de peuples, une arène où se débattit le sort du continent. Européens et Iroquois, Anglais et Français, Anglais et Américains y luttèrent tour à tour ; et l'on a ici, ce qui est rare en Amérique, une émotion historique.

On s'arrache avec peine à ces anciens compatriotes et à ce passé ; mais l'Amérique n'est pas la terre du passé.

*
* *

Celui qui parcourt les onze cents kilomètres qui s'étendent environ du nord au sud, entre Montréal et Washington, rencontre beaucoup moins de changements et surtout de contrastes que s'il avait fait un trajet analogue en Europe. L'austérité virginale de la nature du nord, qui au Canada fait toujours le fond du tableau, s'atténue dans les paysages de la Nouvelle-Angleterre. Si, parmi les voies qui mènent de Montréal à New-York, on a choisi celle du Connecticut, on court des heures entières entre de douces montagnes arrondies, d'aspect vosgien. Mais les arbres qu'on aperçoit surtout, ce sont des chênes à larges feuilles découpées, des érables, des ormes. Les fleurs, bien qu'à la fin d'août, sont encore nombreuses dans le sous-bois. Quelques touches çà et là, comme un léger maquillage, annoncent déjà les teintes rougissantes que nous verrons, un mois après, avec une splendeur inconnue en

Europe. Dans les interstices du bois, ce ne sont pas seulement des prairies, mais des champs de maïs qui s'avancent. Les maisons montent rarement bien haut, mais la forêt semble s'émietter entre elles. Précédées de vérandas, ces maisons se répandent à leur guise entre des avenues plantées d'ormes. Point d'enceinte qui les agglomère, pas même de place publique entourée de constructions ; c'est sur un tertre gazonné, parmi les arbres, que des échafaudages, surmontés des bannières où brillent les visages rivaux de Roosevelt et de Parker, se dressent pour les orateurs. Autour de ces maisons librement groupées, la campagne laissée à son propre arbitre a pris d'elle-même l'aspect de parc.

Je passe sur les régions industrielles, sur l'interminable banlieue de New-York, et sur cette campagne hybride qui continue longtemps encore à entremêler de pancartes-réclames les prairies, champs de maïs, bouquets d'arbres. Au delà de Philadelphie et surtout de Baltimore, peu à peu, sans transition brusque, on a le sentiment de quelque chose de différent dans la physionomie, sinon dans la composition du paysage. Est-ce parce que les pins, les cyprès mêlent davantage des notes sombres à la verdure des arbres accoutumés? Est-ce parce que le ciel a changé? Un ciel d'été, humide et orageux, surexcite ici tous les ferments de vie. De ces estuaires dormant entre les collines, s'exhale une buée qui noie les contours et donne quelque chose d'aérien aux masses de verdure. L'arbre trempe lourdement ses feuilles dans les eaux grises; une luxuriante végétation aquatique envahit les eaux. Rien, sinon d'épaisses couches de poussière, ne rappelle le Midi méditerranéen ; c'est le Midi américain de l'Est. Autour de Washington, des groupes d'arbres estompent de masses drues les ondulations des collines.

Arbres, prairies et cultures en libre mélange, telle est l'ordonnance accoutumée de ces paysages américains. Des bords du Connecticut à ceux du Potomac, de là vers Cincinnati et les bords de l'Ohio, c'est toujours, au fond, la même composition de paysage qui, plus ou moins modifiée par le climat, s'empare des yeux, suit le regard. Aussi la déception est-elle grande, lorsque, vers l'Ouest, on entre dans le domaine des Prairies. Dans les plaines de l'Illinois il n'y a guère que les

arbres que l'homme a plantés, mais avec lesquels il a introduit, en même temps, ses appareils et ses engins *élévateurs*, *aéromoteurs*, dont les bizarres silhouettes, se dressant dans la campagne, en dénaturent fâcheusement l'aspect. L'Américain ne retrouve plus ici le paysage auquel il s'est habitué dans les contrées de l'Est, c'est-à-dire dans la partie du continent où se sont fixées ses habitudes, où il a pris conscience de sa personnalité.

Le cadre où se sont formés ses yeux et son imagination, est un domaine forestier transformé par la culture ; une contrée qui a subi, non pas depuis des siècles comme l'ancien monde, mais récemment, ce « processus de transformation » que décrivent et que représentent si souvent par la photographie les Américains : *the process of transformation from wooded hillside to blue grass pasture*. Cette partie Atlantique des États-Unis, au jugement des botanistes, est, par le nombre d'arbres à feuilles caduques, le domaine le plus riche et le plus varié qui existe au monde, le Japon peut-être excepté. Elle conserve dans son aspect actuel une réminiscence de l'état antérieur. L'arbre, certainement, a été décimé. J'ai vu, dans les régions nouvellement envahies du Texas et du Territoire indien, la guerre à l'arbre. Elle y sévit cruellement, comme elle a dû le faire jadis dans ces contrées de l'Est. Mais ici, maintenant, la paix est conclue entre l'homme et la nature. Celle-ci, par la pluviosité des étés, est tellement propice à l'arbre qu'elle lui conserve, dans l'économie générale du sol, tous les espaces que ne revendiquent pas impérieusement la culture et l'industrie. Et puis, ces campagnes du Nouveau-Monde n'ont pas eu, comme les nôtres, à nourrir sur place des générations répétées de populations grandissantes[1]. Le signe de fatigue et de vieillesse, la calvitie leur a été épargnée.

Ce type de paysage a été adopté par l'Américain. Par une de ces gageures de volonté dont il est coutumier, il s'en est emparé, et en a fait une des choses les plus originales de l'aménagement de son existence urbaine. Il faut avoir imprégné ses regards de ces aspects de parcs naturels qui reviennent si souvent dans la campagne américaine, pour comprendre les

1. La densité des habitants, même dans cette partie qui est la plus peuplée de l'Amérique, ne dépasse pas 28 par kilomètre carré.

parcs artificiels dans lesquels New-York, Philadelphie, Chicago et tant d'autres grandes villes des États-Unis mettent leur orgueil. Les arbres, les prés et les eaux s'y mêlent librement, sur des étendues que rien n'égale en Europe, même dans les cités anglaises : le *Fairmount park*, à Philadelphie, a plus de 1 300 hectares. Ils composent une sorte de paysage naturel où, dans la ville même, disparait presque entièrement l'aspect de la ville. Ces libres espaces ouverts aux sports, aux enfants, et aux loisirs activement occupés des dames américaines, font partie intégrante de la vie urbaine, telle qu'on la conçoit ici : très multiple dans ses exigences, très spécialisée dans les organes qui doivent les servir. Il y a des quartiers pour la campagne, comme il y a des quartiers pour les affaires, pour les universités, pour la vie de famille. Car ces parcs sont bien des morceaux de leur campagne que les Américains ont transportés tout vifs dans leurs villes.



Parfois, en traversant les plaines où l'agriculture américaine s'est installée en maîtresse, j'étais assailli par les souvenirs et les images familières de nos campagnes françaises ; nos villages de pierre rassemblés autour du clocher, bordés de petits jardins potagers, avec les grandes routes trop solitaires entre de hauts peupliers : groupements dans lesquels s'exprime la vie du passé, d'une vie qui cherchait avant tout à se protéger et à obtenir sur place tout ce qui lui était nécessaire. Rien de moins américain que ce tableau. Partout où j'ai voyagé, la dissémination des maisons rurales m'a paru la règle. Dans les plaines agricoles de l'Illinois, on ne voit guère aux abords des gares que des élévateurs de grains ou des parcs de bois pour les bestiaux. Les hôtels mêmes, cet organe essentiel de la vie américaine qui, dans les pays nouveaux, accompagne fidèlement la gare, semblent ici éviter son voisinage. Rien d'analogue à l'inévitable *Café de la gare* de chez nous. La gare, ici, réduite à sa plus simple expression par la suppression des rouages inutiles, n'est qu'un moyen direct et

immédiat de transmission entre les produits ruraux et la ville. De là, partent en droite ligne des routes poudreuses ou boueuses, bordées de *trolleys*, de fils télégraphiques et de poteaux d'avertissement aux *crossings* où elles croisent des voies ferrées. Ces pistes sont parcourues par ces voitures légères, juchées sur de hautes roues, que l'on voit d'un bout à l'autre de l'Amérique, comme l'instrument adapté au système fort imparfait de voirie.

Les maisons s'égrènent çà et là, souvent voisines, jamais contiguës. Il semble que, par une filiation naturelle, le blockhaus qui a servi à éclaircir la forêt, soit devenu la *country house*. C'est partout la maison de bois, précédée d'une véranda où l'on monte par des degrés, et en avant de laquelle deux ou trois arbres donnent de l'ombre. Plutôt un air de villa que de maison rurale. L'idée de stabilité qu'éveillent nos maisons de pierre ne s'applique guère à ces constructions qu'on dirait prêtes à être démontées et chargées pour des destinations nouvelles. La plupart sont peintes de ces couleurs vives, très en faveur ici, qui semblent empruntées à la palette du ciel et du feuillage américains. Plus ou moins ample, ce type de maison se retrouve, non seulement dans la campagne, mais par milliers d'exemplaires dans les énormes espaces qu'embrassent Philadelphie, Saint-Louis, Chicago. C'est évidemment l'expression préférée du *home*, celle que l'Américain transporte avec lui. Nous fûmes frappés de voir à El Paso, sur la frontière du Mexique, à côté des cubes en terre de la ville indigène, une petite ville américaine de bois, avec ses avenues à angle droit, ses parcs et ses larges espaces plantés d'arbres. Cela fait penser à ces portiques, théâtres, thermes, que les Romains bâtissaient indifféremment sur les frontières du désert comme en Italie et en Gaule !

S'il est vrai que l'Européen ne puisse se défendre ici d'une impression d'uniformité, ce n'est pas à la nature qu'il doit s'en prendre. La nature est belle et variée, quoique taillée à plus grands traits qu'en Europe. C'est l'homme qui, par les matériaux de ses constructions, comme par l'égalité démocratique du costume et par le cachet original de fabrication qu'il imprime à tous les objets usuels, a mis une empreinte uniforme. Le bois ou la brique reviennent partout dans les construc-

tions : le bois fait les maisons, les ponts, les élévateurs, les plates-formes de gares, les trottoirs des rues, les forêts de poteaux qui hérissent les routes. La même usine de briques vous poursuit de l'Atlantique au Mississipi. La pierre, chez nous, prête sa variété aux édifices : sombre ou claire, tendre ou rigide, souriante ou sévère, elle marque d'une physionomie régionale les constructions de l'homme. Cette diversité expressive fait ici défaut. La pierre n'y est pas d'un usage souple et familier ; c'est une chose massive, réservée pour les soubassements, ou pour certains édifices, tels que les gares, auxquels elle communique un aspect de château-fort.

Il y a sur les hommes comme sur les choses la livrée d'une civilisation commune. J'ai vu, à Saint-Louis, des foules énormes venues de l'Ouest et du Sud, composées de fermiers de l'Arkansas, du Kansas, du Texas, etc. N'était leur teint hâlé, rien n'indiquait en eux des ruraux. Leurs costumes et celui de leurs femmes ressemblaient à ceux des boutiquiers des villes. L'œil avait même de la peine à distinguer rien d'individuel dans cette foule, uniformément accoutrée et équipée, qui se déroulait des heures entières dans l'immense gare, comme un être collectif pratiquant les mêmes gestes et mû par les mêmes ressorts.

***

Le troupeau des maisons de bois se serre aux abords des grandes villes. Longtemps avant d'arriver à Chicago, on s'aperçoit, à des groupements de maisons, à la fréquence des gares et des croisements de voies ferrées, que la campagne fait insensiblement place à la ville. Aux heures matinales, hommes et femmes se hâtent sur les chemins, stationnent sur les plates-formes des gares. Bientôt, des apparitions disparates, des monstruosités subites surprennent les yeux : ce sont, çà et là, des bâtisses industrielles qui se dressent, par blocs isolés, comme attendant leurs pareilles. Les routes prennent l'aspect de rues, mais de rues auxquelles manquent souvent les maisons. On assiste ainsi pendant des heures à un phéno-

mène qu'aucune banlieue de grande ville d'Europe ne présente sur une aussi vaste étendue : celui de la fusion des caractères de la ville et de la campagne, de la co-pénétration de l'une et de l'autre. Dans ce paysage hybride, qui va s'abâtardissant, on distingue des lambeaux de dunes alternant avec des dépressions, des bouquets de pins suivis de prairies marécageuses. Puis ces légères ondulations s'effacent elles-mêmes, dans la platitude absolue d'un ancien fond lacustre. Et c'est en partie sur ce sol inconsistant, gagné sur l'eau, que Chicago dresse ses édifices à vingt étages, gigantesques cages de fer garnies de briques.

La personnalité de ces grandes cités américaines est difficile à saisir ; c'est moins une ville qu'une région urbaine, un amalgame dans lequel plusieurs villes coexistent en une seule. Chicago couvre à peu près l'étendue du département de la Seine ; Philadelphie presque autant ; New-York près du double[1]. Saint-Louis se hâte derrière ses devancières. Mais la cité du Mississipi n'a guère encore que le tiers de l'étendue de la cité des lacs ; et cependant c'est bien un voyage de dix kilomètres que de se rendre de l'*Union station* aux nouveaux bâtiments de la *Washington university !* Il est vrai qu'à Chicago il y en a au moins quinze entre le quartier commercial et le quartier universitaire.

Les aspects les plus dissemblables se succèdent, au cours de ces voyages urbains. Après des entassements de constructions colossales, la ville s'émiette en une multitude de petites maisons bordées d'arbres. Çà et là des étendues vides donnent une impression d'inachevé, d'une croissance gauche et trop rapide d'adolescent. Le genre de beauté que nous recherchons dans nos villes d'Europe manque à ces nouvelles venues. Toute caresse d'art, telle que, par exemple, on en éprouve au musée de New-York devant les toiles de nos maîtres, fait ici l'effet d'une sensation exotique, d'un souve-

1. Il s'agit du *Grand New-York*, c'est-à-dire de l'unité officielle formée en 1898, et comprenant, avec New-York proprement dit, Brooklyn et Staten Island ; il contient 3 millions et demi d'habitants sur 823 kilomètres carrés de superficie. A titre de comparaison, Londres *(administrative County)* contient 4 millions et demi d'habitants sur 305 kilomètres carrés. Paris (enceinte des fortifications) couvre 78 kilomètres carrés ; Berlin, 37 ; tandis que Chicago s'étend sur 470 kilomètres carrés, Philadelphie sur 306, Saint-Louis sur 161.

nir d'absent. D'où vient pourtant que la curiosité s'émeut vivement devant ces villes? C'est qu'elles expriment d'emblée l'effort d'une civilisation. On sent instinctivement qu'une grande ville américaine contient le secret de la vie américaine. On voudrait à loisir déchiffrer l'énigme, étudier ces agglomérations dans les éléments si hétérogènes qui les composent, analyser les formes si spécialisées de leur activité, Mais il n'est permis à des passants comme nous que d'observer l'extérieur des choses. L'extérieur, il est vrai, a son intérêt.

Dans ces villes qui ne comptent pas avec l'espace et qui ménagent des quartiers spéciaux aux divers actes de la journée, le problème de la circulation est résolu par les moyens les plus directs, les plus propres à assurer à bon marché des services continus et collectifs. La disposition par *blocs*, coupés à angle droit par de larges rues ou avenues, facilite les installations nécessaires. Aucun souci, d'ailleurs, de les dissimuler; leur justification est dans leur utilité. Brutalement l'*elevated railroad*, à Chicago comme à New-York, occupe le centre d'un grand nombre de rues, bouchant autour de lui l'air et l'espace. On y grimpe par des sortes d'échelles de bois. Le véhicule collectif, uniforme, règne ici en maître; il court haletant, et puisant sans relâche dans le réservoir d'hommes qui semble ne jamais se tarir. On n'échappe à son retentissant vacarme que pour les grincements stridents des *cars* électriques ; rude épreuve pour le système nerveux! Rien de semblable au flot roulant des voitures qui remplit nos boulevards, le Strand ou Piccadilly. Le vacarme américain a quelque chose de plus sec, de plus métallique, de plus saccadé que le bourdonnement et le roulement mêlé de voix humaines qui s'élève au-dessus de nos villes.

Si large que soit la rue, entre les colossales masses carrées qui l'enserrent, le flot des piétons semble comprimé. Il roule comme entre de hautes murailles. Quand, vers midi, la marée humaine bat son plein, cette foule affairée qui se hâte sous la fumée, dans la pluie et la boue, fait l'effet de quelque irrésistible force de la nature. C'est le mouvement, plutôt que des détails de physionomie et de costume, qui frappe dans ces figures qui passent et se confondent. Peu d'attroupements,

sinon vers midi près des banques, ou le soir autour de quelque prédicant de carrefours. Pas de flânerie, car ce n'est pas dans ces quartiers d'affaires que se trouvent les lieux de divertissement et de plaisir. La foule reflue dans les vastes pas-perdus qui occupent le rez-de-chaussée des *buildings*, où se superposent les banques et agences, les salles vivement éclairées dont les parquets luisants et les cuivres irréprochables contrastent avec l'état de la rue.

C'est aussi dans les hôtels, véritables annexes de la rue, que la foule entre et stationne en maîtresse. Jusqu'à la limite formée par le bureau où siège le *clerk*, l'hôtel s'ouvre à tout venant, et chacun peut y trouver à son gré un promenoir, des sièges, des boutiques de *records* ou menus objets, bureaux de correspondance, téléphones, barbiers, parfois tailleurs, journaux, — et *toilet*. L'Américain se plaît dans ces locaux tenant du bazar et de la place publique. Il y associe ses relations sociales et même sa vie de famille, qui se déroule quasi coude à coude, et sans heurt, avec la foule. Des enfants s'ébattent à travers ces vastes *halls*, des dames circulent et se groupent. Un cortège élégant parfois les traverse, pour gagner quelque part dans les hauteurs de l'édifice, entre le huitième et le dixième étage, une salle de réception ou de bal.

Les villes semblent sombres. La lumière du jour pénètre mal dans ces rues et surtout dans ces édifices tout en profondeur, où la place réclamée par l'escalier appartient à des ascenseurs, donnant accès à d'interminables couloirs. La lumière artificielle tient lieu de la vraie. Elle fait partie, au même titre qu'ascenseurs, téléphones, machines à écrire, etc., de cet outillage mécanique qui est entré dans les habitudes. Il ne semble pas qu'on fasse effort pour ménager à l'air et à la lumière le libre accès qui, à nos yeux, est la première beauté d'un édifice. Derrière de superbes façades, les gares ne sont souvent que de noires cavernes enfumées. Le triomphe de la rue, dans ces grandes villes, est le soir; quand du haut en bas de ces colosses s'allument les réclames, quelques-unes flamboyant comme des phares au sommet d'une tour. Les lettres grimpent en girandoles lumineuses le long des façades; les divers métiers cherchent à se distinguer à l'envi. J'ai longtemps été poursuivi par le souvenir de certain œil mons-

treux aux paupières mouvantes, qui, dans les rues de Chicago, signalait, le soir, les boutiques d'oculistes.

La réflexion finit par s'intéresser à ces spectacles. A New-York comme à Paris ou à Naples, la rue exprime certains traits du caractère d'un peuple. L'Américain, l'homme le moins gourmé du monde, se montre partout tel qu'il est, et porte volontiers avec lui ce genre de bonne humeur très spéciale qui s'associe souvent, dans les manifestations extérieures, à je ne sais quoi d'un peu enfantin. La rue se pare d'immenses banderoles tendues d'un bord à l'autre. La réclame y redouble d'ingéniosité, prend position dans les vitrines des boutiques ou sur les parois des *cars*; et de ces endroits propices d'où elle nous guette, elle parvient à obséder le regard, à s'incruster dans l'esprit, à s'en emparer de la même prise automatique et obstinée que certains refrains dans les contes de Mark Twain ou autres humoristes de céans. Le boniment, souvent bien tourné, s'ajoute à l'image. Il prend parfois les proportions d'un *speech* humoristique, affiché à l'intention des passants. Cela se lit en courant, presque sans détourner la tête. Mais l'attention a été un instant saisie; le trait a porté. L'Américain voit plus qu'il ne parle, et saisit à la volée plus qu'il n'entend.

*
* *

Ce qu'au premier abord l'Européen remarque surtout dans ces villes, c'est ce qu'elles ont de commun entre elles. L'empreinte locale, si fortement marquée sur nos villes d'Europe, frappe moins. Pourtant les villes de l'Est diffèrent de celles de l'Ouest. Cincinnati, dans son cadre de coteaux, s'individualise mieux que les cités plates des Prairies. Washington plaît par une certaine gaieté de vie extérieure, ses étalages de fruits, ses équipages de mules, les allures de sa population de couleur, moins drôle encore dans son laisser-aller naturel que dans ses exagérations de respectabilité protestante. Washington est une ville-résidence, le centre des grands services publics et des hommes éminents qui mènent l'enquête scientifique

des États-Unis ; et cela contribue à lui donner cet air de distinction, qu'on respire dans le silence de certaines avenues ombragées, dans l'élégance discrète de certain club hospitalier ; et les quartiers même les plus bruyants s'animent d'une grâce singulière quand, vers le soir, des jeunes filles vêtues de blanc se hâtent par groupes joyeux vers les théâtres.

Philadelphie, New-York ont quelques édifices relativement anciens. La petite maison de briques, appelée *Independence Hall*, à Philadelphie, est une relique historique. Le *City hall* de New-York est un temple à portiques et à coupole du commencement du siècle dernier. Mais la floraison de frontons grecs ou de tours gothiques qu'avait inspirée jadis l'imitation européenne, a fait place à une croissance de *buildings* démesurés qui les dominent et les écrasent. Dans une ville à développement historique régulier, comme Paris, les apports des siècles se juxtaposent et se succèdent comme, dans un tronc d'arbre, les anneaux concentriques qui correspondent aux périodes de croissance. Le présent, à New-York, s'est simplement superposé au passé. Pauvres tours et flèches gothiques, pauvres coupoles classiques, qui composent chez nous la silhouette capricieuse et aérienne des villes ! Elles ne se montrent ici que nichées et enfouies entre de colossales bâtisses qui les dépassent, et dont les plates-formes sont brusquement tranchées par le ciel.

Par blocs énormes, comme des citadelles aux multiples meurtrières d'où s'échappent des nuées de fumée blanche, ces constructions se groupent sur le promontoire qui se projette à l'extrémité de New-York, entre l'Hudson et l'East-River. Je ne voudrais certes pas rabaisser le mérite et le sens de la statue qui tend son flambeau à l'entrée du port ; mais si l'on veut un symbole, où le chercher sinon dans cette masse colossale qui accueille l'arrivant d'Europe ?

Ces *buildings* sont des banques, des sièges de sociétés ou d'agences, qui se concentrent dans un espace de quelques centaines de pieds carrés[1] : vrais ministères d'une société où l'esprit commercial prévaut sur la rigidité administrative. Si à l'extérieur on est étonné de la masse, on l'est, à l'intérieur,

1. Le prix du terrain, dans ce quartier de New-York, atteint, me dit-on, jusqu'à 5 000 francs le pied ; plus que dans le quartier de la Bourse à Paris.

de la multiplicité des établissements qui se pressent. Dans une sorte de rue intérieure bordée d'ascenseurs, des plaques indicatrices renseignent sur l'itinéraire à suivre. Il semble que tout fasse effort pour aboutir et se concentrer au même point, en vertu de la solidarité des entreprises. Concentration extrême pour réduire au minimum les frais de temps et d'argent; aménagements proportionnés aux grandes masses d'hommes ou de choses qu'il y a avantage à grouper ensemble : n'est-ce pas dans cette combinaison que tient le secret de l'Américain? Secret désormais éprouvé par le succès, qui lui permet d'étendre son domaine d'action à tout un continent.

Ces gigantesques constructions sont pour une ville le signe qu'elle est parvenue à l'âge de maturité, de pleine force. Les écrivains qui retracent son histoire notent la date vers laquelle a commencé pour elle la période architecturale des *Sky-Scrapers*, « égratigneurs du ciel[1] ». Toute ville qui est arrivée à ce moment, peut désormais prendre place dans la constellation des cités mondiales qui se disputent le *record*. Elle a acquis ses chevrons. Les *buildings* s'élèvent à l'envi les uns des autres. J'en ai vu, à New-York, où les affaires et les occupations de la vie allaient leur train jusqu'aux trois quarts de la hauteur, tandis que la Babel insatiable continuait à superposer des étages et à monter vers le ciel.



A Saint-Louis, nos collègues américains du Congrès géographique nous ont ménagé une excursion : il s'agit de se rendre de cette ville à Mexico, soit de franchir 4 300 kilomètres, auxquels s'ajouteront un détour vers le Grand Cañon du Colorado et une pointe jusqu'à Orizaba. Cela leur paraît aussi simple, qu'à nous de faire les honneurs de la Bretagne ou de l'Auvergne. Nous aurons donc, avec le retour par

1. Voici, par exemple, pour Saint-Louis : « In 1885..., began the sky-scraper era of architectural construction which has transformed the physical appearance of the business section of Saint-Louis » (*The State of Missouri, an autobiography*, edited by Walter Williams. 1904; p. 251.)

Laredo et l'*Indian territory*, environ 9 000 kilomètres à parcourir; à peu près comme de Moscou à Vladivostok. Le *Pullman car* va devenir pour plus de quinze jours notre domicile; il nous servira à l'occasion de refuge. Grâce à lui, quand des orages auront emporté la voie, nous pourrons sans trop d'infortune attendre son rétablissement, fût-ce au milieu d'un des déserts les plus désolés du Nouveau-Mexique, le *Jornado del Muerto*.

L'Amérique seule peut offrir au voyageur la surprise de se voir transporté, en un jour, du tumulte des grandes villes au désert. On a quitté, le matin, par un temps pluvieux et lourd, Kansas City, un Saint-Louis en voie de croissance; et, le soir, le soleil se couche sur des plaines sèches et poudreuses où, çà et là seulement se détachent quelques traces de culture; et le soleil se lève, le lendemain, sur des plaines plus nues, plus rousses, toutes baignées de lumière, où la poussière lointaine de quelques troupeaux de moutons, quelque cavalcade rapidement aperçue à l'horizon, évoquent des visions d'Algérie ou de Sahara.

Imperturbablement, la voie ferrée s'avance à travers ces solitudes. Les cactées commencent à se montrer dans l'Arizona et le Nouveau-Mexique; bientôt elles se multiplient, et, par les formes bizarres qui les distinguent, les épines qui les hérissent, ces yuccas, ces agaves, ces opuntias, ces ocatillas tortueux aux branches de serpents, ces arbres à cierge, donnent à la végétation un air rétif et méchant. Ils composent, avec des mimosées épineuses, cette espèce de brousse que les Espagnols ont appelée *chaparral*. Elle couvre l'espace à perte de vue, jusqu'aux montagnes lointaines dont le bout seul émerge du lit d'amoncellements dont est formé le sol. Six journées se succèdent ainsi, comme un rêve monotone et lumineux, à mesure qu'on approche des frontières du Mexique; et lorsque, à El Paso del Norte, on les a franchies, cela continue encore. Quelques oasis, avec champs de coton irrigués, interrompent la nature de ces steppes; mais ce n'est guère que vers Guanajuato qu'on dit adieu aux solitudes. Et alors, en contemplant à droite et à gauche les murailles lézardées et roses des vieilles églises espagnoles, on a le sentiment de s'enfoncer dans le passé : dans un passé qui, même, recule de plus en plus ses bornes,

car, sous le vernis déposé par les conquérants, le vieux fond indigène éclate dans les types, les occupations, l'adaptation séculaire au sol. Une Amérique antérieure se laisse entrevoir.

Au retour, nous ne tardons pas à retrouver l'Amérique nouvelle. C'est, cette fois, le Texas que nous traversons, l'*Indian territory*, les confins occidentaux de la terre à coton. Depuis une dizaine d'années, la colonisation s'empare de ces contrées. Rien qu'en 1903, on a construit dans le Texas, l'*Indian territory*, l'Oklahoma, plus de chemins de fer qu'en aucune autre partie des États-Unis (3 061 kilomètres). Aussi, partout le long de la voie ferrée, l'homme abat la forêt, pourchasse la nature vierge. Pitoyablement se dressent des squelettes d'arbres, à moitié consumés, ou tués par incision; des troncs d'un mètre ou deux restent debout, comme des moignons, au milieu de cultures hâtives. Devant cette image brutale de civilisation, on se prend à regretter le calme et l'immobilité du désert.

***

Nous causons, chemin faisant, avec un homme qui a fait de ces régions son domaine scientifique. Il y a vécu de la vie de *cow-boy*, seule possible autrefois; puis il les a parcourues en géologue, en ingénieur; et par l'ascension naturelle d'un esprit supérieur, il en est venu à s'intéresser à leur passé, à leurs populations primitives, aux vieilles migrations. Parfait exemplaire du *self made man*, il nous prodigue les renseignements sur ces pays qu'il aime, et dont je le soupçonne d'avoir la nostalgie. En l'écoutant, comme en lisant ce qu'il a écrit, nous sommes frappés de la conception qu'il s'est faite des questions qui préoccupent aujourd'hui tous les peuples civilisés devenus possesseurs de déserts. « La conquête du désert doit être, décrit-il, une *mechanical conquest*, servie par le rail, les mines, le machinisme perfectionné. L'emploi des meilleures méthodes, des procédés les plus parfaits, s'y impose plus encore qu'ailleurs, comme condition essentielle de rendement utile. » Il ajoute, en vrai pionnier de ce genre de

conquête, que ceux qui s'y emploient sont une élite, « plus libre de provincialisme et plus cosmopolite que la moyenne des habitants de notre République ».

Ces idées roulent dans nos têtes, pendant que défilent sous nos yeux, dans cette zone que l'agriculture revendique aujourd'hui, les signes d'une vie qui commence à s'organiser. Partout se présente le même spectacle : des stations échelonnées à de longues distances, mais reliées par le *railway*, sont le point de cristallisation autour duquel se groupent un ou deux hôtels, des magasins, *general store*, *croceries*, *dry goods*, une pharmacie, la poste, une banque, l'inévitable boutique de barbier, et d'où *trams* et *trolleys* partent en sens différents. L'hôtel est de proportions vastes; son installation matérielle est meilleure que dans nos petites villes; des moyens variés de correspondance y sont libéralement à la portée de chacun. Le *general store* est bien pourvu : dans la vaste salle de bazar qui s'ouvre sur la large plate-forme de bois qui sert de trottoir, des tables et des étagères offrent un assortiment varié d'objets qui sentent la fabrication urbaine, qui ne ressemblent pas à la pacotille de nos étalages forains.

C'est la ville que l'on rencontre, ici comme partout. Car il n'y a pas en Amérique cet antagonisme traditionnel entre la ville et la campagne, comme représentant deux genres de vie distincts, qui s'opposent presque l'un à l'autre. Dans ces groupements nés d'hier, et qui peut-être ne subsisteront plus après-demain, tout est inachevé, embryonnaire; mais, notons-le, c'est bien une ville qui s'essaie; un être qui possède déjà les organes, les moyens de communication, les besoins d'une ville. Il a la prétention de grandir. Si ses prétentions sont trompées, il est probable qu'il sera délaissé, plutôt que condamné à traîner indéfiniment, comme il arrive chez nous, une existence végétative.

L'idée d'une vie large, conformément aux habitudes urbaines, hante tout Américain. Il dédaigne les procédés, bons pour les vieux pays, qui consistent à tirer minutieusement parti des moindres ressources, à user jusqu'au bout d'instruments ou de méthodes qui ont fait leur temps, à prolonger artificiellement leur existence au delà de leur période utile.

Notre paysan ne lui plairait pas. Il met résolument au rebut tout ce qui ne peut rendre que de demi-services. Car, s'il aime l'effort, il le veut largement récompensé; ce qui ne paie pas l'effort est à ses yeux négligeable. Les possibilités presque illimitées jusqu'à présent du milieu géographique où il est placé autorisent ces conceptions et encouragent ces visées.

Mais s'il évite de gaspiller sa force en demi-tentatives et pour de maigres résultats, l'Américain s'ingénie, quand il y a lieu, à lui faire produire le maximum de rendement. Une idée de perfectionnement incessant, de choix rigoureux dans la valeur des instruments et des procédés, s'associe ainsi à l'idée de travail et la relève. Le travail est entendu comme impliquant un effort intellectuel qui trouve une juste sanction dans de hauts salaires. J'avais, dans les livres, entendu vanter cette respectabilité extérieure, qui exprime la conscience qu'a de lui-même l'ouvrier américain. J'eus l'occasion de recueillir moi-même cette impression, un jour que je visitais les ateliers d'un des grands services publics de Washington. Là travaillaient des ouvriers dont l'air intelligent et sérieux m'avait frappé; à quatre heures sonnant, je les vis quitter leurs vêtements de travail, et la transformation en gentlemen s'opéra tout naturellement, d'elle-même, en un clin d'œil.



De ces notations rapides au cours de spectacles qui se succédaient sans cesse, je cherche maintenant, rentré dans le vieux monde, à dégager une impression dominante. Est-ce de la nature ou bien des hommes que le souvenir et la réflexion restent le plus frappés? L'un et l'autre assurément se combinent et s'associent dans l'impression finale. Celui qui voyage dans l'Amérique du Nord est redevable à la nature d'une ou deux des plus grandes émotions qu'on puisse ressentir sur la face de notre globe; j'entends le Niagara, et surtout le cañon du Colorado pour ne parler de ce que j'ai vu. Toutefois ce qui surnage dans l'esprit, c'est bien, après tout, la sensation très vive d'une société nouvelle. Ce n'est pas que

le premier contact en soit toujours agréable. Le classique qui est en chacun de nous, voit trop souvent les qualités d'harmonie, de mesure, de fini et d'achevé, auxquelles l'a habitué l'éducation des yeux, foulées aux pieds avec une sorte d'inconscience. L'Européen ne se sent pas toujours à l'aise devant cette personnalité qui s'affirme audacieusement en tout, et qui se traduit par un manque complet d'objectivité dans la plupart des jugements et opinions qui s'expriment autour de lui.

Si le passé et la glorieuse patine que le temps met sur les vieilles choses manqueront toujours dans ce pays à l'archéologue et à l'artiste, l'historien et le sociologue y trouveront l'occasion d'un plaisir plus rare, celui d'assister à la préparation de l'avenir. Une vitalité qui brise les vieux cadres, qui imprime aux faits sociaux et économiques des proportions inattendues et sans exemple, une éclosion tumultueuse de germes : voilà l'impression ineffaçable. Il y a quelque chose de contagieux dans la joie que donne à un être le sentiment de la croissance et de la vie. Ce que les livres nous avaient dit, les yeux le disent mieux encore : il se crée là du nouveau ; phénomène qu'on n'est pas souvent dans le cas d'observer en ce bas monde.

P. VIDAL DE LA BLACHE

MIRAGES DE L'OMBRE

I.

LA SIRÈNE

Au bord de l'Océan, pour bercer les travaux
Et l'exil des marins, des pêcheurs et des pâtres,
Je chante dans la grotte aux profondeurs bleuâtres,
Où sur les verts rochers fleurissent les coraux.

Mes chants sont doux, — mais ceux qui n'ont pas su comprendre
La pitié de mon cœur m'ont maudite à jamais.
Qu'importe? N'ai-je pas à tous ceux que j'aimais
Donné tous les trésors de mon cœur simple et tendre?

Loin de l'âpre falaise et loin des noirs récifs,
Au bord de mes étangs que seul mon souffle ride,
Je les ai caressés de mes cheveux humides
Et des tièdes lueurs de mes grands yeux pensifs.

J'ai pour jamais versé l'enchantement de l'ombre
Dans l'âme de tous ceux qu'a blessés le soleil,
Et tous dans mes bras blancs ont goûté le sommeil,
Et tous maudit le jour dans ma retraite sombre,

Et moi, qui n'ai jamais vu resplendir le ciel,
Je leur ai fait connaître, au lieu de vains mensonges,
Toute la volupté secrète de leurs songes,
Et la réalité d'un amour éternel.

II

EROS

Le suprême parfum des roses s'évapore,
Exhalé des taillis comme d'un encensoir...
O désir, tiède et sourd désir, tu vis encore,
— Et l'Automne tressaille au lent soupir du soir.

La blonde Automne est là, songeuse et nostalgique,
Présente à mes regards, docile à mon désir,
Belle comme une lente et fuyante musique
Qui se meurt en un rythme impossible à saisir.

Au secret des rameaux dont l'ombre la dérobe,
Je la sens, je la vois qui regarde mes yeux ;
Ses mains, ses pâles mains se croisent sur sa robe...
Le désir a blessé mon cœur silencieux.

J'appelle à moi la Nuit et j'ai peur de l'Aurore :
Un regard immobile et profond m'a blessé...
O désir, tiède et sourd désir, tu vis encore,
Et, dans mon âme faible où ton souffle a passé,

Le suprême parfum des roses s'évapore.

III

ATLANTIDE

Je suis lasse du jour, et d'un bonheur trop pur
Dont la douceur stérile en détresse s'achève :
Sur ma barque aux flancs noirs je quitterai la grève
Dont la courbe est riante et dont l'asile est sûr.

La ville dont la mer a submergé les murs
A l'horizon du soir hors des flots se soulève,
Et je vois apparaître, au regard de mon rêve,
Les palais engloutis qui dorment sous l'azur.

Lointaine illusion que le couchant colore!
Surhumaine cité qu'un désir fait éclore,
Je veux sous ton linceul te voir vivre à mes pieds :

Seule je troublerai ton silence de morte,
Je franchirai tes murs, tes jardins et tes portes,
Et j'entrerai vivante aux palais oubliés.

IV

ASSISE

O pays âpre et doux, cité calme et divine,
Vous n'avez pas guéri le mal qui m'a brisé,
Et votre charme pur n'aura pas apaisé
L'ivresse des désirs qui brûlent ma poitrine.

Ma pensée, étrangère à votre âme enfantine,
N'a pas encor trouvé l'asile où reposer,
Et je quitte — le cœur encor lourd et grisé —
L'ombre des oliviers noueux de la colline.

Le paysage saint si longtemps contemplé
S'enténèbre. Voici qu'une étoile a tremblé
Dans les vapeurs du ciel où le jour agonise,

Et j'écoute, en marchant sur le chemin poudreux,
Le frisson des cyprès qui se plaignent entre eux
Et l'Angelus du soir qui tinte aux trois églises.

V

PERSPECTIVE

Si ton regret pensif réclame
Un asile obscur, loin du bruit
Et du jour qui blessent ton âme,
Voici, muette dans sa nuit,

La rêveuse allée où s'évoque
Le charme, aboli pour toujours,
De la jeune et lointaine époque
Où vivait et régnait l'amour.

L'allée est longue, et semble étroite
Entre les rigides cyprès
Et les grands marbres, où miroite
Le soleil qui tombe à regret.

Seules aujourd'hui les statues
Silencieuses restent là,
Et les voix frêles se sont tues
Que l'ombre des rameaux troubla.

Le vent même y rôde en silence,
Et sur les bancs verdis, le soir,
Pour de frôleuses confidences
Les amants ne vont plus s'asseoir.

Chère allée aux déesses nues,
Qui fus tendre aux tendres secrets,
Te voici donc redevenue
Plus funèbre que tes cyprès!

Nul couple jamais ne circule
Dans ta nuit qui lui ferait peur,

Et seul dans le blond crépuscule
J'y caresse un désir trompeur,

Et si je te suis, si je t'aime,
Si je mêle mon rêve au tien,
C'est pour cette tristesse même
Que j'accepte et qui me convient,

Car je crois, près des dieux de pierre,
Froides images de l'oubli,
Cheminer dans le cimetière
Où l'Amour est enseveli.

VI

ADIEUX

Quand le Printemps se meurt aux routes de l'Été
Vous taisez votre voix, langoureuses colombes,
Et vous ne troublez plus la paix du soir qui tombe
Du monotone écho de votre volupté.

Lourdement, vous glissez dans le ciel, ô colombes,
Du seuil doré de l'aube aux rives de la nuit,
Puis vous rentrez dormir aux vergers lourds de fruits...
Les jours passent encore, et l'Été mûr succombe.

L'Automne vient rêver sous les grands bois jaunis,
Le verger se dénude où sommeillent vos nids
Et vous tourbillonnez avec les feuilles mortes.

Vous entendez passer le cri sourd de l'hiver,
Un désir vous soulève au ciel et vous emporte,
Et parmi l'ouragan, les brumes et l'hiver,

Colombes, vous allez vous perdre sur la mer.

VII

ENCENSOIR

Désir de l'ombre, errante et soyeuse douceur
De la brise, tendresse éparse, lourdes branches,
Profonds taillis dormants, vergers, floraisons blanches,
Sanglots, trop doux sanglots qui m'étouffez le cœur!

Beauté du soir, mourant au linceul qui l'embaume,
Calme du soir trop tiède où se ferment mes yeux,
Grisez-moi, jusqu'à l'heure où, plus silencieux
Et plus noir, le jardin se peuple de fantômes.

Alors ils glisseront dans l'ombre sans chemins,
Et, dans les vergers blancs que trop d'arome enfièvre,
Je sentirai frémir sur mon front et mes lèvres
D'impalpables baisers et d'invisibles mains.

VIII

REFLETS

Silence épanoui dans l'air pourtant sonore,
Tendre sérénité du ciel, que j'enviais,
Calme du soir, repos des nuits, rêveuse aurore,
Votre charme pénètre en mon cœur inquiet!

Mon cœur est un lac pur et tranquille, où se mirent
La montagne bleuâtre et le grand ciel changeant;
Je n'ai de pleurs que ceux des sources qui soupirent,
Épanchant jusqu'à moi leurs fins ruisseaux d'argent,

Et je n'ai de désirs que ceux des clairs nuages
Que l'ardeur du soleil fait s'élever des eaux,
Puis que la brise emporte à d'autres paysages,
Et disperse au hasard comme un vol blanc d'oiseaux.

Je n'ai plus de regrets et je n'ai pas d'envie.
Mon âme a pu frémir jadis, comme un torrent :
Je sais qu'elle fut vaine, et j'ai fait de ma vie
Un beau reflet, bercé par des flots transparents,

Et s'il lui faut encor, dès que le ciel est sombre,
Le vain, l'inexplicable attrait d'obscurs frissons,
Pour elle c'est assez du mystère de l'ombre
Qui monte avec la brume aux lointains horizons.

IX

SUR LA FALAISE

Au seuil de ma maison roulante, j'ai veillé,
Toute la nuit : voici l'aurore qui se lève,
Je vois au loin les flots se briser sur la grève
Et les pauvres bateaux pêcheurs appareiller.

Mes bêtes, le museau tendu, semblent prier
L'aurore, qui s'attarde au ciel rose, et soulève
Les brumes de la plaine infinie où je rêve
Parmi les ajoncs d'or et les genévriers.

Ainsi, chaque matin, seul, j'attends qu'apparaisse
Le soleil triomphant, et l'immense allégresse
Que sa chaude clarté fait monter dans les cieux,

Et, sur le maigre sol qu'en paix mon troupeau ronge,
Je me couche dans l'herbe et je ferme mes yeux
Pour retrouver la nuit, le silence et le songe.

JEAN DE FOVILLE

EN MANDCHOURIE[1]

— ENTRE MOUKDEN ET KHARBINE —

Août 1904.

Tout le long de la route, entre Liaoyang et Moukden, je m'attendais à me cogner contre quelque parti japonais. Je ne doutais pas que les avant-gardes de Kouroki ne fissent un raid en avant pour couper le chemin de fer ou le pont de la Houn-Khé. Ce fut un véritable soulagement pour moi d'arriver sans encombre et juste à temps — pensais-je — pour assister à la réalisation de ce mouvement tournant, si gros de conséquences. A Moukden, dès les premières visites, je rencontrai des officiers d'état-major, qui ne dissimulaient pas leur satisfaction. Tout, selon eux, était pour le mieux dans le meilleur des mondes. Loin de contrecarrer les projets de l'adversaire, ils ne demandaient qu'à les voir vite réussir : Liaoyang, fortifié d'une façon formidable, devenait un second Port-Arthur; durant ce siège, la Russie jetait cinq cent mille hommes en Mandchourie; des forces journellement accrues se concentraient à Kharbine; enserrées entre l'armée de Kouropatkine qui tiendrait à Liaoyang et toutes ces troupes venant du nord, l'affaire des armées japonaises était claire : pas un homme n'échapperait.

J'étais donc bien tranquille : puisque les Russes désiraient être coupés, ils le seraient, et sous peu. Et, loin de Liaoyang, je me félicitais de ma clairvoyance et raillais inté-

1. Voir la *Revue* des 15 janvier et 1er mars.

rieurement des amis moins avisés, qui, bientôt, seraient pris dans la souricière. Satisfait, confiant, j'attendais les événements dans une maison chinoise, la maison de Lou : c'était le nom du propriétaire.

Quelques amis et moi, avant mon départ pour Liaoyang, nous avions décidé un Chinois, — Lou, — à prendre à bail une maison plus vaste, où nous pourrions nous installer. Il avait loué une large construction, abandonnée depuis longtemps. L'incurie chinoise la laissait se délabrer un peu plus chaque jour, le papier des fenêtres tombait en lambeaux, les briques, descellées, cassées, faisaient trébucher à chaque pas; la poussière et les détritus envahissaient les pièces; tout sentait le moisi et l'abandon; de gros rats y gambadaient en plein jour.

En revenant de Liaoyang, j'eus peine à reconnaître ce nid à hiboux. Quoique l'installation ne fût pas entièrement achevée, je trouvai une grande maison propre qui me parut un véritable palais. C'était une Capoue chinoise, où je devais m'endormir. A quoi bon détailler? au bout d'une cour intérieure, où l'on avait planté des massifs de rosiers et des buissons verts, s'ouvrait une large véranda surélevée, à laquelle on accédait par quelques marches. Au sommet d'énormes mâts, un toit de nattes défendait du soleil; les bruits du dehors ne parvenaient point jusque-là : on était loin de toutes choses. Au fond de la véranda, les chambres : les fenêtres, garnies de papier blanc, semblaient éclaircir et comme augmenter la lumière; quelques-unes de ces petites vitres étaient collées un peu lâche, et le vent les froissait doucement.

Ah! les belles journées de chaleur accablante, les belles nuits tièdes sous la véranda! Dans l'obscurité sereine, la petite table était dressée; la lampe jetait sur la nappe blanche, sur les couverts, une lueur discrète. L'alentour restait dans l'obscurité jusqu'au lever de la lune : de grandes ombres s'allongeaient alors sur le sol de la cour, et le calme se faisait tel, l'oubli du monde extérieur si grand, que l'on songeait vaguement à une prison dont on n'eût point voulu sortir. Réveillé par la lune, un coq, quelquefois, très loin, se mettait à chanter. Son appel affaibli nous parvenait à peine, et sa finale se prolongeait, mélancolique, dans le silence rendu

plus grand encore par les abois incessants de milliers de chiens qui hurlaient, du coucher du soleil jusqu'à l'aube, mais dont les abois étaient si fondus qu'ils semblaient planer au-dessus de Moukden en une sourde rumeur, faisant penser, je ne sais pourquoi, à la vague clarté qui, planant la nuit dans notre ciel d'Occident, révèle au loin l'approche de nos villes.

Qui croirait que nous sommes en guerre ? pensais-je souvent durant ces heures de rêverie, en suivant des yeux la course des nuages. A mes côtés, mes compagnons échangeaient des impressions sur l'Amérique. Un petit chien noir, que l'un de nous avait recueilli, venait me mordiller les jambes, me demandant à jouer. Les jours se succédaient avec nonchalance. Nous étions à la première quinzaine du mois d'août. Le confort de la maison de Lou et la belle cour fraîche me plaisaient tant que je ne sortais presque point et restais plongé dans une torpeur orientale. J'attendais Kouroki : comme en un coin de l'Engadine, je faisais à Moukden une cure de tranquillité.

Aller de la ville chinoise à la gare russe était une corvée. Tout le long de la route, durant ces quatre ou cinq verstes, on vivait dans un nuage de poussière, qui vous noircissait bientôt des pieds à la tête. On revenait les yeux enflammés, les cils bordés de noir, comme des chauffeurs de locomotives ou de navires, et l'on avait appris qu'il ne s'était rien passé, que Kouroki était mort ou que soixante-quatre mille Japonais (pas un de plus, pas un de moins) avaient été pulvérisés devant Port-Arthur. Il nous arrivait alors de penser, avec ironie, aux jalousies qu'en France nous devions exciter : « Ah ! voilà au moins des gens bien renseignés !... Si nous en savions autant qu'eux ! »

Je me trouvais à la gare, un après-midi. Un commerçant allemand, au buffet, m'annonce que l'on recevait de mauvaises nouvelles du sud, qu'il y avait eu un engagement. Il ignorait le lieu même de l'action et son importance. Je vais trouver qui de droit. On hausse les épaules violemment, et, d'un ton plein de commisération : « Quels racontars, quel tas de mensonges ! Une bataille ? Allons donc ! Quelques Russes et Japonais peut-être se sont rencontrés ; on a tiraillé, un peu

sabré, et voilà tout ! » Je remerciai chaleureusement mon interlocuteur, — un si charmant homme, — et retournai au buffet. On avait maintenant des nouvelles... C'était une vraie bataille, des canons étaient perdus. Je retourne auprès des deux officiers qui m'avaient renseigné avec tant de complaisance. Ils durent avouer qu'évidemment c'était un *assez* gros combat : « Mais bah ! ne vous occupez donc pas de ça ! — Puisque ça n'a pas d'importance, je puis télégraphier ? — Non ! » Et voilà comment j'appris la bataille de Ouafango : vingt mille Russes en retraite... Durant assez longtemps, les journalistes eurent comme censeur un officier qu'une chute de cheval avait immobilisé dans un hôpital, au diable vauvert. Il jugeait de l'exactitude des nouvelles, rectifiait dépêches et lettres. Il ne témoignait d'ailleurs aucune antipathie aux correspondants ; je crois même qu'il les aimait; c'étaient eux qui le tenaient au courant des faits de la guerre.

Les jours se succédaient donc en paix. Kouroki ne semblait point pressé de venir. Bien des choses nous manquaient à l'hôtel. Il faisait très chaud, nous ressentions l'absence de *whisky and soda*. L'après-midi du 12 août, je me décidai à faire une pointe jusqu'à Kharbine pour m'y approvisionner. Un grand dignitaire de la Croix-Rouge, ayant aussi besoin d'aller à Kharbine, s'était adressé au général Kouropatkine lui-même pour tâcher de savoir si la période de calme touchait à sa fin. Le général en chef avait assuré que tout resterait tranquille durant la quinzaine. Je pouvais quitter Moukden sans crainte.

Sur les 600 kilomètres environ qui séparent Moukden de Kharbine, les Russes déploient une telle ardeur à bâtir, le long du Transsibérien, qu'à chacun de mes passages, je vois des constructions nouvelles, des maisons qui s'élèvent. Quand j'arrivai en Mandchourie, cet itinéraire me laissa l'impression de champs de *gaolian*, à perte de vue, cultivés comme un parterre, et, çà et là, quelques rares *fandzas*, Les villes chinoises, dont les stations russes portent le nom, se trouvent à cinq ou six kilomètres de la ligne ; elles sont invisibles. Le nombre des chaumières indigènes n'a point augmenté. Mais sur de grands espaces, la verdure a disparu, s'est comme effacée pour faire place à des gares spacieuses, quelquefois en cours d'achèvement, autour desquelles se groupent des

maisons en briques, couvertes de tuiles, solides, durables, et d'immenses entrepôts.

A soixante kilomètres environ de Moukden, Tiéling : partout des pierres, des briques, des échafaudages, des Chinois au sommet des murs, la truelle à la main. Au sortir de Tiéling, la chaîne des collines, sur notre droite, jusqu'alors assez rapprochée, oblique franchement vers l'est ; bientôt les ondulations dernières s'effacent dans le crépuscule.

Jusqu'à Kharbine, ce sera désormais la plaine immense, Beauce démesurée, également fertile, qui, à l'ouest, s'étend jusqu'à la rivière Liao, jusqu'aux steppes de Mongolie.

Des magasins énormes entourent Quoundjoulin, Kouantchandzé, qui forment, avec Tiéling, les trois stations principales échelonnées entre Moukden et Kharbine. Les Russes en font leurs trois grands centres d'approvisionnement et les mettent en état de ravitailler, ensemble, quatre cent mille hommes durant trois mois.

Entre ces points principaux, trois stations de moindre importance s'entourent aussi de constructions hâtivement bâties, de postes de gardes-frontières, d'hôpitaux. Après Tiéling, nous passons par Kaiyuen ; puis vient Quoundjoulin. Nous franchissons une petite rivière dont je n'arrive point à savoir le nom, arrivons à Fandjiatoun, seconde étape intermédiaire, enfin, Kouantchandzé. La ville chinoise, m'a dit un missionnaire, est très importante. Il s'y trouve une mission. Mais tout cela est hors de vue. Pour les voyageurs du train, ce n'est que la répétition de la veille : à notre droite, la route mandarine, large, monotone, remplie d'ornières ; à gauche, un chemin plus étroit, bordé de *gaolian*. Je regarde ces rubans jaunes, où le vent fait tourbillonner la poussière, et je pense aux heures de cheval que j'ai passées, sur cette « mandarinski doroga » (route mandarine) pour la possession de laquelle, ainsi que des deux traits luisants de rails qui vont jusqu'à Pétersbourg, nos alliés semblent lutter, bien plus que pour rejeter l'ennemi à la mer.

De temps à autre, une file de trois ou quatre cavaliers, aux uniformes verts, rompent la solitude du paysage : des gardes-frontière en inspection, au pas saccadé du poney mongol.

Puis Iomin, qui sépare Kouantchandzé de Kharbine. Après cette station, l'œil, si accoutumé à la plaine, s'intéresse aux modestes vallonnements qui encadrent la voie, hauts de dix, quinze mètres, peut-être. Un arrêt, et je ne puis m'empêcher de rire tout seul : comme je l'ai fait si souvent, il me semble que le train, lui aussi, parlemente avec la sentinelle, pour passer le grand pont de la Soungari. A droite, sur une hauteur, des bâtiments : la caserne des gardes-frontière, entourée d'une muraille épaisse, que trouent des meurtrières, et qui doit protéger des Khongouses, je suppose, car, contre une batterie... Encadrés par des sacs remplis de sable, deux canons veillent, à chaque entrée du pont gardé par deux sentinelles. Je mesure de l'œil l'âme de ces pièces, qui paraît insignifiante, quoique d'aspect menaçant. Mais cela peut suffire, sans doute, contre des pillards. Le train, après une longue attente, s'engage sur le pont. Le fleuve paresseux roule ses eaux lentes et jaunes : des centaines de coolies se suivent à la file, sur les bords, et vident la terre que contient le petit panier qu'ils portent sur la tête. Ils nivellent l'approche du fleuve, où l'on construit un Decauville. A gauche, des bâtiments, aussi. Un grand hôpital de la Croix-Rouge, me dit un médecin. Et il me parle, avec enthousiasme, de l'installation luxueuse que l'on est en train d'y parfaire : rien n'y manquera, pas même un chauffage et une blanchisserie à la vapeur.

Mais j'écoute mal, et me penche pour voir le plus longtemps possible la Soungari, — car les règlements sont observés, aujourd'hui, et l'employé a passé dans le couloir pour fermer les fenêtres. Il est défendu de les ouvrir tant que le pont n'est pas franchi : une bombe est si vite jetée. Je suis du regard les eaux attirantes, l'inconnu de leur marche sinueuse : je descends en ma rêverie ce fleuve bientôt démesuré, qui se joint à l'Amour, cette sorte de mer inépuisable, dont se grossit l'Océan, là-bas, à des centaines de lieues, dans des solitudes glacées, aux confins du monde.

Kharbine, enfin ! Je suis parti un jeudi soir. Nous voici au dimanche matin : moins de six cents kilomètres, moins qu'entre Bordeaux et Paris — trois nuits et deux jours de voyage.

*
* *

Tard dans l'après-midi, je passais, le lendemain de mon arrivée, devant l'hôtel du Commerce : sur un banc, plusieurs officiers prenaient le frais. Parmi eux, se trouvait un général que je connaissais. Nous causâmes. A côté du général, était assis un officier de Cosaques. Son uniforme très simple, couleur de bure, était d'aspect austère. Il restait silencieux, paupières baissées. Aux premiers mots, il leva le regard. Sa physionomie me frappa. Les yeux très grands, d'un noir intense, éclairaient la figure bronzée, impassible, osseuse et dure, au nez énergique. Une moustache tombante, peu fournie, aux poils raides, cachait la lèvre supérieure.

Son œil me fouillait, un regard étrange, droit, clair, et pourtant comme voilé de mélancolie. J'ai connu cette expression chez des fumeurs d'opium. Il jeta quelques mots dans la conversation : son français était parfait. Je demandai au général de me présenter. C'était le prince Arsène Karageorgevitch J'avais une lettre de recommandation pour lui, d'un ami commun. Depuis mon arrivée en Mandchourie, j'avais vainement tâché de le joindre. Il était continuellement aux avant-postes, à des distances considérables : certain qu'une quinzaine se passerait sans action générale, il était venu se reposer quelques jours à Kharbine.

Cette soirée, il me semble que c'était hier. Le général arrangea, après dîner, une petite fête dans un café-concert, sorte de jardin-restaurant à ciel ouvert, fameux en Mandchourie et qui s'appelle « la Nouvelle Colchide ». Je vois encore cette grande salle, cet immense cabinet particulier, où nous étions assemblés, quelque vingt officiers et moi, autant de femmes fanées. A mesure que l'heure s'avançait, — et nous nous séparâmes très tard, — mon étonnement croissait à causer avec le prince Arsène. Quand je quittai Paris, sa renommée, dont quelques échos m'étaient parvenus, m'avait préparé à rencontrer un viveur, un cousin du joyeux Milan. Je trouvais en Mandchourie un officier de premier ordre, d'un courage devenu légendaire, toujours à cheval, toujours au feu, briguant les missions les plus difficiles et les plus dangereuses,

vénéré de ses hommes, et pour qui tous ses supérieurs, Kouropatkine en tête, et tous ses égaux en grade professent la plus grande estime. Lorsque son rang et son nom lui rendaient si facile de traîner son sabre, comme tant d'autres, partout ailleurs que sur les champs de bataille, il ne se décidait à quitter son service que complètement épuisé, et lorsqu'on ne se battait pas. Toujours à la besogne, depuis le Yalou, on peut dire sans exagération qu'il ne s'est passé de jour ni de nuit qu'il n'affrontât dix fois la mort. Nous nous sommes souvent perdus de vue pendant longtemps : par des connaissances communes, je savais ce qu'il advenait de lui. Durant mes six mois de Mandchourie, le compte des congés qu'il a pris est facile à relever. Il s'est absenté trois fois de son corps, pour quelques jours seulement, et — j'y reviens — lorsqu'on ne se battait pas : bref, un des rares qui fussent à la hauteur de leurs fonctions et digne de commander ; un vrai, un bon officier ; un de ceux avec qui on aime marcher !

Il en est un autre... Et tous deux furent dressés par l'armée française. De l'aveu même des Russes, parmi les meilleurs officiers qui se trouvaient en Mandchourie à mon départ, — la liste n'est pas longue, — se plaçait auprès d'Arsène Karageorgevitch, le prince Napoléon Murat. Car tout ce que j'ai dit de l'autre peut s'appliquer à celui-ci. Ce ne sont point mes sentiments personnels à l'égard de ces deux officiers, ni même l'orgueil national qui m'entraîne. Malgré mon estime et ma sympathie, je ne porterais point un jugement pareil, si l'armée russe entière ne pensait ainsi ; quel que soit mon chauvinisme, je ne risquerais pas un démenti facile. Je constate simplement des faits. J'enregistre l'opinion des Russes : deux officiers ont toujours et partout fait leur devoir avec bravoure. avec ardeur, avec savoir et intelligence, et ce sont deux officiers éduqués par nos écoles, dressés par nos régiments. Il en est d'autres à coup sûr ; il en est même quelques-uns que l'on pourrait leur comparer. Il n'en est pas que les Russes leur préfèrent. Le relief qu'ont pris, en Manchourie, le prince Karageorgevitch et le prince Murat est d'ailleurs facilement explicable : ces élèves de l'armée française possèdent les deux vertus militaires qui, je crois, résument toutes les autres, et dont la majorité des cadres russes est totalement dépourvue : l'esprit

militaire et le sens du devoir. A l'appui de mon dire, et pour ceux qui traiteraient ce dernier jugement de calomnieux, il me faudrait conter par le menu toute cette visite à Kharbine ou plutôt ma vie durant six mois avec les Russes. Que penser d'officiers supérieurs qui s'enivrent et roulent au ruisseau, avec leurs lieutenants, sous les yeux de leurs hommes ? Que penser d'officiers qui vident la caisse du régiment ou gaspillent l'argent qui leur est confié, en font cadeau aux cocottes de Tiéling, aux *sistras* de Moukden et de Kharbine, cependant que les hommes manquent de vêtements ou de bottes, et les chevaux de fourrage ?

Ce sont des exceptions, à coup sûr. Moins rares pourtant que je n'aurais souhaité. Je l'ai dit déjà, et je m'empresse de le reconnaître encore, il y a tous les officiers que l'on ne voit pas, parce qu'ils font leur métier ou tâchent. Mais ceux-là, ce sont pour la plupart des petits, des humbles, qui n'ont pas le temps ni le désir d'intriguer, et qui meurent obscurément, en s'efforçant d'acquérir — sous les balles — ce que l'école ne leur a point appris. Mais les cadres supérieurs !

Quatre jours à courir les magasins, quatre nuits à boire du champagne, et je repars pour Moukden, En cours de route, une discussion s'engage entre des officiers au sujet de Kouropatkine et d'Alexeieff. Le général en chef a d'ardents défenseurs. Un grand nombre affirme que Kouropatkine, loin d'avoir ses coudées franches, est continuellement accablé d'ordres inexécutables, venant de Russie.

« Ah ! s'il n'y avait que cela ! dit l'un de mes compagnons. Mais non seulement Kouropatkine perd son temps à correspondre avec Pétersbourg, pour tâcher de les convaincre qu'ils n'arrivent qu'à le paralyser : il doit aussi prendre en main, surveiller à peu près la totalité des services en Mandchourie. Je ne prétends point que le généralissime soit un Napoléon. Comme nous tous, hélas ! il en est resté aux tactiques de la guerre turque. Dès le début de la guerre, il eut, néanmoins, — et lui seul peut-être, une vision très nette de son plan de campagne. Il se rendit compte que notre infériorité numérique ne nous permettait aucune action offensive. Si on l'eût écouté, nous serions à Kharbine, à attendre patiemment les 600 000 hommes qui nous permettaient d'écraser les Japo-

nais : nous aurions évité le désastre de Ouafango. Il n'aurait pas fait partir, contre sa volonté, Stackelberg au secours de Port-Arthur : Kouropatkine nous aurait donc conservé près de 1 500 hommes, des drapeaux, dix-sept canons.

— Vous pensiez, — il se tourne vers moi, — que le généralissime n'avait qu'à s'occuper de l'armée, des mouvements stratégiques, des batailles. Cette tâche seule serait déjà écrasante, car son état-major ne l'assiste guère, et nos cartes n'existent pas : presque inutilisables, tant elles sont défectueuses. Mais regardez autour de vous, récapitulez les services de l'armée dont vous pouvez avoir connaissance, et si vous les jugez insuffisants, dites-vous que, sans Kouropatkine, ils le seraient bien plus.

» Le général est obligé de diriger entièrement le service d'intendance, tant l'incapacité s'y montre grande ! Il veille à ce que ces (ici, un mot impossible à répéter) de la Croix-Rouge ne volent que décemment. Quoi encore ? De temps à autre, il lui faut s'occuper de faire mettre à la porte — comme à Liaoyang, dernièrement — un troupeau de prostituées. Il est intendant, fait dresser des cartes, donner aux hommes du pain, des bottes, se débat contre ses rivaux, lointains ou proches, car sa fortune lui a valu bien des haines. Ce n'est point tout. Vous souvenez-vous, en juin, de cette inspection qu'il passa, une nuit, au buffet de la gare ? Comme d'habitude, des officiers étaient étendus, ivres-morts, sur le quai, Kouropatkine apparut soudain et les expédia, séance tenante, se faire tuer « au front ». Il doit donc être encore une sorte de garde-chiourme, de maître d'école... Vous voyez, termina-t-il, quel temps lui reste pour faire des plans de campagne ! »

En écoutant mon compagnon, je me figure Kouropatkine, essayant sans cesse de replâtrer cet édifice en ruine que me semble être l'armée de Mandchourie : à peine réussit-il à consolider un pan de mur, qu'un autre menace de crouler. Deux officiers veulent absolument me faire prendre parti pour l'un des grands rivaux : suis-je un « Alexeieff » ? ou un « Kouropatkine » ? Un troisième me tire d'embarras, en demandant si vraiment le généralissime est tombé en disgrâce, rappelé à Pétersbourg, La majorité de mes compagnons espère que ce

bruit est faux. Les partisans de l'amiral reconnaissent eux-mêmes combien serait dangereux le départ du seul homme qui connaisse le pays et ses ressources.

Ce qui m'étonne, c'est le sans-gêne de ces critiques, et de voir des sous-lieutenants démolir ainsi, en quelques phrases, le généralissime ou le vice-roi. Ils ne craignent point ma présence, parlent français, me demandent mon opinion à tous propos, me poussent à l'exprimer franchement ! Ils n'ont bu que peu, il est vrai, et il n'est que huit heures du soir : à une heure du matin, ils affecteront la plus grande défiance à mon égard, et j'entendrai peut-être une voix pâteuse parler de la France « amante infidèle ». La plupart des Russes que j'ai rencontrés en Mandchourie agissaient ainsi. Un jour, ils me témoignaient une confiance sans bornes ; le lendemain, c'était le contraire.

Bientôt le haut commandement même s'inquiéta de ces critiques, de ces jugements, tenus dans les lieux les plus divers : une affiche, signée, si j'ai bonne mémoire, du général Sakharoff, chef du grand état-major, fut placée dans les buffets des gares, où chacun pouvait la lire. On y menaçait de punitions sévères les officiers qui se livraient ouvertement à ces appréciations désobligeantes, soit sur leurs supérieurs, soit sur les opérations. Ces propos n'étaient pas perdus pour tous. Si les Russes, quelques heures plus tard, ne s'en souvenaient guère, en était-il de même pour chacun des passagers, dans ces wagons de troisième classe où les officiers s'entassaient souvent ? La fumée des cigarettes obscurcissait l'air ; le parquet était jonché de bouteilles, de pelures de pommes, de débris de pain et de fromage. Contre le plafond, s'alignait une dernière rangée de couchettes, celles des humbles, des indigènes... Les bougies éclairaient mal. En levant les yeux, on distinguait à peine une forme étendue, un visage vaguement jaune, des paupières closes... Baissait-on la tête, deux yeux bridés se fixaient sur les officiers russes et flambaient, grands ouverts.

. . .

Entre Kharbine et Moukden, mes compagnons vont aux nouvelles, à chaque station. Le bruit d'une bataille autour de Liaoyang devient persistant. Je reste sceptique. D'abord personne ne donne d'indications précises. Ce ne sont que des

rumeurs incertaines, démenties quelques verstes plus loin. Et puis, je ne crois plus à rien, sinon à ce que je vois de mes yeux : la Mandchourie est le pays des nouvelles fausses. J'ai hâte pourtant d'être arrivé. A Moukden, mes amis me rassurent entièrement : des officiers leur ont affirmé que tout est calme au sud. Dans cette région, les Japonais auraient même diminué leurs effectifs, au profit du terrible Kouroki, qui nous vient de l'est et dont l'arrivée est imminente. Je me frotte les mains de satisfaction, m'occupe à faire ouvrir des caisses nombreuses de soda.

31 août.

Durant toute la journée, je suis intrigué à plusieurs reprises par le frémissement des fenêtres de ma chambre. De temps à autre, il me semble avoir dans les oreilles comme un bourdonnement lointain d'abeilles, — le vent, sans doute? Nous avons inauguré le soir, dans la belle maison, de longues parties de *bridge* : nous sommes si confiants dans nos prévisions!

La nuit est incomparable : le concert habituel des chiens flotte sur Moukden endormie. Du bâtiment habité par les boys. s'échappent les notes sourdes, espacées, d'une guitare chinoise. Dans ce calme profond, les vibrations mystérieuses prennent une telle intensité que nous cessons le jeu : plus de doute sur la nature de ce grondement incessant ! A soixante-dix kilomètres de distance, les canons nous apprennent ce que l'on a si bien réussi à nous tenir caché. Un enragé reprend les cartes et dit : « *Hearts are trumps*, atout cœur ». Les Japonais se ruent sur Liaoyang.

1er septembre.

Les pluies récentes ont transformé les routes en marécages. Il me faudrait trois jours pour aller à Liaoyang à cheval. Je suis à la gare dès l'aube. J'emmène Li-an, mon boy; il me servira d'interprète. J'ai la chance de trouver un train partant pour le sud. Allons ! la guigne qui me poursuit depuis Tachitchao semble se lasser : je verrai quelque chose de la bataille. « Hâtez-vous », me dit-on. La locomotive siffle, semble impatiente de s'ébranler. Je me hisse vivement sur la plateforme d'un wagon de marchandises; mais nous ne quit-

terons Moukden que trois heures plus tard. Lassé d'attendre, je vais au buffet. Rien n'est changé. Comme d'habitude, nombre d'officiers fument et boivent, sourient aux infirmières.

— Vous allez là-bas? me demande un colonel, en désignant du doigt le sud. Il paraît qu'il y a une grande bataille, ajoute-t-il, indifférent.

Un mercanti grec, en train de gagner une fortune, me dit en français : « Hein! Liaoyang. » Et il pouffe de rire : il semble, celui-là, mépriser les Russes en proportion de ses gains; nous partons enfin. Toutes les cinq verstes, nous faisons halte, deux, trois heures.

A la tombée de la nuit, nous sommes garés sur une contre-voie : un train de la Croix-Rouge nous rejoint. C'est un de ceux qui furent offerts à l'armée par les grandes-duchesses. Un des wagons forme une superbe salle à manger. La table se garnit bientôt de nombreux convives, hommes et femmes, gais, souriants. A côté, se trouve la cuisine. Les immenses fourneaux en cuivre reluisent. Le canon gronde sans discontinuer. Pour être entendu à pareille distance, ce duel d'artillerie doit être effroyable; nous sommes loin des trente mille obus lancés par les Russes, le 24 juillet, à Tachitchao. A l'horizon, nous apparaissent fréquemment des points lumineux aussitôt disparus : les éclairs des shrapnells. Je songe à des nuits aux Indes, durant lesquelles d'innombrables lucioles semblaient entourer ma tente d'étincelles.

La Croix-Rouge a fini de dîner : bras dessus, bras dessous, officiers, médecins et *sistras* marchent lentement sur la voie, en avant du train. A cinquante mètres, se trouve un talus; on y grimpe, pour mieux voir les shrapnells. A peine un point lumineux apparaît-il qu'on le signale, avec des exclamations. Ces gens semblent regarder un feu d'artifice. Puis, ils reviennent, souvent par couples étroitement unis. Il est neuf heures. Le ciel est noir, sans une étoile, sans lune. Le foyer de la locomotive projette des deux côtés de la voie une large barre sanglante; dans l'air lourd, chargé d'orage, montent des rires étouffés, des petits cris...

Je m'enroule dans mon caoutchouc, m'étends sur la plate-forme et m'endors. Au milieu de la nuit, on me secoue violemment. Un sous-officier veut absolument me prendre

pour un espion. Pauvre diable! Il ferait bien mieux de surveiller l'aide-machiniste, un Chinois qui est venu se coucher près de moi et suit, narquois, notre discussion. Un soldat se rapproche, porteur d'une lanterne. Mon sous-officier trop zélé n'est certainement pas un de ces bons sous-officiers qui font les trois quarts de la besogne de leurs chefs, et que j'admire tant. Il pue le vice et l'alcool. J'ai hâte de reprendre mon sommeil : je l'entraîne à l'écart, lui glisse un rouble dans la main. Il salue et s'éloigne. Je me rendors en pensant : « Et si j'étais un espion ? »

Après deux ou trois mois de guerre, les Russes en Europe sont fixés sur la façon dont on gère les caisses de la Croix-Rouge. Aussi plusieurs grandes villes ont-elles délégué un envoyé spécial, qui vient en personne distribuer des secours et de l'argent. Le matin, je trouve un de ces volontaires parmi les passagers du beau train : j'ai la fortune de le connaître; grâce à lui, je dévore du pain et des œufs. Je partage ces provisions avec mon boy. Il mange sans s'étonner. Depuis hier, il ne s'est pas départi de son impassibilité : je quitterai d'ailleurs la Mandchourie sans jamais l'avoir vu broncher. Les heures s'écoulent, avec une lenteur exaspérante. Le canon gronde toujours, là-bas. Les mécaniciens du train placent des bouteilles sur le remblai, et font des concours de tir à coups de pierre. Midi, trois heures, cinq heures du soir! Nous sommes stoppés à un garage : une petite maison de briques s'élève au bord de la grande plaine verte, à cent mètres de la voie. C'est un poste de gardes-frontière. On nomme ainsi les soldats spécialement chargés de garder le chemin de fer. Quelle existence, là, seul, pendant des mois! En été, passe encore, mais durant l'hiver terrible! Des semaines sans voir âme qui vive, sauf quelques Chinois, et le paysage immuable, ces étendues glacées, à perte de vue, que balayent les vents! Un chant bizarre détourne ma pensée. Je ne comprends d'abord pas. D'une fenêtre de la maison, dans le silence qui semble élargir encore ces plaines, cet océan de verdure, s'élève une voix puissante, *Toréador ! Toréador ! prends garde !*

Et vraiment à cette heure, ce chant de phonographe est très beau.

Enfin des nouvelles ! Vers neuf heures du soir, un train vient du sud : Liaoyang est évacué. Je n'ai plus qu'à rentrer à Moukden : le phonographe inlassable nous jette, comme adieu, les fragments d'une chanson d'Yvette Guilbert.

J'arrive à Moukden au milieu de la nuit. J'exprime à un officier mes craintes d'être arrêté à la porte de la ville chinoise ; ne faut-il pas un mot de passe ? « Bah ! me dit-il, jovial, les sentinelles s'en moquent pas mal... et puis vous savez que cinquante kopecks aplanissent les difficultés. » Le service des portes, heureusement, est mieux fait que ne le pense cet optimiste. Avec beaucoup de difficultés, j'arrive à la maison de Lou.

3 septembre.

Je pars à cheval pour le sud, par la route mandarine. Nous sommes trois, deux correspondants anglais et moi. Les chemins sont affreux. Nous avançons à peine de dix kilomètres avant déjeuner. Nous faisons halte au village décoré de deux grands poissons. Les Chinois se mettent en quatre dès qu'ils apprennent que nous sommes des *In-Goua* (Anglais) et des *Fa-goua* (Français). Nous arriverons certainement trop tard pour voir quoi que ce soit. Des milliers de charrettes se suivent sans interruption, allant vers Moukden : tantôt des voitures régimentaires russes, tantôt de lourds véhicules indigènes, menés tambour battant par un soldat, à la grande indignation du Chinois propriétaire de l'équipage. Ce dernier parle, gesticule et maudit sans relâche.

Peu de ces charrettes sont vraiment chargées : ce que j'ai surtout vu en Mandchourie, ce sont des voitures vides. Beaucoup transportent une petite table, une chaise et deux ou trois choux, autant de navets, qui serviront aux soldats pour la soupe prochaine.

Vers trois heures de l'après-midi, nous croisons un jeune homme à cheval, en civil. Il est escorté de nombreux Chinois, qui donnent l'impression de commerçants fortunés. Leurs vêtements sont neufs, faits de bonnes étoffes solides. Leurs visages respirent le bien-être ; quels singuliers gardes du corps ! L'Européen doit avoir dix-huit, vingt ans à peine. Cet adolescent imberbe, élancé, si frêle, sourit en pas-

sant et me regarde. Il est déjà loin que l'expression de ce visage, de cet œil, m'intriguent encore. Je sens qu'il y a quelque chose. Je cherche en vain. Je sursaute tout à coup sur ma selle, à l'étonnement de mes compagnons. Je tiens mon jeune homme! Je mettrais la main au feu que c'est une femme. Je ne m'en étonne pas outre mesure. Si les maisons, les fermes qu'ont occupées les Russes en Mandchourie pouvaient parler, nous saurions quelques histoires dignes des fées.

Que de transports, que d'hommes remontent au nord! Voici une batterie démontée, probablement, qui quitte le front, elle aussi. Nous croisons un détachement de cavalerie, colonel en tête. Il demande ses papiers à l'un de nous, les examine et repart sans mot dire.

Depuis Moukden, le sol est couvert de boîtes de conserves innombrables. Aux abords des villages, les petits Chinois les ramassent soigneusement. Le soleil commence à tomber. L'étape est finie pour aujourd'hui. Nous ne savons pas trop bien où nous sommes. Nous nous arrêtons dans un village; chaque maison est remplie d'hommes; les champs disparaissent sous les tentes. Un peu à l'écart, nous trouvons enfin un gîte; dans un bas-fond, se dressent quelques maisons cachées parmi de grands arbres : l'une d'elles nous abritera pour la nuit. La chambre mise à notre disposition tient lieu de cuisine. Une odeur d'ail, suffocante, se répand. Après dîner, plutôt que de reposer sur le khang d'une propreté douteuse, je m'allonge par terre, dans mon manteau. Des fourmis me dévorent toute la nuit. Je m'endors un peu avant le lever du jour et me réveille couvert de rosée froide.

4 septembre.

De grand matin, nous quittons la route mandarine et prenons un chemin qui se dirige vers l'ouest. Nous devons tomber sur la ligne du chemin de fer : là, nous aurons des nouvelles. Le terrain devient un peu accidenté. Las de ces plaines sans fin, je ne suis plus bien difficile et me réjouis à chaque vallonnement, aux boquetaux verts.

Des cavaliers dévalent une pente rapide, viennent à nous au grand trot. A leur tête, se trouve un colonel que je

connais. Il s'arrête à peine, me demande si j'ai vu Kouropatkine. Je dis non. Il repart à belle allure. Il semble bien exalté : ça doit marcher mal ! De tous côtés, des bandes de Chinois fuient vers Moukden. Les hommes portent à chaque bout d'un bâton un panier rond, qu'emplit aujourd'hui un petit enfant à la mine éveillée, ravi de l'aventure. Puis des femmes lasses, courbées sous de gros paquets : les hardes de la famille, sans doute ; des gamins exténués, des charrettes que traînent des bœufs, de grands mulets couplés parfois à de tout petits ânes. Lamentable, cet défilé de pauvres gens ! Il me vient, malgré moi, une irritation ridicule de voir ce paysage calme, ces arbres où chante le vent frais, ce ciel lumineux rayé par les hirondelles joyeuses, toute la nature contempler, impassible et sereine, cette misère et ces ruines.

Les troupes passent toujours de plus en plus nombreuses. C'est la retraite, c'est la déroute couvrant le pays. Cavaliers, fantassins, caissons s'entassent dans les chemins étroits. Nous devons faire halte fréquemment. C'est une agitation, un désarroi inouïs. A contempler ce désordre, on sent combien l'esprit de direction fait ici défaut. Des hommes, par bandes ou isolés, s'en vont à travers champs, dans toutes les directions, le fusil couché sur l'épaule. Ils semblent partir à la chasse. L'un d'eux manque de m'éborgner avec cette baïonnette qui jamais ne quitte le bout du fusil. D'autres dorment dans les fossés. J'en compte douze qui ronflent, en tas, sous le soleil. Tous ces hommes ne sont pas blessés pourtant. Où vont-ils ? Où sont leurs chefs ? Il n'y a personne pour mettre un peu d'ordre parmi ce gâchis. Voici plusieurs centaines de fantassins qui, tranquillement, montent au nord, les mains dans les poches, pour ainsi dire. Se dirigent-ils sur Moukden, ou ailleurs ? Ils n'en savent sûrement rien eux-mêmes. Ils s'en vont..., et pas un officier qui les contrôle !

Le village où nous avons couché est Yentaï; nous arrivons brusquement à la station. Une fourmilière d'officiers, une douzaine de généraux discutant carte en main, qui avec un lieutenant, qui avec un capitaine. Les visages sont durs, tendus, soucieux, couverts de poussière, luisants de sueur ; des groupes se forment, et, chose rare, toutes les voix sont

basses. Sur ce bourdonnement, ces allées et venues précipitées, semblent flotter une lassitude, un abattement profond : quelques figures sont désespérées...

Un officier me dit que j'arrive trop tard, que l'ordre définitif d'évacuation sur le nord a été donné. Je rencontre le général Silvestre qui part dans quelques heures pour Moukden. Que faire, sinon rentrer? Découragé, je sors de mes fontes un énorme sandwich au poulet, que je garde précieusement depuis hier. La viande est gâtée. Je jette le sandwich à un gros chien chinois, qui erre aux alentours : il engloutit pain et poulet d'un seul coup. Dans un coin de la gare, un mercanti a installé une sorte de cuisine. L'air y est irrespirable. Une trentaine d'officiers se disputent des assiettes graisseuses, remplies d'une eau jaunâtre, où flotte un morceau de viande.

Je reprends bientôt la route mandarine. Je talonne rageusement les flancs de mon poney. A la nuit tombante, j'arrive au pont de la rivière Houn-Khé. Depuis trois mois que je suis avec les Russes, il ne s'est pas passé de jour que je ne reçoive de beaux papiers, couverts de sceaux respectés, où figurent les deux aigles, et l'on m'a donné le brassard de soie rouge, où les deux lettres russes K. B. (correspondant militaire) sont encadrées de caractères chinois qui, traduits littéralement, veulent dire, paraît-il, « celui qui espionne les choses militaires ».

Une sentinelle garde l'entrée du pont : brassard, papiers, rien n'y fait. Ma tête ne lui revient pas. « Au large ! » Il faut passer à bac. Sur le sable que blanchit la lune naissante, se distinguent des groupes nombreux, masses confuses d'où s'échappent des cris aigus, des vagissements plaintifs. Ils sont là par centaines, les Chinois fugitifs dont les chaumières, les récoltes, le bétail, rien ne reste. Ils attendent le jour pour faire péniblement passer la rivière à leurs femmes, à leurs enfants, à leurs lourds chariots. Ce pont a été construit par les Russes. Mais, en ce moment, pas une voiture prête à s'y engager, pas un cavalier, pas un piéton : n'est-ce pas l'heure pour les blancs, pour les « civilisés », de témoigner un peu de pitié à ces malheureux qu'ils ruinent?

A Moukden, je trouve le quartier russe affolé. La Banque

Russo-Chinoise file sur Tiéling, distant de quelque soixante verstes au nord : une fois de plus, les malles s'empilent, les voyageurs, les *sistras* se bousculent à la gare. C'est l'exode vers le nord. Les Russes sont maintenant si accoutumés aux retraites, à perdre du terrain, qu'on ne pense même pas à une résistance prolongée, coûte que coûte : sitôt que les Japonais avancent de dix kilomètres, on ne pense qu'à se mettre à l'abri cent kilomètres plus loin.

Je vais aux personnes que je connais ; la réponse est partout la même : « On évacue ; on discute la date à laquelle nous serons tous, l'armée comprise, à Kharbine. » Mais je ne crois guère à ces histoires : non qu'on puisse arrêter sérieusement l'ennemi, s'il veut pousser au nord, mais comment croire qu'il soit assez fou pour s'éloigner ainsi de ses bases ? Pourtant l'heure est critique, puisque la Banque Russo-Chinoise, toujours bien renseignée, montre le chemin du nord. J'ai un tas de malles. J'apprends que des amis ont perdu leur bagage à Liaoyang. Je me décide à ne garder que l'indispensable et à envoyer au plus vite mon boy Li-an confier le reste à la banque de Kharbine.

8 septembre.

On évacue la station de Cha-Kho. Le gros matériel du chemin de fer, les wagons inutiles, les rails, sont dirigés sur Tiéling; les camps-hôpitaux se portent au nord en hâte. On n'entend qu'imprécations contre le général Orloff[1]; il est maudit cent fois par jour.

Selon un officier des Gardes, tout marchait à souhait le matin de la fameuse déroute. Kouroki, séparé par la rivière Tai-Tzé du reste des forces japonaises, se trouvait dans une situation désespérée ; la victoire russe, sur ce point, ne faisait aucun doute : les Japonais étaient enserrés. A deux heures Kouropatkine télégraphiait à l'empereur qu'il tenait la victoire. Mais Kouroki ne tâcha point de trouer le centre, comme on l'espérait. Il fonça sur la droite (division Orloff) et les hommes, des réservistes sans entraînement (5e corps), furent pris de panique devant cette *furia* japonaise. « Comment leur

1. Si je cite son nom c'est que la presse entière a parlé de lui.

en vouloir ? continue cet officier avec découragement : des colonels mêmes montrèrent l'exemple, s'enfuyant dans des *drochkas* (sorte de victoria), à toute vitesse, loin de la bataille ». Et il conclut par cette phrase bizarre : « Ah ! vous savez ! je suis arrivé en Mandchourie fidèlement attaché au régime ; maintenant... »

9 septembre.

Les Japonais, comme de coutume, ayant cessé leur marche en avant, Moukden se ressaisit petit à petit. Je ne connaîtrai plus, j'en ai peur, la grande ville paisible, un peu somnolente, même dans son activité commerciale. Les jours vont changer. Jadis, par les matinées radieuses, des campagnes environnantes affluaient les maraîchers ; les brouettes, semblables à celles des vieux ancêtres, grinçaient et disparaissaient sous les navets, les carottes éclatantes, les belles salades vertes. Aux carrefours, se rassemblaient les vendeurs réjouis, emplissant l'air de leurs appels un peu barbares, aux consonnances inattendues. Sur le sol, s'alignaient d'innombrables paniers d'osier, aux larges mailles, d'où jaillissait soudain une crête écarlate, un chant triomphal ; de gros porcs noirs, aux ventres énormes, pattes liées, protestaient en clameurs aiguës...

Durant la grande chaleur, Moukden, autrefois, s'apaisait, languissante. Les rues, presque désertes, les arbres même semblaient envahis de torpeur, et les branches, agitées à peine, chuchotaient comme un rêve. Vers le soir, apparaissaient des *pékin-carts* somptueux, attelés de mules splendides, luxueusement harnachées. L'intérieur de la voiture était souvent caché par une gaze métallique, qui arrêtait, avec la poussière, les regards indiscrets. J'entrevoyais à peine un vieillard respectable, aux immenses lunettes, largement cerclées de corne, ou quelque visage de femme, aux joues empourprées de fard. La chevelure noire, à l'arrangement délicat et compliqué, s'avivait d'une fleur blanche ou pourpre : un mandarin, une grande dame, allant faire ses visites.

A peine le soleil disparaissait-il que les boutiques se fermaient, les passants se faisaient rares. Les lampes qui tenaient lieu de réverbères éclairaient si peu que Moukden semblait

morte, entièrement déserte : les maisons blanchissaient sous la lune ; des chats miaulaient. Mais cette ville inanimée ne donnait point une impression d'abandon, de tristesse : elle méditait, confiante en la prochaine aurore.

Ce calme est changé maintenant en une fièvre incessante. Les soldats massifs encombrent les rues. Les voitures régimentaires, les caissons, les Cosaques disparaissent dans des nuages de poussière. Des véhicules disgracieux, bas sur roues, en forme de gondoles, transportent officiers et *sistras*, qui flirtent et se préparent pour l'hiver, marchandent des fourrures. Les commerçants chinois font des bénéfices énormes. Les Russes achètent, à des prix fous, des zibelines noirâtres, au poil ras, qui se pèleront dans quelques semaines, des bibelots atroces, un étalage de bazar fait en Allemagne ou à Changhaï. La nuit, des bandes d'ivrognes zigzaguent par les rues.

Je cherche refuge dans la maison de Lou, dont je ne sors guère, sinon pour les corvées obligatoires à la station, la chasse aux nouvelles. Je suis si bien, dans mes deux grandes chambres ! En attendant les batailles, que je manquerai peut-être encore, je joue au *bridge*, au *poker*, tard dans la nuit. Je paresse le matin, retarde mon lever, et fume cigarette sur cigarette, allongé sur mon lit de camp. Que faire ? Je n'ai pas de livres, et l'on ne se bat pas.

Lou a disparu, est parti pour In-kéou, qu'occupent les Japonais. Il va pouvoir rebrasser de grosses affaires, maintenant, avec les amis jaunes.

Ma grande distraction, à mon réveil, est de surveiller une famille de moineaux. Ils ont élu domicile à l'extérieur de ma fenêtre. A force de donner du bec contre le papier, ils ont fini par déchirer un des carreaux, et de temps à autre apparaît un tout petit œil noir, vif, qui m'épie et disparaît. Ils ne viennent là que le matin. L'après-midi, ils ont à faire ailleurs ; je ne les vois jamais. Ici doit être leur parlement ; le lieu de rendez-vous pour discuter les questions importantes. Ils pépient éperdument et finissent souvent par se battre. Mais soudain un coup de vent agite le papier, avec fracas, et toute la bande s'enfuit dans un joyeux bruit d'ailes.

10 septembre.

Elle est odieuse, cette vie de rentier mandchou ! Je m'ennuie tant que j'abrège ma journée, en me levant à midi, à une heure. Tous mes livres sont à Kharbine. Ici, j'ai à peine une chemise et un savon. Qu'attendent-ils, les Japonais ? Je voudrais être au Bois. Des souvenirs de matinées à Armenonville me donnent le spleen.

Lou a envoyé d'In-kéou son frère, comme *manager* à sa place. Cette brute, qui ne parle que russe, veut faire de notre maison un hôtel. Il gagne pourtant assez d'argent avec nous. Quand les Russes vont nous envahir, cela va être du propre. Ma pauvre véranda !

Ça y est ! Je rentre de la gare ; il est une heure. Notre salle à manger est remplie d'officiers et de popes qui engloutissent bruyamment. Dans la cour, d'autres ont fait dresser des petites tables : on trébuche sur des bouteilles vides, des débris de mangeaille.

13 septembre.

La maison est intenable. Une grande pancarte orne maintenant la porte d'entrée, *Mandchouria Hôtel*. La place mérite un autre nom. Des officiers ont amené hier, tard dans la nuit, des chanteuses chinoises. Le vacarme a duré jusqu'à trois heures du matin ! Il va falloir loger ailleurs, mais où ? Mes moineaux eux-mêmes désertent : il est vrai qu'il pleuvote. Rencontré cet après-midi un de mes boys, qui avait disparu durant mon séjour à Tachitchao. Un grand gaillard, parlant admirablement anglais, et d'une paresse ! Il tâche de se sauver en me voyant. Je l'empoigne par sa natte. Un rassemblement se forme. Le boy m'explique que sa mère était très malade à In-kéou, etc. Ils disent tous cela, de Port-Saïd à Yokohama : je connais le motif. Je crois bien plutôt que mon homme est allé donner des renseignements aux bons « Japs ». Il a eu tort de s'en aller en gardant quelques roubles qui m'appartiennent. Je l'emmène de force au commissariat de police russe. Le commissaire parle français ; il est très aimable, écoute mon histoire, appelle l'interprète, un Chinois de grande allure, — parlant très bien français ! Le boy reste impassible durant l'interrogatoire, fort long. Il nie tranquillement, sans

éclats ; il ne sourcille pas en apprenant que le commissaire va l'emprisonner : il a même l'air un peu railleur. Le commissaire ajoute : « Mais plutôt, je vais te faire remettre aux autorités chinoises, au tao-taï (gouverneur) qui décidera. » L'interprète traduit. Mon homme devient vert, sort de son calme, demande avec véhémence : « Pourquoi le tao-taï ? » Ah ! c'est qu'il s'agit, non plus de police russe, mais bien de la justice indigène, expéditive et implacable... Il se rit des Russes : que lui importe un peu de prison, donné par les « diables étrangers » ? Son prestige y gagnera : il jouera au martyr. Mais le mandarin lui réserve trois mois de cangue : pour les siens, il aura perdu la face.

A la fin du dîner, le sort punit le frère de Lou de sa cupidité. Il a voulu un hôtel. Il en a tôt les bénéfices. Une bande d'officiers russes arrive. A leur tête, se trouve un bel homme qui n'est point ivre. Je le connais, c'est un prince et non des moindres. Il ne daigne pas me reconnaître. Il commande impérieusement le dîner. Il faut le temps de le préparer, mais cela ne le préoccupe guère. Nous autres pensionnaires, on sait que nous dînerons. Nos plats arrivent ; colère des officiers. Le prince appelle le frère de Lou. Une discussion s'engage sur les marches qui accèdent à la cour. Nous entendons un grand bruit, des cris. Nous nous précipitons. Le prince a renversé le Chinois et lui talonne la tête à coups de bottes. L'un de nous, un Américain, veut s'interposer. Le prince lâche sa victime, se retourne sur mon compagnon et fait mine de dégainer, puis se contente de l'insulter, et lui annonce qu'il le fera demain expulser de Mandchourie par Kouropatkine.

J'ai été jusqu'à la pagode, située sur la rive droite de la rivière Houn-Khé, et pareille à celle qui avoisine la gare. Elle aussi est entourée d'un jardin aux grands arbres. La dernière fois que je m'en approchai, je mis en fuite des tourbillons de corbeaux criards. Les branches alanguies, dont les feuilles commencent à jaunir, sont désertes maintenant : au pied de troncs vénérables, campent des *sotnias* de Cosaques.

Il doit être bien vieux, ce monument de briques, revêtu de plâtre, dont d'énormes fragments s'émiettent dans les ronces. Comme il est délabré, ce témoin de la Corée victorieuse,

maîtresse de la Mandchourie, civilisatrice du Japon, il y a dix-sept siècles, — quand nous n'étions, pour ainsi dire, que des barbares, — et retombée en décadence, devenue l'esclave des uns et des autres ! Ce n'est point une tour élancée, comme à Liaoyang, mais une sorte de cloche immense, de géante tulipe renversée, que surmonte, en guise de tige, une flèche de métal. Les reliefs de la base, dragons, griffons fantastiques, se distinguent à peine. Un côté des fondations s'est affaissé, et l'édifice penche légèrement. Cette inclinaison mêle un peu de comique à son caractère de vieillesse auguste, lui donne comme un semblant de gaieté factice, mais si mélancolique et douloureuse ! Je songe à une très vieille femme, toute ridée, qui, montée d'un doigt de champagne, esquisserait un pas de gavotte, pour faire croire qu'elle est encore jeune.

Au retour, je laisse aller mon cheval à son gré. Il choisit, pour retourner, des chemins que je ne connais pas. Nous voici dans des rues que je ne soupçonnais guère. Quelle différence avec les larges voies marchandes qui me sont habituelles ! Pas un magasin, rien que des murs épais, hauts de plusieurs mètres. Ce quartier respire le luxe, au moins la grande aisance. De temps à autre, une lourde porte entr'ouverte. Sur le seuil, un gros Chinois, gras, cossu. Du plus loin qu'il me voit, il se précipite en dedans de la porte, la pousse avec fracas : ils m'irritent, ces indigènes, avec leur méfiance méprisante ! Je guette une occasion. Le sol est mou ; mon cheval marche sans bruit ; nous arrivons bientôt à l'angle d'une rue. Je sens que ma bête va s'y engager. Je l'enlève des deux talons : surprise, elle fait un bond en avant. A quelques mètres, à droite, une porte grande ouverte. Il est trop tard pour la fermer. Sur le seuil, trois petites filles prennent le frais et causent gravement ; elles sont hautes comme une botte et serrées dans leurs longues robes de soie, prune ou bleue, à grands dessins. Leur coiffure savante s'égaye de fleurs vives. Le front et la naissance du cou sont couverts de poudre : cette blancheur de pierre accentue le fard qui empourpre leurs joues. Elles semblent de petites idoles faites de matières fragiles, précieuses. Hors des larges manches, sortent des bras frêles, d'un dessin très pur. Au bout des doigts minuscules, aux ongles teints de carmin, se balancent les

éventails de couleurs claires, savamment agités. J'arrête mon cheval. Stupéfaites, elles ne pensent pas d'abord à se sauver. L'une éclate de rire et montre des dents délicieuses. Je crois me trouver en face d'une gravure japonaise. Mais la plus grande — elles sont toutes les trois si petites ! — indignée par la mauvaise tenue de sa compagne, fronce les sourcils, lui donne sur le bras un coup sec d'éventail, et mon tableau disparaît en se bousculant, avec des sautillements, de toute la vitesse des petits pieds difformes.

Je passe devant un maréchal ferrant. Le travail a cessé depuis longtemps, les enclumes sont silencieuses ; pourtant, comme d'habitude, mon cheval corne de frayeur, refuse obstinément de pousser plus avant. Pour comprendre cette terreur, il faut voir, le jour, les malheureuses bêtes ficelées comme des saucissons, immobilisées durant des heures. Les Chinois, trop paresseux ou trop indifférents pour traiter les bêtes par la douceur, mettent fin aux coups de pied, aux résistances, en les ligottant de grosses cordes : les pauvres animaux semblent pris dans quelque toile d'araignée gigantesque. Chaque fois qu'ils approchent d'un de ces lieux de torture, ils montrent qu'ils n'oublient pas plus que les hommes.

17 septembre.

On escompte incessamment une reprise de l'avance japonaise. Leur aile droite — toujours Kouroki — aurait débuté avant-hier. Je vais enfin avoir quelque chose à faire. Je voudrais bien connaître ce fameux général du *bois noir* (tel est, paraît-il, le sens de *Kouroki*), terreur des Russes : on ne parle que de lui.

Pourquoi mon boy Li-an reste-t-il si longtemps à Kharbine? Je parie que, malgré les papiers imposants que je lui ai donnés, les Russes refusent de le laisser revenir. Être boy d'un Français, quel sujet de méfiance! Les espions chinois vont et viennent, librement, par centaines.

18 septembre.

A la messe. L'église catholique, démolie partiellement par les Boxeurs et que le missionnaire rebâtit lentement, a un

aspect bizarre avec ses grandes tours nues, qui seules restent debout. L'autre jour, je les ai aperçues de loin, au soleil couchant : elles m'apparurent comme des débris de château-fort incendié, rougeâtre, farouche : il n'y manquait que les clameurs de soldats donnant l'assaut.

La chapelle provisoire, trop petite, est bondée de Chinois. Sous le plafond bas, de vilaines odeurs émanent de cette foule. Je suis resté sur le pas d'une porte ouverte. Comme toujours, quelques soldats catholiques se trouvaient là. L'église n'a ni bancs, ni chaises : durant toute la messe, les Russes sont demeurés les deux genoux sur la brique. Ils étaient plongés dans la lecture d'un livre volumineux. Pas un instant leurs lèvres n'ont cessé de bouger. Que de foi, de piété, dans l'attitude recueillie de ces humbles ! Ils m'ont impressionné, ces hommes qui priaient avec tant de ferveur, peut-être pour la femme, les petits, si loin : demain, un shrapnell les déchiquettera par morceaux. Ah ! avoir le pouvoir de leur dire : « Allez-vous-en, rentrez dans vos isbas ! » Pauvres gens, serfs encore il y a quarante ans ! ils sont ici, en Mandchourie, sans savoir pourquoi : ils donnent leur vie pour cette guerre stupide, meurent obscurément, humblement, comme ils prient.

Ces soldats évoquent en moi certains souvenirs du sud, à Tachitchao et à Haïtchen. Il m'est arrivé de voir des hommes, orthodoxes ceux-là, se tourner vers l'orient pour dire leurs prières. Souvent, c'était aux abords des gares, et j'admirais leur recueillement, au milieu du tumulte, du va-et-vient des locomotives. Un jour, ce fut en plein champ. Le soleil tombait, le *gaolian* vert prenait des teintes roses : debout sur une éminence, ils dominaient l'océan de verdure, semblaient des statues sombres. Simultanément, ils se découvrirent, se signèrent lentement, à plusieurs reprises. Je m'approchai. Ils ne me donnèrent aucune attention. Sans se laisser distraire, ils prièrent longtemps, sous le ciel de gloire. Je pensai à l'*Angelus* de Millet..., mais combien plus émouvante, l'adoration silencieuse de ces soldats guettés par la mort ! Leurs prières finies, ils vinrent à moi, souriants, jovials. A ce moment, je me rappelle encore l'émotion qui s'empara de moi... J'aurais voulu leur parler, mais qu'aurais-je pu leur dire ? Je me sentis petit à côté de ces héros : je leur donnai du tabac : ils étaient

si contents ! Le peuple, le *moujik*, le soldat russe, quel élément merveilleux... Ah ! s'il n'y avait pas les autres !

19 septembre.

Je fais si peu d'exercice que je ne puis plus dormir. Après une nuit d'insomnie, je suis parti à pied, de bonne heure, par la ville.

Des enfants me suivent avec des cris, des bousculades. J'ai eu tort de leur donner quelquefois des sous. Ils deviennent gênants. Au coin d'une rue, je vois un attroupement. Beaucoup de gamins, là aussi. On s'écarte à mon arrivée. Je me trouve en face d'un vieux bonhomme, qui me sourit. Il n'a plus de dents. Il doit être très pauvre. Il tient à la main un panier en osier, minuscule, aux mailles rapprochées : une sorte de nasse pour tout petits poissons. On dirait un joujou. De l'intérieur, s'échappe une musique stridente, assourdissante. J'examine de plus près : soigneusement tapissé d'herbes, le panier renferme des centaines de cigales. Elles se grimpent sur le dos les unes des autres, avec un crissement de pattes sur les carapaces luisantes. Ce bruit rappelle vaguement les sons qui s'échappent d'un panier d'écrevisses. Le marchand de cigales sort une des bêtes vertes : je vois que les ailes sont rognées. L'hiver approche, les nuits sont déjà froides, j'ai trouvé du givre, ce matin, dans la cour : les Mandchous font leurs provisions de cigales, leur donneront asile dans les solives de leurs maisons, et la crécelle infatigable leur rappellera, durant la longue mort de la nature, que le printemps reparaîtra, que le soleil bienfaisant tiédira de nouveau la plaine, que les arbres redeviendront lourds de feuilles et de fruits... On saura patienter, grâce aux chants de la petite bête, qui les garde à l'espérance des moissons, des printemps futurs. Ce raffinement me fait songer à une coutume des Chinois aisés. Au cours de certains dîners, entre deux plats, dans un vase très simple, le maître de maison fait circuler parmi les convives une fleur rare, une orchidée souvent, dont la forme et la nuance réjouissent les yeux. Je m'éloigne. Une tristesse invincible s'empare de moi. Les cigales ! Routes poudreuses de Provence, oliviers,

blancheur éclatante des mas, Arles, Avignon, le Rhône, la France.

J'ai trouvé au télégraphe une dépêche pour moi, venant de Kharbine : elle traînait là depuis des jours, dans un coin. Je ne m'étais pas trompé. La police refuse de laisser mon boy Li-an revenir à Moukden. Il commence à faire vraiment froid. Je n'ai de vêtement que celui que je porte, le même que j'avais à Haïtchen, par quarante degrés de chaleur. J'irai à Kharbine chercher mon boy et m'équiper pour l'hiver.

En revenant de la station, mon cheval fait soudain un écart violent. Je comprends sa frayeur, en apercevant, allongé au bord de la route, un malheureux qui demande l'aumône. Terminant une de ses jambes, noirâtre, violacée, presque sans chair, apparaît le tibia, bout d'os jauni, terreux, comme une vieille défense d'éléphant. Le pied manque. C'est le résultat d'un séjour en prison : le pied, enserré à la cheville par un anneau qui entre dans les chairs, finit par dessécher, se détacher, tomber : la justice chinoise !

24 septembre.

Sorti à pied avant dîner. A l'extérieur de la ville, sur un remblai très élevé, je découvre un coin qui m'enchante. Là se tiennent les brocanteurs, les marchands de vieille ferraille, de vieux habits, les pédicures, les diseurs de bonne aventure. Un vieillard, réjoui, paisible, est assis sur un escabeau très bas, presque au ras du sol : devant lui, est étalé un tableau, couvert d'inscriptions mystérieuses. Il tient en main une fine baguette noire. Je me l'imagine conduisant un grand orchestre, à Paris, et me mets à rire. Il rit aussi, sans comprendre, par politesse. Il me plaît, ce vieux. Je lui donne dix kopecks ; la pièce disparaît dans les plis de sa robe. Il me saisit une main dans ses grands doigts maigres, si sales ! Je laisse faire. Des Chinois s'attroupent. Un moineau, perché sur l'épaule du bonhomme, fait tranquillement sa toilette, s'ébouriffe les plumes, part soudain en l'air, à petits coups d'ailes, attrape une mouche et revient se poser sur l'épaule de son protecteur. Le vieux me regarde la main de temps à autre, parle avec volubilité, touche de sa baguette les signes du tableau

étroit. Le groupe rit fréquemment. Que peut bien prédire ce vieux? quelles tristesses futures pour moi dans ce bavardage? peu m'importe. De cette hauteur, je domine une vaste étendue que partage un étang verdâtre. Tout au bout, passent des cavaliers, des fantassins lourds : que m'importe ma destinée, à moi, privilégié de la terre? C'est à ceux-là, à leur avenir que je songe.

26 septembre.

Un commerçant allemand me donne des détails sur l'occupation d'In-kéou, à la fin de juillet. Les Russes quittèrent la ville vers onze heures du matin. L'après-midi, à trois heures environ, apparurent aux portes deux éclaireurs, deux petits fantassins jaunes, solitaires. Puis les avant-gardes. Le reste des troupes, peu nombreuses, suivit. On alla aux douanes; on fit disparaître du haut d'un mât les aigles impériales, et le vent déroula le Soleil-Levant. Aucun pillage. Les Chinois enlevèrent de leur maison les drapeaux russes, pavoisèrent aux couleurs japonaises, et les mamans dirent aux petits d'oublier « Hourra », et leur apprirent « Banzaï ».

Pauvres Chinois! ils ont dû, depuis 1900, déployer tour à tour les couleurs françaises, anglaises, américaines, allemandes, japonaises, tant d'autres encore : quand flottera chez eux, librement, sans rivaux, le Dragon-Vert?

4 octobre.

On parle de plus en plus d'une offensive. J'ai peine à croire à un changement de tactique pareil. Nous sommes si habitués aux retraites! Les troupes mêmes, me dit un officier à la gare, ne songent plus, dans l'action, qu'à se replier dans les positions préparées en arrière. Quelques-uns montrent de l'enthousiasme pour cette offensive ; mais bien peu. X., au buffet, semblait très surexcité. Il déclarait à qui voulait l'entendre, que cette attaque était une folie, et qu'elle tournerait mal. Le bruit court que Kouropatkine veut un succès avant l'arrivée de Grippenberg, nommé chef de la seconde armée. On ignore encore qui commandera la troisième. On parle de Liniévitch, qui, depuis le début de la guerre, est resté du côté de Vladivostok, avec ces fameuses troupes qui devaient, en Corée, couper l'ennemi de ses bases.

5 octobre.

On va vraiment attaquer. Je me prépare. Je fais donner double ration à mes chevaux. Il fait très froid la nuit. L'atmosphère reste limpide, la lumière infiniment pure, mais le soleil n'a plus de chaleur. Le *gaolian*, aux environs de Moukden, n'a point été coupé. Sur de grandes étendues, les Russes ont couché, piétiné les hautes tiges, pour voir plus au loin. Elles sont sinistres maintenant, ces plaines ravagées. Elles semblent se soumettre, fauchées, vaincues par l'hiver.

Ici se place la bataille du Cha-Kho, que j'ai racontée aux lecteurs de la Revue, dans le numéro du 15 janvier.

22 octobre.

Le souvenir des blessés me suit comme une obsession. Quelle boucherie atroce ! Jusqu'ici, je n'avais aperçu que des hommes dans les hôpitaux, à Kharbine. Ils étaient convalescents, pour la plupart vêtus proprement ; mais ceux de l'autre jour ! Nous revoici à peu près dans la même position qu'au commencement du mois, moins, Russes et Japonais compris, quelque cent mille soldats !

Courte canonnade, ce matin, jusqu'à dix heures. Les Chinois fugitifs encombrent les routes, emplissent la ville. Ils sont sans gîte : il gèle à pierre fendre, la nuit; c'est une indignité. Nous continuons à être en butte aux jalousies de nombreux officiers et de plusieurs journalistes russes. Ils ne peuvent admettre que nous vivions dans une maison confortable, et que celle-ci ne soit pas immédiatement changée en hôtel « russe », c'est-à-dire en un lieu mal famé, plein d'ivrognes et de tumulte.

***

M. de La Salle,
correspondant de guerre.
Moukden (Mandchourie).

Paris, le 1er mai 1904 [1].

Monsieur et cher confrère,

Désireux de tenir au courant nos lecteurs sur les événements de Mandchourie, nous nous sommes décidés à faire appel à votre com-

1. Lettre trouvée le 22 octobre, par l'intéressé, dans un coin de la poste, sur le parquet : elle était enfouie sous des fragments de vieux journaux, une épaulette, un morceau de fromage, une boîte à sardines vide.

pétence technique. A lire les articles de vos collègues en Mandchourie, à voir combien ils parlent peu des opérations militaires, on devine une incompétence à laquelle vous seul faites exception. Un article mensuel vous agréerait-il?

Quel que soit le nombre de vos lettres, elles seront les bienvenues. Le conseil d'administration, réuni spécialement à ce sujet, me charge de vous offrir, pour chacune, trois mille francs, — désolé, croyez-le bien, de ne pouvoir faire plus.

Agréez, monsieur et cher confrère, l'expression de ma profonde estime.

Le Directeur,

GRÉGOIRE SABRETACHE.

Monsieur G. Sabretache,
Directeur de la Nouvelle Actualité,
Paris.

Monsieur le Directeur,

Je n'ai trouvé qu'aujourd'hui votre aimable lettre. Comme vous, je déplore l'insuffisance des articles qu'expédient mes collègues. Il est incompréhensible, n'est-ce pas, de les voir s'étendre complaisamment sur des descriptions de stations, de buffets dans les gares, de rues, de sites plus ou moins pittoresques, quand la guerre, cette grande guerre, unique dans les annales du passé, se déroule sous leurs yeux et s'offre, s'ils en savaient tirer parti, comme un sujet de considérations fécondes, tant sur la mise en pratique des tactiques actuelles que sur les réformes à venir.

Je vous adresse, ci-joint, ma première étude.

Début de la Correspondance telle que la reçut M. Sabretache, après visa de la censure russe.

L'armée russe, au début du règne des Rurick n'était qu' [redacted] Ivan le Terrible ne fit que régul [redacted] modifia le calibre.

Les premiers Romanoff [redacted] changèrent les pièces. La Grande Catherine donna une importance spéciale au corps des [redacted]

Je n'insisterai point sur les transformations subies [redacted] dans les temps modernes: elles sont connues de tous.

Je dirai pourtant que la guerre [redacted] de Crimée et la guerre

presque aussi [redacted] des Balkans révélèrent [redacted] après les changements du fusil et de l'artillerie exposés plus haut, la suppression, chez les cosaques, du port de la lance.

Rapidement je passerai maintenant en revue les faits marquants de ces derniers mois, pour en arriver à la période présente [redacted]

Dès le début de la guerre, on put constater [redacted]

L'attaque de Port-Arthur, le [redacted]

L'attaque de Vladivostock n'était pas [redacted] et les cosaques du général [redacted] bien que formant une troupe hardie et dévouée [redacted] dans le *gaolian* où rien ne permet de distinguer à la [redacted]. Les correspondants ont sans doute trouvé un accueil empressé ; mais [redacted] et les puces sont tellement [redacted] *fandzas*, dormir en plein air.

Si Port-Arthur venait à [redacted] il est probable que la situation de Liaoyang et même de Moukden [redacted] pièces de 120. Nombre de petits postes seraient [redacted] Otéro [redacted]

GEORGES DE LA SALLE

LA MAISON

DE MARIE DE MÉDICIS[1]

Lorsque Marie vint en France, les Italiens, ses compatriotes, s'imaginant qu'ils trouveraient facilement à sa cour des places lucratives, demandèrent en foule à y être casés. La question fut l'objet d'un échange de notes diplomatiques. M. de Sully, outré, déclara qu'il ne recommanderait « ni un médecin, ni un cuisinier », et les gens en fonctions, protestant qu'on voulait « leur enlever le pain de la bouche », firent notifier par le gouvernement d'Henri IV « qu'il y avoit en France des droits acquis ». Tout au plus Marie de Médicis parvint-elle à caser quelques Florentins : son amie d'enfance, Léonora Galigaï, des gentilshommes servants, des femmes de chambre, de petits pages. Puis elle renvoya un à un ses compatriotes déçus et doucement découragea ceux qui, de longues années durant, continuèrent à solliciter de sa bienveillance des prébendes à la cour. Il devait en rester trop ou de trop encombrants pour son bonheur et la tranquillité de l'État.

C'est qu'en principe la maison de la reine est un cercle

1. Avec la correspondance et les comptes inédits de Marie de Médicis, nous avons utilisé pour le présent travail un certain nombre de manuscrits de la Bibliothèque nationale donnant des états et les règlements de la maison de la reine au début du XVIIe siècle.

fermé. « La longue pratique et habitude avec les maîtres étant nécessaire », on conserve précieusement les vieux serviteurs, qu'on veut tous « hommes de bien et sains de leur personne »; braves huissiers ou fidèles valets de chambre vieillissent ainsi dans le Louvre sous les règnes successifs de trois ou quatre reines. Pour assurer cette tradition de bon service, les rois ont admis l'usage que chaque serviteur casât les siens, fils et neveux. Ceux-ci entrent tout jeunes — à la cuisine, par exemple, galopins, — gravissent de degré en degré l'échelle de la hiérarchie : leurs pères ou leurs oncles les surveillent, les forment; de véritables dynasties se fondent parmi les domestiques. Les gages ne sont peut-être pas enviables : ils n'ont pas changé depuis cent ans. Mais les gratifications compensent : on participe aux faveurs royales, on est nourri, on est exempt d'impôts, et la veuve qui reçoit pension est exempte, elle aussi; on jouit du privilège de *committimus*, qui permet de faire évoquer tous les procès devant certaine juridiction spéciale; enfin, simple valet de chambre, on figure dans « le protocole général de l'État, immédiatement après les conseillers des bailliages, sénéchaussées et sièges présidiaux, avant les officiers des élections, greniers à sel et tous autres juges inférieurs », dignité appréciable! Aussi tout le monde cherche à pénétrer dans la maison royale, et, comme il y a plus de fonctionnaires qu'il n'en faut, on a imaginé le système des quartiers. Quatre titulaires, nantis du même emploi, servent, chacun leur tour, trois mois par an. Leurs appointements varient, comme de juste, suivant qu'ils sont « en quartier » ou non.

Henri IV, pénétré d'esprit d'économie, réduisit impitoyablement la maison de la reine. La superintendante fut supprimée; les gentilshommes d'honneur renvoyés; les dames d'honneur — Louise de Lorraine, la femme d'Henri III, en avait soixante — congédiées. On ne revit plus ces troupes innombrables que Catherine de Médicis, la plus fastueuse des reines, avait autour d'elle : vingt-cinq demoiselles d'honneur, quarante-quatre femmes de chambre, quatre-vingts dames de compagnie. Pourtant, année moyenne — 1606, — tout bien compté, la maison de Marie de Médicis comprend quatre cent soixante-quatre personnnes, dont huit seulement

non payées. Sur ces quatre cent soixante-cinq personnes, deux cent un fournissent une service quotidien régulier.

***

Immédiatement autour de la reine, est le service personnel de Sa Majesté, service d'honneur et service de domesticité. C'est la dame d'honneur qui le commande. Douce et silencieuse, si jolie jadis, lorsqu'à vingt ans, attachée à la maison de Catherine de Médicis, elle était aimée de Henri de Navarre, madame la marquise de Guercheville a été la seule dame d'honneur de Marie de Médicis. Plein d'estime et de respect pour celle qui avait su lui résister, Henri IV l'a choisie pour guider la reine étrangère, l'instruire dans une vie nouvelle et la conseiller. Madame de Guercheville, qui a quarante ans en 1600 et dont le tranquille visage, un peu décoloré maintenant, décèle le calme bon sens, mène la maison avec tact. D'elle dépend tout ce qui concerne « la personne et la chambre » de la reine. Entre ses mains prêtent serment les dames et femmes de chambre. Elle ordonne seule, signe les états, arrête les dépenses, contresigne ordonnances et cahiers, fournit des certificats. Sa maîtresse l'aime-t-elle ? Mystère. Elle la comble de cadeaux : 1 600 livres d'étrennes à chaque nouvel an (les gages de la dame étant de 1 200 livres), 6 000 livres de pension annuelle, une belle croix d'or garnie de diamants. Elle la soutient quand elle a des procès ; elle fait décider que madame de Guercheville, qui a le privilège « de porter la queue de la mante de la reine aux processions », passera avant les femmes des maréchaux de France. Elle lui donne un bel appartement au Louvre, au second, au-dessus du sien, l'appartement qu'occupera plus tard M. le connétable de Luynes.

La dame d'atour, qui n'a autorité sur qui que ce soit, veille aux habillements et toilettes de la reine, les imagine, les fait faire, les présente : grave fonction, moins par l'office lui-même que par l'autorité que confère la faculté d'approcher à toute heure de la souveraine. Léonora Galigaï, qui est la dame d'atour, habite également au second un bel appartement de trois pièces, aux murs couverts de riches tapisseries et encom-

bré de vingt coffres sculptés où s'entassent les « hardes » et habits.

Marie de Médicis a une dizaine de demoiselles d'honneur, — les « filles et demoiselles » ou « les filles d'honneur », — plus généralement de six à huit, toutes du meilleur monde : Geneviève d'Urfé, Victoire de Cadaillac, Sabine de Coligny, Anne de Saint-Mars, Marie de Pontcourlay, Madeleine de la Meilleraye... Elles habitent au Louvre, ensemble, un appartement situé au rez-de-chaussée du « vieil corps d'hôtel », au-dessous des appartements de la reine.

La reine les nourrit, les habille, les surveille. Les jours de grande cérémonie ces jeunes filles portent une magnifique toilette « de toile d'or et d'argent ». On leur donne 200 livres de gages et, lorsqu'elles se marient, 12 000 livres en « présent de robe de noces », de la part de la reine, 2 000 écus de la part du roi. Un personnel spécial est à leur service : pour les garder d'abord, la gouvernante, madame de Malissi, la sous-gouvernante, mademoiselle de Courtenay, puis un huissier de salle qui surveille la porte de l'appartement, l'honnête Girard Passetemps ; trois valets de chambre, deux femmes de service, trois valets de pied. Marie de Médicis, qu'un tempérament très froid garantit des passions, ne les tolère pas chez les demoiselles d'honneur. Le jeune baron de Termes ayant été surpris dans la chambre de mademoiselle de Sagonne, à une heure et dans une tenue qui ne laissent aucun doute, la reine va demander à Henri IV « de faire trancher la teste » à M. de Termes. « La Sagonne fut ignominieusement chassée et maltraitée » ; la gouvernante fut renvoyée. Malgré ses instantes prières, le P. Cotton lui-même n'obtint pas grâce pour les coupables.

En revanche, Marie de Médicis s'attache à ses jeunes compagnes et sait les défendre, le cas échéant, avec âpreté. Elle a voulu marier une de ses demoiselles d'honneur, amenée d'Italie et nommée Catherine de Médicis, avec le baron de la Musse. Mais M. de la Musse, auquel on a conté des histoires, recule. La reine apprend que c'est madame de la Musse mère, qui a inventé et colporté les bruits outrageants. La voilà hors d'elle. Ce projet de mariage, déclare-t-elle, « est chose dont je ne me soucie aucunement » ; mais elle ne veut

pas qu'on perde de réputation « sa petite Catherine ». Ou madame de la Musse dira de qui elle tient ces bruits, pour qu'on en châtie les auteurs, ou « je lui ferai connoistre, à son dommage, combien je m'en trouve offensée ! » La reine fit interroger la baronne par le lieutenant civil Miron ; elle voulait qu'on la mît en prison, qu'on lui fît son procès. Finalement le lieutenant civil proposa que madame de la Musse présentât simplement des excuses.

Lorsqu'un mariage est décidé, Marie de Médicis permet au jeune homme de venir faire sa cour et écrit à la gouvernante qu'elle donne au fiancé « l'honneste accès auprès de la jeune fille qu'un serviteur doit désirer de sa maîtresse ». Petite troupe élégante et fine, le groupe des « filles et demoiselles » vit retiré dans les appartements, ne paraissant qu'aux fêtes.

Le service domestique est fait par les femmes de chambre, huit à dix, sous le commandement d'une vieille et respectable dame, « la bonne femme la Renouillière, » une grand'-mère édentée, bien au courant des usages et qui maintient les traditions. Parmi les autres femmes de chambre, quelques-unes venues d'Italie, confidentes de la souveraine qu'elles servent depuis l'enfance, sont peu au courant des habitudes françaises et parfois difficiles à conduire. La plus influente de ces Italiennes est madame Selvaggia Vincenze, que les Français appellent madame Selvage. Elle couche dans la chambre royale. La reine use d'elle pour les commissions de confiance, les remises d'argent. Les gages des femmes de chambre étant modiques — 120 livres par an, — madame Selvage reçoit des gratifications qui vont jusqu'à 9 000 livres !

Trois autres femmes de chambre, Catherine Forzoni, fille de la nourrice de Marie de Médicis, madame Sauvat, fille d'un valet de chambre de la reine Louise de Lorraine et madame Canche, femme d'un contrôleur général des finances de Poitiers, ne quittent pas l'appartement de Marie de Médicis. Le reste se tient dans la garde-robe : l'une s'occupe du linge de table, l'autre « des linceulx » ou draps de lit ; une troisième empèse le linge de la reine. Les biens, meubles et immeubles, de quelque étranger décédé ou de quelque enfant naturel leur procurent d'assez bon bénéfices.

Autour d'elles gravite un menu personnel accessoire : des nains d'abord, un couple d'Italiens, Marguerite Zavizanca et son frère, Albert ; Merlin et Marin Noué, qui est le porte-manteau ordinaire ; puis, une négresse, Madeleine, « la more de la reine » que celle-ci finira par marier en lui donnant 600 écus, et aux noces de laquelle elle fait faire « un festin digne d'une si belle beauté » ; une folle, Mathurine ; un bouffon, Pierre Navarre. Dans un ordre plus utile, Nicolas Guillois, le porte-chaise ordinaire ; la lavandière Madeleine Maupart qui blanchit « le linge de corps de Sa Majesté depuis son partement de Florence ». Enfin le petit Gaspard qui soigne les oiseaux des femmes de chambre.

***

En tête des hommes qui figurent dans les états de la maison d'une reine de France se trouvent les aumôniers. Marie de Médicis en a considérablement augmenté la liste. La reine qui l'a précédée, Louise de Lorraine, n'avait qu'un grand aumônier, une vingtaine d'aumôniers honoraires et quatre chapelains. Grand aumônier, premier aumônier, aumônier ordinaire, quatre aumôniers servant par quartiers, trente aumôniers sans gages, confesseur ordinaire, confesseur du personnel, prédicateur, chapelain ordinaire, dix chapelains, plus de cinquante ecclésiastiques viennent attester le souci de la femme d'Henri IV à paraître bonne catholique.

Depuis Anne de Bretagne, la tradition est que le grand aumônier de la reine soit un évêque. Celui de Marie de Médicis est l'évêque de Béziers, Jean-Baptiste Bonzy, un Florentin, sénateur de Florence et n'allant jamais dans son évêché, que son oncle, Thomas Bonzy, administre. Mal payé, comme tout le monde — 300 livres de gages annuels, mais 4 500 livres de gratification, — il remplit l'office, peu absorbant, de distribuer les aumônes de la reine, qui sont régulières et d'être le secrétaire de Sa Majesté dans les affaires religieuses. Les honneurs et profits sont nombreux : dispenses des impôts ecclésiastiques, bénéfices, etc. ; il n'attend pas la mort de l'archevêque de Rouen, le cardinal de Joyeuse, pour demander une part des abbayes du mori-

bond; il case neveux et nièces, mariant richement celles-ci, faisant arriver l'un de ceux-là, Dominique Bonzy, à la charge de premier aumônier et de prieur de Solesmes ; enfin, il obtient la pourpre cardinalice en 1611. Il fut congédié quatre ans plus tard, en 1615. Plus heureux ou plus adroit que lui, un de ses successeurs, honoré comme lui du chapeau rouge, ne quittera la place, en 1624, que pour devenir premier ministre : c'est l'évêque de Luçon, Jean-Armand du Plessis-Richelieu.

Premier aumônier, aumônier ordinaire, aumôniers par quartier ou chapelains, tous les ecclésiastiques, quel que soit leur titre, attachés à la maison de Marie de Médicis, n'ont en définitive que deux fonctions définies : dire la messe, le matin, les vêpres le soir, et bénir les tables aux repas. La messe de la reine doit être prête dès neuf heures du matin. Les dimanche, vendredi et samedi, on chante une grand'-messe à laquelle sont tenus d'assister, en rochet, tous les évêques et archevêques présents à la Cour. Les mêmes jours, on chante les vêpres à quatre heures. Si Sa Majesté ne fait rien dire, on attend sa venue pour commencer : le matin jusqu'à midi, le soir jusqu'à six heures. Quand la reine désire entendre la messe ailleurs qu'au Louvre, vite, le sommier de la chapelle charge sur une haquenée « le drap de pied de Sa Majesté, avec ses carreaux, tapis et dais » et va installer le tout à l'endroit désigné.

Un prédicateur attaché à la maison royale, Frère Jacques Buchon, de l'abbaye de Saint-Victor, pour l'humble somme de dix livres par an, prêche tous les dimanches et jours de fêtes, le matin après l'offrande de la grand'messe et durant le Carême ou l'Avent à peu près chaque jour. En principe, une messe quotidienne est célébrée pour le personnel de la maison ; il est douteux que laquais, valets de chambre, cochers ou cuisiniers y assistent, mais *benedicite* et grâces sont régulièrement dits à leurs tables comme à celle de la reine par l'aumônier en quartier [1].

1. Les princes du XVIe siècle avaient à cœur de prendre parmi leurs aumôniers des personnages tels que Pierre Ronsard, Philibert Delorme, Pierre Lescot, Jacques Cerceau ; à part Jean Bertaut, et plus tard, en 1622, l'abbé de Saint-Cyran, on ne rencontre guère de gens connus dans la chapelle de Marie de Médicis.

Après la « chapelle », le chevalier d'honneur est l'homme important, grave, très digne, qui accompagne la reine partout et lui sert de « chaperon ». Il faut, afin de remplir cette place, la princesse le dit elle-même, « un cordon bleu et une barbe grise ». Il n'a pas grand'chose à faire et ne commande à personne. Au Louvre et dehors, il tient la main droite de la souveraine, lorsque celle-ci a besoin qu'on la conduise, mais pour monter ou descendre de cheval, la fonction passe au premier écuyer; la princesse a-t-elle posé le pied à terre, le chevalier reprend ses droits. Il a sa chambre au palais royal, privilège insigne accordé à peu d'hommes. Dans les cas graves, et si la place est occupée par un personnage en qui Marie de Médicis a pleine confiance, le chevalier d'honneur rédige les lettres importantes, celles qu'il faut particulièrement mesurer et « pourpenser ».

L'autorité sur le personnel de la maison appartient en fait au premier maître d'hôtel: c'est lui qui a les règlements à appliquer, les papiers à tenir à jour, les punitions à infliger, il est le dirigeant suprême de ce qu'on appelle les Sept offices. Il doit être noble parce qu'il a sous lui des écuyers qui le sont; il doit être actif, intelligent, volontaire, doué de parfaite mémoire pour connaître jusqu'au dernier des enfants de cuisine. Le premier au Louvre, dès l'aurore, — « les grandes lanternes de toile » posées dans les escaliers du logis royal une fois éteintes, — il veille à ce qu'on « balaie et ôte les ordures qui sont à la Cour, sur les degrés et aux salles hautes et basses, afin qu'il ne demeure aucune saleté ou puanteur ». Il va partout s'assurer que chacun est à son poste à l'heure. Dès le réveil de la reine, il vient dans la chambre royale prendre les ordres qu'il transmet aux cuisines, puis va constater que chaque chose est faite au contentement de la souveraine, que les viandes sont bonnes, et que le vin n'est pas piqué.

Tous les trois mois, il dresse la liste des gens devant servir dans le « quartier » et la présente à la reine qui signe : pièce importante pour la comptabilité, car ceux-là seuls seront payés qui figureront sur cette pancarte. Il rassemble le personnel nouveau le 4 du premier mois du quartier, lit à haute voix les règlements, rappelle à chacun qu'il doit se conduire

« avec toute fidélité, intégrité, soin et diligence »; recommande rigoureusement d'être présent chaque jour avec défense de se faire remplacer sans une autorisation particulière, qui sera d'ailleurs inscrite sur un registre spécial, ou sans une « bonne et due certification » de médecin ; puis, rompant le cercle, il va d'office en office apprendre à connaître les nouvelles figures, et renouer connaissance avec les anciennes. C'est lui qui propose les avancements, fixe les attributions, décide les suspensions ou mises à pied. Du haut en bas, hommes et choses doivent lui être familiers. Le soir, à la nuit, il s'occupe de l'éclairage, « fait allumer des flambeaux par toutes les salles et passages du logis de Sa Majesté, des falots aux quatre coins de la cour, aux degrés, afin que l'on puisse connaître et voir ceux qui y viendront ».

Le premier maître d'hôtel a près de lui un maître d'hôtel ordinaire, qui n'a qu'un rôle effacé, et le maître d'hôtel en quartier qui est son collaborateur. Le troisième jour du premier mois de chaque quartier, le premier maître d'hôtel, le maître d'hôtel sortant et le maître d'hôtel entrant se réunissent dans le « bureau du maître d'hôtel », tiennent conseil en compagnie d'autres fonctionnaires : le maître de la chambre aux deniers, le contrôleur général et les clercs d'office. On examine ce qui a été fait dans le précédent quartier; on décide ce qui se fera dans le suivant, puis les registres sont étalés : marchés de vivres et de fournitures, menus, état des batteries de cuisine, des ustensiles, du linge. Le tout est revu, signé, paraphé ; car le maître d'hôtel entrant rendra compte du matériel dont on lui transmet la garde. Alors le maître de quartier prend le bâton, marque distinctive de sa fonction, et fait le tour des offices pour connaître, lui aussi, son monde. A défaut de son chef, il va attendre la reine le matin au sortir des appartements et lui demander son instruction pour le dîner. Après quoi il revient à la cuisine surveiller. Au moment du repas, il informe Sa Majesté que la table est servie, ou plutôt la viande portée. La reine se mettant à table, il lui présente la serviette mouillée avec laquelle Sa Majesté s'essuie les mains. Il préside le service. Il doit être constamment là. Défense de prendre le moindre repas hors du Louvre; défense d'avoir une autre occupation rétri-

buée hors du palais. Il rend compte à la fin de chaque mois, par édit, à la reine, des fautes du personnel, propose les punitions graves et réunit souvent en conseil les personnages que nous avons indiqués tout à l'heure pour prendre leur avis et maintenir les traditions.

La reine étant à table et le maître d'hôtel ayant tendu la serviette, ce n'est pas lui qui sert Sa Majesté, ce n'est pas non plus un domestique quelconque : il faut des gens « nés » ; ce sont les gentilshommes servants. Les trois gentilshommes servants portent les noms antiques de pannetier, d'échanson et de tranchant. L'un donne le pain, l'autre sert à boire, le troisième coupe la viande. Dès que l'heure est arrivée de préparer la table, ils se rendent processionnellement « au gobelet » — c'est l'endroit le plus relevé des cuisines, le premier des sept offices, là où se prépare tout ce qui concerne le couvert de Sa Majesté — un huissier les précède ; des officiers les suivent. Au gobelet, ils prennent : le pannetier, la nef royale (vase de cristal en forme de nef de navire, monté sur garniture de métal ciselé et contenant la serviette) ; l'échanson, la coupe ; le tranchant, les couteaux. Ils retournent processionnellement, viennent dans la salle et regardent dresser le couvert. Une fois la reine à table, eux seuls s'occupent d'elle, lui donnent son pain, lui tendent son verre sur un plateau, après avoir essayé vin et eau devant elle pour l'assurer qu'on ne l'empoisonne pas ; lui passent sa viande, apportée par les officiers de la cuisine, et tout ce qu'elle mange : Sa Majesté ne prend rien que de leur main.

En principe, leur office devrait s'arrêter là. En réalité, Marie de Médicis n'ayant pas de gentilshommes d'honneur pour son service d'apparat, ils en remplissent la fonction. Ils doivent donc venir au Louvre le matin, vers sept ou huit heures, se rendre dans l'antichambre et attendre que la souveraine sorte pour l'accompagner. Ils sont tenus d'entretenir deux chevaux chacun. S'ils n'accompagnent pas la reine, elle les envoie faire vingt courses ; porter des condoléances ici, une lettre là-bas. Les promenades sont parfois longues, tel va en Berry, tel en Touraine. Bien qu'ils n'habitent pas au Louvre, ils ne peuvent, comme les maîtres d'hôtel, ni dîner ni souper dehors. Ils touchent à peine 400 livres par an, et il faut, pour faire

figure à la Cour, porter de beaux et dispendieux habits, les renouveler souvent, au besoin faire sa partie dans des brelans dangereux, participer à des ballets coûteux, etc. C'est cette raison, plus encore que le grand nombre des candidats, qui a nécessité le roulement des quatre quartiers annuels. On se ruine pendant les trois mois de service et le reste du temps, comme le dit un contemporain : « la vie simple et privée dans les châteaux n'exigeant ni grands frais ni riches habillements ni chevaux de grand prix ni banquets ni les autres magnificences requises de ceux qui sont à la Cour, on peut se restreindre et compenser par de sages économies les dépenses auxquelles nous oblige le service ».

***

La domesticité proprement dite se recrute dans la roture; d'abord les huissiers : il y en a un pour chaque pièce. En permanence à l'entrée de la salle dont ils ont la garde, les huissiers tiennent « une verge » à la main, souvenir de temps pas très lointains où ils fouettaient ceux qu'ils avaient à reprendre. Le matin, les huissiers arrivent dès les cinq heures, assistent au nettoyage, ne laissent entrer chacun qu'à l'heure désignée pour lui.

L'huissier de l'antichambre est celui dont la charge est la plus lourde, parce que la salle qu'il surveille est la pièce où les courtisans et le personnel accourent en plus grand nombre. Le cérémonial interdit qu'on s'asseye sur les coffres garnissant les murs et qu'on approche du buffet; la première prescription par décence, la seconde par précaution : l'huissier alors « barde » le buffet, se tient devant. Au moment où l'on va mettre la table de Sa Majesté — la souveraine prend ses repas dans l'antichambre, — l'huissier fait évacuer la pièce. L'huissier du Cabinet doit connaître son monde, ne pas laisser se faufiler dans ce qui est le « Salon » de Sa Majesté des inconnus ou des suspects, mais, en même temps, il doit veiller à ne pas irriter quelque grand seigneur ombrageux ou offenser un obscur gentilhomme. La tâche devient particulièrement difficile lorsque quelque couple de bavards seigneurs gascons, amis de Henri IV, se disputent, échangent des gifles,

offense criminelle à la dignité de la demeure royale, qui oblige l'huissier à jeter tout ce monde dehors.

Ensuite les valets de chambre. Ils sont quatre, en quartier, sous la direction du vieux Pierre Sopitre, le premier valet de chambre, chef d'une dynastie qui se passe la charge de père en fils — Henri III avait un Sopitre premier valet de chambre, Louis XIII en a encore un en 1633. Les valets de chambre viennent au Louvre à cinq heures du matin, allument le feu, l'hiver, dans l'antichambre et le Cabinet, puis nettoient. Dès que la reine est éveillée, ils se rendent à la cuisine pour chercher son bouillon et, sitôt qu'elle est partie à la messe, s'emparent de sa chambre à coucher, font le lit, battent, rangent, époussettent. Le reste de la journée, ils se tiennent dans l'antichambre et la nuit venue, allument chandelles, bougies et falots. La fruiterie leur a transmis le luminaire nécessaire dont ils ont délivré « par poids et comptes » une décharge en règle, comme ils donnent récépissé du bois à brûler et des serviettes pour le ménage. Ils mouchent les chandelles et surveillent les lanternes. Derrière eux, évoluent trois valets de garde-robe qui aident les femmes de chambre à transporter et ranger les effets de Sa Majesté dans les coffres.

A la suite, dans la domesticité, se placent les médecins, au nombre de cinq; premier médecin, médecin ordinaire, trois médecins en quartier, aidés de deux apothicaires, de deux chirurgiens et d'un barbier à l'usage « du commun ». Ils se trouvent chaque matin à l'antichambre, au cas où l'on aurait besoin de leurs services et ne manquent aucun repas, afin d'essayer les vins. Ils reçoivent des traitements hors de proportion avec leur place et surtout avec les gages du reste du personnel : par exemple, à côté du premier maître d'hôtel qui touche 800 livres par an, M. Delorme, le premier médecin, successeur de M. du Laurens, gagne 7 400 livres, plus 3 700 livres de gratification, ce qui représente en tout 11 000 livres, et M. Petit, le médecin ordinaire, 9 000 livres! Marie de Médicis a un faible pour les médecins étrangers; elle en a eu de tous les pays, des Italiens, des Espagnols, des Juifs portugais qu'elle comble de biens; Philotée Montalte qui ne paraît être qu'un charlatan, un prétendu « docteur de

la Palestine », de son vrai nom Pompilio Evangelisti, d'autres encore.

Tous ces médecins soignent aussi le personnel de la maison. Une centaine de personnes, dont la liste est soigneusement dressée, y ont droit ; des règlements minutieux prévoient les cas possibles, et définissent les conditions de ce droit de secours dans lequel sont compris les fournitures pharmaceutiques : on n'a pas le médecin pour une maladie contractée hors du service; on ne l'a pas pour certaines maladies innomables. Il est fait expresse recommandation aux médecins de composer leurs ordonnances avec bonne foi et sévérité; de n'y mettre « aucune superfluité ou délicatesse et recherche, plutôt pour flatter les malades que pour les guérir », par exemple d'y introduire « sucre, confiture, odeurs, embellissements qui pourroient être demandés de leur propre mouvement par les malades, mais seulement ce qui sera nécessaire pour la restauration de leur santé ». L'apothicaire, à la fin de chaque quartier, présente les ordonnances médicales datées, avec les noms des bénéficiaires et leurs qualités; on contrôle.



Cuisines et communs s'étendent hors du Louvre, sur l'emplacement des pavillons Daru et Denon et du jardin qui est actuellement devant le pavillon de l'Horloge. C'est un amas de constructions basses, adossées aux maisons qui bordent la petite rue Froidmontel. « Sa Majesté ne voulant pas qu'il se fasse cuisine dans son château, pour être chose trop déshonneste et indigne du respect que l'on lui doit porter. » L'accès en est rigoureusement interdit au public — par peur du poison, — si rigoureusement que les maîtres d'hôtel risquent d'être cassés, au cas où l'on y surprend un intrus. Marie de Médicis a deux services de cuisines : le premier ne s'occupe que d'elle, et on l'appelle « la cuisine de corps » ou « la cuisine bouche », par simplification, « la bouche »; le second prépare les aliments destinés au personnel de la maison et se nomme « cuisine commun ».

La cuisine bouche compte quatorze personnes, hiérarchisées :

l'écuyer ordinaire, qui a le haut commandement et demeure en fonction l'année entière; l'écuyer en quartier, qui le supplée. Ces écuyers ne sont pas des nobles, mais des gens de cuisine ayant gravi tous les échelons : ils reçoivent la viande et répondent des plats. Puis, dans leur ordre administratif : le maître-queux qui prépare les entrées; le potager qui dose les potages; le hâteux qui cuit les rôts; le pâtissier qui tourne les pâtisseries; l'enfant de cuisine qui arrange les ficelles et les brochettes; deux galopins, qui balaient et nettoient pour 45 sous par mois; deux sommiers qui tournent les broches; deux porteurs spécialement chargés d'apporter l'eau et le charbon; enfin l'huissier qui garde la porte. Sauf les galopins, chacun de ces gens ne sert que trois mois par an. La reine de France n'a donc pas de cuisinier éminent, lui combinant des mets rares. Les maîtres-queux ont commencé par être galopins à 30 livres de gages annuels, puis ont été promus enfants de cuisine à 40, hâteux ou potagers à 120, et sont arrivés par ancienneté à leur grade, — 140 livres — comme ils passeront écuyers à 160 livres, s'il y a des vacances. La grasse et facile cuisine qu'on sert à la table de la reine ne nécessite pas de savants praticiens. On arrive aisément à acquérir le tour de main voulu.

Si la reine est contente, elle octroie des gratifications qui viennent arrondir les maigres émoluments; afin d'attirer ses bonnes grâces, certains ne craignent pas de lui offrir des surprises de leur métier, tel ce potager qui, au jour de l'an, fait cadeau à Marie de Médicis « d'un ouvrage de beurre en rocher »; il eut pour la peine 60 livres, juste la moitié de son traitement.

Les menus de la table royale sont arrêtés au début de chaque quartier par le premier maître d'hôtel et le maître d'hôtel servant qui les portent à la souveraine, laquelle approuve et signe : « Les officiers, édicte le règlement (est officier tout individu qui remplit un « office »), seront très soigneux de bien accoustrer la viande de la reine et qu'on ne lui serve rien qui ne soit fort bon et tendre. » Le bouillon doit être « bien cuit et bien consommé et non si plein de graisse et clair comme il est quelquefois ». Il faut surtout faire attention au vin que, pour plus de sûreté, le premier médecin « tastera afin

de voir s'il est de son goût ». Les cuisines ont à tenir prêt le repas de Sa Majesté, le matin, dès neuf heures et demie, le soir à cinq heures. Le transport de la viande jusqu'à l'antichambre est une cérémonie pleine de dignité. On forme un cortège : en tête marchent deux archers de la garde, en hoqueton ou casaque brodée, la hallebarde sur l'épaule; derrière, un huissier, verge à la main; puis le maître d'hôtel servant, tenant le bâton; après, un gentilhomme servant, le pannetier; enfin, la viande de Sa Majesté, portée par des pages; l'écuyer de cuisine bouche, un garde vaisselle et deux gardes du corps avec leurs hallebardes — quelquefois leurs arquebuses — veillent à ce qu'on n'approche pas du rôt royal. Quand le cortège est arrivé à l'antichambre de la reine, tous ceux qui le composent se découvrent; l'huissier reste à la porte afin d'attraper au passage les bonnets des pages, qu'il garde dans ses poches.

La cuisine commun a le même nombre de gens que la cuisine bouche, quatorze, avec les mêmes titres, les mêmes hiérarchies, les mêmes appointements. Tout autour, s'ajoutent quelques services accessoires : la fruiterie, composée de deux chefs, de deux aides, d'un sommier, qui a charge des fruits et de la salade; la fourrière (un chef, deux aides) qui apporte ou emmagasine le bois, le charbon, les fagots, la paille, les falots et autres matières similaires; le serdeau, qui recueille les restes des tables, ceux de la table royale étant transmis par un gentilhomme servant.

Sur les deux cents personnes composant le service quotidien de Marie de Médicis, cent soixante-quinze sont nourries par la reine, et sont dites « commensaux de la maison du roy » ou gens ayant « bouche à cour ». On les distribue entre quinze tables, chaque table recevant un chiffre de convives variant de cinq à vingt-deux, et portant la désignation de table des gentilshommes servants, à laquelle prennent place l'aumônier et les chapelains; table des demoiselles d'honneur, avec leur gouvernante et sous-gouvernante; table du premier maître d'hôtel, la plus importante par la qualité de ceux qui y figurent; table des femmes de chambre, des valets de chambre, de la fourrière, de la cuisine bouche,

etc. La vaisselle d'argent abonde: ils en ont tous; la fruiterie éclaire sa table avec « des flambeaux d'argent vermeil doré »; la cuisine ne compte pas les « poêlons, bassins, réchauds, culières, plats et écuelles » d'argent qui s'alignent sur ses fourneaux. Deux fois par semaine, un contrôleur vient vérifier s'il n'y a bien à chaque table que ceux qui ont le droit d'y prendre place. La surveillance est sévère. Défense est faite de rien réclamer si l'on n'arrive pas à l'heure; défense de se mettre à une autre table que celle qui vous est désignée; défense d'emporter quoi que ce soit dans ses poches, principalement le reste du pain; défense surtout aux chefs de modifier les menus fixés par la reine ou le nombre et les noms des convives. Les mets sont du même genre que ceux que l'ont sert à la table de Marie de Médicis, lourds, abondants, sans attrait. Ils varient à chaque table. Les demoiselles d'honneur ont pour dîner le matin : trois entrées, trois potages, des pièces bouillies, telles que morceau de bœuf, poule, poulets, morceau de mouton; des pièces rôties, à savoir: épaule de mouton, chapon, poulets, et le soir des rôtis différents, plus, les dimanches et jeudis, un gibier. Mais les valets de chambre n'auront que deux entrées, trois plats bouillis, deux rôtis et jamais de bouilli le soir. En fait de vin, chaque convive dispose d'une pinte-chopine par jour, soit un litre et demi; les chefs reçoivent un quarte — près de deux litres —; on distribue des pains d'une demi-livre[1].

Tous les soirs est dressé un bordereau de ce que la maison de Sa Majesté a consommé : en moyenne, la consommation pour une journée s'élève à 46 livres de bœuf, cinq moutons, deux veaux et demi, douze chapons, huit poules, trente poulets, quatre gibiers, un quarteron d'œufs, quatre livres de graisse et trente-deux livres de lard. La quantité de vin livré est de 45 setiers, 3 quartes, soit 323 litres; de pains distribués, 505, d'un peu plus d'une demi-livre chacun. Malgré les règlements, on constate de-ci de-là quelques « extras » : poule dinde, ventre de porc, chevreau, « tétine de vache », douze boudins; le fait est rare. Très peu de sucre et d'épices

1. Les fruits, crus ou cuits, et les salades ne s'octroient qu'à quelques privilégiés, maîtres d'hôtel, demoiselles d'honneur, femmes de chambre.

que fournit l'apothicaire. Pendant le mois de janvier 1610, le total de la dépense de nourriture pour la reine et sa maison s'est élevé à 14 182 livres, 4 sous, 6 deniers [1].

175 personnes seulement sur 200, avons-nous dit, prennent place aux tables de la maison de la reine. Un certain nombre d'autres, en réalité, sont encore nourries aux frais de Sa Majesté, mais d'une manière différente. Madame de Guercheville, Leonora Galigaï, le chevalier d'honneur, le premier maître d'hôtel, le trésorier général, les grands dignitaires, reçoivent d'abord de larges indemnités. L'insuffisance des traitements est ici ingénieusement compensée : 600 livres par mois pour la dame d'honneur, 300 pour la dame d'atour, 500 pour le chevalier d'honneur, 200 pour le maître d'hôtel, 155 pour le secrétaire des commandements, etc., sont des sommes avec lesquelles on peut fournir plus que convenablement aux dépenses de la vie. Par surcroît, sous le nom de « livrées », la maison de la reine délivre chaque jour à ces mêmes personnages une quantité de pain, vin et viande telle que les indemnités en question deviennent à peu près inutiles. Avec un setier ou sept litres et demi de vin, douze pains, deux chapons, deux pièces de veau, deux pièces de mouton, une livre et demie de lard, trois quarterons de chandelle, six bûches et six fagots, auxquels lui donne droit son « brevet de livrée », le premier maître d'hôtel peut économiser les deux cents livres qui lui sont allouées pour sa nourriture.

Vivres et approvisionnements arrivent aux cuisines de Marie de Médicis par adjudication. On fait annoncer à son de trompe dans les places et carrefours que « marchés doivent être faits à jour dit, en plein bureau et donnés au rabais, à l'extinction de la chandelle [2] ». Les sons de trompes se font entendre

1. Les projets de menu n'ont pas prévu les réceptions extraordinaires, festins d'ambassadeurs, soupers de gala. Pour ceux-ci, il est tenu un registre spécial, soumis à la reine tous les mois, paraphé et contresigné, registre qui ne mentionne pas seulement les aliments, mais le matériel emprunté, comme le linge que fournit le marchand linger Bénigne-le-Roy, les tables, la vaisselle, les verres et bouteilles qu'on est obligé de louer pareillement.

2. Cette expression signifie qu'on allume une chandelle au début de l'adjudication et que lorsque cette chandelle s'éteint on adjuge au dernier enchérisseur. On reprochera plus tard aux Concini, que l'on accusait d'extorquer des « pots de vin », d'avoir souvent fait « rallumer des chandelles. »

non seulement à Paris, mais dans les villes « circonvoisines comme de la rivière de Loire ». Il vient du monde, car la qualité de fournisseur de la Cour est un honneur et procure un double profit, les fournisseurs étant « privilégiés, francs, quittes et exempts de tous ponts, ports, péages, passages, entrées, issues, gabelles et autres droits et impôts quelconques ».

Quatre boulangers se sont associés pour soumissionner la fourniture du pain : Martin Gallet, de la rue Saint-Honoré, Crespin Grillet, de Châtillon-sur-Loing, André Moreau, de Poissy et Jean Bardin, de la rue Coquillière. Un traité a été passé entre eux et la souveraine, représentée dans la circonstance par le chevalier d'honneur, le premier maître d'hôtel, le maître d'hôtel servant et le trésorier général de la maison. Les boulangers s'engagent à fournir pendant deux ans le pain de Sa Majesté et de son personnel, un pain « bien cuit et rassis », du poids de neuf à dix onces, moyennant le prix fixe de douze sols par douzaine de pains, « l'un portant l'autre », payé à la fin de chaque mois. Ils apportent leur pain à la panneterie dans des sacs de cuir et des couvertures aux armes et couleurs de Marie de Médicis. S'ils ne fournissent ni le poids ni la quantité demandée, on achète le surplus ailleurs et la dépense est défalquée de leur note. Quand la reine voyage, ils sont tenus d'expédier leurs fournitures à sa suite ; on les indemnise de leurs frais de transport. A la fête des Rois, ils confectionnent les gâteaux traditionnels pour la maison entière, ce qui coûte 44 livres 10 sous.

Le roi de France n'a pas de provision de vin ; il fait tout venir au jour le jour de chez le marchand. L'adjudicataire du vin de Marie de Médicis est M. Vincent Voiture, « bourgeois de Paris, demeurant rue Saint-Denis, en la paroisse Saint-Eustache », qui s'est engagé, par son traité, à fournir du vin blanc ou « du vin clairet » pour la reine, au prix de 80 livres le muid, — « le muid de jauge de Paris tenant 36 setiers » soit environ 270 litres, — et du vin ordinaire pour les gens, au prix de 40 livres. Le vin royal doit être « tout vin vieil, depuis le premier jour de janvier jusques au jour de Pasques et depuis le dit jour de Pasques jusques au dernier jour de décembre tout vin nouveau, du meilleur qui se pourra trouver. » Quant au vin du commun, il suffit qu'il

soit « bon, loyal, et marchand. » M. Vincent Voiture a des caves et des celliers dans lesquels sont alignées les barriques qu'il destine à la maison royale. C'est là que, chaque matin, les sommeliers des échansonneries viennent tirer aux robinets la provision quotidienne. Le marchand a bien spécifié qu'on devrait « vider d'abord les muids qu'ils auraient percé, auparavant que d'en percer d'autres ». Des contrôleurs vérifient les quantités enlevées et on paie le débitant à la fin du mois.

Viandes, graisses, bois, charbon, chandelle, les autres provisions sont fournies par les fournisseurs Robert Allard, Augias, Begny, Gilles Fournier, Claude Pommier, qui sont liés par des engagements analogues. Comme chauffage, l'ensemble du personnel reçoit, par jour d'hiver, 186 bûches et 193 fagots, c'est réglementé. Le luminaire n'est pas moins fixé : 21 livres de chandelle l'hiver aux domestiques, 12 l'été; la dame d'honneur, la dame d'atour, le chevalier d'honneur, le premier maître d'hôtel ont droit à deux livres de bougie blanche par jour; les autres, à de la bougie jaune[1].

*
* *

Hors du Louvre, tout près de Saint-Germain l'Auxerrois, dans la petite rue des Poulies qui va du quai à la rue Saint-Honoré, sont les écuries de la reine. Marie de Médicis a loué là, en 1605, l'hôtel Combault; elle a fait aménager la maison par « le sieur Brosse, architecte de nos bâtimens », lequel a disposé « quelques appentis pour mettre mes carrosses à couvert »; en sorte, écrit la reine, que « ledit logis se trouve si

1. Avec les pourvoyeurs, se rattachent aussi à la maison de la reine des ouvriers multiples, de tous corps d'état, ouvriers en bâtiment, ouvriers d'art. Louise de Lorraine avait onze à quinze de ces « gens de métier »; Marie de Médicis en a une quarantaine. Leur liste qui, pour les clercs d'office du temps, présente si peu d'intérêt que presque toujours ils s'abstiennent de donner des noms, en a davantage pour nous, en raison des artistes connus qu'on espère y rencontrer. On y voit, — en même temps que trois orfèvres, une perruquière, un cordonnier, un chaussetier, un passementier, six brodeurs, deux pelletiers, trois horlogers, trois parfumeurs, un faiseur d'aiguilles, un vertugalier et un bouquetier, — l'architecte de Marie de Médicis qui a construit le Luxembourg, Salomon Brosse, les quatre peintres Daniel Dumonstier, Ambroise Dubois, Guillaume Dumée, Nicolas Duchesne; les deux graveurs Danfrie et Turpin, l'imprimeur Jacques de Heuqueville, tous gratifiés de la somme annuelle assez légère de dix livres.

commode, que je suis en quelque opinion de le faire acheter; mais on attendra que l'on ait trouvé les fonds pour le payement d'icelui ».

Trente chevaux de carrosse, dix chevaux de selle, vingt mulets, sont affectés au service exclusif de Marie de Médicis : des entrepreneurs, avec qui marché a été fait, fournissent par jour à chaque bête cinq mesures d'avoine, deux bottes de foin de vingt livres et demie, une botte de paille. Le maréchal ferrant ferre cette cavalerie pour 600 livres par an et pour 300 « panse les chevaux lorsqu'ils sont blessés ou malades ». Ces bêtes proviennent soit du haras que Henri IV entretient à Mehun, soit d'achats aux marchands, lesquels, en vertu de lettres patentes royales, ne peuvent mettre en vente un cheval à Paris sans l'avoir montré préalablement aux écuyers royaux, qui ont droit de préemption. On attelle les vieux chevaux tranquilles aux voitures de la reine, les jeunes aux carrosses de la suite. Les mulets de bât portent la litière; la haquenée, cheval de taille moyenne, « facile au montoir, allant ordinairement l'amble », est destinée à transporter, dans une valise, du pain, des confitures, des fruits, le couvert de la reine, afin de permettre à Sa Majesté, en voyage ou en partie de campagne, de trouver un léger repas sans retard, « de crainte que les sommiers et charrois, ordonnés pour cet effet, n'arrivent à temps ». Quatre palefreniers, nantis pour les jours de gala d'un beau costume aux couleurs de la reine, bleu et blanc, — pourpoint de futaine, chausses de drap à bandes de velours, manteaux de drap, bas blancs, jarretières et aiguillettes d'or — secondés de six aides, remuent la paille, pansent les bêtes et attellent. Les mulets sont remis aux soins d'un « capitaine des muletiers » et de ses deux aides.

Sous les hangars, remises et appentis, voici rangés les lourds et pesants carrosses. Le carrosse ordinaire d'abord, monté « sur une soupente à courroies doubles, de traverse et simple », garni à l'intérieur de velours rouge; il peut être attelé de huit chevaux ; le carrosse « riche », ensuite, exécuté en 1604, toujours en velours rouge et rehaussé d'or; puis, la voiture de gala que Henri IV a donnée à Marie à son arrivée en France, en 1600, voiture « toute couverte de velours

tanné avec le clinquant d'argent ; le dedans de velours incarnat en broderie d'or et d'argent, les rideaux de damas incarnat » ; on y attelle quatre chevaux gris pommelés ; enfin les quatre voitures de la suite de Sa Majesté, « carrosse des femmes, carrosse des filles », etc., traînés par six chevaux chacun, et dont on remplace chaque année le plus vieux pour la somme fixe de mille livres, de même que le charron renouvelle tous les ans les trains, parties sans doute délicates des véhicules, pour 110 livres par train, et qu'il graisse les roues pour la somme fixe d'une livre dix sols par mois. Huit cochers, dont deux spécialement affectés aux carrosses de la reine et dits « cochers du corps », conduisent ces voitures. Ils ont un superbe costume, toujours bleu et blanc, en velours, couvert de broderies d'or, avec aiguillettes et ceinture d'or, bas blancs et un grand chapeau. Cinq postillons mènent les bêtes de volée. Enfin, deux valets de pieds par voiture, « grands laquais du corps » et « grands valets de pied », costumés de mantilles et chausses de velours bleu, avec « pourpoint de chamois », aiguillettes et ceintures d'or, montent derrière les voitures.

Il est fait expresse défense aux gens de l'écurie de prêter à qui que ce soit, chevaux, carrosses, mulets ou chariots de la reine. Marie de Médicis consent à admettre au milieu de ses bêtes les montures de ses serviteurs immédiats, et elle les nourrit : chevaux de charroi de madame de Guercheville ou chevaux de selle des écuyers. Le chef à l'écurie est M. le premier écuyer. M. le premier vient tous les jours faire son inspection et écouter le rapport ; l'écuyer servant qui sert en quartier se rend chaque matin dans l'antichambre de la reine afin de prendre les ordres. Cochers, palefreniers, muletiers, laquais, garçons, tout ce monde de l'écurie célèbre sa fête patronale à la Saint-Éloi, et Marie de Médicis lui octroie à cette occasion 120 livres de gratification pour faire bombance.

A l'écurie, il faut joindre les pages, petite bande de douze jeunes garçons de bonne famille confiés à la reine, avec un aumônier précepteur qui les instruit et les dirige, un écuyer cavalcadeur qui leur apprend à monter à cheval ; un « baladin » qui leur enseigne à danser. Aux jours de grande cérémonie, les pages portent un bel uniforme « en toile d'or imprimée

avec force passements d'argent large de deux doigts » ; les jours ordinaires, une jupe, chausses et capot de velours, un pourpoint de satin, des bas de soie blanche, des aiguillettes et l'épée. Leur trousseau comporte huit chemises et autant de coiffes, de mouchoirs de rabats, de paires de manchettes, de « chossons » ; vingt-quatre paires de souliers de maroquin et quatre paires de bottes. Trois domestiques les servent, un barbier « leur fait les cheveux et les panse », un lavandier blanchit leur linge.

Les pages et les laquais jouissent à la Cour de la plus détestable réputation. Avec les pages du roi, pages de l'écurie, pages de la chambre, ils passent leur temps à polissonner dans les cours, les escaliers, les salles, jouant au brelan, se battant, blasphémant, se gaussant des gens, volant des bonnets pour faire des farces et débitant des sottises aux femmes. On a multiplié les règlements afin de les mettre à la raison. La consigne a été donnée aux capitaines des gardes de placer des Suisses partout « sur les degrés et aux endroits et avenues, pour empêcher qu'ils ne commettent désordres, jurements, ni ne s'appliquent à jeux, voleries de capes, injures aux femmes et autres violences et débordemens, chose exécrable ! » Quand on saisit sur le fait quelqu'un de ces garnements, on doit le prendre par le fond de la culotte, le porter aux cuisines et le fouetter [1].

Il ne faut pas oublier le bateau de plaisance de Sa Majesté, « sa galère », fantaisie de jeune femme et de Florentine, coûteuse et inutile. C'est au moment de sa venue en France que la jeune princesse a supplié Henri IV de lui faire construire un petit bâtiment à Marseille ; puis, trouvant le travail trop long, elle a préféré en acheter un qui s'achevait. M. de Sully avait commencé par refuser le premier sol. Marie dut emprunter au banquier Zamet de quoi payer et équiper le

1. Nous devons, pour achever le cercle des gens de l'écurie, signaler le maréchal des logis et ses trois fourriers qui, lors des voyages de la reine, vont devant préparer les logements dans les bourgs et villages, marquant d'une croix blanche la demeure de la souveraine. La craie blanche est distinctive des logis royaux. Les autres maréchaux des logis et fourriers de la cour ou de l'armée usent de craie jaune.

bateau, et donner 400 livres de traitement au capitaine, M. Jean-Baptiste Vassal. Il fallut ensuite trouver cinquante ou soixante rameurs. On les demanda au grand-duc de Toscane qui, de temps en temps, entreprenait des expéditions en Barbarie et râflait des musulmans. Le grand-duc se fit tirer l'oreille, finalement il consentit à expédier les « cinquante forçats turcs » requis; mais il les envoya un par un, et dans le tas expédia deux juifs que la reine se crut tenue, par conscience, de ne pas accepter. Pour compléter « la chiourme », on obtint enfin du général des galères de France le personnel qui manquait.

Cette galère, *la Régine*, grande et d'une forme élégante, est ancrée dans le port de Marseille. Les cinquante-deux malheureux forçats qui rament, habillés d'une chemise, de chausses de toile et d'une camisole de drap rouge, sont alignés sur leurs vingt-six bancs garnis de cuir, où ils dorment et vivent tout le jour. Cinq canons figurent l'artillerie du bord : un canon de coursiers, deux poivrières, deux moyennes pièces. Dans les cales, s'entassent les armements d'une troupe qu'on pourrait embarquer : 43 mousquets, 86 arquebuses, 13 pertuisanes, 12 hallebardes, 69 piques, 24 rondaches, 16 bourguignotes de fer blanc, 6 cottes d'armes et 2 tambours; des approvisionnements, 189 barils d'eau potable, les 4 barils de vin, 10 tonneaux de victuailles, 2 tonneaux de chair salée et la caisse « à tenir chandelles ». A la poupe, se trouve le petit appartement qu'eût occupé la reine si jamais elle avait eu l'occasion de monter à bord, avec son salon garni « d'un petit tendelet de damas rouge », d'un fauteuil de velours rouge et de douze petites chaises, garnies également de velours; sans compter les petites tables, les coussins de velours, les « lampions pour éclairer la nuit ». Cet appartement sert au capitaine et à « l'écrivain de la galère », c'est-à-dire au comptable, M. Mathurin Daniau. Misères royales! Outre que ce navire ne sert pas à grand'chose, presque toujours immobile dans le port, se détériorant à mesure, ce qui exige des réparations infinies quand on veut qu'il sorte, c'est le capitaine qui est obligé d'avancer les fonds pour payer tous les frais. Marie de Médicis n'a pas d'argent. Il gémit perpétuellement, réclame à Paris,

tempête, puis, désespéré, finit en 1611 par se retirer, laissant la place à unautre, M. Dori, et réclamant les 22 500 livres qu'on lui doit et qu'il finit par faire hypothéquer sur le bateau. Cette galère a servi à transporter, en 1608, à Civita-Vecchia le duc de Nevers et un père capucin. L'expérience est suffisante. Lorsque en 1614 les maires, échevins et habitants de Nantes se cotiseront pour offrir à la reine, lors de son entrée solennelle dans leur ville, une galère, montée de son équipage, Marie de Médicis fera cadeau du tout, séance tenante, à M. de Launay, enseigne des gardes du corps.



Restent les bureaux, c'est-à-dire l'administration, où l'on paie et où l'on paperasse : contentieux, caisse publique et ministère, dont le personnel porte le titre général de « gens de conseil ».

L'homme le plus influent ici est le secrétaire des commandements, M. Paul Phélipeaux, seigneur de Villesavin, personnage très intelligent, actif, autoritaire, qui a l'oreille de la souveraine. Ses recommandations sont les plus efficaces quand on veut obtenir de l'avancement ou des gratifications. Il fréquente peu les antichambres ou les assemblées de Cour, agit plus sûrement dans ses audiences au « Cabinet », et le reste du temps travaille à sa table, discrètement, en compagnie de ses deux commis, MM. Samuel Lechalas et Laurent Deshaye. Il a bien au-dessus de lui un chef attitré, le « surintendant ou intendant général de la maison et finances de la reine ». Mais tant que la surintendance a été remplie par l'honnête M. Sébastien Zamet, qui avait bien autre chose à faire, ou par M. d'Attichi qui n'était pas combatif, M. Phélipeaux est resté le maître. En 1614, arrivera à la surintendance M. Claude Barbin, moins maniable, qui commencera à saper la puissance du secrétaire des commandements, et quand, en 1619, Richelieu deviendra surintendant, il fera chasser M. Phélipeaux.

Il y a un « chancelier de la reine », c'est le vieux M. Potier de Blancmesnil, président à mortier au Parlement de Paris, dont la fonction, honorifique surtout, peu absorbante, consiste principalement à présider à peu près chaque

mois, un conseil de juristes composé de quatre ou cinq personnes : MM. Florent d'Argouges, Bullion, d'Ocquerre, Marescot, où l'on donne des avis aux divers agents des domaines de la reine sur les poursuites à exercer ou les procès à soutenir. Marie de Médicis ne s'est jamais séparée de son digne chancelier à la barbe vénérable.

Le trésorier général de la maison a une charge autrement active, d'autres responsabilités. M. Florent d'Argouges, qui l'occupe — le fils succède au père en 1615, — dirige la comptabilité et signe les ordonnancements de paiement. Chaque trois mois, le trésorier de l'épargne (une manière de caissier central du trésor de l'État) lui transmet le montant des « crédits » alloués au personnel de la reine et c'est lui qui paie le personnel. Il arrive souvent que le trésorier de l'épargne soit en retard, alors ce malheureux personnel vient gémir à la porte du trésorier général de la maison, crie, profère des insolences. C'est du moins ce dont se plaint M. Florent d'Argouges, un peu humilié des réclamations dont il est assiégé. Nous verrons un jour, en parlant du budget et des finances de Marie de Médicis, les inextricables embarras dans lesquels l'humeur capricieusement dépensière de la princesse jette M. Florent d'Argouges.

Les difficultés de ce genre amènent une multitude de procès. Ajoutez les affaires innombrables des grands domaines dont dispose Marie de Médicis pour y puiser ses revenus : Auvergne, Bourbonnais, Marche, Forez, comtés de Valognes et de Rennes. Tout un monde de praticiens est attaché à la maison de la reine afin de vaquer à la poursuite de ces procès. Ces praticiens ont de beaux titres, analogues à ceux des dignitaires du Parlement. Voici « le procureur général » de Sa Majesté, M. Louis Dolé, un avocat vigoureux, un peu intrigant, si bien en cour à certaines heures qu'il joue presque un rôle politique et que de grands seigneurs usent de ses bons offices[1] ; le « solliciteur général des affaires », M. Pierre

1. Bien qu'il puisse plaider pour de simple particuliers, Marie de Médicis ne le laisse pas absolument libre et, le cas échéant, sait lui interdire d'accepter telle ou telle cause, par exemple de défendre mademoiselle de Sagonne, dont il a été question plus haut, dans un procès qu'elle a contre M. de Termes, à propos d'une promesse de mariage que celui-ci ne veut pas reconnaître.

Baudouin; « l'avocat général », M. Guillaume Marescot; « l'avocat ordinaire », M. Adam Thévenot; puis, près la Chambre des comptes, en raison des perpétuelles observations que présente la difficile cour souveraine lorsqu'elle vérifie les comptes de la maison de Marie de Médicis, un « solliciteur » et un « rapporteur ».

Le trésorier général est une façon de directeur des finances; à côté de lui est le chef de service qui tient la comptabilité : le contrôleur général, M. Dubuisson. Vers la fin de chaque année, M. Dubuisson dresse « par le menu, l'état général par estimation » des dépenses de la maison: c'est notre projet de budget; l'état est soumis à l'approbation du roi; il faut qu'il soit rigoureusement exécuté dans les limites « des crédits », comme nous dirions. Le contrôleur général veille à ce que chaque article soit appliqué tel qu'il est porté. Le trésorier général se chargeant de régler les traitements du personnel, le contrôleur s'occupe, lui, des dépenses matières. Chaque soir, il se fait donner par le maître d'hôtel les bordereaux signés et paraphés de ce qui a été dépensé dans la journée, les totalise, les enregistre, inscrit au compte de chaque fournisseur et ce qu'il a donné et ce qui lui est dû, en comparant avec les marchés passés dont il garde les minutes. Lorsque, à la fin du mois, lesdits fournisseurs viennent se faire payer, il relève « l'extrait des parties qui sont employées ès escrous sous leurs noms » et leur délivre un ordonnancement de paiement que ceux-ci iront présenter à la caisse, « la chambre aux deniers ». Le contrôleur a des commis, — les contrôleurs clercs d'offices, — qui copient les registres, dressent les duplicata, transcrivent les bordereaux, vont surveiller les cuisines, assistent à la « recette du poisson et de la chair » et examinent discrètement si les bordereaux que fournissent les maîtres d'hôtels correspondent bien à la réalité.

La caisse, « la chambre aux deniers » n'a exactement qu'à payer ce qu'on lui demande contre la présentation des ordonnancements. Son chef, « le maître de la chambre aux deniers », avait tendance à faire des objections et des observations sur tout : les règlements un peu secs lui ont rappelé qu'il n'est qu'un comptable, recevant de l'argent du trésor et le débitant à son guichet. Tout au plus l'autorise-

t-on à représenter la reine dans les traités passés avec les fournisseurs, aux côtés des autres dignitaires, à se rendre au bureau des maîtres d'hôtels, afin d'examiner les papiers des officiers et à donner aux nouveaux officiers de la maison lecture du brevet qui les nomme. Car nul, fut-il simple galopin de cuisine, n'est nommé sans recevoir un brevet, ou « lettre de retenue », signé de la main de Marie de Médicis; il va au bureau de la chambre aux deniers, entend la lecture de cette pièce prête serment entre les mains du premier maître d'hôtel, puis regarde enregistrer ledit brevet sur les contrôles de la chambre, et se trouve ainsi installé. La caisse est ouverte à la fin de chaque mois. Les exercices clos, le maître envoie ses dossiers en ordre à la chambre des comptes qui les épluche, les scrute et crie quand il y a lieu.

Marie de Médicis a nombre de gens auxquels elle peut demander un conseil ou une aide juridique, magistrats, procureurs, avocats, hommes de loi, à Paris, en province, particulièrement dans les pays de ses domaines particuliers; elle leur donne un titre, — « maître des requêtes de la reine », « secrétaire ordinaire de la reine » — de petits émoluments variables : dix à cinquante livres, les appelle parfois auprès d'elle pour un service plus régulier pendant un mois ou deux, ce qui leur vaut une gratification raisonnable. Ainsi s'est constituée une clientèle de serviteurs qu'elle récompense de quelque service, ou qu'elle se ménage en vue d'affaires à venir. En 1601, les maîtres des requêtes de la reine étaient dix-sept et les secrétaires ordinaires vingt-six; en 1630, les premiers sont soixante-six et les seconds soixante-huit : on trouve au milieu de noms inconnus, un Édouard Colbert de Villacerf, un M. Bénigne Bossuet, avocat au Parlement, conseiller aux États de Bourgogne. La pensée se reporte alors à une époque prochaine que ces noms illustres annoncent, où les sept mille personnes, entourant Louis XIV à Versailles, laisseront loin derrière eux la petite cour décente des deux cents commensaux de Marie de Médicis.

LOUIS BATIFFOL

LE COUVRE-FEU

OU

L'HISTOIRE D'UNE FEMME RAISONNABLE

XV

Étant allé voir M. de Morailles, le lendemain matin, sur les dix heures, M. de Clarisse l'aperçut, ou plutôt le devina, aux mains du perruquier, derrière un nuage blanc de poudre odorante, couvert d'un long peignoir, et le visage entièrement enfoui dans un immense cornet de carton. M. de Clarisse se plaça sans bruit sur une chaise et attendit patiemment que le petit homme preste au peigne, au miroir, à la houppe, se retirât, son ministère accompli, en saluant et pirouettant avec grâce.

— Excusez-moi, mon cousin, — dit alors M. de Morailles, — la cérémonie me durait; mais on ne s'appartient guère sous la brosse et le fer à friser.

— C'est plutôt moi qui devrais m'excuser d'une visite si matinale, — répliqua le duc de Clarisse, — et je compte bien que vous continuerez tranquillement votre toilette. Après une nuit fatigante, tout le monde ne se passe pas facilement de sommeil. Quant à moi, qui dors peu et mal, je me lève tous les jours à huit heures. C'est une habitude que j'ai contractée à la cour et dont je me trouve bien. Je vous conseille assez d'en faire autant si, comme je l'espère, vous prenez enfin le

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mars.

parti de me suivre à Fontainebleau... A ce propos, je vous avouerai tout de suite que ce qui m'amène chez vous est précisément le désir de conclure cette affaire. Viendrez-vous ou non, cet automne, à la cour ? Je vous rappelle que le temps presse.

M. de Morailles s'en fut chercher près de son lit une boîte de maroquin rouge à ses armes. Il la posa ensuite sur la table, l'ouvrit, s'assit dans un fauteuil, examina ses mains d'un air embarrassé. Puis, comme s'il renonçait à réfléchir, il déclara brusquement :

— A vous parler sans détours, monsieur, vous me voyez plus incapable que jamais de m'arrêter à n'importe quelle résolution.

— Bon ! — fit le duc avec humeur, — nous y voilà de nouveau ! Je croyais cependant...

M. de Morailles lui coupa la parole :

— Qu'aujourd'hui la cour m'attirait davantage ?... Rien de plus vrai, monsieur. Et vous n'aviez pas tort de prétendre que Clarisse me donnerait un avant-goût de Versailles. Oui, j'imagine désormais la saveur de cette vie charmante et changeante, où l'on passe assurément par bien des inquiétudes, des déceptions et des colères, mais où l'on ignore jusqu'au nom de l'ennui. Je confesse, d'autre part, que mes journées en Saintonge sont vides, inutiles à moi-même et aux autres ; que j'y gaspille insensiblement les plus précieuses ressources de ma jeunesse ; surtout, qu'il y a mieux à faire ici-bas pour un gentilhomme que de chasser le cerf ou le sanglier... Mais...

— Eh bien ! — dit le duc, — que signifie ce « mais » ? Jusqu'ici j'applaudissais à vos discours... N'allez donc pas déraisonner tout à coup.

— Oh ! soyez tranquille, je ne déraisonne pas... Au contraire... Seulement, il m'est impossible de vous promettre quoi que ce soit avant demain, ou après-demain. Il faut que je patiente...

Rassuré, M. de Clarisse sourit :

— Votre décision ne dépend plus de vous seul, n'est-ce pas ?...

Pour toute réponse, M. de Morailles se pencha sur la

boîte en maroquin, d'où il tira tout ce qui sert ordinairement à nettoyer, polir et limer les ongles. Il tint même pendant quelques minutes une petite lime entre ses doigts ; mais, presque aussitôt, l'ayant rejetée sur la table, il se redressa, regarda bien en face M. de Clarisse et dit :

— A quoi bon, mon cousin, vous cacher ce que vous savez déjà ?... Il m'est arrivé des choses assez surprenantes depuis deux mois... Je n'ai pas le courage de vous les conter par le détail, et vous n'auriez pas non plus le loisir de m'écouter. Sans doute vous suffira-t-il d'apprendre qu'il y a ici, à Clarisse, une dame dont je me sens aussi épris qu'on peut l'être, et qui décidera de mon sort.

— Cette dame, — insinua M. de Clarisse, toujours malicieux, — n'est-ce point, par hasard, la dame des Iles-Blanches ?

— Oui, — murmura M. de Morailles, rougissant un peu.

— Allons, ne croirait-on pas que vous avez honte d'en convenir ? Pourtant il est très naturel qu'à votre âge on s'éprenne, et surtout d'une femme aussi jolie, spirituelle, séduisante, que la comtesse de Lianges. Mais, dites-moi, lui avez-vous révélé vos sentiments ? et quel accueil vous a-t-elle fait ?

— Oh ! il y a un siècle que madame de Lianges a tout deviné. Mais enfin je craignais jusqu'ici qu'elle ne me tolérât seulement, quoiqu'elle gardât toujours à mon égard une attitude très honnête et qu'elle me traitât avec beaucoup de distinction. Je me répétais qu'elle ne recevait mes soins que par pure politesse, et cette appréhension, où malgré moi je demeurais, me mettait au supplice. Aujourd'hui je puis vous avouer que j'ai songé sérieusement à regagner la Saintonge pour me venger de ses froideurs.

— Vous n'y songez plus, j'espère ?

— Oh ! non, plus du tout !

— Et depuis quand, s'il vous plaît ?

— Mais depuis hier soir...

Il s'arrêta court, ne voulant pas éclairer M. de Clarisse sur l'indisposition subite qui, la veille, avait obligé Ariane à quitter précipitamment la salle de spectacle.

— Vraiment, — interrogea le duc, — vous lui avez parlé

hier soir, avant la représentation?... Et ce qu'elle vous a dit était donc si agréable?

M. de Morailles l'affirma discrètement par un signe de tête.

— Vous réussirez, mon ami, — continua le duc de Clarisse, — vous réussirez très certainement. Et je vous en félicite, car on ne saurait mieux tomber. Ce choix fait le plus grand honneur à votre goût. Il y a fort peu de femmes qu'on puisse comparer à madame de Lianges, et peut-être aucune qu'on lui doive préférer. A la cour, à Versailles, Compiègne, Marly, Fontainebleau, partout, elle a laissé d'excellents souvenirs. Vous savez qu'elle y passa quelques années, du vivant de son mari.

M. de Morailles n'avait jamais pensé à feu M. de Lianges : il éprouva à l'endroit de ce mort une curiosité bizarre, pénible, hostile, qui ressemblait à de la jalousie. Il voulut savoir ce qu'était au juste le comte de Lianges.

— Un triste sire, — répondit M. de Clarisse, — un pleurepain, un jaloux, un ridicule, que sa femme supportait avec une angélique résignation. A la cour, on le détestait. Je ne l'ai guère connu. Et je me figure que sa femme a dû l'oublier depuis longtemps, par charité.

— De toute façon, — reprit M. de Morailles, — je dois attendre la réponse de madame de Lianges avant de vous donner la mienne. Un « oui » ou un « non » décidera de ma vie.

— Rêvez-vous? — s'écria vivement M. de Clarisse. — Ce n'est point ainsi qu'il faut raisonner. D'abord, je vous assure que madame de Lianges ne prononcera jamais ce « non ». Ensuite, même en supposant l'absurde, c'est-à-dire un refus, votre conduite, à vous, ne peut varier dans aucun cas. Si madame de Lianges consent au mariage, comme je le souhaite, vous viendrez ensemble à la cour, et tout sera pour le mieux. Sinon, il faudra essayer de vous étourdir, vous distraire... Or, je vous demande si c'est dans vos mornes halliers, vos marécages déserts, que vous trouverez le moindre adoucissement à vos cruels déplaisirs? Non, voyez-vous, quoi qu'il arrive, c'est à la cour qu'il faut vous rendre, et non ailleurs. Au reste, ce dilemme est tout à fait inutile, puisque madame de Lianges n'a pas l'intention de vous refuser. Ainsi, quelque désir que vous ayez de ne pas vous engager, je

tiens désormais pour certain que je vous présenterai sous peu, et devant toute la cour, au Roi.

— En vérité, — dit M. de Morailles, — sur ce pied-là vous l'emporterez aisément. Déjà je ne me sens plus la force de vous opposer un démenti.

Et il demeura rêveur, l'œil noyé, un sourire sur les lèvres, tandis que ses mains jouaient machinalement avec les ciseaux.

Le duc le considéra quelque temps en silence et poursuivit sur un ton plus grave, vraiment amical :

— J'attache une extrême importance à vous voir prendre charge enfin. Il m'a paru jusqu'ici que vous payiez de retour la sincère affection que je vous porte, et, comme j'ai trop peu d'amis véritables, dévoués, je ne veux point vous perdre. Vous m'estimez heureux peut-être, parce que je suis très puissant ; paisible et repu, à cause de mes biens. Et pourtant ma fortune est misérable, et ceux qui me jalousent ont tort. Quelque chose me manque : une affection désintéressée... La vie, et surtout celle d'un homme de cour, n'est ni simple ni sûre... Non que j'accuse mes ennemis : en quelque condition que le hasard nous fasse naître, ceux-là nous viennent naturellement, par un sort commun à toute créature. Des ennemis ! il faut en avoir !... Outre qu'ils nous servent en dépit d'eux-mêmes, leur mauvais vouloir chatouille délicieusement notre amour-propre. Mais enfin il est au fond du cœur humain un obscur besoin d'amitié, de confiance, de tendresse qu'on ne peut facilement refouler ni satisfaire en un lieu où tout s'appelle convoitise, haine, dissimulation, perfidie... à la cour... Oh ! oui, je vous le jure, j'ai grand besoin d'amis !

— Mon Dieu ! — fit M. de Morailles, — vos révélations ne sont guère encourageantes pour un débutant !...

— Oh ! vous, c'est une autre affaire ! — riposta le duc. — Tout commence, pour vous. Vous êtes libre ; vous pouvez battre en retraite dès qu'il vous plaira ; nulle ambition ne vous travaille. Tandis que moi, je l'avoue, je me meurs d'ambition. Il est vrai que le pouvoir a des délices incomparables !... Et puis, on m'a nourri dans l'admiration d'un père qui gouvernait le royaume selon son bon plaisir... Vous-même, dites-moi, n'avez-vous jamais caressé la chi-

mère de vous faire craindre et obéir, d'être le maître toujours et partout, de dominer, de régner, de planer? Non?... En ce cas, mon cousin, vous êtes ou très jeune ou très sage.

— Un sage, — objecta en riant M. de Morailles, — un sage n'eût pas été troublé par madame de Lianges.

— Qu'en savez-vous? — lui repartit M. de Clarisse, qui n'avait plus envie de rire. — Qui peut se dire sage à l'endroit des femmes? Personne ne leur résiste jusqu'au bout. Elles ont une merveilleuse aptitude à nous mener par le nez, une manière commode et infaillible de nous rendre sots, ingrats, inconséquents, grotesques. J'ai vu, à cet égard, des aventures bien étonnantes : peut-être vous les raconterai-je plus tard, si vous me le permettez. J'ai vu les plus froids s'échauffer subitement, les plus ladres éventrer leur bourse, les plus calculateurs risquer tout pour elles et se ruiner. Par exemple, moi qui vous parle, je connais un homme fort à plaindre... Il avait une femme belle, jeune, intelligente, qu'il aimait à la folie et dont il se savait aimé. Eh bien! il la trompa un jour avec une servante laide et vulgaire, dont il ne se souciait nullement. Pourquoi? il se l'est souvent demandé; sans doute... un égarement stupide... Le malheur voulut que sa femme entrât au même moment dans la pièce et les surprît ensemble. Depuis, les époux vivent sur le pied de guerre, et ne se rencontrent jamais qu'en public. Qu'en dites-vous?

M. de Morailles écarquilla les yeux :

— Je croyais, — bredouilla-t-il, — qu'on ne trahissait jamais la femme qu'on aime.

— Moi aussi, — répliqua M. de Clarisse avec quelque impatience, — mais il faut bien que nous nous soyons fourvoyés tous deux, puisque j'ai les preuves du contraire.

— Les preuves? — questionna M. de Morailles d'un air sceptique.

— Mais oui, les preuves! — répéta le duc en appuyant sur les mots. — Je maintiens ce que j'ai avancé. C'est quelqu'un que je possède à fond... Tromper une femme qu'on adore avec une autre qu'on méprise, n'est-ce pas incroyable quand l'intérêt n'y a aucune part?... Allez, mon cher ami, vous avez mille fois raison d'aimer madame de Lianges, mais, si

j'ai un conseil à vous donner, c'est de lui rester fidèle, tant que vous l'aimerez.

— Le conseil n'est vraiment pas malaisé à suivre ! — répondit M. de Morailles. — Cependant j'ignore si madame de Lianges m'accordera sa main... Tenez, madame de Clarisse, qui m'honore de son patronage, doit me confier tantôt une importante conversation qu'elle a eue hier avec son amie.

— Et quand irez-vous chez ma femme? — demanda M. de Clarisse, affectant un calme extrême.

— Mais tout à l'heure, je pense. Elle m'a dit qu'elle m'attendrait vers onze heures.

Il tira sa montre de sa poche. A peine en eut-il consulté le cadran qu'il s'écria :

— Onze heures vingt-cinq! Je suis en retard!

Il se précipita aussitôt sur sa canne et son chapeau. Mais le mouvement brusque qu'il fit pour repousser sa chaise renversa par terre la boîte de maroquin rouge. Celle-ci entraîna dans sa chute les brosses, les ciseaux et les limes, qui s'abattirent sur le parquet avec un bruit clair.

— Qu'y a-t-il? — fit M. de Clarisse.

M. de Morailles se retourna distraitement.

— Ce n'est rien. Le valet ramassera tout.

— Voulez-vous que je vous accompagne chez ma femme? — proposa M. de Clarisse.

— Pourquoi pas? Vous connaissez toute mon histoire et je n'ai rien à vous cacher.

M. de Clarisse hésitait :

— Ne croyez-vous pas qu'elle préfère vous voir seul?

M. de Morailles s'en ébahit :

— Mais non, — dit-il, — je ne crois pas... Et puis, n'êtes-vous pas de la confidence?

Étant sortis de la chambre, ils se présentèrent chez la duchesse. Celle-ci, en les voyant entrer, sourit à M. de Morailles et toisa froidement M. de Clarisse.

— Madame, — dit M. de Morailles, lui baisant la main, — figurez-vous que M. de Clarisse se faisait scrupule d'assister à notre conférence. J'ai dû l'emmener de force.

Il pouffa de rire, fier de sa plaisanterie, tandis que M. de Clarisse, souriant du bout des lèvres, changeait de

couleur. Quant à Gilberte, elle se mit à rire également. mais d'un rire forcé, qui sonnait faux.

— En vérité, — dit-elle, — M. de Clarisse est un personnage bien discret. Il sait qu'on ne gagne rien à surprendre les gens, au contraire... Quelle expérience avisée !

Son étrange hilarité la reprit. Des paillettes d'or brillèrent dans ses prunelles. Et M. de Morailles comprit vaguement qu'il avait fait une sottise. Il essaya de s'excuser :

— Cependant, madame, j'espère que vous ne m'en voulez pas d'avoir fait violence à sa discrétion...

— Oh ! non, — répondit-elle avec une moue dédaigneuse, — je n'en veux jamais à personne... Asseyez-vous là, et causons de votre mariage. Allons, vous grillez d'apprendre ce que m'a dit hier cette bonne madame de Lianges. Je crains que vous ne soyez déçu, après votre victoire de la soirée...

Elle s'interrompit un instant, gênée par la présence de M. de Clarisse, de même que M. de Morailles l'avait été quelques minutes auparavant. Au reste, elle se ressaisit bientôt :

— Oui, ce que je vous raconterai vous paraîtra insignifiant aujourd'hui.

— Qu'importe ! — dit alors M. de Morailles. — Peut-être me découvririez-vous certains détails auxquels je n'ai point réfléchi. D'ailleurs, d'elle à moi, rien d'indifférent.

— Puisque vous insistez, je veux bien vous rapporter notre entrevue... J'avais médité mon plan d'attaque longtemps à l'avance, car vous savez qu'Ariane n'est point femme à se rendre dès la première sommation. La colère seule pouvait triompher de sa prudence. Aussi ai-je décidé de vous calomnier, mon ami ; et je m'y suis appliquée, la chose n'étant point facile.

— Vous me faites bien de la grâce, — répondit M. de Morailles, d'un air contraint. — Mais que n'employiez-vous un artifice moins dangereux ? Car enfin vous risquiez de la persuader.

— Dangereux ou non, c'était le seul décisif, et les autres ne valaient rien.

— Soit ; je m'en rapporte à vous sur ce point. Et quel crime m'avez-vous imputé ?

— N'allez donc pas si vite !... Après avoir choisi le pot-au-noir dont je voulais vous barbouiller, je commençai par des

considérations générales, très générales, sur les malheureux qui ne peuvent ni ne savent aimer. Je préludai en gémissant sur leur pitoyable impuissance...

Elle interrompit et dévisagea M. de Clarisse :

— Et vous, monsieur, croyez-vous qu'il y ait de ces gens-là ?

— Non, madame. — répondit le duc avec fermeté, — je ne le crois pas !

— Vous m'étonnez... Convenez, tout au moins, que ces personnes ont bien des apparences contre elles... Mais à quoi bon chicaner sur cette question de métaphysique sentimentale ?... Je parlais donc à madame de Lianges des infortunés qui ignorent la passion. Et comme je me heurtais, chez elle aussi, à une opiniâtre incrédulité, je lui dis qu'à moi seule j'en connaissais trois ou quatre. Elle me considéra d'un air de défi. Alors je vous nommai, monsieur de Morailles...

— Moi, madame !

— Mais oui ! vous-même !... Aussitôt madame de Lianges pâlit et s'informa d'une voix tremblante si vous n'aviez jamais aimé. Je lui répondis tout uniment que j'en étais sûre, ajoutant que je n'avais point reçu vos confidences à ce sujet, mais qu'aussi bien ce n'était pas la peine et que ces choses se devinaient assez vite à votre physionomie... Paix ! ne vous mettez pas de nouveau à gesticuler comme un furieux : rasseyez-vous, laissez-moi continuer... Ariane, là-dessus, se troubla, et m'objecta que, vous ayant vu, regardé, et même remarqué, elle vous trouvait une expression tout autre. Je repris à mon tour que vous étiez assurément honnête homme, poli, spirituel, agréable, caparaçonné des plus rares vertus, mais non point homme aimable, et que je vous soupçonnais un cœur sec.

— Mais vous m'avez exterminé, madame ! — s'écria piteusement M. de Morailles.

— C'est à peu près ce que me reprocha madame de Lianges, mais avec une abondance, une énergie, une flamme que je ne saurais rendre, faute de talent, et que vous ne sauriez imaginer, faute de fatuité. Au reste, puisqu'il faut abréger le détail d'un réquisitoire qui vous chagrine, j'abrégerai de même le panégyrique de vos mérites. Écoutez-moi

donc, mon ami, avec un soin religieux : vous êtes infiniment aimable, et madame de Lianges le sait mieux que personne. Là, êtes-vous content ?

— On le serait à moins, — dit M. de Morailles, — et j'avoue, madame, que vous plaidez avec une adresse singulière la cause de vos amis. Mais enfin vous avez mis trop de zèle à me noircir.

Et M. de Clarisse ajouta plaisamment :

— C'est sans doute ce faux réquisitoire qui aura valu à madame de Lianges sa défaillance d'hier soir. On dit que les humeurs âcres répandues par tout le corps reçoivent de la colère une impulsion très violente. Avez-vous fait prendre au moins de ses nouvelles ?

— A quoi bon ? J'irai tantôt moi-même.

— C'est qu'il est près de midi, madame. Tenez, entendez-vous les douze coups qui sonnent ?

— Eh bien ! j'y vais de ce pas.

Elle appela ses femmes, se fit apporter son écharpe, ses gants, sa coiffe.

— Donnez-moi aussi une ombrelle. Il fait si beau que je désire aller à pied jusqu'aux acacias du rond-point. Oh ! je ne crains pas le soleil !

— Nous permettrez-vous, madame, de vous escorter ? — demanda M. de Clarisse.

— Mais nous aurons l'air d'une caravane ! Vous y tenez vraiment ?... Eh bien ! venez avec moi au pavillon. Là, il faudra nous séparer : je monterai chez Ariane, tandis que vous demeurerez en bas, où vous aurez de ses nouvelles par la lectrice ou les femmes de chambre. Surtout, ne m'attendez pas : je ne rentrerai au château qu'après une heure, pour dîner.

XVI

Lentement, sous les rayons verticaux du soleil, ils traversèrent le parc. Ils essayèrent d'abord de causer ; mais ils se turent bientôt, éblouis et accablés par la magnificence de l'heure ardente. La chaleur des premiers jours d'automne,

lourde et comme lasse d'elle-même, s'appesantissait sur toutes choses. Une cigale babillait allègrement à gauche, derrière un bosquet. De légers papillons aux ailes blanches ponctuées d'un œil noir voletaient çà et là. En haut, dans le ciel crème, rayonnait et brûlait un immense tournesol de feu. Mais le Silène ivre de la fontaine mythologique semblait sommeiller entre les bras fatigués des trois Hamadryades.

Dans le vestibule du pavillon, Gilberte quitta ses compagnons pour monter chez Ariane. Celle-ci, assise dans une bergère à oreillettes, le dos contre un coussin de soie, brodait en compagnie de sa lectrice. Madame de Lianges était pâle, les yeux battus.

— Ariane, — s'écria la duchesse, — je suis fâchée de vous voir si mauvaise mine. Nous sommes venus en grande pompe, malgré la chaleur, nous enquérir de votre santé. Mon mari et M. de Morailles sont restés au rez-de-chaussée.

Madame de Lianges chargea aussitôt mademoiselle Avrillet d'aller remercier de sa part ces messieurs et de les rassurer. Dès que la lectrice eut disparu, la duchesse changea de ton. A voix basse, elle interrogea son amie :

— Ma pauvre Ariane, vous n'avez donc pas passé une bonne nuit ?

— Détestable!... Figurez-vous que je n'ai jamais si mal dormi, même en voyage. Pourtant, je tombais de fatigue... C'était sûrement la fièvre. Je ne pouvais plus respirer. A un certain moment, j'allai entre-bâiller la fenêtre. Une odeur de terre entra. Quelle nuit fraîche et silencieuse !... Ensuite j'ai dû m'endormir, et, ce matin, au fond de mon lit, j'étais si faible et meurtrie que je vous bénissais en imagination d'avoir empêché mon départ.

— Vous voyez ! ceux qui m'obéissent ne s'en repentent pas. Et maintenant ?

— Maintenant, je me sens terriblement inquiète. Mon trouble m'étonne. Et je réfléchissais en brodant, tandis que mademoiselle Avrillet poursuivait sa lecture...

— Que vous lisait-elle ? — fit la duchesse, prenant sur la table le livre resté ouvert. — Comment ? *le Grand Cyrus* ? Fi ! quelle horreur !.., Vous lisez donc ces vieilleries ? Des livres de ma mère-grand ?

Elle éclata de rire.

— Ne riez pas, Gilberte ! — supplia doucement madame de Lianges ; — ce n'est pas un livre inutile comme tant d'autres. Il m'a déjà rendu service.

— Tant mieux pour vous, Ariane ! Mais je n'ose pas vous imiter. D'ailleurs, moi, je n'aime que les livres inutiles. Ceux qui nous instruisent sont généralement si ennuyeux !

— Oh ! — fit Ariane, — quand ils m'ennuient, je ne les écoute que d'une oreille. Ainsi, tout à l'heure, je faisais des infidélités à mademoiselle Avrillet, examinant s'il était possible qu'on souffrît tant d'inquiétudes au début d'une passion véritable...

— Pourquoi pas ! — répondit hardiment la duchesse, — quand il s'agit d'un amour aussi soudain que le vôtre ? Ne vous a-t-il pas conquise brusquement. Ne vous a-t-il pas bouleversée ? Vous végétiez si paisiblement jusqu'ici ! Toutes les fois que vous me découvriez vos sentiments, vous me transportiez dans un cabinet d'histoire naturelle : j'y voyais partout des curiosités très rares et très intéressantes ; mais la vie, je la cherchais vainement. Oh ! vous aviez une âme bien tenue ! Tout y était propre, décent, méthodique et glacial.

— Vous raillez, gémit amèrement madame de Lianges. Je vous assure que cela n'est pas bien... N'avais-je pas le droit de défendre ma tranquillité ?

Gilberte de Clarisse leva les yeux au ciel.

— La tranquillité ! la tranquillité !... Mais vous ne savez donc pas ce que c'est, ma pauvre petite ?

Sans rien dire, elle montra le coussin contre lequel s'adossait madame de Lianges, fit signe qu'elle le voulait. Ariane, stupéfaite, se souleva un instant :

— Prenez-le. Mais pourquoi ?...

Madame de Clarisse ne répondit pas, posa le coussin sur l'oreillette droite de la bergère, l'aplatit un peu, invita son amie à s'y appuyer la tête. Madame de Lianges s'exécuta en souriant. Le coussin se creusa profondément à l'endroit de la tempe, puis se gonfla tout autour : on n'apercevait presque plus la joue droite d'Ariane.

— Écoutez ! — dit la duchesse.

Quelques minutes s'écoulèrent. Elle reprit :

— Qu'entendez-vous?

— Rien!

— Eh bien, écoutez encore!

Cette fois, avant de l'interroger, elle attendit davantage.

— Et maintenant?

— Un bruit confus, un bourdonnement vague...

— Savez-vous ce que c'est?

— Une illusion, sans doute...

Madame de Clarisse avait en ce moment la mine d'une prophétesse. De ses yeux graves et fixes, où flambait soudain le feu clair de l'inspiration, elle considéra longuement madame de Lianges.

— Non, Ariane — dit-elle enfin avec une solennelle et mystérieuse lenteur. — Non, la rumeur sourde que vous distinguez au dedans de vous n'est pas une illusion, mais la secrète mélodie du sang subtil, riche, chaleureux, qui circule et court sans cesse à travers vos veines, le cri de ce désir qui est mobile et fougueux comme le sang même qui l'alimente, la voix infatigable de la vie. Oh! que vous l'écoutiez ou non, cette musique, avec effroi ou confiance, peine ou plaisir, elle n'en chantera pas moins, et jusqu'à la fin, malgré vous, au plus profond de vous. La connaissez-vous? C'est elle qui exalte ces passions aveugles, impétueuses, que vous redoutez et qui nous mènent. C'est elle qui énerve et amollit les courages les plus farouches. Rien ne lui résiste : elle dompte tout, règne, triomphe... Et savez-vous quand elle se taira? Quand vos paupières retomberont pour toujours sur vos prunelles épouvantées ; quand vos lèvres pâlies et glacées se fermeront ; quand nul souffle ne fera plus palpiter votre poitrine ; quand, joignant les mains, vous reposerez au fond de la terre froide, dans votre linceul, insensible et immobile comme une pierre sans voix, — alors, mais seulement alors, vous jouirez de cette sérénité interdite aux vivants.

Il y eut un long silence.

— La souffrance me fait peur, — murmura tout bas et timidement madame de Lianges.

— Et moi, — répliqua la duchesse avec un sourire hautain, — je me moque de la souffrance, car il n'y en a pas au monde d'assez tyrannique pour s'asservir mon âme entière!

Apitoyée par la détresse d'Ariane, elle ajouta sur un ton de prière :

— Au nom du ciel, ma chère Ariane, n'allez pas surtout vous tarabuster l'esprit à propos de bagatelles! Soyez heureuse, je vous en conjure! N'examinez pas pourquoi ni comment vous le deviendrez, mais tenez pour certain qu'ici-bas les heureux ont toujours raison, les malheureux toujours tort. La fortune passe près de vous en ce moment. vite, cramponnez-vous à elle! Balancerez-vous entre la logique abstraite et le bonheur palpable? Que vous importe, ma chère, la généalogie de vos sentiments? On ne demande pas ses papiers à l'amour : il n'a souci des passeports dûment estampillés et paraphés; c'est un étranger et un vagabond. Rappelez-vous donc cette jolie fable de Psyché qu'on nous enseignait au couvent avec toute sorte de précautions oratoires.

Madame de Lianges sourit :

— Cette fable — dit-elle — est d'une vérité éternelle, car oute créature pensante aspire à connaître toujours davantage. Ce besoin fait notre misère... Tant pis! il le faut contenter, coûte que coûte!...

— Eh bien! qu'y a-t-il que vous ne connaissiez déjà? N'aimez-vous point M. de Morailles qui vous aime éperdument? Sans doute, vous ignorez encore le jour et le lieu où seront célébrées vos noces. Mais ce point même, qu me paraît indigne de vous préoccuper, ne pourriez-vous l'éclaircir aujourd'hui avec M. de Morailles?... Votre soupirant viendra vous chercher à deux heures et demie pour la promenade : n'en sommes-nous pas convenues hier?

— Mais il sort à peine de chez moi! — balbutia madame de Lianges. — Ne trouvera-t-on pas étrange qu'il revienne deux heures après?...

— La belle affaire! — riposta la duchesse. — Ne l'épouserez-vous pas? Je lui dirai à table que, vous voyant pâle, je vous ai engagée à ne point garder la chambre, mais à sortir, prendre l'air, faire de l'exercice, visiter les bois, et que je vous l'ai proposé pour guide. Ce prétexte en vaut bien un autre, qu'en dites-vous? Au reste, tout ceci n'a aucune importance, et vous finissez presque par vous empêtrer dans les minuties. En vérité, il faut qu'on vous bouscule,

et vous paresseriez dans votre petit coin, tranquille, les bras croisés, si l'on vous abandonnait à vous-même. Avouez, Ariane, que c'est là votre plus cher désir! Eh oui! je le sais!... Mais que voulez-vous? vous êtes tombée entre mes griffes, je vous ai entraînée jusqu'ici : à présent, c'est trop tard, je ne vous lâcherai plus. Le vin tiré, il faut le boire. Et ne faites pas la grimace, mon cœur: une heure sonnera où vous me rendrez meilleure justice.

— Oh! pour cela, — protesta très affectueusement madame de Lianges, — je reconnais déjà votre si active et si opiniâtre tendresse, ma bonne Gilberte! Si vous agissez ainsi, ce n'est point esprit d'intrigue ni intérêt, mais dévouement. Je vous dois beaucoup, je le confesse... Seulement, êtes-vous sûre que mon caractère, mes goûts, mes habitudes, me poussent au mariage, en général, et, en particulier, à ce mariage? Je crois aimer M. de Morailles; mais si ce n'était qu'amitié pure?... On se trompe si facilement!...

— Ariane, — s'écria avec force madame de Clarisse, — cessez de me mettre au supplice, je vous en conjure de nouveau! Je sais, moi, que ce mariage vous convient à merveille, que M. de Morailles est justement le mari qu'il vous faut. Je vous défends d'examiner comment ni pourquoi vous l'aimez. Ne comprenez-vous pas que vous en perdez le sens? Que vous extravaguez, quand vous prétendez l'aimer d'amitié pure? Un ami? Oui-da, le plaisant ami! Vous si fière, auriez-vous jamais exhorté un simple ami à retarder son départ, à rester encore près de vous? Mais réfléchissez donc un instant, un seul instant, et vous verrez s'il faut tenir compte de vos chimères... Ou plutôt, chassez-moi de votre cervelle toutes les sombres visions qui l'offusquent. Secouez le poids de vos tristesses, accordez votre main à M. de Morailles, dès qu'il vous la demandera, épousez-le bien vite, et ne vous claquemurez plus dans vos beaux raisonnements inutiles!

— Eh bien! Gilberte, je me promènerai aujourd'hui avec M. de Morailles. Peut-être les circonstances me donneront-elles, au moment décisif, le courage de consentir.

— C'est la grâce que je vous souhaite, — répondit madame de Clarisse, charmée. — Maintenant, je me retire pour aller dîner au château. Ainsi, à ce soir, vers neuf heures.

— Je descends avec vous, — dit madame de Lianges. — Je dîne au rez-de-chaussée.

Sur les marches de l'escalier, la duchesse lui dit encore :

— Ma mignonne, nous aurons quelques journées délicieuses avant le voyage de Fontainebleau. Madame de Tourpey m'a fait dire qu'elle partirait demain. Et quand vous aurez accepté la nouvelle situation...

— Chut ! pas si fort ! — murmura madame de Lianges, lui fermant la bouche par un joli geste des deux mains, — si mademoiselle Avrillet vous entendait !... J'en mourrais de honte !

A cette remontrance, madame de Clarisse eut un éclat de rire juvénile. Elle se sentait l'âme légère, joyeuse ; elle était satisfaite d'elle-même, ainsi qu'un habile capitaine, après une victoire chaudement disputée.

— Oh ! que vos terreurs m'amusent ! — fit-elle. — Vous n'êtes guère changée depuis le couvent !

Puis, d'un air malicieux :

— Et la lettre de votre abbé, dites donc, qu'en avez-vous fait ?... Des papillotes ?...

— Gare à vous, Gilberte !... Si vous me taquinez, je l'ouvre !...

— Oh ! ouvrez-la !... Je suis sûre qu'il n'y a rien dedans.

Sur le pas de la porte, elle se retourna, et, plus grave, à voix presque basse :

— Alors, c'est entendu, n'est-ce pas ? A deux heures et demie, au plus tard, il sera ici...

— Mon Dieu ! puisque vous le voulez...

— Ariane, je le veux !

Elle s'éloigna rapidement à travers le parc désert, menue, en plein soleil.

Ariane la suivit quelque temps des yeux ; après quoi elle rentra dans la salle à manger, se répétant tout bas :

— Ce n'est pas ma faute ! ce n'est pas ma faute !... Ce n'est pas moi qui l'aurai voulu !...

XVII

Tranquille, presque indifférente, cédant à la fatalité qui nous pousse, elle s'en fut à deux heures et demie sous le péristyle du pavillon. Parfois, avec une mélancolie sèche elle se rappelait sa vie si heureuse aux Iles-Blanches. Au fond, elle ne songeait à rien, boutonnant ses gants, regardant les acacias, dont les pâles fleurs jonchaient le sol comme une neige parfumée. Elle se réjouit seulement d'apercevoir M. de Morailles au bout de l'allée : il se dépêchait, la canne à la main, et, quand il fut tout près, elle se leva :

— Je vous attendais, — dit-elle.

Il s'excusa sur la longueur du dîner : on restait toujours fort longtemps à table.

— Je ne vous reproche rien. C'est moi qui suis en avance.

Tandis qu'une nuée laineuse passait mollement sur le soleil, ils se mirent en marche. Ariane remercia M. de Morailles de lui avoir sacrifié l'après-midi :

— Pour moi, — ajouta-t-elle, — je ne me suis résolue à cette promenade que sur les instances de madame de Clarisse. Vous savez qu'il est difficile de lui désobéir... Ne lui trouvez-vous pas une éloquence infiniment persuasive?

Elle s'exprimait ainsi parce qu'elle soupçonnait maintenant son amie de l'avoir circonvenue dès le premier jour, grâce à son alliance avec M. de Morailles : elle comptait qu'il se trahirait. Mais il flaira le piège, se défia et répondit :

— Ma cousine de Clarisse est éloquente parce qu'elle aime d'une amitié actuelle et sincère.

Elle ne s'irrita point de cette défaite. Au contraire, elle se félicita de lui découvrir quelque souplesse : un esprit prompt et vif la charmait immanquablement.

« Au reste, — réfléchit-elle, — c'est bien le moins qu'il défende sa complice. Sans elle, serais-je encore ici? S'il tient vraiment à ma société, il lui doit une belle chandelle... »

Elle essaya ensuite de médire d'elle-même, pour se donner le délicat plaisir d'être aussitôt réfutée :

— L'éloquence de Gilberte est surtout l'effet d'une chaleur

d'âme et d'une vivacité naturelles... Je l'ai toujours connue ainsi, même dans son enfance... A Paris, au couvent des Dix-Vertus, c'était une gigue perpétuelle, sans cesse alerte et pétillante. Alors, comme aujourd'hui, nos caractères se ressemblaient peu. Moi, j'étais très froide, un peu égoïste déjà, et mes amies s'en formalisaient...

Il ne releva point ces paroles captieuses, ne protesta point. Il l'entendait à peine, ne sachant plus au juste ce qu'il pensait, ni même s'il pensait. Son bonheur l'enivrait comme une boisson trop forte, et son intelligence, son cœur, son âme débordaient d'une allégresse diffuse, subtile, violente et capiteuse. Mais elle s'étonna de son silence jusqu'à s'en froisser, ne voulant pas qu'il rêvât en sa présence. Ils cheminaient sur un sentier sinueux, parmi des champs de serpolet. Elle haussa un peu la voix :

— Où allons-nous ainsi?

M. de Morailles tressaillit légèrement.

— A la forêt... Madame de Clarisse m'a dit qu'il fallait absolument vous y conduire. Oh! ce n'est pas, comme aux alentours du château, un petit bois façonné en berceaux et en arcades, mais une forêt véritable, une forêt obscure et profonde, avec de la mousse, des chênes énormes, un réseau de broussailles, de ronces et de lierre, un fouillis d'arbustes sauvages qui s'y enchevêtrent en liberté. Vous verrez, c'est merveilleux!... Seulement, je vous préviens qu'il y a une côte assez dure... Mais, au sortir de la forêt, nous arriverons sur une espèce de terrasse, d'où l'on aperçoit en bas, au creux d'un vallon, un village considérable, presque un bourg... Cela vous plaira beaucoup.

— Je m'en réjouis par avance, — répondit madame de Lianges, — et la côte dont vous me parlez, pour escarpée qu'elle soit, ne m'effraye guère. Aux Iles-Blanches, où les divertissements sont peu variés, j'ai contracté l'habitude des expéditions rudes et longues. Si je demande où nous allons, c'est que je ne reconnais pas la route.

— Autrefois, avant votre arrivée à Clarisse, je la parcourais souvent... Mais vous, madame, comment la reconnaîtriez-vous?... Votre promenade favorite est celle du lac, si je ne me trompe...

— Oh ! j'étais rarement dehors ces temps derniers, et seulement pour faire quelques pas dans les allées.

— Elles sont d'une descente bien agréable, — reprit M. de Morailles, — et celui qui les dessina fit preuve assurément d'un génie industrieux et orné. Mais je préfère, quant à moi, la nature plus naturelle : le paysage champêtre du lac me touche autrement que l'orangerie du château.

Il se tut. Puis, comme s'il cédait à une véhémente impulsion :

— Je l'aime passionnément, ce beau lac endormi !... Tant de souvenirs... Vous ne soupçonnez pas, vous ne soupçonnerez jamais combien de fois j'y suis retourné depuis... depuis...

Sa voix s'étranglait, mais il acheva aussitôt après :

— Depuis le jour que nous y allâmes ensemble.

Madame de Lianges baissa les yeux. Sa gorge palpitait. Elle essaya de sourire ; puis, considérant la vanité de cet artifice, elle s'en reprit avec tristesse :

« Je dois avoir l'air d'une sotte !... »

Elle chercha une réponse affectueuse, émue, et qui marquât de la gratitude, mais en vain. Depuis la banqueroute de sa prudence, son cerveau restait vide comme une maison déshabitée. Alors, se résignant, elle bredouilla au hasard, avec une coquetterie banale :

— Comment, vous n'avez pas encore oublié ?... Voilà si longtemps !...

Indigné, il se rebiffa :

— Peut-être avez-vous oublié, vous ! je n'en sais rien !... Mais moi, jamais ! entendez-vous ? jamais !... Je ne peux rien oublier de ce qui vous concerne, et cette excursion moins que tout... Vous ne l'ignorez pas... Pourquoi dissimulez-vous ainsi ? Pourquoi m'adresser des paroles si blessantes ? Vous n'êtes pas franche, en ce moment. Je vous croyais plus droite et plus charitable !

Elle, tremblante devant cette colère vraie :

— Pardonnez-moi ; je regrette de vous avoir offensé.

Au milieu d'un vaste silence, ils s'engageaient plus avant dans la forêt. L'ombre y était profonde, car l'entrelacs feuillu des branchages interceptait presque constamment la lumière.

Ils marchaient sans rien dire, l'un à côté de l'autre. Leurs genoux se touchaient quelquefois. Un instant, le trille limpide et perlé d'une fontaine les tira de leur rêverie. Et madame de Lianges frissonna légèrement, saisie par la fraîcheur.

— Comme ce bois est funèbre! — dit-elle. — Il est sans joie et sans clarté. Je me souviens de la dernière promenade que je fis aux Iles-Blanches : lilas, ébéniers, troènes, partout des fleurs et des bourgeons! Et quelle vie, quels roucoulements de tourterelles dans les ramures bien touffues! Il est vrai que nous ne sommes plus en été : les treilles se dégarnissent de pampres. La troublante saison que l'automne! on doute si l'on a froid et l'on s'alarme presque d'une oppression charmante.

Mais lui maugréait contre l'aigre et perfide saison qui s'étire péniblement entre l'été plantureux et les bourrasques de l'hiver :

— L'automne — répliqua-t-il — est un printemps sans fleurs.

Elle le trouva injuste pour une saison qu'elle chérissait entre toutes, et dont elle goûtait la bienveillance sérieuse.

— Permettez, — fit-elle, — l'automne, c'est le printemps des fruits. Et c'est aussi une heure de maturité pour l'âme humaine.

Mais il hocha la tête, incrédule. Alors elle songea avec chagrin que certaines nuances discrètes et délicates échappaient à M. de Morailles, et qu'elle ne pourrait jamais lui en faire sentir la grâce un peu fuyante. Une mélancolie fine et froide comme une petite bruine d'hiver tomba brusquement sur son cœur. Elle tressaillit de nouveau, tandis que M. de Morailles, penché vers elle, lui disait :

— Vous n'imaginez pas combien je désirais cette promenade!... Quand madame de Clarisse m'apprit à table, tout à l'heure, que vous y consentiez, il me sembla que mon cœur sursautait, se dilatait de joie jusqu'à se rompre... Oh! je souhaitais depuis si longtemps une occasion pareille, je la souhaitais avec une si lancinante et poignante anxiété!... Vous comprenez, j'avais besoin de vous voir, de vous entretenir en particulier, et le soir, au salon, cela n'est pas possible,

même quand vous me permettez de m'asseoir avec vous dans un coin. On vient toujours nous déranger. Et maintenant, je puis enfin vous dire tout... Il me tardait tant de rompre ce silence!... Bien souvent, j'ai failli me déclarer; mais au moment décisif je défaillais, le courage me manquait, et je restais près de vous, la bouche sèche, le front brûlant, à vous contempler. Vous avez dû le remarquer souvent, n'est-ce pas? Dites...

Elle temporisa :

— Peut-être bien... je ne sais trop... vous me parûtes étrange...

D'une voix si lointaine, si éteinte, qu'on eût dit le murmure d'une mourante, elle ajouta :

— Il y a tant de choses que je ne comprends pas... mon ami!

— Et pourtant, — répliqua-t-il avec un doux entêtement, — je gage que vous me compreniez alors... Je ne vous disais que des riens, des niaiseries, mais il y avait certainement une éloquence infinie dans le son de ma voix, dans mes yeux et dans l'air de toute ma personne. Je me trahissais à mon insu. Que voulez-vous? Quelquefois, je vous voyais un geste de la main, un simple sourire, une expression fugitive du regard, qui m'ôtaient la raison, me donnaient envie d'aller pleurer d'admiration loin de vous, loin de tout le monde, au fond des jardins. J'étais peut-être ridicule, tant je me cachais mal. Un soir, rien qu'à la façon dont je vous considérais, madame de Tourpey devina mes sentiments.

Madame de Lianges craignait la marquise de Tourpey, qu'elle jugeait languarde et intrigante. Elle déplora que la vieille dame eût démasqué M. de Morailles.

— Je n'aime point cette femme, avec sa mine de château branlant. Je suis bien fâchée qu'elle vous ait surpris.

— Pourquoi donc? fit naïvement M. de Morailles. Cela m'était égal. Je n'avais ni le loisir ni le dessein de me précautionner contre ces misères. Je ne songeais qu'à vous, et je me moquais des autres. Il n'y eut plus que vous sur la terre pour moi, du jour que je vous aperçus. Je m'abîmais dans une adoration perpétuelle, me rappelant avec un trouble indicible vos moindres discours, vos attitudes de la veille, et

attendant impatiemment l'heure du souper. Quel crève-cœur de passer sous vos fenêtres, et de ne point vous visiter! Et quand je vous joignais à table, vous voyant si réservée, si méprisante, je n'osais remuer les lèvres, car, à cette époque-là, surtout au début, vous me témoigniez de l'antipathie. Et moi, qui, dès le premier soir... Admettez-vous ce qu'on appelle le coup de foudre?

— Non, — répondit-elle, souriant avec effort; — je ne conçois pas qu'on puisse aimer de but en blanc un inconnu.

Ils suivaient un sentier creux qui devait les conduire par une côte fort escarpée jusqu'au sommet de la montagne. Après la pluie de la veille, le sol demeurait humide et glissant en ce lieu où le soleil ne pénétrait jamais. Même en temps ordinaire, on y marchait malaisément à cause de l'obscurité. Madame de Lianges fut obligée de ralentir sa marche et de s'appuyer presque sur le vicomte de Morailles.

— Attention! — dit-il, — voici l'endroit difficile. Prenez mon bras : je vous guiderai plus commodément. N'ayez pas peur : il n'y a pas de danger. Au bout de ce sentier, nous arriverons sur la terrasse dont je vous ai parlé.

Il fallut accepter le bras que M. de Morailles lui offrait. D'ailleurs, elle ne voulait point recommencer l'aventure de la grotte. Et lui, l'ayant rassurée, continua :

— Le coup de foudre! mais moi aussi j'en plaisantais!... Cette illumination soudaine, cette grâce tombée d'en haut comme un aérolithe me paraissait bien la chose du monde la plus burlesque. Je me répétais que pareilles révélations ne nous éblouissent qu'en poésie ou au théâtre. Et pourtant, aujourd'hui, je suis forcé d'y croire. Écoutez-moi bien, je m'en vais vous dire toute la vérité... Je n'avais point l'honneur de vous connaître, madame, quand je vous fus présenté par ma cousine de Clarisse... Eh bien! sitôt que je vous approchai, je demeurai frappé de stupeur, étourdi de vertige, sous l'empire d'une certaine angoisse qui m'était entièrement inconnue. Je ne pus proférer un seul mot. Je vous redoutais à tel point que je tins les yeux obstinément fixés sur mon assiette. A la fin du souper, je ne sais plus ce qui me fit lever la tête, mais le hasard voulut que vous regardassiez précisément de mon côté : nos yeux se croisèrent, et peut-être

lûtes-vous dans les miens les sentiments qui m'agitaient. Je vous jure qu'à partir de cet instant, et comme par miracle, je devins un autre homme. Dites-moi, en eûtes-vous quelque soupçon ?

Madame de Lianges craignit de ne plus pouvoir se dérober à une explication, si elle convenait de la vérité. Elle chercha donc une échappatoire :

— Je ne garde aucun souvenir de cette scène !... Ma mémoire est si mauvaise !... Et puis, tant d'événements se sont succédé !

— Certes, — poursuivit M. de Morailles, impassible comme s'il dormait d'un sommeil magnétique, — bien des événements se sont succédé depuis. Cependant je n'ai rien oublié, moi, parce que toutes vos actions, toutes vos paroles se logeaient aussitôt dans ma mémoire. Oh ! comment vous décrire la netteté avec laquelle je me rappelle certains détails : par exemple, le mouvement de tête bref et machinal dont vous daigniez me gratifier ? En ce temps-là, j'étais sûr que vous me détestiez !

Madame de Lianges l'interrompit :

— Moi, vous détester !... Quelle folie !... Si j'étais froide envers vous, c'est que je vous connaissais à peine, et voilà tout !

— Madame, vous ne connaissiez pas davantage le prince de Digne ni le duc de Bauzun, et néanmoins vous les traitiez bien mieux. Au reste, il se peut que je me sois exagéré une différence assez mince. Qui n'en eût fait autant, à ma place ? Mais ce que j'affirme, c'est que nul n'a souffert comme moi durant ces trois ou quatre premières semaines. Puis, subitement, tandis que je désespérais de la partie, que je projetais de m'enfuir chez moi, en Saintonge, voilà que je vous rencontre sur le chemin du lac : vous répondez en souriant à mon salut et m'engagez à vous servir de guide. L'accident qui faillit survenir dans la grotte de la Mouette aurait pu vous dégoûter à jamais de moi. Mais ce fut, au contraire, depuis ce jour que vous me permîtes de vous faire ma cour tous les soirs, régulièrement et longuement. C'est aussi après le même jour que je commençai d'entrevoir la nature de mes sentiments. Toutefois, chose étrange, j'ignorai longtemps ce qui

m'arrivait. Lorsque enfin j'eus tout compris, tout deviné, je voulus tout vous avouer. Mais alors je souffris davantage, car la crainte et la honte me serraient la gorge comme deux mâchoires d'étau, j'étouffais subitement et j'en étais réduit à vous contempler avec une sorte de vénération superstitieuse. Avant-hier soir, ayant pris le parti d'en finir, je commençais déjà à me déclarer, lorsque cette horrible madame de Tourpey nous assaillit. Vous vîtes ma colère. Sans doute que vous la trouvâtes excessive; mais c'est que vous ne conjecturiez nullement ce que j'allais... ce que je vais vous dire. Pourquoi suis-je si heureux en ce moment? pourquoi cette promenade vaut-elle la joie la plus pure de ma vie? C'est que je puis enfin vous avouer...

Suffoqué par l'émotion, il bégayait et balbutiait, tandis qu'autour d'eux, sous la feuillée de plus en plus épaisse, les ténèbres devenaient plus denses, plus pesantes, plus sinistres. M. de Morailles termina d'une voix rauque :

— Vous avouer que je vous aime!...

La nuit se fit complète : une obscurité lugubre s'abattit soudain sur madame de Lianges, et, comme un gigantesque épervier, l'enveloppa de ses ailes. Alors, en proie à une terreur folle, éperdue, elle jeta un cri perçant qui se prolongea indéfiniment dans les sonores profondeurs de la forêt. M. de Morailles, effrayé de ce cri, se pencha aussitôt sur elle, lui demanda ce qu'elle avait.

— Il fait si noir! — répondit-elle en tremblant, — je ne discerne plus rien, et ne peux plus ni avancer ni reculer.

Il tâcha de la réconforter :

— Pourquoi vous effaroucher de la sorte? Ne suis-je pas là pour vous protéger? N'êtes-vous pas en sûreté près de moi.

Mais elle claquait des dents :

— J'ai peur! j'ai peur!... Je n'ose pas aller plus loin : c'est impossible!...

— De grâce, — dit-il, — un peu d'effort! Appuyez-vous sur mon bras!...

Elle le suivit docilement, un peu humiliée de sa poltronnerie. Lui, de son côté, gardait le silence. Mais la voûte de rameaux, de branches et de feuillages s'éclaircit à mesure

qu'ils avancèrent. Plus haut, la lueur du soleil perça, et M. de Morailles parla de nouveau :

— Nous voici parvenus sur la plate-forme... A gauche, s'il vous plaît !...

Madame de Lianges ne put réprimer une petite exclamation de surprise et de joie. Non seulement elle revenait à la lumière après les ténèbres de la futaie, mais encore elle se voyait au milieu d'une vaste prairie formant terrasse et ombragée de sveltes peupliers dont la brise agitait doucement la cime d'argent et d'émeraude.

— Ici, — dit M. de Morailles, — nous sommes au sommet de la montagne. Le versant opposé tombe à pic sur la plaine, et je crois qu'il serait impossible d'en faire l'ascension. Venez plutôt par ici, vous en jugerez vous-même. Ne craignez rien : je vous soutiendrai par le bras.

Prudemment, elle se pencha sur le bord de l'abîme, regarda, s'écria avec une allégresse enfantine :

— Oui, oui, je vois! Oh! le joli village!... Comment s'appelle-t-il?

— Pont-le-Vicomte, madame. J'y suis allé dernièrement, en compagnie de M. de Clarisse, à qui le bourg appartient : j'en ai été ravi. J'aime les toits à pignons et les façades ventrues de ces vieilles maisons. Les rues y sont d'une propreté incroyable, arrosées de rigoles, désertes d'ailleurs la plupart du temps, et si paisibles que, d'une porte à l'autre, sans la moindre inquiétude, les chats se visitent solennellement. D'ici, vous distinguez le clocher de l'église, l'hôtel de ville et plus loin, à droite, sur cette place rectangulaire, le marché...

Madame de Lianges semblait méditer :

— Ne croyez-vous pas, — interrogea-t-elle, — que chaque paysage a une vie à part, quelque chose comme une âme? et qu'il nous attire, parce que nous découvrons en lui de secrètes affinités? Nous aimons la nature quand elle nous aime...

Mais il hésitait pas. Il n'avait jamais réfléchi à cela : cette opinion l'étonnait. Il ne l'approuva que pour se dispenser de répondre. Elle devina qu'il ne comprenait pas, et en ressentit du découragement.

— Vous êtes peut-être fatiguée, madame, — reprit M. de Morailles. — Ne désirez-vous pas vous reposer?

Ils regagnèrent le milieu de la prairie, et madame de Lianges s'assit sur l'herbe, au pied d'un peuplier; M. de Morailles, près d'elle. Comme elle attachait les yeux au gazon, il l'observa. Transfigurée, belle de mélancolie et d'amour, elle avait les paupières gonflées et un peu rougies, les pupilles brillant d'un feu inaccoutumé à l'ombre des cils, les narines palpitantes et un étrange sourire aux lèvres. Un ruisseau gazouillait tranquillement devant eux. A l'occident, le soleil déclinait et sous ses rayons horizontaux les crêtes d'alentour s'embrasaient et brûlaient, ceignant le ciel pâli d'une flamboyante couronne d'escarboucles.

Mais ils ne s'en aperçurent ni l'un ni l'autre.

XVIII

Il lui dit, non plus brusquement, comme à son ordinaire, mais avec une tendresse infinie :

— Vous voyez, je vous aime et j'ai fini par vous le dire. Il ne faut pas m'en vouloir. J'ai attendu tant que j'ai pu. Hier, j'ai voulu m'en aller. Vous m'en avez empêché. Ce n'est vraiment pas ma faute si je vous ai obéi. Maintenant, il faut que j'apprenne encore autre chose... Ne me laissez pas plus longtemps sur la roue... Ayez pitié de moi, madame, et dites-moi la vérité, toute la vérité, quelle qu'elle soit... Me le promettez-vous ?

— Oui.

— M'aimerez-vous jamais ?

Elle lui répondit en soupirant :

— Il y a longtemps que je vous aime d'amitié, mon ami, et vous le savez bien !

— Si vous me payez de cette monnaie, — répliqua-t-il amèrement, — nul accord n'est possible. Je n'ai que faire de ces bonnes paroles, de ces phrases toutes prêtes qu'on peut jeter à la tête du premier venu pour s'en débarrasser décemment. L'eau tiède de l'amitié n'est pas ce qu'il me faut. Il ne s'agit point ici d'amitié ! Je ne veux pas être votre ami. Et pourquoi me bafouer ?

— Excusez-moi ! — fit-elle, très douce, — je vous parle d'un sentiment qui n'est pas une amitié superficielle, mais une affection intime, sérieuse, une sollicitude profonde.

Il eut un geste de dépit :

— Amitié, affection, sollicitude, faux-fuyants que tout cela. Vous comptez m'amuser avec des mots !...

Elle le regarda craintivement :

— Je ne vous comprends pas, mon ami. Qu'exigez-vous de plus ?

Impatienté, il s'emporta :

— Ce que j'exige ? ce que j'exige ?... Que vous m'aimiez, madame, comme je vous aime : d'amour !... Sans doute, c'est beaucoup d'habiter à Clarisse près de vous, de vous approcher tous les soirs. Mais cela ne me suffit pas. Je veux vous avoir toute à moi, ne plus vous rencontrer parmi des rivaux qui m'épient et me guettent en ricanant. Comment tolérer que vous retourniez aux Iles-Blanches et que je vous perde ainsi après vous avoir connue. Êtes-vous de celles qu'on oublie ? Espérez-vous que je puisse m'en consoler ? J'en mourrais !... Vous m'entendez bien ? J'en mourrais !... Il faut que vous m'apparteniez sans restriction aucune, tout entière, que je vous voie chaque jour, à toute heure, à tout instant, que vous soyez mon bien, ma propriété personnelle et inaliénable, ma maîtresse, ma femme !... Je ne veux plus vous partager. J'ai besoin de vous. Je ne vous quitterai plus. Voulez-vous, dites ?... Pourquoi ne me répondez-vous pas ? Si vous ne m'aimez point, dites-le tout de suite !... Soyez franche !

— Ah ! mon ami, — gémit-elle, se tordant les poignets, — que me demandez-vous là !...

Elle continua, un peu plus calme, mais avec des larmes dans la voix :

— Mon ami, je ne veux point que vous me méprisiez. Ne me prenez pas pour une coquette : je ne suis point de ces méchantes femmes qui se délectent à affoler les hommes. Je n'ai pas essayé de vous tourner la tête... Mais souffrez que je vous résiste, puisque votre bonheur est en jeu... Avez-vous seulement réfléchi au mariage ?... J'ai pour vous l'inclination la plus forte que j'aie jamais ressentie, et peut-être

même de l'amour. De votre côté, vous m'aimez, et je vous crois sincère. Mais enfin m'aimerez-vous toujours? Vous avez trente-deux ans; j'en ai déjà vingt-huit : la différence me paraît insuffisante. Dans quelques années, je serais la femme vieille d'un homme encore très jeune; tandis que, renonçant à moi, vous pourriez conclure à la cour un mariage autrement avantageux à l'égard des établissements et alliances. Songez-y bien, il y va de votre avenir.

— La cour! les établissements! les alliances! — s'écria M. de Morailles. — Hé! que voulez-vous que ces arguments-là me fassent? Je ne tiens nullement à devenir courtisan. Je me moque de tous ces blanc-poudrés! sont-ce là toutes vos objections? Me dégoûtera-t-on de vous en me parlant de mes intérêts? Vous n'arriverez qu'à me les faire haïr! C'est vous que j'aime, rien que vous, madame, et c'est là mon avenir!

— A la cour, plus tard, vous en aimerez d'autres.

— Eh bien! — répondit-il, — si vous êtes jalouse, ce que je n'ose supposer, nous vivrons en province. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Je n'ai jamais aimé que vous.

Elle s'efforça de plaisanter :

— Est-ce bien sûr?... Jamais le moindre penchant?

Il parut se recueillir, fouiller dans sa mémoire. Puis, avec l'accent de la véracité :

— A vingt-deux ans, j'entrevis ma cousine de Saint-Lègre, sœur de monsieur de Clarisse,. Elle avait des grâces agaçantes auxquelles je ne restai pas tout à fait insensible. Mais elle m'intéressait, sans me toucher... Vous comprenez, n'est-ce pas?... C'était fort peu de chose... Eh bien! en mon âme et conscience, je ne me connais pas d'autre faiblesse. Puisque je vous ai dit qu'avant votre arrivée à Clarisse, je ne croyais pas à l'amour!... Mais vous ne m'aimez pas comme je vous aime!

Il lui saisit la main, passionnément, et la couvrit de baisers. Elle fit un profond soupir, mais retira aussitôt sa main avec un air de sévérité. Et M. de Morailles oublia de la réclamer, parce que toute sa violence impétueuse, et même un peu brutale, s'était subitement abattue. Il demeurait à côté d'Ariane en silence. Respectueux comme un enfant, retenant son

souffle, il la contemplait avec une admiration innocente et très chaste. Autour d'eux flottait une odeur de thym et de basilic. Tout à coup, ayant jeté les yeux sur le ruisseau qui coulait à leurs pieds, il y aperçut les traits de madame de Lianges et s'écria malgré lui :

— Mon Dieu ! que vous êtes belle !... Je ne le savais pas !...

A cette naïveté, elle ne put s'empêcher de sourire. Et lui, enhardi, la pressa de tendres prières :

— Voyons, dites-moi un mot ! un seul mot !... S'il faut de la patience, j'en aurai !... Mais, de grâce, répondez-moi, et ne me torturez pas ainsi !...

Un trouble inexprimable envahissait madame de Lianges. La sueur humectait son front, Elle l'apostropha, d'une voix sifflante et entrecoupée :

— Mon ami, ne vous abusez-vous point? Êtes-vous sûr de m'aimer?

Il riposta :

— Vous ne connaissez donc pas le fond de mon cœur et de ma dévotion, pour me parler ainsi? Je vous aime comme un insensé. Je vous aime comme on n'aime plus, comme on n'aimera plus jamais. Que deviendrai-je? Que voulez-vous que je fasse, si vous me quittez?...

Ses regards étaient si pleins d'amour, si effrayants de douceur, qu'Ariane baissa aussitôt les siens. Elle se raidissait en vain à ne point l'écouter. La tête lui chavirait, et il lui sembla que la terre se dérobait sous elle. Pourtant, jusque dans cette extrémité, elle rusa et recourut à une défaite :

— Là-bas, — dit-elle, — j'ai vu des fraises, près du sentier. Voulez-vous m'en apporter? J'ai soif.

Il se dressa sur ses jambes, se déganta, s'élança vers l'endroit qu'elle lui indiquait. Quelques minutes après, il présentait à madame de Lianges ses paumes dont le creux était rempli de fraises appétissantes. Il en respirait le parfum agréable ; déjà il s'attendait à des remerciements. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il vit Ariane changer de couleur, faire un geste bizarre, rester le bras tendu en avant, immobile, les prunelles fixes, et comme foudroyée. Elle tenait une feuille de papier, sans doute une lettre, et une enveloppe décachetée.

— Qu'avez-vous ? — demanda-t-il, — effrayé à son tour.

Comme elle ne répondait pas, il dut répéter sa question. Alors elle déchira la lettre en petits morceaux, tout petits, qui s'éparpillèrent au hasard sur le gazon et dans le ruisseau. Tournant ensuite sur M. de Morailles des yeux mornes, des yeux qu'il ne reconnaissait point, des yeux vides et presque durs qui l'épouvantèrent, elle le toisa froidement, de haut en bas :

— Rien, rien, — dit-elle. — Je n'ai plus rien.

Elle se leva tout d'un coup, écarta soigneusement les brindilles sèches qui s'accrochaient à sa robe, regarda autour d'elle :

— La nuit tombe très vite en cette saison. Nous n'avons plus de soleil. Quelle heure est-il ?

Planté devant elle, debout, M. de Morailles lui offrait toujours ses fraises. Mais elle, importunée, haussa la voix :

— Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

Il la considéra avec une stupéfaction profonde :

— Vous ne voulez plus de fraises ?

Alors, en présence de cet ahurissement, elle eut envie de rire. Mais elle se maîtrisa, par politesse autant que par pitié, se contenta de sourire très légèrement :

— Non, merci ! je n'en veux plus : ce n'était qu'un caprice. Mais dites-moi l'heure qu'il est.

M. de Morailles jeta au loin ses belles fraises, comme si elles lui eussent brûlé les mains. Il tira ensuite sa montre et dit qu'il était cinq heures et demie.

— Dépêchons-nous, en ce cas. Nous serons en retard pour souper.

Il l'assura qu'ils arriveraient assez tôt à Clarisse, s'ils y retournaient par une autre voie.

— Oh ! oui, — murmura-t-elle, — ne reprenons pas le même sentier. J'ai horreur de cette vieille forêt.

Comme il lui proposait son bras, il lui vit une expression mystérieuse et inquiétante. Il remarqua aussi, quoiqu'il fît déjà très sombre, que le front de madame de Lianges se creusait, juste au-dessus des sourcils, de deux plis parallèles. Une douleur aiguë lui perça le cœur. Et il connut qu'un obstacle insurmontable les séparait désormais. Il ne savait encore ce

que c'était; mais il n'osait s'en informer, craignant d'aggraver une première maladresse.

Ils allaient le long des pentes de la montagne, cherchant la plaine, vite, à petits pas serrés, sans rien dire, dans la nuit obscure. M. de Morailles sentait contre lui, tout près, le bras frêle d'Ariane, le parfum de ses vêtements, la chaleur de son corps ; il entendait le souffle doux et régulier qui soulevait sa poitrine ; et il songeait que, pourtant, il était mille fois plus loin de cette femme qu'aux jours où il chassait paisiblement en Saintonge, sans soupçonner qu'elle existât. Les mêmes ténèbres qui naguère, dans la forêt, les avaient si étroitement rapprochés, s'épaississaient entre eux comme une muraille. A la fin, ne se possédant plus, désireux, si la victoire était compromise, de risquer au moins une dernière tentative, il demanda timidement :

— Vous êtes fatiguée, madame?

— Non... Je pense.

Il se tint coi. Puis, après une longue hésitation :

— A quoi?...

Et il demeura pétrifié de sa propre hardiesse, persuadé que la terre devait se fendre pour l'engloutir. Mais madame de Lianges lui répondit :

— Mon ami, je pense qu'il y eut hier de ma part beaucoup d'indiscrétion et d'étourderie à retarder votre voyage.

Il lui sembla soudain que des fers rougis lui tenaillaient la chair; il faillit crier et sangloter de douleur. Oui! tout était bien fini! Mais il lui restait, dans ce désastre irréparable, une curiosité maladive, presque désintéressée, des causes de son malheur. Il voulut interroger madame de Lianges. Cependant il n'avait plus la force d'articuler, si bien que les mots expiraient sur ses lèvres.

— Madame, — balbutia-t-il enfin, — je vous ai offensée... apparemment... Mais dites-moi, je vous en supplie, quels sont mes torts!

Elle lui répondit avec une indifférence tranquille :

— Je vous jure que je n'ai aucun grief contre vous.

— Ah! — fit-il, — je vous remercie... Comme vous ne me parliez plus, j'ai craint...

Elle l'interrompit :

— C'est qu'il n'est pas facile de causer et de cheminer en même temps, lorsqu'il fait noir, et surtout dans un sentier inconnu. Mais rassurez-vous, je ne vous en veux pas.

Il sentit qu'il n'en extorquerait rien d'autre, et se tut, découragé.

Tout à coup, un vent glacial s'éleva, et, mugissant avec fureur, fit geindre les chênes, ébranla tout sur son passage. Madame de Lianges quitta vivement le bras de M. de Morailles pour retenir des deux mains son léger chapeau de paille. Au bout d'un moment, le vent retomba, mais elle ne reprit pas le bras de M. de Morailles. Celui-ci ne s'en plaignit aucunement, mais songea qu'elle venait de rompre le dernier lien qui les unissait. Il fit cette réflexion avec une apathie qui l'étonna : c'est qu'il avait perdu jusqu'à la faculté de souffrir. Désormais, il allait attendre les événements sans inquiétude comme sans intérêt.

Et ils marchaient toujours vers la plaine, dans la nuit farouche, par les raidillons scabreux et les traverses obscures, ralentissant le pas aux montées, l'accélérant aux descentes, quelquefois s'embourbant dans la boue des fondrières, au bord des ravins, des taillis, des halliers, l'un contre l'autre. sans échanger une seule parole. Un chat-huant chuinta dans les branches d'un vieil arbre. Plus loin, de l'intérieur d'une ferme, un chien de garde les poursuivit d'interminables aboiements, tirant avec rage sur sa chaîne et réveillant les basses-cours endormies. Puis, au fond d'un buisson, ils entendirent la crécelle désolée des rainettes. Tout était lugubre autour d'eux et en eux-mêmes, mais ils se hâtaient toujours, le long des pentes boisées, sous le regard maléfique de la lune.

M. de Morailles dit subitement :

— Madame, pardonnez-moi : je me suis trompé... Ce sentier n'est pas celui qu'il fallait prendre.

Elle s'arrêta, désespérée, sans voix. Jusque-là, elle ne s'était pas aperçue de sa lassitude. Maintenant elle se sentait brisée aux jointures, et le poids de son corps inerte pesait lourdement sur son âme. Elle se figura confusément que M. de Morailles l'avait attirée dans une sorte de guet-apens. Mais elle reconnut elle-même aussitôt l'odieux et le ridicule de sa

défiance. D'ailleurs M. de Morailles ajouta, comme s'il la devinait :

— De toute façon, madame, et malgré ma méprise, nous arriverons bientôt, au plus tard dans une heure, puisque nous voici redescendus dans la plaine.

— Quelle heure est-il maintenant ?

Il consulta sa montre, répondit qu'il était près de sept heures et demie.

— Déjà ! — fit-elle.

Puis, ramenant son manteau sur sa poitrine, elle murmura :

— Comme la température est changée ! Comme le serein est perfide !... Si je l'avais su, j'aurais pris un manchon.

— Oui, — répondit-il, sans comprendre ce qu'il disait, — tout est changé ce soir, tout !...

Ils reprirent leur marche. De temps à autre, madame de Lianges discernait dans les fourrés voisins des craquements sourds qui la glaçaient d'épouvante. Tout l'inexplicable de la nuit l'alarmait comme une menace. Mais ce qui l'émut particulièrement, ce fut le son d'une cloche très lointaine, très voilée, qui, par delà les champs, les haies, les ruisseaux, les cabanes, les clairières et les bois, tintait.

— Qu'est ceci ? — interrogea-t-elle en tressaillant. — Entendez-vous ? entendez-vous ?... on dirait un glas funéraire, la cloche des morts...

M. de Morailles prêta l'oreille, à son tour, et dit :

— Non, madame, ce n'est que le couvre-feu. Passé ce moment, tous les cultivateurs doivent se barricader chez eux, éteindre leurs lumières. Quand le couvre-feu est sonné au village, les rues se vident, les maisons ferment leurs volets. Autrefois même, il y avait là-dessus des lois sévères...

— Ah ! — fit-elle d'une voix si profonde qu'elle semblait sortir d'une caverne, — c'est le couvre-feu ! le couvre-feu !... Mais je croyais qu'on sonnait plus tard le couvre-feu... Non ?...

— Si fait, dans certaines provinces, les plus fortunées, où les campagnards travaillent dehors jusqu'au crépuscule, mais pas ici. Dans les régions ingrates et tourmentées, on sonne très tôt le couvre-feu. Cela varie selon les contrées, les saisons.

Elle ne répondit rien et parut absorbée dans sa rêverie. Enfin, ils distinguèrent le château de Clarisse, toutes fenêtres illuminées, masse énorme de lumière parmi les ténèbres, portant son reflet sur la route. Ils pressèrent le pas l'un et l'autre, presque heureux d'être arrivés. En rentrant dans le parc, madame de Lianges poussa un soupir de soulagement. M. de Morailles la conduisit jusqu'au pavillon. Là, ils allaient se quitter avec des saluts cérémonieux, lorsque madame de Lianges parla très vite et d'une voix saccadée :

— Je me sens incapable d'aller au château ce soir. Priez madame de Clarisse de me rendre visite après souper.

Comme il ne répondait pas, elle insista :

— Vous n'oublierez pas ma commission, n'est-ce pas?

Elle heurta à la porte. M. de Morailles fit un grand effort :

— Puisque vous mandez madame de Clarisse, j'ai le pressentiment que vous comptez partir.

Elle resta muette. Son visage était plein d'ombre à cause de la nuit.

— Votre silence témoigne, — continua-t-il, — que je vous parle aujourd'hui pour la dernière fois... Peut-être vous ai-je perdue par ma faute... Mais je conjecture plutôt que vous ne m'avez jamais aimé.

Elle s'écria :

— Moi?... moi?...

Elle s'arrêta, comme si elle appréhendait d'en avoir dit trop long.

— Quoi qu'il advienne, — reprit M. de Morailles, — je n'ai rien à vous reprocher, madame. Vous ne pouviez pas m'aimer... Vous n'êtes pas libre... Cette lettre que je vous ai vue tantôt entre les mains...

Elle lui saisit le bras :

— Je vous jure que vous vous trompez!

— Ne jurez pas, — répliqua-t-il en se dégageant. — Je n'ai pas besoin d'un serment pour vous croire.

Elle frappa une seconde fois. L'intérieur du pavillon retentit d'un pas précipité.

— Je vous aimerai toujours, — lui dit-il avec une douceur infinie, — et ce sera la consolation de toute ma vie d'avoir passé quelques semaines à côté de vous.

La porte s'ouvrit. On aperçut mademoiselle Avrillet, un flambeau à la main.

— Mon ami, mon ami! — fit madame de Lianges à voix basse, — merci : vous êtes bon pour moi!

Sur le seuil de la porte, elle hésita un instant. La lumière vint subitement la frapper à la face. Alors elle parut blanche de cette blancheur surnaturelle qu'on attribue aux spectres. Et elle murmura, de l'accent le plus tendre et le plus étouffé :

— Adieu, pardonnez-moi!

La lumière s'évanouit, la porte se referma : M. de Morailles se trouva seul dans les ténèbres du parc. Il demeura quelque temps sans comprendre. Il lui semblait qu'il descendait encore le long de la montagne, donnant le bras à madame de Lianges. Il lui adressait des paroles confuses et flatteuses. Elle ne lui répondait pas, mais il devinait son sourire dans l'obscurité. Puis, tout à coup, l'idée qu'il ne la reverrait plus jamais s'imposa à son esprit avec tant de netteté, une si soudaine et cruelle violence, qu'il en ressentit un déchirement affreux. Hors de lui, il bondit sur le marteau de la porte, frappa à plusieurs reprises. Il voulait la revoir à tout prix, lui dire qu'il l'aimait, qu'elle ne pouvait pas l'abandonner ainsi, et le laisser mourir. Oh! lui baiser seulement la main! Et, tandis qu'il heurtait durement, brutalement, il criait d'une voix perçante, comme jadis dans la grotte :

— Ariane! Ariane! Ariane!...

Il lui sembla qu'on approchait, qu'on allait ouvrir. Alors, épouvanté, il enfonça son chapeau sur ses yeux, se sauva en courant à travers le parc, comme un fou, dans la nuit. Et il mordait ses doigts pour étouffer ses gémissements.

ÉPILOGUE

Après le laborieux voyage qui l'avait conduite en quatre journées de Clarisse à Fontainebleau, parmi la poussière de la grand'route, au galop des chevaux de poste, la duchesse de Clarisse, étendue sur un large sofa, cherchait à prendre

du repos. Elle était en négligé de mousseline blanche, un de ces négligés hypocrites, qui, voilant tout, ne cachent rien. Ses cheveux s'échappaient d'un chignon assez lâche. Les ruches de son peignoir jouaient agréablement autour de ses épaules tandis que sa respiration soulevait sur sa gorge le tuyauté de la chemise par un va-et-vient régulier. Les paupières clignotantes, elle appelait en vain un sommeil qui la fuyait, et regrettait de se morfondre ainsi, dans la pénombre des persiennes closes, pendant qu'il faisait beau dehors. Néanmoins elle ne se rebuta pas du premier coup et employa tour à tour, mais sans conviction, plusieurs moyens qu'on lui avait recommandés comme très prompts à provoquer une heureuse somnolence. Au tic tac monotone de la pendule à Cupidons, elle compta méthodiquement jusqu'à cent, puis jusqu'à mille. Elle usa même d'une recette que préconisent certaines personnes : elle imagina un cheval blanc qui tournait en cercle au milieu d'un champ de blé dont la brise agitait les épis encore verts. Mais apparemment la foi lui manquait, car, elle se dégoûta de ses tentatives, à la longue, joignit les deux mains derrière la nuque et, la tête renversée parmi les coussins, les yeux errants, se mit à rêver.

A quoi? Elle ne savait pas au juste, et cette ignorance, ou, plutôt, cette incertitude faisait précisément le charme de sa rêverie. Elle ne pensait pas, à proprement parler, mais son regard allait tantôt à un groupe de Saxe qui représentait les Grâces sur une terrasse d'or moulu, ornée de quatre Amours aux coins, tantôt à un gros vase de porcelaine céladon ancienne. Puis elle observait les images qui se dessinaient sur la boiserie blanche, comme sur un écran, et ce spectacle toujours divers lui inspirait des réflexions brèves qui l'occupaient sans la fatiguer. Elle revit de cette manière avec une précision merveilleuse les deux mois qu'elle venait de passer au château de Clarisse. Un à un, tous ses hôtes, ses amis, défilèrent sous ses yeux dans leurs attitudes habituelles. M. le maréchal de Piémont ouvrait le cortège, rouge, congestionné, le tricorne de guingois, donnant le bras à madame la marquise de Tourpey. D'autres personnages marchaient derrière eux avec une grâce décente, hautaine ou spirituelle, selon leur état et caractère. Un seul se tenait à

l'écart, farouche, vêtu de noir, paraissant méditer une douleur encore récente. Madame de Clarisse tressaillit.

— Ah! c'est vous, monsieur de Morailles, — dit-elle tout haut, — je ne vous reconnaissais presque plus. Que vous voilà changé depuis notre dernière conversation! Asseyez-vous donc. Il me semble que nous avons tant de choses à nous raconter ! Hélas ! que n'êtes-vous accouru chez moi après le départ de madame de Lianges, au lieu de vous calfeutrer dans votre chambre et de sauter le lendemain matin dans votre carrosse ? Vous auriez dû me consulter. Ne suis-je pas votre amie ? Je ne sais trop ce que vous faites là-bas, en Saintonge, mais je crains que vous n'y ruminiez perpétuellement votre malheur. A quoi bon, mon ami ? Ne devenez pas un songe-creux, je vous en supplie; c'est une engeance que je déteste. Sans doute, la rebuffade était mortifiante et subite ; pourtant, pas assez pour vous abattre. Plus tard, j'en suis sûre, vous jugerez mieux votre position. Alors vous nous rejoindrez ici ou à Versailles : on vous y fera très bon accueil... Vous encenserez une autre femme...

Tandis qu'elle exorcisait ainsi le fantôme mélancolique, la porte s'ouvrit et M. de Morailles disparut de nouveau. Une caméristc apportait le courrier de la duchesse. Celle-ci, parmi les lettres fraîchement arrivées, en choisit une au hasard, dont elle considéra la suscription :

A Madame

Madame la duchesse de Clarisse,

au château de Clarisse.

Elle reconnut incontinent la fine écriture, un peu tremblée, de la comtesse de Lianges.

— Ah ! — s'écria-t-elle, — le mot de l'énigme, enfin !...

Le visage subitement enflammé, en hâte, elle décacheta l'enveloppe, déplia la lettre :

Aux Iles-Blanches, ce 6 octobre 1787.

Ma chère amie, êtes-vous encore au château de Clarisse ? Je l'ignore. Votre mari devait reprendre son service à la cour, quand je vous ai quittée : il est donc possible que ma lettre vous rejoigne à Fontai-

nebleau. Mon aventure avec M. de Morailles n'aurait plus alors le même intérêt pour vous... Mais enfin, vous ayant promis des éclaircissements, je n'ose vous les refuser aujourd'hui.

Souvenez-vous, ma chère Gilberte, de l'entretien qui précéda la promenade fameuse. Triste, inquiète, je me préoccupais de savoir si j'aimais tout de bon : mon trouble même me déconcertait. Mais à peine vous eus-je fait part de mes inquiétudes, je vous vis monter sur vos grands chevaux. Vous ne voulûtes pas m'écouter, et tandis que je m'excusais timidement sur mon ignorance, vous me reprochâtes de m'attarder à des minuties. Hélas! il y avait dans vos objurgations tant d'assurance, de force, de feu et, par-dessus tout, tant d'expressions tendres et touchantes pour moi, que je me persuadai qu'il fallait vous obéir, puisque vous étiez fort au courant des affaires du cœur et que vous me proclamiez éprise. Ainsi, vaincue, sinon convaincue, je m'engageai à me promener avec M. de Morailles, et à l'écouter jusqu'au bout sans l'interrompre. Là-dessus, vous m'embrassâtes et nous nous séparâmes.

M. de Morailles fut exact au rendez-vous. Lorsque je l'aperçus s'avançant vers moi du fond de l'allée, je ressentis une satisfaction très douce que je pris d'abord pour un effet de l'amour; mais je réfléchis ensuite que c'était parce que j'avais hâte de me mettre en route.

Au commencement, M. de Morailles se comporta d'une manière fort civile; mais sa mine m'avertit bientôt qu'il cherchait à entamer la question importante. L'idée que mon sort allait être débattu me jeta dans une angoisse inexprimable. C'est pourquoi je m'efforçai d'entretenir M. de Morailles le plus longtemps possible de futilités. Tandis que j'y tâchais, lui parlant de mes promenades tant à Clarisse qu'aux Iles-Blanches, ne voilà-t-il pas qu'il me rappelle soudain notre excursion sur le lac?... Ciel! en quelle fâcheuse posture me mit ce coup de maître!... Prétendre avoir oublié la grotte, c'était non seulement blesser au vif l'amour-propre de M. de Morailles, mais m'embarrasser d'un mensonge très inutile. D'autre part, si je reconnaissais l'exactitude de ses souvenirs, comment me soustraire à une déclaration, et, par suite, à un choix que je redoutais? J'évitai donc l'un et l'autre, préférant marquer la surprise où j'étais qu'il se remémorât un événement si frivole. Ma réponse mit le feu aux étoupes. Il s'indigna, m'accusa de le railler, de le persifler le plus cruellement du monde; je finis par m'excuser : il eut le dernier mot. Vous pensez bien que ce petit avantage n'était point fait pour le décourager et qu'après cela il redressait fièrement la taille cependant que je marchais à côté de lui, penaude et la tête basse.

Malgré son triomphe, il affectait un air chagrin. J'essayai de détourner la conversation : peine perdue, il rêvait. Et, quand il m'adressait la parole, c'était pour me ramener de force où je ne voulais pas

qu'il me conduisît. Il me demanda enfin si je ne m'étais jamais doutée de sa passion. « Jamais », — lui répliquai-je. Pitoyable subterfuge, car il m'objecta que ses sentiments devaient être peints sur son visage, puisque madame de Tourpey les avait devinés rien qu'en le regardant. Vous savez s'il y a lieu de craindre les médisances de madame de Tourpey : jugez donc combien je me réjouis d'apprendre que nous étions entre ses mains, M. de Morailles et moi. Je ne dissimulai pas mes appréhensions, mais il protesta tout aussitôt, avec une naïveté bien plaisante, que, pour lui, il ne songeait qu'à moi et se moquait du reste. Cette riposte me confondit ; j'admirai combien l'égoïsme se mêle de près à l'amour. Il profita de mon ébahissement pour me demander encore si je croyais au « coup de foudre ». Ici, je ne pouvais plus battre la campagne : je répondis donc hardiment que non. Il y avait à cela une certaine bravoure ; l'endroit que nous traversions était si obscur que je me cramponnais à son bras, pour ne pas tomber, et vous savez s'il est dangereux de déplaire à un homme dont on a besoin. Malgré mon incrédulité, M. de Morailles fit bonne contenance : il m'expliqua que, pour lui, il serait obligé de croire dorénavant au « coup de foudre », m'exposa ses vicissitudes d'âme depuis mon arrivée à Clarisse, et me querella pour l'avoir maltraité au début de notre connaissance. Comme il avait raison, je niai mes torts avec la dernière effronterie. Mais il hocha la tête, en personnage qui sait ce qu'il dit, m'assurant qu'il avait beaucoup souffert et qu'il méditait sérieusement de faire ses paquets, le jour où je le rencontrai sur la route du lac. Depuis, s'étant deviné lui-même, il tentait incessamment de me déclarer sa flamme ; mais les circonstances le contrecarraient, en sorte qu'il lui avait été impossible de m'avouer plus tôt son amour.

Pourquoi ce mot amour, que j'attendais, fit-il sur mon âme la plus étrange impression ?... Au même moment, et comme par une secrète intelligence, les ténèbres devinrent complètes, d'épaisses qu'elles étaient déjà. Et moi, me voyant tout à coup précipitée au sein d'une nuit affreuse, je perdis la tête, me mis à crier. Sans doute, c'était manquer gravement aux lois de la bienséance, mais je n'eus pas lieu de m'en repentir, car cette diversion rompit fort à propos l'entretien. M. de Morailles oublia, ou feignit d'oublier ses discours, pour me rassurer du mieux qu'il put. Tandis que je reprenais courage, le jour reparut, et je me trouvai comme par enchantement au milieu d'une prairie fort agréable d'où l'on découvrait un paysage très vaste et imposant. Je n'eus garde de taire mon admiration ; au contraire, je la fis babillarde, bruyante et même tumultueuse. Je courais çà et là ; je poussais des exclamations ; je sollicitais des renseignements sur un petit bourg dont je ne me souciais pas : j'espérais que l'éloquence de M. de Morailles s'épuiserait à me

répondre. Quelle erreur ! Il vint un moment où je n'eus plus rien à demander. Il me proposa de prendre un peu de repos. Je ne pus qu'y consentir, et alors, dès que je fus assise sur l'herbe avec M. de Morailles, il devint malaisé de lui défendre un sujet qui l'attirait irrésistiblement.

Avant que je poursuive, ma bonne Gilberte, dites-moi si ces manèges vous paraissent d'une femme vraiment éprise. Ne vous récriez pas, s'il vous plaît, et faites-moi la grâce d'examiner s'il s'insinue d'ordinaire tant de circonspection dans l'amour... Non, n'est-ce pas ?... Eh bien ! tout en chérissant M. de Morailles, je conservais à côté de lui une possession pleine et entière de toutes mes facultés. Certes, mon cœur palpitait un peu plus vite que d'habitude, mais c'était par la peur de jouer tout mon avenir sur un « oui » ou un « non ».. Certes, j'étais émue, mais d'une émotion qui ne m'empêchait ni de m'examiner ni d'écouter M. de Morailles fort attentivement. Grâce à ce sang-froid, je remarquai chez lui divers sentiments qui cadraient mal avec les miens. Par exemple, comme je manifestais mon grand amour pour l'automne, il me répliqua froidement qu'il ne raffolait guère de cette saison. De telles déconvenues, insignifiantes en elles-mêmes, s'aggravent et s'empoisonnent quand elles s'ajoutent les unes aux autres. Plus tard, à propos de la vue que nous admirions du haut de la montagne, je lui dis que j'attribuais à tout paysage une âme à part, et que celle-ci me plaisait, selon que je découvrais en elle plus ou moins d'affinités avec la mienne. Il ne me répondit que par un vague sourire et je sentis qu'il m'estimait bizarre. J'en éprouvai du déconfort : une vision prophétique me révéla que nos deux vies s'écouleraient l'une à côté de l'autre sans jamais se confondre, qu'il y aurait toujours entre nous de ces surprises qui étonnent si douloureusement. Ces appréhensions, vous le devinez, firent du tort à la sympathie que m'inspirait M. de Morailles et que je croyais être l'amour : elles y mêlèrent de l'inquiétude et je ne sais quelle amertume.

Mon accès de peur dans la forêt avait coupé court aux aveux. Cependant nous ne fûmes pas plutôt assis sur l'herbe que M. de Morailles exigea une réponse. Je lui dis que je l'aimais d'amitié depuis longtemps. Mais il s'exhala en invectives, répétant qu'il ne s'agissait point de cela. La véhémence de ses plaintes m'étourdit. Il s'en aperçut et, sans retard, commença de me débiter mille douceurs où la flatterie secondait ingénieusement la tendresse : mon trouble empira. Et lui, les yeux humides, me suppliait toujours. Même, à l'improviste, il s'empara de ma main avec vivacité, la couvrit de baisers. Naturellement, je la retirai aussitôt ; mais il n'y avait plus moyen de me dérober. Nul prétexte à diversion autour de moi : du gazon, ma chère amie, encore du gazon, et rien que du gazon ! Je sentais que j'avais toute ma vie sur les lèvres : il ne me restait plus qu'à consentir ou refuser. J'aurais bien voulu dire « non » ; mais

comment affliger un ami dont j'avais encouragé les espérances? Et puis, quand je regardais ses yeux, mon cœur s'amollissait. Il fallait me rendre à ses prières. Mais, auparavant, je feignis d'avoir soif et l'envoyai cueillir des fraises : il s'y prêta de très bonne grâce. Je comptais réfléchir durant cette trêve ; pour mon malheur, il revint tandis que je commençais à peine de reprendre mes esprits. J'étais déjà sur le point de m'engager à lui, ma défaite semblait inévitable, lorsqu'un trait de lumière m'éclaira.

Ne portais-je pas sur moi le talisman de l'abbé Pelouse, cette lettre miraculeuse dont je vous ai parlé? Je l'ôtai de mon corsage. Je l'ouvris. Elle ne contenait que deux mots :

« Prenez garde ! »

Abasourdie, je cherchai d'abord le sens de cet avertissement. Soudain les pensées les plus tristes m'assaillirent avec une impétuosité incroyable. Je me dis que M. Pelouse, connaissant à fond mon caractère, et prévoyant tout, me mettait en garde contre un amour imaginaire. Oui! imaginaire! imaginaire!... C'était bien cela ! Pourquoi m'être débattue si désespérément? Pourquoi avoir décacheté la lettre de M. Pelouse, sinon pour résister aux écarts de mon imagination? Oh! non, je n'aimais pas, je ne pouvais point aimer, pas plus M. de Morailles qu'un autre. J'allais conclure un second mariage avec tout aussi peu d'amour que le premier. Le sort qui m'attendait, je me le peignis sous les plus sombres couleurs. Quel mari ferait cet homme violent et timide dont le tempérament offrait si peu de rapport avec le mien?... Mon existence auprès de feu M. de Lianges, je me la rappelai aussi, et j'en frémis. Puis, à ces alarmes sans trêve, à ces déplaisirs mortels, j'opposai la vie calme, égale, en un mot heureuse, que je mène aux Iles-Blanches. L'idée que je risquais de la perdre me serra le cœur : je me demandai contre quoi je l'échangeais, et je vis que c'était contre un bonheur incertain. Sans doute, j'avais déjà réfléchi aux hasards que je courais en épousant M. de Morailles, mais jusque-là une considération, à elle seule, me fortifiait contre mes défiances : je me répétais que j'aimais M. de Morailles à la folie. Maintenant, au contraire, me possédant mieux, je ne décorais plus du beau nom d'amour une amitié banale, et d'ailleurs médiocre, puisqu'elle me laissait si sensible aux moindres imperfections de M. de Morailles. En vérité, je ne l'aimais pas ! je ne l'avais jamais aimé ! Ma flamme, je le voyais bien, n'était qu'un de ces feux de paille qui flambent une minute, crépitant, pétillant, jetant une belle lueur violette ! Et quant à épouser M. de Morailles sans amour, par pure complaisance, jamais ! Le mariage fondé sur l'estime, j'étais payée pour le connaître !

Je me levai. Le crépuscule s'obscurcissait. Je déchirai en morceaux la lettre de l'abbé Pelouse. Devant moi, debout, M. de Morailles me

présentait des fraises. Je ne voulus pas prolonger cette scène ridicule. Je demandai l'heure à M. de Morailles... Le pauvre homme, ne comprenant pas, restait à la même place, dans la même attitude, immobile et tout pantois. Quand il m'eut enfin entendue, il jeta ses fraises avec colère et me répondit qu'il était cinq heures et demie. Je m'appuyai sur son bras; nous descendîmes vers la plaine, le long de la montagne, mais par une route différente. Quoique je ne lui eusse rien avoué, il soupçonna bientôt, à ma mine, à mon son de voix, qu'il avait reculé d'un cran, car il essaya trois ou quatre fois de provoquer une explication que je me gardai bien de lui donner. Je marmottai seulement que je regrettais d'avoir empêché son départ. Nous nous tûmes. J'avais hâte de rentrer au château. Mais, alors que nous marchions déjà depuis deux heures, il m'annonça inopinément qu'il s'était trompé de chemin. Jugez de mon désespoir ! Par bonheur, il affirma que, de toute façon, nous arriverions sous peu. Nous nous étions remis en marche, lorsque soudain, au loin, tout à fait loin, je discernai le tintement d'une cloche... Oh !... je ne puis vous dire quelle angoisse m'envahit alors : il me sembla que ce glas lugubre, solitaire, sonnait mes propres funérailles. Les larmes m'aveuglèrent et je frissonnai malgré moi, Comme je l'interrogeais sur la cloche mystérieuse, M. de Morailles répondit que c'était le couvre-feu, qu'à ce signal les villageois rentraient chez eux, éteignaient leurs lumières, se couchaient... Et je me dis que, pour moi aussi, le couvre-feu avait sonné ; que, pour apprendre l'amour, il était déjà trop tard ; que je devais me renfermer chez moi comme ces campagnards, éteindre ma pauvre lampe, et m'endormir paisiblement. Je pris le parti de plier bagage le lendemain matin. Vous savez le reste.

Ma chère Gilberte, j'ai tâché de vous narrer sèchement, et même gaiement, mon histoire. Je voudrais encore ajouter que mon séjour à Clarisse ne me semble plus qu'une vapeur bizarre, une de ces hallucinations fiévreuses et fantastiques qui nous obsèdent durant la nuit et que le jour chasse sur-le-champ. Je voudrais avoir repris ma vie monotone et bornée : mêmes tapisseries, mêmes promenades, mêmes entretiens, mêmes méditations. Je voudrais vous rassurer. Je voudrais... Eh bien, non !... Je ne peux pas continuer, je ne veux pas mentir. C'est impossible, cela me fait trop de mal. Et puis, vous devineriez tout de même la vérité. Il vaut donc mieux que je vous la confesse...

Gilberte, ma bonne et chère Gilberte, je ne pense qu'à lui ! Quoi que je fasse, il est toujours devant moi. Je ferme les paupières, et je le vois. Je me bouche les oreilles, et je l'entends. C'est odieux, parce que je sens que ce sera comme cela jusqu'à la fin. Il me fait des reproches très doux et très tristes : je ne lui réponds que par des sanglots. D'autres fois, il me regarde seulement, mais, Dieu ! de

quel regard !... Je lui dis : « Allez-vous-en, au nom du ciel ! allez-vous-en ! Ayez pitié de moi !... » Alors, il s'en va lentement. Sa présence m'est un supplice, et pourtant je crois que je pleure plus fort quand il n'est pas là. Oh ! je suis sûre qu'il me persécute exprès pour se venger. Vous prétendez peut-être que je rêve ?... Ma chérie, ce que je vous raconte est si vrai qu'en ce moment même, tandis que je vous écris, il est là, derrière moi, lisant ma lettre par-dessus mon épaule, en sorte que, si je tournais brusquement la tête, je me retrouverais face à face avec lui. Concevez-vous à présent ma détresse ?... Je l'aime de toutes mes forces, j'ai besoin de lui, je ne pourrai jamais aimer que lui, et je souhaiterais de l'avoir encore et toujours près de moi, ne plus le quitter, être sa femme. Vous ne savez pas ce que c'est !... Quelquefois, dans la nuit, je m'éveille et je crie : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi tant me torturer ? Ce n'est pas bien. En quoi vous ai-je donc offensé ?... »

Le matin même que j'ai quitté Clarisse, mes tourments ont commencé. Je songeais qu'il n'était point venu me dire adieu ; que je ne le reverrais jamais plus ; que tout était fini. Mais je me répétais qu'une fois de retour aux Iles-Blanches, je ne souffrirais plus autant. Maintenant, au contraire, mon mal croît et s'envenime. Je me sens garrottée, murée vive comme une prisonnière. Je halète et j'étouffe... Je voudrais vivre jour et nuit, éternellement, dans les jardins, et dès qu'on m'y transporte, il me vient une quinte de toux, je suffoque, un frisson me secoue, je meurs de froid, je m'évanouis... Je n'ai plus de goût à rien ; j'abhorre tout ce qui me plaisait ; tout me semble répugnant, toute nourriture nauséabonde. Quand je m'examine dans un miroir, j'ai peine à me reconnaître : le teint pâle, moite de sueur, les sourcils obliques, les yeux dilatés, les coins de la bouche déformés et abaissés, l'ensemble du visage effrayant de maigreur. Ah ! s'il me revoyait, certes, il ne me dirait plus que je suis belle !...

Aujourd'hui, je ne peux plus me promener dans les jardins, ni même monter un escalier. Une lassitude inconnue m'accable et me brise. Je passe la plus grande partie de la journée dans mon lit à dormir, ou, plutôt, à vouloir dormir. J'ai perdu la force de m'habiller. Cependant, le soir, je me traîne quelquefois près de la fenêtre jusqu'à ma chaise longue. C'est là, ma chère Gilberte, que je griffonne ma lettre. Mais vous ne saurez jamais l'effort que me coûtent ces quelques lignes. J'ai désappris l'art des petites et des grandes résolutions : toutes les fois qu'il faut s'arrêter à un parti, une masse de plomb pèse lourdement sur mon âme et je ne puis la soulever. D'heure en heure, je dépéris lentement, mais au fond je suis morte déjà, car sont-elles encore vivantes, celles qui, parmi des ruines et des débris, sanglotent et gémissent seules ?...

Seule! tout à fait seule!... C'est cette solitude qui aggrave mon supplice!... Ma dernière, ma plus précieuse ressource, l'homme sensible et vénérable de qui j'attendais aide, conseil, réconfort, mon directeur, mon ami, mon ange gardien, me déserte!... Quand je lui contai mon malheur, l'abbé Pelouse poussa une exclamation : « Ah! madame, qu'avez-vous fait?... » Puis, anéanti de stupeur et de douleur, m'ayant considérée quelques minutes en silence, il eut soudain comme un accès de colère. Au lieu du baume après lequel mon âme languissait, je ne reçus qu'invectives et récriminations. Il maudissait la méprise, l'épouvantable contresens... Ne m'avait-il pas prévenue des extravagances de mon imagination? Que de luttes contre cette sombre et stérile inquiétude, contre cette fausse défiance, contre cette folie de sagesse qui défait à mesure tout ce que je fais! Pourquoi ce pli cacheté, ce talisman, sinon pour dissiper, une fois de plus, mes malsaines mélancolies, et m'encourager à suivre ma nature? Après tant d'exhortations, le sens de ces deux mots pouvait-il m'échapper? La veille même de mon départ, ne discourait-il pas du doute qui empoisonne parfois les passions de l'amour? de l'humilité avec laquelle se laissent vivre, sans se violenter, les cœurs simples, soumis, joyeux, c'est-à-dire les vrais chrétiens?...

Justes plaintes, hélas! trop justes!... Cependant, ne fallait-il pas de plus tendres paroles à une malade, à une mourante?... Je lui criai, à mon tour, que je souffrais. Là-dessus, il essaya de me consoler. Mais je sais bien qu'au fond il me regarde comme une criminelle, une réprouvée, une âme faible et orgueilleuse dont la Providence a châtié la superbe. Aujourd'hui, je n'espère plus rien de M. Pelouse : voilà donc qu'une chimère de plus m'abandonne!...

Ma chimère favorite, à moi, vous la connaissez : il me semblait glorieux de passer à mes propres yeux pour une femme raisonnable. Le jour de mon arrivée à Clarisse, je vous dis que j'aspirais à mettre un peu d'ordre dans mes sentiments, afin de me gouverner avec méthode et selon les lois d'une parfaite raison. Je tenais à être infaillible et irréprochable. Tant que je me terrai aux Iles-Blanches, à l'abri de toute surprise, je pus me croire parvenue au terme de mon ambition, à cette sérénité qui me paraissait la forme suprême de la prudence et du bonheur. Mais, sitôt que je rentrai dans le monde, tous mes châteaux de cartes croulèrent à la fois, si bien que je me trouvai isolée et sans défense, dans le temps même que je me croyais le mieux protégée. Enfin, quand je voulus redescendre en moi, écouter le langage de la raison, dans le silence de mes sens et de mon imagination, je n'entendis rien, absolument rien, car ce qui parlait jusque-là en moi, c'était précisément cette imagination et ces sens. Je m'aperçus que j'aimais M. de Morailles.

Mais j'avais tellement contracté l'habitude de raisonner, de com-

battre mes premiers mouvements, que, lorsqu'il fallut agréer tout de bon l'amour de M. de Morailles et lui déclarer le mien, de même qu'un forçat qui secoue ses chaînes, je fis un effort terrible pour me débarrasser de ma passion. Un moment après, je me persuadai que j'étais libre, que ma raison triomphait de mon cœur. J'allai même jusqu'à railler ce pauvre amour si véritable et si fort, à le traiter de vision, de rêve romanesque et volontaire. Et j'ignorais qu'il continuait au plus profond de mon âme une vie obscure et vindicative. Mais aujourd'hui je ne nie plus sa puissance : je la respecte, je la redoute, j'en meurs...

Ceci n'est pas une vaine figure : prenez-le au pied de la lettre. Oui, ma chérie. je me meurs. Je m'en vais petit à petit, parce que j'ai perdu la force de me cramponner à la vie, et que la vie ne veut pas non plus d'une femme raisonnable. Pourtant je vous avoue que la mort me fait une peur atroce. Quand je songe qu'elle se cache là, près de moi, invisible et sournoise, et que, d'un moment à l'autre, sans crier gare, elle peut me sauter à la gorge, m'emporter avec elle, vite, et qu'alors tout cessera pour moi, tout sans exception, je me demande avec anxiété pourquoi je suis venue au monde, pourquoi cette agitation, ces sursauts d'épouvante, cette préoccupation continuelle du lendemain, si c'est aujourd'hui que j'expire. Quel avantage retirerai-je de tout cela? Ne vaudrait-il pas mieux sortir, courir, jouir de la lumière, de la verdure et de la bonne chaleur avant que mes yeux se ferment pour jamais? Hélas ! tout est indifférent, au regard de la mort ! Heureuse ou malheureuse, qu'importe? puisque je passe !

Voyez mon expiation, ma chérie, méditez mon aventure et craignez un sort pareil. Ne m'imitez pas, ne raisonnez pas ce qui brave la raison : l'amour... Sans doute, M. de Clarisse vous a gravement manqué et il serait naturel de lui en vouloir. Mais, puisque vous l'aimez, sachez être absurde ! En amour, l'absurde est raisonnable, et le raisonnable absurde. Excusez, absolvez, tant qu'il en est temps encore. Qui vous saura gré de demeurer conséquente avec vous-même? de sécher dans la rancune?... Surtout ne désapprenez pas d'aimer : rien ne s'oublie si facilement. Tremblez que l'heure du couvre-feu ne sonne enfin pour vous aussi. Ne persistez donc pas à rendre malheureux un homme déjà trop cruellement puni et qui vous adore. Je sais que vous avez fort peu de temps pour penser à moi, et encore moins pour m'écrire; mais avant de m'abandonner tout à fait, mandez-moi votre réconcilation. C'est la seule nouvelle qui me puisse réjouir, maintenant que toute joie s'est retirée de moi. Le bonheur m'est défendu, mais il me reste le bonheur de ceux que j'aime. Puissiez-vous comprendre !

Je vous quitte sur ce vœu, mon cher cœur, après vous avoir écrit

la plus longue lettre que j'aie jamais composée; peut-être est-ce la dernière. Je vous embrasse tendrement, très tendrement, de toute mon âme, sans vous parler d'une affection que vous avez bien voulu éprouver et qui ne s'éteindra qu'avec moi.

Adieu, pardonnez-moi, plaignez-moi, aimez-moi! Adieu, ma chérie! ... Ah! qu'il est dur de se quitter!...

NALIGNE-LIANGES

Madame de Clarisse jeta la lettre sur une petite table en acajou, au milieu de la chambre. Ses mains tremblaient. Elle était profondément émue et pénétrée de tristesse.

« Pauvre femme! comme elle souffre!... Mais ce n'est point par ma faute, — ajouta-t-elle aussitôt après; — je croyais que c'était une femme comme les autres : pourquoi cette frénésie de circonspection?... Maintenant on dirait qu'elle devient folle... Mais ce n'est pas possible!... J'écrirai à Morailles d'aller aux Iles-Blanches... Et qu'il l'épouse de force!... »

Elle poussa une chaise, s'assit près de la table, renversa la tête, soupira, parut méditer :

— Au fond, — murmura-t-elle, — Ariane n'a peut-être pas tort... Et puis, le moyen de jouer à la femme raisonnable après une lettre pareille!

Elle appela sa femme de chambre :

— Priez M. le duc de passer chez moi tout de suite.

Quelques instants s'écoulèrent et M. de Clarisse entra.

— Vous m'avez fait demander, madame?

— Parfaitement.

— Que désirez-vous? — interrogea-t-il, sans la regarder, les yeux fixés à terre, hésitant, debout et fort embarrassé du tête-à-tête.

— Prenez place, monsieur, — lui dit-elle doucement, — et lisez la lettre que je viens de recevoir... Ne reconnaissez-vous pas l'écriture?... C'est celle d'Ariane.

Il la lut attentivement. Vers la fin, il ne laissa pas de rougir, quoiqu'il fît de son mieux pour maîtriser son émotion. Sa lecture achevée, il replaça la lettre sur la table et attendit en silence que sa femme lui adressât la parole. Madame de Clarisse feignait de parcourir son courrier; elle était fort pâle. Au bout d'un moment, elle leva la tête. Alors,

tirant à elle un vase en forme d'urne funéraire, elle se mit à effeuiller une marguerite. Mais ce n'était pas pour la consulter : elle avait passé l'âge où l'on se fie aux prédictions des fleurs. Quelques larmes, suspendues à ses cils, brillèrent entre ses paupières.

— Madame, pourquoi pleurez-vous ? — s'écria M. de Clarisse, presque malgré lui.

— Vous l'ignorez !... — répondit-elle d'une voix chargée de reproches.

Ils se turent.

— Monsieur, — reprit-elle enfin. — n'avez-vous rien à me dire ?

— Trop... trop — balbutia péniblement M. de Clarisse. — Vous pensez bien j'ai tant de torts,.. à réparer.

Elle continua :

— Savez-vous pourquoi je vous ai fait venir ?

Il affecta de réfléchir.

— Pour me montrer la lettre de madame de Lianges ?...

— Sans doute, sans doute... Mais cette lettre, pourquoi vous l'ai-je montrée ?

M. de Clarisse, de plus en plus troublé, n'osait répondre. Mais elle, souriant à travers ses larmes :

— Vous ne devinez pas, monsieur ?... C'est pourtant bien simple... Voici : vous avez vu le conseil qu'elle me donne ?... Eh bien ! j'ai décidé de le suivre... Y êtes-vous, maintenant ?

Et comme il la considérait de l'air d'un homme qui n'ose croire à sa félicité, elle ajouta, moitié moqueuse, moitié attendrie :

— Surtout, n'allez point croire que je vous aime... Au contraire, je vous déteste !... Mais je veux plaire à cette pauvre Ariane qui se désole, là-bas... Il ne faut pas non plus que le pèlerinage d'une femme raisonnable reste tout à fait inutile... Et puis, en vérité, monsieur, l'heure du couvre-feu n'a pas encore sonné pour moi !

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LE PROBLÈME RUSSE[1]

III

POLOGNE ET LITHUANIE

Alexandre Ier, à coup sûr, n'avait pas même entrevu toutes les conséquences pratiques de ses théories libérales : il avait eu seulement l'intuition du rôle politique que cette « marche » de l'Occident, cette bande de territoires annexés et de populations étrangères ou métissées, finno-suédoises, tchoudo-germaniques, lithuano-polonaises, etc., pouvait avoir entre le christianisme catholique ou protestant et la Slavie orthodoxe, entre la vieille Europe et la jeune Russie, entre les nations libérales de l'Occident et l'autocratie moscovite : il voulait que cette bande interposée fût véritablement une « marche », c'est-à-dire une défense et une transition tout à la fois, un rempart et comme un filtre. Loin de russifier ses peuples de civilisation occidentale, il tenait à sauvegarder leurs langues et religions nationales, leurs institutions libérales ou traditionnelles ; en Finlande et en Pologne, il confirma le régime constitutionnel que l'influence suédoise ou l'occupation napoléonienne avaient installé : autocrate de toutes les Russies, il fut roi constitutionnel en Pologne, grand-duc constitutionnel en Finlande.

Ce royaume russe de Pologne ne comprenait qu'une partie

1. Voir la *Revue* du 1er et du 15 mars.

des provinces lithuano-polonaises qui jadis avaient constitué la République polonaise de l'histoire et que la Russie avait acquises par la conquête, les partages successifs ou les traités de 1815. Mais autour de Varsovie, au cœur de l'ancienne Pologne, au contact des autres morceaux de Pologne annexés par l'Autriche et la Prusse, ce royaume russe comprenait les régions proprement polonaises — Cujavie, Mazovie, etc. — dont Napoléon avait fait un instant le Grand-Duché de Varsovie : aujourd'hui, ces dix provinces de la Vistule occupent dans l'empire russe treize millions d'hectares (un quart de la France) et nourrissent environ dix millions d'habitants, dont sept millions de Polonais et un million et demi de Juifs, le reste étant composé de Russiens, d'Allemands et de Lithuaniens.

A ce royaume de Pologne, Alexandre donna, par la charte de 1815, une double assemblée parlementaire avec un conseil de ministres autonome, et il lui conserva son Église, son clergé catholique, ses écoles, sa langue nationale, ses postes, ses douanes et même son armée : toutes les fonctions publiques étaient réservées aux Polonais; seuls le roi, qui était le tsar, et ses deux représentants à Varsovie, le vice-roi et le commissaire impérial, étaient russes. C'était trop, peut-être, et pas assez; entre l'empire russe et son royaume de Pologne, deux causes de brouille profonde subsistaient ou étaient créées par ce régime de 1815. Le patriotisme polonais voulait rétablir l'union historique qui, depuis le XIVe siècle, avait fait un grand royaume lithuano-polonais ; il réclamait donc l'adjonction au royaume varsovien des provinces lithuaniennes que Catherine avait reçues aux deuxième et troisième partages et que les tsars avaient purement et simplement annexées. Et l'armée polonaise, commandée par les héros des insurrections nationales, des guerres de la Révolution ou de l'épopée napoléonienne, ne pouvait avoir que des souvenirs de haine, un besoin de révolte contre l'ennemi moscovite.

La nation polonaise fut dès lors tiraillée entre deux sentiments contradictoires. L'aristocratie, le clergé et les grands propriétaires — les blancs — étaient reconnaissants au tsar de ce régime privilégié qu'il accordait à sa Pologne, de ces institutions parlementaires dont elle était alors seule à jouir,

non seulement dans l'empire russe, mais encore dans toute l'Europe orientale. Varsovie, d'ailleurs, n'avait pas oublié la tyrannie prussienne qui, de 1793 à 1806 (entre les partages de la Pologne et l'établissement du Grand-Duché napoléonien), l'avait possédée et persécutée ; les Prussiens avaient alors commencé de germaniser leurs provinces polonaises; ils affichaient — comme ils affichent encore — un mépris insultant des races et de la culture slaves. Alexandre, au contraire, entouré de Polonais, leur témoignait une faveur pleine de tendresse; les Czartoryski étaient ses conseillers, ses confidents; il semblait pris à la séduction de cette noblesse élégante et spirituelle... Mais l'armée polonaise, la foule et la jeunesse, — les rouges, — enivrés de rancunes nationales et de théories révolutionnaires, n'admettaient ce régime de 1815 que comme point de départ vers une Pologne restaurée et vers une constitution démocratique.

Ces deux sentiments et ces deux partis ont subsisté jusqu'à nous : tour à tour l'emportant, ils ont décidé du sort de la nation. Deux fois, les *rouges*, que la communauté d'idées, les souvenirs populaires et les sociétés secrètes mettaient en relations intimes avec la France, crurent le moment venu d'entraîner leur peuple à la révolte : en 1830, nos journées de juillet et l'avènement chez nous d'une monarchie plus libérale, en 1863 la présence aux Tuileries d'un Napoléon, sa politique des nationalités et ses campagnes de Crimée et d'Italie eurent pour contre-coups les deux grandes insurrections polonaises de 1830-1831 et de 1863. Deux fois abandonnés de la France et de l'Europe, les Polonais furent remis par les Russes sous un joug de plus en plus dur.

La révolte de 1831, après quatre mois de grande guerre et cinq batailles héroïques, coûta au royaume de Pologne sa charte de 1815, ses institutions parlementaires et ses fonctionnaires nationaux. Le *statut organique* de 1832 incorpora les troupes polonaises dans l'armée russe, supprima les ministères varsoviens, et installa le russe comme langue officielle; il promettait encore aux Polonais une administration séparée, quoique russe, la tolérance religieuse et la liberté linguistique; mais les vingt-cinq années du gouvernement de Paskiévitch (1833-1858) ne respectèrent aucune de ces promesses et com-

mencèrent la russification. La révolte de 1863, qui n'ébranla pas seulement le royaume varsovien, mais réunit contre le Russe toutes ses provinces lithuano-polonaises, aboutit à la suppression théorique de toute existence nationale, à la russification décrétée et entreprise. Renonçant aux idées d'Alexandre Ier, Pétersbourg traita Lithuanie et Pologne en pays conquis, puis entreprit de les niveler sous le même gouvernement absolu, la même langue russe et la même religion orthodoxe que le reste de l'empire, *un tsar, une religion, une langue* : cette russification de la Pologne et de la Lithuanie a duré jusqu'à nous.

Dans les provinces lithuaniennes, les cruautés du « bourreau de Vilna » ont illustré le nom de Mouravief « le Pendeur ». L'aristocratie et les propriétaires furent dépouillés au profit de leurs paysans; le russe fut proclamé langue obligatoire; on défendit l'emploi de l'alphabet latin qu'avait adopté le catholicisme de Lithuanie ; on proscrivit l'usage des langues polonaise et lithuanienne. Jusqu'en 1903, au bout de quarante ans, la seule possession d'un journal, d'un livre polonais ou lithuanien était crime de lèse-Majesté; le peuple lithuanien devait fabriquer au dehors, dans les imprimeries prussiennes de Tilsit, et introduire clandestinement, en contrebande, ses livres populaires, même ses livres de messe; malgré les trahisons du gouvernement prussien, qui souvent donnait à la police russe les noms et signalements des contrebandiers, on compte que, pendant ces quarante années, quatre millions de livres lithuaniens ont trompé la surveillance ou acheté la complaisance du douanier russe.

Cette russification de la Lithuanie eut la complicité du sol et des rivalités ethniques ou sociales. La région lithuanienne, formant les trois ou quatre gouvernements de Vilna, Kovno, Grodno et Minsk, ne fut jadis qu'une forêt trouée de clairières; de grands bois y subsistent toujours, où la population clairsemée (7 millions d'habitants sur 21 millions d'hectares) est dispersée en d'innombrables fermes et de minuscules hameaux : deux grandes villes, Vilna et Minsk, ont 160 000 et 100 000 habitants; Grodno et Kovno ne sont que des villes secondaires de 50 à 70 000 âmes; la fertilité des terres à labour donne toujours le premier rang aux occupa-

tions agricoles. Et ces sept millions d'hommes appartiennent à trois ou quatre familles de langues et de peuples : trois ou quatre millions de Polonais, Lithuaniens ou Russiens polonisés, deux millions de Petits et de Blancs Russiens, un million de Juifs peut-être.

Sans peine, le Gouvernement a semé ou entretenu la défiance entre ces peuples différents. Il a surtout excité les haines sociales entre le paysan et le propriétaire, appliquant ici ses pratiques coutumières de démagogie paysanne, avec d'autant plus d'ardeur que, dans une bonne part de ces territoires, le paysan était de langue ou d'origine russienne, de religion orthodoxe, et le propriétaire, le noble, de race ou de civilisation étrangère et de religion catholique. Toute la législation fut organisée pour que, brusquement ou lentement, la terre passât des catholiques aux orthodoxes; sous prétexte « d'origine polonaise », les premiers furent privés du droit d'acquérir et même de transmettre leurs propriétés. Le paysan orthodoxe et le propriétaire russien arrondirent chaque jour leurs domaines. Les travailleurs catholiques durent peu à peu se concentrer dans les villes, et la russification — ici comme ailleurs — eut pour résultat la formation d'un parti révolutionnaire : en face du paysan soumis, le prolétariat des villes s'est organisé; sans distinction de religions, le *Bounde* a recruté des adhérents juifs et catholiques.

En Pologne propre, dans le royaume russe de 1815, les exils, déportations, pendaisons et noyades firent durant quatre années (1863-1867) pareille besogne; puis ces dix « provinces de la Vistule », assimilées au reste de l'empire et découpées en districts, furent livrées au bon plaisir de la police et à la rapacité des fonctionnaires.

Par les mêmes persécutions linguistiques et religieuses qu'en Lithuanie, on pensa que l'on arracherait ou que l'on ferait oublier à tout un peuple sa langue polonaise et sa religion catholique. On imposa le russe dans tous les actes de l'administration et de la justice, dans les écoles et les tribunaux, dans les rues et dans les églises; on proscrivit les journaux, les livres, jusqu'aux enseignes et affiches, on interdit les conférences et même les sermons en polonais. On supprima les couvents; on confisqua les biens et revenus du

clergé catholique, que l'on asservit à un traitement de l'État; on abrogea le Concordat que par deux et trois fois (1818, 1847 et 1856) on avait signé avec le Pape, et, pour relâcher ou couper tous les liens avec Rome, on soumit l'Église polonaise aux commissions du catholicisme russe et aux bureaux de Pétersbourg; on persécuta, on emprisonna, on déporta individuellement ou par groupes les chefs et membres du clergé suspects d'entêtement nationaliste. Outre les villageois réfractaires, les nobles et les citadins trop riches, les étudiants trop libres en paroles ou en gestes, on persécuta, on emprisonna, on déporta en bloc toute une population mi-slave, mi-lithuanienne, qui, jadis, avait appartenu à l'Église orthodoxe, mais qu'aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, les Jésuites et les rois de Pologne avaient ramenée à l'obédience romaine : ces Grecs-Unis ou Uniates furent annexés de nouveau à l'orthodoxie, leurs églises catholiques désaffectées ou closes, leur clergé expulsé ou russifié. On proclama que ces malheureux imploraient du tsar leur rentrée dans le giron de la sainte orthodoxie : un jour, cinquante mille furent « admis » ensemble à cette « faveur » gouvernementale. Dans l'*Appel Polonais à tous les Gouvernements, Partis et Cercles politiques, Hommes d'État, Journaux et Associations, etc.*, qui vient de paraître, on lit :

Ce fut, depuis 1870, une succession de lois toujours plus rigoureuses, d'excès d'une brutalité toujours plus grande. Lorsque les Uniates, attachés à leur rite, refusèrent de fréquenter les églises orthodoxes et de recevoir les sacrements de la main de prêtres transfuges ou de popes, on déploya contre eux d'impitoyables rigueurs. On égorgeait les opposants, on les fustigeait en public, on les jetait en prison ou on les déportait aux extrémités de l'empire, on les accablait d'amendes, on mettait en garnisaires dans leurs maisons des Cosaques auxquels on permettait de piller le logis, de battre les hommes et de violer les femmes. En vertu de « la tolérance religieuse », le procureur général du Saint-Synode, Pobiedonostsef, a décidé que tout membre orthodoxe d'une famille, de si loin qu'il lui fût apparenté, la rendait *ipso facto* tout entière orthodoxe : une nombreuse tourbe de popes et d'agents de police se rua sur ces malheureux pour dénicher n'importe où, aussi bien parmi les vivants que parmi les morts, des fils « égarés » et « séparés » de l'Église grecque. L'extrême intimité qui régnait d'uniates à catholiques, avait formé

entre eux une foule de liens : de l'un à l'autre rite, ils se baptisaient, se mariaient, faisaient dire des messes dans une église soit uniate, soit catholique, selon les convenances locales. On releva dans les registres des paroisses les plus anciens actes de naissance, de mariage et de décès : tous les documents rédigés par des prêtres uniates, lors même qu'ils concernaient des catholiques, furent considérés comme preuves d'orthodoxie ; tous les documents, rédigés par des prêtres catholiques, pour peu que la désinence du nom, un cousinage ou simplement une dénonciation pussent fournir le plus léger prétexte, servirent à la confiscation des biens des non-orthodoxes. Des familles, catholiques depuis de nombreuses générations, furent tout à coup « converties » parce que l'acte de baptême ou l'épitaphe d'un de leurs ancêtres révélait une connexité avec le rite uniate.

Assommées, abreuvées d'humiliations, ruinées, menacées de châtiments, dispersées à des distances de quelque deux mille kilomètres, une partie d'entre elles céda. Mais un énorme contingent résiste à toutes les avanies. En 1903, on évaluait officiellement le nombre de ces héros à 87 995, en majorité dans les gouvernements de Siedlec et de Suwalki. Ils vivent privés du baptême, des consolations de tout culte, de toute union bénie par la religion et reconnue par l'État. Ils célèbrent leurs mariages au milieu des bois, au fond de retraites inaccessibles ou au delà des frontières de l'empire russe, cachent la naissance de leurs enfants, ensevelissent nuitamment leurs morts dans des cimetières catholiques. Faute de prêtres, ils se confèrent le mariage les uns aux autres, rédigent eux-mêmes les actes de leur état-civil. Le Saint-Synode ne s'est pas borné à briser de pareils ménages et à en séparer les deux moitiés en mettant entre elles d'immenses distances, en internant les maris dans une région et les femmes dans une autre ; il les a dépouillés du bénéfice de l'article du Code qui légitime les naissances, pourvu que l'union ait été contractée de bonne foi, il a déclaré que les enfants issus de mariages catholiques bénis à l'étranger, sont bâtards et exclus de la succession de leurs père et mère.

Pendant le séjour de l'empereur Nicolas II à Varsovie, plusieurs milliers de martyrs lui adressèrent des suppliques. Il ne répondit rien. Actuellement, le nombre des Uniates non baptisés atteint, selon les statistiques officielles, 29 235 ; le total des mariages non consacrés s'élève à 10 737.

Depuis quarante ans, la Pologne subit ce régime, et récemment Nicolas II faisait ériger à Vilna la statue de Mouravief le Pendeur : par ordre, la Lithuanie dut célébrer ce jour de fête. Depuis quarante ans, privée de ses chefs, que l'émigra-

tion vers Paris nous a donnés pour compatriotes, la Pologne reste courbée sous l'orage.

Elle est en proie à la police et à la bureaucratie. On connaît les mœurs de l'une et les fantaisies de l'autre. Il n'est presque pas de fonctionnaire qui n'abuse ou ne trafique de son autorité ; il n'est presque pas d'année où quelque policier ne découvre une conspiration grande ou petite. La Pologne en cela est vraiment partie intégrante de l'empire : partout, dans le reste de cet empire, nous aurons à étudier les mêmes procédés de gouvernement ; en Pologne, néanmoins, ils s'étalent avec plus d'effronterie, ou se couvrent d'un zèle patriotique. En 1885, la fameuse conspiration Bardowski permit quelques centaines d'arrestations au petit bonheur et quatre exécutions capitales : c'était la revanche que prenait la police sur l'oukase d'amnistie, accordée deux ans plus tôt aux insurgés de 1863. Et l'administration voulut aussi montrer son énergie : le russe imposé de force dans les moindres écoles primaires ; arrestation et emprisonnement de quiconque, bourgeois ou paysan, fût-ce par mégarde ou par ignorance, prononçait une phrase de polonais dans un lieu officiel, fût-ce dans un bureau de poste ou de perception pour acheter des timbres ou payer les impôts ; mise à pied des plus humbles fonctionnaires, s'ils ne pouvaient témoigner d'une parfaite connaissance de la langue officielle ; renvoi ou déportation des employés de chemin de fer polonais ; suppression de la Banque de Pologne ; enfin et surtout restriction du droit de propriété, interdiction des ventes ou des achats terriens aux étrangers et aux Polonais dans tous les gouvernements-frontière. On lit dans l'*Appel Polonais* :

Notre langue parlée par vingt millions d'hommes et dont est issue la plus riche des littératures slaves, — l'une des plus riches du globe et qui ne cesse de produire des ouvrages admirés du monde entier, — notre langue est non seulement bannie de toutes les institutions publiques et de beaucoup d'institutions privées, exclue, en tant qu'enseignement obligatoire, de toutes nos écoles, mais interdite, même aux causeries enfantines dans les corridors et les préaux des établissements d'éducation. En plein pays polonais, la langue polonaise a moins de droits, dans toutes les relations officielles et publiques, que n'importe quel dialecte nègre, Il est permis de s'adresser au gouver-

nement dans toutes les langues européennes, à l'exception seulement de la langue polonaise.

La proportion, dans les emplois publics, entre les Ilotes polonais et les Spartiates russes, montre qu'aucune fonction supérieure, influente, bien rétribuée, n'est accessible aux Polonais. Quelques fonctions d'importance moyenne leur sont laissées jusqu'au décès des titulaires ; on ne les tolère que dans les plus infimes. Sur 11 003 fonctionnaires du Royaume, on compte dans les divers ministères 3 285 Polonais (soit 23 p. 100). Ils sont proportionnellement les plus nombreux (94 p. 100) au Conservatoire de musique de Varsovie et les moins nombreux (1,8 p. 100) dans la chancellerie du général gouverneur. De tout ce qui relève des ministères de la Justice et de l'Instruction, le polonisme a été extirpé. Sur 558 présidents et vice-présidents de tribunal, juges et procureurs, il n'y a que 21 Polonais. La Cour d'appel à Varsovie ne possède qu'un Polonais; le tribunal de commerce de Varsovie n'a également qu'un Polonais. Certains tribunaux d'arrondissement et justices de paix n'en comptent pas un seul. Les écoles présentent le même spectacle : dans le chiffre total de 1 516 professeurs et agrégés, maîtres d'instruction supérieure, secondaire, primaire, on ne relève que 164 Polonais. Il existe des établissements d'instruction où il n'est resté qu'un Polonais et encore l'emploie-t-on à des cours insignifiants, à professer la danse. On ne nous a octroyé exclusivement que l'école de dessin et nous ne sommes en majorité que dans l'institution préposée à la sauvegarde des intérêts du fisc auprès des tribunaux (Procuratorerie). Ce sont là deux exceptions très caractéristiques : on peut abandonner aux Polonais telle institution qui n'exerce aucune influence sociale et on doit leur confier telle autre, où l'intérêt de l'État exige que la probité la plus scrupuleuse soit de règle.

Telle est la théorie, et voici les résultats :

Comme l'administration entière du royaume ne se propose d'autre fin que l'exploitation fiscale et la russification, toutes les institutions ont cessé de répondre à leur destination originelle. Le tribunal ne veille pas au maintien de la justice ; l'école n'enseigne pas. Fonctionnaires et magistrats n'ont cure que de russifier. Ils russifient l'église catholique, les institutions sociales, les délinquants, les enfants, les paysans, les bourgeois.

La nation ne peut élever ses enfants, mais est contrainte de les confier à des ennemis, qui les démoralisent et les dépravent ; elle n'est pas admise à gérer son patrimoine; des pillards volent son avoir et le dissipent. Le plus infime *tchinovnik* russe, parce qu'il est russe, peut suspendre à sa fantaisie l'exercice de tous les droits. Le

fait de nous ravir notre sol et nos libertés n'est que la moitié du dommage qui nous est causé par notre démoralisation et notre abrutissement. La Russie a soigneusement cultivé une pépinière de caractères viciés au point de vue national et gangrenés au point de vue éthique; elle a [favorisé] tous les traîtres, vendus, calomniateurs et persécuteurs de leur nationalité, tous les rénégats passés à l'orthodoxie par calcul, les créatures sans autre souci que leur carrière; elle a comblé de ses faveurs les prêtres catholiques libertins qui, à l'instar de Kopciuchowicz, cachetaient avec l'hostie consacrée leurs lettres à leurs amantes.

L'idéal de la politique russe en Pologne est d'entretenir une haine qui pénètre par tous les pores de l'organisme social. A chaque soulèvement populaire, le gouvernement russe incite les masses à piller les Juifs. Pendant les manifestations de novembre 1904 contre la mobilisation, la police, à Varsovie, poussait sous main la foule à saccager les boutiques juives. Un Polonais qui, enfant à l'école, homme mûr dans ses rapports avec l'autorité, ne ment ni ne trompe, se trouve dans la position d'un cerf assailli par les loups, et cette lutte entraîne sa perte. L'obscurantisme soigneusement entretenu aide puissamment au développement de la corruption : l'école, d'où l'on a proscrit sa langue et sa religion, inspire au peuple polonais une répulsion naturelle; il n'y envoie pas ses enfants, aimant mieux qu'ils soient totalement ignorants que russifiés. Si [du moins] l'enseignement privé n'était pas un crime sévèrement puni, notre peuple en dix ans eût, à bien peu d'exceptions près, su lire et écrire, tandis que nous avons aujourd'hui quatre-vingts pour cent de paysans qui ne connaissent pas l'alphabet. Ce sont en majeure partie des miséreux qui se nourrissent de pommes de terre, respirent l'air fétide des masures où ils croupissent, vont pieds nus la moitié de l'année et actuellement, en raison de la stagnation économique déterminée par la guerre, mendient par centaines de mille ou meurent de faim à cause de leur chômage forcé.



Longtemps, la Pologne s'est obstinée dans l'espérance muette, mais profonde, d'une revanche ou d'une libération qui lui viendraient de l'étranger. La foule tournait, malgré tout, ses regards vers la France. Elle se serrait autour de son Église et, fondant sur sa religion catholique ses espoirs de renaissance nationale, elle escomptait peut-être quelque lointaine, miraculeuse intervention du Pontife romain. Tout près

d'elle, par-dessus la frontière autrichienne, cette Pologne russe voyait une autre Pologne conserver jusqu'en 1848 sa République de Cracovie, ensuite obtenir une administration autonome et des institutions représentatives, régler enfin dans son petit parlement ses affaires particulières et jouir d'une influence parfois prépondérante dans les conseils et le grand parlement des Habsbourg : des Polonais gouvernaient non seulement la Pologne autrichienne, mais parfois l'Autriche entière, et même dirigeaient les affaires communes de l'Autriche-Hongrie... De la France, de Rome ou de l'Autriche, longtemps la Pologne russe attendit vaguement une aide ou un signe de rebellion.

Mais les revers de la France en 1870, puis l'alliance franco-russe enlevèrent un premier appui. Autre désertion : Pie IX mourut. Il avait hautement pris la cause de ses fidèles Polonais, protesté contre les massacres de 1863, et même chassé de sa présence un diplomate russe, Meyendorf, qui osait bouffonner à ce sujet : toute relation avait été rompue entre le Vatican et Pétersbourg. Léon XIII, en montant à la chaire de saint Pierre, rétablit les rapports diplomatiques par l'intermédiaire de Vienne et reprit la politique de Grégoire XVI qui, dans la Pologne russe et dans la Pologne autrichienne, avait toujours excusé les répressions de 1832 ou de 1848 : Léon XIII obtint qu'après vingt années de vacance les sièges épiscopaux fussent pourvus de titulaires polonais, que la Sibérie relâchât le malheureux archevêque de Varsovie, monseigneur Félinski, et qu'un peu de bienveillance présidât aux rapports juridiques ou financiers de Pétersbourg avec l'Église polonaise.

Mais cette reprise traîna jusqu'à la conclusion de l'alliance franco-russe. On a dit que Léon XIII avait mis ses espoirs et même pris sa part dans la conclusion de cette alliance. Il est certain qu'il attachait le plus grand prix à l'entente de Paris et de Pétersbourg et qu'il en attendait peut-être de chimériques bénéfices pour la grandeur de l'Église romaine et pour le salut du christianisme : il lui semblait que, pour résister aux attaques de la science contemporaine et aux aspirations révolutionnaires des peuples, le monde chrétien devait s'unir coûte que coûte et que cette union aurait chances de durée, si la

France repentie apportait à Rome le concours de son influence intellectuelle, si la Russie réconciliée lui donnait l'appui de sa force militaire. Des négociations encore mal connues empruntèrent peut-être le chemin de Paris entre Rome et Pétersbourg. Le résultat fut une cordialité inconnue jusque-là dans les rapports du Pape et du Tsar; l'Église et la nation polonaises en profitèrent, mais les revendications polonaises en firent un peu les frais. En 1894, Léon XIII adressait une *Encyclique* à tous les Polonais d'Autriche, de Russie et d'Allemagne, mais surtout aux Polonais de Russie, pour leur prêcher le respect de l'autorité, la soumission aux puissances établies par Dieu, et pour leur promettre qu'une sincère obéissance leur vaudrait une amélioration progressive de leur situation religieuse : aux Polonais de Russie, Léon XIII tenait le même langage qu'aux catholiques de France.

Il eut le même succès en Pologne qu'en France : il n'extirpa peut-être pas les vieux sentiments; mais il les inclina à la conciliation, à l'oubli. Un ministre russe, officiellement accrédité auprès du Vatican, lui facilita la tâche et lui fournit les moyens d'intervenir en faveur du clergé polonais : Alexandre III modéra, désavoua parfois le zèle de ses fonctionnaires « russificateurs » et fit rouvrir des églises ou des couvents, qui n'avaient été fermés que par une application régulière de ses oukazes. Puis Nicolas II envoya notification de son avènement par ce prince Lobanof qui allait devenir son chancelier : on ne pouvait pas montrer par un choix plus illustre l'importance que la sainte Russie attribuait désormais à l'amitié vaticane. Au sacre du jeune empereur, monseigneur Agliardi parut et une habile *combinazione* du protocole respecta, sans les admettre, les prétentions romaines; au retour de Moscou, les Russes ménagèrent une entrée triomphale à ce légat du pape dans leur conquête de Varsovie. Un prélat romain, installé à Pétersbourg et négociant directement toutes les affaires spirituelles du catholicisme, acheva la réalisation de l'intimité.

La Pologne catholique fut désormais mieux traitée : on lui imposa l'étude du russe dans ses séminaires; mais on toléra l'usage du polonais dans ses livres et sermons. Après les dix années russificatrices du général Gourko (1883-1894), le gou-

vernement du prince Imérétinski (1897-1900), tout en continuant à suivre les ordres des rescrits impériaux et à « réaliser l'union du pays à l'empire par l'adaptation à ce royaume des principes de l'État russe », relâcha un peu de la russification et prétendit « gouverner avec douceur » : un journal populaire en polonais *Osviata* (l'Instruction) fut autorisé, mais subventionné par le gouvernement ; on permit l'érection d'une statue au grand écrivain Adam Mickiéwicz ; une décision du comité des Ministres expliqua, en 1899, que l'enseignement du polonais dans les établissements d'instruction secondaire n'était pas contraire à la loi, qu'il était même autorisé partout où des raisons pédagogiques le rendraient nécessaire ; un programme d'études fut publié en octobre 1900 pour les écoles-réales, qui faisait place à l'enseignement des langue et littérature polonaises.

Et l'on fit entrevoir à cette Pologne catholique un avenir, tout prochain peut-être, qui réaliserait les ambitions, dépasserait même les rêves des aïeux. Soldat de la catholicité en cette « marche » extrême de l'Europe latine, la Pologne se flatte d'avoir été durant des siècles le champion de Dieu contre le paganisme et contre le schisme, contre l'orthodoxie gréco-russienne et contre l'islam turco-mongol. Le Saint-Siège aujourd'hui, par la voix de ses prélats italiens et français, Vannutelli, Tondini et Jourdan de la Passardière, convoque de nouveau le Polonais à la croisade, mais à une croisade pacifique pour le rapprochement et la réconciliation des Églises chrétiennes, du catholicisme et de l'orthodoxie :

Cette réconciliation est dans la nature des choses, et il ne faut pas être grand prophète pour prédire qu'elle se fera un jour. Quand se fera-t-elle ? très prochainement ? non ; mais peut-être plus tôt que beaucoup ne se le figuraient jusqu'ici...

Lorsque le peuple russe aura compris (et il commence à le comprendre) que la rivalité et plus tard la politique l'ont seules séparé de l'unité catholique, il se produira dans son sein un mouvement de retour vers cette unité. Car il y va du salut des âmes. Les Russes, peuple profondément religieux, ne voudront plus alors rester séparés du tronc de l'Église universelle, d'où la sève de la vraie doctrine et du zèle apostolique se répandra toujours dans les rameaux de l'arbre entier... Le nouveau tsar Nicolas II vient d'inaugurer son règne par des paroles de paix et de foi profonde. Puisse ce Dieu auquel il croit et

qu'il veut sincèrement servir, illuminer son intelligence et toucher son cœur! qu'il fasse de lui un nouveau Vladimir et que, par lui, le peuple russe, si religieux et si croyant, soit reconduit au vrai Pasteur des âmes, pour l'édification et le soutien dans la foi du restant du troupeau.

Ainsi parlait un catholique français, dans la *Revue des Deux Mondes*[1]. La réconciliation des Églises supprimerait l'une des souffrances les plus vives du catholicisme polonais : la persécution religieuse dont les Grecs-Unis, les Uniates, sont toujours victimes. Elle atténuerait par contre-coup, supprimerait peut-être les persécutions linguistiques, en couvrant du manteau rituel les langues nationales. Elle conduirait enfin à la restauration des usages et privilèges locaux, par la même protection rituelle dont elle pourrait les légitimer ou les couvrir.

Quelle revanche pour le catholicisme lithuano-polonais, si quelque jour Rome domptait le schisme! et quels devoirs impose aux catholiques de l'empire russe l'attente d'un pareil avenir! On ne doit plus traiter le Moscovite en ennemi irréconciliable : la haine religieuse et la haine nationale des Polonais sont d'ailleurs sollicitées par un autre tyran.

A mesure que le tsar semble mieux disposé pour ses provinces polonaises, le roi et les hobereaux de Prusse se mettent à persécuter les leurs : ces Allemands, ces protestants déclarent une guerre ouverte à l'élément polonais, catholique, de leurs duchés de Posen et de Silésie : « Sans vouloir germaniser systématiquement, déclarait le ministère prussien au Landtag le 15 janvier 1902, nous maintiendrons toujours ferme ce principe : tous ceux qui sont sujets d'un État allemand doivent être Allemands. » Certains incidents montrent quelle méthodique cruauté le Prussien met au service de cette politique. En 1887, au milieu de l'hiver, c'est l'expulsion en masse de tous les Polonais qui, sujets russes, s'étaient installés provisoirement ou définitivement sur territoire prussien. En 1901, à Wreschen, à quelques kilomètres de la Pologne russe, les instituteurs prussiens « exécutent » les enfants qui refusent d'apprendre le catéchisme en allemand : plusieurs élèves

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1894.

sont roués de coups ; une petite fille a la bouche déchirée ; les parents ou voisins, qui interviennent, sont arrêtés et le tribunal prussien de Gnesen condamne des femmes à plusieurs années de prison ; le ministre de la justice explique au Landtag que « ce jugement de Gnesen peut sembler trop dur, mais qu'il est des cas où l'on doit recourir aux peines les plus sévères pour des délits insignifiants, quand ils témoignent d'une révolte profonde contre l'ordre public et la sûreté de l'État. » Et les perquisitions, les arrestations, les expulsions vont leur train : « L'insolence polonaise, s'écrie Guillaume II, veut attaquer le germanisme et je me vois contraint d'appeler mon peuple à la défense de son patrimoine national. »

La Pologne n'est pas sans remarquer une grande différence entre les deux persécutions russe et prussienne. Le Russe torture le Polonais, mais il ne le méprise pas : il lui fait même l'honneur de le craindre. L'Allemand, par la bouche de ses professeurs, le proclame un barbare, un Slave — c'est tout dire, — de culture et de langue inférieures, et, dans la bouche des politiques de Berlin, le Polonais n'est même plus qu'un animal, un simple « lapin », prolifique et nuisible, dévastant la terre d'Allemagne ou la minant de sa pénétration secrète : Mommsen et de Bülow, — le philologue et le hobereau, les deux têtes de cette aigle prussienne qui tient dans son double bec la double banderole : *la Force prime le Droit* et *Écrasez le Slave!* Le Russe opprime, supprime la nation polonaise : c'est la race même que le Prussien voudrait supprimer. Et pour le *polonisme*, le voisinage et l'influence germaniques sont bien plus dangereux que la tyrannie russe ; le Polonais se germanise (l'Allemagne a un Polonais pour ambassadeur à Paris) ; jamais le Polonais ne se russifie.

En Autriche et en Hongrie, les mêmes théories sont professées aux parlements de Vienne et de Buda-Pest. En Autriche les Allemands, en Hongrie les Magyars pensent aussi que *Slave* et *esclave* sont toujours et doivent toujours rester synonymes ; ils croiraient pécher contre la civilisation en admettant à l'égalité complète dans la famille autrichienne ou hongroise les Tchèques de Bohème, les Polonais de Galicie ou les Slovaques et Slovènes de Moravie, de Carniole et de

Croatie. Contre les Polonais de Galicie, Vienne, qui pourtant fait appel à leur loyalisme et à l'habileté de leurs hommes d'État, Vienne a toujours entretenu et favorisé les revendications des Ruthènes. Le Polonais avait conquis et annexé jadis ces Ruthènes ou Russiens-Rouges qu'il convertit au catholicisme et asservit à la glèbe. Le paysan ruthène, affranchi par l'Autriche, réclame aujourd'hui ses champs et ses droits nationaux, et la Galicie est en proie à cette rivalité, dont Vienne a fait le plus sûr garant de sa domination.

Délaissée d'ailleurs par les entreprises viennoises et manquant des capitaux nécessaires à l'exploitation de ses mines, de ses puits à pétrole et de ses forêts, à l'amélioration de ses terres et cours d'eau, à son outillage industriel et agricole, la Pologne autrichienne meurt de faim : cent cinquante ou deux cent mille travailleurs en émigrent annuellement; les uns, le plus grand nombre, en émigration temporaire, vont chercher de quoi vivre dans les provinces autrichiennes ou hongroises du voisinage ; mais les autres, trente, quarante mille peut-être, vont se fixer en Amérique, au Canada... Et, de ce côté encore, la Pologne russe peut faire une comparaison qui est toute à l'avantage de sa prospérité relative.

La conquête russe, en effet, n'a pas été nuisible au développement économique des provinces polonaises. Ce développement aurait été plus rapide et plus complet peut-être, plus profitable aux Polonais surtout, si l'indépendance nationale leur en avait laissé toute la liberté et tout le bénéfice ; mais sûrement la domination prussienne ou autrichienne l'eût moins favorisé. Pour les besoins de sa politique, la Russie, depuis 1864 a lié partie avec les paysans : contre le noble et le bourgeois, fauteurs de révoltes nationales, elle a cru se gagner à jamais le cœur des rustres, en leur distribuant les terres qu'ils ne tenaient qu'à ferme ou sur lesquelles ils étaient encore tenus en servage. La Pologne devint pour quelque temps une région de petits propriétaires et, quelque temps, elle connut les profits de cet état, — quand cet état avait des profits, quand la grande culture industrielle d'Amérique et des pays neufs n'avait pas encore ruiné la petite culture des vieilles terres paysannes.

Autre facteur de prospérité : la Pologne russe est devenue

une région industrielle, grâce à son « pays noir » de la haute Vistule, qui n'est que la suite des « pays noirs » de l'Allemagne, saxon et silésien. Dans ce bassin polonais de Dombrovo, la houille s'offre en couches épaisses, de vingt mètres parfois, et ce charbon sec est tout à fait semblable aux charbons d'Écosse, dont les métallurgistes tirent si bon parti. Les minerais de fer et de zinc étant assez abondants au voisinage, un canton s'est peuplé d'usines, que le nom de Sosnowice a rendues célèbres dans les Bourses de l'Occident. Et comme pendant à ce canton métallurgique, Lodz est devenue une sorte de Manchester polonaise; les filatures et tissages ont fait de ce pauvre bourg la cinquième ville de l'empire par ses trois cent cinquante mille habitants. Cette province de Piotrkov, bien que l'une des plus petites de l'empire (à peine 1 300 000 hectares) est l'une des plus peuplées (quatorze ou quinze cent mille habitants) ; sa population est même la plus dense de l'empire (cent quinze habitants au kilomètre carré ; la France, en moyenne, n'en a que soixante-quatorze) : si toutes les terres fertiles de la Russie d'Europe et d'Asie étaient aussi peuplées, le tsar aurait cinq ou six cents millions de sujets.

Pour cette usine polonaise, l'alliance franco-russe fut un coup de fortune. Les capitaux français affluèrent ; les mines et les usines purent s'outiller, se développer, recruter et solder deux millions de travailleurs. Ces mêmes capitaux, permettant à la Russie d'acquérir son outillage pacifique et militaire et de poursuivre son expansion asiatique, amenèrent par contrecoup les commandes profitables et presque illimitées aux industriels de Pologne. Ainsi l'alliance franco-russe, qui fut si néfaste aux populations de l'empire turc, aura du moins profité, grandement profité à certaines provinces de l'empire russe; les Polonais surtout en ont récolté de grands bénéfices : l'humanité en tirera peut-être un jour le soulagement d'une réconciliation russo-polonaise.

Car la Pologne, depuis dix ans, a pu mesurer quels intérêts vitaux l'unissent et doivent de plus en plus l'unir à l'empire russe. Dans cette Slavie russo-polonaise, les nécessités de l'économie nationale et internationale finiront sans doute par prévaloir. La Terre noire et la clairière du Russien sont et seront de plus en plus une ferme merveilleuse, qui aura

besoin de forges, d'ateliers et d'usines sur le pourtour de son domaine : l'usine de l'Oural à l'est, l'usine du Donetz au sud, l'usine de Moscou-Toula au nord et l'usine polonaise à l'ouest, sans se gêner réciproquement, peuvent se partager cette énorme clientèle, d'où les douanes protectrices écartent de plus en plus la concurrence étrangère.

L'usine polonaise est de toutes la mieux placée; ses provinces surpeuplées lui fournissent en abondance la main-d'œuvre; elle a en outre le réservoir tout proche, inépuisable, de la main-d'œuvre galicienne ou silésienne; la présence et participation de Juifs nombreux, le voisinage de l'Allemagne et de l'Occident lui assurent les capitaux, les ingénieurs, les contremaîtres, la connaissance rapide des améliorations les plus récentes : ajoutez que l'intelligence plus pratique, l'habileté et l'ingéniosité du Polonais lui donneront toujours une supériorité facile sur le travail russien... Indépendante, coupée de l'empire russe par une ligne douanière, que deviendrait cette Pologne industrieuse entre la triple concurrence ou protection allemande, autrichienne et russe?

En ces dernières années, Lodz et Varsovie ont reçu les commandes et les visiteurs de la Perse, du Turkestan et de la Chine; les banques polonaises ont escompté du papier chinois; les primes russes sont venues prendre les fers et tissus polonais au sortir de l'usine et les ont conduits jusqu'à Téhéran, à Kachgar et à Vladivostok : l'avance russe dans toute l'Asie s'est ainsi traduite en bénéfices quotidiens pour la Pologne. Durant ces derniers mois, les défaites russes ont plus clairement encore démontré aux Polonais la solidarité économique qui les rattache, bon gré mal gré, aux succès des entreprises russes. Du jour où la guerre accapara toutes les ressources de Pétersbourg, les commandes de rails, de ponts, etc., etc., se firent plus rares, les primes vers la Perse et l'Extrême-Orient furent plus mal payées aux cotonnades, l'argent plus cher restreignit les crédits et fit monter le taux, l'invasion japonaise supprima les affaires en Corée, en Chine et en Mandchourie, et la Pologne chercha vainement où écouler ses manufactures : l'usine polonaise dut congédier une partie de ses travailleurs; les diminutions de salaires amenèrent les grèves et les rixes.

***

Par la religion et par les intérêts, il est indiscutable que la conciliation russo-polonaise peut se faire, se fait lentement. Mais pour qu'elle devînt solide et durable, il faudrait que Pétersbourg renonçât à quelques-unes de ses manies ou conceptions. Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié le rapport où le prince Imérétinski exposait au tsar en 1898 la situation matérielle et morale de la Pologne : une indiscrétion — voulue ou involontaire — livra ce rapport au public ; le Comité central du Parti Polonais Socialiste (P. P. S.) le traduisit et l'imprima à Londres ; la *Revue* en donna un long résumé dans son numéro du 15 juillet 1899.

Le prince Imérétinski, gouverneur général de Pologne, — avec une clairvoyance que tous les événements des six années dernières permettent de louer hautement, — réclamait quelques réformes profondes pour satisfaire aux besoins et aux sentiments de la Pologne tout entière. Il faisait la part la plus belle aux besoins matériels, mais il ne cachait pas les besoins intellectuels et moraux, et il faisait leur part aussi, bien qu'un peu faible, aux vrais sentiments de la nation.

Parmi les besoins matériels, le plus fort, à l'entendre, et le plus digne de l'attention russe était le soulagement du paysan. En 1864, le partage des terres avait satisfait la Pologne paysanne ; mais ce partage aujourd'hui a des conséquences fâcheuses par la disposition des terres en échiquier, leur division en multiples et minimes cases et l'enchevêtrement des propriétés, — toutes complications qui rendent plus difficile l'application à la petite culture des méthodes scientifiques, des machines et des procédés nouveaux. Le paysan et le petit propriétaire sont tombés dans la misère ou aux mains de l'usurier ; un prolétariat agricole s'est formé qui compte un million et demi d'ouvriers sans terres et, souvent, sans ouvrage : comment aider ce petit paysan ? Par le crédit, les banques agricoles ? Aide insuffisante. Par une nouvelle distribution de terres et par un renouveau de démagogie paysanne aux dépens de la bourgeoisie et de la noblesse ? Cette reprise de la politique de 1864 ne déplairait pas, en théorie, aux fonc-

tionnaires russes; mais il faudrait peut-être une révolte nationale de la bourgeoisie et de la noblesse pour fournir, comme en 1864, le motif ou le prétexte de cette spoliation : ni la noblesse ni la bourgeoisie polonaises ne semblent d'humeur à faciliter ainsi la tâche des Russes... A la façon ordinaire des gouvernements trop centralisés, le prince Imérétinski pensait trouver un remède dans la constitution d'une Commission d'enquête et de législation. Il n'osait pas formuler, il semblait pourtant indiquer par avance les solutions nécessaires, les seules qui dans les autres pays de petite culture aient un peu soulagé la misère des paysans : la réforme de l'éducation, et l'octroi de certaines libertés.

En France, en Italie et autres régions de petite culture, le paysan n'a trouvé de secours que dans une meilleure exploitation de son morceau de champ et dans une meilleure organisation de ses achats, de ses échanges, de ses ventes, de toute sa vie économique. Une meilleure exploitation des terres polonaises est facile à réaliser. Les consuls anglais signalent à l'envi tout ce que la Pologne paysanne pourrait produire et vendre à l'étranger. Londres, par l'intermédiaire de Copenhague, achète et paie très cher des beurres sibériens qui doivent acquitter de lourds frais de conservation et de transport : par la Vistule ou par le Niémen, la Pologne avec plus de bénéfices pourrait prendre part à cette fourniture de la table anglaise. Ainsi encore du gibier, de la volaille, des œufs, du bétail. Mais il faudrait que le paysan polonais connût seulement les ressources qu'il peut trouver sur son lopin de terre, et les meilleures méthodes de culture, d'élevage, de transport, de commerce, etc., bref, qu'il possédât les éléments d'instruction nécessaires. Il faut éduquer ce paysan, ou du moins lui donner la permission de s'éduquer dans les écoles de son choix, de sa religion, de sa langue; à vouloir le russifier, on le chasse de l'école officielle et, ne lui tolérant pas d'écoles privées, on l'abêtit; du même coup, on achève sa ruine. Et il faudrait aussi que, sur l'exemple du Danemark, de la Suisse ou de la France, cette foule chaotique de petits producteurs pût syndiquer ses intérêts, les étudier librement, les débattre et les concilier : la liberté d'association, la formation de syndicats lui sont nécessaires pour exploiter ses champs

aux moindres frais, exporter ou seulement transporter ses produits avec quelque bénéfice. L'École et le Syndicat, — tout le reste n'est que remèdes charlatanesques, mots vides, et le prince Imérétinski prédisait le seul résultat définitif de la politique contraire, de la russification :

La situation matérielle des paysans a empiré; leur reconnaissance pour le Gouvernement s'en va, leur esprit s'éveille et s'ouvre peu à peu à l'impulsion révolutionnaire des classes éclairées qui ont adopté le mot d'ordre : Par l'instruction du peuple, vers la Pologne indépendante !

Encore si tous ces prolétaires des champs pouvaient trouver un supplément d'ouvrage et de salaires dans le travail industriel des villes ! A coup sûr, la grande industrie polonaise pourrait se développer, faire naître un plus grand nombre d'ateliers et d'usines et se doubler d'un grand commerce pour la dispersion de ses produits dans l'empire et dans le monde : des milliers d'ouvriers et de commis trouveraient ainsi de l'ouvrage. Mais pour ce développement de l'industrie, les mêmes nécessités reparaissent que pour la transformation de l'agriculture : imagine-t-on le développement intensif d'une région industrielle sans le personnel technique de savants, d'ingénieurs, de contremaîtres que nos usines scientifiques réclament? et sans la liberté des recherches, la libre entente des initiatives, sans les coalitions surtout de capitaux, d'employeurs et d'employés que la grande usine entraîne forcément avec elle? Ici encore, deux remèdes seulement peuvent causer quelque soulagement : une éducation plus moderne et un régime plus libéral.

De ces deux remèdes, le prince Imérétinski osait ouvertement réclamer le premier. L'université de Varsovie, fondée par Alexandre I[er], fut florissante et rendit de grands services, tant qu'elle fut une université polonaise et une université véritable, où toutes les sciences étaient enseignées en polonais, dans la langue des auditeurs. Depuis que la russification a interdit le polonais comme langue d'enseignement, supprimé ou rogné la culture vraiment scientifique et restreint les cours aux seuls arts pratiques de la médecine et du droit, cette université déchue et méprisée a perdu ses auditeurs et son

rôle social. Le prince Imérétinski réclamait la fondation à Varsovie d'une grande école scientifique, d'un *Institut polytechnique*, que Nicolas II permit d'ériger : on y consacra les fonds de la souscription polonaise, qu'à l'automne de 1897, les « conciliateurs » avaient réunis pour fêter la première visite du nouveau tsar.

Pour satisfaire aux besoins de l'industrie et évincer les contremaîtres qui viennent de l'étranger, — poursuivait le prince, — il faudrait des écoles techniques moyennes et une tolérance générale des écoles de toute spécialité, fussent-elles polonaises ; il faudrait surtout, dans les écoles officielles, renoncer à la politique de russification. Dès 1890, le général Gourko, que l'on ne pourrait accuser de tendresse excessive à l'égard de la Pologne, prévenait déjà l'empereur :

Dans les écoles gouvernementales, non seulement on ne traite pas l'enfant polonais avec bienveillance, mais encore on lui montre de l'hostilité ; on lui fait un crime de son origine polonaise, on blesse ses sentiments nationaux, on traite avec mépris sa religion, et dans les études on attribue à sa langue maternelle une place inférieure au français et à l'allemand... Un traitement aussi inhumain produit des effets directement opposés à ceux que le Gouvernement attend des écoles : au lieu d'inspirer à l'enfant l'amour de la Russie, il provoque dans son cœur la haine de tout ce qui est russe.

Et le prince Imérétinski de conclure :

Il faut, par le moyen de l'école, unir ce pays frontière au cœur de l'empire, non plus seulement par le système des prohibitions, par la supériorité de la force ou par la communauté purement matérielle des intérêts économiques, mais par une action morale sur la conscience, sur l'âme de la jeunesse polonaise.

Mais cette action morale, comment prétendre à l'acquérir si, de parti pris, on ne cherche pas à se concilier les deux sentiments qui dominent encore toute la vie polonaise : l'attachement que l'aristocratie, les paysans et les classes moyennes gardent toujours à la foi et surtout au clergé catholiques, et le désir, sinon de l'indépendance, du moins de l'autonomie polonaise, qui ne s'est jamais éteint dans le cœur de toute la nation. En ces dernières années, on a quelque peu respecté, flatté le premier de ces deux sentiments : la réconciliation avec Rome n'a pas

été rompue par les entreprises ou les visées russificatrices de certains fonctionnaires sur l'enseignement clérical; Nicolas II personnellement est intervenu pour régler à l'amiable l'inspection russe sur les séminaires catholiques et la demi-liberté du prêtre dans son catéchisme ; l'évêque de Mohilef a même reçu l'autorisation impériale d'aller en Sibérie et dans les provinces orientales de l'empire chercher quelque établissement aux colonies catholiques que l'émigration polonaise serait admise à fonder sous la direction et aux frais des communautés expulsées de France. A l'égard du sentiment national, il semble que, depuis les défaites de Mandchourie, Pétersbourg incline à pareille déférence.

On reconnaît qu'après quarante années de russification, la Pologne subsiste et que le désir d'une autonomie, d'une administration séparée, reste aussi vivace dans le peuple que dans les autres classes : *blancs* et *rouges* peuvent être divisés sur tout le reste, mais sont unis par ce culte de la patrie polonaise. La grande industrie a eu pour résultat de grouper en partis socialistes le prolétariat : le phénomène est commun à tout l'empire russe, et, pour l'empire entier, nous aurons lieu plus tard d'en étudier les conséquences. Mais, en Pologne, les partis socialistes, quoique imbus de théories allemandes, restent et se disent polonais. Ils gardent deux tendances particularistes : l'indépendance nationale est le premier de leurs désirs, et, la compression russe leur ayant durement appris les bienfaits de la liberté, ils ne partagent point à l'égard d'un régime parlementaire les méfiances ou le mépris qu'affiche en ses congrès le pur socialisme à la mode allemande et qu'avouent quelquefois, dans nos parlements occidentaux, les « ralliés » d'Extrême-Gauche.

Les événements de ces derniers mois ont montré que le socialisme polonais savait, pour le service de ses intérêts de classe, profiter des embarras du tsarisme : contre les procédés du tsarisme, contre la mobilisation surtout, il a suscité les formidables grèves de Lodz, de Varsovie, de Sosnowice, etc., de toute la région industrielle. Il a manifesté pour la paix et la révolution avec autant d'ardeur que les autres partis socialistes de l'empire. Il s'est même tout entier fédéré avec eux et les trois grandes organisations polonaises, *Parti polonais socia-*

liste, *Parti social-démocrate de la Pologne russe et de la Lithuanie*, *Prolétariat polonais*, ont adhéré au manifeste et aux demandes de secours adressés au prolétariat du monde par les quatre autres organisations de l'empire : *Parti ouvrier social-démocrate de Russsie*, *Parti socialiste révolutionnaire russe*; *Bounde* (union des ouvriers juifs et lithuano-polonais); *Parti ouvrier social-démocrate letton*. Durant les deux mois de janvier et février, avant et après les fusillades de Pétersbourg, l'agitation socialiste fut presque maîtresse des routes et des rues dans les villes et régions industrielles de la Pologne.

Tous les dimanches, depuis deux mois, ont été marqués par des bombes ou des rixes. La grève partielle ou générale a éclaté dans dix ou douze grandes villes. Les partis socialistes et la classe ouvrière ont partout pris la tête du mouvement. Partout ils ont formulé les mêmes revendications sociales ou économiques, leur « programme de classe » ; 1° liberté de coalition, de grève et de syndicat ; 2° journée de huit heures avec minimum de salaires ; 3° assurance contre la maladie, les accidents du travail et la vieillesse ; 4° inspection du travail par les élus de la classe ouvrière. Mais nulle part ils n'ont oublié de joindre à ce programme socialiste leurs revendications libérales et nationales. Le P. P. S. (Parti polonais socialiste) publie, le 28 janvier, ses demandes de réformes *minima* :

1° Liberté de la parole, de la presse et de la conscience ;
2° Égalité des droits civils, sans distinction de religion et de nationalité ;
3° Liberté absolue d'association et de réunion ;
4° Inviolabilité des personnes et domiciles ;
5° Autonomie des villes et communes rurales ;
6° Enseignement gratuit et universel ;
7° *Liberté illimitée de la vie nationale ; langue polonaise dans toutes les institutions publiques ; élimination de l'élément étranger dans les fonctions publiques ;*
8° Droit de développement national libre pour les juifs et autres minorités.

Nous ne pouvons conquérir ces libertés nécessaires que dans notre propre parlement, élu par le peuple sur la base du suffrage universel, égal, secret et direct : c'est avec ce mot d'ordre d'un parlement polonais à Varsovie, élu par le peuple, que nous entrons dans la grève générale.

Il est possible que les démonstrations et revendications proprement socialistes aient un peu — bien peu — effrayé certaines classes de la nation polonaise. Mais sur les revendications nationales et libérales, l'accord est unanime. Aux grèves industrielles des ouvriers, partout sont venues se joindre les grèves scolaires des fils de bourgeois :

Varsovie, 21 février.

Des conflits ont eu lieu entre la police et les lycéens qui voulaient empêcher quelques camarades de suivre les cours. La police tira plusieurs fois. Deux lycées ont été déjà fermés faute d'élèves. Les écoles privées sont fermées par les directeurs de ces écoles. Hier les parents des élèves ont organisé plusieurs réunions pour discuter les moyens de soutenir la grève. On a pris une résolution en faveur d'une action coordonnée avec les ouvriers. On est décidé aussi à recourir aux moyens violents, c'est-à-dire aux coups contre les parents qui demanderaient l'assistance de la police pour leurs enfants qu'ils forceraient à aller à l'école. Le poète André Niemojewski a été arrêté. On dit que son arrestation a pour cause les discours qu'il prononça à la réunion publique des parents. Les élèves non domiciliés à Varsovie quittent la ville.

Kielce, 21 février.

La grève scolaire a commencé au lycée le 3 février. Les élèves ayant présenté les revendications connues ont quitté le lycée en grand nombre, et se sont dirigés vers le lycée de jeunes filles où une scène analogue se passait. Là, ils forcèrent les portes et mirent en liberté les jeunes lycéennes. Les écoles ont été fermées, les autorités ont renvoyé 250 lycéens et 80 lycéennes. Les écoles devaient être rouvertes le 21. Sous l'influence de la proclamation de l'*Union pour la nationalisation* (polonisation) *des écoles*, qui citait les résolutions de la réunion de Varsovie, plusieurs parents ont déconseillé à leurs enfants d'aller à l'école. Le nombre des élèves venus à l'école est très restreint. La police a arrêté un lycéen qui retenait ses camarades en route pour l'école.

Varsovie, 1er mars.

Le Comité local du P. P. S. a lancé une proclamation invitant les ouvriers a reprendre maintenant le travail pour pouvoir reprendre la lutte plus tard avec plus de force. La grève est presque terminée, elle a duré près d'un mois.

Les éleves russes du lycée réclament la polonisation des écoles,

d'accord avec leurs camarades polonais. Les écoles devaient rouvrir aujourd'hui. Les élèves des lycées et de l'école industrielle sont allés présenter aux autorités scolaires les revendications connues, après quoi ils ont quitté l'école. L'armée et la police étaient consignés devant les écoles. Plusieurs conflits ont eu lieu. Toutes les écoles sont de nouveau fermées. La jeunesse a vaincu à Lodz, comme à Varsovie...

Toutes les grandes fabriques travaillent aujourd'hui. La grève industrielle est terminée. Conformément au mot d'ordre donné par le P. P. S., les ouvriers ont repris provisoirement leur travail ; mais si le gouvernement n'assure pas aux ouvriers une législation convenable, la grève générale éclatera le 1er mai.



Dès le commencement de janvier, Pétersbourg inquiet consulta, dit-on, l'un des chefs de l'aristocratie polonaise, dont le loyalisme, les sentiments conservateurs et conciliateurs ne pouvaient être mis en doute : le comte Tyskiévicz. Cet aristocrate ne cacha pas au tsar le véritable état des esprits en Pologne. Ayant rappelé comment depuis un demi-siècle la langue polonaise est bannie des écoles, des tribunaux, des services publics ; comment toutes les fonctions sont livrés à des Russes, qui ne connaissent pas le peuple polonais, ses mœurs, ni sa langue ; comment l'école et l'église sont devenues des instruments de persécution nationale ; comment tous les droits, non seulement politiques, mais civils, des Polonais sont chaque jour violés par le bon plaisir d'une administration qui ne fait en somme que de la police inquisitoriale l'objet de toutes ses pensées ; comment enfin la russification et l'extirpation de ce que cette police nomme en son langage « l'intrigue polonaise » n'a servi qu'à rendre plus fort, plus répandu dans toutes les classes de la nation le sentiment national ; le comte Tyskiévicz concluait que quatre réformes lui semblaient le *minimum nécessaire* des concessions indispensables :

1° Rétablissement de la langue polonaise dans les écoles, tribunaux et administrations;

2° Admission des Polonais à toutes les fonctions officielles en Pologne;

3° Autonomie des départements et communes;
4° Liberté religieuse.

Ce modeste programme peut être considéré comme celui de la haute aristocratie, qui forme la droite, en quelque façon, de la nation polonaise; les partis démocrates et socialistes en seraient comme la gauche; au centre, la bourgeoisie vient de réunir son Comité Progressif National et de formuler à son tour son programe *minimum*.:

1° Le *Royaume de Pologne* forme une organisation politique autonome (comme avant 1830), avec un parlement élu par le suffrage universel et réglant d'une façon souveraine toutes les affaires intérieures du pays;

2° Dans le reste de l'Empire, les Polonais obtiennent la liberté absolue du développement national et des droits politiques;

3° Dans la période précédant l'introduction d'un pareil statut organique, les réformes suivantes doivent être introduites dans le Royaume de Pologne : *a*) Introduction de la langue polonaise dans l'école, la magistrature et l'administration; *b*) Abolition de tous privilèges nationaux et religieux; liberté de culte pour les *Uniates* persécutés; *c*) Abolition de tous règlements restrictifs pour les Polonais dans tout l'Empire; *d*) Liberté absolue des associations et réunions, de la parole et des grèves; *e*) Inviolabilité des personnes et domiciles; *f*) Amnistie pour tous les délits politiques; *g*) Autonomie des communes rurales et des villes; *h*) Enseignement gratuit et obligatoire pour le peuple.

On voit que socialistes, bourgeoises ou aristocratiques, ces réclamations polonaises vont toutes, en somme, au rétablissement de l'état de 1815 : non l'indépendance, mais l'autonomie. Les Polonais consentiraient à rester dans l'empire russe, sujets du tsar, mais sujets polonais d'un tsar roi de Pologne. Ils se rendent compte qu'ils ne gagneraient rien à échanger l'annexion russe contre une annexion allemande ou hongroise. Ils pourraient même, oubliant les cruautés moscovites, arriver à concevoir, à désirer, une Slavie fédérée contre les ennemis ou les tyrans de la race, le Prussien et le Hongrois. Mais dans cette fédération, ils veulent que chaque famille slave vive autonome à son foyer, sous la tutelle russe, non sous la tyrannie, avec un chef, non avec un bourreau moscovite. Ils ne

réclament même pas tous les privilèges ou libertés de 1815 : ils savent qu'une armée polonaise exciterait de nouveau les défiances du Russe et les folles espérances de leur propre nation ; et que dix ou onze millions de Polonais, malgré toute leur bravoure, ne sauraient en guerre ouverte tenir tête à quatre-vingts millions d'orthodoxes. Ils savent mieux encore qu'une ligne de douanes ou de règlements spéciaux ruinerait leur commerce et leur industrie, que leur usine a tout intérêt à rester unie avec la ferme russienne.

Même s'il ne veut pas admettre toutes ces réclamations polonaises, Nicolas II comprendra-t-il enfin que la russification a fait son temps, qu'elle a complètement échoué et qu'entre les procédés trop libéraux peut-être (au goût du tsarisme) d'Alexandre Ier et les atroces procédés de Nicolas Ier et d'Alexandre III, il faut à tout prix trouver un nouveau régime? En Lithuanie, depuis le commencement de la guerre mandchourienne, on a jugé convenable de suspendre les persécutions linguistiques : un décret du 7 mai 1904 permet l'emploi « dans les ouvrages imprimés, en outre des caractères russes, de l'alphabet latin ou d'un autre quelconque. » En Pologne propre, il n'est que temps aujourd'hui de supprimer toutes les formes de persécution, d'acclimater quelques organes de tolérance, des mœurs et des institutions de liberté. Que se passera-t-il au premier mai, si Pétersbourg, à sa mode habituelle, tergiverse, recule, retarde, bref, applique à ce problème polonais les méthodes de Kouropatkine en Mandchourie? Une paix polonaise est aussi nécessaire à l'empire russe qu'une paix mandchourienne. Sans rien perdre, la Russie peut signer avec la Pologne cette paix honorable et profitable pour les deux parties : dans sa Pologne slave et catholique, l'empire russe aurait son meilleur soldat de défense ou — qui sait? — d'avant-garde contre l'Allemand et le Hongrois détestés.

VICTOR BÉRARD.

(La suite prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

FACHODA[1]

Au moment de l'arrivée des Anglais en Égypte, le Khédive exerçait sa domination sur les vastes territoires situés entre la Haute-Égypte et le lac Victoria-Nyanza. Le cours entier du Nil lui appartenait, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Dans l'étendue du Soudan se trouvaient compris l'Ouganda, l'Équatoria, l'Harrar, le Bahr-el-Ghazal, le Darfour, le Kordofan, la Nubie, Khartoum, Fachoda, Berber, Dongola. Ces possessions étaient le fruit des conquêtes de Méhémet-Ali et d'Ismaïl Pacha. Les plus récentes, le Bahr-el-Ghazal, l'Équatoria et l'Ouganda, dataient de 1870 à 1874. Elles avaient été régularisées par des firmans impériaux, notamment ceux de 1873 et 1875, qui en avaient confié l'administration au Khédive, à titre héréditaire. Cet ensemble, grand quatre fois comme la France, était donc placé, aussi bien que l'Égypte, sous la souveraineté du Sultan et faisait partie de l'empire ottoman. Les puissances n'en ignoraient pas, puisque les firmans leur avaient été officiellement communiqués et étaient acceptés par elles.

L'autorité du Khédive, représentant du Sultan, était re-

1. La *Revue* a la bonne fortune d'offrir à ses lecteurs la primeur de ce chapitre du livre que M. C. de Freycinet va publier tout prochainement sur *la Question d'Égypte*.

connue dans le Soudan non moins qu'en Égypte. La sécurité avant 1880 y était complète. Un très faible contingent de troupes maintenait dans l'obéissance ces populations naturellement douces et pacifiques. La situation commença à se modifier vers la fin de 1881. On se mit alors à parler du mahdi et du fanatisme religieux. Mais les vraies causes des soulèvements qui éclatèrent en 1882 et qui prirent tout leur développement l'année suivante, sont d'une autre nature. On en a signalé trois : l'abolition de l'esclavage, les exactions dont les indigènes étaient victimes de la part des autorités et enfin le rappel d'une partie des troupes au moment même où les deux premières causes produisaient leurs effets. L'abolition de l'esclavage avait ameuté contre le gouvernement les négociants influents qui, en trop grand nombre, vivaient de la traite des noirs, pratiquée en grand et de la façon la plus cynique. Quant aux exactions, il faut renoncer à les décrire. Il n'y avait plus de sûreté pour les biens ni pour les personnes des indigènes. Leur rare patience avait fini par se lasser et ils appelaient de tous leurs vœux un changement de condition. Longtemps soumis et résignés, ils étaient prêts maintenant pour la révolte. C'est alors que le mahdi, jusque-là presque inaperçu, entra en scène et apparut comme l'auteur de cet état d'esprit dont il n'était en réalité que le bénéficiaire. On l'a dit avec raison, le mahdisme fut « une explosion de désespoir ».



Au cours de l'année 1881, le mahdi, Mohammed Ahmed, attira l'attention par ses démonstrations religieuses. Réouf Pacha, gouverneur du Soudan, voulut employer vis-à-vis de lui le procédé simple qui avait déjà réussi dans des occasions analogues : il résolut de le supprimer à l'aide d'une embûche. Son délégué Abou-Saoud ayant échoué dans cette mission et ayant même perdu sa propre escorte, Réouf assembla une plus forte troupe et l'envoya à la recherche de Mohammed. Celui-ci s'était réfugié dans les montagnes du Djebel-Gédir, au sud du Kordofan, où il réunissait de nombreux partisans. La rencontre se produisit le 9 décembre 1881. La troupe du

gouverneur, engagée sur un terrain mal connu, fut taillée en pièces. Quelques mois plus tard, le 7 juin 1882, 6 000 hommes, commandés par Yussuf Pacha, éprouvèrent le même sort, dans les mêmes lieux. Dès ce moment la puissance du mahdi était fondée. L'insurrection s'étendit rapidement sur de vastes régions. Mohammed, confiant dans ses forces, alla mettre le siège devant El-Obéid, centre du Kordofan, tandis que ses lieutenants obtenaient des avantages en divers points, au Darfour, au Sennaar, au Bahr-el-Ghazal.

L'année 1883 fut désastreuse pour les Égyptiens : El-Obéid, Bara, capitulèrent ; le mahdi se dirigea sur Khartoum pour s'en emparer. Le nouveau gouverneur du Soudan, Abd-el-Kader, compta quelques succès partiels après lesquels il fut remplacé, on ne sait pourquoi, dans son commandement. Une armée de 10 000 hommes fut formée à Khartoum et placée sous les ordres du colonel anglais Hicks, officier brave et instruit. Encouragé par les premières escarmouches, il résolut, à la fin d'avril, de livrer une bataille décisive. A la tête de toutes ses forces, il se mit en marche le 9 septembre, avec l'intention de débarrasser le Kordofan et de reprendre El-Obéid. Épuisée par un trajet des plus pénibles, harcelée par de continuelles attaques, trompée par les émissaires de Mohammed, l'armée arriva le 5 novembre à Khasghil, où elle se trouva tout à coup enveloppée par les bandes du mahdi, qui en firent un affreux carnage. Quelques centaines d'hommes à peine s'échappèrent ; Hicks et tous ses officiers furent massacrés ; l'artillerie entière et les munitions tombèrent aux mains de l'ennemi. Dans le Soudan oriental, Osman Digma, principal lieutenant du mahdi, remportait d'éclatants succès et le 4 février 1884 anéantissait une colonne de renfort de 4 000 hommes, envoyée du Caire.

Ces deux victoires donnèrent au mahdi une puissance et un prestige extraordinaires. Le gouvernement britannique jugea que la répression de la révolte entraînerait trop de sacrifices et, pliant devant l'orage, il décida l'évacuation complète du territoire. Le Khédive refusa d'abord de s'y prêter ; ses ministres donnèrent même leur démission, plutôt que d'encourir une semblable responsabilité. Toutefois, livré à ses seules forces, Tewfik ne pouvait tenter rien de sérieux ; il se

résigna donc et constitua un cabinet Nubar pour exécuter les volontés anglaises. Mais il ne suffisait pas de décider sur le papier l'évacuation ; il fallait la réaliser et ce n'était pas une tâche facile, principalement à Khartoum, capitale du Soudan, où se trouvaient beaucoup de troupes, et de nombreuses maisons de commerce appartenant aux Européens. Le général Gordon fut chargé, le 18 janvier 1884, d'accomplir cette mission périlleuse, qui exigeait autant de tact et d'habileté que de courage.

Tout le monde connaît la tragique histoire de ce Gordon, héros mystique, martyr du devoir, et victime de l'indifférence de ceux qui avaient fait appel à son dévouement sans bornes. Après une année de luttes continuelles contre les innombrables hordes qui l'entouraient et contre une partie de la population elle-même, trahi par des misérables qui livrent les portes de la ville, il se voit, le 26 janvier 1885, aux premières heures du jour, cerné dans le palais du gouvernement et bientôt il tombe sous le fer des assassins. L'armée de secours, dont il réclamait vainement la venue depuis des mois, apparut devant Khartoum le 28 janvier, deux jours trop tard pour sauver Gordon. Son chef, apprenant que la ville était prise et Gordon massacré, jugea inutile d'engager les hostilités et reprit la route de l'Égypte.

A la suite de ces événements, le cabinet de M. Gladstone annonça officiellement à la Chambre des communes, le 11 mai 1885, que la frontière de l'Égypte était ramenée à Ouadi Halfa, à la deuxième cataracte du Nil.

On a cru voir dans cette grave détermination le résultat d'un calcul profond et vraiment machiavélique. Les Anglais auraient fait partir les Égyptiens du Soudan, afin d'y prendre leur place à l'heure favorable. Les entreprises dirigées par eux, quelques années plus tard, vers l'Ouganda et l'Équatoria semblent donner quelque consistance à cette version. J'ai, pour ma part, beaucoup de peine à admettre une politique aussi compliquée. Le cabinet britannique a simplement reculé, j'imagine, devant une tâche très difficile, dont il n'apercevait pas les avantages immédiats. Les populations soudanaises étant incapables de se constituer en un État solide et durable, il pouvait nourrir l'espoir que le mouvement fanatique s'étein-

drait de lui-même et que la reprise du Soudan s'effectuerait un jour dans des conditions moins onéreuses. Le caractère de M. Gladstone exclut d'ailleurs les combinaisons artificieuses. Il a renouvelé l'acte de prudence qu'il avait déjà accompli dans l'Afrique du Sud quand, après la défaite de Majuba-Hill, il préféra reconnaître l'indépendance des Boers plutôt que de prolonger une lutte meurtrière. Le sacrifice dut même lui paraître moins pénible au Soudan, car il ne se compliquait d'aucun traité engageant l'avenir.

Un second reproche adressé aux Anglais et qui ne me semble pas plus fondé, c'est d'avoir méconnu les droits du Sultan en obligeant le Khédive à abandonner des territoires qui ne lui appartenaient pas et dont il n'était que le gérant. Mais le Khédive n'a pas « abandonné » le Soudan, au sens juridique du mot, il n'a pas déclaré qu'il y renonçait pour toujours ; il ne l'a ni cédé ni aliéné. En l'évacuant, il a obéi à des nécessités stratégiques, il a exécuté une simple opération militaire. Si le Sultan, qui n'ignorait pas ces conjonctures, estimait que le cas de force majeure n'existait pas, il pouvait comme souverain se substituer au Khédive et faire occuper le Soudan par ses propres troupes. C'est au cas seulement où l'Angleterre s'y serait opposée qu'il aurait eu lieu de se plaindre de la violation de ses droits. Mais la question n'a pas pris cet aspect et, si l'on reste dans la donnée officielle, le reproche manque de base. Tout au plus pourrait-on prétendre que le Soudan n'était pas indéfendable en 1885, et que dès lors le gouvernement britannique aurait dû le conserver au Khédive. Mais ce sont là des appréciations de fait, bien difficiles à justifier, et qui ne touchent pas au point de droit.



Les choses sont demeurées en l'état et le Soudan a été soustrait de fait à la domination égyptienne jusqu'en 1896, époque où fut résolue la marche sur Dongola.

Pendant cette période, intervinrent un certain nombre d'actes diplomatiques, dont l'examen donne la clef du conflit de Fachoda. En 1890, l'Angleterre entreprit de régler avec l'Allemagne la situation de leurs colonies respectives sur la côte

orientale d'Afrique. La convention du 1er juillet réserve à la Grande-Bretagne le bassin du Haut-Nil « jusqu'aux confins de l'Égypte ». Cette clause, dans sa généralité, vise les territoires évacués dix ans auparavant. Mais à quel titre l'Angleterre traitait-elle ? Était-ce comme mandataire du Khédive, délégué lui-même du Sultan ? du Khédive maintenant ses droits sur une contrée, qu'il n'avait délaissée que temporairement et dans laquelle il se proposait de rentrer au moment favorable ? En ce cas, le gouvernement britannique devait le dire et le dire en termes formels. Or la convention est muette à cet égard. Donc l'Angleterre a dû, en traitant, considérer cette contrée comme définitivement perdue pour le Khédive et le Sultan, et comme étant devenue « la chose sans maître », *res nullius*. C'est à ce titre seul que le gouvernement britannique pouvait se prévaloir de la convention vis-à-vis des tiers. Mais alors cette convention ne valait elle-même que dans les limites où les territoires seraient *effectivement* occupés par les forces anglaises au moment où des tiers s'inscriraient contre elle. En résumé, la région réservée à l'Angleterre par le traité n'était réservée qu'à l'égard de l'Allemagne, qui s'y interdisait toute incursion. Mais elle n'était pas réservée à l'égard des autres puissances, puisqu'elle se trouvait, d'après l'Angleterre même, *res nullius*, et qu'elle appartiendrait dès lors au premier occupant, quel qu'il fût.

Cette remarque est capitale, car tout le reste en découle. Nous verrons bientôt avec quelle netteté elle a été formulée par le gouvernement français à l'occasion d'une seconde convention conçue dans le même esprit et présentant la même faiblesse. Le 12 mai 1894, le cabinet britannique, désireux — si l'on en croit le langage tenu à la Chambre des communes — de créer un État tampon entre le Nil et la France qui s'avançait sur le Haut-Oubanghi, conclut avec l'État indépendant du Congo un traité par lequel il s'assurait le fameux couloir nécessaire à son futur chemin de fer du Cap au Caire et, par contre, lui cédait à bail, sur la rive gauche du Nil, des territoires s'étendant depuis le lac Albert-Nyanza jusqu'à un point à déterminer au nord de Fachoda. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'Angleterre n'avait pas plus le droit de céder ces territoires qu'elle n'en avait eu à se les attribuer. L'affaire

souleva une grande émotion dans le Parlement français. MM. Étienne, Deloncle, Delafosse s'en firent les interprètes à la Chambre des députés, le 7 juin 1894. M. Hanotaux, ministre des Affaires étrangères, établit à la tribune les saines doctrines. Après avoir rappelé qu'aux termes des traités internationaux et des firmans, le Sultan seul aurait eu le droit de disposer du Soudan, il formula cette déclaration catégorique : « La France, s'appuyant sur le fait que la convention anglo-congolaise est en contradiction manifeste avec les principes, les doctrines, le texte de l'acte de Berlin, qu'elle atteint ou menace l'intégrité de l'empire ottoman, la France, dis-je, considère cette convention comme contraire au droit et, jusqu'à plus ample informé, comme nulle et de nulle portée à ses yeux. » Un ordre du jour d'approbation fut voté à l'unanimité. Non content de cette vigoureuse protestation, M. Hanotaux adressa au cabinet de Londres et au ministre du Congo les plus expresses réserves.

Deux mois plus tard, le 14 août 1894, par un arrangement direct avec l'État indépendant, nous nous substituions à lui sur la rive gauche du Nil, dans les conditions fixées par l'acte du 12 mai. Cette convention ne pouvait évidemment nous créer de droit absolu, puisque le Sultan n'avait pas abdiqué sa souveraineté sur ces contrées et que, fidèles à nos principes, nous serions obligés de nous retirer devant lui s'il venait à reparaître. Mais elle avait le grand avantage de nous garantir du côté de l'Allemagne et de l'Angleterre, la première ayant renoncé au profit de la seconde et la seconde au profit de l'État du Congo. Nous avions donc la certitude, si nous y mettions quelque diligence, d'être « premier occupant » par rapport à toute autre nation. Mais il ne faut pas perdre de vue que notre droit restait précaire et conditionnel, en ce sens qu'il devrait s'évanouir dans le cas où le Sultan, soit par lui-même, soit par son délégué le Khédive, tenterait de reprendre le Soudan.

Tel est le point de vue duquel il faut considérer l'expédition organisée par le gouvernement français dans le but d'explorer nos possessions éventuelles et d'y faire reconnaître notre autorité provisoire. Le seul tort que nous eûmes alors fut de ne pas donner à nos intentions une suffisante notoriété. Le demi-

silence que nous gardâmes put faire naître l'impression que nous avions des desseins fort supérieurs à la réalité et que nous méditions une sorte de conquête définitive, comme si une mission de deux cent cinquante hommes pouvait avoir pareille prétention ! A vrai dire, l'attitude du cabinet britannique n'a pas facilité les épanchements de notre part. Avant même qu'une marche eût été esquissée vers le Nil et tandis que M. Liotard, directeur du Haut-Oubanghi, se bornait à installer de modestes postes dans le Bahr-el-Ghazal, le gouvernement anglais, qui n'avait aucun droit de s'y opposer et qui, d'après les conventions du 12 mai et du 14 août 1894, pouvait le prévoir, crut opportun de faire entendre à notre adresse un langage comminatoire. Le 28 mars 1895, à la Chambre des communes, Sir Edward Grey, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, ayant à discuter une motion relative à nos soi-disant « empiètements sur le Haut-Nil », commença par rappeler les traités conclus en 1890 et 1891 avec l'Allemagne et l'Italie. Ces traités, d'après lui, n'avaient soulevé d'objection nulle part[1] et avaient porté à la connaissance des autres puissances la sphère d'influence réservée à la Grande-Bretagne. Quant aux revendications de l'Égypte, « dont nous sommes, dit-il, les tuteurs, elles sont hautement reconnues par la France, en sorte que les sphères d'influence anglaise et égyptienne[2] couvrent ensemble tout le cours du Nil. Cette opinion découle logiquement, continua-t-il, de ce qui s'est passé depuis un certain nombre d'années et de ce qui a été connu du monde entier depuis deux années. » Venant ensuite aux rumeurs mises en circulation, au sujet d'une expédition française qui se dirigerait de l'ouest de l'Afrique vers le Nil, Sir Grey engagea ses auditeurs à n'y pas ajouter foi légèrement et il termina par ces paroles peu diplomatiques :

J'irai plus loin : après toutes les explications dans lesquelles je suis entré relativement à nos prétentions fondées sur des arrangements

1. La convention de 1890, qui seule nous intéressait, ne nous avait pas été communiquée officiellement.

2. Sir Grey avait dit — du moins les comptes rendus lui ont fait dire — « la sphère d'influence anglaise » seule ; il a rectifié par une lettre au *Times* le 1er avril et a ajouté « égyptienne » ainsi que le mot « ensemble » qui en était la conséquence logique.

antérieurs et relativement aux prétentions de l'Égypte dans la vallée du Nil, prétentions qui, ainsi que nos vues, sont clairement connues du gouvernement français, je déclare qu'il m'est impossible d'admettre que ces rumeurs méritent créance; car la marche en avant d'une expédition française partie de l'Afrique occidentale et pénétrant en vertu d'instructions secrètes dans un territoire sur lequel nos droits sont notoires depuis si longtemps, ne serait pas seulement un acte inconsistant et inattendu; mais il doit être parfaitement entendu du gouvernement français que ce serait un acte non amical *(unfriendly)* et qu'il serait considéré comme tel par l'Angleterre.

Ce langage, qui de toutes façons aurait gagné à être plus mesuré, présentait le même défaut que les actes du 1er juillet 1890 et du 12 mai 1894. C'était toujours la même confusion entre les prétentions de l'Angleterre et les droits du Khédive ou du Sultan. On ne saurait trop le répéter. Si l'Angleterre parlait au nom du Sultan ou de son délégué le Khédive, il fallait le dire explicitement et en donner la preuve; alors la France aurait dû s'incliner. Si au contraire l'Angleterre parlait en son propre nom, comme cela résulte du contexte du discours, la France n'avait à en tenir nul compte; l'Angleterre n'avait pas plus de droits sur les territoires désignés que la France ou que toute autre nation. Nous ne pouvions donc pas nous laisser arrêter par de pareilles déclarations. Aussi reprîmes-nous le projet qui avait été formé en 1893 et que la convention avec le Congo du 14 août 1894 avait paru rendre inutile, à savoir la mission vers le Haut-Nil[1].

L'incident de la Chambre des communes eut son contrecoup naturel au Parlement français. Le 5 avril 1895, M. le sénateur de Lamarzelle demanda au ministre des Affaires étrangères quelles étaient les vues du gouvernement. M. Hanotaux répondit en termes d'une parfaite clarté. Il résuma ses explications dans cette phrase, qui ne laissait subsister aucun doute : « Quoi qu'il en soit, la position prise par la France

1. Le 22 août 1894, le gouvernement, jugeant que nos intérêts étaient suffisamment défendus par la convention du 14 août, contremanda la marche sur Fachoda, primitivement décidée à Paris, et donna ordre au colonel Monteil, qui venait de débarquer à Loango, de se porter sur la côte d'Ivoire pour combattre Samory dans le pays de Kong. Il n'est pas douteux que la brillante personnalité du colonel Monteil avait dû augmenter, aux yeux des Anglais, l'importance de la mission; mais ils ne pouvaient pas ignorer, au moment où Sir Grey tenait son langage provocant, que la situation du colonel était changée depuis sept mois.

est la suivante : les régions dont il s'agit sont sous la haute souveraineté du Sultan. Elles ont un maître légitime, c'est le Khédive. » La conclusion, très applaudie du Sénat, est à retenir : « Quand l'heure sera venue de fixer les destinées définitives de ces contrées lointaines, je suis de ceux qui pensent qu'en assurant le respect des droits du Sultan et du Khédive, en réservant à chacun ce qui lui appartiendra selon ses œuvres, deux grandes nations sauront trouver les formules propres à concilier leurs intérêts et à satisfaire leurs communes aspirations vers la civilisation et le progrès. » Par ces mots : « à chacun selon ses œuvres », l'orateur officiel indiquait clairement que, sur les domaines non revendiqués par le Sultan, la France et l'Angleterre entreraient en partage selon le droit du premier occupant.

Il était dès lors logique, au moment où Sir Grey paraissait oublier l'existence de ce droit, que le gouvernement français ne se bornât pas au texte de la convention congolaise du 14 août 1894, devenue, semblait-il, insuffisante pour préserver l'avenir, mais qu'il procédât à une exploration effective des territoires énumérés dans cet acte diplomatique. Le colonel Marchand, alors capitaine Marchand, qui devait illustrer le nom français dans ces régions en partie inconnues, fut chargé d'atteindre l'objectif antérieurement assigné au colonel Monteil : la ville de Fachoda sur le Haut-Nil, à une centaine de kilomètres au nord de l'embouchure du Sobat. Il débarqua à Loango le 22 juillet 1896 et se mit à la disposition du gouverneur, M. Liotard, sous les ordres duquel il était placé. Il ne tarda pas à s'acheminer vers le Congo et l'Oubanghi et gagna la région où M. Liotard opérait. Déjà celui-ci avait planté le drapeau français à Tamboura, sur la lisière du Bahr-el-Ghazal, jalonnant ainsi une première route vers le Nil. Je ne retracerai pas les fatigues inouïes, les privations de toutes sortes qu'eut à supporter la petite colonne du capitaine Marchand, avançant à travers les cours d'eau et les marais sans nombre d'un pays absolument dépourvu de ressources. Il fallut une admirable endurance chez les hommes et des prodiges d'énergie et de sang-froid chez le chef pour qu'une expédition aussi aventureuse ait pu être menée à bien. Enfin, le 10 juillet 1898, après deux ans d'efforts, Marchand

amena sa colonne de deux cents Sénégalais presque intacte dans Fachoda et y fit apparaître le drapeau français pour la première fois. Il avait franchi 21 degrés en longitude et 15 degrés en latitude, c'est-à-dire, avec les détours, environ 4500 kilomètres.

* * *

Pendant que Marchand et ses compagnons poursuivaient leur marche audacieuse, certains événements, qu'ils ne pouvaient soupçonner, allaient changer du tout au tout l'état des questions qui s'agitaient autour du Soudan.

L'expédition sur Dongola, objet de si vives polémiques entre les cabinets de Paris et de Londres, s'était accomplie, grâce aux subsides de la Grande-Bretagne. Le 22 septembre 1896, l'armée du général Kitchener entrait dans la ville, après de faciles succès, et lançait des avant-postes sur le fleuve à une assez grande distance en amont. Mais ce n'était là qu'une première étape. Le gouvernement britannique avait conçu le dessein, encore ignoré de l'Europe, de reprendre les territoires délaissés en 1885 et de restituer à l'Égypte ses anciennes frontières, à l'exception de l'Ouganda et de l'Équatoria, que l'Angleterre avait conquises dans l'intervalle et qu'elle réservait pour son propre compte. De grands préparatifs furent faits pendant l'hiver de 1896 à 1897. L'armée égyptienne, renforcée et pourvue de cadres anglais, avec artillerie et cavalerie, fut portée au chiffre de 20 000 hommes. Les troupes anglaises mobilisables, empruntées aux garnisons d'Égypte et aux ports méditerranéens, comprenaient 8 000 hommes. Particularité remarquable et qui met en relief les talents d'organisateur du général Kitchener, un chemin de fer de campagne fut jeté dans le désert, entre Abou-Hamet et Berber, pour faciliter le transport de l'armée et les ravitaillements; on renonçait à la voie du Nil, qui aurait exigé un trop grand nombre de bateaux et eût été fort lente. Tout fut prêt, vers le milieu de l'année 1897, pour un effort décisif. Le 7 septembre, Berber fut occupé sans coup férir, l'émir Mahmoud ayant évacué la place. Six semaines après, les canonnières anglaises, qui avaient eu le temps de remonter le fleuve, bombardèrent

Métemmeh, où étaient rassemblées des masses ennemies. Toutefois, avant de livrer un combat, qui menaçait d'être sérieux, le général Kitchener jugea prudent d'augmenter et de concentrer ses forces. L'hiver fut employé à ces préliminaires et la grande marche sur Khartoum remise au commencement du printemps de 1898.

Après la prise de Berber, le gouvernement anglais était entièrement fixé sur l'étendue de ses plans et il n'avait aucun motif d'en faire mystère au cabinet de Paris. Il aurait dû, au moment où il négociait avec lui des arrangements au centre de l'Afrique, lui faire part de projets dont l'exécution imminente allait transformer la situation dans le bassin du Nil. S'il lui avait dit nettement : « Le Sultan revendique ses droits et avec la coopération des armes anglaises il s'apprête à remettre le Soudan sous l'autorité du Khédive », le gouvernement français n'aurait élevé aucune objection. Fidèle à sa doctrine, il n'aurait pu que répondre : « Si vous réussissez en effet à reconquérir pour le compte du Khédive les anciennes provinces égyptiennes, nous renoncerons à toutes les prétentions que nous pouvons tenir de la convention du 14 août 1894. Nous donnerons des instructions en conséquence à la mission Marchand, dès que nous pourrons correspondre avec elle, et nous lui enjoindrons de se renfermer dans un simple rôle d'exploration. »

Mais cette manière si naturelle de procéder ne fut pas employée. Il semble qu'on ait affecté d'en prendre le contre-pied. Le 10 décembre 1897, alors que la France ne pouvait savoir si l'Angleterre visait à rétablir l'autorité du Sultan sur le Soudan méridional, Sir Edward Monson, ambassadeur de Sa Majesté à Paris, prenant occasion d'une délimitation à l'est du lac Tchad, écrivit à M. Hanotaux :

L'autre point sur lequel il est nécessaire d'appeler l'attention est la proposition de la reconnaissance des droits de la France sur les rives nord et est du lac Tchad. Si d'autres questions sont réglées, le gouvernement de Sa Majesté ne fera pas de difficultés pour cette condition. Mais, ce faisant, il ne peut oublier que la possession de ce territoire peut, dans l'avenir, ouvrir une route vers le Nil; et il ne faut pas comprendre que le gouvernement de Sa Majesté puisse admettre qu'aucune autre puissance européenne que la Grande-Bre-

tagne ait un droit quelconque d'occuper aucune portion de la vallée du Nil. Les vues du gouvernement britannique sur ce point ont été exposées nettement devant le Parlement par Sir Edward Grey, il y a quelques années, pendant l'administration du comte de Rosebery, et ont été communiquées en due forme au gouvernement français à cette époque. Le gouvernement actuel de Sa Majesté adhère pleinement au langage employé à cette occasion par ses prédécesseurs.

Ce rappel, que rien ne provoquait, d'une parole agressive, ne permettait pas au cabinet français d'aller au-devant de confidences qu'on ne paraissait pas désireux de lui faire. Il ne pouvait que se cantonner sur le terrain précédemment choisi et constater à nouveau l'inanité des prétentions anglaises, s'affirmant en dehors de l'autorité légitime du Sultan. M. Hanotaux répondit le 24 décembre :

Le gouvernement français ne saurait, en la circonstance présente, se dispenser de reproduire les réserves qu'il n'a jamais manqué d'exprimer toutes les fois que les questions afférentes à la vallée du Nil ont pu être mises en cause. C'est ainsi notamment que les déclarations de Sir Edward Grey, auxquelles vient de se reporter le gouvernement britannique, ont motivé de la part de notre représentant à Londres une protestation immédiate, dont il a repris et développé les termes dans les entretiens ultérieurs qu'il a eus ensuite sur ce sujet au Foreign Office. J'ai eu moi-même occasion, au cours de la séance du Sénat du 5 avril 1895, de faire, au nom du gouvernement, des déclarations auxquelles je crois être d'autant plus fondé à me référer qu'elles n'ont amené aucune réponse du gouvernement britannique.

L'entretien en resta là pour le moment. Les opérations militaires suivirent leur cours. La concentration des troupes opérée, le général Kitchener se dirigea sur Métemmeh et fit donner l'assaut le 8 avril 1898. La ville fut emportée et l'émir Mahmoud fait prisonnier. Les pertes des derviches furent évaluées à trois mille hommes. Kitchener ne continua pas son mouvement, voulant tout d'abord recevoir de nouveaux renforts, afin de combler les vides dus au feu et surtout à la fatigue et aux maladies. Le 23 août il reprit sa marche ; le 1er septembre il arriva devant Omdurman. Le lendemain fut livrée une bataille décisive, dans laquelle non seulement les soldats du mahdi, mais une multitude sans défense furent exterminés. Il est préférable de jeter un voile sur cette terrible

journée, dont il est difficile d'apprécier toutes les circonstances. Mais la gloire du général en chef eût certainement été plus grande si un peu plus d'humanité avait présidé à la victoire. Pourquoi ensuite cette scène de profanation de la tombe du prophète? Pourquoi ce squelette mutilé et ces restes jetés au Nil? De tels actes, qu'on aime à croire accomplis par de simples subordonnés, ne rehaussent pas leurs auteurs et ils laissent derrière eux des haines profondes. Une autre démonstration, d'un caractère plus noble, fait heureusement oublier la première : des honneurs militaires exceptionnels furent rendus à la demeure où l'infortuné Gordon avait péri treize ans auparavant.



Ces événements livraient au vainqueur tout le cours du fleuve, car la résistance au sud de Khartoum ne pouvait plus être sérieuse. Le général Kitchener enleva, après une courte lutte, le camp des derviches à Renkh et put amener ses canonnières jusqu'à Fachoda. Lui-même parvint devant cette place le 19 septembre, escorté de 2 000 hommes et de quelques pièces légères d'artillerie. Il y trouva la mission Marchand installée, ainsi qu'il en avait reçu l'avis quelques jours auparavant. Il s'était fait précéder d'une lettre par laquelle il informait Marchand de la victoire d'Omdurman et de son arrivée à Fachoda. Le chef de la mission, accompagné du capitaine Germain, se rendit à son bord. « Rien ne peut surpasser, dit Kitchener, l'urbanité et la courtoisie des officiers français dans ces délicats pourparlers. » Il est juste de reconnaître que le général en chef, de son côté, se montra plein de tact et n'abusa pas de la supériorité de ses forces. Les Anglo-Égyptiens étaient dix contre un. Ils auraient pu, malgré la bravoure de la troupe française, l'expulser militairement et substituer le drapeau anglo-égyptien au drapeau français. Kitchener y était tacitement autorisé, car ses instructions portaient qu'aucun acte de sa part ou de la part de ses lieutenants ne devait impliquer une reconnaissance quelconque des prétentions de la France dans la vallée du Nil. Il se borna à arborer le drapeau anglo-égyptien dans le voisinage du dra-

peau français et il consentit à ce que la question fût déférée aux deux gouvernements. Le récit que le général Kitchener a donné de son entrevue avec Marchand honore également les deux officiers. L'estime que chacun d'eux ne pouvait s'empêcher de ressentir pour l'autre a singulièrement tempéré l'antagonisme des situations et a permis d'éviter des malheurs irréparables.

Dès le lendemain de la prise de Khartoum, nous ne devions plus nous faire d'illusions. Il était évident que le Soudan tout entier s'ouvrait aux armes anglo-égyptiennes. La mission Marchand perdait sa raison d'être, en tant que prise de possession. Nous n'avions aucun argument valable contre la restauration de l'autorité khédiviale. Quelque bien disposée que pût être l'Angleterre — et à ce moment elle ne l'était guère — nous ne pouvions raisonnablement lui demander de nous laisser une enclave sur le Nil ou même dans le Bahr-el-Ghazal. Elle aurait été en droit de nous répondre qu'il ne lui appartenait pas de disposer des domaines du Sultan et qu'en ce qui concerne particulièrement le cours du fleuve, il y avait un intérêt majeur à ne pas laisser s'interposer des tiers qui pourraient en modifier le régime, au préjudice de l'Égypte. Il en est des relations entre les peuples comme des relations entre les individus : il ne faut jamais demander l'impossible, quand on ne veut pas aboutir à une rupture. Les résultats de la mission Marchand étaient donc et devaient être dès à présent sacrifiés. Ceci montre combien étaient injustes les reproches adressés au ministre d'alors quand on le rendait responsable de l'évacuation de Fachoda et qu'on l'accusait d' « avoir tout abandonné ». M. Delcassé n'avait abandonné que ce qui ne pouvait pas être retenu, car ce n'était pas nous, mais bien le Sultan, représenté par le Khédive, qui était le maître légitime du territoire où nous aurions prétendu nous maintenir. A quelle personne de bonne foi fera-t-on dire que la France aurait voulu recourir aux armes pour une cause aussi peu défendable? Comment, nous qui depuis 1890 ne cessions de déclarer que les arrangements de l'Angleterre avec l'Allemagne et avec l'État du Congo étaient sans valeur, parce qu'elle y disposait de domaines appartenant au Sultan, tout à coup, en 1898, nous nous

serions retournés contre cette même thèse et nous aurions dénié au Sultan les droits que naguère nous réclamions pour lui! Nous aurions soutenu cette nouvelle opinion jusqu'au point de nous mettre en guerre avec l'Angleterre!

Car c'était bien de guerre qu'il s'agissait. Qu'on relise la correspondance de cette époque et qu'on interroge les acteurs de la négociation qui s'est poursuivie depuis le mois de septembre 1898 jusqu'au mois de mars 1899. Durant cette période, nous avons été à deux doigts des hostilités. Un peu par notre faute, — puisque nous n'avions pas su aller au-devant de revendications fondées, — beaucoup par la faute des Anglais, qui n'ont pas pris vis-à-vis de nous le ton cordial qui aurait rendu la solution facile[1], la situation s'est tendue à un degré que ne justifiait pas un intérêt en somme secondaire. Les rapports amicaux qui règnent actuellement entre les deux peuples me font un devoir de passer sous silence les détails de ces pénibles pourparlers.

C. DE FREYCINET

1. Il faut dire, à la décharge des Anglais, que chez nous la presse et parfois certains orateurs parlementaires ont excité leurs préoccupations légitimes. Nous parlions couramment de leur « barrer le Nil » et de les forcer, par ce moyen indirect, à « résoudre la question d'Égypte ». Ces menaces, succédant à une série de démarches où nous avions surtout paru désireux de gêner leur administration — ce qu'ils appelaient la « politique de coups d'épingles » — les avaient irrités et prédisposés à se montrer peu accommodants le jour où ils trouveraient une occasion favorable. Cette occasion, l'expédition Marchand et surtout l'obscurité que nous avions laissée planer sur elle, la leur a fournie.

IL ÉTAIT UNE BERGÈRE...

A mon ami Abel Tarride

PERSONNAGES

LE BERGER. | LA BERGÈRE.

LA PRINCESSE.

Un sous-bois. — Partout, des buissons, des arbres, des arbustes. — A gauche, au premier plan, au pied d'un grand arbre, une sorte de lit d'herbes et de mousse caché dans les arbustes ; à droite, au premier plan, un tronc d'arbre est couché, qui forme banc. — Un vieux mur en ruine part du premier plan, à droite, et remonte jusqu'au fond, à gauche : dans ce mur, une petite porte ; par-dessus le mur, on aperçoit les arbres bien taillés d'un parc.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BERGER, LA BERGÈRE.

Au lever du rideau, le Berger et la Bergère sont assis, tout près l'un de l'autre. Un long silence.

LE BERGER.

Et voilà !...

LA BERGÈRE.

C'est tout ?

LE BERGER.

Oui, c'est tout... Je suis content...
Je trouve qu'il fait beau, ce soir... On s'aime tant,
Nous deux ! On est ensemble ; on est bien.

Il lui prend la main.

On se touche ;
On rêve ; on a des mots plein le cœur, plein la bouche...

Alors on ne dit rien, on pense à tout cela,
Et l'on n'a pas besoin d'autre chose...

LA BERGÈRE, gaiement.

Et voilà !

LE BERGER.

Qu'est-ce qu'on pourrait bien se dire ? qu'on s'adore ?
Je le sais, tu le sais.

LA BERGÈRE.

Dis tout de même, — encore !

LE BERGER.

Dis-le, toi !

LA BERGÈRE.

Non, dis, toi !... Commence... Un... deux... trois... Si !
Toi d'abord !

LE BERGER.

Toi !

LA BERGÈRE.

Non, toi !... Moi, je dirai merci.

LE BERGER, très tendre.

Oui, je t'aime, je t'aime...

LA BERGÈRE.

Attends que je sois prête...
Attends... Pose ton front contre ma gorgerette...
Plus bas... Là... Ton oreille à mon cœur frissonnant...

LE BERGER.

Comme cela ?

LA BERGÈRE.

Plus fort... Oui... Tais-toi, maintenant...
Est-il besoin de mots pour que je te réponde ?

LE BERGER, très tendre.

Mon amour ! Mon unique amour ! Ma part du monde !

Il veut s'agenouiller devant elle.

LA BERGÈRE, le retenant.

Non, reste !

LE BERGER, se dégageant doucement

Je suis mieux pour te voir, à genoux...
Là... Je suis bien, très bien...

LA BERGÈRE, montrant la forêt.

C'est très gentil, chez nous !
Sous nos pieds, sur nos fronts que le feuillage évente,
Ce coin de bois est comme une chambre vivante,
Où le cœur enivré s'ouvre plus largement.
Ici, je te sens plus encore mon amant :
En même temps que toi, tout me parle ; j'écoute
Le vent, de feuille en feuille, et, là-bas, goutte à goutte,
La petite fontaine au murmure éploré,
Si fraîche qu'à l'entendre on est désaltéré...
Ici, comme ta voix, toutes les voix sont douces.
Puis, une odeur de fraise est partout dans les mousses :
Nos baisers bouche à bouche en sont tout imprégnés...
Comme nous sommes bien, tranquilles, éloignés
De tout ce qui n'est pas notre amour et nous-mêmes,
Rien que tous les deux, moi qui t'aime et toi qui m'aimes !

LE BERGER.

Oh ! oui, je t'aime...

LA BERGÈRE.

Un jour ou l'autre, il faudra bien
— Dans un mois, dans six mois, je ne sais pas combien ;
Peut-être ce jour-là n'est pas si loin qu'il semble —
Qu'on prenne son parti de nous unir...

LE BERGER.

Ensemble !...
Ton père ne voudra jamais.

LA BERGÈRE.

Va, mon chéri,
La maîtresse et l'amant seront femme et mari.
Ne t'inquiète pas, je ne suis pas pressée ;
On ne voit pas, le soir, que ma robe est froissée...

Que nous importe, à nous, mes parents et les tiens!
Je puis attendre, va, puisque je t'appartiens.

LE BERGER.

Et si l'on nous surprend, si quelqu'un nous dénonce?

LA BERGÈRE, se levant.

Nous surprendre, ici! Non... La broussaille et la ronce,
Pour qui ne connaît point tous nos secrets détours,
En fidèles gardiens veillent aux alentours.
Nous sommes bien chez nous... Peureux!... Nul ne soupçonne
Au seuil de la forêt, tout ce qu'il y frissonne...
Ne crains rien.

LE BERGER.

Si j'ai peur, c'est pour toi seulement.

LA BERGÈRE.

Je sais.

LE BERGER, avec inquiétude.

Ce vieux mur, là!...

LA BERGÈRE, gaiement.

Ce vieux mur est charmant
Avec sa mousse verte et ses bouquets de plantes
Qu'ont semés les oiseaux dans les pierres croulantes.

LE BERGER.

Oui, mais c'est un jardin derrière ce vieux mur.

LA BERGÈRE.

Un beau jardin d'où monte un parfum d'œillet mûr!
Le jardin du Roi!... Va, ses portes sont bien closes,
Nul n'y vient respirer les œillets ni les roses.
Tous ces jardins de rois n'ont pas de promeneur,
Et nous sommes venus, tous les deux, par bonheur,
Réfugier ici notre amour défendue :
Sans nous, la bonne odeur des fleurs serait perdue.

LE BERGER, insistant.

Cependant cette porte et ces traces, tu vois...

LA BERGÈRE.

Où ?

LE BERGER.

Là !

LA BERGÈRE.

Voyons, c'est nous, l'autre soir... cette fois
Que tu m'as poursuivie et déchiré ma jupe.

Elle hausse les épaules.

Quel homme ! Toi, toujours, un rien te préoccupe.
Tu vois partout des gens qui nous suivent, des pas,
Et, pendant ce temps-là, tu ne m'embrasses pas...
Regarde, les verroux sont poussés...

LE BERGER.

Ça n'importe...

LA BERGÈRE.

Et puis qui voudrais-tu qui l'ouvre, cette porte ?
Pour quoi faire ?... D'abord, tu sais bien que les rois,
Ce ne sont pas des gens pour sortir dans les bois.
Ça passe tout le jour devant des écritures,
A donner, sans savoir pourquoi, des signatures...
Les rois, c'est vieux, très vieux ! Ça ne fait plus les fous,
Ça n'a plus l'âge d'être amoureux comme nous ;
Ça ne sort qu'en voiture à travers la campagne,
En plein jour et jamais sans qu'on les accompagne.

LE BERGER.

Les rois... mais la Princesse ?

LA BERGÈRE.

Oh ! la Princesse, eh bien !
Celle-là peut venir, cela ne me fait rien.
Elle a des yeux très doux, j'ai confiance en elle ;
Notre amour à nous deux n'est pas bien criminelle...
Alors, je lui dirais tout bas, très humblement :
« Ce berger que voilà, madame, est mon amant.
Mon père ne veut pas d'un berger pour son gendre ;
Moi, je veux... et l'amour n'y perd rien pour attendre ! »

LE BERGER.

Oui ! si c'est la Princesse, on lui fera la cour !

Elle doit adorer les histoires d'amour :
Nous lui raconterons si joliment la nôtre
Qu'elle nous mariera peut-être l'un à l'autre.

LA BERGÈRE.

Elle n'aurait qu'à dire un mot pour nous unir.

LE BERGER.

Simplement, que je suis un berger d'avenir...
On la croirait.

LA BERGÈRE.

D'abord, c'est la vérité pure...
Tu seras riche, un jour.

LE BERGER.

J'espère.

LA BERGÈRE.

J'en suis sûre!...

LE BERGER.

Parbleu!

LA BERGÈRE.

Mais allez donc faire comprendre aux gens!...

LE BERGER.

C'est vrai qu'elle a des yeux très doux, très indulgents.

LA BERGÈRE.

Quand je te le disais!... Il faut toujours me croire...

LE BERGER.

Avec des yeux si bleus, on n'a pas l'âme noire.

LA BERGÈRE.

Ses yeux sont bleus, alors?

LE BERGER.

Comme des fleurs de lin.

LA BERGÈRE.

Tu la connais?

LE BERGER.

Beaucoup.

LA BERGÈRE.

Tu la connais, vilain!

LE BERGER.

Oh! très peu... Je l'ai vue en carrosse, un dimanche.
Un petit chien dormait, le museau sur sa manche,
Tout blanc avec un ruban rose autour du cou.

LA BERGÈRE.

Raconte!

LE BERGER.

Elle avait l'air de s'ennuyer beaucoup.
En passant, elle a vu mes yeux fixés sur elle :
Elle m'a salué du bout de son ombrelle.

LA BERGÈRE.

Toi!

LE BERGER.

Moi-même.

LA BERGÈRE.

Allons donc!

LE BERGER.

Parole!

LA BERGÈRE.

Oh! tu dis ça...
Et puis?

LE BERGER.

Et puis?... Et puis, la voiture passa.

LA BERGÈRE.

Elle est belle?

LE BERGER.

Oh! oui.

LA BERGÈRE.

Plus que moi?

LE BERGER.

C'est autre chose.

LA BERGÈRE.

Plus? ou moins? dis!

LE BERGER.

Elle est plus blanche !

LA BERGÈRE.

Hein ?

LE BERGER.

Mais moins rose.

LA BERGÈRE.

C'est heureux !... Mais, mon cher, sur la Princesse, moi,
J'en connais, j'en connais des choses, plus que toi :
Tu sais qu'elle est bien mise et qu'elle est bien coiffée,
Mais je sais, moi, qu'elle a pour marraine une fée.

LE BERGER.

Une fée !

LA BERGÈRE.

Une fée, oui. Tu n'en savais rien.
Moi, je ne l'ai pas vue, avec son petit chien,
Saluer les passants du bout de son ombrelle ;
Mais j'en sais, va, j'en sais des choses, moi, sur elle...
As-tu vu seulement son anneau ?

LE BERGER.

Quel anneau ?

LA BERGÈRE.

L'anneau qu'elle a toujours au doigt... Non ?... Étourneau !
Eh bien, c'est un anneau qui vient de sa marraine,
C'est un anneau de fée : on est plus qu'une reine
Quand on a cet anneau qui vous protège au doigt.
D'abord il est superbe, et puis on a le droit
De former trois souhaits, n'importe, à son caprice.
On peut tout ce qu'on veut : que la forêt fleurisse
En hiver, que la nuit soit tout à coup le jour...
On n'a qu'à demander : si l'on aime d'amour,
On peut, avec trois mots, forcer malgré lui-même
A vous aimer de tout son cœur celui qu'on aime.

LE BERGER.

N'importe quel souhait, sûrement ?

LA BERGÈRE.

Sûrement,
N'importe quel souhait, oui... mais trois seulement.
Au troisième, bonsoir! tout le charme s'envole.

LE BERGER.

Mais, enfin, qui t'a dit?...

LA BERGÈRE.

C'est le maître d'école.

LE BERGER.

Trois souhaits : je comprends qu'elle ait des yeux si doux!
Un seul petit souhait nous suffirait à nous.
Dire que...

LA BERGÈRE.

Laisse donc! bêta! Pour que je t'aime
Tu n'as pas eu besoin de fée à ton baptême...
Va, ne regrette rien... Donne encore un baiser...
Nous nous passerons d'elle et de nous épouser.
Tu m'aimeras toujours?

LE BERGER.

Toujours!

LA BERGÈRE.

Mon cœur!

LE BERGER.

Ma vie!

Ils sont maintenant assis et causent doucement : on ne les entendra que de loin en loin. — Cependant, la porte du fond s'est ouverte; la princesse entre sans les voir, et ils ne l'ont pas vue.

SCÈNE II

Les Mêmes, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, regardant de tous côtés.

Personne!... Je referme!... On ne m'a pas suivie :
Pour une heure, je suis princesse en liberté...
Comme on respire mieux que de l'autre côté!

Elle remonte vers le fond, à gauche.

LE BERGER, tendrement.

Ma maîtresse!

LA BERGÈRE.

Dormons, veux-tu?

LE BERGER.

Dormons!

LA BERGÈRE, tendant ses lèvres.

Encore!
Le dernier... Sur mes yeux, maintenant, pour les clore,
Le temps de croire un peu qu'on est évanoui...
Bonsoir.

LE BERGER.

Bonsoir.

LA BERGÈRE.

Tu dors?

LE BERGER.

Presque... Et toi, tu dors?

LA BERGERE.

Oui.

Ils s'endorment doucement aux bras l'un de l'autre.

LA PRINCESSE, redescendant vers la droite, — toujours sans les voir.

Personne!... Quel bonheur de t'avoir découverte,
Clef des champs, clef des bois! Toute la forêt verte
M'appartient, et je sens s'élargir ma prison
Jusqu'au mur des coteaux qui ferment l'horizon.

Un silence.

Je sais bien qu'il faudra retourner en arrière...
Mais comme c'est plus beau qu'un parc, une clairière,
Où l'on marche sans but sous les feuillages bas!

En marchant.

Je puis aller, venir, au hasard de mes pas...
Une heure... On peut aller très loin pendant une heure.
Je me sens devenir plus jolie et meilleure
Depuis que mon visage ose être comme il est,
Gai, si je veux sourire, et triste, s'il me plaît...

Puisque cette heure est toute à moi, que vais-je en faire?
Courir les bois? Mais, seule, à quoi bon!

Elle s'assied.

Je préfère
Voir, là-haut, le ciel bleu se faner doucement.
Libre enfin! je suis libre!

Très triste.

Et seule.

LA BERGÈRE, endormie, au berger.

Mon amant!...

LA PRINCESSE.

C'est très bon de ne plus sentir sa vie enclose,
Mais encor faudrait-il en faire quelque chose,
Et je ne vois pas bien, dans cet endroit perdu,
Ce qui peut m'arriver, ce soir, d'inattendu.
S'il ne m'arrive rien, ce n'était pas la peine.

Un temps.

Si j'invoquais l'anneau de ma bonne marraine?...
C'est fou! Je n'ai que trois souhaits à prononcer,
Trois souhaits qu'elle-même a promis d'exaucer.
Trois, c'est bien peu! Je dois en être ménagère.
Pour l'espoir d'égayer une heure passagère,
Je ne vais certes pas gaspiller aucun d'eux.
Non, certes!

A la réflexion.

Il est vrai qu'il m'en resterait deux.

Apercevant tout à coup le Berger et la Bergère.

Des bergers qui se sont endormis!

LE BERGER, toujours endormi.

Ma maîtresse!...

LA PRINCESSE.

Des amants! Leur sommeil prolonge une caresse...
Quelle douceur me gagne et quel enchantement!
Je n'avais jamais vu de maîtresse et d'amant.
Comme on les sent heureux vraiment! Comme il l'embrasse!
On cherche, on ne sait pas lequel a plus de grâce,
Elle qui s'abandonne ou lui qui la soutient.

Comme on voit qu'en rêvant, l'un à l'autre appartient!
Leur corps charmé s'épouse avec tant de souplesse!

Elle les regarde longuement.

LE BERGER, sans ouvrir les yeux.

Tu sais qu'il est très tard.

LA BERGÈRE, de même.

Tu me réveilles... Laisse!

LA PRINCESSE.

Même en dormant, l'un parle et l'autre lui répond,
Et toujours, comme sur un invisible pont,
Les mots entre eux, de l'âme à l'âme, vont et viennent...
Ils sourient. Tendrement leurs rêves se souviennent;
Leurs bouches, par instants, semblent se rapprocher...
Maintenant, pour bien voir, il faudrait me cacher.

Elle se cache derrière eux, dans la broussaille.

Ah! d'ici, je pourrai tout voir sans qu'on me voie...
Je sens déjà mon cœur tout joyeux de leur joie;
J'imagine, j'entends les mots qu'ils se diront,
Et qu'un baiser parfois sur la bouche interrompt...
C'est de tout ce bonheur que j'étais orpheline!

LE BERGER, se dégageant.

Je t'assure qu'il est très tard... Le jour décline.

LA BERGÈRE.

Tout à l'heure!

LE BERGER.

Dors, si tu veux... Moi, je m'en vais.

LA BERGÈRE, toujours immobile.

Méchant!... Non, pas encore!... Écoute, je rêvais
Que nous étions très vieux, les mains ratatinées...
Oh! c'était dans beaucoup, beaucoup, beaucoup d'années,
Nous nous aimions toujours, c'était délicieux!

LE BERGER.

Tout ça, c'est pour ne pas encore ouvrir les yeux...
Nous étions mariés, dans ton rêve, j'espère?

LA BERGÈRE.

Bien sûr! Puisque j'étais grand'mère, et toi, grand-père;

Et puisque autour de nous, bavards et familiers,
Tous nos petits-enfants se pressaient par milliers...
Cela faisait, au loin, de longues ribambelles ;
Tous les fils étaient beaux, toutes les filles, belles...

LE BERGER, l'arrêtant.

Oui, mais, en attendant, vite !... Le jour décroît ;
Les étoiles déjà s'allument par endroit :
Tu vas être en retard...

LA BERGÈRE.

Bah ! je suis résignée...
Là !...

Elle prend son chapeau.

Mon chapeau va bien ?

LE BERGER.

Oui.

LA BERGÈRE.

Pas trop dépeignée ?

LE BERGER.

Non.

LA BERGÈRE,

Pas trop rouge ?

LE BERGER.

Non.

LA BERGÈRE.

A demain !

LE BERGER.

A demain !

Ils échangent longuement des baisers.

LA BERGÈRE, revenant.

Un seul ! plus qu'un ! celui qui réchauffe en chemin...
Tu m'aimes ?

LE BERGER.

Oui, je t'aime... Ah ! petite, petite !
Si je t'aime !... Quand tu t'en vas, mon cœur me quitte,
Et cependant mes yeux restent si pleins de toi
Que je te vois toujours entre le monde et moi...

Et je demeure là, des heures, sans rien dire,
Sans bouger, dans le soir qui tombe... Je soupire
Et je pense à des mots, pour te les murmurer,
Qui vous font rire à deux et, seul, me font pleurer...
Des mots, je n'en sais pas beaucoup, mais j'en invente
Pour mieux penser à toi... Notre chambre vivante
Se meurt, quand tu t'en vas, de ton éloignement :
Les fleurs sentent moins bon, l'eau coule tristement,
Le feuillage s'éteint ; n'importe, je demeure,
A songer que demain, toujours, à la même heure,
Tant qu'on nous défendra de nous appartenir,
Je te verrai de loin, sous les arbres, venir
Par le petit sentier feutré de feuilles mortes,
Si légère, malgré le bonheur que tu portes !...
Tu ne peux pas savoir, tu ne peux pas !

LA BERGÈRE.

Mais si,
Je sais, je sais très bien, puisque je t'aime aussi !
Je sais, je sais, je sais !

LE BERGER.

Va-t'en, sauve-toi vite,
Puisqu'il faut !

LA BERGÈRE.

Mon amour !...

LE BERGER.

Ah ! petite, petite !...

LA BERGÈRE.

Oui, je m'en vais.

LA PRINCESSE, à part.

Je veux le voir, l'interroger.

LA BERGÈRE, en partant.

Cette fois, je me sauve.

LE BERGER, lentement.

Oh ! je l'aime !...

La bergère est partie. On voit la princesse sortir franchement de sa cachette.

SCÈNE III

LE BERGER, LA PRINCESSE.

LA PRINCESSE, appelant.

Berger !

LE BERGER, surpris et craintif.

Quelqu'un !

LA PRINCESSE.

Oui, j'étais là, cachée entre les feuilles.
J'écoutais... Mais il ne faut pas que tu m'en veuilles !

LE BERGER, effrayé.

La princesse !

Plus rassuré, à la réflexion.

On ne dit sur elle que du bien...

LA PRINCESSE.

Je passais par hasard ; personne n'en sait rien.
Je me promenais seule et j'avais cru déserte
La forêt.

LE BERGER.

Nous aussi !

LA PRINCESSE.

Dans la pénombre verte,
Vous dormiez tous les deux... Je sais bien, j'aurais dû
Ne pas vous regarder... C'est mal... c'est défendu,
Ce que j'ai fait...

LE BERGER.

Au moins, n'allez pas le redire !

LA PRINCESSE.

Je vous ai vus, et puis j'ai vu votre sourire,
Votre joie à travers votre calme sommeil :
Je n'avais jamais vu de sourire pareil...
Sitôt qu'on m'aperçoit, le sourire s'efface.
Princesse, on n'ose pas me regarder en face :

Le silence partout précède et suit mes pas ;
Je ne vois que des yeux qui ne regardent pas.
C'est triste, vous savez... Même les petits pages,
Qu'au loin j'entends parfois mener de grands tapages,
Redeviennent soudain graves à mon aspect,
Immobiles, muets de crainte et de respect.
Le sourire qu'on m'offre est une redevance,
Une sorte d'impôt qu'on acquitte, et, d'avance,
— Vainement j'interroge et parfois j'enhardis, —
D'avance je sais tous les mots qui seront dits...
C'est triste, n'est-ce pas, vous comprenez ?

LE BERGER.

En somme,
Votre cour vous fait trop la cour : ça vous assomme.

LA PRINCESSE.

Oh ! oui...

LE BERGER.

Vous aimeriez bien mieux, en fait de cour,
Un beau page effronté qui vous parle d'amour...

LA PRINCESSE.

Oh ! oui...

Se reprenant.

C'est-à-dire...

Franchement et gaiement.

Oui... Je voudrais tant qu'on m'aime !

LE BERGER.

Oh ! vous finirez bien par trouver, tout de même...
Espérez, car enfin, même parmi les rois,
Un bel homme, ça peut se rencontrer, des fois.

LA PRINCESSE.

Oui... peut-être...

LE BERGER.

Bien sûr !... Pourquoi pas ?

LA PRINCESSE.

Je m'ennuie.
Ma vie est bête comme un jet d'eau sous la pluie...

Dire que je n'ai pas un cousin, seulement!
Un cousin, c'est un frère, et c'est presque un amant;
On cause, on se dispute, on se réconcilie.
Un cousin, c'est des yeux où voir qu'on est jolie...
Je ne sais même pas, je ne peux pas savoir
Si vraiment, franchement, je fais plaisir à voir.

LE BERGER, en la regardant, très naturel.

Dame, oui!

LA PRINCESSE.

Parole?... Vrai? bien vrai? je suis gentille?

LE BERGER.

Tiens, donc!

LA PRINCESSE.

Ce qu'on appelle un joli brin de fille?

LE BERGER.

Vous le savez bien!

LA PRINCESSE.

Non! telle que tu me vois...
C'est toi qui me le dis pour la première fois,
Comme ça, dans les yeux... sans que je te soupçonne
D'admirer ma fortune autant que ma personne...
Dis encore! mon cœur est tout épanoui!
Tu crois qu'on m'aimerait, moi, bergère?

LE BERGER.

Dame! oui.

LA PRINCESSE.

On aimerait mes yeux, ma bouche?... Oh! tu peux dire...
Très coquette.
Moi, pour moi, j'aime bien ma bouche et mon sourire...
Je suis presque toujours triste, quand je souris,
Mais, regarde, ma bouche et mes yeux sont fleuris...
D'être là, près de toi, mon visage s'éclaire.
Pour être belle, il faut être sûre de plaire :
Dis-moi que je te plais; fais-moi belle!... Comment
T'appelles-tu?

LE BERGER.

Sylvain.

LA PRINCESSE.

Je trouve ça charmant.

LE BERGER, *modeste.*

C'est un nom de berger... Les Sylvain, ça fourmille.
Nous nous appelons tous Sylvain dans la famille,
De père en fils...

LA PRINCESSE.

C'est doux à prononcer : Sylvain !
Et puis ça sent très bon les bois et le ravin !...

Très provocante.

Ne baisse pas la tête ainsi... Dis quelque chose,
Sylvain !

LE BERGER.

Que voulez-vous que je dise?

LA PRINCESSE.

Suppose
Que je suis ta promise.

LE BERGER, *riant.*

A moi, vous !

LA PRINCESSE.

Pourquoi non ?
Sylvain... Décidément, j'aime beaucoup ton nom !

LE BERGER.

Vous vous moquez !

LA PRINCESSE.

Dis-moi de ces choses légères,
Comme tous les bergers en disent aux bergères,
A l'heure de rentrer les troupeaux paresseux.
Dis-moi des mots très doux, très graves, comme ceux
Que vous disiez, à deux, tout à l'heure, dans l'ombre...
Mon cœur était moins seul, mon âme était moins sombre.
Tu ne peux pas savoir, mais c'était comme si,
En lui parlant d'amour, tu m'en parlais aussi.
Je me sentais comme elle un corps qui s'effarouche,
Quand ta bouche, en tremblant, s'appuyait sur sa bouche,

Et, comme elle, sur moi, par les mêmes chemins,
J'ai cru sentir passer la chaleur de tes mains.
Mon cœur prenait sa part de toutes vos tendresses,
Et je me caressais de toutes vos caresses.
Vos gestes, vos regards étaient si bien d'accord!
Je me disais toujours : « Que vont-ils dire encor?... »
Et toute, malgré moi, j'espérais le délice
D'être encore un peu plus, toujours, votre complice.

LE BERGER.

On ne se privait pas : on est pour s'épouser;
Alors, quand on est seuls, on n'a pas peur d'oser.

LA PRINCESSE.

Eh bien, nous sommes seuls... Ta voix était si tendre,
Sylvain, méchant Sylvain, qui ne veux rien entendre!
Puisque nous voilà seuls et puisque je te plais,
Parle-moi doucement comme tu lui parlais;
Et puis regarde-moi... Sitôt que je m'approche,
Tu fais tes vilains yeux de crainte et de reproche...
Tu parlais tout à l'heure avec des yeux contents.
Pourquoi ne dis-tu rien?

LE BERGER.

Vous parlez tout le temps!

LA PRINCESSE.

Viens là, plus près, tout près...

LE BERGER.

Il faut que je m'en aille.

LA PRINCESSE.

Il faut?... Es-tu bien sûr, absolument, qu'il faille?

LE BERGER.

Oui.

LA PRINCESSE.

C'est l'heure divine où les bois sont plus frais.
Reste encore un peu!

LE BERGER.

Non... La maison n'est pas près
D'ici; c'est tout là-bas, juste au bout du village,
Et l'on m'attend.

LA PRINCESSE.

Comme une fille! As-tu pas l'âge
De rentrer quand tu veux?... Reste... Je te permets
De me parler d'amour comme si je t'aimais.
C'est un caprice... Il faut...

Presque violente.

Je veux...

Très douce.

Je t'en supplie...

Très triste.

Tout à l'heure, j'étais sûre d'être jolie,
Et, depuis un moment, je ne sais plus... Pourquoi
Ne veux-tu pas comprendre et m'aimer aussi, moi?

LE BERGER.

Je ne suis qu'un berger...

LA PRINCESSE.

Je ferai ta fortune.

LE BERGER.

Je ne peux pas aimer deux femmes. J'en aime une.

LA PRINCESSE.

Eh bien! n'aime que moi... C'est moi qu'il faut choisir,
Puisque je suis princesse et que c'est mon désir:
Je veux.

LE BERGER.

Il ne faut pas dire: « Je veux qu'on m'aime! »
Le cœur, pour se donner, veut choisir de lui-même...
Non, prenez, croyez-moi, pour vous parler d'amour,
Un page, un officier, quelqu'un de votre cour,
Quelqu'un de fait, d'avance, aux galantes manières
Qui saura caresser vos deux mains prisonnières
A tout petits baisers respectueux et lents...
Mon cœur, ma bouche auraient de trop brusques élans:
Il vous faut un cœur sage, une bouche soumise...
Puis, prenez donc quelqu'un qui n'ait pas de promise!
Et maintenant. adieu... Croyez moi... Très flatté...
Bien mes respects... Rentrons, chacun de son côté,

Vous dans votre palais, moi dans ma bergerie...
Bonsoir !

LA PRINCESSE.

Ne t'en va pas encore, je t'en prie !

LE BERGER.

Nous passerions la nuit sans avancer d'un pas...
Qu'est-ce que vous voulez? Je ne vous aime pas
Et, s'il faut parler franc pour qu'à la fin tout cesse,
Eh bien, vous m'ennuyez, madame la Princesse !
Voilà !... Tant pis pour vous ! Bonsoir !... Allons-nous-en.

LA PRINCESSE.

Hein ?

LE BERGER.

Restez, ou partez, je m'en vais...

Il s'en va.

SCÈNE IV

LA PRINCESSE, seule.

Paysan !. .
Oh ! je me vengerai !... Malotru !... Quelle audace !...
Insolent !... Je suffoque... Oser me dire en face,
A moi, que je l'ennuie !... On croit avoir rêvé !...
Quel monde ! Ces gens-là, que c'est mal élevé !
J'aurais voulu connaître, afin de les lui dire,
Des mots de paysans qui ne savent pas lire !
Il aurait eu besoin d'une bonne leçon !...
Enfin, je l'ai chassé de la belle façon.
Moi, femme, d'un regard, je l'ai chassé, cet homme !
Il n'a rien répondu...

A la réflexion.

C'est-à-dire qu'en somme
Je l'ai chassé... surtout quand il n'était plus là...
De nous deux, le dernier, au fond, c'est lui qui l'a !

Rêveuse.

Ah ! s'il avait voulu, je serais si contente !
J'avais le cœur ému d'une si douce attente !...

Le soir tombe... J'étais si gaie en arrivant!
Je suis plus malheureuse et plus seule qu'avant!

Rageuse, tapant du pied sur les : « Je veux ».

Non! non! je ne veux pas souffrir qu'il me résiste
Et qu'il parte joyeux pendant que je suis triste!
Non! je n'accepte pas qu'on échappe à mes vœux.
S'il ne veut pas m'aimer, qu'importe!... Moi, je veux!
Je puis vouloir!... J'entends qu'il vienne, à l'instant même,
Oublier sa bergère et me dire qu'il m'aime.
Je veux, je veux, je veux!... *Pour la première fois,*
Anneau, mystérieux anneau, fais ce que dois!...

Musique très douce, au loin.

Oh! qu'est-ce que j'entends?... Merci, bonne marraine!...
Cette musique, au loin, caressante et sereine,
Cette pâle clarté dont le bois s'est rempli!...
Comme je suis troublée et comme c'est joli!...
Et ce printemps divin dans l'air que je respire!...
Alors, il va m'aimer!... Qu'est-ce qu'il va me dire?
Je sens trembler déjà mon cœur moins résolu,
Et j'ai peur, maintenant, de ce que j'ai voulu.

La musique cesse. On aperçoit le berger.

SCÈNE V

LA PRINCESSE, LE BERGER.

LA PRINCESSE.

Il vient... Il ne faut pas avoir l'air de l'attendre...
D'abord, c'est à celui qu'on aime d'être tendre;
On doit lui dire : « Non », dans les commencements.
Ça se passe toujours ainsi dans les romans :
Même si ça vous plaît d'être aimable, on se prive...
Ayons l'air de cueillir des fleurs...

LE BERGER.

Ce qui m'arrive
Est étrange, inouï!

LA PRINCESSE.

Te revoilà, c'est toi,
Sylvain?

LE BERGER.

C'est moi-même, oui, me revoilà, c'est moi.

LA PRINCESSE.

Tu vois, je m'ennuyais d'être là, sans personne,
Et je cueillais des fleurs... Tu sais, je te pardonne.
Tu cherches quelque chose?

LE BERGER.

Oh! non... c'est-à-dire, oui...
Enfin! ce qui m'arrive est étrange, inouï!
On eût dit qu'une main me tirait en arrière.
C'est moi!... Je reconnais le vieux mur, la clairière,
Et pourtant je me sens tout à coup devenu
Comme un homme nouveau de moi-même inconnu.

LA PRINCESSE.

Il n'ose pas... Bien sûr, à présent, il a honte :
Il faut l'encourager... Allons, parle, raconte!

LE BERGER.

Je vous aime...

LA PRINCESSE.

C'est vrai? tu m'aimes?

LE BERGER.

Oui! Comment?
Pourquoi? je ne sais plus; mais c'est comme un aimant
Qui m'entraîne vers vous; une force très douce,
Quand je voudrais me taire, est en moi, qui me pousse,
Et j'ose vous parler, je touche votre main...
Ça m'a pris, tout à l'heure, au milieu du chemin,
Tandis qu'à la maison je rentrais, sans malice,
D'un seul coup : j'ai senti comme un brusque délice,
Mes yeux se sont fermés, un moment, de langueur.
Quand je les ai rouverts, vous étiez dans mon cœur...
Et je vous appartiens, et je vous aime toute,
Et j'ose vous le dire, à vous!

LA PRINCESSE.

Et je t'écoute,
Et te voilà vraiment comme je te voulais...

Ce soir, nous rentrerons tous les deux au palais,
Et, dès demain, au lieu de ton mince équipage,
Je te ferai donner de beaux habits de page.

LE BERGER.

Des habits brodés d'or, qui ne font pas un pli?. .
C'est vrai?

LA PRINCESSE.

Oui, les plus beaux.

LE BERGER.

Que je serai joli!
Je suis content! je suis content! Quelle aventure!

LA PRINCESSE.

Nous nous promènerons tout le jour en voiture.

LE BERGER.

Avec le petit chien assis entre nous deux?

LA PRINCESSE.

Quel?

LE BERGER.

Le petit chien blanc!

LA PRINCESSE.

Oh! non, il est hideux...
C'était bon autrefois, avant de te connaître.

LE BERGER.

Vous ne l'aimiez donc pas?

LA PRINCESSE.

Si, je l'aimais peut-être :
C'est vrai qu'il m'amusait parfois de sa gaieté...
Mais je ne l'aime plus, maintenant que je t'ai.

LE BERGER.

Oui! naturellement, vous n'êtes plus pareille.

LA PRINCESSE.

Il me semble que je dormais, que je m'éveille :
Quelque chose en mon cœur vient de s'ouvrir soudain.
Comme une porte sombre au milieu d'un jardin
Où c'est rempli d'oiseaux qui chantent dans l'aurore...
Tu m'aimes?

LE BERGER.

Je vous aime... Et puis, dites encore
Ce qu'on fera, nous deux, au palais, quand j'aurai,
Du matin jusqu'au soir, mon bel habit doré?

LA PRINCESSE.

Ce que nous ferons?

LE BERGER.

Oui, dites!

LA PRINCESSE.

Un tas de choses :
Tout ce que tu voudras... As-tu mangé des roses
En confiture?

LE BERGER.

Non.

LA PRINCESSE.

Tu verras : c'est exquis!

LE BERGER.

Avec cet habit-là, j'aurai l'air d'un marquis!...
Puis j'aurai bien un peu de galon sur la manche?

LA PRINCESSE.

Mais oui!

LE BERGER.

Sans avoir l'air, il faudra qu'un dimanche
Nous venions tous les deux faire un tour par ici,
Pour bien montrer à tous comme j'ai réussi.

LA PRINCESSE.

Si tu veux.

LE BERGER.

Oui... Pourquoi jouer à cache-cache?...
Ce n'est pas par orgueil, mais c'est pour qu'on le sache.
Tout le monde n'a pas une princesse au bras!
Ça flatte!

LA PRINCESSE.

Je ferai tout ce que tu voudras...
Tu m'aimes?

LE BERGER.

Oui, bien sûr !

LA PRINCESSE.

Tu me le dis à peine,
Vite, les yeux distraits, la voix toute lointaine.
Tu réponds seulement si j'interroge, moi.
Quand on vous aime, on dit comment, on dit pourquoi,
Avec des mots si doux que leur tendresse effleure,
Avec des mots comme les mots de tout à l'heure,
Quand tu ne savais pas que je vous écoutais,
Que je vous regardais dans l'ombre, et que j'étais,
Le cœur plein tour à tour d'espoir et de surprise,
Frémissante comme une feuille dans la brise.
Il faut me dire aussi de ces mots caressants;
Essaie, applique-toi.

LE BERGER.

Je dis comme je sens...
Je vous aime, voilà... Dans mon cœur tout est vôtre.
Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise d'autre ?
J'avais un autre amour, l'autre amour s'en alla;
Je ne vous aimais pas, je vous aime... Voilà !

LA PRINCESSE.

Voilà !

LE BERGER.

Voilà !... je suis content, je vous regarde.
Voilà !

Ils restent sans rien se dire.

SCENE VI

LE BERGER, LA PRINCESSE, LA BERGÈRE.

LA BERGÈRE, de loin, encore invisible.

Sylvain !

LA PRINCESSE.

Elle !

LE BERGER.

Oui.

LA PRINCESSE.

Ne dis rien.

LE BERGER.

Je n'ai garde...
Tout ce que je pourrais lui dire serait vain.
Allons-nous-en !

LA PRINCESSE.

Oui, oui, partons... Vite !

LA BERGÈRE, de plus près, toujours invisible.

Sylvain !

LE BERGER.

Dépêchons-nous.

LA PRINCESSE.

La clef n'entre pas... C'est trop sombre !

LA BERGÈRE, paraissant, au fond.

Sylvain ! Sylvain ! j'ai peur !... Un loup ! j'ai vu son ombre !...
Où donc es-tu, Sylvain ?

LE BERGER, à la princesse.

Cachez-vous.

A la Bergère.

Là ! voici !

LA BERGÈRE, courant à lui, se réfugiant dans ses bras.

Enfin, toi ! toi !... C'est toi... J'ai couru jusqu'ici !...
Prends-moi bien dans tes bras !... Un gros loup !... Tiens, je tremble !
J'ai froid !... Dire qu'on peut mourir sans être ensemble !
Que j'aurais pu mourir... pour toujours !... Prends-moi bien !
Tu ne serres pas !

LE BERGER.

Si.

LA BERGÈRE.

Pourquoi ne dis-tu rien ?
Qu'as-tu donc ?... On dirait que ton regard m'évite !

LE BERGER.

Mais non...

LA BERGÈRE.

Regarde-moi! Dis, maintenant, dis vite!
Pourquoi demeures-tu sombre et silencieux?...
Oh! mais ce n'est plus toi, ce ne sont plus tes yeux!
Ton visage est fermé, tu n'as plus de sourire...
Parle, réponds... Es-tu malade? Il faut me dire...
As-tu pris froid?... Ta main est glacée, et ton front...
Allons-nous-en. Les gens diront ce qu'ils voudront...
A ce qui n'est pas toi mon cœur est insensible!
Viens! viens!

LE BERGER.

Je ne peux pas!

LA BERGÈRE.

Comment!

LE BERGER.

C'est impossible...
On m'attend.

LA BERGÈRE.

Que dis-tu?

LE BERGER.

Je dis que l'on m'attend.

LA BERGÈRE.

Qui?

LE BERGER.

Quelqu'un de très riche et de très important.

LA BERGÈRE.

Qui?

LE BERGER.

La Princesse.

LA BERGÈRE.

Toi! la Princesse?

LE BERGER.

Oui, moi-même!

LA BERGÈRE.

La Princesse t'attend !

LE BERGER.

Bien sûr, puisqu'elle m'aime !
Je ne suis plus berger.

LA BERGÈRE, condescendante.

Oui, mon amour, je vois...

LE BERGER.

Je suis page.

LA BERGÈRE.

Il est fou ! Quelque sorcier des bois
Ou quelque mauvais songe a troublé sa cervelle !
Quel malheur ! A son âge !

LE BERGER.

Hein ! c'est une nouvelle ?

LA BERGÈRE.

Viens, je te soignerai ! Rentrons à la maison...
Mon chéri ! Quel affreux malheur !

LA PRINCESSE, apparaissant.

Il a raison.

LA BERGÈRE.

La Princesse !

LE BERGER.

Tu vois !...

LA BERGÈRE.

La Princesse !

LA PRINCESSE.

En personne.

LA BERGÈRE.

Je rêve... Alors, c'est vrai ! C'est vrai qu'il m'abandonne,
Et qu'il ne m'aime plus et qu'il vous aime, vous ?...
Madame la Princesse, ayez pitié de nous !...
Mais non, c'est impossible ! Il m'aimait tout à l'heure ;

Il ne vous aime plus déjà, puisque je pleure...
Tu ne l'aimes pas?

LE BERGER.

Si, je l'aime!

LA BERGÈRE.

Non, je sais...
Tu veux me faire peur... Eh bien! j'ai peur... Assez!...
Madame, dites-lui... Je suis toute meurtrie...
Je ne sais plus... j'ai mal... j'ai peur... je vous en prie...
Vous ne répondez rien!... Alors, en vérité,
C'est qu'avec votre anneau vous l'auriez enchanté!...
Mais vous n'avez pas fait cette chose vilaine,
Abominable, vous, Princesse!... J'ose à peine
Vous le dire... Tous deux vous vous taisez pourtant...
Vous me l'avez pris, vous, à moi qui l'aimais tant!

Elle se met à pleurer.

LA PRINCESSE.

Voyons, ne pleure pas!

LA BERGÈRE.

Oh! n'est-ce pas, madame,
Vous comprenez! C'est mon amant! je suis sa femme!...
Même si vous l'aimiez, ce ne serait pas bien :
Tant d'hommes sur la terre... aller prendre le mien!
Un berger! Quand on a des princes à revendre!...
Oh! dites, n'est-ce pas, vous allez me le rendre!
Qu'est-ce que vous feriez de lui? C'est bon pour moi
De l'aimer, moi qui suis bergère!... Dis-lui, toi,
Que tu ne sauras pas l'aimer, comme l'on aime
A la cour!

LE BERGER.

Je l'ai dit... Elle veut tout de même.

LA BERGÈRE.

Non, vous ne pouvez pas vouloir nous séparer...

LA PRINCESSE.

Ne pleure pas.

LE BERGER.

Bien sûr, il ne faut pas pleurer...
Tu vois bien qu'à nous deux, ça nous fait de la peine!

LA BERGÈRE.

Je n'ai que mes pleurs, moi, je n'ai pas de marraine,
Je n'ai pas, comme vous, d'anneau pour me guérir!
Si j'ai perdu son cœur, je n'ai plus qu'à mourir!

LE BERGER.

Mourir, ne dis pas ça! Non!...

LA BERGÈRE.

Si! si!... je préfère...
Je ne souffrirai plus, au moins...

LA PRINCESSE.

Qu'allons-nous faire?

LE BERGER.

Est-ce que je sais, moi!... C'est votre faute, à vous :
Cherchez! trouvez!

LA PRINCESSE.

Veux-tu des robes, des bijoux?

LA BERGÈRE.

Non.

LA PRINCESSE.

Un titre, veux-tu, pour qu'on te rende hommage?
Comtesse?

LA BERGÈRE.

Non.

LA PRINCESSE.

Marquise, hein?

LA BERGÈRE.

Non! non!

LE BERGER.

C'est dommage
Que je ne l'aime plus : car elle m'aime bien!

LA PRINCESSE.

Demande, parle!

LA BERGÈRE.

Non, non, non! Je ne veux rien,

Vous pouvez tout garder : c'est lui qu'il faut me rendre
Lui seul, comme je l'ai connu, fidèle et tendre !

LA PRINCESSE.

Te le rendre ! le perdre ! Oh ! non, j'aurais trop peur
Si je me retrouvais seule au fond de mon cœur...
Tais-toi ! Ma vie encore est à peine animée
Par le bonheur nouveau d'aimer et d'être aimée !
Ne me demande pas trop de renoncement !

LA BERGÈRE.

Si, si, rendez-le-moi !

LE BERGER, s'approchant de la Princesse.

Vous pourriez seulement,
Puisqu'elle est malheureuse et qu'elle vous supplie,
Sans renoncer à moi, faire qu'elle m'oublie.

LA PRINCESSE.

Oui, mais...

LA BERGÈRE.

Que disent-ils ?

LA PRINCESSE.

Elle en mourrait, tu crois ?

LE BERGER.

Sûrement !

LA PRINCESSE.

C'est affreux !... Mais deux souhaits sur trois !...

LE BERGER.

Restera le troisième encore.

LA PRINCESSE.

Ce n'est guère !

LE BERGER.

Fi, vous marchandez, vous, Princesse !... Oh ! c'est vulgaire.

LA PRINCESSE.

Pauvre petite !... Enfin ! *Pour la seconde fois,*
Anneau, mystérieux anneau, fais ce que dois !

Même musique douce, au loin, qu'après le premier souhait.

LA BERGÈRE.

Qu'est-ce que j'ai? qu'est-ce que j'ai? Mon cœur s'allège!
Cette musique douce, au loin... Quel sortilège
Malgré moi dans mon âme apaise mon tourment?...
Non, non, je veux t'aimer encore, mon amant!
Je préfère souffrir et t'aimer!... Je défaille!...
Non, non, je ne veux pas que mon chagrin s'en aille :
Pour toujours dans mon cœur je veux le retenir!
Je veux souffrir encore, aimer, me souvenir!...
Je ne me souviens plus déjà!... Toute lointaine,
Je me retrouve en moi, sans amour... et sans peine...

La musique cesse peu à peu.

LE BERGER.

Là... je suis oublié maintenant!... C'est fini!
Déjà tout son visage est comme rajeuni :
Elle ne souffre plus.

LA BERGÈRE, comme absente, à elle-même.

Je n'aime plus personne.

LE BERGER.

Elle sourit, voyez!...

LA PRINCESSE.

Oui... C'est bon d'être bonne!...

LE BERGER.

Comme ça, tous les trois, nous sommes tous contents...
Tu ne m'aimes plus?

LA BERGÈRE.

Non.

LE BERGER.

Tu n'as pas mis longtemps...
Pour un anneau de fée, ah! c'est un anneau!... Peste!
« Fais ce que dois! » C'est admirable! Un mot! Un geste!
Et des gens qui s'aimaient pour toujours, brusquement
Ne s'aiment plus ni l'un ni l'autre... Compliment!...
Alors, tu t'en vas?

LA BERGÈRE.

Oui.

LE BERGER.

Toute seule?

LA BERGÈRE.

Sans doute!

LE BERGER.

Et si tu rencontrais le gros loup sur la route,
Comme tout à l'heure?

LA BERGÈRE.

Oh! je n'ai plus peur du loup,
Maintenant!

LE BERGER.

Ou, que sais-je? un bandit, un filou!...
Il faudrait m'appeler bien fort pour te défendre.

LA BERGÈRE.

Je n'avais que mon cœur, on vient de me le prendre...
Oh!... j'irai bien tranquille à travers le bois noir.

LE BERGER.

Qu'est-ce que tu feras, du matin jusqu'au soir,
Toute seule, à présent?...

LA BERGÈRE.

N'importe!

LE BERGER.

Une journée,
Quand on n'a pas d'amour, c'est plus long qu'une année!

LA BERGÈRE.

Ça, oui.

LE BERGER.

Tu finiras par prendre un autre amant...
Plus tard?

LA BERGÈRE.

Je ne crois pas.

LE BERGER.

Mais si, va!... sûrement!

LA BERGÈRE.

Pour quoi faire? D'abord, je n'en ai pas envie.

LE BERGER.

Tu ne peux pas rester seule toute la vie!
Moi, j'aurai la Princesse; alors il faudra bien,
De ton côté...

LA BERGÈRE.

J'aurai mes moutons et mon chien.

LE BERGER.

Tu n'es pas malheureuse?

LA BERGÈRE.

Oh! non, je suis contente...
Enfin, comme l'on est quand plus rien ne vous tente...

LE BERGER.

Oui.

LA BERGÈRE.

Mais toi, tu n'es pas malheureux?

LE BERGER.

Non... J'aurai
Du matin jusqu'au soir un bel habit doré;
Je me promènerai, tout le jour, en voiture,
Et puis je mangerai des fleurs en confiture,
Des roses : il paraît que c'est délicieux!
Je suis content!

LA BERGÈRE.

Tu pleures!

LE BERGER.

Non, mais j'ai les yeux
Qui me piquent... C'est toi qui pleures?

LA BERGÈRE.

Non! j'écoute
Ce que tu dis.

LE BERGER.

Pourtant, là, cette grosse goutte!
Regarde! sur ta main! c'est une larme...

LA BERGÈRE.

Bah!...
Alors, c'est de tes yeux, à toi, qu'elle tomba :
Quand on pleure, on est triste... et moi, je suis contente!

LE BERGER.

Oui, nous sommes contents!

LA PRINCESSE, qui s'est rapprochée peu à peu.

Pauvres petits, j'attente
A leur bonheur! C'est mal ce que j'ai fait! Je sens
Que j'ai pu m'asservir leurs cœurs obéissants,
Mais quelque chose en eux, plus fort que tous les charmes,
Survit après l'amour et mêle encor leurs larmes.
L'anneau même n'a pu vraiment les séparer.

Elle va droit à Sylvain.

Sylvain!... Ne pleure pas! il ne faut pas pleurer!

LE BERGER.

Mais je ne pleure pas... je suis prêt à vous suivre...
Je vous aime.

LA PRINCESSE.

Non, non! tais-toi! je te délivre
De ces aveux menteurs que moi seule ai voulus!
Tais-toi! tais-toi! Je ne veux pas... je ne veux plus...

LE BERGER.

Je ne peux cependant pas vous dire autre chose.

LA PRINCESSE.

Ne les dis plus, ces mots que le charme t'impose!

LE BERGER.

Je vous aime, et ne sais rien de plus désormais.

LA PRINCESSE.

Non, je ne serais pas triste si tu m'aimais!

LE BERGER.

Je n'ai plus rien que vous dans toutes mes pensées!

LA PRINCESSE.

Tu me parles d'amour avec des mains glacées!

LE BERGER.

C'est que le vent du soir est venu les saisir.

LA PRINCESSE.

Non, c'est que ton amour est fait de mon désir.
C'est moi seule qui t'aime, hélas ! Toute parole
Qui monte de ton cœur, c'est que je te la vole !
Hélas ! tu ne m'as pas choisie, et ce n'est pas
Vers moi que t'entraînait la gaîté de tes pas.
Quand je t'ai supplié, tu me fuyais ! Le charme
Qui maintenant vers moi t'incline et te désarme,
Je sais trop que ton cœur ne l'a pas souhaité
Et que tes yeux tout seuls n'aimaient pas ma beauté.
Tu me parles d'amour et je voudrais te croire ;
Mais c'est moi, maintenant, qu'attriste ma victoire ;
Les mots que tu me dis, je les reconnais bien :
Ils passent par ton cœur, mais ils sortent du mien...
Non, tais-toi ! Redeviens à toi-même fidèle,
Libre du charme vain qui t'entraînait loin d'elle,
Retourne à ton amour... *Pour la dernière fois,*
Anneau, mystérieux anneau, fais ce que dois !

Musique douce, au loin.

LE BERGER.

Toi, c'est toi !

LA BERGÈRE.

Sylvain !

LE BERGER.

Toi !

LA BERGÈRE.

Mon berger !

LE BERGER.

Ma bergère !

LA BERGÈRE.

Comme le ciel est bleu !

LE BERGER.

Comme l'ombre est légère !

LA BERGÈRE.

Comme tes yeux sont beaux !

LE BERGER.

Comme tes yeux sont doux !

LA BERGÈRE.

Entends !... Le bois, au loin, tressaille autour de nous...

LE BERGER.

Je t'aime !

LA BERGÈRE.

Je t'adore !

LA PRINCESSE.

Ils sont heureux !

LA BERGÈRE.

Prends garde !
Ne dis rien ! Là, dans l'ombre, elle écoute et regarde.
Pauvre petite ! Elle a de la peine, à son tour :
Il faut être gentils pour elle, mon amour !
Viens !... Madame !... Elle pleure !... Oh ! je vous en supplie.
Il ne faut pas pleurer... Vous êtes si jolie !
On vous aimera, vous aussi, je vous promets,
Madame !... Nous, d'abord, qui n'oublierons jamais...
Et puis un autre, un prince.

LE BERGER.

Un empereur, peut-être !

LA BERGÈRE.

Oui, qui vous aura vue, un soir, à la fenêtre.

LA PRINCESSE.

Tu crois ?

LA BERGÈRE.

Et, vous savez, pour qu'il vous aime, lui,
Vous n'aurez pas besoin d'anneau comme aujourd'hui.

LA PRINCESSE.

Mon pauvre anneau !... Tenez, prenez, je vous le donne.
Faites-en du bonheur.

LA BERGÈRE.

Comme vous êtes bonne !

LA PRINCESSE.

Tout son charme est perdu, ce n'est plus qu'un peu d'or;
Mais c'est peut-être assez pour vous aider encor...
Prenez... c'est mon cadeau... Prenez...

LA BERGÈRE

Oh! non, je n'ose...

(Au Berger.)

Prends, toi!

LE BERGER

C'est vrai?

LA PRINCESSE

Qu'il serve au moins à quelque chose!
Pardonnez-moi tous deux... Et vous, marraine, aussi!...
Je ne regrette rien : j'ignorais jusqu'ici
Tout ce qui n'était pas mon caprice et ma joie;
J'ai cru que le bonheur était comme une proie...
Hélas!... J'aurai connu par vous, pauvres souhaits,
Que les cœurs des amants ne sont pas des jouets
Dont une enfant rieuse en un moment s'empare,
Mais que l'amour, tout bas, lentement se prépare :
Il faut qu'il ait mûri comme un beau fruit vermeil
Que des jours et des jours ont doré de soleil...
Vous pouvez tout, marraine, oui, tout... Votre puissance
Tient la nature entière en son obéissance;
Le temps même est docile à vos enchantements;
Mais vous ne pouvez pas séparer deux amants...
Je comprends. Je n'étais qu'une enfant tout à l'heure;

Au Berger et à la Bergère.

Mais j'ai pleuré sur vous, et je me sens meilleure :
Bonsoir, petits!... Assez causé comme cela!
Rentrons chacun chez soi... Je vous quitte.

LE BERGER.

Et voilà!

ANDRÉ RIVOIRE

LA CHINE GUERRIÈRE

D'une antiquité sans date, immobile, immuable; momie gigantesque qu'enserre un réseau de traditions et de préjugés et qui dort depuis les premiers âges d'un sommeil tout peuplé de souvenirs merveilleux et de légendes; antinomie vivante de l'action, de la force, du progrès, telle apparaît la Chine au monde occidental. Récente d'origine, en perpétuelle transformation, agrégat de peuples divers par la race, le langage, les coutumes, mais soumis et maintenus par la force; progressive, guerrière et conquérante, telle elle se montre à qui ouvre son histoire[1].

Mais cette histoire, hormis quelques sinologues, qui parmi nous la connaît? Dans quel plan d'études générales, dans quel programme d'examens, dans quel ouvrage de vulgarisation en est-il même fait mention? Combien cependant elle est nécessaire! Entraînés aujourd'hui dans la vie mondiale, nous ne pouvons persister à nous croire seuls dans l'univers, à penser que, seuls, ont importé à l'humanité les faits et gestes de notre petite Europe. A cent reprises, ou

1. « Aucun pays n'a été en proie à plus de révolutions et n'a subi plus de bouleversements dans son gouvernement; il a fait en politique l'expérience de tous les systèmes, depuis le socialisme jusqu'à la tyrannie; il a connu toutes les doctrines philosophiques; ses mœurs et ses coutumes ont été profondément altérées. » (Henri Cordier, *Revue de l'Histoire des Religions*, 1880, p. 332.)

mieux sans trêve ni cesse, elle a lutté contre des peuples d'origine et de civilisation différentes, Scythes, Huns, Arabes, Mongols, Turcs. D'où venaient-ils? De quelles mystérieuses réserves sortaient ces hordes ennemies qui, à chaque instant, mettaient en péril notre existence même?

L'histoire de Chine ne commence, selon les écrivains les plus compétents[1], qu'en 722 avant J.-C., avec la *Chronique* de la principauté de Lou par Confucius. 722 ans avant J.-C.! alors que tant de siècles avaient vu la splendeur de l'Égypte et de la Chaldée, que Troie n'était plus qu'un souvenir, que l'Assyrie déjà approchait du terme de sa triomphante destinée, au moment même où Rome apparaissait sur la scène du monde, c'est alors seulement que commence l'histoire de ce peuple réputé éternel! Sans doute il existait auparavant, et depuis assez longtemps, car il avait atteint un certain degré de civilisation. Mais nul monument, nul livre authentique n'est là pour témoigner de ce passé, et les ingénieuses allégories que les moralistes chinois ont proposées à l'imitation des empereurs et à l'édification des foules ne font plus illusion à personne.

Quel est donc en 722 l'état de la Chine? Elle n'existe pas, du moins telle que nous la concevons. Le long du Hoang-ho inférieur vit une race sans nom, qui se désigne elle-même par le terme « les Cent Familles ». L'appellation évoque une scission soudaine, des fugitifs groupés, de longues migrations à travers des peuples inconnus, que frappe moins le nom, bientôt oublié, des nouveaux venus, que leur nombre; enfin, des luttes, des épreuves dont le souvenir est un titre de noblesse[2]. C'est de Chaldée, semble-t-il, qu'étaient parties, plus de deux mille ans avant Jésus-Christ, ces cent familles[3]: le Turkestan et la vallée du Tarim auraient conduit leur inva-

1. Consulter notamment Chavannes, *Mémoires historiques de Sema-tsien*, t. I; Henri Cordier, *Revue Historique*, janvier 1882.

2. Encore aujourd'hui le nombre des noms de famille de Chine se réduit à trois cent quarante-deux (pour quatre cents millions d'habitants!), et beaucoup d'entre eux viennent des peuples non chinois soumis et assimilés. Les familles portant le même nom se considèrent toujours comme parentes et tout mariage entre elles est, en principe, interdit.

3. Lire le curieux exposé de la thèse par Terrien de La Couperie, *Western origin of the chinese civilisation*. Cf. Farjenel, *le Peuple chinois*.

sion. En tout cas, ils s'étaient emparés du pays par la force, car on les voit tenir en servage des populations barbares, les anciens maîtres du sol. Hommes libres et serfs, la population ne dépassait pas douze millions d'âmes, suivant un recensement de l'an 684.

Tout autour, sur les côtes, au sud du Yang-tsé, dans les montagnes du sud-ouest, les sauvages restaient les maîtres. « Aller tout nu leur semblait beau », ils avaient les cheveux courts, le corps tatoué, « afin de ressembler à des dragons et d'effrayer les crocodiles et les serpents »; ils ignoraient musique, rites, bref toute civilisation. Sans doute ne faut-il pas prendre à la lettre cette description méprisante des auteurs chinois, qui affectent le même dédain que les Grecs pour l'étranger, « le barbare »; dans telle réunion de princes, en 556, on voit un « roi des tribus sauvages » prendre part au conseil et y faire fort bonne figure.

Au nord et à l'ouest, sur les immenses espaces de la Mandchourie, de la Mongolie, du Turkestan, du Tibet, vivent des nomades pasteurs et chasseurs, toujours à cheval, toujours en luttes, pillards et fuyards sans repos. De tous les peuples du monde, ceux-ci ont joué le rôle le plus considérable. Inexpugnables dans leurs steppes, terribles par leurs attaques soudaines, ils sont, depuis le commencement des âges, la terreur des empires sédentaires, qu'une heure de défaillance livre à ces corsaires aux aguets. Scythes, Huns, Turcs, Tartares, Mongols, Mandchous, peu importe le nom de la tribu dominante; peu importe même la parenté plus ou moins proche de ces tribus, groupements passagers, incessamment faits et défaits, autour d'un chef de guerre heureux. Scythes conquérants de l'Assyrie au VIIe siècle avant J.-C., vainqueurs de Cyrus qui avait osé s'aventurer sur leur domaine, envahisseurs de l'Inde qui devient un empire scythique; Huns provoquant par leur pression les agressions des Germains sur les frontières romaines, submergeant ensuite de leur flot l'Empire d'Occident; Mongols conquérant au galop l'Asie centrale, la Russie, la Pologne, la Hongrie, ne s'arrêtant sur l'Adriatique et devant Vienne que par suite de la mort du Grand Khan, et restant pendant deux cents ans campés sur le Volga, maîtres et suzerains de la Russie entière; Turcs, d'abord chefs

de bandes au service de tous les princes de l'Asie, bientôt partout les maîtres, renversant et rétablissant à leur profit l'Empire d'Orient, vainqueurs à leur tour de la Hongrie et ne s'arrêtant qu'à Vienne, puis maintenant depuis cinq cents ans, malgré la chrétienté, leur joug sur une partie de l'Europe; Mongols, enfin, conquérant l'Inde que les Anglais leur arracheront : telle est la moitié de l'extraordinaire histoire de ces peuples qui n'ont pas d'histoire. L'autre moitié, c'est celle de leurs luttes contre l'autre face du continent, ce versant oriental du « toit du monde » qui nous ignore et dont nous ne savons rien. Leur rôle n'est pas, là, moins considérable, et nous les verrons, après mille alternatives de revers et de succès, devenir enfin définitivement maîtres de toute la Chine.

Empire turc, Empire de l'Inde, Empire de Chine, ces nomades que nous nous plaisons à dépeindre comme barbares, inaptes à toute organisation, à toute installation sédentaire, construisent les plus formidables États qui aient jamais été; voici cinquante ans seulement (1857) que le Grand Mogol est tombé; mais à Constantinople et à Pékin, le Grand Turc et le Grand Khan maintiennent le souvenir des cataclysmes humains qui ont renversé les plus puissants empires, et une menace toujours suspendue au-dessus des nôtres.

Le monde chinois présente alors un aspect absolument analogue à l'Europe : au sud, des peuples sédentaires, la plupart peu civilisés et semblables aux Gaulois et aux Ibères, mais dont quelques-uns, beaucoup plus avancés, pareils aux Latins et aux Grecs, ne tarderont pas à s'unifier, puis à soumettre et assimiler tous les autres; au nord, des barbares aux retraites impénétrables, qui harcèlent l'empire ainsi formé jusqu'au jour où, s'en étant rendu maîtres, ils sont à leur tour conquis par sa civilisation et en deviennent partie intégrante.

La conquête des peuples du sud par les Cent Familles, une lutte sans répit contre les nomades du nord et de l'ouest jusqu'à la complète unification du monde jaune, telle va être l'histoire de ce que nous nommons la Chine. Faute d'autres documents, force est de nous en tenir aux annales des Cent Familles; par là, celles-ci concentrent toute l'attention et nous apparaissent comme les Chinois par excellence; mais

ayons toujours présent à l'esprit qu'elles ne constituaient pas seules la Chine, pas plus que le peuple romain ne constituait l'Europe.

*
* *

Le peuple des Cent Familles vivait sous le régime féodal : des rois, en nombre variable, — on en compte sept ou huit, mais il y en eut bien davantage, car le moindre potentat qui s'agrandissait se proclamait roi; — des princes, des feudataires de tous rangs, hiérarchisés sous des titres qui correspondent exactement aux nôtres, ducs, marquis, comtes, vicomtes et barons.

Au-dessus de tous par son titre, mais sans aucun pouvoir, un souverain de caractère beaucoup plus religieux que temporel, qu'une fausse analogie avec le monarque actuel fait décorer dans les traductions du nom d'empereur, mais bien plus semblable à un pape ou à un khalife. Seul il offre les sacrifices au Seigneur du Ciel, aux esprits de la terre, de l'air et de l'onde; il fixe le calendrier, c'est-à-dire les dates des fêtes religieuses sur lesquelles se règle toute la vie sociale; il détermine les rites et gouverne la musique. C'est là tout son empire. Un des rois, celui de Tsin, a le titre et les fonctions de chef des princes; c'est lui qui convoque et préside leurs diètes, sans que le prétendu empereur soit jamais consulté, ni même informé. On voit l'empereur King, en 480, se confondre en remerciements, parce que le roi de Ou daigne lui notifier que son royaume a soutenu durant cinquante ans des guerres terribles contre plusieurs autres princes et qu'il vient d'en sortir vainqueur : « Ainsi donc vous me rendez hommage comme au chef de l'empire; j'en ressens une grande joie », dit l'empereur dont l'étonnement est manifeste. Un autre empereur est même convoqué à la diète par le roi de Tsin, chef des princes, et il obéit.

L'analogie est frappante avec l'état de choses qui subsistera au Japon jusqu'à la Révolution de 1868 : Mikado et Fils du ciel, tout aux cérémonies religieuses, vivent en dehors du siècle, claustrés dans leur résidence, tandis qu'à travers des luttes incessantes les seigneurs se disputent le titre de chef

des princes et le pouvoir souverain. Fatalement, un jour ou l'autre, autorités spirituelles et temporelles sont destinées à entrer en conflit; mais tandis qu'au Japon le mikado triomphera du shogun, en Chine, ce sera le chef militaire qui supprimera le pontife suprême et réunira le pouvoir spirituel à son pouvoir séculier.

Faut-il raconter l'histoire de ces États? Ce ne sont que guerres interminables. Quatre royaumes se disputent l'hégémonie, entraînant tous les autres dans leur orbite : au nord, Tsin, qui en 457 se disloque violemment en trois royaumes; au sud Tch'ou, qui dévore ses voisins Ou et Yué; Tsi dans l'est, et enfin à l'ouest Ts'in, situé dans les montagnes au sud de la boucle du Hoang-ho, en étroit contact avec les nomades de Mongolie et du Tibet, contre lesquels il lutte sans cesse, et presque barbare comme eux, par mélange de sang et isolement des autres royaumes.

Ces guerres rappellent tout à fait celles des peuples d'Orient, Égyptiens, Assyriens, Perses. Les armées sont des multitudes innombrables : maintes fois les historiens leur attribuent six cent mille hommes, comme à celles de Xerxès ou de Darius; la ligne de bataille est formée par des chars entourés de troupes légères, qui obscurcissent le ciel de leurs flèches. Les chefs, une fois leurs dispositions prises et le signal donné, ne songent le plus souvent qu'à montrer l'exemple : sur leur char, ils se précipitent dans la mêlée et cherchent le général ennemi pour le percer de leurs traits. Qu'on compare tel récit de bataille aux combats devant Troie ou aux exploits de Ramsès II à Qodshou : sauf le ton du narrateur, qui en Chine manque de lyrisme, tout est pareil. C'est dans un intérêt stratégique, pour faciliter le transport des armées, qu'est creusé entre Hang-Tchéou, le Yang-tsé et le Hoang-ho, le premier et le plus important tronçon du futur Canal Impérial (485-481). Le prodigieux réseau de canaux qui fera de la Chine une gigantesque Hollande se poursuivra sous l'empire des mêmes préoccupations, comme de nos jours la construction des chemins de fer[1] : même les œuvres de paix sont conçues en vue de la guerre. Ce fut dans cette période que parurent

1. Lire les Rapports au trône de Tchang-chi-tong et du ministère de la marine en 1889 (S. Couvreur, *Choix de documents*, p. 345).

les deux hommes dont le nom et les doctrines résument presque tout le mouvement spirituel de la Chine jusqu'à nos jours, Lao-tse (604 à 525 environ av. J.-C.), qui enseigna le Tao, la « Voie » qui conduit au bien, et Confucius, Koung-fu-tse (551-479), le Sage incomparable.

Cependant le royaume de Ts'in, aguerri par ses luttes contre les nomades et devenu une formidable puissance militaire, entreprend de conquérir les autres royaumes. La lutte dure cent ans, avec de terribles alternatives. Ce sont des carnages effroyables. Ts'in, « la bête féroce de Ts'in », donne une prime par tête d'ennemi coupée, et on trouve dans les annales cette comptabilité à faire frémir : après telles batailles cent vingt, cent cinquante mille têtes payées, après telle autre (à Tchan-ping, en 260), plus de quatre cent mille ! En 255, le roi de Ts'in, qui déjà s'était arrogé le droit de célébrer les sacrifices impériaux, annexe purement et simplement à son royaume le petit domaine où vivait reclus l'empereur-pontife, supprimé sans autre formalité. En 221, le dernier et terrible adversaire de Ts'in, le roi de Tch'ou est à bas. Maître du territoire entier des Cent Familles, concentrant sur sa tête tous les pouvoirs divins et humains, le roi de Ts'in, voulant qu'à l'éclat encore inconnu d'une telle puissance corresponde un titre nouveau, réunit ceux de *Hoang* et de *Ti* qu'ont successivement portés les souverains pontifes, et se proclame *Cheu Hoang-ti*, le premier Roi des Rois, le premier Empereur. Vraiment empereurs désormais, tous les souverains de Chine garderont ce titre de Hoang-ti.

Pendant ces siècles de luttes intestines, les Huns avaient sans cesse poussé sur les frontières de terribles incursions. Pour s'en garantir, les rois voisins avaient élevé des forteresses dans tous les défilés des montagnes. Le Premier Empereur imagina de relier par une enceinte continue ces forts d'arrêt : alors se dressa cette formidable muraille longue de dix mille lis (trois mille cinq cents kilomètres environ), le plus gigantesque travail que l'homme ait jamais exécuté.

Cette grande muraille a fourni un inépuisable thème de moqueries : on a voulu y voir la conception d'un peuple peu guerrier qui ne sait que se cacher derrière un mur, et si réfractaire aux idées militaires que l'absurdité stratégique

d'un tel moyen de défense, impossible à garder sur toute sa longueur, ne lui est pas apparue. N'en déplaise aux railleurs, la Grande Muraille était d'une conception irréprochable. Contre des adversaires qu'on ne peut poursuivre, par conséquent détruire, et qui n'ont rien à craindre chez eux, on est sans défense chez soi : les plus brillantes victoires n'assurent pas la sécurité. Fortifier les villes était insuffisant : c'étaient les campagnes, les récoltes, les paysans, qu'il fallait protéger.

Les nomades étaient des cavaliers : le mur les arrêtait. Leurs chevaux, habitués à tous les terrains, pouvaient passer partout : le mur n'avait pas d'interruption, même dans les pentes escarpées. Les agresseurs pouvaient, sans doute, enlever d'assaut quelque point de cette immense enceinte, mais non faire passer leurs montures, à moins de la renverser ; or une muraille de dix mètres de hauteur, de dix mètres de large à la base, de quatre au sommet — telles sont les dimensions dans presque tous les passages où l'accès naturel est facile — n'est pas aisée à démolir, surtout pour des nomades dépourvus de machines. Cependant, à la longue, ils y fussent parvenus, si la Muraille n'avait rempli sa fonction essentielle, qui ne paraît guère avoir été entrevue par les modernes critiques, et cependant capitale au point de vue militaire : elle constituait une *route stratégique* incomparable, par laquelle les défenseurs, répartis sur toute la frontière, arrivaient à la rescousse.

Large au sommet de quatre mètres, elle donnait passage aux troupes ; par les parapets qui des deux côtés la bordaient, elle protégeait leur marche contre les flèches, comme par son élévation contre les charges ; tous les cent mètres, des tours à cheval sur la chaussée, qu'elles pouvaient barrer par des herses, empêchaient l'ennemi maître d'un point de se répandre sur l'enceinte. Les renforts arrivaient donc au point voulu rapidement et en toute sécurité, comme par un passage souterrain. Trois immenses routes stratégiques, larges de cent mètres et surélevées de dix mètres, — deux partant de la capitale, l'autre longeant l'océan, — amenaient les secours de l'intérieur et complétaient ce système défensif.

Ce rôle de chemin de ronde explique pourquoi l'enceinte n'a pas d'interruption, même en des points que leur escarpe-

ment rend impossibles à aborder : c'est justement là qu'une voie praticable était indispensable, et de fait la muraille se réduit en ces endroits à une simple chaussée, à peine surélevée pour l'écoulement des eaux : l'Européen en déduit que le Chinois, uniquement préoccupé de *la face*, a négligé les parties de son travail qu'il ne croyait pas devoir être vues, — interprétation ridicule et qui montre à quelles absurdités peut conduire notre habituel mépris de tout ce qui n'est pas conforme à nos préjugés.

En réalité, par son plan d'ensemble comme par ses détails, par la largeur de la voie, par sa continuité, par l'organisation des ouvrages, par les routes annexes qui s'y reliaient, la Grande Muraille, bien loin de témoigner contre la valeur militaire des Chinois, révèle des idées stratégiques très avancées et que j'oserais presque qualifier de modernes. Tout l'opposé de la défensive inerte et couarde qu'on a dépeinte, c'est un système de protection qui, avec un minimum de forces, retarde l'ennemi par des obstacles, et qui, par des chemins couverts aménagés à l'avance, amène les troupes de choc au point menacé. Au surplus faut-il rappeler que les Romains, dont on ne conteste guère les vertus militaires, ont, précisément par les ordres de deux grands empereurs guerriers, élevé eux aussi deux Grandes Murailles, le mur d'Adrien et le mur de Trajan, qui visaient au même but : contenir des barbares, mais ne présentaient qu'à un moindre degré les caractéristiques, effort colossal et conception habile, de la Muraille de Chine.

Cet Hoang-ti, qui a fondé en Chine le premier empire, qui l'a organisé, protégé, qui a même donné à la contrée son état-civil — car la plupart des sinologues font venir de Ts'in le nom de Chine (Tchina en sanscrit, Thin en grec, Sina en latin) sous lequel l'Occident s'est habitué à désigner l'Empire du Milieu, — cet Hoang-ti aurait dû laisser un nom vénéré. Il est resté en exécration. C'est qu'il avait commis un crime impardonnable : fatigué de s'entendre, à chacun des actes d'une vie si active, reprocher de ne pas suivre des exemples de tel prince légendaire ou les préceptes de tel philosophe fameux, il ordonna de détruire tous les livres d'histoire, de philosophie et de littérature, épargnant les seuls livres utiles, science, médecine, agriculture. Un tel dessein

semble au-dessus des forces humaines, mais l'homme qui a bâti la Grande Muraille savait se faire obéir : de tous les livres antérieurs, il ne reste que quelques ouvrages de Confucius, cachés par un de ses disciples[1]. On conçoit la rancune des historiens contre ce prince, et comme ils ont dû se venger en écrivant son histoire.

Et cependant, c'est à Hoang-ti que les lettrés doivent l'importance prodigieuse dont ils jouissent en Chine. Ce conquérant, destructeur de rois et de princes, avait besoin d'hommes pour gouverner son empire. Il se méfiait des seigneurs, restés sans doute fidèles à l'ancien ordre de choses : il fit appel à des hommes nouveaux, et tout naturellement, choisit ceux qui se distinguaient par leurs connaissances. L'empire fut divisé en provinces et en préfectures. A la vérité, la féodalité ne disparut nullement, comme on a coutume de le dire ; seules les têtes en furent abattues, mais les seigneurs conservèrent leurs fiefs, et aujourd'hui encore existe une noblesse terrienne héréditaire ; les rois eux-mêmes reparurent bientôt. Les préfets furent plutôt des délégués impériaux surveillant les seigneurs et l'exécution des ordres de l'empereur, envoyant des rapports et des conseils, que de véritables gouverneurs. En somme, Louis XI chinois, Hoang-Ti supprima, pour un temps, les grands vassaux, mais la féodalité subsista.

***

Le premier empereur eut pour successeur un fils incapable, cruel et débauché. Les peuples mal soumis se soulevèrent de toute part. Une anarchie effroyable déchira la contrée. Enfin, en 202 avant J.-C., un aventurier, nommé Liéou-Pang, physionomie de Chinois caractérisque, audacieux mais rusé, prudent mais tenace, généreux et fourbe, réussit à imposer son autorité et se déclara empereur. Comme il était originaire du pays de Han dont il avait commencé par se faire prince, sa dynastie porte dans l'histoire le nom de *Han*.

1. Le fameux Chou-King, l'Histoire par excellence des Chinois — sans réelle valeur historique d'ailleurs, car il est très postérieur aux faits qu'il raconte — a été retrouvé parmi les ouvrages de Confucius qui probablement l'avait retouché.

Elle a laissé un renom si durable que les Chinois du nord, aujourd'hui encore, s'intitulent « hommes de Han ».

Liéou-Pang était sans instruction ; il avait des allures vulgaires et rudoyait les lettrés. Et cependant historiens et littérateurs se confondent en louanges à son endroit. C'est que malgré sa grossièreté, peut-être affectée pour se débarrasser des insupportables donneurs de conseils, ce rusé Chinois avait fait les deux actes les plus propres à se concilier toute la gent plumitive : il avait levé l'excommunication prononcée par le premier empereur contre les vieux livres et leurs possesseurs, et surtout, un jour qu'il passait devant le tombeau de Confucius, il avait célébré un sacrifice en son honneur. Jusque-là, Confucius n'était connu que d'un certain nombre de lettrés : suivant de près la réapparition de ses ouvrages, échappés seuls à la destruction de toute la littérature, l'acte de l'empereur parut en quelque sorte la canonisation, mieux que cela, la déification du philosophe. C'est depuis ce jour que le nom et la doctrine de Confucius ont commencé à se répandre parmi le peuple chinois.

La dynastie des Han atteignit l'apogée de sa puissance sous l'empereur Ou qui régna 53 ans, de 140 à 87 avant J.-C. Ce furent des années de guerres continuelles, mais toutes heureuses. A peine l'empire était-il fondé qu'il se lançait à la conquête du monde. La Chine au sud du Yang-tsé fut pour la première fois conquise, ainsi que le Tonkin, Haïnan, le Yunnan, le Sze-tchouen. Les armées impériales envahirent la Corée, royaume jadis fondé par un prince chinois et, depuis 245 avant J.-C., tributaire d'un des États confédérés, mais qui prétendait maintenant à l'indépendance ; elles y trouvèrent des Japonais et ainsi fut révélée l'existence du Japon. L'empereur dirigea contre les Huns des expéditions formidables, dont il commanda plusieurs en personne. Des armées périrent dans les steppes mongoles ; pourtant, les nomades furent rejetés loin des frontières. Mais le trait le plus saillant de la force d'expansion et de l'esprit d'aventure des Chinois fut l'exploration de Tchang-Kien, qui, durant dix ans, reconnut la Mongolie jusqu'au lac Baïkal, la Kachgarie et le Turkestan jusqu'à la mer d'Aral, peut-être l'Afghanistan. A son retour et sur ses rapports, l'empereur envoya une armée en Sog-

diane, royaume issu de l'empire d'Alexandre et gouverné par des Grecs qui se soumirent à la Chine.

A l'intérieur, l'empereur s'appliqua à diminuer le pouvoir de la féodalité, toujours turbulente; il dégrada cent six des deux cents grands vassaux, écarta les nobles de toute charge, ne s'entoura que de lettrés, recourut même au système électif: en 131, chaque province fut invitée à lui députer l'homme le plus vertueux, entendez par là le plus sage. Il édicta des peines contre les fonctionnaires qui négligeraient de rechercher et de présenter à la cour les hommes de mérite. Les clercs n'omirent rien pour augmenter leur influence et amoindrir celle des seigneurs. Par eux le confucianisme, religion à la fois hiérarchique et démocratique, toute en leur faveur, commença à prévaloir sur le taoïsme qui n'admettait point l'égalité des hommes et justifiait la prééminence de la noblesse. Mais le plus rude coup porté à la féodalité fut l'abolition de l'héritage par droit d'aînesse ou de préférence et le partage égal entre tous les enfants.

Les longues guerres et les grands travaux coûtaient beaucoup d'argent. L'empereur dut inventer des ressources nouvelles. Les marchands furent astreints à déclarer leur fortune et payèrent l'impôt sur le revenu. On mit des taxes sur les voitures et sur les bateaux ; l'État eut le monopole de l'exploitation et de la vente du sel et du fer. Enfin un singulier impôt, spécial à la noblesse, donna naissance aux billets de banque : les seigneurs durent, pour paraître à la cour, présenter leur sceptre d'investiture sur un carré de peau provenant de la dépouille d'un des cerfs blancs élevés dans le parc impérial ; ces carrés de peau, vendus fort cher par le Trésor et indispensables aux nobles, furent bientôt admis dans la circulation avec leur valeur nominale.

En 51 avant J.-C., une scission se produisit parmi les tribus des Huns : les unes prêtèrent hommage au Fils du Ciel ; les autres, rejetées vers l'ouest, s'étendirent jusqu'à l'Oural, d'où Attila les mènera à la conquête de l'Europe.

La féodalité ne tarda pas à redevenir redoutable : les empereurs donnaient des apanages et des titres royaux à leurs fils, à leurs frères, dont les descendants innombrables s'arrogeaient des pouvoirs de plus en plus grands. L'empire était

toujours prêt à se décomposer dès que la main de l'empereur faiblissait. En l'an 5 après J.-C., un régent détrôna l'empereur enfant et renversa la dynastie des Han. Mais sa cruauté souleva la grande insurrection des « Sourcils rouges », ancêtres des Taïpings et des Boxeurs; un prince de la famille des Han rallia leurs partisans et, après vingt ans de luttes terribles, réussit à s'emparer du trône et à fonder la deuxième dynastie des Han, appelée les Han orientaux parce qu'ils établirent leur résidence dans les provinces de l'est.

Tout l'empire était à reconquérir : non seulement les possessions lointaines s'étaient affranchies, et les Huns avaient repris leurs incursions, mais les peuples autochtones de l'intérieur, fort peu chinoisés — beaucoup ne le sont pas encore aujourd'hui, — étaient en état d'hostilité ouverte. De la Mongolie à l'Annam, un grand capitaine, Ma-Yuan, le Pacificateur des flots, conduisit vingt campagnes victorieuses (25-49 après J.-C.). Ces guerres continuelles avaient amené la formation d'immenses troupes de mercenaires ne vivant que de pillage, absolument pareilles à nos Grandes Compagnies; un du Guesclin se trouva pour en débarrasser la Chine : Pan-chao les mena à la conquête du Turkestan et jusqu'à la mer Caspienne (73-102). Il avait atteint les frontières du monde romain; les deux grands empires étaient sur le point d'entrer en contact. En 97, Pan-chao envoya vers les Romains l'ambassadeur Kan-iin, mais celui-ci rebroussa chemin; plus tard, en 166, une ambassade de l'empereur Antonin arrivera par mer en Chine. Sans les Parthes, dont l'implacable hostilité contre les Romains ferma les routes du continent, des relations actives se fussent établies, car Rome était avide des soies qui lui arrivaient de la *Serica regio* et du *Sinarum situs*. En empêchant cette conjonction des deux grandes civilisations du monde, la gréco-romaine et la chinoise, — conjonction que, plus tard, l'affaiblissement simultané de la Chine et de Rome et l'interposition des barbares rendront définitivement impossible — ce sont les Parthes qui ont préparé au monde les problèmes redoutables que fait naître aujourd'hui le choc de ces deux forces énormes, développées dans des voies si longtemps divergentes. La face de l'univers eût été renouvelée par la fusion des deux sociétés encore naissantes.

Une série d'empereurs incapables et débauchés, livrés à l'influence des eunuques, amène de terribles révoltes; les bandes rebelles des « Bonnets Jaunes » dévastent l'empire, qui se disloque. Les Han vaincus s'enfuient dans le Sze-tchouen où ils maintiennent quelque temps leur domination; les contrées au sud et au nord du Yang-tsé forment deux grands États. C'est la période des Trois Empires (220-280). Mais en outre une foule de principautés et de royaumes se sont formés; bien entendu les territoires lointains comme l'Indo-Chine, la Corée, le Turkestan ont depuis longtemps repris leur indépendance. Les Trois Empires et les mille principautés se font des guerres acharnées. Grâce surtout à un roman du XIVe siècle, qui raconte cette période dans le goût de notre roman de la Rose ou de nos chansons de geste, mille anecdotes merveilleuses embellissent, dans l'imagination populaire, le souvenir de cette époque. Kouan-yu, guerrier fameux, a été consacré dieu de la guerre, sa statue révérée se rencontre partout[1]. La réalité, qu'on sait par les Annales, fut atroce. Un recensement fait en 156 après J.-C. avait donné cinquante millions d'âmes; en 280, il n'y avait plus que treize millions huit cent soixante-trois mille adultes, ce qui pouvait donner en tout vingt-cinq millions d'habitants : la moitié de la population avait péri. La Chine se décompose et cesse véritablement d'exister.

Il ne faut pas être dupe de la fiction par laquelle les lettrés chinois tentent d'imposer la croyance à un empire éternel dans le passé et, par suite, dans l'avenir. « Il n'y a qu'un seul soleil, il ne peut y avoir qu'un seul et unique empereur », dit Confucius. C'est cet axiome qui régit l'histoire chinoise. Les Annalistes ne dissimulent point les révolutions, les conquêtes, les changements de dynasties et même de races; ils admettent que plusieurs souverains ont régné à la fois, et que l'anarchie absolue était l'état le plus fréquent, mais peu leur importe : pourvu que le titre suprême ait trouvé une tête sur qui se poser, l'Empire a toujours existé.

A partir de 317, tandis que des fantômes d'empereurs,

1. De même au Japon le commandant Hirose, qui succomba héroïquement dans une des tentatives du blocus de Port-Arthur, vient d'être admis au nombre des dieux.

réfugiés au sud du Fleuve-Bleu, s'établissent à Nankin, tout le nord du fleuve tombe sous la domination des Huns, qui prennent également le titre impérial. La Grande Muraille n'avait point eu à contenir ces barbares : ils étaient déjà depuis trois cent cinquante ans installés à l'intérieur. De même qu'en Occident les Romains, lassés des perpétuelles attaques des Germains, ne trouvèrent rien de mieux que d'établir sur leurs frontières plusieurs tribus franques, chargées de soutenir le choc de leurs congénères ; de même que l'empire grec accueillit et utilisa pour sa défense Serbes et Bulgares, les Chinois avaient accepté avec empressement la soumission de tous les transfuges tartares et leur avaient confié la garde de leur territoire. Ces terribles défenseurs firent bientôt, comme en Occident, la loi à leurs maîtres. Leurs bandes, toujours acquises au plus offrant, avaient pris part à toutes les guerres intestines. Quand l'empire des Han s'effondra, les Huns se trouvèrent maîtres de la Chine du nord.

Qu'on n'aille pas d'ailleurs, sur la foi de ce nom de barbares que les Chinois leur donnent, et parce qu'ils ne possédaient ni villes, ni arts sédentaires, les prendre pour des sauvages incultes ! On ne saurait mieux les comparer qu'aux Arabes de l'Algérie : pasteurs nomades à la recherche de pâturages pour leurs troupeaux, vivant sous la tente, mais parfaitement groupés sous le commandement de chefs héréditaires, soumis à des règles traditionnelles, amoureux de la guerre, de la chasse, des chants qui célèbrent les exploits, il serait aussi injuste de les traiter de sauvages qu'un Abd-el-Kader, par exemple. Leurs armées comptent souvent, d'après les Chinois, 200 000 et même 400 000 hommes, disciplinés et organisés. On voit, en 192 avant J.-C., le grand Khan en relations de poésie avec l'impératrice chinoise. A la mort du grand Ou-ti, c'est un prince hun, venu à la cour comme otage, que son mérite fait nommer régent. De fréquentes unions établissent une parenté proche entre le Fils du Ciel et les princes huns, et quand ceux-ci se proclament empereurs dans la Chine du nord, c'est à titre d'héritiers légitimes, par les femmes, de la dynastie des Han.

Au milieu de ces convulsions, deux religions d'amour s'in-

troduisent, christianisme et bouddhisme. On a trouvé des croix de fer, dont l'une portait l'indication du règne de l'empereur Soun-Ou, vers 230; mais la religion chrétienne ne dut pas faire des progrès considérables parmi les Cent Familles, car les Annales de ce temps n'en font pas mention ; au contraire elle se développa chez les Huns, où les Nestoriens comptèrent de nombreux fidèles. Le bouddhisme, introduit en 65, ne s'était pas répandu. Ce ne fut qu'à partir de 310 et surtout de 520 que des apôtres venus de l'Inde convertirent à leur foi une grande partie de la nation. Grande fut la ferveur. L'empereur Ou se fit moine (527). Une foule de pèlerins chinois, à travers les périls des monts et de la mer, se rendirent aux Indes pour y contempler le berceau de la foi et en rapporter les livres sacrés[1]. Les persécutions ne servirent qu'à mieux propager la doctrine. Cependant la Chine n'en conserva pas moins, mélangées au bouddhisme, ses deux religions nationales, le confucianisme et le taoïsme : « Les trois religions n'en font qu'une », disent les Chinois.

Ce n'est point là un fait insignifiant; on y saisit sur le vif deux des caractéristiques de ce peuple. Il accepte fort bien, contrairement à ce que croit l'Europe, les nouveautés les plus singulières, telles qu'une foi et même une morale étrangères — et rien n'est plus contraire à la doctrine de Confucius, qui prêche la piété filiale, le dévouement envers le souverain et l'observance minutieuse des coutumes, que celle du Bouddha qui enseigne le détachement de toutes choses. Mais il n'abdique point pour cela ses croyances et ses mœurs propres; si les deux doctrines ne peuvent s'accorder, elles cohabitent dans le même cerveau, sans que se produise le conflit, funeste à l'une d'elles, qui serait inévitable chez des Européens. C'est là une des particularités du caractère chinois les plus essentielles à connaître : elle fait pressentir de quelle façon notre civilisation occidentale pourra être acceptée par la Chine, qui en

1. On doit à ces pèlerins (notamment Fa-hien, Song-Yunn, Hiouen-tsang), des relations fort précieuses pour l'histoire de l'Inde, mais la plus extraordinaire est celle de Hoei-tsenn (499). Entraîné de Chine vers l'est par des vents contraires, il aborda dans une terre inconnue; la description qu'il en fait s'applique exactement à l'Amérique et à l'Amérique seule. Il déclare y avoir trouvé cinq apôtres bouddhistes venus de l'Inde, ce qui explique tant de rapports avec l'Inde dans la civilisation du Yucatan et du Mexique.

prendra les formes extérieures, les applications de la science, celles de la morale internationale, peut-être les vêtements et les usages sociaux, mais sans adopter ni la science, ni la morale, ni les mœurs qui en sont les fondements. Même phénomène s'est produit déjà chez les Japonais.

***

En 545, apparaît pour la première fois le nom d'un nouveau peuple nomade, les Turcs. C'était une tribu des Huns, sans importance jusque-là, mais le départ des Huns de l'ouest vers l'Europe, l'établissement des Huns de l'est dans le nord de la Chine avaient laissé la steppe presque vide ; les Turcs s'étaient multipliés, avaient groupé autour d'eux toutes les fractions éparses. Ils vont dorénavant jouer contre la Chine le même rôle que jadis les Huns. Bientôt plusieurs de leurs clans, qui se déclarent vassaux, sont installés en deçà de la Grande Muraille : à la solde du premier aventurier venu, ils deviennent des faiseurs de rois.

Les innombrables États chinois ont tous repris les noms des royaumes et principautés d'avant la première unification : preuve que ces noms correspondaient à des divisions naturelles, et que seule la force avait établi une unité factice. Une histoire identique recommence : un des royaumes dévore les autres et rétablit l'empire, comme fit Ts'in, puis, comme lui, s'écroule dès le second règne (581-618) ; de l'anarchie sortira une dynastie, celle des T'ang, tout à fait comparable pour sa durée et son éclat à celle des Han[1]. Il n'y aurait pas lieu de s'arrêter sur cette période, s'il n'était bon de noter une fois de plus le besoin de conquête et d'expansion de l'empire sitôt unifié.

En 605, les armées chinoises reconquièrent le Tonkin et l'Annam et contraignent au tribut le Cambodge. Le système

1. Il est curieux de voir ce parallélisme se manifester jusque dans les détails les plus rares. Ainsi les deux fondateurs des dynasties Han et T'ang laissèrent le trône à des enfants en bas âge ; et chaque fois les impératrices douairières s'emparèrent du pouvoir. Elles exercèrent avec cette même autorité qui fait dire de l'impératrice douairière qui gouverne aujourd'hui, qu'elle est le premier homme d'État de l'empire. Sémiramis, Agrippine, Catherine de Médicis ou de Russie, ces femmes remarquables ont reçu et méritent tous ces noms.

des canaux est développé pour faciliter le transport des troupes, et l'empereur Yang-ti circule partout sur sa flotte. En 609, il se rend dans le Turkestan qui vient d'être reconquis; l'histoire rapporte que chaque soir, autour de son camp, on dressait un panneau circulaire de deux mille pas de tour, représentant une ville peinte : le célèbre voyage de Catherine II en Tauride n'a été qu'un pastiche.

En 611 se dirige vers la Corée la plus formidable armée qu'on ait jamais vue, un million cent trente mille soldats et autant de coolies, tandis qu'une énorme flotte vogue directement vers la presqu'île. On croirait lire la marche de Xerxès. Le récit du passage du fleuve Liao-ho, large comme un bras de mer, rappelle celui de l'Hellespont. Tandis que le gros de l'armée, hors d'état de se mouvoir, s'attardait au siège de Liaoyang — qui n'a pas attendu la guerre russo-japonaise pour être un champ de bataille historique, — une armée de trois cent cinquante mille hommes franchissait le Yalou et se portait sur Pinhsiang pour coopérer avec la flotte. Comme les Perses à Athènes, les Chinois entrèrent dans la capitale qu'ils pillèrent, mais ensuite, affamés, harcelés, ils trouvèrent leur Platée et périrent presque tous : l'empereur s'enfuit. Deux fois, il revint avec des armées nouvelles : Liaoyang résista encore. A la fin, le roi de Corée, épuisé, demanda la paix et se reconnut vassal. Mais le Xerxès chinois, rentré presque seul dans ses États, y trouva, lui aussi, la révolte et la mort.

Sitôt la nouvelle dynastie des T'ang maîtresse de tout le pays, les conquêtes recommencèrent. Les armées chinoises s'avancèrent jusqu'à la Perse dont le souverain, vaincu par les Arabes, se réfugia auprès d'elles; son fils Firouz reçut de l'empereur le gouvernement du Turkestan. Du côté opposé, la Corée, vassale peu fidèle, attira à maintes reprises les armes impériales. Ce fut la cause d'une rupture avec le Japon, qui déjà élevait sur cette contrée des prétentions fondées sur la conquête — probablement imaginaire — qu'en aurait fait, vers l'an 200, la légendaire impératrice Jingo. Aussi en 637, un ambassadeur chinois envoyé au Japon y fut-il mal reçu et tous les rapports rompus entre les deux nations. Mais en 667, une armée chinoise de trois cent mille hommes conquit

la Corée entière, et le Japon — il prit seulement ce nom en 671, jusque-là, les Chinois l'appelaient Ouo-Kouo, royaume barbare — se replaça dans l'obédience chinoise. Des ambassades mirent en rapport la Chine avec les khalifes abbassides; il y eut des Arabes au service chinois, et le mahométisme se répandit. Le Tonkin et l'Annam furent repris. Une armée chinoise conquit le Tibet, le Cachemir, le Népaul, et s'empara de six cents villes dans l'Inde. En 635, une mission chrétienne venant de la Perse, conduite par l'évêque Olopen, — était-il nestorien ou catholique, la question est controversée, — arriva dans la capitale Singan-fou. « L'empereur fit examiner avec soin sa doctrine, qui fut trouvée admirable »; en conséquence, il fit bâtir une église; d'autres s'élevèrent bientôt dans les provinces. Ces événements sont consignés sur la fameuse stèle de Singan-fou, érigée en 782.

Comme toutes les autres, la grande dynastie des T'ang s'écroule par la faute de ses derniers souverains, tombés dans la débauche, et par le choix d'héritiers trop jeunes; les régents et les ministres ne songent qu'à leur propre intérêt : un général la renverse en 907. Mais son prestige est resté tel qu'aujourd'hui encore les Chinois du sud, sur lesquels l'autorité des précédentes dynasties avait été presque nulle, se désignent eux-mêmes sous le nom d' « hommes de T'ang », comme ceux du nord s'appellent « hommes de Han ».

Une série de coups d'État et de révoltes militaires met en cinquante ans cinq dynasties, dont trois turques, sur le trône. En 960, la dynastie chinoise des Soung réussit à fonder un pouvoir durable, quoique précaire et d'étendue chaque jour plus restreinte; seize États indépendants se partagent les provinces extérieures. De nouveaux barbares, les Kitaïs, maîtres de toute la Mandchourie et de la Mongolie orientale, entrent en scène. Comme jadis les Huns, les Turcs se sont divisés : les Turcs de l'ouest étendent leur puissance sur le Turkestan, la Perse, l'Asie Mineure; les Turcs de l'est sont devenus chinois : aux Kitaïs maintenant de jouer leur rôle. En 1023, l'empereur est obligé de leur payer tribut, de leur céder le Pétchili et de leur reconnaître le titre d'empereur : ils sont comptés dorénavant parmi les dynasties chinoises. Ce sont eux qui construisent Pékin. Leur renommée est telle que c'est

leur nom qui sert, chez tous les peuples tartares et jusqu'en Europe, à désigner la Chine : on l'appelle Katai ou Cathay; les Russes, encore aujourd'hui, ne la connaissent que sous le nom de Kitaï.

Mais une nouvelle tribu tartare, venue aussi du nord-est, les Mandchous, attaqua les Kitaïs (1111). L'empereur des Kitaïs, homme fort cultivé et membre des Han-Lin (l'Académie de Chine), fut vaincu ; il gagna la Mongolie occidentale, y rallia sous sa bannière de nombreuses tribus, et alla se tailler un royaume au Turkestan. Les Mandchous, poursuivant leurs succès, attaquèrent et firent prisonnier dans Kaïfong-fou, sa capitale, l'empereur Soung ; mais un de ses frères réussit à s'enfuir au sud du Yang-tsé, où il maintint la domination des Soung. Maîtres de toute la Chine du nord, les Mandchous y firent de grands travaux de canalisation et continuèrent à embellir Pékin. Les Soung, malgré leur faiblesse militaire, donnèrent un grand éclat aux lettres et aux arts ; l'imprimerie qui, après des tâtonnements de plusieurs siècles, était officiellement employée depuis 952, favorisait ce mouvement: dès le XIe siècle, on voit paraître le journal officiel, intitulé *Annonces de la capitale.*

Ces deux grands empires, du Nord et du Sud, ne rappellent-ils pas le monde romain, lui aussi coupé en deux : l'Occident berceau de sa puissance, tombé aux mains de princes barbares, comme Charlemagne, puis les empereurs allemands, de même que la Chine du nord en celles des Kitaïs et des Mandchous ; et l'empire de Byzance, comme les Soung héritier direct de l'ancienne civilisation, et comme eux poussant jusqu'au raffinement les arts et les lettres, tandis que la valeur militaire et le goût des armes s'affaiblissent.



Toujours menacés dans leur capitale, Nankin, les Soung s'allièrent avec une nouvelle tribu tartare du nord-ouest, les Mongols.

Tiemoutsin, Khan des Mongols, par une habile diplomatie et des campagnes sans nombre, avait été, en 1206, proclamé Gengis-Khan, Khan illustre, ou suprême ou inflexible.

En 1208, il attaquait les Mandchous. La lutte fut dure. En 1215, les Mandchous vaincus se retiraient au sud du Hoang-ho et cédaient le Pétchili aux Mongols, mais la guerre reprit presque aussitôt. Laissant ses généraux la poursuivre, Gengis-Khan conquit le Turkestan. Maître de Samarkande, il lançait en avant ses lieutenants Djébé et Souboutaï : avec 25 000 cavaliers, ceux-ci traversaient la Perse, la Géorgie, le Caucase, le Volga, ne s'arrêtaient qu'au Dniéper, après cent victoires et revenaient par le nord de la Caspienne (1219). Pendant ce temps, Gengis-Khan soumettait la Perse et, à travers l'Afghanistan et l'Inde, son avant-garde pénétrait jusqu'à Delhi. Il mourut en 1227, au retour d'une campagne contre le Tibet.

Cet homme, dont le nom est resté dans nos histoires comme un synonyme d'Attila, de Fléau de Dieu, qui est pour nous le type du destructeur farouche et brutal, apparaît au contraire, à travers les témoignages de ses serviteurs et même de ses ennemis asiatiques, comme un organisateur de premier ordre, un administrateur, un pacificateur! Les Européens au courant des choses d'Asie partagent cette opinion : « Il mourut, dont ce fut grand dommage, pour ce qu'il estoit preudhomme et sage » dit Marco-Polo ; « il procura paix », dit Joinville, — revenant l'un de Chine et l'autre d'Égypte[1]. Ses hordes étaient des armées merveilleusement constituées sous tous les rapports, discipline, armement, tactique, intendance même: ce sont les Mongols qui ont inventé les bons de réquisition; tout territoire conquis était immédiatement recensé, cadastré, imposé, administré suivant de très précis règlements. « Au XIII[e] siècle, en art militaire, les civilisés étaient les Mongols, et les barbares les gens qu'ils ont battu dans les règles et dans les formes, par le génie de leurs généraux, par l'expérience de leurs capitaines, par la discipline de leurs troupes, et non point du tout par leur nombre. Leur campagne de 1219 est aussi régulière, aussi ordonnée que notre classique campagne de 1805[2] ». L'empereur comman-

1. Cités par Léon Cahun, *Turcs et Mongols*, p. 245.

2. Léon Cahun, *Turcs et Mongols*, p. 279. Voir sur ce sujet un ensemble de témoignages caractéristiques dans ce beau livre, qui évoque sous un aspect si imprévu les farouches Tartares et fait surgir de l'ombre une histoire toute nou-

dait rarement les armées et laissait à ses généraux la plus large indépendance. De loin il combinait, suivant une politique prudente, l'action divergente, et en apparence follement aventureuse, de ces colonnes qui portaient sa puissance du Dniéper à la mer Jaune et à l'Indus ; il pacifiait et organisait le territoire conquis, établissant l'ordre et la prospérité et faisant oublier la mémoire des souverains vaincus, dont les efforts pour soulever leurs anciens sujets restèrent vains presque partout.

Sa mort n'arrêta point les conquêtes. Souboutaï fit captif l'empereur mandchou dans Kaïfong-fou sa capitale ; puis de Chine il fut envoyé contre l'Europe : on connaît sa marche foudroyante à travers la Russie, la Pologne, la Hongrie (1241). En même temps Houlagou attaquait l'empire arabe, s'emparait de la Perse et de la Syrie, et détruisait le khalifat de Bagdad ; mais ses efforts, mal coordonnés, malgré de longues négociations, avec ceux de saint Louis, se brisèrent contre l'Égypte. Ce fut un grand bonheur pour la chrétienté que le choc de ces deux flots de nomades, dont les forces contraires se neutralisèrent et finirent par s'anéantir mutuellement.

Tandis que Russie, Turkestan et Perse devenaient des royaumes mongols sous la suzeraineté du Grand Khan Koubilaï, celui-ci, maître de la Chine du nord avait attaqué les Soung : il lui fallut vingt-sept ans pour en triompher (1253-1280). Les contrées voisines, Yunnan, Birmanie, Annam, États Chans, Tibet, Corée, durent se reconnaître vassales ou furent conquises.

L'invention de la boussole, du moins son utilisation en mer, ouvrait à la marine les horizons lointains : les escadres mongoles parcoururent les mers et imposèrent tribut à Formose, à Luçon, aux îles de la Sonde, à Ceylan, poussant même jusqu'à Madagascar. Cependant Java sauva son indépendance, et le Japon, irrité par la conquête de la Corée, mit à mort les envoyés tartares qui réclamaient l'hommage. Koubilaï équipa une flotte formidable de 900 vaisseaux, portant 100 000 hommes, pour venger cette injure ; mais une tempête détruisit cette invincible Armada.

velle — à la vérité déjà racontée voici plus d'un siècle par de Guignes *(Histoire générale des Huns, des Turcs et des Mongols)*, mais qui donc la connaît ?

Que les détracteurs de la valeur guerrière des Chinois veuillent bien observer que ces mêmes Mongols qui taillèrent en pièces, comme en se jouant, les chevaleries teutonique, hongroise et polonaise, qui un peu plus tard vont écraser Bajazet, le vainqueur des croisés à Nicopolis, ne mirent pas moins de soixante-douze ans à conquérir la Chine; d'ailleurs leurs armées d'Europe et de Syrie étaient remplies de Chinois mercenaires ou levés par conscription, les arbalétriers notamment, les artilleurs de mangonnaux et autres machines de siège, et ils étaient en si grande considération qu'ils jouissaient du privilège d'emmener leurs femmes avec eux. Enfin, il faut noter que la première mention connue des armes à feu se rapporte au siège de Kaïfong-fou (1234) où les Chinois firent usage de canons contre les Mongols de Souboutaï. N'est-il pas vraisemblable que Souboutaï emmena avec lui, dans sa campagne de Hongrie, soit des pièces soit au moins des témoins de l'effet singulier des nouveaux engins et que c'est aux Mongols que l'Europe doit, de même que la boussole, l'idée de la poudre et des armes à feu, qui y apparaissent quelques années plus tard?

Du Don à la mer Jaune, tout obéissait à l'empereur mongol. Koubilaï avait établi sa capitale à Pékin, — Khanbaliq (résidence du Khan), comme on le nommait alors, — devenu une ville splendide. Les ambassadeurs de toute l'Asie s'y rencontraient avec les envoyés du Pape. L'aventurier vénitien Marco-Polo, qui jouit de la faveur de l'empereur et passa une grande partie de sa vie à son service, nous a raconté les merveilles de cette époque. C'était un épanouissement universel de talents, encouragés et récompensés par ces prétendus barbares qui partout, en Chine, aux Indes, au Turkestan, ont marqué leur empreinte par de grands travaux publics, de sages mesures d'administration, le respect de toutes les croyances, et surtout l'amour éclairé des lettres et des arts dont ils ont laissé des monuments magnifiques.

La domination mongole, s'étendant sur toute l'Asie et l'Europe orientale eut pour effet d'établir pour la première fois des communications entre la Chine et les nations d'Occident qui, jusque-là, ignoraient son existence. Ce furent d'abord les ambassades religieuses : les moines Jean de Plan-

Carpin, puis Ruysbroeck ou Rubruquis, envoyés par Innocent III et par saint Louis, pénétrèrent jusqu'à Karakoroum, résidence des premiers successeurs de Gengis-Khan. Ils trouvèrent parmi les Mongols de nombreux chrétiens nestoriens; leurs relations inspirèrent l'espoir de convertir à la foi chrétienne le monde oriental, et de nombreuses missions furent envoyées en Chine où elles réussirent fort bien : Pékin devint un archevêché, d'où dépendaient plusieurs suffragants et plus de cent mille chrétiens. Au Tibet, l'empereur reconnut à l'un des lamas la prééminence sur tout le clergé bouddhique, — prééminence qui plus tard passera au Dalaï Lama (institué en 1417) et sera l'origine de son pouvoir; — le lamaïsme ou bouddhisme réformé devint la religion préférée des Mongols de Chine.

Dès 1335, par suite de la faiblesse et des débauches du souverain, des révoltes naquirent dans le sud de l'empire. En 1368, un jeune bonze, jetant le froc, prit la tête de l'insurrection ; au bout de douze années de lutte, il finit par balayer de Chine les Mongols (1380). Depuis qu'ils avaient franchi la Grande Muraille en 1208, cent soixante-douze ans s'étaient donc écoulés, mais ils n'eurent guère que soixante-quinze ans de domination sans conteste.

Cet effondrement des terribles Mongols surprend moins quand on songe — sans parler de la valeur des Chinois qu'ils avaient eu tant de peine à vaincre — à leur petit nombre et à leur faiblesse dès qu'ils cessaient de marcher constitués en armées et se dispersaient dans un pays conquis. Partout il en est de même ; les empires fondés par les nomades s'écroulent comme châteaux de cartes. Étonné d'une chute si soudaine, l'historien cherche à l'expliquer par l'inaptitude des nomades à élever un édifice stable et par leur amollissement dans le luxe et le bien-être. Eh non ! C'est une simple question de nombre : une armée n'est point un peuple ; au repos et dispersés, les vainqueurs s'évanouissent. Le nomade, arrivé du premier coup avec toutes ses forces — toujours minimes, car le désert ne nourrit pas grand monde — ne peut jamais les renouveler. Le conquérant sédentaire, lui, peut tirer des renforts de la mère-patrie, sa puissance sans cesse rajeunie devrait être éternelle. Qu'advint-il cependant de l'em-

pire d'Alexandre, une fois l'élan des conquérants épuisé? Où étaient en Gaule, en Espagne, en Afrique, en Grande-Bretagne, les invincibles Romains qui les avaient domptées, quand les barbares se présentèrent? Était-ce le luxe de ces pauvres contrées qui les avait énervés? A peine y eut-il de résistance : un chef de bande franques prit la France, un aventurier ostrogoth supprima l'empereur. Les Anglais ont-ils pu garder les États-Unis, et l'Espagne l'Amérique du Sud? Croit-on que, sans la domination des mers, l'Angleterre conserverait longtemps son empire des Indes? Cependant, avec moins de forces, sans secours à attendre, le Grand Mogol s'y est maintenu trois siècles et n'a disparu que devant les canons modernes; en Europe même, le Turc tient toujours, depuis quatre siècles, avec une poignée d'hommes.

La révolution qui renversa la dynastie mongole présente bien tous les caractères de celles que nous avons vues à chaque page de l'histoire de Chine : irritation contre un monarque faible et adonné aux plaisirs, bandes impunies de brigands que viennent grossir les mécontents, impuissance du prince quand il a perdu l'affection du peuple dans lequel ses soldats sont comme noyés, intronisation du chef des rebelles, si obscure que soit son origine, ses succès prouvant à tous qu'il est le véritable Fils du Ciel. Mais ici, il y a en plus un trait nouveau : la lutte n'a point seulement pour but et pour effet le renversement d'un souverain odieux, mais l'expulsion d'un conquérant étranger et de son peuple. C'est un soulèvement national pour l'indépendance de la patrie.

L'existence de ce patriotisme est d'autant plus remarquable que la Chine ne renfermait pas une population homogène, mais bien une agrégation de races absolument diverses assemblées par la force des armes, où tout prince était un étranger pour une partie de ses sujets; les souverains huns, turcs et mandchous avaient pu, pendant des siècles, maintenir leur domination sur une grande partie du territoire, sans plus de difficultés que les princes purement chinois. Il faut donc admettre que les Mongols avaient suscité un sentiment spécial de haine, qui englobait leur race entière et animait tous les vaincus sans distinction. Était-ce par leur barbarie? Nullement, car, la conquête finie, nous voyons, durant plusieurs

règnes, Chinois et Mongols vivre en parfaite intelligence, les seconds respectant les mœurs et coutumes des premiers et les adoptant même en partie.

Il semble que ce qui fit naître chez les Chinois le concept du patriotisme, ce fut de voir leur pays aux mains d'étrangers qui restaient et voulaient rester des étrangers. Les Mongols pouvaient bien habiter la Chine et prendre les façons chinoises, ils n'en demeuraient pas moins les hommes de la steppe : là était toujours le centre de leur puissance, les tombeaux des aïeux, les lieux sacrés de leurs traditions ; si les empereurs résidaient l'hiver en Chine, c'était à Pékin, tout près du désert, où l'été ils s'empressaient de retourner ; les assemblées des tribus, les conseils où s'élisaient les Grands Khans, où se combinaient les grandes entreprises, tout avait lieu en Mongolie. Bref, les Chinois voyaient clairement que la Chine n'était plus qu'une province tartare. Voilà sans doute ce qui les exaspéra : fiers de leur nombre, de leur civilisation, de leur force, ils entendaient que l'empire fût chinois, l'empereur fût-il étranger.

Observons, à l'appui de cette opinion, que les Tartares Mandchous se maintiennent depuis deux cent cinquante ans, bien qu'ils conservent jalousement la pureté de leur sang et leurs privilèges de vainqueurs ; mais leur politique est chinoise, et c'est la Mandchourie qui est devenue une province de Chine : le Chinois supporte ces étrangers qui gouvernent pour son compte.



La dynastie fondée par le vainqueur — celle des Ming — eut, un siècle durant, un grand éclat. A son tour, elle prit l'offensive contre les Tartares et conquit toute la Mongolie. S'arrogeant tous les droits des Grands Khans qu'elle remplaçait, elle exigea l'hommage des royaumes mongols vassaux et l'obtint. L'Indo-Chine, qui s'était rendue indépendante, fut conquise de nouveau. L'immense empire, tel que les Mongols l'avaient constitué, était donc refait au profit des Chinois. La marine reçut une impulsion puissante. Manille, Java, Sumatra, Soulou, Bornéo, les États Malais, le Malabar, Ceylan, l'Arabie furent visités par les flottes impériales et payèrent tribut.

Parvenus dans la Mer Rouge et à Madagascar, les Chinois étaient sur le point d'atteindre l'Europe, soit par l'Égypte, soit par la route encore inconnue du cap de Bonne-Espérance, lorsque des désastres à l'intérieur firent abandonner les grands desseins. Mais n'oublions pas, quand nous nous sentons enclins à railler cet empire du Milieu engourdi dans son immobilité et son isolement, que, cinquante ans avant Vasco de Gama, les vaisseaux chinois étaient venus au devant de nous et avaient fait plus de la moitié du chemin.

En 1592, Hidéyoshi, le fameux dictateur du Japon, avait entrepris la conquête de la Corée, provoquant ainsi la Chine suzeraine. Les Japonais, après quelques succès, furent repoussés jusqu'à la mer, et la mort d'Hidéyoshi (1598) leur fournit un prétexte honorable de se rembarquer. Telle fut la première guerre sino-japonaise, dont Chinois et Japonais s'attribuent également la gloire.

On voit que la dynastie des Ming, quoique de pure race chinoise, n'était ni moins active ni moins belliqueuse que les Tartares. C'est sous le nom de Hong-Ou, *grand guerrier*, qu'est connu son fondateur. Tous ses successeurs commandèrent personnellement les armées. Ils eurent deux résidences, Nankin et Pékin (capitales du sud et du nord), qu'ils embellirent de palais et de temples. Ils couvrirent l'empire de routes, de ponts, de canaux. Ils protégèrent les arts et les lettres. Par leur ordre fut établie une encyclopédie qui contient 22 877 volumes et dont la table seule en comprend soixante; une géographie complète de l'empire remplit quatre-vingt-dix volumes.

Mais l'histoire de toutes les dynasties se ressemble : après les grands souverains qui les fondent, puis les portent à leur apogée en conquérant le monde jaune tout entier, il semble que leur vigueur soit épuisée par un effort trop gigantesque. Quelque temps leur grandeur se soutient par son prestige; mais surviennent des princes incapables et dissolus : aussitôt les révoltes éclatent, l'ennemi extérieur reprend ses incursions, tout s'écroule. En 1641, un rebelle se proclama empereur et s'empara successivement de Nankin et de Pékin, où le Fils du Ciel se pendit (1644). Un de ses généraux, occupé à guerroyer contre les Mandchous, marcha contre l'usurpateur

et imagina d'appeler à l'aide ceux qu'il combattait jusque-là. Les Mandchous arrivèrent donc à Pékin en libérateurs, et furent accueillis comme tels. Le trône était vacant : ils y installèrent un empereur de leur race. Ils n'agirent pas en conquérants : les fonctionnaires chinois restèrent en fonction, les personnes, les coutumes, les biens furent respectés; rien n'était changé, il n'y avait que quelques Chinois de plus en Chine. Toute la contrée au nord du Yang-Tsé accepta le nouveau régime. Mais au sud, un prince de la dynastie Ming se proclama empereur à Nankin : il fut vaincu et tué; successivement trois autres Ming soutirent la lutte en reculant pied à pied vers le sud. Enfin en 1650 la pacification était complète. Ce fut pendant ces guerres que les Mandchous imposèrent aux Chinois de se raser le sommet de la tête et de porter la queue, au lieu du chignon, non comme on l'a dit pour les différencier d'eux-mêmes, mais bien au contraire pour reconnaître ceux qui témoignaient de leur soumission et adoptaient leurs modes, car telle était la coiffure nationale des Mandchous.

Les vainqueurs n'étaient qu'une poignée, moins d'un million d'hommes. Pour maintenir solidement leur domination sur 200 millions d'âmes, ils instituèrent le très habile système qui subsiste encore. La Chine, colonie mandchoue, nous apparaît le type de la colonie telle que la comprennent et savent l'organiser les Asiatiques.

Les Chinois gardèrent toutes leurs places, mais dans les hauts emplois on adjoignit à chaque fonctionnaire un Mandchou ; un grand Conseil, composé de deux Mandchous et de deux Chinois et présidé par l'empereur, domina toute l'administration. Ainsi la direction et la surveillance restèrent aux mains des conquérants, sans que les indigènes fussent dépossédés. De plus, dans chaque province, une garnison tartare fut installée auprès du gouverneur, en apparence pour lui servir de garde, en réalité pour le surveiller et l'empêcher de fomenter une révolte. Le gouverneur a tous les pouvoirs civils et militaires — sauf sur les Tartares, — mais à la condition d'en user conformément à la politique impériale; le maréchal tartare qui n'a aucune autorité, sauf sur la garnison mandchoue, le tient en réalité dans sa main.

Aucun danger extérieur n'étant plus à craindre, puisque tout était conquis jusqu'aux déserts des flots et des monts, rien ne fut épargné pour démilitariser les Chinois. Le lettré eut toutes les places et tous les honneurs, l'officier professionnel perdit toute considération et n'obtint même plus les hauts grades militaires, confiés d'emblée à des civils. Cependant, contraste significatif, le maréchal tartare, qui ne commande qu'à quelque milliers d'hommes, a le pas sur le vice-roi qui gouverne cinquante millions d'hommes et dispose de cent mille soldats ; bien mieux, les Mandchous, tous soldats de naissance, ne sont autorisés à passer les examens littéraires et à entrer dans les carrières civiles qu'après avoir conquis leurs grades militaires, tant la race conquérante craint de voir ses hommes de mérite perdre le goût et la supériorité des armes.

Le second empereur mandchou, Kang-Si (1662-1723) fut peut-être le plus grand prince qui ait gouverné la Chine ; du moins est-il célébré comme tel, parce que sa dynastie est toujours au pouvoir. Monté sur le trône à huit ans, quatre régents gouvernèrent d'abord en son nom ; l'un d'eux étant venu à mourir, l'empereur, au lieu de le remplacer, déclara comme le jeune Louis XIV à la mort de Mazarin, qu'il gouvernerait lui même : il avait alors quatorze ans. « Ainsi, à l'Orient et à l'Occident, au sein de deux civilisations bien différentes, on voyait s'inaugurer dans les mêmes circonstances et à la même époque les deux plus grands règnes qui aient illustré l'Empire chinois et la monarchie française » (le père Huc). Et le même temps voyait l'apogée de la splendeur des Grands Mogols, qui couvraient l'Inde de chefs-d'œuvre.

Kang-Si eut d'abord à lutter contre un formidable soulèvement dans le Sud, toujours mal soumis aux hommes du Nord. Vainqueur, il envoya une flotte faire la conquête de Formose. Puis les hostilités éclatèrent avec les Russes. Ceux-ci étaient depuis longtemps en contact étroit avec l'Empire chinois, grâce aux Mongols à la fois maîtres de la Chine et de la Russie : sous leur dynastie, un des corps de la garde de Pékin était entièrement formé de Russes. Le renversement de la domination mongole par les Chinois interrompit ces relations ; mais en affaiblissant les terribles Tartares, il

permit aux Russes d'abord de s'affranchir, puis de s'enfoncer en Asie à la poursuite de leurs anciens vainqueurs. C'est ainsi que le Cosaque Yermak s'avançait en 1584 jusqu'à l'Irtych, et qu'en 1636 ses successeurs, passant au nord de la Mongolie, atteignaient la mer d'Okhotsk. De là, ils redescendirent vers l'Amour, sur les bords duquel ils bâtirent des forts (1651).

En 1656, une ambassade russe, venue par terre, se présenta à Pékin où elle se rencontra avec une ambassade hollandaise arrivée par mer. En dehors des envoyés du pape, c'étaient les premières ambassades venues d'Europe. Les Russes refusèrent de se soumettre au cérémonial imposé par les Chinois aux envoyés des princes vassaux et que les Hollandais acceptèrent : ils ne furent pas reçus. En 1689, la guerre éclata ; les Chinois s'emparèrent des forts russes sur l'Amour. Le traité de Nertchinsk, survenu bientôt, rejeta les Russes au nord du fleuve. En 1720 et en 1727, de nouvelles ambassades russes furent reçues en audience ; elles obtinrent pour les Russes un accès permanent à Pékin : afin de faciliter les relations que la communauté de frontières rendait inévitables, un certain nombre de jeunes sujets russes pouvaient résider dans la capitale pour étudier le chinois, et leur directeur fut investi des fonctions de chargé d'affaires. Ainsi, pendant que les barbares d'Occident venus par mer étaient, en dehors de très rares ambassades, sévèrement exclus du territoire, le Russe était traité en voisin et en ami.

Le petit-fils de Kang-Si, Kien-Loung, porta l'empire mandchou à l'apogée de sa grandeur (1736-1799). Il dompta d'abord de terribles rébellions dans le sud, puis en Mongolie. Il imposa de nouveau le tribut à la Birmanie, qui a continué à le payer jusqu'en 1890, même après la conquête anglaise, et soumit les peuplades indépendantes du Sze-Tchouen, restes des anciennes populations qui avaient couvert la Chine avant que les Cent Familles en fissent la conquête. Les Gourkhas ayant attaqué le Tibet, une armée chinoise envahit le Népaul qui dut subir les conditions du vainqueur : aujourd'hui encore, malgré la suzeraineté anglaise, une ambassade du Népaul vient tous les quatre ans apporter le tribut à Pékin. Le roi du Tibet fut supprimé (1751) et le pouvoir royal remis au

dalaï-lama, en récompense des services que lui et ses prédécesseurs avaient rendus à la dynastie. En effet, négligés par les Ming confucianistes, les lamas avaient envoyé au khan mandchou le titre de « seigneur des dons de la religion », avec des présents qui le désignaient à tout le monde bouddhique comme le vrai souverain légitime, ce qui avait puissamment contribué à la soumission de la Chine. De même, en Occident, Charlemagne fit roi le pape qui le consacra empereur[1].

Le Turkestan occidental fut définitivement soumis et la tribu nomade des Éleutes écrasée. Quand le général vainqueur revint à Pékin, l'empereur, conformément à la tradition, alla à sa rencontre à dix lieues et le ramena en grande pompe dans la capitale, en lui cédant la place d'honneur. Ce triomphe tout romain montre assez l'estime que les Chinois accordent aux services militaires.

Kien-Loung mourut en 1799, ayant régné soixante-trois ans. Les cent cinquante premières années de domination mandchoue, presque entièrement remplies par les règnes des deux illustres empereurs Kang-Si et Kien-Loung furent, sans doute, les plus florissantes de toute l'histoire chinoise. L'Empire, partout triomphant, n'avait plus d'ennemis : Mongols, Mandchous, Tibétains, Indo-Chinois, aborigènes, peuple des Cent Familles, tout ce qui vivait sur cette face du globe ne formait plus qu'une nation ; autour d'elle plus rien que la mer, le désert, les monts infranchissables.

* * *

Alors que tout présageait à la Chine un avenir de paix perpétuelle, s'ouvrit pour elle une ère de calamités. A l'intérieur, des rébellions constantes ; à l'extérieur, les agressions d'ennemis, jusque-là inconnus, surgis de la mer comme des pirates ; en face de ces périls, d'incapables monarques. En 1808, la société secrète des « Nénuphars Blancs » déchaîna

1. Qu'on ne croie point cependant que l'empereur de Chine soit à proprement parler bouddhiste. Bien qu'il prenne part à certaines cérémonies bouddhiques, il est avant tout Fils du Ciel et, comme tel, grand prêtre du culte du Ciel et des Esprits de la nature.

contre les Mandchous une révolte qui dura huit ans. En 1840, éclata avec l'Angleterre, qui voulait imposer la vente de son opium des Indes, l'inique guerre dite de l'opium. Canton fut bombardé, Changhaï pris, Nankin menacé. La Chine céda. Le résultat de cette guerre fut d'ouvrir la Chine : cinq ports étaient dorénavant accessibles au commerce anglais, on accordait des concessions de terrain et les privilèges de l'exterritorialité, en outre de la cession d'Hong-Kong, premier pas vers le démembrement de la Chine. La France et les États-Unis envoyèrent des ministres à Canton et obtinrent des conditions identiques. En 1851 commença la révolte des Taï-pings, qui nous apparaît comme particulièrement terrible parce que nous en tenons le récit de la bouche même des témoins et des acteurs, mais qui, à en juger par l'histoire, ne se distingue guère de celles qui l'ont précédée ou suivie. Elle eut pour chef une sorte d'illuminé, qui avait étudié la religion chrétienne avec un missionnaire protestant et se croyait l'élu du Seigneur. Il se proclama empereur. Bientôt maître de presque toute la Chine au sud du Yang-tsé, il établit sa capitale à Nankin. Cependant un certain nombre de places fortes, notamment les ports et surtout Canton, restèrent fidèles. Les négligeant, il lança ses armées contre Pékin, mais elles furent repoussées devant Tientsin et perdirent beaucoup de monde dans leur retraite.

Au moment même où l'Empire était ébranlé sur ses bases par ce formidable soulèvement, il attirait sur lui les armes de la France et de l'Angleterre par la mauvaise exécution du traité de Nankin. La flotte franco-anglaise s'emparait de Canton en 1857, puis des forts de Takou, à l'embouchure du Peï-ho. La Chine signait aussitôt le traité de Tientsin ; mais à peine avaient disparu les vaisseaux ennemis, que les forts de Takou étaient réédifiés plus solidement et la ratification du traité refusée. La flotte alliée, essayant de nouveau de forcer l'entrée du Peï-ho, essuyait un échec devant Takou. Il fallut une expédition en règle. En 1860, une armée de vingt mille Français et Anglo-Indiens prenait les forts de Takou, battait l'armée mandchoue à Palikao et campait devant Pékin où, en représailles du massacre des parlementaires, elle brûlait le Palais d'Été. L'empereur s'était enfui en Mongolie. Son frère, le prince

Koung, signa les traités de Pékin qui ouvraient de nouveaux ports, reconnaissaient de grands privilèges aux missionnaires catholiques et cédaient à la Russie, pour prix de ses bons offices, toute la province entre l'Oussouri et la mer, où aussitôt va naître Vladivostok.

Cependant tout l'Empire était en révolte. Depuis 1855, à la voix d'un musulman revenant de la Mecque, les mahométans du Yunnan s'étaient soulevés et avaient proclamé un sultan. Tandis que les Taï-pings tenaient toute la Chine du Sud, aux portes mêmes de Pékin, d'autres révoltés, les « Barbes rouges », avaient proclamé empereur un prétendu descendant des Ming et parcouraient le Chantoung, le Pétchili, le Honan. Guerre étrangère, soulèvement universel, l'Européen maître de la capitale du Nord, un usurpateur trônant dans celle du Sud, il est prodigieux qu'en de pareilles circonstances une dynastie de conquérants ait pu se maintenir. Comment l'expliquer, sinon par l'habile politique des Mandchous vis-à-vis des lettrés, seuls aptes à former un personnel gouvernemental ? On ne voit pas un seul lettré se joindre aux rebelles, qui n'ont pour chefs que des hommes du peuple auxquels on ne peut refuser le talent militaire, de l'audace et une certaine habileté naturelle, mais sans culture et incapables d'organisation : des « rois-coolies », comme les Impériaux les appelaient par dérision [1].

Enfin en 1864, après treize ans de carnage effroyable qui firent, croit-on, périr plus de trente millions d'âmes, une armée impériale emporta d'assaut la capitale des rebelles, Nankin. Mais au moment où la révolte des Taï-pings prenait fin, un aventurier musulman, Yacoub-Beg, s'insurgeait dans le Turkestan chinois et s'en proclamait émir. Il fut reconnu par l'Angleterre et la Russie et signa avec elles des traités de commerce. Ainsi une grande rébellion musulmane soulevait à la fois le Yunnan et le Turkestan. Les Chinois durent faire des efforts considérables pour rétablir leur domination, ils n'y

1. La France et l'Angleterre, qui d'abord avaient gardé la neutralité entre les partis, comprirent que la mentalité de ces rois-coolies ne permettait pas de croire à la durée de leur pouvoir ni à la valeur de leurs engagements. Pour ramener l'ordre nécessaire au commerce, elles prirent le parti d'aider au rétablissement du pouvoir impérial. Les Français jouèrent un rôle prépondérant dans cette campagne, malgré la bruyante réputation faite au capitaine Gordon par les Anglais.

parvinrent qu'en 1873 au Yunnan et en 1877 au Turkestan, après la mort de Yacoub-Beg.

Faut-il rappeler les événements qui suivirent : la perte de l'Indo-Chine, conquise par les Français et les Anglais; la guerre avec la France, le désastre de Foutchéou et la victoire de Langson; la guerre sino-japonaise à la suite de laquelle la Chine perd Formose et la suzeraineté de la Corée; Kiao-Tchéou occupé par les Allemands, Port-Arthur cédé aux Russes et Weï-haï-Weï aux Anglais; la concession du chemin de fer de Mandchourie qui met cette province aux mains des troupes russes; enfin le soulèvement boxeur de 1900 et l'expédition internationale contre la Chine?

Période de désastres, qui comme toujours coïncide avec le gouvernement de princes incapables, de mineurs, d'impératrices douairières; avec des régences, des intrigues, des coups d'État. Les monuments, les routes, les canaux, tout s'effondre; une décadence qui semble irrémédiable présage la fin de la dynastie, qu'un bras vigoureux pourrait seul sauver, et que la loi de succession condamne à des règnes d'enfants.



Est-ce ainsi qu'on se représente l'histoire de la Chine Dans cette interminable suite de guerres, de massacres, de déchirements, de conquêtes, où retrouve-t-on nos spéculations bénévoles? Homogène, éternelle, paisible, la Chine eût dû atteindre un degré de prospérité sans égal : son actuelle infériorité vis-à-vis de l'Europe plus jeune indiquerait l'épuisement et la décrépitude. Cet amas de fallacies s'écroule dès qu'on y touche. Les faits parlent.

Point de nation homogène; cent races, les unes restées pures, les autres fondues et amalgamées, mais, suivant les divisions naturelles et les intérêts locaux, toujours prêtes à se déchirer.

Point d'unité politique traditionnelle : des unifications factices, violentes, éphémères, mais le plus souvent un morcellement extrême.

Point de patriotisme national, puisqu'il n'y a pas de nation; toutes les races dominent successivement : qu'importe au

peuple, s'il est soumis, le nom de son maître? Mais un patriotisme local, qui soulève d'incessantes révoltes et ressuscite à toutes les périodes de l'histoire les anciens États abolis.

Entre ces peuples, entre ces États, guerre constante, guerre acharnée. Tout roi veut l'empire, tout empereur la domination du monde jaune; maître des Jaunes, il se lance à la conquête de l'inconnu.

Soulèvements populaires, révoltes des princes, séditions militaires, coups d'État des ministres, ainsi s'écroulent et se relèvent tous les trônes. Ce ne sont point seulement les monarques qui sont guerriers, les peuples sont toujours prêts à courir aux armes, rien ne se fait que par la violence.

L'esprit d'aventure emmène les explorateurs à travers toute l'Asie, — peut-être en Amérique, — les flottes en Océanie et en Afrique, les Huns, les Turcs et les Mongols jusqu'au cœur de l'Europe.

Est-ce à dire que les masses ne pensent qu'aux batailles? Non, sans aucun doute: hormis chez les nomades, en quel peuple, en quel temps vit-on pareille chose? Pour « bouter hors de France » les Anglais, Charles VII ne trouva jamais quinze mille soldats à donner à Jeanne d'Arc ou à Richemont. Trente mille Suédois ravagèrent impunément l'Allemagne pendant vingt ans. Dit-on que la France et l'Allemagne sont nations peu guerrières? Aujourd'hui l'infime peuplade des Mandchous tient asservie l'énorme Chine. Pour empêcher le colosse, jadis garrotté par surprise, de rompre le filet qui lie ses membres, le nain s'est efforcé de le déviriliser. De violents soubresauts prouvent cependant que toute vigueur n'est pas éteinte. S'il devient libre, prenons garde!

Que conclure, sinon que la Chine n'est pas un pays, mais un monde? Il y a une Chine comme il y a, non une France ou une Italie, mais une Europe. Qu'importent les unifications éphémères des César, des Charles-Quint, des Napoléon, celles de Hoang-ti et de Ou, de Koubilaï et de Kang-Si! œuvres des conquérants et des aventuriers. Toujours les nationalités se reforment et s'affranchissent. La Chine est une aujourd'hui: combien d'États formera-t-elle demain?

L'illusion de l'unité, nous la devons aux lettrés. Telle est la difficulté d'une écriture qui contient autant de signes que

de mots et dont seuls quelques académiciens parviennent à connaître les soixante mille caractères, qu'une fraction infime de la nation peut atteindre à la compréhension des textes. Laissée de côté dans les périodes de crise qui veulent des hommes d'action, cette poignée de lettrés devient au contraire indispensable quand le pouvoir incontesté désire s'appuyer sur une administration éclairée et régulière et s'entourer de l'éclat des lettres. Hostiles aux militaires ignorants, dont ils redoutent la concurrence, conservateurs à l'excès, — car, ne devant leur fortune qu'aux livres, véritables talismans procurant à qui sait les déchiffrer pouvoir et richesse, ils rejettent toute idée nouvelle qui démontrerait les lacunes de leur omniscience, — les lettrés conduisent insensiblement l'empire à sa perte. Mais, phénomène admirable, c'est grâce à eux qu'il peut se reconstruire. C'est parce qu'ils maintiennent par toute la Chine l'unité du savoir, l'unité de la doctrine, l'unité des traditions, que tout nouveau conquérant retrouve du premier coup une administration toute prête, la même sous toutes les dominations : rien ne semble changé. Ils sont l'unique mais puissant élément de stabilité politique : s'il y a une Chine, c'est grâce à eux. Mais, dans ce moule éternel, quelle matière hétérogène et changeante !

D'ailleurs ce moule est large et plastique : il n'empêche nullement l'évolution de la société, tout au plus il la modère et la régularise. Quelles sont les lois de cette évolution ? à quel stade est-elle parvenue ? Voilà qui est malaisé à déterminer. Nous avons noté des analogies souvent frappantes avec des événements ou même des périodes de l'histoire d'Occident, mais loin de nous éclairer, ces analogies nous déconcertent : elles évoquent pêle-mêle les peuples les plus divers, les époques les plus éloignées. Elles semblent témoigner que partout les mêmes circonstances produisent les mêmes effets, mais que l'enchaînement de ces circonstances n'est nullement immuable, et que toutes les fractions de l'humanité ne tournent point dans un même cycle. La Grèce de Périclès l'emportait en civilisation sur la Chine ; à son tour celle-ci apparut plus avancée que l'Occident aux Européens qui la découvrirent au XIIIe siècle ; et voici qu'aujourd'hui nous la dépassons de nouveau.

Nos propres vicissitudes ont-elles seules produit ces oscillations autour de la civilisation chinoise demeurée immobile? Assurément non. Entre la Chine de l'empereur Ou et celle de Kang-Si, il y a la même distance qu'entre la France de Charlemagne et celle de Louis XIV. Mais tandis que nous procédons par bonds, sa progression est continue et lente. Ses inventions, l'imprimerie, la boussole, la poudre, la banque, ne sont point anciennes : elles ont précédé les nôtres, mais de peu. L'avance énorme que nous avons prise n'est que l'œuvre d'un siècle et rien ne prouve qu'avec leur marche mesurée, les Chinois, évitant nos faux pas, ne parviennent à nous rattraper.

Surtout si nous leur en imposons la nécessité! Notre civilisation ne se manifeste guère à l'extérieur que par la force brutale qu'elle nous donne et les conquêtes qu'elle nous permet. Or, les Chinois n'ont nulle envie d'être conquis par nous. « A mort l'étranger! » Ce cri que n'ont point entendu tant de conquérants qui se fixaient à demeure et n'arrivaient en Chine que pour s'y faire Chinois, ce cri s'élève de toutes parts contre l'Européen orgueilleux qui veut commander en Chine et y rester étranger. Ainsi qu'il advint aux Mongols, souverains de l'Asie et non pas seulement de l'Empire du Milieu, nous groupons contre nous tous les intérêts, tous les sentiments. La réaction contre l'extérieur éveille dans le peuple le sens de sa propre personnalité; au danger commun les patries fragmentaires reconnaissent leur parenté; la grande patrie prend conscience d'elle-même. De ce monde turbulent et guerrier que nous nommons la Chine, craignons de faire une nation!

CAPITAINE D'OLLONE

LETTRES

DE PARIS ET DE VIENNE

— 1859-1862 —

A MATHILDE WESENDONK[1]

XVIII

Paris, 30 sept. 60.

Ma chère, très chère enfant !

Jusqu'à présent, ce n'était jamais qu'un état de malaise qui me semblait permettre une interruption dans mes besognes. Mais aujourd'hui il faut absolument que je me fasse libre, une heure, — pour être libre !...

Ah ! comme l'enfant se saoule de Raphaël et de peinture ! Comme cela est beau, délicieux, reposant ! Il n'y a que moi que tout cela ne veut point toucher, jamais ! Je suis toujours encore le Vandale qui, depuis une année de séjour à Paris, n'est pas encore parvenu à visiter le Louvre ! Cela ne vous dit-il pas tout ?...

Comment je vais, autrement ?... Figurez-vous que je m'efforce à tout prix d'inventer de la musique. Vénus doit apprendre à mieux chanter ! Comment cela me réussit ?... Vous savez bien que je vous écris toujours des lettres muettes (ou plutôt invisibles). Dans l'une de celles-ci, je vous parlais longuement de deux minuscules oiseaux des Indes qui sont entrés ici dans mon logis et que je ne voulais plus rendre, parce qu'en été ils chantaient merveilleusement et ainsi m'égayaient toujours au moment du déjeuner. Le petit mâle

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mars et 1er avril 1905.

et la petite femelle, chacun avait son ramage particulier, très fin et mélancoliquement mélodieux.

Finalement, vers la mi-août, en revenant de mon excursion au Rhin, je n'entends plus du tout la petite femelle, et le petit mâle ne fait plus que gazouiller sans cesse, toujours avec plus d'inquiétude et plus d'effort pour retrouver son mélodieux ramage : en vain ! il n'y arrive plus ! Il ne pouvait plus chanter. Je n'avais jamais observé, mais seulement entendu dire, que les oiseaux chanteurs deviennent muets vers la fin de l'été et ne reprennent leur chanson qu'à l'approche du printemps. Mais je croyais que c'était une affaire finie pour eux vers ce temps-là, qu'ils n'en éprouvaient plus le besoin et qu'ils l'oubliaient donc ! J'apprenais là qu'il en était autrement : mon petit mâle semblait tout étonné d'avoir perdu la mélodie et de ne pouvoir la recouvrer malgré tous les efforts. Cela m'a extraordinairement intéressé, saisi. Cette aliénation de l'être le plus intime, ce refus de la force mélodique ! A qui appartient-elle ? A l'oiseau ? — ou bien qui donc la lui prête seulement ? Il est certain que seul un état extatique lui rend la mélodie possible; cet état lui devient tellement habituel dans la saison que, l'autre saison venue, il est tout effrayé aussitôt de voir que le charme l'a soudain abandonné. A la fin, il s'y habitue : quelque chose en lui-même lui dit qu'au printemps il pourra de nouveau chanter !... Je vous écrivais beaucoup de choses là-dessus. Le gazouillement et le pépiement plaintif durèrent encore longtemps. — A présent, une autre lettre !... Figurez-vous ! un matin, la petite femelle recommence à gazouiller et parvient vraiment à retrouver tout son ramage, qu'elle répète sans trêve, maintenant, jusqu'à dix fois de suite !... J'étais hors de moi !... Que dire ? Était-ce une anomalie ? Y a-t-il dans la nature aussi des exceptions ? Tout ce que je sais, c'est que cette aventure était arrivée à la femelle ; mais, depuis, je ne l'ai plus jamais entendue...

Ah ! si du moins le ciel voulait redevenir pur ! Comment puis-je supporter cela déjà toute une année ? Mais n'importe : en dépit du ciel et de l'automne, il faut que je compose. Et j'ai fait de la littérature aussi. Je vous enverrai le livre bientôt. Les vers nouveaux pour *Tannhäuser* ne sont pas encore définitifs en allemand; ci-joint le brouillon d'après lequel ils ont

été mis en français, et c'est sur les vers français que je dois composer. Qu'en dites-vous? Dieu sait! La fin approche! Mais comment cela finira-t-il? Cependant toute cette besogne me va bien. Elle me cache ce monde étranger où je dois maintenant demeurer toujours. Je dois être patient: telle est la volonté de cette même puissance qui fait chanter ou se taire mes oiseaux. Mais je ne puis guère en venir au recueillement proprement dit: car là il n'y a que désert et désespoir. Je dois peupler cela de besognes et, quand celles-ci me dégoûtent, les soucis m'aident à vivre encore. *Frau Sorge*[1] reste toujours fidèle...

Ne vous faites pourtant pas des idées fausses: je ne m'attacherais avec force à quoi que ce soit. Par exemple, je ne m'occuperais surtout pas de ce *Tannhaüser* parisien si j'avais quelque chose à extorquer ou même à sacrifier. Au contraire, je fais à mauvais jeu bon visage, parce qu'on me montre aussi bon visage. Pour ce qui concerne les représentations de mes œuvres, jamais de la vie je n'ai encore eu d'aussi bonnes conditions et, sans doute, je ne les aurai plus jamais. A peine puis-je former un souhait, il est exaucé; nulle part la moindre résistance. Maintenant les répétitions au piano ont commencé. Le temps est employé de la façon la plus judicieuse. Chaque détail est soumis à mon examen: j'ai refait trois fois les maquettes des décors avant que l'on réussît à me contenter. A présent, tout devient parfait, et, en tout cas, l'exécution — si elle n'atteint pas l'idéal — sera la meilleure qu'il y ait jamais eu et qu'il puisse y avoir d'ici à quelque temps. Avant tout, je compte sur mon héros: Niemann. Cet homme a des facultés inépuisables. Il est encore à peine dégrossi, et tout, jusqu'ici, ne se fait en lui que par l'instinct. A présent, il n'a pas autre chose à faire, des mois durant, qu'à se laisser conduire par moi. Tout sera étudié jusqu'au dernier point. — Pour Élisabeth, j'ai pareillement une chanteuse jeune, encore à demi-sauvage, Sax[2]: sa voix est prodigieuse, intacte, et son talent généreux. Elle m'est

1. « Dame Souci », — figure allemande qui personnifie les petites misères de la vie quotidienne.

2. Plus connue sous le nom de Marie Sass.

entièrement dévouée. — Vénus — madame Tedesco, engagée expressément pour moi — a une tête superbe pour son rôle ; — toute sa personne, dirai-je presque, n'est qu'un peu trop voluptueuse. Un talent considérable et tout à fait approprié. Wolfram constituait la dernière difficulté ; j'ai fini par faire engager un M. Morelli, un homme d'extérieur magnifique et doué d'une voix merveilleuse. Je verrai maintenant à l'éduquer. Heureusement, l'opéra ne sera pas donné avant que je sois entièrement satisfait des études. Et cela est important. — Je ne pouvais laisser échapper une offre de cette valeur !...

A l'Opéra, on m'aime déjà ; dans mes rapports avec tous il n'y a plus rien de contraint ; on commence à me comprendre ; on ne me contredit en rien, et d'avance on se réjouit de l'évènement. — Donc tout irait fort bien, si en dehors de cela, toute mon existence allait seulement un peu mieux. Rien n'y fait ! Je me réveille triste, et triste je me couche. Il est possible que le mauvais temps y soit pour quelque chose : les moments de santé se font si rares, et le malaise, oui, l'angoisse, gagnent de plus en plus.

Pourtant ne faites pas trop attention à ces plaintes. Finalement, je suis toujours capable de ressentir le plus grand bien-être, sitôt qu'arrive une grande et belle impression. Vous vous rappelez, lors de mon dernier anniversaire, ce fut l'effet du vent d'est. Aujourd'hui, nous avons eu le premier brouillard d'automne : il me rappela fortement Zurich. Peut-être qu'il amène le beau temps. Celui-ci me fera grand bien. — J'ai déjà travaillé à la musique de ma nouvelle scène. Chose étrange ! tout ce qui est intérieur, passionné, — je dirai presque : fémininement extatique, je n'ai pu l'accomplir à l'époque où j'écrivis *Tannhäuser* : là j'ai à démolir et à reconstruire tout ; vraiment ma Vénus d'alors, cette Vénus de coulisses, m'épouvante ! Cela deviendra beaucoup meilleur, cette fois, — surtout si le brouillard amène le beau temps. Mais la fraîcheur, la joie de vivre qu'il y a dans *Tannhäuser*, tout cela est bien, et je n'y puis changer la moindre chose : tout ce qui porte avec soi l'odeur de la légende, d'ailleurs, y est déjà éthéré ; la plainte et le repentir de Tannhäuser sont excellents ; les ensembles irréprochables. Dans les parties passionnées seulement, j'ai dû retoucher de-ci, de-là : par exemple, j'ai rem-

Voyages Internationaux

à Prix Réduits

à Itinéraires tracés par le Voyageur

La Compagnie des Chemins de fer de l'**Est** délivre toute l'année des Livrets internationaux à coupons combinables à prix réduits, de l'Union de Chemins de fer Européens, permettant aux voyageurs de composer à leur gré, un voyage circulaire ou d'aller et retour à l'étranger comportant des parcours sur les grands réseaux français, sur les chemins algériens de l'Etat, algériens P.-L.-M., Ouest-Algérien, Bône-Guelma, et sur certaines lignes maritimes desservies par la Compagnie générale Transatlantique, la Compagnie de Navigation mixte (Compagnie Touache), la Société générale de Transports maritimes à vapeur, ainsi que sur les Chemins de fer **Allemands, Austro-Hongrois, Belges, Bosniaques** et **Herzégoviniens, Bulgares, Danois, Finlandais, Italiens, Luxembourgeois, Néerlandais, Norvégiens, Roumains, Serbes, Suédois, Suisses** et **Turcs.**

Minimum de parcours: 600 kilom.

Durée de validité
- **45** jours jusqu'à 2000 kilomètres inclus.
- **60** jours de 2.001 à 3.000 kilomètres inclus.
- **90** jours au-dessus de 3.000 kilomètres.

Les réductions par rapport aux prix des billets simples atteignent et dépassent 20 °/₀.

Il n'est pas concédé de franchise de bagages.

Les billets doivent être demandés un certain temps à l'avance.

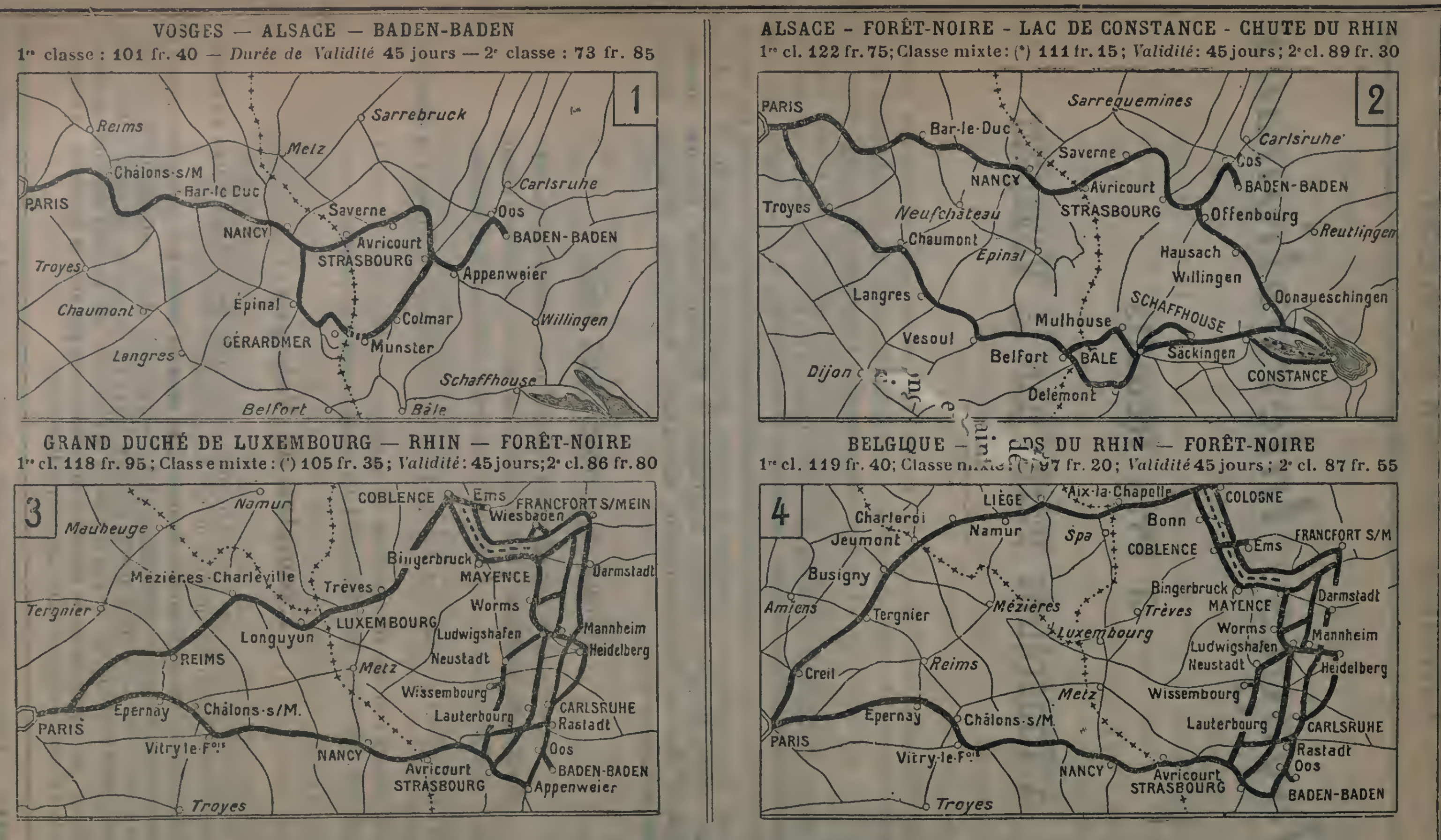
Exemples de Voyages

On trouvera ci-après un certain nombre d'exemples de voyages tracés au moyen de coupons de l'Union de Chemins de fer Européens.

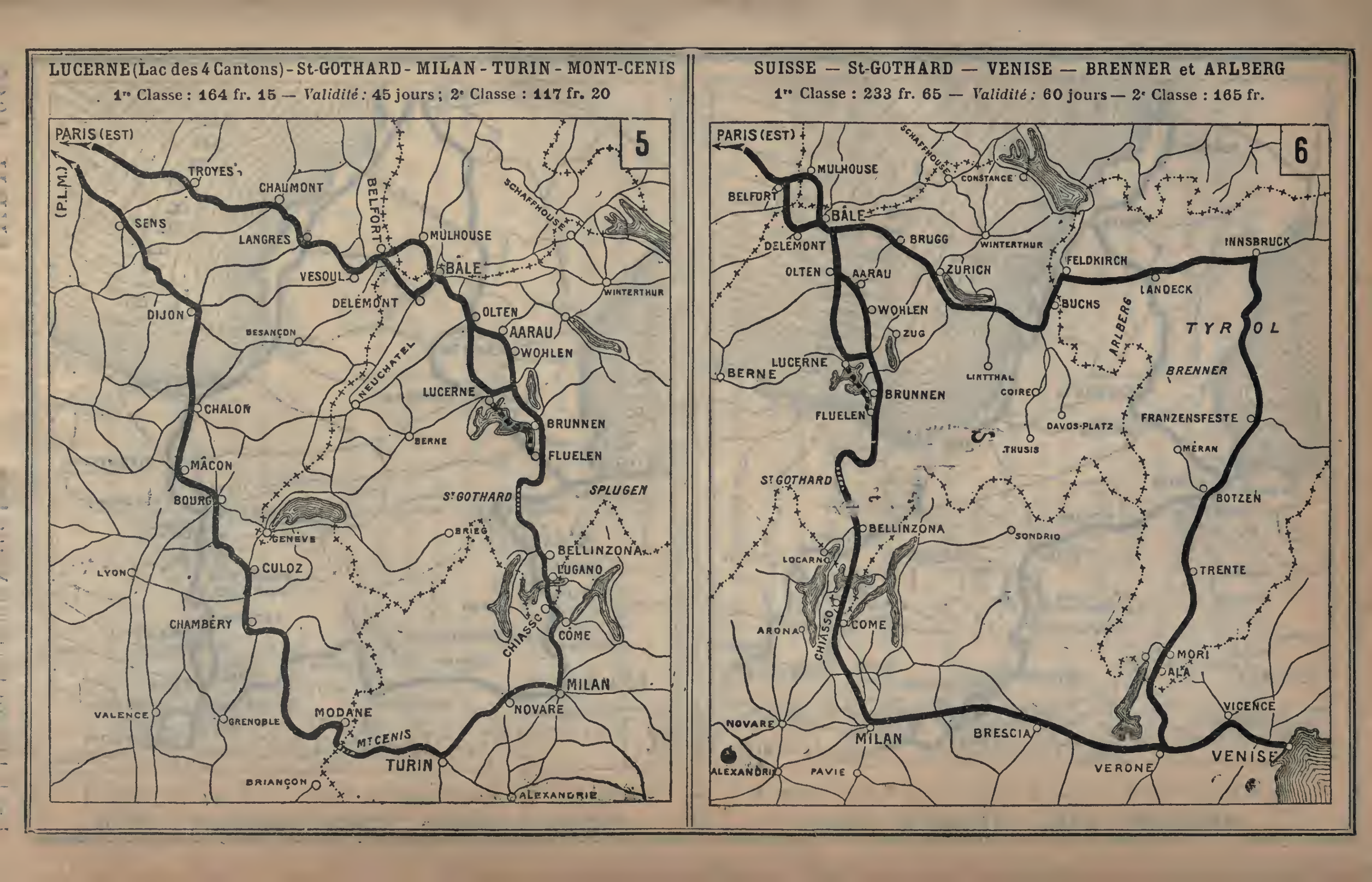
Exceptionnellement le public trouvera à la **Gare de Paris-Est**, pour ces voyages, des formules de demandes imprimées qu'il n'aura qu'à signer et la délivrance du carnet pourra être faite **trois quarts d'heure** après la demande. Il suffira donc que les voyageurs utilisant un de ces tracés se présentent au guichet des billets internationaux une heure avant le départ d'un train pour pouvoir le prendre. L'enregistrement de leurs bagages aura lieu immédiatement.

NOTA. — Pour tous autres renseignements consulter: 1° *le livret des voyages circulaires et excursions de la Compagnie de l'Est;* 2° *le Tarif international G. V. n° 205*, déposé dans les gares

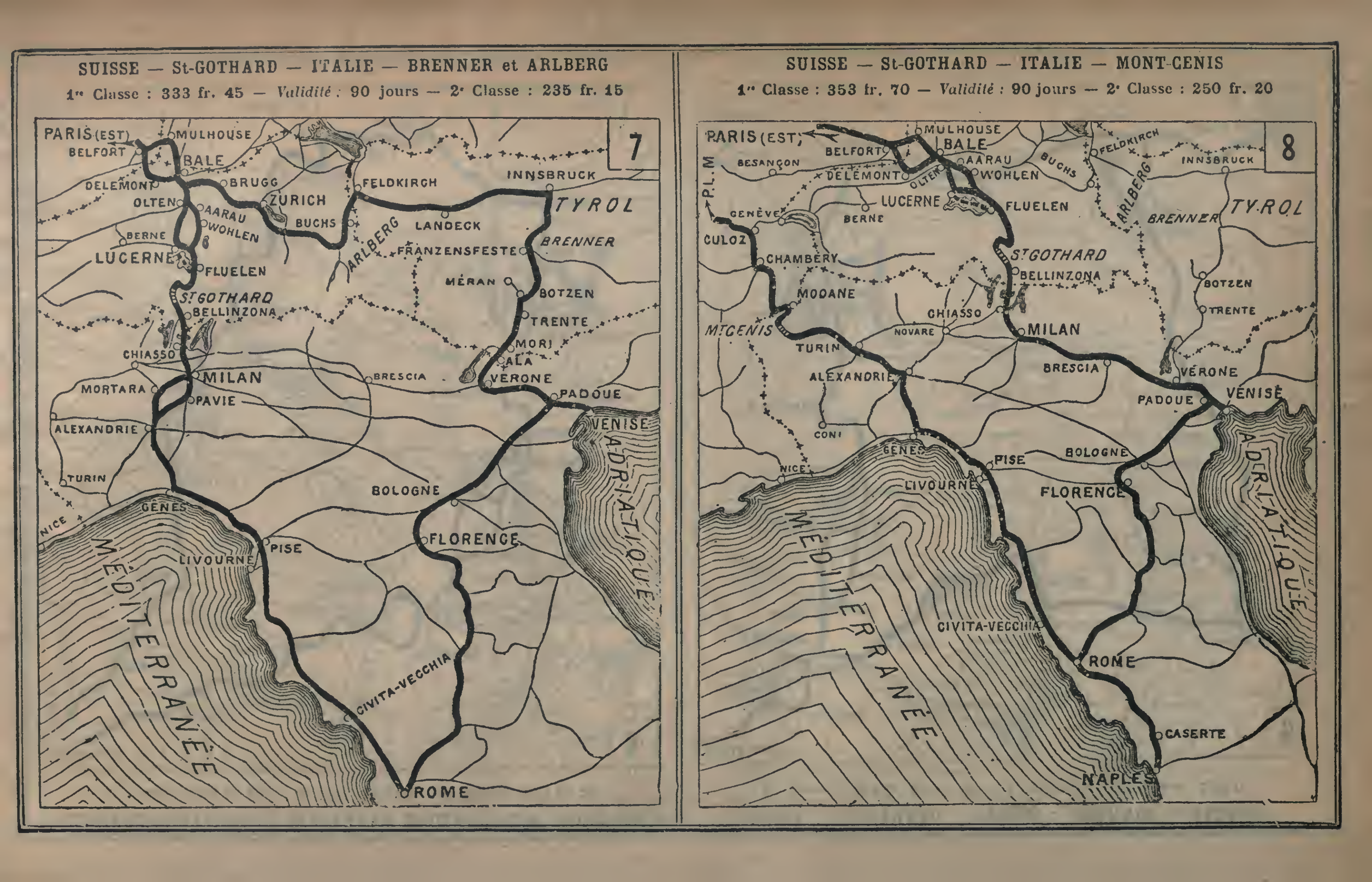
EXEMPLES



(*) 1re Classe sur les parcours Paris-Deutsch-Avricourt, Paris-Bâle, Paris-Luxembourg ; 2e Classe sur les autres parcours.



LUCERNE (Lac des 4 Cantons) - St-GOTHARD - MILAN - TURIN - MONT-CENIS
1re Classe : 164 fr. 15 — Validité : 45 jours ; 2e Classe : 117 fr. 20
5
PARIS (EST)
(P.L.M.)
TROYES
CHAUMONT
SENS
LANGRES
BELFORT
MULHOUSE
BÂLE
SCHAFFHOUSE
WINTERTHUR
VESOUL
DELÉMONT
DIJON
OLTEN
AARAU
BESANÇON
WOHLEN
NEUCHATEL
LUCERNE
CHALON
BRUNNEN
BERNE
FLUELEN
MÂCON
St GOTHARD
SPLUGEN
BOURG
BRIEG
GENÈVE
BELLINZONA
LYON
CULOZ
LUGANO
CHAMBÉRY
CHIASSO
CÔME
MILAN
MODANE
VALENCE
GRENOBLE
NOVARE
Mt CENIS
TURIN
BRIANÇON
ALEXANDRIE
SUISSE — St-GOTHARD — VENISE — BRENNER et ARLBERG
1re Classe : 233 fr. 65 — Validité : 60 jours — 2e Classe : 165 fr.
6
PARIS (EST)
SCHAFFHOUSE
MULHOUSE
CONSTANCE
BELFORT
BÂLE
BRUGG
WINTERTHUR
INNSBRUCK
DELÉMONT
FELDKIRCH
OLTEN
AARAU
ZURICH
LANDECK
BUCHS
ARLBERG
TYROL
WOHLEN
ZUG
BERNE
LUCERNE
LINTTHAL
BRENNER
COIRE
BRUNNEN
FRANZENSFESTE
DAVOS-PLATZ
FLUELEN
THUSIS
MÉRAN
St GOTHARD
BOTZEN
BELLINZONA
SONDRIO
LOCARNO
TRENTE
ARONA
CHIASSO
CÔME
MORI
ALA
VICENCE
NOVARE
MILAN
BRESCIA
VENISE
ALEXANDRIE
PAVIE
VERONE


SUISSE — St-GOTHARD — ITALIE — BRENNER et ARLBERG
1re Classe : 333 fr. 45 — Validité : 90 jours — 2e Classe : 235 fr. 15
7
PARIS (EST)
BELFORT
MULHOUSE
BALE
DELEMONT
BRUGG
ZURICH
OLTEN
AARAU
WOHLEN
BUCHS
FELDKIRCH
INNSBRUCK
TYROL
LANDECK
ARLBERG
FRANZENSFESTE
BRENNER
BERNE
LUCERNE
FLUELEN
MÉRAN
BOTZEN
St GOTHARD
BELLINZONA
TRENTE
MORI
ALA
CHIASSO
MILAN
BRESCIA
VERONE
PADOUE
MORTARA
PAVIE
ALEXANDRIE
VENISE
TURIN
BOLOGNE
NICE
GÊNES
PISE
FLORENCE
LIVOURNE
ADRIATIQUE
MÉDITERRANÉE
CIVITA-VECCHIA
ROME
SUISSE — St-GOTHARD — ITALIE — MONT-CENIS
1re Classe : 353 fr. 70 — Validité : 90 jours — 2e Classe : 250 fr. 20
8
PARIS (EST)
MULHOUSE
BALE
BELFORT
BESANÇON
DELÉMONT
OLTEN
AARAU
WOHLEN
BUCHS
FELDKIRCH
INNSBRUCK
P.L.M
LUCERNE
FLUELEN
ARLBERG
BRENNER
TYROL
GENÈVE
BERNE
CULOZ
CHAMBERY
St GOTHARD
BELLINZONA
BOTZEN
MODANE
TRENTE
CHIASSO
Mt CENIS
NOVARE
MILAN
TURIN
BRESCIA
VÉRONE
ALEXANDRIE
PADOUE
VENISE
CONI
GÊNES
PISE
BOLOGNE
NICE
LIVOURNE
FLORENCE
ADRIATIQUE
MÉDITERRANÉE
CIVITA-VECCHIA
ROME
CASERTE
NAPLES

placé un trait de violons trop mou, au départ de Tannhäuser, à la fin du deuxième acte, par un nouveau, très difficile, mais qui me satisfait uniquement. A mon orchestre d'ici, je puis tout offrir : c'est le premier du monde !

Assez de *Tannhäuser* !... De temps en temps, je cause longuement aussi avec vous des gens que je rencontre ; mais, pour le moment, je n'ai rien à vous rapporter de particulier ; beaucoup de choses prendraient un air d'importance qu'elles ne méritent pas. En somme, je continue de vivre absolument seul. Rien ne me convient mieux. Cependant ma solitude aussi est souvent morose. Quel remède alors ?... Le souvenir... et le sommeil !...

J'ai pris les projets en aversion. Même pour une représentation de *Tristan*, je n'ai rien projeté encore. Je pense toujours que ce qui doit être arrive un jour de soi-même. En attendant, la reine Victoria s'est mis en tête d'entendre *Lohengrin*, cet hiver. Le directeur de *Covent-Garden* est venu me trouver : la reine désire entendre l'œuvre en anglais ; ce sera pour février. Je n'en sais pas davantage encore, ni d'ailleurs si je pourrai m'occuper de cela. Ce serait drôle d'entendre cet ouvrage pour la première fois en anglais...

Et maintenant je vais bientôt déménager. A partir du 15 octobre, je demeure 3, rue d'Aumale. L'appartement est plus petit, et j'espère que je n'aurai pas à y écrire des vers ou à composer : il ne peut convenir que comme bureau d'affaires. J'ai à moitié perdu mon procès ; on ne me paie pas un sou d'indemnité. Ah ! quand serai-je arrivé jamais à quelque chose ? C'était une mauvaise affaire, tout à fait manquée : l'appartement, que j'avais choisi justement pour sa tranquillité, devenait, avec les démolitions du quartier, intenable à cause du bruit. On prétend que mon propriétaire ne savait rien de cela. Possible !...

Maintenant, mon enfant ! les choses vont mieux pour vous : c'est ma consolation ! Le ciel bénisse vos belles gravures et, avant tout, le portrait ! Moi aussi, je verrai tout cela bientôt. — Mille compliments à Otto ! Je lui écrirai la prochaine fois. Encore un mot : sur le Rhin, aux environs de Rolandseck, des enfants sveltes et blonds prirent le bateau, pour en descendre un peu plus loin. C'était tout à fait le type de vos

enfants : l'un d'eux ressemblait tellement à Myrrha[1] ! Je savais bien que c'était là votre patrie!...

Mille compliments et tout mon cœur!...

XIX

Paris, 13 nov. 60.

Chère et fidèle enfant! Belle et douce âme! Merci pour vos amitiés!

Aussi souvent que possible vous recevrez un court bulletin de moi.

Cela va — très lentement — mais cela va de nouveau. De la première semaine de ma maladie je n'ai presque pas souvenir. A présent, peu à peu, cela s'éclaircit. Pendant plusieurs jours je fus presque aveugle. A présent, je suis extraordinairement faible, étonnamment maigri ; avec des yeux rentrés dans la tête. Que j'ai toujours une particulière conscience de la douleur, vouz le savez : seule, toujours, l'excitation nerveuse a pu m'étourdir; maintenant que je dois éviter toute excitation, vous pouvez vous imaginer ce qui me reste!...

Cependant j'ai encore trop de choses devant moi, et bientôt la vie va de nouveau s'emparer de moi tout entier.

Hier on m'a conduit en voiture aux Champs-Élysées et l'on m'a fait faire une petite promenade au soleil. Cela m'a réussi. Je vais reprendre! Aussi ai-je retrouvé la patience...

Dans mon nouvel et modeste appartement, les trois gravures de Rome pendent, encadrées, au-dessus et auprès de mon divan!

Adieu pour aujourd'hui! Je ne puis écrire davantage!... Merci! merci mille fois! Cordiale et profonde fidélité!...

XX

Paris, 17 nov. 60.

Encore un bulletin, mon enfant! Cela va, mais très molle-

1. Fille de madame Wesendonk. Née le 7 août 1851, à Zurich, elle épousa plus tard le baron de Bissing, et mourut, à Munich, le 20 juillet 1888.

ment et lentement : le temps ne veut pas me favoriser; il me rejette toujours en arrière! Cependant j'ai déjà pu faire une première course : — je suis allé chez le relieur. La réduction de *Tristan* pour piano a enfin paru. J'avais donné l'ordre aux Härtel d'envoyer quelques exemplaires à Zurich directement, un aussi pour madame Wille. Pour l'amie, naturellement, je ne voulais pas me borner à cela : j'avais fait venir un exemplaire à Paris, pour le faire relier à mon goût, et vous l'offrir de ma propre main. L'exemplaire arriva tout juste pendant la plus méchante période de ma maladie : figurez-vous mon chagrin! Il me fallait voir cet exemplaire là, près de moi, sans pouvoir m'en occuper. Maintenant, je suis allé chez le relieur; je doute, malheureusement, qu'il travaille à mon goût : ces gens-là sont tous si terriblement dénués de fantaisie et d'invention!...

Il faudra bien me contenter de quelque chose de tout à fait ordinaire : et vous devrez vous contenter, vous, de la bonne intention. Cela durera encore assez longtemps avant que ce soit fini et vous devrez le considérer comme un cadeau d'anniversaire et de Noël!...

Pour le reste, je suis tellement... mort! Je ne puis guère appeler cela autrement! Calme absolu, sans le moindre intérêt à l'existence : les futures représentations de mes dernières œuvres, plus rien que rêve et brouillard. Aucune activité, aucun désir!...

Mes pauvres nerfs sont toujours très déprimés et douloureux : ce n'est jamais que l'excitation du moment qui me donne meilleure mine... Et cependant... cela va, cela ira... mais comment? Dieu le sait!... Si du moins il n'y avait pas ces taches au soleil! Un temps clair, c'est encore ce qui me fait le plus de bien... Lundi, j'assisterai de nouveau à une répétition : il me faut apprendre à être bien calme...

Ah! votre petit chien est délicieux? Comment s'appelle-t-il donc? Fut-ce un coup de maître de l'ami Otto? Croyez-moi, vous devrez à cet animal beaucoup de joie : la compagnie des animaux a toujours quelque chose de très calmant. Je vous félicite!

Et maintenant, ma profonde gratitude encore pour les bonnes amitiés qui vinrent me trouver dans ma chambre de

malade : qu'il n'en soit pas venu depuis quelques jours, voilà ce qui m'afflige. Vous n'êtes pas souffrante vous-même, j'espère? Rassurez-moi!...

Mille compliments cordiaux à Wesendonk! Il aura bientôt de mes nouvelles.

Adieu, et portez-vous bien!

XXI

Paris, 3, rue d'Aumale.
4 déc. 60.

Vite un cordial salut à la chère enfant! Et un peu de consolation!...

Depuis une semaine ma convalescence a fait de grands progrès. Les forces reviennent; la mine est meilleure : on me trouve le regard plus vif...

C'était donc là un sérieux avertissement. Il m'a fait grande impression : je m'arrangerai soigneusement, à l'avenir, pour pouvoir remplir la tâche de ma vie ; j'espère, de nouveau, pouvoir m'en acquitter!

Êtes-vous plus satisfaite, chère et fidèle amie? Pour *Tannhäuser,* nous voulons attendre encore. Je ne conduis pas l'orchestre moi-même, et, une fois quitte des répétitions, je suis quitte de tout!...

A bientôt de plus amples nouvelles du vivant.

XXII

[Paris, déc. 60.]

Quelques lignes seulement, qui vous en diront assez, amie...

Je fais tout mon possible pour — en me ménageant beaucoup — pouvoir assister régulièrement aux répétitions quotidiennes. Et d'abord, voici ma façon de vivre :

A dix heures, je vais me coucher; je reste ordinairement trois, quatre et jusqu'à cinq heures, sans dormir; je me lève

très faible, vers dix heures du matin, m'étends derechef après le déjeuner, n'entreprends rien, n'écris pas une ligne, lis un tout petit peu, m'habille ensuite, vais en voiture à l'Opéra, à une heure, assiste à la répétition, reviens chez moi entre quatre et cinq heures, mort de fatigue, m'étends de nouveau, cherche à dormir un peu, dîne à cinq heures et demie, me repose alors encore un tantinet, ne reçois âme qui vive, excepté le médecin, — pour ne point parler, — lis un peu et recommence enfin comme il est dit ci-dessus...

Vous voyez par là combien profondément mes pauvres nerfs sont malades. Je ne puis plus jamais chanter; exécuter des actes entiers de mes opéras, comme je le faisais jusqu'ici, rarement du moins, il ne peut plus en être question.

C'étaient, chaque fois, des efforts surhumains, que j'ai maintenant à payer. De même, pour ce qui est de conduire l'orchestre, comme je le faisais autrefois, cela ne m'arrivera plus ! — Comment je mènerai à bien la tâche de ma vie, je n'en sais rien...

Cependant il faut espérer beaucoup du repos, des ménagements, du « petit à petit », et cela ira mieux, en tout cas...

Il est digne de vous d'avoir pensé à vous rapprocher maintenant de moi, pauvre malheureux; cependant, moi aussi, je crois que dame Raison est dans le vrai. Arrivez pour *Tannhäuser*, et peut-être pas pour les premières représentations, mais plutôt quand j'aurai déjà repris quelque peu mon aplomb : dans un état pareil à celui de maintenant, je n'existe vraiment pas. Consultez bien, là-dessus, avec Otto...

J'ai appris avec un vif plaisir ce que vous me rapportez de madame Wille : je m'y attendais bien et je ne lui en veux plus. Je sais, après tout, ce qu'elle vaut, quoiqu'elle ne soit pas faite pour l'action. Souvent nous n'avons pas besoin de cette énergie, mais seulement d'intelligence et de sympathie : et l'on ne saurait apprécier assez hautement pareille aubaine !... Saluez-la cordialement de ma part !...

Cordiales salutations aussi à la famille, y compris le brave papa ! Faible et mélancolique, mais toujours fidèle et reconnaissant, je demeure vôtre.

XXIII

Pour le 23 décembre 1860.

Je viens de trouver encore un feuillet de ma couleur : il faut qu'il vous porte, amie, mes compliments pour votre anniversaire !

Que vous souhaiter ? Que vous offrir ? Une existence extrêmement difficile et sans repos me fait considérer comme souhaitable, entre toutes choses, le repos ! Je languis tellement après lui que je le souhaite aussi à autrui, et notamment à ce que j'ai de plus cher, comme le bien suprême. Il est dur à conquérir : qui ne l'a pas reçu en naissant ne l'aura guère en partage et, seul, l'entier brisement de son propre caractère pourra lui valoir cette conquête. Quiconque reste ainsi dans la vie et sacrifie à tout moment sa nature à cette vie, celui-là, si nous regardons les choses en grand, peut bien être arrivé au calme presque parfait ; mais bientôt le menu détail de la vie quotidienne excitera de nouveau son tempérament, l'impatientera, l'inquiétera. Combien étrange, ce qui m'arrive maintenant ! Je reste froid, insensible, à tout ce qui met en mouvement, presque sans exception, le monde. La gloire n'a guère de puissance sur moi ; le gain n'en a qu'autant qu'il m'assure l'indépendance. Pour l'un et pour l'autre, entreprendre sérieusement quelque chose me serait à jamais impossible. Avoir raison m'est de même indifférent, depuis que je sais combien est incroyablement petit le nombre des gens qui sont faits, seulement, pour comprendre les autres. Le violent désir, si naturel et pardonnable, d'obtenir de chacune de mes œuvres une représentation parfaitement adéquate, a fini pourtant par se refroidir aussi beaucoup, et cela, notamment, au cours de cette dernière année. Les rapports que j'ai repris avec les musiciens, les chanteurs, etc., m'ont coûté derechef de profonds soupirs, et ma résignation, de ce côté-là aussi, en a été nourrie et fortifiée. Il me faut comprendre de plus en plus clairement à quelle incalculable distance je me suis éloigné de cette base — invariable dans notre vie moderne — sur laquelle se fondent même les créations de mon

art. Volontiers je reconnais que, si je regarde soudain vers mes *Nibelungen*, vers *Tristan*, il me semble que je m'éveille en sursaut d'un rêve, et je me dis : « Où étais-tu?... Tu as rêvé! Ouvre les yeux et vois : voici la réalité!... »

Oui, je ne nie pas que je tiens mes œuvres nouvelles proprement et précisément pour inexécutables. Si pourtant l'intime besoin se ranime de réaliser ici même une possibilité, cela encore ne redevient possible que parce que je laisse mon cerveau retourner au pays des rêves. Alors il faut que des circonstances favorables, inouïes, sans exemple, m'apparaissent comme possibles et que je m'attribue la force énorme d'amener ces circonstances. Devant mes continuelles expériences de l'incroyable faiblesse et de la nature superficielle de toutes les personnes et de toutes les combinaisons sur lesquelles s'appuyait la possibilité de mes conceptions, la résignation va toujours croissant et m'inspire cette inertie qui se détourne craintivement des prétentions inutiles. Je ne pense plus que très peu à cela...

Si je m'anime un peu maintenant pour cette entreprise parisienne de *Tannhäuser*, c'est tout simplement que l'indélébile propriété de ma nature est de s'agiter sous l'influence d'un but artistique. Péniblement il faut que je m'efforce, toute la journée, pour m'intéresser à la chose ; mais, sitôt que je suis à la répétition, la puissance immédiate de l'art a prise sur moi ; je prodigue mon être et mes forces, et cela pour une chose qui me laisse d'ailleurs indifférent...

Voilà mon histoire, en vérité!...

Et pourtant, combien différent de cela, et tout autre, me voit non seulement le monde, mais encore toutes mes connaissances, et jusqu'à mon ami le plus dévoué! Cette insensée, cette indélébile opinion de quiconque m'approche, voilà, je puis le dire, ce dont je souffre presque uniquement. Je puis prêcher, gaspiller de l'éloquence, du chagrin, de la colère, de la fureur : — la seule réponse que j'obtienne, c'est un sourire de regret pour un désaccord momentané. Si les gens pouvaient alors deviner la signification de mon silence quand je m'arrête soudain, et pâle, avec l'air indifférent, rentré en moi-même!

O mon enfant ! Où donc trouverai-je mon unique, unique

consolation?... J'ai trouvé, un jour, le cœur et l'âme qui dans ces moments-là me comprenaient à fond et à qui j'étais devenu cher, justement, parce qu'ils m'avaient compris et devaient me comprendre ainsi! Voyez, je me réfugie alors vers cette âme; mort de fatigue, je m'abandonne et m'abîme dans le doux éther de cette créature amie. Toutes les épreuves, les émotions, les soucis, les douleurs inouïes de ce passé se fondent, comme une nuée d'orage, en une rosée rafraîchissante qui mouille mes tempes en feu : alors j'éprouve un rafraîchissement, et le repos enfin, le doux repos : je suis aimé, — reconnu!...

Et ce repos, je vous l'offre! Dans l'heureuse conscience de ce que vous êtes pour moi — l'ange de mon repos, la gardienne de ma vie — trouvez aussi la noble source qui arrose les déserts de votre existence! Partagez mon repos et recevez-le tout entier aujourd'hui, comme j'en jouis en ce moment où je m'abîme tout entier en vous! Tel est mon souhait, mon présent!

XXIV

Mardi gras [12 février 1861].

Le Mardi gras, à la fin, me donne encore une matinée tranquille où je puisse, amie, vous parler un peu de moi.

Quand je n'ai rien en tête que les cent détails nécessités par mon entreprise actuelle, il n'y a pas de bon sens, dirai-je, à vous parler de moi. Ce qu'il y a toujours eu, justement, de plus beau dans nos rapports, c'est que seule la véritable essence de nos actes et de nos pensées, sous une forme purifiée, nous semblait digne d'attention, et que nous nous sentions en quelque sorte émancipés de la vie proprement dite sitôt que nous nous rencontrions. Quand je me débarrasse la tête de toutes les bagatelles pour la conserver libre à votre intention, il va de soi que seul le meilleur doit rester et qu'il ne peut plus être question d'aucune peine; en revanche, une vague mélancolie enveloppe l'âme, une mélancolie qui nous montre tout le reste sous le jour convenable du néant: car rien n'a de véritable valeur pour celui qui sent combien de sacrifices

il a toujours à faire s'il veut donner une signification à l'apparence de la réalité...

Ce qui me console des nombreuses peines que me cause l'art, c'est qu'il peut vous apparaître sous un jour de plus en plus serein. Vous avez des tableaux et vous les aimez, vous lisez, vous étudiez, vous écoutez; vous retirez de tout cela ce qui vous semble digne et noble, et demeurez insensible à ce que vous pouvez négliger. Toutes vos lettres, même les dernières de cet hiver, s'accordent sur ce point que vous est dévolu le bonheur d'une paisible et douce jouissance. Le sens de cette jouissance vous aura été pleinement révélé maintenant: elle est peut-être pour vous ce qu'est pour moi mon activité, peut-être ma détresse. Cependant je m'imagine souvent que, moi aussi, je serais capable de pareille jouissance et que, seule, ma mission m'en écarte. Quand je considère ce que je puis de nouveau supporter, il me faut m'étonner et tenir pour injustifié le désir si ardent d'un repos absolu et solitaire. Et pourtant un certain repos intérieur m'accompagne toujours: celui de la plus profonde et complète résignation. Une incrédulité parfaitement exempte de haine, mais d'autant plus sûre, s'est emparée de moi: mon espérance se trouve tellement réduite à rien et, notamment, toutes mes relations avec les gens qui m'approchent reposent sur des fondements si légers, malgré le libre cours donné parfois à mon naturel, souvent très communicatif, que tout ébranlement est là-dedans impossible.

Tel ou tel, qui aujourd'hui m'approchait de fort près, ne plus le voir pendant des mois, pendant le quart, même pendant la moitié d'une année, n'apporte pas un atome de trouble dans ces relations. Je ne dépends nulle part de l'habitude.

Vous m'avez demandé quel était mon cercle de femmes? J'ai fait de nombreuses connaissances; pas une avec qui je sois entré en commerce habituel.

Madame Ollivier est fort bien douée, elle a même un naturel éblouissant... Je me demande comment il se fait que nous nous voyions si rarement... Il en est ainsi de toutes mes connaissances: les chances de gain à les cultiver davantage sont tellement inégales que je me résigne volontiers, de toute

façon, et — au gré de mon humeur aussi, — me contente de ce que le hasard m'apporte à la maison, Il y a, entre autres... une demoiselle Meysenburg[1], qui séjourne ici, présentement, comme gouvernante des enfants d'une famille russe : elle... avait ceci pour elle, lorsqu'on me l'amena, que, dans le temps, à Londres, un jour de mauvaise humeur, je l'avais une fois fort maltraitée. Ce souvenir me toucha, et maintenant elle est en meilleure posture auprès de moi...

De ce qu'on appelle le grand monde, une dame que je connaissais autrefois de manière superficielle m'a inspiré, cette fois, un plus vif intérêt que précédemment : c'est la comtesse Kalergis[2], nièce du chancelier de l'Empire de Russie, Nesselrode, de laquelle je vous ai déjà parlé jadis...

L'été dernier, se trouvant à Paris pour quelque temps, elle vint me voir, et, finalement, me résolut à mander Klindworth de Londres pour faire de la musique avec elle. Je chantai avec la Garcia-Viardot le second acte de *Tristan* : tout à fait entre nous ; il n'y avait là que Berlioz. Des fragments des *Nibelungen* furent aussi exécutés. C'était la toute première fois depuis que je suis séparé de vous. Ce qui m'a fait m'intéresser davantage à cette femme, c'est que j'ai remarqué en elle une étrange satiété, un mépris du monde, un dégoût, qui auraient pu me paraître indifférents, si je n'avais remarqué en même temps une manifeste et profonde passion pour la musique et la poésie, qui, dans ces conditions, me paraissait mériter une sérieuse attention. Comme son talent aussi était sérieux, cette femme, en fin de compte, n'était pas sans intérêt pour moi. Elle fut aussi la première personne qui — très spontanément — me surprit par une intelligence réellement magnanime de ma situation[3]...

Madame de Pourtalès, ambassadrice de Prusse, a l'air de

1. Voir : M. von Meysenburg : *le Génie et le Monde*, dans la revue *Cosmopolis* (août 1896).

2. Marie Kalergis-Nesselrode, plus tard madame de Muchanoff, à qui sont dédiés les *Éclaircissements sur le Judaïsme dans la Musique*.

3. A titre de don, d'hommage personnel tout pur, la comtesse Kalergis rendit au maître, par ses moyens propres, la somme que lui avaient coûté les trois concerts de Paris. Wagner, en témoignage de gratitude, lui offrit les esquisses d'orchestre de *Tristan*.

n'être pas sans profondeur et d'avoir, en tout cas, le goût noble...

J'ai découvert une nature singulièrement énergique en la femme du ministre de Saxe, madame de Seebach... Ce qui me surprit chez elle, c'est un certain feu doux, qui couve sous la lave. Elle ne comprenait pas comment on pouvait n'être point frappé par la prodigieuse ardeur de mes conceptions, et se demandait si elle emmènerait sa jeune fille à *Tannhäuser*... Voilà de ces connaissances curieuses que l'on fait à présent! Mais ce ne sont que... des connaissances!...

Ah! mon enfant... laissons tout cela! Et, croyez-moi, on se traîne tout juste ainsi, péniblement, bien péniblement, — et l'on se rend compte à peine comment on fait. Tout désir est vain : faire et se tracasser, c'est le seul moyen d'oublier sa misère.

Votre décision, mon enfant, de ne point venir pour *Tannhäuser* m'avait — comme vous pouvez bien le croire! — beaucoup attristé... simplement parce qu'elle m'ôtait la joie de vous revoir bientôt. Les raisons, telles que toutes ensemble elles vous avaient apparu, je devais les approuver pour vous-même, car j'ai toujours agi le plus sûrement lorsque je m'efforçais de vous comprendre et que j'enrichissais mon sentiment propre en l'appropriant au vôtre, — et souvent même je le rectifiais. J'étais triste... et me taisais...

Otto m'a cependant écrit, il y a quelques jours, que vous viendriez tout de même pour assister à l'événement. Voyez-vous, cela me causa une joie si intimement douloureuse! Je savais que vous vous étiez fait tort, et la nouvelle me rendit tellement heureux que j'osais à peine espérer l'accomplissement de cette promesse!... Mais voilà qu'Otto m'écrit encore : — vous ne viendrez pas avec lui. Cela m'agite de nouveau inexprimablement! Vous le croyez bien, n'est-ce pas?...

Permettez à l'ami, qui vient de passer encore par bien des luttes, un mot dit tranquillement :

Ce premier temps de *Tannhäuser* pèsera lourdement sur mes épaules : je ne le considère pas comme favorable au paisible besoin de nos âmes. Beaucoup de superfluités seront inévitables; tout ira vers le dehors, de la façon la plus fâcheuse. Je devrais donc juger meilleur d'entrer dans vos

vues et d'attendre un temps plus calme où vous présenter pour la première fois une œuvre entière de moi, montée avec autant de soin que l'on en met à monter ici *Tannhäuser* : la représentation même doit être et sera pour vous alors, en de paisibles dispositions, une grande chose, et nous en jouirons paisiblement...

Je dis tout cela, et je vous le concède. Mais vous cacherai-je que tout disparaît devant la pensée de vous revoir enfin — ne fût-ce qu'une heure? — Non, mon enfant, je ne vous le cacherai pas! Et si vous arrivez, malgré tout, au risque de retrouver peu de moi-même, de mon vrai moi, malgré tout je bénirai l'heure — égoïste que je suis! — où je pourrai de nouveau plonger mon regard dans vos yeux!...

Et maintenant, assez! Vous savez tout cela mieux que moi! — Pour le moment, j'ai un peu de tranquillité, c'est-à-dire pas de répétitions quotidiennes. Par de multiples besognes accessoires, mon temps est toujours extrêmement pris. Les répétitions vont leur train, avec un soin inouï, qui souvent me confond, et l'on peut compter, en tout cas, sur une exécution tout à fait extraordinaire. Niemann est tout à fait sublime; c'est un grand artiste, de l'espèce la plus rare. La mise en valeur des autres rôles sera plutôt un résultat artificiel; j'espère pourtant qu'à force de soin on dissimulera les ficelles.

Et maintenant mille compliments, de tout cœur! Remerciez bien Otto pour sa fidèle constance : quoi qu'il puisse trouver ici, il le supportera, et remportera certainement une impression profonde.

Adieu, amie!

La représentation est toujours fixée au vendredi 22. Otto doit pourtant s'attendre à ce qu'elle soit remise au lundi 25!

RICHARD WAGNER

Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'éditeur,
par GEORGES KHNOPFF.

(La fin prochainement.)

A JÉRUSALEM

PAQUES ORTHODOXES

Que l'on arrive à Jérusalem du fond de la Syrie, sur le chemin rocailleux de Damas, ou de l'Arabie, en suivant la trace des caravanes bédouines, ou simplement par la route carrossable de Jaffa, on aperçoit, — avant même de distinguer les remparts gris de Sion, — on aperçoit une masse de bâtiments blancs étendue sur un plateau élevé et enceinte d'une muraille claire. Un drapeau jaune à aigle noir flotte haut dans l'espace ; une croix grecque brille sur la pointe d'un dôme byzantin qu'entourent quatre coupoles bulbeuses, plus basses, mais également revêtues d'or.

C'est la colonie russe.

Avec sa basilique, son palais épiscopal, son consulat, ses hospices, ses jardins, ses hôpitaux, elle ressemble à une sorte de kremlin, de petite ville moscovite, transplantée comme par enchantement aux portes de cette cité de David, au cœur de cette terre biblique. Fondée par le grand-duc Constantin, frère d'Alexandre III, elle devait défendre les pèlerins contre la piraterie des moines syriens et établir à Jérusalem la suprématie moscovite. Agrandie et embellie considérablement sous le patronage zélé du grand-duc Serge, elle devint entre ses mains un moyen puissant pour exciter le fanatisme religieux et entretenir l'obéissance passive dans l'âme enténébrée du peuple russe.

Un comité, composé de membres de la famille impériale, recueille tous les ans des sommes formidables pour cette œuvre pie. Jusque dans les provinces les plus reculées, on prône les pèlerinages, facilite les voyages, affrète des navires à Odessa ; et, quand approchent les Pâques, c'est par milliers que les bateaux de la mer Noire jettent les fidèles sur la plage de Jaffa. Aussitôt débarqués, dédaignant les trains profanateurs, ils se mettent en route pédestrement, avançant par groupes, en chantant des *gospodi pomiloui* et faisant d'innombrables signes de la croix. Moujiks, popes, colporteurs, anciens soldats, vagabonds, presque tous sont âgés, déguenillés, misérables, avec des yeux bleus d'enfant, des barbes d'apôtres et des chevelures à la Christ. Derrière eux vient le troupeau des *matouchkas* (petites mères), plus vieilles encore, toutes petites, tordues, frippées, ratatinées dans des houppelandes trop amples, chaussées de grosses bottes de feutre, leurs figures jaunes et humbles encadrées d'un méchant fichu noir.

Pour tout bagage, un samovar, une gourde de *kwass* et une icone sur le dos, ils cheminent, cheminent, marchant droit devant eux, sans voir, sans entendre, les yeux fixés sur une vision, l'âme détachée du corps et le corps ployé sur un bâton.

Et à les voir s'en aller ainsi, sous ce ciel lumineux, par ces champs fleuris, soulevant un nuage de poussière, pressés, insensibles, on songe à quelque migration d'oiseaux tristes et sombres, d'oiseaux de steppe, balayés sur ce coin d'Orient par une mauvaise rafale du Nord.

Parfois un pauvre vieux, une pauvre vieille exténués de fatigue, étourdis d'extase, chancellent, tombent à genoux, se relèvent tout seuls et blêmes, hagards, ruisselants de sueur, s'écartent pour attendre la mort au bord du chemin. La troupe aveugle ne s'arrête pas pour si peu ; c'est à peine si quelqu'un se détournant de son rêve les hèle au passage :

— Hé! le petit père, la petite mère, debout! vous savez bien que vous ne pouvez pas mourir avant d'avoir vu le Saint Tombeau !

Le Saint Tombeau ! Les plus défaillants se réconfortent à ce nom magique. Oui, ils savent bien qu'ils ne peuvent pas mourir avant de l'avoir contemplé; et retrouvant des forces subites, ils se relèvent, vont s'enrégimenter dans les

rangs, et avancent, on ne sait comment, cadavres branlants, où, seuls, les yeux grands ouverts ont l'air de vivre et de marcher sur Jérusalem, entraînant par leur volonté de voir tout ce fardeau inutile du corps. Et de fait, si malades, si épuisés, si caducs qu'ils soient, rarement les pèlerins meurent en route ; par contre, innombrables sont les morts que, pendant leur séjour dans la ville sainte, on porte, la face découverte et une balsamine du jardin russe entre les mains, au cimetière orthodoxe, si criblé déjà de tombeaux que beaucoup se dressent tout debout, écrasés contre les pierres de l'enceinte.

En outre des pèlerins slaves, d'autres hordes orthodoxes de l'Archipel, de l'Asie Mineure, de l'Europe balkanique atterrissent sur la côte de Jaffa. Moins dévots, ceux-ci s'empilent pêle-mêle dans le petit chemin de fer qui crache sa fumée noire dans la vallée des Térébinthes et siffle aux oreilles de Sion. Et c'est sur la pente qui mène à la citadelle de David, dans les couvents grecs et caravansérails bulgares, un déballage extraordinaire de tiares, de mîtres, de chechias, de bonnets de fourrure, des costumes les plus variés, depuis la longue culotte boudinée des Iles, la fustanelle blanche des Albanais et Moraïtes, les voiles noirs des prêtres arméniens, les gorgerettes brodées d'or des femmes serbes, qui se dandinent, un poupon sanglé sur le dos, jusqu'à la redingote des Tcherkesses, constellée d'armes et capitonnée de cartouches.

D'autres peuples arrivent du fond du Liban, traversant par petites étapes la Galilée verdoyante et Samarie la triste. Ce sont des Druses, des Maronites, des Syriaques, gens simples à mœurs patriarcales, vêtus de costumes bibliques et chevauchant à âne, à cheval, à mulet, haut perchés sur des tapis et entourés de toute leur batterie de cuisine : moulins à café, mortiers à poivre, bassins et plats à couss-couss en cuivre, rutilant au soleil comme des boucliers et sonores au moindre grain de sable comme des gongs. De petits enfants, entassés comme une portée de chats dans des caisses, montrent par-dessus bord de grands yeux sombres et des menottes toutes mignonnes, déjà enluminées de henné et baguées à tous les doigts.

De temps en temps aussi, on rencontre des chameaux flan-

qués de chaque côté d'une litière en osier recouverte d'étoffes éclatantes ; au mouvement de la course, les voiles se gonflent et les chameaux ont l'air de monstres ailés, prêts à s'envoler. Ils sont précédés souvent d'une musique de fifres et de cornemuses, escortés de prêtres à face de nègres et suivis de femmes sombres, qui chantent des *kyrie eleison* dolents. C'est le cortège d'une princesse copte ou abyssine, qui s'en vient demander au Saint-Sépulcre la cessation de sa stérilité.

*
* *

Le mouvement des voyageurs se ralentit avant le dimanche des Rameaux. Tous ceux qui veulent célébrer la semaine pascale à Jérusalem sont là et installés. Cependant, on attend encore une caravane qui doit venir, cette fois, non par les routes turbulentes de Jaffa et de Damas, mais sur le chemin paisible de l'Arabie, de l'oasis de Jéricho, des rives fertiles du Jourdain et des pays silencieux au delà de la Mer Morte.

C'est la caravane des palmes.

Beaucoup de pèlerins vont au-devant d'elle jusqu'à la porte de Sitti Myriam. Quelques-uns, pour mieux la voir venir, s'éparpillent entre les avalanches des tombes qui envahissent tout le versant du mont Moria. Les habitants de Jérusalem, dont les maisons sont tournées vers l'orient, montent sur leurs terrasses ; d'autres, une main devant les yeux, la guettent entre les créneaux des remparts. C'est une fête générale que cette arrivée de verdure dans cette ville en pierres. Les lépreux eux-mêmes accourent en clopinant, moins désireux aujourd'hui d'une aumône en cuivre que de la charité d'une petite branche verte.

Enfin on signale la caravane; on l'aperçoit se découvrant brusquement derrière les collines arides de Judée, longue file de cônes si verts et si fantastiques que l'on ne sait vraiment si ce sont là des arbres ou des bêtes. Bientôt on distingue le carillon endormeur des clochettes, et lentement, les chameaux approchent balançant au-dessus de la vallée de Josaphat, au-dessus de cette désolation infinie, la vision paradisiaque de ses jardins de palmes suspendues. Puis ils longent les rochers gris du Mont des Oliviers, passent devant Gethsemani et sa

grotte de l'Agonie, traversent le pont éboulé du Cédron, et ils commencent lentement, plus lentement encore, vers la ville haute, la montée pénible, entre les champs macabres, entre toutes ces tombes nues, tous ces sépulcres oubliés, sur lesquels à gauche, à droite, de tous côtés, les longues tiges frissonnantes semblent répandre leur paix.

Les pèlerins russes s'agenouillent sur les dalles funéraires; en haut des remparts, les femmes arabes hullulent de joie; timidement les lépreux demandent une petite branche. Et quand enfin la caravane fleurie entre par la porte farouche de Sitti-Myriam et pénètre dans les rues étroites et sombres qu'elle emplit de verdure, on dirait quelque oasis en marche vers le Saint-Sépulcre, venue, elle aussi, du fond de son désert pour dignement célébrer les Pâques.



Le lendemain tout le monde a sa palme. Dès l'aube, les petits pères et les petites mères, leurs bourdons à la main et leurs bottes de sept lieues aux pieds, se remettent en route vers le village de Bethphaghe, où Jésus trouva, attachée à un anneau, la bourrique et son petit. Les Russes y possèdent une cathédrale superbe, ornée avec une somptuosité et une richesse inouies. Et le contraste est étrangement saisissant et symbolique entre l'archimandrite et ses diacres, grands, beaux, robustes, mitrés et chasublés d'or, se mouvant au milieu de métaux précieux et de pierres fines, le contraste entre cette splendeur outrageante et la misère si confiante, si résignée, si humble de ces milliers de moujiks chantant leurs éternels *gospodi pomiloui* (Dieu aie pitié de nous) et courbant sans cesse l'échine, se prosternant et adorant partout, comme si leur héritage était de tendre le front vers les dalles et de porter à jamais un goût de poussière sur les lèvres.

Ils reviennent vers dix heures, agitant leurs branches et psalmodiant des *hosannah*, litanies douces et tristes, qui répandent sur ces paysages d'Orient, un peu de la mélancolie mystérieuse du Nord. En souvenir de Jésus, les vieilles *matouchkas* embrassent tous les ânons rencontrés en route, tandis que des *moujiks* dans un élan de ferveur fanatique étalent

leurs casaques loqueteuses devant des visions bibliques rencontrées sur le chemin. Puis tous retournent à l'église du Saint-Sépulcre pour assister à la bénédiction des palmes.

Là, c'est une véritable confusion religieuse. Car si les orthodoxes célèbrent le dimanche des Rameaux, les catholiques entendent bien fêter leurs Pâques. Aussi est-ce aux mêmes autels une succession d'offices étourdissants, de liturgies nasillardes, de mélopées dolentes, de plain-chant grave, que vient interrompre sans cesse l'appel de la prière des Arméniens qui frappent, avec des marteaux, sur des plaques en fer. Les processions se multiplient, se divisent, se croisent, se toisent, se roulent et se déroulent dans tous les détours de l'édifice, offrant de l'encens devant la station du Spasme, versant de l'eau de rose devant le Nombril du Monde, se perdant sous les arceaux de la Vierge, pour se retrouver avec crosses, palmes et bannières, avec cierges, tiares, mîtres, camails, chapes et chasubles, pour se retrouver toutes les chrétientés et tous les clergés d'Asie, d'Afrique et d'Europe réunis, dans la rotonde principale, autour de l'édicule du Saint-Tombeau, où brûlent nuit et jour, suspendues au-dessus de l'entrée, trois lampes d'or fin, appartenant une aux Latins, une autre aux Grecs et la troisième aux Arméniens.



Les jours suivants sont consacrés aux pèlerinages à tous les saints-lieux innombrables, à tous les trésors somptueux à toutes les reliques misérables des environs de Jérusalem. Puis, ce sont aussi les stations incessantes devant les échoppes de peintres d'icones, des poussées frénétiques parmi les étalages déballés pêle-mêle, à même le sol ; des ruses et des feintes sans nombre autour d'objets de piété sans valeur. Ici, une princesse éthiopienne, toute frémissante de bijoux sauvages, emporte dans ses bras l'effigie d'un petit Jésus nègre se détachant sur un fond d'or; là un Bulgare échange un bonnet d'astrakan contre une couronne d'épines ; là-bas une Albanaise achète des bracelets en basalte de la Mer Morte, et plus loin, une vieille *matouchka*, cassée en deux, se redresse sur son bâton pour essayer une chemise et un bonnet de mort.

On se bat devant les crucifix, vocifère autour des icones, se dispute les Vierges, s'essuie aux mouchoirs de sainte Véronique, et un grand diable de moujik pleure de joie parce qu'il vient d'acheter avec son dernier billet de cinq roubles un méchant strapontin de paradis, qui ne vaut guère plus de vingt kopeks. Des odeurs de myrrhe, de sueur, d'eau de rose et de kwass flottent dans ces ruelles à demi obscures, où passe à chaque instant quelque procession d'archiprêtres, escortés de thuriféraires et de céroféraires et enveloppés d'un brouillard d'encens. Beaucoup de pèlerins russes profitent de cette trêve entre deux fêtes pour aller au Jourdain immerger leurs péchés. Ils reviennent tous le jeudi soir, apportant dans leurs gourdes un peu d'eau sacrée et saumâtre, dont plus tard, au pays, ils aspergeront le front de leurs petits-enfants.

*
* *

Le vendredi saint tout se tait. Les boutiques se ferment, les rues se vident, les cloches et cynamdres sonnent et battent le glas. La vie se réfugie dans la basilique du Saint-Sépulcre et aux stations de la Croix. Ce ne sont que processions de Passion et cortège de pénitence. Partout on sanglote, gémit, se lamente. Les Syriennes, dans leurs costumes bibliques, la figure ruisselante de larmes, ont vraiment l'air de *Mater Dolorosa*, tandis que dans la chapelle des Coptes, des femmes noires comme leur visage, qui brisent leurs bracelets de verre et déchirent leurs voiles de deuil, font penser à des prêtresses égyptiennes pleurant la mort d'Osiris.

L'après-midi, on descend à Gethsemani et l'on parcourt la Voie Douloureuse. Ici seulement les Russes trouvent à satisfaire leur soif mystique de souffrance. En cagoules, en sacs, en chemises de mort, pieds nus, tête recouverte de cendre, ils se traînent à genoux, caressent les murs, baisent les dalles, flagellent leurs corps, et on se demande comment à force de se signer et d'embrasser ils n'ont pas usé doigts et lèvres. D'autres, plus pieux encore ou plus inquiets pour leur âme, sont couronnés d'épines et épaulés d'une croix. Avec leurs longs cheveux répandus sur leurs linceuls blancs, avec leurs bouches si tristes et leurs yeux si doux, quelques-uns ressem-

blent à des Christ. Les pauvres *matouchkas*, à cause de l'infériorité de leur sexe, n'ont pas le droit de prétendre au même supplice que les hommes : ni cercle de ronces, ni bois scélérat; alors dans leur besoin de mortification, elles se ceignent de cilices cruels, s'enfoncent des échardes dans les pieds: on en rencontre même qui portent, attachée à un carcan, une énorme croix de fer, si lourde qu'elle les traîne vers le sol et ensanglante leur cou.

Et à les voir ainsi, blêmes, rompus de fatigue, blessés, inlassables, délirant d'expiation, mais illuminés de foi, on se demande avec stupeur quelles ardeurs inutilisées et quels désespoirs ont bien pu engendrer cet étrange mysticisme slave. Le soir réunit tous les fidèles au Saint-Sépulcre. La ville semble déserte. Par-ci, par-là seulement, on entend résonner sur les marches du parvis devenu sombre, les à-coups d'une croix en retard, ou les sanglots de quelque *matouchka* que ses pieds mutilés ne veulent plus porter au Tombeau...

Et, tandis que la coupole s'emplit du chant des *miserere* et des *gospodi pomiloui*, là-bas, de l'autre côté du Golgotha, devant le Mur des Pleurs, un autre peuple se lamente aussi ; les Juifs implorent, les bras levés vers le ciel :

— Hâte toi, sauveur d'Israël !

— Hâte toi de nous délivrer, Seigneur de Sion !



Le samedi saint, Jérusalem et la basilique du Saint-Sépulcre deviennent la proie exclusive des peuples orthodoxes.

Ils y célèbrent leur plus grande fête, la fête du Feu Sacré, ainsi nommée parce qu'une étincelle, apportée du ciel par un ange invisible, doit descendre à la prière d'un évêque, l'évêque du Feu. Celui-ci entre dans l'édicule du Saint Tombeau, deux cierges éteints à la main, et au bout d'un moment — plus ou moins long — il les présente tout allumés au peuple par deux orifices pratiqués à cet effet dans le mur du Sépulcre, à gauche l'ouverture des Arméniens, à droite celle des Grecs.

Instituée, dit-on, aux premiers temps du christianisme, par un patriarche de Byzance, cette cérémonie, résistant à

toutes les tentatives d'abolition, a conservé à travers les siècles sa pompe, sa superstition et sa licence semi-païenne. Car, en dehors du symbole pur et profond — la clarté éternelle jaillissant d'une tombe — on lui attribue aussi la vertu de rendre la fécondité aux femmes et de guérir les hommes de leur mal. Ceux qui parviennent à allumer leur lumignon directement à la flamme des cierges sacrés sont assurés, en plus, d'une place confortable au paradis, quels que soient les péchés commis ultérieurement.

C'est donc le samedi saint bien avant l'aube, que les hordes orthodoxes se ruent en une galopade effrénée vers la Basilique du Saint-Sépulcre. Chacun tient à la main un formidable cierge composé d'autant de branches que le Christ avait d'années — trente-trois — et chacun est bien décidé à s'en servir comme gourdin, au besoin.

Aussi les bagarres commencent-elles dès l'entrée quand les meilleures places se trouvent occupées par les Coptes et les Abyssins, qui, faute de couvent, ont le droit de passer la nuit dans le sanctuaire. L'ordre se rétablit grâce aux soldats turcs, et les fidèles, dont les flots grossissent à chaque instant, s'entassent et se massent debout dans la rotonde et dans les nefs immenses qui entourent le Tombeau.

Bientôt plus de dix mille pèlerins et pèlerines, Russes, Serbes, Arméniens, Syriens, Bulgares, Albanais et Roumains, en chemises de mort, en peaux de mouton, en casaques de velours, en burnous, en redingotes de feutre, serrés, bousculés, étouffés, suants, gluants, mal odorants, attendent avec une exaltation sauvage et une naïveté enfantine l'accomplissement du miracle.

Plus haut, aux galeries et aux encorbellements, les touristes des autres cultes assistent en curieux à ce spectacle. Là aussi on se houspille pour mieux voir. On se penche aux balcons, grimpe sur des colonnes, s'accroche aux chapiteaux, et, plus haut encore, écrasés contre les lucarnes de la coupole et en obstruant le jour, on aperçoit par centaines les visages des femmes arabes, parvenues là par le chemin extérieur des terrasses.

Comme toutes les lumières sont éteintes, depuis la veille, l'église reste plongée dans la pénombre, où l'on ne distingue

que des masses noires et grouillantes, rayée par le bâton blanc des cierges et ponctuée par des milliers d'yeux qui brillent vers le ciel. De-ci, de-là, une icone jette l'éclat de ses escarboucles ; la baïonnette d'un soldat turc zigzague comme un éclair. La chaleur est si intense que les cires commencent à fondre et que les dames dans la tribune s'évanouissent.

La foule s'impatiente, s'échauffe, s'exaspère, aussi fougueuse pour adorer que pour se battre.

Enfin vers midi l'évêque arrive, dans sa chape de flammes, et pénètre seul dans l'édicule du Saint-Tombeau. En double cortège, moines arméniens et grecs en robes d'archanges se postent de chaque côté et récitent les litanies du feu. Une angoisse religieuse plane sur la basilique et, un instant, immobilise les hordes. Si le feu n'allait pas descendre comme cela s'est vu une année ? Et les bras se tendent, les loques s'agitent, on prie, pleure, chante, menace ; les *matouchkas*, les yeux vers la coupole, implorent l'ange de leurs regards extasiés, tandis que les Syriens, toujours prêts à guerroyer. brandissent leurs chandelles comme des épées. Une odeur nauséabonde se dégage de cette multitude en sueur et en ferveur.

Mais voici qu'apparaissent, simultanément par les deux orifices du Tombeau, présentés au bout de deux mains épiscopales, deux cierges enflammés. Une clameur éperdue retentit, et la ruée en avant de la foule est si impétueuse que malgré leurs baïonnettes, les Turcs sont impuissants à l'empêcher. Chacun veut allumer son lumignon, directement, sans intermédiaire, à la flamme sacrée. Peu y parviennent ; beaucoup sont foulés aux pieds et disparaissent aussitôt sous une pyramide de corps ; d'autres expirent debout, sans qu'on s'en aperçoive, et continuent leur promenade en avant et en arrière, ballottés par les vagues furieuses de cette houle humaine.

En un clin d'œil toutes les torches sont allumées, et la basilique immense ressemble à une mer ardente, où les touristes des galeries, qui descendent leurs bougies par une ficelle, ont l'air de pêcher dans du feu.

L'évêque et ses archanges font trois fois le tour du Saint Tombeau, puis, comme une vision céleste, disparaissent derrière des portes d'or.

Alors une folie lumineuse s'empare des pèlerins. Hommes et femmes rongés de maladies arrachent leurs casaques, soulèvent leurs vêtements et font passer les torches sur leurs corps. Ils se brûlent les seins, les reins, les genoux, en vociférant des cantiques et se contortionnant de douleur. D'autres, qui veulent guérir leur âme et purifier leurs péchés, étreignent la flamme entre les mains, se couvrent de gerbes de cire fondue, aspirent la fumée, se renversent comme pour se gorger de feu. D'autres encore, échevelés, débraillés, immondes, échangent des baisers liturgiques, succombent dans des génuflexions impudiques.

Et entraînée dans cette démence, grisée de feu, enivrée de cire, exaspérée par les mortifications d'hier et l'immobilité d'aujourd'hui, toute la foule saute, hurle, gigote, tourne, emportée pêle-mêle dans un sabbat halluciné, dans une ronde saturnale, tourne au milieu de moines nègres, de popes barbus et de diacres à la longue chevelure de femmes... Mais bientôt la fumée opaque de cinq milles cierges enveloppe tout. On ne distingue plus rien, ni en haut dans les galeries, ni en bas dans les cryptes sombres et les chapelles enfumées...

Puis les hordes barbares se ruent hors de l'église avec la même furie que pour entrer.

Et postés au seuil de leurs boutiques, penchés derrière la grille de leur fenêtre, les habitants de Jérusalem regardent passer, stupéfaits, la farandole éperdue de ces milliers de fidèles en casquettes de fourrure et en bottes de sept lieues, qui courent, courent, en plein jour, leur grand cierge de trente-trois branches à la main, qui courent la barbe roussie, la face noircie, les doigts et les vêtements jaunis de cire, qui courent ceinture défaite, bonnet perdu, qui courent abritant derrière un pan de caftan ou un bout de robe cette flamme sacrée que le vent et la vitesse éteignent parfois, mais qu'un co-pèlerin rallume toujours.

***

Au moment même où le miracle s'est accompli, dans le Saint-Sépulcre, l'empereur de toutes les Russies en a été avisé par une dépêche, et aussitôt, deux estafettes, dont les chevaux

attendaient sellés sur le parvis, sont partis ventre à terre rejoindre le premier train et le premier paquebot, pour remettre au Tsar, protégée par une lanterne précieuse, l'étincelle céleste, jaillie d'une tombe et à laquelle de sa propre main il allume sa lampe d'icone.

*
* *

Le lendemain, jour de Pâques, toutes les cloches sonnent, tous les cynamdres battent, les étendards flottent sur tous les consulats, et de la tour de la citadelle de David les fanfares turques claironnent. C'est que les Pâques orthodoxes sont une fête aussi pour les Arabes qui célèbrent à cette époque l'an nouveau. Dès l'aurore, les rues sont encombrées d'une cohue grouillante et heureuse. Accroupies par terre, les femmes des villages voisins étalent leurs plates-bandes d'asphodèles et de roses. Des tiges de palmes ingénieusement tressées s'adossent devant les boutiques, et des collines d'œufs rouges, portant d'un côté les armes de Jérusalem et de l'autre le portrait du Tsar, s'amassent au bord des échoppes.

Des marchands, un œillet piqué derrière l'oreille, vêtus de gandouras neuves, congratulent chaque acheteur selon la mode de chez lui :

— Madame, heureuses Pâques !

— Que l'année nouvelle t'apporte sa paix, Sidi !

— Moujik, Christ est ressuscité !

Et la gaieté des habitants se communique aussi aux pèlerins. On ne s'aborde plus avec des gestes de haine, on se sourit, on échange des saluts : les pires ennemis d'hier fraternisent aujourd'hui. A chaque instant, des processions descendent vers la basilique ou remontent vers la ville, se dépêchant, en ce dernier jour, de baiser un nouveau reliquaire ou d'acheter encore un des innombrables objets pieux.

Mais voici que les cloches du Saint-Sépulcre recarillonnent. C'est la sortie de la grand'messe orthodoxe, et aussitôt des odeurs de sueur, de kwass et de cuir de Russie assaillent la rue.

Puis viennent, toujours pressés, les petits pères et les petites mères, en figures et vêtements de fête, tenant tous des œufs rouges et des branches de balsamine.

Tout joyeux, ils s'abordent, sesaluent, se sautent au cou, s'embrassent :

— *Christos voskrest !* (Christ est ressuscité).

— *Oustinou voskrest!* (En vérité il est ressuscité).

Et de nouveau ils s'embrassent, vont de l'un à l'autre, se serrant la main et se répétant à l'infini, comme la plus heureuse des nouvelles : Christ est ressuscité !

Quelques-uns rient, pleurent de joie, grisés d'émotion pieuse; mais étourdis aussi d'eau-de-vie, des moujiks trébuchent, oscillent, s'adossent contre les murs; puis pour se remettre d'aplomb, ils puisent dans leur gourde de kwass, tandis que la marmaille arabe se pend à leur barbe et leur souffle au nez :

— Bakchich, moujik, bakchich ! Christ est ressuscité !

Les marchands d'images et de piétés, et les peintres d'icones, qui surveillent la rue derrière la grille de leurs cierges, bondissent hors de leurs cages, s'élancent sur les *matouchkas*, les prennent à bras le corps pour les conduire aux étalages, les pincent, les chatouillent, tirent leurs jupons et fouillent leurs poches pour leur vendre finalement, cent fois trop cher, une rose racornie de Jéricho ou une malheureuse effigie de plâtre badigeonné. Mais personne ne se fâche ; aujourd'hui tout est permis, aujourd'hui tous sont en liesse :

— Christ est ressuscité !

Dans un coin de voûte, une pauvre vieille toute tremblante, toute parcheminée, en chemise et en bonnet de mort, baise avec effusion son billet de paradis qu'elle vient de faire bénir. Et, prise soudain d'une allégresse ineffable, elle jette son bâton de pèlerine et se met à danser pour célébrer la résurrection du Seigneur. Mais, tout d'un coup, elle s'affaisse, roule à terre et reste inanimée, étendue au milieu du chemin. Les autres rient la croyant ivre, sautent par-dessus et la plaisantent sur la qualité de son kwass. Cependant un pope s'est penché vers elle :

— *Christos voskrest*, matouchka !

Alors elle rouvre ses yeux vitreux où passe un éclair de foi mmense.

— *Oustinou voskrest!* (en vérité il est ressuscité), murmure-t-elle faiblement.

Et elle expire, son humble visage de misère s'irradiant d'une beauté surhumaine.

— Dieu l'a appelée, dit le prêtre en se redressant.

Alors, redevenus subitement graves, tous les pèlerins s'agenouillent, se signent; puis, avec des palmes achetées aux devantures, ils tressent un brancard, couchent dessus la « petite mère » en chemise et coiffe de mort, enserrent dans ses doigts rabougris un coupon de paradis, et, ainsi parée pour son pèlerinage vers Dieu, les autres *matouchkas* la chargent sur leurs épaules et l'emportent par les rues pascales, l'emportent là-haut, vers la colline de Sion, tandis que les moujiks, un œuf rouge et une branche de balsamine à la main, chantent de leurs voix passionnées et tristes l'hymne de la Jérusalem céleste et de la Résurrection.

Mais, pendant que j'écoutais encore s'éloigner la mélodie sublime, voici qu'une autre procession déboucha sous la voûte. C'était une théorie de femmes toutes frémissantes de bijoux sauvages et enveloppées de voiles bruns. Elles s'en venaient chantant le cantique de l'Annonciation et se dirigeant vers la porte de la ville, radieuses, illuminées, pressées de retourner dans leur pays, puisque cette nuit, en rêve, elles avaient entrevu l'ange Gabriel et qu'elles étaient certaines d'avoir enfin conçu.

MYRIAM HARRY

LE SERVAGE

XI

Avant que septembre revînt, onze longs mois devaient se suivre pas à pas. Et ce furent d'abord les affres des adieux, le vide laissé par les partants, les regrets, la mélancolie de l'automne, la rentrée à Arblay, dont la vieille maison paraissait maintenant bien sombre, au lendemain de la campagne. Ce fut ensuite le morne déroulement des journées méthodiques et studieuses, puis, avec l'installation à la Prairie, dès avril, le commencement d'une impatience de jour en jour grandissante. Jacques ne vivait plus que pour ces quelques semaines, promptes comme un rêve, où la joie et la douleur d'aimer se partageaient son cœur...

Pour la troisième fois, la famille de Germoise était en villégiature à la Prairie. Et ces vacances eussent été semblables aux précédentes si Jacques n'avait dû entrer en octobre au collège. A la veille de cet événement redouté, le prix des belles heures se décuplait. L'enfant était pareil au condamné qui, devant le terme prochain, veut épuiser d'un coup tous les plaisirs de la vie, mais que le sentiment de son impuissance rend grave dans ses ivresses. Son affection pour

1. Voir la *Revue* du 1er avril.

Geneviève devenait passionnée jusqu'à la souffrance; du bonheur de se sentir auprès de son amie, il eût parfois pleuré.

Mademoiselle Barbin observait à travers ses verres bleus l'attachement de son élève pour la fillette, et elle n'en augurait rien de bon. Sans doute avait-elle eu des déceptions sentimentales dans sa jeunesse, car elle nourrissait une véritable haine contre ce qu'elle appelait « les amitiés particulières ». Hantée par le spectre de l'indécence, elle n'admettait pas qu'un garçon et une fille de dix ans pussent encore jouer ensemble. La tolérance de M. Laurière à cet égard la confondait. Comment un homme aussi vertueux ne voyait-il pas le danger? Elle résolut de lui ouvrir les yeux.

Aux premiers mots de l'institutrice, M. Laurière tomba de haut. Son sourire de candeur mortifia mademoiselle Barbin, qui, du coup, semblait être la seule personne indécente. Interrogée sur les faits qui lui avaient paru répréhensibles, elle se trouva fort embarrassée pour préciser.

— Mon Dieu! — balbutia-t-elle, — en dehors de certaines familiarités... de certaines manières... Mais s'il y avait eu davantage, il serait trop tard pour vous mettre en garde contre les inconvénients d'une promiscuité...

— Voyons, mademoiselle, — interrompit M. Laurière que cet entretien offusquait, — vous connaissez Jacques. Si jamais enfant eut d'excellents instincts, c'est bien lui, et nous l'avons tenu assez à l'abri des mauvais exemples pour qu'il ignore le mal.

— Je ne doute pas de lui. Mais je crains que mademoiselle Geneviève n'ait pas reçu des principes aussi solides. Il y a chez elle un je ne sais quoi qui m'effraye.

— Oh! mademoiselle, vos scrupules sont louables, mais ils exagèrent.

— J'ai mis ma responsabilité à couvert, — dit mademoiselle Barbin, dont la vénération pour la sagesse de M. Laurière fut ce jour-là fortement entamée.

Mais elle ne se désintéressait que pour la forme. Elle était trop bien instruite de son devoir pour ne pas s'en acquitter envers et contre tous. Puisqu'on ne voulait pas séparer ces enfants, sa surveillance redoublerait de rigueur, et son ombre serait continuellement entre eux comme un mur.

Elle poursuivit de sarcasmes son élève :

— N'êtes-vous pas honteux, vous, un garçon, d'être toujours fourré dans les jupes d'une fille ?

La haine de leur tyran commun fortifiait l'union des deux amis. Geneviève détestait cordialement « mademoiselle » : sa mère ne l'avait pas habituée à être harcelée de la sorte. Aussi, à l'occasion, cédait-elle à l'envie de narguer les observations et d'affirmer sa petite volonté. Mademoiselle Barbin entrait alors dans des colères qui révolutionnaient sa bile.

Jacques, lui, avait subi de tout temps le poids de la contrainte, mais jamais il ne l'avait jugé si lourd. Lui qui certainement, s'il avait été seul un instant avec Geneviève, n'eût pas trouvé de paroles pour exprimer les sentiments qui lui gonflaient la poitrine, il s'imaginait avoir mille choses à lui dire que la présence d'un tiers arrêtait au bord de ses lèvres. Être seul avec elle, il voyait là l'idéal du bonheur.

Où était le crime de céder aux mouvements de sa tendresse ? Un jour, mademoiselle Barbin s'était indignée de ce qu'il embrassât Geneviève. Depuis lors, cette innocente privauté avait la saveur du fruit défendu. Pour se la permettre, il guettait le hasard d'une rencontre sans témoin ou une distraction de son cerbère. Il mettait toute son âme dans ces baisers furtifs. Geneviève prenait à les lui rendre un plaisir de vengeance contre son ennemie. Fallait-il être assez tracassier, pensait-elle, pour l'empêcher de câliner maternellement son cousin comme elle câlinait son petit frère !

Un soir, après le dîner, les trois compagnons avaient passé dans la cour ; Geneviève proposa une partie de cache-cache.

— Vous connaissez mes conditions ! — dit mademoiselle ; — ne vous éloignez pas, et ne vous cachez pas à deux.

Tout l'entrain des enfants à leur amusement favori était vraiment nécessaire pour qu'ils pussent s'y divertir. A part le réduit, décoré du nom de « serre », où le jardinier logeait ses outils et ses pots, la cour n'offrait pas la moindre retraite. La porte de la remise était verrouillée, la maison interdite. Restaient les troncs des cèdres, insuffisant abri, et les deux passages bordés d'arbustes par où l'on gagnait le jardin, et encore était-il défendu de s'y avancer beaucoup, surtout du côté de la cuisine.

Malgré ce peu de ressources, le jeu s'organisa. A chaque instant, la voix de mademoiselle en tempérait l'ardeur :

— Jeux de mains, jeux de vilains ! — s'écriait-elle, si Jacques s'accrochait à Geneviève pour la retenir dans sa fuite.

Soudain elle glapit :

— Adrien ! où est-il passé ?

Il n'y avait pas cinq minutes qu'Adrien était allé choisir une cachette. On l'appela : point de réponse. On explora tous les recoins ; il avait disparu. Il était coutumier du fait, si peu bruyant qu'on l'oubliait, ce dont il profitait pour s'éclipser sans d'ailleurs y chercher grande malice. Comme le disait madame Laurière, il était toujours dans la lune ; une fois repris, il désarmait les reproches par son air de tomber des nues.

— O mon Dieu !

Tout en poussant ce cri d'effroi, mademoiselle Barbin s'élança et plongea entre les lilas. Elle venait de se rappeler que monsieur et madame Laurière étaient allés se promener du côté de la rivière avec madame de Germoise : ils avaient dû laisser la porte du jardin ouverte. Pourvu qu'Adrien ne fût point sorti ! Elle entrevoyait tous les dangers qu'il courait, à cette heure nocturne : il glissait dans un canal d'irrigation, s'égarait dans la prairie ou rencontrait un chien enragé. Ne le dénichant pas au jardin, affolée, elle dégringola l'escalier, reçut au nez la gifle d'un rameau de vigne vierge qui pendait en travers de la porte et faillit tomber sur les talons du coupable, qui en était là de son expédition. Le saisir par le bras, le secouer, l'entraîner, abasourdi et pleurard, le confier aux mains d'une bonne pour le coucher, ce ne fut pas long. Mademoiselle Barbin, débarrassée de l'un, songeait aux autres.

C'était une idée bien arrêtée chez elle que tout enfant qui n'est pas surveillé en profite pour se mal conduire. Afin de confirmer sa certitude, elle revint sur la pointe des pieds. Elle avait l'art de fouler le gravier ou le plus mauvais plancher sans éveiller aucun bruit. Sous le ciel pâle, la cour était déserte et silencieuse : sans une hésitation, mademoiselle Barbin alla droit à la « serre ». Le son d'un arrosoir heurté lui annonça qu'elle ne se trompait pas. Elle arriva contre la

fenêtre juste à temps pour apercevoir deux formes qui s'étreignaient dans l'ombre, parmi les étagères chargées de boutures. Une seconde après, Jacques et Geneviève se montraient. Celle-ci, déjà femme, avait sa contenance la plus naturelle et semblait continuer le jeu, annonçant d'une voix aiguë :

— Je le tiens ! Je l'ai pris !

Mais Jacques, à la vue de mademoiselle inopinément revenue, rougit et se troubla. Elle n'avait pourtant rien d'une personne courroucée : un sourire fendait sa bouche et plissait sa patte-d'oie. Il est vrai que ce sourire n'était pas du tout rassurant, tant il était insolite.

— Allons, rentrons ! C'est l'heure de se coucher, — dit-elle d'un ton engageant.

Geneviève et Jacques n'eurent pas été plutôt reconduits dans leurs chambres qu'elle redescendit, traversa le salon et gagna le jardin. A ce moment, rentraient les promeneurs.

— Eh bien ! mademoiselle, qu'y a-t-il donc ? — demanda madame Laurière en voyant l'institutrice s'avancer à leur rencontre.

— Mes craintes se sont réalisées, — dit mademoiselle Barbin plus triomphante que marrie. — J'ai surpris Jacques et Geneviève qui, en mon absence, s'étaient cachés dans la serre.

— Et qu'y faisaient-ils ? — interrogea madame de Germoise un peu moqueuse, car elle ne prenait jamais au tragique les rapports de la gouvernante.

— J'ai le regret de dire qu'ils profitaient de l'obscurité pour s'embrasser.

Madame de Germoise, amusée, se récria :

— Oh ! c'est cela !... A leur âge...

— Adèle, je vous en prie !... interrompit M. Laurière. C'est bien, mademoiselle, je parlerai demain à Jacques.

Mademoiselle Barbin se retira, ravie à part soi de la consternation de M. Laurière.

— Il faut avouer, ma pauvre Adèle, que rien de pareil n'arriverait si tu donnais des principes plus rigoureux à ta fille, — dit madame Laurière en retournant au salon.

— Mais, voyons, il n'y a pas de quoi fouetter un chat !...

— Je vous engage cependant à faire à Geneviève de sérieuses représentations, — dit M. Laurière avec sa fermeté des

grandes circonstances. — Acceptez votre part de responsabilité comme j'accepte la mienne : si j'avais écouté mademoiselle Barbin, l'occasion de familiarités inconvenantes eût été épargnée à nos enfants.

Madame de Germoise était fixée sur l'étroitesse d'esprit de son hôte : rien ne servirait de discuter. Elle avait pris son nécessaire; elle s'absorba toute à racommoder une culotte d'Adrien. Quant à madame Laurière, elle était au fond bien moins mécontente que si Jacques avait renversé un verre sur la nappe.

La soirée se termina dans le silence. Adossé à la cheminée, la barbe repliée sur la poitrine et les mains sous les basques de sa jaquette, M. Laurière s'abandonnait à une méditation profonde...

Le premier soin de Jacques, en descendant, chaque matin, était de venir trouver son père, dans la petite pièce du rez-de-chaussée qui servait à celui-ci de cabinet de travail. Après un coup discrètement frappé, il pénétrait avec un respect particulier dans ce sanctuaire meublé d'un bureau à cylindre et d'une bibliothèque où voisinaient les ouvrages de jurisprudence et les livres édifiants. M. Laurière l'embrassait, puis s'informait s'il n'avait pas toussé, s'il n'avait pas oublié sa prière, si les devoirs de la veille avaient satisfait mademoiselle.

Le lendemain donc, Jacques apportait son bonjour quotidien, mais son père, appliqué à écrire une lettre, lui dit, gravement sans se déranger :

— Assieds-toi un instant.

La sensibilité de l'enfant était trop susceptible pour ne point deviner, rien qu'au timbre de la voix, la signification de cet accueil insolite. Tremblant d'inquiétude, il s'assit, et, tandis que la plume grinçait, il fouilla dans son souvenir pour y découvrir ses fautes; il n'en trouva que de vénielles.

Sa lettre cachetée, M. Laurière tourna à demi son fauteuil. Son visage exprimait plus de tristesse que de sévérité.

— Je ne voulais pas croire à certaines choses, mon cher enfant. — dit-il, les paupières battant derrière son lorgnon, — et tu as malheureusement désabusé ma confiance. Tu as avec ta cousine de mauvaises manières... tu sais ce que je veux

dire... On ne se cache, comme tu l'as fait hier soir, que pour commettre des actes dont on rougirait au grand jour... J'espère pour toi que tu as été entraîné, et que tu as péché surtout par faiblesse. Quoi qu'il en soit, tu m'as peiné très fort... Aujourd'hui je me contente de te donner un avertissement. Tes larmes témoignent, je n'en doute pas, de ton repentir. Mademoiselle te conduira à confesse : tu t'y mettras en paix avec ta conscience. Mais, si je devais te renouveler une observation de ce genre, je me verrais obligé de ne plus recevoir tes cousins.

Jacques ne répondit que par des sanglots convulsifs. Son attitude était d'un coupable : il fallait bien qu'il le fût, pour que son père, toujours juste, l'affirmât et s'en affligeât de la sorte. Du moins n'avait-il agi que par ignorance. Sans doute était-ce un tort de se cacher, mais pourquoi mademoiselle le contraignait-elle au mystère ? Et quelle révélation c'était qu'il y eût un péché dans son amitié pour Geneviève !

La dernière semaine passée à la Prairie par la famille de Germoise fut lamentable. Mademoiselle Barbin triomphait farouchement. Geneviève ne quittait pas sa mère ; Jacques n'osait plus seulement la regarder, crainte de la perdre pour jamais.

L'instant des adieux arriva. La malle était attachée derrière la calèche ; madame de Germoise, les yeux humides, embrassa Jacques, puis Geneviève offrit sa joue à son cousin : l'enfant devint pourpre, se recula, tendit une main hésitante. Avec une moue d'offensée, Geneviève grimpa dans la voiture, et, tandis que l'on rangeait les sacs en échangeant les suprêmes paroles, elle regarda obstinément par la portière opposée la ronde que le vent faisait danser aux feuilles sèches dans le milieu de la cour.

Tout était consommé : Jacques songeait à son amie, — sa seule amie, — qui s'éloignait en l'accusant d'ingratitude.

XI

Le futur internement de Jacques dans un collège était une vieille occasion de controverse entre monsieur et madame Lau-

rière. Posséder, — après quelle attente ! — un fils, n'avoir que lui, et l'exiler pour de longues années, c'est un sacrifice auquel on ne se résigne pas bénévolement. La nécessité était cruelle, mais comment s'y dérober ? Mademoiselle Barbin devenait insuffisante, et M. Laurière estimait qu'il était temps pour Jacques d'aborder les études sérieuses. C'était aussi l'avis de madame Laurière ; mais, avec une touchante mauvaise foi, elle rejetait sur son mari la responsabilité de la séparation.

Arblay ne possédait qu'un lycée, c'est-à-dire un lieu de perdition auquel il n'y avait pas à penser. Là-dessus on était d'accord. Les difficultés commençaient quand il s'agissait de choisir entre les maisons religieuses des départements voisins. M. Laurière tenait pour les Jésuites. Plusieurs jeunes garçons d'Arblay, et entre autres les fils de son frère Auguste, étaient à Montgré, chez les Pères. A cela madame Laurière répondait que le filateur était assez riche en enfants pour en placer une partie au loin. On ne met pas un fils unique hors de portée. Les Thomistes de Sordes-en-Provence étaient tout indiqués. au contraire. En trois heures de chemin de fer on était rendu. Quant à la réputation de cet établissement, elle était notoire, à telle enseigne que les deux aînés de M. Renaud y faisaient leurs classes : pour madame Laurière, cela résumait tout.

L'entêtement de sa femme et surtout la considération de proximité vainquirent la résistance de M. Laurière. Les Thomistes lui étaient suspects par leur affectation de libéralisme, — suspicion d'ailleurs toute relative, étant donnée sa vénération pour quiconque portait robe ou soutane. — Mais, à défaut des Jésuites, il n'y avait pas d'éducateurs plus recommandables.

Le matin de la rentrée, on quitta la Prairie. Il bruinait : un brouillard stagnant emplissait le vallon ; la campagne, grillée par un été torride, s'était rapidement décomposée, ces derniers jours, sous l'action du vent et de la pluie. On sentait déjà l'hiver. Jacques partait avec le sentiment que son enfance avait été un âge d'or, un perpétuel printemps qui s'achevait à présent dans la désolation universelle. La veille, en disant adieu à mademoiselle Barbin qui pliait bagage, en quête d'une nouvelle place, il avait pleuré : elle lui était tout d'un coup devenue sympathique, parce qu'elle appartenait à son passé.

Dans le train omnibus qui se traînait de station en station, il ne songeait qu'aux choses qu'il laissait derrière lui : la peur de l'inconnu était moins forte que le déchirement de la séparation.

Dix fois sa mère lui répéta, impatientée :

— Tu m'as comprise ?... Écoute donc ce qu'on te dit !

Elle était dans une agitation extrême, les nerfs à fleur de peau. Et il lui revenait sans cesse des recommandations touchant le linge, les vêtements, les chaussures.

Dans son coin, M. Laurière restait silencieux. Une sombre préoccupation faisait se rejoindre ses sourcils et se creuser de plis son grand front dénudé. Il avait, pendant toute une semaine, chapitré Jacques sur ses devoirs prochains. A son chagrin s'ajoutait l'inquiétude des dangers multiples auxquels de nouvelles conditions de vie exposeraient son fils.

Pour employer l'après-midi, on visita les curiosités de la ville. Mais ni le théâtre romain, ni le jardin botanique ne surent distraire personne. Le soleil, qui, dans le ciel méridional de Sordes, attestait encore l'été, avait une insolence radieuse.

Vers cinq heures, la famille Laurière se rabattit chez M. Renaud. Celui-ci, laissant sa femme et les plus jeunes de ses enfants à Bourgvieux, avait ramené ses deux collégiens. Il habitait un bel hôtel moderne, en pierres de taille, dont ses bureaux occupaient le rez-de-chaussée. Madame Laurière grillait de connaître cette demeure garnie de collections dont on disait merveilles. Goguenard et important, le banquier s'amusa de l'incompétente admiration de la tante « Camo » pour ses bahuts et ses faïences. Mais M. Laurière n'avait pas fait le voyage pour voir moquer sa femme. Il mit la conversation sur le point capital :

— S'il arrivait la moindre chose à Jacques, avertissez-moi aussitôt. C'est une sécurité pour nous que de vous savoir près de lui.

— Mon offre tient toujours ! — dit M. Renaud. — Ce garçon devrait faire sa sortie mensuelle à la maison : rien de plus simple.

— Encore une fois, je vous remercie de votre obligeance ! dit M. Laurière. Mais il est décidément préférable que Jacques ne quitte le collège qu'aux vacances, pour venir à Arblay. Un changement fréquent d'habitudes ne vaut rien aux enfants.

— Croyez-vous que la réclusion leur vaille davantage?... Dites plutôt que vous vous méfiez de moi! — ajouta le banquier en ricanant.

A ce moment, les jeunes Renaud se présentèrent, revêtus de l'uniforme. Colorés, vigoureux, c'étaient des répliques de leur père, avec le même air impertinent et sûr de soi.

— Votre cousin sera dans la même division que vous, — leur dit M. Laurière; — vous aurez à cœur, j'en suis sûr, de le prendre sous votre protection.

Madame Laurière se tourna vers son fils :

— On n'a pas toujours comme toi la chance de retrouver des amis dans la pension où l'on entre!...

La tête penchée, Jacques se rappelait Bourgvieux, les taquineries, les affronts. Il pressentait comment ses cousins entendraient leur rôle de protecteurs. Heureusement, il avait du moins cette compensation que son père avait décliné l'offre de M. Renaud : il aimait mieux rester prisonnier que d'avoir comme « correspondant » ce gros homme suant le mépris pour ses parents.

La rentrée était à huit heures : il fallait dîner tôt. On regagna l'*Hôtel de France*. Madame Laurière, le sang aux pommettes, pinçait les lèvres. En s'asseyant dans la salle à manger déserte, elle soulagea sa mauvaise humeur :

— Vraiment, Joseph, je me demande ce que les Renaud penseront de nous! Il était tout naturel que Jacques sortît chez eux. Ton refus est une impolitesse.

— Il est inutile de revenir là-dessus, — dit M. Laurière, avec une impatience inaccoutumée. — Ce n'est pas un milieu pour Jacques.

— Pas un milieu!... Tu as une façon de traiter tes neveux!...

Elle récrimina aigrement. M. Laurière mangeait du bout des dents; un léger tremblement agitait ses mains. A la fin, il dit, la voix enrouée :

— Ce n'est vraiment pas le moment, ce soir... je t'en prie...

Ces mots eurent la vertu de calmer madame Laurière. Le repas s'acheva tristement. Jacques n'avait pas faim... « Ah! non, — pensait-il, — ce n'est pas le moment d'être divisés! » Quand sa tendresse filiale demandait à oublier les injustices, les méprises passées, pour ne se souvenir que du bonheur perdu,

pourquoi sa mère s'obstinait-elle à les évoquer ? N'était-ce pas l'heure de s'unir tous dans le même amour et la même peine ?...

L'irritabilité de madame Laurière avait sa raison profonde. Elle le montra bien, plus tard, quand, dans la cour du collège, parmi les groupes de parents et d'internes, vint la minute des adieux. Ses larmes jaillirent et roulèrent sur ses joues subitement décolorées.

— Jacquot ! mon Jacquot !...

Elle pressait son fils dans ses bras sans se résoudre à la dernière étreinte. Comme elle se moquait maintenant de trahir une faiblesse indigne ! Sous la violente poussée de la plus forte émotion qu'elle eût jamais éprouvée, son véritable fond se découvrait : elle n'était plus qu'une mère.

Malgré ses efforts pour se contenir, car on l'avait exhorté à se conduire en homme, Jacques sanglotait. Jamais il n'avait vu pleurer sa mère, jamais il n'avait reçu d'elle des baisers aussi frémissants. Voici qu'il la sentait toute proche de lui ; son cœur allait enfin s'épanouir, — et il était trop tard !

M. Laurière détournait la tête : il voulait donner à son fils l'exemple du courage. Mais, tout en faisant des recommandations à un Père pour la santé délicate de Jacques, il essuyait de temps en temps quelque chose qui brillait parmi les poils de sa barbe.

La cloche sonnait. Le Père prit l'enfant par la main et l'emmena. Madame Laurière s'étranglait :

— Adieu, Jacquot !

— Hé ! Jacquot ! — firent à l'unisson deux voix moqueuses.

C'étaient les cousins Renaud qui arrivaient. Le surnom du « nouveau », devait, grâce à eux, faire fortune au collège.

XIII

Le collège des Pères Thomistes siégeait sur une hauteur, en dehors de la ville. C'était un bâtiment du XVIIIe siècle, ancienne demeure épiscopale de fort grand air. Des rangées de

platanes ombrageaient les cours de récréation, d'où la vue s'étendait indéfiniment, au delà de Sordes, sur la Provence caillouteuse, couverte de vignes basses et d'oliviers rabougris. Rien ne sentait moins la prison; et les prospectus destinés aux familles le faisaient valoir. Cependant Jacques connut l'horreur d'être captif loin des siens, loin des choses et des aspects familiers. Il subit toutes les vexations destinées aux timides et aux faibles; sa sensibilité les exagérait encore. Après avoir vécu en solitaire, jalousement gardé, c'était une rude épreuve que d'être soudain abandonné en pleine foule, dans cet abrégé du monde où toutes les passions humaines percent déjà, souvent plus cyniques et plus brutales qu'elles ne seront plus tard.

Au milieu de ces peines, il lui fallait soutenir son application à bien faire. Il vivait dans une crainte perpétuelle de rater ses devoirs ou d'oublier ses leçons. A chaque bulletin, madame Laurière écrivait des réprimandes; les bonnes places ne la contentaient pas: « Mon fils devrait toujours être le premier », disait-elle.

Dans ces lettres, Jacques ne retrouvait plus sa mère semblable à l'image qu'elle lui avait laissée d'elle lors des adieux. Il souffrait à cause d'elle, aussi bien à propos de ses études que de ces mille petits détails sur lesquels la méchanceté des enfants s'acharne. En arrivant au collège, il portait des habits usés et démodés, « assez bons pour la pension », dont ses camarades avaient fait des gorges chaudes. Et il était toujours vêtu trop long ou trop court, grâce des retapages économiques imaginés par madame Laurière. En comparant sa mise à celle des autres, il reconnaissait son ridicule.

Et il en était de tout ainsi. Fils de la noblesse riche ou de la grosse bourgeoisie, les élèves des Thomistes n'admettaient que les préjugés et les façons de leur entourage. Dans la division de Jacques, les deux Renaud donnaient le ton: ces tout dire. L'enfant se trouvait sans cesse mortifié dans ses parents, — les idées, les manières d'être qu'il tenait d'eux étant tournées en dérision. — Et, chose plus cruelle encore, les Pères semblaient du parti des moqueurs.

C'est qu'en effet il y avait loin de l'esprit d'Arblay à celui des Thomistes. Les Pères prétendaient « marcher avec le pro-

grès » ; ils se targuaient de la plus grande largeur d'idées et visaient surtout à former des hommes du monde. C'étaient des conciliateurs : ils accordaient l'Église avec le siècle, la foi avec la raison, les obligations religieuses avec les devoirs de salon. S'ils estimaient hautement M. Laurière, celui-ci leur paraissait tout de même un peu fossile et petit bourgeois.

Tiraillé par des influences contradictoires, Jacques se tenait sur la réserve: sa méfiance ne le rendait pas sympathique. Ses maîtres, qui, toujours à l'affut des nouveautés, étaient les premiers partisans de la culture physique, lui reprochaient sa maladresse dans les sports, faute de pouvoir lui reprocher de la paresse en classe. Il leur déplaisait aussi que leur élève eût encore un air malheureux et ne s'accoutumât pas à leur joug, pourtant si aimable.

Même les plaisirs de l'amitié étaient impuissants à le guérir de sa mélancolie. Car, la première stupeur passée, quand il sut distinguer les visages au milieu de la foule d'aspect uniformément hostile, il se découvrit des amis. Dans son besoin féminin du don de soi-même, il les aima comme il avait aimé Geneviève. Affections trop passionnées et trop exclusives, auxquelles les Pères étaient peu favorables. Jacques se demanda encore, en toute innocence, pourquoi les seules douceurs de sa vie étaient toujours combattues...

Les congés du jour de l'An et de Pâques étaient à peine une détente ; la délivrance tant souhaitée lui laissait une déception. Pendant ces quelques jours il n'avait pas le temps de se ressaisir. Et comment oublier le collège dont on ne faisait que parler? Monsieur et madame Laurière promenaient leur fils à travers toute la famille. Jacques retrouvait les corvées d'autrefois accumulées. On allait à la Sainte-Crèche embrasser Sœur Marie-des-Anges ; à Beauvoir, chez M. Brouchoux. La calèche lambinait sur les chemins: il ne fallait négliger ni l'oncle Auguste ni le cousin Antoine, ni les autres. Puis c'étaient les observations de madame Laurière qui, après avoir vanté l'enfant en public, le morigénait à la maison, examinant, par le détail les bulletins des mois écoulés. Ensuite M. Laurière prenait Jacques à part, le questionnait scrupuleusement, anxieux de discerner les résultats moraux de sa nouvelle existence. Ces interrogatoires étaient pour le collégien un

supplice qui grandit d'année en année, à mesure qu'il se sentait changé davantage : renfermé d'abord par timidité, il en venait à la dissimulation.

Dès son premier congé, Jacques avait éprouvé un inexplicable malaise, à se réveiller dans le milieu de son enfance. Il ne se rendait pas compte que, si rien ne s'était modifié autour de lui, ses yeux n'étaient déjà plus tout à fait les mêmes. Il cherchait instinctivement à renouer le présent au passé : vainement ! La cassure était irréparable. Les suggestions qu'il avait subies à contre-cœur commençaient leur œuvre.

Lentement, insensiblement, Jacques se transforma, cessant d'être trait pour trait le fils de ses parents, pour devenir à la fois lui-même et le disciple de ses maîtres. Il arrive toujours une heure où l'enfant le plus soumis apparaît comme l'homme d'une génération nouvelle. Mais pour qu'il y ait continuité entre les générations, pour que la plus récente soit le prolongement normal de celle qui l'a précédée, au lieu de se retourner contre elle, il faut un « doigter » que monsieur et madame Laurière n'avaient ni l'un ni l'autre. Ils étaient autoritaires, chacun à sa façon, et sans la moindre souplesse. Madame Laurière, qui avait plié sous la domination de M. Brouchoux, exerçait à son tour sa tyrannie sur le petit garçon que Jacques demeurait éternellement à ses yeux, et cela lui semblait dans l'ordre. M. Laurière exigeait que son fils se conformât strictement à son exemple, parce qu'il estimait qu'il n'y a pas deux manières de bien penser et de se bien comporter ; pour se manifester avec douceur, son intransigeance n'en était pas moins absolue.

Habitué à respirer un air plus vif, Jacques, en rentrant à Arblay, se sentait oppressé. Et, au lieu d'entre bâiller les fenêtres pour lui permettre de mieux respirer, on s'appliquait à les calfeutrer. A la fin, il étouffa.

XIV

N'ayant pas réussi chez la nouvelle famille où elle s'était placée, mademoiselle Barbin se retrancha contre les orages du

monde dans une pieuse maison de retraite. C'est là que, peu avant les grandes vacances de son ancien élève, une lettre de M. Laurière vint la convier pour deux mois à la Prairie. Jacques, avide de liberté, fut confondu de retrouver son gardien sans merci. Mais, surtout, il fut humilié d'être, lui, collégien, flanqué d'une institutrice comme au temps où il portait des robes.

Cette humiliation s'aggrava l'été d'après, car, sur les pas de mademoiselle Barbin, arrivèrent les Germoise. Paraître devant Geneviève en pareille posture, c'était un ridicule à ne s'en relever jamais.

— Comment! mademoiselle Barbin, vous ici? — s'écria madame de Germoise au débarquer.

Sa stupéfaction fit rougir Jacques jusqu'aux oreilles.

Mais il eut pour dédommagement immédiat la cordiale embrassade de Geneviève. Se rappelant comment ils s'étaient séparés, il y avait deux ans, il redoutait sa rancune. Elle avait tout oublié. Il fut alors entièrement au plaisir de la revoir : elle avait grandi beaucoup et lui sembla encore plus jolie.

C'en était fini pourtant des bonnes saisons d'autrefois. Jacques le reconnut bientôt. Fallait-il en accuser la présence de mademoiselle? Geneviève s'occupait moins de lui et le considérait du haut de son apparente aînesse. Et lui, que la vieille aventure de la serre avait instruit, demeurait sur le qui-vive, partagé entre le désir de se montrer affectueux et la peur de se mettre en faute. Ses vacances lui laissèrent une mauvaise impression. Aux suivantes, ce fut pis encore.

Puis deux années passèrent sans amener à la Prairie les hôtes habituels. La veuve, aux prises avec des embarras croissants, s'épargna la dépense d'un voyage dont l'effet était nul sur les dispositions de son oncle et de sa tante.

Madame Laurière ne se décourageait jamais. Aussi se croyait-elle tenue d'aller rafraîchir la mémoire des deux vieillards.

— Cette pauvre Adèle est désolée : il lui a été impossible d'accepter notre invitation. Ses affaires vont de plus en plus mal.

A quoi mademoiselle Méranie répondait imperturbablement :

— Le contraire serait surprenant. Elle a été à bonne école !

Lorsque les de Germoise revinrent, ce fut comme si le temps avait compté double depuis leur dernier séjour : madame Germoise, dont la santé périclitait, avait extrêmement changé ; de grisonnante, sa chevelure était devenue toute blanche; sur son visage fatigué, il ne restait plus rien de jeune; ses sourires même étaient navrés. Quant à Geneviève, la jeune fille succédait en elle à la fillette. De sang méridional, elle s'était précocement formée. Et son âme n'était pas en retard, ayant mùri au spectacle des chagrins et à l'école de la pauvreté. Sa beauté brune, d'un dessin ferme, était à la fois ardente et sérieuse.

Jacques reçut une secousse violente. Il découvrit que son amie et lui avaient définitivement quitté le terrain neutre de l'enfance. Dès maintenant ils étaient, l'un en face de l'autre, un homme et une femme. Ce sentiment admiratif, soumis et tendre, qui le portait vers elle avec tant de force, prenait un nouveau nom.

Trouble délicieux des amours de la seizième année! Élans et reculades, désir de se confier et crainte de se trahir, perpétuelles contradictions! Jacques ne cherchait Geneviève que pour l'éviter; sa présence le remplissait de joie et de confusion. Que mademoiselle Barbin, en dépit du ridicule, n'était-elle encore ici ! Elle eût servi de lien et, en même temps, d'obstacle. Dans le tête-à-tête, il se sentait littéralement stupide.

« Si Geneviève devinait mon secret, comme elle se moquerait de moi! — pensait-il. — Que suis-je pour elle? Un collégien dégingandé, gauche, absurde. Elle me met au rang d'Adrien !... »

Et c'était tout dire, car, avec l'âge, Adrien ne gagnait pas, toujours endormi, d'une incapacité qui inquiétait sa mère pour l'avenir. Jacques exagérait, en se comparant à son cousin, mais pendant cette période de crise il n'était pas à son avantage.

— Il est dans l'âge ingrat ! — disait madame Laurière. — Et puis, — ajoutait-elle aigrement, — après sa mésaventure, il aurait tort de faire le faraud.

C'est que madame Laurière saignait d'une récente blessure d'amour-propre. Bien qu'il se fût maintenu jusqu'ici dans les premiers rangs de sa classe, Jacques venait d'échouer au baccalauréat : devant l'aréopage des examinateurs, sa timidité, la peur d'un échec l'avaient paralysé tout à coup. Madame Laurière se croyait déshonorée.

M. Laurière n'avait pas pris cet épisode aussi dramatiquement. Il avait un sujet d'inquiétude cent fois plus sérieux. Sans pouvoir formuler aucun grief précis contre son fils, il s'apercevait que celui-ci lui échappait de toute part.

Dans la pénombre de l'équivoque, la droiture simpliste de M. Laurière s'égarait. Si Jacques avait manifestement trompé son espoir, il n'aurait eu qu'à le constater avec douleur ; ce n'était point le cas. Et cependant il n'y avait pas lieu d'être satisfait. Le jeune homme était énigmatique. A tout il répondait oui, mais l'accent n'y était pas.

Les Pères l'avaient dit plus d'une fois :

— On ne sait pas ce qu'il pense.

On aurait pu le savoir autrefois, si l'on y avait mis un peu d'art. Maintenant Jacques dissimulait, si bien même que personne ne soupçonnait son amour. M. Laurière, malgré les appréhensions que lui causait la présence d'une jeune fille dans sa maison, convenait que les enfantillages de la dixième année n'avaient pas eu d'écho. Il s'en félicitait, tout en demeurant aux écoutes.

Mais, de se sentir guetté, Jacques s'irritait : il était clair que si Geneviève ne quittait pas sa mère d'une semelle, et, si la vie quotidienne était comme réglée pour le séparer d'elle, le hasard n'en était pas seul responsable ; tout le monde semblait ligué contre son bonheur.

La véhémence de sa première passion bouleversait son âme de fond en comble. Il perdait son respect, sa docilité envers ses parents : sa foi en leurs jugements, minée par des opinions étrangères, s'effondrait. Sa révolution intérieure ressemblait à ces mouvements populaires qui, dépassant soudain leur objet, attaquent, ébranlent tout en entier l'édifice social. Après avoir commencé à contredire, il ne limitait plus sa contradiction. Il n'y avait pas jusqu'à ses sentiments religieux qui ne fussent atteints. A force de recourir à la sauvegarde

de la religion, M. Laurière manquait le but : son fils, excédé de pratiques dévotes, les prenait en dégoût.

XV

Après avoir redoublé sa rhétorique, Jacques passa son examen avec succès, mais il en reçut peu de compliments, car ce n'était, comme le dit madame Laurière, qu'une réparation. Les vacances furent mornes. Pour l'excellente raison que la solitude et l'oisiveté ne valent rien aux jeunes gens, un arrangement avait été conclu avec l'abbé Legris, aumônier de l'usine Formigeon. Cet ecclésiastique se rendit plusieurs fois par semaine à la Prairie pour tenir compagnie à Jacques et le préparer à entrer en philosophie. En fait de philosophie, il en était resté à ses souvenirs du séminaire. Obséquieux, béat et prolixe, il distillait l'ennui.

Madame de Germoise ne devait d'abord pas venir. Elle ne se décida qu'au milieu de septembre, et sur le conseil pressant de son amie : Louis Aubert donnait des inquiétudes ; ce n'était pas le moment de se faire oublier. Elle s'était résolue à punir Adrien de sa paresse en le confiant à une institution. Geneviève seule l'accompagna.

Le premier soin de madame de Germoise fut de courir aux nouvelles. Mademoiselle Méranie, au chevet de son malade, ne se dérangea pas ; Sœur Marie-des-Anges, installée dans la maison, recevait pour elle.

— Votre excellent oncle souffre beaucoup... On craint que son rhumatisme ne lui remonte au cœur... Quelle perte ce serait ! Un homme si bon !... si charitable !...

La religieuse parlait à voix basse et d'un ton mélancolique, mais elle avait un peu ce visage des médecins blasés sur la mort qui jouent la compassion devant les familles. La fraîcheur de son teint, le pétillement de ses yeux ne s'accordaient pas avec le souci. Et elle semblait tellement chez elle dans ce petit salon à l'odeur monacale que la malheureuse femme comprit comme autrefois, jusqu'à l'évidence, que cette sœur si affable était la pire ennemie de ses espoirs.

Talonnée par madame Laurière, elle eut cependant le courage de retourner plusieurs fois s'informer : Louis Aubert se portait sensiblement mieux ; mais, comme mademoiselle Méranie ne pouvait, au dire de la servante, le quitter un seul instant, la visiteuse restait à la porte.

— Sœur Marie-des-Anges est là, — murmurait la vieille bonne, que tant de sollicitude pour son maître avait fini par amadouer.

— Non... non... ne la dérangez pas...

Madame de Germoise partit à la fin du mois. Une modification de l'horaire l'obligeant à prendre un train du soir, Jacques fut chargé d'accompagner sa tante à la gare et de s'y occuper d'elle. M. Laurière, enrhumé, redoutait la fraîcheur : il tenait à être guéri pour reconduire le surlendemain son fils au collège.

De la Prairie jusqu'à la gare d'Arblay, il y a presque une heure de route. La nuit était opaque; des rafales secouaient les glaces de la voiture. A la lueur vacillante des lanternes, on voyait l'herbe des talus se coucher; au bord des champs, les feuilles des peupliers se rebroussaient. Souffrante et soucieuse, madame de Germoise ne disait mot. Jacques et Geneviève échangèrent quelques réflexions, puis se turent.

Le devant de la calèche encombré de sacs et de manteaux, Jacques s'était blotti dans le fond, entre sa tante et sa cousine. La douce chaleur du contact de Geneviève le pénétrait voluptueusement. Mais, tout en savourant sa sensation avec délices, il songeait que pendant ces deux semaines de réunion il avait moins que jamais profité de son amie. Tout les avait séparés, aussi bien son propre effarouchement que le parti pris des uns et des autres. Malgré les serments qu'il s'était faits de révéler enfin son amour par quelque élan d'audace inouïe, il n'avait pas su parler, même avec des regards. Geneviève s'en allait, et elle n'emportait pas un soupçon !

On traversa la papeterie: le reflet d'une chaudière embrasa l'ombre, puis l'obscurité s'épaissit entre les bâtiments silencieux. Un cahot, sur des rails qui coupaient le chemin, effraya madame de Germoise. Dans la secousse, la main de Jacques rencontra celle de la jeune fille. Il frémit tout entier et,

cédant à une impulsion plus prompte que la pensée, il retint cette main, qui ne se déroba pas. A travers le gant, il la sentait menue et tiède ; il la pressait et elle s'abandonnait. Il croyait à peine à la réalité de son bonheur. Ah! que ce trajet dans la nuit durât sans fin! Il n'en demandait pas davantage. A quoi bon des paroles? Tout n'était-il pas enclos dans ce simple consentement? Mais trop tôt les masses indistinctes des maisons se dressèrent, piquées de feux : on arrivait.

Le cocher s'était endormi à la montée. Il restait quelques minutes seulement avant le départ. En personne malade, madame de Germoise perdait la tête. Égaré comme au sortir d'un rêve, Jacques se hâta de prendre les billets et de faire enregistrer les bagages, et, avant d'avoir respiré, il se retrouva seul sur le quai de la gare devant la queue du train qui emportait les voyageuses. Il avait si rapidement dit adieu à Geneviève qu'il ne se rappelait pas avoir échangé avec elle un regard de complicité définitive. Mais il était tellement enivré que la séparation l'endolorissait à peine. Le monde lui apparaissait transfiguré : l'avenir s'offrait merveilleux.

La réaction se produisit dès que les portes du collège se furent refermées sur lui. Cette année d'études serait d'autant plus longue qu'elle précédait la délivrance. L'ébranlement qu'il avait subi achevait de le désorganiser : il était nerveux, inquiet, avec des exaltations et des abattements gratuits. Une susceptibilité excessive alternait avec une indifférence ironique. Des aspirations confuses l'agitaient. Il acceptait tour à tour les idées les plus contradictoires.

Les Pères crurent devoir signaler à M. Laurière que « cet élève témoignait d'un mauvais esprit ». M. Laurière, très affecté, sermonna Jacques sans parvenir à rien tirer au clair. A chaque bulletin, madame Laurière écrivait des lettres fulminantes, car son fils, tombé tout à coup dans les rangs médiocres, s'y maintenait. Le coupable accueillait rageusement ces reproches, enfin mérités. L'air d'Arblay que ces lettres lui soufflaient au visage lui était odieux. Mais cela ne rendait pas l'atmosphère de l'internat moins lourde car l'amour, en lui donnant l'illusion d'être un homme, avivait en lui la soif de liberté.

L'amour, c'était le souci dominant chez la plupart des

grands collégiens de son âge. Il y en avait même qui, comme Jean Renaud, le héros de la philosophie, se prétendaient le droit de parler des femmes sans fadeur. Jacques couvrit des cahiers du nom de Geneviève et rédigea des missives romantiques à son adresse, puis l'image de son amie s'embruma peu à peu. Geneviève cessa d'être elle-même, avec ses yeux de topaze brûlée, sa peau mate, ses épais cheveux noirs, son menton volontaire : elle devint le symbole de la femme, de toutes les femmes. En elle il aimait une multitude. Les soirs de promenade, il rêvait des paysannes, des ouvrières, plus ou moins jolies, rencontrées en chemin. Et, pendant les récréations, il contemplait au loin, le cœur gonflé, la cour d'un pensionnat de jeunes filles, où les élèves s'ébattaient.

Enfin l'année scolaire s'acheva. Son dernier examen passé avec une chance inespérée, Jacques quittait Sordes définitivement. A peine assis en wagon, en face de son père qui était venu le chercher, il comprit qu'il allait simplement changer de prison.

Mais pourquoi s'inquiéter de l'avenir ? Un grand bonheur, qui primait tout le reste, n'était-il pas prochain ? Le portrait de Geneviève reprenait sa netteté dans les lieux où flottait le souvenir de sa présence. Après l'aveu de l'an passé, il était permis d'attendre des joies incomparables.

Madame Laurière coupa ces espérances par la racine. Elle avait arrêté un programme de l'emploi des vacances ; au milieu de l'exposé qu'elle en fit, elle dit :

— Comme ta tante de Germoise ne vient pas cette année...

A ces mots, tout devint noir autour de Jacques.

Son désappointement fut violent, mais il ne dura guère. A cet ennui motivé, succéda l'ennui sans cause. Après avoir fermenté, son imagination retombait à plat. Son amour n'avait été qu'une mousse de vin, qui bouillonne, monte et puis s'affaisse ; il ne restait presque rien au fond du verre, mais parfois une bulle venait crever à la surface du liquide dormant.

Jacques traversa une période fâcheuse. Il était mécontent de tout sans savoir exactement ce qu'il demandait lui-même. Sa passivité irritait madame Laurière, qui n'aimait pas ce visage-là à l'obéissance.

— A le voir, — s'écriait-elle, — on dirait vraiment une victime!

Depuis la naissance de Jacques, sa future carrière avait été le texte de débats inépuisables entre ses parents. M. Laurière avait son plan, longuement réfléchi : son fils aurait un jour de la fortune; une haute mission sociale lui serait, en conséquence, dévolue. Quand il expliquait ses idées à sa femme sur cette mission, celle-ci regimbait, n'entendant rien qu'aux choses pratiques et aux usages établis.

— Tu ne seras jamais qu'un songe-creux! — disait-elle. Ce que je vois de plus clair, c'est que tout cela ne mène à rien.

Tout en partageant les convictions qui avaient obligé son mari à se démettre, elle n'eût pas été du sang de M. Brouchoux si, à l'occasion, elle ne lui avait pas fait sentir qu'il avait agi en Don Quichotte.

— Mais toi-même, — demandait M. Laurière, — à quoi destinerais-tu Jacques?

— A tout! — répondait-elle avec une fierté naïve. — Il peut être un grand avocat, un gros industriel, un brillant officier, que sais-je?

Elle n'avait pas de préférence, pourvu qu'il acquît une situation dont l'éclat rejaillirait sur elle.

Mais il était facile à M. Laurière de triompher :

— Il faudra donc que Jacques nous quitte. Ce n'est pas à Arblay qu'il trouvera de grandes écoles, et ensuite une position. Cet enfant sera perdu pour nous.

Touchée par l'évidence, madame Laurière se tirait d'affaire avec des faux-fuyants querelleurs.

Or Jacques sortit du collège, et, à quatre-vingt-huit ans, M. Brouchoux, solide, actif, maître de toutes ses facultés, prenait, quelque temps qu'il fît, sa canne et son chapeau, gourmandait ses fermiers et dirigeait ses maçons. Le jeune homme allait-il rester les bras croisés à attendre la mort de son grand-père? M. Laurière se reprocha comme un crime d'avoir fondé ses projets sur un héritage qu'il fallait souhaiter tardif. Mais quelle combinaison imaginer pour garder Jacques auprès de lui sans compromettre son avenir? Dans cet embarras, il en arrivait à le consulter.

— Voyons, — lui demandait-il, — tu n'as aucune idée? tu ne te sens aucune vocation?

Mais Jacques n'avait aucune aptitude spéciale et sa volonté était purement négative. Habitué à recevoir des ordres, il était incapable de se déterminer.

Sa maussaderie, ce visible détachement de son sort désolaient M. Laurière. N'étaient-ce point les marques de ce mauvais esprit dont les Pères s'étaient plaints? Comment lire dans cette âme fermée? Le pauvre homme avait devant lui un interlocuteur qui répondait en écho, mais, dans cet écho, il ne reconnaissait pas le timbre de sa voix.

Au courant de leurs entretiens, Jacques retint souvent une sincérité qui manquait de lui échapper. Ce père avec qui il était en sourde opposition, il l'aimait cependant. Il souffrait de toujours lui parler contre son cœur. Quel soulagement ce serait que d'exposer dans leur désordre ses doutes, ses inquiétudes, ses vagues désirs! N'avait-il pas affaire au premier des amis, au véritable confesseur? Oui, mais il entrevoyait aussitôt un visage aux joues creuses qui s'allongerait, des yeux pâles qui se voileraient, des lèvres qui frémiraient d'émotion. Bouleversé par ces confidences, M. Laurière tiendrait d'emblée son fils pour un dévoyé. Mieux valait se taire, quoi qu'il en coûtât...

— Il est de plus en plus question dans les journaux de la suppression du volontariat, — dit un jour M. Laurière. — Par le temps où nous vivons, tout est à craindre. J'espère qu'à l'automne prochain tu seras assez robuste pour affronter les fatigues de la vie militaire. Inutile donc d'entreprendre des études que tu serais obligé d'interrompre : cette année sera pour toi une période de perfectionnement et d'attente. Je m'occupe de te trouver un précepteur qui complétera ton éducation. En outre, je tiens à t'enseigner moi-même les éléments du droit.

Quand on prit, au milieu d'octobre, les quartiers d'hiver, l'abbé Jambedois débarqua, spécialement recommandé par l'évêché. C'était un jeune prêtre à visage de brochet, vif, sec et têtu, plus instruit qu'intelligent. Dès le lendemain de son arrivée, il fut en guerre avec madame Laurière. Pendant dix mois, il menaça de quitter la place et s'y cramponna.

Jacques rongeait son frein. Au salon, pendant les longues soirées familiales, sous le regard optimiste du buste de M. Laurière aîné, ou dans sa chambre, courbé sur un livre, il remâchait rageusement :

— J'ai huit ans, mademoiselle Barbin a simplement changé de nom !

XVI

Avoir tenu son fils jusqu'à l'âge de vingt ans dans la dépendance la plus étroite, l'avoir isolé, protégé, surveillé, et tout à coup être contraint de l'abandonner à lui-même, parmi les pires exemples, c'était de quoi terrifier moins timoré que M. Laurière. L'édifice construit avec tant de soins, et que des lézardes menaçaient déjà, risquait de s'écrouler. Il multiplia conseils et leçons. Certains sujets dont sa pudeur répugnait à traiter durent venir au premier plan : très gêné, il usa de circonlocutions et de sous-entendus. Mais, quel que fût l'objet de son souci, il en revenait toujours, en fin de compte, à la religion, seul rempart contre tous les dangers.

Il ne s'en tint pas là. Il accompagna Jacques dans la garnison qui lui avait été assignée, pour le recommander à tous ses chefs. La plupart de ces messieurs l'écoutèrent avec une indifférence polie ; entre eux, au cercle, ils se gaussèrent de cette sollicitude qui attendait d'eux des soins étrangers à leur fonction.

Le commandant, vieux garçon bonhomme et rude qui, en bretelles et un mégot au coin de la bouche, reçut M. Laurière dans son logement parfumé au tabac et à l'absinthe, l'arrêta net aux premiers mots :

— Hé ! monsieur, je ne suis pas une bonne d'enfants ! Votre fils est-il un homme, oui ou non ?

Frais émoulu de Saint-Cyr, sans un poil de barbe sur ses joues roses, le sous-lieutenant exerça sa verve aux dépens de son subordonné. Fier de la supériorité que lui conférait son uniforme neuf, il prit l'habitude d'interpeller Jacques sur les rangs. D'une voix de jeune coq enroué, il ironisait :

— Eh bien! mon garçon, il fait frais, ce matin. Avez-vous mis votre foulard?

Ou encore :

— On dirait que vous avez la flemme... Seriez-vous allé voir des femmes?... Papa ne serait pas content.

Il jouissait un instant du murmure d'hilarité qui s'échappait du peloton, puis, brusquement, il imposait le silence, car il visait à n'être pas commode.

Jacques en voulut à son père de ces vexations humiliantes. Mais il jouissait enfin d'une liberté relative; et c'était là l'essentiel. Il accepta les promiscuités, les fatigues, les brutalités de la caserne. A heures fixes, il n'était qu'un numéro, un automate passif: la contrainte qu'il subissait était purement physique. Le reste du temps, il s'appartenait. Pour lui, qui n'avait jamais fait un pas sans une ombre sur ses talons, c'était une volupté que de marcher simplement par les rues à sa guise. Il s'amusait à se mêler aux conversations où l'on bafouait tout ce qu'il avait accoutumé d'entendre respecter, et, par contradiction plus que par scrupule sincère, il se dérobait aux devoirs de piété que chaque lettre de son père lui rappelait. En tout cela, s'imaginant faire acte d'homme, il n'était encore qu'un collégien qu'une discipline abusive a rendu indiscipliné. Madame Laurière, par économie, M. Laurière, par prudence, s'étaient mis d'accord pour réduire au minimum son argent de poche : ainsi la facilité de céder aux tentations lui était enlevée. Il se piqua de prouver que les lisières, à un certain âge, au lieu de prévenir les chutes, les provoquent : en riant, il répondit à l'appel de la première fille à soldats qui le hélait. Toutes ses aspirations vers la femme et vers l'amour aboutirent là.

En août, un télégramme lui annonça la mort de son grand-père. Il vint assister aux obsèques. Mais, comme il n'avait jamais vu dans ce vieillard qu'un ogre malfaisant, il n'eut pas lieu de beaucoup s'affliger parce que M. Brouchoux avait été trouvé dans son parc frappé de congestion, violacé, l'écume aux lèvres, la canne incrustée dans sa main crispée.

Une foule considérable accompagna l'ancien mégissier au cimetière : tout Arblay était là. Il ne manquait que les Aubert

qui, en qualité de proches, eussent dû figurer aux premiers rangs, mais qui, en qualité d'originaux, se soustrayaient aux usages. Jacques comprit que si tant de monde se dérangeait afin d'escorter un homme qui, de son vivant, n'aurait pas trouvé cinquante personnes pour lui faire volontiers la conduite, l'honneur en revenait à ses parents. Héritiers déjà du nom glorieux de Laurière aîné, ils allaient réaliser une grosse succession.

La fille et le gendre du défunt rendirent à celui-ci un tribut de deuil fort disproportionné à ses mérites ; M. Laurière fit voir combien la raison pouvait chez lui commander au sentiment. Mais, au milieu de leurs regrets, les deux époux eurent à se préoccuper de leur situation nouvelle.

Ils n'étaient ni l'un ni l'autre gens à changer leur manière de vivre pour jouer aux millionnaires. Ils ne songèrent qu'à leur fils. Plus tard, Jacques habiterait Beauvoir et y ferait figure de châtelain ; pour eux, ils continueraient à partager l'année entre la Prairie et leur maison d'Arblay. M. Laurière n'aurait d'autre luxe que la charité.

Ici commencèrent les discussions. Madame Laurière se méfiait de la compétence de son mari : comment se tirerait-il de l'administration d'une fortune, presque toute en terres que M. Brouchoux gérait lui-même ?

— Et je te connais, mon pauvre Joseph ! Tu te laisseras gruger. Il suffira que l'on pleure misère dans ton gilet pour que tu soies perdu !... Voici déjà ta sœur qui vient nous relancer pour la Sainte-Crèche sans nous laisser le temps de respirer.

Elle était affolée de posséder tant d'argent dont elle n'avait que faire, et qu'il s'agissait de conserver. Mais, avec cela, elle redoublait d'importance. Elle ne tenait pas à démontrer qu'elle était riche, car l'ostentation se paye ; tout le monde savait à quoi s'en tenir, c'était le principal. Et Jacques serait, un jour, sa gloire vivante.

Elle se rangea pourtant aux idées de son mari concernant l'avenir du jeune homme : M. Laurière avait eu pour la convaincre un argument péremptoire.

— C'est un gouvernement difficile que celui d'une grosse fortune. Si nous disparaissions sans que Jacques en ait fait

l'apprentissage, qui sait s'il ne la dilapiderait pas par inexpérience?... Et puis, — disait-il encore, — la charge est lourde pour moi : Jacques me secondera. S'il mord à l'agriculture, il fera valoir lui-même les propriétés. C'est pour lui une sérieuse occupation toute indiquée. Nous aurons la satisfaction de ne pas le perdre de vue, de le sentir fixé auprès de nous. Il ne sera pas exposé aux dangers de la vie d'étudiant dans une grande ville. Une fois marié, il sera au premier rang de la société d'Arblay.

— Pourquoi ne deviendrait-il pas député? — dit un jour madame Laurière, qui ne concevait pas de haute position sans qu'un titre y fût attaché.

— Il y a mieux à faire. On rend plus de services à sa province en l'habitant qu'en allant bavarder à la Chambre. Paris tue la France.

La politique était le seul sujet qui fît sortir M. Laurière de sa douceur. Depuis qu'il avait démisssionné, la France lui semblait courir à pas de géant vers un précipice mortel. Il lisait chaque matin le journal avec navrement, quand ce n'était pas avec indignation, et il était rare qu'il déjeunât sans raconter avec un tremblement dans la voix le dernier méfait du gouvernement.

De ses méditations politiques était issue l'idée du rôle qu'il ambitionnait pour son fils : Jacques remplirait une destinée de philanthropie et de direction sociale. Fortuné, le jeune homme aiderait, « dans sa sphère », « au relèvement du pays ». Conservateur des traditions, défenseur de la bonne cause, il veillerait activement aux intérêts locaux, emploierait une part de ses revenus à soulager la misère. Sa culture intellectuelle et la dignité de sa vie lui donneraient l'autorité indispensable.

— Tu as reçu de saines doctrines, lui disait son père. A toi maintenant de les appliquer, de les soutenir et de prouver par ton exemple qu'elles sont efficaces.

Jacques, rentré du régiment, écoutait M. Laurière disserter durant les expéditions qu'ils faisaient ensemble à travers les terres. Bientôt, il fut entièrement édifié sur son avenir.

Des conduites d'eau s'étant rompues à Beauvoir par suite du froid, il fallut se rendre à l'ancienne habitation de M. Brou-

choux. Jacques n'y était pas revenu depuis l'enterrement. Transi par la bise aigre qui balayait le plateau, il battait des semelles sur le sol durci, médiocrement attentif aux instructions que son père donnait au gardien. Évoquant des souvenirs d'enfance, il songeait combien il était étrange de régner aujourd'hui en maître sur cette terrasse où tapait jadis la canne autoritaire du méchant vieillard.

— Ces réparations devraient pourtant t'intéresser particulièrement! — dit M. Laurière, tandis qu'ils redescendaient les lacets de l'avenue. — Avant peu, je l'espère, tu seras ici chez toi : nous t'avons réservé Beauvoir pour le jour où tu seras marié.

— Me marier? — demanda Jacques, qui doutait s'il avait bien entendu.

— On ne saurait se marier trop jeune. Dans un an ou deux, il faudra y penser sérieusement.

XVII

En quelques mois, la vie de Jacques se trouva insensiblement ordonnée. Pour fins que fussent les fils de la toile qui s'était tissée autour de lui, il n'en était pas moins pris dans un piège dont il ne se dépêtrerait pas. Dès la première messe, l'hiver à la cathédrale, l'été à la chapelle de l'usine, où il accompagnait son père, il ne s'appartenait pas un instant. C'était la surveillance des exploitations agricoles, toute une science des choses de la terre à acquérir. C'était l'assistance aux réunions des confréries pieuses et des associations charitables où on l'avait embrigadé; c'étaient, à date fixe, les tournées de secours aux pauvres. En outre, M. Laurière continuait à donner à son fils des leçons de droit usuel, et Jacques devait travailler à la bibliothèque de la ville, muni d'un programme de lectures dont il avait à rendre compte.

Hormis certains ouvrages édifiants, il n'entrait pas de livres chez les Laurière.

— Ce sont des embarras de maison, — disait madame Laurière, — et une ruine...

Quant à son mari, il se souciait beaucoup plus d'être un chrétien qu'un homme de haute culture. Il se défiait de tous les livres; la science moderne lui était suspecte, et il tenait la littérature pour pernicieuse. Il avait un corps de principes qui lui suffisait. Mais, non sans inconséquence, il convenait modestement que Jacques, intelligent comme il était, ne pourrait que gagner à posséder des connaissances plus étendues que les siennes. Il s'agissait simplement de lui dresser une liste de bons auteurs.

— En a-t-il une chance, ce gaillard-là ! — s'écriait M. Formigeon, chaque fois qu'il rencontrait le jeune homme.

Et, par un geste qui lui était coutumier, il accompagnait cette remarque d'une tape familière sur l'épaule.

De la chance ! Jacques s'avouait qu'il aurait mauvaise grâce à se plaindre. Lorsque tant de jeunes gens avaient à faire leur carrière, à lutter pour la vie, passaient par des écoles, étaient confinés dans des bureaux ou des usines, il menait une existence facile et son avenir était assuré. Et cependant il n'apportait dans toutes ses occupations que paresse, détachement, ennui, hostilité.

C'est qu'il n'agissait en rien spontanément. Encore si, dans cette route frayée, il avait pu marcher à sa guise ! Mais on le tenait par la main. Il eût préféré l'effort, le risque, à cette monotone servitude. Et puis, avant que d'être une enseigne de savoir et de vertu, il aspirait à jouir un peu de sa jeunesse ; on le précipitait sans transition de l'enfance à la maturité.

Il ne souffrait pas d'une vocation contrariée : sa volonté amortie ne savait ni délibérer ni choisir. Il aurait, à la rigueur, subi l'état qui lui était imposé ; il reprochait surtout à son esclavage d'être intellectuel et moral. Devenu homme, il revendiquait le droit de posséder ses idées propres et se refusait à demeurer un perroquet bien appris.

Un jour que M. Renaud avait réuni à Bourgvieux quelques personnes de la famille, l'entretien, par un détour fatal, versa dans la politique. On était au billard, après le déjeuner. Comme d'habitude, le banquier tranchait avec une importance proportionnée à son volume, affichant un mépris ironique pour ses contradicteurs. Il semblait particulièrement fier

aujourd'hui de se trouver seul de son avis au milieu de ses convives, provinciaux et conservateurs endurcis.

M. Formigeon, qui était présent, n'était pas moins sûr de lui-même, mais il jouait au bon enfant ; il ripostait rondement avec le ton du gros sens commun et en mêlant des rires à la fumée de son cigare. M. Auguste Laurière, le filateur, écoutait la discussion, laissant tomber de temps à autre des : « Permettez!... Jamais de la vie!... Parfaitement!... » qu'il ne développait pas davantage. Avec sa vénérable barbe blanche, son crâne dénudé, ses lunettes d'or, il avait l'aspect d'un homme dont le grand sérieux ne se commet point avec des bavards : cette solennité couvrait de la simplesse.

Mais M. Joseph Laurière se monta extrêmement ; son front jaune se colora ; le lorgnon lui tomba du nez ; l'émotion le faisait bafouiller. Enfin, au paroxysme de l'indignation, il leva les bras au ciel et conclut :

— Et puis... et puis... on ne peut pas s'entendre avec un rouge comme vous !

M. Renaud, goguenard, répondit :

— Non, l'oncle Joseph, nous ne nous entendrons jamais, j'en ai peur.

Quand M. Laurière avait qualifié quelqu'un de « rouge », c'était la suprême injure. « Un rouge », cela représentait pour lui un individu destructeur de la famille, de la patrie et de la religion.

Personne ne releva le ridicule flagrant qu'il y avait à traiter de révolutionnaire ce gros bourgeois dont les opinions eussent, dans toute autre compagnie, paru fort anodines. Mais Jacques en fut frappé avec une intensité dont pâtit son respect filial.

— Et vous, Formigeon, comment vont les affaires? — demanda M. Renaud, pour rompre les chiens.

M. Formigeon se plaignit, mais en industriel courageux qui se met au-dessus de l'adversité. L'essentiel pour lui, patron catholique, était que ses ouvriers continuassent à demeurer indemnes des mauvaises doctrines.

— Quant au surplus, — dit-il en se frottant les mains, — le bon temps reviendra.

— Vous avez mille fois raison!... — approuva gravement le filateur.

Ensuite, M. Formigeon, soutenu par l'approbation ambiante, rejeta sur la République la responsabilité du marasme de son industrie.

— Voyons! voyons! parlons peu et parlons bien ! — dit M. Renaud. — Si vous renouveliez vos machines, vous n'auriez besoin d'accuser personne.

— Ha! ha! ha! les machines ! s'esclaffa M. Formigeon. Mais, mon cher Renaud, avec nos machines, mon grand-père Éloi était le premier fabricant de papier de France. Aujourd'hui, on veut tout bouleverser et l'on ne fait plus, permettez-moi l'expression, que de la cochonnerie. Donnez-nous un autre régime, et je me charge du reste.

— Parfaitement! — dit M. Auguste Laurière, dont les affaires ne brillaient pas non plus.

Là-dessus, M. Joseph Laurière, qui s'était un peu calmé, repartit pour louer le passé au détriment de l'abomination moderne.

Jacques n'en voulait pas entendre davantage : il alluma une cigarette et se glissa dans le jardin. Devant ces caisses d'orangers et ce parterre français, témoins jadis de ses angoisses d'enfant, il promena une souffrance d'homme. Il avait mesuré l'abîme qui maintenant le séparait des siens. Tout le temps de la discussion, il s'était rangé du parti de M. Renaud, et cela malgré une antipathie qui n'eût demandé qu'à lui donner tort. Mais comment se refuser à l'évidence? Le banquier n'avait pas dit une parole qui n'apparût, sauf aux esprits aveugles, comme l'expression d'une vérité élémentaire. Jacques songeait qu'il avait passé dans le camp des ennemis de son père.

La rencontre de ses cousins le tira de ses réflexions. Il les avait laissés aller tout à l'heure, quand ils étaient sortis pour inspecter le chenil et les écuries.

— Enfin, l'homme sérieux se décide! — s'écria Jean Renaud.

Plus sérieux qu'eux, en effet, et, partant, plus tourmenté. Les jeunes gens de Bourgvieux et les fils du filateur ne se ressemblaient guère plus entre eux que leurs parents, mais ils avaient tous la conscience tranquille. En attendant de devenir des personnages importants, chacun à sa façon, les

uns jetaient leur gourme, au su de M. Renaud, qui excusait les frasques de cet âge, les autres entouraient leurs débauches d'un mystère, grâce à quoi leur bonne réputation était sauvegardée. Pour tout le reste, ils n'allaient pas, comme leur cousin, chercher midi à quatorze heures.

XVIII

De temps à autre, madame Laurière annonçait à son mari :

— J'ai reçu une lettre de cette pauvre Adèle. Elle gémit toujours beaucoup. Je crains que sa maladie ne lui joue un mauvais tour.

Jacques se rappelait alors avec une brève palpitation sa grande passion d'autrefois. Comme cela remontait loin déjà ! Geneviève n'était plus qu'une ombre qui s'enfonçait dans le passé. L'absence, de grossières aventures de régiment, des aspirations nouvelles avaient nui aux chers souvenirs. Sachant que la santé de madame de Germoise lui interdisait la fatigue du déplacement, Jacques ne s'étonnait pas que l'ancienne habitude de ses séjours à la Prairie fût définitivement rompue. Mais il ignorait que, si maintenant, en effet, madame de Germoise n'était plus en état de supporter le voyage, il n'en allait pas ainsi tout d'abord. Certes elle avait perdu toute confiance dans l'utilité de sa visite aux Aubert ; mais, pour le plaisir de revoir son amie, pour distraire ses enfants, à la moindre insistance, elle eût accepté l'invitation. Non seulement madame Laurière n'avait pas insisté, mais encore elle avait laissé entendre qu'il était préférable de s'abstenir.

— A l'âge de Jacques, cette intimité avec une jeune fille mûre pour le mariage, et que l'on a eu le tort d'élever trop librement, peut avoir des inconvénients ! — avait dit M. Laurière.

Et sa femme, après avoir protesté pour la forme, s'était rendue à cette raison, et d'autant plus facilement que sa vieille amitié pour madame de Germoise s'attiédissait un peu. Rien ne lui déplaisait comme les jérémiades : elle n'admettait pas

que l'on manquât d'empire sur soi-même. Or, la veuve geignait de plus en plus. Ses lettres étaient un perpétuel rabâchage de plaintes.

La pauvre femme avait atteint la limite de l'héroïsme : un moment était venu où elle s'était effondrée. Les écailles lui étaient tombées des yeux, et la tragique vérité lui apparaissait nue. Exténuée, précocement vieillie, elle n'avait plus longtemps à vivre. Son infime capital avait à peine suffi au pain de chaque jour et à l'instruction coûteuse des deux enfants. Les orphelins auraient le dénuement pour tout héritage. Qu'attendre de l'indolente nullité d'Adrien? Et Geneviève, que deviendrait-elle? Mêmes jolies, on n'épouse pas les filles dépourvues quand elles sont bien nées. Tel qui prend sa servante pour femme exigerait une somme d'une fiancée appartenant au meilleur monde. Un M. de Germoise ne se rencontre qu'une fois.

Depuis que Geneviève était mariable, — et, à dix-sept ans, c'était une femme, — madame de Germoise, pressée de l'établir, avait regardé autour d'elle. Elle avait, non sans peine, conservé quelques relations dans la famille de son mari; mais on y était plus titré que fortuné. On se borna à manifester un intérêt platonique pour le sort de la jeune fille.

Courageusement, Geneviève s'évertuait à réconforter sa mère. Pendant ces heures difficiles, celle-ci obtenait la récompense d'une éducation fondée sur la franchise et une libre entente. Elles étaient des amies et il n'y avait entre elles ni réticences ni équivoques. Geneviève, habituée à regarder la vie en face, ne se payait pas de mensonges; elle savait que dans sa condition les rêves sont illicites, et elle n'en formait aucun. Elle s'oubliait pour ne penser qu'à sa mère, pour ne pas lui montrer un visage soucieux qui eût aggravé ses transes. Ce n'était point de sa part résignation, mais effort de volonté. On n'abdique pas si facilement son droit au bonheur quand, avec la jeunesse qui demande à vivre, on a la conscience de sa beauté qui appelle l'amour. Il lui montait souvent au cerveau des bouffées de révolte contre l'injustice de la destinée. Lorsqu'elle parlait à des jeunes gens, il y avait dans son sourire aux belles dents quelque peu de mépris.

Un épouseur s'offrit pourtant. Il était lieutenant d'artillerie et sans autre fortune que sa solde. Plutôt mal que bien, avec

une tête disproportionnée, des yeux intelligents rougis par le travail, une contenance embarrassée, c'était dans son grade le plus jeune officier de l'armée. Les dames de Germoise l'avaient rencontré chez une de ses parentes, vieille personne modeste qui habitait sur le même palier qu'elles. Ce jeune homme, dont le sérieux ne s'était jamais démenti, s'éprit comme un écervelé, au point qu'il eût enlevé Geneviève sans un sou, si une dot n'avait pas été exigée par les règlements militaires.

Geneviève fut touchée. Son instinct dominateur se plut à un hommage qui attendait comme une grâce d'être accueilli; la gaucherie de cet amoureux si grave la flatta. Elle sut gré à l'officier de son désintéressement exceptionnel, et elle se sentit portée vers lui par une cordiale sympathie. Acceptant la possibilité d'un mariage de raison, elle présuma qu'une tendresse plus profonde lui viendrait à juger de plus près combien en était digne l'homme qui partagerait son existence.

On ne pensa à la dot réglementaire que lorsque l'idée du mariage se fut ancrée. Madame de Germoise alors s'affola. Même en se réduisant à la mendicité, il ne lui restait pas de quoi former la somme nécessaire. Il lui sembla que tout serait pour jamais perdu si l'affaire échouait. Les résolutions les plus absurdes se succédaient dans son esprit. Elle projeta de partir pour Arblay, de fléchir les Aubert par ses supplications : elle se contraignit à croire qu'elle avait mal jugé ses vieux parents et qu'ils étaient tout disposés en sa faveur. Elle alla jusqu'à imaginer que son amie Camille, guérie de sa pingrerie, donnerait l'argent, au cas où les Aubert l'éconduiraient.

Madame Laurière reçut, coup sur coup, plusieurs lettres désordonnées dont sa commisération s'émut, mais dont son bon sens s'irrita. Ses réponses versèrent une douche glacée sur l'exaltation de madame de Germoise. Elle l'invitait à se guérir de sa précipitation et à se tenir tranquille.

« Surtout garde-toi bien — répéta-t-elle — d'importuner ton oncle et ta tante. Tu bats la campagne et tes maladresses foisonnent. On ne traite pas des questions d'argent si considérables avec cette légèreté ! »

Madame de Germoise, éperdue, écrivit des pages lamentables où, sur tous les tons du désespoir, elle reprenait en refrain :

« Que faire? Que faire?... »

De son écriture pointue qui, d'agacement, écorchait le papier, madame Laurière rédigea une carte postale laconique :

Encore une fois, ma pauvre Adèle, ne précipitons rien. Ne te flatte pas d'obtenir ce qui me serait refusé, à moi. *Laisse-moi donc agir. Je t'embrasse.*

CAMILLE

XIX

— J'ai fait atteler pour une heure, — dit madame Laurière à son fils en entrant dans la salle à manger. — Tu m'accompagneras chez les Aubert; il y a un siècle que tu n'y es allé. Nous les trouverons sûrement, avant qu'ils soient partis pour les vêpres.

Jacques ne sourcilla pas. Chaque dimanche amenait une corvée de cette nature. Mais il demanda à son père :

— Tu ne viens pas avec nous ?

Madame Laurière répondit :

— Non, ton père reste ici.

Elle avait un air d'importance, et, tout le long du déjeuner, elle multiplia les allusions mystérieuses à « sa mission ».

A deux reprises, M. Laurière répéta :

— La chose est extrêmement délicate...

Et quand il mit en voiture sa femme et son fils, il dit en fermant la portière :

— Allons ! bonne chance !

Jacques remarqua que ce souhait incompréhensible était formulé sans enthousiasme. On roula en silence. Madame Laurière, nerveuse, se remuait, levant et abaissant tour à tour les glaces.

— Ta visite faite, tu pourras te retirer! dit-elle enfin. J'ai à parler aux Aubert. Si tu veux, nous nous donnerons rendez-vous à Notre-Dame.

Elle retomba dans sa méditation fébrile. Toute sûre qu'elle

fût de soi, elle ne sentait pas moins qu'elle avait à jouer une partie décisive : elle tenait à la gagner, autant pour elle-même que pour son amie. A mesure que l'on approchait de la ville, des inquiétudes l'assaillaient. Et elle éprouva le besoin d'élever la voix comme pour les mettre en fuite.

Tandis que sous les roues le pavé sonnait avec fracas, elle dit à brûle-pourpoint :

— Il s'agit de Geneviève. Il paraît qu'un parti se présente pour elle. Malheureusement, ta cousine n'a point de dot et la conclusion de son mariage peut en souffrir. Mais je suis persuadée — et elle appuya fortement sur ces mots — que, sollicités par moi, les Aubert interviendront.

Jacques dit :

— Ah ! vraiment ?...

Puis quelque chose le serra à la gorge, et son cœur battit à grands coups. Il n'avait pas depuis bien longtemps arrêté sa pensée sur Geneviève, et voici qu'une jalousie absurde le suffoquait. Ce fut comme un rapide écho de son ancien amour. La dernière vibration éteinte, il se remit et accepta l'idée du mariage qui lui était annoncé. La calèche se rangeait contre le mur de la bicoque des Aubert.

— Oui, ils y sont, — grogna la servante qui ouvrait justement la porte pour sortir, coiffée d'un bonnet propre et un livre d'heures à la main.

Les visiteurs attendirent, un moment, dans le salon. Madame Laurière dérangea pour s'asseoir l'alignement des chaises ; son talon ramena en avant un rond de sparterie. Sur le tapis de la table, fait au crochet, le feutre graisseux de Louis Aubert touchait un paroissien aux tranches dédorées. Jacques, debout devant la fenêtre, regardait sur la route le va-et-vient des promeneurs endimanchés. Sur la rive opposée de la Reume, les roues de la minoterie dormaient dans l'eau huileuse.

Mademoiselle Méranie entra. Des mitaines coupaient ses gros doigts carrés, sa capote haut perchée branlait. Un foulard fripé autour du cou, Louis Aubert suivait voûté, et clochant.

— Nous nous préparions à partir, — dit mademoiselle Méranie.

— Déjà! — se récria madame Laurière. — Les vêpres ne sont qu'à trois heures, et j'ai moi-même l'intention...

— Vous savez que nous allons à la Sainte-Crèche, — dit péremptoirement la vieille fille en se posant sur le coin d'une chaise.

Elle déguisait si peu son impatience que madame Laurière crut bon d'en venir tout de suite au principal. Elle dit à Jacques :

— Maintenant, tu peux prendre congé.

Elle ajouta, en adressant aux vieillards un sourire énigmatique :

— J'ai à vous parler.

— Mais pourquoi éloigner ce jeune homme? — demanda mademoiselle Méranie, jouant la bête. — Il ne nous dérange aucunement... N'est-ce pas, Louis?

Interloqué par cette apostrophe, Louis Aubert balbutia :

— Mais comment donc!... Remettez-vous, mon ami.

La contrariété mit du rouge aux pommettes de madame Laurière, mais elle se domina :

— Je tiens d'abord à vous dire que je suis ici de mon propre chef; je ne remplis aucune ambassade. Et s'il y a quelque indiscrétion dans ma démarche, vous me la pardonnerez en faveur de la personne qui en est le sujet personne qui nous touche tous de fort près.

Elle respira, pour juger de l'effet de ce préambule. Mais le visage des Aubert était impassible, et seul le tic tac du réveille-matin lui répondit. Alors elle frappa le grand coup :

— Il est question de votre petite-nièce.

Mademoiselle Méranie parut stupéfaite :

— Mais je ne vois pas bien... A quel propos?

En peu de mots, madame Laurière exposa la situation.

— Je n'ai pas douté, — conclut-elle, que vous ne vous y intéressiez.

— Somme toute, si j'ai bien compris, on a compté sur nous pour faciliter ce mariage?

Une quinte de toux secoua Louis Aubert sur son fauteuil.

— Oh! ma cousine ne prétend à rien! — protesta madame Laurière.

— Il ne manquerait plus que cela!

— Mais une occasion s'offre qui ne se rencontrera peut-être

pas deux fois. Toutes les convenances sont satisfaites ; les jeunes gens se plaisent...

— En un mot, il ne manque que la dot ! — ricana mademoiselle Méranie.

— Un petit sacrifice de votre part assurerait le bonheur...

Madame Laurière, dont l'aplomb avait peu à peu fondu, n'acheva pas sa phrase. Mademoiselle Aubert s'était levée tout d'une pièce, avec une brusquerie qui avait détruit l'équilibre de son chapeau.

— Ma chère Camille, nous ne sommes aucunement chargés de faire le bonheur de mademoiselle de Germoise. Nous regrettons pour elle que sa mère ne soit pas en mesure de l'établir, mais nous n'y pouvons rien.

— Elle est cependant votre parente... votre proche parente !... bredouilla madame Laurière.

— Nous savons ce qu'en vaut l'aune, de cette parenté ! Nous n'avons pas de famille. Il a plu à notre frère Adolphe d'en faire à sa tête, de se déshonorer avec une gourgandine et de se mettre sur la paille : tant pis pour lui ! Quand il s'est rappelé sa parenté pour venir mendier auprès de nous, nous lui avons répondu de passer son chemin... Ce serait vraiment trop commode !... Nous n'avons pas travaillé pendant quarante ans pour réparer les sottises des autres.

— Sans doute... mais cette pauvre Adèle n'est pas responsable...

— Elle est née en marge de la famille... Et son mariage, à elle ?... parlons-en !... Lorsqu'on a eu des parents comme les siens, on évite de choisir un mari qui va se ruiner et se compromettre dans une banque véreuse. M. de Germoise, ne l'oublions pas, s'est suicidé.

— Oh ! un accès de fièvre chaude ! — fit madame Laurière, corrigeant la vérité par l'euphémisme qui avait servi jadis à pallier le déplorable effet d'une action désespérée.

— Plût au ciel que cela eût été ! — soupira mademoiselle Méranie.

Après un silence, elle reprit :

— C'est bien par considération pour vous que nous avons reçu Adèle. Elle s'est cru obligée de nous faire des visites que nous ne demandions pas, et, naturellement, il y a eu méprise.

A cette sentence, qu'elle comprenait être sans appel, madame Laurière pinça les lèvres. Le refus la mortifiait cruellement. Des choses désagréables étaient prêtes à lui échapper; mais elle fit une suprême tentative. Elle se tourna vers Louis Aubert, qui, selon l'habitude, restait en dehors de la conversation, sa sœur parlant toujours en leur nom commun, et elle lui dit en grimaçant une sorte de sourire :

— Eh bien ! supposons que vous n'ayez point de nièce et que je vous sollicite pour une bonne œuvre. Charitable comme vous l'êtes...

Louis Aubert agita l'index et mâchonna une dénégation.

— Il n'est rien de pis que les charités mal placées, — déclara mademoiselle Méranie.

Madame Laurière se leva :

— Deux heures et demie ! Je ne voudrais pas vous faire manquer l'office.

Sous ces simples mots, toute son aigreur perçait.

— Croyez bien que je regrette..., — dit la vieille fille.

— Oui, nous regrettons beaucoup, — répéta son frère en écho timide.

Lui du moins avait un accent sincère. Madame Laurière susurra ironiquement :

— Geneviève en sera quitte pour ne pas se marier !

Le couple Aubert, équipé pour sortir, le paroissien à la main, descendit l'escalier à la suite des visiteurs.

Dans le bruit des pas sur les marches craquantes, mademoiselle Aubert répondit :

— Avant de tant songer au mariage, cette jeune personne devrait plutôt s'inquiéter de gagner sa vie. Pourquoi faire la dame ? On travaille. Que ne se place-t-elle comme institutrice ?... Voyons, Camille, vous, une femme de tête, vous ne donnez pas dans ces imaginations romanesques !...

Le compliment laissa madame Laurière insensible. Elle était outrée. Elle fit claquer la portière de la calèche au nez de Louis Aubert. En ce moment, il n'aurait pas fallu rappeler quels sentiments elle nourrissait d'ordinaire à l'égard des deux originaux. D'avoir été subi en présence de son fils, l'échec l'humiliait doublement; elle dévorait son dépit en silence.

Jacques étouffait de fureur. Son premier mouvement de jalousie dissipé, il avait souhaité franchement que sa mère réussît dans son entreprise. Malgré ses préventions contre les vieillards, il n'imaginait pas qu'avec leur fortune ils pussent se dérober. Muet et révolté, il avait assisté à la conversation où l'on avait fait si bon marché du bonheur de Geneviève. Il haïssait ces monstres d'égoïsme et d'avarice qui sacrifiaient une innocente à leurs mesquines rancunes et à leurs préjugés.

La voiture s'arrêta devant la cathédrale : madame Laurière désirait assister aux vêpres.

— Je reviendrai te prendre dans un moment, — dit Jacques.

— Tu n'entres pas ?

Jacques avait tourné le dos et s'éloignait à grands pas sans répondre, laissant sur le trottoir sa mère stupéfaite de cet accès d'indépendance.

Ah ! certes non, il n'entrerait pas là dedans. Quand il pensait que ces Aubert étaient des chrétiens, des dévots renforcés, il ne se souciait pas de se mêler à une foule composée de gens de leur espèce. Il étendait son animosité à tous leurs semblables et à la religion qui couvre leurs méfaits. Il se promena rageusement à travers les rues endormies par le dimanche, puis il revint stationner sous le porche de Notre-Dame.

Madame Laurière sortit au milieu d'un flot de fidèles qui entraînait une odeur d'encens et une rumeur d'orgue. La contrariété avait disparu de son visage. Au bercement des chants liturgiques, la paix était descendue en elle ; en égrenant son chapelet, elle avait réfléchi. Elle avait pris son parti des événements. Après tout, les Aubert ne raisonnaient pas si faux ; si madame de Germoise n'avait été son amie intime, elle n'aurait pas jugé son cas autrement qu'eux.

— Eh bien ! qu'est-ce qui t'a pris de m'abandonner ? — demanda-t-elle à son fils.

Il prétexta un malaise.

— Oui, — dit madame Laurière, — tu es tout pâle.

— Oh ! ce n'est rien, c'est fini.

Au bout d'un moment, elle dit en souriant :

— Quels originaux que ces Aubert !

Comment ! sa mère souriait, elle qui tout à l'heure avait

courageusement défendu les intérêts de Geneviève ! Elle souriait, elle qu'il avait admirée de tout son cœur, se sentant avec elle en si étroite communion ! Que d'appréciations erronées sur son compte elle avait démenties par sa démarche ! et voici qu'elle souriait après l'insuccès ! Il ne pouvait croire à un tel revirement.

— Décidément, — reprit madame Laurière, — cette pauvre Geneviève coiffera sainte Catherine. Sans dot et sans espérances, elle est impossible à caser. Personne...

— Et moi ?

C'en était trop : Jacques avait éclaté. Avec une violente audace de timide, dont il était à peine responsable, il criait sa protestation.

— Ah ! malheureux ! que dis-tu ? Tu voudrais épouser Geneviève ?

Démonté, il bégaya :

— Mais... pourquoi pas ?...

— Il le demande !... Geneviève ! Toi !

Madame Laurière était hors des gonds. Tout son sang lui affluait au visage. Mais ce transport tourna court. L'énormité de la chose dépassait son entendement. Si elle avait pris au mot les paroles de son fils, une congestion l'aurait foudroyée.

— Tu plaisantes ! Tu n'y penses pas ! — dit-elle.

Et elle s'en tint là.

Sous la voûte de la papeterie Formigeon, on aperçut M. Laurière qui revenait de la chapelle de l'usine. Il monta dans la calèche. Madame Laurière narra sa visite sans aucune acrimonie.

— Je me doutais bien qu'ils ne pouvaient te répondre autrement, — dit M. Laurière. — Ils ont leurs œuvres, et ils se font un scrupule de détourner la moindre parcelle d'une fortune qu'ils considèrent comme le bien des pauvres.

XX

— Je finis ma lettre. Attends un peu. Nous avons à causer.

M. Laurière, à son bureau, avait parlé dans sa barbe sans tourner la tête. Jacques s'assit, et, un souvenir s'éveillant en lui, il se revit, bien des années auparavant, attendant avec angoisse sur cette même chaise. Aujourd'hui il n'éprouvait plus l'émotion craintive de jadis, et, s'il se demandait comme alors quel méfait lui valait la semonce présagée par l'accueil paternel, c'était seulement avec mauvaise humeur.

Il ne put néanmoins s'empêcher de sourire en lui-même, au rappel de la fameuse histoire de la serre. Il songea à Geneviève et, par un enchaînement d'idées, aux événements de la veille : quand M. Laurière recula son fauteuil, il avait deviné ce dont il serait question.

— Ta mère m'a raconté ton étrange sortie. Je ne puis croire que tu aies parlé sérieusement. Mais comment la chose a-t-elle même pu te passer par la tête ? Voici quatre ou cinq ans que tu n'as vu ta cousine. Il est inconcevable que tu aies pendant si longtemps entretenu une illusion aussi... absurde !

M. Laurière était consterné, et sa voix assourdie chevrotait. Mais son visage se rasséréna quand Jacques, avec un aplomb qui manquait pourtant de naturel, se fut expliqué :

— Maman laissait entendre, à la suite de mademoiselle Aubert, que personne n'est capable d'épouser une jeune fille sans dot : je me suis récrié.

— Trop vivement, à coup sûr ! Ton mouvement chevaleresque n'est pas répréhensible en lui-même : il est certain que les questions d'argent sont secondaires. Mais tu as mal compris ta mère et mademoiselle Méranie. Elles voulaient dire, et je partage leur avis, que les convenances de fortune doivent être observées.

Et, revenant au point qui lui tenait le plus au cœur :

— Ainsi tout se borne à un malentendu ?

— Évidemment !

— Je t'en félicite, — dit M. Laurière dans un gros soupir de soulagement. — Ton choix de Geneviève ne se légitimait sous aucun rapport, et j'aurais été désolé que tu eusses formé un projet qu'il m'était impossible de sanctionner. Non seulement les convenances de fortune dont je te parlais font défaut, mais ta cousine et toi n'avez aucune différence d'âge ; il y a eu dans sa famille des inconséquences, des erreurs,

avec lesquelles il faut compter, et enfin je suis loin d'approuver l'éducation qu'elle a reçue...

« Ainsi, — pensait Jacques, — je me suis lâchement démenti. De sang-froid, je n'ai pas osé répéter l'aveu que la colère m'avait arraché... Est-ce que j'aime Geneviève? Je ne sais. Mais qu'importe! je l'aimerais, j'en suis certain, et auprès d'elle je serais heureux... Il a suffi que tes rides, mon père, se soient creusées pour que je signe ma renonciation... »

— La morale de cet entretien, — conclut M. Laurière, — c'est que la préoccupation du mariage est en toi. Tu sais que mon vœu le plus cher est de te voir établi sans retard. L'état de célibataire, en dehors des ordres, est anormal et, par conséquent, semé d'écueils. Ta mère et moi avons plusieurs jeunes filles en vue... Enfin, nous en reparlerons, — acheva-t-il, s'apercevant que son fils semblait se désintéresser de ces propos.

Pour aujourd'hui, il se contentait de sa première satisfaction.

C'était la tactique de Jacques de ne dire ni oui ni non quand la question matrimoniale revenait sur le tapis. L'inertie était sa seule méthode pour éloigner le dénouement fatal. Il savait bien qu'en ceci, comme dans tout le reste, la volonté de ses parents aurait force de loi. Le mariage lui représentait la dernière étape du voyage qu'il faisait de prison en prison.

Il regardait autour de lui et dénombrait les jeunes filles qu'une association de toutes les convenances eût désignées pour lui être choisies. Pieuses, bien élevées, formées pour devenir des épouses chrétiennes et de bonnes ménagères, prêtes à accepter docilement le mari proposé, comme elles se ressemblaient entre elles! L'esprit mesquin et terre à terre de chacune était l'esprit de toutes. Elles paraissaient même se ressembler physiquement, car, des plus agréables aux plus disgraciées, aucune ne possédait cette flamme mystérieuse qui magnifie la beauté et transfigure la laideur. Jacques n'en souhaita pas une pour compagne.

Il eut quelque répit, grâce au différend qui, sans qu'il le sût, divisait son père et sa mère. Madame Laurière s'était mis en tête qu'elle aurait pour bru la fille cadette des Renaud. La

perspective de cette alliance avec les châtelains de Bourgvieux la grisait. Mais rien ne pouvait déplaire davantage à son mari. Il fut inébranlable, et repoussa les assauts les plus acharnés. Il était homme à sacrifier à tout jamais sa tranquillité domestique plutôt que de céder sur une question de cette importance. Madame Laurière fut bien forcée de battre en retraite, mais elle n'en finit pas de bouder.

Tout Arblay savait que dès à présent « le fils Laurière » prenait rang parmi les jeunes gens à marier. Il fut l'objet de nombreuses conversations, car il y avait peu de mères qui ne le souhaitassent pour gendre. Mais la critique acérait les langues : chaque bonne dame, pensant effrayer sa voisine, cherchait à mettre en évidence les points faibles.

— Il a l'air bien ours, bien peu aimable!...

— Vous rappelez-vous comme, enfant, il était délicat de santé ?...

— Avec une belle-mère comme Camille Laurière, les rapports ne seront pas faciles...

— Les espérances ne sont, après tout, que lointaines...

Jacques était agacé de se sentir en observation. De continuelles escarmouches le harcelaient. L'imminence du danger lui fut confirmée par la fréquence des visites de madame Brunot.

Madame Brunot avait voué son veuvage à la fabrication désintéressée des unions; elle passait pour exceller à ce métier. Quand on la voyait assidue dans un salon, c'est qu'il y avait anguille sous roche. C'était une brave personne, avec des bajoues et plusieurs mentons, toujours essoufflée, volumineuse et s'efforçant à ne pas tenir de place, pleine de mystères et de sous-entendus, faisant des mines et clignant de l'œil.

Avec sa tendance à condamner les idées sur les ridicules des gens, Jacques, que les bigots avaient dégoûté de la religion et les provinciaux des vertus provinciales, avait beau jeu pour prendre en grippe une institution dont madame Brunot était à Arblay le ministre considéré. Lorsque madame Laurière, qui pour des vétilles le grondait comme un petit garçon, commençait ses mercuriales par des : « Toi qui vas te marier bientôt... », il se jurait avec rage de faire mentir cette asser-

tion. Et, le jour où son père revint tout de bon à la charge, il répondit, excédé :

— Rien ne presse!...

M. Laurière, dont cette réponse confirmait les craintes, dit, en fronçant les sourcils :

— Oui, j'ai remarqué souvent que tu cherchais à t'esquiver. Ton mauvais vouloir me désole. Que me caches-tu ?

Et, Jacques se taisant, il reprit :

— J'ai grand peur que tu ne te leurres d'idées fausses !

C'était, ou jamais, l'instant de parler. Jacques prit son courage à deux mains :

— Est-ce une idée fausse que d'attendre qu'un sentiment me détermine ?

— Un mariage d'inclination ?... je m'en doutais !... Les jeunes gens ont de ces illusions, mais j'espérais que ton sérieux y échapperait. Crois-moi, mon cher enfant, le mariage est affaire grave, et ce n'est pas d'une chose aussi fragile et aussi trouble que la passion qu'il doit dépendre. Il ne manque pas d'exemples d'unions romanesques : pour une qui réussit, combien finissent déplorablement ! Nous voulons ton bonheur. Tu es inexpérimenté : remets-t'en à nous, qui saurons te trouver la femme qu'il te faut.

Jacques renonça à plaider la cause de l'amour.

XXI

Acculé au fond d'une impasse, le jeune homme ruminait à satiété les mêmes pensées.

« Comme le bonheur serait facile, si chacun voulait y mettre du sien !... Ai-je donc l'esprit si grincheux que je récrimine sans cesse ? Il me semble pourtant avoir suffisamment satisfait au devoir filial... Mes vœux sont-ils si téméraires ? Je demande une femme de mon choix, à l'image de Geneviève, auprès de qui j'oublierais tout ce qui me rebute aujourd'hui. Je demande encore la faculté d'agir selon ma conscience. Ces ambitions qui, réalisées, assureraient la paix de tous me sont interdites. Alors quelles issues me sont offertes ? La révolte exige une

autre énergie que la mienne, et elle serait un crime. Il ne me reste donc que l'obéissance, autant dire le suicide, et le dégoût d'une perpétuelle dissimulation. »

A cela une voix secrète répondait : « Présomptueux ! Te crois-tu d'une autre race que tes semblables? Regarde autour de toi. Seras-tu plus à plaindre que les autres ? »

— « Les autres, — reprenait Jacques, — je les connais bien. Il y a des imbéciles et des hypocrites. Les intelligents n'ont de cerveau que pour leurs affaires... Tous, dans le mariage ne voient qu'une combinaison d'intérêts. Pour quelques coucheries avec des filles, ils se croient quittes envers l'amour, de même qu'ils se croient quittes envers le problème religieux parce qu'ils ont poussé quelques blasphèmes à la caserne. »

Parfois, cependant, il se reprochait ses rancœurs, et s'accusait d'exagération et d'injustice. Avec le ferme propos d'arriver à une entente, il guettait l'occasion de se confesser loyalement à son père. Inutile tentative : aux premiers mots, M. Laurière se renfrognait, décidé à ne rien comprendre.

— Comment peux-tu dire cela?... Quelles mauvaises lectures fais-tu donc, pour avoir des opinions semblables?... Tu m'effrayes... J'aime à croire que ce ne sont que des boutades.

Découragé, amer, Jacques retombait dans son marasme.

L'année qui avait suivi son retour du régiment, il avait été fort absorbé par son instruction rurale. Il menait une vie de grand air, allant à cheval d'une ferme à l'autre, courant les bois, les vignes et les champs. Cela le distrayait de ses obsessions. Mais pendant l'hiver, qui est rude dans la région, les travaux agricoles cessaient, moins affairé, il fut à la merci de son ennui. Arblay, âpre et revêche, avec ses vieilles maisons en dégringolade au fond d'un trou, ses ruelles grimpantes et tortueuses, ses fumées et ses mauvaises odeurs rabattues par un ciel cotonneux, était d'une tristesse noire. Sauf les jours de marché, un morne silence emplissait la Grande-Rue, silence que rendaient plus sensible, de temps à autre, le fracas d'un camion aux chevaux glissant sur le pavé, la sonnerie des cloches de la cathédrale ou l'appel gémissant d'une sirène de fabrique. Jacques profitait de ses loisirs et désertait la maison au profit de la bibliothèque municipale.

Au bout de la rue Gambetta, lorsqu'on arrive sur la

hauteur, s'ouvre une esplanade plantée d'arbres souffreteux, et dont les bancs servent de rendez-vous aux ouvriers sans travail. Des cafés, aux terrasses ceintes en été de caisses de lauriers, bordent la plupart des maisons environnantes. En retrait, sur un des côtés, derrière une grille en fers de lance, s'élève l'hôtel de ville, œuvre de Laurière aîné, construit dans le style Louis XIII, et beaucoup plus monumental que ne le requiert l'importance de la cité. La bibliothèque occupe au premier étage de l'édifice une salle dont les fenêtres donnent sur une cour intérieure.

Ce lieu d'étude et de pensée perdu dans une ville industrielle était peu fréquenté. Le vieux bibliothécaire à bonnet grec n'avait guère à servir, de son pas traînant, qu'une demi-douzaine d'habitués, dont deux ou trois ecclésiastiques. Un fin tissu de poussière habillait de gris des pupitres et les volumes alignés. Aucune rumeur du dehors ne pénétrait dans cette retraite, qui ne connaissait d'autre bruit que le grincement d'une plume, le froissement d'une page et le ronflement du poêle. L'atmosphère était lourde. Des gouttes d'eau ruisselaient sur les vitres dépolies par la buée. Le squelette d'un platane s'estompait contre une des croisées.

Ce n'était pas seulement l'attrait des lectures choisies à sa guise qui ramenait Jacques si fidèlement à cette même table. Il y venait aussi rejoindre un ami.

Louis Falque et lui s'étaient rencontrés à la bibliothèque, et, à force de voisiner, échangeant d'abord quelques mots, ils avaient lié connaissance. Le premier jour où ils s'étaient examiné du coin de l'œil, ils eussent été l'un et l'autre bien surpris si on leur avait prédit leur futur rapprochement. Louis Falque s'était demandé ce que ce jeune bourgeois venait chercher en un tel milieu, et Jacques avait deviné un pauvre diable de pion dans ce travailleur à la redingote luisante d'usure et au linge effrangé. Il ne semblait pas qu'ils dussent avoir jamais commerce ensemble.

Louis Falque était en effet un pauvre diable, malingre, seul au monde, mais résolu à se tirer d'affaire par son effort. Professeur de troisième au lycée, il préparait sa licence. Avec ses cheveux lui pendant sur le front, sa barbiche noire clairsemée, sa dentition mauvaise, ses traits ravagés par des tics

nerveux, il ne payait pas de mine. Mais, dès qu'il s'animait dans la conversation, il se transfigurait, et il s'animait facilement, en méridional qu'il était, comme son teint et son accent le témoignaient de reste. L'intelligence et la passion illuminaient son visage et en corrigeaient la laideur.

Jacques eut vite fait d'être conquis par cette nature d'enthousiaste. Au contact de cette flamme, il se dilatait ; se livrer lui fut tout naturel. Il avait enfin trouvé à qui parler à cœur ouvert. Les propos ébauchés à voix basse dans la salle publique se développaient au dehors après la fermeture. Les deux compagnons s'attablaient dans un café discret et leur bavardage ne tarissait pas ; des généralités, ils passèrent aux confidences. Louis Falque offrit à Jacques de venir chez lui afin de pouvoir causer plus librement. Il habitait une pauvre chambre où l'on buttait du front contre la mansarde. Jacques prenait la seule chaise qui ne servît pas d'entrepôt à des livres, et Louis Falque s'asseyait sur son lit dont le sommier grinçait à chaque mouvement.

Le professeur avait répondu volontiers à l'amitié inattendue qu'il s'était attirée. Sans autres relations dans la ville que ses collègues, il était heureux de se sentir moins abandonné. Mais, en se liant, il ne cédait pas seulement à une nécessité sentimentale; il satisfaisait aussi, par profession et par zèle, au besoin d'une influence à exercer sur un auditoire complaisant. Plus âgé que son nouvel ami, il ne pouvait s'empêcher de le traiter un peu en disciple, et d'autant mieux que la différence de condition gênait parfois leur intimité.

Ardent, généreux, indépendant, Louis Falque était l'antipode des Arblaisiens. Jacques reconnaissait en lui toutes ses protestations nettement formulées, persuasivement raisonnées : ses doutes et ses scrupules étaient résolus sans peine. Mais il commettait l'erreur d'oublier que, de par sa solitude, le professeur était à l'aise pour spéculer dans l'idéal ; quand on appartient à un corps social, il est indispensable de compter avec lui. Aussi la compagnie de Louis Falque produisait-elle sur son âme l'effet de ces remèdes qui déterminent un soulagement passager et laissent ensuite l'organisme plus irrité. Au sortir des libres et confiantes causeries sous les toits, il tombait du haut de son rêve, et sa situation lui paraissait intolérable.

Un soir, en se mettant à table, madame Laurière prit à partie son fils :

— Tu arrives toujours au dernier moment! La maison n'est pas une auberge... A propos, avec qui étais-tu donc hier?

Jacques se rappela que, la veille, en quittant l'hôtel de ville, il avait salué dans la rue Sœur-Marie-des-Anges; mais il feignit de rechercher dans sa mémoire :

— Hier?...

— Oui, on t'a rencontré avec une sorte d'individu... De grands cheveux... une barbiche noire...

— Ah! j'y suis! — dit Jacques, détaché. — Un professeur du lycée qui travaille à la bibliothèque.

— Cela ne m'étonne pas, d'après ce qu'on m'avait dépeint! — dit madame Laurière, abaissant dédaigneusement le coin des lèvres.

— Comment se fait-il que tu ne m'en aies jamais parlé? — demanda M. Laurière.

Jacques répondit évasivement :

— C'est un fort brave garçon, et un bûcheur...

— Quelque libre penseur, probablement! — dit M. Laurière. — De toutes façons, ce n'est pas une société pour toi. Un professeur de lycée, non seulement n'est pas de ton bord, mais, qui pis est, la fréquentation est suspecte et compromettante. Je suis surpris que tu ne t'en sois pas aperçu toi-même.

Madame Laurière ajouta :

— C'est une question d'amour-propre.

— Je ne vois pas quel déshonneur il peut y avoir à être dans l'enseignement! — dit Jacques, impatienté. — Il n'est pas donné à tout le monde d'être millionnaire.

— Le malheureux! Il perd tout respect, à présent! — s'écria madame Laurière, dont le visage flambait sous la suspension.

— Jacques!

M. Laurière ne prononça que ce mot, mais d'un tel ton que son fils se mordit la langue d'avoir été si audacieux. Après un moment de silence pénible, où résonnait seulement le bruit des couverts sur les assiettes, il reprit en soupirant :

— L'effet des mauvaises relations ne tarde jamais à se faire sentir.

(A suivre.) ÉDOUARD DUCOTÉ

OU EN EST LE THÉATRE

AUJOURD'HUI

Grâce à quelques jolies ou belles comédies représentées dans ces dernières années, l'art dramatique national maintient encore sa suprématie, mais l'industrie théâtrale, sa compagne obligée, sans qui lui-même ne peut ni prospérer, ni vivre, retardataire, gênée par ceux qui devraient la défendre, exploitée par un personnel de plus en plus ignorant, divisée, incohérente, accablée d'impôts de toute sorte, cette industrie, une des gloires de Paris, malgré ses dehors brillants et ses réclames habiles, est véritablement en décadence : il est temps pour ceux qui l'aiment et qui en vivent d'étudier les causes de cet état de choses et les moyens d'y remédier.

***

Les causes!... N'est-ce pas notre état politique et, plus encore, notre état économique? Je n'apprendrai à personne que le théâtre existe surtout et se renouvelle par l'étude des mœurs et des caractères de son temps. C'est un art admirable, mais ce n'est, pour ainsi dire, qu'un art de reflet, tout de vulgarisation et même de propagande. Les philosophes désignaient depuis longtemps ce qu'il fallait démolir parmi les abus du XVIIIe siècle quand parut le *Mariage de Figaro* : avec

la force de projection qui part de la scène française, toutes les railleries, toutes les plaintes lancées au parterre par ce coquin de Beaumarchais firent balle et servirent presque autant la Révolution que les beaux livres des Voltaire, des Rousseau, des Diderot et des d'Alembert. — Après les grandes aventures de l'Empire, lorsque ces rois, ces princes, ces maréchaux extraordinaires, eurent traversé l'Europe au galop, faisant et défaisant les royaumes et les dynasties, et terminé par des catastrophes bizarres et invraisemblables comme la vie leur cavalcade héroïque, une littérature d'imagination magnifique surgit, et, derrière elle, le théâtre fut héroïque, lyrique et à grand spectacle. — Le gouvernement de Juillet devait faire éclore la littérature moyenne et l'école du « bon sens », et celui du second Empire la littérature quelque peu scandaleuse et le théâtre d' « actualité ». Aujourd'hui, en l'an de grâce 1905, voyons où nous en sommes.

Une politique hybride, à deux parties contradictoires. — Ici, les lois, les habitudes, les traditions, le personnel, tous les restes d'un passé que l'on attaque tous les jours avec la hache et la mine et dont les morceaux tombent par larges pans sur la tête des démolisseurs. Là, toutes les aspirations nouvelles, les rêves les plus nobles et les chimères les plus dangereuses, mal étudiées, mal définies, pêle-mêle. Tout cela composant un état social déséquilibré, avec l'inquiétude vague de l'avenir, la vie au jour le jour et l'indifférence générale de plus en plus grande. De temps en temps, une éclaircie, un arrêt : la raison semble triompher, on respire; puis tout reprend bientôt sa course au hasard, son agitation chimérique. Oh! c'est bien comme dans notre théâtre contemporain, image de toutes ces hésitations, de tous ces tâtonnements. Les vieilles formules usées et dont on ne veut plus entendre parler, auprès des jeunes formules encore incertaines et qui veulent dominer déjà. Et enfin, grimaçant au-dessus de tout, la dure question d'argent, de plus en plus rigoureuse, de plus en plus tyrannique! « Faites-moi de bonne politique, et je vous ferai de bonnes finances », disait jadis un homme d'État. Nous disons, nous : « Faites-nous des finances stables et nous vous ferons des industries prospères. » — Nous voyons bien un personnel habile reparaître à des époques

régulières sous de fausses barbes, comme les figurants des mélodrames ; nous entendons bien des phrases, d'innombrables mots, mais nous n'obtenons jamais aucune économie, nous sentons les impôts monter, monter toujours, et la question d'argent toujours s'étendre, opprimant tout, démoralisant tout.

*
* *

Jugez par ces trois petits tableaux de l'influence de cet état général sur nos auteurs dramatiques, — je veux dire sur ceux dont le public connaît les noms.

1er TABLEAU. — *Une lecture. — Où vous voudrez.*

— Mon cher directeur, j'ai un scénario dans l'esprit, je vais vous le raconter... Il est bien encore un peu flottant, un peu incertain, mais vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? vous me connaissez ?

— Parbleu !... Si je ne vous connaissais pas, est-ce que je serais ici ?

L'auteur commence le récit du scénario hésitant. Quand il est achevé :

— Maintenant je veux un traité, avec des engagements spéciaux et un dédit... De combien est votre maximum ?

— Il est aussi élastique que votre scénario.

— Ah !... c'est moi qui veux fournir le lever du rideau.

— Vous savez que, grâce à la Commission des auteurs, il ne rapporte plus que dix francs par soirée.

— C'est vrai... Et puis... il vaut mieux que vous vous en serviez pour favoriser un débutant... J'ai déjà vendu ma pièce en Amérique, en Allemagne, en Italie, à *l'Illustration*.

— Mes compliments !

— Ah !... je ne veux pas passer en septembre : c'est trop tôt... Ni en avril : c'est trop tard... Tâchez que ce ne soit pas en janvier : c'est un mois si mauvais !... Est-ce que Sardou touchait quinze pour cent et une prime ?

— Non ! mais il était d'une exactitude scrupuleuse... Et, s'il était exigeant, convenez qu'il en avait le droit !

2e TABLEAU. — *Après la répétition générale.*

— Un tel a trouvé ma pièce sans intérêt : une telle a dit que ma principale interprète était détestable. « Ça ne se jouera pas dix fois ! » a crié tout haut dans les couloirs notre plus vieux camarade... Quel vilain public vous aviez !

— Mais c'est toujours le même : la presse et les amis de l'auteur !

3e TABLEAU. — *Le cabinet du directeur.*

— Maintenant nous avons le succès ; il est encore un peu hésitant, mais c'est à vous de le lancer... Avez-vous commandé de grandes affiches ? Envoyez-vous régulièrement des notes aux journaux ? Je vous en ferai plusieurs, si vous le voulez ?... En voilà toujours une, en vers, qui fera bon effet dans les courriers de théâtre... Oh ! il faut donner des places : combien a-t-on fait ce soir ?... Ce n'est pas assez. Permettez-moi de faire déclarer à la Société des auteurs et à l'Assistance publique mille francs de plus : je paierai le droit des pauvres.

— Mais pour qui tout cela, grand Dieu !

— Pour les camarades, qui sont à l'affût, et pour les journaux !

— Faites donc, mais c'est une vanité qui va vous coûter cher !...

Si toutes ces choses bizarres se font quotidiennement, si les auteurs, terribles marchands avant d'avoir écrit une ligne, deviennent après la « première » d'effroyables « réclamistes », si les camarades, embusqués dans la salle, veulent renverser brusquement et déposséder ceux qui sont installés sur les huit mètres carrés du « plateau », ce n'est pas qu'ils soient des Apaches ni de mauvaises gens : — c'est simplement parce que la question d'argent les trouble et les rend féroces.



Écoutons-les acteurs maintenant.

Les gentilshommes de l'illustre Comédie, d'abord.

— Pourquoi ne gagnerions-nous pas autant que Sarah et

Coquelin, sociétaires comme nous? Pourquoi, comme les acteurs et les actrices des théâtres de genre, n'irions-nous pas récolter des *bank-notes* et des dollars où il y en a?

Leur administrateur, homme délicat, politique prudent, a beau leur répondre :

— Prenez garde! pour créer les pièces nouvelles de notre nouveau répertoire, nous n'avons pas besoin, c'est vrai, de grandes études préliminaires : un auteur sachant son métier et un metteur en scène intelligent suffisent. Mais ce n'est là qu'une partie de notre domaine. Les grands chefs-d'œuvre de notre littérature réclament du calme, des études profondes. Comment les ferez-vous, si vous êtes à Nice, à Bruxelles ou à Lisbonne... N'oubliez pas que vous avez aussi le Conservatoire à diriger... L'État vous récompense largement pour votre mérite. Rien que dans votre comité, voyez deux officiers et quatre chevaliers de la Légion d'honneur. N'avez-vous pas une subvention importante et, de plus, comme sous les tyrans, un petit budget spécial, à la direction des Beaux-Arts? Voilà beaucoup de sérieuses compensations. Vous êtes, d'ailleurs, associés à la fortune de ce beau théâtre. Associés! songez-y : vous devez donc tout votre temps à votre maison; les représentations hâtives, les pièces apprises en wagon ne sont pas dignes de vous...

Peines perdues, discours inutiles. Les portes de la volière s'ouvrent doucement, toutes seules, par la force de l'habitude, et les nobles oiseaux s'envolent au Caire, à Saint-Pétersbourg et à Vienne.

L'administration théâtrale officielle — car nous avons la même administration qu'au temps des rois et des empereurs — laisse faire. Peut-elle s'opposer à ces habitudes détestables? A-t-elle un pouvoir sérieux? ...Lorsqu'elle s'occupe de travaux utiles, ils ne se font jamais; elle dote Paris de l'Opéra-Comique, — le théâtre le plus incommode et le plus laid du monde, où Carré multiplie des prodiges d'activité, de goût et d'adresse pour tirer parti d'une salle et d'une scène mal faites; — elle nous promet depuis trente ans un nouveau Conservatoire, et nous avons toujours la même salle malpropre et dangereuse et les bâtiments humides et exigus d'autrefois.

J'entends bien, ces temps-ci, un nouveau directeur, je veux dire un sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, annoncer des modifications ; mais je sais bien qu'il ne les fera pas plus que les autres. Pour toutes réformes, il devra se contenter d'accorder, par exemple, à un théâtre subventionné le droit de ne jouer, cette année, que huit mois ; — sans réfléchir certainement que, si l'on assure parfois que l'Odéon est loin, on l'assurera bien davantage et bien plus justement quand il sera à Rouen ou à Limoges...

***

Et le public ?... Que dit-il, lui le public, avec qui il faut toujours compter ?... Il dit :

— Mes femmes et mes filles m'entraînent encore dans les théâtres subventionnés parce qu'ils sont des théâtres d'éducation, mais je ne suis pas toujours très satisfait de ce qu'on y représente... Je vais voir les grands succès, quand il y en a, dans les autres théâtres, mais j'y suis fort mal et j'y paie fort cher... J'aime mieux, et beaucoup d'hommes sont comme moi, les *music-halls*, où l'on peut arriver à n'importe quelle heure, et où l'on fume. Ils font de leur mieux, ils sentent la veine, ils ont du goût déjà. Je n'y ai pas à monter et à descendre des escaliers fatigants... Avec ces spectacles digestifs et les petites salles où l'on voit de belles filles, à portée de la main, qui vous servent une littérature épicée, j'attends patiemment que les directeurs me donnent des comédies rapides, sans entr'actes, dans des salles neuves, bien aménagées. Alors j'irai volontiers les entendre.

Et il n'a pas tout à fait tort, le public ! Même celui des petites places exige aujourd'hui ses aises. Les maisons à six étages du siècle dernier, avec leurs cours sans air, leurs petites chambres basses et leurs escaliers en colimaçon, disparaissent les unes après les autres : aux théâtres de vieille forme à faire comme elles. La bicyclette, les tramways, les voyages à prix réduit ont changé les habitudes et la physionomie de Paris : nous n'en sommes plus aux habitations des bourgeois de Balzac. Il est très lointain, le temps où le père et la mère de mon camarade d'Odéon, Thiron, le spirituel et délicieux

comédien, applaudi plus tard à la Comédie-Française, allaient, les dimanches d'été, pour toute villégiature, respirer sur le talus des fortifications l'air de la banlieue, puis rentraient à petits pas réguliers, heureux de leur voyage hebdomadaire, dans leur sombre boutique de la rue Saint-Denis, proche la fontaine des Innocents.

J'étais jeune alors, doux et gai; Thiron, quoique tenant le même emploi que moi, m'avait pris en amitié. Il avait loué, à Romainville, pour ses vacances odéoniennes, une petite cabane avec un jardinet, et nous parlions de cette location en dînant, un soir, chez ces charmants petits vieux, ridés à plaisir, comme certains personnages de Daumier. Au dessert, au moment où, sur une assiette bien blanche, on passait la « montmorency » bien rouge :

— Maman, — dit Thiron, — tes cerises sont belles, mais je t'en veux faire manger de plus belles encore, dimanche, dans mon jardin, et tu auras le plaisir de les cueillir toi-même à mon arbre.

— Tu as un cerisier! — dit la bonne vieille en joignant avec admiration ses deux mains sur son ventre, comme fait l'Abbé Constantin.

Son jardin?... Quatre fusains et un seringat. Son arbre? Un petit marronnier de dix ans, grêle, tout grêle.

Le dimanche suivant, à l'aube, Thiron entrait dans ma chambre garnie, avec un gros panier sous le bras :

— En route, Désiré.

« Désiré », c'était moi... Et nous voilà bientôt installés à la campagne, tirant avec précaution du panier d'admirables fruits achetés aux Halles, et les attachant par grappes, avec de la soie brune, aux branches souples de l'unique marronnier, sans respect pour les lois les plus élémentaires de la botanique.

Dans l'après-midi, du haut de l'échelle double où elle avait voulu grimper, la maman, ses lunettes sur le nez, coupait avec prudence et émotion les branches aux larges feuilles et les lançait dans le chapeau de paille que je tenais au-dessous : Thiron rayonnait. Au dessert, la drôle de petite vieille murmurait, en dégustant avec délices les beaux fruits écarlates :

— Tu as raison, Charles, celles que j'achète au marché sont bien loin de valoir celles que l'on cueille à l'arbre!

Le bon garçon était aussi heureux que s'il avait été rappelé par une salle pleine, un jour de gala.

Trouverait-on encore à Paris, maintenant, beaucoup de types de cette naïveté, de cette ignorance amusantes ?...

*
* *

Les moyens de remédier à un état de choses fort inquiétant pour nos plaisirs ?

Tous ceux qui pratiquent l'art théâtral et qui l'aiment doivent cesser d'avoir les yeux tournés vers le passé, vers ses avantages même pour regarder vers l'avenir.

Le travail rémunéré trop largement chez certains, la protection de l'État, les subventions régulières, une aristocratie professionnelle que le talent ne justifie pas toujours, la tendance à se croire en dehors des lois et des devoirs de tout le monde parce qu'on fait des comédies ou parce qu'on en joue, et, par-dessus tout, une sorte de libertinage professionnel et administratif qui ôte leur dignité aux choses, — tout cela, c'est du passé!... L'oppression de l'argent regardée en face et combattue par le travail opiniâtre, tous ceux qui vivent de théâtre s'organisant au lieu de se combattre, se réunissant, s'entendant cordialement pour étudier les moyens de protéger, de défendre cette jolie industrie de leur profession, si nécessaire à la gloire de Paris; le travail continu et régulier s'élevant en face du travail d'amateur, et enfin le théâtre, qui est une chose sérieuse, traité par tous sérieusement, — voilà l'avenir.

Les temps sont proches où tout ce qui ne travaille pas assez devra s'arrêter et périr. Ceux qui sont arrivés savent qu'il faut piocher de longues heures, tous les jours, pour faire œuvre utile. Habituons ceux qui commencent, ceux qui débutent, à cette gymnastique nécessaire. On déblaiera le terrain des paresseux et des filles sans vocation, et nous en éprouverons rapidement les résultats. Si le Conservatoire doit aider à créer des artistes, qu'il le prouve et qu'on y étudie

six heures par jour, — si non plus, comme on fait dans toutes les autres écoles de l'État. — Mais si les règlements n'y peuvent rien, si le Conservatoire doit rester ce qu'il est aujourd'hui, une école de paresse, mieux vaut qu'on le supprime : personne n'y perdra.

Il est nécessaire que les auteurs dramatiques ou du moins leur syndicat écoute avec attention, pour en faire son profit, ce qu'on dit partout, au Palais, et en dehors, du procès qui met à nu sa façon d'aider le théâtre. Certes il est bon que la Société des Auteurs dure et prospère, — c'est une société de perception et de secours mutuels, utile et bien organisée, mais il est bon qu'elle se modifie, qu'elle revise libéralement ses statuts et ses traités. Personne n'a le droit d'accaparer à son profit les chefs-d'œuvre qui sont du domaine de tous. Plus de ces « truquages » de billets d'auteurs, de ces contrats faits au temps de Scribe et aussi démodés que sa littérature. Si les auteurs n'entrent point résolument en collaboration cordiale avec ceux qui les font vivre et qui s'enrichissent peu à ce métier, ils verront prochainement des sociétés rivales se créer, moins compliquées, moins intransigeantes, et la leur disparaîtra parce qu'elle aura voulu trop dominer.

Que ceux qui sont syndiqués regardent avec attention le flot toujours montant de ceux qui ne le sont pas et qui ont des manuscrits à placer. Les employés de toutes les administrations de l'État en confectionnent pendant leurs loisirs, qui sont fréquents ; les médecins en fabriquent entre deux visites, les militaires en expédient de toutes les casernes des départements ; tous les journalistes en gardent de tout prêts dans leurs cartons ; presque tous les comédiens, de même ; les femmes, avec l'ardeur qu'elles mettent en toutes choses, en produisent des milliers. J'en lis presque quotidiennement, de ces manuscrits inconnus, et, je dois le déclarer, la moyenne de talent qu'on y trouve est supérieure d'année en année. Avec un coup de pouce intelligent, des répétitions bien faites et une belle distribution, on peut parfaitement tirer de là et donner au public l'équivalent de ce qu'il applaudit en maints endroits.

J'entends aussi parler les nouveaux venus :

— La Société des Auteurs, disent-ils, croit nous aider en exigeant des directeurs 12 p. 100 de droits sur la recette pour les inconnus comme pour les célèbres ; mais qui trompe-t-on ici ? Elle ne sert, en réalité, que les auteurs arrivés. Un directeur, avant de s'adresser à nous, de nous lire, frappera d'abord à toutes les portes des auteurs qui ont été représentés heureusement, et il aura raison. Un éditeur, à moins d'être un imbécile, n'a jamais songé à payer le même prix un roman de Victor Hugo, de Goncourt, de Zola, d'Alphonse Daudet et celui d'un débutant... Ce qui est logique d'un côté peut-il être illogique de l'autre ?...

Ce raisonnement n'est pas dépourvu de sens.

Il faut que les comédiens, — ceux de l'illustre compagnie aussi bien que les autres, — au lieu de regarder comme des enfants vers les tournées, les vedettes, la vie facile et tous les avantages que procure le succès, regardent plutôt vers ceux pour qui le travail est rude et la vie difficile, vers les professeurs, les avocats, les médecins, les magistrats, par exemple : ils y verront l'avantage d'une profession honnêtement exercée, ils y gagneront de l'aimer davantage, et ils parviendront vite, par une pente naturelle, à bien servir les directions sérieuses, qui les font vivre régulièrement, au lieu de les décourager, de les désorganiser à chaque instant par leurs prétentions incessantes.

Il faut aussi que les directeurs veillent, plus qu'ils ne le font, au bien-être du public, à la propreté de leurs salles, sans négliger, bien entendu, leurs distributions, ni leurs mises en scène. Les temps sont durs, très durs, pour eux. Les auteurs à succès sont en petit nombre, les acteurs de talent sont très chers ; il s'agit d'attirer le public, qui veut du bien-être et beaucoup de spectacle pour peu d'argent : on n'a que des salles incommodes et des scènes mal machinées.

C'est, du reste, une chose incompréhensible que, dans la première ville du monde, on ne trouve point, pour loger l'industrie du théâtre, une société financière, une banque un peu avisée qui nous fasse, au lieu de ces éternelles mai-

sons de rapport qu'on loue difficilement à dix locataires, des salles de théâtre nouvelles, bien aérées, bien installées, avec des scènes construites pour les mises en scène délicates et précises. Elles pourraient louer 180 000, 200 000 francs, sans difficulté, ces immeubles élégants. Je connais dix endroits où l'on pourrait construire ces salles nouvelles, qui seraient des affaires excellentes et qui assureraient au théâtre un regain de production et d'activité. Non ! l'argent s'envole plus facilement en Mandchourie et au Texas, et celui qu'on trouve à Paris n'est souvent qu'usuraire ou à tempérament.

Du reste, quand même un Mécène nous ferait construire des salles dignes de Paris, quand même, avec les éléments disparates que nous avons entre les mains, nous pourrions prospérer et vivre, il nous faudrait encore bravement considérer l'avenir. Or, si l'avenir en politique est à la démocratie, plus affinée, plus raisonnable, le théâtre doit aller, lui, vers les spectacles nobles, vers l'éducation littéraire du pays plus largement faite, et, pour cela, offrir à bas prix, dans des salles bien installées, les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale, avec les traductions des grandes œuvres classées de la littérature étrangère.

Comme un symbole des temps qui viennent, je veux saluer Antoine, son théâtre, les artistes qui ont subi son influence, son personnel discipliné et modeste, enfin les lieutenants qu'il a su former à son image : les Gémier, les Bour, les Beaulieu. Tous ont débuté âprement ; la dure brutalité de l'argent les a secoués, jetés à terre ; mais ils se sont bien vite relevés et, meurtris, mais non découragés, les voilà prêts au travail et à l'attaque.

Oh ! sans doute, il peut manquer encore à tel ou tel, pour la conquête du boulevard, un peu d'esprit et de délicatesse, mais je suis tranquille : ils sont de Paris, et ils sauront vite acquérir ce complément nécessaire. En tout cas, ce sont des ouvriers d'art excellents avec lesquels il faut compter.

Oui, c'est dans ce personnel qui monte et c'est dans les couches profondes du peuple qu'il faut aller chercher, qu'il faut faire éclore tous les artistes dont nous avons besoin. Par tous les moyens, il faut seconder ce mouvement populaire.

Ceux qui travaillent ne vont presque plus au théâtre : il est trop cher ; les représentations à prix réduit que l'on organise sont encore d'un tarif trop élevé, c'est toujours des facilités données à la petite bourgeoisie. Pour les enfants du peuple qui se réunissent, le soir, dans les deux cents petites salles où l'on fume, dans les « caboulots » où ils absorbent une littérature inepte et des boissons frelatées, il faut, puisqu'il y a toujours des théâtres subventionnés et un personnel administratif chargé de les surveiller, que ce personnel demande, obtienne de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, du Théâtre-Français, de l'Odéon, des représentations gratuites mensuelles, — douze par an, trois par théâtre. — C'est le moyen de faire prendre aux pauvres gens qui ont besoin d'idéal le bon sentier : par l'effet des chefs-d'œuvre qu'ils entendront ils trouveront désormais impossible la fréquentation des spectacles qu'ils supportent encore aujourd'hui.

Et pour ces représentations utiles, je demande, puisque je suis en train de demander, la suppression de cette queue lamentable de femmes, d'enfants, de vieillards, qu'on voit dans la rue attendre, des heures, sous la pluie et le vent, l'ouverture des bureaux. Payer d'une fluxion de poitrine le plaisir d'entendre même *les Burgraves*, c'est trop cher. Il faut que dans les mairies, dans les écoles, dans les ateliers, on distribue les places avec méthode, pour ces représentations mensuelles, et que ces spectateurs intéressants arrivent au théâtre comme ceux qui paient, tranquillement, posément. Cette attente sous la bise est vraiment d'un autre âge, et je suis stupéfait que les fonctionnaires républicains des bureaux officiels n'aient pas encore songé à la supprimer.

Quelqu'un veut-il être persuadé que ces représentations ne sont pas vaines, qu'elles peuvent susciter, parmi les enfants de notre cher Paris, quelques bons serviteurs du théâtre, comédiens ou directeurs consciencieux, — voire même, qui sait ? auteurs dramatiques, prosateurs ou poètes ?

Il y a un demi-siècle, à peu près, un enfant de douze ans, de ma connaissance, élevé par des parents très pauvres pour faire un ouvrier menuisier, découragé du métier pour lequel il se ne sentait ni force ni vocation, triste, traînant sa jeunesse

solitaire par les rues, un jour de fête populaire, ignorant complètement qu'il y avait en France quelque chose de très grand qui s'appelait le théâtre et quelque chose de très noble qui s'appelait la littérature dramatiqne, passait devant la Comédie-Française.

C'était le 15 Août, fête de l'empereur. Comme à notre 14 Juillet d'aujourd'hui, on offrait au peuple un spectacle gratis, et, comme aujourd'hui, la foule était assise dans la rue, sur les barrières, sur le trottoir, attendant. Il s'y mêla, il attendit, il entra avec elle.

Voilà notre pauvre petit diable installé tout à coup sur un fauteuil très confortable, dans une salle éblouissante, comme un rentier.

On jouait *Polyeucte* et *les Plaideurs*, et c'était l'élite de la Comédie-Française qui donnait : Beauvallet, Samson, Provost, Regnier, Got, Delaunay...

J'avais trouvé mon chemin de Damas : l'émotion que je ressentis à entendre ces deux belles pièces, fut si brûlante que je sortis fou d'enthousiasme. J'économisai, toute une semaine, sur les deux sous qui m'étaient remis pour mon déjeuner de l'atelier, et je n'eus un instant de calme que lorsque les deux brochures des deux chefs-d'œuvre furent en ma possession, sous ma blouse, sur ma peau. Je les sus rapidement, du titre au permis d'imprimer, — et elles se gravèrent si bien dans mon cerveau qu'après tant et tant d'années je pourrais les réciter encore aujourd'hui, entièrement, comme au premier jour.

POREL

LE PROBLÈME RUSSE[1]

IV

BALTES, JUIFS, FINLANDAIS ET ARMÉNIENS

En Pologne, la russification pouvait avoir un semblant d'excuse dans le souvenir des guerres séculaires, puis des insurrections redoublées, qui avaient menacé la sécurité, l'existence même des communautés russiennes, puis l'intégrité de l'empire russe. Contre les autres peuples des « marches » annexées, contre les Baltes, les Finlandais et les Juifs ou contre les Arméniens, quel prétexte, quelle circonstance atténuante la russification pourrait-elle invoquer?

Jusqu'en 1881, deux tsars, le plus réactionnaire et le plus libéral, Nicolas Ier et Alexandre II, avaient continué la politique tolérante d'Alexandre Ier. Mais entre 1870 et 1881, les vantardises du pangermanisme avaient alarmé Pétersbourg. A partir de 1881, sous les règnes d'Alexandre III et de Nicolas II, elles fournirent à la bureaucratie policière et pillarde l'occasion d'installer dans les provinces baltiques, puis juives, puis finlandaises, arméniennes enfin, ses fructueuses opérations.

Depuis deux siècles, surtout depuis les tsars « allemands » Catherine et Nicolas Ier, il faut reconnaître que l'exploitation allemande s'était durement imposée, par la bureaucratie, dans

1. Voir la *Revue* du 1er et du 15 mars et du 1er avril.

toutes les administrations, sur toutes les terres du Russe. Les « Slaves » voulaient prendre leur revanche ; les « slavophiles » traduisirent un sentiment de la nation presque entière. Dès la fin du XVIIIe siècle, cette théorie slaviste, slavophile ou panslaviste — les Russes se servent indifféremment des trois termes — avait eu ses avocats parmi les écrivains. Von Visine invoquait déjà les textes de la Bible « contre le diable étranger ». Chtcherbatof, dans son *Histoire de la Russie* et son essai *Sur la Corruption des Mœurs*, critiquait violemment l'œuvre « occidentale » des Pierre et des Catherine. L'Europe occidentale, disait Karamzine, mène le monde, comme naguère l'Europe méditerranéenne le menait, comme jadis l'Europe levantine et comme aux premiers siècles de l'histoire l'Asie occidentale et l'Égypte; mais cette Europe occidentale ne durera pas toujours : sans vaines agitations, surtout sans changements inutiles, pernicieux, que la Russie patiente ; elle aura son tour.

Au XVIIIe siècle et durant la première moitié du XIXe, cette théorie ne pouvait sembler aux gouvernants à l'allemande ou à la française, aux Catherine, aux Paul, aux Alexandre, aux Nicolas, que paradoxe, jeu d'esprit et de mauvais esprits : l'essai de Chtcherbatof ne fut imprimé qu'en 1858. Mais les écrivains, Tchédaief, Gogol, etc., continuèrent la prédication. Après la guerre de Crimée et la prise de Sébastopol, qui blessa si durement l'orgueil national, l'école des Kiriéievski, des Khomiakof, des Samarine, des Aksakof, etc., compléta la théorie en unissant le mysticisme religieux de Gogol à l'optimisme historique de Karamzine[1]. En 1856, dans la *Rouskaia Biessiéda* (Entretien russe), Ivan Kiriéievski formulait les principes « slavophiles » que la nation, puis le gouvernement allaient adopter : « La culture européenne a fait son temps; elle penche à la faillite ; n'ayant donné aux hommes que mécontentement de soi, inquiétudes de conscience et d'esprit, troubles de la famille et de la société, elle va sombrer comme sombra la culture antique ; la civilisation encore une fois ne peut être sauvée que par des peuples nouveaux, des bar-

1. Sur tout ceci, le lecteur français consultera la *Littérature russe* de Waliszewski, surtout le chapitre VIII.

bares vertueux, enthousiastes, pieux, par la jeune Russie, la sainte Russie, la Slavie orthodoxe. »

Le slavisme, surexcitant l'orgueil national, flattant le préjugé de « la riche nature » qui tient si fort à tout cœur russien, a depuis cinquante ans dominé la vie de la nation : intellectuels et paysans, conservateurs et révolutionnaires en ont subi la contagion ou les crises. Il a fait la popularité, la puissance d'un journaliste, Katkof, qui jadis libéral, anglomane, devint après l'insurrection polonaise de 1863 le champion du tsarisme et de l'oppression, le pourvoyeur de la guillotine russificatrice. Le slavisme a même troublé, déformé les visions d'un Herzen, d'un Tourguénief et, surtout, d'un Tolstoï. Il a converti un Dostoievsky. On vit Dostoievsky, l'auteur de la *Maison des Morts*, le forçat innocent de Sibérie, devenir un miroir de dévotion, de loyalisme, de soumission au knout, un saint de l'église orthodoxe, un vice-président du *Comité Slave*; n'ayant plus à la bouche que *sainte Russie*, *orthodoxie*, *panslavisme*, *petit père*, il terminait son discours à l'inauguration du monument de Pouchkine par cette rodomontade de sacristie[1] : « Notre terre est pauvre, c'est possible, mais le Christ a passé en la bénissant » !

C'est à partir des années *quatre-vingts* que le slavisme commença de dominer à Pétersbourg : il y règne depuis vingt-cinq ans. Il a trouvé son praticien politique, son homme d'État dans le précepteur d'Alexandre III, le professeur de Nicolas II, le procureur-général du Saint-Synode, M. Pobiedonostsef : sous le nom de ses élèves, ce vieillard (il a aujourd'hui plus de quatre-vingts ans) a été le véritable autocrate de la Russie contemporaine, une sorte de Richelieu mystique, de Torquemada philosophe, unificateur de la nation autour de l'église. Et le slavisme a rencontré dans les Ignatief, les Tolstoï et les Plehve des ministres vraiment moscovites, qui de la formule sacro-sainte, *un tsar*, *une église*, *une langue*, ont

1. Dans son livre *le Roman Russe,* — auquel doit toujours revenir quiconque veut pénétrer le mystère ou le nuage russe, — M. de Vogüé dit (p. 242) : Il avait pris position entre les libéraux et les slavophiles, plus près de ces derniers ; comme eux, il avait pour cri de ralliement et pour tout programme les deux vers fameux du poète Tutchef :

On ne comprend pas la Russie avec la raison,
On ne peut que croire à la Russie.

par tous les moyens tâché de faire une réalité. Les *Codes* de l'empire ne fournissaient que trop facilement les prétextes légaux. En théorie, les lois proclament la tolérance religieuse. Les articles 44 et suivants des *Lois cardinales*, après avoir énoncé que « la religion dominante est le culte chrétien orthodoxe-grec », ajoutent :

Liberté pleine et entière est accordée pour l'exercice de son culte à tout sujet de l'Empire, n'appartenant pas à la religion dominante, mais né ou naturalisé Russe, ainsi qu'aux étrangers au service de l'État et, en général, à toute personne habitant temporairement la Russie. Cette liberté s'étend, non seulement aux chrétiens, mais aux juifs, aux musulmans, aux païens, afin que chaque nation puisse adorer le Tout-Puissant, chacun en sa langue et selon la coutume de ses pères.

Mais la «religion dominante» reste toujours privilégiée. Les autres ne sont que des « cultes étrangers », dont on ne supprime pas l'existence, mais dont on empêche soigneusement la propagation. La seule orthodoxie a droit de propagande, de conversion et d'enseignement. Tout orthodoxe reste indéfiniment orthodoxe, lui et sa plus lointaine postérité; tout mariage mixte, où figure un orthodoxe, ne peut donner que des enfants orthodoxes; toute critique de l'orthodoxie est crime légal; tout apostolat contre l'orthodoxie, par les sacrements ou les sermons, crime légal; tout abandon de l'orthodoxie, crime légal... Entre les mains d'une police inquisitoriale et d'une bureaucratie concussionnaire, on imagine les services que peuvent rendre ces textes de lois un peu amples, où toutes les interprétations parviennent à s'accrocher.

Le slavisme, d'ailleurs, considère que même en Russie « l'homme civilisé n'est que guenille; mais le peuple! oh! le peuple est grand ». — « Voyez cet *armiak*, cette casaque de paysan : c'est de là que tout viendra. Toutes les autres idoles sont détruites; donnons notre foi à l'*armiak* », ajoutait déjà Tourguénief avec un sourire d'incrédulité. C'est l'*armiak*, le paysan, que partout le slavisme tâche de gagner à la sainte orthodoxie : le bourgeois et le noble, dans les « marches » et provinces étrangères, sont pourris « d'occidentalisme », d'irréligion ou de cultes des faux dieux; mais

l'*armiak* est encore susceptible de régénération, de conversion, quand on sait le prendre par les deux sentiments qui dominent sa vie misérable : la crainte et l'intérêt.

***

Il était naturel que les Provinces baltiques fussent le premier terrain d'essai pour cette politique. On désigne sous le nom de Provinces baltiques les trois gouvernements de Riga, de Iourief (Dorpat) et de Revel, qui bordent la Baltique entre la frontière prussienne et le golfe de Finlande : une neuvaine de millions d'hectares (un sixième de la France), à peine deux millions et demi d'habitants sur un sol marécageux, que les forêts couvraient jadis, dont l'agriculture ne s'est pas encore bien emparée et où l'élevage disperse les enclos et les fermes à de grands intervalles.

Kourlande, Livonie et Esthonie, ces trois gouvernements gardent encore dans leurs noms le souvenir des peuples finnois, Koures, Lives et Esthes, qui tenaient la forêt primitive. Mais les deux derniers seulement, Lives et Esthes, ont conservé des représentants dans les onze ou douze cent mille Finnois, qui parsèment les campagnes et que les Russes confondent sous le nom de Tchoudes. Les Koures ont presque disparu ; le voisinage et les conquêtes guerrières ou pacifiques de la Lithuanie ont peuplé l'ancienne Kourlande de familles lettonnes qui comptent aujourd'hui douze ou treize cent mille individus.

Aussi haut que l'on remonte dans l'histoire, ces Provinces baltiques furent un champ de bataille entre les Russiens de l'intérieur et les peuples de la mer, Scandinaves, Danois, etc. A partir du XIIe siècle, le marchand et le chevalier allemands prirent terre à l'embouchure des fleuves. Leur conquête, poussée par les missionnaires de Rome, devint une croisade, quand les *Chevaliers Porte-glaive* ou *Frères de la Milice du Christ* firent de Riga leur forteresse ; de là, ils montèrent au long des rivières, convertirent de force ou anéantirent les tribus indigènes, installèrent leurs château et garnison à chaque étape, partagèrent la terre en fiefs, bâtirent quelques villes de marché qui reçurent les constitutions des villes han-

séatiques : sur les Lettons et les Tchoudes asservis à la glèbe, une bourgeoisie et une noblesse allemandes organisèrent leur exploitation féodale et commerçante, jusqu'aux frontières du pays blanc-russien que même elles entamaient, jusqu'aux murailles de Pskov la russienne que parfois elles assiégèrent.

Catholiques d'abord, pour obéir à leurs maîtres, ces provinces passèrent avec leurs maîtres à la réforme luthérienne; puis, sans rien changer à leur luthéranisme ni à leur état social, elles changèrent trois ou quatre fois de maîtres ; après la disparition des Porte-glaive, Polonais, Danois, Russiens et Suédois les ravagèrent et quelque temps les possédèrent; un duché de Kourlande connut même une période d'indépendance. En fin de compte, Pierre le Grand annexa l'Esthonie et la Livonie, et Catherine II la Kourlande. Mais sous ces tsars germanisés, les Baltes allemands furent plutôt les maîtres que les serfs du Russien; ils envahirent Pétersbourg et les emplois, eurent la confiance du souverain. Dans leurs Provinces, ils conservèrent leurs privilèges sociaux, leur organisation politique et surent en user humainement; dès 1816-1819, la noblesse émancipait ses paysans[1].

Jusqu'en 1876, les trois Provinces baltiques ou, comme on disait, allemandes formaient dans l'empire une sorte d'enclave sous un gouverneur-général tenant le rôle d'un vice-roi. Elles avaient leurs fonctionnaires locaux, leur administration séparée, une police particulière et plus tolérante, une certaine autonomie communale, des municipalités bien organisées, des juges élus, un enseignement presque libre dans les écoles et dans une université de langue allemande. Elles avaient le libre exercice du luthéranisme qui, dans cette partie de l'empire, était une sorte de religion officielle, traitée de pair avec l'orthodoxie. Elles avaient surtout le libre usage de l'allemand, langue officielle des tribunaux et des bureaux : seule, la douane était russe ; les indigènes occupaient toutes les autres fonctions. Par la langue et par la religion, il est certain que la noblesse et la bourgeoisie allemandes continuaient de germaniser — mais de civiliser aussi — la plèbe lettonne et tchoude. Cette civilisation était un sûr bénéfice pour l'empire : la germanisa-

1. Voir pour tout ceci A. Rambaud, *Histoire de Russie*, pp. 616-772.

tion était-elle un danger? Après huit siècles de conquête, les Provinces ne comptent pas plus de trois cent mille Allemands, bourgeois dans les villes, pasteurs dans les villages, nobles dans les châteaux.

Les criailleries du pangermanisme trouvèrent à peine quelques échos dans ces « provinces perdues », ces « colonies de l'Allemagne » : néanmoins Alexandre II, en 1876, supprima la vice-royauté baltique et rattacha les Provinces aux bureaux de Pétersbourg; mais il promettait aux délégués de la noblesse que rien autre ne serait changé. De fait, la guerre des Balkans, puis les réclamations des libéraux et les embarras nihilistes vinrent accaparer l'attention de Pétersbourg. Sous Alexandre III, tout fut bouleversé. Des agents panslavistes excitèrent contre la noblesse les paysans, qui n'étaient plus serfs, mais restaient fermiers, tenanciers sans droits sur la terre : Pétersbourg toléra ou encouragea une propagande de revendications paysannes; il y eut en 1882 un commencement de jacquerie. Les missionnaires de l'orthodoxie essayèrent aussi de convertir — on disait « ramener » — Tchoudes et Lettons : sous couleur de liberté religieuse, on favorisa les idiomes populaires, letton et finnois; sous prétexte d'apostolat luthérien, on substitua le russe à l'allemand dans l'administration; on ferma ou l'on surveilla les écoles luthériennes; on répandit l'argent en bonnes œuvres orthodoxes, et cent mille convertis témoignèrent du zèle de cette prédication.

On attaqua l'allemand jusque dans les noms de lieux ou de famille : Dorpat redevint Iourief, Dünabourg redevint Dvinsk, et Revel, Kolyvan. Aux écoles publiques et privées, d'où l'allemand fut proscrit, le russe fut imposé; l'université de Dorpat avait été l'une des avant-gardes de la science germanique; aujourd'hui, cette université de Iourief est exclusivement russe : elle se meurt; à grand'peine le gouvernement lui recrute quelques étudiants de théologie dans les séminaires et couvents de l'empire.

J'ai dit ce qu'en réalité les Russes avaient gagné à cette persécution de la science germanique : chaque semaine de leur campagne mandchourienne leur fait récolter les bénéfices de cette sainte opération. Sur place même, leurs excitations

démagogiques et leurs fermetures d'écoles ont eu un autre résultat. Cette terre est assez fertile, mais trop inondée; sous un climat trop humide, sur un sous-sol trop imperméable, elle ne pourrait nourrir une population nombreuse que si une agriculture savante remédiait à ces désavantages et si un commerce habile, lointain, vendait aux Anglais et Danois, aux peuples de la mer, les produits de la ferme et de la forêt. Pour cette besogne, ce n'est pas le pope et la russification qui peuvent remplacer le maître germanique. La plèbe rurale — si peu dense pourtant : à peine vingt paysans au kilomètre carré — ne sait plus tirer parti de son champ; elle va chercher du travail dans les villes et les ports, dans les services urbains de Pétersbourg, dans les usines, chantiers et magasins de Revel, de Pernau, de Riga, de Dvinsk, de Mittau, de Windau et de Libau. En pays letton surtout, quatre ou cinq ports maritimes et fluviaux sont devenus de grands centres industriels, des agglomérations ouvrières, où les doctrines socialistes ont trouvé des adeptes fervents : le *Parti social-démocrate letton* est aujourd'hui l'une des grandes organisations révolutionnaires de l'empire.



Après l'Allemand, le Juif.

Aux temps de l'histoire proprement russienne, moscovite, tout Juif était expulsé des terres orthodoxes : les grands-princes de Moscou écartaient de leur peuple la souillure de cette race « qui crucifia le Sauveur ». Mais sur le pourtour de la terre russienne, le judaïsme prospérait ; il recrutait de nombreux adeptes, moins par l'immigration de familles étrangères que par la conversion de peuples indigènes. Dès les temps helléniques, aux âges scythiques où l'on ne parlait point encore de Kief ni de Moscou, le commerce de l'Asie Mineure et de la mer Noire avait implanté des synagogues en Crimée et dans les ports de la mer et des fleuves : la propagande juive remontait le Don et le Dniéper. Aux temps byzantins, le commerce du Volga convertit en masse un peuple finnois, les Khazares, qui durant trois ou quatre siècles firent du judaïsme leur religion nationale : chassés du Volga, persécutés par

les princes de Kief, les Khazares, au xe siècle, vinrent se fondre parmi les Juifs de Crimée. Au moyen âge, la persécution catholique refoula des milliers de Juifs allemands vers la Pologne qui les accueillit, les traita même avec faveur et leur fit, entre sa noblesse féodale et sa paysannerie serve, la place d'une bourgeoisie commerçante, instruite, riche, portant l'épée : dans toutes les provinces lithuano-polonaises, le Juif prospéra. Comme les rois de Pologne avaient conquis les terres petites-russiennes jusqu'au delà du Dniéper, le Juif polonais entra dans cet ancien domaine de l'orthodoxie et, descendant le Dniéper, arriva au contact de son coreligionnaire de Crimée : du Caucase à la Baltique, la sainte Russie fut ainsi bordée par un territoire juif.

Aux siècles derniers, la Russie annexa, morceau par morceau, tout ce territoire, à mesure qu'elle abattait l'empire turco-mongol et le royaume lithuano-polonais. En Petite-Russie, la revanche moscovite massacra trois ou quatre cent mille Juifs, et certains tsars du xviiie siècle eussent volontiers expulsé le reste. Mais les Juifs étaient trop nombreux pour que le massacre en vînt à bout, trop agiles et trop habiles pour que l'expulsion ne fût pas suivie de retour, trop utiles surtout pour que leur disparition ne causât pas des pertes énormes à l'État et aux particuliers ; sans eux, plus de commerce, plus d'industrie. Après maintes oscillations entre la croisade d'extermination et la politique de tolérance, on décida que la sainte Russie, la vieille terre moscovite devait toujours rester indemne de la souillure, mais que le Juif pourrait subsister dans son « Territoire », dans les dix provinces du royaume de Pologne et dans les quinze gouvernements limitrophes de Lithuanie, de Russie-Blanche et de Petite-Russie, où jadis la conquête lithuano-polonaise l'avait implanté.

La Russie possède donc aujourd'hui un « Territoire juif [1] » comprenant toutes les provinces occidentales de l'empire : entre la Kourlande (exclusivement) et la Crimée, il s'étend

1. Légalement, ce nom de *territoire juif* ou *zone d'établissement* est réservé aux quinze gouvernements de Lithuanie et de Russies Blanche et Petite ; mais pratiquement rien ou presque rien ne distingue ces quinze provinces des dix gouvernements polonais, où les Juifs sont aussi tolérés.

sur près de cent millions d'hectares (presque le double de la France), et les statistiques officielles dénombrent, pour une population totale de quarante-quatre ou cinq millions d'habitants, cinq ou six millions de Juifs. Dans ce Territoire, les Juifs ne sont pas, comme dans la majorité de nos pays occidentaux, des immigrés de fraîche date : depuis cinq ou six siècles en moyenne, depuis vingt siècles parfois, ils y sont indigènes au même titre que leurs compatriotes orthodoxes ou catholiques. Ils comptent des représentants de toutes les races et parlent ou comprennent tous les langages, du letton au roumain en passant par le lithuanien, le polonais et les langues russiennes ; pour leur usage particulier, ils se sont fait un «jargon» polono-hébréo-germanique. Ils pratiquent tous les métiers, mènent tous les genres de vie, ne sont pas cantonnés, comme ailleurs, dans les professions libérales et économiques : agriculteurs et boutiquiers, ouvriers et artisans, ce sont en majorité des prolétaires, des pauvres, de très pauvres gens, sans autre fortune que leur salaire quotidien ; les grandes villes seulement connaissent une bourgeoisie d'intellectuels et de capitalistes :

D'après une enquête faite en 1886 par le « Comité temporaire pour l'encouragement de l'agriculture et du commerce parmi les juifs », les juifs sont généralement des artisans. Sans doute, il y a des manœuvres sans profession déterminée, des journaliers ; mais cette catégorie ne constitue pas la majorité. Toutes les professions sont représentées ; les juifs acceptent les besognes les plus rudes et les plus dangereuses. On en rencontre qui sont paveurs de rues et casseurs de cailloux. Presque partout dans le Territoire, ce sont eux qui portent les fardeaux. En Lithuanie, ce sont eux qui fournissent les maçons ; à Odessa, à Élisabethgrad, ils sont reverseurs de blé, tâche particulièrement pénible et insalubre. A Kreslava (près Dvinsk), ils sont trieurs de soies pour brosses. Dans le Territoire, il n'est guère d'église dont le clocher n'ait été couvert par des ouvriers juifs. A Kasimilch, à Grodno, à Vilna, ce sont presque exclusivement les juifs qui attachent les troncs d'arbres pour en faire des radeaux. Sur les bords du Dniéper, on peut voir les débardeurs juifs — quelques-uns de soixante à soixante-cinq ans — passer des journées de treize à quatorze heures dans l'eau jusqu'à mi-corps, déchargeant les bateaux et trop heureux de gagner ainsi, pendant la bonne saison, trois roubles (7 fr. 50) par semaine. A Vilna, les *vachevniki*, — dont la besogne consiste à détacher les troncs d'arbres des radeaux pour en

former des piles, — opèrent à cheval, et leur métier dangereux exige beaucoup de hardiesse et d'adresse : ils sont au nombre de quatre cent quatre-vingts tous juifs.

Les ouvrières des manufactures de tabac et des ateliers de cigarettes sont presque exclusivement juives : elles font des journées moyennes de onze et douze heures. Il en est qui travaillent treize et quatorze heures par jour dans les manufactures d'allumettes à Homel. On les voit rivaliser avec les hommes à Kichinef, à Homel, à Minsk, à Darisof, à Varsovie, à Vilna, et leur disputer avec acharnement de maigres salaires de vingt-cinq à trente kopeks, dans la plupart des métiers, passementerie, bois courbé, crin pour meubles, fleurs artificielles, couture, modes et lingerie [1].

Prenez trois villes moyennes de Lithuanie, de Pologne et de Petite-Russie, Grodno qui a 47 000 habitants, Lublin qui en a 50 000, et Itomir qui en a 65 000. A Grodno sur 25 000 Juifs, à Lublin sur 23 000, à Itomir sur 22 000, voici la statistique officielle des travailleurs juifs :

Juifs.	Grodno.	Lublin.	Itomir.
Artisans du vêtement et de la chaussure. .	1 722	1 319	2 730
— du livre et de la quincaillerie . .	781	530	1 294
— de la construction et du meuble. .	588	192	616
— de l'approvisionnement	260	505	282
Manœuvres, journaliers et ouvriers. . . .	2 934	1 124	2 090
Totaux. . . .	6 285	3 670	7 012

Ces Juifs de Russie cultivent la terre. Un petit nombre, dispersés dans les villages, dans les « colonies » que Catherine II les autorisa de fonder en Nouvelle-Russie, s'adonnent à la grande culture. Mais en foule, autour des villes, ils vivent de leurs jardins. Une publication officielle du gouvernement, *Les forces productives de la Russie*, qui parut à l'occasion de l'exposition de Nijni-Novgorod, constate que, dans tous les gouvernements de la Vistule, de la Lithuanie et de la Russie Blanche, « la petite culture maraîchère est en grande partie dévolue aux Juifs ».

Les tsars ont longtemps hésité sur la conduite à tenir envers ces Juifs dans le Territoire. Alexandre Ier leur ouvrit les

1. *Bulletin de l'Alliance israélite*, 1898, p. 31-32.

écoles du gouvernement et les domaines de la Couronne; mais il restreignit l'étendue de ce Territoire, en leur défendant de s'établir à moins de cinquante verstes des frontières de l'empire : il craignait leur connivence avec l'Occident, leur contrebande en temps de paix, leurs trahisons en temps de guerre. Nicolas Ier ne toucha pas à leurs libertés scolaires, mais détacha encore du Territoire quelques villes, Kief, où la souillure juive ne pouvait pas coexister avec les reliques des martyrs et des saints, Sébastopol, Nikolaief, etc. Alexandre II, le libérateur des serfs, allait aussi libérer les Juifs, leur accorder dans tout l'empire les mêmes droits civils qu'à ses autres sujets, — quand il fut assassiné (mars 1881).

Parmi les révolutionnaires inculpés du meurtre d'Alexandre, des Juifs figuraient : les slavistes eurent beau jeu pour réveiller les haines populaires ; du mois de décembre 1881, au mois de juin 1882, des émeutes antijuives — le phénomène, devenu endémique, a son nom particulier en russe : on dit *pogrome*, — avec pillage et massacre, éclatèrent à Varsovie, à Vilna, à Mohilef, à Balta, à Ékatérinoslaf, dans vingt ou trente villes, coûtèrent la vie à des milliers de Juifs, en ruinèrent des centaines de milliers, et près de vingt-cinq mille cherchèrent un refuge en terres autrichiennes : « On dit que notre petit père le tsar le veut ainsi », était le mot d'ordre; le gouvernement laissa dire et faire, puis le ministre de l'Intérieur, l'homme de confiance des slavistes, le général Ignatief fit promulguer les *Lois de mai* 1882 :

1° A titre de mesure temporaire et jusqu'à la revision générale des lois qui règlent la situation des israélites, défense est faite aux israélites de s'établir en dehors des villes et des bourgades. Exception est faite en faveur des colonies déjà existantes, où les israélites s'occupent d'agriculture.

2° Jusqu'à nouvel ordre, il ne sera pas donné suite aux contrats faits au nom d'un israélite et qui auraient pour objet l'achat, l'hypothèque ou la location d'immeubles ruraux situés en dehors des villes et des bourgades; est nul également le mandat donné à un israélite d'administrer des biens de la nature ci-dessus indiquée ou d'en disposer.

3° Défense est faite aux israélites de se livrer au commerce les dimanches et jours fériés de la religion chrétienne.

Ces lois *temporaires* de mai 1882 sont toujours en vigueur[1] : dès 1883, cependant, on en pouvait mesurer les atroces conséquences ; une commission, nommée pour étudier la situation des Juifs dans tout l'empire et proposer une législation définitive, concluait par la bouche du prince Demidof San-Donato : « Il n'y a qu'un remède à la situation, c'est le régime d'égalité pour les Juifs, l'abolition des lois d'exception, la bienveillance inscrite dans la loi et qui, de la loi, passera dans les mœurs. » M. Pobiedonostsef, au nom du Saint-Synode, réclama et obtint le maintien des lois de mai, sans cacher les résultats qu'il en attendait ; on lui prête du moins ce mot énergique, que jamais il n'a désavoué : « Un tiers des Juifs se convertira, un tiers émigrera, le reste mourra de faim. » Il ne semblait pas en effet, dès 1883, que ces lois pussent avoir d'autres conséquences.

Dans leur Territoire, les Juifs ne peuvent acquérir, ni louer des terres en pleine campagne, au grand soleil, à l'air libre, ni même séjourner ailleurs que dans les villes et bourgades. Qu'est au juste une ville ? et qu'est une bourgade ? La loi n'a pas défini ces termes, mais laisse au bon plaisir de la police et de l'administration le soin de proclamer que telle agglomération est un village, telle autre un bourg... De la campagne ouverte, le Juif est donc chassé vers les villes existantes : comme en ce pays, longtemps ravagé par les guerres et où la grande culture et la grande industrie s'installent à peine, les villes sont peu nombreuses, les Juifs s'entassent sur quelques points ; quatre ou cinq millions de Juifs doivent, je ne dis pas vivre, mais respirer sur un espace où deux cent mille chrétiens étoufferaient. En 1897, on fit un recensement de l'empire et les recenseurs officiels joignirent à leurs tableaux quelques rapports sur la répartition et l'hygiène des habitats ; en voici des extraits publiés par les journaux russes et reproduits dans l'*Odesski Listok* des 21 et 29 fé-

1. *En théorie*, les *lois de mai* (comme le spécifie un art. IV que j'omets de citer) ne s'appliquent qu'au Territoire proprement dit, c'est-à-dire aux seules quinze provinces de la Lithuanie et des Russies Blanche et Petite : dans les dix provinces de la Vistule, en terre polonaise, le Juif *théoriquement* continue de jouir de tous les droits civils qui en font l'égal du Polonais. *Pratiquement*, des règlements administratifs ou le bon plaisir des fonctionnaires amènent en Pologne les mêmes résultats — peu s'en faut — que dans le reste du Territoire.

vrier 1897 (on sait avec quelle vigilance la censure russe défend les journalistes contre toute erreur) :

Lodz : Les juifs sont entassés dans le quartier *Balout*, où l'atmosphère est presque irrespirable. Dans une seule chambre, j'ai trouvé dix personnes mangeant, travaillant et dormant ; pas de lits ; on couche par terre, hiver comme été ; les malheureux sont mal portants et leur misère est indescriptible. La ville de Lodz compte dix-huit mille juifs vivant de la charité publique, et si l'on considère que Lodz est un grand centre industriel et commercial, on peut se représenter la condition des juifs dans les villes où il n'y a ni industrie ni commerce.

Lublin : Sur nos registres figurait une maison, dans le quartier juif, portant le numéro 689. Nous la découvrîmes au fond d'une ruelle noirâtre et sans issue ; une odeur suffocante nous prit à la gorge : sept logements renfermant cinquante âmes.

Dans un des logements, éclairé à peine par une lucarne et mesurant quatre pas de large sur trois pas de long, deux familles composées de onze membres. Un des chefs de famille est terrassier, l'autre, cocher. Les femmes seules étaient au logis, entourées d'enfants déguenillés et bruyants. Sur les visages exsangues, se lisaient les pires privations, la faim. Dans le second logement, sans fenêtre, éclairé par la porte entr'ouverte, nous vîmes également deux familles ; deux femmes étaient là, toutes deux malades. L'une, âgée de quatre-vingts ans, nous raconta sa vie et ses malheurs ; très loquace, elle répondait à toutes nos questions, après nous avoir offert l'unique chaise du logis. La seconde était au lit ; c'était une femme d'une admirable beauté, aux grands yeux noirs. Son mari, cocher, est depuis de longs mois sans travail ; elle s'excuse de ne pouvoir se lever. Dans la chambre, l'humidité et le froid nous font frissonner. Le mari est parti de bonne heure pour chercher quelque besogne. Les pauvres femmes pleurent d'étaler leur misère devant un étranger. Elles ont fait quelques efforts pour donner à leur chambre un aspect moins désolé, car la visite des recenseurs était annoncée.

Pour arriver au troisième logis, il a fallu escalader une échelle aux bâtons branlants. Ce grenier, au toit crevassé, laissant passer le vent, la pluie, la neige, était divisé en plusieurs compartiments ; le premier était occupé par un typographe travaillant en ville ; cet homme gagnait deux roubles par semaine, après un labeur de seize heures par jour ; avec son salaire, il devait nourrir sa femme et trois enfants. Et pourtant, les enfants avaient l'air propret et bien portants. Le logis était convenable, la mère, toute fière de ses fillettes : l'aînée va à l'école, lit et écrit le russe.

Minsk : La plume se refuse à retracer le spectacle effrayant des privations que les employés du recensement ont vu de près en parcourant les taudis, greniers et caves, où des milliers de juifs mènent leur lamentable existence. Les larmes nous sont venues aux yeux bien souvent. Sur toutes les feuilles de recensement, en regard des mots : « moyens d'existence », nous inscrivons : « néant » [1].

A Élisabethgrad, à Odessa, plusieurs familles de six personnes se partagent des hangars en planches, formant deux pièces de trois mètres carrés, sans porte de séparation. Les fossés de Homel contiennent cent vingt de ces bicoques où logent deux mille individus: la pièce unique sert d'échoppe, de cuisine et de chambre à coucher. A Vilna, des milliers de Juifs vivent dans les caves, à deux étages au-dessous des rues : il faut allumer la bougie pour travailler ou prendre les repas.

Les trois quarts de ces Juifs étant des ouvriers et les trois quarts de ces villes étant sans grande industrie, cette main-d'œuvre accumulée avilit les salaires. Dans l'univers entier, sauf peut-être en Chine et au Japon, il n'est pas une région où le travail humain soit si mal payé : salaire absolu, en valeur d'argent, et salaire relatif, au taux des denrées nécessaires, c'est vraiment un salaire de famine :

Les bons salaires ne dépassent pas 3 1/2 ou 4 roubles *par semaine;* les salaires les plus fréquents sont de 2 1/2 à 3 roubles ; les salaires inférieurs, de 1 1/2 à 2 roubles par semaine pour les hommes [2]. Les femmes et les jeunes filles gagnent rarement plus de 6 à 8 roubles *par mois,* généralement 3 à 4 roubles, quelquefois même 1 rouble 1/2 seulement. Dans quelques bourgades, des industries prospères ont donné l'aisance ou rendu la vie à des populations misérables : à Pinsk, le salaire moyen pour une population juive de 20 000 âmes, dont 1 800 ouvriers et ouvrières de grande industrie, atteint 4 à 5 roubles par semaine ; à Kopis, près d'Orcha, dans la Russie Blanche, les fabriques de faïence ont, depuis quinze années, relevé une population de 8 000 habitants qui mouraient presque littéralement de faim; aujourd'hui 2 500 Juifs vivent grâce à ces fabriques et gagnent de 30 à 40 roubles par mois. Ailleurs, certains artisans habiles parviennent à se faire 1 rouble et 1 rouble 20 par jour. Mais ces exemples trop rares confirment seulement la règle commune. La

1. *Bulletin de l'Alliance israélite,* 1897, pp. 29-30.

2. On sait que le rouble vaut environ 2 fr. 50, et le kopek 2 centimes 1/2.

moyenne des salaires ne dépasse pas 2 roubles par semaine à Balta. A Nanef, sur le Dniéper, il y a, sur 10 000 habitants, 1 500 Israélites; les salaires moyens sont de 7 roubles 1/2 par mois. En Russie Blanche, gouvernement de Mohilef, les fonctionnaires ne parlent des tisserands de Dubrovno qu'avec des gestes d'apitoiement : 4 000 Juifs au visage creux, aux yeux ternes et au corps émacié par un travail quotidien de 20 heures, qui leur rapporte 75 kopeks ou un rouble *par semaine,* pour nourrir une famille de six à huit personnes. Bien que la sobriété des Juifs soit proverbiale, on ne peut admettre que de pareils salaires suffisent à assurer l'existence : les journées de chômage sont presque aussi fréquentes que les journées de travail.

La classe, presque aussi nombreuse, des petits commerçants n'est pas mieux partagée. Le nombre est presque incalculable des petits boutiquiers dont l'inventaire ne vaut pas plus de 6 à 15 roubles; il en est qui peinent toute la journée pour gagner 15 à 20 kopeks. Dans beaucoup de villes, Élisabethgrad, Mohilef, Minsk, Vilna, ils doivent se contenter d'un gain hebdomadaire de 2 roubles à 2 roubles 1/2.

Contre une telle misère, la bienfaisance publique et privée est impuissante. A Odessa, un quart de la population vit on ne sait comment ou se livre à la mendicité; à la Pâque, 60 000 personnes sur 130 000 ont sollicité le secours de la communauté pour l'achat des pains azymes. A Mohilef, le quart de la population juive, soit 800 familles, a eu besoin du même secours; les revenus de la taxe sur la viande diminuent d'année en année; dans l'espace de dix ans, ils sont tombés de 14 000 à 8 500 roubles. A Berditchef, où pourtant l'on peut constater un renouveau d'activité industrielle, commerciale et agricole, on rencontre sur les places de la ville un nombre considérable de Juifs sans profession qui attendent l'occasion de gagner quelques kopeks comme porteurs, guides ou commissionnaires : un tiers de la population — cinq mille familles — est sans moyens d'existence [1].

Sur cette population misérable, il va sans dire que le Gouvernement prélève ses impôts ordinaires, — et d'abord l'impôt du sang : le Juif, comme tous les sujets du tsar, est astreint au service obligatoire ; mais il ne peut jamais arriver au grade d'officier, ni même de chef de musique. On l'accuse de se soustraire par toutes les ruses au recrutement : les statistiques officielles prouvent que, sauf le cas d'émigration, il répond à l'appel avec une sorte de point d'honneur, où

1. *Bulletin de l'Alliance israélite,* 1898, p. 28-29.

peut-être il entre un peu de flatterie à l'égard des autorités, mais aussi beaucoup d'espoir que sa race profitera quelque jour de son sacrifice individuel. Chaque année, le *Messager du Gouvernement* publie les chiffres des conscrits et des incorporés : sur les 970 000 conscrits de l'empire (chiffre de 1897), les Juifs figurent pour 50 000 ; dans les 280 000 incorporés, les Juifs sont près de 16 000 ; c'est dire que l'on prend 31 ou 32 Juifs sur 100 conscrits, alors que l'on ne prend guère que 28 ou 29 chrétiens. La guerre des Balkans et la guerre mandchourienne — la presse russe est unanime — ont prouvé que ces Juifs servaient avec autant de courage et de discipline que les autres soldats du tsar.

Taxes locales et générales, taxes ordinaires et extraordinaires, octrois et impôts, le Juif prend sa part de tous et de toutes, sans jamais faire partie des conseils électifs de commune ou de province qui en surveillent — de loin — l'établissement et l'emploi. Mais il est en outre soumis à des charges particulières ; il doit la « taxe des bougies », pour avoir le droit d'allumer chez lui les deux bougies du vendredi soir à la veillée du sabbat ; il doit la « taxe de la calotte », pour avoir le droit de se couvrir pendant ses prières ; il doit la « taxe de la viande », pour avoir le droit de manger la viande tuée selon les rites *(koscher)*, et cette taxe est payée en double et en triple, par le boucher et par les acheteurs ; il doit la « taxe du tronc », dix ou vingt autres taxes sur ses loyers, son bénéfice présumé, ses ateliers et usines, ses imprimeries, ses héritages. On lui extorque légalement six fois plus qu'aux autres contribuables, et le prétexte légal est qu'une notable partie de ces redevances devrait être appliquée aux seuls besoins des communautés, synagogues, écoles et fondations israélites ; les trois quarts devraient aller dans la « caisse juive » de chaque province ; mais le Gouvernement ne rend jamais compte des sommes levées, et si parfois une caisse juive a reçu quelque chose, on lui « emprunte » — comme tel intendant de Kichinef — cent mille roubles pour construire l'hôtel du gouverneur.

Et tout cela n'est que l'état légal ; on imagine sans peine quel usage, en ce pays de concussions et d'arbitraire, le policier, le juge, tous les fonctionnaires peuvent faire de cette

législation, quels bénéfices ils tirent de cette « population à droits restreints », et comment ce territoire juif de Russie n'a rien à envier aux provinces les mieux pressurées de l'empire ottoman. Deux opérations administratives prêtent surtout aux mangeries : la définition des bourgades et le recrutement des soldats. Le Juif n'a droit de séjour que dans les villes et bourgades : il suffit qu'un *tchinovnik* (fonctionnaire) raye telle agglomération du nombre des bourgades, pour que la police ait le droit d'en expulser dans les vingt-quatre heures les milliers de Juifs qui s'y étaient légalement établis.

Il faudrait des volumes pour énumérer seulement la moitié des bons tours que le *tchinovnik* invente ou perfectionne chaque année contre les Juifs : de la simple escroquerie au vol à main armée, du faux en écritures publiques aux faux rapports administratifs et faux témoignages judiciaires, du coup de poing au meurtre, de la grivèlerie au pillage, ses procédés se chatoyent de mépris ou de belle humeur, de fureur ou de cordialité, et visent toujours moins à la vie qu'à la bourse. Les documents et journaux officiels proclament eux-mêmes la féroce avidité de cette administration. En mai 1897, le tribunal criminel de Radom condamne aux travaux forcés à perpétuité le chef de la police de cette ville, le capitaine Kiritchenko, pour une série de méfaits commis avec la collaboration de ses agents. La *Gazette judiciaire*, organe officieux du ministère de la justice, résume le procès :

L'activité du capitaine Kiritchenko et de ses acolytes s'exerçait principalement à soutenir les voleurs et les brigands contre toute attaque des honnêtes gens, à protéger leur industrie contre toute immixtion de la justice, à transformer la ville de Radom en une caverne et à opprimer brutalement, férocement, une partie de la population. Ce sont les Juifs de Radom qui ont eu à supporter, presque seuls, tout le poids de l'administration de M. Kiritchenko ; ils ont été traités par lui en « sujets suspects et pernicieux pour tous les autres habitants ».

Le procureur a fait le procès non seulement du capitaine Kiritchenko et de sa bande, mais aussi des institutions administratives qui ont pu laisser se commettre des abus pareils. Pourtant le procureur a omis de parler de la situation des « populations à droits restreints » (Juifs) et de leur mutisme forcé. La ville de Radom n'est, en somme, qu'une ville de troisième ordre ; dans les

autres villes, quelle est la situation? Les conditions qui ont créé l'affaire de Radom existent ailleurs : une enquête générale, pour l'étude approfondie de la situation dans toutes les contrées méridionales, s'impose. Il ne semble pas impossible qu'on y trouve des émules de notre homme.

Si le Juif est riche, — c'est une infime minorité, — il peut trouver quelque défenseur en haut lieu; les grands-ducs ne sont pas tous insensibles à la pitié ou à la reconnaissance, et les *Bulletins de l'Alliance israélite* aiment à répéter que le Sénat de l'Empire eut toujours quelque souci de restreindre les effets de la corruption administrative et de l'iniquité légale. Quelques Juifs, banquiers, commissionnaires, capitalistes, arrivent donc à vivre presque heureux dans les grandes villes du Territoire : depuis deux et trois mille ans, le bonheur juif se contente d'une médiocre sécurité. Mais pour la foule, pour les quatre ou cinq millions de prolétaires affamés, toute réclamation concertée, le moindre signe de mécontentement public, la moindre manifestation en paroles ou en actes, souvent la moindre pétition commune au Sénat ou à l'Empereur est le signal de désastres encore plus grands.

Quand un gouverneur de ville ou de province, un *tchinovnik* de haut rang se voit en trop mauvaise passe, ayant abusé de la « mangerie » contre ses administrés juifs et chrétiens, il organise un *pogrome*. Des agents provocateurs colportent des accusations contre les Juifs; on choisit à l'ordinaire les approches de Pâques, où l'orthodoxe est accessible aux conseils du fanatisme; des placards mystérieux, des journaux tolérés ou inspirés par la censure, quelquefois même des orateurs en plein vent, — ces réunions et discours ne sauraient échapper à la police — appellent la ville et la banlieue chrétienne au pillage du quartier israélite ; on laisse dire et imprimer que notre petit père le tsar autorise, demande qu'on le débarrasse du Juif.

Le premier grand *pogrome* date de 1871 : le gouverneur d'Odessa, un Allemand de race, le général Kotzebue lâcha la foule des bateliers et boutiquiers grecs sur les Juifs qui, durant toute la guerre de 1870-1871, avaient témoigné trop ouvertement de leurs sympathies françaises : durant trois jours, le quartier juif — une moitié de la ville — fut mis au

pillage. Mais sous le règne d'Alexandre II, cette fantaisie d'un jour ne fut pas la règle : sous les règnes d'Alexandre III et de Nicolas II, au contraire, le *pogrome* est devenu l'un des phénomènes réguliers de la vie officielle; depuis vingt-cinq ans, il n'est pas d'année qui n'ait eu son petit ou son grand *pogrome*. Les années 1881-1882 et 1890-1892 furent marquées par des exécutions plus générales et plus violentes : celle de Kichinef, en avril 1903, reste le modèle du genre. La voici racontée par des Russes; je ne veux pas ajouter un mot à ces récits de journaux russes, contrôlés par la censure. On lit dans les *Novosti*, n° 101, des 14-27 avril 1903[1] :

Pendant les deux jours de Pâques, une foule chrétienne en fureur, composée de jeunes gens et d'adultes, d'ouvriers et même de personnages en uniformes, de fonctionnaires, a pillé et détruit toutes les maisons juives, leurs boutiques et leurs magasins, tué et blessé beaucoup de personnes parmi lesquelles on compte un grand nombre de femmes et d'enfants. Ces derniers ont été simplement jetés par les assassins de la hauteur des deuxièmes et troisièmes étages sur le pavé... Toutes les rues sont couvertes d'une couche épaisse de plumes et de duvet provenant des couvertures déchirées, et tout le mobilier des maisons pillées est brisé en petits morceaux. Même les planchers, les poêles et les foyers ont été détruits. J'ai été témoin du pillage en 1882, à Kief; mais ce que j'ai vu là n'est rien à côté de ce que j'ai observé ici durant ces deux jours. Ce que les pillards ne pouvaient pas détruire et emporter, ils l'arrosaient de pétrole et le brûlaient.

Les troubles ont cessé, sans qu'on ait tiré un coup de feu et dès que le petit état de siège eut été proclamé. Les dégâts sont évalués à plusieurs millions de roubles ; des milliers de personnes sont restées sans abri, sans vêtement et sans nourriture. Tout le monde est convaincu que ces troubles sont la conséquence de la propagande abominable, faite par M. Krouchevan dans le journal *Bessarabetz;* avant cette propagande, les Juifs s'accordaient bien avec la population locale.

On lit dans la *Petersbourgskaia Viedomosti*, n° 109 :

Les Juifs, en danger de mort, supplièrent les fonctionnaires de police et les patrouilles qui stationnaient dans la rue de les défendre, mais ces derniers assistaient avec indifférence au spectacle du pillage

1. Je cite d'après la traduction de Henri Dagan dans les *Cahiers de la Quinzaine* ; premier cahier de la cinquième série : *Les Massacres de Kichinef et la Situation des prolétaires juifs en Russie*.

et du massacre. Les Israélites, constatant l'inaction de la police, coururent au télégraphe, mais leurs dépêches ne furent reçues nulle part. C'est alors que M. J. S. Moutchnik partit pour la station de Mirenu et, de là, envoya à Saint-Pétersbourg des informations sur les massacres : le 8-21 avril, la ville de Kichinef fut déclarée en état de siège; les massacres et pillages cessèrent aussitôt comme par enchantement. On procéda à l'arrestation des émeutiers. On établit avec évidence qu'une bande bien organisée et dressée par des assassins intelligents avait opéré. Avant de tuer, les monstres causaient à leurs victimes des souffrances inouïes. A un menuisier, on coupa les mains avec sa propre scie. A un autre Israélite, on ouvrit le ventre et, après en avoir enlevé les entrailles, on le remplit du duvet des matelas. Il suffit d'entrer dans les cimetières et d'examiner les cadavres pour frémir d'épouvante. Voici trois femmes : l'une a le ventre coupé en forme de croix; l'autre a dans les narines des clous qui traversent le crâne; la troisième a les seins coupés. Voilà un élève de septième du gymnase qu'on a tué et à qui on a arraché la langue. Plus loin, on voit un enfant étranglé.

Le prétexte de ces massacres est d'ordinaire un « meurtre rituel ». La Russie, comme la Turquie et l'Europe levantine, accuse encore les Juifs de tuer les enfants chrétiens pour boire le sang ou le mêler à des cuisines sacrées durant la Pâque juive; c'était l'accusation de Rome païenne contre les chrétiens; c'est l'accusation des Chinois contre nos missionnaires : l'imagination populaire n'est pas très fertile. Cette folle croyance est tellement enracinée dans les esprits que les savants juifs ont pris la peine de réunir tous les textes de leurs codes religieux, qui défendent de verser le sang et stipulent les règles de purification pascale. Qu'en ces pays moyenâgeux, la sorcellerie ait encore des adeptes; que parfois les sorciers aient recours aux vieilles recettes, — ce sont toujours les meilleures, — où peuvent entrer le sang humain, la peau de lézard, l'œil de serpent ou de crapaud, le poil de belette et les rayons de lune; que parmi les sorciers il y ait des juifs et des chrétiens, comme des païens et des musulmans: cela n'a rien à voir avec le « meurtre rituel », qui serait l'œuvre d'une communauté religieuse, une pratique obligatoire, inséparable du judaïsme.

Chaque année, les *Bulletins de l'Alliance israélite* dressent la liste des villes grecques, bulgares, turques, roumaines,

russes, où quelque vengeance chrétienne profite de la Pâque pour cacher un cadavre d'enfant dans le quartier juif, alléguer une disparition d'adolescent, dont nul en temps ordinaire ne se soucierait, etc. L'*Alliance israélite*, depuis quarante ans, a mis son point d'honneur à soumettre aux justices locales, indigènes, chacune de ces accusations : même en Roumanie et en Russie, jamais l'ombre de preuve n'a pu être fournie contre une synagogue, un rabbin, un simple Juif. Près de Kichinef, on avait découvert, avant la Pâque, le cadavre mutilé d'un adolescent nommé Rybalenko ; une première instruction locale établit que l'assassinat résultait de querelles de familles au sujet d'un héritage ; une seconde instruction, ordonnée de Pétersbourg, faite par des gens de Pétersbourg, conduisit aux mêmes conclusions. Mais, à l'instigation du sous-gouverneur de Kichinef, — l'enquête officielle l'a prouvé, — un journaliste de race moldave, M. Kroucheván, dans son journal officieux, *Bessarabetz*, continua d'accuser les Juifs, et, comme le peuple orthodoxe s'agitait, le grand-rabbin s'en alla prier l'évêque de calmer les esprits ; l'évêque répondit que, dans son âme, il était bien persuadé que les Juifs saignaient un petit chrétien pour la fabrication de leurs pains azymes.

Les slavophiles ont d'autres griefs encore : ils accusent les Juifs d'être des usuriers exploitant le paysan, des « vendeurs de goutte » empoisonneurs du peuple, de mauvais patriotes n'aimant ni la Russie ni le tsarisme, des révolutionnaires semeurs de bombes et d'idées subversives. Chaque pays a les Juifs qu'il mérite, et quand on sait le régime auquel la Russie a plié les siens, il faut admirer, au contraire, la soumission, le loyalisme qui leur restent encore. Depuis le commencement de la guerre mandchourienne, les correspondants des journaux les plus slavophiles ont vanté les exploits des Juifs, leur ont prêté des mots historiques, dignes d'un Spartiate ou d'un Macchabée... Révolution ou réforme, les Juifs russes appellent de tous leurs vœux un régime qui leur fera une place dans leur pays ; mais toute la Russie qui sait lire en est là, et « le Juif est l'homme qui sait lire depuis Salomon », disait justement un Juif de France. Usurier, cabaretier : c'est aujourd'hui le gouvernement qui a le monopole de l'alcool, c'est le

tsar qui s'est fait marchand de goutte, et, sans indemnité, il a fermé tous les cabarets juifs, retiré leur gagne-pain à quelque cent mille affamés. Et c'est encore le tsar qui se fait le créancier, le prêteur de son peuple, par ses innombrables banques agricoles, industrielles, de la noblesse et du commerce. La vérité est que le Juif russe est un travailleur, un prolétaire, acceptant les besognes et les salaires que lui abandonnent la concurrence et l'exploitation chrétiennes ou juives.

« Un tiers se convertira, un tiers émigrera, un tiers mourra de faim », disait allègrement M. Pobiedonostsef. Après vingt ans, les conversions ne montent pas à dix mille. L'émigration a d'abord sévi : huit ou neuf cent mille individus prirent le chemin de l'Angleterre, de l'Amérique, allant chercher une autre misère dans les ateliers à sueur de sang de Londres et de New-York ; le riche baron Hirsch organisa la *Jewish Colonization Association* qui rendit aux Juifs russes les plus charitables services, et dont le sobriquet *Ica* est béni dans tout le Territoire. Mais cette émigration n'a fait quelque place qu'aux nouveau-nés de cette race prolifique, dont la misère ni la faim ne viennent à bout, qui se multiplie au lieu de disparaître. Et les pays anglo-saxons regorgent de misère juive, n'en veulent plus : les États-Unis renvoient les émigrants qui n'ont pas de ressources ; l'*Ica* est assez riche pour donner à chacun le pécule nécessaire ; mais continuer d'empiler des Juifs dans les faubourgs de New-York, qui en comptent déjà plus d'un demi-million, c'est créer là-bas un autre Territoire, exciter peut-être les jalousies de race ou les haines des religions. L'Argentine dans ses immenses plaines accueille volontiers les agriculteurs ; par milliers, les maraîchers et jardiniers juifs y sont venus gagner une vie facile, l'*Ica* leur fournissant les premiers capitaux. Mais de Russie en Argentine, on calcule que le transport et l'établissement d'une famille coûtent en moyenne douze mille francs ; malgré sa richesse, l'*Ica* ne peut répondre au centième des supplications qui lui viennent du Territoire.

Tout près, à bien moindres frais, l'*Ica* pourrait installer ces Juifs russes sur des terres en friche, si le gouvernement russe voulait percer la muraille légale qui sépare le Territoire du reste de l'empire : les plaines russes d'Europe et d'Asie sont

désertes en regard des pays occidentaux. L'*Ica* offrit à Pétersbourg d'installer des colonies juives — non de marchands ni d'ouvriers, mais d'agriculteurs — dans les nouvelles provinces d'Asie, en Sibérie propre, dans la steppe des Kirghises, au Turkestan, même en Mandchourie : aux frais du judaïsme étranger, par les soins d'une association anglaise, le tsar aurait installé ses propres sujets au long du Transmandchourien, dans les provinces chinoises que Pékin lui cédait à bail : le slavisme a préféré que la Mandchourie restât vacante pour la colonisation japonaise.

Alexandre Ier et ses successeurs avaient du moins ouvert quelques portes ou poternes dans cette muraille légale du Territoire : pouvaient entrer, circuler et s'établir en terres et villes russiennes, dans tout l'empire, les Juifs munis de grades universitaires, artisans brevetés ou marchands de première *ghilde*.

Bien pourvus d'écoles, que la générosité des particuliers avait fondées et entretenait, les Juifs du Territoire, hommes et femmes, accoururent aux établissements d'enseignement secondaire et supérieur : des milliers prenaient leur grade, pour gagner, non l'accès des administrations qui leur étaient interdites, mais simplement le passeport universitaire qui leur permettait de travailler, de vivre dans tout l'empire. Alexandre III, à partir de 1885, limita le nombre des Juifs admis aux examens ; même dans le Territoire, même dans les villes où les Juifs forment les 75 p. 100 de la population, même dans les écoles fondées par les Juifs, mais que le gouvernement confisqua, il fut établi que les Juifs ne pourraient fournir que du 3 au 10 p. 100 des étudiants. Et l'étudiant juif fut expulsé des cours au moindre soupçon, au premier refus de pourboire ou d'obéissance. Et le « gradué » juif, dans toutes les villes russiennes d'Europe et d'Asie, fut menacé, est menacé nuit et jour d'une descente de police, qui vient constater — dès que le malheureux cesse d'acheter le repos, le sommeil par les bons moyens — que cette maison juive ne récèle pas un conspirateur, une imprimerie clandestine, simplement un Juif en rupture de Territoire. Bref, ce gradué doit acheter chaque jour la tolérance de ses droits légaux : sa famille peut être expulsée, renvoyée au Territoire sous le premier prétexte inventé par le dernier *tchinovnik*.

L' « artisan habile », dit la loi, peut sortir du Territoire et se fixer où il lui plaît. Mais qu'est au juste un artisan? et un artisan habile? Suivant le caprice des autorités, tel métier fait l'artisan et telle preuve démontre l'habileté. Le lecteur imagine, sans que j'insiste davantage, que le seul Juif qui achète journellement la tolérance de tous les fonctionnaires, grands et petits, scribes et policiers, civils et militaires, a chance d'être reconnu et de rester artisan habile. Au moindre oubli ou retard des mille redevances extorquées, les prétextes légaux permettent de fermer la boutique ou l'atelier, d'expulser la femme et les enfants, ou les ouvriers, de ruiner le misérable ou de le classer parmi les travailleurs non brevetés que l'on renvoie au Territoire. En 1891, le grand-duc Serge fait expulser de Moscou des milliers d'artisans que l'on arrête de nuit, que l'on entasse dans les postes de police et que l'on ramène, menottes aux mains, vers les villes du Territoire : en plein mois de janvier 1892, on renouvelle l'opération; des enfants gèlent en route. Mêmes pratiques à Kalouga, Toula, Riazan. En 1893, une circulaire du ministre prescrit les mêmes expulsions dans tous les gouvernements d'Europe : « Sans vérifier en détail les droits des Juifs domiciliés en votre gouvernement, je prie Votre Excellence, écrit le ministre aux gouverneurs, de *faire émigrer* dans le Territoire tous les Juifs qui ne possèdent pas le droit de séjour. » Sans répit, tout sursis refusé, quelque deux ou trois cent mille Juifs furent chassés de leurs maisons, de leurs occupations, rejetés à la famine du Territoire.

Restent les marchands de première *ghilde*, c'est-à-dire payant une énorme patente : ceux-là seuls continuent de vivre en terres russiennes sans trop de persécutions; leur fortune — tant qu'elle dure — leur fournit les armes de défense; mais gare aux premiers revers, aux rumeurs seulement de revers ou de ruine, ou aux refus de prêts dont les assiègent mille débiteurs officiels. A Moscou, le grand-duc Serge triplait ses revenus, grâce aux « cadeaux » du grand commerce juif.

Est-il besoin de dire qu'en tout cela, ni les intérêts évidents ni même les désirs avoués du peuple russien ne sont consultés? Le Russien méprise *ses* Juifs, les bourre, les

pourchasse, les pille, les massacre même « quand notre petit père l'ordonne » ou simplement par colère et divertissement, comme il bat *sa* femme; mais il sait qu'il en a besoin; il ne peut s'en passer et, sitôt morts ou partis, il les regrette, les réclame. En 1901, les meuniers russes, réunis en congrès à Varsovie, demandent que la loi autorise les Juifs à acquérir et à prendre à bail des lopins de terres contigus à un cours d'eau, qui fournirait la force motrice : ces terrains, inutilisables pour l'agriculture, pourraient, disent les meuniers, contribuer à la prospérité de la meunerie et augmenter ainsi le bien-être de certaines localités; en outre, les congressistes invitent le ministre de l'Intérieur à permettre aux meuniers juifs ou à leurs représentants d'habiter temporairement hors du Territoire, afin qu'ils puissent se livrer au commerce des farines, sans crainte de vexations.

Chaque année, en terres russiennes, les Conseils communaux ou généraux de villes ou de provinces prient le pouvoir central de laisser le Juif du Territoire venir chez eux et même s'y établir. Ces demandes se renouvellent plus pressantes dans les années de mauvaises récoltes, quand le paysan ne peut garder ses attelages et ses bestiaux : « Autrefois, disent les *zemstvos*, les marchands juifs venaient aux foires et nous ouvraient de lointains débouchés; aujourd'hui les foires et marchés pullulent de vendeurs, et l'on ne trouve acquéreurs qu'aux prix les plus dérisoires. »

De 1865 à 1896, la ville de Nikolaïef n'a pas cessé de réclamer le droit d'avoir des bourgeois juifs. En 1865, les gouverneurs et les commandants militaires priaient le ministre de la Marine d'intervenir auprès du tsar : ils avaient besoin du Juif pour assurer la vie quotidienne du port et le fonctionnement des services. Le ministre appuya cette requête, le gouverneur-général de Nouvelle Russie également; le directeur-chef de la chancellerie personnelle de Sa Majesté intervint; le 18 février 1866, le Conseil de l'Empire fit publier un oukase spécial qui accordait aux bourgeois juifs l'autorisation d'élire domicile à titre permanent à Nikolaïef; l'oukase fut signé par l'empereur le 24 mars 1866; mais, de 1866 à 1896, cet oukase fut toujours contesté; il fallut en 1896 une intervention du Sénat pour confirmer le droit des bourgeois juifs.

Les journaux russes ont souvent montré quels résultats fâcheux les *lois de mai* avaient pour le paysan et le propriétaire orthodoxes. En janvier-février 1898, l'*Odesski Listok* fait le compte de ces pertes :

D'après les déclarations officielles, la loi de 1882 se proposait d'enrayer l'exploitation des populations rurales par les juifs. Malgré toutes les entraves, les juifs ont réussi à créer de nouveaux débouchés à notre agriculture ; ils ont entrepris, au grand bénéfice des petits fermiers, l'exportation de la volaille et des œufs. Combien cette source de revenus eût été plus considérable pour les paysans, si les juifs avaient eu le droit de parcourir librement les villages, d'installer des maisons d'achat dans certains centres ! Comme la loi de 1882 n'atteint pas les juifs de première ghilde, ceux-ci peuvent s'établir partout dans les campagnes ; comme ils sont fort peu nombreux et qu'ils n'ont pas à redouter de concurrence, ils sont les maîtres du marché et fixent à leur gré le prix des denrées. La loi a donc favorisé le gros commerce au détriment des petits négociants et des paysans.

Elle interdit aux juifs de prendre à hypothèque les biens fonciers hors des villes et des bourgades : ils ont retiré leurs capitaux pour les employer ailleurs. Ce fut un rude coup pour les propriétaires du Territoire ; la situation a empiré de jour en jour et, à plusieurs reprises, le gouvernement à dû venir en aide par des prêts ; malgré cette assistance officielle, le nombre des domaines à vendre est énorme et les prix s'avilissent de plus en plus.

La défense faite aux juifs de prendre des terres en fermage a été si funeste aux paysans que beaucoup de propriétaires aident les juifs à tourner la loi. Plusieurs gouverneurs ont dû réclamer des mesures contre ces fraudes ; mais les propriétaires persistent dans leurs errements ; ils trouvent avantage à affermer leurs biens à des juifs.

Pour l'industrie russienne, les résultats sont encore pires. La région de Moscou a été ruinée par les expulsions de 1892 : artisans et capitaux, toute cette force juive, transportée en Pologne, a créé autour de Lodz et de Varsovie une concurrence désastreuse aux usines moscovites. En 1882, Varsovie avait quatre cent mille âmes, dont cent trente mille Juifs ; elle en a aujourd'hui près de huit cent mille, dont deux cent cinquante ou deux cent soixante mille Juifs. A Lodz, mieux encore, si l'on en croît le journal polonais *Woskhod* du 1er août 1896 :

En 1885, Lodz comptait 135 000 habitants : en 1897, 322 000

habitants. Cette augmentation ne provient pas des étrangers ; depuis 1887 les étrangers sont soumis, pour la résidence en Pologne, aux mesures de restriction les plus rigoureuses. Ce ne sont pas davantage les habitants d'autres villes de Pologne ou du Territoire qui auraient reflué sur Lodz ; dans ces villes la même augmentation se produit ou à peu près. Cette situation tient uniquement à l'affluence des juifs expulsés de Moscou et des autres cités de l'intérieur. Lodz est devenu depuis 1885 le « Manchester russe », et ce n'est pas seulement Lodz qui a pris cette extension ; les villes du voisinage, Tomaschof, Sgerz, Papianzi, sont devenues de grands centre manufacturiers. C'est en grande partie aux juifs russes que revient l'honneur de cette étonnante et rapide métamorphose. Chassés de Moscou, les Israélites, qui connaissaient les ressources commerciales et les besoins industriels de la région moscovite, se sont dirigés vers les centres industriels et manufacturiers du Territoire, où ils ont le droit de vivre de leur travail. Immédiatement, la valeur des biens fonciers des immeubles, des terrains doubla. A Varsovie, des quartiers tout entiers ont été rasés, pour faire place à des bâtiments neufs, à de confortables demeures modernes ; dans les usines et fabriques, des machines perfectionnées remplacent l'outillage démodé et rudimentaire. Dès aujourd'hui, Lodz peut lutter avec Moscou qui lui a fourni des armes pour la combattre ; c'est au point que les fabricants moscovites ont demandé récemment au gouvernement que les produits de Lodz fussent soumis à des impôts spéciaux, ou bien que la ville de Lodz fut déclarée « extra-territoriale », séparée du Territoire (les Juifs en seraient expulsés). Cette demande extravagante n'a pas trouvé d'écho auprès du pouvoir central.

Si tels sont les bénéfices de la nation, l'empire du moins et le tsar en recueillent-ils d'autres qui puissent compenser? Laissons l'opération financière, la perte de ces impôts que les Juifs établis partout, libres de développer la richesse publique, vaudraient sûrement au trésor, et les services de tous genres qu'ils lui rendraient, la possibilité d'emprunts intérieurs, la circulation des capitaux plus commode, plus rapide, sans compter le bon vouloir de la finance israélite dans les Bourses étrangères, sans lesquelles la Russie ne peut vivre : à l'heure actuelle, ce bon vouloir eût permis de poursuivre la guerre et de ne pas rester sur d'aussi complètes déroutes. Laissons encore les résultats diplomatiques, je veux dire la mauvaise renommée, la désaffection que, dans le monde entier, le spectacle navrant de l'émigration juive répand et

légitime contre le gouvernement russe, les malédictions et souhaits de vengeance qui finissent par s'imposer aux gouvernements, par se traduire en une note du président Roosevelt ou dans les discours des libéraux anglais et français : si l'opinion du monde entier — sauf la France — fut pour les Japonais contre les Russes, c'est aux récits, à la simple vue des émigrés juifs que, pour une bonne part, est due cette haine aveugle de la Russie. Mais ne prenons que la politique intérieure.

Entassant dans les villes du Territoire des milliers de prolétaires affamés, le gouvernement a recruté une armée révolutionnaire; refusant aux intellectuels l'emploi de leurs facultés en des besognes légales, il a donné à cette armée des chefs irréconciliables et invincibles. On a chance de bien parler de révolution quand chaque mot traduit une rancune ou une souffrance personnelles, et l'on a chance d'être entendu, suivi, quand chaque auditeur crève de faim. Les *lois de mai* ont uni toute la misère juive en cette *Union générale ouvrière juive de Russie et de Pologne*, ce *Bounde* où les Juifs sont en majorité, mais qui agglomère les travailleurs de toutes nationalités sur l'étendue entière du Territoire. Depuis 1897, cinq ou six cents grèves en ont montré la puissance, et son journal l'*Iskra* sème partout les appels que voici[1] :

...Pourquoi donc tombent sur nous à bras raccourcis tous ces gendarmes, mouchards, gouverneurs et cosaques ? Pourquoi élève-t-on tant de prisons ? Pourquoi peuple-t-on par nous les déserts froids de la Sibérie ? Que faisons-nous donc pour qu'on nous combatte par ces cruels moyens ? Nous sommes des social-démocrates, — l'avant-garde du prolétariat militant, — nous ne demandons qu'une chose : la vérité dans toutes les sphères de la vie sociale et individuelle. Nous voulons supprimer l'exploitation de l'homme par l'homme, nous voulons le règne de la justice, de la liberté et de la fraternité. Nous ne voulons pas que la terre soit arrosée de sang, de sueur et de larmes et plongée dans un océan de misère et de famine.

La bande de voleurs, d'assassins et de débauchés qui tient le pouvoir a essayé de tous les moyens pour combattre la Révolution : prison, déportation, massacres en masse dans les rues et dans les commissariats, assassinats hypocrites, accompagnés de la comédie de l' « autopendaison », assassinats purs et simples par les balles des

1. J'emprunte cette traduction à Élie Eberlin, *Juifs Russes*, dans les *Cahiers de la Quinzaine*.

soldats, et enfin la dépravation « légale ». Mais elle oublie qu'on ne peut saturer l'atmosphère de violence que jusqu'à une certaine limite. Au delà, la révolte soulève toutes les couches de la société ; un courage désespéré fait place à la soumission servile, les morts sortent des tombeaux, et devant chacun se dresse ce dilemme fatal : jeter bas les chaînes de l'esclavage, ou mourir.



Sur la Finlande, je serai beaucoup plus bref. Dès avril 1899, la *Revue de Paris*, par la plume de M. Bernardini, exposait à ses lecteurs le droit de ce peuple à une existence légale ; en septembre 1895, Gaston Paris leur racontait déjà l'histoire et la légende de cette nation vertueuse.

Séparée des terres russiennes par les forêts profondes et par la chaîne de grands lacs qui, de la Baltique à la mer Blanche, creusent un fossé continu, la Finlande fut toujours une annexe étrangère où l'influence maritime pénétrait par des milliers d'îles et de fiords. Jusqu'au début du XIXe siècle, c'était une colonie suédoise, intimement unie à la métropole par le va-et-vient des barques ou des traîneaux baltiques ; le pourtour de ses côtes est encore aujourd'hui le domaine des Suédois. Les tribus finnoises de l'intérieur conservèrent leur langue. Mais le suédois devint pour elles un second idiome national ; il est encore le véhicule de la civilisation et de la science occidentale, comme il fut jadis le véhicule de la religion luthérienne. Trente-sept millions d'hectares (les deux tiers de la France) ; deux millions et demi d'habitants dont trois ou quatre cent mille Suédois authentiques, et le reste de Finnois métissés ; pas un Russien, sauf quelques fonctionnaires et quelques demi-nomades dans les forêts de l'orient ; pas un orthodoxe ni un catholique : tous luthériens, mais d'un luthéranisme teinté de douceur, de placidité rêveuse, de tendresse mystique. Un peuple de défricheurs, de laboureurs entêtés à faire germer leurs céréales sur une table de granit, parmi les essarts et les marécages, sous un ciel de neiges et de nuées, jusqu'aux abords du cercle polaire ; un peuple de marins aussi et d'industriels, de soldats et de coureurs d'aventures : une sorte de Bretagne sans alcoolisme, avec les vertus scandinaves et la régularité protestante.

Entamée par les conquêtes de Pierre le Grand, envahie au cours du XVIIIe siècle, la Finlande fut annexée par Alexandre Ier après la grande guerre de 1809. Un manifeste du tsar, dès le mois de juin 1808, avait promis le respect des lois, droits et privilèges que les rois de Suède avaient accordés à leur grand-duché. Le 27 mars 1809, Alexandre ouvrait la diète, et jurait de maintenir la constitution finlandaise ; en retour, les Finlandais lui prêtèrent serment de fidélité. Dans un mémoire au gouverneur-général Steinheil, du 26 septembre 1810, Alexandre expliquait ses intentions :

En réglant la situation de la Finlande, J'ai eu l'intention de donner à ce peuple une existence politique, de telle sorte qu'il ne se regarde pas comme conquis par la Russie, mais comme attaché à elle par le lien de ses intérêts évidents : c'est pourquoi ses lois, non seulement civiles, mais politiques ont été maintenues.

De 1810 à 1890, la Finlande fut régie par cette constitution : le tsar représenté par un gouverneur-général ; la Finlande représentée par sa diète archaïque où les Quatre ordres (noblesse, clergé, bourgeoisie, paysans) avaient chacun son assemblée particulière ; le pouvoir exécutif et judiciaire surveillé par un Sénat, qui, pour moitié, était Conseil des ministres et, pour moitié, Cour suprême. Ce régime permit les libres initiatives, encouragea l'éducation populaire, appliqua les ressources locales aux besoins locaux, imposa le minimum de charges financières et militaires, et tourna toutes les énergies vers la découverte et l'exploitation du domaine national.

La Finlande montra ce que pourra devenir la Russie tout entière, le jour où une administration économe et raisonnée mettra en valeur les ressources de cet immense empire. La Finlande, qui n'en représente qu'un soixantième et l'un des moins favorisés de la nature, parvint, sans contracter d'emprunts, à outiller son commerce et son agriculture, à se pourvoir de routes, de voies ferrées, de ports, de laiteries et fromageries ; ses postes furent régulières et ses douanes, honnêtes, parce qu'elle en avait la surveillance ; sa presse connut une grande dignité, parce qu'elle était libre ; dans cette immensité de forêts presque désertes, les fauves, les brigands et les ivrognes disparurent pour faire place chaque jour à de

nouvelles fermes essaimées. La Suisse mise à part, il n'est pas en Europe de communauté comparable à la Finlande.

Le peuple finlandais n'était pas sans agitations politiques. La présence de deux langues et de deux civilisations, l'une suédoise, l'autre finnoise, l'une plus affinée et bourgeoise, l'autre plus foncièrement paysanne, amenait quelques discussions et moins une rivalité qu'une émulation des deux partis à façonner de plus en plus la nation finlandaise selon l'idéal et les coutumes des Scandinaves ou des Finnois : *Svécomanes* et *Finnomanes* étaient les gros mots que l'on échangeait d'un bord à l'autre. Les premiers se targuaient de leur civilisation supérieure, de leurs relations plus intimes avec l'occident, de leurs conceptions plus laïques, de leurs mœurs et modes plus citadines; ils prenaient le titre de libéraux, laissant avec un peu de mépris le titre de conservateurs à leurs adversaires, qui avaient pour eux la grande majorité de la nation, les traditions et langue des aïeux, l'appui du clergé et de l'aristocratie foncière, la masse des paysans et gens de la forêt. Et dans les quatre chambres de la Diète comme au Sénat, on se livrait de terribles batailles pour la prédominance des deux langues : le résultat le plus net était que chacun voulait doubler le nombre de ses écoles, perfectionner et développer tous ses enseignements, conquérir les femmes qui disposent des générations futures : la femme finlandaise fut éduquée à l'égal de l'homme, dans les mêmes classes, sur les mêmes bancs.

Pétersbourg laissait faire, sans craindre la contagion libérale : une ligne de douanes doublait l'épaisseur de lacs et de forêts qui séparent entièrement la Finlande des terres russiennes. Chaque tsar jurait à son avènement — et Nicolas II jura lui aussi — de respecter ces lois et privilèges. Les tsars avaient trouvé en toutes circonstances un tel loyalisme dans le peuple entier de leur Finlande qu'ils laissaient même subsister une armée finlandaise, indépendante de l'armée russe, un drapeau finlandais, distinct du drapeau impérial : le Finlandais ne servait obligatoirement que dans son armée; la diète finlandaise organisait le recrutement et entretenait ses troupes; l'armée finlandaise ne devait servir qu'à la défense du territoire finlandais.

Grand bénéfice pour l'empire russe d'avoir cette nation armée sur ses frontières de l'Occident! L'armée russe en tirait un bénéfice plus grand encore : de cette milice finlandaise, tous ceux qui avaient le goût des armes ou le besoin de solde — la Finlande fournit jadis aux Gustave-Adolphe et aux Charles XII leurs meilleurs capitaines, les cadres inférieurs et supérieurs de leurs troupes suédoises — passaient en Russie ; la Finlande était une pépinière-modèle de sous-officiers et d'officiers ; depuis quatre-vingts ans, la Russe n'a jamais fait d'expédition proche ou lointaine, sans qu'un Finlandais y ait exercé un grand commandement.

Tsar et Finlande, des deux parts on était satisfait. Mais la bureaucratie et le slavisme étaient mécontents : laisser une riche province hors des griffes concussionnaires! laisser un peuple entier hors de l'église orthodoxe et de la langue russe! Dès 1881, Pétersbourg critiqua les « licences » que le tsar tolérait en Finlande, et la Finlande ne fut peut-être pas défendue assez habilement par le ministre finlandais que le tsar avait dans son Comité des ministres pour exposer et défendre les affaires et intérêts particuliers de la nation. De 1885 à 1890, les slavistes menèrent une perfide campagne de presse et de brochures ; en 1890, les postes finlandaises furent supprimées; en 1891, supprimé le « comité pour les affaires finlandaises » de Pétersbourg. Puisla langue russe fut imposée dans la correspondance officielle ; la presse finlandaise fut surveillée et bâillonnée. On parla d' « affaires d'empire qui exigeaient une législation commune ». Mais Alexandre III, fidèle à la parole jurée, refusa de signer tout décret qui porterait une atteinte directe à la constitution.

Sous Nicolas II, les fortes têtes eurent le champ libre : il fallut cinq ans néanmoins et la coalition du parti militaire pour amener le jeune tsar à la violation de son serment. En 1898-1899, deux généraux, le ministre de la guerre Kouropatkine et le gouverneur de Finlande Bobrikof, persuadèrent à Nicolas II que l'armée finlandaise, dans ce pays travaillé — disaient-ils — de menées occidentales et gagné aux idées anglaises, était un danger permanent. Un comité, présidé par M. Pobiedonostsef, fut chargé de « mettre la loi militaire du grand-duché de Finlande en harmonie avec les principes qui

règlent la matière dans l'empire ». On pensa d'abord obtenir la signature de la diète finlandaise au bas de ce nouveau règlement. Puis une procédure illégale parut plus commode; un *Manifeste impérial* annonça le 15 février 1899 que désormais Pétersbourg réglerait à son gré « les affaires communes à tout l'empire »; la Finlande n'aurait plus voix prépondérante que dans ses affaires intérieures : « De même que Nos augustes ancêtres, faisait-on dire à Nicolas II, nous voyons le gage du développement de la Finlande dans son unification la plus étroite avec l'empire. » La Finlande comprit aussitôt la signification pratique d'un pareil langage : elle était livrée aux russificateurs, sa constitution violée, supprimée dans toutes les affaires importantes, ses charges doublées, quadruplées, sa vie nationale menacée, tout son bonheur atteint.

Le Sénat finlandais pouvait refuser la publication de ce manifeste; mais peu nombreuse, nommée par le gouvernement, cette haute Cour était divisée en *svécomanes* et *finnomanes* ardents. Le Russe flatta, intimida, gagna ces derniers. Le *Manifeste impérial* fut promulgué. La Finlande entière protesta. En quinze jours, cinq cent vingt-cinq mille signatures étaient apposées au bas d'une supplique à l'empereur. Cette respectueuse et loyaliste pétition se terminait par ces mots :

Nous ne pouvons concevoir de doute sur l'inviolabilité de la parole impériale. Nous savons que notre souverain a, devant toute l'humanité, proclamé que la force doit respecter le droit. Le droit d'un petit peuple est aussi sacré que celui de la plus grande nation; l'amour de ce peuple pour sa patrie est aux yeux de Dieu une vertu dont il ne doit pas s'écarter.

Cinq cents délégués de toute la Finlande furent chargés de porter la supplique à Pétersbourg. Avant leur départ d'Helsingfors, ils allèrent, suivis de vingt ou trente mille Finlandais et Finlandaises, défiler sans un cri et porter des fleurs et des couronnes au pied de la statue d'Alexandre II « le Bienfaiteur ». Dans le silence de cette foule angoissée, une voix entonna soudain le choral de Luther : *C'est un rempart que notre Dieu*... Têtes nues, la foule entière se mit à chanter le choral d'abord, puis l'hymne national; puis sans cris, sans la moindre violence, elle se dispersa.

Nicolas II refusa de recevoir délégués et supplique : les Finlandais, alors, implorèrent leurs amis d'Europe. Une adresse internationale fut signée par les libéraux et constitutionnels de tous les pays : la signature du duc de Broglie y voisinait avec celle de M. Trarieux et d'Anatole France. Une députation européenne se présenta à Pétersbourg, mais ne fut pas reçue. Et la Finlande subit les russificateurs. Avec la complicité du Sénat et des aristocrates *finnomanes*, le général Bobrikof voulut appliquer la nouvelle loi militaire, charger la population d'un service au dehors et plus long, d'un contingent plus nombreux, d'une contribution plus forte. Sans révolte, la Finlande organisa une résistance muette, pacifique, légale : les conscrits émigrèrent plutôt que d'obéir à ces règlements tyranniques. Alors on supprima toute liberté de réunion, de presse, de sermon et de livres. Bobrikof puisa sans contrôle dans les caisses publiques. On imposa le russe dans tous les bureaux. On essaya, sous couleur de colportage, et de libre circulation, d'imposer des agents panslavistes dans les fermes et hameaux : ici encore, on comptait sur l'*armiak*, et l'on espérait armer les uns contre les autres les paysans *finnomanes* et les bourgeois *svécomanes*.

Journaux supprimés, écoles fermées, professeurs et patriotes expulsés ou emprisonnés, administrations russifiées, finances dilapidées : la Finlande, toujours unie, continua sa résistance légale et ses protestations loyalistes. On eut bien voulu la pousser à une insurrection ou à des crimes de lèse-majesté. Elle n'avait que des supplications à son « grand-duc » Nicolas II, qu'elle savait dupé ou mal renseigné. Elle n'avait de haine que contre les auteurs ou les complices de la russification : même contre eux, elle était sans menaces. Dans quelques têtes d'intellectuels seulement, chantait parfois la vieille chanson d'Athènes :

> Dans le rameau de myrte, je cacherai l'épée,
> Comme firent Harmodios et Aristogeiton.

Après cinq ans de tortures administratives, un Harmodios se leva qui abattit le tyran Bobrikof (juin 1904), puis se tira deux balles dans le cœur; un autre abattit le traître Johnson, *procurateur* du Sénat finlandais, complice ou avocat de toutes

les illégalités (février 1905). Le meurtrier de Bobrikof, Eugène Schauman, était le fils d'un général, ancien sénateur, le petit-fils d'un évêque luthérien. Dans sa poche, on trouva une lettre pour le tsar :

Sire, avec l'aide du Sénat finlandais, le gouverneur-général Bobrikof a pu créer dans ce pays un état d'anarchie et d'illégalité complète. Par des mensonges et des exposés faux, le gouverneur-général et le ministre-secrétaire d'État de Plehve ont pu amener V. M. à émettre des décrets violant les lois que V. M. en montant sur le trône avait promis de maintenir... Les fonctionnaires les plus habiles et les plus respectueux des lois sont destitués sans procès ni jugement ; à leur place on nomme des coureurs de fortune, des individus corrompus et des personnes qui, suivant les lois du pays, n'ont pas qualité pour remplir les fonctions de l'État. Les citoyens les plus intelligents et les plus loyaux sont arrêtés et bannis. Il n'existe plus aucune garantie de liberté personnelle... Aucune perspective n'existant de faire arriver à V. M. un exposé véridique de la situation, il ne reste qu'à mettre Bobrikof hors d'état de nuire. Le moyen est violent, mais il n'y en a pas d'autre.

Sire ! je sacrifie en même temps de ma propre main ma vie personnelle, afin de contribuer encore davantage à démontrer à V. M. les graves désordres qui règnent dans le Grand-Duché de Finlande, ainsi qu'en Pologne, dans les Provinces baltiques, dans tout l'Empire russe.

J'ai pris ma décision seul et avec mûre préméditation, Sire ! La mort devant les yeux, je jure devant Dieu qu'il n'y a aucune conjuration. C'est tout seul que j'ai pris ma résolution et c'est tout seul que je l'exécute. Connaissant le bon cœur et les nobles intentions de V. M., je la prie seulement d'examiner la situation véritable de l'Empire, y compris la Finlande, la Pologne et les Provinces baltiques. Je suis avec le plus profond respect, Sire, de V. M., très puissant Empereur et Grand-Duc, le très humble, très obéissant et très fidèle sujet.

EUGEN SCHAUMAN



Groupés autour du patriarche suprême de leur religion grégorienne, du *catholicos* arménien qui réside en territoire russe à Etchmiadzin, les Arméniens de Russie furent jusqu'en 1881 sujets loyaux dans l'empire, collaborateurs et même propagandistes efficaces de l'influence russe au dehors. Ils

fournirent à Pétersbourg des soldats, des administrateurs, de grands hommes de paix et de guerre : Loris Melikof était arménien ; les généraux Lazaref, Alachef, Tergoukasef, etc., étaient arméniens. De Turquie et de Perse, les Arméniens affluaient vers le Caucase russe et venaient prendre la place des Tcherkesses musulmans, qui émigraient aux terres du Khalife. Mais, en 1881, le slavisme s'installa au gouvernement de Tiflis ; de 1881 à 1896, il fut tenu en bride par la fermeté et la droiture d'Alexandre III ; depuis 1896, la faiblesse de Nicolas II laissa libre carrière aux fantaisies du prince Galitzine. On commença par fermer les écoles et les bibliothèques arméniennes ; on persécuta les société de bienfaisance ; on supprima les journaux. Un beau jour, on annonça que tous les biens de l'Église arménienne étaient confisqués, livrés à la bureaucratie russe (10 juin 1903).

C'était un vol manifeste et un vol international, si l'on peut dire. Appartenant à l'Église arménienne du monde, et non pas de Russie seulement, ces biens avaient été acquis au long des siècles, mais durant le XIX[e] surtout, par les legs, dons, fondations, etc., de tous les Arméniens de Turquie, de Perse, d'Angleterre, d'Amérique et de France. Ces biens ne devaient servir qu'à l'entretien du culte et de l'enseignement arméniens. L'orthodoxie et la russification les « annexaient » au budget de l'église et de l'école russes.

Les Arméniens tiennent à leur religion et à leur langue. Et les Arméniens sont des compagnons moins patients que les Finlandais. Leur *catholicos* ayant vainement essayé des suppliques, la nation s'organisa pour une résistance révolutionnaire, que vint faciliter la guerre mandchourienne. Le « tyran » Galitzine fut exécuté comme le tyran Bobrikof. Dans le Caucase entier, musulmans et chrétiens, Lazes et Géorgiens, Arméniens et Tartares, réunis en conciliabules, se jurèrent un appui réciproque pour le jour prochain où la guerre viderait le pays de ses garnisons. Alors Pétersbourg réveilla contre l'Arménien, bourgeois, citadin, capitaliste, chrétien, le fanatisme du Tartare paysan, ouvrier, musulman. On arma les Tartares, on leur donna le signal du massacre ; dans les grandes villes de Transcaucasie, nos consuls français revoient aujourd'hui les mêmes scènes et reprennent le même rôle

qu'en Arménie turque autrefois. Notre consul à Bakou, M. Claine, a dû soutenir un siège dans sa maison, où quarante Arméniens s'étaient réfugiés ; la foule tartare, conduite par des policiers en uniforme, voulait les brûler ou les pendre.

Le 12 décembre 1903, le *catholicos* arménien écrivait à Nicolas II :

Qu'il me soit permis, Sire, d'ouvrir mon cœur devant V. M. et de Lui exprimer la grande douleur qui m'étreint et que j'espérais pouvoir exposer personnellement aux pieds de Votre glorieux trône. Vieillard de quatre-vingt-quatre ans, je me suis décidé à un voyage lointain dans l'espoir de me présenter devant la personne auguste de V. M., mais, hélas ! j'ai trouvé fermé pour moi l'accès de votre trône

Une lettre officielle de M. le ministre de l'Intérieur m'informe que V. M. a bien voulu accorder son attention à mes actes, et qu'ils Lui ont semblé des preuves d'insoumission. Non, Sire ! La justice du Tsar est sacrée pour moi. Le jour solennel de mon sacre, j'ai été invité à jurer devant l'autel, en baisant la Croix et l'Évangile, fidélité et obéissance à l'Empereur. Le même jour, j'ai juré également d'être le gardien fidèle de notre Église et de ses droits. Cet engagement fait de moi, non pas le maître absolu de l'Eglise, mais un simple gardien de ces biens dont l'Église arménienne, dans son entier, est l'unique propriétaire.

L'Église arménienne a invariablement joui de la haute protection de vos augustes ancêtres qui, du haut de leur trône, reconnaissaient ses droits inaliénables. Croyez, Sire, l'humble serviteur de l'autel, qui se trouve au bord de la tombe et qui Vous dit : « Jamais, ni lui, ni son clergé, ni ses ouailles, n'ont pensé à Vous désobéir, à Vous, l'oint du Seigneur ».

Sire ! c'est avec mes ouailles des contrées les plus diverses de l'univers que j'adresse cette humble supplique : que cette coupe soit écartée de mon église ! Cette missive terminée, j'ai pénétré avec tous mes frères dans le temple du siège suprême ; j'ai placé ma missive sur le saint autel et j'ai ardemment prié Notre Seigneur de prolonger les jours de V. M. et d'étendre sa bénédiction sur Votre auguste famille,

Je suis l'affligé

MORDITCH, *catholicos de tous les Arméniens.*

VICTOR BÉRARD.

(La fin prochainement.)

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

Mars-Avril 1905

LIVRAISON DU 1er MARS

		Pages.
RICHARD WAGNER	Lettres de Paris et de Vienne (1859-1862). — I. . . .	5
CONSTANTIN PHOTIADÈS .	Le Couvre-Feu *(1re partie)*.	33
GEORGES DE LA SALLE . .	En Mandchourie : Liaoyang et Tachitchao	83
MAXIME LEROY.	L'Organisation ouvrière. — I.	121
PIERRE DE QUERLON. . . .	Céline, Fille des Champs *(fin)*	145
FÉLIX LE DANTEC	L'Infection.	171
W. MORTON-FULLERTON . .	En Franche-Comté *(fin)*.	187
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Le Problème russe. — I. . . .	201

LIVRAISON DU 15 MARS

★	Le Japon et l'Extrême-Orient	225
CONSTANTIN PHOTIADÈS .	Le Couvre-Feu *(2e partie)*	245
RICHARD WAGNER	Lettres de Paris et de Vienne (1859-1862). — II	302
MAXIME LEROY.	L'Organisation ouvrière *(fin)*.	319
Psse DE LA TOUR ET TAXIS.	L'Amoureux de la Rosalba	346
XXX	L'Avancement des Officiers	361
HENRI RABAUD.	La Défense du Prix de Rome	373
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Le Problème russe. — II. . . .	419

LIVRAISON DU 1er AVRIL

		Pages.
ÉDOUARD DUCOTÉ	Le Servage (*1re partie*).	449
RICHARD WAGNER	Lettres de Paris et de Vienne (1859-1862). — III.	494
P. VIDAL DE LA BLACHE	A travers l'Amérique du Nord	513
JEAN DE FOVILLE	Mirages de l'Ombre.	532
GEORGES DE LA SALLE	En Mandchourie : Entre Moukden et Kharbine.	539
LOUIS BATIFFOL	La Maison de Marie de Médicis	571
CONSTANTIN PHOTIADÈS	Le Couvre-Feu (*fin*)	598
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Le Problème russe. — III.	645

LIVRAISON DU 15 AVRIL

C. DE FREYCINET	Fachoda	673
ANDRÉ RIVOIRE	Il était une Bergère...	689
CAPITAINE D'OLLONE	La Chine guerrière.	728
RICHARD WAGNER	Lettres de Paris et de Vienne (1859-1862). — IV	765
MYRIAM HARRY	A Jérusalem. — Pâques orthodoxes	781
ÉDOUARD DUCOTÉ	Le Servage (*2e partie*)	795
POREL	Où en est le Théâtre aujourd'hui.	844
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Le Problème russe. — IV.	857